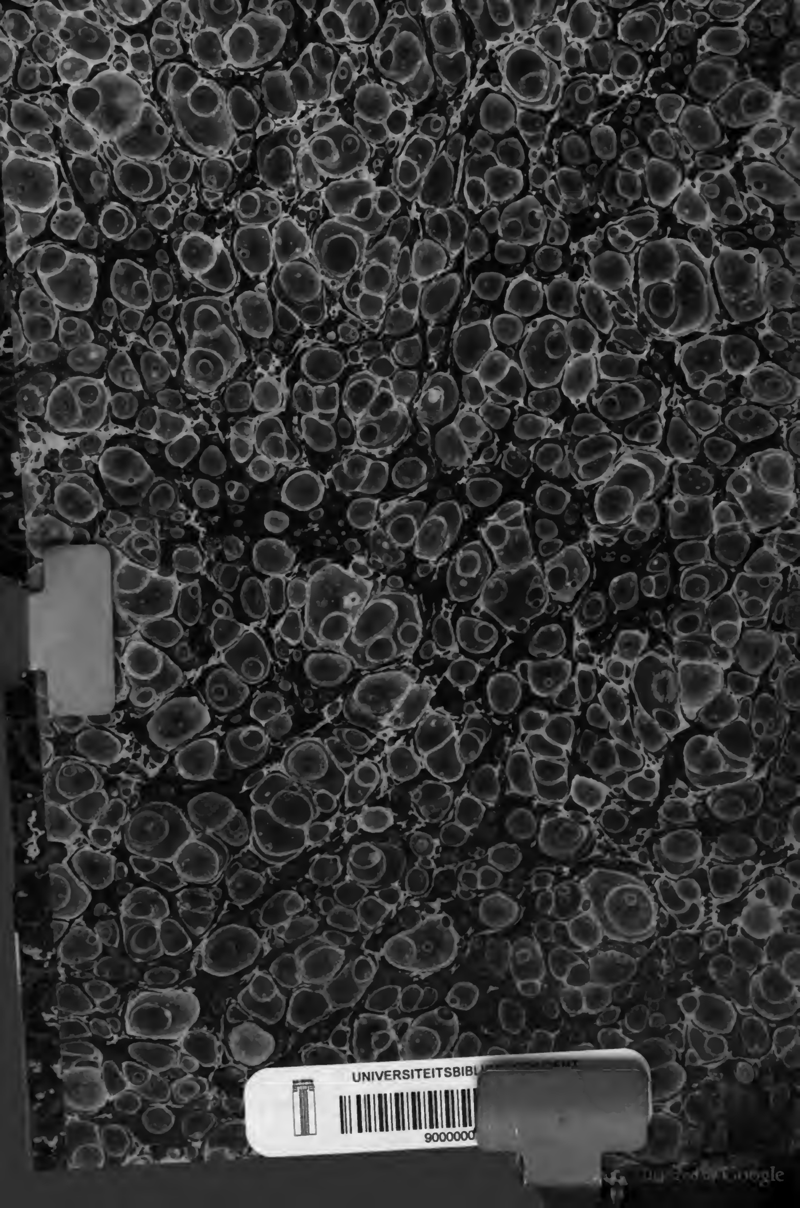
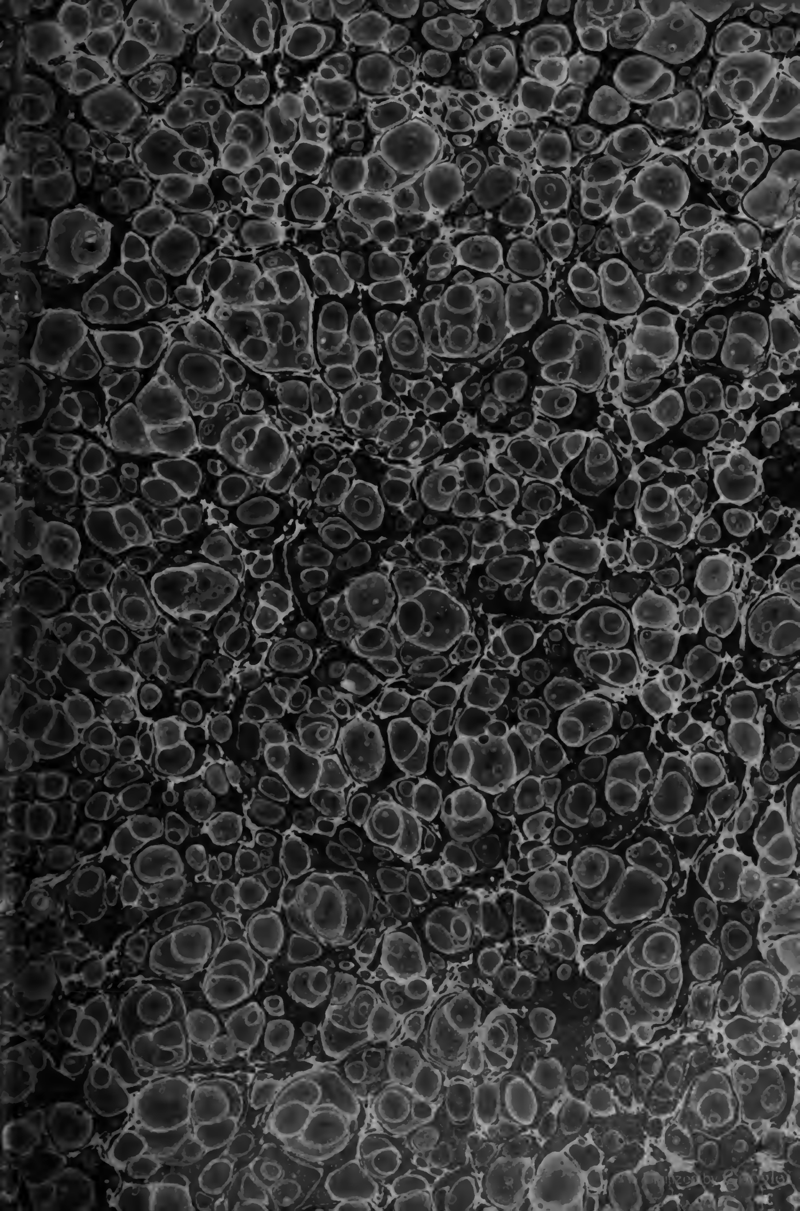



UNIVERSITEITSBIBL
900000



# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

CHR. — CZV.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

# DICTIONNAIRE

# DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME CINQUIÈME.

CHRISTOPHE. — CZVITTINGER.



BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, BOULEVARD DE WATERLOO, N° 34,

AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1844

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

## C

**CHRISTOPHE** (Joseph), peintre, né à Utrecht en 1498, fut placé dès son enfance dans l'atelier d'Antoine Moro, recueillit avidement les leçons de son maître, et devint lui-même, en peu de temps, un peintre habile. Il peignait l'histoire et le portrait avec un égal succès. Pierre Pérugin et Jean Bellino étaient les deux peintres dont il s'étudiait de préférence à imiter la manière; mais son pinceau était plus gracieux et son coloris avait plus d'harmonie. Peu de peintres contemporains ont aussi bien observé les règles de la perspective. Jean III, roi de Portugal, l'attira à sa cour, et lui confia le soin de faire plusieurs tableaux pour les églises de Lisbonne et pour les maisons royales. Il en fut tellement satisfait qu'il le fit chevalier de Christ et le combla de bienfaits. Christophe mourut à Lisbonne en 1557.

**CHRISTOPHE** (Joseph), né à Verdun en 1667, et mort à Paris le 29 mars 1748, a peint l'histoire avec succès; il était de l'Académie de peinture. Son tableau représentant *la Multiplication des pains*, était, avant la révolution, un des plus beaux ornements de la métropole de Paris.

**CHRISTOPHE** (Antoine-Noel-Mathieu), né à Lyon vers 1768, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1791, refusa le serment, et se réfugia en Suisse, d'où il revint à Paris en 1797. Peu de temps après, il publia sous le voile de l'anonyme une brochure dans laquelle il conseillait aux ecclésiastiques de se soumettre à l'autorité *de fait*, et remit au comité de lecture du Théâtre-Français une comédie qui ne fut point jouée. Devenu professeur de belles-lettres au collége de Cambrai sous le gouvernement impérial, il perdit cette place en 1815, et mourut à Néris-les-Bains le 31 juillet 1824. On lui doit différentes traductions de l'anglais, entre autres: *Les deux Émilie*, etc., de Henriette Lee, 1800, 2 vol. in-12; *Antoinette et Valmont*, 1801, 2 vol. in-18; *Lettres athéniennes*, etc., 1802, 4 vol. in-12; il en existe une autre traduction par Villeterque; *Dictionnaire pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*, Paris, an XIII (1805), 2 volumes in-8°, traduction libre du Dictionnaire anglais de Lemprière. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Malte*, etc.

**CHRISTOPHERSON** (Jean), prélat anglais, né dans le comté de Lancastre, fut principal du collége de la Trinité, à Cambridge, et doyen de Norwich. Proscrit sous le règne d'Édouard VI, et forcé de quitter l'Angleterre, il y revint sous le règne de la reine Marie, fut nommé évêque de Chichester, et mourut en 1558. On a de lui une traduction en latin barbare des *OEuvres* de Philon, et des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Évagre et Théodoret.

**CHRSITOPHORUS** (Jacques), évêque de Bâle, est auteur du *Sacerdotale Basileense*, Porentrui, 1595, in-4°.

**CHRISTOPHORUS ANGELUS.** *Voyez* **ANGELUS CHRISTOPHORUS.**

**CHRISTYN** (Jean-Baptiste), jurisconsulte et historien, né à Bruxelles, en 1622, de Pierre Christyn, écuyer, fut d'abord avocat postulant au conseil souverain de Brabant et assesseur du prévôt de l'hôtel et du drossart de ce duché, d'où il passa, en 1667, aux fonctions de conseiller et de maître des requêtes ordinaire du grand conseil. En 1671, il entra au conseil privé et quelque temps après fut appelé en Espagne pour siéger au conseil où se traitaient les affaires des Pays-Bas. Il revint dans ces provinces en 1678, ayant été nommé troisième ambassadeur du roi catholique au congrès de Nimègue. Il eut beaucoup de part au succès des négociations sur lesquelles repose encore une partie du droit public de l'Europe. Le gouvernement espagnol fut si satisfait de sa conduite à Nimègue qu'en 1681 il le nomma premier commissaire du roi aux conférences qui se tinrent à Courtrai avec les envoyés français, et dont les procès-verbaux se trouvent à la bibliothèque de Cambrai. En 1685, après le départ de don Juan de Layseca y Alvarado pour l'Espagne, il fut chargé de la surintendance de la justice militaire. En considération de ses longs et importants services, sa terre de Meerbeeck, entre Bruxelles et Louvain, fut érigée en baronnie, par lettres patentes données à Madrid, le 14 janvier 1687. La même année, le 22 avril, il fut créé chancelier de Brabant, dignité qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée le 28 octobre 1690. Il fut enterré dans le chœur de l'église des Augustins de Bruxelles. Christyn avait épousé Catherine de Pretere, dont il eut un fils qui se maria à Marguerite-Thérèse d'Espinosa, fille du gouverneur d'Anvers et sœur de l'évêque de cette ville. Son frère Libert-François Christyn, vicomte de Tervueren, fut conseiller et enfin vice-chancelier de Brabant. On a de lui: *Jurisprudentia heroica*, Bruxelles, 1689, 2 vol. in-fol., fig.; *Basilica Bruxellensis, sive monumenta antiqua, inscriptiones et cœnotaphia*, Amsterdam, c'est-à-dire à Bruxelles, chez Fr. Foppens, 1677, in-8°, fig.; il en a paru une seconde édition à Malines, chez Laurent Vander Elst, en 1743; *Tabula chronologica ducum Lotharingiæ, Brabantiæ, Limburgiæ, gubernatorum ac archistrategorum eorum ducatuum*, Malines, 1669, et Cologne, 1677, in-4°, 3e édition; *les Délices des Pays-Bas*, Bruxelles, 1697, in-12, etc., etc.

**CHROCUS** ou **CROCUS**, roi des Vandales, envahit les Gaules au 3e siècle, et ravagea la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne, et une partie du Lyonnais; mais vaincu près d'Arles par un général du nom de Marius, qui, plus tard, après la mort de Victorin, se fit proclamer empereur, il fut mis à mort en 260, à Arles, après avoir été donné en spectacle aux habitants d'une partie des villes qu'il avait ravagées.

**CHRODEGANG** (St.), évêque de Metz, fut référendaire et chancelier de France, puis premier ministre de Charles Martel en 737, et placé sur le siége de Metz

en 742. Employé par Pepin dans diverses négociations importantes, il présida l'assemblée tenue à Attigny-sur-Aisne en 765, et mourut à Metz en 766. Chrodegang est surtout connu par la règle qu'il donna, en 755, au chapitre de sa cathédrale. Cette règle, tirée presque en entier de celle de St.-Benoit, a été publiée par le P. Labbe dans le 7e vol. de sa *Collection des conciles*, et par Lecointe dans le tome V de ses *Annales*. Fleury en a donné l'abrégé dans son *Histoire ecclésiastique*. Von Eckart a publié la *Vie de Chrodegang* dans l'*Historia Franciæ orientalis*.

**CHRODEGANG** (St.), évêque de Seez dans le 8e siècle, frère de sainte Opportune, fut, à son retour d'un pèlerinage à Rome, assassiné par un traitre nommé Chrodobert, auquel il avait confié l'administration de son diocèse. Sainte Opportune alla chercher le corps de son frère et le fit enterrer à Montreuil. Il a été mis au rang des saints par l'Église de France.

**CHROMACE** (St.), évêque d'Aquilée, contemporain de St. Jérôme qui le cite souvent, avait composé, dit-on, un commentaire sur l'évangile de St. Mathieu; mais il n'en reste que des fragments et 2 homélies publiés dans le t. V de la *Bibliotheca maximorum Patrum*. Chromace mourut vers l'an 412.

**CHROSCINSKI** (Adalbert-Stanislas), le meilleur poëte polonais du 17e siècle, était secrétaire du prince Jacques Sobieski. Ses morceaux les plus vantés sont : *la Victoire remportée sur les Turcs près de Vienne*, Varsovie, 1684; *les Souffrances de Job*, 1705; *Joseph délivré*, Cracovie, 1705; *Esther*, 1705. On lui doit en outre un ouvrage très-rare sur la chronologie de la maison de Sobieski, intitulé : *Clypeus Joannis III*, etc., 1717.

**CHRYSANDER** (Guillaume-Christian-Juste), théologien protestant, né le 9 décembre 1718 dans la principauté d'Halberstadt, professa successivement la philosophie, les mathématiques, les langues orientales et la théologie dans les universités de Helmstadt, de Rinteln et de Kiel, où il mourut le 10 décembre 1788. A la passion des lettres il joignit celle de la musique, qui fit le charme de ses vieux jours. Parmi les ouvrages de ce savant laborieux, on remarque : *Memorabilia anni* 1740 *metro decantata*, Halle, 1741, in-fol; *Plutarchi Vitæ selectæ*, Helmstadt, 1747, in-8o; *Grammaire* (en allemand) *de la langue des Juifs d'Allemagne*, Leipzig, 1750, in-4o; *Recherches sur l'antiquité et l'utilité des accents dans la langue hébraïque*, Brême, 1751, in-8o; *Bibliotheca liturgica*, Hanovre, 1760, in-4o, etc.

**CHRYSÉRUS** ou **CHRYSORUS**, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle, écrivit, vers l'an 162 de J. C., un *Index* de tous les personnages qui avaient commandé dans Rome depuis sa fondation jusqu'à cette époque. Scaliger l'a inséré dans ses Additions à la *Chronique* d'Eusèbe.

**CHRYSIPPE**, philosophe stoïcien, adversaire d'Épicure, né à Solès dans la Cilicie vers l'an 280 avant l'ère chrétienne, se distingua, par la subtilité de son esprit, parmi les disciples de Cléanthe, successeur de Zénon. Diogène Laërce a donné la liste de ses ouvrages, qu'il porte au nombre de 311; la plupart roulaient sur la dialectique, et se composaient de morceaux pris de côté et d'autre, souvent contradictoires; il n'en reste que quelques fragments. Chrysippe soutenait, entre autres maximes extravagantes, qu'il est naturel qu'un père épouse sa fille et qu'il vaut mieux manger les morts que de les enterrer. Il mourut l'an 207 avant J. C. Fr. N. G. Baquet a publié : *de Chrysippi vitâ, doctrinâ et reliquiis commentat.*, Louvain, 1822, in-4o, et Chr. Pétersen, *Philosoph. Chrysippi fundamenta*, Hambourg, 1827, in-8. C'est un recueil de tous les fragments de ce philosophe, rangés dans un ordre méthodique.

**CHRYSIS**, prêtresse de Junon à Argos, causa par sa négligence l'incendie du temple de la déesse l'an 423 avant l'ère chrétienne, et s'enfuit à Philinte pour se soustraire à la colère des Argiens; d'autres disent qu'elle périt dans les flammes. Elle avait exercé le sacerdoce pendant 50 années. Sa statue se voyait encore au temps de Pausanias devant les ruines du temple incendié.

**CHRYSOCOCCÈS** (George), savant médecin de Constantinople dans le 14e siècle, a écrit en grec deux *Traités* dont les manuscrits existent à la bibliothèque Royale à Paris : l'un roule sur l'astronomie des Grecs, l'autre sur la manière de trouver les syzygies pour tous les mois de l'année. Les bibliothèques de l'Escurial et du Vatican possèdent aussi des ouvrages manuscrits de cet auteur. — Un autre savant du même nom fut l'un des maitres de Bessarion et de Philelphe.

**CHRYSOGONE**, affranchi de Sylla, fut dénoncé au sénat par Cicéron, jeune encore, comme spoliateur des proscrits, aux dépens desquels il avait amassé une immense fortune.

**CHRYSOLOGUE** (Noel André, ou le *Père*), astronome et géographe, né le 8 décembre 1728 à Gy, dans la Franche-Comté, entra fort jeune dans l'ordre des capucins, et profita des leçons et des conseils du célèbre Lemonnier, qui l'engagea à publier, en 1778, un *Planisphère* qu'il n'avait exécuté que pour son usage. Ce planisphère projeté sur l'équateur, en deux grandes feuilles, contient les 900 étoiles de la Caille; l'auteur en publia un second en 1779, et l'année suivante il en fit paraitre deux de différentes grandeurs, projetés sur divers horizons et accompagnés, ainsi que les précédents, d'instructions sur la manière de s'en servir. Sa *Mappemonde projetée sur l'horizon de Paris*, d'une correction parfaite, était la plus détaillée qui eût paru jusqu'alors, et sa *Carte de la Franche-Comté* n'obtint pas moins de suffrages. Retiré dans sa famille pendant la révolution, ce savant modeste ne renonça point à s'occuper d'une science qu'il avait cultivée avec tant de zèle. Il fit imprimer dans le *Journal des mines* (an VIII) la *Description d'un baromètre portatif*; puis revenu à Paris, il y publia, en 1806, son excellent ouvrage sur la *Théorie de la surface actuelle de la terre*, dans lequel il a suivi la méthode de Saussure, dont il rectifie quelques inexactitudes. Il mourut à Gy, sa patrie, le 8 septembre 1808.

**CHRYSOLORAS** (Manuel ou Emmanuel), savant grec, né à Constantinople, fut chargé par l'empereur Jean Paléologue de venir implorer le secours des princes de l'Europe contre les Turcs, et pendant son séjour en Italie y ranima le goût des lettres grecques. Il enseigna successivement à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et mourut le 15 avril 1415, à Constance, après avoir formé une foule d'élèves distingués. Il a laissé une grammaire publiée sous le titre d'*Erotemata* (interrogations), et qui a eu, dans le 15e siècle, plusieurs éditions d'une extrême rareté;

on estime surtout celles de Gourmont en 1507, d'Alde en 1512 et 1517, et de Junte en 1514 : on conserve de lui quelques opuscules manuscrits, entre autres un *Traité sur la procession du St.-Esprit,* conforme à la doctrine de l'Église romaine.

**CHRYSOLORAS** (Jean), neveu et disciple du précédent, mort en 1425, professa également avec succès les lettres grecques. Il fut le maître de Philelphe, qui, en 1425, épousa sa fille Théodora Chrysolorina.

**CHRYSOLORAS** (Démétrius), autre écrivain grec, florissait sous le règne de Manuel Paléologue.

**CHRYSOSTOME** (St. Jean), le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers l'an 344, fils de Second, commandant en Syrie, apprit les lettres sous Libanius, la philosophie sous Andragathius, et embrassa la carrière du barreau, où il obtint de brillants succès. Toutefois il ne tarda pas à se consacrer à l'étude de l'Écriture sainte, et, se vouant tout entier à Dieu, il se retira dans les solitudes de Syrie, où une vie austère, de longues veilles et des jeûnes fréquents éteignirent en lui le feu des passions. Une maladie dangereuse l'ayant ramené à Antioche, Mélèce, évêque de cette ville, l'ordonna diacre, et Flavien, son successeur, lui conféra la prêtrise; chargé d'instruire les fidèles, il déploya dans les modestes fonctions de catéchiste tant de zèle et d'éloquence, que sa réputation s'étendit bientôt au loin. L'empereur Arcadius l'éleva malgré lui sur le siége de Constantinople en 398, après la mort de Nectaire. Rempli de sollicitude pour le troupeau qui lui était confié, Jean donna l'exemple des plus douces vertus chrétiennes, fit construire des hospices, et envoya des prêtres chez les Scythes pour travailler à leur conversion. Ses abondantes aumônes (qui lui firent donner le nom de *l'Aumônier*), sa simplicité, son ardeur apostolique, lui gagnaient le cœur des peuples; mais il n'en fut pas de même des grands : il n'avait pas craint de leur reprocher leurs violences et leur orgueil, et s'en fit d'implacables ennemis. Jean avait cru que son ministère l'obligeait à s'élever contre les injustices et les rapines de l'impératrice Eudoxie, qui, depuis la mort d'Eutrope, gouvernait despotiquement l'empereur et l'empire; les ennemis du patriarche, réunis sous les auspices de cette femme hautaine, tinrent le fameux *conciliabule du Chêne* (ainsi appelé parce qu'il eut lieu dans l'église d'un quartier de ce nom dans la ville de Calcédoine), et prononcèrent sa déposition. Après avoir fait de touchants adieux au peuple, qui, pendant 5 jours, s'était opposé à son départ avec menace de se soulever, il se rendait en Bithynie, lieu de son exil, lorsqu'il fut rappelé peu de jours après par l'impératrice elle-même, effrayée d'un tremblement de terre. On venait d'élever à Constantinople une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice; son inauguration fut accompagnée d'extravagantes superstitions, et Chrysostôme s'éleva contre ces abus, en n'imputant le blâme qu'à l'inspecteur des jeux publics, qui était manichéen. Cependant on fit croire à Eudoxie qu'elle avait été outragée par le patriarche, et, de nouveau chassé de son siége, il fut envoyé en exil, malgré les protestations de 40 évêques, appuyées par le pape Innocent I[er], et l'opposition d'Honorius, empereur d'Occident. Arrivé à Nicée en Bithynie le 20 juin 404, il y séjourna pendant une année, puis fut transféré à Cucuse, petite ville d'Arménie dans les déserts du mont Taurus, où il parvint après 70 jours d'une marche pénible, sous un ciel brûlant, accablé de fatigues et dévoré par une fièvre ardente. Dès que Jean eut recouvré quelques forces, il les consacra aux pieuses pratiques de son ministère; mais il n'était pas au terme de ses pénibles épreuves : un ordre de l'empereur le relégua à Pytyonte, sur le Pont-Euxin. Il ne put supporter les fatigues de ce dernier voyage, rendues plus cruelles par les mauvais traitements de ses gardes, et termina son long martyre à Comane, le 14 septembre 407. Un concours prodigieux de fidèles honora ses funérailles, et son corps fut déposé auprès de St. Basilisque : plus tard (27 janvier 438) il fut transféré à Constantinople. Dans la suite, ses reliques, enlevées de l'église des Apôtres (sépulture destinée aux empereurs), furent transférées à Rome et déposées au Vatican, sous l'autel qui porte son nom; l'Église célèbre sa fête le 27 janvier. Les ouvrages de St. Jean *Chrysostôme* (nom qui ne lui fut donné que quelque temps après sa mort et qui signifie *Bouche d'or*) sont très-nombreux; les plus généralement connus sont : les *Traités du sacerdoce, de la Providence, de la divinité de J. C.,* les *Homélies,* les *Lettres,* etc. Des nombreuses éditions qui ont été publiées de ses œuvres, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Saville, 1612, 8 vol. in-fol., en grec; de Commelin et de Fronton du Duc (grec et latin), 10 vol. in-fol.; de Bernard de Montfaucon (grec et latin), 1718-1738, 13 vol. in-fol. La *Vie* de St. Chrysostôme, écrite en grec par Pallade, l'a été depuis en latin par Érasme et par Montfaucon, et en français par Hermant, Paris, 1664, in-4°; par Ménard, Paris, 1665, 2 vol. in-8°; par Tillemont, dans le tome XI[e] de ses *Mémoires.* Plusieurs des ouvrages du célèbre patriarche ont été traduits en français par Nicolas Fontaine, Sacy, Duranti de Bonrecueil, Maucroix, Bellegarde, Athanase Auger, etc.

**CHRYSOSTOME.** *Voyez* **DION.**

**CHRYSOTÉMIS**, sculpteur grec, né à Argos dans le 5[e] siècle avant l'ère chrétienne, fit, avec Eutelidas, autre sculpteur de la même ville, les *statues* de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs aux jeux Olympiques.

**CHTCHERBATOV** (le prince Michel), historien russe, né dans les premières années du 18[e] siècle, de l'une des plus illustres familles de l'empire russe, fit de bonnes études, et manifesta, fort jeune, un goût très-vif pour les lettres et surtout pour l'histoire. Méditant un grand ouvrage, il rassembla, de bonne heure, des matériaux. L'impératrice Catherine II, sachant ses projets, lui donna toutes sortes d'encouragements, et voulut que toutes les bibliothèques, tous les dépôts publics de son empire lui fussent ouverts. Le prince Chtcherbatov publia d'abord son *Livre des Tsars,* et ensuite une volumineuse *Histoire des troubles et des révolutions de Russie*, St.-Pétersbourg, 1777. On promit alors une traduction française de cet ouvrage; mais elle n'a point paru. Le prince de Chtcherbatov a encore publié quelques traductions du français en russe : le *Journal de Pierre le Grand,* et un *Tableau des possessions de Vladimir-Monomaque.* Il était sénateur, chambellan, membre de la commission du commerce et du nouveau Code des lois, etc. Il mourut le 12 décembre 1790.

**CHUBB** (Thomas), philosophe anglais, né à East-Harnham, dans le comté de Salisbury en 1679, fils d'un simple artisan, apprit à lire et à écrire, et fut ensuite mis en apprentissage chez un gantier qu'il quitta pour s'associer à un fabricant de chandelles; mais animé du désir de s'instruire, il lisait beaucoup et parvint à acquérir des notions assez étendues de mathématiques, de géographie, et de quelques autres parties de la science. La théologie devint son étude favorite. Il établit à Salisbury une petite société dont il avait la direction, et dont l'objet était la discussion des matières religieuses. Clarke et Waterland disputaient avec chaleur sur la Trinité. Chubb écrivit à cette occasion une dissertation qui fut imprimée en 1715, sous le titre de *la Suprématie du Père établie*. Cet ouvrage étonna de la part d'un homme sans lettres, eut un grand succès et lui procura la connaissance de plusieurs personnes distinguées. Quelques autres *Traités* sur divers sujets, imprimés en 1732, 3 vol. in-8°, n'ajoutèrent rien à sa réputation. St. Hyacinthe en a traduit quelques morceaux détachés. Chubb mourut en 1748. Cette même année on publia 2 vol. de ses *OEuvres posthumes*, qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre. On lui a reproché des erreurs, effet de son ignorance des langues savantes.

**CHUDLEIGH** (Marie), dame poëte, née en 1656 dans le Devonshire, ne dut qu'à elle seule les connaissances dont elle fit preuve dans ses écrits. On lui doit un recueil de *poésies*, imprimé pour la 3e fois en 1722, in-12; *Essais sur divers sujets* (en prose et en vers), 1710, in-12. Cette année est celle de sa mort. Elle avait composé quelques tragédies et comédies qui sont restées manuscrites.

**CHUMACERO-Y-CASTILLO** (don Juan), professeur de droit à l'université de Salamanque, fut nommé en 1633 ambassadeur extraordinaire à Rome, conjointement avec Dominique Pimentel, évêque de Cordoue. Ces deux envoyés présentèrent au pape Urbain VII un mémoire contre les abus de la nonciature et contre les excès commis en Espagne par la cour de Rome, etc. Ce mémoire, imprimé en espagnol, in-4°, 1633 ou 1634, devenu très-rare, est remarquable en ce qu'il fait connaître que l'Église espagnole a pris l'initiative sur celle de France dans la réclamation de ses libertés et de ses usages. Chumacero, de retour de son ambassade en 1643, fut fait président du conseil suprême de Castille et mourut en 1660.

**CHUN-YEOU-YU**, 9e empereur de la Chine, successeur d'Yao, marcha sur ses traces, fut le protecteur de l'industrie et de l'agriculture, réforma plusieurs abus et perfectionna l'administration. Il mourut en l'an 2208 avant l'ère chrétienne, et la 110e année de son âge. Sa mémoire est restée en grand honneur, et ses maximes de gouvernement ont obtenu parmi les lettrés chinois une autorité irréfragable; elles ont été recueillies par Confucius.

**CHUN-TCHI**, premier empereur de la dynastie tatare-mantchou, aujourd'hui régnante à la Chine. Un Chinois rebelle, entraînant dans son parti une foule de mécontents, avait fait soulever en sa faveur les trois grandes provinces de Chan-si, de Chen-si et de Pé-tché-li, il avait pris Pékin, s'était insolemment assis sur le trône de ses maîtres, et avait réduit le dernier empereur des Ming à s'étrangler de sa propre ceinture, après avoir massacré sa fille. Des généraux, fidèles à l'État, mais imprudents, appelèrent les Tatars au secours de l'empire. Ceux-ci vainquirent le rebelle dans deux grandes batailles, et le forcèrent de s'éloigner. Introduits ensuite dans Pékin, pour y recevoir les sommes d'or, d'argent et les soieries qu'on était convenu de leur donner, ces redoutables auxiliaires changèrent de langage, et ne dissimulèrent plus leurs vues ambitieuses. Maîtres de la capitale, ils y proclamèrent empereur de la Chine Chun-tchi, neveu de leur dernier kan, mort sans avoir laissé d'héritier. Telle fut l'origine de la révolution qui, en 1644, mit les Tatars Mantchoux en possession de la Chine. Chun-tchi n'était qu'un enfant âgé de 7 ans, mais il était soutenu et dirigé par 4 princes, ses oncles, qui formèrent son conseil de régence, auquel présida le prince Tsé-tching-ouang. Celui-ci, homme d'un génie vaste, politique profond et délié, et d'une affabilité qui le rendait non moins cher aux Chinois qu'aux Tatars, eut la principale direction des affaires, et réunit en lui presque toute l'autorité de la régence. Chun-tchi, en possession de la capitale, était encore loin de l'être de tout l'empire. Il fallut conquérir les provinces, et soutenir des guerres longues et cruelles; mais l'habileté des princes régents, soutenue de la bravoure des Mantchoux, triompha de toutes les résistances. Dès la 8e année du règne de Chun-tchi, tout l'empire, soumis et pacifié, reconnut ses lois. Dans cette même année, 1651, le jeune prince fut déclaré majeur, et prit les rênes du gouvernement. Ses premiers pas furent dirigés par une politique sage: il adopta les mœurs et les lois de ses nouveaux sujets, conserva toutes les institutions anciennes, maintint le corps des lettrés dans ses droits et ses prérogatives, et ne fit d'autre changement dans les 6 grands tribunaux, que d'en doubler les membres, en y introduisant un nombre de Tatars égal à celui des Chinois qui les composaient. Cet usage s'est maintenu et s'observe encore aujourd'hui. Chun-tchi joignit à des qualités estimables, des défauts qu'une éducation plus soignée aurait pu corriger. Il était né avec des passions violentes, se laissait facilement emporter à la colère, et inclinait vers une extrême sévérité, dont il donna un exemple en 1652, année où s'ouvrirent les examens que les lettrés subissent de trois en trois ans. Il apprit que la corruption s'y était glissée, et que l'ignorance, à prix d'argent, y avait obtenu les honneurs du doctorat, grade préalablement indispensable pour parvenir aux premières charges. Il ordonna que les aspirants qui avaient acheté les suffrages seraient soumis à un nouvel examen, pardonna au petit nombre de ceux qui furent trouvés d'une capacité suffisante, et condamna les autres, pour avoir obtenu des grades qu'ils ne méritaient pas, à la peine de l'exil, dans laquelle leurs familles furent enveloppées. De plus, il fit punir de mort 36 examinateurs coupables, présumant, disait-il, que ceux qui avaient vendu la justice étaient capables de vendre l'État. Chun-tchi tenait sa cour avec magnificence. Il y reçut des ambassades de la plupart des souverains de l'Asie, et quelques-unes de l'Europe. La première ambassade russe parut à Pékin en 1656; mais elle ne fut pas admise à l'audience du monarque, parce que les envoyés du czar ne voulurent point se soumettre au cérémonial de la cour chinoise. Des ambassadeurs hollandais y arrivèrent la même année, et n'eurent pas plus de succès. Ils

voulaient obtenir la liberté du commerce; mais l'empereur, sous l'honnête prétexte que la longueur du voyage les exposerait à trop de dangers, ne leur permit d'aborder dans ses ports qu'une fois tous les 8 ans. Ce prince aima les sciences et parut prendre un goût particulier pour celles de l'Europe. Le P. Adam Schall lui avait présenté, sur l'astronomie européenne, un long travail, dont l'examen fut confié à une commission composée des membres les plus habiles du tribunal des mathématiques; le résultat de cet examen fut qu'elle serait adoptée et substituée à l'astronomie mahométane, la seule qui fût en usage à la Chine depuis trois siècles. Ce P. Adam Schall, jésuite allemand, jouissait de la plus haute considération à la cour de Chun-tchi. Chun-tchi ne justifia pas les flatteuses espérances que ses premières années avaient fait concevoir. Il devint éperdument amoureux de la femme d'un des grands de sa cour, qu'il maltraita durement, sous prétexte de quelque négligence dans l'administration de sa charge. L'homme en place, outré de l'affront qu'il venait de recevoir, se retira chez lui, et mourut de douleur au bout de 3 jours. L'empereur fit venir sa veuve au palais, lui donna le rang de seconde reine, et en eut un fils, dont la naissance fut célébrée avec beaucoup d'éclat; mais ce fils ne vécut que 3 mois, et sa mort fut suivie de près par celle de la mère. Cette perte livra le jeune empereur au plus affreux désespoir, et il fallut employer la force pour empêcher qu'il n'attentât à sa propre vie. Il renouvela, dans cette circonstance, la barbare coutume des Tatars, d'immoler des officiers et des esclaves sur le tombeau de leurs maîtres; plus de 30 personnes furent obligées de se donner la mort dans la cérémonie des funérailles de cette princesse, dont le corps, mis dans un cercueil enrichi de perles, fut brûlé, selon l'usage tatar, avec une quantité prodigieuse de bijoux d'or et d'argent, de soieries et de meubles précieux. Attaqué de la petite vérole en 1661, Chun Tchi mourut après 4 jours de maladie, âgé de 24 ans.

**CHURCHILL** (sir WINSTON), historien anglais, né en 1620, dans le comté de Dorset, fit ses études à l'université d'Oxford, et embrassa avec ardeur la cause de Charles I^er^. Son dévouement lui fit perdre sa fortune, mais une partie de ses biens lui fut rendue à la restauration; membre du parlement en 1661, il fut créé chevalier en 1663 par Charles II, et mourut en 1688, après avoir joui d'une grande faveur sous les règnes de Charles et de Jacques II. On a de lui un ouvrage intitulé: *Divi britannici, ou Remarques sur les vies des rois de la Grande-Bretagne, depuis l'an du monde* 2855 *jusqu'à l'an de grâce* 1660 (en anglais), Londres, 1675, in-fol. Churchill est bien moins connu comme historien que comme père du célèbre Marlborough.

**CHURCHILL.** *Voyez* **MARLBOROUGH.**

**CHURCHILL** (CHARLES), poëte satirique anglais, né en 1731 à Westminster, remplaça son père dans la cure de St.-Jean de Londres, et donna des leçons de grammaire pour suppléer à son revenu. Il se fit connaître par la *Rosciade*, poëme dont la première édition anonyme, 1761, eut un succès brillant. Cet ouvrage ayant été attaqué par quelques journaux, Churchill écrivit son *Apologie*, où il accabla d'épigrammes piquantes les journalistes, les comédiens et Garrick lui-même qu'il avait d'abord épargné dans ses vers satiriques. Ses ennemis se vengèrent en incriminant sa conduite et ses mœurs, qui n'étaient rien moins qu'exemplaires pour un ecclésiastique. Churchill publia successivement plusieurs autres poëmes, et mourut en 1764 à Boulogne, où il était venu visiter le fameux J. Wilkes, son ami, forcé de quitter l'Angleterre. Churchill est regardé par les Anglais comme un homme de génie; mais, souvent obligé d'écrire pour vivre, il soignait peu ses ouvrages. L'édit. la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Londres, 1774, 3 vol. in-8°. On a publié en 1804 une édition de ses *poésies*, 2 vol. in-8°, avec la *Vie* de l'auteur, des notes et des explications nécessitées par les allusions fréquentes aux discussions politiques qui occupaient les esprits à cette époque, lesquelles allusions rendent obscurs beaucoup de passages.

**CHURCHYARD** (THOMAS), poëte anglais du 16^e^ siècle, né dans le comté de Shrewsbury, mort en 1604, est auteur d'une *Légende de Jane Shore*; d'un poëme intitulé: *the Worthiness of Wales*, 1550, in-8°, réimprimé en 1776, et de plusieurs autres poésies oubliées aujourd'hui.

**CHURTON** (RALPH), écrivain anglais, naquit le 8 décembre 1754, près de Bickley (Chester). Orphelin de père et de mère à l'âge de 18 ans, il dut son éducation ultérieure aux soins généreux du docteur Townson qui le fit entrer à Brazen-Nose, en 1772, et lui ouvrit plus tard la carrière des bénéfices ecclésiastiques. Churton fut successivement lecteur de Bampton en 1785, prédicateur à Whitehall en 1788, archidiacre de St.-David en 1805. C'est dans cette position qu'il mourut le 23 mars 1831. Ses fonctions lui laissaient beaucoup de loisir qu'il consacra à la littérature; il composa entre autres ouvrages: *Leçons de Bampton*, 1785, in-8°; *Notice sur la vie du docteur Th. Townson, archidiacre de Richmond*, etc., à la tête du *Discours sur l'histoire évangélique de la sépulture à l'Ascension du Christ*, par Loveday, Oxford, 1793; *Courte apologie de l'Église anglicane*, etc. (adressée aux habitants de Midleton Cheney, comté de Northamptou), Oxford, 1795; *divers Sermons publiés séparément*.

**CHUSAI**, l'un des plus fidèles serviteurs de David, se rendit près d'Absalon, et le détourna de poursuivre son père, comme Achitophel le lui conseillait. Cette démarche fut le salut de David, qui passa le Jourdain et se mit en sûreté contre les entreprises de son fils.

**CHUSAN-RASATAIM**, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, et les réduisit en esclavage. Ils en furent tirés par Othoniel vers l'an 1414 avant J. C.

**CHYDÉNIUS** (SAMUEL), physicien, né en 1727 à Abo (Finlande), y établit à ses frais un laboratoire de chimie, et ne négligea rien pour répandre chez ses concitoyens le goût de la science qu'il cultivait lui-même avec succès. Il mourut le 11 juillet 1767, dans un des voyages qu'il faisait pour déterminer la topographie de la Finlande. En descendant un torrent rapide, il s'était penché pour examiner les eaux et une secousse de la barque le précipita dans les flots d'où on ne le retira que huit jours après.

**CHYNDONAX**, nom d'un druide dont on découvrit le tombeau près de Dijon en 1598. La description de ce monument fut publiée par Guenebaud, Dijon, 1621, in-4°.

**CHYR-CHAH.** Cet usurpateur, d'origine afghane, se nommait *Féryd* lorsqu'il habitait le pays appelé *Roh*

(montagne), situé sur les confins de la Perse et de l'Inde. La tribu dont il était originaire se nommait *Sous*, et passait pour la plus noble de toutes les tribus afghanes. Féryd, qui n'était pas très-aimé de son père, quitta de bonne heure son pays natal, et passa dans l'Inde, où il mena une vie aventureuse, se faisant remarquer chez les princes au service desquels il entrait, par sa valeur, par son intelligence, et surtout par son ambition. Étant à la chasse avec le souverain du Béhar, il attaqua seul un énorme tigre, et lui abattit la tête d'un coup de sabre. Le prince, saisi d'admiration pour un si grand acte de courage, lui donna aussitôt le surnom de *Chyr-Kan* (seigneur brave comme un lion). Ce souverain mourut peu de temps après, et, sans égard pour les droits de l'hospitalité, ni pour la mémoire de son protecteur, Chyr-kan s'empara de la province, et en chassa l'héritier, trop jeune pour soutenir ses droits. Ces succès lui procurèrent les moyens d'en obtenir d'autres, et il crut pouvoir essayer l'exécution du grand projet qu'il méditait depuis longtemps. Du Béhar, il passa dans la Bengale, et s'en empara après avoir défait et tué le gouverneur de cette province. Le grand mogol Humayoun, fils et successeur de Babour, conquérant de l'Inde et fondateur de la dynastie mogole, crut devoir s'opposer aux progrès rapides et inquiétants de Chyr-Kan; il conduisit donc 100,000 cavaliers contre celui-ci, qui en avait à peine 50,000. Malgré la grande infériorité du nombre, il n'hésita point à attaquer l'armée impériale; l'action eut lieu auprès du Gange. Le 10 de moharrem 947 de l'hégire (19 mai 1540), le monarque indien fut complétement battu et obligé de fuir à Agrah, suivi d'un petit nombre des siens. La plus grande partie de ses troupes fut passée au fil de l'épée, ou se noya dans le Gange. Harcelé par le vainqueur, trahi par ses parents et ses grands officiers, Humayoun fut contraint de se réfugier à la cour de Perse. Chyr-Kan prit le titre de chah, fit frapper monnaie à son coin, et réciter dans les mosquées le *kothbach* (ou prône) en son nom; enfin, il s'arrogea tous les titres et les droits de la royauté, dont il avait, en effet, le pouvoir. Son règne, qui ne dura que 5 ans, fut toujours agité. Il mourut victime d'une explosion de poudre, en faisant le siége d'une citadelle le 12 de rabji premier 952 (24 août 1545). Chyr-Chah laissa de grands monuments de sa magnificence, tels que des caravanserais et des puits pour les voyageurs; de superbes mosquées bien dotées; des routes plantées en arbres fruitiers; enfin, il établit des postes aux chevaux, jusqu'alors inconnues dans l'Inde. Son tombeau, situé à Sasseram, près de Djyonpour, est encore entier, et offre un des plus beaux monuments de l'Inde.

**CHYRKOUH** (Asad-Eddyn), nommé, dans les historiens français des croisades, *Syracon*, était frère d'Aïoub et oncle de Saladin. Forcé de fuir de Tekryt, où il avait tué un homme, il se rendit auprès du célèbre Sanguin, qui le reçut avec distinction et lui assigna de très-beaux fiefs. Chyrkouh resta toujours à la cour de Sanguin et à celle de Noradin, son fils, qui lui donna Emesse et Rahabah, et peu après l'éleva au rang de général de ses armées, faveur que Chyrkouh devait à son courage. Ce prince voulant s'emparer de l'Égypte, où il était appelé par Chawer, confia le commandement de l'armée destinée pour cette province à Chyrkouh. Saladin débuta dans la carrière militaire sous cet habile général, à qui il succéda dans la dignité de vizir du calife Adhed.

**CHYRYN**, femme célèbre parmi les poëtes persans, moins encore par sa beauté que par la passion qu'elle inspira au roi Khosrou-Perwyz, et par la préférence qu'elle accorda au sculpteur Ferhad. Si l'on en croit Ferdoucy, le roi de Perse trouva dans ce simple artiste un rival heureux. La jalousie du monarque et les malheurs des deux amants ont exercé l'imagination et le talent de Ferdoucy, de Nizamy, de Djamy et de plusieurs autres poëtes persans. L'historien Myrkhoud donne une version un peu moins favorable à la poésie, mais beaucoup plus vraisemblable. Il nous apprend que Chyryn était esclave d'un seigneur persan, chez qui Perwyz, avant de monter sur le trône de Perse, allait fréquemment. Il devint éperdument amoureux de la jeune esclave, et lui donna même son anneau. Ce gage d'amour fut pour elle un arrêt de mort. Son maître ordonna qu'on la précipitât dans l'Euphrate. Les larmes et la beauté de la malheureuse Chyryn attendrirent l'homme chargé d'exécuter cet ordre barbare, il se contenta, pour ne pas manquer entièrement à son devoir, de la pousser légèrement sur le bord du fleuve; Chyryn se sauva facilement, et alla se réfugier auprès d'un pieux solitaire, dans la cellule duquel elle resta plusieurs années, même après l'avénement de Khosrou au trône. Voyant un jour des soldats qui passaient auprès du monastère qu'elle habitait, Chyryn chargea l'un d'eux d'annoncer au roi qu'elle était vivante, et de lui remettre l'anneau qu'elle avait précieusement conservé. Perwyz récompensa magnifiquement le porteur de cette heureuse nouvelle, et envoya une nombreuse escorte pour amener sa belle Chyryn. Il la reçut avec des transports de joie, et ils vécurent dans la plus tendre union jusqu'au moment où Khosrou-Perwyz devint la victime du plus atroce des complots. Chyrouéh, son fils, devint éperdument amoureux de Chyryn, et croyait le remplacer dans le cœur de cette veuve inconsolable, comme il lui avait succédé sur le trône. Fatiguée des sollicitations les plus odieuses, elle demanda et obtint la permission de visiter encore une fois le monument où reposaient les restes de Perwyz. Au moment où l'on ouvrait la porte de ce lieu funèbre, elle prit un poison subtil qui la fit mourir presque à l'instant même. Chyryn vivait au commencement du 5e siècle de l'ère chrétienne. Quelques écrivains croient reconnaître en elle l'Irène, fille de l'empereur grec Maurice. Les Persans, accoutumés, comme tous les autres Orientaux, à substituer aux noms étrangers des noms analogues à leur propre langue, auront métamorphosé *Irène* en *Chyryn*, mot persan qui signifie *doux, gracieux*, et d'où les anciens Grecs auront bien pu tirer eux-mêmes le nom de leurs *sirènes*.

**CHYTRÉE** (David), *Chytræus*, l'un des savants qui font le plus d'honneur à l'Allemagne, né à Ingelfingen en 1530, apprit le grec et le latin à Tubinge, et vint étudier la théologie à Wittenberg, sous Mélanchton, dont on prétend qu'il fut domestique dans sa première jeunesse. Après avoir visité l'Italie, il revint en Allemagne à 20 ans, et fut nommé professeur d'Écriture sainte à l'académie de Rostock; plus tard il reçut diverses commissions importantes, fonda des écoles et des églises dans la plupart

des États d'Allemagne, où il jouit d'une grande réputation de savoir et de vertu, et mourut le 25 juin 1600. Les plus importants des nombreux ouvrages qu'il a publiés sont : *De Lectione historicâ rectè instituendâ*, Strasbourg, 1565, in-8°, plusieurs fois réimprimé ; *Historia Augustanæ confessionis*, Francfort, 1578, in-4° ; traduite en français par Luc le Cop, Anvers, 1582, 1590, in-4° (Bayle parle de cet ouvrage, note C. de l'article BRAUN); *Chronicon Saxoniæ*, etc., *ab anno* 1500, Leipzig, 1593, in-folio, continuée par un anonyme jusqu'en 1611, ibid., 1628, in-folio ; *Oratio de statu Ecclesiæ in Græciâ, Asiâ, Africâ, Bohemiâ*, etc., Wittenberg, 1575, et Francfort, 1583, in-8° ; traduit en allemand par Henri Arnold, 1581, in-4° ; *Oratio describens regionem Greichgœæ*, etc., Francfort, 1583, in-8°, etc. La plupart de ses écrits théologiques, publiés à Hanau en 1604, 2 vol., in-fol., ont été mis à l'index. — Ulric, son fils, a écrit sa *Vie* (Rostock, 1601, in-4°), qui a été également publiée par Frédéric Schützer, Hambourg, 1720, 1728, 4 parties in-8°.

**CHYTRÉE** (NATHANAEL), ministre luthérien et poëte latin, frère du précédent, né en 1543, professa la poésie à l'académie de Rostock, fut recteur de l'académie de Brême, et mourut en 1598. Ses principaux ouvrages sont : *Variorum in Europâ itinerum deliciæ*, Herborn, 1594, in-8° ; réimprimé en 1599 et 1606 ; *Iter italicum, gallicum, germanicum ; Iter Dantiscanum ; Poematum omnium libri XVII*, Rostock, 1579, in-8° ; *Viaticum itineris extremi*, etc., Herborn, 1601, in-8° ; *Fastor. Ecclesiæ christianæ libri XII*, Hanau, 1584, in-8° ; *Cassii parmensis.... Orpheus, cum commentariolo*, etc., Francfort, 1585, in-8°. Ce fragment de 19 vers est d'Antoine Télesio, qui se moqua de la crédulité d'Achille Stace, Portugais, en les lui donnant pour l'œuvre d'un ancien poëte.

**CIA**, héroïne italienne du 14e siècle, femme d'Ordelaffi, chef des Gibelins à Forli, se défendit vaillamment dans Césène, assiégée par les Guelfes ; mais ayant eu la générosité de renvoyer quelques bourgeois de cette ville que son mari lui avait signalés comme partisans de la cause du pape, elle eut bientôt lieu de s'en repentir ; et, ne pouvant résister aux nouvelles forces que ceux-ci recrutèrent au parti des Guelfes, elle fut obligée de se reconnaître prisonnière du légat, qui, à force de persévérance, était parvenu à faire miner la citadelle où elle se tenait renfermée.

**CIAHGHETZY** (LAZARE), grand patriarche d'Arménie à Etchmiatzin, né en 1682 près de Nakhtchovan, fut sacré à Smyrne, élu catholicon en 1727, et mourut en 1751. On a de lui : *le Jardin désirable*, Constantinople, 1744, petit in-4°.

**CIAKEIAK** (le père), religieux arménien du monastère de l'île de St.-Lazare près de Venise, était né d'illustres parents dans la ville de Ghiumuskana en 1771. Il vint dès sa première jeunesse dans cette île pour y faire ses études. Il savait l'arménien, le grec, le latin, l'italien, le français et l'allemand, et il eut part à l'édition en 14 langues des *Preces S. Nierses, Armeniorum patriarchæ*, 1815, in-24, de l'imprimerie du monastère. Il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers qui sont conservés manuscrits dans ce monastère, où il mourut en janvier 1835. Parmi ses ouvrages publiés, nous citerons : *la Mort d'Abel*, en 5 chants, traduction de poëme de Gessner en arménien, Venise, 1825, in-8° ; *les Aventures de Télémaque*, traduites en arménien, 1826, in-8° ; *Dictionnaire italien et arméno-turc*, de l'imprimerie du monastère à l'île de St.-Lazare, 1804 ; *Dictionnaire arménien-italien* ; la première partie fut publiée à l'imprimerie du monastère en 1834, et la seconde était sous presse, lors de la mort de Ciakeiak. C'est un ouvrage précieux, enrichi de témoignages et de phrases tirées des auteurs arméniens les plus classiques. Il a traduit l'*Énéide* de Virgile, en arménien.

**CIAMBERLANO** (LUCAS), peintre et graveur, né à Urbin en 1586, mort à Rome en 1641, a laissé un grand nombre d'estampes gravées au burin, soit d'après ses propres dessins, soit d'après les plus grands maîtres de l'école italienne, surtout d'après Raphaël. Celle de ses compositions qui fait le plus d'honneur à son talent est une série de 16 bustes représentant en grandeur naturelle les faces de J. C., de la Vierge, des évangélistes et des apôtres : il fut aidé dans ce travail précieux et d'une extrême rareté par Dominique Falcini et César Bassani.

**CIAMCIAM** (le père MICHEL), religieux arménien de la congrégation des mékhitaristes de Venise, né en 1738 à Constantinople, destiné à la profession de joaillier, avait atteint sa 23e année lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique. Désirant réparer le vice de sa première éducation, il apporta tant de zèle à l'étude, que bientôt il fut en état de professer l'arménien littéraire. Quelques différends qu'il eut avec ses confrères le contraignirent dans un âge avancé de retourner à Constantinople, où il mourut en 1823. Ses ouvrages les plus importants sont : *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4°, dépourvue d'ordre et de clarté ; *Histoire d'Arménie*, Venise, 1784-86, 3 vol. in-4°, compilation estimable, mais imparfaite, malgré les nombreuses recherches de l'auteur, qui malheureusement était tout à fait étranger aux lettres latines ; *Commentaire sur les psaumes*, 10 vol. in-8°, etc.

**CIAMPELLI** (AUGUSTIN), peintre, né en 1578 à Florence, élève de Santi-Titi, vint à Rome attiré par les travaux qu'y faisait exécuter le pape Clément VIII, y passa le reste de sa vie, constamment employé à décorer les églises, où l'on ne compte pas moins de 40 tableaux et plusieurs fresques de cet artiste, et mourut en 1640. Ses plus beaux ouvrages se voient au Vatican et à St.-Jean de Latran. Il a laissé un recueil précieux de toutes ses compositions.

**CIAMPINI** (JEAN-JUSTIN), savant littérateur, né le 13 août 1633 à Rome, se fit recevoir docteur en droit, mais abandonna le barreau pour se consacrer à l'étude de l'antiquité, et fut pourvu successivement de différents emplois qui, loin de gêner son goût pour les recherches historiques, lui facilitèrent la recherche de plusieurs documents précieux. Sa maison était devenue le rendez-vous de tous les savants ; il établit plusieurs académies, ne cessa d'encourager la culture des lettres, et mourut le 12 juillet 1698. Ses nombreux ouvrages, très-estimés en Italie, se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés ; les plus importants sont : *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in Ecclesiâ latinâ*, Rome, 1688, in-4° ; *Examen libri pontificalis Anastasii*, 1688, in-4° ; *Vetera monumenta in quibus præcipuè musiva opera*,

*ædium structura, ac nonnulli ritus dissertationibus illustrantur,* Rome, 1690-1699, 2 vol., in-fol., ouvrage non terminé; *Synopsis historica de sacris ædificiis à Constantino Magno constructis,* 1693, in-fol.; *Dissertatio historica de collegii abbreviator. de parco majori erectione,* 1691, in-fol. Ces trois ouvrages ont été réimprimés à Rome, 1747, 3 vol. in-fol., par les soins de Gianini, qui a donné la liste de ses autres écrits.

**CIAMPOLI** (Jean-Baptiste), poëte italien, né à Florence en 1589, de parents pauvres, dut à ses brillants succès dans ses premières études la protection de J. B. Strozzi, noble florentin, qui lui fournit les moyens d'aller à Padoue suivre les leçons de Galilée : il ne tarda pas à se lier avec les deux frères Aldobrandini, qui l'emmenèrent à Bologne, et le présentèrent au cardinal Maffeo Barberini, alors gouverneur de cette ville, et depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. Le jeune poëte, produit dans le monde sous de tels auspices, obtint un avancement rapide; secrétaire des brefs, il obtint successivement plusieurs bénéfices, et notamment un canonicat de la basilique de St.-Pierre; l'avénement d'Urbain VIII au trône pontifical lui valut de nouveaux honneurs. Mais son orgueil lui fit perdre les avantages que lui avaient mérités ses talents; devenu insupportable au pontife, il fut éloigné de Rome, et il n'eut jamais la permission d'y revenir. Ciampoli préférait hautement ses vers à ceux de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, de Virgile et de tous les poëtes les plus célèbres; cette vanité dut être impardonnable aux yeux d'Urbain VIII, poëte lui-même; mais sa disgrâce eut encore une autre cause : ce fut son attachement pour Galilée, contre lequel la cour de Rome commençait à sévir. Détrompé sur la folie de son orgueil, Ciampoli trouva dans l'étude de douces consolations contre l'exil, et mourut à Iési le 8 septembre 1643, laissant ses manuscrits à Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui avait témoigné un vif intérêt pendant sa disgrâce. Ses poésies ont été recueillies et publiées après sa mort, Rome, 1648, in-4°; on a publié dans la même ville, 1667, in-8°, sous le titre de *Prose*, son dialogue intitulé : *Zoroaster* et sa *Défense* du pape Innocent II. Il était de l'académie des *Lincei*. Il a laissé imparfaite une *Histoire du règne de Ladislas IV*.

**CIANTAR** (le comte Jean-Antoine), l'homme le plus érudit et le littérateur le plus distingué que l'île de Malte ait vu naître, descendait des *Paléologues*. Né à Malte en 1696, il fit à 13 ans un voyage en Italie pour achever ses études, et sut dès lors capter par les charmes de son esprit la bienveillance et l'amitié des savants. Il y revint en 1721, et, de retour à Malte l'année suivante, fut nommé jurat, emploi municipal que les grands maîtres ne confiaient qu'aux personnages les plus distingués de l'île. En 1743, il fut nommé l'un des correspondants honoraires étrangers de l'Académie des inscriptions. Quatre ans après, il devint aveugle; mais, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plusieurs *Opuscules* qui ont eu de la vogue en Italie. C'est pendant sa cécité qu'il prépara son édition de la *Malta illustrata,* continuée et augmentée. Le 1er vol. parut à Malte en 1772, et le 2e en 1780. Ciantar était mort en novembre 1778. Ses opuscules les plus remarquables sont : *Epigrammatum libri III,* Rome, 1737, in-4°; *De B. Paulo apostolo in Melitam, siculo Adriatici maris insulam, naufragio ejecto Dissertationes apologeticæ in inspectiones anticriticas D. Ignatii Georgii de Melitensi apostoli naufragio, descripto in Act. apostolico, cap. 27 et 28,* etc., Venise, 1738; *De antiquâ inscriptione nuper effossâ in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, etc., Naples, 1749; *Critica de' critici moderni, che, dall' anno 1730 fin all' anno 1760, scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo, apostolo,* Venise, 1763.

**CIASLAS.** *Voyez* **SEISLAS.**

**CIASSI** (Jean-Marie), en latin *Ciassus,* savant botaniste, né à Trévise en 1654, mort en 1679, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Meditationes de naturâ plantarum,* Venise, 1677, in-12, 2e édition, et d'un traité *de Æquilibrio præsertim fluidorum et de levitate ignis,* à la suite du précédent.

**CIBBER** ou **CIBERT** (Gabriel-Caïus), sculpteur, né à Flensburg, dans le Holstein, vint se fixer à Londres à la restauration des Stuarts, et y mourut en 1700, âgé de 70 ans. Les deux fameuses figures représentant l'une *la Mélancolie,* l'autre *la Folie furieuse,* qui sont aujourd'hui dans le vestibule de Betlehem-Hospital, sont l'ouvrage de Cibber. Il avait épousé une fille de William Colley, d'une ancienne famille du Rutlandshire.

**CIBBER** (Colley), fils du précédent, auteur et acteur dramatique anglais, né à Londres en 1671, avait porté les armes dans la révolution qui mit le prince d'Orange sur le trône. Engagé au théâtre malgré sa famille, il resta comédien obscur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les rôles qui convenaient à son talent. Son genre tenait de près à la caricature. En 1695 parut sa première comédie. On y remarque, comme dans celles qu'il donna depuis, un tableau piquant des mœurs de son époque, mais peu d'invention dans l'intrigue et peu d'originalité dans les caractères. Le *Careless Husband* (l'Époux négligent) est la meilleure de ses pièces. Pope lui-même en a fait l'éloge, et Pope était un des ennemis de Cibber, dont il fit assez injustement le héros de *la Dunciade.* Devenu directeur du théâtre de Drury-Lane, Cibber obtint ensuite la place de poëte lauréat, dont il remplit les fonctions obligées par des odes annuelles assez médiocres. Il mourut en 1757. La meilleure édition de ses pièces de théâtre (au nombre de 15) est celle de Londres, 1777, 5 vol. in-12. Il a laissé aussi un ouvrage sérieux : *Conduite et caractère de Cicéron,* etc., qui fit peu de bruit, mais on relit encore avec plaisir des espèces de *Mémoires dramatiques,* intitulés : *Apologie de la vie de Colley Cibber,* etc., recueil précieux d'anecdotes et d'observations sur le théâtre anglais.

**CIBBER** (Théophile), fils du précédent, né en 1703, périt en 1757, dans le naufrage du vaisseau sur lequel il se rendait en Irlande. Acteur comme son père, il eut aussi l'ambition d'écrire pour le théâtre; mais ses pièces originales eurent moins de succès que celles qu'il emprunta de Shakspeare. Il publia sous son nom les *Vies des poëtes,* attribuées à Rob. Shiels, qui lui acheta son nom 10 guinées.

**CIBBER** (Suzanne-Marie), femme du précédent, née en 1716, morte en 1766, était sœur du compositeur Th. Auguste Arne qui lui enseigna la musique, et la fit paraître dans une de ses pièces représentée à Hay-Market. En 1734 elle épousa Théophile Cibber, et son beau-père

la fit débuter en 1736 dans la tragédie, où elle obtint la faveur du public. Un procès en adultère qui rapporta 10 livres sterling à son mari, contribua aussi beaucoup à sa réputation. Elle a traduit en anglais l'*Oracle*, petite comédie de St.-Foix.

**CIBOT** (Pierre-Martial), missionnaire français, né à Limoges en 1727, entra fort jeune chez les jésuites, et y professa les humanités avec succès. Lorsqu'il eut achevé ses études de théologie et reçu le caractère sacerdotal, il obtint, après de persévérantes instances, la liberté de suivre l'attrait qui le portait à se consacrer aux missions de la Chine. Il partit de Lorient le 7 mars 1758 sur le d'*Argenson*, qui faisait partie d'une escadre de 9 vaisseaux armés en guerre. Après avoir touché à Rio-Janeiro, et fait quelque séjour dans les îles de France et de Bourbon, il continua sa route vers la Chine, et aborda à Macao le 25 juillet 1759. Destiné par ses supérieurs à augmenter le nombre des missionnaires de la cour, le P. Cibot quitta Macao vers la mi-mars, et arriva le 6 juin 1760 dans la capitale de l'empire, où il passa les vingt dernières années de sa vie, sans cesse occupé, soit des fonctions du ministère apostolique, soit des travaux particuliers que le service du palais exige des missionnaires européens. Né avec beaucoup d'esprit et d'imagination, et doué d'une conception vive, qui lui donnait une étonnante facilité pour tous les genres d'études, on le vit se livrer à l'astronomie, à la mécanique, à l'étude des langues et de l'histoire, à l'agriculture, à la botanique, et aucune partie des sciences ne paraissait lui être étrangère. Pendant les 20 années de sa résidence à Pékin, il n'a cessé d'enrichir la France d'observations précieuses sur les productions, les arts et les mœurs des Chinois, et c'est à lui, ainsi qu'au savant P. Amiot, son collègue, que nous devons la plus grande partie des renseignements qui nous sont parvenus sur cet empire, pendant les 40 dernières années du siècle qui vient de s'écouler. Les observations de ces deux laborieux missionnaires se trouvent répandues dans les 15 volumes in-4°, des *Mémoires sur les Chinois*, dont ils forment la majeure partie. Cibot est mort à Pékin le 8 août 1780.

**CICCARELLI** (Alphonse), médecin, né à Bévagna, dans l'Ombrie, fut condamné comme coupable de falsification et de supposition de titres, à avoir la main coupée et à être ensuite pendu en place publique; il subit cette sentence en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Spéculant sur la faiblesse des grands dont ses fourberies flattaient l'orgueil, il avait fabriqué un assez grand nombre de généalogies, et d'histoires de plusieurs familles. Ceux de ses ouvrages qui ont été publiés sont : *de Clitumno flumine*, avec un traité *de Tuberibus*, Padoue, 1564; *Istoria di casa Monaldesca*, 1580, etc. Son *Opuscule* sur les truffes (*de Tuberibus*) a été traduit en français par Amorsan, 1813, in-8°.

**CICCI** (Marie-Louise), dame italienne, née à Pise le 14 septembre 1760, devint poëte malgré son père, qui, l'ayant mise au couvent dès l'âge de 7 ans, voulait que son éducation fût bornée à la pratique des devoirs domestiques, et défendit même qu'on lui apprît à écrire; mais la jeune muse, trompant la surveillance de ses institutrices, s'essayait à retracer des caractères avec de petits morceaux de bois qu'elle trempait dans du jus de raisin, ou dans d'autres liqueurs. A 10 ans, elle faisait des vers. De retour dans la maison paternelle, il lui fut permis de se livrer à son penchant pour les lettres. Ses premières compositions furent bien accueillies. Admise en 1783 à l'académie Arcadienne de Pise, 3 ans après elle fut reçue à celle des *Intronati* de Sienne, et mourut dans le célibat le 8 mars 1794. Ses *poésies*, recueillies par son frère, ont été imprimées par Bodoni, à Parme, 1796, in-16, avec l'Éloge de l'auteur, par le docteur Anguillesi.

**CICCIONE** (André), sculpteur et architecte napolitain du 15e siècle, mort en 1455, construisit le couvent et l'église du mont Oliveto, le palais du prince della Riccia à Naples, et quelques autres édifices que l'on voit encore dans la même ville.

**CICERI** (François), savant humaniste, né en 1527 à Lugano, avait une école de grammaire à Milan en 1550, fut en 1561 nommé professeur d'éloquence à l'académie de cette ville, et mourut en 1595. Il était en correspondance avec les écrivains les plus distingués de son temps, tels que Paul Manuce, Pierre Vettori, etc. Le recueil de ses *Lettres* en XII livres a été publié par l'abbé Casati, Milan, 1782, 2 vol. in-4°, précédé de recherches sur la vie de cet écrivain et du catalogue de ses ouvrages.

**CICERI** (Bernardin), peintre, né à Pavie en 1650, élève de Sacchi, vint jeune à Rome, où l'on trouve, ainsi qu'à Pavie, plusieurs de ses compositions assez estimées. Il mourut après 1718, dans un age avancé.

**CICERI** (Paul-César de), prédicateur, né à Cavaillon le 24 mai 1678, fut choisi en 1721 pour prononcer le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française. Nommé peu de temps après prédicateur du roi, et pourvu de plusieurs bénéfices, il retourna dans sa ville natale lorsque l'âge ne lui permit plus d'exercer son ministère, et il s'occupait d'une édition de ses *OEuvres*, lorsqu'il mourut le 27 avril 1759. Ses *Sermons* et *Panégyriques* ont été publiés par l'abbé Bassinet, Avignon, 1761, 6 vol. in-12.

**CICÉRON** (Marcus-Tullius) naquit à Arpinum, patrie de Marius, la même année que le grand Pompée, le 3 janvier 647 de la fondation de Rome. Il sortait d'une famille anciennement agrégée à l'ordre équestre, mais qui s'était toujours tenue loin des affaires et des emplois. Sa mère s'appelait *Helvia*. Son père vivant à la campagne, sans autre occupation que l'étude des lettres, conservait d'honorables liaisons avec les premiers citoyens de la république. De ce nombre était le célèbre orateur Crassus, qui voulut bien présider lui-même à l'éducation du jeune Cicéron et de son frère Quintus, leur choisit des maîtres et dirigea leurs études. Cicéron, comme presque tous les grands hommes, annonça de bonne heure la supériorité de son génie, et prit dès l'enfance l'habitude des succès et de la gloire. Il fut admiré dans les écoles publiques, honoré par ses condisciples, visité par leurs parents. La lecture des écrivains grecs, la passion de la poésie, la rhétorique, la philosophie, occupèrent les premières années de sa jeunesse. Il écrivit beaucoup en grec, exercice qu'au rapport de Suétone, il continua jusqu'à l'époque de sa préture. Ses vers latins, trop méprisés par Juvénal, trop loués par Voltaire, sont loin de l'élégance de Virgile, et n'ont pas la force de Lucrèce. Ni la poésie ni l'éloquence n'étaient encore formées chez les Romains, et il suffisait à Cicéron d'être le plus grand orateur de

Rome. On conçoit à peine les travaux immenses qu'il entreprit pour se préparer à cette gloire. Cependant il fit une campagne sous Sylla, dans la guerre des Marses. De retour à Rome, il suivit avec ardeur les leçons de Philon, philosophe académicien, et de Molon, rhéteur célèbre, et pendant quelques années, il continua d'enrichir son esprit de cette variété de connaissances que depuis il exigea de l'orateur. Les cruautés de Marius et de Cinna, les proscriptions de Sylla passèrent; et la république, affaiblie et sanglante, resta paisible sous le joug de son impitoyable dictateur. Cicéron, alors âgé de 26 ans, fort de ses études et de son génie, parut au barreau, qui venait de s'ouvrir après une longue interruption. Il débuta dans quelques causes civiles, et entreprit une cause criminelle, dont le succès promettait à l'orateur beaucoup d'éclat et de péril, la défense de Roscius Amérinus, accusé de parricide. Il fallait parler contre Chrysogonus, affranchi de Sylla. Cette protection terrible épouvantait les vieux orateurs. Cicéron se présente avec le courage de la jeunesse, confond les accusateurs, et force les juges d'absoudre Roscius. Son discours excita l'enthousiasme; aujourd'hui même c'est une des harangues de l'orateur que nous lisons avec le plus d'intérêt. On y sent une chaleur d'imagination, une audace mêlée de prudence et même d'adresse, et souvent un excès d'énergie, une surabondance de richesse, qui plait et entraîne. Cicéron, plus âgé, releva lui-même, dans ce premier ouvrage, quelques fautes de goût, et sans doute il s'est montré depuis plus pur et plus grand écrivain; mais il avait déjà toute son éloquence. Après ce brillant succès, il passa encore une année dans Rome, et se chargea même d'une autre cause qui devait aussi déplaire au dictateur; mais sa santé affaiblie par des travaux excessifs, et peut-être la crainte d'avoir trop bravé Sylla, le déterminèrent à voyager. Il se rendit à Athènes qui semblait toujours la métropole des lettres; et, logé chez un philosophe académicien, recherché des philosophes de toutes les sectes, assistant aux leçons des maîtres d'éloquence, il y passa 6 mois avec son cher Atticus, dans les plaisirs de l'étude et des savants entretiens. On rapporte à cette même époque son initiation aux mystères d'Éleusis. A la mort de Sylla, il quitta la Grèce et prit la route de l'Asie, s'entourant des plus célèbres orateurs asiatiques et s'exerçant avec eux. A Rhodes, il vit le fameux Possidonius, et retrouva Molon qui lui donna de nouvelles leçons, et s'attacha surtout à corriger sa trop grande abondance. Cicéron revint en Italie, et ses nouveaux succès firent sentir le prix de la science des Grecs, qui n'était pas encore assez estimée dans Rome. Parmi différentes causes, il plaida pour le célèbre comédien Roscius, son ami et son maître dans l'art de la déclamation. Enfin, parvenu à l'âge de 30 ans, se voyant au terme de son glorieux apprentissage, ayant tout reçu de la nature, ayant tout fait par le travail, pour réaliser en lui l'idée du parfait orateur, il entra dans la carrière des charges publiques. Nommé à la questure de Sicile, dans un temps de disette, il eut besoin de beaucoup d'habileté pour faire passer à Rome une grande partie des blés de cette province, sans trop déplaire aux habitants. Du reste, son administration et les souvenirs qu'en gardèrent les Siciliens prouvent que, dans les conseils admirables qu'il a depuis donnés à son frère Quintus, il ne faisait que rappeler ce qu'il avait pratiqué lui-même. Sa mission expirée, il revint à Rome, véritable théâtre de ses talents. Il continua d'y paraître comme orateur, défendant les causes des particuliers sans autre intérêt que la gloire. Ce fut sans doute un jour honorable pour Cicéron que celui où les ambassadeurs de la Sicile vinrent lui demander vengeance des concussions et des crimes de Verrès. Il était digne de cette confiance d'un peuple affligé. Il entreprit la cause de la Sicile contre son indigne spoliateur, alors tout-puissant à Rome, appuyé du crédit de tous les grands, défendu par l'éloquence d'Hortensius, et pouvant avec le fruit de ses brigandages en acheter l'impunité. Il obligea Verrès à s'exiler lui-même. A l'issue de ce grand procès, Cicéron commença l'exercice de son édilité; et dans cette magistrature onéreuse, quoique sa fortune fût peu considérable, il sut par une sage magnificence se concilier la faveur du peuple. Ses projets d'élévation lui rendaient ce secours nécessaire, mais il fallait y joindre l'amitié des grands. Cicéron se tourna vers Pompée, alors le chef de la noblesse, et le premier citoyen de Rome libre. Il se fit le panégyriste de ses actions, et le partisan le plus zélé de sa grandeur. Quand le tribun Manilius proposa de lui confier la conduite de la guerre contre Mithridate, en lui accordant un pouvoir qui effrayait les républicains éclairés, Cicéron, alors préteur, parut à la tribune pour appuyer la loi nouvelle de toute la force de son éloquence. Cette même année, il plaida plusieurs causes. Il prononça son plaidoyer pour Cluentius, dans une affaire criminelle. A cette époque, Catilina, rejeté du consulat, commençait à tramer contre la république, et s'essayait à une révolution. Ce factieux, accusé de concussions dans son gouvernement d'Afrique, fut sur le point d'avoir Cicéron pour défenseur; mais bientôt la haine éclata entre ces deux hommes si peu faits pour être unis. Cicéron qui, après sa préture, au lieu d'accepter une province, suivant l'usage, s'était mis sur les rangs pour le consulat, se vit compétiteur de Catilina, qui s'était fait absoudre à prix d'argent. Insulté par cet indigne rival, il le repoussa par une éloquente invective prononcée dans le sénat. Cicéron avait à combattre l'envie de beaucoup de patriciens, qui voyaient en lui un parvenu, un homme nouveau: son mérite et la crainte des projets de Catilina l'emportèrent. Il fut élu premier consul, non pas au scrutin, suivant l'usage, mais à haute voix et par les acclamations unanimes du peuple romain. Le consulat de Cicéron est la grande époque de sa vie politique. Rome se trouvait dans une situation incertaine et violente. Catilina briguait le prochain consulat. En même temps il augmentait le nombre des conjurés, et faisait lever des troupes sous les ordres d'un certain Mallius. Cicéron pourvut à tout. Il importait d'abord de gagner à la république son collègue, Antoine, secrètement uni avec les conjurés; il s'assura de lui par la cession de sa province consulaire. Une autre précaution non moins salutaire fut de réunir le sénat et l'ordre équestre dans l'intérêt d'une défense commune. Attentif à ménager le peuple, Cicéron ne se montra pas moins hardi à maintenir les vrais principes du gouvernement; et dès les premiers jours de son consulat, il attaqua le tribun Rullus qui, par le projet d'une nouvelle loi agraire, confiait à des commissaires un pou-

voir alarmant pour la liberté. La politique de Cicéron fut ici tout entière dans son éloquence. A force d'adresse et de talent, il fit rejeter par le peuple même une loi toute populaire. Affectant de se regarder comme le *consul du peuple,* mais fidèle aux intérêts des grands, il fit maintenir le décret de Sylla qui interdisait les charges publiques aux enfants des proscrits. On ne peut douter que cette habileté du consul à ménager les trois ordres de l'État, et à s'en faire également aimer, n'ait été l'arme puissante qui seule pût vaincre Catilina. Toute la république étant réunie, et se confiant à un seul homme, les conjurés, malgré leur nombre, se trouvèrent hors de l'État, et furent désignés comme ennemis publics. Le vigilant consul, entretenant des intelligences parmi cette foule d'hommes pervers, était averti de leurs projets, et assistait, pour ainsi dire, à leurs conseils. Le sénat rendit le décret fameux qui, dans les grands dangers, investissait les consuls d'un pouvoir égal à celui de dictateur. Cicéron doubla les gardes et prit quelques mesures extérieures. Ensuite, il se rendit aux comices pour présider à l'élection des nouveaux consuls. Catilina fut exclus une seconde fois; et n'eut plus d'autre ressource que le meurtre et l'incendie. Il assemble ses complices, les charge d'embraser Rome, et déclare qu'il va se mettre à la tête des troupes de Mallius. Deux chevaliers romains promettent d'assassiner le consul dans sa propre maison. Cicéron est instruit de tous les détails par Fulvie, maîtresse de Curius, l'un des conjurés. Deux jours après, il assemble le sénat au Capitole. Ce fut là que Catilina, qui dissimulait encore, ayant osé paraître comme sénateur, le consul l'accabla de sa foudroyante et soudaine éloquence. Catilina, troublé, sortit du sénat, en vomissant des menaces, et dans la nuit partit pour l'Étrurie avec 300 hommes armés. Le lendemain Cicéron convoque le peuple au Forum, l'instruit de tout, et triomphe d'avoir ôté aux conjurés leur chef, et réduit le chef lui-même à faire une guerre ouverte. Au milieu de cette crise violente, ce grand homme trouvait encore le loisir d'exercer son éloquence dans une cause privée. Il défendit Muréna, consul désigné, que Caton accusait de brigue et de corruption. Son plaidoyer est un chef-d'œuvre d'éloquence et de fine plaisanterie. Le stoïque Caton, ingénieusement raillé par l'orateur, dit ce mot connu : « Nous avons un consul fort gai. » Mais ce consul si gai veillait toujours sur la patrie menacée, et suivait tous les mouvements des conjurés. Instruit que Lentulus, chef des factieux restés à Rome, cherchait à séduire les députés des Allobroges, il engagea ceux-ci à feindre, pour obtenir la preuve complète du crime. Les députés furent saisis au moment où ils sortaient de Rome avec Vulturcius, l'un des conjurés. On produisit dans le sénat les lettres de Lentulus; la conjuration fut évidente. Il ne s'agissait plus que de la punition. Plusieurs lois défendaient de punir de mort un citoyen romain; César les fit valoir avec adresse. Caton demanda hautement le supplice des coupables. C'était l'avis que Cicéron avait exprimé avec plus d'art. Ils furent exécutés dans la prison, quoique le consul prévît qu'un jour ils auraient des vengeurs. Il préféra l'État à sa sûreté. Peut-être aurait-il pu se mettre à l'abri en faisant prononcer la sentence par le peuple; c'est ainsi qu'autrefois Manlius avait été condamné. Mais Cicéron craignit qu'on n'enlevât les conjurés. Il voulut se presser, et par timidité, il fit une imprudence que, dans la suite, il expia cruellement. Cependant Rome fut sauvée; tous les Romains proclamèrent Cicéron *le père de la patrie*. La défaite de Catilina, qui suivit bientôt, fit assez voir qu'en préservant la ville, on avait porté le coup mortel à la conjuration; et cette gloire appartenait au vigilant consul. Déjà l'envie l'en punissait. Un tribun séditieux ne lui permit pas de rendre compte de son administration; et Cicéron, en quittant le consulat, ne put prononcer que ce noble serment, répété par tout le peuple romain : « Je jure que j'ai sauvé la république. » César lui était toujours contraire, et Pompée, uni d'intérêts avec César et Crassus, redoutait un citoyen zélé, trop ami de la liberté pour être favorable aux triumvirs. Cicéron vit son crédit tomber insensiblement, et sa sûreté même menacée pour l'avenir. Il s'occupa plus que jamais de la culture des lettres. Ce fut alors qu'il publia les Mémoires de son consulat, écrits en grec, et qu'il fit sur le même sujet un poëme latin en trois livres. Ces louanges qu'il se donnait à lui-même ne durent pas diminuer l'envie qu'excitait sa gloire. Enfin, l'orage éclata par la furieuse animosité de Clodius; et ce consulat tant célébré par Cicéron devint le moyen et le prétexte de sa ruine. Clodius fit passer une loi qui déclarait coupable de trahison quiconque aurait fait périr des citoyens romains, avant que le peuple les eût condamnés. L'illustre consulaire prit le deuil, et suivi du corps entier des chevaliers, et d'une foule de jeunes patriciens, il parut dans les rues de Rome, implorant le secours du peuple. Clodius, à la tête de satellites armés, l'insulta plusieurs fois, et osa même investir le sénat. Cette querelle ne pouvait finir que par un combat, ou par l'éloignement volontaire de Cicéron. Les deux consuls servaient la fureur de Clodius, et Pompée abandonnait son ancien ami. Mais tous les honnêtes gens étaient prêts à défendre le sauveur de la patrie; Cicéron, par faiblesse ou par vertu, refusa leur secours, et s'exilant lui-même, il sortit de Rome, après avoir consacré au Capitole une petite statue de Minerve, avec cette inscription : *Minerve, protectrice de Rome*. Il erra quelque temps dans l'Italie, et se vit fermer l'entrée de la Sicile par un ancien ami, gouverneur de cette province. Enfin, il se réfugia chez Plancus, à Thessalonique. Clodius poursuivait insolemment son triomphe, et par de nouveaux décrets, il fit raser les maisons de campagne de Cicéron. Une partie de ses meubles fut mise à l'encan, mais il ne se présenta point d'acheteurs; le reste devint la proie des deux consuls qui s'étaient associés à la haine de Clodius. Cependant il se préparait à Rome une heureuse révolution en sa faveur. Pompée encouragea les amis de Cicéron à presser son rappel. Le sénat déclara qu'il ne s'occuperait d'aucune affaire avant que le décret du bannissement ne fût révoqué. Clodius redoubla vainement de fureur et de violence. Dès l'année suivante, par le zèle du consul Lentulus, et sur la proposition de plusieurs tribuns, le décret de rappel passa dans l'assemblée du peuple. On vota des remercîments aux villes qui avaient reçu Cicéron, et les gouverneurs de province eurent ordre d'assurer son retour. C'est ainsi, qu'après 16 mois d'exil, il revint en Italie avec une gloire qui lui

parut à lui-même un dédommagement de son malheur. Le sénat en corps l'attendit aux portes de la ville, et son entrée fut un triomphe. La république se chargea de faire rétablir ses maisons; il n'eut à combattre que pour démontrer la nullité de la consécration faite par Clodius. Au reste, ce retour devint pour Cicéron, comme il l'avoue lui-même, l'époque *d'une vie nouvelle*, c'est-à-dire d'une politique différente. Il diminua sensiblement l'ardeur de son zèle républicain, et s'attacha plus que jamais à Pompée, qu'il proclamait son bienfaiteur. Il sentait que l'éloquence n'était plus dans Rome une puissance assez forte par elle-même, et que le plus grand orateur avait besoin d'être protégé par un guerrier. Rome était souvent un champ de bataille; cependant Cicéron passa plusieurs années dans une sorte de calme, s'occupant à la composition de ses Traités oratoires, et paraissant quelquefois au barreau, où, par complaisance pour Pompée, il défendit Vatinius et Fabinius, deux mauvais citoyens qui s'étaient montrés ses implacables ennemis. Valère-Maxime cite ce fait comme l'exemple d'une générosité extraordinaire. A l'âge de 54 ans, Cicéron fut reçu dans le collége des augures. A cette même époque, un décret du sénat nomma Cicéron au gouvernement de Cilicie. Dans cet emploi, nouveau pour lui, il fit la guerre avec succès, repoussa les troupes des Parthes, s'empara de la ville de Piudenissum, et fut salué par ses soldats du nom d'*Imperator*, titre qui le flatta singulièrement, et dont il affecta de se parer, même en écrivant à César, vainqueur des Gaules. Cette petite vanité lui fit briguer les honneurs du triomphe. Quelque plaisir que Cicéron trouvât dans l'exercice bienfaisant de son pouvoir, il souffrait impatiemment d'être éloigné du centre de l'empire, que la rupture de César et de Pompée menaçait d'un grand événement. Il partit aussitôt que sa mission fut achevée, et retrouva dans sa patrie l'honorable accueil qui l'attendait toujours; mais comme il le dit lui-même, à son entrée dans Rome, il se vit au milieu des flammes de la discorde civile. Il s'était empressé de voir et d'entretenir Pompée, qui commençait à sentir la nécessité de la guerre, sans croire encore à la grandeur du péril, et qui, résolu de combattre César, opposait avec trop de confiance le nom de la république et le sien aux armes d'un rebelle. Cicéron souhaitait une réconciliation, et se nourrissait de la flatteuse pensée qu'il pourrait en être le médiateur. Cette illusion peut s'expliquer par l'amour de la patrie autant que par la vanité. Le sage consulaire envisageait la guerre civile avec horreur; mais il aurait dû sentir que si le mal était affreux, il était inévitable. César marcha vers Rome, et son imprudent rival fut réduit à fuir avec les consuls et le sénat. Après avoir eu à Formies une entrevue avec César, qui s'efforça de l'engager à son parti, sans contredit le plus sûr, il ne balança point; toutefois, il eut le tort de manifester publiquement une indiscrète défiance que justifia bientôt l'issue de la bataille de Pharsale. Abandonnant dès lors une cause désespérée, Cicéron revint dans l'Italie, alors gouvernée par Antoine, lieutenant de César, et ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du vainqueur; mais il se tint éloigné des affaires, et fut désormais uniquement occupé de littérature et de philosophie; il écrivit son *Éloge de Caton*, qui n'atteste pas moins la magnanimité de celui dont il fronde la suprême puissance, que le génie du fier républicain dont l'irritation devait plus tard fléchir devant la générosité de César. C'est vers cette époque qu'il répudia sa femme Térentia pour épouser une riche héritière dont il était tuteur; quelque temps après il eut la douleur de perdre sa fille Tullie, et cet événement répandit le deuil sur le reste de ses jours: il en a consacré le souvenir par son *Traité de la consolation*. Cependant toutes les ambitions, comprimées sous le joug de César, s'étaient un instant ranimées après la mort du dictateur; cet événement suspendit même les cuisants chagrins de Cicéron, qui toutefois put bientôt se convaincre que Rome n'avait fait que changer de maître, et que seul il ne pouvait relever la république: il n'en fit pas moins les plus courageux efforts, et dans cette conjoncture, il crut sans doute l'intérêt de l'État d'accord avec celui de ses propres passions. La puissance de César revivait sous Antoine, et ce dernier était l'irréconciliable ennemi de Cicéron, qui, à cette même époque, retraçait dans ses *Philippiques* et son sublime dévouement à la patrie et son implacable haine pour les tyrans. Octave, que sa jeunesse put faire regarder comme un maître moins dangereux, fut opposé au nouveau dictateur. Mais si le prudent consulaire eut quelque confiance dans un avis qu'avaient dicté ses ressentiments, il dut être cruellement détrompé lorsque Antoine et Octave, enfin réunis, et formant avec Lépide un *triumvirat*, s'abandonnèrent réciproquement le sang de leurs amis. Le courage de Cicéron ne pouvait désormais le garantir du trépas; du moins il le rendit glorieux: attaqué par les soldats des triumvirs au moment où il se faisait transporter à sa maison de Formies, il défendit toute résistance à ses esclaves, et tendit sa tête à Popilius, auquel son éloquence avait autrefois sauvé la vie. Telle fut la fin, à l'âge de 64 ans, de cet illustre Romain, le plus éloquent des orateurs comme le plus profond des écrivains, on pourrait peut-être dire aussi le plus fécond. Le temps n'a pas respecté tous ses ouvrages; mais il en reste assez pour conserver à son nom une gloire que les plus grands génies de la postérité n'éclipseront jamais, et ses *Lettres familières*, monument précieux pour l'étude de l'histoire romaine à cette mémorable époque, seront toujours un modèle inimitable d'élégance et de naïveté. Il a tout embrassé dans ses immortels écrits, dont nous n'indiquerons que les éditions les plus remarquables: la première qui parut complète est celle de Milan, 1498-1499, 4 vol. in-fol.; entre les suivantes, on distingue celle d'Elzevir, Leyde, 1642, 10 vol. petit in-12; ce fut d'après toutes celles qui existaient déjà que d'Olivet donna sa belle et précieuse édition, Paris, 1749, 9 vol. in-4°, réimprimée à Padoue, 1753, et à Genève, 1758; parurent ensuite celles de Lallemand, Paris, Barbou, 1768, 14 vol in-12; d'Ernesti, Halle, 1774-1777, 7 vol. in-8°. La plus récente et la plus complète est celle de Lemaire, Paris, 1827-1832, 19 vol. in-8°. Les ouvrages de Cicéron ont été traduits dans presque toutes les langues; les traductions françaises seules sont trop nombreuses pour en donner ici la liste. M. Leclerc a publié les OEuvres complètes de Cicéron traduites en français avec le texte en regard, Paris, 1821-1825, 30 vol. in-8°. Cette édition est la plus estimée, tant pour le texte que pour les traductions, qui toutes ont été revues ou faites par le savant éditeur; le tome XXIX

contient les ouvrages récemment découverts à Milan et à Rome, et le Ier la *Vie de Cicéron*, par Plutarque, traduction nouvelle avec des additions, suivie d'une *Notice bibliographique sur les éditions et sur les traductions françaises de Cicéron*, par MM. Breghot du Lut et Pericaud. Outre Plutarque, on remarque parmi les biographes de Cicéron, Middleton et Morabin : ce dernier est auteur de l'*Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12. Macé a donné l'*Histoire des quatre Cicéron*, 1715, in-12.

**CICÉRON** (Quintus), frère du précédent, fut successivement préteur, commandant des provinces d'Asie, puis lieutenant de César, qu'il suivit dans son expédition dans les îles Britanniques, et lieutenant de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions sous le triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par des émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre *de Petitione consulatûs*, inséré dans les OEuvres de son frère. Quintus avait traduit ou imité du grec plusieurs tragédies; mais elles ne nous sont point parvenues : on n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

**CICÉRON** (Marcus), seul fils de M. T. Cicéron et de Térentia, né l'an 688 de Rome, embrassa de bonne heure le parti des armes, et se distingua à l'âge de 17 ans à la bataille de Pharsale, où il commandait une aile de cavalerie. Devenu lieutenant de Brutus et commandant de sa cavalerie, il battit et fit prisonnier C. Antoine, frère du triumvir, et il resta attaché au jeune Pompée après la bataille de Philippes. Revenu ensuite à Rome, il fut choisi par Auguste pour son collègue, fit exécuter le décret qui ordonnait le renversement des statues et monuments élevés à Marc-Antoine; puis il fut nommé au gouvernement de l'Asie ou de la Syrie. M. Cicéron a été jugé diversement par ses contemporains; on ignore l'époque de sa mort.

**CICOGNA** (Pasquale), doge de Venise, fut élevé à cette dignité en 1585. Sous son gouvernement la république reconnut la première Henri IV comme roi de France, malgré les excommunications du pape. Ce doge contribua beaucoup à l'embellissement de Venise, et fit bâtir en terre ferme la forteresse de Palma-Nuova. Il mourut en 1595.

**CICOGNARA** (Léopold, comte de), célèbre antiquaire, né le 26 novembre 1767 à Ferrare, d'une famille patricienne, fit ses études à l'université de Pavie, et, après avoir reçu le laurier doctoral dans la faculté de droit, se rendit à Rome, où il se lia bientôt avec les artistes et les amateurs les plus distingués. Quelques paysages qu'il exécuta vers le même temps firent concevoir de ses talents comme peintre des espérances qu'il n'a pas réalisées. De Rome il alla voir Naples et la Sicile, où il reçut de la reine Caroline un accueil qui, dit-on, causa de la jalousie à Acton. Il revint en Italie et s'établit à Modène; il se trouvait dans cette ville lorsque l'invasion des Français changea momentanément la face du pays. Élu membre du corps législatif de la république cisalpine, il fut ensuite son ministre à Turin; puis, lors de la création du royaume d'Italie, il prit place au conseil d'État; mais en 1808 il se démit de cette charge, et vint à Venise occuper celle de président de l'Académie des beaux-arts, dont on doit le regarder comme le second fondateur. En 1815 il profita du retour de la paix pour visiter les principales villes de l'Europe, dans le but d'accroître encore sa précieuse collection d'ouvrages d'art, que des raisons de convenances le déterminèrent à céder en 1827 au pape Léon XII, et qui se trouve maintenant divisée entre les bibliothèques de la Sapience et de la Minerve. Les tracasseries de la police autrichienne le forcèrent de quitter Venise et d'aller habiter les États romains pendant quelques années. Le désir de terminer un grand travail qu'il avait entrepris sur les anciens monuments de Venise le ramena dans cette ville en 1830, et il y mourut le 5 mars 1834. Cicognara, membre des principales académies de l'Europe, était correspondant de l'Institut de France. Outre quelques opuscules moins importants, on a de lui : *Storia della scultura dal risurgimento delle belle arti in Italia*, Florence, 1813-18, 3 vol. in-folio; Prato, 1823-25, 5 vol. in-8° : cet ouvrage, resté le premier titre de Cicognara, n'est point exempt d'erreurs ni de partialité pour ses compatriotes, qu'il loue uniquement, sans tenir compte des travaux des sculpteurs français; il a été critiqué solidement, même en Italie; *le Fabriche più cospicue di Venezia*, 1820, 2 vol. in-fol.; *Catalogo ragionato dei libri d'arte e d'antichità*, Pise, 1821, 2 vol. in-8° : c'est le catalogue de sa bibliothèque; *Memorie per servire a la storia della calcografia*, Prato, 1821, in-8°; *les Chefs-d'œuvre de Canova*, 1823, in-8°. Cicognara était l'ami et l'admirateur de ce grand artiste.

**CID** (don Rodrigue DIAS DE BIVAR, surnommé le), célèbre héros espagnol, né à Burgos vers l'an 1040, issu d'une famille noble de la Vieille-Castille, fut armé chevalier à l'âge de 20 ans par le roi Ferdinand Ier, roi de Léon et de Castille, et se distingua à la fin du règne de ce prince et sous celui de Sanche II, son successeur. Alphonse VI ayant refusé de jurer qu'il n'avait pas trempé dans le meurtre de Sanche son frère, le Cid quitta la cour, mais il ne cessa point d'être dévoué à son pays. Une armée commandée par cinq chefs maures ayant envahi la Castille, le héros, à la tête d'une faible réunion de ses amis et de quelques Castillans, vainquit les infidèles et leur imposa un tribut au nom de son roi. Cet important service lui valut son rappel à la cour de Castille, et c'est alors que les ambassadeurs des rois vaincus le saluèrent du nom de *Cid*. Banni par les intrigues des ennemis de sa gloire, le Cid, aidé seulement de quelques braves chevaliers que sa réputation avait attirés sous ses drapeaux, défit de nouveau les Maures en de nombreuses rencontres; il leur prit Valence, où il s'établit avec les compagnons de sa gloire, et mourut en 1099, sans avoir oublié un seul moment qu'il était né sujet du roi de Castille. Il n'y a pas un nom plus populaire en Espagne que celui du Cid. Les romances dans lesquelles sont retracés les exploits et les vertus de ce héros y sont répétées par toutes les bouches. Il a sa chronique particulière comme un roi. Chacun sait que ses amours avec Chimène sont le sujet du premier chef-d'œuvre de la scène française.

**CIEÇA DE LÉON** (Pierre), voyageur, né à Séville au commencement du 16e siècle, s'embarqua dès l'âge de 13 ans pour les Indes occidentales, suivit la carrière des armes sous Pizarre, et séjourna 17 ans au Pérou. De retour en Espagne, il publia la première partie d'un ouvrage intitulé : *Chronica del Peru*, Séville, 1553, in-fol.; Anvers, 1554, in-8°. On y trouve la description des pro-

vinces et des villes, des mœurs et des coutumes des Indiens, etc. La seconde partie n'a jamais paru. Cette chronique a été traduite en italien par Auguste Gravaliz, Rome, 1555, in-8°, et en anglais, Londres, 1709, in-4°.

**CIECO** (François BELLO dit), poète italien, naquit à Ferrare dans le 5e siècle. Le nom de Cieco lui fut donné parce qu'il était privé de la vue. Il est auteur d'un poème de chevalerie en 45 chants, dont le héros est *Mambriano,* roi fabuleux de l'Asie, que les anciens romanciers font contemporain de Charlemagne. Cieco le composa pour l'amusement des Gonzague de Mantoue; mais ces souverains magnifiques n'apportèrent guère de soulagement à l'infortune qui le poursuivit pendant toute sa carrière. On voit par différents passages du *Mambriano,* que l'auteur y travaillait en 1495, puisqu'il fait des allusions à l'entrée de Charles VIII en Italie et à sa conquête du royaume de Naples. Il mourut sans avoir pu jouir du succès de son ouvrage. Ce fut Élisée Conosciuto, son parent, qu'il avait chargé de l'exécution de ses dernières volontés, qui mit au jour son poëme sous ce titre : *Libro d' arme e d' amore nomato Mambriano,* Ferrare, 1509, in-4°. Cette première édition est très-rare. Il en existe plusieurs autres de différents formats; mais les plus recherchées sont celles de Milan, 1517, et Venise, 1523, toutes deux in-8°.

**CIECO** (François), poète, contemporain du précédent, était de Florence. Il nous apprend lui-même qu'il était aveugle et pauvre. Jean Bentivoglio s'étant déclaré son protecteur, il dut passer la plus grande partie de sa vie à Bologne. C'est là tout ce qu'on sait de cet écrivain, oublié par les biographes d'Italie. On a de lui : *Tornamento fatto in Bologna, l'anno 1740, per ordine di Giovanni Bentivoglio* (Bologne), in-4°; *Saladi Malaggi* (Bologne), sans date, in-4°; ce second poëme, a été réimprimé avec des corrections également sans date, in-4°; *Lauda di Venezia,* in terza rima, Venise, 1536, in-8°, à la suite du *Lamento d'Italia.*

**CIECO** (Christophe), de Forli, fut l'éditeur de la traduction en vers des deux premiers livres de l'*Énéide,* par Alexandre Guarnello, 1554, in-8°, et réimprimés en 1569. On lui doit en outre : *Cronica universale dell' antica regione di Toscana,* Florence, 1572, in-8°; *Cronica della Marca trivigiana,* Venise, 1574, in-4°.

**CIENFUEGOS** (Bernard), botaniste espagnol, né à Tarragone dans le 16e siècle, fut professeur à l'université d'Alcala, et s'occupa principalement de la recherche des plantes indigènes. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des plantes* en 7 vol. avec fig., et enrichie de notes savantes. Cavanilles a publié une notice historique sur la vie de ce botaniste dans les *Annales d'histoire naturelle espagnole,* et a donné le nom de *Cienfuegosia* à un nouveau genre de plantes de la famille des malvacées.

**CIENFUEGOS** (Alvarez), cardinal espagnol, né dans les Asturies en 1657, entra dans l'ordre des jésuites en 1676, professa la philosophie à Compostelle, et la théologie à Salamanque. Employé par les empereurs Joseph Ier et Charles VI dans diverses négociations importantes auprès de la cour de Portugal, il les termina au gré des deux couronnes. Charles VI lui fit obtenir le chapeau de cardinal en 1720, et le nomma son ministre plénipotentiaire près la cour de Rome, évêque de Catane, puis archevêque de Mont-Réal en Sicile. Il mourut à Rome en 1739. On a de lui : *la Vida del venerabile P. Juan Nieto,* 1693, in-8°; *la Vida del grande santo F. Borgia,* Madrid, 1702, in-fol.; *Ænigma theologicum, seu quæstiones de Trinitate divinâ,* Vienne (Autriche), 1717, 2 vol. in-fol.; *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis,* Rome, 1728, in-fol. L'*Éloge* du cardinal Cienfuegos est à la tête du tome X des *Rerum italicarum scriptores.*

**CIEZA** (Michel-Jérôme de), peintre d'histoire, né à Grenade, d'une famille illustre, fut élève d'Alonzo Cano, qu'il imita dans le dessin et dans la couleur; il mourut très-âgé en 1677. Parmi ses tableaux, dont on voyait plusieurs à Grenade, on cite *la Samaritaine,* et *St. Jacques combattant les Maures.*

**CIEZA** (Vincent de), fils et élève du précédent, né à Grenade en 1656, rejoignit son frère aîné Joseph à Madrid, et lui succéda en 1692 dans la place de peintre du roi. De retour à Grenade en 1701, il y mourut peu de temps après. On confond ses tableaux avec ceux de son père et de son frère. Cependant on lui attribue généralement *un Trait de la vie de St. François de Paule,* dans l'église de ce nom à Madrid. Quoique son genre fût l'histoire, il peignait à la gouache des paysages et des fleurs.

**CIGALA** (Lanfranc), troubadour et chevalier ès lois, né à Gênes dane le 13e siècle, fut ambassadeur de la république auprès de Raymond, comte de Provence, en 1241, et se livra pendant cette mission à la galanterie et à la poésie. Nostradamus dit que Cigala fut assassiné près de Monaco en 1278, dans un voyage qu'il faisait de Provence à Gênes. Il reste de ce poëte environ 30 pièces. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies des troubadours,* IV, 210, et des fragments de trois autres, V, 244.

**CIGALE** (Jean-Michel), aventurier qui vint à Paris en 1670, y fit imprimer son *histoire,* et la dédia à Louis XIV. Il prétendait descendre de Scipion, fils du vicomte de Cigale, fait prisonnier par les Turcs en 1561. Ce Scipion ayant embrassé la religion musulmane, avait épousé une fille du sultan Achmet, et de cette union était né Jean-Michel ou *Mahomet-Bey,* nom que prenait ce prince ottoman. Après toutes les aventures décrites dans son *histoire,* Cigale s'était, disait-il, décidé à visiter la cour de France. Il y reçut un grand accueil : le roi envoya au-devant de lui le duc de Saint-Aignan avec de riches équipages, et lorsqu'il partit lui fit présent de deux magnifiques chaînes d'or. Au récit de cet aventurier, Rocoles a substitué les faits suivants : Cigale, selon lui, était né de parents chrétiens dans la Valachie. Il entra au service de Mathias, vayvode de Moldavie, qui l'envoya à Constantinople. De retour dans sa patrie, une aventure scandaleuse le fit dénoncer au vayvode, qui donna l'ordre de l'arrêter. Cigale se sauva à Constantinople, où il resta jusqu'à la mort de Mathias. Il revint alors en Valachie; mais n'ayant pu réussir à y jouer un rôle, il retourna une troisième fois à Constantinople, où il se fit musulman. Il entreprit ensuite de voyager dans différentes contrées de l'Europe, pour y débiter le roman qu'il avait imaginé, et dont il espérait de grands profits. Au sortir de France, il passa en Angleterre où il fut reconnu par des gens qui l'avaient vu à Vienne dans une condition fort misérable. Ainsi démasqué, il ne reparut plus.

**CIGALINI** (François), médecin, né à Côme, mort en 1530, est auteur de deux lettres sur la médecine, imprimées avec celles de Thadée Duni, Zurich, 1592, in-8°, sous ce titre : *De Oxymellitis usu et viribus maxime in pleuritide.*

**CIGALINI** (Paul), parent du précédent, suivit la même carrière, professa la médecine à Pavie, et mourut en 1598. On a de lui : *Prælectiones duæ; una, de verâ patriâ Plinii; altera, de fide et auctoritate ejus*, Côme, 1605, in-4°.

**CIGNA** (Jean-François), savant anatomiste, professeur de médecine à l'université de Turin, naquit à Mondovi le 2 juillet 1734, et fit ses études sous le professeur Vigo et le médecin Bona. En 1750, il obtint une bourse au collége royal des Provinces à Turin, et il y suivit le cours de physique du P. Beccaria, son oncle, avec le célèbre Lagrange. La réputation du jeune Cigna se répandit en Europe par sa réponse à la critique des doctrines du grand Haller. En 1770, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Turin, et publia son traité en latin, qui est très-estimé. Ses liaisons avec Lagrange, Saluzzo et Allioni, furent l'origine d'une société littéraire à laquelle se réunirent ensuite Gerdil, Gaber, Richeri, Carena. Leurs réunions eurent lieu dans le même collége, et Cigna en fut le secrétaire. C'est de cette société qu'est venue l'Académie royale actuelle des sciences de Turin. Cigna a publié : *Sur l'Analogie du magnétisme avec l'électricité; Expériences sur la couleur du sang; Expérience sur les mouvements électriques; du Froid qui provient de l'évaporation des liquides; de la Cause de l'extinction de la flamme et de la mort des animaux privés d'air,* théorie qui précéda celle de Lavoisier. Une maladie grave obligea Cigna, en 1785, d'interrompre ses recherches physico-médicales; et l'on ne trouve plus de sa composition, dans les Actes de l'Académie royale des sciences, que trois dissertations : *Sur de nouvelles expériences électriques; sur l'électricité; sur la respiration,* où il démontre la coexistence des deux fluides électriques. Ce savant médecin mourut à Turin en 1790.

**CIGNANI** (Charles), peintre, né à Bologne en 1628, fut élève de l'Albane, et, suivant Lanzi, l'un des quatre premiers peintres de son temps; il s'était fait une manière facile et gracieuse dans le genre du Guide et des Carrache, mais sévère sur ses propres ouvrages, il travailla lentement. Clément XI lui donna les titres de comte du palais et de prince de l'Académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui *Clémentine*. Il mourut à Forli en 1719. Ses tableaux d'histoire sont rares; mais on a de ce peintre un assez grand nombre de *vierges* et de petites compositions. C'est à Forli que se voit son *Assomption de la Vierge*, le plus grand et l'un de ses meilleurs ouvrages qu'il retoucha pendant 20 ans. Parmi les nombreuses fresques sorties de son pinceau, on cite les quatre de Saint-Michel-in-Bosco à Bologne, représentant des sujets tirés de l'Histoire sainte, et dans la salle d'audience du palais, *François Ier guérissant les écrouelles*, et l'*Entrée du pape Paul III à Bologne*. On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Florence et de Dresde. Dorigni, Meloni, J. Frey, Crespi et Liotard, ont gravé d'après Cignani.

**CIGOLI** (Louis CARDI de), peintre célèbre, naquit en 1559 dans la Toscane, au château dont il prit le nom. Élève de Santi, sous lequel il fit de rapides progrès, il fut le premier peintre de l'école de Florence qui se distingua par la noblesse du style et l'éclat de la couleur. Sa manière se ressent de l'étude approfondie qu'il avait faite des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, du Corrége et d'André del Sarto. Les tableaux les plus renommés de cet artiste sont, à Florence, la *Trinité* dans l'église Sainte-Croix, *saint Albert* à Sainte-Marie-Majeure, et *le Martyre de saint Étienne* chez les sœurs de Monte-Domini; on met encore au-dessus son *saint Antoine* convertissant un hétérodoxe, dans l'église des Cordeliers à Cortone; mais son chef-d'œuvre était *saint Pierre guérissant un boiteux*, au Vatican. On ne peut trop regretter que la négligence ait laissé périr un tableau que les connaisseurs regardaient comme le 3e qu'il y eût à Rome, ne trouvant de supérieurs que *la Transfiguration*, de Raphaël, et *le saint Jérôme*, du Dominiquin. Le pape Paul V créa Cigoli chevalier. Il mourut en 1613, à 54 ans. Le Musée royal de Paris possède trois tableaux de ce maître : *la sainte Famille en Égypte*, *saint François en contemplation*, et un *Portrait d'homme*.

**CILANO** (George-Chrétien MATERNUS de), médecin, né à Presbourg le 18 décembre 1696, fut professeur de médecine, de physique et d'antiquités grecques et romaines, au gymnase d'Altona, conseiller royal de justice de Danemark, et mourut le 9 juillet 1773. On n'a de lui que des thèses assez nombreuses et un *Traité* (en allemand) *des antiquités romaines*, publié par George-Chrétien Adler, 1775 et 1776, 4 parties, in-8°.

**CILLICON**, dont le véritable nom était *Achæus*, né à Milet, livra par trahison aux Priéniens une île qui dépendait de cette ville. Comme on lui reprochait cette félonie, il répondit : « Tout pour le mieux, » ce qui est passé en proverbe. Il fixa ensuite sa demeure à Samos; et comme il achetait un jour de la viande chez un certain Théagène, son compatriote, celui-ci, qui le reconnut, lui dit d'indiquer l'endroit où il voulait que le morceau fût tranché. Cillicon y porta la main, que Théagène lui coupa en disant : « Elle ne trahira plus d'autre ville. » On raconte le même trait d'un nommé Colliphan.

**CILLY** (Barbe de), surnommée *la Messaline de l'Allemagne*, née en 1377, fille du comte Hermann, épousa en 1408 Sigismond, margrave de Brandebourg, qui devint roi de Hongrie, puis Empereur en 1410. Il naquit de ce mariage une fille nommée Élisabeth, qui épousa en 1421 Albert d'Autriche, depuis Empereur. Après la mort de Sigismond en 1437, Barbe voulut garder les deux couronnes de Hongrie et de Bohême, et forma le projet d'épouser le jeune Uladislas; mais Albert d'Autriche, appelé au trône par le testament de Sigismond, fit arrêter sa veuve, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'elle livrerait les places qu'elle tenait en Hongrie. Barbe se retira à Gratz, où elle mourut en 1451. Les déportements de cette méchante femme ont rendu sa mémoire infâme.

**CIMA** (Jean-Baptiste), peintre, dit *il Conegliano*, du nom de la ville où il prit naissance en 1480, fut élève de Jean Bellini dont il imita la manière. Un des meilleurs tableaux de cet artiste se trouve au Musée royal de Paris; il représente la Vierge et son fils recevant les hom-

mages de plusieurs saints et saintes. Ce tableau manque de perspective; mais le dessin en est gracieux et naïf, l'expression des figure douce, les airs de tête naturels, et le coloris vrai, quoique dénué d'harmonie.

**CIMABUÉ** (Giovanni), peintre et architecte, né à Florence en 1240, est considéré comme le restaurateur de la peinture dans le moyen âge. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, après avoir été couronné roi de Sicile et de Jérusalem par le pape Clément IV, passant à Florence, visita l'atelier de ce peintre et lui prodigua les éloges les plus flatteurs. Cimabué peignait alors une Vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. Lorsque cette Vierge fut terminée, le peuple se rendit en foule chez le peintre, et, s'emparant du tableau, le porta en pompe, au bruit des instruments et des cris de joie, jusqu'au lieu où il devait être placé. Cet artiste cultivait également la peinture sur verre, la fresque et l'architecture. C'est en suivant la route qu'il avait tracée que les Massacio, Piètre Pérugin, Jean Bellino, Léonard de Vinci, Titien, Michel-Ange et Raphaël parvinrent à la perfection de l'art. Il mourut en 1310. Le Musée royal de Paris possède deux tableaux de Cimabué: *la Vierge et des anges; la Vierge et l'enfant Jésus.*

**CIMADOR** (Jean-Baptiste) naquit à Venise en 1761, s'adonna à l'étude de la musique, dans la théorie de laquelle il fit peu de progrès; mais il remplaça les connaissances qui lui manquaient par beaucoup d'imagination, de verve et d'originalité. Le seul ouvrage qu'on connaisse de lui est un opéra de *Pygmalion* qui obtint un grand succès malgré les nombreuses fautes que le compositeur avait laissées passer dans la partition. Cimador ne partagea pas l'opinion de ses admirateurs, et jeta son ouvrage au feu, en se promettant de ne plus composer de musique. Il se borna alors à arranger, pour son usage particulier, les meilleurs morceaux des autres compositeurs. En 1792, il était à Londres, et s'étant aperçu que les musiciens du théâtre de Hay-Market refusaient d'exécuter les symphonies de Mozart, à cause des difficultés qu'elles renferment, il entreprit d'en arranger 12 en sextuor, avec une 7e partie *ad libitum*. Il réussit complétement, et cette collection est le meilleur ouvrage que l'auteur ait produit. Il est mort à Londres en 1808.

**CIMARELLI** (Vincent-Marie), religieux dominicain, né au commencement du 17e siècle, à Corinalto dans le duché d'Urbin, professa la théologie dans différentes villes, et mourut en 1660, inquisiteur de la foi à Brescia. On a de lui: *Istoria dello stato d'Urbino da' Senoni detta Umbria Senonia, e da lor gran fatti in Italia*, Brescia, 1642, in-4°, ouvrage curieux et rare.

**CIMAROSA** (Dominique), un des plus grands musiciens qu'ait produits l'Italie, naquit à Aversa, royaume de Naples, en 1754, de parents pauvres et obscurs. Son père, qui avait été se fixer à Naples, mourut en 1761, laissant une veuve et un fils âgé de 7 ans dans un état voisin de la misère. Un moine, le père Porzio, se chargea de l'enfant, lui donna les premières notions de musique et le fit entrer au conservatoire de Lorette. C'est là que Cimarosa puisa les principes de l'école de Durante dans les leçons de Fenaroli. Ses premières compositions annoncèrent ce qu'il devait être un jour: on y trouvait déjà l'imagination et les chants heureux qui abondent dans tous ses ouvrages. A peine sorti du Conservatoire, en 1773, il reçut un engagement pour écrire la musique d'une farce intitulée: *la Baronessa Stramba:* cette première production fut considérée comme un prodige, à cause de son âge. Depuis cette année jusqu'en 1780, il partagea son temps entre Naples et Rome et composa une quantité d'opéras. En 1782, il alla à Venise où il écrivit *Il Convito de pietra*. Cet ouvrage excita un tel enthousiasme, qu'à la première représentation, l'auteur fut ramené chez lui en triomphe à la lueur des flambeaux. Les nombreuses productions de Cimarosa, étincelantes de beautés du premier ordre, portaient sa réputation dans toute l'Europe. L'impératrice de Russie, Catherine II, lui fit offrir un engagement pour se rendre à sa cour, avec le titre de compositeur de sa chambre et du théâtre impérial. Cimarosa se détermina à accepter les offres avantageuses qu'on lui faisait et il partit de Naples au commencement de 1787. Les principaux seigneurs russes l'accablaient de caresses, et Paul Ier lui fit l'honneur d'être parrain d'un de ses enfants. La rigueur du climat, si différent de celui qui l'avait vu naître, détermina Cimarosa à quitter la Russie; il se rendit à Vienne, où il arriva en 1792. L'empereur d'Autriche, qui désirait l'attacher à sa cour, lui assigna un logement, lui donna le titre de maître de chapelle et un traitement de 12,000 florins. Ce fut à Vienne qu'il écrivit son opéra *il Matrimonio segreto*, qu'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre. Il avait alors 38 ans, et en avait employé moins de 17 pour écrire 70 ouvrages dramatiques, outre une prodigieuse quantité de musique de tout genre. Après avoir composé *la Calamita de' cuori*, et *Amor rende sagace*, Cimarosa quitta Vienne pour aller à Naples. La renommée de son *Matrimonio segreto* l'y avait précédé; l'illustre compositeur fut obligé de tenir le clavecin aux 7 premières représentations pour y recevoir les témoignages de l'admiration générale. Il alla à Rome en 1796, de là il se rendit à Venise et retourna à Rome en 1798. Une maladie grave le conduisit aux portes du tombeau. A peine rétabli, il partit pour Venise, où il avait un engagement pour y écrire l'*Artimésia;* mais il n'eut point le temps d'achever cet ouvrage, car il mourut après en avoir composé le premier acte, le 11 janvier 1801. Des bruits singuliers ont couru sur la mort de ce grand musicien. Il avait embrassé vivement le parti de la révolution napolitaine, lors de l'invasion du royaume de Naples par l'armée française. Après la réaction, il fut, dit-on, emprisonné par ordre de la reine Caroline, et les journaux du temps ont annoncé qu'il avait succombé aux mauvais traitements qu'on lui fit éprouver dans sa prison. Le lieu de son décès n'était pas bien connu: les uns assuraient qu'il avait été étranglé; d'autres qu'il était mort empoisonné à Padoue. Cimarosa était excessivement gros, mais sa figure était belle et son aspect agréable. Il avait beaucoup d'esprit, et versifiait fort bien. C'est principalement dans le genre *buffa* que cet habile musicien a déployé toute la richesse de sa méthode. Ses *opéras seria* les plus estimés sont: *le Sacrifice d'Abraham; les Horaces et les Curiaces; Pénélope; Artaxerce*, etc., etc., et ceux de ses *opéras buffa* qui ont eu un succès plus universel, sont: *l'Italienne à Londres; le Directeur dans l'embarras, les Ennemis généreux;* et surtout *le Mariage secret.*

**CIMBER**, celui des meurtriers de César qui donna aux autres le signal et porta le premier coup au dictateur en plein sénat.

**CIMON**, peintre grec, né à Cléone avant la 20e olympiade suivant Pline, qui le range au nombre des plus anciens *monochromes* (peintres qui n'employaient qu'une seule couleur), apprit de l'Athénien Eumarus les éléments de son art, qu'il agrandit en employant le secours des ombres et des raccourcis. Il est appelé Conon par Élien. — Un autre Cimon, statuaire, d'une époque plus reculée, avait fait pour la ville d'Athènes des chevaux d'airain.

**CIMON**, général athénien, fils de Miltiade, signala sa valeur à la bataille de Salamine, et se concilia bientôt les suffrages de tous ses concitoyens. Les auteurs se contredisent sur les événements antérieurs de la vie de Cimon ; il dut son élévation à l'adroite politique des ennemis de Thémistocle, qui le crurent seul capable de balancer la dangereuse influence que ce dernier exerçait sur le peuple ; mais il se montra digne des hauts emplois qui lui furent confiés. Chargé avec Aristide du commandement de vaisseaux envoyés en Asie pour seconder le roi Pausanias dans l'expédition entreprise pour affranchir cette contrée du joug des Perses, il devint bientôt général en chef de toutes les forces navales de la Grèce. Après avoir battu les Thraces près du fleuve Strymon et s'être emparé du pays où les Athéniens fondèrent Amphipolis, il prit l'île de Scyros, passa dans l'Asie Mineure, soumit toutes les îles de la côte, et défit, près de Mycale, la flotte de Chypre et de Phénicie, composée de 200 vaisseaux : une autre victoire qu'il remporta sur terre le même jour, près du fleuve Eurymédon (470 avant J. C), acheva de porter la consternation à la cour de Xercès, qui fut réduit à demander la paix. De retour à Athènes, sa magnificence excita l'injuste défiance de quelques ardents républicains, dont les intrigues provoquèrent contre lui l'ostracisme. Il se retira en Béotie, et bientôt il eut l'occasion d'honorer son exil passager, en opposant la conduite la plus généreuse à l'ingratitude de ses concitoyens. Nommé général de la flotte des Grecs alliés pour une expédition contre l'Égypte et l'île de Chypre, qu'il avait fait décider dans le but de donner un aliment à l'activité des Athéniens, il mourut devant Citium, l'an 449 avant J. C.

**CIMON**, vieillard romain, condamné par le sénat à mourir de faim, fut rendu à la liberté par ses juges, touchés de la piété de sa fille, qui l'avait pendant quelque temps nourri de son propre lait. Ce trait, dont un grand nombre de peintres ont perpétué le souvenir, a fourni à de Belloy le sujet de sa tragédie de *Zelmire*.

**CINCHON** (la comtesse de), femme du vice-roi du Pérou, ayant éprouvé les heureux effets du *quinquina* pour la guérison de la fièvre, s'empressa de faire connaître la propriété de cette écorce, à son retour en Europe en 1632. L'écorce du Pérou se répandit sous le nom de *chinchina* ou quinquina ; mais elle fut aussi nommée *poudre des jésuites*, parce que les missionnaires en exploitèrent l'importation. Linné a consacré le souvenir de cet éminent service rendu à l'ancien monde en donnant au genre de plantes qui renferme ce végétal précieux le nom de *Cinchona*.

**CINCINNATO** (Romulo), né à Florence en 1502, fut élève de Salviati, un des peintres de Philippe II, et contribua à illustrer cette époque fameuse pour les arts et les sciences, par une résidence de plusieurs années en Espagne. Il y fit beaucoup de tableaux excellents, particulièrement à fresque, non-seulement à l'Escurial, mais encore à Guadalaxara, dans le palais du duc de l'Infantado. Une partie du grand cloître de l'Escurial est peinte par Romulo Cincinnato. Il y a dans l'église plusieurs de ses tableaux, particulièrement celui qui représente saint Jérôme lisant, et un autre, de ce même saint, dictant à ses disciples ; et dans le chœur, deux tableaux à fresque, représentant des actions de la vie de St. Laurent. Dans l'église des Jésuites, à Cuença, il y a de lui une *Circoncision* très-célèbre, surtout pour l'effet admirable du raccourci d'une des figures qui tourne le dos au spectateur. Cincinnato en connaissait si bien le mérite, qu'il déclara qu'il estimait plus une jambe de cette figure que tous les tableaux de l'Escurial. Il mourut à Madrid en 1593.

**CINCINNATO** (Diego-Romulo), fils et élève du précédent, entra au service de don Fernando Henriquez de Ribera, 3e duc d'Alcala, et alla avec lui à Rome, quand il fut nommé ambassadeur de Philippe IV, pour faire hommage à Urbain VIII. Diego peignit ce pape trois fois différentes, et le satisfit tellement, qu'il reçut de très-beaux présents, et fut fait chevalier de l'ordre du Christ de Portugal, en décembre 1625. L'année suivante, cet artiste mourut à Rome, et fut enterré avec pompe dans l'église de St.-Laurent. Philippe IV pria le pape de transporter la dignité de chevalier du Christ à François, frère de Diego, ce que ce pontife lui accorda.

**CINCINNATUS** (Lucius Quintus, dit), Romain illustre par la simplicité de mœurs qu'il conserva dans les hautes dignités de la république, non moins que par les services éminents qu'il lui rendit, était ainsi nommé de sa chevelure bouclée. Élu consul l'an de Rome 296 (457 avant l'ère chrétienne), puis dictateur à deux reprises successives et honoré du triomphe, il ne quitta la charrue que pour la reprendre à l'expiration de ses fonctions, pendant la durée desquelles il rétablit la tranquillité à Rome, vainquit les Èques, les Volsques, et, à l'âge de 80 ans, triompha des Prénestins. Ce fut d'après ses conseils que le sénat porta à dix le nombre des tribuns du peuple, et le dernier acte de son administration fut la ruine du conspirateur Spurius Mélius, dont la maison fut rasée, après que le grain qui s'y trouvait eut été distribué à vil prix aux indigents.

**CINCIUS ALIMENTUS** (Lucius), historien romain, préteur en Sicile 152 ans avant J. C., avait composé plusieurs ouvrages dont Tite-Live parle avec éloge ; ces écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, étaient une *Histoire* d'Annibal, celle de Gorgias, et un *Traité sur l'art militaire*.

**CINÉAS**, philosophe et orateur grec, né en Thessalie, fut élève de Démosthène, et devint ministre de Pyrrhus, qui l'envoya comme ambassadeur à Rome. Il avait écrit une *Histoire de Thessalie*, que nous n'avons plus, et on lui attribue l'abrégé qui nous reste de l'ouvrage de tactique d'Énée de Stymphale. — On connaît deux autres Cinéas : le premier, roi de Thessalie, conduisit au secours des Pisistratides un corps de 1,000 hommes de

cavalerie ; le 2e, aussi Thessalien, contemporain de Démosthène, est rangé par ce dernier au nombre des traîtres qui vendirent leur patrie à Philippe, mais est justifié à cet égard par Polybe.

**CINELLI CALVOLI** (Jean,) savant médecin et littérateur, né le 26 février 1625 à Florence, fut reçu docteur en physique et en médecine à l'université de Pise, puis, après avoir exercé son art dans divers lieux d'Italie, il revint dans sa patrie et s'y lia avec les savants les plus distingués, entre autres avec Ant. Magliabecchi, alors garde de la bibliothèque du grand-duc. Cette liaison lui ayant facilité l'accès de ce précieux dépôt, il s'y livra à la recherche de certains opuscules que leur utilité ne met pas toujours à l'abri de la destruction, et dès qu'il en eut découvert un certain nombre, il en publia le catalogue sous le titre de *Bibliotheca volante.* Il en donna successivement 4 cahiers ou numéros, dont les deux premiers parurent à Florence, 1678, in-8°, et les deux autres à Naples, 1682-85. Le dernier contenait une note piquante contre le médecin du grand-duc, qui poursuivit Cinelli avec un acharnement extraordinaire. Obligé de quitter Florence pour se soustraire à sa vengeance, il vint chercher un asile à Venise, puis à Bologne et à Modène, où ses amis lui procurèrent une chaire de toscan. Le traitement qu'il recevait comme professeur ne suffisant pas à ses besoins, il reprit l'exercice de la médecine, qu'il pratiqua successivement dans différentes villes, notamment à Lorette, où il mourut le 18 avril 1706. La *Bibliotheca volante,* qu'il avait poussée jusqu'au 16e cahier, fut portée au 20e par le docteur Scanssani, qui refondit l'ouvrage dans une nouvelle édition, Venise, 1734, 4 vol. in-4°. C'est à Cinelli que l'on doit la 1re édition du *Malmantile racquistato* de Lippi.

**CINGAROLI** (Martin), peintre, né à Vérone en 1667, fut appelé à Milan par le baron Martino, qui lui confia plusieurs travaux importants, et mourut dans cette ville en 1729. Il avait reçu de son père, peintre fort médiocre, les premières leçons de dessin. Ses tableaux, qui presque tous représentent des sujets d'histoire, sont traités dans de petites proportions.

**CINI** (Jean-Baptiste), littérateur du 16e siècle, de ceux que les Italiens nomment *Testi,* était né vers 1530 à Florence, d'une famille patricienne. Admis jeune à l'Académie florentine, il y prononça en 1548, l'*Éloge funèbre* de François Campana, l'un de ses confrères. Ce fut à la demande du grand-duc François qu'il entreprit d'écrire la vie de Cosme de Médicis. Il y travaillait en 1585, comme on en a la preuve par une lettre qu'il écrivit à l'évêque de Guidi. Cini mourut dans un âge avancé, mais sans avoir pu jouir du succès de son ouvrage. Il avait composé et fait représenter un assez grand nombre de pièces, dont quelques-unes sont conservées dans la bibliothèque Magliabecchi.

**CINNA** (Lucius-Cornélius), de l'illustre famille des Cornéliens, élevé au consulat l'an 87 avant l'ère chrétienne, tenta d'obtenir le rappel de Marius et de ses partisans expulsés par Sylla ; mais il fut chassé lui-même par le sénat, qui le déclara déchu de la dignité consulaire. Ses intrigues n'en devinrent que plus actives ; il parvint à rassembler 30 légions, puis ayant réuni ses forces à celles de Marius, de Sertorius et de Carbon, il vint mettre le siége devant Rome. Le sénat forcé de capituler le reconnut pour consul, et Cinna, qui se servit de son autorité pour assouvir ses vengeances, se maintint 4 ans dans les fonctions consulaires. Sylla victorieux reparut enfin, annonçant le projet de délivrer la république de ses ennemis. Cinna courait à sa rencontre lorsqu'il fut tué par un centurion, l'an de Rome 668 (85 ans avant J. C.), dans une révolte que ses injustices et ses emportements avaient excitée.

**CINNA** (Cnéius-Cornélius), descendant du grand Pompée, jouit de la plus grande faveur auprès d'Auguste, qui le nomma, dit-on, consul, après l'avoir convaincu d'avoir conspiré contre sa vie. Ce trait de clémence d'Auguste, vrai ou supposé, a fourni à Corneille le sujet d'une de ses plus belles tragédies.

**CINNA** (Helvius), tribun, ami de César, fut la victime de l'aveugle fureur du peuple, qui, d'après son nom, le prenant pour l'un des assassins du dictateur, le mit en pièces. Il reste quelques vers d'Helvius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

**CINNAMO** (Léonard), jésuite, né à Capoue vers 1610, professa et cultiva les lettres avec succès : envoyé dans les missions des Indes en 1644, il publia dans la langue canarie l'explication des mystères du christianisme, et la traduction des *Vies des saints,* etc. Il revint en Europe au bout de 20 ans, et mourut en 1676. On trouve la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque sociale ;* les principaux sont : *Orationes et Prælectiones,* Naples, 1671, et *I saggi delle liriche, e musicali poesie,* 1670, in-12, sous le nom de Roland Cinnami.

**CINNAMUS** (Jean), historien grec du 12e siècle, exerçait l'emploi de grammatiste (secrétaire ou écrivain) à la cour de Manuel Comnène, et le suivit dans plusieurs expéditions. A la mort de cet empereur (en 1180), Cinnamus écrivit l'histoire de son règne, et la publia en six livres qui ne vont que jusqu'à l'an 1176. La meilleure édition de cette histoire est celle qu'a donnée Ducange, Paris, 1670, in-fol. Elle fait partie de la *Byzantine.*

**CINO DA PISTOIA**, jurisconsulte et littérateur, né à Pistoie en 1270, publia en 1314 à Bologne un *Commentaire* sur le Code, qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires diverses. Il professa successivement avec le plus grand éclat à Trévise, à Pérouse, à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du Commentaire de Cino est celle de Francfort, 1578. On a de cet habile jurisconsulte un recueil de poésies publié pour la première fois sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia, jureconsulto e poeta celebratissimo*, etc., Rome, 1559, in-8° ; Venise, 1589, in-4° ; mais on ne fait aucun cas de cette réimpression incorrecte et augmentée de pièces supposées. Cino est, de tous les poëtes italiens qui précédèrent Pétrarque, celui dont la manière approche le plus de la sienne, et dont les vers ont le plus d'élégance et de suavité. On trouve plusieurs morceaux de Cino, parmi les poésies de Dante, qui était son ami.

**CINQ-ARBRES** (Jean), *Quinquarboreus,* né dans le 16e siècle à Aurillac, fut nommé en 1554 professeur royal de langue hébraïque et syriaque au collége de France, et mourut en 1587. On a de lui une *Grammaire hébraïque* réimprimée plusieurs fois, mais qui n'en est pas

moins très-médiocre. Sa version latine du *Targum* (ou paraphrase chaldaïque) de Jonathan-ben-Uziel sur Jérémie, Paris, 1549 et 1556, in-4°, n'est guère plus estimée des orientalistes; mais il rendit un véritable service à la médecine par sa traduction latine de quelques ouvrages d'Avicenne, 1570-72, 2 vol. in-8°.

**CINQ-MARS** (Henri COIFFIER de RUSÉ, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France et surintendant des finances, et de Marie de Fourci, naquit en 1620. Ce favori de Louis XIII fut grand écuyer de France dès l'âge de 19 ans. C'était un des plus beaux hommes et un des esprits les plus agréables de la cour. Il dut au cardinal de Richelieu la grande faveur à laquelle il parvint, et la terrible catastrophe qui la suivit. Ce ministre n'avait élevé Cinq-Mars aux honneurs que pour s'en faire un instrument qui lui soumît de plus en plus le faible successeur de Henri IV, aussi ennemi des plaisirs et de la galanterie que ce roi y avait été porté. Richelieu s'aperçut qu'au lieu d'un instrument, il s'était donné un rival, et ces deux hommes conçurent l'un pour l'autre une haine invincible. Cinq-Mars conseilla plusieurs fois au roi de faire assassiner son ministre, et il est certain que le roi donna un moment dans ce projet, dont le cardinal ne tarda pas à être informé. Cinq-Mars entra dans les intérêts de Gaston, depuis longtemps ennemi déclaré du premier ministre, et contribua au traité que ce prince fit, par l'intermédiaire de Fontrailles, avec les Espagnols. Richelieu en donna avis au roi. Ce prince hésite, ne sait que croire, ouvre enfin les yeux, dit Millot, et Cinq-Mars est arrêté : il était alors avec la cour à Narbonne. On l'enferma dans la citadelle de Montpellier, où il subit un premier interrogatoire. Il fut ensuite conduit, escorté de 600 cavaliers, au château de Pierre-Encise près de Lyon, où il arriva le 4 septembre 1642, et l'instruction du procès commença dès le lendemain. Le chancelier Séguier, son ennemi personnel, s'était rendu à Lyon dès le 3 août pour faire le procès de ce favori, que le roi, dans une lettre adressée au parlement de Paris, peignait sous les plus noires couleurs. Le cardinal, qui se trouvait à Montpellier, partit pour Lyon où il arriva le 3 septembre, pour y diriger la procédure, et redoubler, par sa présence et par ses avis, l'activité du tribunal, ou plutôt de la commission. Il en repartit le 12 au matin, tellement certain de la condamnation, que, dès la veille, il avait ordonné les préparatifs de l'exécution. La maréchale d'Effiat écrivit au cardinal pour le prier de sauver la vie à son fils; elle en reçut une réponse très-dure, mais dans laquelle le ministre dissimulait ses ressentiments personnels, et cherchait à justifier la rigueur de sa conduite par les intérêts de l'État; prétexte banal qui a servi, en tant d'occasions, à masquer l'exercice de vengeances particulières. Cinq-Mars, qu'on appelait *M. le Grand*, fut condamné à mort avec de Thou, et exécuté sur la place des Terreaux, le 12 septembre 1642. M. Alfred de Vigny a écrit un roman historique plein d'intérêt et dont Cinq-Mars est le héros.

**CINQ-MARS** (Marie d'EFFIAT), sœur du précédent, fut la fondatrice du monastère de la Croix, au faubourg St.-Antoine, à Paris, et elle y mourut le 15 août 1692, à l'âge de 78 ans.

**CINQUI** (Jean), peintre, né aux environs de Florence en 1667, fut un des bons élèves de Dandini. On a de lui de belles fresques dans les églises de Florence et de Viterbe. Ses tableaux les plus remarquables sont une suite des sujets représentant la *Vie de Jésus-Christ*, celle de *la Vierge*, etc. Il mourut en 1743. Son portrait est au musée de Florence.

**CINTRA** (Pierre de), navigateur portugais, ainsi nommé du lieu de sa naissance, entreprit un voyage en 1642, à l'effet de continuer les découvertes sur la côte de la Guinée. Il s'avança jusqu'au cap appelé depuis Mesurado, donna des noms aux rivières et caps qu'il rencontra, et revint en Portugal. Vingt ans plus tard, il fit un second voyage dans le même but, sur une flotte commandée par Diego d'Azambuja, qui poussa jusqu'au point appelé la Mina, où les Portugais construisirent un fort. La relation du premier voyage de Cintra a été rédigée par Cadamosto. Elle se trouve dans le tome Ier du recueil de Ramusio et dans quelques autres Collections de voyages, etc.

**CINTRA** (Gonzalès de), autre navigateur portugais, fit également deux voyages à la côte d'Afrique, l'un en 1441, l'autre en 1445. Il périt dans ce dernier avec plusieurs de ses compagnons. Le bâtiment sur lequel ils se trouvaient ayant échoué, ils furent attaqués par les Maures et massacrés. La baie où cet événement arriva reçut le nom de Gonzalès de Cintra.

**CIOCCHI** (Jean-Marie), peintre, né à Florence en 1658, élève de Dandini, fut chargé de plusieurs ouvrages à fresque, entre autres des peintures de la bibliothèque des servites, et du plafond de l'église des moines Angeolini. La plus remarquable de ses compositions est le *Martyre de sainte Lucie*, tableau peint pour l'église de ce nom. Vers la fin de sa vie, sa vue s'étant affaiblie, il fut obligé de renoncer à la peinture; c'est alors qu'il écrivit l'ouvrage intitulé : *la Pittura in Parnasso*, où l'on trouve des observations curieuses et utiles, et qui fut publié in-4°, en 1725, l'année même de la mort de l'auteur.

**CIOFANO** (Hercule), orateur et poëte, né à Sulmone au commencement du 16e siècle, a publié des *Commentaires sur les Métamorphoses d'Ovide*, Venise, 1575, in-8°; la *Vie d'Ovide*, imprimée avec des notes sur ses autres ouvrages, et la *Description de Sulmone*, Anvers, 1583, in-8°; dans l'édition d'Ovide, Francfort, 1601, in-fol.; enfin dans celle de Burmann, 1727, 4 vol. in-4°. On doit encore à Ciofano quelques opuscules, entre autres : *Adverbia localia*, 1584, in-4°.

**CIONACCI** (François), littérateur florentin, est cité par ses compatriotes comme un très-habile grammairien. On connaît de lui la *Vie d'Ant. Collellini*, à la tête des *Osservazione di creanze*, 1675, in-12; *Saggio della Favellatoria*, 1679, in-12; ouvrage fort estimé, réimprimé plusieurs fois, et dont on trouve des passages dans la plupart des recueils de grammaires, notamment dans l'édition de 1729 du traité de Buonmattei, *Della lingua toscana;* une excellente édition des *Rime sacre* de Laur. de Médicis. etc., 1680, in-4°; enfin un *Discours* sur l'origine et les progrès du chant ecclésiastique dans le *Candore adrottinato* de Coferati, 1682.

**CIPIERRE** (Philibert de MARSILLY, seigneur de),

gouverneur du roi Charles IX, né dans le 16e siècle, d'une famille noble du Mâconnais, fut d'abord capitaine de 50 hommes d'armes, et dut aux Guise son élévation. Après avoir servi avec distinction sous le règne de Henri II, il fut, à la recommandation de ses patrons, nommé gouverneur du duc d'Orléans, depuis Charles IX, qui le fit ensuite son premier gentilhomme de la chambre, et lui donna les gouvernements de l'Orléanais et du Berri. Cipierre mourut à Liége en 1570. C'était, dit l'historien de Thou, un homme de bien et un grand capitaine qui n'avait rien de plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'État. La conduite de Charles IX sur le trône est étrangère à son ancien gouverneur. Brantôme dit que « ce fut le maréchal de Retz qui pervertit ce prince, et lui fit oublier la bonne nourriture qui lui avait donnée le brave Cipierre. »

**CIPIERRE** (René de SAVOIE, plus connu sous le nom de), fils de Claude de Savoie, comte de Tende, gouverneur et grand sénéchal de Provence, prit le parti des calvinistes dans les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles IX. Sa conduite souleva contre lui son frère aîné, le comte de Sommariva. Revenant de Nice, où il était allé saluer le duc de Savoie, son parent, Cipierre fut massacré dans Fréjus, par la populace que ses ennemis avaient soulevée. On crut dans le temps que la cour avait ordonné et préparé ce crime, qui eut lieu en 1567.

**CIPPICO** (Coriolan), historien vénitien du 15e siècle, est auteur d'une *Histoire des guerres des Vénitiens en Asie, de* 1470 *à* 1474, en III livres, dont l'abbé Morelli a donné une nouvelle édition, avec des notes, Venise, 1796, in-4°.

**CIPRIANI** (Jean-Baptiste), peintre, né en 1732 à Florence, a laissé dans le voisinage de cette ville, à l'abbaye St.-Michel *in pelago*, deux tableaux d'autant plus précieux que cet artiste en a très-peu fait. C'est surtout comme dessinateur qu'il s'est acquis une grande réputation. De Rome, où il était allé perfectionner ses talents, il se rendit à Londres et fut un des premiers membres de l'Académie des beaux-arts, fondée dans cette ville en 1769. Il gravait aussi à l'eau-forte. Plusieurs de ses compositions ont été gravées par Bartolozzi. Lui-même a gravé plusieurs pièces, tant d'après ses dessins que d'après différents maîtres; il mourut vers 1790.

**CIRAN** (St.), né dans le Berri, d'abord échanson du roi Clotaire II, embrassa l'état ecclésiastique malgré son père qui voulait le marier, réforma le clergé de Tours, fonda les monastères de Meaubec et de Lonrey, où il mourut en 657. Sa *Vie* a été publiée par Mabillon.

**CIRCIGNANO** (Nicolas), peintre, surnommé *dalle Pomerance*, d'un village près de Voltena, où il naquit en 1516, étudia d'abord à Florence, puis vint à Rome, où il fut chargé de travaux importants. Dans quelques-uns, comme dans la coupole de Ste.-Perdentiane, il se montra bien supérieur à tous les maîtres de son temps. Il eut sous Sixte-Quint la direction de la galerie du Vatican, et fit travailler sous ses ordres beaucoup de jeunes gens dont il avait reconnu les heureuses dispositions. On dit que ce grand artiste mourut en 1588; mais Lanzi assure qu'il peignait encore en 1591. On voit de lui plusieurs grands tableaux dans diverses églises de Rome et entre autres le *Martyre de saint Laurent*, dans l'église de ce nom *in Damaso*.

**CIRCIGNANO** (Antoine), fils et élève du précédent, connu sous le nom d'*il Pomerancio*, fut associé aux principaux ouvrages de son père. Citta di Castello, où il passa quelques années dans la force de son talent, possède de lui plusieurs tableaux, entre autres *la Conception*, ouvrage très-remarquable. Antoine mourut à Rome en 1619.

**CIREY** (Jean de), général de l'ordre de Citeaux, né à Dijon d'une famille ancienne, mort le 27 décembre 1503, a publié : *Collectio privilegiorum ordinis cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4°, le seul ouvrage connu, imprimé dans le 15e siècle, à Dijon, où l'on peut conjecturer que Jean de Cirey tenta d'établir l'imprimerie. Il a laissé en manuscrit : *Chronicon breve rerum in Burgundiæ ducatu gestarum, a* 1373 *ad* 1480; *Chronicon cisterciense*, qui ne va que jusqu'au 14e siècle; et un *Catalogue* des manuscrits que possédait l'ordre de Citeaux.

**CIRILLO** (Bernardin), né en 1500 à Aquila dans l'Abruzze, mort le 15 juillet 1575, fut secrétaire de la chambre royale de Naples, devint ensuite protonotaire et secrétaire apostolique, archiprêtre de la *Santa-Casa* de Lorette, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit, *in Saxiâ*, à Rome. On a de lui : *Gli annali della città dell' Aquila con l'istoria del tempo*, Rome, 1570, in-4°.

**CIRILLO** (Nicolas), médecin et physicien, né près de Naples en 1671, devint professeur de physique à l'université de cette ville en 1705, professeur de médecine pratique en 1717, fut associé à la Société royale de Londres en 1718, et mourut à Naples en 1734. On a de lui dans les *Transactions philosophiques*, libr. XXXVI, *Sur l'usage de l'eau froide dans les fièvres;* livre XXXVIII, *Mémoire sur les tremblements de terre*, à l'occasion de celui de Naples en 1731; deux *Dissertations sur le vif-argent et sur le fer*, un édition des *OEuvres médicales* d'Ettmuller, Naples, 1728, et la *Réponse* aux journaux de Leipzig qui l'avaient critiqué. Ses *Consultations* ont été imprimées à Naples, 1738.

**CIRILLO** (Dominique), petit-neveu du précédent, né en 1734 à Grugno, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, montra dès sa tendre jeunesse une passion ardente pour l'étude, et surtout pour la médecine, dont il cultiva toutes les branches avec un égal succès. Le professeur de botanique Pedillo étant mort, un concours fut ouvert pour lui désigner un successeur; Cirillo, très-jeune encore, se présenta, et obtint la chaire. Quelques années après, il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris pour visiter les hommes célèbres et les établissements utiles de cette capitale. Il s'attacha par les liens d'une estime réciproque à Nollet, à Buffon, à d'Alembert, et plus particulièrement à Diderot. L'Angleterre lui fournit les moyens de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et les arts. Il suivit à Londres les leçons de Guillaume Hunter, et la Société royale l'accueillit parmi ses membres. De retour dans sa patrie, Cirillo fut nommé professeur de médecine pratique, puis de médecine théorique. Il exerçait sa profession avec un désintéressement et une noblesse malheureusement trop rares. Quoique médecin

de la cour, et sans cesse appelé dans les palais des riches, il volait avec autant et peut-être plus de zèle à la chaumière du pauvre, qu'il aidait de ses conseils et de sa bourse. Lorsqu'il fut nommé en 1779, pensionnaire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Naples, il obtint d'être transféré parmi les membres honoraires : cependant personne ne fut plus assidu aux séances de l'Académie; personne ne prit une part plus active à ses travaux. Les révolutions politiques vinrent troubler le repos que goûtait ce vénérable philanthrope. Les armées françaises étant entrées dans Naples le 23 janvier 1799, y établirent une constitution républicaine, et Cirillo fut proclamé représentant du peuple. Il refusa d'abord cette nouvelle dignité; mais lorsque la tempête révolutionnaire fut un peu calmée, et le nouveau gouvernement fixé sur des bases en apparence plus solides, Cirillo crut devoir répondre à la confiance générale. Nommé membre de la commission législative, il en fut, dès le second mois, élu président. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa conduite, c'est que, lancé tout à coup dans une carrière aussi épineuse, il s'occuppa constamment à faire le bien et à empêcher le mal. Quoique forcé d'abandonner l'exercice de la médecine pour se livrer aux fonctions de législateur, il ne voulut point en accepter les émoluments. Six mois ne s'étaient pas encore écoulés, et la république *parthénopéenne* n'existait déjà plus. Le roi Ferdinand rentra à Naples le 13 juillet 1799, et son retour fut signalé par des supplices. Cirillo, qui, en vertu d'une capitulation, s'était embarqué pour Toulon, fut poursuivi, arraché du vaisseau qui le portait, et renfermé dans un cachot. Lord Nelson et Guillaume Hamilton employèrent tout leur crédit pour le sauver, et se flattaient d'avoir réussi; car il ne s'agissait que de manifester des signes de repentir, et d'implorer la clémence du souverain. Cirillo préféra la mort et marcha au supplice avec courage. On a de lui : *Ad botanicus institutiones introductio,* Naples, 1771, in-4°; *Fundamenta botanica,* etc., 3ᵉ édition, Naples, 1787, 2 vol. in-8°, figures; *De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus,* ibid., 1784, in-8°; *Nosologiæ methodicæ rudimenta,* ibid., 1780, in-8°; *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea,* ibid., 1783, in-8°; Venise, 1786, in-8°; traduit en français par le docteur Auber, Paris, 1803, in-8°; *Riflessioni intorno alla qualità delle acque,* etc., Naples, 1786, in-8°, 2ᵉ édition; *Le virtù morali dell' asino,* etc., Nice, 1786, in-8°; *La prigione e l'ospedale,* etc., ibid., 1787, in-8°; *Plantarum rariorum regni neapolitani fasciculus I, cum tabulis æneis,* Naples, 1788-1793, in-fol.; *Entomologiæ neapolitani specimen primum,* Naples, 1787, in-fol.; *Metodo di amministrare la polvere antifebrile de James,* ibid., 1794, in-8°. Le tome LX des *Transactions philosophiques* contient de lui deux *Mémoires sur la manne* et *sur la tarentule,* et plusieurs *discours académiques* en latin et en italien.

**CIRINO** (André), clerc régulier, né à Messine en 1618, mort à Palerme le 6 septembre 1664, est auteur des ouvrages suivants : *Variarum lectionum, sive de venatione heroum libri II,* Messine, 1650, in-4°, réimprimé en 1653 sous ce titre : *De venatione et naturâ animalium libri V,* vol. très-rare; *De naturâ et solertiâ canum,* Palerme, 1653, in-4°; *De naturâ piscium,* ibid., 1653, in-4°; *Istoria della peste,* Gênes, 1656, in-4°; *Antiquarum lectionum de urbe Româ ejusque rege Romulo liber,* Palerme, 1665, in-fol., réimprimé dans le *Novus thesaurus* de Sallengre.

**CIRNI** (Antoine-François) naquit à Olmeta de Nebbio, dans l'arrondissement de Bastia, en Corse, vers l'année 1510. On le trouve en 1585 sur la liste du conseil des douze nobles de cette île. Nous avons de lui un ouvrage historique intitulé : *Commentarii divisi in IX libri, nei primi dei quali sono descritti alcuni fatti delle guerre di religione accadute in Francia sotto il regno di Carlo IX; La celebrazione de Concilio di Trento,* etc., Rome, 1567.

**CIRO-FERRI.** *Voyez* **FERRI.**

**CIRON** (Innocent), savant jurisconsulte, fut chancelier de l'église et de l'université de Toulouse, et mourut vers 1650. On a de lui : *Opera in jus canonicum,* Paris, 1645, in-folio, réimprimé à Leipzig, 1726, et à Vienne, 1761, in-4°.

**CIRON** (Gabriel de), comme le précédent chancelier de l'église et de l'université de Toulouse, fut, avant Mᵐᵉ de Mondonville, fondateur de la congrégation des Filles de l'enfance. Député à l'assemblée du clergé en 1656, il s'y distingua par son savoir et sa piété. Le prince de Conti le choisit pour son directeur et mourut entre ses bras à Pezenas en 1666. Il signala son zèle durant la contagion qui désola Toulouse en 1669, et termina une vie pleine d'actions honorables vers 1675.

**CIRUELO** (Pierre), mathématicien et théologien espagnol, né en Aragon, fut professeur de philosophie et de théologie à l'université d'Alcala, et l'un des instituteurs de Philippe II, obtint un canonicat de la cathédrale de Salamanque, et mourut dans cette ville vers 1550. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux et les plus connus sont : *Liber arithmeticæ practicæ qui dicitur algorithmus,* Alcala, 1495, in-4°; *Expositio libri missalis peregregia,* ibid., 1528, in-fol.; *Quæstiones paradoxæ,* Salamanque, 1538, in-4°; *Apotolesmata astrologiæ humanæ,* etc., Alcala, 1521; *Hexameron theologal sobre el regimiento medicinal contra pestilentia,* Alcala, 1519, in-4°.

**CISALINO** (Pierre), médecin italien du 16ᵉ siècle, né à Côme, mort en 1558 à Pavie, où il était professeur de médecine, a laissé une *Dissertation* intitulée : *De verâ patriâ C. Plinii secundi, naturalis historiæ scriptoris ejusdemque fide et auctoritate prælectiones.*

**CISINGE** (Jean de), ou *Janus Pannonius,* poëte latin, né dans un village de Hongrie le 29 août 1434, fit ses études en Italie, et s'y fit remarquer par son talent comme versificateur. Il n'avait encore que 26 ans lorsqu'il fut nommé par le pape Pie II, évêque de Cinq-Églises, dans la basse Hongrie. Une conspiration tramée par les magistrats contre le roi Mathias ayant été découverte en 1471, Jean de Cisinge, craignant qu'on ne le soupçonnât d'y avoir trempé, s'enfuit et mourut dans la Carinthie vers la fin de 1472. Ses poésies, imprimées pour la première fois à Vienne en 1512, ont eu depuis un assez grand nombre d'éditions. La meilleure et la plus complète est celle d'Utrecht, 1784, 2 vol. in-8°, sous le titre de *Jani Pannonii poemata.* L'éditeur l'a augmentée de plusieurs pièces tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Coraï, et a réuni dans le second volume, avec de nombreux documents pour la vie de Cisinge, les préfaces et les variantes de toutes les éditions précédentes. On conserve quelques

poésies manuscrites du même auteur dans la bibliothèque de Brescia.

**CISNER** (Nicolas), savant littérateur, né à Morbach dans le Palatinat en 1529, élève de Mélanchton, fut nommé professeur de droit à Heidelberg, puis recteur de l'université de cette ville, où il mourut le 6 mars 1583. Les *Opuscules*, *discours* et *poésies* de Cisner ont été publiés par J. Reuber, avec un *Éloge* de l'auteur, Francfort, 1611, in-8°. Le P. Nicéron a donné le détail de ce recueil dans le t. XXII de ses *Mémoires*. On doit aussi à Cisner de bonnes éditions des *Annales de Bavière* d'Aventinus, de l'*Histoire de Saxe* de Krantz, et du *Recueil des historiens allemands* de Schardius.

**CISNEROS** (don Garcia de), parent du cardinal Ximenès, abbé de Montserrat, mort en 1510, est auteur d'un livre d'*Exercices spirituels*, que l'on prétend avoir été copiés presque littéralement par saint Ignace de Loyola dans l'ouvrage qui porte le même titre, imprimé au Louvre, 1644, in-fol.

**CITADELLA** (Alfonse), dit *Alfonso Lombardi*, ou *Alfonso Ferrarese*, issu d'une famille patricienne de Lucques encore existante, naquit vers la fin du 15e siècle. Dès son jeune âge, il se signala par les portraits en médaillon qu'il modelait habilement en cire ou en stuc blanc. Ayant contribué aux décorations de Saint-Pétrone, à Bologne, pour le couronnement de Charles-Quint, Citadella fut tellement en vogue que la plupart des courtisans voulurent avoir leurs portraits de sa main. Dans la même ville, il exécuta en marbre le tombeau du chef des partisans, Ramazzotto; et il sculpta, pour l'église de Sainte-Pétrone, la résurrection du Christ, et pour l'église de l'hôpital de Bologne la mort de la sainte Vierge, ouvrages très-admirés des artistes; enfin, il fit pour le palais de la même ville une belle statue d'Hercule. Du reste, il aima mieux modeler des portraits, c'est ainsi qu'il exécuta celui de Charles-Quint. Le cardinal Hippolyte de Médicis mena l'artiste avec lui à Rome. Alfonse y exécuta plusieurs portraits, entre autres ceux de Julien de Médicis, père du cardinal, et du pape Clément VII. Ayant perdu son protecteur, Alfonse retourna à Bologne où il mourut en 1536, à l'âge de 49 ans. Citadella aimait les plaisirs et la parure; son costume était toujours très-recherché.

**CITARIUS**, grammairien, né à Syracuse au 4e siècle, professa la langue grecque à Bordeaux, dont l'école était alors très-célèbre. Ausone, qui nous a révélé le nom de ce grammairien, le compare à Zénodote et à Aristarque, comme critique, et le met, comme poëte, au-dessus de Simonide. Scaliger et Vinet pensent que ce grammairien est le même que l'orateur Cythérius, mais ils ne s'appuient que sur la ressemblance des noms. On a de ce Cythérius une *Épigramme* latine, imprimée dans plusieurs des éditions d'Ausone.

**CITOIS** (François), *Citesius*, médecin, né à Poitiers en 1572, mort en 1652, fut reçu docteur à Montpellier, et vint à Paris, où le cardinal de Richelieu le choisit pour son médecin. Il s'était fait une grande réputation par sa méthode de traiter le genre de colique appelé *colica Pictonum*, sur laquelle il publia en 1616 un ouvrage intitulé : *De novo et populari apud Pictones dolore colico-bilioso diatriba*, in-12, réimprimé à Paris en 1639, avec ses autres opuscules de médecine. Ce sont : *Abstinens Confolentanea*, etc., Poitiers, 1602, in-12; Berne, 1604, in-4°, traduit en français sous ce titre : *Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille*, Paris, 1602, in-12; *Abstinentia puellæ Confollentaneæ, ab Isr. Harveti confutatione vindicata*, Genève, 1602, in-8°; *Advis sur la nature de la peste*, etc., Paris, 1623, in-8°.

**CITOLINI** (Alexandre), mnémonicien, était né vers 1520 à Serravalle dans le Trévisan, de parents aisés. Les talents qu'il annonça de bonne heure pour la poésie lui méritèrent l'amitié de plusieurs littérateurs distingués. Il se vit bientôt recherché des princes et des grands; aussi le retrouve-t-on successivement dans différentes villes d'Italie, telles que Gênes, Plaisance, etc. Ayant fini par se marier, il s'établit dans un domaine, non moins agréable que productif, qu'il possédait près de Venise, et partagea ses loisirs entre l'étude et les soins qu'il devait à sa jeune famille. Le bonheur dont il jouissait ne tarda pas à être troublé : son penchant pour les nouvelles opinions se manifesta dans ses écrits; et il fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire à la rigueur des édits contre les novateurs. Il se réfugia d'abord à Strasbourg, d'où il partit pour l'Angleterre, au mois d'octobre 1565, avec des lettres de Sturm pour la reine Élisabeth elle-même et pour quelques-uns des seigneurs de la cour. Sturm, dans ses lettres, représente Citolini comme un homme animé d'une piété sincère, plein d'érudition et supérieur à l'adversité qu'il supporte avec un courage admirable. Suivant Zeno, Citolini n'était qu'un hypocrite et un effronté charlatan qui s'était fait bien venir des grands au moyen d'une espèce de mnémonique, dont il n'était pas même l'inventeur, et qu'il ne communiquait à ses élèves qu'après leur avoir fait promettre de garder le secret. On voit par une lettre de Sturm qu'en 1568 Citolini se trouvait encore à Londres; mais on n'a pu découvrir ni le lieu ni la date de sa mort. On a de lui : *Lettera indifesa della lingua volgare*, Venise, 1540, in-4°. *Tipocosmia*, Venise, 1561, in-8°.

**CITRI DE LA GUETTE** (S.), écrivain français sur lequel on n'a point de renseignements, a donné des traductions estimées de l'*Histoire de la conquête de la Floride*, de celle *du Mexique*, par Solis, et de la *Découverte du Pérou*, par Zarate. On lui doit en outre : *Histoire de la conquête de Jérusalem sur les chrétiens par Saladin*, Paris, 1679, in-12; c'est une prétendue traduction d'un manuscrit gaulois dont on a révoqué en doute l'authenticité; *Histoire des deux triumvirats*, ibid., 1681, 3 vol. in-12; 1715, 1719, 1741, 4 vol. in-12, avec la *Vie d'Auguste*, par Larrey.

**CITTADINI** (Celse), savant littérateur, né à Rome en 1553, professa la langue toscane à Sienne avec une grande réputation, et y mourut en 1627. Il a publié : *Rime platoniche*, etc., Venise, 1585, in-12; *Tre orazioni*, Sienne, 1603, in-8°, dans lesquels il traite de la dignité du langage et de la prééminence de la langue toscane sur toutes les autres; *Parthenodoxa, ovvero esposizione della canzone dell' Petrarca, alla Vergine, madre de Dio*, Sienne, 1604 et 1607, in-4°; *Trattato della vera origine, etc., della nostra lingua, scritta in volgare sanese*, Venise, 1601, in-8°; *Origini della volgar toscana favella*, 1604, in-8°; ibid., 1628. Girolamo Gigli a fait imprimer *Opere di*

*Celso Cittadini*, etc., Rome, 1721, in-8°; précédé d'une *Vie* de l'auteur. Cittadini a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont un seul, *Discorso dell' antichità delle famiglie*, a été publié par Jérome Carli, Lucques, 1781, in-8°.

**CITTADINI** (Pierre-François), dit *il Milanese*, peintre, né à Milan vers 1616, mort à Bologne en 1681, fut élève du Guide. On voit de lui dans la galerie de Dresde, à Bologne, et dans quelques autres villes d'Italie, des tableaux de nature morte. Il eut trois fils qui s'adonnèrent au même genre. — L'aîné, Jean-Baptiste, mourut en 1693; le second, Charles, mourut en 1644, à 75 ans. On ne connaît la date ni de la naissance ni de la mort de Michel-Ange, le troisième. Charles eut deux fils, Gaetan et Jean-Jérôme. Gaëtan peignit des vues de campagne, et l'on voit encore plusieurs de ses tableaux à Bologne et dans la Romagne.

**CIULLO D'ALCAMO** est généralement regardé comme le premier poëte qui ait fait usage de la langue italienne. Il était né vers la fin du 12e siècle, près de Palerme, dans la petite ville dont, suivant un usage très-commun de son temps, il joignit le nom à celui de *Vinciullo* (Vincent, qu'il avait reçu au baptême: *Ciullo* en est le diminutif). Un vers de la seule *Canzone* qui nous reste de ce poëte, où il parle des richesses que *possède* Saladin, semble prouver qu'elle fut composée alors quele sultan, déjà fameux par ses victoires sur les chrétiens, passait pour le monarque le plus puissant de l'Asie. On pourrait donc en conclure qu'elle est antérieure à l'année 1193, date de la mort du sultan. La *Canzone* de Ciullo a été publiée pour la première fois par Allacci dans les *Poeti antichi raccolti da codici miss. della Biblot. Vaticana e Barberina*, Naples, 1661, in-8°, et reproduite par Crescimbeni dans l'*Istoria della volgare poesia*, tome III, page 7.

**CIVILE** (François de), gentilhomme normand, commandait une compagnie de la garnison protestante de Rouen, lorsque l'armée royale vint assiéger cette ville en 1562. Il était, selon de Thou, très-brave, à la fleur de l'âge et d'une santé vigoureuse. Ayant été atteint d'une balle qui pénétra par la joue droite jusque dans le cou, il tomba du rempart, et fut aussitôt dépouillé et couvert d'un peu de terre par les travailleurs qui le crurent mort. Sur le soir, le combat étant fini et le valet de Civile étant venu le chercher, on lui dit que son maître était mort et enterré. Ce zélé serviteur ayant alors prié en grâce qu'on lui montrât la fosse où était le cadavre, Montgommery l'y fit conduire, et le valet, après avoir longtemps remué la terre et considéré l'un après l'autre tous les cadavres défigurés par leurs blessures, reconnut enfin celui de Civile à un diamant qu'il avait au doigt. S'étant aussitôt jeté sur lui pour l'embrasser, il s'aperçut qu'il respirait encore, et le fit transporter à l'hôpital militaire, où les chirurgiens refusèrent de le panser, disant qu'il était mort. Le valet le porta alors à son auberge, où il fut quatre jours sans boire ni manger, et ne commença à desserrer les dents et à prendre du bouillon que le cinquième. Le malheureux Civile avait passé dix jours dans cet état, lorsque, la ville ayant été emportée d'assaut, des furieux l'arrachèrent de son lit, et le jetèrent par la fenêtre dans une cour où il se trouva heureusement un tas de fumier, sur lequel il resta pendant 3 jours abandonné, jusqu'à ce que du Croisset, son parent, le fit transporter secrètement dans une maison de campagne, où il reçut tous les soins nécessaires, et recouvra une santé si parfaite qu'il vécut encore plus de 50 ans. Il était octogénaire lorsqu'il mourut d'une fluxion de poitrine qu'il avait gagnée en passant la nuit sous les fenêtres d'une dame dont il était épris. Il a écrit lui-même son histoire, que Misson a publiée à la suite de son *Voyage d'Italie*, Utrecht, 1722, 4 vol. in-8°.

**CIVILIS** (Claudius), chef des Bataves, issu des rois de cette nation, qui protégée par les bras du Rhin et par ses marais, n'était point soumise aux tributs que les autres parties des Gaules payaient aux empereurs romains et leur fournissait seulement des armes et des soldats. Julius Paulus et Claudius Civilis se distinguaient entre tous les Bataves par l'éclat de leur naissance et par leur influence sur l'esprit de leurs concitoyens. Dès lors, ils devinrent suspects aux Romains, qui firent mourir le premier, après une accusation que Tacite avoue avoir été fausse. Civilis, chargé de fers, fut conduit à Néron, absous par Galba, et près de périr sous Vitellius, parce que l'armée demandait son supplice; de là sa haine implacable contre les Romains. On rapporte qu'il semblait se glorifier de la perte d'un œil, parce qu'elle lui donnait un degré de ressemblance de plus avec Annibal et Sertorius. Il résolut de soustraire son pays aux joug de ceux qu'il abhorrait; une occasion favorable se présenta, il la saisit. Vitellius et Vespasien se disputaient l'empire; les légions que Vitellius avait commandées voulaient demeurer fidèles à cet empereur; quelques officiers seulement étaient en secret du parti de Vespasien, et engageaient Civilis à se révolter et à opérer une diversion, pour qu'on ne les obligeât point à ramener à Rome les troupes qu'ils avaient sous leurs ordres; il paraît même que Vespasien fit écrire au chef des Bataves, pour le prier de tenir les légions en échec par un soulèvement apparent. Vitellius avait ordonné des levées parmi les Bataves. Le luxe et l'avarice des préposés rendirent encore plus oppressive l'exécution de cette mesure. Des vieillards, des infirmes, étaient contraints de se racheter; des jeunes gens, remarquables par leur beauté, non encore arrivés à l'âge du service, mais qui avaient la taille requise, étaient enlevés dans des vues criminelles. Civilis profita habilement de ces circonstances. Sous prétexte de donner un repas, il assemble dans un bois sacré les chefs de la noblesse et les plus braves des plébéiens; il les excite à la révolte; il leur rappelle les odieuses exactions des officiers romains; il leur montre la division dans Rome, les Germains, dont ils tiraient leur origine, prêts à combattre pour eux, et les Gaules disposées à se soulever. La conjuration se forme; tous les conjurés prêtent serment; on envoie de toutes parts des députés. Les Caninéfates, des bords de la mer, les Frisons, d'au delà du Rhin, se joignent aux Bataves, et mettent à leur tête un nommé *Brinnon*, fils d'un chef qui avait longtemps bravé la puissance des empereurs. Les cohortes romaines sont attaquées et dispersées; les commandants des différents forts ne pouvant se défendre, y mettent le feu, se retirent, et la Batavie est libre. Civilis, dissimulant encore, blâme les commandants romains d'avoir abandonné leurs postes, et s'offre de tout pacifier; mais les Germains, transportés de joie d'avoir trouvé un

chef digne d'eux, trahissent son secret, et on apprend bientôt que le vrai moteur de la révolte n'est pas Brinnon, mais Civilis. Ce dernier se met donc alors à la tête des Bataves, se prépare à la guerre, et parvient encore à déguiser ses projets et à faire croire à ses ennemis qu'il ne combat que pour Vespasien. Il marche enfin contre les Romains, leur débauche une cohorte de Tongrois, qui se range de son côté, met le reste de leur armée en fuite, et s'empare de la flotte qu'ils avaient sur le Rhin. Civilis parvient encore à persuader à une légion de vétérans bataves, qui étaient en garnison à Mayence, de se joindre à lui ; il fait soulever les Trévirois, les Langrois, les Nerviens, les Tongrois, dont les armées, sous la conduite de Tutor, de Classicus et de Sabinus, viennent grossir ses troupes victorieuses. Avec ces forces, il entreprend le siége de Vétéra, camp situé près de Buderich, extrêmement fort par sa position et par les travaux qu'Auguste y avait fait faire. Les vieilles bandes renfermées dans ce camp font des prodiges de valeur ; pourvues de toutes les machines de guerre et de tous les moyens de défense, elles s'en servent avec autant d'habileté que de courage. Civilis n'espérant pas s'emparer de Vétéra de vive force, en forme de blocus ; il se ménage des intelligences dans l'armée romaine, et y sème la division. Les chefs commandent, et ne sont plus obéis; on se révolte ouvertement; le général Honorius Flaccus est assassiné ; Vocula, qui lui succède, subit le même sort ; cependant le courage et le sentiment de l'honneur militaire subsistent encore dans le cœur de ces hommes qui ont violé leurs serments, les règles de la discipline et les lois de l'humanité. Ils se défendent jusqu'à ce qu'ils aient épuisé les derniers moyens de subsistance. Civilis les force enfin à jurer obéissance à l'empire des Gaules, et leur promet la vie sauve ; mais il ne peut empêcher les Germains de massacrer les plus braves d'entre eux. La destruction de toutes les villes et de tous les camps construits sur le Rhin par les Romains, à la réserve de Cologne et de Mayence, que les vainqueurs conservèrent, fut le résultat de cette victoire. Civilis est regardé comme le libérateur de la Batavie. Les nombreuses tribus de la Germanie célèbrent en lui le héros digne de les commander ; les dieux mêmes semblent, aux yeux des peuples, confirmer le succès de son entreprise et proclamer la chute de la puissance romaine ; le Capitole est, à cette époque, presque détruit par un incendie, et les druides publient que cet événement est le présage de la colère céleste, et annonce que les nations d'au delà des Alpes sont désormais destinées à régner sur l'univers : le Rhin, une des barrières de l'empire romain, est réduit à un faible ruisseau par une sécheresse longtemps prolongée : la vierge Velléda, du milieu des bois sacrés où elle réside, a fait entendre aux Germains ses oracles révérés ; elle a prédit le massacre des légions romaines et les succès des Bataves, et enfin Civilis, qui, dès le commencement de la guerre, avait laissé croître sa chevelure blonde, la coupe en signe de réjouissance, et pour annoncer que son vœu était rempli : il se trompait. Vitellius est tué, et Vespasien, partout victorieux, envoie Céréalis commander dans les Gaules. Plus de cause de discorde dans les légions romaines ; plus de dissimulation possible de la part de Civilis et de ses confédérés, qui d'abord disaient n'avoir pris les armes que pour soutenir le parti de Vespasien. D'un autre côté, peu d'accord entre les Gaulois et les Bataves, et une secrète jalousie entre leurs chefs. Sabinus, qui commandait les Langrois et se disait descendant de Jules César, se fait déclarer empereur par ses troupes, et refroidit ainsi les autres peuples de la Gaule qui étaient disposés à prendre les armes. Les Rémois, qui s'étaient assemblés pour proclamer leur indépendance, changent d'avis ; les Séquanois, restés fidèles aux Romains, marchent contre Sabinus, et mettent son armée en fuite. Civilis et Classicus, sommés par Céréalis de mettre bas les armes et de congédier leurs troupes, ne répondent au général romain qu'en lui présentant la bataille : ils sont défaits. Civilis livre cependant encore de nouveaux combats, et, après une suite de succès et de revers, il passe le Rhin, se retire dans l'île des Bataves, y attire Céréalis, inonde le pays par la rupture d'une digue qui retenait les eaux du fleuve, et se voit dans la position de faire périr presque en entier l'armée romaine ; il ne le fit pas, et prouva dans cette circonstance que sa prudence était égale à son habileté et à son courage. En effet, tout était changé autour de lui. Les Gaulois avaient été défaits et s'étaient soumis ; les agents secrets de Céréalis avaient gagné des partisans même parmi les Bataves, désespérés de voir leurs champs ravagés ; des envoyés romains s'étaient fait écouter favorablement de la vierge Velléda, avaient gagné ses parents et ceux qui l'entouraient ; par conséquent les Germains paraissaient peu disposés à continuer la guerre. Enfin, le général romain promettait au général batave un oubli complet du passé. Civilis, influencé par ces circonstances, et peut-être aussi, dit Tacite, par cet amour de la vie qui quelquefois amollit les plus grands courages, consentit à une entrevue avec Céréalis, et la paix fut conclue. Depuis, l'histoire ne fait plus mention de Civilis ; mais le dernier acte de cette sanglante tragédie se termine par l'immortel dévouement de la généreuse Éponine, épouse de Sabinus. Le supplice de ce dernier eut lieu 9 ans après les événements que nous venons de raconter, dont la date se rapporte aux années 70 et 71 de l'ère vulgaire. La guerre de Civilis a été écrite par Tacite avec de nombreux détails ; elle remplit presque en entier les deux derniers livres de son histoire. Nulle part ce grand écrivain ne se montre plus vif, plus brillant, plus animé ; mais comme le théâtre de cette guerre se trouve dans un pays auquel la main des hommes et les irruptions de l'Océan ont fait subir de nouvelles formes, il en est résulté que les traducteurs et les commentateurs de l'historien romain ne l'ont pas toujours bien compris.

**CIVITALI** (Mathieu), sculpteur italien, né à Lucques au 15e siècle, exerça d'abord la profession de barbier et de chirurgien, et devint à l'âge de 40 ans un sculpteur si habile, que ses ouvrages ont été comparés à ceux de Michel-Ange. On en voit plusieurs dans la cathédrale de Gènes et dans l'église de St.-Michel, à Lucques.

**CIVOLI.** *Voyez* **CIGOLI.**

**CIZEMSKY** (André-Remi), religieux franciscain, né en Pologne dans le 17e siècle, est auteur d'un ouvrage singulier intitulé : *Laurus triumphalis sanguine Franciscanorum provinciæ Poloniæ, à Suecis, Cosacis et Hungaris recenter profuso, emerita*, Cracovie, 1660.

**CIZERON-RIVAL** (François-Louis), littérateur, né à Lyon le 1er mai 1726, mort vers l'année 1795, est moins connu par ses propres ouvrages que comme l'éditeur des *Lettres familières* de Boileau et de Brossette, Lyon, 1770, 3 vol. in-12. Cependant, parmi ses productions, assez médiocres, on doit distinguer les *Récréations littéraires*, etc., Lyon, 1765, in-12, où l'on trouve quelques anecdotes assez curieuses.

**CIZOS** (François), né à Bordeaux en 1755, abandonna la médecine pour la littérature, fit représenter à Bordeaux quelques comédies qui eurent du succès, se rendit à Paris où il étudia le droit et travailla au *Mercure de France* et au *Courrier d'Avignon*. Devenu bibliothécaire d'un grand seigneur, il perdit cette place à la révolution, se rendit à Avignon où il rédigea la *Gazette* de cette ville, et forcé de fuir par les troubles politiques, retourna à Paris où il fut incarcéré. Après la chute de Robespierre, il fut nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Gironde, reprit en 1804 sa profession d'avocat à Toulouse, fit un cours d'éloquence, et mourut en 1828. Outre une demi-douzaine de pièces imprimées, on a de Cizos : *Cours complet d'éloquence appliquée au barreau*, Toulouse, 1814, 4 vol. in-8o; *Histoire politique de la destruction et du rétablissement des parlements*, Bordeaux, 1795, etc.

**CLAES** (Guillaume-Marcel) naquit à Gheel en Brabant, le 8 octobre 1658, devint docteur en théologie dans l'université de Louvain, en 1699, et y obtint la chaire de morale. Comme les leçons d'*éthique* ne se donnaient que les jours fériés, il abandonna la méthode de ses collègues qui passaient une partie du temps à dicter, et fit imprimer une partie de ses cahiers sous le titre d'*Ethica seu moralis*, Louvain, 1702, in-12. Ce traité, écrit en latin avec une certaine élégance et avec pureté, annonce que l'auteur était supérieur à la mauvaise philosophie qui régnait de son temps dans la plupart des écoles. Il y établit que la connaissance de soi-même et de Dieu est le principe, la fin et la règle des mœurs. S'il n'a pas su séparer nettement la morale de la théologie, si trop souvent il s'occupe de la seconde à propos de la première, il a eu du moins le mérite de se déclarer contre le *probabilisme*, doctrine relâchée qui comptait de chauds partisans, mais que l'auteur des *Provinciales* avait déjà foudroyée. Claes mourut en 1710.

**CLAG.** *Voyez* **ZÉNOB.**

**CLAIR** ou **CLAIRS** (St.), premier évêque de Nantes, apôtre de la côte méridionale de Bretagne, vivait sous le règne de Probus, et fut envoyé de Rome dans les Gaules, avec le diacre Adéodat, vers l'an 280. Selon une ancienne tradition, St. Clair termina sa vie dans le diocèse de Vannes, et y fut enterré. Ses reliques furent transférées en 878 à l'abbaye de St.-Aubin d'Angers. Sa fête est placée dans divers martyrologes au 1er, au 10 et au 15 octobre. Plusieurs hagiographes ne distinguent point St. Clair, évêque de Nantes, de St. Clair ou Clairs, martyr, Africain d'origine, qui fut envoyé de Rome en Aquitaine, et prêcha l'Évangile dans le Limousin, le Périgord et l'Albigeois.

**CLAIR** (St.), prêtre de Touraine, vivait sur la fin du 4e siècle, et était né, à ce que l'on croit, dans l'Auvergne, d'une famille distinguée. Il fut élevé par St. Martin de Tours dans le monastère de Marmoutier, et mourut trois jours avant son maître. St. Clair n'est point nommé dans les anciens martyrologes; mais sa fête est indiquée au 8 novembre dans le martyrologe romain.

**CLAIR** ou **CLER** (St.), abbé de Saint-Marcel de Vienne, naquit vers le commencement du règne de Clotaire II, sur les bords du Rhône, dans un lieu qui porte maintenant son nom. Il était encore en bas âge lorsqu'il perdit son père. Il gouverna pendant plus de 20 ans le monastère de St.-Marcel, où vivaient un grand nombre de religieux. On prétend qu'il prédit dans sa dernière maladie les ravages que les Sarrasins et les barbares d'Afrique devaient exercer longtemps après dans sa patrie. On croit que sa mort arriva vers l'an 660. Ses reliques furent dispersées par les calvinistes dans le 16e siècle. Sa *Vie*, anciennement écrite par un anonyme, a été publiée par Bollandus, au 1er janvier.

**CLAIR** (St.), né à Rochester, en Angleterre, y fut ordonné prêtre, passa dans les Gaules, s'établit dans le Vexin français, et mourut, dit-on, assassiné vers 894, dans un bourg qui porte son nom, situé sur l'Epte, à 9 lieues de Pontoise et à 12 de Rouen. On voit encore auprès du bourg un ermitage où l'on croit que St. Clair faisait sa demeure, et où l'on va en pèlerinage de tous les lieux voisins. Plusieurs églises de France sont sous son invocation.

**CLAIRAC** (Louis-André de la MAMIE de), ingénieur, né vers 1690, signala sa bravoure et ses talents dans les campagnes de Flandre, fut blessé au siége de Philipsbourg, obtint en 1748 le grade de brigadier des armées, et mourut à Bergue le 6 mai 1752. On a de lui une *Histoire des révolutions de Perse jusqu'en* 1730, 3 vol. in-12, 1750, et l'*Ingénieur de campagne*, 1750, in-4o, figures, qui passe encore pour le meilleur que nous possédions sur cette matière.

**CLAIRAMBAULT** (Louis), pensionnaire au collége de Louis-le-Grand, est connu par un petit poëme latin sur les serins (*Acanthides Canariæ*), Paris, 1737, in-12, et réimprimé dans le tome II des *Poemata didascalia*; mais quelques personnes font honneur de ce poëme à l'abbé de Marsy.

**CLAIRAMBAULT** (Pierre de), généalogiste de l'ordre du St.-Esprit, naquit, en 1651, à Asnières, en Champagne. Sa longue carrière fut entièrement consacrée à des recherches généalogiques. Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* ont indiqué les immenses collections qu'il avait formées en ce genre. On y remarque : les Généalogies des principales familles de France, avec les titres rangés par ordre alphabétique, en 200 vol. in-fol; un Recueil pour servir à l'histoire de l'ordre du Saint-Esprit en 140 vol. in-fol. et deux pour la table. Clairambault avait fourni, pour la 2e édition de l'*Histoire de la maison de France* du P. Anselme, le catalogue des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. Cet habile généalogiste mourut à Paris en 1740.

**CLAIRAMBAULT** (Nicolas-Pascal), neveu du précédent, né en 1698, obtint, dès l'année 1716, la survivance de la charge de généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il devint aussi possesseur des collections formées par son oncle; à sa mort elles furent réunies au dépôt de l'ordre du Saint-Esprit. Il dressa les tables généalogiques

de plusieurs familles illustres. On ignore l'époque de sa mort.

**CLAIRAUT** (Jean-Baptiste), né vers 1680, se distingua dans l'enseignement des mathématiques; en 1727, il présenta à l'Académie des sciences un instrument de son invention, avec lequel on peut résoudre les triangles sans calcul, et l'Académie l'ayant approuvé, le fit graver dans le tome V du *Recueil des machines*. Il a laissé une solution ingénieuse sur *Trois problèmes de stéréométrie*, et deux *Mémoires* en latin sur le *Problème des trajectoires* et sur la *Chainette*, insérés dans les *Miscellanea berolinensia de* 1734, 1737 *et* 1743. Mais sa gloire est d'avoir deviné et développé le génie de son fils, auquel il eut le malheur de survivre, puisqu'il ne mourut qu'en 1766.

**CLAIRAUT** (Alexis-Claude), géomètre célèbre, né à Paris le 7 mai 1713, fils du précédent, doit partager avec Newton, Euler et d'Alembert la gloire d'avoir contribué à la découverte des lois du système du monde. Il n'avait pas encore 13 ans lorsqu'il présenta à l'Académie des sciences un *Mémoire* sur quatre courbes douées de propriétés remarquables (dans les *Miscellanea berolinensia*, tome IV); à 18, il publia ses *Recherches sur les courbes à double courbure*, ouvrage qu'il avait terminé 2 ans plus tôt, et qui lui mérita les plus honorables suffrages. La même année, il fut admis à l'Académie, et comme il n'avait pas l'âge prescrit par le règlement, il lui fallut une permission spéciale du roi, distinction flatteuse, dont l'histoire de l'Académie n'offre pas un autre exemple. Clairaut fut du nombre des académiciens qui allèrent en Laponie mesurer un degré du méridien pour déterminer la figure de la terre. En 1752, son *Mémoire sur la théorie de la lune* fut couronné par l'Académie de Pétersbourg; il avait tiré cette théorie de la solution du problème des trois corps qu'il appliqua depuis dans diverses circonstances, et toujours avec succès. Ce grand géomètre mourut le 17 mai 1765. Les recueils de l'Académie contiennent de lui un grand nombre de *Mémoires* fort importants, ainsi que le *Journal des savants*, dont il était un des rédacteurs. Parmi ses ouvrages imprimés séparément, on distingue : *Traité de la figure de la terre*, Paris, 1743 et 1808, in-8°, regardé comme l'un des plus beaux ouvrages de mathématiques du 18e siècle; *Éléments d'algèbre*, réimprimés en 1797, avec des additions, 2 vol. in-8°; *Théorie du mouvement des comètes*, 1760, in-8°; *Recherches sur les comètes*, couronnées par l'Académie de Pétersbourg, 1762, in-4°. Mme du Châtel et Bailly furent ses élèves. Son frère puîné, que la mort enleva en 1731, à l'âge de 16 ans, avait, l'année précédente, présenté à l'Académie des sciences un *Mémoire sur les quadratures circulaires et hyperboliques*.

**CLAIRE** (Ste), vierge et abbesse, née à Assise vers la fin du 12e siècle, fonda en 1312, sous les auspices de saint François, l'ordre dit des *clarisses*. Dès son origine, cet ordre compta des personnes qui appartenaient aux premières familles de Florence; il eut bientôt des monastères à Pérouse, Arezzo, Padoue, Rome, Venise, Mantoue, Bologne, Spolète, Milan, Sienne, Pise, dans plusieurs villes d'Allemagne, et ce nombre s'accrut au point que l'on comptait à la fin du 18e siècle plus de 4,000 maisons, capucines, annonciades, cordelières ou sœurs grises, récollettes, religieuses de l'*Ave Maria*, de la conception, etc. Claire, étant d'une famille riche, aurait pu doter son monastère; mais rigide observatrice du vœu de pauvreté qu'elle avait fait au nom de sa communauté, elle distribua son bien aux pauvres, et sollicita même d'Innocent IV la faveur de ne vivre que d'aumônes. Elle mourut le 11 août 1253, et fut canonisée 2 ans après par Alexandre IV.

**CLAIRE** (Ste), abbesse d'un monastère institué suivant la règle de Saint-Augustin, naquit vers 1275, à Montefalco, près de Spolette, et mourut le 18 août 1308. Jean XXII ordonna sa canonisation.

**CLAIRÉ** (Martin), jésuite, né en 1612 à Saint-Valéry-sur-Mer, mort en 1693, est moins connu par les emplois qu'il remplit dans sa compagnie que par ses poésies sacrées, dont plusieurs sont remarquables par l'élégance et la pureté du style. Elles ont été publiées sous ce titre : *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4°, et 1676, in-12, avec des augmentations.

**CLAIREMBAUD** ou **CLEREMBAUD** est auteur d'une histoire fabuleuse de la ville de *Belgis*, prétendue colonie troyenne, centre d'une civilisation très-avancée, même avant que Rome eût vu élever ses premiers toits de chaume. Il appartenait au XIIe ou au XIIIe siècle; mais on ne sait rien de précis à cet égard, non plus que sur les autres circonstances de sa vie.

**CLAIRFONTAINE** (Pierre-André PELOUX de) naquit à Paris 1727, et fit ses études au collége Mazarin, d'une manière très-brillante. Il fut le condisciple du poëte Lebrun qui lui adressa depuis une épître qu'on lit dans les œuvres du lyrique. A 23 ans, il composa la tragédie d'*Hector*, et la publia peu de temps après l'avoir présentée à la Comédie. Les jalouses prétentions d'une actrice médiocre, en empêchant la représentation de cette pièce, étouffèrent, à sa naissance, un talent qui promettait un si bel avenir. Clairfontaine, après avoir été secrétaire du gouvernement de Provence et 25 ans interprète du roi pour les affaires étrangères, mourut dans cette place, à Versailles, le 23 mai 1788.

**CLAIRON** (Claire-Josèphe-Hippolyte LEYRIS de la TUDE, dite Mlle), l'une des actrices les plus distinguées du Théâtre-Français, née en 1723, aux environs de Condé dans la Flandre, fut admise dès l'âge de 12 ans à la Comédie-Italienne, où elle débuta dans les rôles de soubrettes. Elle joua successivement à Rouen, Lille, Dunkerque et Gand, remplissant les rôles d'ingénues, chantant dans l'opéra-comique et dansant dans les ballets. En mars 1743, elle fut appelée à l'Opéra pour Mlle le Maure, et 5 mois après elle débuta sur le Théâtre-Français dans le rôle de Phèdre. Les talents qu'elle déploya dans ce rôle et dans ceux de Zénobie, d'Ariane, d'Électre, la placèrent à côté de Mlle Dumesnil. En 1765, cette actrice indisposa le public en refusant de paraître avec le comédien Dubois dans la 20e représentation du *Siége de Calais*. Conduite le lendemain au Fort-l'Évêque, elle ne put supporter cette humiliation, et quitta la scène dont elle faisait l'ornement, et qu'elle aurait encore embellie pendant plusieurs années. Larive et Mlle Raucourt, ses élèves, ont souvent rappelé l'inimitable talent de cette actrice. La fortune de Mlle Clairon ayant été diminuée par quelques circonstances malheureuses, elle alla demeurer à Anspach. La révolution, qui l'obligea de rentrer en France, acheva de la

ruiner. En 1802, elle écrivit à Chaptal, alors ministre de l'intérieur, un billet qui se terminait ainsi : « Agée de 79 ans, accablée d'infirmités, prête à manquer du nécessaire, célèbre autrefois par quelque talent, j'attends à votre porte que vous daigniez m'accorder un instant. » Chaptal écrivit sur ce billet, qui fait partie de la précieuse collection d'autographes de M. Berthevin : *Bon pour 2,000 francs à payer de suite.* Cette grande actrice mourut le 18 janvier 1803. Elle avait publié : *Mémoire d'Hippol. Clairon, et réflexions sur la déclamation théâtrale*, Paris, 1799, in-8°, réimprimé avec une *Notice* d'Andrieux dans la *Collection des mémoires dramatiques*, Paris, 1822, 14 vol. in-8°.

**CLAIRVAL** (Jean-Baptiste), acteur célèbre de la Comédie-Italienne, né à Paris vers 1740, exerça d'abord l'état de perruquier; mais il se sentit bientôt appelé à une autre profession qu'il devait honorer par ses talents. Il débuta en 1759 à l'ancien Opéra-Comique. Lors de la suppression de l'Opéra-Comique proprement dit, en 1762, Clairval fut admis dans la troupe tantôt chantante et tantôt parlante qui le remplaçait, et en devint le principal soutien dans l'emploi des amoureux. Homme à bonnes fortunes, il fut surnommé le *Molé* de la Comédie-Italienne. Avant la clôture de 1792, Clairval demanda sa retraite; mais une députation de ses camarades l'engagea à rester. Il quitta le théâtre au mois de juin de la même année, avec une pension méritée par 30 ans de travaux et de succès. Il n'en jouit que peu de temps, et mourut en 1795.

**CLAISSENS** ( Antoine ), peintre flamand, élève de Quintin Metsys, dit *le maréchal d'Anvers*, vivait à la fin du 15e siècle. On ne connaît de lui que 3 tableaux : le premier représente *le Repas d'Esther*, il décorait l'hôtel de Bruges; les deux autres retracent *le Jugement de Cambyse*, qui fit écorcher vif un juge convaincu de prévarication. La peinture du supplice du juge passe pour un chef-d'œuvre d'expression, mais on reproche à Claissens de la sécheresse, une couleur dure, du mauvais goût, et une ignorance complète du clair-obscur et de la perspective.

**CLAJUS.** *Voyez* **CLAY.**

**CLAMENGES** (Mathieu-Nicolas de), en latin *Clemangius*, ou *de Clemangiis*, naquit vers le milieu du 14e siècle, époque où les noms n'étaient pas encore invariablement fixés dans chaque famille. Il était né dans le village de Clamenges, près de Châlons en Champagne, et en prit le nom. « C'était alors, dit Mézéray, la coutume des gens de lettres qui étaient issus de bas lieu. » Le père de Clamenges exerçait la profession de médecin à Châlons. Il avait un frère grand maître du collége de Navarre, et qui mourut en 1430. Mathieu-Nicolas fit toutes ses études dans ce même collége, et d'une manière très-brillante. On voit qu'il était recteur de l'université en 1493. L'antipape Benoît XIII le choisit pour secrétaire, et ce fut cette faveur du pape qui donna lieu de soupçonner que Clamenges, le meilleur écrivain de ce temps, avait dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France, Charles VI. Il chercha à se justifier de cette accusation, et détruisit en partie les préventions que sa conduite avait fait naître ; elles furent si fortes, qu'il jugea prudent de se retirer à Gênes. A son retour en France, il obtint la place de trésorier de Langres. De nouvelles préventions l'obligèrent à quitter une seconde fois sa patrie, et il alla vivre ignoré dans le monastère de Vallombreuse en Toscane, où il passa plusieurs années. Ce fut dans cette retraite qu'il composa ses principaux ouvrages. Le roi lui accorda son pardon et lui rendit ses bénéfices; à son retour, il fut nommé chantre et archidiacre de Bayeux. Sur la fin de sa carrière, il revint au collége de Navarre, dont il fut proviseur, et il y mourut. On ignore l'époque de la mort de Clamenges; mais il vivait encore au temps du concile de Bâle (1431), ainsi qu'on le voit par trois lettres insérées dans le Recueil de ses œuvres. Ce recueil, qui fut imprimé à Leyde, 1613, in-4°, par les soins de Lydius, contient les ouvrages suivants : *De corrupto Ecclesiæ statu* : ce traité est le plus considérable ; il avait paru séparément à Helmstadt, 1620, in-8° ; édition qui passe pour la plus ample; *De fructu eremi; De fructu rerum adversarum ; De novis cælebritatibus non instituendis ; De præsulibus simoniacis; De filio prodigo;* etc. On trouve la Vie de Nicolas de Clamenges dans le *Gersoniana* de Dupin, et dans le recueil de pièces concernant le concile de Constance, donné par Van der Hardt (Francfort, 1697, in-fol., ou Helmstadt, 1700, 7 vol. in-folio).

**CLAMORGAN** (Jean de), seigneur de Saane ou Saave, chef de la marine du Ponent, avait dressé, pour en faire hommage à François Ier une *Carte universelle*, avec détermination des longitudes et des latitudes, et composé un *Traité sur la construction des navires et sur les navigations lointaines*; cet ouvrage n'a pas été publié. On a de lui un *Traité de la chasse au loup*, dédié à Charles IX, imprimé à la suite de *la Maison rustique* de Ch. Estienne, Paris, 1566, in-4°, figures. Cet écrit prouve que l'histoire naturelle avait fait alors peu de progrès en France; il a été traduit en italien sous le titre de *la Caccia del luppo*, Turin, 1583, et en vers rimés allemands, 1582.

**CLANCY** ( Michel ), écrivain anglais, étudia d'abord la médecine; mais, ayant perdu la vue de très-bonne heure, il ne put se livrer à la pratique, et vécut honorablement à l'aide d'une pension que lui fit obtenir le comte de Chesterfield, sur la recommandation de Montesquieu. Clancy dirigea pendant plusieurs années une école de latin à Kilkenny en Irlande. Il a laissé 2 vol. de *Mémoires* sur sa vie, imprimés à Londres en 1746; une comédie intitulée *l'Escroc*, 1737; une tragédie représentée à Dublin et imprimée à Londres en 1746, sous le titre de *Hermon* ou le *Zèle extravagant*, et un poëme latin, *Templum Veneris*.

**CLANRICARD** (Ulick, 5e comte, puis marquis de), chef de l'illustre famille anglo-irlandaise des Burgho, et fils du fameux comte de St.-Alban, naquit à Londres en 1604, hérita de son père en 1635, siégea aux parlements de 1639 et de 1640, et retourna en Irlande en 1641, gouverneur particulier de la ville et du comté de Galloway. Tous les gentilshommes, tous les propriétaires les plus considérables relevaient de lui dans ce comté. A la première nouvelle de l'insurrection meurtrière qui éclata dans le nord de l'Irlande, il convoqua tous les feudataires directs de la couronne. Par commission du 11 janvier 1642, Charles Ier nomma Clanricard le second de ses commissaires pour recevoir les remontrances des confédérés catholiques. Les comtes d'Ormond et de Clanricard eussent tout concilié; les lords justiciers brouillèrent tout, en donnant le nom de *rebelles* à ceux qui ne vou-

laient être que *pétitionnaires*. Le comte de Clanricard suivit toujours la ligne pacifique, renoua la conférence entre les commissaires royaux et les commissaires catholiques, reçut en forme les remontrances de ceux-ci, et les fit passer au roi. Lorsque, après la conclusion du traité, le fanatique Owen o' Neill et le turbulent nonce Rinuccini s'opposèrent à la ratification des articles, comme insuffisants pour la sûreté des intérêts religieux, Clanricard prit sur o' Neill le château d'Athlone, les places de James-Town et de Moote. Il assiégea le nonce dans Galloway, força la ville à ouvrir ses portes, à proclamer la paix, en dépit des censures que Rome elle-même désavoua, et à payer de fortes contributions pour le service du roi. Cette paix, qui, plus tôt conclue, aurait pu être si utile à l'infortuné Charles I^er^, se proclamait en Irlande pendant qu'il recevait le coup mortel en Angleterre. Le marquis d'Ormond, après avoir lutté, cédé, capitulé, s'embarqua pour la France, laissant à Clanricard, avec le titre de lord député, le gouvernement de ce qui restait encore en Irlande de sujets fidèles au roi Charles II. Le nouveau gouverneur se distingua encore par son dévouement. Il s'épuisa en efforts pour tenir toujours sur pied une armée royaliste, dût-il même ne faire qu'une guerre malheureuse, mais qui opérerait toujours une diversion en faveur des royalistes d'Angleterre et d'Écosse. Même après que Galloway s'était rendu aux troupes de Cromwell, Clanricard, n'ayant plus que 5,000 hommes, perça dans l'Ultonie, conquit sur les rebelles les forts de Ballyshannon et de Donegall. Ce fut son dernier succès et son dernier effort. Abandonné, trahi, il envoya lord Castlehaven prendre les ordres du roi Charles, alors descendu en Écosse. Le roi, en le remerciant de son inébranlable loyauté, lui conseilla de capituler, et d'obtenir les meilleures conditions possibles. Clanricard n'en voulut aucune personnelle à lui seul. Une capitulation lui permit d'abord de rester avec sa troupe au milieu des quartiers de l'ennemi tout le temps nécessaire à l'arrangement de leurs affaires, et sans prêter aucun serment aux autorités nouvelles. Un passe-port lui permit ensuite de s'embarquer avec 3,000 hommes armés, de traverser l'Angleterre, et de les conduire sur le continent, au service de tout prince en paix avec la république anglaise. Sorti d'Irlande, où il laissait en proie aux confiscations un revenu territorial de 39,000 livres sterl., il fut arrêté en Angleterre par des infirmités, glorieuse et déplorable suite de ses travaux ! Quoique le parlement de Cromwell l'eût excepté de tout pardon et mis hors de la loi, sa capitulation ne fut point violée. Il mourut dans sa terre de Sommer-Hill, vers 1659. Le marquis de Clanricard a laissé de précieux *Mémoires concernant les affaires d'Irlande, depuis* 1640 *jusqu'à* 1653. Clarendon en faisait beaucoup de cas, et ils ont été imprimés à Londres en 1722.

**CLANRICARD** (RICHARD), cousin germain du précédent, héritier des titres de comte de Clanricard, baron de Dunkellin, fut proscrit par Cromwell en 1657 et réhabilité en 1661.

**CLANRICARD** (GUILLAUME), frère du précédent, rentra en Angleterre avec Charles II, et fut nommé lord lieutenant du comté de Galloway en 1680, puis de toute l'Irlande en 1687.

**CLAPARÈDE** (le comte), pair de France, lieutenant général, grand'croix de la Légion d'honneur, naquit à Chignac, département de l'Hérault, en 1774. Il s'engagea en 1792 et fut fait capitaine l'année suivante. En 1799 il fut nommé chef de bataillon à l'armée d'Italie; il passa ensuite à l'armée du Rhin comme adjudant-commandant. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue en 1802, en qualité de général de brigade, et commandait la ville du Cap lors de la révolte de l'armée noire; 2 ans après, il fit l'expédition de la Dominique. Revenu en France, le comte Claparède commanda en Allemagne la brigade du 5^e^ corps d'armée, il combattit avec distinction à Wertingen, Ulm, Hollahrun, Austerlitz, Saalfeld, Iéna, etc. Il fut blessé à Pulstuck ; ce qui ne l'empêcha pas de prendre part à tous les combats qui se donnèrent en Pologne. Il fut nommé général de division en 1808; et continua à se distinguer par de beaux faits d'armes, principalement à la bataille de Wagram où il fut remarqué entre tous. Il fit avec non moins de distinction les campagnes d'Espagne, d'Italie et de Russie, et fut blessé à la Bérésina. Sous la restauration il fut nommé successivement inspecteur général d'infanterie, gouverneur du château royal de Strasbourg et enfin pair de France en 1819. En 1825 le comte Claparède s'attacha à M^lle^ Noblet aînée, danseuse à l'Opéra, et se montrait avec elle dans tous les lieux publics. Cette liaison a duré jusqu'à la mort du général, arrivée à Montpellier en octobre 1842, où il s'était rendu avec M^lle^ Noblet.

**CLAPASSON** (ANDRÉ), littérateur instruit, né en 1708 à Lyon, avait embrassé la profession d'avocat, mais, ayant perdu sa première cause, il abandonna le barreau pour se livrer entièrement à la culture des lettres et des arts qu'il aimait avec passion. Il visita l'Italie où il perfectionna son goût pour l'architecture, par l'examen des monuments anciens et modernes. A la création de l'académie de Lyon, il en fut un des premiers membres et mourut en 1770. Avec une fortune médiocre, il sut être généreux et bienfaisant. Ses nombreux ouvrages font partie des manuscrits de l'académie. Delandine en a donné la liste, *Catalogue des manuscrits*, 111, 317, avec l'analyse de son éloge par Bollioud. Il a publié : *Description des curiosités et monuments de la ville de Lyon*, 1741, in-8°, ouvrage estimé.

**CLAPIERS** (FRANÇOIS DE), sieur de VAUVENARGUES, savant jurisconsulte, né en 1524, à Aix, remplit avec honneur la profession d'avocat, fut fait conseiller en la chambre des comptes de Provence dont il publia les arrêts sous ce titre : *Centuriæ causarum*, Lyon, 1588, in-4°; obtint en 1571 un brevet pour le premier office de conseiller qui vaquerait au parlement, et mourut en 1585. On lui doit encore : *De provinciæ Phocensis comitibus*, Aix, 1584, in-8°. Cet abrégé de l'histoire de Provence, peu estimé, a été réimprimé en 1616 à la suite d'une nouvelle édition des *Centuriæ causarum*, Lyon, in-4°. On en a la traduction française par de Fort, Angevin, Aix, 1598, in-8°.

**CLAPIÈS** (DE), ingénieur et astronome, né en 1671 à Montpellier, devint géomètre en lisant Euclide dont un exemplaire lui tomba par hasard dans les mains ; entra dans la compagnie des cadets gentilshommes, et fit ensuite quelques campagnes comme lieutenant dans le régiment de Santerre. Ayant dérangé sa fortune par un excès

de générosité, il quitta le service, et de retour à Montpellier il concourut à la formation de l'académie de cette ville, dont il fut un des premiers membres. Il était depuis 1702 correspondant de l'Académie des sciences, à laquelle il communiqua plusieurs *Mémoires* et des *Observations astronomiques*. On lui doit le calcul de l'*éclipse* de soleil de 1706, la première éclipse totale qui ait été observée depuis le renouvellement de l'astronomie, et des éphémérides calculées au méridien de Montpellier pour 1707 et 1708. Il fut nommé directeur des chaussées du Rhône en 1712, et professeur de mathématiques en 1718. Il préserva la ville de Tarascon d'une submersion totale en 1724; et sans rien relâcher de ses travaux comme académicien et comme professeur, eut part à la *Description géographique du Languedoc*. Créé chevalier de St.-Michel en récompense de ses services, il mourut le 19 février 1740. Son *Éloge*, par de Ratte, est plein d'intérêt.

**CLAPIÈS** (Charles), médecin, né le 26 octobre 1724 à Alais et mort dans la même ville en 1801, n'est connu que par la traduction française du livre intitulé : *Mulieres homines non esse*, qu'il a donnée sous ce titre : *Paradoxes sur les femmes, où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce humaine*, 1766, in-12.

**CLAPMARIUS** (Arnold CLAPMAIER, en latin), écrivain politique, naquit, en 1574, à Brême, d'une famille honorable. Après avoir fait d'excellentes études, il visita l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, pour perfectionner ses connaissances. Nommé professeur de droit public à l'académie d'Altdorf, il fut chargé de régler des différends qui s'étaient élevés entre la ville de Nuremberg et les princes voisins. L'étendue de son savoir, l'habileté qu'il montra dans cette négociation, et son ardeur pour l'étude, lui promettaient de brillants succès, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, le 1er juin 1604. On a de Clapmaier : *De arcanis rerum publicarum libri IV*; les éditions d'Amsterdam, 1641 ou 1645, in-12, sont recherchées parce qu'elles font partie de la collection des Elzévirs; *Nobilis adolescentis triennium : quomodo studiosus humaniorum litterarum triennio animum juxta ac sermonen feliciter excolere possit*, Wittemberg, 1611, in-8°.

**CLAPPERTON** (Hugues), célèbre voyageur, naquit en 1788 à Annan (Écosse). Hugues ne reçut aucune instruction classique : seulement, lorsqu'il sut à peu près lire et écrire, on lui apprit un peu de mathématiques considérées surtout dans leur application à la théorie de la navigation. A 17 ans il s'embarqua comme novice, à bord d'un navire de fort tonnage qui faisait le commerce entre Liverpool et l'Amérique du Nord, et il traversa ainsi l'Atlantique à plusieurs reprises, se faisant déjà distinguer entre tous ses compagnons par son sang-froid, son adresse et son intrépidité. Dans un de ses séjours à Liverpool, il fut arrêté pour une légère contravention aux lois de douanes, et n'échappa à un emprisonnement dont il était menacé qu'en prenant du service sur un bâtiment de la marine royale. Ainsi ce furent le hasard et la nécessité d'expier une faute presque insignifiante qui lui firent faire le premier pas dans une carrière où il devait acquérir tant de gloire. Il ne tarda pas à être élevé au grade de *midshipman*, le premier degré, on sait, de la hiérarchie dans l'état-major naval. En 1814 s'étant rendu à Halifax et de là dans le haut Canada, on lui donna, avec le grade de lieutenant, le commandement de la goëlette *la Confiance* dont l'équipage était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes réputés indisciplinables dans l'escadre anglaise. En peu de temps il sut les habituer à une subordination tellement rigoureuse que *la Confiance* fut citée dès lors pour son exacte discipline, comme elle l'avait été précédemment pour son indocilité. En 1817, après la dissolution de la flottille anglaise qui occupait les lacs de l'Amérique, le lieutenant Clapperton fut mis à la demi-solde comme beaucoup d'autres officiers, et se retira à Lochmaben, en Écosse, où il consacra environ 3 années aux délassements de la vie rurale. En 1820, il se lia à Édimbourg avec le docteur Oudney, chirurgien de la marine, qui lui donna la première idée de tenter de nouvelles découvertes en Afrique, et se le fit adjoindre comme compagnon pour le voyage qu'il allait entreprendre lui-même au Bornou, par la route de Tripoli. Le docteur devait s'établir au Bornou avec le titre de consul et la mission de protéger le commerce britannique. Un autre compagnon lui fut encore donné, quoiqu'il ne l'eût pas demandé; ce fut le lieutenant Denham, mort depuis colonel, et qui devait, de la résidence consulaire du docteur, prise pour point de départ, diriger ses recherches vers Tombouctou. Ils pouvaient compter heureusement, pour le succès de leur entreprise principale, qui était de parvenir au Bornou, sur le grand crédit dont l'Angleterre jouissait auprès du pacha de Tripoli, et sur l'influence que ce pacha exerçait lui-même jusque vers le centre de l'Afrique. Partis ensemble de Tripoli, vers la fin de 1821, avec une caravane de marchands arabes, Denham, Clapperton et Oudney se rendirent par Sockna à Mourzouk, capitale du Fezzan. Les deux derniers firent de là, à l'ouest de Mourzouk, une excursion dans le pays des Touariks. C'est entre les régions habitées par ces deux peuples d'une race commune, les Touariks et les Tibbous, que les trois voyageurs trouvèrent et suivirent à travers le désert, la route qui conduit du Fezzan au Bornou, et qu'aucun Européen n'avait encore parcourue. Ils eurent ainsi à franchir, pour atteindre de ce premier royaume au second, un espace d'environ 10 degrés de latitude, presque entièrement couvert d'un sable mélangé de sel, et jalonné en quelque sorte par les cadavres des malheureux esclaves nègres, qui, traînés de toutes les parties du Soudan ou Nigritie au marché de Tripoli, expirèrent en chemin, de soif, de faim, ou de fatigue. Ils parvinrent enfin sur les bords du lac de Tchad : c'est une découverte importante que leur doit la géographie. De Kouka, ville assez considérable et résidence du cheik, tandis que Denham allait visiter le Loggoun, puis le Mandara, et se mêlait témérairement à une expédition d'Arabes, de Bornouens et de Mandarans contre les Fellatahs, de laquelle il devait revenir blessé, dépouillé et n'ayant la vie sauve que par miracle, Clapperton et Oudney se mirent en route pour le Haussa, pays situé à l'ouest du Bornou. Dans cette marche, un jour, pendant que Clapperton s'était un peu écarté de sa petite caravane, les Arabes de son escorte saisirent et garrottèrent deux hommes costumés à la manière de cette race primitive d'habitants du Bornou que l'on distingue des autres par le nom de Bédites, et qui, n'ayant pas embrassé l'islamisme, sont un objet d'horreur pour tous les croyants. Un de ces malheureux, qui était

véritablement de race nègre, reçut d'un des Arabes qui le retenaient prisonnier une blessure grave à la tête, sous le prétexte peu probable qu'il avait essayé de s'échapper. Clapperton s'étant rapproché de sa troupe vit avec indignation les marques sanglantes de cet acte de barbarie. Aussitôt, sans calculer les conséquences possibles de sa colère naturelle, sans songer que sa propre existence et celle du docteur Oudney étaient à la disposition des Arabes de sa caravane, s'il les blessait dans leur orgueil ou dans leurs préjugés, il s'élança sur le coupable, l'obligea d'employer son propre manteau pour panser la blessure qu'il avait faite et le menaça de lui brûler la cervelle, s'il se livrait de nouveau à de semblables cruautés. Ensuite, s'adressant à tous les autres Arabes de sa suite, il saisit cette occasion de leur faire comprendre les égards que l'on doit aux prisonniers, et il réussit à se faire écouter et presque applaudir. A Murmur Clapperton reçut le 12 janvier 1824, le dernier soupir du docteur Oudney, qui mourut à l'âge de 32 ans des suites d'un refroidissement, cause très-fréquente de mort pour les Européens dans ces climats. Après avoir rendu les derniers devoirs à son ami, Clapperton, désormais seul, et malade lui même, continua son voyage avec persévérance. En marchant toujours vers l'ouest, il arriva à Kano, une des principales villes du royaume de Haussa. De là, se portant encore à l'ouest, mais remontant un peu vers le nord, il parvint à Saccatou, dont le nom signifie *halte* et qui parait avoir été fondée en 1805. C'était déjà, en 1824, lorsqu'il y séjourna, une ville considérable, bien bâtie. De Kano à Saccatou, le voyageur anglais trouva, en plusieurs endroits sur son chemin, des escortes assez nombreuses que le sultan des Fellatahs envoyait à sa rencontre, avec ordre de rendre honneur à sa qualité de représentant du roi d'Angleterre, par un bruit assourdissant de tambours et de trompettes. Il eut avec ce prince africain plusieurs entrevues très-amicales et assez familières, dont il profita pour lui donner quelque idée de la civilisation européenne; néanmoins l'estime du sultan Bello pour ce digne représentant du roi d'Angleterre n'alla pas jusqu'à remplir son vœu le plus cher, en lui donnant les facilités nécessaires pour pousser plus loin son exploration du continent africain. Clapperton partit de Saccatou le 4 mai 1824. En passant par Murmur, il vit que le mur en terre dont il avait enclos la sépulture du docteur Oudney avait été détruit par une caravane d'Arabes. A cette vue, il se sentit transporté d'une indignation qu'il ne chercha pas à dissimuler. Il envoya chercher le gouverneur de la ville, lui demanda quel était l'auteur de cet outrage fait à la mémoire de son compatriote, et, comme il obtint pour unique réponse qu'il fallait s'en prendre aux Arabes, et non pas aux habitants de la ville, il ne put s'empêcher d'appliquer plusieurs coups de fouet sur les épaules du gouverneur, coupable au moins de négligence. Il le menaça, en outre, d'en référer à son supérieur dans la hiérarchie, le gouverneur de Katagoun, et même d'en écrire quelque chose au sultan, si le tombeau du docteur Oudney n'était rétabli dans son état primitif. Le gouverneur de Murmur s'engagea, avec une humilité d'esclave, à faire cette réparation qui lui était si énergiquement imposée. De Katagoun Clapperton reprit sa marche vers Kouka, qu'il atteignit le 8 juillet, et où il fut rejoint peu de jours après par le colonel Denham, qui eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il était brûlé par le soleil et changé par la fatigue et la maladie. Le reste de leur voyage de retour, effectué par la même route qu'ils avaient suivie en venant, continua d'être une série de fatigues, surtout lorsqu'ils eurent à traverser le désert qui les séparait de la zone des États barbaresques. Enfin ils arrivèrent à Tripoli, où ils s'embarquèrent, vers le milieu de février 1825, pour Livourne; et ce fut le 1er juin de la même année qu'ils abordèrent en Angleterre. Clapperton reçut alors, pour récompense de son hardi voyage, le grade de capitaine. Il avait à peine eu le temps de prendre quelque repos et il n'avait encore rédigé qu'une partie de sa relation lorsqu'on le chargea d'une seconde expédition du même genre dans les mêmes contrées; mais il devait cette fois entrer en Afrique par le golfe de Bénin et remonter au nord, vers la route qu'il avait parcourue et les lieux qu'il avait visités dans sa première entreprise. Il avait une réponse du roi de la Grande-Bretagne à rendre au sultan de Saccatou, et aussi une lettre à donner au cheik du Bornou. On lui adjoignit pour compagnons le capitaine Pearce, de la marine britannique, dessinateur très-habile, le docteur en médecine Morrison, et un chirurgien, M. Dickson, très-instruit en histoire naturelle. Ils firent voile de Portsmouth et abordèrent à Badagry, dans la baie de Bénin, le 28 novembre 1825. Le chirurgien, M. Dickson, fut, sur sa demande, débarqué à Juidah : il gagna de là Dahomey, et ensuite Chor, autre ville de l'intérieur, et depuis lors on n'a plus entendu parler de lui. Clapperton et ses deux autres compagnons commencèrent, le 17 décembre, à s'avancer de Badagry dans l'intérieur du pays. Dès le 27 du même mois, le capitaine Pearce n'existait plus; et quelques jours après le docteur Morrison succombait également, en essayant, mais trop tard, de retourner sur la côte du Bénin. Clapperton et son domestique, Richard Lander, furent aussi attaqués de la maladie qui avait emporté leurs compagnons; mais ils purent néanmoins continuer leur voyage. Ils atteignirent, le 23 janvier 1826, Katounga et furent très-bien accueillis par le roi d'Yourriba, dont cette ville est la capitale, et qui les combla de marques d'amitié jusqu'à leur départ le 7 mars. Clapperton, se dirigeant alors vers l'ouest, puis vers le nord, passa successivement chez plusieurs chefs nègres dont il fut très-content, et arriva ainsi à Boussa, sur le Dialiba, rivière que les naturels nomment le Kouarra. Cette ville de Boussa est voisine du lieu où périt Mungo Park. Ayant traversé le Kouarra, et ensuite les pays de Gouari et de Zegzeg, qui étaient agités par des dissensions intestines et aussi par une guerre avec les Fellatahs, sujets du sultan Bello, Clapperton éprouva quelques retards et eut besoin de distribuer à propos quelques présents pour lever les obstacles qui l'arrêtaient. Après avoir franchi les monts de Naroa, il revit, le 20 juillet, la ville de Kano, où il reçut une lettre du sultan Bello, qui le complimentait sur son retour et l'invitait à venir le joindre. Divers empêchements, et particulièrement les pluies dont c'était alors la saison, entravèrent sa marche et il ne put rejoindre Bello que le 15 octobre, à son camp près de Kounia. Quand ils furent arrivés à Saccatou, il reconnut un grand changement dans les manières du sultan à son égard. Ce prince avait reçu du cheik du Bornou une

lettre qui l'engageait à mettre Clapperton à mort, Bello avait repoussé avec horreur cette proposition. Toutefois il refusa obstinément à Clapperton la permission de continuer son voyage vers le Bornou, et lui fit dire qu'il ne pourrait effectuer son retour en Europe que par l'une de ces trois voies : ou par l'Yourriba ; ou par Tombouctou, d'où il irait chez les Fellatahs de l'ouest, dont le pays était peu éloigné des établissements anglais ; ou enfin par Aghadé, Touat et Mourzouk. Tant de contrariétés exercèrent une influence fâcheuse sur la santé de Clapperton, déjà altérée par les fatigues et par les effets du climat africain. Elle éprouva une nouvelle atteinte, lorsqu'il vit saisir par le sultan le bagage qu'il avait laissé à Kano sous la garde de son domestique malade. Bello ne pouvait voir sans jalousie et sans inquiétude que le voyageur anglais eût été chargé d'offrir des présents, et entre autres des munitions de guerre, au cheik du Bornou, qui était en hostilité ouverte avec lui en ce moment. Il alla plus loin, il voulut exiger de Clapperton communication de la lettre que lord Bathurst écrivait au cheik ; sur ce point, il n'obtint qu'un refus bien prononcé. Cette lutte, que le courageux voyageur fut obligé de soutenir avec des forces épuisées, acheva de l'accabler : la dyssenterie vint se joindre à la maladie qui déjà le minait depuis longtemps, et dont il avait pris le germe en traversant les terrains marécageux qui séparent la côte de Bénin des régions habitées par les Fellatahs. Le 11 mars 1827, il cessa d'écrire son journal. Quelque temps après, sentant sa fin approcher, il remercia tendrement Lander de ses services affectueux, le nomma son ami et son fils et lui recommanda de chercher, immédiatement après sa mort, à regagner la côte et à porter ses papiers en Angleterre. Le 11 avril il expira dans les bras de ce fidèle serviteur. Bello, averti de la mort de Clapperton, envoya 4 esclaves creuser une fosse à Djangarie, village situé sur une petite éminence à cinq milles au sud-est de Saccatou. Le corps y fut déposé après que Lander eut lu, dans le livre des prières de l'Église anglicane, l'office des trépassés. Il distribua ensuite des gratifications aux principaux habitants du village, à la condition de construire au-dessus de la tombe une cabane pour la protéger. Le sultan lui ayant alors permis de partir, il revint à Badagry, et de là il fit voile pour l'Angleterre, où il arriva le 30 avril 1828, avec un grand coffre contenant les habits, les effets et les papiers de son maître. Les journaux furent remis à sir John Barrow, secrétaire du conseil de l'amirauté. La relation de son premier voyage en Afrique, a été publiée par Denham sous ce titre : *Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, exécutés pendant les années* 1822, 1823 et 1824, *par le major Denham, le capitaine Clapperton et feu le docteur Oudney ;* suivis d'un *appendice* avec un *atlas* grand in-4° ; traduits de l'anglais par MM. Eyriès et de la Renaudière, Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec atlas in-4°. La relation de l'entreprise dans laquelle il succomba, a été publiée par MM. de la Renaudière et Eyriès, sous ce titre : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique depuis le golfe de Bénin jusqu'à Saccatou pendant les années* 1825, 1826, 1827, *suivi du Voyage de Richard Lander de Kano à la côte maritime*, Paris, 1829, 2 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur, cartes, etc.

**CLARA D'ANDUSE**, dame troubadour au 12e siècle, n'est connue que par une élégie pleine de grâce et de délicatesse. Raynouard l'a publiée dans son *Choix de poésies*, III, 335.

**CLARENDON** (Édouard HYDE, comte de), né à Dinton, dans le comté de Wilt, le 16 février 1601, étudia les lois sous la direction de son oncle Nicolas Hyde, attacha sa fortune à celle des Stuarts, les suivit dans l'exil, et fut élevé à la dignité de grand chancelier, quand le roi Charles II eut recouvré le trône d'Angleterre. Cette dignité n'était que la récompense due à ses services et à son inébranlable fidélité. Le roi y joignit tous les titres capables de flatter un homme qui aurait eu de la vanité, et mit le comble à ses bontés pour son chancelier en reconnaissant le mariage de sa fille avec le duc d'York. Clarendon se montra digne de tant de faveurs par la sagesse de son administration, et par son zèle pour les intérêts de son maître. Mais une si grande prospérité ne devait durer qu'un instant. L'envie parvint à persuader au peuple que Clarendon était l'auteur de toutes les mesures désastreuses qu'il avait, au contraire, combattues dans le conseil, où son crédit diminuait de jour en jour. D'un autre côté, Charles II, fatigué des remontrances de son ministre qui contrariait ses penchants, n'attendait que l'occasion de l'éloigner. Elle se présenta : les sceaux lui furent retirés. Clarendon, dépouillé de toutes ses places, fut accusé de haute trahison, et se réfugia en France, où après un séjour de 6 années, il mourut à Rouen le 9 décembre 1674, laissant la réputation d'un grand homme d'État et d'un illustre citoyen. L'Angleterre réclama les dépouilles mortelles de celui qu'elle avait poursuivi avec tant d'acharnement. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Westminster. On a de lui : *Histoire de la Rébellion*, depuis 1641 jusqu'en 1660, Oxford, 1702, 3 vol. in-fol., 1re édition, à laquelle on doit réunir un 4e vol., imprimé en 1759, qui contient la *Vie* de Clarendon, écrite par lui-même et publiée sur son manuscrit. La meilleure édition de cette *Histoire* est celle d'Oxford, 1826, 8 vol. in-8°. Une édition de la *Vie* de Clarendon, Oxford, 1817, 2 vol. grand in-4°, se joint à celle de la *Rébellion*, imprimée l'année précédente en 6 vol. L'*Histoire* a été traduite en français, la Haye, 1704, 6 vol. in-12. Cette traduction estimée fait partie de la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, Paris, 1824, 25 vol. in-8°. Cet ouvrage est d'une grande importance à raison du nom et de l'impartialité de l'auteur. Outre quelques écrits de circonstance, on lui doit encore un traité de la religion considérée dans ses rapports avec le gouvernement civil, *Religion and civil polices*, Oxford, 1811, 2 vol. grand in-8°.

**CLARENDON** (Henri HYDE, comte de), fils du précédent, né en 1638, au comté de Wilt, eut beaucoup de part à la restauration, et fut fait chambellan de la reine ; mais il entra dans le parti de l'opposition lors de la disgrâce imméritée de son père. Jacques II le nomma conseiller privé, puis lord lieutenant d'Irlande, place dans laquelle il fut bientôt remplacé par lord Tyrconel. Détenu pendant quelque temps à la Tour de Londres, pour avoir refusé de prêter serment au roi Guillaume, il obtint sa liberté, et se retira dans ses terres où il mourut en 1709. On a de lui un *Journal d'État* pendant les années 1687-90, et des *Lettres sur les affaires du temps*, Oxford, 1763, 2 vol. in-4°, et réimprimées sur les ma-

nuscrits originaux, Londres, 1828, 2 vol. grand in-4°. Le *Journal* traduit en français fait partie de la *Collection des Mémoires sur la Révolution d'Angleterre.*

**CLARENDON** (LAURENT HYDE DE), frère du précédent, grand maître de la garde-robe, fut nommé en 1661 ambassadeur en Pologne, en 1676 plénipotentiaire au congrès de Nimègue, puis premier commissaire de la trésorerie, président du conseil en 1664. Ayant, malgré les instances de Jacques II, refusé de renoncer à la religion anglicane, il tomba dans la disgrâce de ce monarque, et prit part à la révolution de 1688. Le roi Guillaume le nomma lord lieutenant d'Irlande; il reprit sous la reine Anne sa place de président du conseil, et mourut en 1711. On lui doit la *Dédicace* de l'*Histoire de la Rébellion,* par son père.

**CLARET.** *Voyez* **FLEURIEU** et **TOURRETTE.**

**CLARI** (JEAN-CHARLES-MARIE), né à Pise en 1669, maître de chapelle de Pistoie, élève de Jean-Paul Colonna, composa en 1695 l'opéra *Il Savio delirante* pour le théâtre de Bologne, et publia en 1720 une collection de duos et de trios pour le chant, avec la basse continue, qui assure la réputation de ce compositeur, et constitue la meilleure étude que l'on puisse conseiller aux élèves. Mirecki, compositeur polonais, en a donné une édition à Paris en 1823. On ignore l'époque de sa mort.

**CLARICI** (PAUL-BARTHÉLEMI), botaniste, naquit à Ancône, en 1664. Envoyé jeune à Rome pour y terminer ses études, il s'appliqua surtout à l'histoire et à la géographie; il vint ensuite à Padoue et continua de cultiver les sciences, tout en se livrant au commerce. Ce fut alors que se développa son goût pour les plantes dont il réunit les plus belles et les plus rares dans un jardin ouvert à tous les amateurs. Cet excellent homme mourut à Padoue, le 22 décembre 1724, laissant un grand traité de botanique, qui fut publié par un de ses neveux, Dominique-Marie Clarici, sous ce titre : *Istoria e cultura delle piante che sono per il fiore più riguardevoli e più distinte per ornare un giardino, in tutto tempo dell' anno,* Venise, 1726, in-4°.

**CLARIUS**, moine de l'ordre de St.-Benoît, est auteur de la *Chronique de l'abbaye de St.-Pierre-le-Vif de Sens jusqu'en* 1125, continuée par un anonyme jusqu'à l'année 1184, et insérée dans le *Spicilége* de d'Achery, tome II, 705. Cet ouvrage peut être consulté avec fruit pour l'histoire de France.

**CLARIO** (ISIDORE) ou **CLARIUS**, évêque de Foligno en Ombrie, né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, fut un des plus savants prélats de son temps. Ses talents et son éloquence brillèrent au concile de Trente, en 1546, dans les discussions qui s'élevèrent sur l'autorité du texte et des versions de l'Écriture; et ce fut sur sa demande formelle que le concile déclara la Vulgate authentique. Élevé peu de temps après sur le siége de Foligno, Clarius mourut en 1555. On a de lui : *Vulgata editio Veteris et Novi Testamenti,* etc., Venise, 1542, 1557 et 1564, in-fol.; Dupin regarde ce travail comme un des plus savants et des plus utiles qui aient été faits sur la Bible; des *Scolies sur le Nouveau Testament et sur le Cantique des cantiques;* des *Discours latins* sur divers sujets de piété, et un *Recueil de Lettres*, publié par D. Maurice Piazzi, Modène, 1705, in-4°.

**CLARK** (JEAN), médecin écossais, né en 1744, entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien, et recueillit dans le cours de ses voyages des remarques qu'il publia en 1773, in-8°, sous ce titre : *Observations sur les maladies qui règnent le plus durant les voyages aux pays chauds;* en 1792, il donna une nouvelle édition de cet ouvrage avec des *Observations sur les fièvres,* qui le placent au rang des écrivains qui en ont traité avec le plus d'habileté. La ville de Newcastle lui doit la réforme de graves abus qui s'étaient introduits dans l'administration de son hôpital, et la création d'un dispensaire pour la classe indigente. Il mourut le 24 avril 1805. Outre les ouvrages déjà cités on a de lui : *Recueil de mémoires sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses,* etc., 1802, 2 parties in-12, et plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la Société médicale d'Édimbourg.

**CLARKE** (SAMUEL), l'un des plus savants orientalistes, né en 1623 à Brackley, prit ses grades à l'université d'Oxford, et fut nommé directeur de l'imprimerie de cet établissement. Il surveilla l'impression de la *Bible polyglotte* de Walton, et publia dans le 6e vol. ses *Variæ lectiones et observationes in chaldaïcam paraphrasim.* Ce savant modeste mourut le 27 décembre 1667. On a de lui: *Scientia metrica et rhythmica, seu Tractatus de prosodiâ arabicâ*, etc.; à la suite : *Carmen Tograï* dans l'édition donnée par Pococke, Oxford, 1661, in-8°, et il a laissé en manuscrit quelques ouvrages, dont l'un, *Paraphrastes chaldæus in librum Paralipomenon,* a été fort utile à Castell pour son *Lexicon heptaglotton.*

**CLARKE** (SAMUEL), théologien de l'Église anglicane, se distingua par son talent pour la chaire sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II, et mourut le 25 décembre 1682. Ses ouvrages sont encore estimés aujourd'hui en Angleterre; les principaux sont : *Vies de quelques personnages éminents du siècle passé,* Londres, 1683, in-fol.; *Vies des théologiens puritains; le Martyrologe; la Moelle de l'histoire ecclésiastique*, in-fol. et in-4°. On lui attribue une *Vie de la reine Élisabeth*, Londres, 1682, in-12.

**CLARKE** (SAMUEL), fils du précédent, né en 1627, fut forcé par Cromwell de renoncer à l'emploi qu'il exerçait au collége de Pembroke, à Cambridge, se livra à l'étude des livres saints, et mourut dans la retraite le 24 février 1701 à 74 ans. Il a laissé quelques ouvrages écrits en anglais, entre autres *Concordance de la Bible; Traité de l'autorité de l'Écriture sainte.*

**CLARKE** (GUILLAUME), médecin anglais, mort à Spetney, près de Londres, en 1684, a composé en anglais l'*Histoire naturelle du nitre,* Londres, 1670, in-8°, traduite en latin, Francfort, 1675, in-8°.

**CLARKE** (JÉRÉMIE), musicien anglais, né vers 1668, mort en juillet 1707, gentilhomme extraordinaire, organiste de la chapelle royale, a composé plusieurs *hymnes* et *chants d'église* pleins de la dignité et de la noblesse du genre. Il a aussi mis en musique plusieurs chansons, dont une entra dans *le Mendiant* de Gray, le premier opéra joué à Londres en anglais. Clarke avait eu le malheur de devenir amoureux d'une personne infiniment au-dessus de lui sous les rapports de la naissance et de la fortune : désespérant d'obtenir sa main, il résolut de mettre fin à sa vie. S'étant rendu pour exécuter ce dessein dans un endroit écarté, Clarke jeta une guinée en l'air pour décider s'il devait se

noyer ou se pendre. Le sort refusa de lui répondre ; la pièce se ficha en terre : Clarke prit alors un troisième parti, et se brûla la cervelle.

**CLARKE** (Jean), graveur, né en Écosse vers 1650, a exécuté les portraits des personnages les plus distingués de son temps. Il a représenté dans une seule planche Guillaume, prince d'Orange, et Marie, son épouse ; Charles II, la reine, le prince Robert, le duc d'York, le prince duc de Montmouth et le général Monck. Cette estampe est un véritable monument historique. Clarke a laissé en outre 12 pièces remarquables par leur originalité et la vérité des parodies qu'elles représentent ; elles sont connues sous le titre de *The humors of Harlequin ;* cet artiste mourut à Londres en 1721.

**CLARKE** (Guillaume), contemporain du précédent, a gravé au burin et en manière noire. On cite comme son meilleur ouvrage un portrait de George, duc d'Albemale, d'après François Barlow.

**CLARKE** (Samuel), célèbre philosophe et théologien anglais, né à Norwich, le 11 octobre 1675, mécontent des traités qu'on mettait alors entre les mains des jeunes gens dans les écoles de philosophie, avait à peine terminé ses études qu'il publia la traduction latine de la *Physique de Rohault,* en y joignant des notes qui mettaient cet ouvrage au niveau de la science. Cette traduction, réimprimée plusieurs fois et toujours avec de nouvelles améliorations, obtint un honneur bien rare, celui d'être traduite elle-même en anglais. Clarke, qui se destinait à l'état ecclésiastique, étudia la théologie, devint chapelain de l'évêque de Norwich, et chargé, de prêcher à St.-Paul en 1704, y prononça sur l'*existence et les attributs de Dieu* huit sermons qui sont regardés comme la plus belle et la plus forte démonstration de cette grande vérité. L'année suivante il donna huit autres sermons sur *les preuves de la Religion naturelle et de la Religion révélée,* qui n'eurent pas moins de succès que les premiers. Nommé en 1706 curé d'une paroisse de Londres, il devint chapelain de la reine Anne, et, en 1709, recteur de Saint-James. Ce professeur philosophe mourut le 17 mai 1729. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées à Londres, 1738, 4 vol. in-fol.; la plupart des écrits qui en font partie avaient déjà été imprimés séparément ; les principaux sont : les *Sermons* dont on a parlé, traduits en français par Ricotier, Amsterdam, 1721, 3 vol. in-8°, sous ce titre : *Traité de l'existence de Dieu et de ses attributs ;* cette traduction a été réimprimée plusieurs fois ; *Doctrine de l'Écriture concernant la Trinité;* cet ouvrage lui attira quelques désagréments ; *Essais sur le baptême, la confirmation et la pénitence,* 1699 ; 70 *Sermons,* 1724, in-8° ; *Correspondance avec Leibnitz sur la philosophie et la religion, et sur la liberté et la nécessité,* 1717. On lui doit aussi : une *Traduction* en latin du *Traité d'optique de Newton,* 1706, in-8° ; une très-belle édition des *Commentaires de César,* Londres, 1712, in-fol., figures ; *l'Iliade,* avec des notes, et une traduction latine pour l'instruction du duc de Cumberland, ibid., 1729-32, in-4° ; *l'Odyssée,* ibid., 1740, 2 vol. in-4° ; ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble, 1735 et 1758, in-8°.

**CLARKE** (Jean), théologien, frère du précédent, curé de la cathédrale de Norwich, chapelain ordinaire du roi, et doyen de Salisbury, mort en 1759, a publié des sermons sous le titre de l'*Origine du diable,* 2 volumes.

**CLARKE** (Jean), docteur en théologie, principal du collége de Hull dans le Yorskhire, a traduit en anglais la *Physique* de Rohault avec les notes de Samuel Clarke, Londres, 1725. L'année suivante il publia contre Wollaston, etc., *les Fondements de la morale,* considérés dans la théorie et la pratique ; mais l'ouvrage qui l'a fait connaître est *l'Introduction à la syntaxe latine,* ouvrage traduit sur la 6e édition anglaise, Genève, 1745, in-8°, et depuis par Wailly. Cette dernière traduction a été réimprimée plusieurs fois. Clarke a donné des traductions anglaises d'Eutrope, Cornélius Népos, Florus, Justin, Ovide, Suétone, Salluste.

**CLARKE** (Guillaume), théologien anglais, né en 1696 dans le Shropshire, fut recteur de l'université de Buxted en Essex, prébendier de Chichester, vicaire d'Ampost, et mourut en 1771. Son principal ouvrage, intitulé : *Connexion of the Roman, Saxon and English coins,* Londres, 1767, in-4°, traite des rapports des monnaies saxonnes et anglaises à la monnaie romaine ; il est savant et fort recherché des curieux.

**CLARKE** (Edward), fils du précédent, lui succéda dans le rectorat de Buxted, puis, nommé chapelain du comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, écrivit des *Lettres sur la nation espagnole,* publiées en 1763, et traduites par Imbert, 1770, 2 vol. in-12. Clarke mourut en 1786 laissant quelques autres *opuscules.*

**CLARKE** (Henri-Jacques-Guillaume), comte, puis duc de Feltre, maréchal de France, etc., né à Landrecies, le 17 octobre 1765, entra comme cadet à l'école militaire de Paris, le 17 septembre 1781 ; fut nommé sous-lieutenant au régiment de Berwick, le 11 novembre 1782, cornette blanc dans le 5e de hussards, le 7 septembre 1784, et capitaine dans le 16e de dragons, le 11 juillet 1790. Il résigna peu après ces fonctions, essaya de la diplomatie, s'en dégoûta, reprit son grade, fut réformé, rappelé et admis, le 5 septembre 1791, comme capitaine de première classe dans le 14e de dragons. Nommé le 5 février 1792, lieutenant-colonel au 2e régiment de cavalerie, il se rendit à l'armée du Rhin, contribua à la prise de Spire, et fit mettre bas les armes à une partie des troupes qui défendaient la place. Il continua la campagne, suivit Custine à Francfort, repoussa les Prussiens sur la Nahe, et fut général de brigade provisoire à l'affaire de Hercheim. Chargé, en cette qualité, du commandement des trois régiments de dragons, qui combattaient à l'avant-garde, il fut presque aussitôt nommé chef de l'état-major général, suspendu, destitué comme noble et jeté dans les cachots. Sa détention néanmoins dura peu, il fut rendu, au bout de quelques mois, à la liberté, mais il ne put, malgré toutes ses démarches, faire révoquer la décision qui l'éloignait du service. Il se retira en Alsace, se lassa de l'inaction à laquelle il était condamné, vint à Paris, et réussit enfin à faire lever la suspension qui l'excluait des rangs. Confirmé, le 1er mars 1795, dans le grade dont il n'avait été revêtu que d'une manière provisoire, il fut nommé, le même jour, chef du bureau topographique du ministère de la guerre. Le zèle qu'il apporta dans ses nouvelles fonctions lui mérita la confiance du Directoire qui le fit général de division, le

17 décembre suivant, et le chargea de surveiller Bonaparte, dont les victoires lui portaient ombrage. Clarke se rendit en Italie; mais pénétré, subjugué dès son début, il se livra au général dont il devait surveiller la conduite, et le servit de tous ses moyens. Le gouvernement ne tarda pas à se convaincre que son agent lui était infidèle. Il le rappela, ne fut pas écouté; adressa au général Joubert l'ordre de l'arrêter, et ne fut pas mieux obéi. Clarke éluda, se prévalut de ses instructions patentes, continua de négocier, et attacha son nom au traité de Campo-Formio. Il revint en France, et essuya toute la colère du Directoire. Il fut remplacé, mis à la réforme, et resta sans fonctions jusqu'au 18 brumaire. Rappelé, après cette journée fameuse, au bureau topographique, il fut fait, peu de temps après, chef du dépôt de la guerre, et chargé de diriger, sur leur patrie, les prisonniers russes. Il se rendit ensuite dans le département de la Meurthe, dont il prit le commandement; entama les négociations de Lunéville, fut nommé ambassadeur près du roi d'Étrurie, et partit pour sa destination. Rappelé après une résidence de trois ans près de ce prince, il fut admis au conseil d'État, créé secrétaire du cabinet pour la guerre et la marine. L'invasion de la Bavière eut lieu sur ces entrefaites, Clarke rentra dans l'armée active, passa le Rhin, assista à la bataille d'Ulm, et fut nommé gouverneur de Vienne, ainsi que de la basse Autriche, de la Styrie, et de la Carinthie. Il s'acquitta de ces fonctions avec habileté, fut fait grand officier de la Légion d'honneur, et chargé de présider à la délimitation des frontières du Brisgaw qui touchait au Wurtemberg et au grand-duché de Bade. Il fixa les limites respectives de ces deux États, revint à Paris, entra en conférences avec M. d'Oubril, et aplanit toutes les difficultés qui divisaient la France et la Russie. Un traité fut conclu, mais Alexandre refusa de ratifier les conditions qu'avait souscrites son plénipotentiaire. Fox mourut, la guerre éclata avec la Prusse, et la bataille d'Iéna eut lieu. Clarke, qui avait pris part à cette journée célèbre, fut nommé gouverneur d'Erfurt, et passa, bientôt après, à Berlin avec les mêmes fonctions. Il commanda, pendant un an, cette capitale, se montra ferme, modéré, intègre; échangea les ratifications du traité de paix conclu entre la France et la Saxe, et fut appelé au ministère de la guerre le 19 août 1807. Laborieux, actif, il imprima une impulsion rapide à l'administration qui lui était confiée, et mit un ordre rare dans toutes les branches du service. La correspondance des corps, l'organisation des troupes, les mouvements, les projets, il voyait tout, suffisait à tout. Aucun mémoire ne sortait de son cabinet sans surcharges, aucune mesure n'était adoptée sans porter des traces de la discussion à laquelle elle avait été soumise. Ce fut surtout lorsque les Anglais débarquèrent à Flessingue qu'il déploya toute l'énergie, toute l'activité qu'il avait reçues de la nature. En moins de huit jours, il assembla, opposa à Chatham 20,000 Français, et il ne s'en était pas écoulé quinze que 40,000 combattants se pressaient autour d'Anvers. Ce rapide déploiement de forces lui valut les éloges de Napoléon et le titre de duc de Feltre. Il continua d'administrer pendant les campagnes d'Espagne et de Russie, donna, après les désastres de Moscou, une nouvelle preuve de l'élan qu'il savait imprimer à son administration. Mais son activité, son dévouement, semblèrent s'éteindre après la journée de Leipzig. Il montra dès lors de la mollesse, de l'indécision, et n'offrit plus, à la défense du territoire, ce luxe de moyens qu'il avait tant de fois présentés à l'invasion. Il mit beaucoup d'empressement à déterminer Marie-Louise à quitter Paris, s'autorisa constamment d'une lettre de l'empereur qu'il ne montra jamais, triompha des hésitations de la régente, et suivit cette princesse à Blois. Il apprit bientôt l'insurrection du sénat, adhéra à la déchéance, et fut créé pair. Au retour de l'île d'Elbe le duc de Feltre se rendit à Gand, reçut une mission de Louis XVIII, passa en Angleterre, revint en France, fut nommé gouverneur de la 9ᵉ division militaire, membre du conseil privé, et enfin rappelé au ministère de la guerre. Il signala sa nouvelle administration par les mesures les plus sévères; il institua les cours prévôtales, imagina les catégories, désola l'armée, fut fait maréchal, résigna le portefeuille sur la fin de 1817, et alla mourir dans sa terre de Neuville le 28 octobre de l'année suivante.

**CLARKE** (Édouard-Daniel), célèbre voyageur anglais, né en 1768 à Chichester, était petit-fils de Guillaume Clarke, auteur du *Traité* des monnaies; il prit ses grades à Cambridge en 1790; accompagna peu de temps après lord Berwich dans son tour d'Europe, et fit en 1799, avec M. Crips, un second voyage dans lequel il visita tout le nord de l'Europe, l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. De retour en Angleterre en 1802, avec une collection considérable de minéraux, de manuscrits et d'antiquités précieuses, il s'occupa de mettre en ordre ses richesses, et fit hommage de la statue de Cérès Éleusine à la bibliothèque de Cambridge et du tombeau d'Alexandre au musée britannique. Plus tard il entra dans les ordres, et fut nommé recteur de Harlton. Une chaire de minéralogie fut créée pour lui, en 1818, à l'université de Cambridge, dont il devint quelques années après bibliothécaire. La rédaction de ses ouvrages partagea le reste de sa vie, avec les fonctions de sa place, et il mourut le 9 avril 1822. Outre une dissertation sur la statue cossale de Cérès, on a de lui, en anglais: *Promenade dans la partie méridionale de l'Angleterre*, le pays de Galles et une partie de l'Irlande, pendant l'été de 1791, Londres, 1793, in-8°, fig., très-rare; le *Tombeau d'Alexandre*, ou dissertation sur le sarcophage découvert à Alexandrie et maintenant au musée britannique, 1805, in-4°; *Marbres grecs* des côtes du Pont-Euxin, de l'Archipel et de la Méditerranée, déposés à la bibliothèque de Cambridge, 1809, in-8° et in-4°; *Voyages* dans diverses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, 1810-23, 6 vol. grand in-4°; Londres, 1816-20, 11 vol. in-8°: cette édition ne reproduit que les 5 premiers volumes in-4°. Les 2 premiers ont été traduits en français, imprimerie impériale, 1812, très-rare, Paris, 1813, 3 vol. in-8°, avec cartes et planches. Ces relations de voyages sont au nombre des plus curieuses et des plus instructives que l'on ait publiées en Angleterre. On peut joindre à cette collection la *Vie* de Clarke par le révérend Williams Otter, Londres, 1824, in-4°.

**CLARKE** (le docteur Adam), né en 1760 à Magherafelt, en Irlande, se distingua dans sa jeunesse par d'heureuses dispositions qui attirèrent sur lui l'attention de

John Wesley, fondateur de la secte des méthodistes, dont il devint un des coadjuteurs. Chargé par le réformateur d'aller prêcher dans diverses parties de l'Angleterre, Clarke entouré partout d'une foule immense, eut un succès prodigieux. Cette vie nomade cessa en 1805; il revint à Londres, où, pendant plusieurs années, il se livra à l'étude de la bibliographie, science sur laquelle il publia vers cette époque plusieurs ouvrages importants. En 1807, il fut nommé garde des archives publiques, et fit un rapport fort remarquable sur la compilation et la continuation de ces archives. Quelques années après, il mit le sceau à sa réputation, par la publication de son fameux *Commentaire sur les saintes Écritures*, 1810-26, 8 vol. in-4°. Ses immenses travaux ne lui permettaient plus, depuis longtemps, de prêcher; mais il surveillait les progrès du méthodisme dans toutes les parties du monde. Comme prédicateur, Clarke avait un talent remarquable; comme savant, il est peu d'hommes qu'on puisse lui comparer pour l'étendue des connaissances, surtout dans les langues sacrées et orientales. Il mourut le 26 août 1832, à l'âge de 72 ans.

**CLARKE** (Henri), mathématicien anglais, né en 1745 à Salford, près Manchester. Il fit de bonnes études au séminaire de Sedburgh, et, lorsque la société de Manchester se forma, il y fut appelé comme professeur de mathématiques et de philosophie naturelle. En 1802, Clarke entra, sous le même titre, au collége militaire de Marlow, et mourut à Islington, le 30 avril 1818. Il a publié en anglais divers *Traités* de mathématiques; *Tables des langues, ou Grammaire portugaise, espagnole, italienne, française, latine*, etc.; une *Introduction* à la géographie, etc., etc.

**CLARKE** (Jonas), ministre anglo-américain, né à Newton, en 1730, mort en 1805, après avoir exercé son ministère à Lexington, pendant 50 ans; on ne connaît de lui que deux *Sermons* et un *Discours sur le combat de Lexington*, 1781.

**CLARKSON** (David), théologien anglais, mort en 1687, à l'âge de 66 ans, s'était livré spécialement à l'étude des antiquités ecclésiastiques. Il a écrit un *Traité sur l'état primitif de l'épiscopat*, Londres, 1681, in-4°, et un autre *sur la liturgie*, 1689, in-8° : tous deux ont été réunis dans une traduction française imprimée à Amsterdam, 1716, petit in-8°. Ses *Sermons* ont été publiés après sa mort, 1 vol. in-folio. Le célèbre Tillotson fut son élève.

**CLARUS** (Julius), célèbre jurisconsulte, né en 1525 à Alexandrie, reçut le lauréat doctoral à Pavie en 1550, et la même année fut nommé par le roi d'Espagne sénateur à Milan; il mérita la confiance et l'estime de Philippe II, et rendit à ce prince des services importants dans l'administration de ses États d'Italie. Appelé à Madrid avec le titre de conseiller d'État, il revenait en Italie, chargé d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater à Gênes, lorsqu'il mourut à Saragosse, le 13 avril 1575. Son corps fut rapporté à Milan, et inhumé dans l'église des Mineurs, où il s'était préparé un tombeau. Ses ouvrages, dont le plus important est intitulé : *Receptarum sententiarum opus*, ont été recueillis et imprimés plusieurs fois avec des commentaires. L'édition la plus récente est de Genève. Un ouvrage moins connu de Clarus est un *Traité de morale* qu'il avait composé en espagnol et qui fut traduit en italien par Buonlanti sous ce titre : *Ammaestramenti sopra el ben vivere*, etc., Florence, 1582, in-12.

**CLARY** (François de), jurisconsulte, était né vers 1550 à Alby, d'une famille qui a donné un premier président au parlement de Toulouse. Avocat général au grand conseil, il signala dans cette place son zèle pour la cause royale. Henri IV, usant de clémence envers les conseillers qui s'étaient jetés dans le parti de la Ligue, ordonna qu'ils seraient rétablis dans leurs offices; mais Clary soutint que la compagnie avait le droit de se montrer plus sévère que le monarque, et qu'elle devait refuser d'admettre dans son sein des parjures. Les services de Clary furent récompensés par une charge de conseiller au parlement de Toulouse. Il mourut dans cette ville en 1627. On connaît de Clary : *la Description de la belette*, en vers français, Lyon, 1578, in-8°; ce petit poëme, cité dans la *Bibliothèque* de Duverdier, est devenu fort rare; *Philippiques contre les bulles et autres pratiques de la faction d'Espagne*, Tours, 1592, in-8°.; ibid., 1611, in-8°.

**CLAUBERG** (Jean), philosophe, né en 1622 à Solingen dans le duché de Berg, fut l'un des premiers qui propagèrent en Allemagne la philosophie de Descartes. Nommé professeur à Herborn, puis à Duisbourg, il y mourut le 31 janvier 1665. Ses *OEuvres philosophiques*, précédées de sa *Vie* par J.-Ch. Hennius, ont été publiées par J.-Th. Schalbruch, Amsterdam, 1693, 2 vol. in-4°. On y distingue sa *Logica vetus et nova*, dont il existe une jolie édition elzévirienne, Amsterdam, 1658, in-12. Clauberg s'occupa d'un ouvrage très-curieux : *De causis linguæ germanicæ;* mais il n'en a publié qu'un fragment sous ce titre : *Ars etymologica Teutonum è philosophiæ fontibus derivata*, Duisbourg, 1663, in-8°, inséré dans les *Collectanea etymologica* de Leibnitz.

**CLAUDE** (Tiberius Drusus), fils de Drusus, et d'Antonia la jeune, reçut le jour à Lyon, l'an de Rome 744; il porta d'abord le surnom de *Germanicus*, si illustré par son frère aîné. Son enfance et sa première jeunesse se passèrent dans les maladies et les infirmités : son corps en fut affaibli; ses facultés morales le furent encore davantage. Toute sa vie, il lui resta une timidité et une faiblesse qui allait jusqu'à l'imbécillité. Sa mère, qui était aussi sévère que vertueuse, le repoussait comme indigne d'elle par sa stupidité. Auguste craignit toujours de l'exposer aux regards du public : aussi il n'arriva au consulat qu'à l'âge de 46 ans. Le sanguinaire Caligula le laissa vivre, parce qu'il n'en craignait rien. Claude était dans le palais de cet empereur, quand celui-ci fut assassiné. La terreur le fit fuir; il alla se cacher derrière des tapisseries : un soldat l'y découvre, l'en retire tremblant, et le salue empereur. D'autres soldats suivent cet exemple, et l'entraînent au camp des prétoriens, où il est proclamé successeur de Caligula. Au premier bruit de la mort de ce prince, le sénat s'était assemblé; il voulait profiter de l'occasion pour rétablir l'ancienne forme du gouvernement; mais ses délibérations se prolongeant sans qu'il y eût rien d'arrêté, le peuple se joignit aux soldats chargés de la garde de Rome, et tous ensemble demandèrent, à grands cris au sénat, un empereur. Il fallut céder, et nommer celui-là même que les troupes avaient choisi. Agrippa, roi de Judée, contribua beaucoup, par ses con-

seils et sa fermeté, à cette élection. Claude, à son avénement à l'empire, avait 50 ans. Son premier acte d'autorité fut de faire mettre à mort plusieurs de ceux qui avaient eu part au meurtre de Caligula, entre autres, Chéréa, chef de la conspiration. Les commencements de son règne furent, comme les commencements de beaucoup d'autres, marqués par la clémence et la justice. Il abolit la loi de lèse-majesté, diminua le poids des impôts, et rappela tous ceux qui avaient été exilés ou déportés, particulièrement Agrippine et Julie, ses nièces. Il rendit aux rois Mithridate, et Antiochus de Comagène, leurs États, dont ils avaient été injustement dépouillés. Il donna le Bosphore à un autre Mithridate et la Cilicie à Polémon. Il augmenta les États d'Agrippa, roi de Judée, et donna le royaume de Chalcis à Hérode, frère de ce prince. Mais, dès la seconde année de son gouvernement, il fut assez faible pour se mettre à la discrétion de ses affranchis Pallas, Narcisse et Calixte, et surtout de Messaline, sa femme, qu'il aimait éperdument. Plusieurs personnages de la famille impériale et deux Julie, furent les premières victimes de cette femme impudique et cruelle. Le danger auquel les grands se trouvaient exposés par l'imbécillité de l'empereur, donna lieu à une révolte, dont Vinicien et Scribonien furent les chefs. La mort de ce dernier, tué par ses soldats, mit fin à ce soulèvement. L'événement militaire le plus remarquable du règne de Claude fut une descente en Bretagne. Les Romains n'y avaient point paru depuis Jules-César. L'empereur, déterminé à faire la conquête de cette île, ordonna à Plautius, qui commandait dans la basse Germanie, d'y passer avec toutes ses troupes. Ce général s'étant avancé jusqu'à la Tamise, sans rencontrer beaucoup d'obstacles, écrivit à Claude qu'il y aurait du danger à aller plus loin. Sur cette lettre, le prince se mit aussitôt en marche à la tête de plusieurs légions, et alla joindre Plautius. Il passa la Tamise, battit les Bretons, et se rendit maître de plusieurs places. Après avoir désarmé les vaincus, il laissa son lieutenant continuer la guerre, et se rembarqua pour retourner à Rome. Le sénat lui décerna un triomphe, dont la magnificence fut extraordinaire, et on lui donna le nom de *Britannicus*, que son fils prit en même temps. On vit le palais de l'empereur surmonté d'une couronne navale, comme marque de victoires gagnées dans une expédition par mer. Cette gloire ne pouvait racheter la honte dont l'impératrice le couvrit par son dernier excès. Le fait serait incroyable s'il n'était attesté par tous les historiens. Messaline passionnément éprise de Silius, le plus bel homme qu'il y eût à Rome, avec lequel elle vivait publiquement dans un commerce criminel, compta assez sur la stupidité de son mari pour oser épouser son amant, avec les solennités ordinaires, en présence du sénat, des chevaliers, du peuple et des soldats. Claude était à Ostie. Narcisse le fit informer de ce qui se passait. Il fut si effrayé, qu'il s'écria « qu'il allait cesser d'être empereur. » L'affranchi, qui menait tout, entraîna le malheureux Claude au camp des prétoriens, où il fit un discours qui lui avait été dicté par Narcisse. Tous les soldats s'écrièrent qu'il fallait punir les coupables. L'ordre en fut donné. Aussitôt Silius et plusieurs autres amants de Messaline furent mis à mort. Ces exécutions apaisèrent la colère et les frayeurs de Claude ; il revint dans son palais, où il se livra une partie de la nuit suivante à la débauche avec ses affranchis, et donna ordre ensuite qu'on dit à *la misérable*, c'est ainsi qu'il appelait Messaline, de paraître le lendemain devant lui pour se justifier. Narcisse, impatient de la faire périr, notifia au tribun et aux centurions chargés du message de l'empereur, que l'ordre était de la mettre à mort, et il les fit accompagner d'un affranchi qui lui était dévoué, pour en assurer l'exécution. Messaline, ayant essayé vainement de se frapper d'un poignard, le tribun, sans dire un seul mot, la tua d'un coup d'épée qui lui traversa le corps. Claude se trouvait à table quand on lui annonça que sa femme n'était plus. Il ne s'informa pas de quelle manière elle avait péri ; mais il demanda à boire, et resta à table sans manifester alors, ni les jours suivants, aucun sentiment de joie ni de tristesse, quoiqu'il vît ses enfants pleurer. Suétone dit même que quelques jours après, soupant avec ses amis, il demanda pourquoi Messaline ne se trouvait pas à table. Claude, sentant qu'il avait été malheureux dans toutes les unions qu'il avait contractées, annonça au sénat qu'il resterait veuf, et il alla jusqu'à consentir qu'on lui ôtât la vie, s'il manquait à ce vœu ; mais bientôt il changea de résolution. Plusieurs femmes de distinction briguèrent le rang d'impératrice. Agrippine, nièce de Claude, l'emporta sur ses rivales. Il n'y avait pas encore d'exemple d'un oncle qui eût épousé sa nièce. L'empereur voulut que son union fût autorisée par décret du sénat. Cédant bientôt aux importunités de la nouvelle impératrice, il donna Octavie, sa fille, fiancée à Silanus, en mariage à Domitius (Néron), fils d'Agrippine, et adopta même cet enfant, qui devait être si fatal à Britannicus, son propre fils. Comme ce malheureux empereur n'était pas cependant sans esprit ni sans âme, il sentit enfin la faute qu'il avait faite en épousant Agrippine et en adoptant Néron ; il en vint jusqu'à s'attendrir sur Britannicus, et dit, en l'embrassant, « qu'il souhaitait de le voir bientôt en âge de prendre la robe virile, pour que les Romains pussent un jour être gouvernés par un véritable césar » Mais retombant dans ses frayeurs, ou dans son apathie, il se laissait indignement maîtriser par Agrippine et par ses affranchis. Il porta, à l'égard de ces derniers, l'aveuglement jusqu'à égaler leur pouvoir au sien dans l'administration des affaires. Les regrets que Claude avait exprimés, ce qu'il avait dit une fois, qu'il était de sa destinée de souffrir les désordres de ses femmes et de les punir à la fin, tout cela donna des alarmes à Agrippine ; elle résolut de prévenir les desseins de l'empereur, qui tomba malade à cette époque. Elle n'était plus embarrassée que du genre de poison qu'elle emploierait ; elle craignait un effet ou trop prompt ou trop lent. Locuste, fameuse empoisonneuse, fut l'agent qu'elle employa. Cette femme prépara le poison qu'un eunuque, officier de la bouche, servit à l'empereur dans un ragoût de champignons. L'effet ne répondant point à l'attente d'Agrippine, cette princesse eut recours à un certain Xénophon, médecin qu'elle avait gagné, lequel, sous prétexte de faciliter les vomissements de l'empereur, lui mit dans la gorge une plume imprégnée d'un venin qui le tua sur-le-champ. Tel est le récit de Tacite. D'autres historiens racontent le fait avec des circonstances différentes. Ce qui est constant, c'est que

Claude mourut à Rome, empoisonné par Agrippine, le 13 octobre de l'an 808 (54 de J. C.), dans sa 64e année, après un règne de près de 14 ans. Nous n'avons pas parlé de guerres qui eurent lieu, soit en Germanie, soit en Bretagne, parce qu'elles ne produisirent pas de grands événements.

**CLAUDE** (Marcus-Aurelius-Flavius), surnommé le *Gothique*, naquit en Illyrie ou en Dalmatie, de parents inconnus. Il était d'une grande taille et d'une force athlétique. Sous Dèce, il servit en qualité de tribun des soldats. Cet empereur, qui connaissait son mérite, le chargea de garder le passage des Thermopyles, et de défendre le Péloponèse contre les barbares. Valérien fit plus : il le combla de présents, et lui donna le commandement général de toute l'Illyrie. Gallien qui ne l'aimait pas, l'employa cependant, et le chargea conjointement avec Marcien, l'un de ses lieutenants, de la guerre importante contre les Goths. Cet empereur étant devenu insupportable par sa tyrannie et ses dissolutions, Marcien et d'autres chefs conspirèrent contre lui, et le firent tuer par des assassins qu'ils apostèrent. Les soldats proclamèrent empereur Claude, comme étant l'homme le plus digne de la pourpre. Aussitôt après son élection, Claude écrivit au sénat pour l'en informer. La nouvelle arriva le 24 mars de l'an 268. Le sénat s'assembla sur-le-champ, et ratifia le choix de l'armée par des acclamations qui se répétaient jusqu'à 60 et 80 fois. Le premier soin du nouvel empereur fut de marcher contre Auréole, qui, révolté contre Gallien et poursuivi par lui, s'était retiré dans Milan. Il refusa fièrement de consentir à aucun accommodement avec le rebelle ; le força de combattre, et le défit. Claude, après cette expédition, se rendit à Rome, où il paraît qu'il resta jusqu'à la fin de l'année. Au commencement de la suivante, il fit de grands préparatifs de guerre. L'empire se trouvait alors dans une crise violente. Tétricus, général romain révolté, occupait la Gaule et l'Espagne ; Zénobie, la fameuse reine de Palmyre, étendait sa domination jusque sur l'Égypte ; les provinces de l'intérieur étaient infestées par les peuples septentrionaux. Ne pouvant faire la guerre à la fois à tous ces ennemis de l'empire, Claude s'attacha d'abord à le délivrer des barbares. C'était surtout des Goths qu'il s'agissait. Sous Gallien, ils avaient été vaincus, mais non pas défaits. Marcien s'était opposé à ce que Claude les poursuivît dans leur fuite. Ils reparurent avec de plus grandes forces. Toutes les peuplades de cette nation s'étant réunies formèrent une armée de 320,000 combattants. Leur flotte était de 2,000 voiles. Après s'être portés sur plusieurs points, avoir fait les siéges de Cassandrée et de Thessalonique qu'ils levèrent à l'approche de Claude, ils gagnèrent la Macédoine. L'empereur les suivit, mais ne put les atteindre qu'à Naïssus, aujourd'hui Nissa, dans la Servie. Là, il leur livra une bataille qui fut très-sanglante. Les Romains plièrent en plus d'un endroit ; mais un détachement de leur armée, ayant pénétré par des chemins jugés impraticables, prit les ennemis en flanc et à dos. Cette attaque inopinée décida de la victoire. Les Goths lâchèrent pied et prirent la fuite, laissant 50,000 morts sur le champ de bataille. Cette fois, Claude poursuivit les vaincus jusqu'à ce qu'il les eut détruits ou dispersés. Les Goths rallièrent leurs débris, et firent tête aux Romains. Il fallut que ceux-ci fissent plus d'une fois encore des prodiges de valeur pour abattre leurs ennemis. Les restes se réfugièrent dans les gorges du mont Hæmus, où la famine et les maladies les exterminèrent. Leur flotte éprouva toutes sortes de désastres, et disparut. Claude écrivit lui-même à Bocchus, commandant l'Illyrie, qu'il avait détruit 320,000 Goths, et coulé à fond 2,000 navires. La contagion, qui avait achevé la ruine des barbares, se mit dans l'armée romaine : l'empereur en fut atteint. Il mourut à Sirmium, vers le mois de mai 270, dans la 3e année de son règne, âgé de 56 ans. Il paraît que, pendant le peu de temps qu'il gouverna sans être absorbé par les soins de la guerre, il fit de bonnes lois et des actes d'une sage administration. Il était cher au sénat, au peuple, aux soldats, et il en fut vivement regretté.

**CLAUDE** (St.), 25e ou 29e évêque de Besançon, vers le milieu du 7e siècle, appartenait à l'une des plus anciennes familles de la haute Bourgogne. Les règlements qu'il établit dans son diocèse, les efforts qu'il fit pour y ranimer le goût des lettres et la pratique des vertus chrétiennes, le placent au rang des prélats les plus distingués qui aient gouverné l'Église de Besançon. Il mourut vers l'an 697. Son corps, retrouvé au 13e siècle, a été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'en 1794. La *Vie* de ce prélat, par un contemporain, est imprimée dans le Recueil de Bollandus, au 6 juin, avec les éclaircissements de P. Fr. Chiflet, sous le titre d'*Illustrationes S. Claudianæ*. On a plusieurs autres *Vies* de saint Claude en français et en italien.

**CLAUDE**, évêque de Turin, était Espagnol d'origine. Disciple de Félix d'Urgel, il acquit une connaissance approfondie des livres saints. On a de lui des *Commentaires* manuscrits sur le Lévitique, sur le livre de Ruth et sur d'autres parties de l'Écriture ; un écrit intitulé : *Exposition de l'épître aux Gaulois*, et une *Apologie contre Théodomir*, qui l'avait accusé d'être iconoclaste. Cet ouvrage, dans lequel Claude attaquait le culte de la croix, fut réfuté par Jonas, évêque d'Orléans, par Dungal, moine de Saint-Denis, et en 825, peu de temps après la mort de son auteur, condamné par le concile de Paris.

**CLAUDE**, auteur d'une chronique *Juxta hebraicam sacrorum codicum veritatem*, écrite en 714 et imprimée en 1657 dans la *Nova bibliotheca manuscriptorum*, était aussi, suivant le P. Labbe, évêque de Turin.

**CLAUDE**, artiste français, fort habile dans l'art de peindre sur verre, né vers 1470, fut appelé en Italie par le Bramante, architecte de Jules II, pour orner les vitraux du Vatican de sujets historiques. Claude, aidé par un frère dominicain nommé Guillaume, termina ce premier travail, et peignit ensuite dans l'église de Santa-Maria del Popolo deux vitraux représentant des sujets tirés de l'histoire de la Vierge. Les premiers ont été brisés par les Impériaux en 1527 ; les seconds étonnent encore par la vivacité des couleurs.

**CLAUDE** (Jean), célèbre ministre protestant, né en 1619 à la Sauvetat dans l'Agénois, étudia la philosophie et la théologie à Montauban, et fut reçu ministre en 1645. Après avoir gouverné les Églises de la Teyne et de Saint-Afrique, et exercé les fonctions de pasteur à Nîmes pendant 8 années, Claude se vit frappé d'interdiction, sous

prétexte qu'il s'opposait à la réunion projetée des calvinistes à l'Église catholique; il vint à Paris et fut attaché au consistoire de Charenton depuis 1666 jusqu'à la révolution de l'édit de Nantes en 1685, époque à laquelle il fut forcé de se retirer en Hollande. Il y fut honorablement accueilli par le prince d'Orange qui lui assigna une pension, et mourut à la Haye le 13 janvier 1687. Claude a été sans contredit le plus subtil et le plus éloquent théologien protestant de son temps; ses controverses avec Bossuet, avec Nicole et avec Arnauld, prouvent une grande facilité d'élocution et une force de raisonnement digne de tels adversaires. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, de *Traités de théologie* et de *Sermons*. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Réponse aux deux Traités intitulés : la Perpétuité de la Foi*, 1665, in-8°; 1667, in-12; *Réponse au livre du P. Nouet sur l'eucharistie*, Amsterdam, 1668, in-8°; *Réponse au livre de M. Arnauld : la Perpétuité de la foi de l'Église catholique*, 1670, in-4°; 1671, 2 vol. in-8°; *Défense de la Réformation*, 1673, in-4°; 1680-1683, 2 vol. in-18; *Réponse au livre de M. de Meaux, intitulée : Conférence avec M. Claude*, 1683, in-8° et in-12. Nicéron donne la liste de ses ouvrages, tome IV de ses *Mémoires*; mais elle est incomplète. Un *Abrégé de la vie de Claude* a été publié par Ladevèze, pasteur à la Haye, Amsterdam, 1687, in-12.

**CLAUDE** (Isaac), fils du précédent, né le 15 mars 1653 à Saint-Afrique, exerça quelque temps le ministère en France, et fut ensuite appelé à la Haye, où il mourut pasteur à l'Église wallonne le 29 juillet 1695. On lui doit des éditions de plusieurs des écrits de son père et une nouvelle galante intitulée : *le Comte de Soissons*, Cologne, 1699, in-12; 2e édition, 1706. C'est, dit-on, l'histoire véritable du comte de Soissons, tué en 1641 sous les murs de Sedan.

**CLAUDE** (Jean-Jacques), fils du précédent, né à la Haye le 16 janvier 1684, cultiva d'abord la littérature, et composa fort jeune deux dissertations qui plus tard ont été réunies sous ce titre : *Claudii dissertationes de salutationibus veterum, cui addita est diatriba de nutricibus et pædagogis*, Utrecht, 1702, in-12. Ce petit vol. est rare. Il étudia ensuite la théologie, fut nommé pasteur à Londres, et mourut le 27 février 1712, à 28 ans. Le recueil de ses *Sermons sur l'unité sainte* a été publié par son frère, Genève, 1724, in-8°. Une *Vie* qu'il avait composée de David Martin, son tuteur, est imprimée dans le tome XXI des *Mémoires* de Nicéron.

**CLAUDE D'ABBEVILLE** (Clément FOULLON, plus connu sous le nom du P.), capucin, fut l'un des quatre missionnaires qui partirent en 1612 avec Razilly, lieutenant général du roi aux Indes occidentales, pour former un établissement au Brésil. Dès que la mission fut établie, il revint en France solliciter des secours. Son âge ne lui permit pas de retourner au Brésil, et il passa le reste de sa vie à Paris, où il mourut en 1632. C'est le P. Claude qui avait fait bâtir le couvent de son ordre à Abbeville, et il en était gardien en 1606. On doit à ce bon religieux, l'*Histoire de la mission des Pères capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, etc., Paris, 1614, in-12. Quoique crédule, l'auteur est si exact et si judicieux, que Buffon et Bernardin de Saint-Pierre le citent avec confiance. La *Vie de sainte Colette, vierge de l'ordre de Sainte-Claire*, Paris, 1819, in-12, et 1628, in-8°, n'est point du P. Claude, mais d'un de ses confrères, le *P. Silvère d'Abbeville*, bon prédicateur, dont le nom de famille était *Boutard*.

**CLAUDE DE FRANCE**, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, née à Romorantin en 1499, fut fiancée en 1506 à François de Valois (François Ier) et mariée à ce prince le 14 mai 1514. Le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits au duché de Milan, constituèrent la dot de cette princesse. Ses vertus et sa douceur fixèrent pendant 10 années l'inconstance de son époux et lui méritèrent le surnom de *bonne reine*. Elle mourut au château de Blois le 20 juillet 1524, laissant 7 enfants, 3 princes et 4 princesses.

**CLAUDE DE FRANCE**, duchesse de Lorraine, née à Fontainebleau en 1547, était le 7e enfant de Henri II et de Catherine de Médicis; elle fut mariée en 1558 à Charles II, duc de Lorraine, dont elle eut une illustre postérité. Cette princesse mourut en 1575, à 28 ans, et fut enterrée dans l'église des Cordeliers à Nancy.

**CLAUDER** (Gabriel), médecin, né à Altenbourg (Saxe), le 28 août 1633, interrompit ses études pour satisfaire sa passion des voyages, parcourut la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, la Bohême et la Saxe, examinant avec soin les productions naturelles, et visitant les plus célèbres universités, ainsi que les établissements scientifiques, et de retour à Leipzig, y reçut le laurier doctoral en 1661. Nommé peu de temps après médecin de la duchesse de Saxe, puis des ducs Frédéric-Guillaume et Ernest Pie, il refusa les offres brillantes du marquis de Brandebourg pour l'attirer à Berlin, passa le reste de sa vie à faire des expériences ou rédiger ses observations, et mourut le 9 janvier 1691. Il croyait à la pierre philosophale, et a fait un livre dans lequel il démontre qu'un chrétien peut la chercher sans scrupule. De ses écrits assez nombreux, le plus remarquable est un *Traité de la méthode d'embaumer les corps* (en latin), Altenbourg, 1679, in-4°. Les procédés qu'il indique pouvaient offrir quelques avantages avant la découverte des injections.

**CLAUDER** (Frédéric-Guillaume), médecin, neveu et gendre du précédent, a écrit l'*Éloge* de son oncle et composé des *dissertations* qui ont été insérées dans les *Éphémérides* de l'Académie des curieux de la nature dont il était membre comme son beau-père.

**CLAUDER** (Jean-Chrétien), fils de Gabriel, suivit la même carrière que son père, et publia quelques opuscules, entre autres : *Physiologia pulsûs*, Iéna, 1689, in-4°.

**CLAUDER** (Chrétien-Ernest), membre de l'Académie des curieux de la nature et médecin, est connu comme auteur de plusieurs écrits dans lesquels il a consigné des observations singulières; les principaux sont : *Gorgonea metamorphosis, seu mirabilis calculi humani historia*, etc., Chemnitz, 1728, in-4°, observation d'un calcul qui, ayant percé l'urètre, était tombé dans le scrotum; *Praxis medico-legalis*, etc., Altenbourg, 1736, in-4°; *De vomitu sanguineo-carnoso rarissimo lethali; De lapide vesicæ admirandæ magnitudinis excreto, superstite muliere*.

**CLAUDIA**, fille de Néron et de Poppée, dont la naissance fut célébrée par des fêtes et des jeux, et par l'érection d'un temple à la Fécondité, reçut de son père le sur-

nom d'*Augusta* ainsi que l'impératrice ; mais bientôt la mort ayant ravi cette princesse, Néron lui consacra un temple et fit frapper une médaille où elle a le titre de *Diva*.

**CLAUDIA** (Antonia) était fille de l'empereur Claude. Son premier mari, Cnéius Pompéius, fut mis à mort par ordre de Messaline ; et le second, Sylla Faustus, fut assassiné par ordre de Néron. Elle-même fut condamnée à mort pour avoir refusé d'épouser ce tyran après la mort de Poppée.

**CLAUDIEN** (Claudius), poëte latin d'Alexandrie, en Égypte, florissait sous le règne de Théodose et sous celui de ses fils Arcadius et Honorius. Sans être un poëte du premier ordre, Claudien fut un prodige pour son siècle. Stace et Silius Italicus, qui l'avaient précédé de si loin, n'ont pas, à beaucoup près, son harmonieuse élégance, et s'il n'a pas toujours la force d'idées de Lucain, il est peut-être son égal pour la diction. Scaliger lui fait un mérite particulier d'avoir su racheter par la pureté du style et la richesse de l'expression la pauvreté de la plupart des sujets qu'il a traités ; presque tous ses poëmes, en effet, sont ou des panégyriques ou des satires consacrés à célébrer ses maîtres ou à flétrir leurs ennemis. Claudien eut le rare bonheur de jouir de sa célébrité, et de voir ériger sa statue sur le forum de Trajan, avec une inscription dont le sens est que Claudien réunissait en lui le génie de Virgile et la muse d'Homère : exagération qui prouve du moins que, dans ce siècle même, le talent trouvait encore des appréciateurs et des récompenses. Après la chute de Stilicon, son héros, il s'éloigna de la cour, et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. Heinsius, Burmann, et surtout J. Math. Gessner, ont rendu d'insignes services à Claudien, soit par d'heureuses corrections dans le texte, soit par leurs savants *Commentaires*. M. Koenig a publié à Leipzig, en 1808, le 1er vol. d'une édition critique : on ignore par quel motif il s'est arrêté au milieu de son entreprise : au surplus, elle a été poursuivie et terminée avec succès par M. Artaud, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, Paris, 1824. Les *OEuvres* de Claudien ont été traduites en prose par de la Tour, Paris, 1798, 2 vol. in-8°, par MM. Heguin-Deguerle et Alph. Trognon, 1830, 2 vol. in-8°, dans la collection de M. Panckouke ; et en vers par Delteil, 1832, in-8°. M. Michaud, de l'Académie française, a donné une imitation en vers de l'*Enlèvement de Proserpine*, à la suite du *Printemps d'un proscrit*. Ce morceau avait été traduit en prose par Merian, Berlin, 1777, in-8° ; *la Chute de Rufin* a été traduite par Ronsin, Bouillon, 1780, in-8°, et par le marquis de Sy, 1811, in-8°.

**CLAUDIN**, musicien, né à Valenciennes, fut l'un des plus habiles compositeurs de son siècle, et n'était pas moins distingué par la manière dont il jouait des instruments alors en vogue. Il fut aimé de Henri III, qui le nomma compositeur de sa chambre. Il a donné plusieurs livres de *Mélanges*, des *Chansons*, des *Psaumes*, etc.

**CLAUDINI** ou **CHIODINI** (Jules-César), médecin, l'un des plus célèbres professeurs de l'université de Bologne, sa patrie, mort le 2 février 1618, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, de traités et de dissertations, dont la plupart jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens. Les plus remarquables sont : *Consultationes medicinales*, Venise, 1606, in-fol. ; Turin, 1628, in-4° ; *De crisibus et diebus criticis tractatus*, etc., Bologne, 1612, in-fol. ; Bâle, 1620, in-8° ; divers *Traités* publiés séparément, puis réunis par son fils, François Claudini, sous ce titre ; *de Ingressu ad infirmos*, etc., Turin, 1627, in-4°. On distingue particulièrement celui où il trace la marche que doit suivre le médecin dans ses visites et ses consultations.

**CLAUDIUS APPIUS.** *Voyez* **APPIUS.**

**CLAUDIUS PULCHER** (Publius), consul, l'an de Rome 505, fit la première guerre punique, et fut battu, dit-on, par Asdrubal, dans une bataille navale où les Romains perdirent 8,000 hommes, 20,000 prisonniers, et 93 vaisseaux. Le peuple attribua cette défaite à l'impiété de Claudius, qui avait méprisé les auspices ; il fut forcé d'abdiquer et mis en jugement. On ignore s'il fut condamné ; l'histoire ne fait plus de lui aucune mention.

**CLAUDIUS PULCHER** (Appius), consul, l'an de Rome 699, augure et gouverneur de Cilicie, se distingua par ses talents oratoires et par ses connaissances dans le droit augural, le droit public et les antiquités. Cicéron, son successeur dans le gouvernement de la Cilicie, trouva que Claudius s'était conduit avec peu d'intégrité, mais il crut devoir ménager un homme qui d'ailleurs avait déjà rendu des services et pouvait en rendre encore. Aussi, lorsque Claudius fut accusé d'exaction, il s'empressa de lui offrir de le défendre ; nommé peu après censeur, il en exerça les fonctions avec une grande sévérité. Il périt dans la guerre civile.

**CLAUDIUS MARIUS VICTOR.** *Voyez* **VICTOR.**

**CLAUSBERG** (Christlieb), mathématicien allemand, né le 27 décembre 1689, quitta la religion juive et se fit baptiser. Ses leçons d'hébreu rabbinique, de calcul et d'arithmétique appliquée au commerce, l'ayant fait connaître avantageusement, il fut appelé à Copenhague, nommé contrôleur de la caisse particulière du roi, conseiller d'État et chargé de l'éducation du prince royal. Clausberg mourut le 6 juin 1751, laissant la réputation du meilleur calculateur de son temps. Il a publié plusieurs ouvrages de mathématiques remarquables par les méthodes abrégées qu'il indiquait, et surtout par l'exactitude des calculs ; le plus important est intitulé : *Arithmétique démonstrative*, Leipzig, 1795, 4 volumes in-8°, 5e édition ; ouvrage classique en Allemagne et dont on ne connaît point de traduction française.

**CLAUSEL** (Jean-Baptiste), conventionnel, né dans le Roussillon, adopta les principes de la révolution avec chaleur, fut nommé par le département de l'Arriége député à l'assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Pendant la Terreur, il siégea constamment avec les hommes les plus exagérés, provoqua l'arrestation des membres de l'assemblée constituante, la confiscation des biens de Mme du Barry et le rappel des députés nobles en mission. Après le 9 thermidor, il entra au comité de sûreté générale, et parut un instant vouloir revenir à des opinions plus modérées ; mais lorsqu'il vit les suites de la réaction, il combattit violemment toutes les mesures qui pouvaient la favoriser, demanda la révocation du décret qui suspendait la vente des biens des condamnés et l'insti-

tution des fêtes décadaires. Mais aux journées de prairial, il se prononça avec beaucoup d'énergie contre les factions, quoiqu'il eût demandé quelque temps auparavant le maintien de la constitution de 1793. A la fin de la session, il entra au conseil des Anciens, où il continua de se montrer fort exalté dans ses discours; l'un des défenseurs du Directoire au 18 fructidor, il obtint, à l'expiration de ses fonctions, une place dans la comptabilité, et mourut en 1804.

**CLAUSEL DE COUSSERGUES** (Michel-Amant), membre du conseil royal d'instruction publique, né le 7 octobre 1763 à Coussergues, diocèse de Rodez, se destina à l'état ecclésiastique, et fut envoyé de bonne heure à Paris. Ordonné prêtre en 1787, il exerça pendant quelque temps le ministère sur la paroisse Saint-Sulpice; mais les troubles de la capitale en 1789 l'engagèrent à se retirer dans sa province, où il passa le temps le plus funeste. Pendant la Terreur, il fut mis en prison comme prêtre insermenté et comme frère d'émigré. Après le concordat de 1802, il devint grand vicaire d'Amiens, mais il résida presque constamment à Beauvais, et il était chargé de l'administration spirituelle du département de l'Oise, qui alors faisait partie du diocèse d'Amiens. L'abbé Clausel occupa ce poste pendant 20 ans, sauf dans le court intervalle des cent jours, où il se retira en Belgique. En 1822, l'évêque d'Hermopolis, son ami, ayant été fait grand maître de l'université, l'appela au conseil royal d'instruction publique. Jusque-là, l'abbé Clausel avait peu écrit. L'affaire d'un curé de Chartres déplacé par son évêque vint fournir un aliment à l'activité de son esprit. Il épousa chaudement la cause de ce curé qu'il croyait être victime d'un acte arbitraire. En 1826 l'abbé Clausel se trouva engagé dans une autre controverse plus vive et plus grave avec l'abbé de la Mennais et les rédacteurs du *Mémorial catholique*. L'abbé de la Mennais venait de publier son livre de *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*. L'abbé Clausel attaqua vivement cet ouvrage dans trois écrits intitulés : *Quelques*, *Nouvelles* et *Dernières observations*. Une discussion d'une autre nature, qu'il eut au conseil d'instruction publique avec le ministre qui le présidait alors, força l'abbé Clausel de demander un congé. Il alla passer quelque temps à Rome, et s'y trouvant à la mort de Léon XII, il fut choisi pour conclaviste par le cardinal de Clermont-Tonnerre. De retour en France après une absence d'environ une année, il reprit ses fonctions au conseil royal d'instruction publique. La révolution de 1830 ne l'y laissa pas longtemps. Prévenu qu'on voulait lui demander sa démission, il la donna et obtint une pension de retraite. C'est alors qu'il alla se fixer à Versailles auprès de l'évêque, qui était son ami. Sa santé s'y affaiblit peu à peu. Sa famille le pressa de revenir à Paris, où il mourut à la suite d'une longue maladie le 22 janvier 1835.

**CLAUSEL** (Bertrand), maréchal de France, né à Mirepoix (Arriége), le 12 décembre 1772, entra au service en 1791, et fut nommé par Louis XVI sous-lieutenant au 43e de ligne. Il fut du nombre des officiers qui improuvèrent la déchéance du roi, et s'éloigna momentanément du corps où il servait. L'année suivante il fit la campagne de 1793 aux Pyrénées orientales. Attaché au général Pérignon en qualité d'aide de camp, il ne tarda pas à être promu au grade d'adjudant général. Ses talents et sa bravoure lui méritèrent d'être nommé chef d'état-major de la division du général Pérignon. Il suivit ce général lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Madrid en 1795; ensuite Clausel fut successivement employé sous les ordres de Grouchy et dans les armées d'Angleterre, de Mayence et d'Italie. Pendant cette dernière campagne il fut chargé de la mission délicate d'amener le roi de Sardaigne à abdiquer; il sut si bien allier la condescendance envers le roi et sa famille avec ce que ses fonctions exigeaient d'énergie, que le monarque, désireux de lui témoigner sa reconnaissance, lui envoya avec une lettre des plus flatteuses, le célèbre tableau *la Femme hydropique* de Gérard Dow, dont Catherine et Paul Ier avaient offert un million. Clausel s'empressa d'offrir ce tableau à son gouvernement, qui en enrichit le musée du Louvre. En 1802, Clausel suivit Leclerc à St.-Domingue et se conduisit dans cette campagne avec autant de bravoure que de talent. De retour en France il fut nommé, en 1804, commandant de la Légion d'honneur et élevé au grade de général de division. Il passa peu de temps après en Italie, où il soutint la réputation de valeur qu'il s'était acquise, et contribua, en 1809, à la conquête de l'Autriche. Mais c'était l'Espagne qui devait devenir le vrai théâtre de sa gloire; pendant les années 1810 et 1811 il y battit et dispersa, dans de fréquentes rencontres, les insurgés espagnols et reprit plusieurs villes et forts dont ils s'étaient emparés. Le combat des Arapiles lui valut le commandement en chef de l'armée, devenu vacant par la blessure grave qu'avait reçue le maréchal Marmont. Blessé lui-même, le général Clausel n'abandonna le champ de bataille que lorsque l'armée eut effectué le passage de la Tormès. Après la déroute de Vittoria, en se portant avec rapidité sur les derrières de l'armée britannique, il l'empêcha de profiter des avantages que lui offrait la dispersion des troupes françaises, et donna ainsi le temps au maréchal Soult de rallier ses forces sous Bayonne, et de couvrir les frontières de France. Le général Clausel avait été créé baron, puis comte de l'empire. Après avoir eu connaissance officiellement de l'abdication de Napoléon, Clausel fit sa soumission au gouvernement royal; Louis XVIII lui conféra l'ordre royal et militaire de St.-Louis, et le nomma inspecteur général de la 13e division militaire. Au retour de Napoléon il eut le commandement de la 11e division militaire, fut créé pair, et alla gouverner plusieurs départements du Midi avec un pouvoir discrétionnaire. A la seconde restauration il fut compris dans l'ordonnance du roi du 24 juillet 1815, et déclaré traître au roi et à la patrie. Clausel parvint à s'embarquer pour l'Amérique et pendant que les commissaires des insurgés espagnols, réunis à Philadelphie, lui offraient le commandement en chef des armées des indépendants de l'Amérique espagnole, un conseil de guerre le condamnait à mort dans sa patrie. Une ordonnance royale du 20 juillet 1820 mit à néant les poursuites intentées et les condamnations prononcées contre lui; il rentra alors en France et se livra tout entier à l'agriculture et à l'exploitation de diverses usines qu'il possédait dans le département de l'Arriége. Élu député en 1827, il prit place à la chambre sur les bancs de

l'opposition, et fut élu de nouveau en 1830. Il se trouvait dans ses terres lors des journées de juillet. Le roi Louis-Philippe le nomma au commandement supérieur d'Alger, chargé comme tel de remplacer le maréchal Bourmont et de faire arborer le drapeau tricolore aux troupes d'Afrique. Rappelé bientôt, le général Clausel revint prendre sa place à la chambre des députés. Il fut nommé maréchal de France en 1831. Depuis la révolution de juillet jusqu'en 1842, époque de sa mort, le maréchal Clausel fut constamment élu député par le collége électoral de Réthel. Par ordonnance royale du 8 juillet 1835, Clausel fut nommé gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique en remplacement du comte d'Erlon. Dès son arrivée à Alger, le maréchal Clausel s'occupa activement de la colonisation dont il s'était toujours montré partisan. L'année suivante l'expédition contre Constantine ayant été résolue, le maréchal réunit le corps d'armée expéditionnaire à Bonne où le duc de Nemours arriva le 29 octobre 1836, et le maréchal le 1er novembre. L'armée, composée de 7,000 hommes de toutes armes, se mit en marche le 12 et arriva le 19 à Raz-Oued-Zenati, sans avoir rencontré d'opposition. Pendant la nuit, la pluie, la grêle, la neige, tombèrent avec tant d'abondance et de continuité que les soldats furent exposés à toutes les rigueurs d'un hiver du Nord. On apercevait Constantine et on désespérait d'arriver sous ses murs. Le 20, le froid devint excessif; beaucoup d'hommes eurent les pieds gelés. Le 22, l'artillerie dirigea son feu contre la porte d'El-Cantara, où se portèrent toutes les forces des assiégés; l'armée française réduite à 3,000 hommes sous les armes ne put envelopper la place et établir un siége en règle. Cependant les prolonges de l'administration étaient restées embourbées, et ce fut vainement que l'on fit des tentatives pour les retirer; c'est alors qu'une partie du 62e de ligne, chargée de les défendre, voyant qu'elles ne pouvaient être emmenées, et malgré les efforts du colonel, pilla les vivres, défonça les tonneaux de vin et d'eau-de-vie, et priva l'expédition de ses ressources. Dès ce moment, la résolution du maréchal Clausel fut arrêtée. Il fallait enlever la ville immédiatement, et, en cas de non-réussite, faire une prompte retraite si on ne voulait exposer les hommes à périr jusqu'au dernier, faute de vivres. Dans la nuit du 23, le maréchal, dans l'espoir de détourner l'attention de la garnison, ordonna deux attaques simultanées, l'une contre la porte d'El-Cantara, et l'autre du côté de Koudiol-Ati. Ces tentatives ayant été infructueuses, les ordres pour la retraite furent donnés et l'armée s'ébranla avec tous les bagages et toute l'artillerie. La première journée de retraite fut très-difficile, la garnison entière et un grand nombre de cavaliers arabes attaquaient avec acharnement, surtout à l'arrière-garde. Le 1er décembre, le maréchal Clausel était de retour à Bonne, avec le principal corps d'armée, ayant laissé une garnison à Guelma, poste à mi-chemin de Constantine. Ainsi se termina cette malheureuse affaire dans laquelle une des gloires de l'empire devait échouer. On reprocha au gouvernement de ne pas avoir mis des forces suffisantes à la disposition du chef de l'expédition qui en jugeait autrement lui-même, puisqu'il doutait si peu du résultat de l'expédition qu'il écrivait le 13 novembre au ministre de la guerre, « que les troupes composant le corps expéditionnaire seraient de retour à Bonne, du 10 au 15 décembre, et à Alger, avant ou vers le 1er janvier. » Quoi qu'il en soit, le maréchal qui espérait être plus heureux dans une seconde expédition et réparer la brèche que ce revers avait faite à sa haute réputation, se vit remplacé dans le gouvernement de l'Algérie par le général Damrémont. Ce fut un bien vif chagrin pour lui; mais il comprit que ce sont de ces nécessités qu'il faut savoir subir. Depuis lors jusqu'à sa mort le maréchal Clausel prit part aux travaux de la chambre des députés, y fit diverses propositions pour améliorer la position des officiers de l'armée, particulièrement des officiers en retraite. En 1838 et 1839 il alla en Algérie et, quoique en quelque sorte tombé en disgrâce auprès du gouvernement, il fut chaque fois à Alger l'objet d'une espèce d'ovation, particulièrement de la part des colons dont il avait toujours défendu les intérêts à la chambre. En 1840, le maréchal Clausel fut nommé président de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à la translation en France des restes de Napoléon. Le 31 octobre de l'année suivante il fut nommé membre du conseil général d'agriculture. Peu de temps après il alla faire une tournée dans ses propriétés, et s'arrêta à Secourieu, commune de Cintegabelle, arrondissement de Muret; c'est là que le maréchal Clausel mourut le 21 avril 1842. La veille de sa mort, il était descendu et s'était promené dans son parc. Le soir, il avait longuement causé au sujet des chemins de fer et autres questions à l'ordre du jour; il ne s'était retiré qu'à 10 heures dans son appartement. Le lendemain, à 5 heures du matin, il fut trouvé mort et déjà froid dans son lit, mais calme, sans contraction apparente, dans l'attitude d'un homme qui vient de s'endormir. Le maréchal Clausel fut un des beaux caractères de son époque; il avait l'élocution facile, il en a donné maintes preuves à la chambre des députés dont il a fait partie pendant 12 années consécutives.

**CLAUSEWITZ** (Charles de), général prussien, naquit, le 1er juin 1780, à Burg, où son père vivait comme officier pensionné. Dès l'âge de 12 ans, il entra au service avec le grade de porte-drapeau dans le régiment d'infanterie du prince Ferdinand et fit les campagnes du Rhin en 1793 et 1794. Son éducation ayant été fort négligée, il profita des années de repos qui suivirent la paix de Bâle pour se livrer à l'étude et préparer son admission à l'école militaire de Berlin, où il fut reçu en 1801. Il y fit des progrès rapides, grâce aux soins particuliers que le général Scharnhorst prit de son éducation. En 1806, il accompagna le prince Auguste de Prusse en qualité d'aide de camp, et fut fait prisonnier avec lui à Prenzlow. En 1812, il passa à l'état-major général, spécialement attaché au général Scharnhorst. Il avait été chargé, en outre, de l'éducation militaire du prince royal de Prusse et de celle du prince Frédéric des Pays-Bas. A l'ouverture de la campagne contre les Russes, en 1812, Clausewitz donna sa démission, prit du service dans l'armée russe, et fit la campagne comme quartier-maître supérieur jusqu'à Kaluga. Alors il passa sous les ordres de Wittgenstein, dont l'armée se maintenait sur la Dwina, et fut l'un des officiers chargés de traiter avec

le général prussien York. Attaché, en 1813, au quartier général de Blucher, en qualité d'officier d'état-major russe, il profita de la suspension d'armes pour écrire son *Aperçu* de la campagne de 1813 (Glatz et Leipzig, 1814), qui eut un grand succès et que l'on attribua longtemps à son ami Gneisenau, par les conseils duquel il l'avait entrepris. Lors de la formation de la légion russo-germanique, il en fut nommé chef d'état-major, et suivit avec elle le général Walmoden dans le Mecklenbourg. Il eut occasion de se distinguer au combat qui fut livré sur la Goerde. En 1815, il rentra au service de Prusse et fut nommé chef de l'état-major du 3e corps, qui, le jour de la bataille de Waterloo, combattit à Wavre contre le général Grouchy. Après la paix il fut attaché en la même qualité au commandement général des provinces du Rhin, où sa conduite sage et modérée le fit estimer. Il y resta jusqu'en 1818, époque à laquelle il fut nommé général-major, directeur de l'école militaire de Berlin. C'est vers ce temps qu'il s'occupa d'un grand ouvrage sur la haute stratégie, dont la publication ne devait avoir lieu qu'après sa mort. Au printemps de 1830, il fut envoyé à Breslau, comme inspecteur d'artillerie; il fut atteint du choléra, et mourut le 16 novembre 1831, sans avoir pu mettre la dernière main à l'ouvrage important qu'il avait commencé. Après sa mort on a trouvé un manuscrit renfermant l'histoire critique des campagnes depuis 1812 jusqu'à 1815. La première partie de cet ouvrage fut publiée à Berlin en 1832.

**CLAUSIER** (Jean-Louis), médecin, né dans la Bavière, fut reçu bachelier en 1738, à la faculté de Paris, s'occupa moins de la pratique de son état que de l'étude des théories chimiques, et mourut vers 1750. Il a traduit de l'allemand l'*Introduction de la chimie*, de Rothe, 1741, in-12, et de l'anglais la *Pharmacopée universelle*, de Quincy, 1749, in-4°, et fait à ce dernier ouvrage des additions utiles.

**CLAVAREAU** (Nicolas-Marie), architecte, né à Paris en 1757, fut successivement architecte de l'hôpital de la Charité, contrôleur des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, et architecte adjoint des hospices civils. Il mourut à Arras le 10 février 1816. La *façade de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*École de médecine clinique* de la rue des Saints-Pères et l'*Hôpital d'Arras* suffisent pour illustrer cet artiste. Mettant à profit les leçons d'une longue expérience, il a publié *Mémoire sur les hôpitaux et hospices civils de Paris*, 1805, in-8°, fig. Cet ouvrage, accompagné des plans des édifices que Clavareau avait construits ou projetés, n'offre pas moins d'intérêt que le rapport de Tenon à l'Académie des sciences, sur la même matière, et dans lequel il a beaucoup puisé.

**CLAVE** (Étienne de), médecin à Paris, au milieu du 17e siècle, a composé plusieurs *Traités de chimie*, oubliés du vivant même de leur auteur, quoiqu'il y attaquât la philosophie d'Aristote et les alchimistes qui jouissaient alors d'une grande faveur. Son livre intitulé : *Paradoxes* ou *Traités des pierres ou pierreries*, Paris, 1635, in-8°, est encore recherché des curieux.

**CLAVELLI** (dom Bernard), d'Arpinom, royaume de Naples, né vers 1560, bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, consacra ses loisirs à la recherche des antiquités de sa ville natale, patrie de Marius et de Cicéron, et en publia le fruit sous ce titre : *l'Antica Arpino*, Naples, 1624, in-4°.

**CLAVENA** (Nicolas), pharmacien à Belluno dans l'État de Venise, né vers la fin du 16e siècle, est connu par des recherches botaniques sur les Alpes et les montagnes de l'Italie, et par la découverte d'une plante à laquelle on a donné le nom d'*Achillea Clavenæ*. Il ignorait que cette plante eût été décrite par l'Écluse, et c'est à tort qu'il la classe dans la famille des absinthes; mais il en découvrit les propriétés particulières et se fit donner un privilége pour les remèdes qu'il en tirait. Il a publié : *Historia de absinthio umbellifero*; les éditions de Venise, 1610 et 1611, in-4°, sont augmentées de l'*Historia scorzoneræ italicæ*.

**CLAVENA** (Jacques-Antoine), parent du précédent, protonotaire apostolique, chanoine et doyen du chapitre de Trévise, a tiré de l'*Histoire des plantes*, par Dalechamp, une nomenclature alphabétique des plantes et de leurs vertus, qu'il publia sous le titre de : *Clavis Clavenæ aperiens naturæ thesauros*, etc., Trévise, 1648, in-folio.

**CLAVER** (Pierre), jésuite espagnol, missionnaire aux Indes occidentales en 1610, mort à Carthagène le 8 septembre 1654, se consacra au soulagement des esclaves nègres, des prisonniers et des pauvres. Un décret de Benoit XIV, en 1747, déclara que Claver avait possédé les vertus théologales et cardinales à un degré héroïque. Le père Fleuriau, jésuite, a écrit en français la *Vie de Claver*, 1751, in-12.

**CLAVERET** (Jean), avocat et auteur comique, né à Orléans, mort à Paris en 1666, n'est connu que par sa jalousie ridicule contre Corneille, et quelques pièces de théâtre au-dessous du médiocre, telles que : *l'Esprit fort*, comédie en 5 actes et en vers, 1637, in-8°; *l'Écuyer ou les Faux nobles mis au billon, comédie du temps, dédiée aux vrais nobles de France*, 1665, in-12; *le Ravissement de Proserpine*, tragédie en 5 actes, 1639, et d'autres pièces inédites. Dans le *Ravissement de Proserpine*, pièce qui fut jouée immédiatement après *les Horaces*, l'auteur, pour conserver l'unité de lieu, partagea le théâtre en 3 étages, de sorte que la scène se passe en même temps au ciel, dans la Sicile, et aux enfers. Les novateurs modernes n'ont encore rien imaginé de mieux. On doit encore à Claveret une traduction de *Valère Maxime*, Paris, 1647, in-8°, réimprimée plusieurs fois.

**CLAVERGER** (Jean), avocat au parlement de Paris, conseiller et maître des requêtes de la reine Marguerite de Navarre, publia en 1624 un *Recueil de poésies françaises*, faibles productions de sa jeunesse. Il avait écrit une *Vie d'Aristomène, général des Messéniens*, et une *Vie de Saladin*; ces deux ouvrages furent détruits dans le pillage de sa bibliothèque, pendant les troubles de la Ligue.

**CLAVERIE** (Jean-Jacques), député par le département de Lot-et-Garonne à la Convention nationale, vota la reclusion de Louis XVI, et son bannissement après la paix. Il fut nommé plus tard membre de la commission chargée d'examiner la conduite de Joseph Lebon, demanda que ce farouche proconsul fût livré à toute la sévérité des lois, passa au conseil des Anciens, et termina sa carrière législative dans le courant de mai 1798.

**CLAVERS** (Henri), né à Louvain (Belgique), le 14 décembre 1723, recteur de l'université de cette ville, s'opposa avec une énergie remarquable à la destruction de ce corps, en 1788; sa résistance attira sur lui des persécutions de toute espèce. Il mourut le 7 juin 1790, à 55 ans. La notice nécrologique sur Clavers retrace l'état de détresse de cette école célèbre.

**CLAVES** (Gaston LEDOUX de). *Voyez* **DULCO.**

**CLAVIER** (Étienne), savant helléniste, né le 26 décembre 1762 à Lyon, sut accorder l'étude des langues, de la jurisprudence et de l'histoire, et tira de cette alliance un immense avantage. Pourvu en 1788 d'une charge de conseiller au Châtelet, il fut depuis juge à la cour criminelle du département de la Seine, et, sans négliger ses devoirs de magistrat, trouva le loisir de cultiver les lettres avec succès. En 1809 il remplaça Dupuis à la classe d'histoire de l'Institut. Il ne fut point compris dans la réorganisation de l'ordre judiciaire en 1811; mais l'année suivante il fut nommé professeur d'histoire au collége de France, et mourut le 18 novembre 1817. Lors du procès de Moreau, dont il était un des juges, Clavier, sollicité de condamner l'illustre général à qui le premier consul ferait grâce, fit cette belle réponse : *Et à nous, qui nous la fera?* Outre plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'Institut et l'édition des *œuvres de Plutarque*, traduits d'Amyot, avec les notes de Brottier et Vauvilliers, 1801-1806, 25 vol. in-8°, on lui doit la traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8°; et celle de la *Description de la Grèce*, par Pausanias, 1814-21, 6 vol. in-8°, dont les derniers volumes ont été revus par Coray et par Paul-Louis Courier son gendre; enfin il a publié *l'Histoire des premiers temps de la Grèce*, 1809, 2 vol. in-8°; 1822, 3 vol. in-8°, 2e édition corrigée et augmentée; et *Mémoires sur les oracles des anciens*, 1818, in-8°. Dacier a prononcé son éloge à l'Institut.

**CLAVIÈRE** (Étienne de), en latin *Claverius* et *Claviger*, né à Bourges, avocat au parlement de Paris, mort le 21 avril 1622, est auteur de plusieurs ouvrages écrits en latin, *sur les Antiquités de la France et du Dauphiné; sur l'abominable assassinat de Henri le Grand.* On lui doit encore un poëme latin dans le style de Claudien, publié en 1619 sous le titre de *Ceres legifera*; des *Notes sur Martial*, édition de Paris, 1617, in-fol.; une édition de *Claudien*, Paris, 1602, in-4° : il y a joint des *notes* qui ont quelque mérite, c'est d'ailleurs le meilleur de ses travaux; et une de *Perse*, avec un long commentaire, 1607, in-8°.

**CLAVIÈRE** (Étienne), banquier genevois, né le 27 janvier 1735, fut chassé de sa patrie par les discordes civiles, et vint à Paris, où il fit d'abord quelques opérations de banque. A la révolution, il se lia avec Mirabeau, et lui fut très-utile pour traiter les questions financières et dans ses attaques contre Necker. En 1791, il fut nommé, par les électeurs de Paris, suppléant à l'assemblée législative, et porté, en 1792, au ministère des finances, par l'influence de Brissot et de son parti, dont il partagea les destinées. Après le 10 août, Clavière devint membre du conseil exécutif; mais lorsque les girondins eurent été renversés au 31 mai 1793, Clavière, leur ami, se vit en butte aux dénonciations des jacobins et de la commune de Paris. Arrêté le 2 juin, et décrété d'accusation le 9, son supplice fut cependant différé jusqu'au mois de décembre. Le 8, ayant su qu'il devait paraître le lendemain au tribunal révolutionnaire, il s'enfonça pendant la nuit un long couteau dans la poitrine. Sa femme s'empoisonna deux jours après. Clavière a publié beaucoup d'articles dans les journaux patriotes, et quelques *brochures* sur les *finances*, dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Quérard; enfin il a eu part au livre intitulé : *de la France et des États-Unis*, qui forme le 3e vol. du *Nouveau Voyage dans les États-Unis*, par Brissot.

**CLAVIGERO** (François-Xavier), jésuite, né au Mexique en 1718, mort à Césène en octobre 1793, a composé un ouvrage fort curieux sur l'histoire, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée, avant et depuis l'invasion des Espagnols. Clavigero avait employé 36 années à parcourir sa patrie et à recueillir des matériaux; lors de la suppression de la compagnie de Jésus, il se retira à Césène, et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico*, etc., Césène, 1780-1781, 4 vol. in-8°, avec des figures et un plan de la ville de Mexico : cet ouvrage a été traduit en anglais par K. Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4°; en allemand (abrégé), Leipzig, 1789, 2 vol. in-8°, et en espagnol, Londres 1826, 2 vol. in-8°.

**CLAVIGNY** (Jacques de la MARIOUSE de), chanoine de Bayeux, mort dans cette ville en 1702, a publié : *Vie de Guillaume le Conquérant*, Bayeux, 1675, in-12; *Prières tirées des psaumes que David a faits pour lui, comme roi*, 1690 in-12; *Traité du luxe, selon les sentiments de Tertullien, saint Bazile et saint Augustin*, et dissertation *sur l'Esprit des psaumes dont l'Église se sert aux vêpres du dimanche.*

**CLAVIJO** (Ruy Gonzalez de). Le bruit des victoires de Tamerlan avait engagé Henri III, roi de Castille, à lui envoyer une ambassade, en 1394. Tamerlan renvoya ces députés chargés de riches présents; ce qui porta Henri à faire partir, en 1403, une seconde ambassade, dont la direction fut confiée à Clavijo. Il s'embarqua le 21 mars à Cadix, pour Constantinople, où il aborda, après avoir touché en Sicile et à Rhodes. Il fit un long séjour dans la capitale de l'empire grec, et traversa la mer Noire pour aller à Trébisonde, où il entra le 11 avril 1404. Il visita ensuite l'Arménie, le nord de la Perse, le Khoraçan, et arriva à Samarcand le 8 septembre. Clavijo remit ses présents à Tamerlan, qui campait dans les environs de cette ville. Ce prince était malade, et mourut peu de temps après. Les Espagnols furent très-bien accueillis, comblés de présents, et retournèrent dans leur pays, en s'écartant un peu de la route qu'ils avaient suivie en venant; ils furent de retour en Castille en 1406. Clavijo avait tenu un journal exact de son voyage. Il fut imprimé, pour la première fois, sous ce titre : *Historia del gran Tamerlan e Itinerario y enarracion del viage y relation de la embajada que Ruy Gonzalez de Clavijo le hizo, por mandado del Rey don Henriquez tercero de Castillo*, Séville, 1582. Ce livre étant devenu extrêmement rare, fut réimprimé à Madrid en 1782.

**CLAVIJO Y FAXARDO** (don Joseph), littérateur espagnol, né dans les îles Canaries, vers 1730, vint jeune à Madrid où quelques talents et un extérieur agréable lui

valurent des protections puissantes. La publication de *Pensador,* journal dans le genre du *Spectateur* d'Addison, commença sa réputation comme écrivain, et bientôt après, il fut nommé garde des archives de la couronne. C'est dans cette situation qu'il rechercha la main de la plus jeune sœur de Beaumarchais, puis rompit avec elle au moment de la conduire à l'autel. Instruit de ce qui venait de se passer, Beaumarchais se rend à Madrid, force Clavijo de signer une déclaration par laquelle il reconnaît que sa conduite est celle d'un malhonnête homme, et muni de cette pièce, obtient un ordre du roi qui prive Clavijo de sa place et l'exclut des bureaux. L'affaire ne fit cependant alors aucun éclat, et Clavijo put, après le départ de Beaumarchais, reprendre ses habitudes littéraires. En 1773 il rédigeait le *Mercure* de Madrid. Ce fut l'année suivante que Beaumarchais publia dans le 4e *mémoire* de son fameux procès avec Goozman, sous le titre de *Fragment de mon Voyage d'Espagne en* 1764, le récit de sa conduite avec Clavijo. Ce récit produisit une sensation très-vive dans toute l'Europe, et la même année Gœthe en tira le sujet d'une pièce qui fut représentée sur tous les théâtres d'Allemagne. Clavijo n'en resta pas moins chargé de la rédaction du *Mercure d'Espagne,* de 1785 à 1790. Il fit paraître une traduction de *l'Histoire naturelle de Buffon,* en 12 vol. in-8o, qui lui mérita la place de vice-directeur du musée royal. Plus tard, ou dans le même temps, il eut la direction du théâtre de *los Sitios* qu'il conserva plusieurs années, et mourut à Madrid, en 1806, à 76 ans, laissant la réputation d'un littérateur éclairé. Clavijo est le héros de deux comédies françaises, l'une de Marsollier et l'autre de Dorat-Cubières.

**CLAVILLE.** *Voy.* **LEMAITRE** (Charles-François).

**CLAVIUS** (Christophe), jésuite, savant mathématicien, surnommé *l'Euclide* du 16e siècle, né à Bamberg en 1538, vint jeune à Rome, où il professa pendant 20 ans les mathématiques avec le plus grand éclat. Employé par le pape Grégoire XIII à la réforme du *Calendrier,* il fut ensuite chargé de réfuter les objections des protestants, surtout celles de Scaliger, de Mæstlin, de Viète et de Lydiat, contre cette réforme. Clavius mourut à Rome, le 6 février 1612, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, écrits en latin, sur différents sujets scientifiques; les plus remarquables sont : *les Éléments d'Euclide, avec des scolies,* Rome, 1574, et une *Explication du Calendrier grégorien,* faite par ordre de Clément VIII, ib., 1603, in-fol. Ses ouvrages ont été recueillis à Mayence, 1612, 5 vol. in-fol.

**CLAY** (Jean), en latin *Clajus*, philologue, né en 1533, à Herzberg, professa dans divers colléges de Saxe et de Silésie, le grec, l'hébreu, le latin, la musique, la poésie, et exerça le ministère évangélique dans le bourg de Bendeleben, en Thuringe, jusqu'à sa mort le 11 avril 1592. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le meilleur et le plus estimé est une *Grammaire allemande,* écrite en latin, Leipzig, 1578, in-8o, et Nuremberg, 1720, in-12, 11e édition. Il a composé quelques poëmes en vers allemands, entre autres un sur les *Alchimistes ou faiseurs d'or,* Erfurt, 1586, et Amberg, 1598, in-4o. Ces ouvrages ont contribué à épurer la langue allemande; sa poésie est vive et plus pure que celle de ses devanciers.

**CLAY** (Jean), dit *le Jeune,* littérateur, né à Meissen, en 1616, mort en 1656, fonda, conjointement avec Philippe Harsdorf, l'académie littéraire de Nuremberg, connue sous le nom de l'Ordre des Fleurs de la Pegnitz. On a de lui des *poésies sacrées,* des *tragédies,* des *cantiques,* etc., qui n'ont de remarquable qu'une recherche ridicule dans les idées et dans les expressions.

**CLAYTON** (Robert), savant théologien, né en 1695, à Dublin, évêque de Killala, de Cork, de Clogher, dut son avancement dans les dignités ecclésiastiques au docteur Clarke qui, ayant eu occasion de remarquer son caractère charitable et généreux, le recommanda à la reine Caroline. Clayton avait une modestie telle, que son érudition était presque ignorée; la publication de son *Introduction à l'histoire des Juifs,* traduite en français, Leyde, 1743, in-4o, et sa *Défense de la chronologie de la Bible hébraïque,* révélèrent sa profonde érudition. Il a publié d'autres ouvrages de controverse, dont quelques-uns encoururent les censures ecclésiastiques, parce que la doctrine de la Trinité s'y trouvait attaquée; mais Clayton mourut en 1758, avant que sa condamnation eût été prononcée.

**CLAYTON** (Jean), botaniste anglais, né en 1693, rejoignit en 1705 son père, procureur général dans la Virginie, y pratiqua la médecine, recueillit sur l'histoire naturelle de cette contrée des observations qu'il transmit à la Société royale de Londres, et forma un herbier qui servit à Gronovius et Linné pour composer la *Flora Virginica,* etc., Leyde, 1739, et 1743, 2 parties in-8o, et 1762, in-4o, avec une carte géographique. Cet ouvrage est le premier qui ait été publié sur les plantes de la Virginie; un genre nouveau a reçu le nom de *claytonia.* Ce botaniste mourut en 1773, laissant manuscrits d'autres ouvrages qui ont été détruits pendant la guerre de la révolution française.

**CLÉANDRE,** *Cleander*, Phrygien d'origine, affranchi de l'empereur Commode, devint son favori l'an 182, après la mort de Perennis, mis à mort pour ses concussions et ses crimes, désavoués même par son maître. Sans être effrayé de la fin de son prédécesseur, il vendit toutes les charges, plaça des affranchis dans le sénat, et fit résigner jusqu'à 23 consuls dans la même année. L'empereur, forcé de céder à l'indignation publique, fit trancher la tête à son favori, l'an 190 de J. C.

**CLÉANDRIDAS,** général lacédémonien, pendant la minorité de Plistoanax, roi de Sparte, vers l'an 446 avant J. C., ayant été chargé avec ce roi de faire irruption dans l'Attique, se laissa corrompre par Périclès, et ne remplit pas le but de son expédition : il fut condamné à mort, mais il trouva moyen de se soustraire au supplice, passa en Italie à la tête de la colonie athénienne qui fonda Thurium, l'an 444 avant J. C., et, secondé par Gylippe, son fils, protégea ce nouvel établissement contre les attaques des Lucaniens.

**CLÉANTHE,** de Corinthe, artiste grec que l'on croit antérieur à Homère, est regardé par Pline comme l'inventeur du *dessin;* Athénagoras, qui donne de plus grands détails sur la naissance de cet art, attribue l'invention du *dessin* à Saurias de Samos, qui traça sur la terre l'ombre d'un cheval; la *silhouette* à Craton de Sicyone, qui représentait des figures en noir sur une table blanche; la *plastique,* ou terre incrustée, à Dibutades de Corinthe, et

ne regarde Cléanthe que comme un des plus anciens dessinateurs. Strabon et Athénée font mention d'un autre *Cléanthe*, de Corinthe, qui orna de plusieurs tableaux les temple de Diane situé sur les bords de l'Alphée.

**CLÉANTHE**, philosophe stoïcien, né à Assos, ville d'Éolie, vivait 260 ans environ avant J. C. Après avoir exercé la profession d'athlète dans sa patrie, il se rendit à Athènes, suivit d'abord les leçons de Cratès, philosophe cynique, puis celles de Zénon, le chef des stoïciens. Loin d'imiter la plupart des philosophes de son temps qui mendiaient pour vivre, Cléanthe se livrait aux travaux les plus rudes et les plus pénibles; cette conduite lui acquit l'estime des Athéniens, qui le jugèrent digne de succéder à Zénon. A l'âge de 70 ans, suivant les uns, de 80 ou même de 99 suivant d'autres, ce philosophe, atteint d'une infirmité assez légère, se laissa mourir de faim. Il avait développé la doctrine de Zénon dans plusieurs ouvrages dont il ne nous reste que des fragments: le plus remarquable est un *Hymne à Jupiter*, conservé par Stobée, traduit en prose par Bougainville, dans les *Poetæ gnomici* de Brunck, et en vers par Louis Racine.

**CLÉARQUE**, général spartiate dont Xénophon loue les talents militaires, commandait quelques vaisseaux dans l'Hellespont vers la fin de la guerre du Péloponèse: après la bataille des Arginuses, il rallia les débris de la flotte à Lampsaque, et fut envoyé au secours de Byzance assiégée par les Thraces; il délivra cette ville, mais il fit massacrer les principaux habitants, et s'empara de l'autorité, Les magistrats de Lacédémone indignés le condamnèrent à mort. Cléarque s'enfuit auprès de Cyrus le Jeune, et réunissant les Grecs qui se trouvaient hors de leur patrie, il seconda ce prince dans sa révolte contre son frère. Après la mort de Cyrus, Artaxercès vainqueur crut forcer les Grecs à déposer les armes en les privant de leur chef: il attira Cléarque dans son camp, ainsi que 24 des principaux officiers, et les fit mourir. Les Grecs, révoltés de cette cruauté, s'ouvrirent un passage au milieu de leurs ennemis et s'illustrèrent par une retraite glorieuse.

**CLÉARQUE**, orateur grec, disciple de Platon et d'Isocrate, était né à Héraclée, ville du Pont. Forcé de fuir sa patrie en proie aux factions, il s'attacha au satrape Mithridate, qu'il trahit ensuite, s'empara de l'autorité suprême à Héraclée, et se fit bientôt détester par ses cruautés et son orgueil. De nombreuses conspirations furent tramées contre lui; il périt victime de celle qui fut ourdie par Chion, l'an 352 avant l'ère chrétienne, après un règne de 12 années: Satyrus, son frère, lui succéda. Cléarque joignit le goût des lettres à la passion du despotisme; il aimait les savants, et forma une bibliothèque considérable dans sa patrie.

**CLÉARQUE** et **OXATRÈS**, descendants du précédent, et fils de Denys, tyran d'Héraclée, se souillèrent du sang d'Amestris, leur mère, afin de rester seuls maîtres de l'autorité. Mais Lysimaque, roi de Thrace, qui avait épousé Amestris après la mort de Denys, s'empara des deux frères et les livra au supplice en expiation de leur parricide.

**CLÉARQUE**, de Soles, philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote, est souvent cité dans les anciens auteurs comme ayant écrit les *Vies* des hommes illustres. Josèphe lui attribue un *Dialogue sur le Sommeil*, dans lequel Cléarque mettait l'éloge des Juifs dans la bouche d'Aristote; mais Jousins a prouvé dans son ouvrage *de Scriptoribus historiæ philosophicæ*, que ce dialogue n'était point de Cléarque.

**CLEAVER** (Guillaume), prélat anglais, naquit, en 1742, d'un ecclésiastique qui tenait une école à Twyford, dans le Buckinghamshire. Il fut élevé à Oxford, et devint précepteur du dernier marquis de Buckingham. Celui-ci ayant été nommé vice-roi d'Irlande, y emmena Cleaver, qui ne tarda pas à faire nommer son frère Eusèbe, évêque de Fernes, et plus tard archevêque de Dublin. Quant à lui, il fut d'abord nommé, en 1784, prébendier de Westminster, sacré évêque de Chester en 1787, de Bangor en 1800, et de Saint-Asaph en 1806. Il passe généralement pour l'auteur d'une attaque virulente contre la dissertation du docteur Marsh sur l'origine des 3 évangiles de saint Marc, de saint Mathieu, et de saint Luc. Cette querelle causa beaucoup de scandale dans le temps, à cause de la violence que les deux partis mirent dans la discussion. Les ouvrages avoués par Cleaver, sont les suivants: *De Rhythmo Græcorum liber*, in-8°, 1789; *Pardon and sanctification proved to be the privileges annexed to the due use of the lord's Supper, a Sermon*, in-8°, 1791; *Sermons on selected subjects*, in-8°; *A Sermon at the anniversary Meeting of the society for the propagation of the Gospel*, in-4°, 1794; *A list of books recommended to the younger clergy and students in divinity*; in-8°, 3e édition, 1808. La même année, il publia une collection de ses propres sermons avec son frère. Ce prélat est mort le 15 avril 1815.

**CLEEF** (Joseph van), surnommé *le Fou*, né à Anvers en 1487, et reçu dans le corps des peintres de cette ville en 1511, fut regardé comme un des meilleurs coloristes du temps, et souvent ses ouvrages furent comparés à ceux des plus fameux peintres d'Italie; mais il avait un tel amour-propre qu'il s'indignait de voir les plus beaux ouvrages du Titien préférés aux siens. Il crut que les Espagnols lui rendraient plus de justice que ses compatriotes, et il se rendit à Madrid, où Antoine Moro, peintre du roi, le présenta à ce prince; mais l'esprit de jalousie qui le tourmentait ne tarda pas à l'aigrir contre Moro; il lui dit tant d'injures que ce peintre l'abandonna. La folie de Van Cleef augmentait toujours, on le vit courir par les rues avec un habit verni de térébenthine. Il fit encore d'autres extravagances; mais les plus fâcheuses furent qu'à mesure qu'il put retrouver de ses tableaux, il les retoucha et les gâta. Sa famille le fit enfermer. On ignore l'époque de sa mort.

**CLEEF** (Henri et Martin van), frères, nés à Anvers, se distinguèrent dans la peinture. Le premier, excellent paysagiste, voyagea longtemps en Italie. Il fut reçu à l'académie d'Anvers, en 1533. Ses paysages offrent une touche légère et une belle harmonie de couleurs; il a travaillé souvent dans les tableaux de Frans Flore. Le second suivit les leçons de ce maître célèbre, et préféra le genre de l'histoire. Il composait d'abord en grand; mais son goût le détermina à traiter de petits sujets avec autant de facilité que d'esprit. Plusieurs paysagistes estimés l'employèrent à peindre les figures de leurs tableaux, et quelquefois les deux frères réunirent leurs talents dans les mêmes ouvrages. Martin Van Cleef mourut

à 50 ans, laissant 4 fils, Gilles, Martin, George et Nicolas, tous peintres de mérite.

**CLEEF** (Jean van), né à Venloo, dans le Limbourg, en 1646, se forma à l'école de Gaspard de Crayer, qui le prit en amitié et se plut à perfectionner ses heureuses dispositions. Guidé par un aussi grand maître, Van Cleef devint lui-même un des plus habiles peintres de la Flandre, acquit de la fortune et de la célébrité, et décora de ses tableaux un grand nombre d'églises. Ce fut lui qu'on choisit à la mort de Crayer pour achever plusieurs de ses ouvrages, entre autres, les cartons des tapisseries qui s'exécutaient à Anvers par ordre de Louis XIV. Il vint en France présenter lui-même son travail au roi qui le combla de louanges. De retour à Gand, cet artiste fut chargé de travaux considérables jusqu'à la fin de sa longue carrière, et il y mourut le 18 décembre 1716. Les ouvrages de Van Cleef se trouvent rarement dans les cabinets ; on n'y voit guère que quelques esquisses très-finies de ses plafonds et de ses grands tableaux d'autel.

**CLEEMAN** (Frédéric-Jean-Christophe), savant allemand, né le 16 septembre 1770, à Crivitz, aux environs de Schwerin, et mort, le 26 décembre 1826, à Parchim, dans le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin, était élève de Rostock et d'Iéna, avait été adjoint à son père, prédicateur à Leussow, avait ensuite vécu sans fonctions à Schwerin, à Leipzig, à Parchim, puis était devenu rédacteur de la gazette politique de cette ville. L'Allemagne doit à cet infatigable compilateur de précieux et immenses matériaux pour l'histoire du Mecklenbourg. Ce sont : *Répertoire universel pour l'histoire du luthéranisme dans le Mecklenbourg,* Parchim, 1809-10, 3 vol. grand in-fol. ; *Dictionnaire* (Archivlexicon) *historique, généalogique et biographique des ecclésiastiques et des églises du Mecklenbourg*, première partie A-Z, avec un *Syllabus Custroviensis* et diverses annexes, Parchim, 1819, in-fol.

**CLÉERS** (Hugues de), chevalier angevin, employé en 1118 par Foulques V, comte d'Anjou, pour obtenir de Louis le Gros sa réintégration dans la charge de sénéchal, remplit heureusement cette mission. Le récit de cette négociation, écrit par Cléers lui-même, se trouve dans plusieurs recueils historiques, notamment dans le tome IV des *Miscellanea* de Baluze, édition in-8°.

**CLEGHORN** (George), né à Granton près d'Édimbourg, le 28 décembre 1716, fut, à 20 ans, nommé chirurgien d'un régiment stationné à Minorque, et, de retour à Londres, s'y fit promptement connaître par ses excellentes observations sur l'emploi des végétaux acides et du quinquina dans les fièvres. S'étant peu de temps après fixé à Dublin, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université. L'un des premiers membres de l'Académie irlandaise pour l'encouragement des arts et des sciences, il reçut en 1777 le titre de correspondant de la Société royale de médecine de Paris, et mourut en décembre 1789. On lui doit : *Traité des maladies de Minorque,* 1751 et 1768, in-8°, avec un précis de l'histoire naturelle de cette île. Cet ouvrage est très-estimé.

**CLEIRAC** (Étienne), avocat au parlement de Bordeaux, a publié : *Explication des termes de marine employés par les édits et ordonnances de l'admirauté*, 1634 ; *Usance du négoce,* 1656, in-4° ; *Us et coutumes de la mer,* 1647, in-4° ; Rouen, 1671. Cet ouvrage a servi de base à la fameuse ordonnance de marine de 1681.

**CLELAND** (Jean), né en 1707, était fils du colonel Cleland, que Steele, dans son *Spectateur,* désigne sous le nom de Will Honeycombe. Il fut envoyé, jeune encore, en qualité de consul, à Smyrne, passa de là aux Indes, qu'une altercation avec les autorités de Bombay le força de quitter précipitamment. De retour en Angleterre, la misère lui fit contracter des dettes qui le conduisirent en prison. Le libraire Ralph Griffiths, abusant de sa situation, lui fit faire, pour 20 guinées, un roman infâme (*The woman of pleasure*) *la Femme de mauvaise vie*, dont la vente rapporta plus de 10,000 livres sterling. Cet ouvrage fit mettre Cleland en accusation, mais il fut acquitté à cause de son indigence. Toutefois, lord John Grenville, pour ôter à Cleland tout prétexte de retomber dans la même faute, lui donna une pension de 100 livres sterling dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1789. Il a publié : *les Mémoires d'un fat* (*Coxcomb*); *l'Homme d'honneur,* écrit en expiation de *la Femme de mauvaise vie ; The way to things by words, and to words by things* (*le Chemin des choses par les mots, et des mots par les choses*), 1765, in-8° ; ouvrage étymologique qui n'est pas dépourvu de mérite ; *Specimen d'un vocabulaire étymologique*, ou *Essai sur les moyens qu'offre la méthode analytique pour retrouver l'ancien celtique.* Ce travail n'ayant pas reçu d'encouragement ne fut pas imprimé.

**CLÉLIE**, jeune Romaine, était du nombre des otages livrés à Porsenna, roi des Étrusques, lorsqu'il fit la paix avec le sénat, 207 ans avant J. C. Quelque temps après elle s'enfuit, et traversant le Tibre à la nage, rentra dans la ville avec ses compagnes. Les Romains, fidèles observateurs des traités, la renvoyèrent à Porsenna ; mais ce roi, admirant le courage de Clélie, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché. Le sénat érigea une statue équestre en l'honneur de cette jeune fille. Ce trait est rapporté diversement par les historiens, et quelques critiques le regardent comme fabuleux.

**CLÉMANGIS** (Mathieu-Nicolas de). *Voyez* **CLAMENGES.**

**CLÉMENCE** (Joseph-Guillaume), défenseur du christianisme, né au Havre le 9 octobre 1717, obtint différents bénéfices, entre autres le prieuré de Saint-Martin de Machecoul, consacra ses loisirs à repousser les attaques des philosophes, et mourut le 6 août 1792. On a de lui : *Défense des livres saints de l'Ancien Testament contre la philosophie de l'histoire,* 1768, in-8° ; *Caractères du Messie vérifiés en J. C. de Nazareth*, 1776, 2 vol. in-8° ; *Authenticité des livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, démontrée spécialement contre l'auteur de la Bible enfin expliquée*, etc., 1782, in-8°, réimprimée par l'abbé Marguet, Nancy, 1826, in-12.

**CLÉMENCE DE HONGRIE**, reine de France, fille de Charles Martel, roi de Hongrie, épousa en 1315 Louis X, surnommé *le Hutin*, après qu'il eut répudié Marguerite de Bourgogne. A la mort du roi, en 1316, Clémence était enceinte de 4 mois ; on déclara que, si elle accouchait d'un fils, cet enfant succéderait à son

père; elle eut en effet un fils nommé Jean, mais qui ne vécut que 5 jours. Clémence se retira à l'hôtel du Temple, et y vécut jusqu'en 1328, environnée de la considération publique. Charles le Bel et Philippe de Valois lui témoignèrent leur estime en augmentant ses revenus, à peine suffisants pour les bonnes œuvres qu'elle ne cessait de pratiquer.

**CLÉMENCE-ISAURE**, fondatrice des *Jeux Floraux* à Toulouse au 15e siècle, y fit renaître le goût des lettres, en offrant une récompense annuelle à l'auteur du meilleur poëme. Elle naquit à Toulouse peu de temps avant l'expulsion des Anglais, vers 1450, l'époque précise de sa mort est ignorée. Clémence aimait un chevalier qui devait l'épouser, mais il fut tué dans un combat, sous le règne de Louis XI. Fidèle à son premier amour, elle se consacra à la Vierge. Clémence cultivait avec succès la poésie. Le recueil posthume de ses œuvres, imprimé à Toulouse, l'an 1505, fut longtemps oublié. On ne possède que deux exemplaires connus de ce livre précieux, portant le titre de: *Dictats de dona Clemensa Isau*. Elle légua à la ville de Toulouse des revenus considérables exclusivement affectés à la célébration des Jeux Floraux, entre autres la place dite *de la Pierre*, qui produit encore 9 à 10,000 francs de revenu. L'Académie des Jeux Floraux, dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel de cette académie, en a publié l'histoire, sous le titre de: *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux Floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8°.

**CLÉMENCET** (dom Charles), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1703 dans le diocèse d'Autun, fut chargé avec D. Durand de continuer la collection des *Décrétales des papes*, entreprit d'exécuter le plan conçu par D. Maur d'Antine, en publiant *l'Art de vérifier les dates*, etc., Paris, 1750, in-4°; et, quoique cette première édition laisse beaucoup à désirer, facilita cependant à son successeur D. Clément les moyens de terminer ce grand ouvrage, l'un des plus beaux et des plus utiles qui aient été exécutés par les bénédictins. En 1756 il donna le 10e, et en 1759 le 11e vol. de l'*Histoire littéraire de France*; puis, sans discontinuer ce travail, il prépara l'édition des *OEuvres* de saint Grégoire de Nazianze, qu'il ne devait pas voir terminer. Il mourut le 5 avril 1778, l'année même où parut le 1er vol. On doit regretter qu'un homme si savant et si laborieux se soit trouvé par sa position engagé dans les querelles du jansénisme, qui prirent une nouvelle violence alors que les jésuites attaqués par les parlements étaient sur le point de succomber. Toutes les brochures publiées par D. Clémencet dans cette grande lutte sont aujourd'hui complètement oubliés; mais on recherche encore de lui les ouvrages suivants: *Histoire générale de Port-Royal*, Amsterdam (Paris), 1755-56, 10 vol. in-12; *Histoire littéraire de saint Bernard et de Pierre le Vénérable*, Paris, 1773, in-4°. On lui doit encore: *Épître dédicatoire et préface* de l'édition de la Bible de Sabatier, et une *Apologie de saint Bernard au sujet des Croisades*, insérée dans les *Querelles littéraires*. Il a laissé manuscrite une *Histoire littéraire de Port-Royal*, 6 vol. in-4°.

**CLÉMENS** (Cassius), sénateur romain, étant menacé de perdre la vie pour avoir pris le parti de Pescennius Niger, eut la hardiesse de représenter à l'empereur Sévère que Niger vaincu et Sévère vainqueur n'étaient ni plus coupables ni plus innocents l'un que l'autre, puisque tous deux s'étaient armés contre un usurpateur. Cette réflexion lui sauva la vie, l'an de J. C. 194.

**CLÉMENT D'ALEXANDRIE** (Titus-Flavius-Clemens), docteur de l'Église, l'un des écrivains les plus éloquents de son temps, était né dans le paganisme, et avait fait ses premières études à Athènes; il les continua en Italie, se convertit aux leçons de saint Pantène, et fut choisi pour remplacer ce catéchiste, que l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, envoyait en mission dans les Indes. Persécuté par l'empereur Sévère en 202, Clément se retira en Cappadoce, puis à Jérusalem et à Antioche, où sa méthode d'exposer des points de morale, communs au paganisme et à la religion chrétienne, pour arriver par degrés au développement de la doctrine évangélique, lui fit un grand nombre de prosélytes. Dès qu'il le put sans danger, il vint reprendre ses modestes fonctions à Alexandrie, et y mourut en 217. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie, de morale et de métaphysique, publiés pour la première fois par Victorius ou Vettori, Florence, 1550, in-fol., avec une version latine. La meilleure édition est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol. Nicolas Fontaine a traduit en partie, mais peu fidèlement, les *OEuvres* de saint Clément, 1696, in-8°.

**CLÉMENT Ier** (St.), pape, successeur de saint Lin ou de saint Anaclet, l'an 67 ou l'an 91, avait été ordonné par saint Pierre: on le regarde comme l'auteur de la première mission des évêques dans les Gaules. Il mourut en l'an 100, et passe pour martyr; mais on ignore quel fut le genre de sa mort. Le seul écrit que nous ayons de lui est une *Épître aux Corinthiens*, monument précieux de l'antiquité; elle a été imprimée dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum*, par Frey, Bâle, 1742, in-8°, grec-latin; traduite en français par A. Teissier, Avignon, 1684, in-12, et par Abr. Ruchat dans le recueil intitulé: *Lettres et monuments des trois Pères apostoliques saint Clément, saint Ignace et saint Polycarpe*, Leyde, 1741, 2 vol. in-12. Saint Clément eut pour successeur saint Évariste.

**CLÉMENT II**, pape, successeur du Grégoire VI, Saxon de naissance, s'appelait *Suidger*; il occupait le siége de Bamberg en 1046, lorsque le concile de Sutri, convoqué par Henri le Noir, l'éleva au pontificat le jour de Noël 1046. Après avoir assemblé à Rome un concile qui fit des règlements pour la répression de la simonie, Clément suivit l'empereur en Allemagne, et mourut à Bamberg le 9 octobre 1047. Benoit IX fut son successeur.

**CLÉMENT III**, élu pape à Pise, le 19 décembre 1187, succéda à Grégoire VIII. Il s'appelait *Paulin*, était Romain de naissance et cardinal-évêque de Palestrine. Le nouveau pape dut s'occuper d'abord de faire sa paix avec les Romains. Le sujet de la discorde était la ville de Tusculum, qui, pour se soustraire à la puissance et à la jalousie des Romains, s'était mise sous la protection du pape. Les Romains firent promettre au pape de la leur remettre aussitôt qu'il en serait maître absolu, ce qui s'exécuta, comme on peut le voir à l'article de Célestin III, son successeur. Avant de quitter Pise, Clément III exhorta les peuples à la croisade. Jérusalem venait de tomber au pouvoir de Saladin. Les désastres des chrétiens avaient

causé la mort d'Urbain III. Grégoire VIII, dans un pontificat de deux mois, n'avait songé qu'à ébranler de nouveau l'Occident pour défendre la terre sainte. Clément termina l'ouvrage que son prédécesseur avait commencé. Il fit partout prêcher la paix entre les Latins et la guerre aux musulmans. Ce fut la 3e croisade qui eut lieu sous Philippe-Auguste et Richard. Clément mourut le 28 mars 1191, après avoir occupé le saint-siége pendant 3 ans et deux mois.

**CLÉMENT III**, antipape. *Voyez* **GUIBERT**, archevêque de Ravenne.

**CLÉMENT IV** (GUI FOUQUES ou FOUQUET), élu pape le 5 février 1265 pour succéder à Urbain IV, avait été militaire, jurisconsulte, secrétaire de Louis IX, marié et père de famille. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa par les dignités de chanoine, archidiacre, évêque et cardinal; son élévation ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il devait à saint Louis. La pragmatique-sanction mit un terme aux différends qui régnaient entre la cour de Rome et celle de France. Les insinuations de Clément purent bien déterminer le roi à entreprendre une nouvelle croisade, mais il ne lui donna pas le conseil de se mettre en personne à la tête de l'entreprise. Les foudres qu'il lança contre les barons anglais ne purent arrêter la guerre civile, et furent impuissantes pour le soutien des droits de Henri III. On a prétendu que Clément avait conseillé le supplice du jeune Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou au royaume de Naples; mais cette assertion ne repose sur aucune preuve. Il mourut le 29 novembre 1268 à Viterbe, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Le *Thesaur. anecdot.* du P. Martenne contient quelques ouvrages et des *Lettres* de ce pontife. Grégoire X lui succéda.

**CLÉMENT V**, élu pape à Pérouse le 5 juin 1305, succéda à Benoît XI. Il se nommait *Bertrand de Got*, et naquit à Villandreau, dans le diocèse de Bordeaux. Son père était chevalier, et de la première noblesse du pays. Bertrand de Got ayant été fait évêque de Comminges en 1295, fut transféré à l'archevêché de Bordeaux en 1299. Ce fut là qu'il apprit la nouvelle de sa nomination. Le premier acte de Clément V fut d'indiquer son couronnement à Lyon, ce qui indisposa beaucoup les Italiens. Cette pompeuse cérémonie, qui se fit le 11 novembre 1305, fut accompagnée d'événements que l'on regarda comme de funestes présages. Le pape, après son couronnement, retournait à son logis à cheval, la tiare en tête. Le roi de France avait d'abord tenu la bride du cheval, ensuite ses deux frères, Charles de Valois, Louis d'Évreux, et enfin Jean, duc de Bretagne, s'étaient succédé dans cette cérémonie. Au moment où ce cortége passait à la descente du Gourguillon, une vieille muraille surchargée de spectateurs s'écroula; le pape fut renversé, sa couronne se détacha de sa tête, un rubis précieux, ou escarboucle, fut perdu dans le tumulte; le pape ne fut point blessé, mais douze de ceux qui l'accompagnaient furent tellement brisés qu'ils en moururent peu de jours après, entre autres le duc de Bretagne. Charles de Valois fut atteint grièvement mais ne périt point. Dans un grand festin qui fut donné quelques jours après, une violente querelle s'éleva entre les gens, et le frère du pape fut tué. Clément V modifia en faveur de Philippe roi de France la bulle *Unam sanctam*, et révoqua celle qui commence par *Clericis laicos* : toutes deux étaient l'ouvrage de Boniface VIII. Il ne se montra pas moins favorable au roi d'Angleterre Édouard, qui se plaignait de l'archevêque de Cantorbéry. Il songea en même temps à ses propres intérêts. Voyant que les évêques d'Angleterre lui demandaient la jouissance, pendant un an, des églises qui vaqueraient dans leurs diocèses, il s'appliqua à lui-même cette prérogative, et prit le revenu de la première année de tous les bénéfices indistinctement, depuis l'évêché jusqu'à la moindre prébende. Fleury dit que ce fut là le commencement des annates. Les affaires importantes qui occupèrent ensuite le pontificat de Clément V se traitèrent à Poitiers, où le pape et Philippe s'étaient donné rendez-vous. La plus remarquable fut celle des templiers, que Philippe poursuivit avec un acharnement dont l'histoire a fait souvent un reproche à sa mémoire. Clément V y mit plus de modération, obtint que la procédure fut recommencée devant lui, et, après avoir donné l'ordre dans tous les États où ces religieux militaires étaient établis, de procéder contre eux, il prononça leur suppression au concile de Vienne en Dauphiné, l'an 1310. Clément V, pour ne pas s'éloigner du roi, son protecteur, fixa la résidence des papes à Avignon. Ce fut l'origine d'un grand mécontentement et d'une longue division dont les suites empêchèrent la réforme dans l'Église, et amenèrent la funeste réforme dans la religion. Pour secouer le joug sous lequel il s'était mis et se dispenser de procurer la couronne impériale à Charles de Valois, à qui il l'avait promise, il engagea secrètement les électeurs à porter à l'Empire Henri VII de Luxembourg, et manquant ensuite de courage pour soutenir ce qu'il avait fait, il parut trahir alternativement tous les partis. Il avait promis de couronner Henri à Rome; mais cette cérémonie ne s'y fit que par une commission composée de 3 cardinaux. Clément eut une vive querelle avec les Vénitiens, contre lesquels il lança toutes les foudres de l'excommunication, parce qu'ils s'étaient emparés de la ville de Ferrare, sur laquelle il avait des prétentions; il ne s'en tint pas à des formalités religieuses, il envoya contre cette république une armée commandée par son légat, qui eut le bonheur de reprendre Ferrare dans le cours de la même année. Clément V publia aussi une croisade contre les Maures. Il mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure, comme il se disposait à revenir à Bordeaux. Villani fait un portrait odieux de sa cupidité et de ses mœurs scandaleuses. On lui donnait publiquement pour maîtresse la comtesse de Périgord. Il laissa des biens immenses à ses neveux; son trésor fut pillé aussitôt après sa mort. Clément V doit être regardé aujourd'hui comme le premier pape qui ait porté la triple couronne sur la tiare.

**CLEMENT VI**, élu pape le 7 mai 1342, succéda à Benoît XII. Il s'appelait *Pierre Roger*, et était issu d'une famille noble du Limousin. Ses talents lui procurèrent un avancement rapide dans la carrière ecclésiastique, et pendant qu'il était évêque d'Arras, Philippe de Valois le fit garde des sceaux. Son élection se passa paisiblement onze jours après la mort de Benoît XII, dans le palais d'Avignon, et son couronnement se fit avec la plus grande pompe, le jour de la Pentecôte, en présence des princes

du sang de France, et de plusieurs seigneurs du royaume. Il eut bientôt avec Édouard III, roi d'Angleterre, des démêlés au sujet de la nomination aux évêchés. Édouard voulait que les élections des chapitres fussent libres. Le pape prétendait que c'était à lui qu'appartenait la pleine disposition des offices et dignités ecclésiastiques. Édouard fit saisir le revenu des bénéficiers nommés par le pape, et qui ne résidaient point. Clément lui écrivit pour lui enjoindre de révoquer cet ordre, sous peine d'excommunication. Le roi convint qu'il avait tort, et céda. Clément VI fit une grande quantité de réserves qui tendaient à rendre nul le droit d'élection, et sur les remontrances qu'on lui fit que ses prédécesseurs n'en avaient pas agi ainsi, il répondit : « Nos prédécesseurs ne savaient pas être papes. » Les Romains l'invitèrent inutilement à retourner à Rome. Dans la députation qu'ils lui envoyèrent à ce sujet, parut Nicolas Laurent, ou Gabrino, connu depuis sous le nom de *Rienzi*. Ce fut pendant le pontificat de Clément VI qu'éclatèrent à Rome les troubles excités par ce même Rienzi. Clément VI reprit contre Louis de Bavière les procédures commencées par Jean XXII : il acheta de la reine Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon, moyennant 80,000 florins d'or; il ordonna la célébration du jubilé tous les 50 ans. Ce pape mourut le 6 décembre 1352.

**CLÉMENT VII**, élu pape le 19 novembre 1523, succéda à Adrien VI. Il s'appelait *Jules de Médicis*, et était fils naturel de Julien, tué à Florence dans la conjuration des Pazzi, en 1478. Son oncle Laurent prit un grand soin de son éducation. Il fut d'abord chevalier de Rhodes et grand prieur de Capoue; mais son cousin, ayant été élu pape sous le nom de *Léon X*, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, après l'avoir déclaré légitime, lui donna l'archevêché de Florence, et le fit cardinal et chancelier de l'Église romaine. Après la mort de Léon X, le cardinal de Médicis s'empara de toute la confiance d'Adrien VI, et gouverna sous son nom. La faction qui avait nommé Clément VII l'avait emporté sur celle des Colonne, qui lui était opposée. Charles-Quint faisait trembler l'Italie, qui craignait de tomber entièrement sous sa puissance. Le pape se ligua contre lui avec les Vénitiens. Les rois de France et d'Angleterre entrèrent dans la ligue. Ils promirent des secours qu'ils ne donnèrent pas, en sorte que le pape et la république furent obligés de conclure une trêve avec l'Empereur; mais le connétable de Bourbon, qui s'était jeté par dépit dans le parti de l'Empereur, et qui commandait ses armées, ne voulut point accéder au traité, et priver ses troupes d'un riche pillage qui pouvait les attacher à lui, ni se condamner à un repos inutile et dangereux. Il fit le siége de Rome, où il fut tué dans une escalade. Par suite des événements qui signalèrent cette horrible boucherie, le pape se trouva renfermé dans le château St.-Ange, où il fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Charles-Quint était à Valladolid lorsqu'il apprit cette nouvelle. La princesse, sa femme, venait d'accoucher, et les réjouissances avaient commencé pour la naissance de Philippe II. On affecta la plus grande tristesse, on prit le deuil, et cependant le pape fut détenu prisonnier pendant six mois. Le pape fut à peine en liberté, que le roi d'Angleterre lui fit demander son approbation pour répudier Catherine d'Aragon. Cette demande choquait les intérêts de Charles-Quint, et Clément, qui craignait de l'offenser, publia contre Henri VIII la fameuse bulle du mois de mai 1534, qui eut des suites si funestes. Clément acheva de se réconcilier avec Charles-Quint. Il le couronna Empereur à Bologne. Il eut, en 1533, une entrevue avec François Ier à Marseille, où il conduisit Catherine, sa nièce, pour épouser le second des fils du roi de France, alors duc d'Orléans, et qui monta depuis sur le trône sous le nom de *Henri II*. Clément VII mourut à Rome, le 25 septembre 1534. Il voulut opérer la réforme des mœurs en Italie et à Rome, surtout dans le clergé; mais la bulle qu'il donna à ce sujet fut mal observée. Il en donna une autre pour autoriser l'institut des théatins qui venait de s'établir. On a de lui plusieurs lettres au roi de France, au roi d'Angleterre et à quelques savants. Ses lettres à Charles-Quint, publiées sous ce titre : *Epistolæ Clementis VII ad Carolum V, altera Caroli V Clementi respondentis*, 1527, in-4°, sont très-rares. Paul III lui succéda.

**CLÉMENT VII**, regardé comme pape. *Voyez* **ROBERT DE GENÈVE.**

**CLÉMENT VIII**, élu pape le 30 janvier 1592, succéda à Innocent V. Il s'appelait *Hippolyte Aldobrandini*, était né à Fano, d'une famille originaire de Florence, avait été d'abord auditeur de rote et référendaire de Sixte V, qui le fit cardinal en 1585. Il confirma par une bulle le décret du concile de Trente, qui défend les duels, comme aussi contraires à la religion qu'à l'humanité. Les Espagnols et les ligueurs eurent d'abord quelque faveur auprès de lui; mais enfin il se rapprocha de Henri IV, dont il reçut l'abjuration par le ministère des cardinaux d'Ossat et Duperron, en 1595. L'événement le plus important de son pontificat fut le commencement de ces querelles sur les matières de la grâce, qui s'étendirent dans tout le cours du 17e siècle, et causèrent encore quelques troubles dans l'âge suivant. Ce fut au milieu du 16e siècle que l'orage éclata avec le schisme de la réforme. Les jésuites espagnols ne se montrèrent pas les moins ardents à combattre le nouvel ennemi de l'Église romaine. Molina, l'un d'eux, recueillit toutes ces propositions dans un livre intitulé : *Concorde de la grâce et du libre arbitre*. Le dominicain Banes réfuta le livre de Molina en l'accusant de pélagianisme. Un autre jésuite même, Henriquez, se déclara contre Molina. Toute l'Église d'Espagne se divisa en deux partis, et Clément VIII obtint de Philippe II que la contestation serait évoquée à Rome pour y être jugée. Le pape rassembla près de lui quelques docteurs romains et autres, sous la présidence du cardinal chef de la congrégation du saint-office. Ces assemblées commencèrent en 1598, et durèrent 9 années, sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V, son successeur. Elles prirent le nom de congrégation. *De auxiliis* Clément VIII fut occupé d'autres soins encore pendant son pontificat; il reçut, en 1595, des députés du patriarche d'Alexandrie qui abjura l'eutychianisme, et se réunit à l'Église romaine; il établit une commission pour examiner les nouveaux évêques en Italie; il réprima les brigandages usuraires des juifs, en limitant les lieux où ils devaient habiter; il contribua à la paix de Vervins, en 1598; il augmenta le domaine de l'Église du duché de Ferrare, dont le dernier descendant de la maison d'Este,

nommé *César*, ne put garder la propriété, parce qu'il était bâtard. Clément VIII mourut le 5 mars 1605, dans la 14e année de son pontificat. On loue avec raison sa piété, sa justice et sa bonté. Il a corrigé le *Missel romain*, le *Pontifical romain*, imprimé à Rome, 1595, 2 vol. in-fol., ainsi que le *Cérémonial des évêques*, 1633, in-fol. Léon XI fut son successeur.

**CLÉMENT VIII**, antipape. *V.* **GILLES MUNOS.**

**CLÉMENT IX** (JULES DE' ROSPIGLIOSI), né dans la Toscane en 1600, fut élu successeur d'Alexandre VII le 20 juin 1667. Il avait été successivement auditeur de la légation de France et nonce en Espagne, sous le pontificat d'Urbain VIII; la confiance qu'il avait inspirée par ses lumières et sa probité lui mérita l'honneur d'être choisi pour médiateur par ces deux puissances, dont les différends furent enfin réglés par le traité d'Aix-la-Chapelle. Il jouit de la satisfaction de mettre un terme aux querelles suscitées par la signature du formulaire. Une médaille consacra cet événement qui fut nommé *la paix de l'Église*. Ce pontife mourut le 9 décembre 1669, succombant, dit-on, à la douleur d'avoir vu Candie tomber au pouvoir des infidèles. Clément X lui succéda.

**CLÉMENT X** (ÉMILE ALTIERI), fut élu le 29 avril 1670, après une vacance de plus de 4 mois. La relation des intrigues de ce conclave a été publiée par Amelot de la Houssaye en 1676, in-12. Avant d'être élevé au trône pontifical, il avait rempli les fonctions de nonce à Naples, puis en Pologne, sous Urbain VIII et Alexandre VII; son âge avancé ne lui permit pas de s'occuper du gouvernement de l'Église, il abandonna ce soin au cardinal-patron, Antoine Paluzzi: celui-ci porta aux franchises des ambassadeurs des atteintes dont les suites funestes se firent sentir sous le pontificat d'Innocent XI, successeur de Clément X, qui mourut le 22 juillet 1676.

**CLÉMENT XI** (JEAN-FRANÇOIS ALBANI), né à Urbin en 1649, élu pape le 24 novembre 1700, à l'âge de 51 ans, après la mort d'Innocent XII, gouverna l'Église avec sagesse pendant plus de 20 années. Les querelles du formulaire, imprudemment renouvelées par la bulle *Vineam Domini*, et la fameuse constitution *Unigenitus*, lui valurent des éloges et des reproches exagérés; mais les partis s'accordèrent à reconnaître la pureté de ses mœurs, et sa libéralité envers les pauvres. La Provence, lors de la peste de 1720, reçut de Clément XI des secours en grains et en argent. Ce pape se plut à encourager les savants; il tenta, mais vainement, de réformer quelques imperfections du calendrier grégorien, et mourut le 19 mars 1721. Ses ouvrages ont été publiés par le cardinal Albani, son neveu, Rome, 1729, 2 vol. in-fol., précédés de la *Vie* de ce pontife. Indépendamment de plusieurs *Homélies*, de ses *bulles*, qui avaient déjà été publiées en 1718, etc., on y trouve des *discours* qu'il prononça dans l'académie de la reine Christine de Suède, entre autres l'*Oraison funèbre de Jacques II*, roi d'Angleterre. Clément eut pour successeur Innocent XIII.

**CLÉMENT XII** (LAURENT CORSINI), né en 1652, d'une des plus illustres familles de Florence, fut élu pour successeur de Benoît XIII le 30 juillet 1730. Élevé au pontificat dans des temps difficiles et à un âge fort avancé, Clément XII répara autant qu'il fut en lui le désordre des finances, suite des prévarications du cardinal Coscia. Ses États ayant souffert du séjour successif des troupes impériales et espagnoles pendant la guerre dont l'Italie fut le théâtre, il contribua de ses propres deniers au soulagement des habitants de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, épuisés par des contributions de guerre. Il publia une bulle en faveur des dominicains, condamna l'instruction pastorale de l'évêque de Montpellier, un mandement de l'évêque d'Auxerre sur un miracle opéré dans son diocèse, et fit plusieurs canonisations, entre autres celle du bienheureux Régis, jésuite. Il mourut le 6 février 1740: les Romains lui élevèrent au Capitole une statue de bronze. Benoît XIV fut son successeur.

**CLÉMENT XIII** (CHARLES REZZONICO), né à Venise le 17 mars 1693, fut élu successeur de Benoît XIV le 6 juillet 1758. L'embellissement de Rome, les réparations du Panthéon, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité, le dessèchement des marais Pontins, la reconstruction du port de Civita-Vecchia, occupèrent les premières années de son pontificat. Le relâchement des mœurs du clergé romain, l'avidité d'un grand nombre d'ecclésiastiques qui se livraient au négoce pour acquérir des richesses, fixèrent aussi son attention; l'enquête sur la faillite du jésuite Lavalette lui ouvrit les yeux sur les désordres de cette société; Clément était sur le point de céder aux vives instances de la France et du Portugal, et de prononcer la suppression des jésuites, lorsqu'il mourut subitement dans la nuit du 3 au 4 février 1769. Ce pontificat est encore remarquable par la condamnation de l'*Émile* de Rousseau dont la lecture fut défendue sous peine d'excommunication; par une disette qui affligea l'Italie pendant 3 années consécutives, et par la perte d'Avignon et du Bénévent, que les rois de France et d'Espagne confisquèrent en rejetant les droits fondés par le pape sur la bulle *In cœnâ Domini*.

**CLÉMENT XIV** succéda à Clément XIII, et fut élu pape le 19 mai 1769. Il s'appelait *Laurent Ganganelli*. Il naquit le 31 octobre 1705, au bourg de St.-Arcangelo, d'une famille noble, originaire de St.-Angelo in Vado, dans le duché d'Urbin. Son père était médecin pensionné de la ville. La manière distinguée avec laquelle il remplit tous les grades où il fut successivement nommé, lui attira les regards de Benoît XIV, qui le fit consulteur du saint-office, Clément XIII le traita avec plus de faveur encore en le décorant de la pourpre. Le conclave où il fut élu dura plus de trois mois. Clément XIV s'occupa, dès les premiers moments de son exaltation, de satisfaire les puissances sur ce qui leur portait le plus d'ombrage. Il condamna à l'oubli la bulle *In cœnâ domini*, qui avait excité les plaintes du roi d'Espagne, en ne la faisant point lire, suivant la coutume, le jeudi saint. Il renonça à ses prétentions sur le duché de Parme. Il se rapprocha de la cour de Lisbonne, qui menaçait de nommer un patriarche, et ses démarches lui valurent la restitution du comtat d'Avignon et du duché de Bénévent. Il conduisait par lui-même toutes ces négociations dans le plus grand secret, et ne voulait être pénétré sur aucune affaire. Il en usa de même pour le grand dessein dont il était occupé, et qui devait produire l'acte le plus célèbre de son pontificat, la destruction des jésuites. Il voulut cependant éviter tout reproche de précipitation et toute apparence d'animosité, en pesant, disait-il, cette résolution *au poids*

*du sanctuaire.* On le vit occupé des recherches les plus exactes dans les écrits et dans les archives qui pouvaient lui procurer des lumières et des documents sur cette fameuse société. De violentes réclamations s'élevèrent, moins encore de la part des parties intéressées que de la part de leurs amis ; mais les sarcasmes qui se multipliaient tous les jours, des prédictions sinistres répandues dès l'année 1770, par une paysanne de Valentano, nommée *Bernardina Renzi*, des menaces contenues dans des écrits publics et dans des lettres anonymes, ne purent ébranler Ganganelli : il avançait lentement vers son but ; ce qu'il avait entrepris dès 1770 ne fut entièrement terminé que le 21 juillet 1773, par le bref d'extinction daté de ce jour. La sécularisation des personnes, le séquestre des biens, s'exécutèrent avec peu de violence de la part de l'autorité, et avec moins de résistance encore de la part des sujets supprimés ; cependant, on arrêta et l'on enferma au château St.-Ange le P. Ricci, général des jésuites, qui n'avait eu d'autre tort que de refuser son consentement à l'anéantissement de son ordre. Cette suppression, dont la justice et l'utilité sont encore un problème aux yeux de certaines personnes, ne put être soumise aux règles du droit ordinaire. Clément XIV, plus flexible qu'aucun de ses prédécesseurs donna en cette occasion, aux puissances laïques, une preuve de condescendance qu'il jugea nécessaire sur un point qui intéressait plus l'ordre politique que la discipline de l'Église ; et cette considération servirait toujours d'excuse à sa mémoire, si elle en avait besoin auprès de la postérité. En accomplissant ce grand ouvrage, le pape ne put s'empêcher de témoigner des alarmes pour sa personne ; cependant sa santé se soutint pendant plus de huit mois dans cet état de vigueur que la nature lui avait donné, et qui était entretenu par une vie simple et frugale. Ce fut dans les commencements d'avril 1774 qu'il sentit les premières atteintes d'un mal qu'il ne regarda alors que comme une indisposition passagère. Il ne s'occupa pas depuis cette époque avec moins d'ardeur de ses travaux journaliers. Une humeur âcre qui l'incommodait fréquemment en été, se trouva presque supprimée cette année, et des accès de fièvre continue, qui ne purent céder à des saignées réitérées, amenèrent enfin le moment où il termina sa carrière, le 22 septembre. Son médecin déclara hautement, après l'ouverture du corps, que la maladie ne provenait que d'un excès de travail et d'un mauvais régime ; cependant beaucoup de gens s'obstinèrent à voir dans cette mort tous les signes d'un attentat. On ne fit aucune instruction juridique. On imprima des pamphlets pour accréditer l'empoisonnement supposé du pape, dont on ne manqua pas de charger les jésuites. Parmi ces écrits on distingue celui qui est intitulé : *Particularités concernant la maladie et la mort du souverain pontife, Clément XIV, de glorieuse mémoire.* Il est inséré en entier dans un ouvrage intitulé : *Précis historique de la vie du pape Clément XIV*, etc., par un théologien d'Italie, 1 vol. in-12, Avignon, 1780. Il eut des vertus éminentes, de la sagesse dans la conduite, et de l'étendue, de la vivacité et de la pénétration dans l'esprit. Il continua de vivre comme un simple religieux sur le trône pontifical. On lui doit le *musée Clémentin*, qui servit de dépôt pour les précieux monuments d'antiquité que l'on découvre journellement dans Rome. Caraccioli a donné la vie de Clément XIV (Paris, 1774 et 1776, 1 vol. in-12), et la traduction de plusieurs lettres et autres écrits attribués à ce pontife (Paris, 3 vol. in-12). Les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont voulu vérifier les originaux, et ne les ont point trouvés. Un anonyme a publié, sous le titre d'*Entrevues du pape Ganganelli, servant de suite aux lettres du même auteur*, un recueil de 12 dissertations sur divers sujets de théologie, de philosophie et de politique, où l'on voit briller un esprit aussi solide qu'ingénieux.

**CLÉMENT** (Robert), seigneur du Mez en Gatinois, mort vers l'an 1182, n'est guère connu dans l'histoire que pour avoir été d'abord gouverneur, puis secrétaire d'État de Philippe-Auguste.

**CLÉMENT** (Albéric), fils du précédent, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux de Philippe-Auguste, rendit de grands services à ce monarque dans la guerre de la terre sainte, et fut tué au siége d'Acre en 1191.

**CLÉMENT** (Henri), frère du précédent, surnommé *le Petit Maréchal*, à cause de sa taille, reçut de Philippe-Auguste la seigneurie d'Argentan, en récompense de ses services. Il mourut en 1214, après s'être distingué à la bataille de Bovines.

**CLÉMENT** (Jean), écrivain anglais, fut l'instituteur des enfants du célèbre Th. Morus, chancelier d'Angleterre : son attachement au catholicisme l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, lors de la persécution de Henri VIII ; il put revoir sa patrie sous le règne de Marie. Mais à la mort de cette princesse, il revint à Malines, et il y termina ses jours le 1er juillet 1582. On a de lui quelques *poésies*, une traduction latine des *Épîtres de St. Grégoire de Nazianze*, et des *Homélies* de Nicéphore Calixte.

**CLÉMENT** (Jacques), dominicain, né au village de Sorbon en Champagne, avait à peine 22 ans lorsqu'il forma l'horrible projet d'assassiner Henri III. Il y fut encouragé par Bourgoin, prieur de son couvent, par les ducs de Mayenne et d'Aumale, et par la duchesse de Montpensier. On lui dit que la vie de 100 politiques (nom que l'on donnait aux sujets fidèles), répondrait de la sienne ; on lui promit le chapeau de cardinal, et la palme du martyre dans le cas où il périrait. Jacques Clément se rendit à St.-Cloud, où le roi habitait alors, et se fit présenter à ce prince sous prétexte d'une mission secrète et importante, et tandis que Henri lisait les lettres qu'il venait de lui remettre, ce traître lui porta un coup de couteau dans le bas-ventre, le 1er août 1589. Les seigneurs accourus aux cris du roi massacrèrent le régicide ; son corps fut mis en quartiers et brûlé devant l'église de St.-Cloud. Les ligueurs demandèrent qu'on immolât aux mânes de Jacques Clément les prisonniers politiques ; une foule d'écrits approuvés par les docteurs en théologie, appelaient ce misérable un martyr de la foi ; son portrait fut placé sur les autels, on prononça son oraison funèbre, Sixte V fit son éloge dans un consistoire, enfin on délibéra en Sorbonne sur sa canonisation. Ce culte impie ne cessa qu'en 1596, après l'édit d'abolition obtenu par le duc de Mayenne. Le *Martyre de Jacques Clément*, Paris, 1589, in-8°, avec les figures, est une pièce très-rare.

**CLÉMENT** (Claude), jésuite, né à Ornans en Franche-Comté, vers 1594, professa les humanités et la rhétorique à Lyon et à Dole, occupa à Madrid une chaire d'antiquité grecque et latine, et mourut dans cette ville en 1642. Il a laissé des *Discours latins;* la *Vie du pape Clément IV;* une *Réfutation de Machiavel;* des *Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne;* mais il est principalement connu par un ouvrage bibliographique intitulé: *Musei, sive bibliothecæ tàm privatæ quàm publicæ extructio, instructio, cura, usus, libri IV,* Lyon, 1635, in-4°.

**CLÉMENT** (Nicolas), garde de la Bibliothèque du roi à Paris, né à Toul en 1647, dressa les catalogues qui ont servi au récolement de 1684. Il recommença ce travail en 1688, et ses deux catalogues, l'un par ordre de matières, en 13 vol. in-fol., et l'autre par ordre alphabétique des auteurs, en 19 vol. in-fol., ont servi au récolement fait en 1720. Ce savant modeste mourut le 16 janvier 1712, de chagrin d'avoir laissé dérober plusieurs ouvrages précieux par J. Aymon, en qui il avait la plus grande confiance. Clément a publié sous le nom d'*Antimon* une *Défense de l'antiquité de la ville et siége épiscopal de Toul,* 1702, in-8°, contre le système chronologique de l'abbé Riguet. C'est lui qui a rédigé le catalogue de la bibliothèque de le Tellier, archevêque de Reims (*Bibliotheca Telleriana*), Paris, 1693, in-fol.

**CLÉMENT** (Julien), né à Arles en 1650, se distingua dans l'art des accouchements, et contribua aux progrès de cette branche importante de la chirurgie par son talent et par l'impulsion qu'il donna à l'illustre Puzos. Louis XIV récompensa la discrétion dont il avait fait preuve en accouchant M^mes de la Vallière et de Montespan, et lui fit expédier des lettres de noblesse, mais à la condition qu'il continuerait la pratique de son art; il l'exerça en effet jusqu'à un âge fort avancé, et fut appelé trois fois à Madrid pour accoucher la reine d'Espagne. Il mourut le 7 octobre 1729.

**CLÉMENT** (David), célèbre bibliographe, né dans la Hesse en 1701, fils d'un pasteur français que la révocation de l'édit de Nantes avait exilé du pays natal, lui succéda dans cet emploi, et mourut le 10 janvier 1760. On lui doit : *Bibliothèque curieuse, historique et critique,* 1750-1760, 9 vol. in-4°, ouvrage savant et plein de recherches, mais qui malheureusement n'est pas terminé. Clément est l'éditeur de *Specimen bibliothecæ hispano-maiansianæ.*

**CLÉMENT** (Pierre), littérateur, né à Genève en 1707, fut exclu de la compagnie des pasteurs pour avoir publié une pièce de théâtre (*les Frimaçons,* hyperdrame); il se voua dès lors à la culture des lettres, et se fit bientôt la réputation d'un critique aussi spirituel que judicieux, par le compte impartial qu'il rendit des ouvrages nouveaux dans une feuille qu'il rédigeait seul, et qui paraissait à des époques indéterminées. Cet homme si gai tomba tout à coup dans le marasme, et, après avoir langui près de 10 ans, termina ses jours à Charenton le 7 janvier 1767. On a de lui quelques pièces : *Mérope,* imitée de Maffei, et qu'il trouva lui-même très-inférieure à celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12; *le Marchand de Londres,* traduit de l'anglais de Lillo, 1751, in-12; *la Double métamorphose,* comédie imitée de l'anglais. Mais le seul ouvrage de Clément qui soit resté, c'est son journal réimprimé plusieurs fois sous le titre : *les Cinq années littéraires,* ou *Nouvelles littéraires de France* (de 1748 à 1752), 2 volumes in-12.

**CLÉMENT** (Denis-Xavier), prédicateur du roi et confesseur de Mesdames, aumônier du roi de Pologne et doyen de l'église collégiale de Ligny, né à Dijon le 6 octobre 1706, mort le 7 mars 1771, a laissé des *Sermons,* Paris, 1770, 9 vol. in-12, qui sont estimés, des ouvrages ascétiques réimprimés un grand nombre de fois, et le *Bréviaire de Paris, tout en français, avec un supplément,* 1767.

**CLÉMENT** (D. François), bénédictin de Saint-Maur, né à Bèze, près de Dijon, en 1714, fut chargé de continuer l'*Histoire littéraire de la France,* dont il termina le 11e vol. et rédigea le 12e; puis le *Recueil des historiens de France,* dont, avec l'aide de son confrère D. Briot, il publia le 12e et le 13e vol. Mais il abandonna ce grand travail pour préparer une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates,* qui parut en 1770, in-fol. Le succès de cette édition ne l'aveugla pas sur ce qu'elle laissait encore à désirer, et il en prépara une 3e qui est tellement supérieure aux deux autres, qu'on peut la considérer comme un ouvrage entièrement neuf; elle fut publiée de 1783 à 1792, 3 vol. in fol. Cet ouvrage, regardé comme le plus beau monument d'érudition du 18e siècle, a été réimprimé en 1820, 5 vol. in-4°, ou 18 vol. in-8°, par Viton de Saint-Allais, précédé de l'*Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne,* ouvrage posthume de D. Clément, 1 vol. in-4°, ou 5 vol. in-8°. Il a été continué depuis 1770 jusqu'à nos jours, sous la direction de Julien de Courcelles, et cette *continuation,* dont il a été tiré des exemplaires in-4° et in-fol., forme une suite de 13 vol. in-8°, y compris la table des noms propres. Élu membre de l'Académie des inscriptions en 1785, D. Clément fut troublé dans ses travaux par la révolution, qui l'exila de son cloître; mais, heureusement, il trouva chez son neveu le calme dont il avait besoin pour continuer ses études, et il était occupé de terminer l'*Art de vérifier les dates avant J. C.,* dont on a parlé plus haut, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 29 mars 1793. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Catalogue latin des livres et manuscrits de la bibliothèque du collége de Clermont,* 1761, in-8°, et un *Mémoire sur l'époque de la mort du roi Robert et la première année de son fils Henri,* inséré dans le tome L du *Recueil* de l'Académie des inscriptions, suivi d'une *Notice* sur l'auteur, par Dacier.

**CLÉMENT** (Jean-Marie-Bernard), célèbre critique, surnommé *l'Inclément* par Voltaire, né à Dijon le 25 décembre 1742, vint jeune à Paris, et parut d'abord entraîné par son goût pour la poésie; mais il cessa bientôt de composer des vers pour se livrer exclusivement à la critique de ceux de ses contemporains les plus célèbres : Voltaire, St.-Lambert, la Harpe, Lebrun, Delille, etc., furent jugés un peu sévèrement. Voltaire se vengea par des injures, St.-Lambert par une lettre de cachet, et Lebrun par deux mauvaises épigrammes. Clément mourut à Paris le 3 février 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Observations critiques* sur la traduction des *Géorgiques* de Delille; id. *sur les Poëmes des Saisons, de la Declamation* et *de la Peinture,* Genève, 1771, in-8°; id. *sur différents sujets de littérature,* Paris, 1772, in-8°; *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne,* ibid., 1785, 2 vol. in-12; *Lettres à Voltaire,* Paris, 1773-76, 4 vol. in-8°;

*Satires*, 1786, in-8°, plusieurs fois réimprimées; *Petit dictionnaire de la cour et de la ville,* ibid., 1788, in-12; *Tableau annuel de la littérature française*, ibid., 1801, 3 parties in-8°. Il a travaillé à plusieurs journaux avec Palissot, de Fontanes et Deschamps.

**CLÉMENT DE BOISSY** (Athanase-Alexandre), conseiller à la chambre des comptes, né à Créteil, près de Paris, le 16 septembre 1716, est auteur d'un *Recueil de pièces relatives à la jurisprudence et aux priviléges de la chambre des comptes,* formant 80 cartes in-fol., déposé à la Bibliothèque royale de Paris. La *Table* de ces pièces a été publiée en 1787, in-4°. Clément a composé un assez grand nombre d'ouvrages d'éducation et de piété, dont quelques-uns ont été publiés sous le masque de Fontenay, et a donné une nouvelle édition de l'*Imitation de J. C.*, de Sacy, 1792, in-12. Il mourut à Sainte-Palaye le 22 août 1793.

**CLÉMENT** (Augustin-Jean-Charles), frère du précédent, né à Créteil, le 8 septembre 1717, trésorier de l'église d'Auxerre, fut député du clergé de son diocèse à l'assemblée provinciale de Sens, et s'y montra zélé partisan des doctrines de Port-Royal. Malgré son attachement à la constitution du clergé, il fut mis en prison pendant la Terreur, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Élu par les constitutionnels évêque de Versailles, il donna sa démission à l'époque du concordat, et mourut le 13 mars 1804. Il a publié entre autres ouvrages un *Journal de ses voyages en* 1758 *et* 1768, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. On y trouve le tableau politique des cours de Rome et de Madrid, après la destruction des jésuites, ainsi que des anecdotes intéressantes. On a publié en 1812 des *Mémoires sur la vie de Clément,* in-8°.

**CLÉMENT DE RIS** (Dominique, comte), né en 1750 à Paris, avocat, avait acquis la charge de maître d'hôtel de la reine. La révolution le priva de cette place, mais il en fit sans regret le sacrifice à l'intérêt public. L'un des administrateurs du département d'Indre-et-Loire en 1792, il fit preuve de courage en s'opposant constamment aux fureurs des partis. Sous la Terreur il fut mis en prison, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Nommé vers le même temps membre de la commission d'instruction publique, il se démit de cette place en 1795, et vint habiter ses terres en Touraine. Ce fut dans cette retraite que le gouvernement consulaire alla le chercher pour le faire sénateur. Le 23 septembre 1800, Clément de Ris se trouvant seul à sa maison de Beauvais, près de Tours, six hommes armés entrèrent chez lui, s'emparèrent de l'argent monnayé et de l'argenterie, le forcèrent à monter avec eux dans sa propre voiture, le conduisirent dans un lieu inconnu, et le jetèrent dans un souterrain, où il resta 19 jours sans qu'on pût avoir de ses nouvelles. Enfin quelques personnes étrangères à la police, mais que le ministre Fouché avait cru devoir employer dans cette occasion, s'étant trouvées sur son chemin lorsqu'on le transférait dans un autre lieu, mirent en fuite son escorte, et le ramenèrent au sein de sa famille. On a prétendu que ce coup hardi, exécuté en plein jour, était l'ouvrage de quelques royalistes qui voulaient avoir dans sa personne un otage, pour garantir la vie menacée de quelques-uns de leurs chefs; mais rien de pareil ne fut dit dans le procès, où trois des auteurs du crime furent condamnés à mort par le tribunal d'Indre-et-Loire. C'étaient des hommes obscurs et dont le pillage semblait devoir être le seul mobile. Ils l'avaient forcé d'écrire à sa femme qu'elle remît 50,000 francs dans un lieu désigné, et cette dame avait préparé la somme; mais elle n'eut pas le temps de la remettre. M^me^ Lacroix, propriétaire du Portail, où il fut reconnu que Clément de Ris avait ainsi été détenu, fut condamnée, par le même tribunal, à plusieurs années de détention et à l'exposition sur l'échafaud au moment de l'exécution. Nommé préteur du sénat, en cette qualité il dirigea les embellissements du palais du Luxembourg. A la restauration il fut créé pair; mais ayant continué de siéger pendant les cent jours, il fut exclu de la chambre au second retour du roi. Il y rentra toutefois en 1819, continua de voter avec les constitutionnels modérés, et mourut le 22 octobre 1827.

**CLÉMENT DE RIS** (Athanase-Louis-Marie-Émile), fils du précédent, né en 1782, fit ses études au collége de Pont-le-Voix, entra dans un régiment de dragons à 17 ans, passa par tous les grades avant d'obtenir les épaulettes de sous-lieutenant, fit la campagne d'Italie en 1805 comme aide de camp de Masséna, et celle de 1806 comme adjudant-major au 16^e^ dragons. Il reçut la croix d'honneur en 1807, après le combat de Deppen, où il fut blessé d'un coup de lance, se trouva plus tard aux batailles d'Eylau et de Friedland, et suivit en Espagne le maréchal Lefèvre, qui l'avait nommé son aide de camp. Il fit en 1809 la campagne de Bavière, à la suite de laquelle il fut créé chevalier de l'ordre du Mérite militaire bavarois et nommé capitaine dans la garde impériale. Après la désastreuse retraite de Russie, il fut fait chef d'escadron dans la vieille garde; mais bientôt sa santé l'obligea de quitter le service. Il accepta cependant le titre de chef d'état-major d'une division de cavalerie légère pendant les cent jours, et fut blessé le 9 juillet sous les murs de Strasbourg. A la mort de son père, il lui succéda dans son titre à la pairie, avant comme après la révolution de 1830, vota constamment avec le ministère, et mourut en 1837.

**CLÉMENT** (Hugues-Joseph), prêtre, né en 1757, à l'Isle-sur-le-Doubs, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Flangebouche, paroisse importante dans laquelle il avait eu pour prédécesseur le savant abbé Bergier. A l'époque de la révolution, il en adopta les principes, et fut nommé membre de l'administration centrale du département du Doubs. Dès le mois de juin 1791, il rétracta le serment qu'il avait dû prêter à la constitution civile du clergé, et exposa ses motifs dans un petit écrit qui fit beaucoup de bruit dans le département. Le district d'Ornans fit défense à Clément, ainsi qu'à son vicaire, d'exercer aucune fonction sacerdotale dans la paroisse; mais ne reconnaissant pas au district le droit de prononcer son interdiction, il continua de remplir les devoirs de son ministère, au risque de tout ce qui pouvait en résulter. Cependant, après le 10 août 1792, il jugea prudent de se retirer en Suisse, et ne revint en France qu'en 1802. Nommé curé de Pierrefontaine, il ne tarda pas à donner sa démission, et vint demeurer à Besançon, où il mourut le 24 avril 1828. On a de lui : *Correspondance avec M. Séguin, évêque constitu-*

*tionnel du département du Doubs*, Paris, 1791, deux parties in-8°.

**CLEMENTI** (Prosper), le plus grand sculpteur qu'ait produit l'Italie avant Canova, n'est pas aussi connu qu'il devrait l'être, si la réputation était toujours en rapport avec le mérite. Le surnom du *Corrége* de la sculpture, qui lui a été donné par Algarotti, peut faire apprécier la hauteur de son talent et les parties de l'art dans lesquelles il a excellé. Prosper naquit au commencement du seizième siècle, non pas à Modène, comme Vasari l'avance sur des renseignements inexacts, mais à Reggio, d'une famille déjà illustre dans les arts. Tiraboschi conjecture qu'il reçut les premières leçons de Barthélemi Clementi, son aïeul, mort en 1525, regardé comme l'un des plus habiles sculpteurs de son temps, et qu'il se perfectionna dans l'école de Jean-André Clementi, son oncle, sculpteur non moins distingué; mais au surplus, ajoute-t-il, quel qu'ait été le maître de Prosper Clementi, son élève l'a de beaucoup surpassé. Le premier ouvrage de Prosper, ou du moins celui qui commença sa réputation, est le *Tombeau* de saint Bernard dans la cathédrale de Parme. Celui de la famille Prati dans la même église, que l'on doit également au ciseau de Prosper, est très-remarquable surtout par le naturel de la pose et par la vérité des figures. Suivant M. Valery, le *Tombeau* de l'évêque George Andreossi, dans la cathédrale de Mantoue, est le chef-d'œuvre de ce grand artiste. On cite encore de lui deux statues en marbre à la cathédrale de Carpi, et d'autres à Bologne. Mais c'est la ville de Reggio qui possède le plus grand nombre de ses ouvrages. Indépendamment de ceux que l'on trouve disséminés dans les principales églises, et qui tous méritent l'attention des connaisseurs, on distingue à la cathédrale les deux magnifiques figures d'*Adam* et *Ève*, le *Tabernacle* du maître-autel en bronze, représentant le triomphe du Sauveur, et surtout le Tombeau de l'évêque Ugo Raugone, chef-d'œuvre qu'il termina dans l'espace de 5 ans et qui lui fut payé 1,250 écus d'or. Prosper mourut à Reggio le 26 mai 1584, et fut inhumé dans l'église *del Carmine*. Mais cette église ayant été démolie en 1588, l'épitaphe que Flaminio Clementi, son fils unique, avait consacrée à sa mémoire, fut transportée à la cathédrale où elle subsiste encore. Tiraboschi a réuni tous les documents qu'il a pu recueillir sur sa vie et ses ouvrages, et les a publiés dans la *Bibliotheca modenese*.

**CLEMENTI** (Barthélemi), aïeul du précédent, originaire de Crémone, mort en 1525, fut aussi un sculpteur distingué. Les villes de Reggio et de Padoue possèdent quelques-uns de ses ouvrages. On cite principalement deux *statues* qu'il fit pour le monastère de Ste-Justine de Padoue, et dont il orna les piédestaux de bas-reliefs élégants.

**CLEMENTI** (Muzio), pianiste célèbre, naquit en 1752 à Rome, où son père exerçait la profession de graveur sur vases d'argent à l'usage des églises. Buroni, compositeur de Saint-Pierre, lui donna les premières leçons de vocalisation : Muzio n'avait à cette époque que 6 ans. Au bout d'un an il fut placé sous un organiste nommé Cordicelli; et telle fut la rapidité de ses progrès qu'à 9 ans il subit avec éclat un examen à la suite duquel on lui donna une place d'organiste dans sa ville natale. Il eut ensuite pour maîtres Santarelli et Carpini, regardés, l'un comme le maître de musique vocale le plus parfait qui existât, l'autre comme le plus profond contrapuntiste de Rome. Avec l'orgue, Clémenti cultivait sans relâche le piano (alors nommé le clavecin) dont les difficultés matérielles diffèrent à peine de celles de l'orgue, tant qu'on se borne à exécuter sur l'un et l'autre des morceaux de semblable caractère. Charmé de son talent précoce, un riche voyageur anglais, Beckford, offrit aux parents de Clémenti de l'emmener en Angleterre et de se charger de son éducation et de sa fortune. La proposition fut acceptée. Cette circonstance, en introduisant Clementi dans une famille distinguée par les habitudes littéraires et le goût, non moins que par le rang et la richesse, lui inspira cet amour de la littérature et des sciences dont trop souvent l'absence est si sensible chez les artistes. Clémenti à 18 ans était réputé le plus habile claveciniste qui eût existé. Il avait reculé les bornes de l'art, et il ouvrait aux virtuoses cette immense carrière qui a été parcourue depuis 60 ans par suite d'efforts progressifs aussi brillants qu'inattendus. Il avait composé dès lors sa fameuse sonate en *ut*, publiée seulement 3 ans après, et alors regardée comme le *nec plus ultra* de la difficulté vaincue. A la sollicitation de Pacchierotti, il fit un voyage sur le continent, où l'avait précédé sa renommée. Paris fut la première capitale qu'il visita : il y resta jusqu'à l'été de 1781. L'enthousiasme bruyant qu'y excita son exécution l'étonna lui-même : habitué aux applaudissements plus froids des Anglais, il disait en riant qu'à peine il pouvait se croire le même Clémenti à Paris et à Londres. De Paris il se rendit par Strasbourg et par Munich à Vienne, où il trouva, entre autres artistes fameux, Haydn, Salieri, enfin Mozart, déjà son digne rival malgré sa jeunesse. Clémenti et Mozart jouèrent alternativement devant Joseph II et devant le grand-duc de Russie, depuis Paul I$^{er}$, et sa femme. La duchesse leur proposa un thème sur lequel ils improvisèrent à tour de rôle des variations au grand plaisir en même temps qu'à l'étonnement de la société. Ni l'un ni l'autre ne furent vaincus dans cette lutte de l'Allemagne et de l'Italie. C'est de cette époque à la fin du siècle que Clémenti, de retour dans l'Angleterre, qu'il ne quitta que quelque temps en 1783 et 1784 pour se rendre à Paris, parcourut avec le plus grand éclat la carrière professorale et vit arriver au plus haut degré sa triple réputation de maître, d'exécutant et de compositeur. En 1800, la faillite de la maison Longman et Broderip lui fit éprouver des pertes énormes : ne consacrant plus dès lors que moitié de son temps au professorat, il se mit à la tête d'une compagnie commerciale pour qui son nom était une source de gains assurés, et qui entreprenait en même temps des publications musicales et la fabrication des pianos. Il en perfectionna le mécanisme et la construction, et ses améliorations donnèrent bientôt aux pianos anglais le renom des premiers instruments de l'Europe. La paix d'Amiens lui fournit l'occasion de reparaître en France en 1803; il y vint accompagné de son élève favori Field, dont le succès dans les concerts de la capitale lui fit éprouver autant d'orgueil que de satisfaction. Il eut la même joie à Vienne, d'où, malgré le dessein qu'il avait eu de l'y confier au célèbre Albrechtsberger,

il le conduisit à Saint-Pétersbourg. Après avoir visité les principales villes de l'Europe, Clémenti s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva sain et sauf après 8 ans d'absence. Son retour était attendu avec impatience et par ceux qui voulaient l'entendre soit pour le comparer à lui-même ou à ses élèves, soit pour l'admirer, et par ceux qui se promettaient de lui demander des leçons. Mais la résolution de Clémenti était irrévocable : il ne voulut désormais ni prendre d'élèves ni jouer en public. Il ne dérogea que deux fois à ce vœu solennel, la première à un des concerts philharmoniques, la seconde au grand dîner que lui offrirent à l'Albion-Tavern, le 17 décembre 1827, tous les professeurs de musique de Londres réunis. Choisissant pour thème un passage de son premier concerto d'orgue, il jeta sur ce fonds des improvisations si riches, si variées, si pleines de goût et de sensibilité, si remarquables même comme tour de force et comme difficultés vaincues, que tous les assistants exprimèrent à la fois de la joie et de la surprise, en entendant leur vieux maître le disputer encore en sève d'âme, en souplesse de doigts à la verte jeunesse. Clémenti comptait alors 75 ans. Il survécut 5 ans à cette solennité musicale, et mourut à Evesham, dans le comté de Worcester, le 16 avril 1832. Ses restes furent déposés dans le cloître de l'abbaye de Westminster, près de ceux de Bartleman, de Shield, de Williams et d'autres artistes qui occupent une place honorable dans l'histoire de la musique anglaise. Les œuvres de Clémenti consistent en 106 *sonates*. On lui doit encore les ouvrages suivants : *Introduction à l'art de toucher le piano* (il faut y joindre l'*Appendix à l'introduction*, etc., 1812) ; *Harmonie pratique*, 1811-1815, 4 vol. ; *Gradus ad Parnassum*, 3 vol.

**CLÉMENTINI** (César), historien, né vers la fin du 16e siècle, à Rimini, d'une famille patricienne, consacra sa vie à rassembler des matériaux pour composer l'histoire de sa ville natale. Il fut créé chevalier de Saint-Étienne, et remplit diverses charges publiques. Il mourut le 9 mai 1624, et fut inhumé dans l'église Saint-François, où ses ancêtres avaient choisi leur sépulture. Son ouvrage est intitulé : *Raconto istorico della fondazione di Rimino, dell' origine et vite de' Malatesti, libri XV*, Rimini, 1617-27, 2 vol. in-4° ; cette histoire est fort estimée ; les exemplaires en sont rares.

**CLÉMENTONE** (Bocciardi), connu sous le nom d'*Il Clementone*, habile peintre d'histoire et de portrait, naquit à Gênes en 1620, et eut pour maître Bernard Strozzi, artiste de grande réputation. Mais bientôt trouvant ses leçons insuffisantes, et jugeant que le séjour de Gênes était peu propre à développer, chez quelque artiste que ce fût, les germes du talent, il se rendit à Florence et à Rome. C'est dans la première de ces villes qu'il fit le plus long séjour, et il y devint ami intime de Castiglione dont il reçut des leçons. On trouve beaucoup d'ouvrages de ce maître dans les chapelles de Gênes, de Pise et d'autres villes d'Italie. Son chef-d'œuvre est un saint Sébastien, qui se voit à Pise dans la Chartreuse. Il fit aussi beaucoup de portraits que l'on vante comme pleins de vie, de grâce et de naturel.

**CLÉNARD** ou **KLEINAERTS** (Nicolas), savant philologue, né à Diest en Belgique le 5 décembre 1495, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé professeur de grec et d'hébreu au collége de cette ville. Le désir de se perfectionner dans la connaissance de l'arabe, qu'il avait appris sans maître, lui fit saisir avec empressement l'occasion d'aller en Espagne, où il vécut quelque temps du produit de ses leçons ; il obtint ensuite une chaire à Salamanque, mais il la quitta pour aller à Lisbonne faire l'éducation de l'infant, depuis Henri Ier ; il revint en Espagne, toujours passionné pour l'arabe, fit en 1540 le voyage d'Afrique, où il eut en cette langue une conversation avec le roi de Fez, qui le retint plus d'un an à sa cour, et, de retour à Grenade, y mourut en 1542. On a de lui : *Tabula in grammaticam hebræam*, Paris, 1564, édition revue et augmentée par Cinq-Arbres ; *Institutiones linguæ græcæ, seu meditationes à linguæ græcæ cum scholiis et praxi P. Antesignari*, Paris, 1581, in-4°. Cette édition est la meilleure ; mais on devine aisément que les travaux des hellénistes modernes ont rendu l'ouvrage de Clénard complétement inutile. *Epistolarum libri II*, Anvers, Plantin, 1566, in-8°, jolie édition aussi complète que celle de Harsan, 1606, même format. La lecture de ces lettres est très-agréable.

**CLÉOBULE**, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, et descendant d'Hercule, succéda à son père dans le gouvernement de l'île de Rhodes, et mourut à 70 ans, vers la 55e olympiade. Citer les maximes qui le guidèrent pendant toute sa vie, c'est faire l'éloge de son caractère ; les principales sont : « Soyez toujours plus empressé d'écouter que de parler. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc. »

**CLÉOBULINE** ou **EUMÉTIS**, fille du précédent, partageait avec son père le fardeau des affaires publiques, et se délassait en composant des énigmes ingénieuses.

**CLÉODÆUS** ou **ARRHIDÉE**, fils d'Hyllus, petit-fils d'Hercule et père d'Aristomachus, n'est connu dans l'histoire que pour avoir rallié les débris de l'armée des Doriens, après leur défaite dans le Péloponèse, et les avoir conduits au mont OEta, dans la Dryopide, contrée qui, depuis cette époque, fut appelée la Doride.

**CLÉODÈME** ou **CLÉODAMUS**, architecte, fut chargé par l'empereur Gallien de réparer les fortifications d'Athènes, conjointement avec Athénée de Byzance. Cette ville ayant été prise par les Goths, Cléodème fondit à l'improviste sur les vainqueurs, et délivra les habitants au moment où l'ennemi se préparait à commencer le pillage.

**CLÉOETAS**, l'un des plus anciens sculpteurs grecs, embellit le stade d'Olympie d'une barrière qui passait pour un chef-d'œuvre. Elle a été décrite par Visconti dans le tome V du *Museo Pio-Clementino*.

**CLÉOMBROTE**, 4e fils d'Anaxandride, de la famille des rois de Sparte, prit le commandement des Péloponésiens après la mort de Léonidas aux Thermopyles, et mit l'isthme de Corinthe à l'abri de l'invasion des Perses. Il mourut peu de temps après la bataille de Salamine, qui sauva la Grèce.

**CLÉOMBROTE Ier**, roi de Sparte l'an 380 avant J. C., était fils de Pausanias et frère d'Agésipolis, son prédécesseur. Il fit deux fois la guerre contre les Thé-

bains, et fut tué l'an 371 avant J. C. à la bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas.

**CLÉOMBROTE II**, roi de Sparte après la déposition de Léonidas son beau-père, occupa le trône pendant peu de temps, fut forcé d'en descendre pour le rendre à Léonidas, qu'on avait rappelé, et mourut en exil.

**CLÉOMBROTE**, jeune homme d'Ambracie, connu par une épigramme de Callimaque et le témoignage de quelques autres auteurs, se donna la mort après avoir lu le *Phédon*, qui l'avait convaincu de l'immortalité de l'âme.

**CLÉOMÈDE**, écrivain grec, auteur d'une *Théorie circulaire des astres*, où il développe les opinions de différents auteurs sur la physique et l'astronomie, vivait quelques années avant J. C. Son ouvrage est propre à faire connaître l'état de la physique avant Ptolémée et avant Pline le naturaliste; imprimé pour la première fois en grec, Paris, Néobar, 1539, in-4°, et avec une version latine de Robert Balfour, Bordeaux, 1605, in-4°, il a récemment été l'objet d'un nouvel examen des savants. L'édition de Leyde, 1820, in-8°, grec-latin, due à M. J. Bake, est la meilleure qui ait encore paru.

**CLÉOMÈDES** (d'Astypalée), athlète grec, le dernier des héros, suivant l'oracle de Delphes, perdit l'esprit pour avoir été privé de la récompense réservée au vainqueur du pugilat à Olympie, l'an 492 avant J. C. Le prix ne lui fut pas décerné parce qu'il avait eu la maladresse de tuer Iccus d'Épidaure : il fut même condamné à une amende. Dans un accès de folie, il brisa une colonne qui soutenait le faîte d'une salle où étaient réunis un grand nombre d'enfants; on le poursuivit à coups de pierres, il s'enfuit dans le temple de Minerve, et, se cachant dans un coffre qu'il trouva ouvert, retint le couvercle avec tant de force qu'on ne put l'ouvrir. On brisa le coffre, mais Cléomèdes avait disparu; on ne put savoir ce qu'il était devenu.

**CLÉOMÈNES I^er^**, roi de Sparte l'an 519 avant J. C., fut constamment en guerre avec les peuples de la Grèce, vainquit les Argiens, chassa d'Athènes les fils de Pisistrate, essaya de les replacer sur le trône, et fut forcé de s'enfuir en Thessalie pour échapper au ressentiment de ses concitoyens, irrités par les troubles que causait à Sparte son inimitié pour Démarate. Bientôt on le rappela dans la crainte du mal qu'il pouvait faire à la république en soulevant l'Arcadie; mais à peine fut-il de retour qu'il devint fou et se donna la mort, l'an 489 avant J. C.

**CLÉOMÈNES II**, roi de Sparte, successeur d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 avant J. C., n'a rien fait qui soit digne d'être transmis à la postérité, pendant un règne de 60 ans. Aréus, son petit-fils, lui succéda en 309.

**CLÉOMÈNES III**, roi de Sparte l'an 230 avant J. C., fils de Léonidas, remporta plusieurs victoires sur les Achéens, et détruisit la ligue qu'ils avaient formée contre Sparte; il fit périr les descendants d'Agis, égorgea les éphores, abolit le sénat, exila les principaux citoyens, partagea les terres et concentra toute l'autorité entre ses mains et celles d'Euclidas, son frère. Ayant été vaincu par Antigone, il se réfugia en Égypte, l'an 223 avant J. C., dans l'espoir d'obtenir des secours de Ptolémée Évergètes. Mais ce prince étant mort, Cléomènes fut retenu prisonnier par ordre de Ptolémée Philopator, s'évada, chercha à soulever le peuple, et, ne pouvant y réussir, se donna la mort 221 ans avant J. C.

**CLÉOMÈNES**, célèbre sculpteur athénien, vivait 180 ans avant J. C. Cet artiste s'est immortalisé en produisant la fameuse *Vénus* dite *de Médicis*, aujourd'hui le plus bel ornement de la galerie de Florence, où elle a été replacée depuis 1815, et les *Thespiades*, ou les Muses vêtues à la manière des femmes de Thespie; ces statues, après avoir orné un temple consacré aux Muses sur le mont Hélicon, furent transportées à Rome par le consul Mummius, et décorèrent le temple de la Félicité.

**CLÉOMÈNES**, Macédonien, chargé par Alexandre de la fondation d'Alexandrie, à l'embouchure canopique du Nil, se fit détester par ses exactions, et fut mis à mort par ordre de Ptolémée, fils de Lagus.

**CLÉON**, général athénien, né dans une condition obscure, s'éleva aux premières charges de la république, moins par ses talents qu'à force d'intrigues, et, après avoir obtenu sur les Lacédémoniens de notables avantages, vaincu par Brasidas, périt devant Amphipolis, l'an 422 avant l'ère chrétienne. Aristophane ne l'a pas épargné dans ses comédies, et principalement dans celle des *Chevaliers*.

**CLÉON**, sculpteur grec, élève d'Antiphanes d'Argos, vivait 388 ans avant J. C. dans la 98^e^ olympiade. Pausanias et Pline citent plusieurs ouvrages remarquables dus au ciseau de cet artiste : les principaux étaient deux statues de *Jupiter* en bronze, les statues de quelques-uns des vainqueurs aux jeux Olympiques, une *Vénus d'airain* ayant à ses pieds un enfant en bronze doré, et une statue d'*Admète*.

**CLÉONYME**, 2^e^ fils de Cléomènes II, ayant été exclu du trône après la mort de son père, l'an 309 avant J. C., usurpa l'autorité suprême sur les Tarentins, qu'il avait été appelé à secourir contre les Lucaniens et les Romains. Il aspira bientôt à se rendre maître de la Grèce; mais il échoua dans cette entreprise, perdit la souveraineté de Tarente pendant son expédition, et fut forcé de rentrer en Laconie. Il en sortit peu de temps après dans le dessein de se venger sur sa patrie, de l'injure qu'il avait essuyée de la part de Chélidonis, son épouse, princesse du sang royal, qui était éprise d'Acrotatus, fils d'Aréus, roi de Sparte. Il s'avança jusqu'aux portes de Sparte avec Pyrrhus, roi d'Épire; mais il fut repoussé, et l'on ignore ce qu'il devint après cette défaite. Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

**CLÉOPATRE**, l'une des femmes de Philippe, roi de Macédoine, eut un fils qu'elle tenta de mettre sur le trône après la mort de Philippe. Olympias, mère d'Alexandre, fit périr le fils de Cléopâtre sous les yeux de sa mère pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, et força Cléopâtre elle-même à se donner la mort.

**CLÉOPATRE**, sœur d'Alexandre, roi de Macédoine, femme d'Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, se retira à Sardes après la mort de son frère et de son époux, fut recherchée en mariage par les généraux d'Alexandre, qui se disputaient le trône, et se disposait à épouser Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, lorsque Antigone, craignant que ce mariage n'augmentât la puissance de Ptolémée, la fit assassiner l'an 308 avant J. C.

**CLÉOPATRE**, reine d'Égypte par son mariage avec Ptolémée Épiphanes, fut après la mort de son époux chargée de la tutelle de Philométor, son fils, s'opposa aux vues ambitieuses d'Antiochus le Grand, son père, roi de Syrie, qui cherchait à usurper la couronne d'Égypte, et mérita par son équité l'affection des Égyptiens. Ses deux fils, Ptolémée Philométor et Physcon (Évergète II), furent tous deux rois d'Égypte.

**CLÉOPATRE**, fille de la précédente, épousa successivement ses deux frères; elle avait eu de Ptolémée-Philométor deux filles appelées Cléopâtre et un fils qui fut assassiné par Physcon, son oncle et son beau-père; de ce dernier elle eut un fils nommé Memphytis, qui fut aussi assassiné par son père; répudiée par son barbare époux, elle régna seule après la révolte qui le chassa du trône; mais Physcon ayant levé une armée et taillé en pièces les troupes de Cléopâtre, elle se retira à Ptolémaïs en Syrie, où elle mourut auprès de la reine, sa fille.

**CLÉOPATRE**, reine de Syrie, fille de la précédente, et de Ptolémée Philométor, épousa d'abord Alexandre Bala, puis Démétrius Nicanor. Ce dernier l'ayant abandonnée pour Rodogune, elle offrit sa couronne et sa main à son beau-frère Antiochus, après avoir fait assassiner Séleucus, fruit de son second hymen, mais elle fut obligée, pour apaiser le soulèvement du peuple indigné d'un tel crime, de proclamer roi Antiochus, 2e fils de Démétrius Nicanor. Toutefois elle ne renonça point à ses projets ambitieux; mais elle fut victime de ses propres artifices. Le jeune prince, justement en garde contre les trames odieuses de cette marâtre, l'obligea de prendre un breuvage empoisonné qu'elle lui présentait; elle mourut l'an 121 avant J. C. Cet événement a fourni au grand Corneille la catastrophe de sa tragédie de *Rodogune*.

**CLÉOPATRE**, sœur de la précédente, 2e femme de Ptolémée Physcon, succéda à ce prince, et régna sous le nom de Ptolémée-Alexandre et de Ptolémée Lathyre, ses fils. Elle périt assassinée par le premier de ces princes, qui craignait que sa mère ne cherchât à l'éloigner du trône, comme elle en avait éloigné Ptolémée Lathyre.

**CLÉOPATRE**, fille aînée de la précédente et de Ptolémée Physcon, fut forcée par sa mère de se séparer de Lathyre, son époux et son frère, pour épouser Antiochus de Cyzique; elle périt assassinée par ordre de Cléopâtre Tryphène, sa sœur, et laissa un fils qui fut roi de Syrie, sous le nom d'Antiochus-Eusèbes Philopator.

**CLÉOPATRE TRYPHÈNE**, sœur de la précédente, épouse d'Antiochus Grypus, fit périr sa sœur, que les soldats de Grypus avaient fait prisonnière à Antiochus, et périt elle-même assassinée par celle-ci. Elle laissa cinq fils, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III et Antiochus XII.

**CLÉOPATRE**, reine d'Égypte, était fille de Ptolémée XI (Aulète). Le testament de son père la laissa, à l'âge de 17 ans, héritière du trône avec son frère Ptolémée XII, que, suivant la coutume d'Égypte, elle devait épouser. Plus âgée que lui, elle crut pouvoir tenir seule les rênes du gouvernement; mais le jeune roi, excité par ses courtisans, voulut exclure Cléopâtre du trône, et cette princesse fut obligée de se retirer en Syrie, où elle leva une armée pour marcher contre son frère. C'est vers ce temps que ce même Ptolémée fit périr Pompée, et César, quelque satisfait qu'il fût d'être délivré d'un si puissant adversaire, conçut une haine et un mépris profond pour ce prince. Ptolémée Aulète avait nommé le peuple romain tuteur de ses enfants; César prétendit en exercer tous les droits en sa qualité de dictateur, et se déclara le juge des différends qui existaient entre Ptolémée et Cléopâtre. Cette princesse se hâta d'envoyer quelqu'un à Alexandrie pour la défendre; mais César lui fit dire de revenir elle-même sans délai. Comme elle craignait d'être reconnue en entrant dans la ville, elle pria Apollodore, celui de ses amis en qui elle avait le plus de confiance, de l'envelopper dans un tapis, et de la transporter ainsi sur ses épaules jusque dans la chambre de César, et cette ruse hardie lui valut le cœur de ce conquérant. Il paraît, d'après ce qu'en disent Plutarque, Appien d'Alexandrie et Dion Cassius, qu'elle n'était pas d'une beauté frappante; mais son esprit et sa grâce répandaient tant de charmes dans sa figure, qu'il était difficile de lui résister. Elle parlait toutes les langues, réunissait les connaissances les plus étendues, et possédait surtout l'art de captiver. César plaça Cléopâtre sur le trône et lui fit épouser son jeune frère qui n'avait que 11 ans. Il partit ensuite quoique à regret, pour achever de soumettre les restes du parti de Pompée. De retour à Rome (l'an 46 avant J. C.), César la reçut, ainsi que son jeune époux, dans son propre palais, il les fit admettre au nombre des amis du peuple romain, et plaça les statues en or de Cléopâtre à côté de celles de Vénus, dans le temple qu'il érigea à cette déesse. Ces honneurs déplurent aux Romains; la reine d'Égypte retourna bientôt dans ses États, où elle fit empoisonner Ptolémée, pour rester maîtresse absolue du royaume. Lorsque la mort de César donna lieu à une nouvelle guerre civile dans l'empire, on accusa Cléopâtre d'avoir fait passer des secours à Brutus et à Cassius. Marc-Antoine, partant pour la guerre des Parthes, lui ordonna de se rendre en Cilicie pour expliquer sa conduite. Il paraît qu'en entreprenant ce voyage, Cléopâtre s'occupa plutôt des moyens de plaire que de ceux de se justifier. Elle monta sur un vaisseau dont la poupe était dorée et dont les voiles étaient de pourpre; Cléopâtre, magnifiquement vêtue, était couchée sur le tillac, des enfants à ses pieds représentaient les Amours; ses femmes, toutes d'une rare beauté, habillées en néréides, étaient placées, les unes auprès du gouvernail, les autres près des rameurs; des flûtes et des lyres faisaient retentir dans les airs des concerts mélodieux; l'encens était brûlé sur des cassolettes. C'est ainsi que Cléopâtre remontait le Cydnus, comme Vénus sortant de l'onde, pour aller visiter le conquérant de l'Asie. Un peuple immense bordait les deux rives du fleuve, s'enivrait de musique, de parfums et d'admiration pour la beauté. Au milieu de cet enthousiasme universel, Cléopâtre aborda à Tarse. Antoine, qui rendait alors la justice, resta seul sur son tribunal avec ses licteurs. Il fit inviter Cléopâtre à se rendre auprès de lui; mais la reine, s'excusant sur les fatigues du voyage, le fit prier d'accepter lui-même un repas sur son vaisseau. Bientôt séduit par tant de charmes, sa passion pour elle fut beaucoup plus violente que celle de César. Antoine, renonçant pour le moment à l'expédition projetée contre les Parthes, la suivit en Égypte, où ils passèrent l'hiver dans les fêtes. Il fut enfin forcé de quitter l'Égypte; ses démé-

lés avec Octave l'appelèrent en Italie, où la réconciliation des deux rivaux rendit pour un moment la paix au monde et Antoine épousa Octavie, sans cesser d'aimer Cléopâtre. Les événements qui se succédèrent l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de la revoir en Égypte; mais, après sa malheureuse expédition contre les Parthes, vers l'an 36 avant J. C., dans laquelle il fut sur le point d'éprouver le sort de Crassus, Cléopâtre vint le chercher en Phénicie, où il avait ramené les débris de son armée, et les deux amants reprirent ensemble le chemin de l'Égypte. Oubliant tout ce qu'il avait promis à Octave, tout ce qu'il devait à son épouse, Marc-Antoine se livra de nouveau à la débauche et aux caprices de Cléopâtre. Comme elle se piquait de protéger les savants, il fit apporter à Alexandrie la riche bibliothèque qu'Eumène avait fondée à Pergame, composée de 200,000 volumes. Toutes ces dispositions d'Antoine, ainsi que sa conduite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis à Rome. Auguste surtout, irrité de l'appui que prêtait Cléopâtre au parti de son rival, fit décider la guerre contre elle dans l'assemblée du peuple. Tout annonçait une guerre civile. Antoine s'y prépara, assembla une armée, et quitta l'Égypte. Cléopâtre le suivit en Grèce. Son ascendant sur Antoine était absolu. Cependant Antoine ne voulut jamais l'épouser, soit qu'il ne pût se résoudre à sacrifier sa femme Octavie, soit qu'il ne voulût point encourir l'animadversion des Romains, qui ne pouvaient souffrir qu'un de leurs concitoyens épousât une étrangère. Enfin arriva le jour où devait se manifester le funeste pouvoir qu'exerçait Cléopâtre sur Antoine. A la bataille d'Actium, entre Marc-Antoine et César-Octave, lorsque, suivant l'expression de Properce, « les forces du monde luttèrent ensemble, » Cléopâtre, accoutumée à la mollesse de l'Orient, ne savait plus braver les périls, bien qu'elle eût encore l'énergie nécessaire pour se donner la mort; l'effroi s'empara de son âme au milieu du combat. Elle fit virer de bord son vaisseau, et les 60 galères égyptiennes, placées dans les rangs, imitèrent le mouvement de la sienne. A cette vue, Antoine troublé ne put s'empêcher de suivre Cléopâtre et de monter sur le vaisseau qui l'emmenait; mais, à peine y fut-il qu'accablé de honte et de regrets, il resta trois jours sans vouloir parler à celle pour laquelle il avait tout sacrifié. Arrivé à Alexandrie, il se plongea de nouveau dans les délices que Cléopâtre ne cessait de préparer pour lui. Pendant ce temps. Octave s'avançait en Égypte par la Syrie. Cléopâtre fit bâtir près du temple d'Isis, à Alexandrie, un monument où elle cacha ses trésors, et dont elle voulait faire son tombeau. Lorsque Antoine fut défait dans la dernière bataille qu'il livra à Octave, Cléopâtre se renferma dans le bâtiment qui contenait toutes ses richesses, et fit répandre le bruit de sa mort, afin que l'amour d'Antoine ne l'attachât plus à la vie. En effet, à cette nouvelle, il se poignarda; mais, comme il n'expira pas à l'instant, il eut le temps d'apprendre que Cléopâtre vivait, et il se fit porter dans l'asile qu'elle s'était choisi. Mais Cléopâtre, égoïste encore même dans son tombeau, ne voulut point qu'on ouvrît les portes, de peur que les satellites d'Octave ne s'en emparassent, et trouva le moyen d'introduire Antoine mourant, à l'aide des cordes qu'elle et ses femmes tiraient par la fenêtre. Elle prodigua les soins les plus tendres à Marc-Antoine, qui mourut dans ses bras. Octave attachait beaucoup de prix à prendre Cléopâtre vivante, pour qu'elle suivît à Rome son char de triomphe. A force de ruses, il vint à bout de faire pénétrer ses soldats dans le monument où elle s'était retirée. Dès qu'elle le sut, elle voulut se tuer; mais les soldats romains veillèrent avec un soin barbare sur sa vie. Elle trouva le moyen de se faire apporter des fleurs sous lesquelles un aspic était caché, et la morsure de ce reptile la délivra de la vie. Ses femmes, Ira et Charmion, se donnèrent la mort avec elle. Cléopâtre mourut à l'âge de 39 ans, après en avoir régné 22, dont 14 avec Antoine.

**CLÉOPATRE**, fille de la précédente et de Marc-Antoine, fut conduite à Rome avec ses frères pour servir au triomphe d'Auguste. Ses parents lui avaient donné le nom de *Séléné* (lune), en donnant à son frère jumeau Alexandre celui de Soleil. Lorsque Octave rendit à Juba le royaume de son père, il lui donna pour épouse cette jeune princesse, qui obtint que ses frères restassent auprès d'elle en Mauritanie (vers l'an 30 avant J. C.). Nous avons des médailles de cette reine avec son portrait, au revers de celui de Juba. Ces monuments nous apprennent que Cléopâtre resta fidèle à la langue de son pays. Les inscriptions qui se trouvent du côté de sa tête sont en grec, tandis que celles qui ont rapport à Juba sont en latin. — Une autre Cléopatre, fille du grand Mithridate, épousa Tigrane, roi d'Arménie, lorsque ces deux rois se réunirent pour s'opposer à la puissance des Romains.

**CLÉOPATRE SÉLÉNÉ**, sœur de Cléopâtre Tryphène, épouse de Ptolémée Lathyre, son frère, puis d'Antiochus Grypus, roi de Syrie, et enfin d'Eusèbes, fils d'Antiochus de Cyzique, perdit ses États, et fut massacrée dans la forteresse de Séleucie par Tigrane. Elle eut 2 fils, Antiochus l'Asiatique et Séleucus Cybiosactes, et une fille appelée Cléopâtre Bérénice.

**CLÉOPHANTE**, peintre grec, le premier qui ait imaginé d'appliquer de la couleur sur le dessin, vivait 1,400 ans au moins avant J. C. Il se servait d'une seule couleur composée avec de la brique pilée. On n'a aucun détail sur la vie de cet artiste.

**CLÉOPHAS**, nom de l'un des deux disciples de J. C. qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent le Sauveur du monde, le jour de sa résurrection, et s'entretinrent, sans le reconnaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion.

**CLÉOPHILE** (François OCTAVIO dit), né à Fano en 1447, professa les belles-lettres à Viterbe; sa trop grande sévérité lui attira la haine de ses élèves, qui le firent attaquer la nuit par un spadassin. Il resta estropié d'un coup qu'il reçut à la main, et ne voulant pas s'exposer à de nouveaux dangers, il vint habiter Corneto, où il se maria richement. Mais son beau-père l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de payer la dot qu'il avait promise, et il mourut le 26 décembre 1490 à Corneto même, ou suivant d'autres à Civita-Vecchia. Il avait habité plusieurs années Ferrare et Rome, où il avait beaucoup d'amis. Ses principaux ouvrages sont : *Epistolarum de amoribus liber*, Naples, 1478, in-4°, très-rare; *Libellus de cœtu poetarum*, Paris, 1499, in-4°; *Opera nunquàm aliàs impressa : antropotheomachia historia de bello Fanensi*, etc., etc., Fano, 1516, in-8°, rare et recherché des bibliophiles.

**CLÉOPHON**, orateur athénien, acquit une grande influence sur le peuple par une élocution facile et entraînante, et par des attaques virulentes contre les grands. Il fut condamné à mort l'an 405 avant J. C., pour s'être opposé courageusement aux projets des sénateurs contre les libertés publiques. Comme tous les hommes qui prenaient part aux affaires, Cléophon fut en butte aux traits des auteurs comiques ; Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*, le poëte Platon, et Euripide lui-même dans son *Oreste*, ne l'ont pas ménagé.

**CLÉOPHYLE**, de Samos, passe pour avoir le premier recueilli les poëmes d'Homère, dont il avait été, dit-on, l'hôte et le maître. Quelques-uns lui attribuent une *Histoire* du siége de Troie, en vers.

**CLÉOSTRATE**, astronome, vivait à Ténédos dans la 71e olympiade. Il passe pour avoir découvert le premier les signes du zodiaque, particulièrement ceux du Bélier et du Sagittaire, et pour être l'auteur de l'octaétéride, période lunisolaire de 8 années; mais plusieurs écrivains attribuent cette découverte à Eudoxe.

**CLÉPHIS**, roi lombard, élu en 573, pour succéder à Elmigise, fut assassiné après un règne de 18 mois, et laissa un fils nommé Autharis, lequel monta sur le trône vers l'an 585, après un interrègne de 10 ans.

**CLÉRAMBAULT** (Louis-Nicolas), musicien, né à Paris le 19 décembre 1676, composa et fit exécuter à 13 ans un *Motet* à grand chœur, à 20 ans fut nommé organiste des Grands-Jacobins et de Saint-Cyr, puis directeur des concerts de Mme de Maintenon, et mourut le 26 octobre 1749. On a de lui, entre autres compositions musicales, 5 livres de *Cantates*; celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre.

**CLÉRAMBAULT** (César-François-Nicolas), fils du précédent, organiste de Saint-Sulpice, fut comme son père un compositeur distingué dans son temps, a laissé des *Sonates* et autres œuvres, parmi lesquelles on distingue la musique des chœurs d'Athalie, et mourut le 29 octobre 1760.

**CLERC** (Jacques-Gabriel-Louis le), marquis de Juigné, lieutenant général, etc., né dans les premiers jours de mai 1727. Il entra aux mousquetaires le 7 juillet 1742, assista à la bataille de Dettingen, fut fait capitaine, prit part aux siéges de Menin, d'Ypres, et aux principales actions qui signalèrent cette guerre. Nommé colonel après la bataille de Lawfeld, il passa en Italie, et y combattit jusqu'à la paix. Il prit ensuite le commandement des grenadiers de France, combattit avec eux à Hastembeck, à Minden, à Hanovre, se distingua dans diverses actions, et fut créé brigadier le 10 février 1759. Il prit part, en cette qualité, aux combats de Corback, à celui de Warbourg, se fit remarquer à l'attaque de Fillinghausen en 1761, et fut créé maréchal de camp le 25 juillet 1762. Envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire près de la cour de Russie, le 25 décembre 1774, il fut fait lieutenant général le 10 mars 1780. La révolution ne tarda pas à éclater, et alluma la colère de de Juigné. Il aima mieux quitter sa patrie que de se résigner aux réformes qu'elle exigeait. Il se réfugia à Coblentz, fit les campagnes des émigrés contre la France, et mourut le 7 août 1807.

**CLERC** (le). *Voyez* **LECLERC**.

**CLERCK** (Charles), entomologiste suédois, disciple de Linné, et membre de la Société royale des sciences d'Upsal, a décrit dans un livre intitulé : *Aranei suecici*, Stockholm, 1757, in-4°, 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. Cet ouvrage, latin-suédois, a été traduit en anglais par Martesers, Londres, 1793, in-4°. Clerck a publié en outre un *Recueil de figures coloriées de pavillons*, ibid., 1759, in-4°. Linné le regardait comme le plus bel ouvrage qui eût paru jusque-là sur ce sujet.

**CLÉREMBAULT** (Philippe de), connu d'abord sous le nom de *Palluau*, prit le nom de *Clérembault* à sa nomination à la dignité de maréchal de France. Né en 1606, il commença à porter les armes à l'âge de 16 ans, sous le duc de Savoie et le maréchal de Créqui, en 1636. Capitaine d'une compagnie d'arquebusiers à cheval, il devint capitaine-lieutenant des chevau-légers du cardinal de Richelieu. Il était au siége de Landrecies, sous le cardinal de la Valette, en 1637, à l'attaque des lignes devant Arras, et à la prise de cette ville en 1640. Maréchal de camp en 1642, il servit en Roussillon, sous les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye, et au siége de Perpignan. A la mort du cardinal de Richelieu, sa compagnie de chevau-légers devint compagnie de gendarmes, et il en resta capitaine-lieutenant. Il servit comme maréchal de camp sous Condé, aux siéges de Thionville et de Sirck, aux combats de Fribourg et au siége de Philipsbourg, en 1644. Il obtint un régiment d'infanterie de son nom, et combattit à Nordlingen en 1645. Il leva un régiment de cavalerie, et devint mestre de camp général de cette arme, sur la démission du maréchal de Gassion. Il eut part à la conquête de Courtrai, de Berg-St.-Winoc, de Mardick, de Furnes et de Dunkerque, en 1646. A la tête des gendarmes et des chevau-légers de la garde, en 1647, il chargea, près de la Bassée, 800 chevaux, qui furent presque tous tués ou pris, et il obtint, la même année, le gouvernement de la ville et de la citadelle de Courtrai. Lieutenant général en 1648, il servit à l'armée de Flandre sous le grand Condé. Il commanda l'armée de Berri en 1651, et obtint la dignité de maréchal de France en considération de la prise du château et du fort de Mont-Rond, où le marquis de Persan commandait pour Condé. Gouverneur général du Berri en 1655, il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1661, et mourut en 1665, âgé de 48 ans. Le marquis de la Fare dit dans ses Mémoires que le cardinal de Richelieu avait coutume de lui communiquer les affaires les plus importantes. Quoique homme d'esprit, il avait beaucoup de peine à s'énoncer; c'est ce qui fit dire à Mme Cornuel, lorsqu'ils vinrent à se brouiller, après avoir été longtemps dans une grande intimité : J'en suis fâchée, je commençais à l'entendre.

**CLÉREMBAULT** (le marquis de), fils du précédent, devenu lieutenant général en 1702, commandait à la journée d'Hochstett, en 1704, dans le village de Bleinheim. Il en sortit pour demander des ordres au maréchal de Tallart; ne le trouvant pas, il essaya, en se sauvant, de traverser le Danube à cheval, et se noya.

**CLÉREMBAULT** (Jules de), frère du précédent, abbé de St.-Taurin d'Évreux, fut membre de l'Académie française, où il remplaça la Fontaine en 1695. Comme il était contrefait, les plaisants dirent alors qu'on avait nommé Ésope à la place de la Fontaine. Il porta plusieurs fois la parole au nom de l'Académie et mourut en 1714.

**CLERFAYT** (François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, naquit au château de Bruille, près de Binche, en Hainaut, le 14 octobre 1733. Son éducation fut cultivée avec soin, et il annonça fort jeune un goût décidé pour les mathématiques. Il avait près de 20 ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes ; il fit avec distinction les campagnes de la guerre de sept ans contre les Prussiens, et se signala surtout aux batailles de Prague, de Lissa, de Hochkirchen et de Liegnitz. Il fut un des premiers braves que Marie-Thérèse décora de l'ordre qu'elle avait institué en 1757. La paix de 1763 vint arrêter l'avancement de Clerfayt, et fit succéder pour lui les charmes de la vie privée à l'agitation des camps. Il ne se montrait à la cour qu'aussi souvent que les bienséances l'exigeaient ; tout son bonheur était de vivre dans ses terres, au milieu d'un cercle d'amis, occupé de ses vassaux, dont il fut toujours le bienfaiteur. Marie-Christine et le duc de Saxe-Teschen vinrent un jour le surprendre dans sa retraite, en 1783, et lui laissèrent, comme souvenir, leurs portraits, peints par Herreyns de Malines. Ne connaissant d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs, d'autre gloire que celle d'être utile à son prince et à son pays, Clerfayt se rendit inaccessible aux séduisantes propositions qu'on ne manqua pas de lui faire de toutes parts ; ennemi, par principes, des innovations, il admirait peu le système de l'empereur Joseph, mais il ne s'en croyait pas moins tenu de garder la foi qu'il lui avait jurée. Il servit en qualité de lieutenant général pendant les campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs, et rendit d'importants services, que le grade de général d'artillerie et le grand cordon de Marie-Thérèse récompensèrent en 1790. Chargé, en 1792, de commander un corps de 12,000 hommes que l'Autriche réunit à l'armée prussienne sur les frontières de la Champagne, il se rendit maître de Stenai, emporta le passage de la Croix-aux-Bois, et lorsque le roi de Prusse et le duc de Brunswick eurent évacué le territoire français, il se replia sur les Pays-Bas avec son corps d'armée, et conduisit les dernières opérations de la campagne sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen. La retraite qu'il fit après la bataille de Jemmapes, avec un corps moins nombreux de moitié que l'armée française, fut admirée de tout le monde. La campagne de 1793 fut encore plus glorieuse pour Clerfayt, qui commandait une division sous le prince de Cobourg ; il surprit les Français à Aldenhoven le 1er mars, se porta avec rapidité sur Maestricht, dont il fit lever le siége, et décida, par sa fermeté, le succès de la bataille de Neerwinden, où il commandait l'aile gauche, qui soutint les plus grands efforts de l'armée française. Il ne montra pas moins d'habileté à Quiévrain, à Hanson et à Famars. Le Quesnoi lui ouvrit ses portes après une défense vigoureuse. Placé, en 1794, à la tête d'un corps d'observation, Clerfayt se vit obligé de rester sur la défensive. Il soutint dans la Flandre orientale les attaques de l'armée que commandait Pichegru, et, après 7 combats consécutifs, cédant enfin à la supériorité du nombre, il fit sa retraite sur Tournai, et, combinant ensuite ses opérations avec celles du prince de Cobourg, il ramena son armée, en bon ordre, d'abord sur les bords de la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il reçut en 1795 le bâton de feld-maréchal, avec le commandement des armées impériales sur le Rhin, et cette campagne fut celle où il acquit le plus de gloire. Obligé d'abord de céder aux efforts réunis de trois armées françaises, dont l'une bloquait Mayence, tandis que les deux autres passaient le Rhin sur deux points très-éloignés, il les attaqua ensuite toutes les trois successivement, et les força l'une après l'autre à se retirer. L'électeur de Mayence, dont il venait de sauver la capitale, lui offrit une boite ornée de son portrait et enrichie de brillants. Rappelé à Vienne au mois de janvier 1796, il y fut reçu avec enthousiasme par le peuple, et comblé de faveurs par la cour. L'Empereur lui envoya le collier de la Toison d'or, et alla le voir lui-même, chez lui, accompagné du prince Charles. Le comte de Clerfayt semblait destiné à jouer un grand rôle, lorsque tout à coup on apprit qu'il ne retournerait point à l'armée, et qu'il entrerait au conseil aulique de guerre. Il parut sensible à l'état d'inaction dans lequel on le laissait, et sa santé, qui avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre, s'altérant de plus en plus, il mourut à Vienne le 18 juillet 1798. La ville de Vienne lui fit ériger un superbe mausolée. Clerfayt réunissait les vertus privées aux qualités guerrières. Personne n'a fait un plus noble usage des dons de la fortune ; sa bourse était ouverte à tous les officiers qui servirent sous ses ordres, et, la veille de sa mort, il brûla toutes les reconnaissances qu'il en avait reçues. Je suis moins sûr, dit-il, de mes héritiers que de moi. Modeste même dans ses habits, on le voyait toujours, lorsqu'il allait à l'ennemi, en grand uniforme et décoré de tous ses ordres, disant qu'un jour de bataille était un jour de fête pour un guerrier.

**CLERGERIE.** *Voyez* **BRY DE LA CLERGERIE.**

**CLÉRI.** *Voyez* **CLÉRY.**

**CLÉRIC** (Pierre), jésuite, né à Béziers, professa la rhétorique à Toulouse, y remporta le prix de l'ode et de l'églogue en 1704, et fut couronné plusieurs autres fois par l'Académie des Jeux Floraux. Il mourut en 1740, laissant en manuscrit une traduction de l'*Électre* de Sophocle en vers français, et plusieurs autres en prose et en vers. Le P. Vanière, son ami, lui a adressé une épître, et a fait son éloge à la fin du 1er livre du *Prædium rusticum*. Titon du Tillet lui a consacré une notice dans le *Parnasse français*.

**CLÉRION** (Jacques), statuaire, né à Trets près d'Aix en Provence en 1640, mort en 1714, a embelli le parc de Versailles de plusieurs ouvrages remarquables ; les principaux sont : un *Jupiter*, une *Junon*, une *Vénus callipyge*, d'après l'antique, et un *Bacchus* qui passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. — Geneviève Bologne, son épouse, membre de l'Académie royale de peinture, peignit les fleurs, les fruits et l'histoire, et mourut en 1708.

**CLÉRISSEAU** (Charles-Louis), architecte, né en 1720, fut admis en 1770 à l'Académie de peinture et de sculpture, obtint plus tard le titre de premier architecte de l'impératrice de Russie, fut nommé correspondant de l'Académie de Pétersbourg et de la Société royale de Londres, et mourut à Auteuil le 19 janvier 1820. On lui doit : *Antiquités de la France, monuments de Nîmes*, 1778, in-fol., 42 planches. Legrand, gendre de Clérisseau, a publié une nouvelle édition de cet ouvrage, 1806, 2 vol. in-fol., avec 63 planches.

**CLERJON** (Pierre) naquit à Vienne en Dauphiné,

au mois de mars 1800, de parents qui jouissaient d'une modeste aisance. De rapides et brillants succès lui obtinrent une bourse au lycée de Grenoble. Un prêtre du collége s'attacha le jeune Clerjon, espérant lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Le docteur Bilon le détourna de la théologie et l'engagea à étudier la médecine. Clerjon commença son cours à Lyon, et le termina à Paris à l'âge de 22 ans. Ses études habituelles ne détournaient pas son attention de la littérature. Il écrivit un roman, qui parut sous le voile de l'anonyme, intitulé : *Chroniques françaises, première série*, 8 vol. in-12. Un libraire engagea l'auteur à écrire une histoire de Lyon. Clerjon se mit à l'œuvre, et l'on vit bientôt paraître, avec le discours préliminaire, une première livraison de son *Histoire*. Ce grand travail, que rehaussait la main d'un peintre lyonnais fort distingué, M. Richard, il le poursuivait avec ardeur, lorsqu'une phthisie du larynx vint l'enlever à ses amis et aux lettres, dans la nuit du 19 au 20 février 1832. Son *Histoire de Lyon*, Lyon, 1829 à 1831, 4 vol. in-8°, est le premier jet d'un beau monument.

**CLERK** (Jean), évêque de Bath, mort en 1540, fut chargé par Henri VIII de deux missions importantes : la première, il portait à Rome l'ouvrage qui valut à ce prince le titre de *Défenseur de la foi*, et l'offrit à Léon X dans un consistoire où il prononça un discours éloquent; la deuxième, il allait annoncer au duc de Clèves l'intention de Henri de se séparer d'Anne, sa sœur. Clerk est auteur d'une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon*; d'un *Recueil de lettres*, écrites pendant son séjour à Rome, et de quelques *Discours* et *Harangues*.

**CLERK** (Jean), secrétaire du duc de Norfolk, fut persécuté sous les règnes de Henri VIII et d'Édouard à cause de son zèle pour la religion catholique, et fut, en 1552, étranglé ainsi que sa fille dans une prison où ils avaient été jetés. On lui doit quelques ouvrages, entre autres un *Opuscule* en 4 langues, latin, anglais, italien et français, *sur la résurrection des morts et le jugement dernier*, Londres, 1545, in-4°.

**CLERK** (John), né vers 1730, à Eldin en Écosse, s'est fait une grande réputation dans l'architecture et la tactique navale, bien qu'il n'eût étudié ces deux sciences que comme amateur. Une lecture attentive du récit de diverses batailles navales lui donna l'idée d'une manœuvre décisive dans les engagements de ce genre. Il démontra d'abord qu'en attaquant, d'après l'usage constamment suivi jusqu'alors, la flotte ennemie des deux côtés à la fois, on exposait les vaisseaux chargés de transmettre des ordres ou de porter des secours à l'une des deux divisions, au feu de toute la ligne ennemie, qui les désemparait infailliblement. Il proposa alors d'enfoncer le centre de cette même ligne, et d'obtenir ainsi un avantage décisif. Ce plan fut communiqué à l'amiral Rodney, qui l'essaya avec trop de succès pour les armées françaises, contre la flotte commandée par le comte de Grasse, le 12 avril 1782. Clerk mourut à Eldin, dans un âge avancé, en juillet 1812. Il a publié un *Essai méthodique et historique sur la tactique navale*, 1782, 1790.

**CLERK** ou **CLERKE** (sir Guillaume-Henri), philanthrope anglais, fut recteur de Bury en Lancashire. Il publia en 1790 un écrit intitulé : *Thoughts*, etc. (*Réflexions sur les moyens de conserver la santé des classes pauvres, en prévenant les fièvres épidémiques*). Il mourut en avril 1818, âgé de 66 ans.

**CLERKE** (Charles), ami et compagnon de l'illustre Cook, naquit en Angleterre, en 1741, fut élevé dans l'académie de la marine, à Portsmouth, et servit comme pilotin dans la guerre de 1756. Placé à la hune d'artimon pendant le combat de *la Bellone* et du *Courageux*, il tomba à la mer avec le mât. Ses camarades périrent; lui seul fut sauvé. Entré dans la carrière des découvertes, il fit partie de presque toutes les expéditions envoyées par l'Angleterre dans les mers du Sud. Il suivit le commodore Byron, en 1764, 65 et 66, et accompagna successivement le capitaine Cook en 1768, 1772 et 1776. Il commandait *la Découverte* dans le dernier voyage, et, à la mort de Cook, il se trouva à la tête de l'expédition. Une maladie de langueur, dont il était attaqué depuis son départ d'Angleterre, faisait alors les plus rapides progrès. Il lui restait une seule chance de guérison, c'était de retourner dans des climats plus doux; mais la voix du devoir lui ordonnait de se diriger vers des climats glacés; Clerke n'écouta qu'elle. Il quitta les îles Sandwich, se porta vers le nord, et persévéra dans la recherche du passage qui faisait le principal objet de l'expédition, jusqu'au moment où les officiers des deux vaisseaux déclarèrent qu'il était impraticable, et que toute tentative ultérieure deviendrait dangereuse, sans utilité. Il retournait au port de Saint-Pierre et Saint-Paul, lorsqu'il mourut à la vue des côtes de Kamtschatka le 22 août 1779. C'est dans la relation du troisième voyage de Cook qu'on peut apprécier la part honorable que Clerke eut à cette célèbre expédition.

**CLERMONT** (Raoul I^er^, comte de) en Beauvoisis, connétable de France en 1158, sous Louis VII, dit *le Jeune*, accompagna ce prince dans la Palestine, et fut tué au siége d'Acre, en juillet 1191. Il souscrivit les lettres patentes touchant la régale de Laon.

**CLERMONT** (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France sous le roi Jean, en 1352, fut envoyé sur les frontières de Picardie et de Flandre pour négocier la paix avec les Anglais, en 1354. Il fut lieutenant du roi en Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, Limosin et partie de l'Auvergne, en 1355. Il était à la journée de Poitiers. Exposé au feu des Anglais, à la sortie d'un défilé, son cheval s'abattit sous lui; il ne put se relever, et y perdit la vie, le 19 septembre 1356.

**CLERMONT** (Charles I^er^, duc de BOURBON, comte de), né en 1401, capitaine général en Languedoc et en Guienne en 1423, gendre de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, se révolta plusieurs fois contre son beau-père et contre Philippe le Bon, successeur de Jean, rentra en grâce, passa le reste de ses jours occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc., et mourut le 4 décembre 1456.

**CLERMONT** (Louis de BOURBON-CONDÉ, comte de), né le 15 juin 1709, fut tonsuré à l'âge de 9 ans, et ensuite nommé aux abbayes du Bec, de Saint-Claude, de Noirmoutier et de Saint-Germain-des-Prés. Il montra de bonne heure du goût pour les lettres, et forma, sous le titre de *Société des arts*, une réunion littéraire, aux séances de laquelle il assistait fréquemment. Le pape lui accorda, en 1733, une dispense pour entrer dans la car-

rière militaire, sans renoncer à ses bénéfices, et dans la même année, il fit une campagne en Allemagne, puis dans les Pays-Bas, où il se trouva au siége de Menin et à la bataille de Lawfeld. Il fit encore la campagne de 1747 avec le roi Louis XV et le maréchal de Saxe. Il se trouva à la bataille de Fontenoy et de Raucoux, et fut chargé des siéges d'Anvers et de Namur, dont il s'empara successivement. Il montra de la valeur et de l'habileté, et parut, en plusieurs occasions, digne de son grand nom. Ce prince ayant désiré, en 1754, entrer à l'Académie française, sa nomination donna lieu à des discussions assez importantes dans l'histoire de cette société. En 1758, le maréchal de Richelieu, effrayé de la situation de l'armée de Hanovre, ayant demandé sa démission, fut remplacé par le comte de Clermont. Cette armée, divisée sur une ligne beaucoup trop étendue, fut attaquée presque aussitôt par le prince Ferdinand de Brunswick. Après avoir évacué précipitamment le Hanovre et la Westphalie, elle vint se placer derrière le Rhin, où l'ennemi la suivit avec la même vigueur, et remporta sur elle divers avantages, qui furent couronnés par la victoire de Crévelt. Dans cette dernière bataille, le comte de Clermont, trompé par de fausses démonstrations sur son front, et tourné sur sa gauche, essuya de grandes pertes, et se retira avec beaucoup de précipitation jusqu'à Cologne, où il remit le commandement au marquis de Contades. On prétend que c'est dans cette retraite qu'en arrivant à Nuytz, il demanda s'il avait paru des fuyards, et qu'on lui répondit : « Monseigneur, vous êtes le premier. » Après ces fâcheux événements, le comte de Clermont, revenu à la cour, se défit de ses bénéfices, et mourut à Versailles le 15 juin 1770.

**CLERMONT** (Sibaud de), la tige de la maison de Clermont-Tonnerre, replaça Calixte II sur le trône pontifical, en 1119, après avoir expulsé l'antipape Burdin ou Bourdin.

**CLERMONT-TONNERRE** (François de), né en 1629, prêcha devant la reine en 1653, fut pourvu de l'évêché de Noyon en 1661, et nommé conseiller d'État en 1691. Sur l'invitation du roi, il sollicita une place à l'Académie française, où il fut reçu en 1694 à la place de Barbier d'Aucour. Dans son discours de réception, il ne voulut pas nommer son prédécesseur, parce qu'il était roturier; mais l'Académie lui fit sentir que son silence était une insulte à la mémoire du défunt, et il répara son tort dans son discours imprimé. A l'orgueil près, c'était un homme de mérite et un prélat zélé pour les intérêts de son diocèse. Il mourut le 5 février 1701. On a de lui des *Sermons*, des *Harangues* prononcées dans diverses assemblées du clergé, un recueil de *Statuts synodaux*, 1677-1680, in-8°, etc. Il a fourni au président Cousin les mémoires qui ont servi à la rédaction de l'*Histoire des saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, Paris, 1698, in-12. On lui doit la fondation du prix de poésie que l'Académie devait décerner annuellement à l'auteur du meilleur éloge de Louis XIV; mais l'Académie a décidé depuis que ce serait à l'auteur du meilleur ouvrage sur un sujet mis au concours.

**CLERMONT-TONNERRE** (François de), évêque et duc de Langres, neveu du précédent, fut chargé de l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère de Louis XIV, Paris, 1701, in-4°, et mourut en 1724.

**CLERMONT-TONNERRE** (Madeleine de), tante de l'évêque de Noyon, morte en 1692, était abbesse de Saint-Paul-lez-Beauvais. Sa *Vie*, publiée à Paris, 1704, a été composée par Fr. de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, sur les *Mémoires* de Mme de Sandricourt.

**CLERMONT-TONNERRE** (Gaspard, marquis de), né en 1688, se distingua à l'armée de Bohême, au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoi, à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, à Raucoux, à Lawfeld, fut nommé maréchal en 1747; comme doyen des maréchaux, représenta le connétable au sacre de Louis XVI, et mourut en mars 1781.

**CLERMONT-TONNERRE** (Jules-Charles-Henri de), fils du précédent, lieutenant général, duc et pair de France, commandant du Dauphiné, fut une des dernières victimes de Robespierre; il périt sur l'échafaud le 26 juillet 1794.

**CLERMONT-TONNERRE** (Stanislas, comte de), petit-fils du maréchal, né en 1747, était colonel de Royal-Guienne cavalerie en 1788. Député de la noblesse de Paris, aux états généraux, il était à la tête de la minorité qui se réunit aux députés du tiers état, et prononça en son nom un discours qui ne satisfit aucun parti. Sentant la nécessité des réformes et disposé personnellement à tous les sacrifices, il s'établit en même temps le défenseur de la prérogative royale, et se traça dès le principe une ligne de modération dont il ne s'écarta jamais. Dans la nuit du 14 août 1789, il vota l'abolition de tous les priviléges. Lors de la discussion des bases de la constitution, il se prononça pour l'établissement de deux chambres et pour le *veto* royal. Plus tard il demanda que tous les Français sans distinction fussent éligibles à toutes les fonctions publiques. Les troubles des provinces devenant de jour en jour plus graves, il proposa d'investir le roi d'un pouvoir suffisant pour les apaiser. Il donna de grands éloges au plan de Sieyès pour l'institution du jury. Dans la séance du 16 mai 1790, il vota pour que le droit de paix et de guerre appartînt au roi seul, sauf la responsabilité des ministres. Toujours occupé de resserrer le pouvoir populaire dans de justes bornes, il fonda avec Malouet le club monarchique et le *Journal des impartiaux*, à la rédaction duquel concoururent plusieurs écrivains distingués, notamment Fontanes. Ce club, dénoncé par les jacobins, ne subsista pas longtemps, et il en fut de même du journal. Clermont-Tonnerre, un instant l'idole de la nation, perdit dès lors toute sa popularité. Lors de la fuite du roi en 1791, accusé de l'avoir favorisée, il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la populace, et sans un décret de l'assemblée qui le plaça sous la sauvegarde de l'honneur national, il aurait été massacré dans les Tuileries. Après la session, il eut avec Sieyès une correspondance sur le système municipal, où l'on retrouve les principes dont il était animé depuis 1789. Dans la journée du 10 août 1792, accusé d'avoir chez lui un amas d'armes, son domicile fut violé, et il fut conduit au comité, où il n'eut pas de peine à se justifier. Il s'en retournait lorsqu'il fut rencontré dans la rue par une troupe d'assassins qui l'égorgèrent. Le comte de Clermont-Ton-

nerre n'avait pas 44 ans. Deux fois il avait présidé l'assemblée constituante, dont il fut un des membres les plus distingués par ses talents et sa probité. Ses opinions ont été recueillies, Paris, 1791, 4 vol. in-8°. On a de lui une *Analyse de la constitution de* 1791, in-8°, et quelques autres écrits politiques.

**CLERMONT-TONNERRE** (le marquis DE), fils du précédent, est né à Paris en 1780. Entré à l'école polytechnique en 1799, il en sortit avec le grade de sous-lieutenant, et, comme le voulait l'esprit qui dominait alors, il alla, confondu dans la foule plébéienne, courir après la double épaulette de colonel, sur les champs de bataille de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne. Il n'était cependant parvenu qu'au grade de chef d'escadron, lorsque la beauté féodale du nom de Clermont-Tonnerre, attirant sur lui les regards du roi de Naples Joseph, fut cause qu'il sortit des rangs de l'armée française pour suivre désormais la fortune de ce prince estimable sans doute, mais peu belliqueux. Ses progrès dans le chemin de la faveur furent plus rapides que dans la carrière des honneurs militaires, et il resta attaché à la personne de Joseph jusqu'au moment où ce dernier se vit déchargé par la fortune du fardeau de la couronne. Après 1814, nommé lieutenant des mousquetaires gris, et par conséquent, attaché à la cour, il se trouva dans ses habitudes, et arriva assez rapidement, au grade de maréchal de camp, après avoir recueilli en passant la croix de chevalier de Saint-Louis, et celle d'officier de la Légion d'honneur. A la seconde restauration, la campagne de Gand valut à M. de Clermont-Tonnerre la dignité de pair et le commandement de la brigade des grenadiers à cheval de la garde royale. Il défendit, à la chambre des pairs, le projet de loi du recrutement, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr; il fut ensuite chargé du rapport du projet de loi pour l'abolition du droit d'aubaine; enfin il prononça un assez long discours en faveur de la proposition de M. Barthélemy, relative aux élections. Lorsque M. de Villèle, déjà ministre, dut être appelé à la présidence du conseil, il jugea que M. de Clermont-Tonnerre était un des hommes qui lui convenaient le mieux comme collègue, et le nomma à la marine en remplacement du baron Portal. M. de Clermont-Tonnerre échangea depuis ce portefeuille pour celui de la guerre. Remplacé par M. de Caux en 1828, à la formation du ministère Martignac, après la révolution de 1830, il cessa de faire partie de la chambre des pairs, et mourut en 1837.

**CLERMONT-TONNERRE** (ANNE-ANTOINE-JULES DE), cardinal, doyen des évêques de France, né à Paris le 1er janvier 1749, fut, au sortir de sa licence, nommé grand vicaire de Besançon. Reçu docteur en théologie en 1782, il succéda peu de temps après à M. de Juigné sur le siége de Châlons. Député par le clergé de son diocèse aux états généraux, il y vota constamment avec le côté droit, et signa les *Protestations* ainsi que l'*Exposition des principes* présentées par les évêques de France. En 1791 il publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorale*, qui furent remarquées. Après la session, il se retira en Allemagne, signa, en 1798, l'*Instruction des évêques émigrés sur les atteintes portées à la religion*, donna sa démission en 1801, rentra en France, et ne sortit de la retraite qu'en 1814, pour entrer à la chambre des pairs. En 1817, il fut nommé à son ancien siége de Châlons : mais, ce siége n'ayant pas été rétabli, la nomination demeura sans effet. Archevêque de Toulouse en 1820, il obtint, en 1822, le chapeau de cardinal. L'année suivante, il publia de Rome, où il était allé pour le conclave, une *Lettre pastorale* qui fut déférée au conseil d'État, et supprimée par une ordonnance royale. Il s'opposa vivement aux ordonnances du mois de juin 1829, sur les petits séminaires et les jésuites; sa réponse au ministre des affaires ecclésiastiques : *Etiamsi omnes, ego non*, est historique. Malgré son grand âge, il voulut encore assister au conclave; mais, dans le voyage, il se démit le col du fémur, et de retour à Toulouse, y mourut le 21 février 1830.

**CLERMONT-MONT-SAINT-JEAN** (JACQUES, marquis DE), de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent, naquit le 25 octobre 1752, au château de Visargent en Bourgogne. Il commença ses études à l'académie de Turin et alla les continuer à Lyon. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, et il fut même tonsuré par M. Courtois de Quincey, évêque de Belley. Mais, après la mort de son frère, il fut appelé à Grenoble, par le duc de Clermont-Tonnerre, son parent, lieutenant général du Dauphiné, qui le plaça d'abord à la suite de l'artillerie, dans le régiment d'Auxonne, et le fit entrer sous-lieutenant dans celui de Lyonnais infanterie, en 1771; il était colonel du régiment des chasseurs des Ardennes, il fut reçu chevalier de St.-Louis le 1er avril 1789. Envoyé par la noblesse du Bugey aux états généraux, il s'opposa constamment, comme le lui enjoignait son mandat, aux votes par tête et à la réunion des ordres. Forcé de quitter la France en 1792, il se retira en Savoie, patrie de ses ancêtres; et, après l'invasion du pays par les Français, il fut emprisonné et dépouillé des biens qui lui restaient dans ce duché, comme il l'avait été, par suite de son émigration, de ceux qu'il possédait en France. Rendu à la liberté, il alla offrir ses services au roi de Sardaigne, dont il devint aide de camp, et il fit en cette qualité toutes les campagnes du Piémont. Nommé maréchal de camp en 1800, il rentra en France l'année suivante. Il y vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. A cette époque il fut nommé inspecteur des gardes nationales de Seine-et-Marne. Ce département l'élut député pour la session de 1815, et il fut l'un des cinq candidats que la chambre présenta à Louis XVIII pour la présidence. Il vota constamment avec la majorité. En 1817, il reçut du roi de Sardaigne le brevet de major général honoraire dans ses armées, et celui de grand'croix de l'ordre de St.-Maurice et St.-Lazare. Il mourut en 1827, à Vichy-les-Eaux. Le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean a publié : *Déclarations et protestations de MM. les députés des trois ordres aux états généraux de* 1789, *contre les décrets de l'assemblée dite constituante*; Provins, 1814, in-4°; *Un mot sur la loi des élections*, Paris, 1815, 12 pages. C'est l'opinion du marquis de Clermont, contre le mode d'élection décrété à cette époque.

**CLERMONT-GALLERANDE** (CHARLES-GEORGE, marquis DE), pair de France, né à Paris le 30 juillet 1744, d'une ancienne famille originaire d'Anjou, fit ses premières armes dans la guerre de 7 ans, et parvint au grade de

maréchal de camp. Il se rendit à Coblentz en 1790; mais il ne tarda pas à revenir auprès du roi, resta à ses côtés dans la journée du 10 août, fut enfermé pendant la Terreur, et dut son salut au 9 thermidor. Ce fut lui qui, muni de pleins pouvoirs de Louis XVIII, dirigea la négociation dont le but était de faire jouer à Bonaparte le rôle de Monk. Compris dans la première création de pairs du 4 juin 1814, il fut nommé lieutenant général en 1816, et mourut le 19 avril 1823. On a de lui des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en* 1789, Paris, 1826, 3 vol. in-8°.

**CLERMONT** (Joachim-Jean), né à Salins, en Franche-Comté, en 1732, adopta avec enthousiasme les idées philosophiques de son siècle, et se montra, en 1789, le zélé partisan de la révolution. Honoré d'abord de la première magistrature de sa ville natale, il fut élu ensuite député du département du Jura à l'assemblée législative. Son âge et son caractère le rangèrent parmi les constitutionnels qu'effrayaient la marche rapide et les envahissements de l'esprit démocratique, provoqué par les résistances et les machinations des ennemis de la liberté; mais la modération étant devenue suspecte au milieu des dangers de la nation, Clermont fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 24 juillet 1794.

**CLERSELLIER** (Claude), philosophe cartésien, né vers 1614 à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne s'occupa point de sa profession: il consacra sa vie à défendre et à propager les principes de Descartes, et mourut en 1684, à 70 ans. Il a publié: *Lettres de Descartes sur la morale, la physique, la médecine et les mathématiques*, Paris, 1667, 3 vol. in-4°; *Traité de l'homme, du monde, ou de la lumière de Descartes*, ibid., 1677, in-4°; *Principes de la philosophie de Descartes*, traduits par Cl. Picot, ibid., 1681, in-4°; *OEuvres posthumes* de Rohault, son gendre, 1682, in-4°. Clersellier a traduit les *Objections contre les Méditations physiques*, de Descartes, et les a publiées avec la traduction de cet ouvrage par Ch. Albert, duc de Luynes, Paris, 1673, in-4°. Son fils l'aida dans ses travaux et dans la publication des ouvrages que nous avons cités.

**CLERVANT** (Claude-Antoine de VIENNE, baron de), issu du sang royal de Bourgogne, né, selon toute apparence, à Metz, vers 1505, est le premier noble de cette ville qui ait embrassé la religion protestante, et l'homme qui contribua peut-être le plus à ses progrès dans le nord-est de la France. Ayant reçu ordre, en 1558, de s'expatrier, il se retira à Genève, d'où il ramena bientôt le célèbre Pierre de Cologne, qui établit un prêche à 12 lieues de Metz, dans un village où Clervant avait des propriétés. L'année suivante, ce religionnaire audacieux rentra dans la ville dont on l'avait expulsé, fomenta des troubles, ouvrit sa maison aux hérétiques, organisa des conférences. Obligé de fuir de nouveau avec sa famille qu'il conduisit à Deux-Ponts, puis à Strasbourg, il revint à Metz en 1561, et ne négligea rien pour assurer le triomphe de ses doctrines. Non-seulement il faisait prêcher à Metz, mais il envoyait encore dans les villages des ministres missionnaires, qui augmentaient de jour en jour le nombre de leurs prosélytes. En 1571, M. de Chivalle, lieutenant général à Metz, ne voyant d'autre moyen d'en finir avec Clervant que l'emploi de la rigueur, le fit arrêter malgré son âge et son crédit; mais cet emprisonnement ne dura qu'une semaine. Clervant, initié à toutes les grandes affaires de l'époque, assista au traité conclu en 1575, entre les princes d'Allemagne, le duc d'Alençon et le prince de Condé; il appuya même fortement la résolution qu'on y prit de donner à Jean-Casimir, fils de l'électeur palatin, le gouvernement des Trois-Évêchés. Peu après, ce gentilhomme fut député avec Toré, frère du maréchal de Montmorenci, pour conduire au duc d'Alençon les 2,000 reîtres qui furent battus près de Château-Thierry par le duc de Guise; Clervant fut fait prisonnier dans cette affaire. Sa mort arriva quelques années plus tard, mais on n'en connaît ni le lieu ni la date.

**CLERVILLE** (Louis-Nicolas, chevalier de), ingénieur, entré jeune au service, aide de camp du comte de Tournon, se signala en 1643 dans la Flandre, et devant Fribourg en 1646; donna de nouvelles preuves de sa valeur à l'attaque du fort S.-Stefano sur la côte de Toscane, et s'empara de la citadelle de Piombino. Nommé maréchal de bataille, il se signala devant Crémone en 1648; fut blessé au siége de Landrecies en 1655, et chargé, en 1658, d'apporter au roi la nouvelle de la prise d'Audenaerde et de Menin. En 1660 il eut la mission de construire une citadelle à Marseille, et le roi, satisfait de ses travaux, lui fit présent d'un riche diamant. Plus tard il s'occupa du canal de jonction de la Méditerranée à l'Océan, et dans ce but dressa la carte des rivières du Languedoc et de leurs affluents. En 1665, il donna les plans d'un port près de Frontignan, et, nommé commissaire général des fortifications, place créée pour lui, fut chargé de la visite des ports de Normandie. Il mourut en décembre 1677. On a de lui: *Carte des montagnes de la haute Auvergne*, Paris, 1642; *Discours sur les ouvertures par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4°; *Mémoire relatif au port de Cette*, 1677, in-4°; et en manuscrit un rapport à Colbert sur le *Projet du canal de Languedoc*.

**CLÉRY** (Péterman), colonel suisse au service de Henri II et de Charles IX, se signala dans plusieurs affaires, notamment à la bataille de Dreux et à celle de Montcontour, où il fut tué le 3 novembre 1569, âgé de 59 ans.

**CLÉRY** (Jean-Baptiste CANT HANET), né le 11 mai 1759 à Jardy dans le parc de Versailles, valet de chambre du duc de Normandie, s'est illustré par son dévouement envers Louis XVI, qui lui témoigna sa satisfaction de ses services dans son testament. Échappé aux désastres des Tuileries le 10 août 1792, Cléry obtint la permission de continuer son service au Temple, et, après le 21 janvier, resta prisonnier jusqu'au 9 thermidor. Il se hâta de vendre une maison qu'il possédait à Juvisy et rejoignit à Wels Madame, qui le chargea de quelques missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il mourut le 27 mai 1809 à Hitzing près de Vienne. Une médaille frappée en son honneur depuis la restauration, fait partie de la *Galerie de la Fidélité*. Cléry a publié: *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, Londres, 1798, in-8°, traduit dans différentes langues. On en attribue la rédaction à M<sup></sup>me la comtesse de Schomberg. La meilleure édition est celle qui

fait partie de la *Collection des Mémoires sur la Révolution*. Louis XVIII écrivit à Cléry, le 11 juillet 1798, une lettre de sa main pour le remercier et le nomma chevalier de l'ordre de St.-Louis; en 1817, ce prince donna des lettres de noblesse à Mme Greu, l'une des deux filles de Cléry.

**CLÉRY DE KLÉEFELD** (CHARLES), fils du précédent, sous-lieutenant du régiment des gardes wallonnes, ayant été grièvement blessé à l'affaire de Zujar en Murcie, le 9 août 1812, fut pris et fusillé le lendemain.

**CLÉRY** (JEAN-PIERRE-LOUIS HANET), frère de Jean-Baptiste, né à Jardy le 29 juin 1762, obtint la place de valet de chambre de Madame, qu'il ne conserva pas longtemps. Lors des guerres de la révolution, il entra dans les fournitures, et fut, pendant 20 ans, munitionnaire général de différents corps d'armée françaises. A la restauration, il joignit à son nom celui de Cléry, fut nommé conservateur des forêts de la Corse et décoré de la croix d'honneur. Des *Mémoires*, auxquels son nom promettait un grand succès, furent publiés en 1825, 2 vol. in-8°; mais le public n'y trouva pas l'intérêt qu'il s'était promis, et l'édition de 1832 ne diffère de la première que par le changement des frontispices. Cléry mourut à Paris le 7 mars 1834.

**CLÉSIDES**, peintre grec, exerçait son art à Éphèse, vers l'an 294 avant J. C. Mécontent du peu d'accueil qu'il avait reçu de la reine Stratonice, il la peignit dans les bras d'un pêcheur, et, laissant son tableau sur le port, s'enfuit pour se soustraire au ressentiment de la princesse; mais Stratonice se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument qui, bien que fâcheux pour sa réputation, était glorieux pour ses charmes.

**CLÈVE** (CORNEILLE VAN), sculpteur, né à Paris en 1645, élève d'Anguier, obtint la pension de Rome, et, de retour en France, fut admis à l'Académie en 1781, sur la présentation d'une tête de *Polyphème*. Il a fait un grand nombre de statues pour les églises et pour les jardins de Versailles et de Marly. Son ouvrage le plus remarquable est le groupe qui représente *la Loire et le Loiret*, dans le jardin des Tuileries. Cet artiste mourut en 1732. La plupart de ses statues ont été gravées. — CLÈVE (A. T.), graveur danois, a laissé des portraits fort estimés et recherchés des amateurs.

**CLEVELAND** (JEAN), poëte anglais, né en 1615, membre de l'université de Cambridge, se déclara pour Charles Ier, suivit son souverain à Oxford, soutint le courage des royalistes par ses écrits, et termina sa vie en 1659 à Londres, où il vivait depuis la mort du roi. Cleveland passait pour le meilleur poëte de son temps. La préférence accordée à ses *vers*, dont l'édition la plus complète est de 1687, in-8°, sur ceux de Milton, est une nouvelle preuve de la fausseté des jugements dictés par l'esprit de parti.

**CLÉVELAND** (JEAN), né en 1722, à Cantorbéry (Connecticut), fut successivement ministre à Ipswich et à Chebacco, où il mourut en 1799. On a de lui: *Traité de l'œuvre de Dieu*, 1763 et 1764; *Essai pour la défense de quelques principes importants dans le système des protestants réformés du christianisme*, etc., 1763; *Réplique à une lettre du docteur Mayhew*, 1765; *Traité sur le baptême des enfants*, 1784.

**CLÈVES** (MARIE DE), fille de François Ier, duc de Nevers, épousa son cousin germain Henri Ier, prince de Condé. Cette princesse, d'une beauté remarquable, avait inspiré une vive passion au duc d'Anjou, depuis Henri III, et l'on croit que la religion fut le seul obstacle à ce mariage. Élevée dans le culte calviniste, Marie de Clèves abjura en 1572, et mourut en 1574, à 21 ans, un mois après le retour de Pologne de Henri, qui donna publiquement des signes de sa douleur.

**CLEYER** (ANDRÉ), médecin et botaniste, né à Cassel vers 1645, explora la Chine et le Japon en qualité de médecin de la compagnie des Indes, recueillit des observations sur les plantes les plus curieuses de ces contrées, et publia quelques ouvrages des missionnaires sur la médecine des Chinois. On a de lui des *Lettres*, publiées par Bernard Valentin, et un grand nombre de *Mémoires*, dans les *Éphémérides des curieux de la nature*.

**CLEYNAERTS.** *Voyez* **CLÉNARD.**

**CLEYNMANN** (FRÉDÉRIC-JOSEPH), né le 13 mars 1764, et mort le 16 octobre 1827, avait été longtemps banquier à Francfort-sur-le-Mein, et avait rempli diverses fonctions honorifiques dans cette ville. Assesseur au tribunal de commerce de 1808 à 1813, primat de la chambre commerciale en 1808, sénateur en 1809, il fut de plus nommé maire en 1811, mais il résigna dans l'année cet emploi incompatible avec les devoirs de ses autres places. En 1816, lorsque les arrangements politiques eurent fait de Francfort une des villes libres de l'Allemagne, il fut choisi pour un des bourgmestres. Au plus noble caractère Cleynmann joignait beaucoup de connaissances sur tout ce qui tenait aux opérations commerciales et financières et à la législation des monnaies. Pénétré de la défectuosité du système monétaire de l'Allemagne et de la nécessité d'établir l'unité des monnaies, il a déposé une infinité d'idées lumineuses et justes autant que neuves dans des articles insérés dans le *Magasin commercial* de Fahnenberg. On lui doit aussi: *Traité des monnaies*, 1802; *des Duplicata de lettres de change*, 1807; *Aphorismes tirés des annales de la législation monétaire*, etc., 1817; *Examen des projets sur le monnayage*, etc.; *Matériaux pour un Code monétaire*, 1822.

**CLICHTOVE** (JOSSE), célèbre théologien, né à Nieuport vers la fin du 15e siècle, fut reçu docteur de Sorbonne en 1505, et professa quelque temps la théologie; mais comme il n'avait pas la voix forte, il quitta l'enseignement et prit une cure. Malgré la faiblesse de son organe, il se fit une réputation comme prédicateur par l'onction et la simplicité de ses discours, deux qualités alors fort rares. L'un de ses disciples, Louis Gaillard, évêque de Chartres, lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Clichtove mourut dans cette ville le 22 septembre 1543. Il est un des premiers qui entreprirent de réfuter Luther. Ses ouvrages de controverse, écrits en latin, sont remarquables par la pureté du style et la solidité des raisonnements; mais on ne les lit plus depuis longtemps. Le seul que recherchent encore quelques curieux est intitulé: *De necessitate peccati Adæ et felicitate culpæ ejusdem apologetica disceptatio*, Paris, Estienne, 1519, in-4°.

**CLICQUOT-BLERVACHE** (SIMON), économiste, né le 7 mai 1723 à Reims, remporta trois prix à l'académie d'Amiens sur des questions alors aussi neuves qu'impor-

lantes; fut en 1753, sur la présentation de Trudaine, nommé inspecteur général du commerce, puis chevalier de St.-Michel et correspondant de la Société d'agriculture de Paris; il mourut le 31 juillet 1796. On a de lui des *Dissertations* et *Mémoires d'économie politique* remarquables. Les principaux sont : *Dissertation sur l'état du commerce en France depuis Hugues Capet jusqu'à François Ier*, 1756; *Considérations sur le traité de commerce signé entre la France et la Grande-Bretagne, le 26 septembre 1786*; *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, couronné par l'Académie des inscriptions en 1789, Paris, 1790.

**CLIFFORD** (George), comte de Cumberland, né en 1558, servit avec distinction dans la marine sous le règne d'Élisabeth, construisit et arma des bâtiments à ses frais, et fit 11 expéditions contre les Espagnols et les Portugais. L'ordre de la Jarretière fut la récompense de ses services en 1591; il mourut en 1605; il avait siégé parmi les juges de l'infortunée Marie Stuart.

**CLIFFORD** (Thomas), ministre anglais, né en 1630, se distingua dans l'expédition de Bergen contre les Hollandais en 1665, et fut envoyé plénipotentiaire en Suède et en Danemark. Il remplit les charges de contrôleur et de trésorier de la maison du roi, et fut nommé grand trésorier d'Angleterre pour avoir fourni à Charles II le moyen de se procurer 1,500,000 livres sterling sans le concours du parlement. Disgracié peu de temps après pour ses démarches inconsidérées en faveur du catholicisme, il mourut dans ses terres en 1673.

**CLIFFORD** (Arthur) naquit en 1788, étudia le droit, passa plusieurs années sur le continent, et, de retour en Angleterre, partagea sa vie entre les opulents loisirs de grand seigneur et les travaux de l'homme de lettres. Il mourut à Winchester le 16 janvier 1830. On lui doit plusieurs publications importantes, en tête desquelles il faut placer le *Portefeuille et Correspondance officielle de sir Ralph Sadler* (*State Papers and letters official*, etc.), Londres, 1809, 4 vol. in-4°. Les autres écrits de Clifford sont : *Poésies de Tixall, avec des notes*, etc., Londres, 1813, in-4°; Tixall était la résidence habituelle de sa famille; *Carmen sæculare, Ode en commémoration du centième anniversaire de l'avénement de la maison de Hanovre au trône britannique*, Londres, 1814, in-8°; *Description historique et topographique de la paroisse de Tixall et des localités les plus remarquables des environs*, 1817, in-4°.

**CLIFFORD** (George), jurisconsulte hollandais, s'occupait de botanique et d'histoire naturelle, et possédait à Hartecamp, entre Harlem et Amsterdam, les collections les plus riches que l'on eût encore vues. Linné ayant, sur la recommandation de Boerhaave, été chargé de la direction des jardins de Clifford, se vit à même de développer ses heureuses dispositions : il a consacré sa reconnaissance envers son bienfaiteur par la publication de l'*Hortus cliffortianus*, Amsterdam, 1737, grand in-fol., avec 32 planches : un genre nouveau décrit dans cet ouvrage porte le nom de *Clifforti a*.

**CLIFFORD** (Jean), membre des états généraux du royaume des Pays-Bas (seconde chambre), de l'ordre de l'Union, naquit à Amsterdam, en 1769. Il étudia avec succès à l'université de Leyde, et y soutint, en 1786, une thèse sur la légitimité du meurtre de César. Il devint, en 1788, membre de la régence, et continua d'en faire partie jusqu'à l'invasion des Français, en 1795, époque de son admission au comité de justice. Trois ans après, il se dégoûta des affaires publiques, se livra au commerce jusqu'en 1805, et rentra dans le repos. Mais en 1808, fatigué de son inaction, il accepta du roi Louis-Napoléon, la place de receveur général des colonies. Un an après, il fut appelé par ce prince à la chambre des comptes, et y resta jusqu'à l'incorporation de la Hollande à l'empire français. Indigné de voir sa patrie ainsi effacée de la liste des nations, il s'éloigna de nouveau des fonctions publiques, et retourna à l'obscurité de la vie privée. Les événements de 1814 l'en firent bientôt sortir. Dans l'organisation des états provinciaux, il entra au collége des états députés de la Nord-Hollande, fut reconnu noble, ainsi que sa famille, en 1815, et envoyé, en 1816, par ses collègues, à la seconde chambre des états généraux. Dès lors, Clifford se trouva sur un théâtre digne de son talent et de ses connaissances; chaque discussion importante devint pour lui une occasion de les développer. Il combattit, en économiste éclairé, les mesures prohibitives au sujet des grains, proposées par son collègue Pycke, et s'intéressa vivement à la pétition de MM. Guyet et Cauchois-Lemaire, réfugiés français, que la police des Pays-Bas, excitée par la diplomatie, voulait contraindre à sortir du royaume. Il parla sur toutes les questions de finances en homme profondément versé dans ces matières, et se fit remarquer, à la séance du 20 février 1818, parmi les plus éloquents adversaires du projet de loi sur les délits de la presse, au rejet duquel il peut se glorifier d'avoir ainsi puissamment contribué. Il n'attaqua pas avec moins de chaleur et de succès le projet sur le droit de chasse, entaché de féodalité, et reçut immédiatement, malgré sa vive opposition, un témoignage de l'estime et de la confiance du monarque, qui le nomma membre de la commission de la liquidation générale. Cet éloquent et courageux défenseur des intérêts de son pays et des principes libéraux, termina sa mission législative en 1819, et vécut encore 5 ou 6 ans.

**CLIFFORT** (Martin), écrivain anglais, mort en 1677, a publié sous le voile de l'anonyme un *Traité de la raison humaine*, 1675, in-12, dans lequel il cherche à établir que chaque individu doit jouir de la plus grande liberté d'opinion en matière de religion. Le docteur Lancy, évêque d'Ély, pensait que le livre et l'auteur auraient dû être livrés au feu.

**CLIFTON** (François), médecin, attaché au prince de Galles, membre de la Société royale, n'est connu que par quelques ouvrages utiles dont les principaux sont : *État de la médecine ancienne et moderne*, etc., traduit en français par l'abbé Desfontaines, 1742; une version anglaise des Traités d'Hippocrate *sur l'air, l'eau et les lieux, sur les épidémiques et les pronostics dans les maladies aiguës*, avec la *Description de la peste d'Athènes*, par Thucydide. Il annonçait une édition complète des *OEuvres d'Hippocrate*, disposée dans un ordre méthodique.

**CLIGNETT** (Jacques-Arnoud), conseiller à la haute cour de la Haye, et depuis 1819 membre de la seconde classe de l'Institut des Pays-Bas. Il connaissait très-bien l'ancienne langue hollandaise, et montrait, dans cette

partie de la philologie, autant de sagacité que d'érudition, quoiqu'il appartînt plutôt à la vieille école critique de Huydecoper, qu'à l'école moderne de Jacques Grimm. Il fit d'abord pour le *Theutonista* une préface étendue et intéressante, dans laquelle il cherche à démontrer l'étroite analogie qui existe entre le bas saxon et le hollandais ou flamand, et prouve ainsi qu'il avait entretenu un commerce familier avec les auteurs allemands et néerlandais du moyen âge. Le *Theutonista* est un vocabulaire latin-bas saxon et bas saxon-latin, in-fol. à deux colonnes, imprimé à Cologne en 1477, chez Arnold Therhornen. Clignett donna en 1819 un recueil pour l'ancienne littérature néerlandaise (*Bijdragen tot de oude Nederlandsche letterkunde*), la Haye, in-8°. Ce livre contient 67 fables sous le nom d'*Esopet*, avec un poëme de Guillaume Van Hillegaersberch, sur la coutume immémoriale de porter la santé de sainte Gertrude, poëme dont on peut prendre une idée dans les *Archives pour servir à l'histoire des Pays-Bas*. Clignett a publié à la fin de ses jours l'exposé du nombre de manuscrits employés par Huydecoper pour son édition de Melis Stoke. Il était parvenu à l'âge de 71 ans et jouissait d'une belle et verte vieillesse, quand il fut frappé d'apoplexie et mourut le 30 décembre 1828.

**CLIMAQUE** (St. Jean), surnommé *le Scolastique*, disciple de St. Grégoire de Nazianze, naquit vers 525 dans la Palestine, et fut l'un des plus savants docteurs de l'Église. S'étant retiré dans les déserts du Sinaï, à 16 ans, il en passa 59 dans cette solitude, fut élu abbé du grand monastère du mont Sinaï, l'an 600; quatre ans après il se démit de ces fonctions pour rentrer dans son désert, et mourut le 30 mars 605. Ses *OEuvres* ont été publiées avec la version latine de Raderus, Paris, 1633, in-fol. Ce sont des opuscules ascétiques et quelques traités qui roulent également sur la vie spirituelle : le plus curieux, intitulé : *l'Échelle du ciel* ou *Climax*, a été traduit en français par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, in-12, avec une *Vie* du saint auteur par Lemaistre de Sacy.

**CLIMENT** (don Joseph), évêque de Barcelone, né à Castellon-de-la-Plana, royaume de Valence, le 21 mars 1706, fut l'un des prélats les plus recommandables par leurs vertus et leurs talents que l'Espagne ait produits. Son attachement aux libertés de l'Église lui attira quelques persécutions, mais il fut soutenu par l'ascendant de ses vertus non moins que par la protection de Clément XIV, et mourut le 25 novembre 1781. Il employait tous ses revenus au soulagement des vieillards, à la subsistance des enfants et à l'entretien des hospices. On a de lui quelques ouvrages ascétiques, dont le recueil a été publié sous ce titre : *Coleccion de las obras del senor Climent*, Madrid, 1788, 3 vol. in-12.

**CLINIAS**, père d'Alcibiade, de la famille des Æacides, combattit vaillamment à la bataille de Salamine sur un vaisseau équipé à ses frais, et fut tué à celle de Coronée, 447 ans avant l'ère chrétienne.

**CLINIAS**, de Tarente, philosophe pythagoricien, contemporain et ami de Platon, fit preuve d'un grand désintéressement et d'une générosité peu commune en rendant à Prorus de Cyrène, de la même secte, tous les biens qu'il avait perdus dans les troubles de sa patrie.

**CLINTON** (Henri), général anglais, servit avec distinction dans la guerre de Hanovre, sous les ordres de Burgoyne et de Howe, puis, en 1775, en Amérique dans la guerre contre les insurgents. Après le départ de Howe en 1778, il prit le commandement de l'armée anglaise, et forcé par l'approche de Washington d'évacuer Philadelphie, opéra sa retraite en bon ordre, et l'année suivante s'empara de Savannah et de Charlestown. Moins heureux depuis, il échoua dans presque toutes ses tentatives, ne put secourir Cornwallis assez tôt pour l'empêcher de capituler, et fut rappelé en 1782. Nommé membre du parlement, il fut gouverneur de Limerick, et mourut le 24 décembre 1795, peu de temps après sa nomination à Gibraltar. On a de lui : *Mémoire relatif à l'issue malheureuse de la campagne de 1781*, in-8°, et des *Observations sur l'histoire de la guerre d'Amérique* (par Stedman), Londres, 1784, in-4°.

**CLINTON** (George), vice-président des États-Unis, né en 1739, lieutenant en 1758, dans un régiment dont son père était colonel, donna des preuves de courage à la prise du fort de Frontenac, et fit la campagne de 1760 sous les ordres du général Amherst. Après la conquête du Canada, Clinton se livra à l'étude des lois, et, nommé greffier, ne cessa pas d'exercer la profession d'avocat. Élu membre de l'assemblée coloniale en 1775, il y combattit avec fermeté les usurpations du gouvernement anglais. Élu gouverneur de l'État de New-York en 1777, il remplit cette place jusqu'en 1810; il ne siégea point au congrès de 1775, parce qu'étant dans le même temps brigadier général, il crut pouvoir mieux servir son pays dans ce poste; il paralysa les forces supérieures des Anglais et décida la capitulation du général Burgoygne. Dans l'intervalle, il fut nommé vice-président des États-Unis et président du sénat; il mourut le 20 avril 1812. Clinton favorisa le développement des arts et du commerce dans son pays, auquel il rendit un service immense par la suppression de la banque générale, dont presque toutes les actions étaient en Angleterre.

**CLINTON** (de Witt), homme d'État anglo-américain, naquit à Little-Britain (comté d'Orange, État de New-York), dans cette année 1769, fameuse par tant de naissances illustres. Sa famille, irlandaise d'origine, s'était établie en 1729 dans les colonies anglaises. De l'académie de Kingston, il passa en 1783, après deux ans d'études, au collége du roi (aujourd'hui Columbia), à New-York. Le zèle avec lequel il se livra aux mathématiques ne l'empêcha pas d'avoir des succès dans les études classiques. Il suivit ensuite les cours de droit, et embrassa la profession d'avocat; mais il l'abandonna bientôt pour prendre, auprès de son oncle, George Clinton, alors gouverneur de l'État de New-York, la charge de secrétaire particulier. Ainsi lancé dans la carrière des fonctions publiques, Clinton remplit successivement divers emplois, et fit partie de diverses législatures, devint membre de la cour criminelle, dite cour des erreurs, parvint au rang de sénateur de l'Union, puis fut nommé par ses concitoyens maire de New-York, place qu'il occupa jusqu'en 1815. Deux ans après, il fut élu gouverneur de l'État de New-York. Il y fit preuve de beaucoup de lumières et d'activité comme administrateur; mais, comme homme politique, il échoua complétement devant le parti qu'il eût voulu tenir éloigné des affaires, celui des fédéralistes; et

au bout de cinq ans il donna sa démission. Deux ans plus tard il crut pourtant le moment favorable pour reparaître sur la scène politique : ses efforts furent couronnés de succès; et une majorité de 20,000 voix lui rendit en 1824 le gouvernement de l'État de New-York. Il mourut d'apoplexie, le 4 février 1828, ne laissant aucune fortune à ses enfants : la législature leur vota 10,000 dollars. Clinton est un des hommes qui ont rendu le plus de services, soit à l'État de New-York, soit à l'Union tout entière. C'est en quelque sorte à lui que la république doit le grand canal de New-York, magnifique communication qui joint les lacs et l'Océan. Clinton était fort instruit : il aimait les lettres, les arts et surtout les sciences naturelles. Il existe, sous le titre de *Mémoires sur De Witt Clinton*, New-York, 1820, in-4°, une biographie de cet homme d'État par le médecin Hosack, son successeur à la Société littéraire de New-York.

**CLIQUET** (PAUL), charpentier et mécanicien, né à Paris vers la fin du 17e siècle, se distingua par l'invention et la construction de plusieurs machines qui servirent à amener, monter et mettre en place les deux pierres qui composent la cymaise du fronton de la porte principale de la colonnade du Louvre. Ces machines ont été décrites et gravées dans l'édition de Vitruve publiée par Perrault.

**CLISSON** (OLIVIER DE), né en Bretagne, connétable de France en 1380, sous le règne de Charles VI. Il n'avait que 12 ans lorsque son père fut décapité à Paris, par ordre de Philippe de Valois. Sa mère l'envoya en Angleterre, où il fut élevé; mais il n'en resta pas moins fidèle à la haine que les Bretons portaient aux Anglais. Aussitôt qu'il fut en âge de prendre les armes, il revint dans sa patrie et se trouva, en 1364, à la bataille d'Auray, où se termina, en faveur du comte de Montfort, la longue et sanglante querelle élevée entre les comtes de Montfort et de Blois. Clisson y perdit un œil, et ne quitta cependant le champ de bataille qu'après la victoire. Peu de temps après, il se brouilla avec le duc de Bretagne, qui avait donné le château du Gavre au fameux Jean Chandos. « Au diable, monseigneur, lui dit-il, si jamais Anglais sera mon voisin! » Et il alla de suite assiéger ce château, qu'il démolit entièrement. Cette action prouve avec quelle hauteur les seigneurs bretons se permettaient de traiter leur souverain ; ceux qui, comme Clisson, avaient contribué à faire triompher la maison de Montfort se croyaient tout permis, et la France, gouvernée par Charles V, entretenait des divisions qui empêchaient le duc de Bretagne de se livrer autant qu'il l'aurait désiré, aux Anglais qui l'avaient bien servi. Instruit du mécontentement de Clisson, Charles V l'attira à sa cour, où il le combla de bienfaits, et le fit servir à la gloire de son règne. Il y devint, en 1370, le frère d'armes du connétable Duguesclin, et aida beaucoup ce héros à débarrasser le royaume du fléau des grandes *compagnies* qui désolaient les campagnes. Clisson, malgré la hauteur de son caractère, avait l'esprit propre à conduire des intrigues. Soit qu'il eût rendu quelque service caché au duc de Bretagne, soit qu'il se fiât sur la protection de Charles V, il reparut en Bretagne, où il fut reçu avec beaucoup de caresses ; mais le duc avait donné l'ordre à Balavan, capitaine de son château de l'Hermine, d'arrêter Clisson, de le coudre dans un sac, et de le jeter à la mer. Balavan garda son prisonnier, dans l'espérance que le duc ne tarderait pas à se repentir d'avoir sacrifié un si grand guerrier, dont la mort n'aurait pas manqué de produire des vengeurs aussitôt qu'elle aurait été connue. En effet, le duc consentit bientôt à rendre la liberté à Clisson, ou plutôt il la lui fit acheter d'une somme considérable; ce qui n'était pas contraire aux mœurs de cette époque. Clisson, qui était avare, parvint à se faire rendre ce qu'il avait déboursé, et depuis, il se réconcilia sincèrement avec le duc, sans quitter le service de France. Charles V, à l'article de la mort, désigna Clisson comme le seul capable de porter l'épée de connétable pendant la minorité de Charles VI. Il commandait l'avant-garde de l'armée française, en 1382, à la bataille de Roosebecke, si fatale aux Flamands, qui y perdirent 25,000 hommes. Le nouveau connétable s'occupait du projet de chasser entièrement les Anglais du royaume, lorsque, la nuit du 13 au 14 juin 1394, il fut attaqué à Paris, dans la rue Culture-Ste.-Catherine, par une vingtaine de brigands, ayant à leur tête Pierre de Craon. Ils le renversèrent de cheval, malgré la vigoureuse résistance qu'il leur opposait, et le laissèrent pour mort des coups qu'ils lui avaient portés. Heureusement ses blessures n'étaient pas dangereuses. Trois des assassins furent arrêtés et exécutés; Pierre de Craon se sauva, et finit par obtenir sa grâce pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI. Il s'était porté à cet assassinat pour se venger du connétable, dont la violence était extrême, et qui lui avait rendu de mauvais services. L'inflexibilité de Clisson le perdit à l'époque où Charles VI, incapable, par l'aliénation de son esprit, de gouverner lui-même, abandonna les rênes de l'État à ses oncles. Les ennemis de Clisson se réunirent et l'accablèrent; il fut dépouillé de toutes ses charges, en 1391, accusé de maléfices, et condamné à une amende de 100,000 marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut le 24 avril 1407. On l'a souvent comparé à Duguesclin; égaux en courage bien plus qu'en talents militaires, ils n'ont de commun que d'être nés en Bretagne, et d'avoir été connétables de France.

**CLISSON** (JEANNE DE BELLEVILLE), mère du précédent, se fit un nom par la vengeance qu'elle tira de la mort d'Olivier de Clisson, son époux, décapité à Paris le 2 août 1343, pour avoir favorisé Montfort, compétiteur de Charles de Blois, au duché de Bretagne : elle arma 3 vaisseaux, fit plusieurs descentes en Normandie, et causa beaucoup de ravages dans cette province.

**CLISTHÈNES**, fils d'Aristonymus, prit en main le gouvernement de Sicyone après la mort de Myron, son aïeul, et contribua au succès des Amphictyons dans la guerre sacrée. Il remporta le prix de la course des chars l'an 582 avant J. C., et peu de temps après maria sa fille Agariste à Mégaclès, fils d'Alcméon.

**CLISTHÈNES**, fils de Mégaclès et d'Agariste, et grand-père de Périclès, provoqua l'expulsion d'Athènes des Pisistratides, et fit condamner à l'ostracisme Isagoras, chef de la faction plébéienne. Clisthènes fut forcé de s'expatrier à son tour et de céder la place à son ennemi, protégé par Cléomènes, roi de Sparte : mais il fut rappelé, et gouverna la république jusqu'à sa mort.

**CLITARQUE**, fils de l'historien Dinon, fut le témoin des exploits d'Alexandre, dont il composa une relation que l'on suppose avoir été fort utile à Diodore de Sicile et à Quinte-Curce : elle n'est pas venue jusqu'à nous.

**CLITODÈME** ou **CLIDÈME**, historien, est considéré généralement comme Athénien (Voyez Siebelis, *Præfat. ad Phanodem, et alior. fragm.*, Leipzig, 1812, in-8°, page 15). Son âge n'est pas fixé par des témoignages précis et directs, quoiqu'il puisse être regardé comme très-reculé. Cet historien, malgré l'époque éloignée à laquelle Pausanias le renvoie, doit avoir été contemporain d'Hellanicus, de Thucydide et d'Hérodote, c'est-à-dire, doit avoir vécu entre la 70e et la 92e olympiade. On a conservé un assez grand nombre de fragments importants des ouvrages de ce Clitodème, dans lesquels on trouve des détails regardés comme précieux et exacts par les anciens eux-mêmes. C'est par suite de cette exactitude, et de la précision avec laquelle cet auteur décrit ou raconte ce qui concerne l'Attique, que Siebelis a été porté à conclure que cette contrée était sa patrie. On compte, parmi les ouvrages dont on possède quelques traces : *Atthis*, Ατθις, *Recherches sur l'Attique*, composé au moins de 12 livres ; un livre intitulé Πρωτογονια, où l'on s'accorde à reconnaître l'histoire des premiers siècles ; une espèce de lexique ou de liste de mots et de faits, accompagnés d'explications, et réunis sous le titre bien vague de Εξηγητικον. Le quatrième ouvrage intitulé Νοστοι, c'est-à-dire, *Voyages*, se composait de plusieurs livres, et formait un traité séparé et volumineux. Athénée, qui seul en fait mention, cite le 8e livre.

**CLITOMACHUS** ou **ADHERBAL**, philosophe carthaginois, fils de Maharbal ou Diognétus, s'établit à Athènes vers l'an 150 avant J. C., suivit les leçons de Carnéade, lui succéda comme chef de l'Académie l'an 130, et se donna la mort vers l'an 100 avant J. C. Cicéron nous apprend que ce philosophe avait composé un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels se trouvait exposée la doctrine de Carnéade. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu.

**CLITOMACHUS**, Thébain, fils d'Hermocrates, fut un athlète des plus célèbres. Il remporta dans le même jour, à Olympie, le prix de la lutte, celui du pugilat et celui du pancrace. Il fut encore vainqueur au pancrace en la 141e olympiade (216 ans avant J. C). Il voulut, l'olympiade suivante, concourir pour le pancrace et le pugilat ; mais il fut vaincu au premier exercice par Caprus Éléen, ce qui ne l'empêcha pas de se présenter au pugilat, dont il remporta le prix.

**CLITOPHON**, ancien historien de Rhodes, avait composé plusieurs ouvrages dont il ne reste que quelques fragments dans le livre *des Fleuves*, que nous avons sous le nom de Plutarque. On doit surtout regretter la perte de sa *Géographie de la Gaule*, dans laquelle il donnait l'étymologie des noms de toutes les villes qui subsistaient de son temps. Celui de Lyon, *Lugdunum*, vient, suivant cet historien, des deux mots gaulois, *Lugum*, corbeau, et *Dunum*, colline.

**CLITUS**, surnommé *le Noir*, fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre, suivit ce prince en Asie, lui sauva la vie au passage du Granique, et commanda le bataillon royal à Arbelles ; il partagea depuis avec Éphestion le commandement d'un corps de cavalerie. S'étant, dans un repas, égayé sur le compte d'Alexandre, ce prince égaré par la colère et les vapeurs du vin, le tua, l'an 329 avant J. C., et voulut ensuite s'arracher la vie.

**CLIVE** (lord ROBERT), baron de Plassey, né à Styche dans le Shropshire, le 29 septembre 1725, montra dès sa jeunesse un caractère hardi et entreprenant. Il enrégimentait ses camarades pour aller voler des pommes, et n'aimait qu'à se battre et surtout à battre les autres. Sa famille se crut très-heureuse d'accepter pour lui une place de commis dans les bureaux de la compagnie des Indes orientales. Il partit en 1743 ; la traversée dura un an et Clive arriva la poche vide et le corps malade. Violent, impérieux et querelleur, il se fit des ennemis, s'endetta, remplit mal ses devoirs et fut deux ou trois fois sur le point d'être chassé. Il essaya de se tuer ; l'amorce du pistolet ne prit pas feu ; il recommença et se manqua de nouveau. Il examina le pistolet, le déchargea, reconnut que rien n'y manquait, et rejetant l'arme loin de lui : C'est bien, dit-il, il faut vivre ; il paraît que j'ai quelque chose à faire au monde. Lorsque Madras se rendit à la Bourdonnaye en 1746, tous les employés de la compagnie avaient été faits prisonniers. Dupleix ayant refusé de ratifier la capitulation, les Anglais ne se crurent pas obligés à tenir leur parole, et Clive, déguisé en mahométan ; s'enfuit avec quelques compatriotes, se réfugia dans le fort de Saint-David, obtint le grade d'enseigne, se battit en duel avec l'un des hommes les plus redoutables de sa compagnie et le tua. Il se montra alors aussi courageux, aussi zélé, aussi discipliné, qu'il avait été jusque-là indolent, tiède et inexact. En 1751 les Anglais étaient près d'être chassés de l'Inde, lorsque la résolution de Clive rétablit leurs affaires. Il propose d'aller attaquer Arcate ou Arcots, capitale du Nizam Chounda-Saëb, l'ami des Français, qui assiégeait Tritchinapali. La hardiesse de cette mesure en assura le succès ; mais s'emparer de la place était encore plus difficile que de s'y maintenir. L'audace et l'activité de Clive y parvinrent. Il résiste pendant 50 jours avec des munitions insuffisantes, dans des murs de boue desséchée, repousse un assaut décisif, force à lever le siége, se met en campagne à la tête d'une armée de 1,250 hommes, et rallie une division de Mahrattes admirateurs de son courage. Après avoir débarrassé le pays d'ennemis, Clive revint à Madras, y épousa la sœur de l'astronome Maskelyne et s'embarqua pour l'Angleterre, où il désirait rétablir sa santé. Clive, l'obscur commis, était devenu général ; la fortune, la gloire, le comblaient de leurs faveurs. Il paya les dettes de sa famille obérée ; la compagnie des Indes lui offrit une épée à poignée de diamants, et la Cité de Londres le salua comme le sauveur de son commerce. Clive essaya de se faire nommer membre de la chambre des communes, parvint, en sacrifiant une somme considérable, à obtenir une nomination contestée qui ne résista pas aux attaques du parti dominant. Il se retourna vers l'Inde ; nommé gouverneur du fort Saint-David, il s'empara d'abord du fort de Gheriah, repaire d'un pirate redoutable. Le vice-roi du Bengale, Sourajah-Doulah, s'était emparé du fort William, et avait fait enfermer 146 Anglais dans le *trou noir*, caveau de 20 pieds carrés, privé d'air. Clive fut chargé de punir le nabab ; il débarqua à Calcutta, en chassa les troupes

de Clive Sourajah Doulah, et se retrancha à 5 milles de cette ville avec 700 Européens et 1,200 cipayes. Le nabab s'était avancé avec une armée de 50,000 fantassins, bien munis d'artillerie et d'un certain nombre d'éléphants; Clive fit des propositions de paix qui furent rejetées. Alors, il prit un renfort de 500 matelots de l'escadre de l'amiral Watson, et, pendant la nuit, attaqua l'armée ennemie avec tant de succès que le nabab envoya demander la paix, qui fut très-avantageuse à la compagnie. Clive, après avoir emporté Chandernagor, conçut le projet de détrôner Sourajah-Doulah, dont il soupçonnait les intentions. Mir-Djafir promit d'aider Clive, à condition de succéder au nabab : on choisit pour porter les dépêches, un marchand nommé Omichond. Clive ayant attaqué Sourajah-Doulah, remporta sur lui, le 23 juin 1757, une victoire dont les résultats furent les progrès immenses de la puissance anglaise dans l'Inde. Dans cette affaire, connue sous le nom de *bataille de Plassey,* Clive, avec 3,200 hommes, dont 900 Européens, battit une armée forte de 30,000 fantassins, 18,000 chevaux et 50 pièces de canon. Faute de chevaux, il ne put suivre cet avantage. Le nabab fugitif fut pris et mis à mort. Lorsque Omichond, qui avait mis ses services et son silence à un très-haut prix garanti par un traité, réclama son salaire, on lui déclara qu'on l'avait attrapé par un acte faux, et qu'il n'aurait rien; il s'évanouit, perdit la raison, et mourut un an après cet événement. Mir-Djafir ouvrit à son protecteur le trésor du Bengale, et Clive se contenta d'y prendre 20 lacks de roupies, à peu près 7 millions et demi. Il reçut le gouvernement de Calcutta, où il exerça une autorité absolue. Schah-Aloum, à la tête de 40,000 hommes, vint disputer le trône à Mir-Djafir, les conseils et le bras de Clive débarrassèrent le nabab de son antagoniste, et Mir-Djafir triomphant rentra dans sa capitale et céda à son sauveur 30,000 livres sterling (750,000 francs) de revenus annuels que la compagnie lui payait pour la concession de ses terres situées au delà de Calcutta. Mir-Djafir, cependant, ne tarda pas à vouloir secouer l'autorité que Clive faisait peser sur lui. Il entretint avec la factorerie hollandaise de Tchinsaura une correspondance secrète, suivie bientôt de l'envoi d'un corps de troupes hollandaises que Clive défit. En 1760, Clive partit pour l'Angleterre, laissant l'autorité anglaise solidement établie dans le Bengale; il fut accueilli avec enthousiasme, reçut du roi le titre de baron de Plassey et fut créé pair d'Irlande. La fortune considérable de Clive, le luxe qu'il déployait lui suscitèrent bientôt des envieux. On commença par lui supprimer les 30,000 livres de revenu que lui avait attribuées Mir-Djafir, et un procès allait s'engager sur ce point, lorsque les nouvelles arrivées du Bengale forcèrent les directeurs de la compagnie à recourir de nouveau à Clive comme le seul homme capable de rétablir leur affaires dans l'Indoustan. Les autorités anglaises avaient abusé de leur pouvoir, le désordre le plus complet régnait dans le pays. Clive réforma tout, étouffa la rébellion des troupes indisciplinées, arrêta les spoliations, établit l'armée sur un meilleur pied, régla ce qui concernait le commerce particulier, de manière à ce que les naturels ne fussent pas opprimés, et retourna en Angleterre en 1767. La compagnie des Indes, qui, en 1756, n'était qu'une simple association de marchands, dans une situation précaire, se trouvait, au départ de Clive, élevée à un degré inouï de richesse et de puissance. Malgré les services signalés qu'il avait rendus, un parti de la chambre des communes, soutenu par le ministre, s'efforça, en 1773, de faire passer en proposition que, pour acquérir sa fortune, lord Clive avait abusé du pouvoir qu'on lui avait confié. La chambre rejeta la proposition, et déclara que Clive avait rendu de grands et signalés services à son pays. Lorsque les dissensions survenues entre la Grande-Bretagne et les colonies laissèrent entrevoir que la guerre seule pourrait les terminer, on pensa à donner à Clive le commandement de l'armée destinée à agir en Amérique, il s'excusa sur le mauvais état de sa santé. Il tomba graduellement dans une mélancolie sombre, et le 22 novembre 1774, il mit lui-même un terme à son existence. Clive était taciturne, et l'excessive épaisseur de ses sourcils ajoutait encore à son air sombre. Il se faisait aimer par sa bonté et sa libéralité. On ne doit pas oublier qu'il donna 70,000 livres sterling pour faire des pensions aux invalides de la compagnie des Indes. Clive fut membre de la chambre des communes, depuis 1760 jusqu'à sa mort. Il parlait rarement; mais quand on l'attaquait, il se défendait avec une éloquence qui étonnait.

**CLODION**, ou **CHLODIO**, surnommé le *Chevelu,* parce qu'il portait une chevelure, doit être considéré comme le 3e roi de France, en admettant pour le premier Théodemir, dont Grégoire de Tours dit même qu'il était le fils; car Pharamond ne fut que son tuteur. Clodion était, comme ses deux prédécesseurs, chef des Saliens, principale tribu des Francs qui s'établirent en 297 dans la Toxandrie, la Campine d'aujourd'hui, et aux environs de Tessenderloo. C'est de là que Clodion, qui était monté sur le trône en 430, partit pour s'emparer de Cambrai et envahir les contrées appelées depuis le Hainaut et l'Artois; mais son armée s'étant ensuite livrée à la débauche, fut surprise par les Romains que commandait Majorien, au moment où elle célébrait les noces de l'un des lieutenants de Clodion. Obligé de rentrer dans ses premières limites, et retiré à Disparg, où il faisait sa résidence, ce prince y attendit une occasion favorable pour se venger de cette première défaite, et il ne tarda pas à profiter du moment où Aétius était occupé à combattre les Visigoths, les Bourguignons et d'autres peuples des Gaules, sans cesse armés contre les Romains, pour envahir encore une fois les contrées dont il avait été chassé. Sorti de Disparg en 444, il traverse sans bruit l'immense forêt *Charbonnière,* s'empare de Tournai, de Cambrai, et pénètre jusqu'à Amiens, dont il fait sa capitale. Ce fut la première invasion de quelque importance que les Francs firent dans les Gaules: ils n'étaient pas encore assez puissants pour y former de plus grandes entreprises. 5 ans après cette conquête, Clodion envoya l'un de ses fils au delà de la Somme, à la tête d'une armée; mais Aétius, qui venait de soumettre les autres ennemis de l'empire, vint attaquer les Francs, et les mit en fuite sous les murs de Soissons, qu'il assiégeaient. Le jeune prince perdit la vie dans cette défaite, et Clodion mourut 2 ans après, en 449, laissant 2 autres fils, auxquels il donna Mérovée pour tuteur.

**CLODION** (Claude-Michel), sculpteur, né vers 1745

à Nancy, termina ses études à Paris sous la direction de Monnot, et se fit bientôt remarquer par des compositions d'un genre naïf et gracieux. Ses chefs-d'œuvre sont des *jeunes filles* qui jouent ou qui s'abandonnent à la rêverie. Il a moins bien réussi dans la sculpture historique. Sa statue de *Montesquieu* a été l'objet de justes critiques. Le meilleur de ses ouvrages, au jugement des connaisseurs, est un Groupe du déluge, dont il exposa le modèle au salon de 1801. On cite encore parmi les ouvrages de cet artiste un buste de Tronchet et celui de la duchesse d'Angoulême, qu'il fit d'après un portrait. Clodion mourut à Paris en 1814.

**CLODIUS** (Publius), fils d'Appius, personnage consulaire, troubla Rome de ses menées démagogiques, et déshonora son nom par ses vices et ses débauches. Renvoyé honteusement par Lucullus, son beau-père, qui commandait en Asie, battu à la tête de la flotte de Martius-Rex, son beau-frère, accusé d'avoir profané les mystères de la bonne déesse, Clodius ne devait être que l'objet du mépris de ses concitoyens; mais il capta la faveur du peuple par son éloquence, et n'eut point honte de descendre au rang des plébéiens afin de parvenir au tribunat. Cette magistrature, qu'il exerça dans les intérêts de Pompée et de César, lui fournit les moyens de persécuter Cicéron, qui s'exila pour éviter la guerre civile. Milon, autre tribun osa seul lutter contre Clodius et l'accusa de troubler l'ordre public; celui-ci se fit nommer édile, et porta à son tour la même accusation contre son adversaire. La haine des deux tribuns menaçait de bouleverser la ville, lorsque Clodius fut tué sur la voie Appienne par les gens qui accompagnaient Milon, l'an de Rome 701.

**CLODIUS** (Jean), théologien luthérien, né en 1645, à Neustadt dans la Poméranie, professa la philosophie dans différents colléges de Saxe, fut fait ensuite surintendant à Grossen-Hayn et mourut le 14 juin 1733, dans un âge fort avancé. Il a laissé plusieurs *Dissertations* sur des sujets singuliers. Les plus curieuses sont celles où il discute *si Jésus-Christ a parlé d'un câble ou d'un chameau* en exprimant par une comparaison les obstacles qui ferment aux riches l'entrée des cieux, et celle où il recherche les motifs qui ont déterminé *l'usage de tutoyer Dieu dans les prières*.

**CLODIUS** (Jean-Christian), fils du précédent, savant orientaliste, fut nommé professeur d'arabe en 1724 à l'université de Leipzig, et y mourut le 23 janvier 1745. Il fut l'un des rédacteurs du journal allemand intitulé : *Histoire de la littérature de notre temps*, de 1721 à 1725, dont il parut 12 cahiers in-8°. On lui doit un grand nombre d'opuscules sur l'histoire, la géographie, la chronologie et les langues de l'Orient. Mais on ne recherche de lui que sa *Grammaire turque* (latin), 1729, in-8°, et un *Lexique* latin, turc et allemand, 1730, 3 part. in-8°.

**CLODIUS** (Christian), neveu de Jean et cousin du précédent, né à Neustadt en 1694, recteur à Annaberg puis à Zwickau, y mourut le 13 juin 1775; il fut l'un des fondateurs de la *Société allemande* de poésie, qui a tant contribué à ranimer le culte des Muses dans la Germanie, et dont il a publié les statuts, en 1772, in-4°. On lui doit encore des *Poésies* latines et allemandes, des *Dissertations philosophiques*, et une *Histoire de l'établissement de la religion réformée à Zwickau* (allem.), 1756, in-4°.

**CLODIUS** (Christian-Auguste), fils du précédent, né à Annaberg en 1738, occupa les chaires de philosophie, de logique et de poésie à Leipzig, fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie dite *de Jablonowski*, et mourut le 30 novembre 1784. On a de lui des *Essais de littérature et de morale* (allemands), Leipzig, 1769 1769; des *Mélanges*, 1784-1787, in-8°; des *Dissertations* et des *Poésies* (latines), 1787, in-8°. — Sa veuve, Juliane-Frédérie-Henriette Stolzel, née à Dresde en 1752, morte le 3 mars 1805, a cultivé la littérature avec succès. On lui doit une traduction en allemand des *Poésies d'Élisabeth Carter et de Charlotte Smith*, etc.

**CLODIUS** (David), philologue, né à Hambourg, professa les langues orientales et la théologie à l'université de Giessen, et mourut jeune le 10 septembre 1687; il a publié quelques *Dissertations sur les rites des anciens Hébreux et des Juifs*, et une *Grammaire hébraïque*.

**CLODIUS** (Henri-Jonathan), bibliothécaire du duc de Saxe, mort le 4 août 1767, a proposé un nouveau système bibliographique sous le titre de *Specimen novæ bibliothecæ*, etc., Dresde, 1757, in-8°. On a encore de lui : *Primæ lineæ bibliothecæ lusariæ*, etc., 1761, in-8°; c'est le catalogue de tous les ouvrages sur les jeux parvenus à la connaissance de l'auteur. Il est rare et recherché; et *Notice historique sur la bibliothèque électorale de Dresde* (allemand), 1763, in-8°.

**CLODIUS MACER** (Lucius), propréteur en Afrique sous le règne de Néron, se révolta contre ce tyran en même temps que Vindex dans les Gaules et Galba en Espagne. On sait qu'il prétendit au trône, mais on ignore s'il fut proclamé empereur. A son avénement à l'empire, Galba se débarrassa de ce rival en le faisant assassiner.

**CLODOMIR**, fils de Clovis et Clotilde, fut mis, avant 17 ans, en possession du royaume d'Orléans, qui comprenait la Sologne, la Beauce, le Blésois, le Gâtinois, l'Anjou et le Maine; il s'unit à ses frères pour détrôner Sigismond, roi de Bourgogne, qu'il fit égorger avec sa famille, et fut tué lui-même à 30 ans dans une bataille livrée à Gondemar, successeur de Sigismond. Childebert et Clotaire s'emparèrent du royaume d'Orléans, et firent périr Gontaire et Théobalde, les deux fils aînés de Clodomir. Clodoald, le plus jeune, connu sous le nom de St. Cloud, échappa à la fureur de ses oncles, et vécut dans la retraite.

**CLODORE** (Jean), écrivain français, est auteur d'une *Relation de ce qui s'est passé en Amérique pendant la guerre de 1666 et 1667 avec l'Angleterre*, et d'un *Journal du dernier voyage de M. de la Barre à Cayenne*, etc., Paris, 1671, in-12. On n'a aucun détail sur sa personne. On croit qu'il était secrétaire du vaisseau de *la Barre*, et que par conséquent il avait été le témoin des événements qu'il rapporte.

**CLONARD** ou **CLOUARD** (Ernest), né en 1785, mort en janvier 1816, a laissé une vingtaine de vaudevilles, comédies, mélodrames, etc., parmi lesquels nous citerons : *J. B. Rousseau* (avec Frédéric Bourguignon); *le Conseiller mystérieux*, mélodrame; *l'Ivrogne et sa femme*, vaudeville, 1803, in-8°; *M. Botte, ou le Négociant anglais* (avec Serrières), comédie en 3 actes, 1803, in-8°;

*les Époux de quinze ans,* vaudeville, 1812, in-8°; *le Petit Tambour,* vaudeville.

**CLOOTS** (Jean-Baptiste du VAL-DE-GRACE), baron prussien, né à Clèves en 1755, fut élevé à Paris, où sa naissance et sa fortune lui permettaient d'aspirer à jouer un rôle. Lié de bonne heure avec les hommes qui disposaient alors des réputations littéraires, il fut connu, même avant d'avoir rien publié, pour un penseur profond et un grand politique. Il quitta son nom pour prendre celui d'Anacharsis, et à l'exemple de son nouveau patron, il parcourut la plus grande partie de l'Europe, pour y propager ses principes. De retour à Paris en 1789, il embrassa la cause de la révolution avec un enthousiasme délirant. Il était à la tête des étrangers qui se présentèrent le 19 juin 1790 à la barre de l'assemblée constituante pour la féliciter sur ses travaux, et dès lors il prit le titre d'*orateur du genre humain.* Le 21 avril 1792, il fit hommage à l'assemblée législative d'une somme de 12,000 fr. pour les besoins de la guerre, et d'un livre qu'il venait de faire paraître, dont le titre résume toute la pensée : la *République universelle.* Quelques semaines après, un décret lui décerna le titre de citoyen français. Député par le département de l'Oise à la Convention, il vota la mort de Louis XVI en ajoutant : « Je condamne pareillement à mort l'infâme Frédéric-Guillaume, » et fit plusieurs discours, dans l'un desquels il demanda une statue pour Meslier. Lorsque les jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, le baron prussien déclara que *son cœur était français et son âme sans-culotte.* Mais Robespierre ayant dit qu'il se méfiait d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 livres de rente, Cloots fut exclu. Mis en accusation peu de temps après avec Hébert et ses complices, il périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Son principal ouvrage a pour titre : *Certitude des preuves du mahométisme,* Londres, 1780, in-12.

**CLOPINEL.** *Voyez* **MEHUN** (Jean de).

**CLOPPENBURG** (Jean), né à Amsterdam le 13 mai 1597, fut un habile et célèbre théologien; mais comme il ne s'occupa presque toujours que de controverse et de questions dogmatiques, son nom et ses écrits sont tombés dans l'oubli. On a fait un recueil de ses œuvres en 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1684. Nous n'y distinguerons que le traité : *De fœnore et usuris*, dont il y a une édition de Leyde, 1640, in-8°. On peut le joindre à ceux de Saumaise sur la même matière. Cloppenburg, après avoir exercé les fonctions de pasteur en différentes villes de Hollande, fut nommé professeur de théologie à Harderwick, d'où il passa à Franeker avec le même titre. Il mourut le 30 juillet 1652.

**CLOQUET** (Hippolyte), savant médecin naturaliste, né en 1787 à Paris, après avoir terminé ses cours avec succès, reçut le doctorat, et ne tarda pas à se faire connaître d'une manière avantageuse. Le cours de physiologie qu'il professait à l'Athénée accrut encore sa réputation, et lui ouvrit les portes de l'Académie royale de médecine. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages importants, et il en préparait d'autres, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à la science et à ses nombreux amis, au mois de février 1840. Indépendamment d'un grand nombre d'articles dans les journaux de médecine et dans le *Dictionnaire des sciences naturelles,* dont il a rédigé en entier la partie des reptiles et des poissons, on connaît de lui : *Traité d'anatomie descriptive,* 1815, 2e édition, 1824, 2 vol. in-8°; *Osphresiologie,* ou traité des odeurs, des sens et des organes de l'olfaction, 1821, in-8°; *Faune des médecins,* ou histoire des animaux et de leurs produits, etc., 1822 et années suivantes, 6 vol. in-8°, figures; *Traité complet de l'anatomie de l'homme, comparée avec celle des animaux,* 1825 et années suivantes, in-4°. Il a terminé le *Système anatomique*, commencé par Vicq-d'Azyr, pour *l'Encyclopédie méthodique,* 1792-1828, 4 vol. in-4°.

**CLORIVIÈRE** (Pierre-Joseph PICOT de), jésuite, né en Bretagne vers 1735, d'une famille honorable de la province, n'avait pas encore fait ses derniers vœux lorsque les arrêts du parlement, en 1762, supprimèrent la société. En Bretagne du moins les jésuites ne furent point bannis et purent se rendre utiles pour l'exercice du ministère. Le père de Clorivière devint curé de Paramé près Saint-Malo, et il occupait cette place au moment de la révolution. Le refus de serment le força de quitter sa paroisse. La restauration lui permit de se réunir à quelques anciens membres de la société, et ce fut le premier noyau de leur rétablissement. Clorivière mourut au milieu de ses confrères le 5 janvier 1820. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres, une *Vie de M. Grignon de Montfort,* Saint-Malo, 1785, in-12; *Exercice de dévotion à saint Louis de Gonzague,* traduit de l'italien de Galpin, 1785, in-12; *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison,* 1802, in-12; *Explication des Épîtres de saint Pierre,* 1809, 3 vol. in-12.

**CLOSIUS** (Samuel), philologue et poëte latin, né vers 1620 à Breslau, reçut la couronne poétique des mains de l'Empereur, fut chargé de l'éducation du comte de Barby, puis à la mort de son élève, nommé prevôt d'une paroisse de Magdebourg, où il mourut en 1678. Il a laissé en latin un *Tableau de la bibliothèque de Wolfenbuttel,* 1660, in-4°; des *Poésies,* publiées en 1690.

**CLOSS**, *Clossius* (Jean-Frédéric), médecin, poëte et philosophe, né en 1735 à Marbach dans le Wurtemberg, mort en juin 1787, a publié des *Dissertations médicales* et des traductions en vers latins de Celse, *De tuendâ sanitate,* et des *Aphorismes d'Hippocrate*, ainsi que quelques *Poëmes* dont le sujet se rattache à l'art de guérir.

**CLOSS** (Charles-Frédéric), fils du précédent, né en 1768, mort le 10 mai 1797, professeur de médecine à l'université de Tubingue, est auteur de *Dissertations* et de *Mémoires* estimés; les principaux traitent *De la maladie vénérienne; Des maladies des os; De la sensibilité* et *de l'irritabilité; Du supplice de la guillotine;* on a aussi de lui une traduction de l'italien en allemand des *Observations anatomico-pathologiques de Palletta sur la courbure de la colonne épinière.*

**CLOSSON** (Gilles-Joseph-François), né à Liége, le 21 février 1796, mort dans la même ville en juillet 1842; après avoir étudié à Paris, il se rendit à Rome et revint à Liége en 1830. Il avait été nommé professeur de l'académie des beaux-arts à Liége, et il s'acquittait de ses fonctions avec une ardeur qui lui a valu l'estime de ses collègues et de ses élèves, mais cette ardeur lui a été fatale, car il a succombé à une affection de poitrine dont il souffrait depuis plusieurs années.

**CLOTAIRE I**er, 4e fils de Clovis, et le 3e et dernier né de son mariage avec Clotilde, naquit en 497, et eut en partage en 511 le royaume de Soissons. Comme il était le plus jeune, ses frères eurent le projet de lui enlever ses États; il vécut assez pour réunir à sa couronne les États de ses frères, et jouir seul de l'immense héritage de Clovis, augmenté de la Thuringe, de la Bourgogne et de quelques provinces du midi de la France. Courageux, libéral, et politique habile, il entra dans les desseins ambitieux de ses frères, comme s'il eût prévu qu'ils ne travaillaient qu'à sa propre élévation. Aussi cruel que les rois ses contemporains, ses rivaux et ses parents, il fut de moitié dans l'assassinat de ses neveux, fils de Clodomir, et prit sa part du royaume d'Orléans qui devait leur appartenir; mais il surpassa tous les princes de son temps par ses débauches. Les historiens varient sur le nombre de ses femmes; on croit qu'il en eut six; tous s'accordent à dire qu'il épousa à la fois deux sœurs, nommées *Ingonde* et *Aregonde*, et qu'il força la veuve de Clodomir, dont il venait d'assassiner les enfants, à partager son lit. Il avait aussi épousé Radegonde, sa captive, dont il avait fait tuer le frère, et qui se sépara de lui à cause de la dissolution de ses mœurs. Heureux dans toutes ses expéditions guerrières, excepté en Espagne où il fut battu devant Saragosse, il n'éprouva de vifs chagrins que par les révoltes continuelles de Chramne, l'un de ses fils, qui, par sa beauté, son courage, son esprit actif, avait captivé toutes ses affections. Aucun pardon ne put fléchir ce fils rebelle, aucun serment fait à son père ne lui parut sacré. Après l'avoir vaincu, Clotaire ordonna de l'attacher sur un banc où il fut battu pendant une heure; ensuite on l'enferma avec sa femme et ses enfants dans une chaumière à laquelle on mit le feu. Cette vengeance cruelle fut suivie de regrets qui contribuèrent à avancer les jours de Clotaire; il mourut à Compiègne en 558, après avoir régné 47 ans. Il laissa quatre fils, Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric, entre lesquels le royaume de France fut de nouveau partagé. Étant devenu maître de toute la monarchie française, après la mort de Childebert, il avait établi sa résidence à Paris l'année de sa mort. Son corps fut porté à Soissons, et enterré dans l'église de Saint-Médard, qu'il avait commencée et que Sigebert, son fils, acheva.

**CLOTAIRE II**, surnommé *le Débonnaire*, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde, succéda à son père dans le royaume de Soissons en 584, n'étant âgé que de 4 mois. On lui contestait jusqu'à la légitimité de sa naissance, et la conduite scandaleuse de sa mère ne prêtait que trop à de pareils soupçons. Cette reine, profitant de la division qui existait entre Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert, son neveu, roi d'Austrasie, plaça son fils sous la protection du premier, qui, touché de cette marque de confiance, le tint sur les fonts de baptême, et le fit reconnaître roi de Soissons, dans une assemblée de la noblesse. Après la mort de Gontran, en 593, la faiblesse de son âge et de ses États semblait le mettre à la merci de la branche royale d'Austrasie qui avait juré sa perte; mais il fut défendu par sa mère, qui se mit elle-même à la tête de son armée qu'elle harangua, tenant son enfant dans les bras. Vintrion, duc de Champagne, que Childebert avait envoyé contre son neveu, fut entièrement défait dans une bataille sanglante, à Droissy, dans le Soissonnais, et ce prince étant mort peu de temps après (596), Frédégonde s'empara de Paris, pénétra dans la Bourgogne, et tailla en pièces une armée que le fils de Childebert avait envoyée contre elle. Cette princesse étant morte elle-même en 597, Clotaire, privé de son appui, fut bientôt obligé d'abandonner ses conquêtes et même de céder aux rois de Bourgogne et d'Austrasie plusieurs villes de son royaume; mais Thierri étant mort peu de temps après, Clotaire, appelé par les seigneurs austrasiens qui redoutaient la tyrannie de Brunehaut, s'avance dans la Champagne au-devant de l'armée que cette reine veut lui opposer, en séduit les chefs par ses promesses, se saisit de Brunehaut et des fils de Thierri, et, par leur mort, s'assure la paisible possession de la France entière. Il s'occupa alors à faire fleurir l'agriculture, abolit des impôts onéreux établis par ses prédécesseurs, et rendit aux grands vassaux des terres dont ils avaient été dépouillés. Dans les premières années du règne de ce prince, on avait vu trois armées, celle d'Austrasie, celle de Bourgogne, et celle de Soissons, ayant chacune à leur tête un roi, dont le plus âgé n'avait que 10 ans. C'est de cette époque particulièrement que date la puissance des maires du palais, auxquels fut décerné le commandement des armées. Ce fut par les conseils de Garnier, maire du palais de Bourgogne, qu'il vendit aux Lombards les villes d'Aoste et de Suze pour 35,000 sols d'or : traité honteux, qui ferma pour longtemps aux Français l'entrée de l'Italie. En 615, Clotaire tint à Paris un concile, le plus nombreux qu'on eût encore vu dans les Gaules, et où furent adoptés plusieurs règlements importants, dont le recueil forme le code des lois allemandes. C'est de cette époque qu'il faut juger Clotaire II. Occupé de l'administration de son vaste royaume, il rendit à la couronne les domaines qui avaient été envahis pendant les troubles civils, fit observer les lois, assura le sort du clergé, sans affaiblir les droits de l'autorité royale, maintint sa famille et ses sujets dans l'ordre avec autant de prudence que de fermeté, et mérita les titres de Grand et de Débonnaire qui ne lui ont été contestés depuis que par des écrivains qui n'ont tenu compte ni des circonstances, ni des mœurs, ni des événements, sous lesquels les rois, plus que tous autres, sont obligés de fléchir. Il mourut en 628, à l'âge de 45 ans, laissant deux fils, Dagobert et Aribert : ce dernier ne lui survécut pas longtemps.

**CLOTAIRE III**, l'aîné des fils de Clovis II, eut en partage les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, et commença à régner en 655; son frère Childéric eut le royaume d'Austrasie; Thierri, qui était encore au berceau, ne reçut aucune part de l'héritage de Clovis II. La reine Batilde, mère des trois héritiers de Clovis II, dut voir avec chagrin l'injustice commise à l'égard du plus jeune de ses fils; elle ne put l'empêcher, malgré l'ascendant que lui donnaient ses vertus, et cela prouve en faveur des historiens qui ont annoncé qu'elle fut obligée, quelques années après, de quitter la cour, contre ceux qui pensent que sa retraite fut volontaire et uniquement décidée par sa piété. Batilde, avec l'assistance des évêques, maintint pendant 10 ans les États de Clotaire III sans troubles; elle diminua les charges publiques, abolit de vieilles coutumes qui perpétuaient l'usage des esclaves

parmi les Français chrétiens, fit le bien avec persévérance au milieu d'une cour que la minorité du roi disposait aux factions; et surtout elle contraignit le maire du palais Ébroïn à cacher sous les plus séduisants dehors son ambition, sa cruauté et son avarice; mais cet homme étonnant, par les ressources de son génie et sa prodigieuse activité, sut la réduire elle-même à quitter le gouvernement, à se retirer dans un monastère, en lui laissant l'honneur d'une démarche sur laquelle elle n'était plus libre d'hésiter. Dès ce moment, il gouverna en maître jusqu'à la mort de Clotaire III, qui arriva vers 670, peu d'années après la retraite de sa mère. Ce prince touchait à sa 18e année lorsqu'il mourut.

**CLOTAIRE IV**, roi d'Austrasie, fut porté sur le trône en 717, par la politique de Charles Martel, et ne régna que de nom. Pour comprendre la nécessité où se trouvait la famille de Pepin de créer des rois du sang de Clovis, alors qu'elle aspirait ouvertement à la royauté, il faut connaître les mœurs de cette époque si curieuse de l'histoire, et savoir que, si les ducs d'Austrasie voulaient se faire rois de France, tous les seigneurs pensaient à se rendre indépendants dans leurs domaines. Lorsque les ducs d'Austrasie voyaient les grands prêts à briser le lien de l'autorité, ils créaient un roi du sang de Clovis, afin de raffermir le pouvoir dont ils ne paraissaient plus alors que les dépositaires; et les seigneurs, blessés dans leurs prétentions, forçaient aussi quelquefois les ducs d'Austrasie à reconnaître les droits des descendants de Clovis, en élevant un prince de cette maison sur le trône; c'est ainsi que les héritiers du fondateur de la monarchie française dans les Gaules se soutenaient encore par des intérêts qui leur étaient également contraires. Le rétablissement de la royauté en Austrasie se fit après un interrègne de 37 ans; mais il ne fut que momentané. Chilpéric II, qui régnait en Neustrie, étant mort peu de temps après Clotaire IV, Charles Martel, qui se trouvait alors maire du palais de France, éleva un fantôme de roi pour la France entière. Ce Clotaire IV, qui fit le personnage de roi d'Austrasie pendant 3 années seulement, puisqu'il mourut en 720, a joui de si peu de considération, qu'on ignore de qui il était fils; son élévation sur le trône prouve incontestablement qu'il était du sang royal.

**CLOTILDE** (Ste), reine de France, fille de Gondebaud, roi de Bourgogne, mariée à Clovis Ier l'an 493, acquit sur ce prince par ses vertus et par sa beauté un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bien de ses sujets. Après la mort de Clodomir l'un de ses fils, et des deux fils aînés de ce prince cruellement égorgés par Childebert et par Clotaire leurs oncles, Clotilde se retira à Tours, et mourut l'an 543. Son corps, transporté à Paris, fut déposé près de celui de Clovis dans l'église de St.-Pierre et St.-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève. Une *Vie de Ste Clotilde* a été publiée par Mme de Renneville, Paris, 1809, in-12. — Une fille de Clovis, appelée Clotilde, épouse d'Amalric, roi des Visigoths, essuya les persécutions les plus cruelles de la part de son mari, qui voulait lui faire embrasser l'arianisme : elle mourut en 531.

**CLOTILDE-AUGUSTINE MALFLETTRAI**, danseuse de l'Opéra, uniquement connue sous son premier prénom, naquit à Paris le 1er mars 1776, et eut pour maître Vestris père, qui la mit en état de débuter, le 12 mars 1793, dans un pas ajouté à l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. Elle y fut bientôt reçue, et joua la même année le rôle de Thétis, dans le ballet nouveau du *Jugement de Pâris*. Enfin, peu d'années après, elle y partagea, avec Mme Gardel et Mlle Chevigny, le titre de première danseuse. Le genre de Clotilde était la danse noble; elle laissait quelquefois à désirer du côté de l'exécution, négligeait le fini des détails, et ne se distinguait point par les grâces et le moelleux de ses deux rivales; mais on admirait la beauté de ses formes, la noblesse de sa démarche, l'expression de sa pantomine, ses développements faciles et hardis, l'ensemble imposant de sa personne. En 1799, une insurrection royaliste ayant éclaté contre le Directoire, dans le département de la Haute-Garonne, Clotilde, qui était venue prendre les eaux de Bagnères de Luchon, fut accusée d'avoir été, à la tête d'une troupe de femmes, au-devant des rebelles qui étaient entrés dans cette ville au mois d'août, et de leur avoir présenté des panaches blancs, avec un drapeau blanc, parsemé de fleurs de lis qu'elle avait brodées. Arrivée à Bordeaux, elle y fut arrêtée, conduite dans la maison des Orphelines, et menacée d'être traduite devant une commission militaire. Elle obtint cependant sa liberté en prouvant que son seul tort était d'avoir cédé aux menaces des royalistes qui avaient pénétré dans sa chambre, le pistolet à la main, et de leur avoir donné une robe blanche dont ils avaient fait un drapeau. Clotilde avait de l'esprit beaucoup plus qu'on n'en attribue ordinairement aux danseuses. Sa beauté, ses talents, son amabilité, attiraient sur ses pas une foule d'adorateurs. Un des plus agréables compositeurs français (Boïeldieu), alors dans l'âge des passions, eut le malheur de se laisser séduire et de l'épouser le 19 mars 1802. Cette union fut pour lui une source de longs chagrins, et pour les amateurs de l'Opéra-Comique une longue privation. L'inconduite de sa femme l'obligea de partir pour la Russie en mai 1803; mais, pendant son absence, les torts de Clotilde devinrent si scandaleux, qu'il revint à Paris en 1808, et rompit, par le divorce, des nœuds qu'il n'aurait jamais dû former. Clotilde parut, pour la dernière fois, sur la scène lyrique dans le ballet de *Télémaque*, le 19 avril 1819, pour sa représentation de retraite, après 26 ans de service, et mourut le 15 décembre 1826.

**CLOTILDE**, reine de Sardaigne. *Voyez* **MARIE-CLOTILDE**.

**CLOTILDE DE VALLON-CHALYS.** *Voyez* **SURVILLE**.

**CLOTZ** (Chrétien-Adolphe), écrivain allemand, né à Bischoffswerda, en novembre 1738 et mort à Berlin en 1771, jouit de la réputation d'un des érudits les plus spirituels de sa patrie et professa successivement la philosophie à Gœttingue et l'éloquence à Halle. Ses querelles littéraires avec Fischer, Burmann, J. A. Ernesti, et Lessing, firent dans le temps beaucoup de bruit, mais n'offrent plus guère d'intérêt. On consulte encore parmi ses ouvrages les *Vindiciæ Horatianæ*, 1764, réimprimées en 1770, sous le titre de *Lectiones Venusianæ* avec de nombreuses améliorations. Clotz y défend Horace contre les paradoxes du P. Hardouin. Quelques opuscules facétieux et satiriques de Clotz, tels que les *Mœurs des érudits, le*

*Génie du siècle, les Ridicules littéraires* (Altenbourg, 1761), peuvent encore être lus avec plaisir, bien que ce n'aient été que des ouvrages de circonstance.

**CLOUARD** (JEAN-ERNEST). *Voyez* **CLONARD.**

**CLOUD** (ST.). *Voyez* **CLODOMIR.**

**CLOUET** (JEAN-FRANÇOIS), habile chimiste, né le 11 novembre 1751, à Singly, près de Mézières, suivit les cours de l'école de cette ville, et se fit distinguer par Monge, l'un de ses professeurs. Il vint ensuite à Paris visiter les manufactures, et de retour à Singly, y établit une faïencerie. Une banqueroute qui lui enleva toute sa fortune l'obligea de suspendre ses recherches sur la composition des émaux. Il résolut de passer en Amérique; mais en attendant il professa la chimie à l'école de Mézières. A la révolution il créa la fabrique de fer de Daigny, et mit une telle activité dans ses opérations, qu'il put seul fournir à l'approvisionnement des arsenaux de Douai et de Metz pendant les campagnes de la Belgique; on lui dut aussi un procédé pour la fabrication des lames imitant les damas de Perse dont il donne la description dans un *Mémoire* imprimé après sa mort, dans le n° 90 du *Journal des mines*. Lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Daigny, il vint à Paris rendre ses comptes. Il avait oublié d'y porter son traitement comme directeur; le produit du jardin avait couvert tous les frais de son administration. Le jour, il présidait aux constructions, et la nuit il écrivait sa correspondance. Il s'était exercé depuis longtemps à vaincre le sommeil, et il en était venu à n'avoir plus besoin de dormir qu'une heure par nuit, encore sans se coucher et même, dit-on, sans fermer les yeux. Ses voyages de Paris à Mézières se faisaient de la manière du monde la moins dispendieuse. Il s'était beaucoup exercé à la marche. Quand il voulait se mettre en voyage, il prenait avec lui du pain, de l'eau-de-vie, et il partait. Il ne s'arrêtait jamais pour se reposer ni pour dormir, seulement pour renouveler ses provisions, quand elles étaient épuisées, ce qui n'exigeait pas beaucoup de temps. Arrivé à Paris, il louait une petite chambre sans meubles, jetait sur le plancher une botte de paille : c'était son lit. Il faisait ses vêtements, et préparait lui-même ses aliments. Il est vrai que les uns et les autres n'étaient pas recherchés. Quand il eut quitté l'établissement de Daigny, on lui donna une place à Paris, dans le conseil des arts établi près du ministre de l'intérieur. Il la remplit avec une exactitude scrupuleuse; mais le désir de faire des expériences sur la végétation lui fit chercher les moyens d'aller à Cayenne. Étant à Nantes, et attendant son départ, il s'était imaginé qu'il ferait bien de se préparer d'avance au changement de climat, et, pour cela, il allait tous les jours, pendant 2 heures, se coucher dans les sables, nu-tête, le visage exposé aux ardeurs du soleil du midi; mais cette précaution ne le préserva point. Parti pour Cayenne en 1799, il y mourut le 4 juin 1801, d'une fièvre coloniale, dans un endroit écarté de l'île, où il menait à peu près la vie d'un sauvage. Le *Journal de Physique* et les *Annales de chimie* contiennent le peu de *Mémoires* rédigés par Clouet.

**CLOVIO** (don JULIO), peintre en miniature, l'un des plus célèbres de l'école italienne, né dans la Croatie en 1498, élève de Jules Romain et de Girolamo de' Libri de Vérone, a laissé un grand nombre de portraits comparables aux beaux ouvrages du Titien, ainsi que des tableaux d'histoire en petit, remarquables par le dessin et par le coloris, mais surtout par la petitesse des dimensions. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tableaux, représentant *la Procession du corps de N. S. à Rome*, et *la Fête du mont Testacco*. Il mourut en 1578, dans un âge avancé.

**CLOVIS** (CHLODOVEUS ou CHLODOVECHUS), roi des Francs, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père Childéric. A cette époque, la Gaule, qui, depuis 60 ans, avait été en proie à des irruptions dévastatrices, avait vu s'établir dans son sein diverses nations barbares, différentes par leur origine, leurs mœurs et leur langage; des États rivaux s'y étaient nouvellement formés. Le plus étendu et le plus puissant de tous était celui des Visigoths, qui occupaient les belles contrées situées entre la Loire et les Pyrénées, et qui avaient subjugué la plus grande partie de l'Espagne. Après eux, le royaume le plus considérable était celui des Bourguignons, qui, au sud-est, possédaient toute la portion que baigne le Rhône et ses affluents. Entre la Loire et la Somme, diverses cités, faisant partie de l'Armorique, avaient formé entre elles une courageuse confédération. Le centre de cette portion, qui était aussi celui de toute la Gaule, appartenait aux Gaulois-Romains, qui avaient résisté aux barbares d'au delà du Rhin, et qui, sous des chefs choisis parmi eux ou devenus héréditaires, reconnaissaient encore la suprématie des successeurs des césars, devenus incapables de les protéger contre les dangers qui les menaçaient. A l'est sur les bords du Rhin, et au nord de la Somme, se trouvaient les belliqueuses tribus des Francs et des Allemands, qui obéissaient à divers chefs indépendants et souvent ennemis les uns des autres. Clovis était le chef de la tribu des Francs Saliens, qui s'était fixée dans la Ménapie, restreinte dans les derniers temps de l'empire romain au diocèse de Tournai, lequel comprenait alors aussi ceux de Bruges, de Gand et d'Ypres, qu'on en a séparés depuis. Ce territoire était renfermé entre la mer et l'Escaut, qui le bornait à l'orient et au midi; il était resserré à l'ouest par le pays des Morins ou les diocèses de Térouane et de Boulogne, qu'occupait une autre tribu des Francs, commandée par Cararic. Il avait au sud le riche pays des Nerviens, ou le diocèse de Cambrai, possédé également par une tribu des Francs, dont le roi, nommé *Ragnacaire*, parent de celui des Francs Saliens, faisait sa résidence à Cambrai. Celle de Clovis était à Tournai, où l'on a trouvé le tombeau de son père, Childéric, au 17e siècle. Déjà sous ce dernier roi, et plus anciennement sous Clodion, les Francs Saliens, plus audacieux que les autres tribus de la même nation, avaient fait des irruptions dans le pays des Gaulois-Romains, et avaient tenté de s'y établir; mais des forces supérieures les avaient forcés de se retirer dans leurs forêts et leurs marais, et d'y emporter leur butin. Il est remarquable que leur pays était la plus froide, la plus inculte et la moins fertile portion des Gaules. Clovis résolut de tenter une nouvelle expédition, et il envoya déclarer la guerre à Syagrius, qui avait reçu de ses ancêtres, comme par héritage, la ville et le diocèse de Soissons, et qui, décoré par l'empereur du titre de comte ou de patrice, commandait aux tristes restes de la seconde Belgique.

Syagrius, fils du célèbre Aétius, adoré des Romains, respecté des barbares pour sa justice et sa grandeur d'âme, accepta le défi hostile de Clovis, qui, dans un langage déjà chevaleresque, lui avait fait dire de fixer le jour et le lieu de la bataille. Clovis, assisté de Ragnacaire, roi de Cambrai, sur le territoire duquel il se trouvait forcé de passer, marcha contre Syagrius. Les Romains ne purent soutenir le choc impétueux des Francs, dont le nombre ne se montait pas au delà de 5,000. Ce combat mémorable eut lieu près de l'ancienne abbaye de Nogent, à environ 3 lieues au nord de Soissons, qui devint ainsi la première capitale du nouveau royaume des Francs Saliens, l'an 486 de l'ère chrétienne. Syagrius se retira à Toulouse, à la cour d'Alaric, et les lâches conseillers du fils du puissant Euric, encore mineur, livrèrent l'illustre fugitif à Clovis, qui le redemanda, et qui fit mettre à mort cet infortuné roi des Romains, comme l'appelle Grégoire de Tours. Au milieu de la férocité de mœurs qui caractérisait sa nation, Clovis déploya, dès les premiers temps de sa conquête, une politique inconnue à ses prédécesseurs : il ménagea le culte des vaincus, il chercha même à se concilier l'amitié des chefs de cette religion, dont l'influence était alors toute-puissante sur les Gaulois-Romains, qui formaient la base de la population des contrées qu'il venait de soumettre. Ainsi saint Remi, évêque de Reims, ayant fait réclamer auprès de lui un vase d'une grandeur et d'une beauté remarquables, Clovis demande à ses guerriers, rassemblés dans Soissons, que ce vase lui soit remis; les Francs, pleins de respect et d'amour pour leur chef, lui répondent unanimement qu'il peut choisir dans le butin ce qui lui conviendra. Un seul, plus audacieux, fend le vase avec sa hache. Aussitôt tous les regards des Francs, immobiles d'étonnement, se dirigent sur Clovis. Lui, dissimulant son indignation, prend tranquillement le vase brisé et le remet aux députés ; mais ce même soldat s'étant trouvé un an après au champ de Mars, ou à la revue, avec des armes mal en ordre, Clovis lui fendit la tête avec sa francisque, en disant : « C'est ainsi que tu frappas le vase dans Soissons. » Toutes les villes de la seconde Belgique se soumirent à Clovis. Les Parisiens, auxquels les premières conquêtes des Francs avaient fait éprouver une longue disette dont ils ne furent soulagés que par le courage de sainte Geneviève, imitèrent, en 493, l'exemple des cités environnantes, et ouvrirent aussi leurs portes aux Francs. Clovis, dans la 10e année de son règne, agrandit encore ses domaines vers l'est, en s'emparant de la Tongrie (le diocèse de Liége). Les Allemands, la plus féroce des tribus de la Germanie, qui s'étaient établis dans les provinces modernes d'Alsace et de Lorraine, attaquèrent en 496 les Francs Ripuaires, possesseurs du territoire de Cologne, et alliés de Clovis. Le roi des Francs Saliens marche aussitôt contre ces audacieux agresseurs, remporte sur eux une victoire complète, et s'empare du territoire qu'ils occupaient. Théodoric, roi d'Italie, qui avait épousé Albofléde, sœur de Clovis, écrivit au roi des Francs pour le complimenter sur sa victoire, et pour intercéder en même temps auprès de ce terrible vainqueur en faveur des chefs allemands fugitifs qui s'étaient réfugiés à sa cour. Afin de le fléchir plus facilement, il envoya en même temps d'Italie un chanteur célèbre, et habile à s'accompagner de la guitare, que Clovis lui avait demandé avec instances. Les Visigoths étaient les peuples de la Gaule les plus redoutables pour les Francs Saliens, et Clovis, afin de pouvoir leur résister avec plus d'avantage, chercha à se concilier les Bourguignons en demandant la main d'une princesse de leur sang : c'est ainsi qu'il épousa Clotilde, nièce du roi Gondebaud. Elle était belle, et l'amour serra les nœuds que la politique avait formés. Élevée dans la foi catholique, au milieu d'une cour arienne, ses vœux, son devoir et son intérêt le portaient à faire tous ses efforts pour convertir son époux païen. Clovis écoutait favorablement la voix de l'amour et de la religion, lorsque la mort de son fils aîné, qu'il avait laissé baptiser, vint réveiller ses craintes superstitieuses. Il se laissa cependant persuader pour son second enfant, qui reçut aussi le baptême, et, dans la guerre avec les Allemands, dont nous avons parlé, se voyant près de succomber, il invoqua hautement le Dieu de Clotilde et des chrétiens ; il l'appela à son secours, et aussitôt la victoire se tourna de son côté. Après cet événement, il ne fut pas difficile à l'éloquent saint Remi de persuader à un homme du caractère de Clovis, que le Dieu qui gagnait les batailles et qu'adorait Clotilde, était le seul Dieu tout-puissant, le seul qu'il fallût reconnaître. Clovis fut donc converti à la foi catholique, et les raisons politiques qui le forçaient de suspendre sa profession de foi publique furent levées lorsque, après avoir harangué ses Francs, il les trouva disposés à le suivre aux fonts baptismaux, avec la même joie qu'ils montraient lorsqu'il s'agissait de l'accompagner aux combats. La cérémonie se fit à Reims, le 25 décembre 496, avec toute la pompe et la magnificence que l'habile évêque crut devoir déployer aux regards étonnés de ses barbares néophytes. La rue par où les Francs devaient passer était tapissée d'étoffes peintes ou d'un blanc éclatant; dans l'intérieur de l'église, les doux parfums répandaient dans l'air une odeur céleste; la cire embaumée brûlait et éblouissait les yeux par d'innombrables lumières. Le nouveau Constantin s'avança vers le baptistère; l'évêque, en lui présentant la croix, et en versant sur lui l'eau salutaire, lui dit : « Sicambre, baisse la tête, et désormais adore ce que tu brûlais, et brûle ce que tu adorais. » Il est certain, d'après le témoignage de saint Remi même, que ce saint évêque, à l'exemple de ce que l'Ancien Testament nous apprend des rois juifs, ajouta à la cérémonie du baptême celle du sacre, et qu'il oignit Clovis d'une huile bénite; mais la fiction de la fiole, apportée du ciel par une colombe blanche, et qui, sous le nom de *sainte ampoule*, a servi depuis au sacre des rois de France, n'a été inventée que 360 ans après, par Hincmar, évêque de Reims. 3,000 guerriers et un grand nombre de femmes, parmi lesquelles se trouvaient les deux sœurs de Clovis, Alboflède et Landechilde, se firent baptiser en ce jour mémorable. Clovis, en sortant des fonts baptismaux, se trouvait dans le monde chrétien le seul souverain catholique. L'empereur Anastase avait admis des erreurs dangereuses sur l'incarnation divine. Les autres rois d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et des Gaules s'étaient laissés entraîner à l'hérésie d'Arius. Le fils aîné de l'Église, ou plutôt le seul fils de l'Église, fut donc reconnu comme le sauveur de la foi, le souverain légitime; et le succès de ses armes fut affermi par l'influence d'un clergé nombreux, riche, puissant et op-

primé par les autres princes. Ce fut cette conversion de Clovis, et la protection qu'il accordait à la religion, plus que la crainte de ne pouvoir lui résister, qui engagèrent les cités d'Armorique, en l'an 497, à se soumettre à lui, et qui réunirent à son royaume des pays si vastes et si fertiles, et des peuples si valeureux. Ainsi, il ne restait plus dans les Gaules que deux grandes puissances rivales de celle des Francs que Clovis venait d'établir : c'étaient les Bourguignons et les Visigoths. Pour combattre avec succès la plus faible des deux, Clovis conclut deux traités d'alliance offensive, l'un avec Théodoric, son beau-frère, roi d'Italie et des Ostrogoths ; l'autre avec Godegisèle, frère de Gondebaud, et mécontent du partage qu'il avait dans la Bourgogne. Gondebaud, dont les États s'étendaient alors depuis les Vosges jusqu'aux Alpes et à la mer qui baigne les murs de Marseille, pour diminuer le nombre des prétendants à la souveraineté, avait fait périr deux de ses frères, dont l'un était le père de Clotilde. Cependant sa politique imparfaite permettait encore à Godegisèle, le plus jeune de ses frères, de posséder la principauté de Genève. Gondebaud fut alarmé de l'esprit de mécontentement et de révolte qui fit éclore dans ses États la conversion de Clovis. Le roi de Bourgogne assembla à Lyon les évêques catholiques et ariens, et s'efforça en vain de les concilier ; ce fut dans ces circonstances critiques qu'il se vit forcé de se défendre contre Clovis, et qu'il lui présenta la bataille sur les bords de la petite rivière d'Ousche, près de Dijon. La désertion de Godegisèle, qui, avant le combat, se rangea du côté de Clovis avec ses Bourguignons, força Gondebaud de s'enfuir, d'abandonner au vainqueur Lyon et Vienne, et de se renfermer dans Avignon. Les longueurs du siége de cette ville, et une habile négociation, conduite par Arède, engagèrent Clovis à donner la paix à Gondebaud. Le roi des Francs força celui des Bourguignons à pardonner et même à récompenser la trahison de son frère. Clovis retourna dans ses États avec les dépouilles des riches provinces qu'il avait traversées en vainqueur ; mais son triomphe fut bientôt troublé par la perfidie de Gondebaud, qui, malgré la foi due aux traités, fit périr Godegisèle. Le roi de Bourgogne épargna cependant les Francs renfermés dans Vienne avec son frère, au nombre de 5,000, et il les envoya prisonniers à Alaric, qui les établit dans les environs de Toulouse. Clovis, qui soupçonnait la sincérité de Théodoric à son égard, et qui craignait d'avoir à se défendre contre les Visigoths, fut assez sage pour résister à son juste ressentiment ; il accepta l'alliance du roi de Bourgogne, qui s'engagea, par un nouveau traité, à l'aider de son armée en cas de guerre. Ce fut vers ce temps, en l'an 507, que Clovis choisit Paris pour capitale de son royaume ; ce petit chef-lieu d'un des moindres peuples de la Gaule, resserré dans une île entre deux bras de la Seine, s'était ressenti de la prospérité générale de cette contrée sous le gouvernement des Romains ; ses habitants, dont le sévère Julien louait la simplicité rustique, et dont il se plaisait à opposer la frugalité et les habitudes laborieuses à la mollesse, au luxe et à la débauche de la superbe Antioche, s'étaient enrichis par le commerce et la navigation des rivières qui les entouraient, et par le séjour temporaire des empereurs. Quelques édifices romains que l'on avait construits au sud et hors de l'enceinte de la ville contrastaient par une heureuse et nouvelle magnificence, avec les modestes habitations entassées, sans beaucoup d'ordre, sur les deux rives du fleuve. C'est dans un de ces édifices, qui subsistait en grande partie au 15ᵉ siècle, dont on voit même encore aujourd'hui quelques vestiges rue des Mathurins-Saint-Jacques, à l'hôtel de Cluni, et qui se trouve désigné dans des actes des 10ᵉ et 11ᵉ siècles, sous le nom de *Thermes* (bains) et de *Palais des Thermes*, qu'on prétend que Clovis fit sa résidence ; mais cette assertion, répétée par presque tous les historiens de la ville de Paris, est dénuée de preuves. Il est plus certain que, vers l'an 507, sur le sommet de la montagne au pied de laquelle se trouvait cet édifice, et sur l'emplacement d'un cimetière des Romains, Clovis, au milieu des arbres et des vignes, jeta les premiers fondements de l'église des Saints-Apôtres (saint Pierre et saint Paul), qui depuis a reçu le nom de *Sainte-Geneviève*. Cependant les Visigoths et les Francs s'observaient mutuellement ; des discussions ne tardèrent pas à s'élever sur leurs limites respectives. D'abord elles parurent pouvoir être réglées à l'amiable ; Clovis et Alaric se virent dans une petite île de la Loire, près d'Amboise. Ils se fêtèrent mutuellement, s'embrassèrent, se séparèrent en se prodiguant les protestations d'une amitié fraternelle. Ces apparences étaient trompeuses ; et c'est en vain que Théodoric chercha à négocier avec Clovis, Gondebaud et Alaric, pour prévenir une rupture. Le roi des Francs, tout en feignant pour le puissant roi d'Italie une déférence filiale, hâta ses préparatifs, et, sachant que Théodoric était menacé par l'empereur Anastase et avait besoin de toutes ses troupes, il assembla les chefs de son armée à Paris, et leur fit jurer de laisser croître leur barbe jusqu'à ce qu'ils eussent vaincu Alaric. Les exhortations de la belle et pieuse Clotilde enflammèrent encore le courage de ces guerriers pour cette sainte entreprise. Les Francs, qui s'étaient avancés sur les bords de la Vienne, dont l'autre rive était couverte par le camp des Visigoths, crurent voir un signe visible de la protection du ciel, dans l'indication qui leur fut donnée par une biche d'un endroit où la rivière était guéable ; ils en profitèrent pour traverser le fleuve et forcèrent les Visigoths à la retraite. Enfin, la bataille se livra dans le champ de Voclade, à dix milles et au midi de Poitiers, près de Champagné Saint-Hilaire et de Vivonne, entre les deux petites rivières de Vonne et de Clouère. Après un sanglant combat, où le fils de Sidoine Apollinaire perdit la vie, à la tête des nobles d'Auvergne, où Clovis tua de sa propre main Alaric son rival, et où lui-même manqua de périr d'un coup de lance, les Visigoths furent entièrement défaits. La conquête de l'Aquitaine fut le résultat de cette bataille. Angoulême ouvrit ses portes à Clovis ; il prit ses quartiers d'hiver à Bordeaux, enleva les trésors qui se trouvaient à Toulouse et les envoya à Paris. Il pénétra jusqu'aux confins de l'Espagne, rétablit partout les honneurs de l'Église catholique, fixa une colonie de Francs en Aquitaine, et délégua à ses lieutenants la tâche, en apparence facile, de détruire les restes de la puissance des Visigoths ; mais le sage Théodoric ne le permit pas, et put encore s'opposer avec succès à l'ambition de Clovis. Ses valeureux Ostrogoths marchèrent au secours d'une nation qui n'était en quelque sorte qu'une branche

de la leur. Les Francs, aidés des Bourguignons, ne purent s'emparer d'Arles, ni de Carcassonne, et furent repoussés partout avec perte. Cet échec engagea Clovis à écouter des propositions de paix. Il paraît que ce fut à cette époque que le pays, alors appelé *province de Marseille,* depuis la mer jusqu'à la Durance, qui appartient aux Bourguignons, fut cédé aux Ostrogoths; on ne laissa aux Visigoths que la *Septimanie,* comprenant une étroite étendue de territoire le long de la côte, depuis le Rhône jusqu'aux monts Pyrénées; mais depuis ces montagnes jusqu'à la Loire, la vaste Aquitaine fut définitivement réunie au royaume des Francs, avec d'autant plus de facilité que, par les intelligences qu'il s'était pratiquées dans le pays, Clovis avait eu l'art de faire désirer aux Gaulois-Romains sa domination. Ce fut après avoir terminé cette conquête importante, que Clovis reçut et accepta les honneurs du consulat, qui lui furent conférés par l'empereur Anastase. Le roi des Francs, plaçant un diadème sur sa tête, parut dans l'église de Saint-Martin de Tours, revêtu d'une tunique et d'un manteau de pourpre, et fut salué par la multitude des noms de *consul* et d'*Auguste.* Les Gaulois-Romains ne se crurent plus désormais soumis à la force, mais à une autorité légitime qu'ils étaient habitués à respecter, et les Francs révéraient dans leur chef un titre qui rappelait la majesté de la république et que les empereurs mêmes s'honoraient de porter. Après avoir tout fait pour la gloire et l'établissement de sa nation, Clovis sembla tourner toutes ses idées vers l'affermissement de son autorité personnelle. Cependant le roi des Francs crut encore nécessaire, pour consolider ce pouvoir nouveau et étrange, d'avoir recours à la perfidie et à la cruauté. Les chefs les plus puissants, qui auraient pu prétendre à soutenir leur antique indépendance, ceux qui, par leur naissance, leur rang et leur influence pouvaient aspirer au commandement suprême, furent indignement assassinés. Clovis s'empara des États de Cararic et le fit mettre à mort, sous prétexte qu'il était resté neutre lors de son expédition contre Syagrius. Clodéric, par les suggestions de Clovis, assassine son père Sigebert, roi de Cologne et des Ripuaires, et Clovis venge ce parricide en faisant assassiner Clodéric par ses propres serviteurs et en réunissant ses États aux siens. Clovis tue de sa propre main Ragnacaire, roi de Cambrai, qui lui avait été si utile dans sa première expédition, ainsi que Richarius son frère, et il s'appropria leurs États. Il en agit de même avec Regnomér, autre frère de Ragnacaire, qui commandait au Mans. Le saint évêque de Tours raconte froidement toutes ces horreurs; et il ajoute, avec une simplicité qui a aussi son énergie : « Après avoir fait toutes ces choses, Clovis mourut à Paris. » En effet, Clovis n'avait que 45 ans lorsqu'il termina une carrière dont de sanglantes souillures n'ont pu effacer la gloire. 25 ans après sa mort, le royaume des Bourguignons tomba au pouvoir des Francs; les Ostrogoths furent obligés de leur céder Arles et Marseille; l'empereur Justinien légitima, en quelque sorte, leur conquête, en leur concédant la souveraineté des Gaules. Depuis cette époque (536), ils jouirent du privilége de célébrer à Arles les jeux du Cirque, et, par un privilége plus grand encore, les monnaies frappées par leurs rois eurent un cours légal dans tout l'empire, avantage qui fut refusé au puissant monarque de Perse. Clovis, la première année de sa conversion au christianisme, fit mettre dans un meilleur ordre, et peut-être fit traduire, du teuton en latin, la loi salique. Ce code, qui paraît avoir été rédigé pour la première fois lorsque les Francs étaient encore au delà du Rhin, ne régissait que les Francs Saliens. Par une politique très-sage et même alors nécessaire, Clovis permit que les différents peuples qui habitaient ses États conservassent leurs lois; ainsi les Gaulois-Romains étaient régis par le code Théodosien; les Visigoths par ce même code, extrait et modifié par Alaric; les Bourguignons, par la loi Gombette; de là l'origine de la diversité des coutumes, qui prévalut depuis en France. Clovis, dans la dernière année de son règne, assembla un concile à Orléans, et c'est de ce premier acte de souveraineté, en matière ecclésiastique, que dataient les droits exclusifs et non communs aux autres souverains catholiques que les rois de France réclamaient contre les papes : ainsi, gloire, empire, religion, lois, usages, naissance d'une grande capitale, tout, pour les Français, commence avec le règne de Clovis. Ce règne a duré 30 ans, Clovis étant mort le 27 novembre 511. Il fut enterré à l'église des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève) qu'acheva Clotilde, qui lui survécut. Clovis laissa 4 fils, Thierri, Clodomir, Childéric, Clotaire, qui se partagèrent ses États, et une fille nommée Clotilde, mariée l'an 526 à Amalric, roi d'Espagne. Viallon, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a publié, en 1788, la *Vie de Clovis le Grand.*

**CLOVIS II**, dit *le Fainéant,* 2e fils de Dagobert, héritier du royaume de Neustrie et de Bourgogne en 638, fut placé sous l'autorité de Nantilde sa mère, puis successivement sous la tutelle des maires du palais, Éga et Erchinoald ou Archambaud. Ce prince, que les révolutions de l'Austrasie rendirent seul possesseur de l'empire de Clovis, se fit chérir de ses peuples par son humanité et par sa bienfaisance. Il mourut en 655, à l'âge de 22 ans, laissant 3 enfants en bas âge, Clotaire III, Chilpéric II, et Thierri.

**CLOVIS III**, fils de Thierri Ier, roi de France, succéda à son père en l'an 691, n'étant âgé que de 9 ans. Il avait un frère plus jeune que lui, et l'histoire ne dit pas si ce jeune prince, qui se nommait *Childebert,* fut appelé au partage du royaume; car l'histoire de cette époque ne s'occupe que des maires du palais, et par conséquent de la famille des Pepin, qui, conduisant avec prudence le projet formé depuis longtemps de s'emparer du titre de roi, employait tous ses soins à éteindre les souvenirs attachés aux descendants du grand Clovis. Le monarque de ce nom, qui régnait alors, était sous la tutelle de Pepin le Gros. On ne peut dire s'il aurait eu le courage et les moyens de secouer un jour le joug des maires du palais, puisqu'il mourut en 695, à l'âge de 14 ans, à Choisy-sur-l'Aisne, où il fut enterré. Childebert, son frère, lui succéda. Tous ces malheureux princes ont été confondus sous le titre de rois fainéants; mais quand on réfléchit que leur éducation était confiée à ceux qui, après avoir usurpé leur pouvoir, voulaient se mettre à leur place; quand on voit mourir si jeunes les princes dont le caractère annonçait peut-être des vertus qui faisaient trembler les usurpateurs, on ne peut s'empêcher de plaindre ces mêmes rois que l'histoire a condamnés avec tant de rigueur.

**CLOWER** (Joseph), célèbre vétérinaire anglais, naquit à Norwich, le 12 août 1725, d'un forgeron qui put à peine lui faire apprendre à lire et à écrire. Il arriva jusqu'à l'âge de 25 ans sans pouvoir satisfaire l'extrême avidité d'instruction qui le tourmentait. Ce fut alors seulement qu'il obtint du docteur Kirwan-Wright quelques conseils sur l'art vétérinaire. Il se mit en même temps à étudier, sans maître, les langues latine et française et les mathématiques, dans lesquelles il fit de rapides progrès, sans cesser pour cela les travaux de sa forge. Il se lia alors avec John Franshani, qui partagea bientôt ses travaux manuels et scientifiques. Il était plaisant de les voir tous deux, pendant que le fer chauffait à la forge, résoudre, sur une ardoise, les problèmes les plus compliqués de la géométrie et de l'algèbre, ou discuter sur un passage d'Horace ou de Cicéron. Les sciences naturelles furent ensuite le complément de ces singulières études, et la réputation de Clower devint telle qu'il fut admis dans une des sociétés savantes de sa province. Il y lut plusieurs mémoires sur la nature des œstres trouvés dans l'estomac et les intestins des chevaux. Il y indique la manière dont les larves de ces insectes sont amenées jusque dans l'estomac de l'animal. Les expériences de Clower, à ce sujet, sont rapportées par Clarke dans les *Transactions linnéennes de* 1796. Clower acquit une telle réputation dans l'art vétérinaire qu'il put abandonner sa forge en 1765, et se livrer tout entier à ses études chéries. Mais sa santé, affaiblie par de rudes travaux, le força, en 1781, à se retirer avec une fortune honorable. Il mourut le 19 février 1811. On lui doit l'invention d'un mécanisme au moyen duquel on peut guérir les fractures des tendons et des jambes des chevaux.

**CLOWES** (Guillaume), chirurgien anglais attaché à la marine royale en 1570, puis à l'hôpital St.-Barthélemi de Londres en 1573, fut nommé en 1586 premier chirurgien de S. M. Britannique dans les Pays-Bas, et mourut dans les dernières années du 16e siècle. Clowes, aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique, est auteur d'un *Traité sur la cure de la maladie vénérienne,* Londres, 1585; et d'une *Pratique... sur les brûlures occasionnées par la poudre à canon et sur les plaies d'armes à feu, d'armes blanches,* etc., ib., 1588.

**CLOWES** (Jean), l'apôtre anglais du swédenborgianisme, naquit le 25 octobre 1743 à Manchester, et fit ses études à Cambridge, où plus tard il devint membre du collége de la Trinité. Il avait passé plusieurs années dans cette position, lorsque le patron à la collation duquel était l'église de Saint-Jean à Manchester, lui fit offre de ce bénéfice. Clowes le refusa, dans la persuasion qu'il méritait et qu'il obtiendrait bien davantage. Mais ces illusions de l'orgueil durèrent peu; et quelque temps après, atteint d'une maladie qui nécessitait l'interruption de ses études, il accepta de grand cœur ce qu'il avait d'abord rejeté. Il paraît même que, dans la circonstance qui l'avait déterminé à ce changement, il crut voir le doigt de Dieu; et les 62 ans qu'il avait encore à vivre, il les passa dans son rectorat de Saint-Jean, n'ambitionnant nulle autre place et refusant celles qui venaient s'offrir à sa modestie. C'est peu de temps après son installation à Saint-Jean que, pour la première fois il lut les écrits théologiques de Swédenborg. Cette lecture produisit sur son esprit une impression extraordinaire, principalement celle du traité intitulé : *Vera christiana religio.* Dès cet instant, il consacra toutes ses facultés à la propagation de la doctrine dont il venait de lire l'exposé. Il employa plusieurs années à traduire en anglais le principal ouvrage du célèbre mystique; et, à mesure qu'il achevait un volume, il était imprimé par les soins d'une Société swédenborgienne qui s'établissait à Manchester, sous les auspices de Clowes, et qui devint le modèle de la société swédenborgienne de Londres. Les swédenbourgeois pendant sa vie se divisèrent en conformistes et non conformistes (ou séparatistes). Clowes mourut le 29 mai 1831. Ses ouvrages sont tous relatifs à la doctrine dont il s'était déclaré l'apôtre. En voici les principaux : *les Secrets du ciel* (Cœlestia arcana), *traduits du latin de Swédenborg en anglais,* 12 vol. in-8o; *Adresse affectueuse au clergé du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande sur les écrits théologiques d'Emmanuel Swédenborg,* in-8o; *Dialogues sur la nature, le dessein et l'évidence des écrits de Swédenborg,* etc., 1788, in-12. Beaucoup de sermons, parmi lesquels un recueil de 2 vol. in-8o intitulé : *Sermons prononcés à l'église de Saint-Jean de Manchester.*

**CLOWET** ou **CLOUET** (Pierre), graveur, né à Anvers en 1606, se rendit en Italie où il se perfectionna sous la direction de Spierre et de Bloemaert; de retour dans sa ville natale, il grava d'après différents maîtres le portrait et l'histoire, et mourut en 1677. On cite comme ses meilleurs ouvrages : *la Descente de Croix,* le *saint Michel, la Mort de St. Antoine,* le paysage connu sous le nom de l'*Étable à vaches,* d'après Rubens, et les 5 beaux portraits, in-fol., d'après Vandyck.

**CLOWET** (Albert), graveur, neveu du précédent, né à Anvers en 1624, suivit l'exemple de son oncle, en allant se perfectionner en Italie à l'école de Corneille Bloemaert; il résida longtemps à Rome, puis à Florence, où il grava plusieurs tableaux du palais Pitti, notamment un *Combat de cavalerie* d'après le Bourguignon, et *la Défaite des Amalécites par Josué* d'après Guillaume Comtois, frère de Bourguignon. Il quitta Florence pour revenir à Anvers, où il mourut en 1687. On a de lui un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de *Nicolas Poussin,* des cardinaux *Azzolini, Rospigliosi, Rosetti,* etc. : son chef-d'œuvre est *la Conception mystérieuse de la Vierge Marie,* d'après Piètre de Cortone.

**CLOYSAULT** (Edme-Charles), oratorien, né dans le Nivernais, fut supérieur du séminaire et grand vicaire de Châlons-sur-Saône, et mourut en 1728. On a de lui quelques ouvrages ascétiques, et les *Vies* de plusieurs de ses confrères, dont une partie est inédite.

**CLUENTIUS**, citoyen romain, n'est connu que par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense, l'an 54 avant J. C. Il était accusé par sa mère, Sosie, d'avoir donné la mort à Oppianicus, son beau-père.

**CLUGNY** (François de), écrivain ascétique, né à Aigues-Mortes en 1637, entré fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, enseigna les humanités et la théologie dans plusieurs colléges; forcé de renoncer à l'enseignement à cause de la faiblesse de sa santé, vint habiter Dijon, où il mourut le 21 octobre 1694. On a de lui 10 vol. in-12 d'*OEuvres spirituelles,* sans nom d'auteur et avec cette seule désignation : *Par un pécheur.* Les plus

remarquables sont : le *Catéchisme de la dévotion*, Lyon, 1681 ; *la Dévotion des pécheurs ; le Manuel des pécheurs*, etc.

**CLUGNY DE NUIS** (Jean-Étienne-Bernard), contrôleur général des finances, né à Dijon en 1729, conseiller au parlement de Bourgogne à 20 ans, fut successivement maître des requêtes, intendant à St-Domingue, puis à son retour en 1764, intendant de la marine à Brest, intendant à Perpignan et à Bordeaux. Il s'était acquis dans ces différentes places la réputation d'un magistrat intègre et laborieux. Désigné pour remplacer Turgot au contrôle général, il n'exerça que 6 mois et mourut le 18 octobre 1776. C'est pendant son ministère que furent établies la loterie et la caisse d'escompte. On lui a reconnu de la droiture et de la probité, mais un caractère faible, plus d'étendue que de profondeur dans les idées, plus de bonne volonté que de moyens de la réaliser.

**CLUSA** (Jacques de), chartreux, ainsi nommé du lieu de sa naissance ou du couvent dans lequel il s'était retiré, est auteur d'un traité *De apparitionibus animarum post exitum à corporibus, et de earumdem receptaculis*. Cet ouvrage singulier a été réimprimé plusieurs fois dans le 15e siècle; les curieux donnent la préférence à la 1re édition, Burgdorf, canton de Berne, 1475, in-folio, non-seulement à raison de sa rareté, mais parce que c'est un des premiers livres imprimés en Suisse, où la typographie n'avait été introduite que l'année précédente par Michel Wensler, à Bâle. On a confondu souvent Jacques de Clusa avec Jacques de Paradiso, chartreux polonais, dont le véritable nom est Junterburg.

**CLUSIUS.** *Voyez* **L'ÉCLUSE.**

**CLUTTERBUCK** (Robert), historien anglais, était né le 2 juin 1772, à Watford (comté de Hertford). Après avoir pris le degré de bachelier à l'université de Cambridge, il se décida pour la carrière des lois et entra dans Lincoln's inn. Mais bientôt le vif attrait qu'il sentit pour la chimie et la peinture lui fit négliger les études sévères de la jurisprudence. Finalement il y renonça, se maria, en 1798, à la fille d'un colonel au service de la compagnie des Indes, et, après quelques années de séjour près de son beau-père, il alla prendre possession des domaines paternels à Watford. Il ne les quitta plus que momentanément, tantôt pour se rendre dans la capitale de l'Angleterre, tantôt en France, en Suisse, en Italie, en Norwége. Il y dessina beaucoup de vues et de monuments, et probablement ces nombreuses esquisses auraient été utilisées pour quelque grande publication, s'il n'eût été prématurément emporté par une brusque inflammation de poitrine, le 25 mars 1831. On lui doit la nouvelle *Histoire du comté de Hertford*, 3 vol. in-fol., 1817, 1821 et 1827, avec des planches qui, soit comme œuvre d'art, soit relativement à la fidélité des représentations, n'ont encore été surpassées dans aucun ouvrage de ce genre.

**CLUVIER** (Philippe), *Cluverius*, célèbre géographe, né à Dantzig en 1580, quitta l'étude du droit pour se livrer entièrement à celle de la géographie, voyagea en Allemagne, en France, en Italie, en Hollande, et mourut à Leyde en 1623. Il parlait avec facilité la plupart des langues anciennes et modernes. On a de lui : *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol. ; *Italia antiqua*, ib., 1624, 2 vol. in-folio ; il faut y joindre les remarques de Lucien Holstenius ; *Siciliæ antiquæ librii II, Sardinia ac Corsica antiquæ*, ibid., 1619, in-folio ; *Introductio in universam geographia tam veterem quam novam*, Amsterdam, 1729, in-4° ; cette édition est la meilleure. L'Introduction à la géographie a été traduite en français par le P. Philippe Labbe. Malgré les progrès de la science, les ouvrages de Cluvier sur la géographie ancienne peuvent encore être consultés utilement ; mais on doit se tenir en garde contre la hardiesse de ses conjectures.

**CLUVIER** (Dethlef), neveu du précédent, né à Sleswig dans le 17e siècle, voyagea dans plusieurs parties de l'Europe, s'établit à Londres, et sur la présentation de quelques membres fut admis en 1678 à la Société royale. C'était un visionnaire qui s'occupait d'alchimie, et qui s'imagina qu'il avait découvert la quadrature du cercle. Forcé par des affaires de quitter Londres momentanément, il y laissa l'imprimerie qu'il avait établie pour la publication de ses ouvrages ; elle périt avec sa bibliothèque dans un incendie. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans la *Cimbria litterata* de Moller. Aucun ne mérite l'honneur d'être cité.

**CLUVIER** (Jean), aïeul du précédent, né dans le Holstein en 1585, fut ministre et professeur d'histoire à Leyde, où il mourut en 1633, à 50 ans. On a de lui un *Abrégé d'histoire universelle*, plusieurs fois réimprimé ; la meilleure édition est celle de Leyde, 1668, in-8°.

**CLUYT** (Théodore-Auger), en latin *Clutius*, botaniste hollandais, exerçait avec honneur l'état de pharmacien, et s'occupait de la botanique et de l'histoire naturelle des insectes, à Leyde, lorsque les magistrats de cette ville le choisirent pour diriger l'établissement du jardin de botanique qu'ils fondèrent en 1577. Cluyt enrichit ce jardin aux dépens du sien propre, qu'il avait rendu très-remarquable par une grande quantité de plantes, et, pendant le reste de sa vie, il n'épargna ni peines, ni dépenses pour en accroître le nombre. Charles l'Écluse, ou *Clusius*, qui était son parent et son ami, lui donna beaucoup de plantes et de graines qu'il avait recueillies durant ses voyages en Hongrie, en Espagne et en Portugal. Le jardin de Leyde devint bientôt l'entrepôt où l'on cultivait tous les végétaux rares ou précieux que les voyageurs et la compagnie des Indes apportaient en Europe. C'est celui qui a le plus efficacement contribué aux progrès de la botanique et de la culture des plantes étrangères, pendant le cours du 17e siècle et le commencement du 18e, par sa richesse, et plus encore par les savants professeurs qui y ont successivement enseigné. Cluyt n'a publié qu'un ouvrage, dédié à Clusius : c'est l'Histoire naturelle des Abeilles. Voici son titre : *Van de Byen, haer wonderliche oorsprong, natuur, eygenschap*, etc., Leyde, 1598 ; Amsterdam, 1608 et 1705, in-8°. On a peu de détails sur la vie de ce savant estimable.

**CLUYT** (Auger), fils du précédent, né à Leyde vers la fin du 16e siècle, mort vers le milieu du 17e. Son père lui inspira de bonne heure le goût de la botanique, et le fit voyager en différentes parties de l'Europe, principalement dans les contrées méridionales, comme l'Espagne et l'Italie, sous le double but de s'instruire et de recueillir les plantes pour le jardin de l'université de Leyde. Auger Cluyt fit de tels progrès, que, malgré sa jeunesse, se trouvant à Montpellier, Richer de Belleval, qui était

professeur de botanique, le chargea de le remplacer, pendant 2 ans que sa mauvaise santé ne lui permit pas de donner ses leçons. Cluyt quitta Montpellier pour aller en Espagne, d'où il envoya beaucoup de plantes qui manquaient encore au jardin de Leyde. L'ardeur de son zèle pour la découverte de nouvelles espèces l'entraînant de plus en plus, il passa en Afrique; mais trois fois il fut pris dans les déserts de Barbarie, et dépouillé de tout, même de ses herbiers et de ses graines. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il revint en Hollande, où il fut récompensé de ses travaux. Il était docteur en médecine, et directeur du jardin de Leyde. Il est auteur des ouvrages suivants : *Calsuee sive dissertatio lapidis nephritici, seu jaspidis viridis, naturam, proprietates et operationes exhibens, quam sermone recenset Gul. Lauremberg; impress. cum dissertat. de Relites,* Rostock, 1627, in-12; *Mémoire pour indiquer la vraie manière d'emballer et d'envoyer au loin les arbres, les plantes, les fruits et les graines,* etc., Amsterdam, 1631, in-8°; cet ouvrage, écrit en hollandais, est le premier qui ait été publié sur cet objet important; *Opuscula duo singularia; Historia cocci de Maldivâ Lusitani, seu nucis medicæ Maldivensium; De hemerobio, sive ephemero insecto, et majali verme,* Amsterdam, 1634, in-4°, avec figures. Boerhaave, voulant perpétuer le souvenir des services que les deux Cluyt ont rendus à la botanique, a consacré à leur mémoire un genre de plantes qu'il a nommé *Clutia.*

**CLUZEL** (Marie-Antoine, comte de), né à Nanson en Périgord, le 10 août 1737, entra au service, le 20 octobre 1750, fut employé quelque temps sur les côtes que menaçaient les Anglais, puis embarqué sur l'escadre du maréchal de Conflans. Il fit preuve de courage au combat du 20 novembre 1759, fut nommé enseigne à drapeau des gardes françaises, rentra à Rochefort avec la flotte, prit terre, le 22 décembre, et alla combattre dans la Hesse. Il se distingua en diverses rencontres, fut successivement fait lieutenant, capitaine, colonel et passa capitaine aux gardes le 10 juillet 1789. Il se retira plus tard à Coblentz, fit les campagnes des émigrés contre la France, et profita de l'amnistie pour rentrer dans ses foyers. Il y vécut paisible jusqu'à la restauration, fut successivement créé maréchal de camp, commandeur de St.-Louis, lieutenant général et mis à la retraite. Il est mort peu de temps après.

**CNAPIUS** (Grégoire), jésuite polonais, né à Grodziec en 1564, mort à Cracovie le 12 novembre 1638, professa les humanités et la philosophie dans plusieurs maisons de son ordre. On a de lui : *Thesaurus polono-latino-græcus,* etc., Cracovie, 1620, in-fol.; *Thesaurus latino-polonicus,* ibid., 1626, in-4°; *Adagia polono-latino-græca,* ibid., 1632, in-4°.

**CNOEFFEL** (André), conseiller et médecin de J. Casimir, roi de Pologne, né à Bautzen, mort le 24 décembre 1658, est auteur des ouvrages suivants : *Epistola de podagrâ curandâ,* Amsterdam, 1643, in-12; *Methodus medendi febribus epidemicis et pestilentialibus,* Strasbourg, 1655, in-12.

**CNOEFFEL** (André), fils du précédent, fut médecin de Michel et de Jean Sobieski, rois de Pologne, et mourut en 1699 à Marienbourg, dont il était bourgmestre. On a de lui un grand nombre d'*Observations* consignées dans les *Éphémérides des curieux de la nature.*

**COBB** (Samuel), poëte anglais, mort en 1713, est auteur de *Remarques sur Virgile,* et d'un *Recueil de poésies* sur différents sujets, Londres, 1700, in-8°. On croit qu'il a travaillé à la traduction anglaise de *la Callipédie,* poëme latin de Quillet.

**COBB** (Ebenezer), né à Plymouth en 1694, mort à Kingston en 1801, à l'âge de 107 ans et 8 mois, se plaignit amèrement, à sa dernière heure, de voir finir une vie qu'il trouvait trop courte.

**COBB** (Jacques), auteur dramatique anglais, né en 1756, mort à Londres le 2 juin 1818, secrétaire de la compagnie des Indes. On connaît de lui 4 opéras-comiques : *the Humourist* (le Facétieux); *Love in the East* (l'Amour dans l'Orient); *the Haunted Tower* (la Tour aux revenants); *the Sieg of Belgrad* (le Siége de Belgrade), et un assez grand nombre de comédies, dont quelques-unes sont imitées du français.

**COBBETT** (Thomas), théologien anglais, né en 1608 à Newbury, élève de l'université d'Oxford, annonçait du talent pour la chaire; mais ayant avancé quelques propositions hétérodoxes, il fut enveloppé dans la persécution qui s'éleva contre les non-conformistes et forcé de s'expatrier. Il passa à Boston, s'attacha successivement à plusieurs ministres de son parti, devint pasteur de la première église d'Ipswich, et mourut en 1686. On a de lui : *Traité sur le 5e commandement de l'Église; la Puissance du magistrat civil en matière de religion,* suivie d'une réponse à un pamphlet intitulé : *Mauvaises nouvelles de la Nouvelle-Angleterre,* par J. Clarke de Rhode-Island, Boston, 1653, in-8°; *Discours sur la prière,* 1654, in-8°, et un *Traité sur le baptême des enfants.*

**COBBETT** (Guillaume), journaliste radical anglais, né en 1766 à Farnham, dans le Surrey, fils d'un pauvre fermier, apprit à lire, puis aida son père dans les travaux de la culture; vint à Londres pour y faire fortune, griffonna quelque temps des rôles dans l'étude d'un procureur, et lassé de sa nouvelle condition, s'engagea dans un régiment qui partait pour la Nouvelle-Écosse. Parvenu rapidement par sa bonne conduite au grade de sergent-major, il apprit les règles de la grammaire en l'enseignant à ses camarades, dont il était l'instituteur et le secrétaire, et, sans rien relâcher de ses devoirs, acquit, avec un peu d'argent, des connaissances très-variées, mais malheureusement désordonnées. Il ne revint en Angleterre qu'en 1792 avec son régiment; dès qu'il fut libre, il épousa la fille d'un sergent d'artillerie qu'il avait connue en Amérique, et conduisit sa femme à Philadelphie, où il se fit journaliste. Ce même Cobbett, qui plus tard devait attaquer toutes les institutions de sa patrie avec un incroyable acharnement, s'en constitua le défenseur dans sa première feuille, intitulé *le Porc-Épic,* où il poursuivit en même temps de ses sarcasmes et la révolution française et les principes démocratiques. Les nombreux procès qu'il eut à soutenir, et dont quelques-uns se terminèrent par des amendes assez fortes, avaient fait connaître son nom à Londres, lorsqu'il y revint en 1800 continuer la profession de journaliste. Il garda quelque temps encore la même ligne d'opinions; mais deux choses la lui firent abandonner : le refus de Pitt de lui accorder une subven-

tion sur les fonds secrets, et le peu de succès de sa feuille dans un pays où l'aristocratie, qui peut payer et paie en effet, ne manque pas de défenseurs. Cobbett comprit enfin qu'il ne lui restait pas d'autre parti que de se lancer dans l'opposition ; dès 1803 il ne cessa d'attaquer dans sa nouvelle feuille (*Registre politique*), dont il était le seul rédacteur, toutes les mesures du ministère, avec une violence qui dépassa tout ce que l'Angleterre avait vu jusqu'alors en ce genre. Il s'ensuivit bien pour lui des procès et des condamnations pécuniaires ; mais chaque poursuite ministérielle augmentait le nombre de ses abonnés ; des souscriptions payaient ses amendes, et le radical Cobbett se trouva bientôt assez riche pour acquérir non loin de Londres une maison de campagne où il allait se délasser des fatigues de son rude métier, par les travaux de la culture dont il avait conservé le goût. Condamné à deux ans de prison en 1810, pour avoir excité à la révolte les soldats de l'Ile d'Ély, il continua son journal dans sa prison avec la même exactitude que s'il eût été libre ; mais les affaires de son commerce de librairie avaient souffert de sa détention ; des spéculations fausses ou mal conduites achevèrent de le mettre dans l'embarras, et, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il alla en 1817 demander un asile aux États-Unis, où il se fit fermier, et, sans renoncer au journalisme, composa quelques ouvrages, entre autres *le Maître de langue anglaise*, grammaire qui eut beaucoup de succès, et dont il existe une traduction française. Pendant ce temps-là ses affaires s'arrangeaient ; il revint en Angleterre pour être témoin de la réforme parlementaire qu'il avait annoncée ; mais l'événement démentit sa prédiction. Ses amis, persuadés que Cobbett opérerait infailliblement cette réforme s'il était député, se réunirent pour le faire élire à Coventry. Son élection, après un premier échec, eut lieu ; mais le membre des communes n'eut pas le même succès à la chambre que le journaliste dans les clubs politiques. Il aborda rarement la tribune, où ses discours n'obtinrent aucun effet sur les délibérations, et l'étoile du journaliste sembla dès lors pâlir. Cobbett ne put redonner de la vie aux nouvelles feuilles dont la rédaction lui fut confiée ni même en empêcher la ruine ; son temps d'action était fini. Il mourut le 18 juin 1835, laissant plus de 100 vol. dont aucun ne pourrait avoir en France le succès qu'il a obtenu en Angleterre. Par ses défauts comme par ses qualités, il est entièrement Anglais ; sa réputation doit donc se soutenir longtemps dans la Grande-Bretagne, où son nom se rattache au parti radical, dont il fut le créateur et le chef ; et les Anglais vanteront Cobbett, qu'il sera presque complétement oublié dans le reste de l'Europe. Outre le *Maître d'anglais*, on ne citera de lui que l'*Économie des chaumières*, New-York, 1818, ouvrage qui a eu la plus heureuse influence sur la condition des paysans d'Angleterre.

**COBDEN** (ÉDOUARD), théologien anglais, né en 1684, recteur de St.-Austin à Londres, et chapelain ordinaire du roi George II, mourut en 1764. On a de lui : *Sermons et Essais*, Londres, 1757, in-8° ; et un recueil de *poésies* publiées au bénéfice de la veuve de son vicaire.

**COBENTZEL** ou **COBENZL** (CHARLES, comte DE), né à Laybach, le 21 juillet 1712, suivit la carrière diplomatique, fut chargé par la cour de Vienne de plusieurs missions importantes qu'il remplit avec succès, et, en 1753, fut mis à la tête de l'administration des Pays-Bas autrichiens, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il aimait et protégeait les lettres et les arts. Il fut le fondateur de l'Académie des sciences de Bruxelles et de l'école gratuite de dessin. La Belgique lui doit plusieurs règlements utiles. Frappé des inconvénients qui résultaient de la tendance qu'avaient les communautés religieuses à s'agrandir sans cesse par de nouvelles acquisitions, il leur en fit interdire la faculté. Ce fut encore lui qui chargea les abbayes les plus riches de pensions au profit des filles de militaires sans fortune. On lui attribue divers projets de réforme qui n'ont été exécutés que sous le règne de l'empereur Joseph II. Il mourut à Bruxelles, le 20 janvier 1770.

**COBENTZEL** ou **COBENZL** (LOUIS, comte DE), fils du précédent, né à Bruxelles en 1753, ambassadeur d'Autriche à Copenhague, puis à Berlin, fut accrédité près de l'impératrice Catherine II, en 1779, et sut mériter la faveur de cette princesse. En 1795 il conclut le traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et la Russie, et ne fut rappelé de Pétersbourg en 1797 que pour être envoyé en Italie, où il signa le traité de Campo-Formio. De là, il se rendit au congrès de Rastadt ; il eut à cette époque plusieurs conférences avec François de Neufchâteau qui se trouvait aux eaux de Seltz. Renvoyé à Pétersbourg, il fut nommé plénipotentiaire à Lunéville, et en 1801, après la signature du traité de paix, il fut fait vice-chancelier d'État au département des affaires étrangères, donna sa démission de ces emplois en 1805, après la bataille d'Austerlitz, et mourut à Vienne le 22 février 1808.

**COBENTZEL** ou **COBENZL** (PHILIPPE, comte DE), cousin du précédent, né dans la Carniole en 1741, fut envoyé à Teschen par l'impératrice Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et nommé ensuite vice-chancelier d'État. Chargé, en 1790 d'apaiser l'insurrection des Pays-Bas, il ne réussit point dans cette mission difficile, et se retira dans ses terres. Nommé en 1801 ambassadeur à Paris, il ne quitta ce poste qu'après la rupture de la paix de 1805 ; il mourut à Vienne le 30 août 1810. Avec lui s'éteignit la famille des Cobentzel dont il était le dernier rejeton.

**COBO** (JEAN), dominicain espagnol, né à Alcaçar de Consuegra, fut envoyé aux îles Philippines en 1586, et ayant trouvé à Manille une colonie de Chinois, il fit des progrès assez rapides dans leur langue pour être en état de les catéchiser dans fort peu de temps. L'empereur du Japon voulut soumettre ces îles à un tribut ; Cobo, député près de ce prince, en obtint non-seulement la franchise de toute imposition, mais encore le libre exercice de la prédication de l'Évangile, ainsi que plusieurs autres avantages. Au retour de cette mission, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage à l'île Formose, il fut massacré par les sauvages en 1592. Cobo a composé un *Dictionnaire chinois*, un *Catéchisme* dans cette langue, et quelques autres écrits utiles à ses confrères.

**COBO** (BARNABÉ), jésuite, né en 1582 dans le royaume de Jaen, prêcha l'Évangile dans le Mexique et au Pérou pendant 50 ans, et mourut à Lima le 9 septembre 1657. Il a laissé 10 vol. d'*Observations sur l'histoire naturelle*

*du Pérou*, conservés manuscrits dans la bibliothèque de Séville, et une *Histoire des Indes*, également manuscrite.

**COBOURG** (Frédéric, prince de SAXE), général au service de l'Autriche, eut pour maître dans l'art de la guerre le fameux Suvarow et le maréchal Laudon. Lorsque l'empereur Joseph II, après avoir soutenu quelque temps le rôle de médiateur entre les Russes et les Turcs, séduit par Catherine, se détermina enfin à prendre part à sa querelle (en 1789), le prince de Cobourg entra en Moldavie avec 30,000 Autrichiens, tandis que Laudon assiégeait Belgrade, qui se rendit le 8 octobre 1789. L'armée autrichienne, soutenue par un corps considérable de Russes, sous les ordres du général Soltikoff, s'empara de Choczim, et prit part aux affaires qui eurent lieu plus tard auprès de Foksany et auprès de Martinestie, sur les bords du Rymnik. En 1793, le prince de Cobourg fut appelé au commandement du contingent des troupes que l'Autriche fournissait à cette grande ligue des rois contre la révolution. Il s'avança sur la Meuse, pour pénétrer sur le territoire français par la Belgique. Deux cent soixante mille combattants marchaient dans ce moment contre la France, depuis le haut Rhin jusqu'en Hollande. Le désordre régnait dans les cantonnements français, qui étaient dispersés entre Maestricht, Aix-la-Chapelle, Liége et Tongres. C'est alors, et dans les premiers jours du mois de mars, que Cobourg passa la Roër, et s'avança par Duren et Aldenhoven sur Aix-la-Chapelle. Les républicains, attaqués à l'improviste, firent une retraite sur Aix-la-Chapelle, où l'ennemi entra avec eux. On se battit dans les rues; mais enfin le général Miacsinsky, qui commandait les Français, opéra une seconde retraite sur Liége. Les généraux français, troublés, découragés par ces revers, privés surtout de concert entre eux, ne pouvaient espérer, en cet état de choses, et malgré la bravoure de leurs soldats, de ramener la fortune sous les drapeaux de la république. Non moins pénétrée de leur insuffisance, la Convention, arrachant Dumouriez à son expédition de Hollande qui lui tenait tant à cœur, le força de revenir au plus tôt se mettre à la tête de la grande armée de la Meuse. Son retour sembla d'abord rétablir les affaires, il reprit Tirlemont sur le prince de Cobourg; mais trois jours après, il perdit contre lui la bataille de Neerwinden, qui força les Français d'évacuer la Belgique. Cette défaite ouvrait les portes de la France. Après la défaite de Neerwinden, la mésintelligence déjà existante entre Dumouriez et la Convention se changea en une querelle ouverte entre eux, et les excès des commissaires du gouvernement révolutionnaire dans les pays conquis, comme la présomptueuse confiance de Dumouriez dans le dévouement de son armée, préparèrent le succès de l'ennemi. Le colonel Mack, homme habile et délié, que nous avons vu finir de nos jours d'une manière désastreuse, fut envoyé à Dumouriez par le prince de Cobourg, le 22 mars au soir, à la suite d'un combat dans lequel les Français avaient encore l'avantage sur les Impériaux. On convint d'un armistice; mais le peu de temps qui s'écoula entre cette première entrevue et la défection de Dumouriez, a généralement fait penser qu'il avait depuis longtemps prémédité son dessein. Depuis longtemps, il est vrai, Dumouriez était harcelé par les jacobins, et il avoua lui-même qu'il avait conçu le projet de renverser la Convention nationale, et de réconcilier à ce prix la révolution avec l'Europe. Mais, chose singulière, ses apologistes, au mépris de ses aveux, ont voulu soutenir que sa trahison avait été toute soudaine, de premier mouvement et de dépit. Cette opinion a été soutenue par M. Thiers dans son *Histoire de la révolution*. Quoi qu'il en soit, les commissaires envoyés par la Convention pour arrêter Dumouriez, furent par lui livrés à Cobourg. Ce fut depuis cette époque que le nom du prince de Cobourg acquit de la célébrité en France. Cependant ce prince compléta sa campagne en 1793 par la prise successive du Quesnoy, de Landrecies et de Valenciennes. A la suite de ces avantages, il publia un manifeste dans lequel il interdisait aux émigrés la partie du territoire français occupée par les troupes autrichiennes, et maintenait le séquestre de leurs biens. On sait qu'en 1794 les choses changèrent de face. Battu coup sur coup à Turcoing, par Moreau, le 18 mai; à Fleurus, les 16 et 26 juin, par Jourdan, et une troisième fois, à Aldenhoven, le 2 octobre, le prince de Cobourg quitta le commandement de l'armée autrichienne, et se retira dans sa principauté de Saxe, où il mourut en février 1815.

**COBOURY** (Raschyd-Eddyn-Ali, surnommé Ian-Al-), médecin arabe, ainsi appelé du nom de sa patrie, Cobour, ville de l'Arabie déserte, où il mourut en l'an 639 de l'hégire (1241-42 de J. C.), a laissé un *Traité des médicaments simples* (adwiah almofredah).

**COCCAPANI** (Camille), l'un des plus célèbres professeurs de l'Italie au 16e siècle, né en 1535 à Carpi, fit ses premières études à Modène sous Bandinelli, et vint les terminer à Ferrare, où il ouvrit une école de littérature. Nommé successivement professeur d'humanités dans différentes villes, il obtint en 1570 la chaire de grec à l'université de Ferrare, et concourut avec Bandinelli son ancien maître, qui, furieux de cet échec, exhala sa mauvaise humeur dans plusieurs lettres auxquelles Coccapani dédaigna de répondre. Mais il publia la critique de sa *Vie de P. Scipion*, sous ce titre : *Errata Bandinelli*, Modène, 1570, in-4o. Cette pièce est très-rare. Coccapani mourut à Ferrare au mois de juin 1591 ; il passait pour un assez bon poëte latin, mais on ne connaît de lui qu'une ode. Ses Commentaires sur Horace, conservés à Modène, sont encore inédits, quoiqu'on en ait plusieurs fois annoncé la publication.

**COCCAPANI** (Sigismond), peintre, né à Florence en 1585, fut élève de Civoli, qu'il aida dans la peinture des fresques de la chapelle Pauline, à Rome. Il apprit aussi l'architecture, et on le nomme parmi les artistes qui concoururent à dresser le plan de la façade du dôme à Florence. Il mourut dans cette ville en 1642. Galilée parle d'un traité de Coccapani, dans lequel cet artiste indiquerait les moyens d'encaisser l'Arno. Cet ouvrage est perdu.

**COCCÉIUS AUCTUS**, architecte romain sous Auguste, construisit le temple dédié à ce prince, parmi les habitations de Pouzzoles, et qui sert aujourd'hui de cathédrale. Une tradition ancienne lui attribue les travaux du Pausilippe. Addison pense qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de cette montagne pour construire la ville de Naples, et qu'ensuite on imagina de

percer jusqu'au bout pour pratiquer un chemin entre Naples et Pouzzoles.

**COCCÉIUS NERVA**, célèbre jurisconsulte romain du 1er siècle de l'ère chrétienne, d'une famille consulaire, et consul lui-même, fut du nombre des sénateurs que Tibère conduisit à Caprée pour former son conseil. Révolté des infamies dont il était le témoin, Coccéius se laissa mourir de faim l'an 24 de J. C. — COCCÉIUS NERVA, son fils, fut jurisconsulte comme son père. Néron lui fit élever une statue.

**COCCEJI** (HENRI DE), *Coccejus*, jurisconsulte, né à Brême en 1644, fut recherché pour son savoir avant qu'il eût rien publié, et put choisir entre plusieurs chaires, dans différentes universités d'Allemagne; il fut nommé professeur de droit féodal à Heidelberg, et conseiller de l'électeur palatin. A la prise de Heidelberg par les Français, il alla chercher un asile en Hollande; mais en 1690, l'électeur de Brandebourg le nomma professeur à Francfort-sur-l'Oder; l'Empereur, en considération de ses services, le nomma baron en 1713; il mourut le 18 août 1719. De tous ses ouvrages le plus connu est son *Commentaire* sur le traité de Grotius *De jure belli et pacis*, qui fut publié par son fils, Breslau, 1744-48, 3 vol. in-folio, et Lausanne, 1751, 5 vol. in-4°.

**COCCEJI** (SAMUEL, baron DE), fils du précédent, né à Heidelberg en 1679, fut, à 21 ans, nommé professeur à Francfort, et devint par conséquent le collègue de son père; mais il abandonna bientôt l'enseignement pour suivre la carrière de la magistrature, et remplit successivement différentes places dans les tribunaux. Chargé par le roi Fréderic-Guillaume de la rédaction d'un *Code de droit prussien*, il fut fait ministre d'État en 1727, et chef de la justice en 1738. Frédéric II le confirma dans cette charge, et créa pour lui en 1746 la dignité de grand chancelier. Le *code Frédéric*, publié en 1747, 3 volumes in-8°, et traduit en français, est l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Cocceji, quoiqu'il ne soit pas sans imperfections. Ce grand magistrat mourut le 22 octobre 1755.

**COCCEJUS** (JEAN), savant théologien, fondateur d'une école, né à Brême en 1603, serait, suivant Denina, l'aïeul du grand chancelier Cocceji. Il acheva ses études à Hambourg et à Franeker. Rappelé bientôt à Brême pour y professer l'hébreu, il ne tarda pas de retourner à Franeker, où il remplit la même chaire, puis celle de théologie. En 1649, l'université de Leyde lui offrit le titre de professeur. De cette époque datent ses disputes avec Voet et Desmarets, et sa grande réputation qui pâlit maintenant que les questions qu'il a traitées sont sans intérêt. Il mourut le 4 novembre 1669. Ses œuvres recueillies à Amsterdam, 1673-1675, 8 vol. in-folio, ont été réimprimées en Allemagne, puis à Amsterdam, 1701, 10 vol. in-fol. auxquels on joignit, en 1706, 2 vol. d'ouvrages inédits.

**COCCEJUS** (JEAN-HENRI), fils du précédent, jurisconsulte et greffier des fiefs de Hollande, est auteur d'une *Apologie* de son père et de la préface mise en tête de ses œuvres, dont le P. Niceron a donné le catalogue détaillé dans ses *Mémoires*, t. VIII.

**COCCHI** (ANTOINE), célèbre médecin, philologue et antiquaire italien, né en 1695, à Bénévent, fit ses études à l'université de Pise, où il reçut le laurier doctoral dans la faculté de médecine; mais voulant connaître, avant de se livrer à la pratique, tout ce qui avait été écrit sur la science qu'il devait exercer, il consacra plusieurs années à se familiariser avec les langues anciennes et modernes. La connaissance de l'anglais le mit en rapport avec Théophile Hastings, comte d'Huntington, qui l'emmena à Londres et lui procura l'avantage de voir Newton, Clarke, etc. Pendant son séjour à Londres, il a publié sur un manuscrit *les Amours d'Anthias et d'Abrocôme*, par Xénophon, avec une version latine, et dédia cette édition principale à son Mécène, le comte d'Huntington. De retour en Italie, il fut nommé professeur à Pise, et il prit possession de sa chaire en 1726, par un *Discours sur l'excellence de la médecine*. Il quitta bientôt Pise pour revenir à Florence où il professa la philosophie et l'anatomie, et sut encore trouver le loisir de transcrire les anciens chirurgiens grecs, qu'il publia avec une traduction latine en 1754. Il concourut avec Micheli à doter Florence d'une société de botanique. Quelques-uns de ses ouvrages et sa méthode médicale trop simple lui ayant attiré des critiques de la part de ses confrères, Cocchi renonça à la pratique de son art pour se livrer uniquement à la théorie, et occupa la place d'antiquaire de l'empereur François Ier. Ce savant laborieux mourut à Florence le 1er janvier 1758, et fut inhumé près de son ami Micheli. Ses principaux ouvrages sont : *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4°, fig.; *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4°; *Discorsi toscani*, Florence, 1761-62, 8 parties in-4°. De Puisieux en a traduit quelques-uns en français, 1762, in-12. Les ouvrages que l'on vient d'indiquer composent les *Opere* de Cocchi, dans la *Collection* de classiques italiens, Milan, 1724, 4 vol. in-8°. Sa *Vie* a été écrite par Ferdinand Fossi et par A. Fabroni dans les *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium*, tome II.

**COCCHI** (ANTOINE-CÉLESTIN), professeur de médecine et de botanique à Rome, dans le 18e siècle, a laissé *Lectio de musculis et motu musculorum*, Rome, 1741, 1743, in-4°, et *Dissertatio physico-practica, continens vindicias corticis Peruviani*, ib., 1746, in-8°; Leyde, 1750, même format.

**COCCIUS** (JODOCUS ou JOSSE), jésuite, né à Trèves en 1581, professa la philosophie pendant plusieurs années au collége de Molsheim. L'archiduc Léopold le choisit pour son confesseur, et le chargea deux fois de missions secrètes à la cour de Vienne; mais la confiance dont l'honorait ce prince ne put le retenir près de lui : il sollicita et obtint la permission de reprendre ses premières fonctions. Il mourut à Rouffach en Alsace le 25 octobre 1622. Il a laissé plusieurs ouvrages, les uns relatifs à la théologie, et les autres à l'histoire.

**COCCIUS** (JODOCUS), né à Bilfeld dans le 16e siècle, renonça au luthéranisme pour embrasser la religion catholique, obtint un canonicat à Juliers, et se fit un nom parmi les controversistes par un ouvrage intitulé : *Thesaurus catholicus*, 1599-1600, et Cologne, 1619, 2 vol. in-fol. Son extrême rareté est son seul mérite.

**COCCOPANI** (JEAN), ingénieur, né à Florence en 1582, était versé dans la mécanique, les mathématiques, l'architecture civile et militaire, et cultivait également la

peinture. Appelé à Vienne, en 1622, il fut employé par l'empereur Ferdinand II, en qualité d'ingénieur dans différentes guerres, et rendit d'importants services dont il fut récompensé par le don de plusieurs fiefs. De retour à Florence, il y construisit pour le grand-duc le palais appelé *Villa imperiale,* et le couvent des religieuses de Ste-Thérèse de Jésus, fut nommé professeur de mathématiques, et mourut en 1649.

**COCHARD** (Nicolas-François), littérateur, naquit en 1763 à Villeurbanne, arrondissement de Vienne. Sa première éducation fut très-négligée; mais ayant senti de bonne heure le besoin de s'instruire, il parvint à force d'application à réparer, du moins en partie, le tort de ses parents. A 18 ans, il avait, quoique sans maître, fait des progrès très-remarquables dans le droit et l'histoire. Il acquit en 1785 la charge de procureur du roi au bailliage de Vienne, et lors du nouvel ordre judiciaire il fut élu juge au tribunal de cette ville. Nommé, sous le Directoire, président de l'administration municipale, et ensuite juge de paix du canton de Sainte-Colombe, il fut, en 1798, mis à la tête du département du Rhône, place dans laquelle il montra les talents d'un véritable administrateur. Après le 18 brumaire, il entra dans le conseil de préfecture, et il en fut l'âme jusqu'à la restauration, qui se priva des services qu'il aurait pu lui rendre. Cochard mourut à Sainte-Colombe le 20 mars 1834. On a de lui : *Description historique de la ville de Lyon,* 1817, in-12; *Séjours d'Henri IV à Lyon,* 1817, in-18; *Voyage à Oullins et au Perron;* des *Notices statistiques* sur un grand nombre de communes du département du Rhône; plusieurs *Opuscules* d'un intérêt local.

**COCHELET** (Anastase), docteur de Sorbonne, né à Mézières en 1551, fit profession dans l'ordre des carmes de l'étroite observance. Il devint prieur du couvent de Saint-Jacques à Paris et provincial de France. Prédicateur des *Seize,* il fit retentir la chaire de ses déclamations. Le lieutenant général irrité lui fit dire de se comporter *plus modestement,* sinon qu'il serait contraint de le châtier. Après la reddition de Paris, le P. Cochelet se retira à Anvers, où il publia plusieurs ouvrages de controverse. Il revint en France, en 1617, et fixa son séjour à Reims, où il mourut en 1624. On a de lui : *Répétitions du saint sacrifice de la messe, en forme d'homélies,* Anvers, 1602, in-8°; *Réponse à l'abjuration de la vraye foy que font les calvinistes.*

**CO-CHEOU-KING**, célèbre astronome chinois du 13e siècle, né à Chun-te-fou, fille de la province de Pétchéli, fut appelé, sur sa réputation, à la cour de l'empereur Chi-tsou, fondateur de la dynastie des Yuen, pour présider le tribunal des mathématiques. Il fit un grand nombre d'observations qui ont mérité les suffrages des astronomes français. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans l'*Histoire de l'astronomie chinoise,* par le P. Gaubil.

**COCHEREAU** (Mathieu), peintre, né en 1793, à Montigny, près de Châteaudun, neveu de M. Prevost, auteur des *Panoramas,* annonça dès sa première jeunesse des talents qu'il perfectionna sous la direction de David. L'*Intérieur de son atelier,* son premier tableau, exposé au salon de 1814, fut acquis pour le Musée, et c'est le seul que possède la France; deux autres qu'il exécuta depuis sont en Angleterre. En 1817 il entreprit un voyage en Grèce avec M. de Forbin, pour faire des études et pour aider son oncle à prendre les dessins d'Athènes et de Constantinople. A son retour de ce voyage, il se proposait de terminer plusieurs compositions dont il avait déjà fait les esquisses; mais il ne devait plus revoir la France : une courte maladie l'enleva dans la traversée, le 10 août, à la hauteur de Biserte, sur la côte d'Afrique.

**COCHET DE SAINT-VALLIER** (Melchior), jurisconsulte originaire de Mont-Cénis en Bourgogne, mort le 19 décembre 1738, président au parlement de Paris, et auteur d'un *Traité de l'Indult,* 1703, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-4°. Les *Mémoires* de Trévoux (1706 et 1707) contiennent deux *Dissertations* de Saint-Vallier, *sur les armoiries de France et sur les droits des chapitres;* il fonda une rente perpétuelle de 15,000 livres pour la dotation de deux demoiselles nobles et pauvres, au choix des états de Provence, l'une religieuse et l'autre séculière.

**COCHET** (Jean), ecclésiastique, né à Faverges en Savoie, acheva ses études à Paris, fut successivement professeur de philosophie au collége Mazarin, principal du collége du cardinal Lemoine, recteur de l'Académie de Paris, et mourut le 8 juillet 1771. A la demande de Fontenelle, il traduisit en français, les cahiers de Varignon, et en tira *les Éléments de mathématiques,* 1731, in-4°. On doit encore à Cochet un cours abrégé de philosophie contenant : *la Logique,* Paris, 1744, in-12; *la Clef des sciences et des beaux-arts,* 1757, in-12, espèce de complément de l'ouvrage précédent; *la Métaphysique,* Paris, 1753, in-8°; *la Morale,* ib., 1755, in-8°; *Physique expérimentale et raisonnée,* ibid., 1756, in-8°; et *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de J. C. dans l'Eucharistie,* contre les protestants, Paris, 1764, in-12.

**COCHET** (Henriette), née à Lyon, femme de M. Cochet, marchand de papier en gros de cette ville. Partisan de la révolution, mais ennemie des jacobins, des maratistes et des challiers, elle fit le voyage de Paris. Elle n'y resta que dix jours et retourna à Lyon avec la conviction que si le parti de la Montagne triomphait, la France serait ensanglantée. Lors du siége de cette ville, elle prit un habit militaire, et servit dans l'artillerie. Après le siége, lorsqu'elle parut devant le tribunal révolutionnaire, le président Parrain lui demanda pourquoi elle avait servi contre la république. Elle répondit : Misérable, j'ai servi mon pays, et vous n'avez point de patrie, vous êtes hors du genre humain ! — Pourquoi ne portes-tu pas la cocarde nationale? dit le président. — Parce que vous la portez. — Crois-tu en Dieu ? — Non, si vous y croyez. — Crois-tu à l'enfer ? — Oui, depuis votre règne. Quoiqu'elle se déclarât enceinte, et que les chirurgiens attestassent son état, Collot d'Herbois ne voulut pas permettre qu'on différât son supplice; elle périt sur l'échafaud, à Lyon en 1794. Cette femme, remarquable par sa beauté et son courage, n'avait que 30 ans.

**COCHET** (Claude-Ennemond-Balthazar), né à Lyon le 6 janvier 1760. Reçu élève à l'académie d'architecture de Paris, en 1783, il y obtint le grand prix. Pendant son séjour à Rome, le premier prix d'architecture de l'académie de Parme lui fut décerné, le 25 juin 1786. Co-

chet, qui avait été jeté dans les cachots, put en sortir, à condition qu'il ne dédaignerait pas la protection que la république offrait aux artistes ; il concourut, et obtint le premier prix pour le projet d'un temple décadaire. En l'an VIII (29 mai 1800), il fut reçu à l'Académie de Lyon, lors du rétablissement de cette compagnie. En l'an IX, il obtint le premier prix du concours ouvert pour les colonnes départementales. La même année, Cochet présenta au premier consul le projet d'un monument à élever sur la place Bonaparte (Bellecour), projet qui fut accueilli favorablement. A cette époque, il occupa quelque temps la place d'architecte de la ville de Lyon ; il fut nommé professeur d'architecture à l'école des beaux-arts de la même ville, et en remplit les fonctions pendant 10 ans. Sous la restauration, il fut chargé de la construction du monument funèbre des Brotteaux. Cochet, nommé correspondant de l'Institut, le 21 juillet 1821, mourut à Lyon le 14 mars 1835. On a de lui : *Muséum astronomique, géologique et zoologique*, Lyon, 1804, in-8° ; *Notice historique sur M. Loyer*, architecte, membre de l'Académie de Lyon ; ibid., 1808, in-8°, etc.

**COCHIN** (Henri), célèbre avocat du parlement de Paris, né dans cette ville en 1687, puisa la connaissance des lois dans les livres du droit romain, et parut de bonne heure au barreau, où ses talents naturels, joints à une grande érudition, lui obtinrent les plus grands succès. Reçu en 1706, il plaida sa première cause à 22 ans, et bientôt éclipsa tous les anciens avocats ; l'un des premiers en France, il approfondit la science du droit public. Sa modestie égalait son savoir. Il mourut à Paris le 24 février 1747, regardé par ses contemporains comme le plus parfait modèle de l'éloquence judiciaire chez les modernes. Ses *OEuvres*, recueillies en 1751, 6 vol. in-4°, avec une préface (par Bernard), où sont consignés de curieux détails sur sa vie et ses écrits, ont été réimprimés. Paris, 1821-1824, 8 vol. in-8°, par un descendant de l'illustre orateur, avocat à la cour de cassation. On a les *Morceaux choisis de Cochin*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

**COCHIN** (Charles-Nicolas), graveur, né en 1688 à Paris, membre de l'Académie de peinture, a exécuté, sur ses propres dessins, le *Recueil de toutes les peintures et sculptures de l'église des Invalides*, et a gravé un grand nombre de sujets d'un faire large et facile, dont les plus connus sont : *Rebecca, la Rencontre de Jacob et d'Esaü*, et *l'Origine du feu*, d'après F. Lemoine ; *Jacob et Laban*, d'après Restout, etc. Il mourut en 1754. — Plusieurs de ses ancêtres s'étaient déjà fait connaître comme graveurs ; l'un, Cochin (Nicolas), né à Troyes en Champagne, suivit la manière de Collot, dont on croit qu'il fut élève. — Cochin (Noël), mort en 1695 à Venise, exécuta en partie les plans de la collection du grand Beaulieu.

**COCHIN** (Charles-Nicolas), dessinateur et graveur, fils du précédent, né en 1715 à Paris, joignit le goût des lettres à la culture des arts, et fit faire un grand pas à la gravure à l'eau-forte ; mais on regrette que le mauvais goût qui dominait les écoles de son temps, dépare presque toutes ses compositions, du reste fort ingénieuses, riches et d'un beau fini. Admis en 1751 à l'académie dont plus tard il fut secrétaire historiographe, il succéda l'année suivante à Coypel dans la place de garde des dessins du cabinet du roi, fut nommé chevalier de St-Michel et mourut le 29 avril 1790. Son œuvre se compose d'environ 1,500 pièces, parmi lesquelles on distingue : *Lycurgue blessé dans une sédition*, les *Figures du Boileau*, de *la Jérusalem délivrée*, de l'*Histoire de France* d'Hénault, de l'*Arioste ; la Mort d'Hippolyte*, d'après Detroy ; *David jouant de la harpe devant Saül*, etc. Ses principales productions littéraires sont : *Lettres sur les peintures d'Herculanum*, 1751, in-12 ; *Dissertation sur l'effet de la lumière et des ombres, relativement à la peinture*, 1757, in-12 ; *Voyage d'Italie*, Lausanne, 1773, 3 vol. in-8° ; *Lettres sur les vies de Slodtz et de Deshayes*, 1765, in-12. Ce savant artiste a laissé quelques manuscrits, c'est lui qui a fourni les dessins du *tombeau* du maréchal d'Harcourt (exécuté par Pigal), qu'on voit encore au Musée, et de celui du Dauphin, à Sens, exécuté par Costou.

**COCHIN** (Jacques-Denis), docteur en Sorbonne, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, né le 1er janvier 1726 à Paris, mort dans cette ville le 3 juin 1783, fondateur de l'hospice des pauvres, faubourg Saint-Jacques, a publié : *Exercices de retraite*, 1778, in-12 ; *OEuvres spirituelles*, etc., 1784, in-12 ; *Entretiens sur les fêtes et principales cérémonies de l'Église*, 1778-1786 ; des *prônes*, 1786, 4 vol. in-12, qui ont eu plusieurs éditions.

**COCHLÉE**, *Cochlæus* (Jean), théologien, né à Wendelstein, près de Nuremberg en 1479, fut un des plus fougueux antagonistes de Luther ; composa un grand nombre d'écrits, la plupart sur des questions théologiques, et mourut chanoine de Breslau le 10 janvier 1552. On cite de lui : *Vita Theodorici regis quondàm Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544 ; Stockholm, 1699, in-4° ; *Speculum antiquæ devotionis circà missam*, 1549, in-fol. ; *Historia Hussitarum libri XII ; Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri, ab anno 1517 ad 1546*, 1549, in-fol. La *Vie* de Luther a été réimprimée à Paris, 1565, in-8°, avec un traité de Boniface Britannicus relatif au même Luther, et à Cologne en 1568, sans le traité de Britannicus, mais avec d'autres pièces.

**COCHON DE L'APPARENT** (le comte Charles), né en janvier 1750, dans la Vendée, était conseiller au présidial de Fontenay lorsque la révolution éclata. Nommé député suppléant du tiers état du Poitou à l'assemblée constituante, il s'associa avec enthousiasme aux défenseurs de la cause populaire. Rentré dans ses foyers après la clôture de la session, il y suivit attentivement et avec la plus vive sollicitude la marche des événements et des partis, sous l'assemblée législative, et manifesta hautement son adhésion à toutes les mesures énergiques ou même violentes que fit adopter le côté gauche ; ce qui lui valut sa nomination à la Convention nationale, par les électeurs patriotes du département des Deux-Sèvres. Dans cette nouvelle assemblée, Cochon se montra d'abord ardent et inflexible républicain, suivit l'impulsion de la Montagne, et vota la mort de Louis XVI. Nommé ensuite commissaire à l'armée du Nord, en remplacement de Camus et de ses collègues que Dumouriez venait de livrer aux Autrichiens, il chercha en vain à pénétrer jusqu'au quartier général, et fut obligé de s'enfermer dans Valenciennes, où les Anglais l'assiégèrent. Après avoir contribué pendant longtemps à la défense de cette place, et résisté à toutes les propositions de l'ennemi, il en sortit le 1er août 1793, avec la garnison, et

reparut, le 6 du même mois, au milieu des représentants de la France. Ayant évité de se prononcer d'une manière positive entre les divers partis qui divisaient la Convention depuis la mort du roi, jusqu'à la chute de Robespierre, il entra, après le 9 thermidor, au comité de salut public, où il obtint assez d'influence pour faire donner le commandement des armées de Brest, de l'Ouest et des Alpes, aux généraux Dumas, Canclaux et Moulins. Le souvenir des services qu'il avait rendus pendant sa première mission aux armées, lui en fit confier une nouvelle en 1795, et il fut encore attaché à l'armée du Nord, dont il partagea les fatigues et la gloire dans l'invasion de la Hollande. Devenu membre du conseil des Anciens, Cochon se déclara contre les déclamations démagogiques qui compromettaient le triomphe de la cause républicaine. Il fut choisi, au mois de germinal an IV, pour remplacer Merlin au ministère de la police générale. Il déploya, dans ce poste important, assez de vigilance et d'habileté, pour ramener dans la capitale plus d'ordre et de tranquillité qu'elle n'en avait vu régner dans ses murs depuis les commencements de la révolution. Cependant l'éloignement qu'il manifestait de plus en plus pour le parti démocratique, et la position que lui donnait son vote dans le procès de Louis XVI, vis-à-vis des royalistes, finirent par le jeter dans cette faction mitoyenne, qui imagina le système de bascule, et dont il se chargea même de signaler l'existence et les succès par la double répression de la conspiration républicaine de Babeuf et du complot monarchique de Brottier. Toute son application à satisfaire ou à frapper alternativement les partis extrêmes ne put le préserver de l'accusation d'être favorable aux clichiens. La majorité directoriale, quoique fortement prononcée pour la bascule politique dont le ministère de la police se montrait le zélé partisan, s'empressa de le destituer peu de jours avant le 18 fructidor. Cette disgrâce ne fut pour Cochon que le prélude d'une proscription complète. Condamné à la déportation, avec une foule d'autres victimes de ce coup d'État, et sans avoir trempé plus que Carnot dans la conspiration royaliste, il subit une détention rigoureuse dans l'île d'Oleron, jusqu'à ce qu'une nouvelle journée, celle du 18 brumaire, vint le rendre à la liberté. Il fut nommé, en 1800, à la préfecture de la Vienne, membre de la Légion d'honneur en 1804, préfet des Deux-Nèthes en 1805, et sénateur en 1809, sur la présentation même de Napoléon. Après les désastres de la campagne de 1813, l'empereur l'envoya avec des pouvoirs extraordinaires dans la vingtième division militaire, pour y prendre des mesures de défense contre les armées ennemies. Le zèle qu'il déploya à cette occasion ne l'empêcha pas d'adhérer, en 1814, à la déchéance de Napoléon. Il ne put éviter néanmoins, sous le gouvernement royal, l'exclusion de la pairie et des fonctions publiques. En 1815, il occupa, pendant les cent jours, la préfecture de la Seine-Inférieure et rentra dans la vie privée, au 8 juillet. Exilé ensuite comme régicide, il se retira en Belgique avec la plus grande partie de sa famille, et choisit pour sa retraite la ville de Louvain. Autorisé en 1817 par une ordonnance à rentrer en France, il alla se fixer à Poitiers, où il mourut le 17 juillet 1825.

**COCHRAN** (Robert), architecte écossais, employé par Jacques III à plusieurs grands travaux, fut en récompense nommé par ce monarque comte de Mar. De nobles Écossais, jaloux de cette distinction, se jetèrent un jour sur lui, sans être retenus par la présence du roi, et le pendirent sur le pont de Lauder en 1484.

**COCHRAN** (Guillaume), peintre écossais, né en 1738, étudia son art à Rome sous un de ses compatriotes, Gavin Hamilton, et revint en Écosse, où l'on trouve un grand nombre de ses compositions. Ce sont des *portraits* et quelques tableaux d'histoire assez estimés. Il mourut à Glascow, en 1785.

**COCHRANE** (lord Archibald, comte de DUNDONALD), chef de la famille des Cochrane, naquit le 1er janvier 1749. Sa famille riche en honneurs, mais assez mal partagée du côté de la fortune, portait originairement le nom de Blair. Il fit un voyage sur la côte de Guinée en qualité de volontaire de la marine, et fut nommé sous-lieutenant à son retour en Angleterre; mais il abandonna bientôt cette carrière et se maria à la fille d'un capitaine de vaisseau qui lui donna cinq fils dont un acquit de la célébrité. A la mort de son père, en 1778, le comte de Dundonald prit le nom de lord Cochrane. S'étant adonné à la chimie, il fit différents essais pour obtenir une composition propre à préserver les vaisseaux de l'attaque des vers : le mémoire qu'il a publié à ce sujet est intitulé : *Des qualités et des usages du goudron et du vernis de charbon*, in-8°, 1785. Ses autres ouvrages sont : *Traité sur la liaison qui existe entre l'agriculture et la chimie*, in-4°, 1795; *Principes de la chimie appliquée au perfectionnement de l'agriculture pratique*, in-4°, 1790. Lord Cochrane chercha depuis une composition qui pût remplacer la gomme de Sénégal, et il obtint, en 1803, une patente pour sa manière de préparer le chanvre et le lin. Il mourut dans la misère le 1er juillet 1831.

**COCHRANE** (Sir Alexandre-Forester-Inglis), frère du précédent, naquit le 22 avril 1758; comme lui il entra dans la marine, et après avoir passé par les grades inférieurs, fut nommé capitaine en 1782. Au commencement de la guerre avec la France, il commandait *la Biche*, de 24 canons, et fit beaucoup de mal aux armateurs français dans la Manche. Nommé peu après au commandement de *la Thétis*, de 38 canons, il fut envoyé à la station d'Halifax, et soutint un combat inégal contre une escadre de 5 vaisseaux français, le 17 mai 1795, dans la baie de Chesapeake, bien qu'il n'eût avec lui qu'une frégate. En mars 1799, il prit le commandement de *l'Ajax*, de 74 canons, et suivit lord Abercromby dans la Méditerranée, où il fut chargé d'opérer le débarquement de l'armée anglaise sur les côtes d'Égypte. La paix le ramena en Angleterre, où il fut nommé membre du parlement, par le bourg de Dumferline. En 1804, il fut nommé contre-amiral, et la guerre ayant éclaté de nouveau avec la France, il arbora son pavillon sur *le Northumberland*, et prit une grande part, avec sir John Duckworth, à la destruction de la flotte française sous les ordres du contre-amiral Leissègues, dans la baie de Santo-Domingo. Il reçut, à cette occasion, les remercîments unanimes du parlement. Le Northumberland ayant beaucoup souffert dans l'action, il monta alors le *Neptune*, et seconda activement le général Beckwith à la prise de la Guadeloupe, de Saint-Martin, de Saint-Eustache et de Saba. Lorsque

la guerre fut déclarée entre l'Angleterre et les États-Unis, sir Alexandre Cochrane fut chargé de s'emparer de la ville de Washington, où il détruisit tous les établissements publics et toutes les propriétés nationales. Cet acte de vandalisme est une tache à la gloire qu'il s'était acquise. En 1815, il fut encore chargé de plusieurs expéditions contre les établissements américains de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans, mais le retour de la paix mit fin à ces opérations peu honorables. En 1819, Cochrane fut nommé amiral de l'escadre bleue, et en 1821, commandant en chef à Plymouth. Ayant été à Paris il y mourut subitement le 26 janvier 1832.

**COCHRANE** (JEAN-DUNDAS), voyageur anglais, surnommé *le Voyageur pédestre*, né vers 1780, entra dès l'âge de 10 ans dans la marine, et y contracta de bonne heure les habitudes et le goût d'un genre de vie aventureux et actif. En 1820, parvenu au grade de commandant de vaisseau, et ne trouvant plus dans ses fonctions les moyens de satisfaire cette passion, qui était devenue pour lui un besoin impérieux, il fit un voyage pédestre en France, en Espagne et en Portugal. A son retour, il offrit à l'amirauté d'explorer l'intérieur de l'Afrique, de cette contrée tombeau des voyageurs européens. Sa proposition n'ayant pas été acceptée, il conçut le projet le plus gigantesque qui jamais peut-être soit entré dans l'esprit d'un homme: celui de parcourir à pied les territoires de la Russie, jusqu'au détroit de Behring; de ce point, de passer dans l'Amérique septentrionale; de traverser dans sa plus grande largeur, et dans sa partie la moins civilisée, cette portion du nouveau monde; de là, de revenir en Angleterre, son point de départ; en un mot, de faire à pied un circuit égal au tour du monde. Ce projet n'a pas pu être réalisé en son entier; mais même dans la partie qu'il a parcourue, notre voyageur a dépassé de beaucoup toute entreprise de cette nature, et il est probable que, du moins de longtemps, il ne trouvera d'émule. Parti d'Angleterre, le capitaine Cochrane alla tout d'un trait de Dieppe à Saint-Pétersbourg. Là il obtint de la libéralité du gouvernement les papiers et documents nécessaires pour son voyage, ainsi que les moyens de se procurer des fonds en cas de besoin. Ses préparatifs achevés, il se mit en route le 24 mai 1820. Cette entreprise commença sous de fâcheux auspices, et qui eussent pu décourager tout homme autre que le capitaine Cochrane: le lendemain du jour de son départ, il fut attaqué sur la route de Liubane, par des bandits qui, après l'avoir entraîné et lié à un arbre, dans une forêt voisine, le dépouillèrent de tout, à l'exception d'un habit-veste, de deux gilets de flanelle, et de son havre-sac vide. Il ne lui restait guère, dans ce dénûment, d'autre parti à prendre que de retourner sur ses pas, de réparer ses pertes, et de se remettre ensuite en route. Réflexion faite, il se décida à passer outre. Après s'être fait de ses gilets de flanelle un jupon à l'écossaise et avoir replacé son havre-sac sur ses épaules, il se remit gaiement en route, nu-tête et pieds nus. Nous ne suivrons pas le capitaine Cochrane au milieu de la Sibérie, de la Grande-Tartarie et de l'Asie, jusqu'aux frontières de la Chine; on trouvera des détails curieux de ce voyage, dans la relation qu'il en a apportée à Londres, en 1824, sous le titre de *Narrative of pedestrian journey through Russia and Siberian Tartary* (*Relation d'un voyage pédestre à travers la Russie et la Tartarie Sibérienne jusqu'aux frontières de la Chine, et au Kamtschatka*), in-8°, cartes. La relation de son voyage fut très-bien accueillie en Angleterre; mais le désir d'en faire un nouveau l'occupait sans cesse. Cette fois, voulant voir l'Amérique méridionale il alla, en 1823, dans la république de Colombie. Arrivé à Valencia, il y mourut en 1825.

**COCK** (JÉRÔME), peintre et graveur, né à Anvers en 1510, fut un artiste très-laborieux; il fit un grand commerce d'estampes, forma plusieurs bons élèves, reçut des marques d'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et mourut en 1570. Outre une foule de morceaux d'après différents maîtres, dont on trouve la liste dans Heinecken, Haber, etc., on a de Cock des suites qui sont très-recherchées, entre autres: *Præcipua aliquot roman. antiquitatis monumenta*, 1551, 59 planches; *Romanor. opera per diversas Europæ regiones*, 20 planches; *Pompe funèbre de Charles-Quint; Pictorum aliquot celebrium Germaniæ inferioris effigies*, Anvers, 1572, in-fol.

**COCK**, *Cocquius* (GISBERT), théologien, né à Utrecht, mort en 1707, a publié contre Hobbes: *Hobbes Elenchomerius*, Utrecht, 1668, in-8°; *Anatome Hobbesianismi*, ibid., 1680, in-8°; et la traduction des *Psaumes* en vers élégiaques, 1700, in-8°.

**COCKBURN** (PATRICE), un des plus anciens professeurs de langues orientales à Paris, était né à Langton en Écosse, au commencent du 16e siècle. Après avoir étudié à l'université d'Aberdeen les belles-lettres, la philosophie, la théologie et les langues hébraïque et syriaque, il entra dans les ordres, se rendit à Paris pour s'y perfectionner dans les sciences, et professa longtemps avec éclat les idiomes de l'Orient dans cette ville. Force lui fut de quitter la France, où la guerre civile religieuse n'était pas loin d'éclater. A peine de retour en Écosse, il prouva qu'on n'avait pas eu tort de soupçonner son orthodoxie; il embrassa publiquement la réforme et accepta le presbytérat d'Haddington, dont il fut le premier pasteur protestant. Malgré cet empressement à déserter la bannière du catholicisme, Cockburn était aussi modéré que savant. Il fut chargé de la chaire de langues orientales à Saint-André, et mourut en 1559, dans l'exercice de sa profession et dans un âge fort avancé. Cockburn avait publié: *In orationem dominicam pia meditatio*, Saint-André, 1555, in-8°, et laissa en manuscrit beaucoup de traités de théologie, de lettres et de sermons. dont un fut publié à Londres, 1561, in-4°: il roule sur le symbole des apôtres.

**COCKBURN** (GUILLAUME), médecin anglais, né vers 1650, admis au collége de Londres, puis médecin de la marine, s'occupa l'un des premiers d'observer les maladies particulières aux gens de mer, et composa sur ce sujet un traité spécial qui lui valut son admission à la Société royale, en 1696. Établi dès lors à Londres, il s'y livra d'une manière plus spéciale au traitement des maladies vénériennes; quoique instruit, ou peut-être parce qu'il l'était, il fut un grand charlatan, acquit fortune et réputation, et mourut après 1736, dans un âge très-avancé. Ses deux principaux ouvrages de la *médecine nautique* et de la *gonorrhée*, ont été traduits en français par Devaux, 1730, 2 vol. in-12.

**COCKBURN** (Catherine), née à Londres en 1679, fille du capitaine David Trotter, gentilhomme écossais, fit jouer à 17 ans une tragédie d'*Inès de Castro*, qui eut beaucoup de succès, et qu'elle publia en 1697 avec une délicace aux mânes de Congrève. En 1698 elle donna une seconde, puis en 1701 une troisième tragédie et une comédie. Mais elle renonça dès lors à la poésie pour des études sérieuses, et publia l'année suivante, en gardant l'anonyme, *la Défense de l'Essai de Locke sur l'entendement humain*. En 1708 elle épousa Patrick Cockburn, dont on a quelques écrits, notamment un *Traité sur le déluge de Moïse*, publié en 1750. Mariée, elle n'exerça plus son talent que sur des sujets de morale et de religion, et mourut en 1749. Un choix des ouvrages de Catherine Cockburn a été publié par le docteur Birch en 1751, 2 vol. in-8°, précédé de la *Vie* de l'auteur. De toutes ses pièces de théâtre on n'y trouve que *l'Amitié fatale*, jouée en 1698, et regardée par les Anglais comme la meilleure de ses productions dramatiques.

**COCKER** (Édouard), maître d'écriture, mort en 1677, a gravé lui-même d'après ses exemples 14 cahiers d'écriture, fort estimés en Angleterre. Il est également auteur d'un *Traité d'arithmétique vulgaire et décimale*, souvent réimprimé; d'un petit *Dictionnaire* et d'un recueil de sentences à l'usage de ses élèves, connu sous le nom de *Morale de Cocker*.

**COCLÈS** (Publius-Horatius), ainsi nommé parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de l'un des trois adversaires des Curiaces. Chargé de la garde du pont, dont la prise aurait entraîné celle de Rome, assiégée par Porsenna, l'an 507 avant J. C., il rallie les Romains chassés du Janicule, et leur ordonne de détruire le pont, tandis qu'aidé de deux braves il soutiendra l'effort des assaillants. Bientôt il commande à ses deux compagnons de profiter de l'instant où le pont leur offre encore un moyen de salut, et seul arrête la marche de l'ennemi. Cependant le pont est rompu; Coclès se précipite dans le Tibre et rejoint, sans blessure, ses concitoyens sur la rive opposée. La reconnaissance publique lui érigea une statue.

**COCLÈS** (Barthélemi della ROCCA, dit), médecin, chirurgien, mathématicien, astrologue, etc., né à Bologne le 9 mars 1467, s'adonna surtout à la chiromancie et à la physiognomonie, et s'acquit une grande réputation. Hermès Bentivoglio, seigneur bolonais, auquel il avait prédit qu'il mourrait en exil, le fit assassiner le 24 septembre 1504. On a de lui : *Physionomiæ ac chiromantiæ anastasis*, Bologne, 1504, ibid., 1523, in-fol.; il en a été publié un autre sous ce titre : *Compendium physiognomoniæ : cui accedit Andr. Corvi chiromantia*, Strasbourg, 1533, in-8°, traduit en français, Paris, 1546, in-8°; cet abrégé, qui fut réimprimé un grand nombre de fois dans le 16e siècle, n'est plus recherché depuis longtemps que par les capricieux amateurs des choses bizarres.

**COCO** (Vincent) naquit en 1770, à Campomarano, dans le royaume de Naples, et fut destiné à la jurisprudence; mais son goût pour la philosophie lui fit quitter cette carrière. Il se lia alors avec les hommes les plus distingués de Naples, et, comme eux, prit une part active à la révolution de 1799. Il parvint toutefois à échapper à la réaction qu'exerça, dans Naples, le cardinal Ruffo. L'un de ses agents secrets, nommé Bacher, était devenu amoureux de Mme San-Felice, dont Coco fréquentait habituellement la maison. Ces assiduités portèrent ombrage à Bacher, qui, dans un moment de jalousie, déclara à Mme San-Felice que Coco serait sacrifié à sa vengeance après la prise de la ville. Cet aveu imprudent lui coûta la vie, qu'il perdit sur l'échafaud; et Mme San-Felice, convaincue d'avoir averti Coco et dénoncé Bacher, fut condamnée à mort. Il fut sursis à son exécution pendant 3 mois parce qu'elle était enceinte. Coco se réfugia en France, et y publia, sous le titre de *Revoluzioni di Napoli*, l'histoire de cette funeste époque. Elle a été traduite en français, 1800, in-8°. Lors de la création du royaume d'Italie, on confia à Coco la direction du *Giornale Italiano*. Il s'occupa alors d'un ouvrage dans le genre du *Voyage du jeune Anacharsis*, et fit, pour l'Italie, ce que Barthélemi avait fait pour la Grèce. *Platon en Italie* parut à Milan, en 1806, 3 vol. in-8°. Barère de Vieusac en fit une traduction française, 3 vol. in-8°, 1807. Cet ouvrage, fruit d'une immense érudition et d'une philosophie éclairée, obtint un grand succès en Italie, parce qu'il est la peinture fidèle des mœurs anciennes de cette contrée. La même année, en 1808, Joseph Bonaparte nomma Coco successivement membre du conseil royal, de la cour de cassation et du conseil d'État. En cette dernière qualité, il combattit l'abolition de ceux des droits féodaux qui se fondaient sur la propriété, et s'attira l'animadversion des prôneurs de cet antique abus. Il aspirait alors à la direction de l'instruction publique; mais ayant différé d'opinion avec Zurlo, ministre de l'intérieur, qui fit prévaloir un autre projet d'organisation, il se trouva éloigné de cette administration à laquelle ses talents le rendaient si propre. On tenta de l'en dédommager en lui donnant la direction du trésor public; mais cet emploi n'avait aucun attrait pour lui, et il ne put jamais se consoler de l'échec qu'il avait éprouvé. Dès lors il ressentit les premiers symptômes d'une aliénation mentale qu'aggravèrent encore les événements de 1815. Il conserva toutefois sa place au trésor; mais ayant un jour entendu parler le prince Léopold, fils du roi, de son *Histoire des révolutions de Naples*, et du désir qu'il avait de la lire, Coco, épouvanté de cette demande, perdit complétement la raison, et ne la recouvra plus. Il brûla tous ses manuscrits. On doit surtout regretter la perte d'un ouvrage, dans lequel il cherchait à prouver que les œuvres d'Homère ont une origine italienne. Après avoir végété près de 10 ans dans ce triste état, Coco mourut pauvre, le 13 décembre 1823.

**COCOLI** (Dominique), mathématicien, né à Brescia le 12 août 1747, se distingua de bonne heure par son goût pour les sciences. A la suppression des jésuites, il fut en 1774 nommé professeur de physique et de mathématiques au collége de sa ville natale, et remplit cette chaire pendant plus de 30 ans. En 1783 un prix double lui fut décerné par l'académie de Mantoue pour un mémoire sur la théorie des eaux ascendantes, et peu de temps après le sénat de Venise le nomma membre de la commission chargée de parer aux dégâts de la Brenta. A l'époque où un nouveau gouvernement fut introduit dans sa patrie, il fut employé à des fonctions où ses ta-

lents étaient nécessaires. Nommé en 1802 membre du collége des *Dotti*, et plus tard, en 1805, inspecteur général des eaux et chemins du royaume d'Italie, il mourut le 27 novembre 1812. On a de lui : *Elementi di geometria e trigonometria*, Brescia, 1777; *Elementi di statica*, ibid., 1779.

**COCONAS** (Annibal, comte de), fut un de ces gentilshommes piémontais qui, profitant de la faveur dont les Italiens jouissaient sous Catherine de Médicis, vint chercher fortune en France. Vaillant, mais cruel, Coconas se signala par d'horribles excès dans les massacres de la Saint-Barthélemi. Peu de temps avant la mort de Charles IX, il se forma une faction de seigneurs inquiets et remuants, qui prenaient le titre singulier de *politiques*, ou *malcontents*. Cette faction, dans laquelle étaient entrés le roi de Navarre, le prince de Condé, les Montmorenci et leurs partisans, cherchait à agir sous le nom du duc d'*Alençon*. Vain et léger, jaloux et présomptueux, cè prince, frère de Henri III qui régnait alors en Pologne, aspirait à commander les armées, et à se faire nommer lieutenant général du royaume. Il était excité dans ses désirs ambitieux par Joseph Boniface, sieur de la Mole, et par le comte de Coconas, ses favoris. A cette époque, la galanterie entrait dans toutes les intrigues contre l'État. La Mole avait jusque dans le Louvre d'étroites liaisons avec Marguerite de Valois. Coconas était aimé de la duchesse de Nevers, femme de Ludovic de Gonzague. Le duc d'Alençon et le roi de Navarre, rivaux amis, se disputaient la conquête de Mme de Sauve, coquette adroite, qui captivait les cœurs sans donner le sien. C'était tantôt chez cette dame, tantôt chez la reine de Navarre que les *politiques* tenaient leurs conférences, et menaient de front les affaires de leur parti et leurs intrigues particulières; mais la reine Marguerite, inconstante et peu fixée dans ses projets, faisait quelquefois à Catherine, sa mère, des révélations importantes, et quelquefois aussi gardait le secret sur les complots des mécontents. Catherine, instruite que le roi de Navarre, le prince de Condé et le duc d'Alençon devaient quitter la cour, se réunir aux calvinistes et recommencer la guerre civile, faisait surveiller ces princes, et ils étaient, en quelque sorte, gardés à vue au milieu de la cour, qui était à St.-Germain. Ils résolurent de se faire enlever à main armée. Deux cents cavaliers, commandés par Guitry, se présentent, le mardi gras 1574, devant St.-Germain. La cour se croit menacée, le duc d'Alençon balance, et finit par refuser de partir. La Mole, voyant cette affaire prendre un mauvais tour, croit qu'il rachètera sa vie en dévoilant à Catherine ce qu'il n'était plus possible de lui cacher. Soudain, la cour alarmée se met en route pour Paris, à 2 heures après minuit. Cependant la Mole et Coconas furent arrêtés; les maréchaux de Cossé et de Montmorenci furent mis à la Bastille. Christophe de Thou, premier président du parlement, fut chargé d'instruire le procès des deux favoris. La Mole fut interrogé à Paris, et Coconas à Vincennes devant le roi. La Mole nia, et Coconas avoua tout. Ils eurent la tête tranchée sur la place de Grève, le 30 avril 1574. Deux ans après leur mémoire fut réhabilitée.

**COCQUARD** (François-Bernard), avocat au parlement de Bourgogne, né à Dijon le 4 janvier 1700, mort vers 1772, cultiva la poésie latine et la française, et mérita quelque estime dans sa profession. On a de lui : *Lettres où l'on fait voir que la profession d'avocat est la plus belle*, etc., Dijon, 1733, in-12; *Poésies diverses*, 1754, 2 vol. in-12.

**COCQUAULT** (Pierre), chanoine et official de l'Église de Reims, sa patrie, docteur en droit et conseiller au présidial, mort en 1645, a fait le dépouillement du cartulaire de son Église, et recueilli beaucoup d'extraits pour une *Histoire ecclésiastique et civile de Reims*. Ces manuscrits, conservés dans la bibliothèque de la ville, consistent en 5 vol. in-fol., et un in-4°. On a publié après la mort de l'auteur *Tableau chronologique de l'histoire*, Reims, 1650, in-4°.

**COCQUIUS** (Gisbert). *Voyez* **COCK**.

**CODDÆUS** ou **VAN DER CODDE** (Guillaume), orientaliste, né à Leyde à 1575, y fut nommé professeur d'hébreu en 1601, et privé de sa chaire en 1619 pour avoir refusé de souscrire les statuts du synode de Dordrecht; il mourut vers 1630. On cite de lui : *Notæ ad grammat. hebr. Martini Navarri Morentini*, Leyde, 1612, in-12; *Hoseas, propheta, hebr. et chald., cum duplici vers. lat. et commentar. hebr. Salom. Jarchi*, etc., ibid., 1621, in-4°; *Fragmenta comœdiar. Aristophanis*, ibid., 1625. — Ses trois frères, Jean, Adrien et Gisbert **VAN DER CODDE**, fondèrent à Rhinsbourg, village près de Leyde, une sorte de secte qui prit le nom de Rhinsbourgeois et de Collégiens. Lorsqu'ils étaient réunis, un d'eux lisait quelques chapitres du Nouveau Testament; après quoi le lecteur ou quelque autre faisait la prière; un troisième se levait ensuite, lisait un texte de la Bible, et faisait sur ce texte un discours ou commentaire : de nouveaux orateurs se succédant ainsi, les séances duraient souvent depuis le coucher du soleil jusqu'au lendemain. On trouve des détails sur cette secte dans l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim.

**CODDE** ou **CODDÆUS** (Pierre), oratorien, né à Amsterdam en 1648, fut nommé en 1688 archevêque de Sébaste et vicaire apostolique des Provinces-Unies. Accusé de partager les principes des jansénistes, il se rendit à Rome en 1700 pour se justifier. Mais après son départ ses ennemis firent instruire contre lui, et en 1704 un décret de l'inquisition condamna sa doctrine et le dépouilla de l'administration spirituelle des catholiques de Hollande. Il s'abstint dès lors de toute fonction, et mourut le 18 décembre 1710 à Utrecht. Le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759, contient un long article sur ce prélat avec la liste de ses ouvrages.

**CODINUS** ou **CODIN** (George), curopalate ou maître du palais sous les derniers empereurs grecs de Constantinople, survécut, dit-on, à la prise de cette ville par les Turcs en 1453. Il reste de lui différents ouvrages sur les offices de la cour et de l'église patriarcale de Constantinople, et sur les antiquités, l'histoire et la description de cette ville. Les premiers ont été publiés en grec et en latin, avec des notes, par le P. Goar, Paris, 1648, in-fol., et les autres par Lambecius, ibid., 1655, in-fol. Ces 2 vol. font partie de la *Byzantine*.

**CODJA MUSTAPHA**, grand vizir de Bajazet II, parvenu à ce poste éminent par l'assassinat du prince Zizim, frère du sultan, fut décapité par l'ordre de Sélim, successeur de Bajazet, en 1512. Les historiens turcs lui

accordent de grands talents administratifs. Pendant son viziriat, qui ne dura qu'un an, il fit construire à Constantinople la mosquée qui porte son nom, et plusieurs autres établissements publics.

**CODOURY** (Aboul-Hoçein-Ahmed), célèbre docteur musulman, de la secte d'Abou-Hanyfeh, né l'an 367 de l'hégire, et mort en 428 (1037 de J. C.), est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit canon, la métaphysique et de quelques poésies. Ibn Khilcan parle avec éloge de son *Almokhtassar al Codoury* (abrégé de Codoury), et de ses *Traités de métaphysique*.

**CODRET** (Annibal), jésuite, né en 1525 à Sallenches, avait d'abord pratiqué la médecine. Après son entrée dans l'institut, il consacra sa vie à l'enseignement, et mourut à Avignon le 19 septembre 1599. On lui doit : *Grammaticæ lat. institutio seu brevia quæd. istius ling. rudimenta,* Turin, 1670, in-8° ; cet ouvrage bien fait devint d'un usage général dans les colléges de la société ; il en existe beaucoup d'éditions.

**CODRIKA** (Panagioti ou Panagiotaki), agent diplomatique, né à Athènes vers 1760, fut d'abord attaché à Michel Soutzo, hospodar de Valachie, en qualité de premier secrétaire, puis il passa à l'ambassade de la Porte Ottomane à Vienne, et vint à Paris en 1797 avec le titre de premier drogman de l'ambassadeur Ali-Effendi. Il fut, pour cet ambassadeur, dans tous ses rapports avec le gouvernement, un interprète d'autant plus nécessaire qu'Ali-Effendi ne savait pas un mot de français. Mais il paraît qu'il abusa étrangement de cette ignorance dans les intérêts du gouvernement français, et que c'est par suite de cet abus que la Porte Ottomane ne fut point informée de beaucoup de circonstances importantes, notamment de l'expédition d'Égypte, qui se préparait ouvertement à cette époque et dont tout le monde connaissait le but. Ali-Effendi ayant reçu à cet égard de très-vifs reproches de sa cour, rejeta avec raison tous les torts sur son drogman ; et lorsqu'il retourna en Turquie, après la paix de 1801, Codrika, craignant le ressentiment du Grand Seigneur, resta à Paris. On ne peut pas douter que depuis longtemps il n'eût été gagné par le gouvernement français, dont il reçut pendant 20 ans un traitement annuel de 6,000 francs. On sent que toutes ces circonstances connues à Constantinople ne lui permirent jamais de retourner dans sa patrie. Il n'ignorait pas que sa condamnation à mort y avait été formellement prononcée, et que des ordres étaient donnés pour que cette condamnation fut exécutée même dans les pays étrangers. Codrika avait été informé que plusieurs agents du Grand Seigneur étaient venus pour cela à Paris, et qu'ils épiaient toutes ses démarches. Un jour, se voyant poursuivi de très-près, il ne leur échappa qu'en se réfugiant dans un mauvais lieu où il était connu, et dont on ferma aussitôt la porte aux impitoyables musulmans qui l'y poursuivaient pour l'égorger. Codrika ne quitta plus la France ; et, fortement recommandé à la police de Paris, il put y vivre en sûreté. Il est mort à Paris vers 1830. On a encore de lui : *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne,* Paris, 1803, in-8° ; *Observations sur le Voyage en Grèce de Bartholdy; Mémoire explicatif sur un passage ancien conservé par Hygin,* Paris, 1812, in-8°, etc.

**CODRINGTON** (Robert), écrivain anglais, né dans le comté de Glocester, en 1602, mort en 1665, est auteur des ouvrages suivants : *Vie de Robert, comte d'Essex,* Londres, 1640, in-4° ; *Collection de proverbes ; Vie d'Ésope,* en tête de l'édition des *Fables* du docteur Barlow. 1666, in-fol. ; des traductions de Quinte-Curce, de Justin, du traité français de la *Connaissance de Dieu* par Dumoulin, etc.

**CODRINGTON** (Christophe), de la famille du précédent, né en 1668, aux îles Barbades, dont son père était gouverneur, élevé à l'université d'Oxford, fit les campagnes de Flandre sous le roi Guillaume, s'y distingua, et fut, à la paix de Ryswyck, nommé gouverneur des îles Sous-le-Vent. Injustement accusé de procédés illégaux et violents dans l'exercice de ses fonctions, il donna sa démission en 1703, et se retira aux Barbades, où il mourut en 1710. Possesseur d'une grande fortune, il en légua une partie à la Société pour la propagation de l'Évangile, sous la condition de fonder aux Barbades un collége pour l'enseignement de la médecine, de la chirurgie et de la théologie ; il légua 10,000 liv. sterl., avec sa bibliothèque qui en valait 6,000, au collége d'All-Souls à Oxford. On a de lui quelques *Vers* à Sam. Garth, sur son poëme : *le Dispensaire.*

**CODRONCHI** (Jean-Baptiste), médecin, né à Imola vers 1560, y pratiqua son art avec succès. Il est peut-être le premier praticien qui ait dressé des tableaux des maladies régnantes ; du moins on ne connaît en ce genre aucun ouvrage antérieur à ses *Éphémérides* d'Imola pour 1602, qu'il fit imprimer à Bologne l'année suivante. C'est la description succincte de toutes les maladies qu'il avait observées. Parmi ses autres ouvrages qui sont assez nombreux, on distingue : *De morbis veneficis ac veneficiis lib. IV,* etc., Venise, 1595, in-8° ; *De vitiis vocis lib. II,* etc., Francfort, 1597, in-8° : c'est un traité du mécanisme de la parole : l'auteur y a joint une instruction sur l'art de faire des rapports juridiques, premier essai de médecine légale ; *De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, lib. II,* etc., Francfort, 1610, in-8° ; *De annis climactericis,* Bologne, 1620, in-8°. Les ouvrages de Codronchi, sans être exempts d'erreurs, ont presque tous le cachet de l'originalité et quelquefois celui du génie.

**CODRUS**, 17e et dernier roi d'Athènes, fils de Mélanthus, se dévoua pour son pays. Pendant la guerre avec les Héraclides, l'oracle ayant déclaré que le parti dont le roi succomberait aurait la victoire, il pénétra dans le camp ennemi sous l'habit d'un soldat, et fut tué. Après sa mort, arrivée vers l'an 1095 avant J. C., les Athéniens abolirent le gouvernement monarchique, et créèrent les *archontes.*

**CODRUS**, poëte latin, contemporain et ami de Virgile, n'est connu que par quelques vers de la 7e églogue. — Un autre poëte du même nom, vivant sous le règne de Domitien, avait écrit un poëme en l'honneur de Thésée, dont Juvénal ne donne pas une idée avantageuse.

**CODRUS URCEUS** (Antoine URCEO plus connu sous le nom de), célèbre littérateur, né le 14 août 1446 à Rubiera, près de Reggio, fit ses études sous d'excellents maîtres, et fut, à l'âge de 23 ans, appelé pour professer les humanités à Forli, avec un traitement plus considérable qu'aucun de ses prédécesseurs. Au nombre de ses

élèves était le fils de Pino, seigneur de Forli, qui voulut lui donner un logement dans son palais. Un jour qu'il travaillait de grand matin dans sa chambre, une étincelle tombée de sa lampe, sans qu'il l'aperçût, mit le feu à ses papiers accumulés sur sa table, et qui furent tous brûlés. Le chagrin que lui causa la perte d'un ouvrage intitulé : *Pastor*, qu'il venait de terminer, le mit dans une fureur inimaginable. Il vécut pendant six mois comme un fou, ne voulant voir personne; enfin il finit par s'apaiser, et revint prendre son appartement. La mort du seigneur de Forli ayant été le signal de troubles fâcheux, il attendit quelques mois si l'ordre se rétablirait enfin, mais voyant les factions de plus en plus animées, il se rendit à Bologne, où il professa la grammaire et l'éloquence avec un grand succès, jusqu'à sa mort en 1500. Il n'avait que 54 ans, et jouissait de l'estime de tous les savants, et même de l'affection de ses élèves, quoiqu'il fût quelquefois bizarre et sévère. Ses ouvrages ont été publiés sous ce titre : *Ant. Codri Urcei opera*, Bologne, 1502, in-fol. Cette 1re édition est fort rare; les suivantes, Venise, 1506, Paris, 1515, in-fol., et Bâle, 1540, in-4°, quoique aussi complètes, sont bien moins recherchées, ou, pour mieux dire, ne le sont que du petit nombre des vrais amateurs de la littérature latine. Les œuvres de Codrus consistent en *discours, lettres, silves, satires, églogues* et *épigrammes*. Sa *Vie* a été écrite par Barth. Bianchini, l'un de ses élèves, par Saint-Hyacinthe, *Mémoires littéraires*, etc.

**COEBERGER.** *Voyez* **KOEBERGER.**

**COECK.** *Voyez* **KOECK.**

**COEFFETEAU** (Nicolas), controversiste dominicain, né en 1574, à St.-Calais, dans le Maine, s'éleva par son mérite aux premières dignités de son ordre, fut nommé évêque de Dardanie, puis appelé au siége de Marseille en 1621, et mourut le 21 avril 1623. Ses ouvrages de controverse sont aujourd'hui sans intérêt; sa traduction de l'*Histoire de Florus*, réimprimée plusieurs fois, in-fol., était citée de son temps comme un des chefs-d'œuvre de la langue; mais c'est qu'alors elle n'en avait point en prose. On lui doit encore une traduction de l'*Argenis*, roman de Barclay, Paris, 1621, in-8°, avec le *Promenoir de la reine à Compiègne*. René le Masuyer, Parisien, publia en 1627 un ouvrage posthume de Coeffeteau, intitulé *la Marguerite chrétienne de Coeffeteau, hymne contenant la vie et le martyre de Ste. Catherine*, etc., in-8°.

**COEHORN** (Louis), général de brigade, baron d'empire, né à Strasbourg le 16 janvier 1771, entra, en 1783, comme volontaire, dans le régiment colonel-général-dragons, dont son père était mestre de camp. Passé sous-lieutenant au régiment d'Alsace, en 1784, il devint lieutenant en second le 22 septembre 1788, lieutenant en premier le 1er avril 1791, et enfin capitaine le 9 juin 1792, et fit comme tel les campagnes de 1792 et 1793 en Amérique. Obligé de revenir en France, à cause d'une maladie grave, il y servit comme simple soldat pendant six mois, et ne fut réintégré dans son grade qu'à la recommandation du général Hoche. En 1794, il fut employé comme capitaine adjoint aux adjudants généraux à l'armée des côtes de Brest, et passa, en la même qualité, avec l'adjudant général Decaen, à celle de Rhin-et-Moselle, au commencement de 1795. Après la campagne de Mayence, il fut nommé capitaine adjoint à l'adjudant général Montrichard, avec lequel il fit celle du Palatinat, et se distingua aux affaires de Pfedersheim et Lambsheim. Attaché, en 1796, au général de brigade Sainte-Suzanne. il se trouva aux combats de Mutterstadt et Oggersheim. et reprit ses fonctions auprès de l'adjudant général Decaen, lorsque celui-ci fut chargé de conduire l'avant-garde de la division Beaupuis. Le capitaine Coehorn se trouva à presque toutes les affaires qui eurent lieu pendant cette mémorable campagne, et combattit avec beaucoup de valeur à la bataille d'Ettingen et à celle de Langenbruck. Fait prisonnier de guerre et échangé le 9 mai 1797, il devint aide de camp du général Decaen, le 24 juin suivant, et passa, en 1798, à l'armée des côtes de Cherbourg. Employé, en 1799, à l'armée du Danube, sous le général Jourdan, il se distingua, le 22 mars, à l'affaire d'Oster-Ach, où il dégagea un bataillon de la 2e demi-brigade d'infanterie de ligne et une compagnie du 1er régiment de dragons, qui étaient sur le point d'être faits prisonniers. Il ne se conduisit pas avec moins de valeur à l'affaire de Liptingen, le 25 du même mois, et y fut blessé d'un coup de feu au pied gauche. Il fut fait adjudant général le 10 août de la même année, et reçut le commandement de la ligne du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Neubrisack. Dans toutes les affaires auxquelles il prit part, Coehorn montra un courage à toute épreuve. Il se trouva à la bataille d'Austerlitz, et fit la campagne de Prusse en 1806. Il fut cité honorablement, dans les rapports du maréchal Davoust pour sa belle conduite à la bataille d'Auerstadt, le 14 octobre, et fut dangereusement blessé au front par une balle dans un combat qui eut lieu quelque temps après dans les environs de Varsovie. Créé général de brigade, le 21 mars 1807, il fut chargé du commandement de la 3e brigade des grenadiers du maréchal Oudinot, et se fit remarquer au combat de Weichselmunde, près Dantzig. Il fut blessé d'une balle à la cuisse à la bataille de Friedland, passa, en 1808, à Dantzig, et fit la campagne d'Autriche, en 1809, sous les ordres du général Claparède. Le général Coehorn déploya la plus grande valeur dans l'affaire d'Ebersberg, où sa division, séparée momentanément du reste de l'armée, par suite de l'incendie du pont sur la Traun, eut à lutter pendant 3 heures et avec 4 pièces d'artillerie seulement contre 30,000 Autrichiens. Coehorn eut dans cette affaire un cheval tué sous lui. Il se trouva ensuite aux batailles d'Aspern, d'Essling et de Wagram, reçut plusieurs contusions dans cette dernière journée, fut créé commandant de la Légion d'honneur le 30 août de la même année, et baron d'empire peu de temps après. Il partit pour l'armée d'Espagne en 1811; mais arrivé à Pampelune, il y tomba malade, et fut obligé de se retirer dans ses foyers. Employé, en 1813, à la grande armée d'Allemagne, sous les ordres du maréchal Marmont, il prit part aux batailles de Lutzen et Bautzen, et eut la cuisse emportée par un boulet, le 18 octobre, à la bataille de Leipzig. Resté au pouvoir de l'ennemi, le brave Coehorn fut transporté à Leipzig, où il subit avec fermeté l'amputation qui lui fut faite, et mourut des suites de cette opération douloureuse le 29 du même mois.

**COELIUS RHODIGINUS** (Louis Celio **RICCHIERI**, plus connu sous le nom de), philologue, né vers 1460 à Rovigo, vint achever ses études en France, où il passa

plusieurs années. De retour dans sa patrie en 1491, il obtint une chaire de littérature qu'il perdit en 1504, et l'année suivante, il fut banni de Rovigo à perpétuité. Dans sa détresse il alla chercher un asile à Vicence, puis à Ferrare, d'où les guerres l'obligèrent de se rendre à Padoue, et pendant quelque temps il y donna des leçons particulières. François Ier le choisit en 1515 pour remplacer Calcondyle, à l'université de Milan. Rappelé dans sa patrie en 1523, il fut désigné pour aller à Venise complimenter le nouveau doge, André Gritti, sur son élection. Il mourut en 1525, du chagrin que lui causa la nouvelle de la captivité du roi François, son bienfaiteur. On lui doit, sous le titre d'*Antiq. lectiones*, un recueil assez confus de pensées et de traits qu'il avait tirés de différents auteurs. La plus rare édition est celle de Venise, Alde, 1516, in-fol.; mais la plus complète, celle de Bâle, 1550.

**COELLO**, *Coellius* (GASPARD), jésuite, né à Porto en 1531, fut envoyé au Japon, en 1571, y devint vice-provincial de la mission, et mourut le 7 mai 1590. On a de lui des lettres insérées dans les *Relations du Japon*, années 1575, 1582 et 1588 : elles ont été publiées en portugais, Évora, 1593, in-8°.

**COELLO** (ALONZO-SANCHEZ), célèbre peintre portugais, né en 1525, élève de Raphaël à Rome, et d'Antoine Moro en Espagne, fut, à la retraite de ce maître, nommé premier peintre de Philippe II. Logé au palais en grand seigneur, son appartement devint le rendez-vous de la famille royale, et les courtisans recherchèrent sa protection. Il ne fut pas moins favorisé des papes Grégoire XIII et Sixte V, des ducs de Florence et de Savoie, et de plusieurs autres fameux personnages du temps. Il mourut en 1590; Lopez de Véga fit son épitaphe. Coello a enrichi l'Escurial de plusieurs belles compositions, parmi lesquelles on distingue un *St. Ignace*. L'église de St.-Jérôme, à Madrid, possède de cet artiste *le Martyre de St. Sébastien*, où l'on voit le Christ, la Vierge, St. Bernard et St. François, et le Père éternel dans sa gloire. Philippe II, dans ses lettres, appelle Coello *le Titien portugais*.

**COELLO** (CLAUDE), peintre, de la même famille, né à Madrid en 1621, fut élève de Ricci, qu'il surpassa sous le rapport du coloris. Nommé peintre du roi en 1684, et deux ans après peintre du cabinet, il fut comblé par Charles II de témoignages de satisfaction ; mais ce prince ayant fait venir en 1691 Luc Giordano, pour peindre la voûte de l'Escurial, Coello fut tellement sensible à cette préférence, qu'il mourut de chagrin à Madrid, en 1693. On le regarde comme le dernier grand peintre qu'ait produit l'Espagne dans le 17e siècle. Parmi ses nombreux tableaux, son chef-d'œuvre est celui de la sacristie de l'Escurial, représentant *Charles II à genoux et entouré des principaux seigneurs de sa cour*. Les connaisseurs estiment encore son *Martyre de St. Étienne*, à Salamanque. Ses dessins au crayon et à la plume sont très-recherchés ; il a gravé trois estampes à l'eau-forte, dont un sujet pieux, et les portraits du roi et de la reine.

**COELMANS** (JACQUES), graveur au burin, né vers 1670, à Anvers, apprit la gravure de Corneille Vermeulen. Il était même déjà compté au nombre des bons graveurs d'Anvers, lorsqu'il fut appelé en Provence par M. Boyer d'Aguilles qui le chargea de graver sa riche collection de tableaux. Ce travail, mis au jour dès 1709, fut donné plus complet en 1744 ; il se compose de 118 pièces, dont les portraits forment la partie la plus intéressante. Toutes les planches sont exécutées au burin, dans un style pesant et peu harmonieux ; on leur reproche une teinte trop également noire ; un dessin trop incorrect dans le nu des figures, et trop peu de noblesse dans l'expression des têtes ; mais cet artiste a souvent le talent de cacher les nombreux défauts de ses estampes sous l'éclat d'un coloris vif et brillant. On a dit de lui avec raison que c'était un graveur-coloriste. Il mourut à Aix en 1735.

**COELN** (DANIEL-GEORGE-CONRAD DE), docteur et professeur en théologie, né à Arlinghausen, principauté de Lippe-Detmold, le 21 décembre 1788, se rendit en 1807 à l'université de Marbourg, qu'il quitta en 1809 pour aller à Tubingen étudier la théologie. Parvenu au doctorat en 1819, il fut l'année suivante nommé professeur à Breslau, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort le 17 février 1833. Cœln appartenait à l'école des protestants rationalistes, mais modérés, et ce fut un des plus chauds partisans de la réunion des Églises évangéliques. Outre quelques écrits dogmatiques ou de controverse, et de nombreux *Mémoires* dans les collections savantes, on a de lui : *de Joelis prophetæ ætate*, 1810 ; *Spicilegium observationum in Zephaniæ vaticinia*, Breslau, 1818, in-4° ; *Confessionum Melanchthonii et Zwinglii augustanarum capita graviora*, Breslau, 1830, in-4°.

**COEN** (JEAN-PETERSON), gouverneur des établissements hollandais aux Indes, né à Hoorn en 1587, passa de bonne heure dans les Indes, employé d'une maison de commerce, fut, en 1617, nommé gouverneur de Bantam dans l'île de Java, et quitta cette place en 1619 pour prendre la direction du comptoir de Batavia. Cet établissement ayant été détruit par un incendie, Coen rebâtit la ville actuelle de Batavia, l'une des plus considérables de l'Inde. Les besoins de la colonie l'obligèrent de repasser en Europe en 1623 ; de retour en 1627 à Batavia, il défendit cette ville avec succès contre le roi de Java, et y mourut en 1629.

**COENUS**, fils de Ptolémocratès, l'un des principaux officiers d'Alexandre le Grand, se distingua aux batailles d'Issus, d'Arbelles, et dans l'expédition de l'Inde. Lorsque les troupes du conquérant, parvenues au delà de l'Hyphasis, refusèrent d'aller plus avant, ce fut Cœnus qui harangua Alexandre au nom de l'armée. Il mourut quelque temps après, et le vainqueur de Porus lui fit de pompeuses funérailles.

**COEPION**, frère de Caton d'Utique. *Voyez* **CATON D'UTIQUE**.

**COEPOLLA** (BARTHÉLEMI), savant jurisconsulte, né à Vérone, professeur de droit à Padoue, fut créé comte palatin, et mourut en 1477. On a de lui quelques ouvrages, dont le plus connu et le plus estimé est le traité *De servitutibus*, souvent réimprimé : l'édition la plus récente est de Genève, 1759, in-4°, avec les additions de Titius.

**COËTIVY** (le sire **PRÉGENT** DE), amiral de France, descendait d'une ancienne famille de Bretagne. Il épousa, en 1441, Marie de Raiz, fille unique du maréchal de ce nom. Il avait été fait chevalier, 10 ans auparavant, par le comte du Maine, et s'était signalé dans les guerres con-

tre les Anglais. Il prend, dans un acte du 4 novembre 1436, les titres de conseiller, chambellan du roi, et gouverneur de la Rochelle. En 1432, il osa, avec Dubreuil, arrêter à Chinon, au milieu de la cour, le sire de la Trimouille, qui avait usurpé un grand ascendant sur le roi Charles VII, et s'était fait des ennemis de presque tous les courtisans. Ce favori, devenu importun au monarque lui-même, ayant voulu se défendre, reçut un coup de dague dans le ventre, et fut conduit, chargé de fers, à Montrésor, château appartenant à Dubreuil. Coëtivy et Dubreuil, sûrs de l'appui du comte du Maine, et du connétable de Richemont, se présentèrent devant le roi, et lui déclarèrent qu'ils n'avaient arrêté la Trimouille que pour le bien de l'État. Charles VII se montra d'abord incertain ; l'action hardie de Coëtivy lui paraissait un attentat à son autorité ; enfin, il approuva sa conduite. Coëtivy fut nommé amiral de France en 1439. Deux ans après, il acquit beaucoup de gloire au siége de Pontoise, et l'on attribua à ses conseils la prise de cette place sur les Anglais. En 1447, il commandait avec Dunois et le maréchal de Lohéac le siége du Mans, où les Anglais capitulèrent. En 1450, il eut une grande part à la bataille de Formigny, où 3,500 hommes défirent 7,000 Anglais, en tuèrent 3,000, et firent 1,400 prisonniers. Cette défaite acheva de ruiner leurs affaires en Normandie. Ils ne retenaient plus que Cherbourg. Coëtivy fut emporté devant cette place d'un coup de canon.

**COËTIVY** (Olivier de), frère du précédent et sénéchal de Guienne, en 1451, se trouva à la prise de Dieppe, par le maréchal de Rieux, en 1435. L'année suivante, il surprit la ville du Crotoy. En 1439, lorsque Charles VII chassait les Anglais des environs de Paris, Olivier de Coëtivy se distingua au siége de Brie-Comte-Robert, et fut nommé commandant de cette place. Il fut blessé la même année au siége de Meaux, et fut fait chevalier en 1450, après la bataille de Formigny. Deux ans après, étant sénéchal de Guienne, il commandait dans Bordeaux, lorsque le vieux Talbot entra dans cette ville, et le retint prisonnier avec la garnison. L'année suivante, il se signala au siége de Castillon, où Talbot fut tué.

**COËTIVY** (Guillaume de), autre frère de l'amiral, délivra le comte de Dunois, assiégé par Talbot dans Dieppe, en 1443. Cette ville, manquant de vivres, allait être obligée de se rendre, lorsque Coëtivy amena de Bretagne plusieurs barques chargées de blé, de vin et d'autres provisions ; ce qui donna le temps au Dauphin de venir faire lever le siége.

**COËTIVY** (Alain de), frère des précédents, fut successivement évêque de Dol, de Cornouilles, archevêque d'Avignon, et cardinal, etc. Il fut chargé de plusieurs négociations par la cour de Rome, et eut le titre de *légat à latere* en France et dans les pays voisins. Il mourut à Rome en 1474.

**COËTLOGON** (Alain-Emmanuel de), vice-amiral, né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, servit dans l'armée de terre, passa dans la marine en 1670, se distingua dans plusieurs occasions, entre autres aux combats de Bantry, en 1688, de la Hogue, en 1692, et de Velez-Malaga, en 1704. Il était parvenu au grade de chef d'escadre, lorsque à la mort de Château-Renaud, en 1716, il fut nommé vice-amiral. Mécontent du ministère, il prit le parti de se retirer, en 1727, au noviciat des jésuites de Paris. Quatre jours avant sa mort, arrivée le 7 juin 1730, on lui envoya le bâton de maréchal ; il répondit qu'une telle faveur l'aurait flatté autrefois, mais que, près de sortir du monde, il n'en voyait plus que le néant.

**COËTLOGON** (le comte de), officier supérieur de cavalerie, de la famille du précédent, émigra, rentra en France en 1807, et mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : *David*, poëme dont la 2e édition, dédiée à Louis XVIII, fut placée par l'université au nombre des livres qu'on peut donner en prix dans les colléges ; quelques *Tragédies, Bayard amoureux*, ou *les Lutins de Rambouillet*, poëme dédié au Dauphin.

**COËTLOGON** (Charles-Édouard de), ecclésiastique anglais, était fils d'un médecin français, connu par une *Histoire des arts et des sciences*. Il fut élevé à l'hôpital du Christ de Cambridge, prit ses degrés à l'université ; entra dans les ordres, et fut nommé l'un des desservants de la chapelle de Lock hospital, et devint plus tard recteur de Godstone et l'un des magistrats du comté de Surrey. Il est mort le 16 septembre 1820. C'était un strict calviniste et un prédicateur qui s'était acquis une grande réputation populaire. Ses principaux ouvrages sont : *Réflexions sur la mort de Louis XVI; Mélanges théologiques*, 6 vol. in-8° ; *Esquisses de la vie et du caractère de Moïse*, in-8° ; *Des avantages particuliers de la nation anglaise*, in 8° ; *le Temple de la vérité*, 3 vol. in-8°. On lui doit encore un grand nombre de sermons et de discours, et les oraisons funèbres de William Jones, de W. Romaine, de lady Smythe, et de W. Cadogan.

**COËTLOSQUET** (Jean-Gille de), évêque de Limoges, né à St.-Pol-de-Léon le 15 septembre 1700, se démit de son siége, lorsque en 1758 il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne. Ce prélat aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Nommé en 1761 successeur de l'abbé Sallier à l'Académie française, il répondit à quelqu'un qui le félicitait de son élection : « C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honneur appartient. » Il mourut à l'abbaye de Saint-Victor le 21 mars 1784. On ne connaît de lui que son *Discours de réception* à l'Académie, et la réponse qu'il fit comme directeur à Saint-Lambert.

**COËTLOSQUET** (Charles-Yves-César Cyr, comte de), lieutenant général, directeur général du personnel au ministère de la guerre, né à Morlaix, le 21 juillet 1783, entra fort jeune au service, et obtint, en 1813, le commandement du 8e régiment de hussards, avec lequel il avait fait la campagne de Russie. Devenu général de brigade dans la même année, il fut employé dans la division du général Pajol, et assista avec elle à la bataille de Montereau. Une attaque vigoureuse dirigée contre le plateau de Surville, avait décidé le prince de Wurtemberg à la retraite ; Napoléon fit soutenir cette attaque par deux bataillons de la vieille garde ; le général Pajol s'élança sur l'infanterie ennemie, qui tenait encore sur la route de Melun, et la culbuta dans le défilé. Le prince de Wurtemberg voulut opposer sa réserve à cette impétueuse attaque, mais le prince de Hohenlohe fut renversé d'un coup de feu, ses troupes rompues, l'encombrement devint affreux. Les Wurtembergeois, pour fuir plus vite, obstruèrent tous les débouchés de la ville, et ne purent s'écouler facilement par les ponts, mitraillés par deux bat-

teries de la garde que dirigeait le général Digeon ; ils essayèrent de détruire le pont de la Seine, mais la mine n'ayant fait qu'un entonnoir sur la clef, le général du Coëtlosquet, à la tête du 7e régiment des chasseurs à cheval, passa au galop, refoula les fuyards dans la ville, et y entra pêle-mêle avec eux. Chargé, au retour du roi, du commandement du département de la Nièvre, il fut presque aussitôt nommé commandant de la Légion d'honneur ; resta à Paris pendant les cent jours, et participa à toutes les tentatives qui furent faites en faveur de l'autorité royale. La bataille de Waterloo eut lieu, Louis XVIII rentra en France; le général Coëtlosquet, aussitôt après, fut chargé d'une mission dans l'Ouest, se rendit ensuite à Bordeaux, auprès du général Clausel, et fut nommé, le 8 septembre 1815, aide-major général de la garde royale. Élevé, le 25 avril 1821, au grade de lieutenant général, il fut appelé par le duc de Bellune à la direction du personnel du ministère de la guerre en 1822 ; il fut compris, l'année suivante, dans une promotion de 34 commandeurs de Saint-Louis ; il était conseiller d'État lors de la révolution de 1830. Coëtlosquet est mort à Paris au commencement de 1836.

**COEUR** (Jacques), né à Bourges, fils d'un orfèvre, acquit une fortune immense par le commerce et fut nommé par Charles VII maître de la monnaie de Bourges, puis son argentier, c'est-à-dire, contrôleur général des finances du royaume. Cette haute place ne l'empêcha pas de continuer son commerce ; ses relations s'étendirent dans toutes les parties du monde, et Cœur, le plus intelligent comme le plus actif de tous les négociants de son temps, faisait chaque année des profits si considérables, qu'il devint bientôt le plus riche particulier de l'Europe. L'un des ambassadeurs que Charles VII envoya à Lausanne en 1448 pour terminer le schisme de Félix V, Jacques Cœur, qui venait de prêter au roi 200,000 écus d'or pour conquérir la Normandie, fut accusé par Jeanne de Vendôme d'avoir empoisonné Agnès Sorel, dont il avait été l'exécuteur testamentaire. Il fut arrêté ; mais il se justifia, et son accusatrice fut condamnée à lui faire amende honorable. Cependant cette première attaque fut suivie d'une foule d'autres. On lui reprocha d'avoir altéré les monnaies, d'avoir exercé des concussions dans les provinces, d'avoir abusé du nom du roi pour extorquer des sommes considérables aux particuliers, etc., etc. Traduit devant une commission spéciale présidée par Chabannes, son ennemi le plus acharné, il fut condamné, en 1453, à payer 400,000 écus au trésor royal, indépendamment de la confiscation de ses biens, et au bannissement perpétuel ; mais le roi lui ordonna de se retirer dans le couvent des cordeliers de Beaucaire pour y demeurer en franchise. Jacques Cœur, aidé de l'un de ses commis, auquel il avait fait épouser une de ses nièces, s'échappa de cette prison et se rendit à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs. Étant tombé malade pendant la campagne, il débarqua à Chio, où il mourut en 1461, et fut enterré dans l'église des cordeliers de cette île. Bonamy a publié la *Vie* de Jacques Cœur, *Mémoires de l'Académie des inscriptions, XX;* c'est la source où puiseront à l'avenir tous les biographes de ce grand financier. Il avait composé des *Mémoires et instructions pour policer la maison du roi et tout le royaume.* On lui doit un calcul des revenus de la France, inséré dans *le Chevalier sans reproche* de J. Bouchet, dans *la Division du monde,* par Jacques Signet. Sous Louis XI, la famille de Jacques Cœur rentra dans ses biens ; le roi ordonna la révision de son procès ; mais le parlement ne prononça pas ; la contestation ne fut terminée que sous le règne de Charles VIII par une transaction entre J. de Chabannes et la veuve de Geoffroy, fils de Jacques Cœur.

**COFFEY** (Charles), acteur et auteur dramatique irlandais, mort en 1745, a composé 9 comédies, représentées et imprimées de 1729 à 1745, et la plupart impitoyablement sifflées ; mais s'il avait peu de talent, il possédait un mérite qu'Addison relève beaucoup dans un des premiers essais du *Spectateur,* le mérite de savoir être laid. Coffey, extrêmement contrefait, était le premier à rire de sa difformité. Il joua lui-même le rôle d'Ésope, dans une représentation qui fut donnée à Dublin, à son bénéfice. Nous ne citerons de ses comédies que *le Diable à payer,* ou *les Femmes métamorphosées,* et *le joyeux Savetier,* ou *la suite du Diable à payer.*

**COFFIN** (Charles), recteur de l'université, né à Buzanci près de Reims en 1676, vint achever ses études à Paris, devint professeur d'humanités au collége de Beauvais, et se fit connaître par des productions latines en vers et en prose. Sa réputation le fit nommer en 1712 principal du même collége, où il succéda au célèbre Rollin, son premier patron. 6 ans après, il fut élu recteur de l'université ; il eut une grande part à l'établissement de l'instruction gratuite, dont le cardinal de Richelieu avait eu le projet. Les fonds nécessaires furent faits sur le produit des postes et messageries, qui, comme on le sait, doivent leur origine à l'université. Coffin mourut le 20 juin 1749. Le *Recueil* complet de ses *OEuvres* a été publié par l'avocat Lenglet, 1755, 2 vol. in-12, avec l'éloge de l'auteur. Le premier contient ses *Harangues,* et le second ses *Poésies,* parmi lesquelles on distingue les *Hymnes* composés pour le Bréviaire de Paris, et qui ont été traduits en français avec celles de Santeuil. Son *Ode sur le vin de Champagne,* en réponse à celle de Grenan pour le *vin de Bourgogne,* a été traduite par le comte de Chavigney, 1825, in-4°.

**COFFINHAL DUBAIL** (Jean-Baptiste), né à Aurillac (Cantal), le 1er avril 1754, après avoir pendant quelque temps exercé la médecine, s'en dégoûta, et s'adonna à l'étude de la jurisprudence. Il était homme de loi à Paris quand la révolution se souilla par ses effrayants excès. Coffinhal fut nommé vice-président du tribunal révolutionnaire, créé le 11 mars 1793, et dévoila, à cette époque, une âme froidement atroce. Cet homme, naturellement sérieux, ajoutait l'ironie à la férocité, et se plaisait à lancer des sarcasmes aux malheureuses victimes qu'il venait de condamner à mort. L'extérieur de Coffinhal était extrêmement repoussant : il avait le teint jaune, un œil noir et dur, et des sourcils fort épais qui imprimaient la terreur dans l'âme de ceux qui comparaissaient à son redoutable tribunal. Le célèbre Lavoisier, condamné par lui à la peine capitale, demanda un sursis de quelques jours pour terminer un travail important. *La république n'a plus besoin de savants ni de chimistes,* lui répondit l'inexorable président. Ces mots épouvantables suffisent pour

peindre Coffinhal. Au 9 thermidor, il fut mis hors de la loi et enfermé à l'hôtel de ville avec Henriot, commandant de la garde nationale. Ayant eu une dispute avec lui, il le jeta par la fenêtre, et parvint à s'échapper d'entre les mains des soldats chargés de le garder. Il se cacha pendant deux jours dans l'île des Cygnes, mais la faim le contraignit d'en sortir. Il crut pouvoir se confier à un homme qu'il supposait son ami, mais celui-ci au lieu de le sauver alla le dénoncer à la justice, et le fit conduire à la Conciergerie. Le tribunal criminel ordinaire, après avoir reconnu l'identité de la personne, confirma le *mis hors la loi*, et Coffinhal, fut conduit à l'échafaud, le 28 juillet 1794.

**COFFINHAL DUNOYER** (Joseph), frère du précédent, né à Aurillac le 11 février 1757, avocat au conseil avant la révolution, en adopta également les principes, mais avec modération. Nommé l'un des juges du tribunal de cassation lors de sa création en 1791, il fit partie de la haute cour nationale qui condamna Babeuf à Vendôme en 1797. Devenu baron et maître des requêtes sous le gouvernement impérial, il remplit des missions importantes, et obtint la permission de changer le nom de Coffinhal, souillé par le souvenir de son frère, en celui de Dunoyer, qu'il porta jusqu'à sa mort, arrivée vers 1832. Le gouvernement de la restauration lui avait conservé ses titres, ses emplois, et il s'était donné à lui avec le même empressement et le même zèle qu'au gouvernement impérial.

**COGAN** (Thomas), médecin anglais, naquit le 8 février 1736, à Rowell, dans le Northamptonshire; il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut chargé de la direction de la congrégation presbytérienne à Amsterdam, où il se livra à l'étude de la médecine. Plus tard, il revint à Londres, où il fonda, avec le docteur Hawes, la Société royale d'humanité (*royal human Society*). Il retourna ensuite en Hollande, où il resta jusqu'à ce que la révolution française le força à revenir en Angleterre. Il mourut à Londres, le 2 février 1818. On a de lui : *Dissertatio de pathematum animi vi et modo agendi* (Lugd. Bat.), 1767, in-4°; *Mémoires sur la Société instituée à Amsterdam, en faveur des personnes noyées*, de 1761 à 1771, 1773, in-8°; *Voyage d'Utrecht à Francfort, en 1791 et 1792*, 2 vol., 1795, in-8°; *Œuvres du professeur Camper, etc.*, 1794, in-4°; *Traité philosophique sur les passions*, 1800, in-8°; *Traité de morale sur les passions*, 2 vol., 1807, in-8°; *Recherches théologiques sur l'excellence caractéristique du christianisme*, 5 vol., 1812, in-8°; *Vie et opinions de John Buncle*, *Lettres sur la doctrine de la dépravation héréditaire*.

**COGER** (François-Marie), professeur d'éloquence au collège Mazarin, recteur de l'ancienne université, né à Paris en 1723, s'était fait connaître par quelques harangues prononcées dans des occasions solennelles, et par quelques pièces de vers latins; mais sa réputation n'aurait jamais franchi le cercle de la littérature classique, s'il ne se fût attiré la haine de Voltaire en attaquant les soutiens de la nouvelle philosophie. Le *coge pecus* du philosophe de Ferney le rendit célèbre. Cet homme estimable mourut le 18 mai 1780. On ne citera de lui que son *Examen critique de l'éloge du Dauphin*, par Thomas, 1766, in-8°; et du *Bélisaire* de Marmontel, 1767, in-12.

**COGGESHALLE** (Ralph), savant religieux anglais, mort en 1228, est auteur de trois ouvrages publiés sur un manuscrit de l'abbaye de Saint-Victor, dans l'*Amplissima collectio* de DD. Martenne et Durand. Ce sont : *Chronicon terræ sanctæ*, ou *De expugnatione terræ sanctæ per Saladinum libellus*, cette chronique est d'autant plus importante, que l'auteur a été le témoin des événements qu'il raconte; *Chron. anglicanum ab anno 1066 ad annum 1200*; *Libellus de Motibus anglic. sub Johanne rege*.

**COGLIONI**. *Voyez* **COLEONI**.

**COGNATUS**. *Voyez* **COUSIN** (Gilbert).

**COGNOLATO** (Gaetan), chanoine et philologue italien, né à Padoue, le 7 août 1728, mort le 10 décembre 1802, dirigea pendant longtemps la célèbre école du séminaire. On a de lui : 6 *discours latins*, 1769; la *préface du Dictionnaire latin de Forcellini*, 1771, 4 vol. in-fol.; un *Mémoire* (en italien) *sur le territoire de Monselice et son église*, 1774, et quelques autres opuscules.

**COGOLIN** (Joseph CUERS, chevalier de), naquit à Toulon en 1702. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il quitta le petit collet pour entrer dans la marine où il parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Mais, pendant 18 ans, il eut à combattre une infirmité qui devait lui interdire tout succès dans cette carrière. Quoique d'une constitution robuste, il ne put jamais surmonter les atteintes du mal de mer. Une ophthalmie, qui faillit lui faire perdre la vue, le détermina à prendre sa retraite en 1744; il obtint en même temps la croix de Saint-Louis et une pension de 12,000 francs. Il accompagna à Berlin Maupertuis qui le fit admettre à l'Académie de cette ville. Il mourut le 1er janvier 1760. On a de lui : *Poëme en l'honneur du roi de Pologne*, traduit du latin du P. Boscowith, Nancy, 1754, in-8°; *l'Éducation, poëme en quatre discours*, Paris, 1757, in-8°.

**COGROSSI** (Charles-François), médecin, né vers 1680, à Crême, fut nommé professeur à l'académie de Padoue en 1710, et se fit une réputation assez étendue par ses écrits, dont les plus connus sont : *Della natura, effetti ed uso della corteccia del Perù*, etc., Crême, 1711, in-4°; *Nuova idea del male contagioso de buoi*, Milan, 1714, in-12; *De praxi medicâ promovendâ exercitatio præliminaris*, Crême, 1714, in-12.

**COHAUSEN** (Jean-Henri), médecin, né en 1665, à Hildelsheim, basse Saxe, exerça son art avec succès à Munster, mérita la confiance du prince évêque de cette ville, et mourut le 13 juillet 1750. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Neothea*, Osnabruck, 1716, in-8°, contre l'usage du thé; *Dissertatio satirica, physico-med-moralis, de pica nasi*, etc., Amsterdam, 1716, in-8°, contre l'usage du tabac; *Hermippus redivivus*, Francfort, 1742, in-8°; cette production singulière dans laquelle Cohausen appuie la méthode anciennement usitée pour ranimer les forces vitales dans l'âge caduc, a été traduit en anglais par Campbell, et sur la version anglaise en français par Laplace, Paris, 1789, 2 vol. in-8°.

**COHEN-ATTHAR** (Aboulmeny ben Abou nasr-Izraely-Harouny), médecin qui vivait au Caire vers le milieu du 12e siècle. Les écrivains arabes disent qu'il possédait de grandes connaissances sur la médecine, la pharmacie, la botanique et la chimie. On a de lui un bon ouvrage portant le titre de *Traité de la préparation des*

*médicaments*. Il paraît que Cohen-Atthar était juif d'origine. Plusieurs savants de cette nation, qui vivaient alors en Espagne, en Égypte et dans l'Orient, prenaient des noms arabes. Il a existé vers la même époque plusieurs auteurs arabes qui ont écrit sur la médecine, la chimie et la botanique, dont les uns ont porté séparément le nom de *Cohen*, et d'autres le nom d'*Atthar*. On pourrait les confondre, parce qu'ils sont peu connus. Le temps ne nous a pas transmis leurs ouvrages.

**COHON** (Anthyme-Denis), prédicateur, né en 1594, à Craon, dans l'Anjou, fut en crédit auprès des rois Louis XIII et Louis XIV, s'attacha au cardinal Mazarin, dont il partagea un instant la disgrâce, et mourut le 7 novembre 1670, évêque de Nîmes, où il avait introduit et doté les jésuites pour lutter avec plus d'avantage contre le parti protestant qui dominait alors dans ce diocèse. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de Louis XIII, et le *discours* d'usage pour le sacre de son successeur. On lui attribue en outre *Sentiments d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement, du 29 décembre 1651, contre le cardinal Mazarin*, in-8°.

**COHORN** (Menno, baron de), né aux environs de Leeuwarde, dans la Frise, en 1641, d'une famille distinguée, a mérité le surnom de *Vauban hollandais*. Son père, officier d'un rare mérite, lui inspira dès son enfance le goût de la science militaire; il avait à peine 16 ans que, déjà profondément instruit dans les mathématiques par les soins de son oncle Fullenius, professeur à Franeker, il entra au service avec le grade de capitaine. Il se fit remarquer en 1673 au siége de Maestricht, et se signala ensuite dans les sanglantes batailles de Seneffe, Cassel, St.-Denis et Fleurus. Il monta de grade en grade à celui de colonel des deux bataillons d'infanterie de Nassau-Frise. Dans la campagne de 1675, Cohorn, piqué de n'avoir point obtenu un régiment que le prince d'Orange lui avait promis, vint trouver Chamilli, alors gouverneur d'Audenarde. Il l'entretint d'un moyen sûr et prompt qu'il avait inventé pour passer les fossés des places, moyen qui venait d'avoir le plus grand succès au siége de Grave, où Cohorn avait transporté, à travers la Meuse, un bataillon entier sur la brèche d'un bastion sans contrescarpe, et dont la rivière seule défendait l'accès. Louvois fut consulté; Vauban appuya la demande de Cohorn, et donna des éloges à l'invention de son rival. La Hollande allait le perdre, lorsque le prince d'Orange, averti de ce projet, fit arrêter comme otages la femme de Cohorn et ses huit enfants. Ce moyen réussit: l'ingénieur hollandais retourna dans sa patrie, et le prince d'Orange l'y retint par des bienfaits. En 1682, Cohorn eut une discussion assez vive avec le capitaine Paën, excellent ingénieur, sur la fortification du pentagone, et il publia à Leeuwarde un mémoire in-fol., en hollandais, sur cette matière. Il appliqua avec succès sa théorie à la forteresse de Coeverden, dont il dirigea les ouvrages. Quand la guerre se fut rallumée entre la Hollande et la France en 1689, Cohorn se signala par de nouveaux exploits. On vit, au siége de Namur, Cohorn et Vauban opposés l'un à l'autre. Le premier défendait le fort Guillaume qu'il avait construit; il y commandait son propre régiment. Les deux armées attendaient avec impatience l'issue de cette lutte entre ces deux célèbres ingénieurs. Vauban fait placer des batteries sur les deux rives de la Sambre, tourmente l'intérieur par le ricochet et les bombes, enveloppe le fort, le sépare du château, l'isole et le réduit à ses propres forces. Cohorn furieux se défend encore, quoique ce fort fût ouvert par le canon, et malgré la désertion de ses troupes découragées; mais bientôt, blessé lui-même, et n'étant secondé que par 150 hommes, il est obligé de livrer son propre ouvrage, le 23 juin 1692. Au moment où, suivi du rhingrave, compagnon de sa défense, et de ses principaux officiers, il sortait de la place, Vauban s'approche, et les invite à partager son logement et sa table. Le rhingrave accepte; mais Cohorn lève les yeux sur son rival, les détourne aussitôt, et s'éloigne en silence. En 1695, il eut beaucoup de part à la prise de Namur, naguère fortifié par lui-même, et que Boufflers ne put défendre contre le prince d'Orange. La prise et la reprise de cette place firent voir quel génie différent animait Vauban et Cohorn. En 1702, Cohorn, nommé lieutenant général, fit une irruption en Flandre, et détruisit les lignes françaises de St.-Donat. Il publia la même année, en langue hollandaise, sa *Nouvelle manière de fortifier les places*, à Leeuwarde, in-fol., ouvrage classique, qui a été traduit en français sous ce titre: *Nouvelle Fortification, tant pour un terrain bas et humide, que sec et élevé*, etc., *traduit du flamand en français*, la Haye, 1706, 1711, 1713, in-8°. Dans la campagne de 1703, Cohorn fit plusieurs siéges, et continua d'appliquer son système de réduire les places en écrasant les ouvrages et en les inondant de projectiles. C'est par ce moyen qu'il força la place de Bonn à capituler dans l'espace de trois jours. Il rendit d'autres services dans cette mémorable campagne; mais il approchait du terme de sa carrière. Au commencement de l'année suivante, sollicité par Marlborough de se rendre à la Haye pour y concerter la suite des opérations militaires, il y alla, mais il y fut frappé d'une récidive d'apoplexie qui le mit au tombeau, le 17 mars 1704. Cohorn regardait comme son chef-d'œuvre la forteresse de Berg-op-Zoom, qui, jugée imprenable, se rendit cependant en 1747, au maréchal de Lowendal.

**COHORN** (Henri-Casimir baron de), fils du précédent, et l'héritier de ses connaissances et de ses talents, devint directeur des fortifications de la Hollande; mais, enclin à la misanthropie, il quitta de bonne heure le service, et mourut en 1756, dans un isolement complet. — La même famille, d'origine suédoise et d'une illustration fort antique, a fourni plusieurs branches, dont une établie dès le 14e siècle dans le comtat Venaissin, a produit un habile officier de marine, Joseph de Cohorn, mort en 1715, à Carpentras, sa ville natale, après s'être distingué en plusieurs occasions, et spécialement en 1664, à l'attaque de Gigerl en Barbarie, sous les ordres du duc de Beaufort.

**COIFFIER DE MORET** (Simon), littérateur, né en 1764, d'une famille honorable du Bourbonnais, embrassa l'état militaire à 16 ans, et obtint un brevet d'officier dans un régiment de dragons. Sorti de France à la révolution, il n'y rentra qu'après l'établissement du consulat. En 1814, il reçut la croix de Saint-Louis. Élu député par le département de l'Allier à la chambre de 1815, il fit partie de la commission chargée d'examiner le projet de loi sur les cours prévôtales. Quelque temps après, il

fut nommé recteur de l'académie d'Amiens, et mourut dans cette ville en 1826. On connaît de lui : *les Enfants des Vosges*, Paris, 1799, 2 vol. in-12; *le Pèlerin; le Cheveu*, Paris, 1808, 2 vol. in-12; *Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé*, ibid., 1814-1816, 2 vol. in-8° avec une carte.

**COIGNAC** (Joachim de), poëte français du 16e siècle, né vers 1520 à Châteauroux, dans le Berri. D'après les ouvrages qui nous restent de lui, on peut conjecturer qu'il avait embrassé les principes de la réforme religieuse. Il est également assez vraisemblable qu'il abandonna sa patrie à l'époque des troubles, pour se retirer dans le pays de Vaud où il vécut obscur. On place sa mort vers 1580. Les deux ouvrages de Coignac, devenus très-rares, sont recherchés des curieux : *le Bastion et rempart de chasteté à l'encontre de Cupidon et de ses armes, avec plusieurs épigrammes*, Lyon, 1550, in-16; *Tragédie de la déconfiture du géant Goliath*, Lausanne, sans date, in-8°.

**COIGNARD** (Jean-Baptiste), imprimeur, né à Paris en 1717. Son père, également imprimeur, avait été consul et syndic; il exerça lui même ces honorables fonctions de 1746 à 1751, et fut secrétaire du roi en 1752. Coignard fut le bienfaiteur des ouvriers imprimeurs de Paris. Il constitua une rente perpétuelle de 300 livres, pour former chaque année un prix de pareille somme à délivrer à l'auteur du discours latin, qui serait déclaré le meilleur au jugement de l'université. Coignard mourut à Paris le 31 octobre 1768.

**COIGNET** (Gille), peintre, né en 1530, à Anvers, fit avec Stella le voyage d'Italie, où, très-jeune encore, il s'acquit une réputation par les tableaux qu'il y exécuta dans différentes villes. De retour dans sa patrie, en 1561, il fut reçu à l'académie, et eut tant de vogue que, malgré son extrême facilité et la grande assiduité qu'il mettait au travail, il fut obligé de s'adjoindre Corneille Moleaner pour peindre le fond, le paysage et l'architecture de plusieurs de ses tableaux. Ses compositions les plus connues sont des effets de lumière. — Coignet (Michel), probablement de la même famille, publia en 1581 un *Traité de la navigation*, et mourut à Anvers en 1623.

**COIGNET** (Horace), musicien, né à Lyon, en 1736, commença par être dessinateur pour une fabrique de sa ville natale, puis il se fit marchand brodeur, il apprit ensuite la musique vocale, avec le violon, et il s'exerça longtemps sur cet instrument. C'est lui qui a composé la musique du *Pygmalion* de J. J. Rousseau. Coignet s'inspira près de l'auteur, et sa composition a résisté aux efforts tentés pour la remplacer. Il obtint même, sans l'avoir recherché, un triomphe flatteur. Se trouvant à Paris au commencement de la révolution, il assistait à une représentation de *Pygmalion* avec une musique nouvelle. Elle déplut au public qui demanda celle de Coignet, sans se douter de sa présence, et obligea l'orchestre à l'exécuter. Le 27 janvier 1822, à l'ouverture du *Cercle des arts* de Paris, on lut la scène de *Pygmalion* avec une musique faite par M. Plantade; mais plusieurs connaisseurs ont paru donner la préférence à l'ancienne. Coignet a conservé, jusque dans un âge très-avancé, sa mémoire, sa présence d'esprit et ses qualités aimables. Il est mort à Lyon, le 29 août 1821.

**COIGNY** (François de FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, naquit le 16 mars 1670 en Normandie. Son père (Rob. Jean-Antoine, mort en 1704) était lieutenant général, directeur général de la cavalerie de France, et gouverneur de Barcelone. Le jeune comte de Coigny servit d'abord en Flandre, et ensuite sur le Rhin. Il emporta, l'épée à la main, un ouvrage avancé au siége de Landau. En 1733, Villars, plus qu'octogénaire, commandait en Italie les Français, les Espagnols et les Piémontais réunis contre les Impériaux. Il prit Milan, mais, accablé par l'âge, et se sentant défaillir, il remit le commandement au comte de Coigny, comme au plus ancien des lieutenants généraux. Le comte de Mercy, qui commandait les Impériaux, jugeant l'occasion favorable, vint attaquer les alliés dans les champs de Parme, le 29 juin. Les premiers feux de la bataille commencèrent à 11 heures du matin, et ne cessèrent qu'à 9 heures du soir. Le général Mercy avait été tué. Les Impériaux se retirèrent, abandonnant 8 à 9,000 morts ou blessés. Les généraux ennemis envoyèrent prier le comte de Coigny de faire enterrer les uns et de soigner les autres. L'armée alliée eut 500 officiers et 2,500 soldats tués ou blessés. L'ennemi perdit 3 drapeaux, et on lui fit un assez grand nombre de prisonniers. Coigny avait été légèrement blessé. La prise de Modène fut le premier fruit de la victoire. Cependant, le comte de Konigseck ayant rassemblé les débris de l'armée impériale, passa la Secchia, surprit dans son camp le lieutenant général de Broglie (depuis maréchal), et lui fit 3,000 prisonniers; mais Coigny, vif, entreprenant, avide de renommée, et aimé du soldat, répara bientôt cet échec. La victoire le suivit à Guastalla, le 19 septembre 1734. Les Impériaux vaincus, après avoir fait des prodiges de valeur, se retirèrent au delà du Pô, abandonnant le champ de bataille couvert de leurs morts. L'année suivante, Coigny eut le commandement de l'armée d'Allemagne. Le prince Eugène commandait les Impériaux. Il n'osa risquer une bataille, et toute la campagne se passa en manœuvres savantes. Les préliminaires de la paix furent signés à Vienne le 3 octobre de la même année, et la France obtint les duchés de Lorraine et de Bar. Le vainqueur de Parme et de Guastalla fut fait maréchal de France en 1741. Il était colonel général des dragons. Il commanda encore en Allemagne en 1743. Le comté de Coigny fut érigé en duché en 1747. Le maréchal, créé chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, mourut le 18 décembre 1759. Il avait eu pour secrétaire, pendant ses campagnes, l'auteur de l'*Art d'aimer*, Gentil Bernard.

**COIGNY** (Jean-Antoine-François de FRANQUETOT, marquis de), fils du précédent, né en 1702, lieutenant général, colonel général des dragons, servit avec distinction, surtout à l'attaque de Weissembourg et au combat d'Angenun en 1744, puis au siége de Mons et à la bataille de Raucoux. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Louis XV, lorsqu'un propos offensant, tenu au jeu à un prince légitimé, lui coûta la vie le 4 mars 1748. Le marquis de Coigny jouait avec le prince de Dombes, fils légitime du duc de Maine, et perdait beaucoup; il lui échappa de dire entre ses dents : *Il est plus heureux qu'un enfant légitime*. Une rencontre eut lieu aux flambeaux, Coigny fut tué sur la place.

**COIGNY** (Marie-François-Henri de FRANQUETOT, marquis, puis duc de), pair et maréchal de France, neveu du précédent, naquit à Paris le 28 mars 1737. Nommé en 1748 au gouvernement de Choisy, après la mort du marquis auquel il devait le jour, le jeune Coigny entra aux mousquetaires en 1752, et fut mestre de camp général de dragons en 1754. L'année suivante, il devint gouverneur et grand bailli d'épée à la place du maréchal son aïeul qui, en 1756, se démit aussi en sa faveur du titre de duc de Coigny. Brigadier de cavalerie dans la même année, 1755, il fut employé à l'armée d'Allemagne sous le maréchal d'Estrées en 1757, combattit à Hastenbeck, se trouva à la prise de Minden, à la conquête de l'électorat de Hanovre, sous le maréchal de Richelieu, aux batailles de Crevelt, Corback et Warbourg. Maréchal de camp en 1761, le duc de Coigny commanda plusieurs corps séparés en Allemagne pendant la campagne de cette année. Il se distingua surtout à l'affaire d'Oberens, une des plus remarquables de l'époque, et où périt le prince Henri de Brunswick. Il fut nommé gouverneur de la ville et citadelle de Cambrai en 1773, puis chevalier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit le 1er janvier 1777, premier écuyer du roi et lieutenant général le 1er mars 1780, enfin pair de France en 1787 par l'érection du duché de Coigny en pairie. Après avoir été bien vu de Louis XV, il le fut particulièrement de Louis XVI, et faisait partie de la société la plus intime de la reine Marie-Antoinette, où il offrait, comme à Paris, un modèle de la politesse et de la grâce de l'ancienne chevalerie. Le roi ayant été obligé en 1787 de faire de grands retranchements dans sa maison et dans ses écuries, le duc de Coigny y fut compris, ce qui produisit une sensation pénible dans toute la cour. Il donna la démission de sa charge de premier écuyer pour lui et pour son fils. Il signa, comme député de la noblesse du bailliage de Caen aux états généraux de 1789, toutes les protestations de la minorité de l'assemblée constituante. Sorti de France en 1791, il prit part à la campagne de l'armée des princes français, où il commandait la maison militaire du roi. Pendant l'émigration, il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques d'une haute importance, qu'il remplit avec un zèle digne de son dévouement à la famille des Bourbons. Ayant passé au service de Portugal, le duc de Coigny y parvint au grade de capitaine général équivalant à celui de maréchal de France. Rentré à la suite de Louis XVIII, qui, comme ses frères, faisait de lui le plus grand cas, il fut appelé à la pairie nouvelle le 4 juin 1814. Nommé, en janvier 1816, gouverneur des Invalides, et maréchal de France le 3 juillet de la même année, il fut choisi pour président de l'Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis. Il mourut le 18 mai 1821, à l'hôtel des Invalides, où il laissa de vifs regrets.

**COIGNY** (François-Marie-Casimir de FRANQUETOT, marquis de), fils du précédent, né en 1756, était colonel d'un régiment d'infanterie, lorsqu'il obtint, le 5 juin 1783, la charge de premier écuyer du roi en survivance de son père. Il avait fait les campagnes de la guerre d'Amérique, de 1780 à 1782. Le 4 septembre 1782, il fut nommé brigadier d'infanterie des armées du roi, et maréchal de camp le 9 mars 1788. Il est mort le 23 janvier 1816, ayant le grade de lieutenant général.

**COIGNY** (Auguste-Gabriel de FRANQUETOT, comte de), frère du dernier maréchal, naquit en 1740. Il fut fait lieutenant en second du mestre de camp général des dragons en 1758, mestre de camp du régiment de Bourbon-cavalerie en 1761, colonel des dragons de son nom en 1763, maréchal de camp en 1780, chevalier des ordres du roi en 1786, et chevalier d'honneur de Madame Élisabeth. Il avait obtenu le grade de lieutenant général, pour prendre rang le 1er janvier 1811. Il était depuis 1767 marié à Mlle Roissy, dont est née la duchesse de Fleury, plus connue sous le nom de comtesse Aimée de Coigny, et au sujet de laquelle André Chénier a composé sa plus belle élégie peut-être, *la Jeune Captive*. Le comte de Coigny, homme d'esprit, et faisant de jolies historiettes en prose et en vers, qu'il lisait fort agréablement, a laissé en manuscrit un tableau de la campagne d'Italie de 1733 et 1734. On y trouve un morceau dicté par les meilleurs et les plus nobles sentiments, qu'il avait adressé à son neveu, le marquis de Coigny, et au fils de celui-ci, sur le *devoir sacré* de se rendre digne de ses ancêtres, quand ils ont eu le bonheur de servir avec honneur et gloire leur pays.

**COIGNY** (Jean-Philippe de FRANQUETOT, chevalier de), second frère du maréchal, était né le 11 décembre 1743. Il devint chevalier de Malte en 1756, guidon des gendarmes de la garde en 1762, puis colonel et inspecteur du régiment de la Reine-dragons. Il obtint le grade de brigadier des dragons le 1er mars 1780, fut nommé maréchal de camp en 1784, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis dans la même année. Arrêté et détenu à la prison du Temple en juillet 1800, comme chargé d'une mission secrète de Monsieur, alors lieutenant général, et comme un des principaux agents de ce prince à Paris, il fut mis en liberté deux mois après. Il mourut en exil à Dusseldorf, vers 1806. Le chevalier de Coigny avait été aussi dans sa jeunesse un homme fort à la mode, un homme à bons mots et un courtisan en faveur.

**COIMBRE** (don Pierre, duc de), fils de Jean Ier, roi de Portugal, naquit en 1393. Il prit part à l'expédition dirigée en 1415, contre Ceuta, ville d'Afrique, expédition qui obtint l'approbation du roi, et à laquelle ce prince assista pour satisfaire les infants, ses fils, qui la lui avaient proposée. Le duc de Coimbre y fit preuve d'une haute bravoure. Quand la ville de Ceuta eut été prise, don Pèdre fut armé chevalier par le roi son père. A peine entré dans sa 22e année, le duc de Coimbre conçut la résolution de voyager pour connaître les différents peuples. Il visita successivement les États romains, la Turquie, l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne. Il avait mis 4 ans à faire tous ces voyages. Il en rapporta une mappemonde où le détroit de Magellan était désigné sous le nom de *Queue de dragon*, et le cap de Bonne-Espérance sous celui de *front d'Afrique*. Rentré en Portugal, il épousa (1429) dona Isabelle, fille aînée de don Jaime, comte d'Urial, et petite-fille de don Pèdre IV, roi d'Aragon. A la mort de son frère Édouard Ier, la régence fut donnée d'abord à la reine, mais le duc de Coimbre s'en empara bientôt. Il fut en même temps chargé par les États de veiller à l'éducation du jeune roi. Sous le gouvernement du régent, ce prince actif et vigilant, les affaires eurent bientôt pris une face nouvelle. Ce ne fut pas sans

peine qu'il obtint cet heureux résultat; car il avait des ennemis puissants. La reine, dépouillée de la régence, et ses frères qui longtemps y avaient aspiré, lui suscitaient partout de graves embarras; toujours il sut en triompher. Cependant la reine ayant fait armer le territoire de Crato où elle s'était retirée, le régent prit des mesures capables de maintenir l'ordre et la paix dans le royaume. Il fit à la hâte des levées de troupes, marcha lui-même à leur tête pour aller réduire son opiniâtre ennemie, et, par cette vigueur de conduite, il la força de s'éloigner du Portugal. Avant d'en venir à une telle extrémité, il lui avait fait dire plusieurs fois que, si elle voulait se tenir tranquille, il la traiterait avec tous les égards dus à son rang et à ses vertus. Don Pèdre avait dans le comte de Barcelos, son frère, un adversaire presque aussi dangereux que la reine même. Il lui fit des ouvertures qui amenèrent leur réconciliation. Vers cette époque, il fit épouser sa fille au jeune roi Alphonse V, mariage pour lequel il avait reçu les dispenses nécessaires du souverain pontife. Dans l'année 1442, son pouvoir fut exposé à de nouveaux dangers. Le roi de Castille, qui avait reçu Léonor l'ex-régente sous sa protection, le somma de remettre la régence à cette princesse, en le menaçant de l'y contraindre par la force. Don Pèdre prit avec ce monarque une attitude qui lui imposa, et il parvint à faire sa paix avec lui; en 1445, il fut affranchi de toute inquiétude du côté de la reine, par la mort de cette faible et malheureuse princesse. Il avait su, par la fermeté de son caractère et l'habileté de sa politique, procurer au Portugal une situation tranquille et prospère. Enfin le temps de la majorité du roi étant venu (1447), don Pèdre lui rendit compte de son administration. Alphonse V en fut si content qu'il pria son oncle de la garder encore quelque temps. Ces choses-là se refusent-elles? Mais cet événement, qui n'avait pourtant rien que d'heureux pour l'État, excita la jalousie d'une foule de seigneurs à la tête desquels on vit le comte de Barcelos, frère du duc de Coimbre. Dès lors on imagina tous les moyens possibles de nuire au régent dans l'esprit du jeune roi. On alla jusqu'à lui persuader que don Pèdre, dévoré d'ambition, aspirait au trône, et que le moment viendrait où il oserait tenter de l'en faire descendre. Bientôt le duc de Coimbre éprouva tant de contradictions et fut abreuvé de tant de dégoûts que, ne pouvant plus les supporter, il prit la résolution de se retirer à Coimbre. A peine fut-il parti, après avoir demandé et obtenu un acte par lequel le roi reconnaissait qu'il était content de son ministère, que vingt libelles circulèrent, dans lesquels on l'accusait d'avoir empoisonné le feu roi (Édouard), et la reine son épouse. De généreuses voix s'élevèrent pour le défendre. La calomnie prévalut. Ayant reçu du roi l'ordre de remettre toutes les armes qui étaient à Coimbre, don Pèdre lui fit répondre que, puisqu'il persistait à ne vouloir pas reconnaître son innocence, il le priait de lui laisser au moins les moyens de confondre ses ennemis. Il n'en fallut pas davantage au roi, pour se confirmer dans l'idée que son oncle méditait une révolte. Dès lors il témoigna ouvertement sa haine contre lui, et permit à son frère même (Ferdinand Ier, second duc de Bragance) de traverser son territoire, à la tête d'un corps de troupes. Don Pèdre, après avoir inutilement essayé toutes les voies de conciliation, pour détourner son frère de cette démarche violente, s'avança contre lui avec un petit nombre de soldats. Par sa seule apparition, il frappa de terreur et dispersa ceux du duc de Bragance. Ce malheureux événement décida la perte du duc de Coimbre. On arracha au roi un édit qui le déclarait rebelle et traître à sa patrie. Voyant qu'il n'avait plus de ménagements à garder, et que le roi ne croirait jamais à sa fidélité, il songea aux moyens de se défendre le plus longtemps possible. Il pourvut Coimbre de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siége. Informé par la reine, sa fille, qui avait inutilement cherché à dessiller les yeux du roi sur son compte, que la résolution était prise de mettre les troupes royales en mouvement le 5 mai 1449, il résolut de les prévenir, ne voulant pas s'exposer aux risques d'un siége. Il sortit de Coimbre, entouré de 1,000 chevaux et de 5,000 fantassins, tous gens déterminés à périr pour sa cause. Il se rendit d'abord au monastère de la Bataille. Après y avoir entendu le *Te Deum*, il visita les tombeaux de ses ancêtres, et dit en s'arrêtant devant celui qu'il avait fait construire pour lui-même : *Bientôt je l'habiterai;* et il marcha sur Santarem. L'armée royale parut (20 mai 1449); composée de 30,000 hommes, elle investit celle de l'infant, qui, malgré la défense la plus obstinée, fut obligée de fléchir. Au plus fort du combat, le duc de Coimbre reçut à la gorge un coup de flèche, qui termina sa vie et son infortune. Le roi, à l'instigation de ses conseillers, ne voulut pas d'abord que les restes du prince fussent inhumés; cependant, quatre jours après, ils le furent dans l'église d'Alverca. Don Pèdre, duc de Coimbre, a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers. On lui attribue l'invention de la guitare; mais peut-être n'a-t-il fait que la perfectionner.

**COINSI** (Gautier de), prieur de l'abbaye de Saint-Médard, né en 1177, à Amiens, mort en 1236, a laissé en manuscrit une traduction française rimée des *Miracles de Notre-Dame*, recueil des contes dévots écrits primitivement en latin par Hugues Farsi, Herman, Guibert de Nogent, etc., et l'augmenta de tout ce que la tradition put lui fournir de sujets analogues. Son manuscrit, dont la Bibliothèque royale à Paris possède plusieurs copies, est le sujet d'une *Dissertation* de Louis Racine, insérée dans le tome XVIII de l'Académie des inscriptions. Quelques-uns des contes de Gauthier de Coinsi ont été publiés par Legrand d'Aussi, dans son *Recueil de fabliaux*.

**COINTE** (Charles le), savant oratorien, né à Troyes en 1611, accompagna en Allemagne l'ambassadeur Servien, qu'il aida puissamment dans les négociations du traité de Munster, et après avoir été employé à quelques autres missions, fut appelé à Paris, où il termina sa vie en 1679, entouré de la considération des personnes de la plus haute distinction. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Annales ecclesiasticiæ Francorum*, Paris, 1665-1683, 8 vol. in-fol., depuis l'an 417 jusqu'en 845. Le 8e vol. a été publié par le P. Dubois, qui l'a fait précéder de la *Vie* de l'auteur en forme de préface. C'est un ouvrage très-savant, et qui sera toujours utilement consulté pour l'histoire des premiers temps de la monarchie.

**COINTE** (Gédéon le), né à Genève en 1714, pasteur, puis professeur de langue hébraïque, nommé bibliothécaire en 1767, mourut en 1782. On lui doit une tra-

duction française de la *Harangue de Démosthène sur les immunités*, 1750, in 8°; *Lettre sur le prix de la vie*, écrite à l'occasion de l'*Essai de philosophie morale*, inséré dans le *Journal britannique*, 1750; *Sermon sur la révocation de l'édit de Nantes*, et des *Sermons choisis*, publiés par son fils, 1785, 2 vol. in-8°.

**COINTE** (Jean-Louis le), militaire instruit, né en 1729 à Nîmes, servit dans l'infanterie, puis obtint une compagnie dans le régiment de Conti-cavalerie, fut admis à l'académie de sa ville natale, où il lut plusieurs *Dissertations*, dont l'une sur la *pêche de l'or* dans quelques rivières des Cévennes, a été publiée par Toussaint, *Observations sur la physique*, 1755, et les autres étaient encore en manuscrit à la publication de la *Bibliothèque historique de la France*, où l'on en trouve les titres. Mais le Cointe est principalement connu par les deux ouvrages suivants, qui sont estimés des gens de l'art : *Science des postes militaires*, etc., 1750, in-12; c'est un extrait fort bien fait de l'ouvrage de Clairac; *Commentaire sur la retraite des dix mille*, 1766, 2 vol. in-12.

**COINTUS, QUINTUS.** Voyez **COLUBER.**

**COINY** (Jacques-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, élève de Lebas, fit en 1788 le voyage d'Italie, où il passa 4 ans, uniquement occupé de perfectionner ses dispositions par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour à Paris, où il était déjà connu par sa belle suite d'estampes pour les *Fables de la Fontaine*, il grava plusieurs planches pour les éditions in-fol. d'Horace et de Racine, le *Voyage d'Égypte* de Denon, le *Voyage pittoresque de Constantinople* de Millius, etc. La gravure de la *Bataille de Marengo*, d'après le tableau de Lejeune, accrut encore sa réputation, et les amateurs concevaient de son talent mûri par l'âge et la réflexion les plus grandes espérances. Mais la fatigue que lui avait causée un rude travail acheva de ruiner sa santé, naturellement délicate, et il mourut le 28 mai 1809.

**COISLIN** (Pierre du CAMBOUST de), cardinal, né à Paris en 1636, fils de César, colonel général des Suisses, destiné à l'état ecclésiastique, fut dès l'âge de 7 ans pourvu de plusieurs bénéfices. Nommé en 1665 évêque d'Orléans, il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, le dota de plusieurs établissements charitables, et sut, après la révocation de l'édit de Nantes, le préserver de la persécution qui s'étendait, comme on le sait, sur plusieurs autres points de la France. Nommé grand aumônier en 1695, il reçut la même année le chapeau de cardinal, et mourut à Versailles le 5 février 1706.

**COISLIN** (Henri-Charles du CAMBOUST, duc de), neveu du précédent, évêque et prince de Metz, premier aumônier du roi, né à Paris en 1664, remplaça son frère Pierre, duc de Coislin, à l'Académie française en 1710, et fut, en 1726, nommé membre honoraire de l'Académie des inscriptions. Ses diocésains durent à ses soins d'utiles établissements et plusieurs fondations pieuses. Il eut avec la cour de Rome quelque démêlés au sujet de la bulle *Unigenitus*. Héritier de la précieuse bibliothèque du chancelier Séguier, il chargea le prélat de Montfaucon de dicter le *Catalogue* des manuscrits grecs, et légua cette vaste collection à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, d'où elle est parvenue à la Bibliothèque royale, à Paris. Ce prélat mourut en 1732.

**COITER** (Volcher), né à Groningue en 1534, montra de bonne heure un goût décidé pour la médecine, et cultiva l'anatomie avec autant de zèle que de succès. Il visita les plus célèbres universités de l'Italie et de la France. D'abord, il se rendit à Pise, attiré par la réputation de Gabriel Fallope, et suivit cet illustre professeur à Padoue. Après avoir profité des leçons d'Eustachi, à Rome, Coiter vint à Bologne, où il se livra tout entier à l'anatomie humaine et comparée, sous la direction d'Aranzi et d'Aldrovande. Il passa ensuite à Montpellier pour y entendre Rondelet, avec lequel il lia une étroite amitié. Appelé en 1569, par les magistrats de Nuremberg, en qualité de médecin-physicien, il abandonna bientôt ces fonctions pour celles de médecin de l'armée française, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée, selon Esson, en 1600, au camp de Jean Casimir, prince palatin; mais Rotermond, d'après le *Dictionnaire des savants Nurembergeois*, de G. A. Will, place sa mort au 5 juillet 1576, et Chalmot, dans son *Dictionnaire des Hollandais célèbres*, à l'an 1590. Coiter doit occuper une place très-distinguée parmi les médecins du 16e siècle. Il fut un des créateurs de l'anatomie pathologique, qui, de nos jours, est regardée avec raison comme une des bases de la science médicale. Il contribua puissamment aux progrès de la zoologie, et l'anatomie humaine lui est redevable de plusieurs découvertes. Il a répandu de grandes lumières sur l'ostéologie, et donné le premier des figures exactes des os du fœtus. Ces découvertes utiles, dont il a suffi d'indiquer les principales, se trouvent consignées dans les divers ouvrages de Coiter, qui sont : *De ossibus et cartilaginibus corporis tabulæ*, Bologne, 1566, in-fol.; un extrait de cet ouvrage, publié par Henri Eysson, 1659, in-12, a été recueilli dans la *Bibliothèque médicale* de Leclerc et Monget; *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ*, etc., Nuremberg, 1573, in-fol.; *Gabrielis Fallopii lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex diversis exemplaribus collectæ*, etc., ibid., 1575, in-fol.

**COKE** ou **COOKE** (sir Édouard), jurisconsulte anglais, né en 1549 à Mileham, au comté de Norfolk, élevé à l'université de Cambridge, ayant acquis une haute réputation comme avocat, devint successivement solliciteur de la reine Élisabeth en 1592, orateur de la chambre des communes, procureur général à peu près dans le même temps, enfin président (*chief justice*) de la cour des plaids communs en 1606, et premier juge du *banc du roi* en 1613. Toutefois ces hautes faveurs ne furent pas sans mélange de disgrâces; l'âpreté de son caractère et surtout l'envie, qui ne manque jamais de poursuivre le mérite, lui avaient suscité de nombreux ennemis, dont le plus actif fut le célèbre Bacon. Les affaires les plus mémorables qu'il fut chargé de poursuivre, et dans lesquelles il déploya une habileté et un talent qu'on est fâché de voir ternis par la rigidité de son humeur, sont celles du comte d'Essex et de sir W. Raleigh : sa conduite comme membre du conseil privé, dans l'information du procès des assassins de sir Thomas Overbury, fut plus mesurée, mais ne lui attira pas moins de sanglantes vexations; il s'était aliéné le favori Buckingham par sa vigoureuse opposition aux empiétements de la cour, et finit cependant par triompher de ses ennemis. Il mourut

dans ses terres au comté de Buckingham, en 1634, après s'être montré, jusque dans une extrême vieillesse, l'ardent défenseur des droits du peuple anglais. On a de ce magistrat : *Rapport de divers jugements rendus sur des cas nouveaux,* en 5 parties, 1660-1665 ; *Recueil des divers procédés dont se compose la partie pratique des lois,* 1614 ; *Institutes des lois d'Angleterre,* ouvrage divisé en 4 parties, dont la première parut en 1628, et les trois autres après la mort de l'auteur ; la 18e édit., Londres, 1823, 2 vol. in-8°, 1re partie, renferme des augmentations considérables de Hargrave et Butler ; pour compléter l'ouvrage, on y joint les deux autres parties, 1817, 4 volumes grand in-8°.

**COL DE VILLARS** (Élie), médecin, né en 1675 dans l'Angoumois, de parents protestants, acheva ses études à Paris, abjura, et, reçu docteur en 1713, fut bientôt pourvu d'une chaire de chirurgie et d'anatomie, devint successivement médecin du roi au Châtelet, médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu, doyen de la Faculté, et mourut le 26 juin 1747. On a de lui : *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine,* 1738, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un *Traité* sur les fractures et les luxations, par Poissonnier, 1748, in-12 ; *Dictionnaire français-latin des termes de médecine et de chirurgie, avec leur définition,* etc., un vol. in-12, 1740 et 1760 : c'est un extrait d'un lexique plus considérable auquel l'auteur travaillait depuis 30 ans, et qui n'a point été publié.

**COLALTO**, acteur de la Comédie-Italienne, y fut reçu en 1760 pour jouer les rôles de Pantalon. Il a composé pour ce théâtre plusieurs pièces ou plutôt des canevas, qu'il remplissait de verve, comme l'avaient fait avant lui, et souvent avec le plus grand succès, les acteurs de l'ancienne troupe italienne. Toutes ces pièces sont aujourd'hui complétement oubliées, à l'exception des *Trois Jumeaux vénitiens*, dont le fond seul appartient à Colalto, car le dialogue est d'Hèle et Cailhava. Cette pièce, imprimée en 1777, in-8°, est bien intriguée, pleine de situations originales et de vrai comique. L'auteur y jouait les trois rôles des jumeaux avec un grand talent. Colalto mourut le 5 juillet 1778.

**COLALTO** (Antoine). *Voyez* **COLLALTO**.

**COLANGELO** (François), oratorien, né à Naples le 25 novembre 1769, dut à ses talents son élévation au siége épiscopal de Castellamare, fut nommé président du conseil de l'instruction publique dans le royaume, et mourut le 15 janvier 1836. Il a laissé plusieurs opuscules littéraires recueillis en 2 vol. ; *Galilée proposé pour guide à la jeunesse ; Apologie de la religion chrétienne,* 2 vol. ; *Histoire des philosophes et mathématiciens napolitains,* 3 vol.

**COLARDEAU** ou **COLLARDEAU** (Julien), procureur du roi au présidial de Fontenay-le-Comte vers 1590, mort en 1669, est auteur des ouvrages suivants : *Larvina, satyricon in choreurum lascivias et personata tripudia,* Paris, 1619, in-8° : c'est (comme l'indique son titre) un poëme satirique contre les bals et mascarades ; *Tableaux des victoires de Louis XIII,* ibid., 1630, in-12 ; *Description du château de Richelieu,* in-8°. Ces deux derniers écrits sont également des poëmes. On trouve encore dans *le Sacrifice des Muses au cardinal de Richelieu,* par Bois-Robert, une *Ode* de Colardeau sur le vaisseau nommé *le Grand Armand.*

**COLARDEAU** (Charles-Pierre), poëte français, né à Janville, dans l'Orléanais, le 12 octobre 1732, montra de bonne heure un goût décidé pour la poésie française, qui lui fit négliger un peu l'étude des langues anciennes. Son début fut l'*Épître d'Héloïse à Abailard,* imitée de Pope. Peu de temps après il publia avec moins de succès, l'héroïde d'*Armide à Renaud,* dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. Après ces essais, Colardeau travailla pour le théâtre, et fit jouer successivement les tragédies d'*Astarbé,* 1758, de *Caliste,* 1760 ; cette dernière est une imitation de la pièce anglaise de Rowe : *la Belle pénitente.* Ces deux ouvrages prouvèrent plus de talent pour la versification que pour la composition dramatique et n'obtinrent qu'un succès passager. L'auteur avait encore moins de dispositions pour la comédie, si l'on en juge par *les Perfidies à la mode*, pièce en 5 actes, qui ne fut point représentée. Colardeau publia encore plusieurs autres poésies, fut nommé à l'Académie française en 1776, et mourut avant le jour de sa réception, le 7 avril de la même année. La Harpe le remplaça. Des mœurs douces, un caractère indulgent et ennemi de la satire, rendaient son commerce facile et sa société agréable. Ses *OEuvres* recueillies, Paris, 1779, 2 vol. in-8°, ont été réimprimées en 1811, 4 tom. in-18. Ses *OEuvres choisies* ont eu plusieurs éditions dans différents formats ; la plus belle est celle de Janet, 1824, in-8°.

**COLAS** (Jacques), ligueur, né à Montélimart vers le milieu du 16e siècle, fils d'un professeur en droit, suivit d'abord le barreau et devint vice-sénéchal du bailliage. Nommé député aux états de Blois, il embrassa les intérêts des princes de la maison de Lorraine ; et, à son retour en Dauphiné, abandonnant la magistrature pour le métier des armes, il leva un corps de 1,200 arquebusiers, et fit une guerre acharnée aux protestants. La Ligue crut devoir récompenser ses services et lui fit obtenir, par le crédit du duc de Mayenne, des lettres de noblesse, la charge de grand prévôt de France et plusieurs autres distinctions. Après la prise de la Fère, où il commandait, il passa au service de l'archiduc Albert, fut fait prisonnier à la bataille de Nieuport en 1600, et conduit à Ostende, où il mourut. L'historien de Thou représente Jacques Colas comme un homme audacieux, entreprenant, et ajoute qu'il était devenu redoutable au duc de Mayenne lui-même auteur de son élévation.

**COLAS** (Jean-François), appelé aussi *Guyenne,* du nom de sa mère, né à Orléans en 1702, entra chez les jésuites, qu'il quitta pour des raisons de santé, avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, devint chancelier de l'église royale de St.-Aignan, et mourut le 5 novembre 1772. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis, duc d'Orléans,* etc., Orléans, 1752, in-4° ; *Discours sur la Pucelle d'Orléans,* ibid., 1766 ; *le Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans*, Orléans, 1770, in-8°, écrit estimé.

**COLAS DE MANTOUE**, grammairien célèbre, enseignait l'éloquence latine aux jeunes Milanais pendant le règne de Galéaz Sforza, duc de Milan. Imbu des maximes de l'antiquité, il s'efforçait d'inspirer à ses écoliers les mœurs et les opinions républicaines. Il déclamait sans cesse contre la tyrannie ; il montrait comment la ruine des mœurs et des lois est la conséquence du gouverne-

ment des princes : et l'exemple de celui même sous lequel il vivait donnait du poids à ses leçons, car Galéaz Sforza, par ses débauches et ses cruautés, s'était rendu odieux à ses sujets ; on l'accusait d'avoir fait périr sa propre mère, et il y avait peu de gentilshommes à sa cour dont il n'eût attaqué l'honneur ou la fortune. Trois des écoliers de Colas de Mantoue, Jean-André Lampugnano, Charles Visconti et Jérôme Olgiato, avaient été particulièrement offensés par lui. Colas encouragea ces trois jeunes gens à délivrer leur patrie, et à venger leurs injures privées. Ils attaquèrent le duc le 26 décembre 1476, comme il entrait dans l'église de Saint-Étienne ; ils le tuèrent à coups de poignard au milieu de ses gardes ; mais le peuple, qu'ils croyaient avoir délivré, ne fit aucun mouvement en leur faveur. Lampugnano embarrassé dans les habits des femmes qui remplissaient l'église, fut immédiatement massacré ; les autres furent atteints dans leur fuite et livrés à un affreux supplice.

**COLASSE** (Pascal), maître de musique de la chapelle du roi de France, né à Paris en 1639, mort à Versailles en 1709, fut l'élève et le gendre de Lulli, qu'il imita servilement dans ses compositions. On a de lui 10 *opéras* complétement oubliés aujourd'hui, des *motets*, *cantates*, *stances*, etc., qui ont eu le même sort.

**COLAUD** (le comte Claude-Silvestre), général français, né à Briançon le 11 décembre 1754, était fils d'un négociant de cette ville qui transporta son commerce en Corse. Il s'engagea dans la légion de Lorraine, fut racheté par ses parents et s'engagea de nouveau dans un régiment de dragons. Né avec des dispositions réelles pour la profession des armes, il se fit bientôt remarquer de ses chefs, passa rapidement par tous les grades de sous-officier, et parvint en 1782 à l'emploi d'adjudant. Colaud exerça ses fonctions pendant plusieurs années ; et il devint capitaine en 1792, par suite des changements que la révolution apporta dans l'armée. Disitngué par Kellermann, il fut nommé son aide de camp, fit en cette qualité la campagne de 1792 contre les Prussiens, et devint bientôt après colonel du 20ᵉ régiment de chasseurs à cheval. Il commanda dans la Belgique sous Dumouriez, puis sous Dampierre, sur la frontière du Nord, où il se signala notamment dans la retraite de Famars, et à la bataille de Hondschoote où il fut blessé d'un biscaïen à la cuisse. Le grade de général de division fut la récompense de ce dernier exploit ; et Colaud fut d'abord employé en cette qualité à l'armée des Alpes, sous les ordres de Kellermann. Ce fut alors que, mis à la tête d'un corps de troupes par les commissaires de la Convention en mission dans cette contrée, il réduisit les ouvriers de Toulon révoltés. Employé aussitôt après à l'armée de Sambre-et-Meuse, il contribua aux premiers succès de la campagne de 1796 et couvrit ensuite la retraite avec beaucoup de valeur. L'année suivante il eut le commandement de 4 divisions sous le général Hoche et forma le blocus de Mayence. Il alla ensuite prendre le commandement de la Belgique, et y apaisa la révolte de la Campine. Il servit en 1801 et 1802 à l'armée du Rhin, eut une grande part à la campagne de Hohenlinden sous Moreau, et manifesta pour ce général un dévouement qui nuisit à son crédit auprès du consul, devenu maître de la France. Colaud fut, comme l'on disait alors, absorbé dans le sénat, et il ne concourut plus qu'à quelques opérations de peu d'importance, entre autres à l'expédition d'Anvers en 1809. D'ailleurs, condamné au repos par l'âge et les blessures, il vécut dans la retraite. Il avait été créé comte de l'empire, grand officier de la Légion d'honneur. Louis XVIII le fit pair de France en 1814 ; mais Napoléon, qui n'avait pas oublié son opposition dans le sénat, ne le nomma pas à sa nouvelle chambre en 1815 ; ce qui eut pour Colaud l'avantage de le faire rentrer sans difficulté à celle de Louis XVIII après le second retour. Colaud mourut à Paris le 3 décembre 1819.

**COLAUD DE LA SALCETTE** (Jean-Baptiste), parent du précédent, naquit à Briançon en 1733. Il était chanoine de la cathédrale de Die en Dauphiné, lorsque le clergé de cette province le nomma député aux états généraux. Ami du nouvel ordre de choses, il ne tarda pas à faire éclater ses véritables sentiments et à se prononcer dans l'assemblée pour la réunion de son ordre au tiers état. Il fut nommé par le département de la Drôme, député à la Convention nationale, vota dans le procès de Louis XVI pour la détention jusqu'à la paix, le bannissement, et pour la mort en cas d'invasion. Le département des Hautes-Alpes, qui avait donné naissance au chanoine de Die, le nomma encore pour son représentant au conseil des Cinq-Cents. Il y siégea jusqu'en 1796, et mourut la même année d'une apoplexie foudroyante.

**COLAUD DE LA SALCETTE** (Joseph-Claude-Louis), né à Grenoble, le 29 décembre 1758. Il était conseiller au parlement de cette ville lorsque la révolution éclata, et quoiqu'il en eût adopté les principes, son esprit de modération autant que l'ombrageuse politique des hommes de 1792 le décida à s'éloigner des affaires publiques. Il sortit de l'obscurité dans laquelle il vivait, après la révolution du 18 brumaire, et se joignit à la députation chargée de féliciter le premier consul au nom du département de l'Isère. Admis avec ses compatriotes et confondu parmi eux, sa ressemblance avec le général Colaud, son frère, le fit remarquer par Bonaparte, qui le nomma immédiatement préfet du département de la Creuse. La Salcette passa 5 années dans cet emploi, et mérita l'estime et la reconnaissance de ses administrés. Appelé au corps législatif en 1807, il emporta dans la capitale tous les regrets de son département. Il fut réélu en 1813, et à l'époque de la restauration, il se retira dans ses foyers où il mourut peu de temps après.

**COLBATCH** (Jean), médecin anglais, membre du Collége de médecine de Londres, fut un véritable empirique dont les connaissances étaient loin d'égaler les prétentions. Il mourut en 1698, laissant plusieurs traités de médecine et de chirurgie et publiés sous ce titre : *A collection of tracts chirurgical and medical*, Londres, 1704, in-8°. Un de ces traités a été traduit en français, sous ce titre : *Dissertation sur le gui, remède spécifique pour les maladies convulsives*, Paris, 1729, in-12. Dans cet opuscule, il cherche à démontrer que le gui du chêne, malgré sa réputation, n'a pas d'autres propriétés que celui qui croît sur les autres arbres.

**COLBERT** (Jean-Baptiste), ministre et secrétaire d'État, contrôleur général des finances sous Louis XIV, né le 29 août 1619 à Reims, descendait d'une ancienne famille d'Écosse ; il montra dès sa jeunesse une rare apti-

tude pour les affaires, et s'occupait des moyens de faire fleurir le commerce à un âge où il ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour chargé de le protéger. Placé par Saint-Pouange, son parent, dans les bureaux du secrétaire d'État le Tellier, celui-ci le fit connaître au cardinal Mazarin, qui, devinant le mérite du jeune commis, le nomma son intendant. Colbert servit avec zèle les intérêts du premier ministre, et se prépara dans le silence à prendre part à l'administration du royaume. Il n'avait que 29 ans lorsqu'il fut nommé conseiller d'État. Il suivit son patron pendant les guerres de la Fronde, et fut chargé de toutes les dépenses faites pour le service de la cour. Lorsque Mazarin, poursuivi par la haine publique, se retira à Cologne, Colbert resta l'agent secret de la correspondance que le cardinal ne cessait point d'entretenir avec le conseil de la reine régente. Rentré en France, Mazarin récompensa la conduite prudente de Colbert, en l'admettant dans sa plus intime confidence, et en le comblant de bienfaits, ainsi que sa famille. Il le nomma son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV, déjà décidé à gouverner par lui-même, se fit initier par Colbert dans la connaissance des affaires, puis le nomma intendant des finances. L'administration de Fouquet fut dévoilée au monarque; après la chute de ce surintendant, Colbert eut seul la direction des finances avec le titre de contrôleur général. Il avait à réparer les maux qu'avait amenés le règne orageux du faible Louis XIII, les opérations brillantes, mais forcées du cardinal de Richelieu, la longue querelle de la Fronde, le désordre complet des finances sous Mazarin. Le ministre ne négligea rien pour atteindre ce but. Chaque année de son administration fut signalée, soit par l'introduction de nouvelles manufactures, soit par le rétablissement et l'accroissement des anciennes; et afin de faciliter l'écoulement de leurs produits, il fit réparer les grandes routes, ouvrir de nouvelles communications, construire le canal de Languedoc, dresser les plans de celui de Bourgogne, ériger en ports francs Marseille et Dunkerque; il multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les importations et les exportations, créa des chambres d'assurance, donna de la considération au commerce, et fit comprendre aux nobles qu'ils pouvaient s'y livrer sans déshonneur. Lorsque Louis XIV eut ajouté aux attributions de Colbert le département de la marine, en 1669, ce ministre, ne trouvant dans les ports de l'État que de vieux vaisseaux que Mazarin y avait laissés pourrir, commença par en acheter et bientôt en fit construire. Le port de Rochefort fut, pour ainsi dire, créé de nouveau; quatre grands arsenaux maritimes furent construits à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Havre. Dès 1672, la France avait dans ses ports 40 vaisseaux de ligne et 40 frégates; et en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait jusqu'à 198 bâtiments de guerre et 166,000 hommes classés pour tous les services. Ce fut par les conseils de Colbert que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles, achevée en 1670. Les Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, d'architecture, furent successivement fondées (de 1663 à 1671) sous les auspices de ce grand ministre. Par ses soins l'Académie de peinture avait reçu une organisation nouvelle, et l'école fut établie. Il augmenta la Bibliothèque du roi et le Jardin des Plantes, fit bâtir l'Observatoire, y appela Huyghens et Cassini, envoya des astronomes et des physiciens à Cayenne pour y faire des observations, et fit commencer la méridienne qui traverse toute la France. Il contribua à l'embellissement de Paris par la construction de quais, de places publiques, de portes triomphales, des boulevards du nord, de la colonnade du Louvre et du jardin des Tuileries. Au sein des honneurs, avec une fortune qui s'élevait jusqu'à 10 millions, Colbert fut loin d'être heureux; il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités, par des jalousies : ce fut surtout la haine de Louvois qui lui attira ses plus cuisantes peines. Il mourut le 6 septembre 1683, épuisé de travail, rongé par les inquiétudes et le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présents, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir menaçait encore l'État. Le peuple, dont il avait été le plus zélé défenseur, le poursuivit dans son aveugle haine, troubla ses funérailles et voulut violer son cercueil. On fit circuler contre sa mémoire des épitaphes, des sonnets, des épigrammes, des chansons et des pamphlets dégoûtants (toutes ces pièces, au nombre de 100, ont été recueillies à Cologne, 1693, in-12). Il est cependant le seul ministre des finances qui, en France, ait conservé son emploi jusqu'à sa mort : c'est peut-être aussi celui qui connut le mieux cette maxime que les intérêts du peuple sont les véritables intérêts du souverain : il la mit en pratique avec une rare persévérance; et si Louis XIV obtint le titre de grand, c'est surtout à Colbert qu'il en est redevable. Quant à l'origine des 10 millions qui composaient sa fortune à l'époque de sa mort, il prouva que pendant 22 ans d'administration les appointements de ses places et les bienfaits du roi avaient pu lui donner les moyens de réunir un pareil avoir. Il existe aujourd'hui à la Bibliothèque du roi les *Mémoires et dépêches du cardinal Mazarin et de J. B. Colbert à M. le Tellier pendant le voyage de Bordeaux en* 1650, et les *Mémoires de J. B. Colbert*, 2 vol. manuscrits in-fol. La *Vie de J. B. Colbert,* imprimée à Cologne en 1695, in-12, est un libelle injurieux, qui est de Sandras de Courtilz. Le *Testament politique de J. B. Colbert*, publié à la Haye, 1694 et 1704, in-12, mauvaise copie de celui *du cardinal de Richelieu,* a été fabriqué par le même de Courtilz. L'*Éloge* de ce ministre fut mis au concours par l'Académie française en 1773, et le prix décerné à Necker. L'ouvrage où l'on trouve le meilleur résumé des faits et des jugements relatifs à Colbert, est celui de Montyon : *Particularités sur les ministres des finances.* Lemontey a lu en 1822, dans une séance de l'Académie française, une *Notice sur Colbert,* publiée dans la *Galerie française,* in-4°.

**COLBERT** (Charles), marquis de Croissy, frère du précédent, né à Paris en 1629, mort le 26 juillet 1696, fut successivement conseiller d'État, président au conseil supérieur d'Alsace, premier président au parlement de Metz, intendant de justice, ambassadeur en Angleterre, l'un des plénipotentiaires de France au congrès de Nimègue, et ministre secrétaire d'État en remplacement d'Arnauld de Pomponne. On a de lui des *Mémoires* sur l'Alsace, les trois évêchés et le Poitou; des *Lettres* concernant ses différentes missions diplomatiques, conservées manu-

scrites à la Bibliothèque du roi à Paris. Les lettres qui ont rapport au traité de Nimègue ont été imprimées avec celles du comte d'Avaux, la Haye, 1710, 3 vol. in-12.

**COLBERT** (Édouard-François), comte de Maulevrier, autre frère de J. B. Colbert, fut ministre d'État, chevalier des ordres du roi, lieutenant général des armées, gouverneur de Tournay, et mourut le 31 mai 1693.

**COLBERT** (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, fils aîné de J. B. Colbert, né à Paris en 1651, fut formé aux affaires par son père, qui obtint pour lui la survivance de sa charge de secrétaire d'État au département de la marine. Il commença à l'exercer seul en 1676 et donna tous ses soins à la prospérité de la marine et du commerce. Il s'embarqua sur la flotte que Louis XIV avait envoyée en 1684 devant Gênes pour bombarder cette ville, et ramena à Versailles le doge et les quatre sénateurs qui firent au roi toutes les soumissions que l'on exigeait d'eux. En 1688, il s'embarqua de nouveau sur la flotte destinée à combattre les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; il dirigea deux ans plus tard le nouvel armement qui eut lieu contre ces mêmes puissances, et mourut le 3 novembre 1690 d'une maladie de langueur.

**COLBERT** (Jacques-Nicolas), frère du précédent, né à Paris en 1654, entra dans l'état ecclésiastique, fut docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, archevêque de Rouen, membre de l'Académie française, de celle des inscriptions et belles-lettres, et mourut le 10 décembre 1707.

**COLBERT** (Antoine-Martin), frère des précédents, bailli de Malte, général des galères de cet ordre, et colonel du régiment de Champagne, mourut le 2 septembre 1689 d'une blessure reçue au combat de Valcourt.

**COLBERT** (Jules-Armand), 4e fils du grand Colbert, lieutenant général des armées du roi, mourut à Ulm en 1704, des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Hochstett.

**COLBERT** (Michel), parent des précédents, entra dans l'ordre des Prémontrés, puis en devint abbé général en 1670, et mourut à Paris le 29 mars 1702. On a de lui: *Lettres d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8°; *Lettre de consolations*, adressée à sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen.

**COLBERT**, duc d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, mort vers 1780, a traduit en français: *la Divine comédie de Dante*, Paris, 1796, in-8°. Cette traduction a été publiée par les soins de Sallior, qui l'avait revue. On croit que le duc d'Estouteville a travaillé avec Fréron à l'imitation en prose du 8e chant de l'*Adone* du cavalier Marini, publié sous le titre des *Vrais plaisirs, ou les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12, et réimprimé sous celui d'*Adonis*, poëme, 1775, in-8°.

**COLBERT** (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, fils de Ch. Colbert, marquis de Croissy, né à Paris le 14 septembre 1665, suivit comme son père la carrière diplomatique, fut ambassadeur en Portugal, en Danemark, en Angleterre, secrétaire et grand trésorier d'État, ministre des affaires étrangères en 1688, surintendant général des postes en 1699. Il ouvrit au conseil privé l'avis d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Malgré ses nombreux et importants services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. L'Académie des sciences l'admit au nombre de ses membres honoraires en 1718, et il mourut le 2 septembre 1746. On a de lui des *Mémoires* pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de Ryswyck jusqu'à la paix d'Utrecht, la Haye (Paris), 1756, 3 vol. in-12. « Ces *Mémoires*, dit Voltaire, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond; on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV; mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur; c'est la modération elle-même qui conduisait sa plume. » On trouve encore dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, année 1741, un autre écrit du marquis de Torcy, intitulé: *Relation de la Fontaine sans fond*, de Sablé, en Anjou.

**COLBERT** (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris le 11 juin 1667, embrassa l'état ecclésiastique, et fut conclaviste du cardinal de Furstemberg, lors de l'élection du pape Alexandre VIII. Nommé à l'évêché de Montpellier, en 1697, il travailla avec succès à la conversion des calvinistes, s'opposa, par plusieurs *Lettres pastorales et mandements*, à la bulle *Unigenitus*. Quelques-uns de ses écrits, recueillis en 3 vol. in-4°, 1740, furent condamnés à Rome. Ce prélat mourut le 8 avril 1738.

**COLBERT** (Auguste-Marie-François), de la famille des précédents, né à Paris, le 18 octobre 1777; jeune encore lorsque la révolution éclata, il alla chercher dans les camps la sécurité qu'on ne trouvait plus ailleurs. Il s'enrôla comme simple soldat dans les troupes de ligne, et devint en l'an IV aide de camp du général Grouchy. Il suivit en la même qualité le général Murat en Italie et en Égypte, déploya, dans cette dernière expédition, une bravoure à toute épreuve, et fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille de Salahieh; il suivit ensuite l'armée en Syrie, fut grièvement blessé au siége de Saint-Jean-d'Acre, et mérita, par sa bravoure, qu'on lui décernât des armes d'honneur. Il rentra en France avec Desaix, suivit ce général à l'armée d'Italie, et se montra si avantageusement à la célèbre bataille de Marengo, qu'il fut nommé immédiatement après, colonel du 10e de chasseurs à cheval. Nommé général de brigade durant la campagne de 1805, il fut chargé par l'empereur de porter au czar Alexandre l'ultimatum de la paix d'Austerlitz, et fut le premier officier français qui pénétra à Saint-Pétersbourg avec une mission diplomatique. Employé l'année suivante en Allemagne contre les Prussiens et les Russes, il eut une grande part au succès de la bataille d'Iéna, et fut cité avec éloge dans le bulletin qui rendit compte de cette action. En 1808, il fut destiné à faire partie de l'expédition d'Espagne, et se conduisit dans la péninsule avec une intrépidité rare contre l'armée de Castanos, qu'il mit plusieurs fois en déroute. Enfin, dans la journée du 3 janvier 1809, voulant s'assurer si la cavalerie pourrait tenir le terrain, il fit quelques pas en avant, et reçut une balle dans le front qui ne lui laissa que quelques instants de vie. Un décret impérial, qui n'a jamais reçu d'exécution, ordonna que la statue du général Colbert serait placée sur le pont de la Concorde, avec celles d'autres généraux tués sur le champ de bataille.

**COLBERT** (Édouard-Charles-Victorin de), contre-amiral, né en 1758, entra dans la marine en 1774, fit la guerre d'Amérique, d'où il rapporta la décoration de Cincinnatus, et fut nommé capitaine de vaisseau en 1791. Il émigra peu de temps après, fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, et se rendit à Quiberon. Échappé par miracle au désastre de cette journée, il gagna la Vendée, et devint aide de camp de Stofflet, ancien garde-chasse du comte Colbert-Maulevrier, son frère. Il passa ensuite en Amérique, revint en France en 1805, et lors de la restauration fut nommé capitaine des gardes du pavillon amiral. Député d'Eure-et-Loire à la chambre de 1815, il y vota constamment avec la majorité, et l'année suivante fut nommé contre-amiral. Mais à la réforme par l'ordonnance d'octobre 1818, il ne put supporter cette sorte de disgrâce, et mourut de chagrin le 2 février 1820.

**COLCHEN** (Jean-Victor, comte), pair de France, né à Metz le 6 novembre 1751, se destina de bonne heure à la carrière administrative. Nommé premier secrétaire, puis subdélégué des intendances de Pau et d'Auch, plus tard il devint chef de division au ministère des affaires étrangères. La révolution, qui l'avait trouvé dans cette place, l'y laissa. Nommé en 1800 préfet de la Moselle, il fit partie de la commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre. Ses talents et les services qu'il avait rendus dans les temps les plus difficiles furent récompensés en 1804 par sa nomination au sénat. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé pair en 1814. Ayant siégé pendant les cent jours, il n'y fut réintégré qu'en 1819, vota constamment avec le parti libéral, et mourut le 21 juillet 1830.

**COLCHESTER** (Charles ABBOT). *Voyez* **ABBOT.**

**COLDEN** (Cadwallader), médecin écossais, né en 1688, après avoir achevé ses études à Édimbourg, passa en Pensylvanie, et y exerça son état avec distinction. Il revint en Angleterre en 1715. Les troubles qui agitaient alors ce royaume le déterminèrent à retourner en Amérique, où il se fixa dans la province de New-York; il y acheta des terrains considérables qu'il mit en culture. En 1761, il fut nommé lieutenant-gouverneur de cette province, pendant l'absence du gouverneur Tryon, signala son administration par la fondation de plusieurs établissements de bienfaisance, et exerça cet emploi jusqu'en 1775. Il mourut l'année suivante, avec la douleur de voir un incendie consumer un quart de la ville de New-York quelques heures avant d'expirer. Colden était en liaison intime avec Franklin. Ses nombreux ouvrages sont un monument de son ardeur pour le travail et de la variété de ses connaissances; ils sont écrits en anglais; nous ne citerons que les suivants : *Histoire des maladies particulières à l'Amérique; Traité de la fièvre jaune* qui exerçait ses ravages à New-York en 1745; *Histoire des cinq nations Indiennes,* Londres, 1745; *Causes de la gravitation,* etc.

**COLDORÉ** (Julien de FONTENAI, dit), ainsi appelé parce qu'il portait au cou des chaînes d'or (distinction honorifique alors usitée), graveur en pierres fines, vivait sous le règne de Henri IV, dont il grava plusieurs fois le portrait en creux. Ces morceaux sont remarquables par leur parfaite ressemblance, ainsi que par le fini des détails; on les estime presque à l'égal des pierres antiques. Ce fut cet artiste qui eut l'honneur de graver le *portrait-modèle* de la reine Élisabeth d'Angleterre.

**COLE** (Guillaume), botaniste et théologien, né en 1626 à Adderbury, dans le comté d'Oxford, fut reçu bachelier ès arts dans l'université de cette ville en 1650, et alla ensuite à Putney, près de Londres, où il s'appliqua avec beaucoup de succès, à l'étude de la botanique. En 1660, il devint secrétaire du docteur Duppa, évêque de Winchester; mais cet emploi ne lui fit rien diminuer de son zèle pour l'avancement de la botanique. Ce savant mourut en 1662. On a de lui : *The art of simpling,* etc., c'est-à-dire, *l'Art d'herboriser, suivi de la Description d'un microscope,* Londres, 1656, in-12; *Adam in Eden :* c'est l'histoire des plantes, des jardins, des herbes et des fleurs; *l'Homme considéré suivant la théologie, la philosophie, l'anatomie, et comparé avec l'univers.*

**COLE** (Guillaume), médecin anglais, reçu docteur à Oxford en 1666, et qui pratiqua à Bristol, fut lié d'amitié avec Sydenham, qui lui paie un juste tribut de louange dans une dissertation épistolaire sur le traitement des petites véroles confluentes et l'affection hystérique. On a de lui les ouvrages suivants : *Cogitata de secretione animali,* Oxford, 1674, in-12; *Practical-essay, concerning the late frequenty of appoplexis,* Oxford, 1689, in-8°; Londres, 1695, in-8°; *Novæ hypotheseos, ad explicanda febrium intermittentium symptomata et typos excogitatæ, hypotyposis,* Londres, 1693, in-8°; Amsterdam, 1698, in-8°; *Disquisitio de perspirationis insensibilis materiâ et peragendi ratione,* Londres, 1702, in-8°.

**COLE** (Thomas), ministre dissident anglais, mort en 1707, fut principal du collége de Ste.-Marie à Oxford, et compta Locke au nombre de ses disciples. Expulsé comme non-conformiste, à la restauration, il vint s'établir à Londres, et devint un des professeurs de Pinners-Hall. On a de lui des *Discours sur la régénération, la foi, la pénitence, la religion chrétienne,* et d'autres ouvrages mystiques.

**COLE** (Thomas), ministre dissident de Glocester, vivait au commencement du 18e siècle, et fut en correspondance avec le botaniste Dillenius. Il avait formé un herbier, que dans un accès de ferveur religieuse il livra aux flammes comme une œuvre trop mondaine.

**COLE** (Charles Nalson), jurisconsulte anglais, naquit dans l'île d'Ély, en 1722; il fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, s'adonna à la jurisprudence, et devint archiviste de la corporation de l'Égalité de Bedford (*level corporation*), dont il publia des règlements sous le titre de : *Collection des lois qui forment la constitution de la corporation de l'Égalité, à Bedford,* 1760, in-8°. En 1772, Cole fit paraître une nouvelle édition de l'*Histoire des desséchements des marais, etc.,* de William Dugdale, 1762, in-fol. Cette édition avait été entreprise d'après les ordres de la corporation de Bedford; mais Richard Geast, second descendant de Dugdale, en voulut faire les frais. Cole publia ensuite les œuvres de Soane Jenyns, dont il avait été l'ami, 1790, 4 vol. in-12, avec une Vie de l'auteur. Cole est mort le 18 décembre 1804.

**COLEONI** (Barthélemi), capitaine ou condottiere italien du 15e siècle, né à Bergame, apprit le métier des armes à l'école de Sforza et de Braccio Montone, deux des plus fameux généraux de cette époque. Il entra d'abord au service des Vénitiens qui lui donnèrent le com-

mandement des troupes employées contre Philippe Visconti, duc de Milan, et après avoir remporté divers avantages sur ce prince ou ses lieutenants, il se mit à son service et lui fut très-utile contre les Vénitiens. Arrêté par ordre de Visconti, qui ne pouvait pas avoir une grande confiance dans sa fidélité, il ne sortit de prison qu'à la mort de ce prince en 1447, délivré par les Milanais, qui l'élurent leur général en chef. Il aida ses libérateurs à repousser les Français; mais dès l'année suivante il rentra au service des Vénitiens, qu'il abandonna de nouveau pour aider Fr. Sforce à se rendre maître de Milan, et revint prendre le commandement des armées vénitiennes, qu'il conserva cette fois pendant plus de 20 ans. Sur la fin de sa vie, on lui offrit de le mettre à la tête d'une expédition contre les Turcs; mais elle n'eut pas lieu. Coleoni mourut le 4 novembre 1475, laissant des richesses immenses qu'il partagea entre ses quatre filles, léguant en outre des sommes considérables à la ville de Bergame et même à la république de Venise, qui lui fit élever une statue équestre en bronze doré. Il est le premier qui ait donné des affûts aux canons et introduit l'usage de l'artillerie de campagne.

**COLER** (Jean), pasteur du Mecklembourg, né dans le 16e siècle, s'occupa très-utilement de l'agriculture et de l'économie rurale; il paraît être le premier qui ait présenté du maïs en Allemagne. Ses observations, sous la forme d'un calendrier, indiquent jour par jour les travaux du laboureur. Cet ouvrage (*Calendar. perpet. œconomicum*), imprimé pour la première fois en 1772, in-4°, a subi des changements et des augmentations dans les nombreuses réimpressions qui en ont été faites, et il a été inséré par l'auteur dans son grand traité d'économie domestique (*Œconomia oder Hausbuch*), Wittenberg, 1575, 1602, in-4°; 1632, in-fol. J. Coler mourut en 1639, dans un âge très-avancé. — Son petit-fils, nommé comme lui Jean, a publié : *Dissertatio de bombyce*, Giessen, 1665, in-4°.

**COLER** (Jean-Christophe), théologien, bibliographe, né en 1691, dans la Thuringe, fut ministre et prédicateur de la cour du duc de Saxe-Weimar, et mourut le 7 mars 1736. On a de lui entre autres ouvrages : *Histor. Gothofr. Arnoldi*, Wittenberg, 1718, in-8°; *Acta litter. acad. wittebergensis*, ibid., 1719, in-8°; *Bibliothèque théologique choisie* (en allemand), Leipzig, 1724-1736, 7 vol. in-8, publiée par cahiers; Coler n'a rédigé que les 36 premiers, les suivants sont de G. Ern. Bartholomei : *Anthologia, seu epist. varii argumenti*, Leipzig, 1725-1728, 6 cahiers formant un vol. in-8°; *Remarques importantes sur divers sujets de théologie, d'histoire naturelle, de critique et de littérature* (en allemand), ibid., 1734, in-8°; *Acta hist.-eccles.*, Weimar, 1744 et années suivantes, 120 cahiers in-8° : les 5 premiers sont de Coler, les autres appartiennent à G. C. Bartholomei jusqu'au numéro 96, et le surplus à J. Christian, son frère, conservateur de la bibliothèque ducale de Weimar.

**COLERIDGE** (Samuel TAYLOR), né à Bristol en 1770, se lia de bonne heure avec Southey, qui se trouvait alors au collége de Baliol, à Oxford. Enthousiaste de la liberté civile et religieuse, il forma de concert avec Southey et deux ou trois autres jeunes gens exaltés, le plan d'aller en Amérique fonder une société nouvelle, basée sur l'égalité de tous. On ne s'embarqua pas faute d'argent. En 1794, Coleridge se retira à Alforton dans le Somerset où il connut Woudsworth et devint son ami. Le suicide du jeune Chatterton lui dicta son premier essai poétique. En 1795, il publia quelques pamphlets contre le ministère, et fonda un journal hebdomadaire *le Watchman*. Sir Alexandre Ball, nommé gouverneur de Malte, l'emmena en qualité de secrétaire. A son retour, Coleridge, dont une pension du gouvernement assurait l'avenir, fit des cours publics sur Shakspeare et la poésie en général. Il est mort dans les derniers jours de février 1835. Outre des *Leçons sur Shakspeare* et des traductions du *Wallenstein* de Schiller, on cite de Coleridge *la Chute de Robespierre*, drame historique, 1794, in-8°; *Conciones ad populum*, 1795, in-8°; *Poëmes sur divers sujets*, 1796, in-8°, réimprimés en 1797, avec quelques pièces de Ch. Lamb. et de Ch. Lloyd; *le Watchmann*, 1796; ce sont des mélanges hebdomadaires, dont il a paru 10 numéros; *Tableau de la paix*, 1796; *Fragments de la solitude*, 1798, in-4°; *l'Ami*, collection d'essais, 1812, in-8°; *le Remords*, tragédie, 1813, in-8°.

**COLES** (de), poëte français, n'est connu que comme auteur d'un poëme satirique contre les femmes, intitulé : *l'Enfer de Cupidon*, Lyon, 1555, in-8°, édition très-rare; on en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, tome XI. Duverdier en a inséré un fragment dans la sienne.

**COLES** (Élisée), sténographe et grammairien, né vers 1640 dans le comté de Northampton, s'établit à Londres comme maître de langues, et commençait à jouir de quelque réputation lorsqu'une procédure criminelle, dans laquelle il fut impliqué, le força de s'expatrier. On ignore l'époque de sa mort. Ses principaux ouvrages sont un *Traité* de sténographie, 1674, in-8°, souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Londres, 1707, in-8°. On y trouve les règles fondamentales des méthodes et systèmes de tachygraphie, usités jusqu'alors. *Nolens, volens*, ou *Vous saurez le latin bon gré malgré*, ibid., 1675; *la Bible visible de la jeunesse*, avec 34 planches, suite de l'ouvrage précédent; *Dictionnaire anglais-latin et latin-anglais*, 1677, in-4°, 14e édition, Londres, 1742, in-8°.

**COLET** (Jean), théologien, né à Londres en 1466, voyagea en France et en Italie, se lia avec les hommes les plus célèbres de son temps, et de retour dans sa patrie fut reçu docteur à l'université d'Oxford, où il avait fait ses études. Il devint ensuite chanoine et doyen de Saint-Paul, fut accusé d'hérésie par les évêques, et faillit être condamné au supplice du feu. Il mourut en 1519. On a de lui, outre plusieurs *Sermons* : *Rudimenta grammatices*, etc., Londres, 1557, in-8°, pour l'usage de l'école du Christ qu'il avait fondée à la cathédrale de St.-Paul; *Absolutissimus de octo orationis partium constructione libellus*, Anvers, 1530, in-8°; *Épîtres à Érasme*, avec lequel il avait été lié intimement; ces *Épîtres* ou *Lettres* ont été imprimés en partie avec celles d'Érasme; *Commentaires* sur diverses parties des livres saints, et plusieurs ouvrages de théologie peu remarquables.

**COLET** ou **COLLET** (Claude), littérateur, né dans la Champagne, au 16e siècle, fut maître d'hôtel de la marquise de Nesle. Il a traduit de l'espagnol le 9e livre

d'*Amadis des Gaules*, l'*Histoire palladienne*, etc., Paris, 1555, in-fol., rare ; ibid., 1573, in-8° ; et composa l'*Oraison de Mars aux dames de la cour* (en rimes), Paris, 1544, in-4° : 2e édition augmentée, ibid., 1548, in-8°. Rigoley de Juvigny attribue à Colet une traduction de l'*Histoire Æthiopique* d'Héliodore, Paris, 1549, in-8° ; mais cette traduction n'est autre que celle d'Amyot ; il n'y a de Colet que des vers après l'avertissement, qui sont à la louange de l'auteur.

**COLETI** (Nicolas), ecclésiastique vénitien, né en 1680, mort en 1765, a publié une nouvelle édition de l'*Italia sacra* de Ferd. Ughelli, corrigée de beaucoup d'erreurs, et continuée de 1648, où se termine l'ouvrage d'Ughelli, jusqu'au 18e siècle. Cette édition, commencée en 1717, fut achevée en 1733, 10 vol. in-fol. Coleti a aussi travaillé à la nouvelle édition de la *Collection des conciles* du L. Labbe qu'il enrichit de notes, de remarques et additions estimées. On lui doit encore : *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4° ; *Monumenta ecclesiæ venetæ S.-Moïsis*, 1758, in-4°.

**COLETI** (Jean-Antoine), libraire, neveu du précédent, a publié avec le secours de son oncle le catalogue *Delle storie particol. delle città d'Italia*, Venise, 1779, in-4°. Il est en outre auteur des *Opuscules* suivants : *Oraison funèbre du pape Clément XIII* (en latin), Venise, 1769 ; *Oraison funèbre de Jérôme Zuccaro, grand chancelier* (en italien), ibid., 1772 ; *Gli versi di S. Gregorio Nazianzeno, sopra la carità, ridotti in verso sciolto.*

**COLETI** (Jean-Dominique), jésuite, frère de J.-Ant., né en 1727, fut missionnaire au Mexique, et mourut en 1798. On a de lui : *Dizionario storico-geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4° ; *Notæ et siglæ, quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, ibid., 1785, in-4°, avec des notes de Villoison. Il avait entrepris une nouvelle continuation de l'*Italia sacra*, restée inédite, ainsi que plusieurs *Dissertations* sur des monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc., et de nombreux matériaux pour une histoire du Mexique, et des missions faites dans ce pays.

**COLETI** (Jacques), autre jésuite, frère du précédent, mort en 1812, à 78 ans, a publié : *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, imprimée à Venise en 1780, et insérée dans les *Opuscoli Ferraresi ; de situ Stridonis, urbis natalis S. Hieronymi*, ib., 1784, in-4°. Il a travaillé aussi à la continuation de l'*Illyricum sacrum* de son confrère le P. Daniel Farlati.

**COLETTE** (Ste), réformatrice de l'ordre de Ste. Claire, née à Corbie (Picardie) en 1380, d'une famille dont le nom était *Boilet*, après la mort de ses parents, entra dans la congrégation des *béguines*, espèce de demi-religieuses qui vivaient du travail de leurs mains, puis chez les sœurs du tiers ordre de St.-François, qui n'étaient liées par aucun vœu, et se retira ensuite dans un ermitage dépendant de l'abbaye de Corbie. Elle sortit de cette retraite au bout de 2 ans pour entrer chez les religieuses de Ste.-Claire, et forma le dessein de rétablir la règle de cet ordre dans toute sa pureté primitive. Ses premières tentatives échouèrent dans les monastères de France, où elle fut regardée comme une visionnaire. Mais elle fut plus heureuse en Savoie. Il en résulta dans l'ordre une distinction entre les *clarisses* ou les *coletines* et les religieuses de Ste.-Claire, appelées *urbanistes* ; cet état dura jusqu'en 1517, que Léon X réunit ces branches, sous le titre général d'*observantines*. Ste. Colette mourut à Gand en 1446 ; béatifiée par le pape Sixte IV, elle ne fut canonisée jusqu'en 1807 par le pape Pie VII. Ce long retard dans sa canonisation venait de ce qu'elle avait reçu sa mission de réformatrice de l'antipape Pierre de Lune, que la France seule avait reconnu sous le nom de Benoit XIII. La *Vie* de cette sainte, écrite dans le temps par le père Devaux (*à Vallibus*), son confesseur, est imprimée dans le recueil de Bollandus, au 6 mars. Il en existe plusieurs autres.

**COLEY** (Henri), astrologue anglais, né à Oxford en 1633, était fils d'un tailleur ; mais ayant eu l'occasion de connaître l'astronome Leilly, il quitta l'aiguille pour l'astrolabe, se livra à toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire, et mourut en 1690. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Clavis astrologiæ elimata, or a Key to the whole art of astrology*, etc., Londres, 1675, in-8°.

**COLIGNI** (Gaspard de), premier du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bresse, accompagna Charles VIII dans l'expédition de Naples en 1494, et Louis XII à la conquête du Milanais ; il commanda un corps de troupes à la bataille d'Agnadel, un autre à la bataille de Marignan, sous François Ier, qui le créa maréchal de France, et lui donna le gouvernement de Champagne et de Picardie. Son mariage avec Louise de Montmorenci, sœur du connétable Anne, avait beaucoup contribué à son avancement. Il mourut à Acqs en 1522.

**COLIGNI** (Odet de), cardinal de Châtillon, fils aîné du précédent, frère de l'amiral et de Dandelot, né en 1515, reçut la pourpre en 1533 des mains de Clément VII, et fut successivement archevêque de Toulouse et évêque de Beauvais. La lecture de quelques écrits de Calvin, et surtout l'ascendant de Dandelot, son frère puîné, l'ayant déterminé à embrasser la réforme, il fut excommunié par Pie IV et rayé de la liste des cardinaux. Odet de Coligni épousa publiquement alors Élisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, où on la nommait indifféremment *madame la cardinale*, ou *la comtesse de Beauvais*. Odet avait pris ce titre de son évêché, qu'il continuait d'occuper, et parut même avec sa femme en habit de cardinal à la cérémonie de la majorité de Charles IX. Lorsque la guerre civile recommença, le cardinal de Châtillon assista à la bataille de St.-Denis, où, suivant Brantôme, il fit très-bien, et montra au monde qu'un noble et généreux cœur ne peut mentir ni faillir, en quelque lieu qu'il se trouve, ni en quelque habit qu'il soit. A la suite de cette journée, il fut décrété de prise de corps, et passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par la reine Élisabeth. Après la pacification de 1570, il se disposait à revenir en France lorsqu'il mourut à Hampton, le 14 février 1571, empoisonné par un de ses valets de chambre, qui fut arrêté peu de temps après à la Rochelle, et périt sur l'échafaud. La veuve du cardinal réclama son douaire, mais sa demande fut rejetée par arrêt du parlement de Paris, en 1604.

**COLIGNI** (Gaspard de), 2e du nom, frère du précédent, amiral de France, né le 16 février 1517 à Châtillon-sur-Loing, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fut armé chevalier, ainsi que son frère Dandelot, sur le champ de bataille de Cérisoles, par le comte

d'Enghien. Il contribua à la prise de Carignan, fut nommé colonel général de l'infanterie sous Henri II, amiral de France en 1552, et justifia cet avancement en 1554 à la journée de Renti, dont le succès lui était dû en grande partie, mais dont le duc de Guise s'attribua tout l'honneur. Ce fut le sujet de la rupture qui éclata entre les deux personnages. Plus tard, l'armée espagnole, commandée par le prince de Savoie, après plusieurs succès obtenus sur les troupes royales de Picardie, étant venue assiéger Saint-Quentin, l'amiral Coligni se jeta à la hâte dans cette place avec quelques hommes déterminés; mais il y fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'en payant 50,000 écus de rançon. Après la mort de Henri II, Coligni résigna successivement tous ses emplois, et se retira dans ses terres, où ses entretiens avec Dandelot et la lecture des livres de controverse l'amenèrent insensiblement à partager les opinions des protestants. Les premiers édits l'affligèrent d'autant plus qu'il en prévit les suites; et pour les détourner autant qu'il était en son pouvoir, il chercha à établir des colonies de réformés dans le nouveau monde. Lorsque ces mêmes édits prirent un caractère plus alarmant, il ne crut pas devoir refuser à ses coreligionnaires l'appui de son nom, qu'ils réclamèrent, et se chargea de remettre au roi un mémoire dont l'heureux résultat fut l'édit de 1562. Sur ces entrefaites le massacre de quelques protestants à Vassy par le duc de Guise ayant réveillé toutes les craintes des protestants, ils coururent aux armes et s'emparèrent d'Orléans; le prince de Condé et Coligni, qui s'étaient mis à leur tête, perdirent la bataille de Dreux contre ce même duc de Guise qui, poursuivant sa victoire, vint assiéger Orléans, et fut assassiné d'un coup de pistolet au moment de donner l'assaut à cette ville. Accusé d'avoir conseillé ce crime, Coligni s'en justifia par serment. La guerre civile ayant cessé quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567, l'amiral et le prince de Condé livrèrent la bataille de Saint-Denis contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, fatale aux calvinistes: Condé y perdit la vie, et Coligni demeura seul chargé de la direction du parti vaincu, qui le fut une seconde fois à Moncontour. Mais le duc d'Anjou, n'ayant pas profité de ce succès, laissa le temps à l'amiral de recevoir les secours qu'il attendait d'Allemagne. Bientôt un troisième traité de pacification fut conclu à Saint-Germain en 1570. Coligni vint à Paris, et reçut de la reine mère un accueil plus flatteur qu'il ne l'espérait; toutefois les marques d'affection qu'on lui prodiguait n'étaient que des embûches: un vendredi, l'amiral, sortant du conseil, un homme aposté par les Guise lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse, dont il fut blessé au bras gauche, et qui lui emporta l'index de la main droite. Le roi de Navarre (depuis Henri IV) et le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat. Charles IX, exercé à la dissimulation par sa mère, vint dans l'après-midi visiter l'amiral, lui témoigna son chagrin de cet événement, et jura que le coupable serait puni. C'était dans le temps même que se préparait l'horrible massacre, dit *la Saint-Barthélemi*. Le signal en ayant été donné, comme on sait, dans la nuit du 24 au 25 août, le duc de Guise, bien escorté, se dirigea vers la maison de Coligni, située rue Béthisy; la porte en fut enfoncée, et un nommé Besme ou Bême, après avoir porté plusieurs coups à l'amiral, le traîna par les pieds jusqu'à une fenêtre, et le jeta dans la cour où se trouvait le duc de Guise, qui eut l'infamie de frapper du pied son corps palpitant. Le cadavre, exposé pendant trois jours aux insultes de la populace, fut ensuite attaché par les pieds au gibet de Montfaucon, où Charles IX alla le voir.... Quelques serviteurs de Coligni allèrent détacher ses restes pendant la nuit et les transportèrent au tombeau de sa famille à Châtillon. Ils y étaient demeurés dans l'oubli jusqu'en 1786, que le marquis de Montesquiou-Fezenzac les obtint du duc de Luxembourg (devenu seigneur de Châtillon), et les fit transporter dans sa terre de Maupertuis, où ils furent déposés dans un sarcophage de marbre noir. Pendant la révolution, ce monument passa au musée de la rue des Petits-Augustins. On conserve à la Bibliothèque du roi à Paris les lettres et les négociations de l'amiral Coligni; d'autres pièces de lui sont insérées dans les *Mémoires de Condé*, et sa *Relation du siége de Saint-Quentin* a été imprimée plusieurs fois. Sa *Vie*, en latin, par J. de Serres, 1575, in-8°, Utrecht, 1664, in-12, a été traduite en français et reproduite sous le titre de *Mémoires de Coligni*, Paris, 1665, in-12. On a encore: *Discours sur l'amiral de Châtillon* (Coligni), par Brantôme; *Vie de l'amiral de Coligny*, par Sandras de Courtilz, Cologne (Amsterdam), 1686, 1691, in-12; *Vie de Coligni*, par Péran, mieux écrite que la précédente, et formant les tomes XV et XVI des *Vies des hommes illustres de la France*. De Paulmy, dans le 28e vol. de ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, a tracé une *Vie militaire* de ce célèbre amiral, extraite en grande partie de *Mémoires* écrits par lui-même. Il existe deux tragédies sur la mort de Coligni, par Chantelouve et d'Arnaud Baculard.

**COLIGNI** (FRANÇOIS DE), fils du précédent, né le 28 avril 1557, échappé au massacre de la Saint-Barthélemi, se réfugia d'abord à Genève, ensuite à Bâle, rentra en France, et se joignit aux mécontents commandés par le duc d'Alençon. A la paix qui suivit, la mémoire de l'amiral Coligni ayant été réhabilitée, son fils fut mis en possession de ses biens. Pendant les guerres de la Ligue, Coligni resta fidèle à Henri IV, qui le récompensa par le gouvernement du Rouergue et la place de colonel général de l'infanterie, que son père et son oncle avaient remplie. Plus tard il fut fait amiral de Guienne, et mourut en 1591.

**COLIGNI** (HENRI DE), fils du précédent, lui succéda dans la place d'amiral de Guienne, et fut tué au siége d'Ostende, en 1601, à l'âge de 20 ans.

**COLIGNI** (FRANÇOIS DE). *Voyez* DANDELOT.

**COLIGNI** (GASPARD III DE), fils de François, amiral de Guienne, né le 26 juillet 1584, fit ses premières armes en Hollande contre les Espagnols, et obtint ensuite la place de colonel général de l'infanterie. En 1622, ayant remis Aigues-Mortes au pouvoir du roi, il fut fait maréchal, et fit, avec des succès variés, les campagnes de 1630 en Savoie, de 1635, 1636 et 1638 en Flandre et en Picardie; il repassa en Piémont en 1639, revint en Flandre l'année suivante, et fut battu, en 1641, à la bataille de Marfée, par le comte de Soissons, qui paya la victoire de sa vie. Retiré du service après cette défaite, le maréchal de Châtillon mourut en 1646.

**COLIGNI** (Gaspard IV de), duc de Châtillon, lieutenant général des armées du roi, fils du précédent, abjura le calvinisme, et mourut le 8 février 1659, à l'âge de 34 ans, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton. Il laissa un fils, mort à l'âge de 17 ans, et en qui finit la postérité de l'amiral de Coligni.

**COLIGNI** (Jean de), lieutenant général, gouverneur d'Autun, de la branche de Saligni, embrassa le parti du prince de Condé pendant les guerres de la Fronde, obtint le commandement d'un corps de troupes envoyé par le roi en 1664, au secours de l'Empereur contre les Turcs, et mourut le 16 avril 1686. Il a laissé des *Mémoires*, dans lesquels il ne se montre ni aussi fidèle, ni aussi dévoué au prince de Condé qu'on pourrait le croire d'après le témoignage de Voltaire (Siècle de Louis XIV). Ces mémoires, très-brefs, qu'il écrivit sur les marges du missel de la chapelle, ont été publiés par Musset-Pathay, dans ses *Contes historiques*, Paris, 1826.

**COLIGNON** (François), graveur, né à Nancy vers 1610, élève de Callot, fit le voyage d'Italie, et s'établit à Rome, où l'on sait qu'il travailla en 1640. Il se lia pendant son séjour en Italie avec la Belle, et plus étroitement encore avec Cie. Silvestre, son compatriote, qui le fit venir à Paris, où il grava pour la collection de Beaulieu les *Vues des villes conquises par Louis XIV*. Il mourut en 1671, laissant un œuvre considérable et estimé. On distingue, parmi ses estampes, dont la touche est en général facile et légère, *la Bataille de Rocroi; les facétieuses Inventions d'amour; les Bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint; la Vue de Florence*, d'après la Belle, et celle du *château de Moyen*, nommé *la Qui-quengrogne*, d'après Callot, monument curieux de l'architecture du moyen âge. On voyait autrefois à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quelques figures en marbre d'un artiste de ce nom, dont l'existence paraît antérieure.

**COLIGNON** (Charles), médecin anglais, fils de Paul Colignon, de Hesse-Cassel, naquit à Londres en 1725, fut professeur d'anatomie et de médecine à Cambridge, et mourut en 1785. On a de lui plusieurs écrits relatifs à sa profession, des fragments de morale, et des poésies fort médiocres, recueillis en 1786, en 1 vol. in-4°, sous le titre d'*OEuvres mêlées*.

**COLIN** (Alexandre), célèbre statuaire, né en 1520 à Malines, fut appelé à Inspruck par l'empereur Ferdinand I^er^ pour achever le mausolée que ce prince faisait ériger en l'honneur de l'empereur Maximilien I^er^, son aïeul. Le monument devait être orné de 24 tableaux de marbre. Les frères Abel de Cologne en avaient déjà fait 4, et dans l'espace de 3 ans Colin acheva les 20 autres. Le monument fut terminé en 1566. Colin s'étant établi à Inspruck, l'Empereur et son fils, l'archiduc Ferdinand, souverain du Tyrol, le nommèrent leur statuaire. Outre les grands ouvrages dont il a orné la ville d'Inspruck, il exécuta, en 1577, les décorations pour le monument octogone que l'Empereur faisait élever sur une fontaine à Vienne. Cet artiste mourut le 17 août 1612. Son tombeau, que l'on voit encore à Inspruck, est orné d'un mausolée en marbre.

**COLIN** (Jacques), poëte, né à Auxerre, fut lecteur et secrétaire de François I^er^, et mourut dans la disgrâce en 1547. On lui doit quelques traductions en vers français du grec et du latin, telles que la *Description des armes d'Achille* (d'Homère), et le *Procès d'Ajax et d'Ulysse pour ces armes* (d'Ovide), Lyon, 1547, in-16, réimprimé dans un recueil de vers de différents auteurs, Lyon, 1540, in-16. L'abbé Goujet a inséré dans le tome XI, page 405 de sa *Bibliothèque française*, une petite pièce de Colin : *Dialogue entre Vénus et l'Amour*.

**COLIN** (Jean), bailli du comté de Beaufort dans le 16^e^ siècle, a laissé des traductions françaises de divers ouvrages d'Hérodien, Plutarque et Cicéron, imprimées de 1537 à 1558.

**COLIN** (Philibert), avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, né en 1507 à Chailly en Auxois, a publié: *Paradoxon de morosophiâ et sapiente stultitiâ*, Dijon, in-4°; *De majumâ festivitate*, etc., poëme, ibid., 1571, 1572, in-4°, opuscule très-rare.

**COLIN** (Sébastien), médecin à Fontenai-le-Comte, est auteur de *la Déclaration des abus et tromperies des apothicaires*, Tours, 1553, in-8°, qu'il publia sous le masque de Liset Benancios, anagramme de son nom. On a encore de lui des traductions (du grec et du latin) de différents traités de médecine, imprimés à Poitiers de 1556 à 1566.

**COLIN** (Antoine), apothicaire à Lyon vers le commencement du 17^e^ siècle, a donné la traduction française d'une des parties du Traité des plantes exotiques de l'Écluse, sous ce titre : *Histoire des drogues, épiceries, et de certains médicaments simples qui naissent ez Indes et en l'Amérique*, 1612-1619, 2 parties en 1 vol. in-8°.

**COLIN** (l'abbé), littérateur, concourut cinq fois pour les prix proposés par l'Académie française, et fut couronné trois fois, en 1705, 1714 et 1717. Ces discours sont imprimés à la suite de la traduction du *Traité de l'orateur* de Cicéron, 1737, in-12, avec un commentaire et des réflexions critiques. Il mourut en 1754, trésorier et vicaire perpétuel de l'église Notre-Dame de Paris. On lui attribue une *Vie de Marie de Lumague de Polaillon*, 1744, in-12.

**COLINES** (Simon de), célèbre imprimeur, né à Pont-de-Colines en Picardie, mort à Paris vers 1546, successeur de Henri Estienne, passe pour avoir introduit le premier, dans la typographie française, l'usage des caractères italiques, dont l'invention appartient à Alde Manuce. Outres les préfaces dont on suppose qu'il a enrichi plusieurs des belles éditions sorties de ses presses, on lui attribue : *Grammatographia*, Paris, 1541, ouvrage fort rare. R. Chaudière, son petit-fils, a publié le catalogue chronologique des éditions de Colines, Paris, 1548, in-8°; et Maittaire l'a inséré avec la vie de ce célèbre imprimeur dans le 1^er^ vol. de ses *Vitæ typographorum inter Parisienses*.

**COLINI.** *Voyez* **COLLINI.**

**COLINS** (Pierre de), littérateur, né en Belgique en 1560, mort en 1646 à Enghien, avait suivi la carrière des armes avant d'embrasser celle des lettres, et a donné : *Histoire des choses les plus mémorables advenues en Europe depuis l'an* 1130 *jusqu'à notre siècle*, Mons, 1634, in-4°; Tournai, 1648, in-4°. — Le comte de Colins-Mortagne, son arrière petit-fils, brilla à cour de Louis XIV, et mourut en 1720.

**COLLADO** (Louis), célèbre anatomiste espagnol, né

à Valence, remplit avec succès une chaire à l'université de cette ville, et fit plusieurs découvertes dans la science qu'il cultivait, notamment dans la structure de l'oreille. Soit modestie, soit orgueil, il refusa de partager avec Valles, 1er médecin de Philippe II, la charge de médecin de la reine Isabelle, et mourut après 1572. Il a publié : *In Galeni librum de ossibus commentarius,* Valence 1555, in-8° ; *Ex Hippocratis et Galeni monum. isagoge,* etc., 1661, in-8° ; *De indicationibus liber I,* 1572, in-8°.

**COLLADO** (Didace), dominicain espagnol, surintendant des missions aux îles Philippines, périt dans une tempête en 1638. Il a laissé plusieurs ouvrages utiles pour la connaissance des langues de la partie la plus orientale de l'Asie : *Ars gramm. japonicæ linguæ,* Rome, 1632, in-4° ; *Dictionarium sive thes. linguæ japonicæ compend.,* ibid., 1632, in-4° ; *Modus confitendi... pœnitent. japonensem,* ibid., 1632, in-4°. On lui doit encore une édition avec des notes de l'*Hist. ecclesiast. de los sucesos de la cristiandad de Japon,* etc., *por el P. H. Orfanel,* Madrid, 1632, in-4°.

**COLLADON** (Germain), docteur en droit, né à la Châtre, embrassa la religion protestante, et se rendit à Genève, où il fut chargé, avec Dorsières, de la confection du *Code civil et politique* publié en 1568 ; c'est sur un manuscrit trouvé par H. Estienne chez ce jurisconsulte, que fut imprimée l'édition du traité de saint Phébade contre les ariens, donnée par Th. de Bèze.

**COLLADON** (Nicolas), parent du précédent, devint, en 1564, recteur de l'académie de Genève, et 2 ans après succéda à Calvin comme professeur de théologie. La hardiesse de ses sermons lui attira, de la part du conseil souverain de Genève, quelques désagréments à la suite desquels il se retira à Lausanne, où il professa les belles-lettres. Il a publié quelques *sermons* et une *explication de l'Apocalypse ;* mais il est plus connu par sa traduction française d'un des principaux ouvrages de Bèze : *Traité de l'autorité des magistrats ou la punition des hérétiques,* Genève, 1560, in-8° ; cette traduction est plus recherchée que l'original latin.

**COLLADON** (David), fils de Germain, conseiller d'État, en 1604, a laissé en manuscrit des *Mémoires* sur l'histoire de Genève.

**COLLADON** (Isaïe), professeur de philosophie à Lausanne, puis à Genève vers la fin du 17e siècle, fut éditeur de plusieurs ouvrages de J. Godefroy.

**COLLADON** (Théodore), médecin, originaire de Bourges, a publié vers le commencement du 16e siècle : *Adversaria, seu comment. med. critici dialytici,* dont il a paru une 2e édition sous ce titre : *Sphalmata med.,* etc., Genève, 1680, in-8°.

**COLLAERT** (Adrien), dessinateur et graveur, naquit vers 1520 à Anvers. Après avoir appris dans sa patrie les principes de son art, il alla visiter les chefs-d'œuvre de l'Italie ; c'est là qu'il se forma cette grande manière de graver qui est le caractère distinctif de son talent. A son retour à Anvers, il publia successivement un grand nombre d'estampes. Les gravures de Collaert sont exécutées avec beaucoup de propreté ; mais on leur reproche un peu de sécheresse ; les masses de lumière sont rarement bien ménagées, et les ombres, également fortes partout, détruisent l'effet de l'ensemble. Ces défauts sont rachetés par une grande correction de dessin, et des figures pleines de caractère. Plusieurs des gravures de Collaert sont faites d'après ses propres compositions. Les *Annonciations,* l'*Isaac,* le *Samson,* le *St. Jean-Baptiste,* les *Bergers,* sont regardés comme les meilleures estampes de ce maître. Il mourut à Anvers en 1567.

**COLLAERT** (Jean), fils du précédent, né vers 1540, fut aussi graveur, et eut beaucoup de part aux ouvrages de son père. Il fit seul, d'après Rubens, plusieurs gravures estimées, et que l'on préfère même à celles d'Adrien.

**COLLALTO** (Antoine), mathématicien, né à Venise vers 1750, y professa les mathématiques et la physique avec la charge d'examinateur des aspirants pour la marine. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français, il fit un voyage en Angleterre pour observer les ports et les grands établissements maritimes, et recueillir aussi des matériaux pour l'ouvrage dont il s'occupait déjà sur les machines et leurs différentes applications. En 1805 il fut nommé professeur à l'école militaire de Paris, d'où il passa bientôt à la première chaire de mathématiques de l'université de Padoue ; il y mourut le 20 juillet 1820. Outre plusieurs *Mémoires* dans les *Actes* des diverses académies d'Italie, il a publié entre autres ouvrages relatifs à la science qu'il cultivait : l'*Identità del calcolo differenziale,* etc., Milan, 1802 ; *Geometria analitica a due e tre coordinate,* Padoue, 1809, plusieurs fois réimprimée, etc. Au moment de sa mort il mettait la dernière main à son ouvrage sur les *Instruments de mathématiques,* pour le faire imprimer.

**COLLANGES** (Gabriel de), mathématicien, né en 1524 à Tours (Auvergne), fut valet de chambre de Charles IX, et périt, quoique bon catholique, pendant les massacres de la Saint-Barthélemi, 1572, frappé par quelques envieux auxquels le désordre assurait l'impunité. Le plus connu de ses ouvrages (restés manuscrits pour la plupart et dont on trouve la liste dans Lacroix du Maine), est une traduction augmentée de la *Polygraphie et universelle écriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4° ; un certain Dominique Hottinga, Frison, la fit réimprimer sous son nom à Embden, 1620, in-4°, sans faire aucune mention de l'auteur ni du véritable traducteur.

**COLLANTES** (François), paysagiste célèbre, né à Madrid en 1599, fut élève de Nicolas Carducho. Quelques-unes de ses compositions prouvent qu'il aurait réussi dans l'histoire ; mais il se consacra plus spécialement au paysage, genre dans lequel il tient un des premiers rangs ; ses dessins à l'encre rouge sont très-recherchés. Il mourut dans sa patrie en 1656. Ses deux tableaux les plus estimés sont un *saint Jérôme* et la *Résurrection de la chair,* qu'on voit au palais de Buen-Retiro ; le Musée royal de Paris possède un tableau de cet artiste : *le Buisson ardent.*

**COLLART** (Antoine), prêtre de l'Oratoire, né au Châtelet, pays de Liége, en 1671, enseigna les humanités au collége de Thuin, et devint supérieur de ce collége, qu'il mit en grande réputation. En butte aux tracasseries de ses frères, il quitta son poste, fut envoyé à Boulogne où on lui confia la direction des religieuses annonciades. Il fut ensuite envoyé à Nevers, et mourut le 25 avril 1758.

**COLLAS** (le P.), l'un des derniers jésuites français missionnaires à la Chine, né vers 1730 à Thionville, avait professé les mathématiques à l'université de Pont-à-Mousson, et s'était fait connaître par plusieurs observations astronomiques publiées dans les journaux du temps. Arrivé à la Chine en 1767, il fut attaché au service de l'empereur comme mathématicien, et se livra à de savantes recherches, dont le résultat a grossi les divers volumes des *Mémoires sur les Chinois*. Il mourut à Pékin le 22 janvier 1781.

**COLLATINUS** (Lucius Tarquinius), Romain plus fameux par la situation pénible où le sort le plaça dans quelques circonstances que recommandable par ses qualités personnelles. Il était de la famille des Tarquins et mari de Lucrèce, dont la beauté et la vertu n'avaient point encore été connues au dehors de ses foyers domestiques, lorsque Collatinus eut l'imprudence de l'exposer aux regards de Sextius Tarquin. Après la mort tragique de son épouse, Collatinus devait être le premier à jurer l'expulsion des Tarquins. Il prêta ce serment. Brutus et lui furent les deux premiers consuls de Rome constituée en république. Lorsque Tarquin fit demander ses biens, Collatinus fut d'avis qu'on lui accordât sa demande, puisqu'elle semblait promettre qu'il renonçait à la pensée de recouvrer son trône à main armée. L'affaire fut portée devant le peuple, et le sentiment de Collatinus ne l'emporta, dit-on, que d'une voix sur celui de Brutus, qui lui était opposé. Lors de la conspiration de quelques jeunes Romains des principales familles contre la république naissante, trois fils d'une sœur de Collatinus étaient au nombre des conjurés. Collatinus se montra très-sensible à leur destinée. Lorsque les fils de Brutus eurent péri par ordre de leur père, Collatinus essaya de sauver ses neveux, et leur accorda un jour pour se justifier; mais le peuple, à la persuasion de Valérius Publicola, ordonna qu'eux et les autres conjurés seraient mis à mort le jour même. Collatinus s'était montré jusque-là plutôt partisan des Tarquins, ses parents, que sensible à l'injure qu'il avait reçue d'eux. Brutus profita des soupçons élevés contre lui pour le faire déposer. En vain Collatinus voulut-il opposer d'abord quelque résistance à ce projet de son collègue. Cédant aux instances de Spurius Lucrétius, son beau-père, et encore plus sans doute à la nécessité, il abdiqua sa charge. Brutus satisfait détermina le peuple à lui faire présent de vingt talents, auxquels il en ajouta cinq autres en son propre nom. Avec ces richesses qu'il n'aurait pas dû accepter, Collatinus se retira à Lavinium, où il vécut obscurément, et mourut dans une extrême vieillesse.

**COLLATIUS** (Pierre-Apollonius), prêtre, l'un des meilleurs poètes latins du 15ᵉ siècle, était de Novare, et ses principaux ouvrages sont : *Excidii Ierosolymitani libri IV*, Milan, 1481, in-4°; Paris, 1550, in-4°, et Leyde, 1586, in-8°. Le sujet de ce poëme est la ruine de Jérusalem sous Vespasien : il est écrit avec une élégance qui prouve que l'auteur était nourri de la lecture des anciens; ainsi l'on ne doit pas être surpris qu'il y ait fait un fréquent usage de la mythologie. La première édition de ce poëme est très-rare, mais la meilleure est celle de 1586, que l'on doit à Van der Burch; *Libellus majorum fastorum, seu carmina sacra in præcipuas per annum festivitates*, Milan, 1492, in-4°; c'est moins un poëme qu'une suite d'odes ou d'hymnes sur les fêtes principales de l'année; *Heroicum carmen de bello Davidis et Goliæ*, Milan, 1692, in-4°; ce poëme a été publié avec quelques autres pièces inédites d'Apollonius par les soins de Laz.-Aug. Cotta de Novare, qui l'a fait précéder de quelques recherches sur l'auteur. Il a été réimprimé plusieurs fois.

**COLLE** (Raphael dal), peintre, né au bourg Saint-Sépulcre en 1490, élève de Raphaël et de Jules Romain, montra de bonne heure d'heureuses dispositions, fit des progrès rapides, et mérita bientôt l'honneur d'être associé aux travaux de ses illustres maîtres. Il travailla surtout à plusieurs des compositions de Jules Romain, son second maître, et il imita si bien la manière de Raphaël dans ses propres ouvrages, qu'on lui donna le surnom de *Rafaellino*. Plusieurs fresques des loges du second étage du Vatican sont de lui, et l'on cite parmi ses tableaux un *Déluge* qui égale les plus belles compositions de J. Romain. Caylus et N. Lesueur ont gravé d'après un de ses dessins *J. C. apparaissant à ses disciples*. Colle mourut à Rome après 1540.

**COLLE** (Jean), médecin, né à Belluno (États vénitiens) vers la fin du 16ᵉ siècle, exerça sa profession à Venise, devint premier médecin du duc d'Urbin, et mourut en 1630 à Padoue, où il occupait la première chaire de médecine. On a de lui : *De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias*, etc., Pesaro, 1618, in-fol.; et différents traités de médecine en latin, imprimés de 1617 à 1628; les plus importants sont : *Medicina practica; de Morbis malignis; Elucidarium anatomicum et chirurgicum; Cosmitor medicæus triplex*, etc.

**COLLE** (Jean-Théodore), général de brigade, né le 17 mai 1734, à Lorquin, en Lorraine, s'enrôla le 1ᵉʳ avril 1753, dans le régiment de la Dauphine, devint sous-lieutenant le 14 mai 1758, et lieutenant en second le 29 janvier 1759. Il fit la guerre de sept ans, et se conduisit avec beaucoup de valeur dans plusieurs affaires, notamment à celle d'Ensdorff (16 juillet 1760), où il fut blessé et fait prisonnier. Nommé lieutenant en premier, le 18 mai 1767, il obtint, en 1768, une pension de 300 livres, fut fait capitaine le 12 novembre 1770, et chevalier de Saint-Louis en 1781. Il resta fidèle à ses drapeaux à l'époque de la révolution, devint lieutenant-colonel en second au 77ᵉ régiment d'infanterie (novembre 1791), et lieutenant-colonel en premier (5 février 1792), au 30ᵉ régiment de la même arme. Créé colonel du 31ᵉ de ligne, le 30 janvier 1793, et général de brigade, le 19 mai suivant; il fut employé, pendant les deux premières campagnes de la révolution, à l'armée du Rhin, et fut suspendu de ses fonctions le 11 octobre de la même année. Il fut réintégré quelques mois après, employé à l'armée des côtes de Cherbourg, et nommé chef d'état-major de celle des côtes de Brest, commandée par le général Hédouville. Il servit dans cette armée jusqu'à la pacification de la Vendée, et partit à cette époque pour l'armée du Rhin; mais l'altération de sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues de la guerre, il obtint un commandement dans la 4ᵉ division militaire. Nommé inspecteur aux revues dans la même division, le 25 mars

1803, et membre de la Légion d'honneur le 26 mars 1804; il mourut à Nancy, dans l'exercice de ses fonctions, le 22 septembre 1806, après 50 ans de service.

**COLLÉ** (Charles), littérateur, né à Paris en 1709, manifesta dès sa première jeunesse son goût pour la poésie, se lia avec Gallet, Panard, Piron et plusieurs autres chansonniers qui avaient fondé la société du *Caveau*, devenue célèbre par la gaieté et la franchise de ses membres. Cette réunion ayant été dissoute en 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusement. Ce fut pour les plaisirs du prince et de sa cour que pendant 20 ans il composa les pièces qui forment son *Théâtre de société*, ainsi qu'un grand nombre de *parades*, dont quelques-unes ont été imprimées dans le *Théâtre des boulevards*, Paris, 1756, 3 vol. in-12. Il fit ensuite pour le Théâtre-Français la comédie de *Dupuis et Desronais*, jouée en 1763; *la Veuve*, qui n'eut qu'une représentation, et *la Partie de chasse de Henri IV*, qui ne put être jouée qu'en 1774. Collé mourut en 1783. Le *Recueil* complet de ses chansons a été publié en 2 vol. in-18, Paris, 1807; le *Théâtre de société*, imprimé d'abord en 2 vol. in-8°, Paris, 1768, a été réimprimé in-12, 3 vol., 1777. On a donné séparément quelques anciennes pièces qu'il avait retouchées, *la Mère coquette* de Quinault, *l'Andrienne* de Baron, *l'Esprit follet* de Hauteroche et *le Menteur* de Corneille. Barbier a publié sur les manuscrits de Collé des *Mémoires critiques et littéraires sur les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables, depuis 1748 jusqu'à 1772 inclusivement*, avec une *notice* sur sa vie et ses écrits, 1807, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a détruit la réputation de bonhomie dont Collé avait joui jusqu'alors.

**COLLENUCCIO** (Pandolphe), littérateur, historien et jurisconsulte, né à Pesaro dans le 15e siècle, occupa la place de podestat dans plusieurs villes des États de Venise, et fut chargé de missions diplomatiques dont il s'acquitta avec honneur. Il s'était retiré dans sa patrie, où il espérait achever paisiblement ses jours, lorsque Jean Sforce, alors maître de cette ville, le fit arrêter et étrangler en prison, le 11 juillet 1504, sous le prétexte qu'il entretenait une correspondance secrète avec César Borgia. Il a laissé plusieurs ouvrages de différents genres qui prouvent la variété de ses connaissances. Le plus remarquable a pour titre: *Abrégé de l'histoire du royaume de Naples* (en italien), depuis son origine jusqu'en 1459, continué par Mambrino Roseo jusqu'en 1513, et par Tommaso Costo jusqu'en 1610. La seule édition correcte est celle de Giunti, Venise, 1613, 3 vol. in-4°; mais les libertés que l'éditeur s'est permises en font désirer une nouvelle, revue sur les textes originaux. L'*Histoire* de Collenuccio a été traduite en latin, en français et en espagnol. Ses autres ouvrages sont: *Pliniana defensio adversus Nicol. Leoniceni accusationem*, Ferrare, vers 1493, in-4°, très-rare; *Agenoriæ* (*sive apologis de pigris et industriosis hominibus*), Daventer, 1497, in-4°; Brunet conjecture avec beaucoup de vraisemblance que cette édition n'est pas la première de cet opuscule; *Apologi quatuor: Agenoria, Misopenes, Alithia, Bombarda*, Strasbourg, 1511, in-4°; la comédie de *Jacob et Joseph* (en italien), Venise, 1523, in-8°, réimprimée plusieurs fois; une traduction italienne de *l'Amphitryon* de Plaute, Venise, 1530, in-8°; *Dell' educazione degli antichi*, Vérone, 1542, in-8°; quelques poésies italiennes insérées dans divers recueils; 4 dialogues moraux, dont l'un a été traduit en français sous le titre de *Dialogue de la tête et du bonnet*, Paris, 1543, in-4°; un *Traité sur la vipère*, et enfin des remarques sur les plantes de Pline, insérées dans le VIe livre de l'*Herbarum icones* de Brunfels.

**COLLEONI** (Jérôme), né à Correggio, en 1742, cultiva les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la jurisprudence, et mourut le 18 mars 1777, à 35 ans. Il a laissé: *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio*, etc., Guastalla, 1776, in-4°.

**COLLERYE** (Roger de), poëte facétieux, comme les Italiens en comptent un si grand nombre, né vers 1460 à Paris, embrassa l'état ecclésiastique et devint secrétaire de l'évêque d'Auxerre, place qu'il remplit plus de 40 ans, et sans nul doute à la satisfaction du prélat. La gravité de son état ne l'empêcha pas de se faire admettre dans la société d'Auxerre, dont le chef prenait le titre d'*Abbé des fous*, et il la présida dans diverses circonstances. Il s'était surnommé lui-même *Roger-Bontemps*, et c'est probablement de là que vient cette façon de parler, pour dire un sans-souci. Cet homme si gai vécut au moins 80 ans. Il a publié lui-même ses *œuvres poétiques*, Paris, 1536, petit in-8°. Ce vol., fort rare, est très-recherché des amateurs de l'ancienne littérature française.

**COLLET** (Philibert), né à Châtillon-lès-Dombes en 1643, avocat et substitut du procureur général au parlement de Dombes, partagea sa vie entre les devoirs de son état et la culture de la botanique, et mourut le 30 mars 1718. De ses ouvrages les seuls qui peuvent présenter encore quelque intérêt, sont: *Commentaire sur la coutume de Bresse*, 1698, in-fol.; *Lettres sur la botanique*, Paris, 1693, in-8°. Sa *Vie*, par l'abbé Papillon, se trouve dans le tome III des *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets.

**COLLET** (Joseph), contre-amiral, commandeur de la Légion d'honneur, né à Saint-Denis de Bourbon le 29 novembre 1768, navigua d'abord au commerce et obtint, dès l'âge de 15 ans, le commandement de bâtiments d'une valeur importante. Lorsque, en 1790, la guerre parut imminente, sacrifiant la fortune à la gloire, il s'embarqua comme simple volontaire sur la corvette *la Bourbonnaise*, armée à Bourbon. Il fit de nombreuses campagnes, et dut son admission dans le corps de la marine et le grade de lieutenant de vaisseau au courage qu'il montra dans les combats livrés aux Anglais dans les mers de l'Inde par MM. de Sercey, Renaud et Tréhourat. Collet se trouvait sur le vaisseau *l'Indomptable* qui, de 1799 à 1803, prit une part glorieuse au combat d'Algésiras, fit la campagne d'Égypte dans l'escadre de Gantheaume; et, après avoir assisté au siége de l'île d'Elbe, fit partie de l'expédition de Saint-Domingue. Le grade de capitaine de frégate, la croix de la Légion d'honneur et le commandement de la première division de la flottille de Bordeaux furent la récompense du lieutenant de *l'Indomptable*. Dans une sortie tentée avec 5 de ses canonnières seulement, Collet captura un cutter anglais près des Glénans et força deux corvettes à se rendre après 7 heures d'un combat opiniâtre. Il commandait *la Minerve* dans la division de 5 fré-

gates qui se défendit si glorieusement le 25 septembre 1806, à la hauteur de l'île d'Aix, contre l'escadre de lord Hood, composée de 7 vaisseaux dont un à 3 ponts. Collet eut à combattre successivement plusieurs vaisseaux, et ne se rendit qu'après avoir vu son grément haché, ses batteries démontées, et tomber autour de lui 130 hommes de son équipage, tués ou blessés. Decrès, alors ministre de la marine, témoigna sa satisfaction au capitaine de *la Minerve* dans les termes les plus honorables. A son retour des prisons d'Angleterre, Collet avait été nommé capitaine de vaisseau. De 1811 à 1814, il monta *l'Auguste* devant Anvers, et fut choisi, lors du bombardement, pour défendre cette partie des remparts qui couvrait le bassin et sur laquelle se concentra l'attaque. Se trouvant, le 30 avril 1815, entre les îles d'Ischia et de Procida, il fut attaqué par le vaisseau *le Rivoli* et ne se rendit qu'après une défense dont s'honore la marine française. La paix ayant permis au commerce de reprendre son essor vers les contrées lointaines, des stations lui assurèrent une active protection dans toutes les mers. De 1819 à 1821, la frégate *la Galatée*, commandée par Collet, se montra avec honneur dans le Levant, dans la mer du Sud, aux Antilles et aux États-Unis. Il montait le vaisseau *le Trident* au blocus de Cadix et à la prise du fort Santi-Petri en 1823. En 1827, il quitta les fonctions de major de la marine à Toulon, pour prendre le commandement de la division chargée de bloquer les côtes d'Alger. Sa promotion au grade de contre amiral fut une satisfaction donnée à la marine plutôt qu'à Collet lui-même, aussi modeste qu'intrépide. Rentré à Toulon le 30 août 1828, il y mourut dans la nuit du 19 au 20 octobre suivant.

**COLLET** (Pierre), prêtre de la congrégation de la Mission, né dans le Vendômois le 6 septembre 1693, mort le 6 octobre 1770, acquit la réputation d'un bon théologien, et d'un ecclésiastique vertueux. On a de lui de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Vie de St. Vincent de Paule*, Nancy, 1748, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1818, 4 vol. in-8°; l'auteur en donna lui-même un *Abrégé* dont les éditions se sont multipliées depuis quelque temps; *Vie de Boudon*, 1754, 2 vol. in-12; *Vie de St. Jean de la Croix*, 1769, in-12; *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience* de Pontas, 1764, 1770, 2 vol. in-8°; *Institutiones theologicæ, ad usum seminariorum*, 1744, 7 vol. in-12; 1768, 4 vol. petit in-8°, ou 2 vol. in-4°; *abrégées*, 1768, 4 vol. in-12.

**COLLET-DESCOSTILS** (Hippolyte-Victor), ingénieur en chef et professeur de chimie au corps royal des mines, né à Caen, le 21 novembre 1773. Il vint à Paris au commencement de la révolution, et se sentant une vocation décidée pour les sciences, il étudia la chimie sous Vauquelin et la physique sous le professeur Charles. En 1792, il s'embarqua en qualité de novice sur un petit bâtiment de l'État, mais bientôt après il concourut pour entrer comme élève à l'école des mines et ayant été nommé, il revint à Paris, où il se livra tout entier à son goût pour la chimie. Il accompagna en Égypte Monge et Berthollet; pendant son séjour dans cette contrée il s'occupa avec activité de recherches chimiques, à son retour à Paris, il fut chargé du laboratoire de l'école des mines, et, en 1809, il obtint le grade d'ingénieur en chef de cette administration savante. On lui doit beaucoup d'analyses de substances minérales dans lesquelles il a fait preuve d'une grande habileté. Les mémoires que Descostils a publiés sont imprimés dans les *Annales de chimie* et dans le *Journal des mines*. Il avait visité les célèbres mines d'alun de la Tolfa, et donna sur elles des observations très-intéressantes. Sa mort, arrivée le 6 décembre 1815, ne lui laissa pas le temps de terminer un *Traité de chimie docimastique* qu'il avait commencé.

**COLLETET** (Guillaume), membre de l'Académie française, né à Paris le 12 mars 1598, eut pour protecteur le chancelier Séguier, le cardinal de Richelieu, l'archevêque de Harlay, et plusieurs autres personnages distingués, ce qui ne l'empêcha point de tomber dans un état de détresse tel que ses amis durent se cotiser pour le faire enterrer. Il avait épousé successivement trois de ses servantes, et les gages qu'il leur devait leur tinrent lieu de dot. Il affectionna particulièrement la dernière, nommée Claudine, et il ne tint pas à lui qu'elle ne passât pour un miracle de beauté et pour une dixième Muse. Il composa sous son nom des vers qu'elle venait réciter devant les amis de son mari. Colletet mourut le 11 février 1659. Il est auteur de poésies fort médiocres, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, et qui ont été publiées sous le titre d'*OEuvres de Colletet*, Paris, 1658, in-12. On a encore de lui : *le Monarque parfait*, traduit du latin de Bellarmin, Paris, 1628, in-8°; *Désespoirs amoureux*, Paris, 1622, in-12 : cet ouvrage est une traduction des *Élégies latines* du P. Rémond ; *l'Art poétique*, ou *l'École des muses*, etc., 1658, in-12, et une traduction d'*Ismène* et d'*Isménias*. La liste de tous ses écrits se trouve dans l'*Histoire de l'Académie*. Son *Histoire générale et particulière des poëtes français anciens et modernes*, précédée de *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages*, a été acquise par la Bibliothèque royale de Paris à la vente du cabinet de Barbier, qui possédait les manuscrits originaux, dont il a publié quelques extraits dans son *Examen des dictionnaires*.

**COLLETET** (François), fils du précédent, né à Paris, en 1628, mort vers 1680, n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Il paraît qu'il avait embrassé le parti des armes ; fait prisonnier par les Espagnols, il recouvra sa liberté, revint à Paris où il entra comme précepteur dans une grande maison ; et ne trouvant pas son compte dans ce nouveau métier il chercha une ressource dans sa plume. Il publia un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, entièrement oubliés aujourd'hui, et dont nous nous bornerons à indiquer les suivants : *la Muse coquette*, Paris, 1665-1667, 4 vol. in-12; *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8°, réimprimés plusieurs fois ; *le Tracas de Paris*, poëme, etc., ibid., 1665, in-12; *Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12; *Traité des langues étrangères, de leurs alphab.*, etc., 1660, in-4° de 72 pages ; *Bureau académique des honnêtes divertissements de l'esprit*, Paris, 1677, in-4°, ouvrage périodique dont il ne parut que 11 numéros.

**COLLETTA** (Pierre), historien, né en 1775 à Naples, entra jeune dans l'artillerie napolitaine, et fut fait officier après la campagne de 1798. Rayé plus tard des contrôles de l'armée, à raison de la part qu'il avait prise aux événements politiques, il réussit à se faire placer

dans le génie civil, et montra dans cette nouvelle carrière beaucoup d'intelligence et d'activité. A la nouvelle occupation du royaume de Naples par les Français en 1806, il fut réintégré dans son grade, et devint successivement lieutenant-colonel et officier d'ordonnance du roi Joseph, puis plus tard intendant de la Calabre, directeur des ponts et chaussées, directeur du génie militaire, et major général de l'armée. Après la chute de Murat, Colletta continua de servir dans son grade de lieutenant général, et remplit les fonctions de ministre de la guerre jusqu'à l'entrée des Autrichiens à Naples. Il fut alors arrêté comme complice de la révolution de Pépé, et, après avoir passé 3 ans prisonnier au château St.-Elme, conduit à Brunn en Moravie. En 1820 il obtint la permission de venir habiter Florence, et c'est pendant son séjour dans cette ville qu'il entreprit de continuer l'*Histoire de Naples*, de Giannone; il l'avait conduite de 1734 à 1825, lorsqu'il mourut le 11 novembre 1833, à un âge qui semblait lui promettre encore de longs jours. L'*Histoire de Naples*, de Colletta, Lugano, 1834, 4 vol. in-8°, est écrite dans le genre de Tacite, dont, suivant ses compatriotes, il a la vigueur et la concision; mais l'auteur n'a pas su s'élever au-dessus des événements qu'il avait à raconter, et on lui reproche d'avoir manqué d'impartialité dans le récit des diverses révolutions de Naples, dont il avait été le témoin et l'un des acteurs les plus influents.

**COLLEVILLE** (Anne-Hyacinthe GEILLE de SAINT-LÉGER, plus connue sous le nom de Mme de), romancière, né à Paris le 26 mars 1761, était fille d'un médecin du duc d'Orléans. Elle annonça de bonne heure des dispositions pour les lettres. A 20 ans elle mit au jour son premier roman: *Lettres du chevalier de Saint-Alme et de Mademoiselle de Melcourt*, 1781, in-12; et pendant quelque temps elle fit paraître, presque chaque année, des productions nouvelles. Vivant retirée du monde, Mme de Colleville y était inconnue, lorsqu'elle mourut à Paris le 18 septembre 1824. Outre le roman déjà cité, et quelques pièces de vers dans les journaux et dans les *Almanachs des muses*, on connaît de cette dame: *Alexandrine*, ou *l'Amour est une vertu*, Amsterdam (Paris), 1782, 2 vol. in-12; *le Bouquet du père de famille*, divertissement en un acte et en prose, Paris, 1785, in-8°; *les Deux sœurs*, comédie en un acte et en prose, ibid., 1784, in-8°; *Sophie et Derville*, comédie en un acte et en prose, ibid., 1788, in-8°; *Mme de M***, ou la Rentière*, ibid., 1803, 4 vol. in-12.

**COLLI** (le baron de), général piémontais, né en 1760 à Alexandrie, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et parvint rapidement aux premiers grades de l'armée sarde. Il était lieutenant général en 1792, et il commandait dans les basses Alpes concurremment avec Dellera les troupes chargées de faire face aux Français, qui avaient envahi le comté de Nice. Occupant la position de Raus, où ils avaient élevé de formidables retranchements, ces deux généraux y furent attaqués par les Français de la manière la plus acharnée, et ils les repoussèrent à plusieurs reprises (8 et 12 juin 1793), leur faisant subir des pertes considérables. Ces victoires firent beaucoup d'honneur au baron de Colli. Il eut ensuite le commandement général de l'armée piémontaise; mais il essuya, dans le mois d'avril 1794, au Col-Ardent, un échec assez grave, et qui fut suivi de la perte du fort de Saorgio, et un peu plus tard de celle du Col-de-Tende, dont les Français s'emparèrent. Réuni aux Autrichiens sous le général d'Argenteau, Colli perdit avec eux contre Schérer la bataille de Loano, qui ne devait être que le prélude des victoires bien plus importantes qu'allait obtenir sur l'armée austro-sarde le jeune chef des républicains, Bonaparte. Colli commandait la droite des alliés à Montenotte, à Millesimo. Il fit sa retraite avec assez d'ordre dans la direction de Turin, fut séparé des Autrichiens, perdit la bataille de Magliani, celle de Mondovi, et se vit bientôt forcé de déposer les armes par la capitulation ou le traité de Cherasco, si funeste à la maison de Savoie, mais qui, pour le moment du moins, termina la guerre. Ce traité déplut beaucoup au baron de Colli; et il quitta aussitôt le service de Sardaigne pour entrer à celui de l'Empereur, puis à celui du pape, dont il commandait les troupes qui furent chargées de résister aux Français en 1797, lorsque le général Victor fut envoyé avec un corps d'armée pour envahir les États de l'Église. Colli, qui s'était d'abord établi avec 6,000 hommes près de Faenza, sur les rives du Senio, fut mis dans une déroute complète, et forcé de se réfugier sous les murs d'Ancône, où il subit un nouvel échec, qui obligea le pape à signer le traité de Tolentino. Colli se trouva alors sans emploi; et l'on croit que, dès ce temps, il fut très-utile à Bonaparte, sinon par des conseils, au moins par des services secrets. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il en reçut une forte pension jusqu'à l'époque de sa mort en 1812. Il avait épousé fort jeune la sœur du célèbre Alfieri. — Son fils, qui avait perdu un bras sous les drapeaux de Napoléon, était devenu auditeur au conseil d'État.

**COLLIBUS** (Hippolytus A) est connu sous ce nom parmi les jurisconsultes. Son vrai nom était *Colle*, ou *Colli*. Il n'était pas natif d'Alexandrie de la Paille, comme on l'a dit dans un *Dictionnaire historique*. Sa famille en était à la vérité originaire, et son père s'étant fait protestant, quitta cette ville, pour venir s'établir à Zurich, où Hippolyte son fils naquit le 20 février 1561. Il étudia en Suisse et en Italie avec tant de succès qu'il devint lui-même professeur à Heidelberg, et ensuite à Bâle. Le prince d'Anhalt le fit son chancelier et l'employa utilement dans diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Il mourut le 21 de février 1612, âgé de 51 ans. Il a fait: *Princeps consiliarius-palatinus, sive Aulicus et nobilis*, avec des augmentations de Naurath, Francfort, 1670, in-8°. Cet ouvrage est aussi imprimé avec le traité d'Antoine Perez, *De jure publico*, Francfort, 1668, in-12; *Incrementa Urbium*, aussi avec des notes de Naurath, Francfort, 1671, in-8°; *Commentaria ad titul. D. de regulis juris*.

**COLLIER** (Jérémie), théologien anglais, né en 1650 à Stow-Qui, dans le comté de Cambridge, exerçait le ministère ecclésiastique depuis plusieurs années, et occupait une place de professeur à l'école de droit de Gray's Inn à Londres, lors de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Ses principes, contraires à cette révolution, ne lui permettaient pas de continuer l'exercice public de ses fonctions; mais il n'était pas homme à se soumettre en silence. Le docteur Burnet venait de publier un pamphlet où le roi Jacques était repré-

senté comme ayant déserté le trône; Collier y répondit en 1688, par un autre pamphlet sous le titre de *Considérations sur la désertion*. Il continua, après la révolution, à refuser le serment, et à empêcher d'autres de le prêter, ainsi qu'à écrire avec beaucoup de chaleur et de succès contre le parti dominant. Sa conduite ayant éveillé l'attention de la cour, il fut arrêté sur quelques soupçons de correspondance criminelle, et fut conduit à Newgate. Admis à donner caution, et remis en liberté, il conçut quelques scrupules sur cette caution, par laquelle il craignait d'avoir reconnu la compétence du tribunal : il alla donc se faire remettre en prison. Élargi au bout de 8 à 10 jours, par les soins de quelques amis, il ne fut pas encore tranquille, et il écrivit pour s'excuser d'être sorti de prison, quoiqu'on l'eût mis, pour ainsi dire à la porte. Il eut à se justifier, en 1696, d'une action bien plus extraordinaire, à l'occasion de l'exécution de deux hommes convaincus d'avoir eu part à un complot formé contre la vie du roi. Collier et deux autres ecclésiastiques, réfractaires comme lui, ayant accompagné les criminels au lieu de l'exécution, leur donnèrent solennellement l'absolution par l'imposition des mains. Cet acte, où ils avaient bravé toutes les formes reçues dans l'Église anglicane, fut regardé comme une insulte faite au gouvernement et au clergé : non-seulement les tribunaux se crurent obligés d'en prendre connaissance, mais les deux archevêques d'Angleterre et douze de leurs suffragants publièrent une déclaration, où ils exprimaient l'horreur que leur inspirait une pareille action. Collier se cacha, pour éviter de donner une seconde fois caution; mais, sans se montrer, il reprit la plume, pour justifier sa conduite, ainsi que celle de ses confrères. Il fut déclaré contumace et privé de la protection des lois. Ce jugement, dont il ne fut jamais relevé, parait cependant n'avoir pas eu pour lui des conséquences bien fâcheuses. Il est mort en 1726. Il a laissé *Essais sur divers sujets de morale*, 1697-1709, 3 vol. in 8°, plusieurs fois réimprimés; *Coup d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais*, 1698; cet ouvrage, qui parait avoir déterminé l'heureuse révolution opérée depuis dans la morale de ce même théâtre, a été traduit en français par le P. Courbeville; *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, 1708-1714, 2 vol. in-fol.; *Discours pratiques*, 1725. On doit encore à ce savant ecclésiastique la traduction anglaise du *Dictionnaire* de Moreri, 1721, 4 vol. in-fol., ainsi que celle des *Réflexions morales* d'Antonin, et du *Tableau* de Cébès, 1701.

**COLLIER**, auteur anglais, plus connu sous le surnom de *Tim-Bobbin*, mort en 1786, a publié un livre original intitulé : *A View of the Lancashire dialect*. C'est une suite de dialogues en patois du comté de Lancastre, suivis d'un glossaire des mots particuliers à ce dialecte : la 4e édition parut à Londres, en 1750, in-8°.

**COLLIETTE** (Louis-Paul), curé de Gricourt, près de St.-Quentin, mort vers 1790, a publié : *Histoire de la vie, du martyre et des miracles de St. Quentin*, St.-Quentin, 1767, in-12; *Mémoire pour servir à l'histoire ecclésiastique, civile et militaire de la province de Vermandois*, Cambrai, 1771-1772, 3 vol. in-4°, ouvrage curieux et savant.

**COLLIN** (Richard), graveur, né à Luxembourg en 1627, se rendit à Rome où il prit des leçons de Sandrart et grava plusieurs planches pour le grand ouvrage de son maître. De retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Anvers, puis à Bruxelles, avec le titre de graveur du roi d'Espagne, exécuta des portraits et des cartes géographiques, et mourut vers 1690. Ses portraits sont estimés.

**COLLIN** (Henri-Joseph), médecin, né à Vienne en Autriche le 11 août 1731, reçut le doctorat à l'université de la même ville en 1760, et mourut le 20 décembre 1784. Sa dissertation inaugurale a pour objet une question thérapeutique très-importante : *Medicamenta in morbis solidi et fluidi corrigentia*. Le fameux Antoine Stœrck, médecin de l'hôpital civil, avait publié le résultat des observations cliniques qu'il y avait faites pendant deux années. Appelé à des fonctions, sinon plus utiles, au moins plus brillantes, il fut remplacé par Collin, qui marcha, trop servilement peut-être, sur les traces de son prédécesseur, et publia sous le même titre *Nosocomii civici Pazmanniani Annus medicus tertius, sive Observationum circa morbos acutos et chronicos pars I-VI*, Vienne, 1764-1781, in-8°.

**COLLIN** (Henri-Joseph), poëte allemand, fils du précédent, né vers 1772 à Vienne, où il mourut le 28 juillet 1811, conseiller aulique attaché au département des finances, est auteur de plusieurs tragédies qui lui assignent un rang distingué parmi les auteurs dramatiques de l'Allemagne; ces pièces sont : *Régulus*, *Coriolan*, *Polyxène*, *Balboa*, *Bianca della Porta*, *Mæon* et *les Horaces*. Le recueil de ses poésies lyriques, publié à Vienne, 1812, in-8°, contient des chants patriotiques pleins de chaleur et d'un véritable enthousiasme. Collin a laissé imparfait un poëme épique intitulé : *la Rodolphiade*, dont quelques journaux ont publié des fragments.

**COLLIN** (Mathieu), frère du précédent, naquit à Vienne le 3 mars 1779, et donna, à l'âge de 20 ans, *Calthon et Colmal*, drame lyrique, tiré des poésies d'Ossian, qui eut le plus grand succès. S'étant ensuite livré aux sciences historiques, il devint professeur d'histoire, puis référendaire des études à Cracovie. Lorsque les Russes occupèrent cette ville, il revint à Vienne et fut nommé professeur à l'université, puis secrétaire au département des finances; et enfin précepteur du duc de Reichstadt, fils de Napoléon. Il n'eut pas le bonheur d'achever cette éducation, dans laquelle il avait déjà obtenu de très-bons résultats lorsqu'il mourut en 1827. Mathieu Collin avait publié en 1813-1817, à Pest en Hongrie, 4 vol. d'œuvres poétiques où se trouve une trag. du *Cid* et une de *Marius*.

**COLLIN DE BAR** (Alexis-Guillaume-Henri), auteur d'une histoire de l'Inde, naquit en 1768 à Pondichéri, d'une famille originaire de Bar, dont elle prit le nom. Après avoir exercé depuis 1785 les fonctions de secrétaire de l'intendant de cette colonie, il remplit divers emplois dans la magistrature, et fut enfin nommé président de la cour supérieure des établissements français dans les Indes. A la prise de Pondichéri par les Anglais en 1803, il fut renvoyé en France. Ayant eu le bonheur de sauver les nombreux matériaux qu'il avait recueillis en Asie, Collin s'occupa de les mettre en ordre, et publia : *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°, avec une carte. Le mérite de son ouvrage attira l'attention du gouvernement sur Collin. Décoré de la croix d'honneur en 1814, il fut fait, en

1817, chevalier de Saint-Michel. Il venait d'être désigné procureur général à Pondichéri; mais il mourut d'apoplexie à Paris le 2 juillet 1820.

**COLLIN DE SUSSY** (Jean-Baptiste, comte), ministre des manufactures et du commerce en 1812, lors de la création de ce nouveau département, avait déjà rempli plusieurs places et missions importantes, presque toutes relatives à l'administration des douanes. Lorsqu'il obtint un portefeuille, il n'eut pas pour cela le pouvoir de gouverner à sa manière, et il lui fut difficile de concilier les saines maximes de l'économie politique avec le système continental dont Napoléon caressait la chimère; mais, comme il avait étudié avec soin les principes de cette science, alors peu cultivée en France, il put atténuer parfois le mal, et même opérer un peu de bien. Pendant les cent jours, il fut pair de France et premier président de la cour des comptes. Rentré dans la vie privée à la seconde restauration, il fut appelé de nouveau à la chambre des pairs en 1819, y vota constamment avec le parti libéral, et mourut à Paris en 1826.

**COLLIN DE VERMONT.** *Voyez* **BLAMONT** (Hyacinthe).

**COLLIN D'HARLEVILLE** (Jean-François), poëte dramatique, né le 30 mai 1755 à Maintenon (Eure-et-Loire), quitta le barreau pour suivre la carrière des lettres, et fit jouer en 1786 *l'Inconstant*, comédie d'une gaieté douce et piquante, et dont le succès fut très-brillant: à cette pièce succédèrent *l'Optimiste* et *les Châteaux en Espagne*, qui, sans ajouter beaucoup à la réputation de l'auteur, ne diminuèrent du moins pas les espérances que le public avait fondées sur ses talents. Le succès des *Châteaux en Espagne* fut même assez grand pour inspirer de la jalousie à Fabre d'Églantine qui traita le même sujet sous le titre du *Présomptueux*, et se vengea de son heureux rival dans la préface de *Philinte*, où, dépassant toutes les bornes de la critique permise, il accuse ses intentions et le dénonce comme un ennemi du peuple. Collin d'Harleville était mourant lorsqu'il composa *le Vieux célibataire*, qui fut joué en 1792. Après cette pièce, son chef-d'œuvre, il donna *M. de Crac*, bluette écrite avec gaieté et qui fait partie, avec les grandes pièces déjà citées, du *Répertoire du Théâtre-Français*. Parmi les autres productions dramatiques de Collin, il n'en est aucune qui se soit soutenue au théâtre. Dans le nombre il faut cependant distinguer *le Vieillard et les jeunes gens*, et *la Querelle des deux frères*, qui n'ont été jouées qu'après sa mort. Admis à l'Institut lors de sa formation, il y lut quelques pièces de vers assez remarquables par leur facture, et mourut de langueur le 24 février 1806. Les *OEuvres* de Collin d'Harleville, publiées sous le titre de *Théâtre et poésies fugitives*, etc., 1805, 4 vol. in-8°, ont été réimprimées par Andrieux en 1828, 4 vol. in 8°, portraits, avec une nouvelle notice par M. Doublet de Boisthibault, compatriote de Collin.

**COLLIN D'ANGLUS.** Ce littérateur chimiste, ingénieur hydraulique, est auteur d'un traité intitulé : *De la différence entre les qualités du cœur et de l'esprit*; d'une *Histoire des états généraux de* 1616; d'une *Histoire des hommes illustres de la Champagne*. Il est mort à Paris, le 15 février 1809, âgé de 64 ans. Il était issu de David II, roi d'Écosse, qui régnait en 1329.

**COLLIN.** *Voyez* **COLIN**, **BLAMONT** et **MACLAURIN.**

**COLLINA** (Abbondio), savant religieux camaldule, né à Bologne en 1691, mort en 1753, membre de l'académie de sa ville natale, avait professé pendant 10 années la géographie et la science nautique à l'institut des sciences, et la géométrie à l'université. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations lues à l'académie de Bologne, et dont quelques-unes ont été imprimées séparément, ainsi que divers morceaux de poésie épars dans les recueils du temps : *Antiche relazioni dell' Indie e della China di due maomettani*, etc., Bologne, 1749, in-4° (sans nom d'auteur); c'est la traduction d'une partie des *Voyages de deux Arabes*, publiés en français par l'abbé Renaudot.

**COLLINA** (Boniface), frère du précédent, littérateur distingué et religieux du même ordre, né en 1689 à Bologne, professa la philosophie dans l'université de cette ville, et mourut en 1770. Il a réuni et publié la plupart de ses ouvrages sous le titre d'*Opere diverse*, Bologne, 1744, en 4 vol., et a laissé plusieurs *Vies des saints camaldules*, etc.

**COLLINGS** (Jean), théologien anglican, né en 1623, dans le comté d'Essex, mort en 1690, fut reçu docteur à l'université de Cambridge et se fit connaître par un grand nombre d'écrits de controverse et de théologie pratique. Il était ministre de St.-Étienne à Norwich, lorsqu'il fut interdit de ses fonctions par l'acte d'uniformité de 1662. On ne cite de tous ses ouvrages que : *le Manuel du tisserand, ou le tisserand instruit à la piété*, un vol. in-8°, composé pour l'usage des ouvriers des manufactures de Norwich.

**COLLINGWOOD** (Cuthbert, lord), amiral anglais, né le 26 septembre 1748 à Newcastle-sur-Tyne, fils d'un marchand de cette ville, entra dans la marine en 1761, passa par tous les grades, et commença à se faire connaître dans la guerre contre les colonies anglaises de l'Amérique. Capitaine commandant, lors de la guerre contre la France, il fut employé dans diverses stations, et notamment au blocus de Toulon; prit part en 1797 au combat du cap St.-Vincent, fut en 1799 élevé au grade de contre-amiral, et fit partie, avec *le Triomphe*, du blocus de Brest et de la station du Canal. Vice-amiral en 1804, il fut envoyé l'année suivante avec 4 vaisseaux bloquer le port du Ferrol, et contribua par ses manœuvres habiles au gain de la bataille de Trafalgar. En récompense il fut créé pair, et le parlement lui accorda une pension de 2,000 livres sterling, réversible sur ses enfants. Après la mort de Nelson, il lui succéda dans le commandement des forces maritimes de la Méditerranée, et quoique sa santé fût déjà chancelante, il ne voulut pas quitter son poste; il fit même préparer un cercueil de plomb pour rapporter son corps en Angleterre. Cette prévoyance fut justifiée par sa mort arrivée le 7 mars 1810, à bord de *la Ville de Paris*, stationnée devant Minorque. Son corps fut déposé dans l'église St.-Paul, à Londres.

**COLLINGWOOD** (Thomas), né le 7 juillet 1751, à Staer-Crook, près de Berwick sur la Tweed, fit, dès l'âge de 8 ans, de grands progrès dans les mathématiques, et devint si fort dans cette branche des sciences, qu'il était consulté par des mathématiciens de profession. Sa mère

lui donna le goût et les premières notions de la botanique qu'il cultiva de même avec beaucoup d'ardeur. A 15 ans, se sentant une vocation pour l'étude de la médecine, il se rendit à l'université d'Édimbourg. Il alla ensuite s'établir à Norham, vers 1776, se fit recevoir docteur en 1780, resta encore 7 ans à Norham, quitta cette ville pour Sunderland où une plus vaste carrière était ouverte à ses talents, et finit par se rendre à Londres. Collingwood ne peut être compté ni parmi les grands anatomistes, ni parmi les grands mathématiciens, ni parmi les grands poëtes, quoique, dans toutes ces branches de connaissances ou de travaux, il se soit montré véritablement distingué. Du reste, il n'a publié que peu de grands ouvrages. En revanche, on trouverait de lui beaucoup de morceaux dans diverses collections périodiques. Il était membre de plusieurs sociétés savantes; c'est lui qui, avec lord Alva, fonda le Club des clubs. Il fut aussi un des fondateurs de la bibliothèque médicale de Sunderland. Collingwood mourut à Londres, le 28 octobre 1831.

**COLLINI** (Come-Alexandre), savant italien, né à Florence le 14 octobre 1727, mort le 22 mars 1806 à Manheim, membre de l'Académie des sciences, et directeur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville, avait, dès l'âge de 25 ans, mérité l'attention et gagné l'amitié de Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752, et sous les auspices duquel il passa, 6 ans après, au service du comte de Sauer à Strasbourg, comme précepteur, puis (1759) de l'électeur bavaro-palatin, en qualité de secrétaire intime, ensuite d'historiographe. On a de lui: *Discours sur l'histoire d'Allemagne,* 1771; *Précis de l'histoire du palatinat du Rhin,* Francfort, 1763, in-8°; *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne,* 1767: Voltaire en parle avec éloge (chap. XII du *Siècle de Louis XIV*); *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques,* etc., Manheim, 1776, in-8°, avec 15 planches; *Considérations sur les montagnes volcaniques,* ibid., 1781, in-4°; *Remarques sur la pierre élastique du Brésil,* etc.; *Lettre sur les Allemands,* 1784, in-8°; *Exposé de la capitulation de Manheim,* 1794, in-8°; *Mon séjour auprès de Voltaire, et lettres inédites,* etc., ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8°.

**COLLINO** (Ignace-Second-Marie), sculpteur, né à Turin en 1724, fut placé dès l'âge de 14 ans dans l'atelier de Damé, son parent, où il commença à sculpter en bois. Admis, en 1744, à l'école de dessin du célèbre professeur Bomont, il travailla ensuite chez le fondeur Ladatte, où il modela et fondit une statue de *saint Sébastien.* Cette statue présentée, en 1750, au roi Charles-Emmanuel III, valut à l'artiste une pension pour aller étudier à Rome. Les premiers ouvrages envoyés par le jeune pensionnaire à son souverain, furent les bustes de *Marc-Aurèle*, de *Faustine* et d'une *Vestale.* Il retourna en 1767 dans sa patrie, où il établit une école de sculpture, et mourut en décembre 1793.

**COLLINS** (Jean), célèbre géomètre anglais, né en 1624 à Wood-Eaton, passa dans sa jeunesse plusieurs années sur mer, au service d'un capitaine marchand. De retour en Angleterre, il y donna des leçons d'écriture et de calcul; mais ses talents l'ayant fait connaître, il obtint à la restauration une place de premier commis dans les bureaux des contributions. Ses ouvrages de mathématiques lui valurent en 1667 son admission à la Société royale de Londres, et l'on trouve de lui dans les *Transactions philosophiques* plusieurs dissertations curieuses. Il mourut le 10 novembre 1683, laissant une réputation méritée; mais il n'est plus connu aujourd'hui que par sa correspondance sur le calcul différentiel et intégral, dont les Anglais s'appuient pour attribuer exclusivement à Newton l'honneur de cette belle découverte. Elle a été publiée aux frais de la Société royale sous ce titre: *Commercium epistolicum D. Jo. Collins et aliorum, de analysi promotâ,* Londres, 1712, in-4°.

**COLLINS** (Samuel), médecin anglais du 17e siècle, séjourna 9 ans à la cour du czar, et, de retour à Londres, publia l'*État de la Russie,* 1671, in-8°. On lui doit un ouvrage beaucoup plus important, écrit également en anglais; c'est le *Systema anatomicum,* Londres, 1685, 2 vol. in-fol., traité le plus complet qui eût encore paru sur cette matière, et dans lequel on trouve des idées neuves dont les anatomistes modernes ont profité. — Samuel Collins, d'Archester, a publié sous le titre de *Paradise retrieved,* la manière de conserver les fruits, avec un *Traité des melons et des concombres,* Londres, 1717, in-8°.

**COLLINS** (Antoine), philosophe anglais, né en 1676 dans le Middlesex, exerça diverses fonctions de magistrature dans le comté d'Essex, fut l'ami du célèbre Locke, et mourut le 13 décembre 1729. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux et les plus connus sont: *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme,* Londres, 1717, traduit en français par de Bons, réfuté par le docteur Clarke; *Discours sur la liberté de penser et de raisonner sur les matières les plus importantes,* traduit en français par H. Scheurléer et J. Rousset, Londres, 1714, in-8°, bonne édition, avec l'*examen* de cet ouvrage par Crouzat, 1766, 2 vol. petit in-8°; *Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine,* traduit de l'anglais, 1769, in-12, et dans le *Dictionnaire de philosophie* de l'*Encyclopédie méthodique; Esprit du judaïsme,* traduit en français par d'Holbach, Londres (Amsterdam), 1770, in-12. Collins, considéré en Angleterre comme un apôtre de l'athéisme et du matérialisme, déclara, dit-on, en mourant, « que comme il avait toujours servi de tout son pouvoir son Dieu, son roi et son pays, il était persuadé qu'il allait dans le lieu que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment. »

**COLLINS** (Guillaume), fils d'un chapelier de Chichester, né en 1720, fut élevé à l'université d'Oxford, et se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu pendant quelques années dans un état voisin de la misère, la succession d'un oncle changea tout à coup son existence; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles, et il mourut dans une maison d'aliénés en 1756. On a de lui des *Églogues persanes* publiées en 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques,* Londres, 1746. Les *OEuvres poétiques* de Collins, publiées in-12, ont été réimprimées plusieurs fois; les plus belles éditions sont celles de Londres, 1800, petit in-8°; 1804, in-4°, et

1827, in-8°. Cette dernière édition est accompagnée de la *Vie* de l'auteur par Johnson, des observations de Langhorne, et des notes biographiques et critiques du révérend Alexandre Dyce.

**COLLINS** (Arthur), écrivain anglais, né en 1682, mort en 1760, est auteur des ouvrages suivants : *Histoire de la pairie* (the Peerage), imprimé de 1709 à 1711, 3 vol. in-8°, et dont la meilleure édition a été publiée par sir Egerton Brydges, 1812, 9 vol. in-8°; *Vie de Cécil, lord Burleigh*, 1732, in-8°; *Vie d'Édouard, dit le prince Noir*, 1740, in-8°; *Lettres et mémoires d'État recueillis par sir Henri Sidney et autres*, 1746, 2 vol. in-folio; *Collections historiques des familles nobles de Cavendish, Holles, Vere, Hayley et Ogle*, 1752, in-fol.

**COLLINS** (J.), comédien et auteur anglais, mort en 1808 à Birmingham, âgé de 66 ans, jouait avec succès la tragédie, la comédie et l'opéra. Il est auteur d'un ouvrage facétieux intitulé *The morning brush*; mais sa réputation se fonde surtout sur des compositions lyriques, qu'il chantait lui-même avec un talent, un naturel et une gaieté remarquables. Il était un des propriétaires du *Birmingham chronicle* ou *Gazette de Birmingham*, et mourut possesseur d'une fortune assez considérable, qu'il dut à des lectures publiques dans le genre de celles de George-Alexandre Stephens, si goûtées en Angleterre.

**COLLINSON** (Pierre), agronome et physicien, né en 1693 dans le Westmoreland, s'occupa de naturaliser les plantes utiles d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée dans l'État de Virginie, et qu'une bibliothèque publique fut formée à Philadelphie. Ami de Franklin et quaker comme lui, il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, et lui envoya la première machine électrique qu'on eût vue dans le nouveau monde; leur correspondance à ce sujet a été imprimée. Collinson a donné à la Société royale, dont il était membre, plusieurs *Mémoires* parmi lesquels on en distingue un sur les *émigrations des troupeaux de la plaine vers les montagnes, et des montagnes dans la plaine*. Il mourut le 11 août 1768.

**COLLINSON** (Jean), ecclésiastique anglais, membre de la Société des arts de Londres, mort le 27 août 1793, a publié : *Histoire et antiquités du comté de Somerset, d'après les mémoires d'Edmond Rack*, Bath, 1791, 3 vol. in 4°, avec 42 planches.

**COLLIUS** ou **COLLIO** (François), savant théologien, né vers 1580, près du lac de Lugano, entra dans la congrégation des oblats de Milan, devint membre du fameux collége Ambrosien, fut élu grand pénitencier en 1631, et mourut en 1640. Il est principalement connu par deux ouvrages rares et curieux : *De sanguine Christi libri V*, Milan, 1617, in-4°; *De animabus paganorum libri VIII*, ibid., 1622-23, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1638 et 1640.

**COLLOREDO** (Fabrice), marquis de Ste.-Sophie, de l'illustre famille de ce nom originaire du Frioul, né en 1576, entra comme page à la cour de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane. Dans l'expédition de Bone en Afrique, il commanda un corps de 200 volontaires. Cosme II l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Rodolphe II, pour lui notifier la mort de son père. Cette mission fournit à Colloredo l'occasion de visiter plusieurs villes et différentes cours d'Allemagne. Daniel Eremita, noble flamand, qui l'accompagnait, publia en latin la relation de ce voyage, sous ce titre : *Iter Germanicum, sive epistola ad equitem Camillum Guidum scripta de relatione ad Rudolphum Cæs. Aug. et aliquot Germaniæ principes*. En 1614, le grand-duc donna à Colloredo le commandement d'un corps de cuirassiers destinés à secourir le duc de Mantoue contre le duc de Savoie. Il jouit ensuite de la plus haute faveur et mourut à Florence en 1645.

**COLLOREDO** (Jérôme) entra au service dès sa tendre jeunesse, et s'avança par degrés jusqu'au grade de colonel. Après la bataille de Lutzen, il fut nommé wachtmeister général, et commanda en Bohème une armée contre les Saxons, qui le battirent le 3 mai 1632. Cet échec lui attira la disgrâce de l'empereur Ferdinand II, qui le fit enfermer dans le château d'OEdembourg. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il fit sous Gallas une expédition en Bourgogne, et fut pris par les Français, qui le relâchèrent peu de temps après. Ayant ensuite marché avec un corps de cavalerie au secours de St.-Omer, que les Français assiégeaient, il dégagea cette place; mais il fut tué d'un coup de pistolet en 1638.

**COLLOREDO** (Jean-Baptiste), comte de Waldsée, servit aussi la maison d'Autriche. En 1642, il se trouva avec son régiment à la bataille que l'archiduc Guillaume livra près de Leipzig au général suédois Torstenson, et y donna des preuves de bravoure si brillantes que l'archiduc le nomma colonel de ses gardes. Il continua à faire la guerre en Bohème, en Moravie et en Autriche, et fut nommé major général. En 1648, la république de Venise, dont il était sujet, l'appela à son service, et lui confia le commandement des milices de Candie. Il défendit la capitale de cette île avec la plus grande valeur, contre les Turcs, et fut tué dans une reconnaissance au mois d'octobre 1649.

**COLLOREDO** (Rodolphe), comte de Waldsée, frère du précédent, feld-maréchal des armées impériales sous Ferdinand II et Ferdinand III, naquit en 1585, embrassa la profession des armes dès l'âge le plus tendre, et se signala particulièrement dans la fameuse guerre de trente ans. Quelques jours avant la bataille de Lutzen (1632), il fut chargé par Wallenstein d'occuper le château de Weissenfels, pour observer les mouvements des Suédois. Dès qu'il se fut aperçu que Gustave-Adolphe s'avançait vers lui, il tira trois coups de canon, signal dont il était convenu avec Wallenstein, qui fit ses dispositions. Le lendemain, s'engagea cette bataille mémorable, dans laquelle Colloredo fit des prodiges de valeur, soutint pendant longtemps les efforts des Suédois, et reçut sept blessures. Un des plus beaux titres de gloire de Colloredo est la défense de Prague assiégée par les Suédois en 1648. Les Suédois sommèrent en vain la place de se rendre : ils donnèrent l'assaut; une partie d'entre eux fut engloutie par l'explosion d'une mine, le reste fut poursuivi jusque dans ses retranchements. Enfin, le 24 octobre, les assiégeants, lassés de l'inutilité de leurs efforts, se retirèrent. Le lendemain, les habitants reçurent les nouvelles d'une suspension d'armes, et, peu après, celle de la paix générale conclue à Munster. L'Empereur récompensa la bravoure et la fidélité des habitants de Prague, et Colloredo fut nommé gou-

verneur de cette ville qu'il avait si vaillamment défendue, et dans laquelle il mourut le 24 janvier 1657.

**COLLOREDO-WALDSÉE** (RODOLPHE-JOSEPH, comte DE), ministre des conférences et vice-chancelier, naquit le 6 juillet 1706, de la famille des précédents. Il commença sa carrière dans le barreau en Bohême, devint conseiller de cour près la chancellerie, et fut envoyé à la diète par la cour de Bohême en qualité d'ambassadeur directorial. Ayant quitté le service de ce pays, il fut nommé vice-chancelier de l'Empire en 1737, et assista comme maréchal au couronnement de François Ier. En 1745, il exerçait les fonctions de premier chambellan, lorsqu'il fut appelé de nouveau à la charge de vice-chancelier de l'Empire, dont il s'était démis sous Charles VII. En 1763, l'Empereur l'éleva à la dignité de prince du saint-empire romain pour lui et ses descendants. Il mourut le 1er novembre 1788, 11 ans après avoir célébré la cinquantaine de son mariage.

**COLLOREDO-MANSFELD** (FRANÇOIS-GUNDACKER, prince DE), fils aîné du précédent, fut ministre et vice-chancelier de l'Empire. Il naquit le 28 mai 1731, se distingua dès sa jeunesse par ses dispositions pour les affaires, ce qui le fit nommer conseiller de l'Empire, et lui valut plusieurs missions importantes que lui confia l'empereur François Ier. En 1760, il fut chargé d'aller porter à la cour de France la nouvelle du mariage de l'archiduc Joseph avec l'infante de Parme; et, en 1764, celle de l'élection de l'empereur Joseph II comme roi des Romains, à l'impératrice-reine Marie-Thérèse, et aux autres membres de la famille qui étaient restés à Vienne. Depuis 1767 jusqu'à 1770, il resta à la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur. A son retour il fut nommé premier commissaire impérial près le tribunal de la chambre à Wetzlar; en 1789, il succéda à son père dans la dignité de vice-chancelier, et devint en 1796 grand chambellan de l'Empereur. Le 5 août 1806, il prit sa retraite et mourut le 27 octobre 1807.

**COLLOREDO-WALDSÉE** (JÉRÔME-FRANÇOIS-DE-PAULE, comte DE), archevêque de Salzbourg, frère du précédent, naquit le 31 mai 1732, et fut envoyé dès l'âge de 20 ans comme auditeur à Rome, où, devenu docteur en théologie, il donna des preuves d'habileté et de savoir. Avant l'âge de 30 ans il obtint le siége épiscopal de Gurk, et 10 ans après (14 mai 1772) il fut élu archevêque de Salzbourg par le chapitre de cette ville. Il adressa en 1782, aux curés de son diocèse une lettre pastorale dans laquelle il blâmait sévèrement le luxe des églises, et l'exposition de tableaux que l'on y faisait. Il prétendait que le culte des saints n'est point un article essentiel de la religion, et il en parlait même en termes peu convenables. Quelques prélats de l'Allemagne imitèrent l'exemple de l'archevêque de Salzbourg. Mais la plus grande partie, entre autres des archevêques de Vienne et de Malines, s'élevèrent hautement contre des innovations auxquelles d'ailleurs la mort de Joseph II vint bientôt mettre un terme. Remplissant toujours lui-même les fonctions de son ministère spirituel, le prince Jérôme eut le rare bonheur pendant trois générations de bénir l'union des chefs de sa famille. Tous les ans il donnait, sur sa cassette, 1,200,000 florins aux indigents. L'archevêché de Salzbourg fut impitoyablement sécularisé, lors de l'établissement de la confédération du Rhin, fondée par Napoléon en 1806. Le prince-évêque dut se retirer dans sa famille, et il y vécut de la manière la plus édifiante jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 20 mai 1812.

**COLLOREDO-MELSS ET WALDSÉE** (JOSEPH, comte DE), feld-maréchal, frère du précédent, était né à Ratisbonne le 11 septembre 1735. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, il était à 17 ans cornette dans le régiment des cuirassiers Lucchesi, et y devint bientôt capitaine. Dans la guerre de sept ans, dont il fit toutes les campagnes, sa conduite à la première bataille qui fut livrée près de Lowositz, le 1er octobre 1756, mérita d'être citée dans le rapport du feld-maréchal Browne, et lui valut le grade de lieutenant-colonel. Blessé le 6 mai 1757, à la bataille de Prague, et le 7 septembre suivant devant Gorlitz, il fut nommé colonel commandant le régiment de Lascy. Devenu feld-maréchal lieutenant en janvier 1771, il fut nommé deux ans après conseiller aulique titulaire, et en 1775 on lui confia l'inspection de toutes les troupes de frontière. En 1777, il fut désigné avec le comte de Cobentzel, pour accompagner l'empereur Joseph II, dans le voyage que ce jeune monarque entreprit en Allemagne, en France, en Espagne et en Suisse. En 1778 il fut nommé directeur général de l'artillerie. C'est ici que commence pour lui une nouvelle existence militaire. Les fabriques de salpêtre, de poudre, d'armes, les arsenaux, reçurent, sous sa direction, une grande activité et de nombreux perfectionnements que seconda admirablement le célèbre Véga. En 1786, il créa le corps des *Bombardiers* qui a eu de si heureux résultats pour l'artillerie autrichienne. En 1786, il fut nommé grand maître de l'artillerie et le 12 octobre 1789, feld-maréchal. En 1790 il accompagna Laudon, à son quartier général de l'armée d'observation. Ce fut lui qui vint annoncer la mort de ce grand capitaine à l'empereur Léopold, et qui prit le commandement provisoire de l'armée qui fut dissoute bientôt après. Il fut élevé au poste de ministre d'État et des conférences en 1805. Pendant la campagne de 1809, en l'absence de l'archiduc Charles, généralissime, il prit le portefeuille de la guerre et le conserva jusqu'à la fin de novembre 1814. Lors de la nouvelle organisation du conseil d'État, on lui confia la section de la guerre qu'il présida jusqu'à sa mort, arrivé le 26 novembre 1818.

**COLLOREDO-WENZEL** (JEAN-NÉPOMUCÈNE-FRANÇOIS, comte DE), né à Vienne le 3 octobre 1738, était destiné par sa famille aux dignités de l'Église; mais, ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il suivit la carrière des armes où la guerre de sept ans vint bientôt lui donner l'occasion de se distinguer. Entré au service le 18 juin 1756, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment d'infanterie *Charles Colloredo*, il obtint successivement dans l'espace de huit ans les grades de capitaine, de second major, de lieutenant-colonel, et de colonel. Devenu général feld-wacht-meister, avec un commandement en Bohême, il fut un des trente-six chambellans attachés à la personne de Joseph II, et conserva cette dignité jusqu'en 1783, époque à laquelle il obtint le grade de feld-maréchal lieutenant avec le commandement de l'Esclavonie et du Banat. Plus tard créé chevalier de l'ordre Teutonique et ayant obtenu le commandement de

*Meleheln*, le comte Jean demanda à se rapprocher de ses nouvelles possessions; on lui conféra le commandement d'une division en Moravie. De là il partit pour rejoindre l'armée du feld-maréchal Laudon, où en qualité de plus ancien feld-maréchal lieutenant, il fit la guerre contre les Turcs, et se distingua particulièrement au siége de Belgrade. L'Empereur le nomma alors grand maître de l'artillerie, commandant de l'intérieur de l'Autriche et du Tyrol, et conseiller intime titulaire. La guerre de la révolution en 1793, l'appela bientôt dans les Pays-Bas, où il rejoignit l'armée du prince de Cobourg. Le 18 mars 1793, à la bataille de Neerwinden, posté sur les hauteurs en avant d'Oberwinden, il soutint l'attaque de l'aile gauche de Dumouriez, sans perdre un pouce de terrain jusqu'à l'arrivée du prince Charles qui, avec son avant-garde, culbuta l'ennemi et remporta une victoire complète. Le 1er mai suivant, Dampierre, voulant aller au secours de la ville de Condé, s'était mis en marche pour attaquer la partie du corps du général Ferraris que commandait le comte Colloredo-Wenzel. Celui-ci résista aux attaques réitérées du général français, et, prenant lui-même l'offensive, il rejeta l'ennemi de l'autre côté de la Rouelle et le poussa jusque sur les hauteurs vis-à-vis le camp de Famars. Après avoir encore été chargé de différents commandements, le comte Colloredo-Wenzel fut nommé président du conseil aulique de guerre, et, en 1808, feld-maréchal. En 1813, il commanda l'armée d'Italie et reprit ensuite la présidence du conseil aulique, dont il s'était démis quelques années auparavant. L'Empereur l'attacha immédiatement à sa personne, et lui confia en même temps la présidence de la section militaire du conseil d'État. Le comte de Colloredo-Wenzel termina sa carrière le 5 septembre 1822.

**COLLOREDO-MANSFELD** (Jérôme, comte de), né à Wetzlar le 30 mars 1775, était le second fils du chancelier François Gundacker, prince de Colloredo-Mansfeld. Son oncle, le comte Joseph, qui l'affectionnait particulièrement, lui donna à 17 ans une place de sous-lieutenant dans son régiment. Le jeune comte suivit bientôt après comme officier d'ordonnance le général Clerfayt, qui commandait le corps auxiliaire autrichien dans l'expédition du duc de Brunswick contre la France, en 1792. Nommé capitaine lieutenant en 1793, et commandant une compagnie de grenadiers, il concourut successivement au siége de Condé, à l'attaque du camp de César, au blocus de Dunkerque, et fut nommé capitaine titulaire le 10 février 1794. Conduit prisonnier à Paris, il parvint à s'évader et, avec de faux passe-ports, il rejoignit l'armée autrichienne, que commandait alors en Franconie le comte de Clerfayt. Le capitaine Colloredo fut aussitôt placé à la tête d'une compagnie de la garde, et fit la campagne de 1796 à l'avant-garde du feld-maréchal Wurmser. Blessé grièvement quelques mois après d'un coup de feu à l'attaque de Brégentz, il fut transporté à Inspruck et de là à Vienne, où il se rétablit en peu de temps, au grand étonnement de tout le monde. Le 1er septembre 1805, il fut promu au grade de général-major avec le commandement d'une brigade de 5 bataillons de grenadiers, dans l'armée qui occupait le pays vénitien sous les ordres du prince Charles. A l'ouverture de la campagne, les 30 et 31 octobre, il fit échouer toutes les tentatives de Masséna sur l'aile gauche de l'armée dont il avait pris le commandement, dans la position retranchée de Caldiero. En 1809, Colloredo commandait une brigade de 6 bataillons à l'armée d'Italie, où il se distingua encore en différentes occasions et particulièrement le 12 mai à Vérone, où il fut blessé en se défendant pendant 24 heures contre tous les efforts des Français, donnant ainsi le temps à l'armée autrichienne d'opérer sa retraite. Nommé feld-maréchal lieutenant et commandeur de Marie-Thérèse, il prit le commandement d'une division, et se distingua de nouveau au combat de Raab. En 1813, il commandait une division en Bohême dans le corps d'observation, sous les ordres de Giulay. Le 17 octobre, arrivé devant Leipzig, avec le premier corps, Colloredo formait, avec la division Lichtenstein et la réserve que commandait Merveldt, l'aile gauche de l'armée alliée sous les ordres du prince de Hesse-Hombourg. Ce général ayant été blessé, et Merveldt fait prisonnier, Colloredo prit le commandement; mais vers 5 heures de l'après-midi, comme il faisait ses dispositions sur le front de la ligne, il reçut une balle dans le côté gauche, à l'endroit même où, plusieurs années auparavant, il avait été atteint. Il recommanda aussitôt de ne point parler de cet accident, et continua de donner ses ordres et de concourir au succès de la journée. Remis de sa blessure, il prit, le 6 janvier 1814, le commandement de l'extrême gauche de l'armée alliée, et reçut encore dans un combat d'avant-postes, près du pont de Barce, un coup de feu à la cuisse gauche, ce qui l'obligea de quitter le champ de bataille, et l'empêcha de prendre part au reste de la campagne. Après la paix de Paris, en 1814, l'empereur d'Autriche lui confia le commandement des troupes qui se retiraient en Bohême, et l'inspection générale de l'infanterie. Lors du retour de Napoléon en 1815, le général Colloredo commanda un corps de 40,000 hommes avec lequel il passa le Rhin, le 26 juin, près de Bâle, et marcha sur Belfort pour attaquer Lecourbe. Arrêté bientôt dans ses opérations par la conclusion de la paix, il alla prendre un commandement en Bohême. Six mois après, il passa en Illyrie, en Styrie et dans le Tyrol. Dans un voyage qu'il fit à Vienne, il fut atteint d'une maladie douloureuse, suite des fatigues de la guerre et de ses nombreuses blessures, et il y succomba le 23 juillet 1822.

**COLLOREDO** (Louis), capucin de Vérone, se fit remarquer en 1797 à la tête des furieux qui massacrèrent, jusque dans les hôpitaux, des soldats malades de la république française. Au milieu de ces horreurs, on le vit haranguer la populace, et l'exciter par ses discours à exterminer tout ce qui portait le nom français. Arrêté après la réduction de cette ville, et traduit devant une commission militaire, il fut condamné au dernier supplice et exécuté sur-le-champ.

**COLLOT** (Laurent), médecin lithotomiste de Tresnel, près de Troyes, apprit d'Octavian de Ville (venu de Rome en France pour pratiquer cette opération) l'art d'extraire les pierres de la vessie, et acquit une telle célébrité, qu'il fut appelé à Paris par le roi Henri II, qui créa pour lui la charge de lithotomiste de sa maison, dont ses successeurs eurent la jouissance.

**COLLOT** (Philippe), né en 1593, mort à Luçon en

1656, eut une très-grande réputation de son temps et forma deux élèves, dont l'un, R. Girault, son gendre, fut le maître de son fils.

**COLLOT** (François), petit-fils du précédent, mort vers 1710, soutint la réputation de ses ancêtres, et, attaqué lui-même de la pierre, fut opéré par son fils. On a de lui : *Traité de l'opération de la taille,* etc., *œuvre posthume de François Collot, auquel on a joint un discours sur la méthode de Franco et sur celle de Rau,* Paris, 1727, in-12.

**COLLOT D'HERBOIS** (Jean-Marie), l'un des hommes les plus remarquables que la révolution de France ait fait connaître. Il était d'une taille moyenne, avait le teint brun, la chevelure crépue et extrêmement noire, le regard soucieux et sombre, les traits, enfin, qu'un peintre pourrait imaginer pour représenter un conspirateur. Comédien ambulant avant la révolution, il avait exercé son art dans plusieurs grandes villes, et notamment à Lyon, où il jouissait d'une espèce de considération : sa conduite n'était pas celle d'un comédien. Il alla ensuite établi à Genève un spectacle dont il était directeur. C'est là qu'il puisa sans doute ses principes républicains, qui s'exaltèrent lorsqu'il fut à Paris, et qui dégénérèrent en démence furieuse, par l'abus des boissons fortes ; car, dans les dernières années de sa vie, il était presque toujours ivre. C'est pour cela que, dans le fameux *Noël* de la Gironde, on le nommait *le sobre Collot*. Admis au club des jacobins, son audace, la force de son organe, et sa déclamation théâtrale, l'y firent remarquer, et lui donnèrent quelque ascendant. Une petite brochure commença sa fortune politique. Le club des jacobins avait proposé un prix pour le meilleur ouvrage dans lequel on ferait connaître au peuple combien le nouvel ordre de choses lui était avantageux. Il s'agissait de la royauté constitutionnelle. On eût à cette époque regardé comme le dernier terme de l'extravagance le projet de substituer la république à la monarchie. Collot composa un opuscule intitulé l'*Almanach du père Gérard,* qui remporta le prix, et lui donna beaucoup de considération dans une certaine portion du public. Ce succès excita son amour-propre, et il se crut destiné, dès ce moment, à remplir les premières places de l'État. La victoire de Bouillé sur les insurgés de Nanci étant devenue impopulaire, Collot imagina qu'il pourrait faire tourner à son avantage cette disposition des esprits. Appuyé par la société des jacobins, il présenta à l'assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats du régiment de Château-Vieux, que les lois de leur pays avaient envoyés aux galères de Brest, pour avoir pris part à la sédition. La pétition fut accueillie ; le roi demanda aux cantons la grâce de ces soldats, qui l'accordèrent sans difficulté. Leur protecteur ne s'en tint pas là ; il voulut que le retour de ses protégés fût un triomphe, et il les recommanda à tous les clubs, depuis Brest jusqu'à Paris. On les reçut comme des martyrs de la liberté, et ils arrivèrent dans la capitale chargés de lauriers et de couronnes. Un banquet somptueux les attendait dans le local de la société ; enfin, d'une grâce accordée à des galériens, on fit une intrigue, un moyen de révolution. Pétion, maire de Paris, autorisa en leur honneur une espèce de fête civique. On les fit placer sur un énorme char attelé de chevaux blancs, et au haut duquel dominait Collot, entouré d'une multitude de petits drapeaux tricolores. Cette singulière ovation partit de l'emplacement de la Bastille, traversa lentement les boulevards suivie d'une nombreuse populace, et se rendit au Champ-de-Mars, au pied de l'autel de la patrie ; et là, les triomphateurs et leur cortége firent de nouveau, au milieu des hymnes et des chants patriotiques, le serment de vivre libres ou de mourir. Ils furent ensuite présentés à l'assemblée nationale, qui leur accorda les honneurs de la séance. Ce fut après cet étrange triomphe que les révolutionnaires commencèrent à porter le bonnet rouge. Collot, imaginant qu'il était devenu un des plus importants personnages de France, brigua le ministère de la justice, et fut tout étonné de ne pas l'obtenir. Dès lors Louis XVI, qui n'avait pas cru devoir le lui confier, le compta parmi ses plus violents ennemis, et la constitution que l'*Almanach du père Gérard* avait voulu populariser, fut tous les jours mise en pièces par son auteur. Collot figura au 10 août parmi les membres de la nouvelle municipalité de Paris, présida l'assemblée électorale qui nomma les députés à la Convention, et fut choisi un des premiers ; mais il ne prit point part aux massacres de septembre : c'est à tort qu'il en a été accusé. A la première séance de la Convention, il demanda l'abolition de la royauté, non pas le premier, comme le dit *le Moniteur* du 22 septembre (la motion en avait déjà été faite avant qu'il prit la parole), mais il l'appuya avec force, et ne contribua pas peu à la faire adopter. Envoyé à Nice après la conquête de ce pays à la fin de 1792, il se trouvait absent lors du procès de Louis XVI, mais il écrivit qu'il votait la mort. Longtemps lié avec Robespierre, il le seconda dans tous ses projets, et surtout dans sa haine contre le parti de la Gironde, dont il fut un des plus ardents persécuteurs. Collot fut membre du comité de salut public, et contribua peut-être plus que Robespierre lui-même aux proscriptions qui signalèrent le règne de ce pouvoir. Le comité le chargea de différentes missions ; c'est de là surtout que date sa célébrité. On délibérait un jour dans le comité de salut public sur le parti que les révolutionnaires avaient à prendre pour se délivrer des personnes suspectes. Quelques-uns de ses collègues étaient d'avis de les déporter. « Il ne faut rien déporter, dit Collot, il faut détruire tous les conspirateurs ; que les lieux où ils sont détenus soient minés ; que la mèche soit toujours allumée pour les faire sauter, si eux ou leurs partisans osent encore conspirer contre la république. » Il répéta la même motion publiquement à une des séances de la Convention. Il était lui-même le plus prompt de ses collègues à supposer ces conspirations, qu'il dénonçait pour avoir un prétexte de développer le système de terreur dont les gouvernants croyaient avoir besoin pour se maintenir. Envoyé successivement dans les départements du Loiret et de l'Oise, il y préluda par de nombreuses arrestations, qui le firent considérer comme digne de missions plus importantes. En novembre 1793, il se rendit à Lyon, chargé d'exercer sur cette malheureuse cité toutes les vengeances de la Convention nationale. Les détails de sa conduite dans cette terrible mission ne peuvent tous appartenir à cet article. Il fit périr plus de 16,000 personnes, par les mains des bourreaux, la fusillade et le canon. Un décret du 21 vendémiaire ordonnant la démolition de Lyon, ajoutait que les ruines de cette belle cité s'appelleraient *Ville affran-*

*chie.* Il entreprit d'effacer dans les âmes jusqu'au sentiment de la pitié, en insultant par une proclamation à la désolation générale, qu'il appelait *faiblesse antirépublicaine* ; il y déclara qu'on traiterait comme suspects tous ceux qui auraient laissé apercevoir sur leur physionomie, ou dans leurs propos, le moindre signe de tristesse et de compassion. Une pétition rédigée en faveur des malheureux Lyonnais, fut lue à la barre de cette assemblée, et parut produire quelque effet ; mais Collot, qui avait été appelé à Paris par le comité, vint à bout d'intimider ses adversaires par un véritable coup de théâtre : il se servit de l'effigie de Chalier, comme autrefois Antoine des restes sanglants de César, pour exalter les fureurs populaires. Le simulacre du féroce Piémontais fut présenté à la Convention, porté dans toutes les rues, invoqué à la tribune des jacobins, et l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré ; mais celui qui l'avait fait donner étant resté à Paris, elles se ralentirent insensiblement, et cessèrent enfin, à l'époque où elles devenaient plus effrayantes et plus multipliées dans la capitale. Mais la division commençait à s'établir parmi ceux qui, peu de temps auparavant, marchaient sur la même ligne. Le 23 mai 1794, en rentrant chez lui à une heure du matin, il fut attaqué par un jeune homme, nommé *Admiral*, qui lui tira deux coups de pistolet, dont aucun ne l'atteignit. Cet événement fit beaucoup de bruit, et parut augmenter pour quelque temps l'influence qu'il avait dans la Convention. Ce fut alors que Robespierre, jaloux de tous ceux qui voulaient l'égaler, se déclara son ennemi, et que se forma le ridicule triumvirat, composé de Robespierre, Couthon et St.-Just, qui, après avoir exercé la puissance publique pendant quelques semaines, fut dissous le 9 thermidor. Collot contribua puissamment à la proscription de Robespierre, mais il ne tarda pas à être dénoncé lui-même par Lecointre. Cette dénonciation enhardit tous ceux qui n'avaient pas encore osé parler. Ses collègues, les journaux, les pamphlets, le couvrirent d'opprobre, et l'assemblée, entraînée par l'indignation publique, décréta son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à la Guyane. Six semaines après, une insurrection qu'on attribua à ses partisans, s'étant manifestée, la Convention ordonna de le mettre en jugement par-devant le tribunal de la Charente ; mais quand le courrier, porteur du décret, arriva, Collot était parti pour le lieu de sa déportation. A peine y fut-il arrivé qu'il s'efforça de soulever les noirs contre les blancs. On le renferma dans le fort de Sinnamari, où il fut attaqué d'une fièvre chaude. Dans un moment de délire, il but une bouteille d'eau-de-vie qui lui brûla les entrailles. Enfin, le 8 janvier 1796, au moment où on le transportait à l'hôpital de Cayenne, il expira dans des tourments affreux, à l'âge de 45 ans, se reprochant sa conduite passée et tous les maux dont il était l'auteur. On a de lui, comme écrivain, outre l'*Almanach du P. Gérard* pour 1792, ouvrage couronné par la société des Amis de la constitution, une vingtaine de pièces de théâtre, toutes fort médiocres, parmi lesquelles on distingue cependant *Lucie, ou les Parents imprudents*, drame ; *le Paysan magistrat*, imité de Caldéron ; *le Procès de Socrate*, et *les Portefeuilles*, etc.

**COLLUCCIO** (Salutato). *Voyez* **SALUTATO.**

**COLLYER** (Joseph), graveur, né à Londres en 1748, eut pour premier maître Antoine Walker. Il reçut ensuite des leçons du frère de cet artiste, Guillaume Walker, et il en profita à tel point qu'on n'a su auquel des deux précisément on devait attribuer la *Veillée flamande*, d'après Téniers. Le titre d'associé de l'Académie royale lui fut conféré en 1786. Il est mort en 1827. Parmi les nombreux portraits qu'il a laissés, on admire particulièrement ceux de George IV, roi d'Angleterre, et de la princesse Charlotte, fille de ce souverain.

**COLMAN** (George), littérateur anglais, né en 1733 à Florence, où son père était ministre d'Angleterre près du grand-duc, fut élevé au collége de Westminster, et se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Il s'associa Thornton, son condisciple, dans la rédaction d'un ouvrage périodique, *le Connaisseur*, qui parut une fois par semaine, de 1754 au 30 septembre 1756. Destiné au barreau, il abandonna l'étude des lois pour se livrer à des compositions dramatiques. Sa première comédie, intitulée : *Polly Honeycomb*, jouée en 1760, eut du succès, et fut suivie de *la Femme jalouse*, pièce imitée en français par Desforges. Après avoir donné plusieurs autres comédies, Colman, enrichi par les bienfaits de lord Bath et du général Pulteney, devint un des entrepreneurs du théâtre de Covent-Garden, vendit ensuite son action, et acheta, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire ; sa tête s'étant dérangée à la suite d'une attaque de paralysie, on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il mourut le 14 août 1794. Ses œuvres dramatiques ont été recueillies, Londres, 1777, 4 vol. in-8°, et ses opuscules en prose, en 3 vol., sous ce titre : *Prose on several occasions*, etc., ib., 1787. Il a composé 26 pièces de théâtre, dont une, *le Mariage clandestin*, en société avec Garrick, a été traduit par Mme Riccoboni.

**COLMAN** (George), fils du précédent et son successeur dans la propriété du théâtre de Hay-Market, né en 1767, a publié un recueil de mélanges sous le titre de : *My nightgown and slippers*, 1799, in-4°, et un grand nombre de pièces de théâtre. Sa comédie intitulée : *John Bull*, ou *le Coin du feu d'une famille anglaise*, a été imitée en français par A. H. de Châteauneuf, Paris, 1822, in-8°.

**COLMAR** (Jean), savant allemand, né à Nuremberg en 1684, fut recteur de l'école de l'hôpital de la même ville, et mourut le 2 avril 1737. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Antihenoticon seu de causâ negati Lutheranos inter et Calvinianos unionis successûs disquis.*, etc., 1714 ; *Dissert. de summâ Judæorum astorgiâ*, Altorf, 1716, in-4° ; *le Monde dans une noix* (en allemand), Nuremberg, 1730, in-8° ; *Cellarius mnemonicus*, etc., 1730, in-8°.

**COLMENAR** (don Juan ALVAREZ de), historien espagnol du 18e siècle. On a de lui 2 ouvrages estimés : *Annales d'Espagne et de Portugal*, Amsterdam, 1741, 14 vol. in-4° ou 8 vol. in-12, figures : cette histoire, traduite en français par Massuet, embrasse les annales des deux monarchies depuis leur établissement jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait ; les *Délices de l'Espagne et du Portugal*, Leyde, 1707, 5 vol. in-8°, et 1715, 6 vol. in-12, figures.

**COLMENARES** (Diego de), né à Ségovie, longtemps curé de l'église de St.-Jean en cette ville, consacra tous

les loisirs que lui laissait son ministère, à étudier l'histoire et les antiquités de sa patrie. Il découvrit dans les archives nationales un grand nombre de monuments historiques qu'il publia, et mourut au mois de février 1651. Son principal ouvrage a pour titre : *Historia de la insigne ciudad de Segovia, y compendio de las Historia da Castilla,* Ségovie, 1637, in-fol.

**COLMI**, plutôt que **COLINS**, poëte du Hainaut, attaché à Jean de Beaumont, a composé un poëme, ou *rotulus* français, sur la bataille de Crécy, livrée le 26 août 1346, poëme dont parle Bréquigny dans les *Notices des manuscrits*, et que M. Buchon a inséré en entier au tome XIV de son édition de Froissart. L'auteur y célèbre surtout la mort du roi de Bohème, tué dans cette journée.

**COLNET DU RAVEL** (Charles-Joseph-Auguste-Maximilien de), né le 7 décembre 1768, à Mondrepuy, en Picardie, fils d'un gentilhomme verrier, acheva ses études à Paris. Il se destinait à l'état ecclésiastique, entra même dans les ordres, mais ne reçut point la prêtrise. Les événements l'ayant empêché de suivre sa première vocation, il se fit libraire, et son humble boutique fut souvent le rendez-vous des gens de lettres. Colnet s'était, en effet, lancé dans la littérature critique. Parmi ses écrits, presque tous anonymes, nous citerons les *Étrennes de l'Institut*, ou *Revue littéraire en* 1799 *et* 1800; *Mémoires secrets de la république des lettres*, en 1800, dont la police fit saisir le dixième cahier et défendit la continuation; *les Satiriques du* 18e *siècle*, 7 vol. in-8°; *la Correspondance turque*, pour servir de supplément à *la Correspondance russe* de la Harpe, 1802, in-8°; *l'Art de dîner en ville*, petit poëme assez agréable, 1810; *l'Ermite du faubourg Saint-Germain*, etc. Tout en se livrant à la composition d'ouvrages qui tombaient de temps en temps de sa plume piquante et facile, Colnet fournissait fréquemment des articles au *Journal des arts*, qui a existé de 1810 à 1814; au *Journal de Paris*, au *Journal général de France*, à l'occasion duquel il fut arrêté par ordre de Réal, après le 20 mars 1815, et en dernier lieu à *la Gazette de France*. Le sel qu'il répandait à pleine main dans ses *articles* s'alliait à un excellent ton : aussi la collaboration de Colnet fut-elle l'un des premiers éléments du succès de *la Gazette*. Dans les derniers temps, son caractère original et ses habitudes même un peu sauvages lui firent prendre le parti de la retraite ; il quitta sa librairie pour habiter Belleville, où il mourut le 29 mai 1832.

**COLOCCI** (Ange), littérateur, né dans la Marche d'Ancône, en 1467, fit ses études à Rome, et s'établit ensuite à Naples avec toute sa famille, que des événements politiques avaient contrainte de quitter les États ecclésiastiques; il se lia dans cette ville avec tous les poëtes célèbres qui y florissaient alors; et à l'exemple de plusieurs d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Rappelé 6 ans après dans sa patrie, il fut chargé d'une mission près du pape Alexandre VI, et se fixa à Rome, où il prit l'habit ecclésiastique, et obtint successivement plusieurs emplois honorables, entre autres la charge de secrétaire du pape Léon X, qui lui donna en outre la survivance de l'évêché de Nocera. Clément VII le confirma dans ce siége en y ajoutant le gouvernement d'Ascoli, et l'envoya plus tard dans plusieurs cours de l'Europe. Lors du sac de Rome, en 1527, Colocci eut sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. Après avoir gardé pendant 9 ans l'évêché de Nocera, il le céda à l'un de ses neveux, et mourut à Rome le 1er mai 1549. L'abbé Lancelotti a publié à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses autres ouvrages, parmi lesquels on remarque quelques opuscules de philosophie et de mathématiques; le reste appartient à la littérature.

**COLOM DU CLOS** (Isaac), né dans la Marche de Brandebourg, le 20 janvier 1708, de parents réfugiés, fut professeur de langue française, puis de philosophie à l'université de Gottingue, et mourut le 26 janvier 1795. On a de lui : *Principes de la langue française ; Modèles de lettres ; Réflexions sur le style*, et quelques *traductions* d'ouvrages français en allemand.

**COLOMA** (don Carlos), homme d'État et historien, marquis d'Espina, né à Alicante en 1573, servit dans les guerres des Pays-Bas, parvint du grade d'enseigne aux premières dignités militaires, puis fut successivement gouverneur de Cambrai, du Milanais, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, grand maître du palais, conseiller d'État et du département de la guerre, et mourut en 1637. On a de lui, en espagnol, une *Histoire des guerres des Pays-Bas* de 1588 à 1599, Anvers, 1625, in-4°. Cette traduction estimée a eu plusieurs éditions. On lui doit encore une *traduction* espagnole de Tacite, Douay, 1629, in-4°.

**COLOMA** (le comte Pierre-Alphonse-Livin), de la famille du précédent, naquit à Gand le 12 novembre 1707, et se fixa à Malines. Possesseur d'une fortune considérable, il en employa une partie à encourager les arts. Vers l'an 1750, il entreprit sa généalogie, qu'il dressa sur un plan nouveau. Mais, ses recherches se multipliant de jour en jour, il résulta de ce travail des espèces d'archives héraldiques pour tout le pays, d'autant plus intéressantes qu'elles renferment plusieurs diplômes et documents historiques qu'on ne trouverait pas ailleurs. Coloma s'en occupa avec ardeur jusqu'en 1777, et il en poursuivit l'impression qui s'arrête à la page 500. Ce livre rare et d'un prix excessif, dont il n'a été tiré que 150 exemplaires, ne parut point sous son nom, mais sous celui de son ami, J. F. A. F. de Azevedo. La Généalogie de Coloma, qui est fort curieuse, resta donc inachevée. L'auteur mourut le 31 décembre 1788.

**COLOMB** (Christophe), le plus célèbre des navigateurs, naquit dans l'État de Gênes en 1441. Tous les historiens sont d'accord sur ce fait; mais ils diffèrent sur le lieu de sa naissance. Les petits villages de Cogoreo et de Nervi disputent aux villes de Savone et de Gênes l'honneur de lui avoir donné le jour. Les ennemis de sa gloire, et il s'en est trouvé un grand nombre parmi ses contemporains, se sont attachés à déprécier sa personne, et ont répandu qu'il était d'une très-basse extraction, sans songer que son génie en eût été d'autant plus relevé aux yeux de la postérité. Pietro Martire d'Anghiera, son contemporain, Herréra qui a écrit l'*Histoire des Indes*, et F. Colomb, son fils, s'accordent à dire que sa famille

était une des plus illustres de Plaisance. L'empereur Othon II avait fait donation à cette famille de plusieurs biens, et, entre autres, du château de Cogoreo dont on vient de parler, et où l'on doit peut-être, par cette raison, rapporter le lieu de sa naissance. Un passage d'une lettre de Christophe Colomb vient à l'appui de cette dernière opinion : « Je ne suis pas, écrit-il à la nourrice de don Juan de Castille, le premier amiral de ma famille. Qu'on me donne le nom qu'on voudra ; David a gardé les brebis, et je suis le serviteur du même Dieu qui l'a placé sur le trône. » Les ancêtres de Colomb perdirent leur fortune pendant les guerres de Lombardie, et cherchèrent à la réparer par le commerce maritime. Son père, Domenico Colomb, l'envoya à Pavie faire ses études ; mais il les interrompit, pour aller se livrer à la navigation. Ses progrès avaient cependant été très-rapides, et il conserva toute sa vie le goût des belles-lettres qu'il ne cessa pas de cultiver. Ses facultés se développèrent ensuite, il surpassa ses contemporains dans la géométrie, l'astronomie et la cosmographie ; son expérience dans la navigation était très-étendue, lorsqu'il songea à entreprendre la découverte du nouveau monde. Près de 40 années de sa vie avaient été employées à visiter les parties connues de notre globe. Les Portugais étaient, du temps de Christophe Colomb, le peuple dont la navigation était la plus étendue; ils venaient de découvrir les côtes occidentales d'Afrique. Lisbonne était le lieu où se réunissaient les hommes les plus habiles de toutes les nations, en astronomie, en géographie et en navigation. Fernand Colomb, son fils, nous apprend qu'il les consulta sur la possibilité de découvrir, en allant par l'ouest, les terres de Cipangu et du Cathai, dont parle Marco Polo. Martin Béhaim, de concert avec les deux médecins de Jean II, venait de proposer aux marins l'usage de l'astrolabe pour observer la latitude en pleine mer. Ce fut cet instrument qui donna à Colomb la possibilité de perdre pendant longtemps la terre de vue. Il s'en servit le premier, et il imagina des règles pour la position des vaisseaux par la latitude et la longitude : c'est ainsi que son génie créateur perfectionna l'art nautique, avant de mettre son grand projet à exécution. Il avait étudié les ouvrages des anciens, et avait comparé leurs connaissances géographiques à celles qui nous ont été transmises par Marco Polo. Ses méditations et quelques faits nouvellement remarqués le confirmèrent dans l'espoir de retrouver le Cipangu du voyageur moderne, en se dirigeant d'abord à l'ouest. Il vint s'établir à Lisbonne avec son frère Barthélemi, et il y épousa la fille d'un navigateur portugais, dont il eut un fils nommé *Diego Colomb*, qui fut après lui vice-roi des Indes. L'envie, qui n'a pas cessé de le poursuivre, répandit que l'existence de terres situées à l'ouest de notre continent lui avait été révélée par un navigateur qui les avait vues avant lui ; mais cette assertion n'est fondée que sur des fables démenties par tous les contemporains. Son fils et Herréra nous ont fait connaître ses véritables motifs. On sait que les premières bases des connaissances géographiques des Italiens, et même de toutes les nations avant Christophe Colomb, se trouvent dans les livres anciens, et principalement dans Ptolémée : ils y ont ensuite ajusté, le mieux qu'ils ont pu, les pays dont parle Marco Polo, qui devaient se trouver à l'orient des limites que les anciens avaient assignées à l'Asie. Or Ptolémée avait donné beaucoup trop d'étendue à cette partie du monde vers l'orient ; lorsqu'il a fallu placer encore à l'est le Cathai et l'île Cipangu, de Marco Polo, on a été forcé de dépasser considérablement la moitié de la circonférence du globe. Colomb croyait, en conséquence, qu'en s'avançant dans une direction opposée à celle qu'avait suivie Marco Polo, c'est-à-dire, en allant vers l'ouest, il n'aurait que le tiers de cette circonférence à parcourir. Les cartes d'André Bianco et le globe de Martin Béhaim placent encore Cipangu plus près des côtes d'Afrique, puisqu'il n'en est pas à plus du sixième de la circonférence de la terre. On y trouve aussi quelques-unes des îles les plus éloignées des Açores, qui ont été placées à tort entre Cipangu et les côtes d'Afrique. Nous sommes loin de croire qu'un homme du génie de Colomb se soit arrêté aux contes absurdes que l'on trouve dans tous les écrits du temps, sur les îles Antilia, Saint-Brandon et la Man-Satanaxio; mais ces fables, qui circulaient alors de bouche en bouche, lui rappelaient sans cesse son projet favori, et augmentaient le désir qu'il avait de le mettre à exécution. Il semble que tous les esprits s'élançaient, sans le savoir, vers ce grand objet, et se préparaient, comme il arrive souvent, par des erreurs, à la connaissance de la vérité. Des habitants de Madère et de Porto-Santo crurent voir, à plusieurs reprises, à l'ouest de ces îles, une terre qui ne se montrait que dans certaines circonstances, mais qui paraissait toujours à la même place. Les historiens disent que l'on parlait d'hommes nus, qui avaient été jetés par les vents d'ouest sur les îles Açores. Ils avaient indiqué, disait-on, que leur pays était dans cette direction. Rien ne constatait la vérité de ces récits; aussi Christophe Colomb profita-t-il de renseignements bien plus certains. Pierre Torrea, parent de sa femme, avait trouvé sur le rivage de Porto-Santo des pièces de bois qui y avaient été portées par les flots, après un vent d'ouest impétueux; d'autres navigateurs avaient vu au large de cette île et du cap St.-Vincent, des cannes d'une grosseur extraordinaire et des plantes d'espèces inconnues dans ces contrées. L'ensemble de ces faits authentiques persuada à Christophe Colomb qu'il trouverait Cipangu ou quelque autre terre en faisant route à l'ouest. Il s'occupa dès lors à exécuter son projet; le commerce ne lui avait procuré qu'une honnête aisance, et sa fortune était loin de pouvoir en supporter les frais. Il en fit hommage à sa patrie, et le proposa à la république de Gênes, qui le rejeta avec mépris. Colomb le présenta ensuite à Jean II, roi de Portugal, qui le fit examiner. Les idées de Colomb furent appréciées; mais, par un manque de foi honteux, on prit le parti d'exécuter son projet secrètement. Le pilote qui en fut chargé n'avait pas le génie de Colomb; incapable de diriger son vaisseau hors de la vue des côtes, par l'aspect des astres, il devint le jouet des flots, et ne regagna le port, qu'après avoir erré pendant longtemps sur la vaste étendue des mers. Il crut se justifier en traitant Colomb de visionnaire. Celui-ci, outré du peu de justice qu'on lui rendait, prit la résolution de quitter le Portugal. La nécessité de prévenir un nouvel abus de confiance lui inspira la pensée de faire en même temps des ouvertures aux rois d'Espagne et d'Angleterre. Il envoya son frère Barthélemi Colomb à Londres, où il fut

accueilli favorablement; mais sa négociation fut interrompue par les engagements qui furent pris avec la cour d'Espagne. Christophe Colomb partit secrètement par mer de Lisbonne sur la fin de 1484, et arriva au port de Palos. Il y éprouva le sort de tous les hommes supérieurs à leur siècle, et ne put se faire entendre de ses contemporains; il eut à lutter contre les préjugés les plus absurdes. Il resta plus de 5 ans entiers à la cour sans rien obtenir. Rebuté par des refus si peu motivés, il eut le dessein de s'adresser au roi de France. Au moment où il allait quitter l'Espagne, un de ses amis, nommé le *P. Marchena,* qui jouissait de quelque crédit auprès de la reine Isabelle, lui procura l'appui de cette princesse. Les négociations furent reprises de nouveau, mais elles n'eurent pas plus de succès. Cette fois, on rendait justice à la supériorité de ses vues; mais on trouvait ses prétentions exagérées. Enfin, la reine, à qui l'on fit sentir l'importance du projet de Colomb, et le danger d'en abandonner les avantages à une autre puissance, consentit à faire les frais de cette entreprise. Ce grand homme s'éloignait alors, le cœur ulcéré du pays où on savait si peu l'apprécier. Un courrier fut envoyé sur ses pas; on le joignit à 2 lieues de Santa-Fé, où était la cour, et il se mit en marche pour y revenir. Enfin, au bout de 8 ans de sollicitations infructueuses accompagnées de dégoûts sans nombre, la recherche du nouveau monde fut arrêtée. Le 19 avril 1492, on signa les articles d'un traité par lequel Christophe Colomb reçut les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi dans toutes les mers, îles et terres qu'il découvrirait. Le 12 mai suivant, il se rendit au port de Palos, où devait se faire l'armement. Trois navires furent choisis pour ce voyage; celui de Colomb fut nommé *la Santa-Maria;* le second, commandé par Alonzo Pinçon, s'appelait *la Pinta;* le troisième, aux ordres de Yanez Pinçon, frère du précédent, *la Nina.* Martin Pinçon, le plus jeune des trois frères, était pilote sur *la Pinta.* Le nombre d'hommes des trois équipages était, suivant quelques-uns, de 90, et suivant d'autres de 120. Le vendredi 3 août 1492, on mit à la voile. L'escadre se dirigea d'abord sur les îles Canaries, où elle relâcha. Le 6 septembre, on quitta ces îles, et ce jour peut être regardé comme le premier du plus mémorable voyage que les hommes aient osé entreprendre. On n'eut d'abord que des vents légers et du calme, et l'on fit très-peu de chemin; le second jour, on perdit la terre de vue. Les compagnons de Colomb, qui s'avançaient sur l'Océan sans voir de terme à leur voyage, furent alors étonnés de la hardiesse de leur entreprise. Plusieurs soupirèrent et se mirent à pleurer, croyant qu'ils ne la reverraient jamais. Colomb les consola et ranima leur courage. Le 11 septembre, étant à 150 lieues de l'île de Fer, on vit un tronc de mât de navire qui paraissait avoir été entraîné par le courant. Colomb observait tous les jours la hauteur méridienne du soleil avec l'astrolabe et vérifiait la direction de l'aiguille aimantée sur l'étoile polaire; il était attentif à remarquer tous les phénomènes et surtout les différents aspects des astres. Le 15, à 300 lieues de l'île de Fer, et, par un temps calme, on vit un trait de feu qui se précipita dans la mer à 5 lieues des bâtiments. Depuis 9 jours que l'on était en mer, sans voir autre chose que le ciel et l'eau, les vents avaient soufflé sans interruption de la partie de l'est; les matelots, qui n'étaient jamais restés si longtemps loin de la terre, voyant qu'ils étaient contraires pour aller en Espagne, craignirent de ne pouvoir jamais y retourner. On aperçut le jour suivant des oiseaux qui ramenèrent leurs espérances, parce qu'ils les crurent d'une espèce qui ne s'éloigne jamais de plus de 20 lieues des côtes. La mer parut ensuite couverte de plantes marines, qui semblaient nouvellement détachées du fond ou de quelques îles, et ils furent persuadés du voisinage de la terre. Le 18 septembre, Alonzo Pinçon, qui marchait en avant, vint dire à Colomb qu'il avait vu dans l'ouest une multitude d'oiseaux, et avait cru apercevoir la terre dans le nord. Il demanda à l'aller chercher; mais Colomb, jugeant qu'il s'était trompé, lui ordonna de continuer sa route. On sonda néanmoins à 100 brasses, sans trouver fond. Les matelots, ne voyant aucune apparence de terre se réaliser, commencèrent à se décourager et à se plaindre d'être ainsi abandonnés au milieu des mers, loin de tout secours. Le 20, on vit des oiseaux venant de l'ouest et une baleine; la mer parut couverte d'herbes flottantes. Ces divers indices de terre réprimèrent leurs murmures. Le 21, le vent, qui jusqu'alors avait été favorable, tourna au sud-ouest et devint contraire. Ces hommes, disposés secrètement à la révolte, s'écrièrent tous que les vents étaient bons pour retourner en Espagne, et qu'ils voulaient y aller. Colomb chercha à les apaiser, en leur disant que ce n'étaient que des vents légers occasionnés par le voisinage de quelque terre. La rumeur s'accrut, malgré ses représentations, et ils finirent par perdre tout respect. Ils murmuraient contre le roi qui avait ordonné le voyage, et persistaient à vouloir s'en retourner. Colomb se conduisit avec une prudence extrême; il encourageait les uns en leur promettant que le voyage serait court, et menaçait les autres de l'autorité du roi. Les vents contraires commencèrent à forcer, la mer devint grosse, et l'on ne put continuer la route; ce retard, conforme à leur désir, les calma. On vit plusieurs oiseaux dans la journée, et l'on prit des crabes de mer dans les herbes répandues sur la surface de l'eau. L'amiral crut pouvoir profiter d'un moment où les esprits lui paraissaient plus tranquilles pour continuer la route de l'ouest; mais cette tranquillité n'était qu'apparente. Les murmures recommencèrent bientôt; il se formait des groupes, au milieu desquels on disait hautement que Colomb, avec sa folie, avait voulu devenir grand seigneur aux dépens de leur vie; qu'ils avaient voulu remplir leur devoir en allant plus loin qu'aucun homme n'avait encore été; qu'ils ne devaient point être auteurs de leur propre perte, en s'avançant ainsi jusqu'à ce que leurs bâtiments, qui faisaient eau de toutes parts, leur manquassent sous les pieds. Personne, disaient-ils, ne le trouvera mauvais. Notre chef a tant d'ennemis, qu'on ajoutera plus de foi à notre rapport qu'au sien. Il y en eut qui s'emportèrent jusqu'à dire que le plus sûr était de le jeter à la mer, et de s'en retourner; qu'on dirait ensuite qu'il y était tombé par malheur, tandis qu'assis sur le bord du vaisseau, il était occupé à considérer les astres. Personne, disaient-ils, ne s'embarrassera de le vérifier. Colomb sentit le danger de sa position; il leur fit envisager les châtiments qui les attendaient, s'ils l'em-

pêchaient de continuer son voyage. Le plus souvent, il cherchait à calmer leur insolence par la douceur. Il rappelait en détail, à chacun d'eux, tous les indices de terre qu'ils avaient vus, et leur promettait qu'ils ne tarderaient pas à la rencontrer. Peu à peu leur mécontentement s'apaisa ; mais leur inquiétude et leur chagrin ne purent jamais être entièrement dissipés. Le 25 septembre, au coucher du soleil, tandis que Colomb était à parler avec Yanez Pinçon, une voix cria : « Terre, terre, terre ; » celui qui avait crié montra, dans le sud-ouest, une masse obscure qui ressemblait à une île, éloignée au moins de 25 lieues. Tout le monde reprit courage, rendit grâces à Dieu et ensuite à Colomb. Celui-ci fit aussitôt gouverner sur cette apparence de terre, et fit route toute la nuit, à pleines voiles dans la même direction. Le lendemain tous les regards furent fixés de ce côté ; mais cette terre qui leur avait causé tant de joie, avait disparu, et ils apprirent que des nuages pouvaient causer ces fausses apparences. La route de l'ouest fut reprise aussitôt à leur grand regret. On croit que ce fut un stratagème dont Colomb se servit avec succès pour les tirer de leur abattement. Ils y retombèrent peu de temps après ; cependant le grand nombre d'oiseaux que l'on vit les jours suivants, les morceaux de bois que l'on aperçut sur la surface de la mer, et plusieurs autres indices de terre, qui devenaient plus fréquents, les empêchèrent de se livrer au désespoir. Colomb, au milieu de l'inquiétude et du chagrin universel, conservait seul sa sérénité. Le 1er octobre, il se croyait à 700 lieues des Canaries. Le jour suivant, les espérances furent soutenues par la présence d'un grand nombre d'oiseaux ; le vaisseau était entouré de poissons. Le 3 se passa sans que rien s'offrît à la vue ; les équipages craignirent que l'on eût dépassé quelque île. Ils s'imaginèrent que les oiseaux qui, les jours précédents, avaient traversé leur route, se rendaient d'une île à une autre, et désirèrent que l'on se détournât vers la droite ou vers la gauche, pour aller chercher la terre qu'ils croyaient être de l'un ou de l'autre côté. Colomb demeura inébranlable, et continua la route de l'ouest. Il avait d'autant plus de raison, que rien ne pouvait lui indiquer de quel côté il fallait se diriger. Sa fermeté excita, parmi ses gens, un esprit de révolte plus fort que jamais ; il voyait l'instant où il n'en serait plus le maître. La Providence vint à son secours ; le jour suivant, 4 octobre, les indices de terre se multiplièrent ; des oiseaux vinrent voler si près des bâtiments, qu'un matelot en tua un avec une pierre : l'espérance commença à renaître. Le 7, on crut voir la terre à bord de Christophe Colomb ; mais elle paraissait couverte de nuages, et l'expérience du passé fit que personne n'osa s'y fier. *La Nina*, qui était en avant, crut que c'était réellement la terre ; elle fit une décharge de son artillerie et arbora ses pavillons. L'allégresse fut extrême dans toute l'escadre ; mais, plus on s'avançait, et moins l'apparence qui l'avait causée se réalisait ; elle diminua insensiblement, et s'évanouit pour faire place à la tristesse la plus profonde. Cependant des troupes immenses d'oiseaux continuaient à planer sur leurs têtes. Colomb crut en voir une espèce qui ne s'éloigne jamais de terre, et remarqua que ceux-là se rendaient tous dans le sud-ouest, il se persuada qu'ils allaient en chercher quelqu'une, et prit la résolution de suivre la même direction. Il dit à ses équipages qu'il n'avait jamais espéré rencontrer la terre avant d'avoir fait 750 lieues, et leur annonça que ce terme étant dépassé, ils devaient la trouver dans les environs. Il ajouta qu'il était temps de se détourner de la route qu'ils avaient suivie. « Près de toucher au but, conformons-nous, dit-il, aux exemples des Portugais, qui ont fait presque toutes leurs découvertes en se dirigeant d'après le vol des oiseaux. » Le 8, on prit une douzaine d'oiseaux de différentes couleurs ; pendant la nuit, on en vit beaucoup de grands et de petits, qui tous venaient du nord et allaient vers le sud. A la pointe du jour, le nombre semblait avoir augmenté ; ils prenaient toujours la même direction. L'air était beaucoup plus frais qu'il ne l'avait été pendant le voyage ; le vent apportait une odeur végétale, semblable à celle dont il est chargé, en Europe, au retour du printemps. Le découragement était tel, que les gens de Colomb, qui avaient été si souvent trompés, étaient devenus insensibles à tout ce qui aurait pu ranimer leur courage. Colomb, par sa prudence et sa fermeté, était parvenu à calmer les révoltés ; mais il n'avait jamais entièrement réussi à faire taire les murmures, et craignait tous les jours de nouveaux éclats. Le 11 octobre, les indices de terre devinrent plus certains ; un jonc encore vert passa près du vaisseau, et, peu de temps après, on vit de ces poissons qui ne se tiennent pas loin des rochers. *La Pinta* vit un tronc de canne, et recueillit une planche travaillée de main d'homme ; *la Nina* aperçut un rameau d'épines chargé de fruits ; on sonda au coucher du soleil, et l'on trouva fond. Le vent soufflait alors avec inégalité ; cette dernière circonstance acheva de convaincre Colomb que la terre ne pouvait être éloignée. On se rassembla, comme à l'ordinaire, pour faire la prière du soir ; dès qu'elle fut achevée, il dit à tous ses gens de remercier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite de les conserver pendant un si long et si périlleux voyage ; les assura que les indices de terre devenaient de plus en plus certains. Il leur recommanda de veiller attentivement pendant la nuit ; car ils la verraient certainement avant le jour. Il promit de donner une veste de velours à celui qui l'apercevrait le premier, en outre des 10,000 maravédis de pension qu'il devait recevoir du roi. Colomb étant, à 10 heures du soir, assis sur la poupe de son vaisseau, aperçut une lumière ; il la fit remarquer à Pedro Gutierez. Tous deux firent venir Sanchez de Segovia, commissaire des guerres, mais, lorsqu'il arriva, elle avait disparu. On la revit cependant encore deux fois. A deux heures après minuit, *la Pinta*, qui était de l'avant, signala la terre. Ce fut dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, après une navigation de 35 jours, que se fit la découverte du nouveau monde. On attendit le jour avec impatience. Chacun désirait contempler cette terre après laquelle ils avaient si longtemps soupiré, et que la plupart d'entre eux avaient désespéré de jamais voir. Enfin, elle se montra avec le jour naissant, et ils jouirent du spectacle de montagnes et de collines couvertes de la plus agréable verdure. Les trois bâtiments firent route au lever du soleil. *La Pinta*, qui les précédait, commença le *Te Deum*, et tous, de concert, remercièrent Dieu de l'heureux succès de leur voyage. Ils virent, en s'approchant, un grand nombre d'hommes attroupés sur le

rivage. Colomb s'embarqua dans une chaloupe armée, avec Alonzo et Yanez Pinçon, tenant l'étendard royal à la main. Dès qu'il eut mis pied à terre avec tout son monde, ils se prosternèrent les larmes aux yeux, et remercièrent Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée. En se relevant, Colomb nomma l'île *San-Salvador,* et en prit possession au nom du roi d'Espagne, au milieu des habitants étonnés, qui l'entouraient et le regardaient en silence. Aussitôt tous les Castillans le proclamèrent amiral et vice-roi des Indes, et lui jurèrent obéissance. Le sentiment de la gloire qu'ils venaient d'acquérir les rappela à leur devoir; ils lui demandèrent pardon des chagrins qu'ils lui avaient causés. Colomb parut alors avec toute sa supériorité, lorsqu'il leur pardonna avec la dignité et la douceur qui ne l'avaient jamais abandonné. L'île qu'on venait de découvrir était appelée, par ses habitants, *Guanahani;* mais elle a conservé, sur la plupart des cartes, celui de *San-Salvador.* Elle fait partie des îles Lucayes, qui ne sont pas éloignées de plus de 100 lieues des côtes de la Floride. Les habitants de San-Salvador parurent simples et bons; ils furent d'abord étonnés de la blancheur du teint des Espagnols, de leur barbe et de leurs vêtements; mais, ensuite, ils s'approchèrent avec confiance. On leur donna des bonnets de diverses couleurs, des grains de verre et d'autres bagatelles. Lorsque l'amiral retourna à bord, les uns le suivirent à la nage, d'autres dans leurs pirogues : sa chaloupe en était environnée. Les hommes et les femmes allaient entièrement nus; l'usage du fer leur était inconnu; ils ne craignaient pas de prendre les sabres par la lame, et souvent se blessaient. Le lendemain, ils vinrent au bâtiment troquer du coton contre des choses de peu de valeur. Ils avaient à leurs oreilles de petites plaques d'or qui frappèrent les Espagnols. On leur demanda d'où ils tiraient cet or, et ils indiquèrent, en étendant les bras vers le sud, qu'il venait d'un pays situé dans cette direction. L'amiral résolut d'aller le chercher; avant de partir, il s'assura que l'île n'était pas propre à faire d'établissement, et retint à son bord sept Indiens destinés à lui servir d'interprètes. L'escadre fit d'abord route au sud, et découvrit successivement l'île de la Conception, les îles Fernandine et Isabelle. Plus on s'avançait, plus on obtenait de renseignements sur le pays riche en or dont on avait entendu parler. On apprit qu'il se nommait *Cuba,* et l'on se hâta de s'y rendre. L'escadre continua sa route au sud, passa entre les petites îles appelées *las Arenas* et *los Miraporvos,* et eut connaissance, le 27 octobre, des côtes de Cuba. La partie orientale de la côte nord de cette île fut visitée jusqu'à son extrémité. Partout où l'on voulut aborder, les habitants prirent la fuite; on parvint cependant à leur inspirer de la confiance en leur faisant parler par les naturels de San-Salvador que l'on avait embarqués. Ils apprirent qu'il se trouvait de l'or dans leurs pays; mais ils dirent qu'il y en avait bien davantage dans une autre contrée située à l'orient. Les idées que les Espagnols s'étaient faites des richesses qu'ils allaient trouver, enflammèrent leur cupidité, et leurs cœurs commençaient à n'être plus sensibles qu'à cette passion. Alonzo Pinçon, capitaine de *la Pinta,* qui était le meilleur voilier, voulant y arriver seul, força de voile et se sépara de l'escadre. Le 5 décembre, Colomb, n'ayant plus que deux bâtiments, s'éloigna de la pointe orientale de Cuba, et arriva en très-peu de temps à la côte de cette contrée riche, dont on lui avait fait des rapports si avantageux. Les habitants du pays l'appelaient *Haïti;* Colomb la nomma *Espanola;* mais le nom de *Saint-Domingue* a prévalu. Pendant longtemps on lui a restitué son nom primitif, *Haïti.* L'escadre relâcha dans le port Saint-Nicolas; mais, trouvant un pays peu peuplé, elle prolongea la côte septentrionale; et, après avoir passé dans le canal de la Tortue et avoir fait plusieurs mouillages, elle s'arrêta à peu de distance, dans l'ouest, du lieu où depuis la ville du Cap a été bâtie. On eut beaucoup de peine à communiquer avec les habitants; ils se mirent en fuite, ainsi que ceux de Cuba, à l'approche des bâtiments. Un événement imprévu changea tout à coup leurs dispositions. Tandis que l'escadre était à louvoyer, avec un vent frais, dans le canal de la Tortue, on sauva un Indien qui était près de périr avec sa pirogue. L'amiral le recueillit à son bord, le traita le mieux qu'il put, et ensuite le fit mettre à terre. Cet homme fit part à ses compatriotes de l'obligation qu'il avait aux Espagnols, et des bons traitements qu'il en avait reçus. La confiance s'établit aussitôt; ils accoururent de toutes parts avec des fruits et d'autres provisions, près des navires. Ils troquaient leur or contre des éclats de faïence cassée et les choses les plus viles. Le prince du pays, ou, pour se servir du nom qu'ils donnaient à leurs rois, le cacique, voulut voir des hommes dont on lui disait tant de bien. L'amiral le traita avec de grands égards. Ce prince, nommé *Guacanagari,* était chargé d'ornements d'or, et fit connaître que ce métal venait d'un pays situé plus à l'est, qu'on nommait *Cibao.* Colomb, trompé par une certaine conformité de nom, crut que c'était *Cipangu;* mais il apprit ensuite qu'on appelait ainsi une montagne qui s'élève au milieu de l'île, au-dessus de toutes les autres. Colomb visita la demeure du cacique, qui était aux environs du lieu où les Français ont depuis bâti la ville du Cap; il en reçut de grandes marques de respect, et contracta avec lui une amitié qui ne se démentit jamais. L'escadre continua ensuite la route de l'est, dans l'intention de se rapprocher des mines de Cibao. Le 24 décembre, à 11 heures du soir, tandis que Colomb s'était retiré pour prendre quelque repos, son navire toucha sur les bancs qui sont au large de la rade du Cap; malgré les efforts que l'on fit pour le relever, il fut couché sur la côte par la lame, et s'ouvrit immédiatement après. Colomb se retira, avec tout son équipage, à bord de *la Nina.* Le cacique envoya aussitôt des hommes au secours des Espagnols, ordonna à ses sujets de les aider à sauver leurs effets, et leur désigna un lieu pour les déposer. Aucun vol ne fut commis, et la bonne volonté qu'ils témoignèrent est digne de louanges. Guacanagari vint lui-même consoler l'amiral; dans ses épanchements, il lui confia que ses sujets avaient beaucoup à souffrir des descentes que les Caraïbes, peuple féroce, faisaient sur leur île, et lui dit que les habitants d'Haïti avaient pris la fuite à l'approche des Espagnols, parce qu'ils avaient craint que cette nouvelle nation ne fût aussi barbare qu'eux. L'amiral lui promit de le défendre contre ses ennemis, et profita de cette ouverture pour lui demander à faire un établissement dans ses États. Le cacique y consentit. On construisit un fort des débris du bâtiment qui s'était

perdu. Colomb choisit 38 hommes pour y rester sous les ordres de Diego d'Arena. Ce fort, qu'on nomma *la Navitad*, était à environ trois lieues dans l'est de l'emplacement de la ville du Cap, sur le bord d'une anse que nous appelons aujourd'hui baie de *Caracole*. L'amiral y laissa des vivres, des marchandises et tout ce qui était nécessaire à sa défense. Il prit ensuite congé du cacique, avec la promesse de revenir bientôt. Le 4 janvier 1493, il mit à la voile, et remonta à l'est pour achever la reconnaissance de la côte septentrionale de l'île. Il rencontra en chemin, *la Pinta* près de Monte-Christo. Colomb parut satisfait des excuses qu'Alonzo Pinçon lui donna pour justifier sa séparation. Les deux bâtiments vinrent ensuite de compagnie jusqu'à la baie formée par la presqu'île de Samana et la côte nord de Saint-Domingue. Ils y mouillèrent, et se mirent en route pour l'Espagne, le 16 janvier 1493. Le temps fut très-beau au commencement de la traversée; le 12 mars, étant près des Açores, le mauvais temps sépara une seconde fois *la Pinta*. Le navire de l'amiral courut les plus grands dangers. La tempête devint si forte, que Colomb lui-même désespéra de pouvoir en échapper. Son plus grand chagrin fut de penser que sa découverte allait être ensevelie avec lui au fond des flots; il employa le seul moyen qui lui restait pour en conserver la mémoire. Il écrivit sur deux feuilles de parchemin le précis de son voyage; chacune de ces feuilles fut mise dans une barrique goudronnée où l'eau ne pouvait pénétrer. Une des barriques fut jetée à la mer sur-le-champ; l'autre fut conservée sur le pont du navire, et ne devait y être lancée qu'au moment du naufrage; mais la Providence veillait à sa conservation; le vent se calma, et son vaisseau se trouva hors de danger. Le 15 février, on vit les Açores, et on relâcha à Sainte-Marie. Après avoir quitté ces îles, Colomb, poussé par la tempête, fut forcé d'entrer dans le Tage. Le 15 mars 1493, il arriva au port de Palos, d'où il était parti sept mois et demi auparavant, après avoir fait un voyage dont les hommes conserveront éternellement la mémoire. Alonzo Pinçon aborda en même temps au nord de l'Espagne, et mourut quelques jours après. Colomb fut reçu avec enthousiasme par la ville de Palos. On sonna toutes les cloches, les magistrats, suivis de tous les habitants, vinrent le recevoir sur le rivage. On ne se lassait pas d'admirer comment il avait terminé si heureusement une entreprise que tout le monde avait crue impossible. Son voyage pour se rendre à la cour fut un nouveau triomphe; on accourait de toutes parts pour considérer l'homme qui avait fait des choses si extraordinaires. Il fit une entrée publique à Barcelone. Toute la ville vint au-devant de lui. Il marchait au milieu des Indiens qu'il avait amenés, et qui avaient conservé le costume de leur pays. L'or, les bijoux et les autres choses rares étaient portés devant lui dans des corbeilles et des bassins découverts. Il s'avança ainsi au milieu d'une foule immense jusqu'au palais. Ferdinand et Isabelle l'attendaient assis sur leur trône. Lorsqu'il parut au milieu de son cortége, ils se levèrent. Colomb vint se mettre à genoux à leurs pieds, et ils lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence. Colomb les remercia des grâces qu'il en avait reçues; et, continuant de parler modestement et avec une noble assurance, il leur rendit compte de son voyage et des découvertes qu'il avait faites. Ensuite, il leur présenta les Indiens qui l'accompagnaient, et les choses précieuses qu'il avait apportées. Tout le monde se mit à genoux, et l'on chanta, dans la salle même du trône, le cantique d'actions de grâces. Ferdinand confirma tous ses priviléges, et lui permit de joindre, dans son écusson, aux armes de sa famille, celles des royaumes de Castille et de Léon, avec les emblèmes de ses dignités et de ses découvertes. Tous ses parents reçurent des marques de faveur. Colomb partit bientôt après, avec une flotte de 17 voiles, pour aller faire des établissements dans les pays qu'il venait de découvrir. Cette flotte, sortie de Cadix le 25 septembre 1493, s'arrêta aux îles Canaries; mais Colomb, au lieu de suivre le parallèle de ces îles, comme dans son premier voyage, alla chercher celui des îles du Cap-Vert, et s'y maintint jusqu'au dimanche 3 novembre, jour où il découvrit la Dominique, l'une des Antilles. Peu de temps après, on aperçut d'autres îles dans le nord. Colomb se dirigea de ce côté, et prit successivement connaissance de la Guadeloupe, des îles Antigoa, St.-Christophe et des îles connues sous le nom d'*îles Sous-le-Vent;* ensuite il passa entre Ste.-Croix et les îles Vierges, et vint à la pointe orientale de St.-Domingue par le sud de Porto-Rico. En arrivant au port de la Natividad, il trouva le fort réduit en cendres; tous ceux qu'il y avait laissés avaient été tués par trahison ou en combattant contre les insulaires. Colomb eut beaucoup de peine à retenir ses gens, qui voulaient venger la mort de leurs compatriotes. Enfin, il réussit à les calmer, et vint fonder la ville Isabella, au milieu d'une plaine fertile, et au fond d'un port situé à l'est de la pointe nommée aujourd'hui *Isabélique*. Son premier soin fut de visiter les mines du Cibao et d'établir, de distance en distance, des forts pour entretenir les communications avec la ville Isabella et en retirer l'or qu'il se proposait d'envoyer en Espagne. La prévoyance de l'homme de génie se fait remarquer dans toutes ses opérations; et il eut souvent occasion de donner, ainsi que dans son premier voyage, des preuves de l'ascendant qu'il savait prendre sur les esprits. A peine ces premières dispositions furent-elles prises, qu'il se rembarqua pour continuer ses découvertes. En partant de l'Isabella, il fit route à l'ouest, et visita la côte méridionale de l'île Cuba jusqu'à l'île Pinos. Le manque de vivres et les fatigues de la navigation l'empêchèrent de vérifier si cette terre tenait au continent, et il fut obligé de s'en rapporter à ce que lui dirent les insulaires, qui l'assurèrent que c'était une île. La longitude de l'île Pinos fut déterminée de 75° à l'occident de Cadix : ce serait 83° 1/2 à l'occident de Paris. Elle s'accorde d'une manière surprenante avec nos cartes, qui placent la même île à 84° 1/2. L'escadre, à son retour, côtoya la Jamaïque par le sud, et vint ensuite le long de la côte méridionale de St.-Domingue, à l'extrémité E. de cette île; ensuite elle se rendit à la ville Isabella. C'est en parcourant la côte méridionale de St.-Domingue que Colomb eut connaissance de l'embouchure de la rivière Ozama, et qu'il forma le dessein de bâtir la ville qui a donné son nom à toute l'île et en est devenue la capitale. Il retrouva à l'Isabella son frère Barthélemi, qu'il fit son lieutenant, avec le titre d'*adelantado*. Les dissensions qui s'étaient élevées dans la nouvelle colonie donnèrent à plusieurs caciques l'audace de se révolter contre les Espagnols; Colomb les

fit rentrer dans l'obéissance, et construisit des forts dans leurs États pour les tenir en respect. Il fut obligé de renvoyer en Espagne les esprits brouillons qui avaient causé des troubles dans la colonie. Ceux-ci, appuyés du crédit de ses ennemis, portèrent des plaintes contre lui. L'évêque de Badajoz, président du conseil des Indes, n'eut pas de peine à persuader au roi d'envoyer un de ses officiers prendre connaissance de ce qui se passait dans les pays nouvellement découverts. Cet envoyé, au lieu de se borner à la mission qui lui avait été donnée, voulut usurper l'autorité de l'amiral, et se conduisit avec tant d'arrogance, que Colomb n'eut d'autre ressource que de venir lui-même à la cour pour se justifier. Sa présence et ses discours produisirent l'effet qu'il en avait attendu : le roi lui rendit sa confiance et le combla de nouvelles faveurs. On lui donna une flotte pour continuer ses découvertes et retourner ensuite à St.-Domingue. Le 30 mai 1498, Colomb partit pour son troisième voyage; c'est celui pendant lequel il eut connaissance du continent du nouveau monde, dont la découverte lui a été contestée par Améric Vespuce. L'escadre découvrit, en premier lieu, l'île de la Trinité, passa au sud, s'engagea dans le golfe de Paria qui la sépare du continent, et vint à la sortie nord de ce golfe, appelée la *Bouche-du-Dragon*, après avoir traversé une des embouchures de l'Orénoque; elle s'avança ensuite à l'ouest, et découvrit l'île de la Marguerite, ainsi nommée à cause de la grande quantité de perles qu'on trouve aux environs. Colomb étant parvenu jusqu'au lieu où l'on a bâti depuis la ville de Caracas, s'éloigna de la côte. Il arriva à l'embouchure de l'Ozama, où Barthélemi son frère avait fondé, par son ordre, la ville de St.-Domingo. La nouvelle colonie était alors en confusion : l'accueil que Fonseca, archevêque de Badajoz, avait fait aux mutins, leur avait inspiré de l'audace, et ils s'étaient révoltés ouvertement contre l'autorité de Barthélemi Colomb. Celui-ci marcha contre eux, et les obligea de se retrancher dans les montagnes. L'amiral craignit de donner trop d'avantage à ses ennemis, s'il les attaquait de vive force, parce qu'ils n'auraient pas manqué de l'accuser d'avoir suscité une guerre civile. D'ailleurs, les murmures qu'il entendait de tous côtés lui firent appréhender d'être abandonné de ceux mêmes qui lui étaient restés fidèles, s'il prenait un parti violent. Les voies de conciliation devinrent sa seule ressource dans cette position délicate. Un traité fut conclu avec les rebelles, par lequel il consentait à oublier le passé et à les renvoyer en Espagne. L'exécution souffrit encore des difficultés, et l'on fut sur le point de reprendre les armes. Colomb fut obligé de leur accorder des conditions encore plus avantageuses pour rétablir la paix. La nouvelle de cette sédition arriva à la cour en même temps que celle de la découverte du nouveau continent. L'impression que fit ce succès ne fut pas capable de détruire l'effet des calomnies que les ennemis de Colomb avaient répandues sur sa conduite; ils l'emportèrent dans l'esprit du roi, qui ne l'avait jamais aimé. La reine, qui avait toujours pris sa défense, fut elle-même séduite; et l'on se décida à lui ôter son gouvernement. Francisco de Bovadilla fut chargé de le remplacer et d'examiner sa conduite. Dès que cet homme violent se fut emparé de l'autorité, il fit mettre en liberté tous ceux qui avaient été arrêtés pour cause de sédition; ensuite il fit arrêter les frères de Colomb. Il le fit conduire lui-même en prison où on le mit dans les fers. C'est ainsi que fut traité cet homme irréprochable, qui, par des travaux extraordinaires, avait acquis des trésors immenses à l'Espagne. Ceux qui avaient vécu de ses bienfaits furent les premiers à l'abandonner. Au moment où il entra dans la prison, aucun de ceux qui étaient présents ne voulut lui mettre les fers aux pieds; ce fut un de ses propres serviteurs qui se chargea de lui faire ce dernier outrage. Lorsque la flotte fut prête à mettre à la voile, Vallejo, capitaine du bâtiment qui devait le ramener en Espagne, vint le prendre dans sa prison pour le conduire à son bord. Colomb crut qu'il allait le conduire à la mort, et parut accablé de ce dernier coup du sort. Il lui demanda avec le sentiment d'une tristesse profonde : « Vallejo, où me mènes-tu? — Votre Seigneurie va être conduite à bord. » Paraissant en douter, il réplique : « Vallejo, est-il vrai? — Votre Seigneurie va bientôt s'assurer qu'elle sera conduite à bord de mon vaisseau. » Cette réponse lui rendit son calme ordinaire. L'escadre mit à la voile au commencement d'octobre 1501. Vallejo, capitaine de vaisseau qui transportait Colomb, eut pour lui les plus grands égards; il voulut même lui ôter ses fers; mais l'amiral persista à les garder, disant, « qu'on les lui avait mis au nom du roi, et qu'il ne les quitterait que par ses ordres. » Il les conserva toujours depuis, et ordonna qu'après sa mort, ils fussent déposés dans son tombeau. Lorsque l'amiral fut arrivé en Espagne, Ferdinand et Isabelle parurent affligés du traitement qu'il avait souffert, et envoyèrent sur-le-champ un de leurs officiers lui porter des consolations, et lui donner ordre de venir en leur présence. Lorsqu'il parut devant eux, ils le reçurent avec bonté, et parurent compatir à ses peines; ils l'assurèrent qu'ils n'avaient jamais ordonné qu'on lui fît un pareil traitement; la reine, surtout, qui l'avait toujours défendu contre ses ennemis, lui témoigna beaucoup de compassion. L'amiral, ne pouvant plus proférer une parole, tomba à leurs pieds les yeux baignés de larmes. Il se releva par leurs ordres, et dès que son émotion fut calmée, il leur rendit compte de sa conduite, des peines qu'il avait souffertes, les assura de sa fidélité et du désir qu'il avait d'employer le reste de ses jours à leur service. Bovadilla, auteur de ses maux, fut rappelé; mais Colomb n'a jamais été, depuis, réintégré dans son gouvernement; l'abord lui en fut même expressément défendu dans le quatrième voyage qu'il eut la magnanimité de faire après tant de disgrâces. Il alla continuer la découverte des terres du continent du nouveau monde, et rencontra sur sa route l'île de la Martinique; lorsqu'il fut arrivé à cette île, un de ses navires se trouva hors d'état de continuer le voyage, et il voulut aller à St.-Domingue pour en acheter un autre. Le gouverneur Ovando, qui avait remplacé Bovadilla, lui interdit l'entrée du port, et il fut obligé de continuer sa route. C'est au milieu des périls de toutes espèces, et des douleurs intolérables de la goutte, qu'il découvrit cette partie de la côte du golfe du Mexique, comprise entre Truxillo et le golfe de Darien. Lorsque à son retour il se trouva porté par les courants sur la côte méridionale de l'île de Cuba, ses bâtiments, battus par la tempête, furent près de couler bas d'eau. Ne pouvant les ramener avec sûreté à St.-Domingue, il fut obligé de les

échouer au fond d'une baie, située à la côte nord de la Jamaïque. Le gouverneur Ovando, à qui il fit part de sa détresse, craignant sa présence à St.-Domingue, le laissa languir une année entière dénué de ressources, pendant laquelle il resta presque toujours couché sur son lit de douleur. Son grand caractère ne se démentit pas dans cette triste situation, où il eut à lutter contre plusieurs séditions. Son frère Barthélemi fut obligé de dompter les rebelles les armes à la main. Enfin Ovando fut forcé, par les cris de l'indignation publique, de permettre qu'on allât le délivrer. A son arrivée à San-Domingo, il lui rendit les honneurs qui lui étaient dus, mais on chercha à lui donner indirectement toutes sortes de désagréments. Colomb arriva en Espagne, épuisé de fatigues. La nouvelle de la mort de la reine Isabelle lui porta le dernier coup ; effectivement, le roi le traita depuis avec beaucoup de froideur. Il tenta de le faire renoncer à toutes ses charges ; mais Colomb ne voulut jamais y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid, d'une attaque de goutte, le 20 mai 1506, âgé de 65 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Séville, et transférés ensuite dans la cathédrale de San-Domingo. Il laissa deux fils, Diégo, qui hérita de ses titres, et Ferdinand, qui a écrit l'histoire de sa vie. Christophe Colomb était d'une taille au-dessus de la moyenne ; il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus, le teint fin, mais un peu enflammé. Ses cheveux avaient été roux dans sa jeunesse, mais ils blanchirent de très-bonne heure. La noblesse de son maintien donnait de l'autorité à ses discours, et commandait les égards et le respect. Son élocution était facile et remplie de grâces et de vivacité. Affable avec les étrangers, doux et enjoué dans sa maison, ses manières posées et mêlées d'un peu de gravité lui conciliaient tous les cœurs. Il était sobre et d'une grande modération dans ses actions. Quoique l'un des meilleurs astronomes de son temps, et le plus habile navigateur, il n'avait cessé de cultiver les belles-lettres ; elles contribuèrent à fortifier son âme contre l'adversité, et lui servirent de délassement dans des temps plus heureux : il faisait souvent des vers latins. Sa piété était exemplaire ; son âme élevée était continuellement occupée de grandes pensées. La nature l'avait doué d'un tempérament très-robuste : c'est à l'âge de 50 ans qu'il a commencé les découvertes, et formé les établissements qui ont immortalisé son nom. C'est dans les 14 dernières années de sa vie que ces brillants travaux ont été achevés. Quand on songe aux progrès qu'il a fait faire à l'art nautique et à la géographie, on ne peut s'empêcher d'admirer son génie. Ces sciences ont fait depuis de plus grands progrès ; cependant les marins de tous les âges pourront trouver dans sa navigation de grandes et utiles leçons. La ville de Gênes lui a fait élever une statue. Sa *Vie* a été écrite par l'un de ses fils, Fernand, et par Ant. Gallo, écrivain génois contemporain : cette dernière est insérée dans le tome XXIII<sup>e</sup> des *Scriptor. rer. italic.* de Muratori. Les *Mémoires* de l'académie de Turin renferment une dissertation du comte Vapione : *Della patria di Cr. Colombo,* imprimée séparément, Florence, 1808 avec des notes. On trouve dans l'ouvrage intitulé : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum,* publié par Agostino Giustiniani, Gênes, 1516, in-fol., une *Vie de Colomb*, qui fait partie des notes sur le psaume XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Une lettre que Colomb adressa à Ferdinand et Isabelle, lors de son arrivée aux Indes occidentales, datée du 7 juillet 1503, traduite en italien et imprimée à Venise en 1605, a été réimprimée par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1810, in-8° de 82 pages. Une autre lettre écrite en 1493, insérée dans le tome II de l'*Hisp. illustr.* de Schott, page 1282, a été traduite en latin par Léandre de Cosco. Ces deux lettres ont été reproduites avec une traduction française dans l'appendice à l'*Histoire de Colomb* par L. Bossi, traduit en français par M. Urano, Paris, 1824 ou 1825, in-8°. On les retrouve également à la suite des *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb,* pour la découverte du nouveau monde, de 1492 à 1504, publiée par D. de Navarrete, et traduite de l'espagnol par M. Chalumeau de Verneuil, Paris, 1828, 3 vol. in-8°, figures. C'est l'ouvrage le plus important qui ait été publié sur ce célèbre navigateur. Colomb a été le sujet de différents poëmes, parmi lesquels on distingue *Columbus, carmen epicum,* par le P. Ubertin Carrara, Rome, 1715 ; *Colomb dans les fers à Ferdinand et Isabelle,* par Langeac, 1782 ; *la Colombiade,* poëme anglais par J. Barlow, qui en publia à Philadelphie, en 1807, une édition magnifique, ornée de figures. Enfin le romancier Cooper a fait de la découverte de l'Amérique par Colomb le fond d'un roman intitulé *Mercedès de Castille,* traduit en français, Paris et Bruxelles, 1841.

**COLOMB** (don BARTHÉLEMI), frère du précédent, s'était fait une réputation par la construction de ses sphères et par ses cartes marines ; il passa d'Italie en Portugal avec son frère Christophe, dont il avait été le maître en cosmographie. Barthélemi partageait les vastes projets de son frère, et partit avec ses instructions en 1488 pour aller proposer la découverte du nouveau monde à Henri VII, roi d'Angleterre ; mais il fut pris dans son trajet de Lisbonne à Londres par des corsaires qui le dépouillèrent de tout. Ce fut dans cette malheureuse situation qu'il arriva en Angleterre, où il eut beaucoup à souffrir de son indigence. Il parvint cependant à faire remettre au roi les propositions où il expliquait le projet que son frère avait conçu de pénétrer dans l'Océan beaucoup plus loin qu'on avait encore osé le faire. Henri l'accueillit, et l'invita à faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise ; mais celui-ci, ayant été informé des malheurs arrivés à son frère et de la perte de ses papiers, venait de s'engager avec la cour de Castille. Quoique ces détails aient été transmis par Ferdinand Colomb, neveu de Barthélemi et fils de Christophe, on les regarde en partie comme imaginaires, surtout à l'égard de la proposition faite à Henri VII. Du reste, Barthélemi, de retour en Espagne, eut part aux libéralités que la cour de Castille fit à Christophe ; il fut anobli en 1493, ainsi que Diégo Colomb, son 3<sup>e</sup> frère, et, l'année suivante, il accompagna l'amiral dans son second voyage à Saint-Domingue, où il fut nommé son adelantado ou lieutenant. En 1496, il fonda la ville et la forteresse de San-Domingo, qui fut d'abord nommée *la Nouvelle-Isabelle.* Il soumit ensuite les peuples de la côte de l'ouest, défit à son retour à San-Domingo les Indiens révoltés contre les Espagnols, et, par des exemples de sévérité, maintint les

caciques dans l'obéissance de la Castille. Après plusieurs autres expéditions, il s'engagea en 1502 dans de nouvelles découvertes avec son frère Christophe, fit un établissement dans la province de Véragua, alla étouffer une révolte à la Jamaïque, fit encore plusieurs voyages, tant en Espagne qu'à Saint-Domingue, et mourut dans cette île en 1514, emportant les regrets de la cour de Castille, qui lui avait donné le gouvernement et la propriété de la petite île de Saona et la direction de toutes les mines qu'on pourrait exploiter dans l'île de Cuba.

**COLOMB** (don Ferdinand), fils de Christophe, embrassa, vers l'an 1530, l'état ecclésiastique, aima passionnément l'étude, choisit Séville pour sa résidence, et y forma une riche bibliothèque, composée, dit-on, de 20,000 vol. imprimés, avec des manuscrits rares, laquelle fut surnommée *la Colombine*. Il la légua en mourant à l'église de Séville. Ferdinand Colomb a écrit la Vie de son père sous ce titre : *Historia del amirante don Christoval Colomb*. Alphonse d'Ulloa la traduisit en italien, et elle ne fut d'abord connue que dans cette traduction, imprimée deux fois à Venise l'an 1571 et 1614. Elle a été traduite depuis en français par Cotolendi, Paris, 1681, in-12.

**COLOMB** ou **COLOMBE** (Michel), très-habile statuaire français, qui vivait sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, est un des artistes de cette époque injustement oubliés par un effet de la célébrité de l'école de Fontainebleau, et que François I<sup>er</sup> lui-même semble avoir méconnus. On lui doit *le Tombeau de François II, duc de Bretagne,* son principal ouvrage. Après avoir été enlevé de l'église des Carmes, à Tours, ce tombeau fut transporté à Nantes et placé dans le chœur de la cathédrale, où il existe encore.

**COLOMBAN** (St.), né en Irlande au 6e siècle, entra au sortir de ses études, dans le monastère de Benchor, dirigé par St. Commangel, et ne tarda pas à se distinguer parmi les disciples de ce grand maître. Envoyé en France avec 12 religieux, il en parcourut les différentes provinces, et s'établit dans les Vosges. Le monastère qu'il y avait construit s'étant trouvé trop petit pour contenir tous ceux qui venaient se ranger sous sa discipline, il en bâtit un nouveau à Luxeuil, et un troisième à Fontaine. Le roi Thierri II, auquel il osa reprocher ses déréglements, le fit conduire à Nantes pour être renvoyé en Irlande, mais le vaisseau ayant été rejeté sur la côte par la tempête, Colomban traversa de nouveau la France secrètement et vint s'établir près de Genève, où il fonda l'abbaye de Bobio, et mourut en 615. On a de lui une *règle* qui a été longtemps pratiquée dans les Gaules, et d'autres écrits qui se trouvent en partie dans la *Bibliothèque des Pères,* et dont la collection a été publiée par Th. Sirinus, Louvain, 1667, in-fol., avec les notes de Flaming. Plusieurs autres de ses ouvrages se sont perdus. La mémoire de cet illustre cénobite se célèbre le 27 novembre.

**COLOMBAN**, abbé de St.-Trond, mort vers le milieu du 9e siècle, passe pour l'auteur d'un poëme intitulé : *De origine atque primordiis gentis Francorum* (*stirpis Carolinæ*), écrit vers l'an 840, dédié à Charles le Chauve, et publié avec des notes par le P. Thomas d'Aquin de St.-Joseph, carme déchaussé, Paris, 1644, in-4°. Chiflet, qui a inséré ce poëme dans ses *Vindiciæ hispanicæ* (Anvers, 1650, in-fol.), croit qu'il n'est point de Colomban, mais d'un diacre nommé Lothaire.

**COLOMBE** (Ste.), vierge, souffrit le martyre à Sens dans le 3e siècle, sous le règne d'Aurélien. Le roi Dagobert fit faire par saint Éloi une châsse où les reliques de cette sainte furent placées. Elle était conservée dans l'église des bénédictins de Sens, mais elle fut détruite au 16e siècle par les protestants. Le martyrologe place la fête de cette sainte au 31 décembre.

**COLOMBE** (Ste.), née à Cordoue au 9e siècle, fut chassée du monastère où elle s'était retirée avec ses compagnes par les Maures, et bientôt après arrêtée et décapitée le 17 septembre 853. Son corps, jeté dans le Guadalquivir, fut retrouvé par les chrétiens, qui l'enterrèrent dans l'église de Ste.-Eulalie de Séville.

**COLOMBEL** (Nicolas), peintre, né en 1646 près de Rouen, élève de Lesueur, alla perfectionner ses talents à Rome, où il fit des copies estimées de Raphaël et du Poussin. De retour à Paris, il fut admis à l'académie en 1694, sur la présentation de *Mars* et de *Rhéa Sylvia*. Le Musée royal de Paris possède un second tableau de ce peintre, *Ste. Hyacinthe sauvant la statue de la Vierge des mains des Tatars au siége de Kiovie*. Il mourut à Paris en 1717. On cite encore parmi ses compositions, *Orphée jouant de la lyre; Moïse sauvé des eaux; Moïse défendant les filles de Jéthro*. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés, entre autres celui qui représente *Jésus-Christ guérissant les deux aveugles de Jéricho*.

**COLOMBEL** (Noel), administrateur et écrivain haïtien, né à St.-Domingue le 25 décembre 1786, d'un Français et d'une femme de couleur, mort dans le naufrage du *Léviathan*, pendant la traversée du Port-au-Prince pour l'Angleterre en 1823, était secrétaire du président Boyer et membre de la commission d'instruction publique. Fondateur du journal intitulé : *le Propagateur haïtien,* il rédigea pendant plusieurs années *l'Abeille haïtienne,* et a publié quelques brochures, Port-au-Prince, 1819 et 1820. Colombel avait fait ses études au collége d'Anvers, et étudié à Paris les sciences naturelles et médicales.

**COLOMBET** (Claude), savant jurisconsulte, donna des leçons de droit à Paris, fut aimé du cardinal de Richelieu qui le fit nommer conseiller au parlement en 1636, et mourut vers 1650. On a de lui : *des Paratitles sur le Digeste, avec un abrégé de la jurisprudence romaine,* Paris, 1647. Il a revu l'édition des *OEuvres de Cujas*, Paris, 1634, 6 vol. in-fol.

**COLOMBET** (Antoine), avocat à St.-Amour, a publié : *Conciliatores super codicem*, Lyon, 1551, in-8°; et un traité de la mainmorte, sous le titre bizarre de *Colonia celtica lucrosa*, Lyon, 1578, in-8°.

**COLOMBI** (Jean). *Voyez* **COLUMBI**.

**COLOMBIER** (Jean), médecin, né à Toul le 2 décembre 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie, profita de son séjour à Douai pour compléter son instruction médicale et prit le doctorat; il fut, en 1764, reçu docteur à la Faculté de Paris, et plus tard obtint la place d'inspecteur général des hôpitaux et prisons du royaume. Ses utiles travaux furent récompensés par le cordon de St.-Michel et le brevet de conseiller d'État. Le roi ajouta à ces faveurs en le nommant

inspecteur général des hôpitaux militaires. Il mourut le 4 août 1789, au retour d'une mission dans laquelle, quoique malade, il avait déployé une activité extraordinaire. Il est auteur des ouvrages suivants : *Code de médecine militaire pour le service de terre*, etc., Paris, 1772, 5 vol. in-12 ; *Médecine militaire, ou traité des maladies tant internes qu'externes*, etc., ibid., 1778, 7 vol. in-8° ; *Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène militaire*, ibid., 1775, in-8° ; nouvelle édition sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8° ; *Du lait considéré dans tous ses rapports*, 1re partie, Paris, 1782, in-8°. Colombier a publié en société avec Doublet, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Instruction sur la manière de gouverner les insensés*, etc. On lui doit aussi l'édition des *OEuvres posthumes* du chirurgien Pouteau, Paris, 1783, 3 vol. in-8°.

**COLOMBIÈRE** (Claude de la), jésuite, né en 1641, à St.-Symphorien près de Lyon, professa la rhétorique au collége de cette ville, s'appliqua ensuite au ministère de la chaire, et passa en Angleterre, où il prêcha devant le roi Charles II. Soupçonné d'avoir pris part à quelques intrigues, il reçut l'ordre de quitter le royaume, revint en France, se retira dans un bourg du Charolais, où il devint directeur de la célèbre Marie Alacoque, coopéra avec elle à faire ériger la *Fête du cœur de Jésus*, dont il composa l'office, et mourut le 15 février 1682. On a de lui des *Sermons*, imprimés plusieurs fois dans le 17e siècle, en 4 vol. in-8°, et dont la plus récente édition est celle de Lyon, 1757, 6 vol. in-12 ; *Réflexions morales ; Lettres spirituelles ; Retraites spirituelles*, Lyon, 1725, 3 vol. in-12 ; et des *Harangues* latines, composées pendant qu'il professait la rhétorique.

**COLOMBIÈRE.** *Voyez* **VULSON** (de la).

**COLOMBIÈRES** (François de BRIQUEVILLE, baron de), un des plus braves capitaines du 16e siècle, fit ses premières campagnes sous François Ier et Henri II ; commanda une compagnie de cent lances dans les armées de François II, et servit avec distinction sous Charles IX, à la tête de corps séparés. Quand les premières guerres de religion éclatèrent, Colombières, parent de la princesse de Condé, Éléonore de Roie, suivit, à cause d'elle, le parti de Louis de Bourbon, son mari, et se mit avec Gabriel de Lorges, comte de Montgommeri, à la tête des religionnaires, en Normandie. Il perdit, en se déclarant contre la cour, la portion qu'il aurait eue dans le riche héritage de son oncle maternel, le baron de Torci. Colombières fit aborder au Havre de Grâce, en 1563, une flottille anglaise portant deux régiments d'infanterie auxiliaires, 14 pièces de canon, 150,000 ducats et des munitions de guerre. Il se trouva en 1568, avec les calvinistes normands, au rendez-vous général indiqué à la Rochelle. Il assista, avec tous les chefs du parti protestant, au mariage de Marguerite de Valois avec le roi de Navarre ; mais il eut le bonheur d'échapper à la St.-Barthélemi. Après ce massacre, le comte de Montgommeri et Colombières firent en Normandie une guerre à mort aux catholiques avec autant de cruauté que de succès ; Colombières porta au plus haut degré la bravoure et la fermeté. Après une lutte de deux années, il se vit assiégé dans la ville de St.-Lo, en 1574. La veille de la prise de la place on amena sous les murs le comte de Montgommeri, qui venait d'être fait prisonnier à Domfront, pour l'engager à se rendre. Voilà, dit-il, montrant la brèche, le lieu où je me résous de mourir, peut-être demain, et mon fils auprès de moi ! Il tint parole ; le lendemain, après un assaut de trois heures et la plus vive résistance, St.-Lo fut emporté par les catholiques ; tout fut passé au fil de l'épée, jusqu'aux femmes. Le brave Colombières, la pique à la main, resta sur la brèche, animant les siens par son exemple, jusqu'à ce qu'il reçut dans l'œil un coup d'arquebuse qui le tua sur la place.

**COLOMBINI** (St. Jean), fondateur de l'ordre des jésuates, né à Sienne, premier magistrat de sa patrie, donna sa démission, distribua une grande partie de ses biens aux pauvres, fit de sa maison un hospice pour les malades, et y réunit plusieurs disciples auxquels le peuple donna le nom de *Jésuates*. Colombini alla trouver le pape Urbain V à Viterbe, qui approuva le nouvel institut, sous la règle de St.-Augustin. Colombini mourut quelques jours après, le 31 juillet 1367. Les jésuates n'étaient dans l'origine que des laïques, et s'appliquaient à la préparation des médicaments. Ils obtinrent, en 1606, la permission de recevoir les ordres sacrés, et furent supprimés en 1660 par Clément IX. La Vie de St. Jean Colombini a été écrite par le P. Morigia, Venise, 1604, in-4° ; par J. B. Rossi, Rome, 1648, in-4° ; et par un anonyme, ibid., 1658, in-4°.

**COLOMBO** (Realdo), célèbre anatomiste du 16e siècle, naquit à Crémone. Il se livra d'abord à la pharmacie ; mais les leçons de Jean-Antoine Plazzi, et surtout celles de l'illustre Vésale, lui inspirèrent le goût, ou plutôt la passion de l'anatomie, qui fut désormais son occupation principale et dont il recula les bornes. Nommé, en 1540, professeur de logique à l'université de Padoue, il fut désigné l'année suivante pour occuper la chaire de chirurgie ; mais le sénat ne confirma point cette élection. En 1542, Colombo fut choisi pour remplacer Vésale pendant son absence, et en 1544, il lui succéda. Au bout de deux ans, il alla professer à l'université de Pise et enfin à celle de Rome. C'est là qu'il ouvrit le corps de saint Ignace de Loyola, mort en 1556. L'ouvrage auquel Colombo doit sa réputation est intitulé : *De re anatomicâ libri XV*, Venise, 1559, in-fol. Parmi les nombreuses éditions de cet important traité, on distingue celle de Paris, 1562, in-8° ; on estime celle de Francfort, 1590, in-8°, à cause des utiles observations de Jean Posthius, dont elle est enrichie J. A. A. Schenck en a publié une traduction allemande, à Francfort, en 1609. Les biographes ne sont point d'accord sur l'époque de la mort de Colombo ; l'opinion la plus générale est qu'il ne termina sa carrière qu'en 1577.

**COLOMBO** (Dominique), poëte italien, né en janvier 1749, près de Brescia, fut professeur de belles-lettres dans cette ville ; ayant accepté la place d'officier municipal, lors de l'occupation des Français, il fut mis en prison pour n'avoir pas satisfait aux réquisitions dont la commune était frappée, et il y resta plusieurs mois ; il consacra ses dernières années, passées dans la retraite, à chanter les charmes de la vie champêtre, et mourut le 2 avril 1813. On a de lui : *I piaceri della solitudine*, Brescia, 1781 ; *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794 ; *Sciolti campestri*, Brescia, 1796. Quelques

opuscules de Colombo ont été publiés dans les journaux d'Italie, entre autres deux *Églogues sur le siége de Brescia, au 15e siècle*, et il a laissé plusieurs poëmes inédits.

**COLOMBY** (François Cauvigny, sieur de), littérateur, né à Caen vers 1588, parent de Malherbe, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Dégoûté du monde, il prit l'habit ecclésiastique dans les dernières années de sa vie, et mourut à Paris vers 1648. On a de lui une traduction de l'*Histoire de Justin*, 1616, in-8°, réimprimée plusieurs fois; une partie du 1er livre des *Annales de Tacite*, Paris, 1613, in-8°; un poëme intitulé: *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque pendant sa captivité*, ibid., 1616, in-12; et quelques autres opuscules dont on trouve la liste dans l'*Histoire de l'Académie française*, par Pélisson.

**COLOMERA** (comte de). *Voyez* **ALVAREZ** (don Martin).

**COLOMEZ** (dom Jean), jésuite espagnol, retiré en Italie après la suppression de son ordre, né à Valence en 1740, y consacra ses loisirs à l'étude des mathématiques et à la culture des lettres, et mourut à Bologne en 1807. Il est auteur de trois tragédies en vers italiens: *Coriolan* 1779; *Inès de Castro*, 1781; *Scipion à Carthage*, 1783. On lui doit encore quelques ouvrages dramatiques écrits en espagnol, entre autres: *Hermenildo*, tragédie; *Observations sur l'Achille et le Démophon* de Métastase, un *Abrégé de l'histoire du Mexique* de Clavijero, des *mélanges*, des *poésies castillanes*, etc.

**COLOMIÈS** (Paul), savant protestant, né à la Rochelle le 2 décembre 1638, étudia la philosophie et la théologie, apprit l'hébreu sous le célèbre Cappel, suivit Isaac Vossius en Hollande et en Angleterre, devint bibliothécaire de l'archevêque de Cantorbéry, perdit cette place à la suite de la disgrâce de son protecteur, et en mourut de chagrin à Londres le 13 juin 1692. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants: *Gallia orientalis*, la Haye, 1665, in-4°; *Varia opuscula*, Paris, 1668, in-12; *Bibliothèque choisie*, Paris, 1731, in-12, avec des notes de Bourdelot, Lamonoye et autres; *Mélanges historiques*, Orange, 1675, in-12; *Exhortation de Tertullien aux martyrs*, traduite en français, 1673, in-12. Fabricius a donné le *recueil* des principaux ouvrages de Colomiès, Hambourg, 1709, in-4°; il faut y joindre *Italia et Hispania orientalis*, ouvrage posthume, dans le même goût que le *Gallia orientalis*, publié par les soins de J. C. Wolf, Hambourg, 1730, in-4°. Colomiès a été l'éditeur des *Lettres de la reine de Suède* (Christine) *et de quelques autres personnages*, in-12; de *G. J. Vossii et claror. viror. ad eum epistolæ*, Londres, 1690, in-fol., et de *St. Clementis epistolæ II ad Corinthios*, etc., Vienne, 1687, in-12.

**COLOMME** (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des barnabites, né à Pau le 12 avril 1712, mort à Paris en 1788, est auteur des ouvrages suivants: *Vie chrétienne ou principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12; *Dictionnaire portatif de l'Écriture sainte*, 1775, in-8°; *Manuel des religieuses*, 1779, in-12; *Éternité malheureuse*, traduit du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12. On lui doit aussi une traduction des *Opuscules de Thomas A Kempis*, 1785, in-12.

**COLON** (François), médecin, né à Nevers en 1764, mort à Montfort, près d'Auxerre, le 17 juillet 1812, s'est montré l'un des premiers et des plus ardents propagateurs de la vaccine en France. Nommé chirurgien de Bicêtre, il fit l'épreuve du vaccin sur son fils unique, et transforma, pour ainsi dire, sa maison en un hôpital où l'on vaccinait gratuitement tous ceux qui s'y présentaient. Tous les ouvrages de Colon sont relatifs à la vaccine: *Essai sur l'inoculation de la vaccine*, etc., an IX, in-8°, traduit en hollandais, en espagnol, etc.; *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine*, an IX, in-8°; *Précis des contre-épreuves varioliques faites sur le fils du citoyen Colon*, etc., an IX, in-8°; *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, an IX, in-8°; *Mémoire présenté au premier consul sur la nécessité et les moyens de répandre la vaccine en France*, 1803, in-8°; *Observations critiques sur le rapport du comité central de la vaccine*, 1803, in-8°.

**COLON** (Jenny), née en 1818, morte à Paris le 5 juin 1842, comédienne et cantatrice, parut pour la première fois sur la scène dans *Camille* ou *le Souterrain*, dans la salle de la rue Feydeau. Plus tard, elle débuta avec succès au Vaudeville, rue de Chartres, et fit partie de la troupe de l'Opéra-Comique à la salle de la Bourse. Elle tint ensuite avec distinction l'emploi de cantatrice au théâtre royal de Bruxelles, que la cruelle maladie qui l'a enlevée la força de quitter. Elle avait épousé M. Leplus.

**COLONIA** (Dominique de), jésuite, né à Aix en Provence le 25 août 1660, mort à Lyon le 12 septembre 1741, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Trévoux*. Les principaux sont: *Antiquités de la ville de Lyon*, Lyon, 1701, in-4°; Paris, 1702, petit in-12; *Dissertation sur un monument taurobolique découvert à Lyon*, 1705, in-12; *la Religion chrétienne autorisée par le témoignage des auteurs païens*, 1718, 2 vol. in-12; Besançon, 1826, in-8°, avec une notice sur l'auteur, par M. l'abbé de la Bouderie; *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, etc., 1728-30, 2 vol. in-4°; *Bibliothèque janséniste*, etc., dont la meilleure édition est celle d'Anvers (par les soins du P. Patouillet), 1752, 4 vol. in-12.

**COLONIA** (André de), minime, de la famille du précédent, né dans la même ville en 1617, mort à Marseille en 1688, est auteur des ouvrages suivants: *Éclaircissement sur le légitime commerce des intérêts*, Lyon, 1675, in-8°; Bordeaux, 1667; Marseille, 1682; *Éloge du roi* (Louis XIV); *Lettre de Théopiste à Théotime, contenant un éclaircissement nouveau sur la distinction du droit et du fait*, Aix, 1674, in-8°; *le Calvinisme proscrit par la piété héroïque de Louis le Grand*, Lyon, 1686, in-12.

**COLONNA** (Jean), légat apostolique pendant la 5e croisade, fait cardinal en 1216 par le pape Honoré III, fonda l'hôpital de Latran, et mourut de 1245. Ce fut lui qui commença l'élévation de sa famille.

**COLONNA** (Jean), neveu du précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes, et mourut vers 1285, laissant quelques ouvrages manuscrits dont le plus curieux a pour titre *de Viris illustribus ethnicis et christianis*. Il est conservé à la bibliothèque de St.-Jean et St.-Paul à Venise. La Bibliothèque royale

de Paris possède deux beaux manuscrits de sa chronique intitulée : *Mare historiarum ab orbe condito ad sancti Galliæ regis Ludovici IX tempora inclusive.*

**COLONNA** (Jacques), cardinal créé par Nicolas III, fut, sous le pontificat de Nicolas IV, le principal conseiller de la cour de Rome. Ce dernier pape sembla n'avoir d'autre pensée que d'élever la maison Colonna au faite des grandeurs ; il nomma cardinal Pierre Colonna, neveu de Jacques ; il fit Jean Colonna marquis d'Ancône : Étienne Colonna, comte de Romagne ; et dans les libelles du temps on peignait ce pape qui sortait avec effort sa tête d'une colonne, tandis que deux autres colonnes, placées devant lui, l'empêchaient de voir tous les objets. Après la mort de Nicolas et la renonciation de Célestin V, tandis que Benoît Cajétan briguait la tiare, les Colonna s'opposèrent de toutes leurs forces à l'élection de ce pontife intrigant et altier. Lorsqu'il fut élu, sous le nom de *Boniface VIII,* il ne tarda pas à vouloir se venger, et il lança en 1297 une bulle outrageante d'excommunication contre les Colonna ; il priva Jacques et Pierre de la dignité de cardinaux ; il exclut des ordres sacrés tous les Colonna jusqu'à la 4e génération, et saisit en même temps tous les biens de cette famille ; il renversa ses palais, et chargea deux légats d'assiéger ses châteaux et de la dépouiller de tous ses fiefs. Jacques Colonna se retira en France avec les membres les plus distingués de sa famille. On croit qu'il eut part à la conjuration que Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret exécutèrent contre Boniface VIII. Il fut rétabli le 17 décembre 1305 dans sa dignité de cardinal, ainsi que son neveu Pierre, par Clément V, et la bulle fulminée contre sa famille fut retirée, à l'intercession de Philippe le Bel. Il mourut en 1318.

**COLONNA** (Sciarra) commandait à Palestrina, lorsque Boniface VIII en fit faire le siége en 1299 ; et, comme cette ville paraissait inexpugnable, Guido de Montefeltro que le pape consulta sur les moyens de la réduire, n'y vit d'autre expédient que de promettre aux Colonna des conditions qu'on ne leur tiendrait pas ; Sciarra fut averti, dès qu'il eut rendu cette ville au pape, que celui-ci, loin de vouloir exécuter le traité qu'il avait signé, avait l'intention de le faire mourir. Il s'enfuit par mer ; mais il fut pris par des pirates, qui le mirent à la chaîne. Philippe le Bel, qui le fit délivrer à Marseille, le choisit comme un des hommes les plus propres à le venger du pape. Sciarra s'associa en effet à Guillaume de Nogaret ; il surprit avec lui Boniface dans Anagni le 7 septembre 1303 ; il le menaça, pilla son palais, sans attenter cependant à sa personne quoique des historiens modernes aient prétendu qu'il lui avait donné un soufflet. Boniface fut, au bout de trois jours, retiré des mains de ses ennemis par les habitants d'Anagni ; mais le succès des conjurés n'en fut pas moins complet, quoiqu'un remords les arrêtât au moment de l'exécution du crime odieux qu'ils paraissaient avoir médité : la douleur, la rage ou la honte agirent si puissamment sur l'esprit de Boniface, qu'il mourut, hors de lui, au bout de peu de semaines. Sciarra Colonna, demeuré à Rome, embrassa le parti gibelin avec fureur, tandis que son frère Étienne demeurait attaché aux guelfes. Le premier fut fait sénateur avec Jacques Savelli en 1328, lorsque Louis de Bavière vint à Rome prendre, malgré le pape, la couronne impériale. Dans la cérémonie, Sciarra porta cette couronne. Il eut ensuite la plus grande part aux tentatives que fit Louis IV pour détrôner Jean XXII, et lui substituer un antipape ; mais lorsque, le 4 août de la même année, Louis fut obligé de quitter Rome, tous les gibelins en furent chassés avec lui ; et Sciarra Colonna, exilé comme les autres, mourut peu après, loin de sa patrie.

**COLONNA** (Étienne), frère du précédent, et seigneur de Fénarrano, avait été créé comte de Romagne par Nicolas IV, dès l'an 1290, et comme il parvint à une grande vieillesse, il fut, jusqu'au milieu du siècle suivant, le chef de la noblesse et du parti des guelfes à Rome. A peine son frère Sciarra fut-il chassé de cette ville, en 1328, qu'il y fut appelé pour être fait sénateur avec Bertoldo Orsini. Pendant près de 20 ans, dès cette époque, il vécut à Rome plutôt en prince qu'en citoyen ; mais son arrogance et son mépris pour les lois entretenaient l'anarchie que Colas de Rienzi voulut détruire en 1347. Le *bon état* avait été établi par le tribun pendant l'absence d'Étienne Colonna, et ce chef de la noblesse fut obligé à son retour d'en jurer l'observation. A l'occasion d'une altercation qu'il eut depuis avec le tribun, celui-ci le condamna à mort, et lui envoya même des prêtres pour le confesser ; cependant il lui fit grâce ensuite, croyant s'être ainsi acquis des droits à sa reconnaissance ; mais Étienne, dès qu'il fut libre, arma ses vassaux de Palestrine pour attaquer les Romains ; il entra dans la ville par la porte de Saint-Paul, qu'on avait laissée ouverte : là, ses partisans, saisis d'une terreur panique, l'abandonnèrent. Il y fut tué avec son fils Jean, Pierre Agapit Colonna et plusieurs autres seigneurs de sa maison.

**COLONNA** (Jacques), fils d'Étienne, eut le courage d'afficher à Rome les excommunications du pape contre Louis de Bavière, tandis que cet empereur était maître de cette ville, où il était venu se faire couronner. En récompense, le pape Jean XXII nomma le jeune Colonna à l'évêché de Lombez. Il avait étudié à Bologne avec Pétrarque ; il prit le poëte sous sa protection, et l'introduisit auprès d'Étienne, son père, et des principaux barons de Rome. Ce fut en partie à sa protection que Pétrarque dut la gloire d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

**COLONNA** (Antoine), neveu du pape Martin V, qui lui-même était de la maison Colonna, fut l'objet des préférences de ce pontife, qui travaillait avec ardeur à augmenter la puissance de sa famille. Pour prix de la réconciliation de Jeanne II, de Naples, avec le saint-siége, Antoine Colonna fut investi, en 1419, de la principauté de Salerne et du duché d'Amalfi. La reine, qui n'avait point d'enfants, donna même à entendre qu'elle le nommerait peut-être pour son successeur. En même temps, Martin V permettait à Antoine Colonna d'établir des garnisons dans toutes les villes de l'État pontifical. Il avait donné la pourpre à Prosper, son frère, et le comté de Célano à Édouard ; et, cette famille était tellement puissante, qu'à la mort du pape, en 1431, elle put encore s'emparer du trésor pontifical, qui montait à plus de 200,000 florins ; mais Eugène IV, monté sur le trône, voulut faire rendre à l'Église ce qui lui appartenait ; il déclara la guerre aux Colonna ; il les força de dépenser une partie des trésors de leur oncle pour se défendre, et ensuite de lui rendre le reste. En même temps, Jeanne retira aux Colonna la principauté de Salerne et tous les

bizarre : on a trouvé dans le premier mot (Poliphili) *Amant de Polia*, dans le deuxième (hypnerotomachia) *Combat du Sommeil et de l'Amour*. En rapprochant les lettres initiales de tous les chapitres on a trouvé : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*, ce qui signifie : « Frère François Colonna fut épris de Polie, Polite ou Hippolyte. » La première traduction française, attribuée mal à propos à J. Martin, qui n'en fut que l'éditeur, parut sous ce titre : *Hypnerotomachie, ou Discours du songe de Poliphile*, Paris, 1546, in-fol., plusieurs fois réimprimée ; elle est d'un chevalier de Malte. J. G. Legrand en a publié une traduction libre, 1804, 2 vol. in-12, avec planches, réimprimée en 1811, par Bodoni, 2 vol. in-4°. En tête est une *Notice* très-curieuse *sur l'Hypnerotomachie*, et à la fin du tome II *des Observations du traducteur sur le texte original du songe de Poliphile, sur les différentes éditions et sur les diverses traductions françaises et imitations qui en ont été faites*.

**COLONNA** (Vittoria), marquise de Pescaire, fille de Fabrice Colonna, grand connétable de Naples, née en 1490, fut mariée à l'âge de 17 ans à Ferdinand-François d'Avalos, fils du marquis de Pescaire. Veuf à 35 ans et dans tout l'éclat de sa beauté, elle demeura fidèle à l'époux qu'elle avait perdu, et ce fut en vain que plusieurs princes la firent pressentir sur un nouveau mariage. Exemple d'amour conjugal, elle le fut d'une piété sincère, et termina sa vie à Rome en 1547, laissant diverses poésies qui la placent au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque. Les *Rime della diva Vittoria Colonna de Pescara*, etc., imprimés pour la première fois, Parme, 1538, in-8°, l'ont été depuis fréquemment. L'édition la plus complète et la plus estimée est celle de Venise, 1544, in-4°. Parmi les éditions plus récentes, on distingue celle de Bergame, 1760, avec une *Vie* de l'auteur par J. B. Rota.

**COLONNA** (Marc-Antoine) *le Jeune*, fils d'Ascagne, grand connétable de Naples, né en 1535, porta dès sa jeunesse les armes avec gloire. En 1557, il contribua à la paix de Sienne, et fut envoyé par le duc d'Albe dans la campagne de Rome, où il continua de signaler sa valeur dans toutes les occasions. Nommé en 1579, commandant des galères que le pape Pie V joignit à la flotte des Vénitiens et du roi d'Espagne, pour la défense de Chypre, il suivit don Juan d'Autriche à Lépante, et contribua beaucoup au succès de cette bataille (7 octobre 1571), le plus grand fait d'armes du 16e siècle. A son retour à Rome, Marc-Antoine y fut reçu comme les anciens triomphateurs. Conduit au Capitole, au milieu des acclamations publiques, il alla déposer ensuite les trophées dans l'église Ara-Cœli, où Muret prononça son panégyrique. Il avait succédé à son père dans la place de grand connétable de Naples. Philippe II le nomma vice-roi de Sicile ; en 1584, il conduisit en Espagne 10 galères siciliennes, et mourut subitement à Médina-Cœli.

**COLONNA** (Ascagne), fils du précédent, né vers 1560, cardinal en 1586 et mort vice-roi d'Aragon en 1608, a critiqué la *Monarchia siciliana* de Baronius : cette critique se trouve avec l'ouvrage de Baronius et sa réponse dans le *Thesaurus antiquitatum Siciliæ* de Grævius.

**COLONNA** (Frédéric), duc de Tagliacozzo, prince de Bureto, connétable du royaume de Naples, rendit d'importants services à Philippe IV, et mourut en 1641, vice-roi de Valence.

**COLONNA** (Fabio), *Fabius Columna*, savant botaniste, né à Naples en 1567, arrière-petit-fils du cardinal Pompée Colonna, fut l'un des fondateurs de l'académie des Lincei, et mourut en 1650, laissant des ouvrages qui lui assignent un rang distingué parmi les plus savants naturalistes de son temps, avec lesquels il fut en correspondance ; les plus importants sont : *Phytobasanos, sive plantarum aliquot historia*, Naples, 1592, in-4° ; *Minùs cognitarum rariorumque stirpium descriptio*, etc., Rome, 1606, in-4°, et réimprimé avec des additions et deux nouvelles parties, 1616, in-4° ; *De purpurâ ab animali testaceo fusa*, etc., Rome, 1616, in-4°, fig., réimprimé à Kiel, 1675, in-4°, avec des notes de J.-Daniel Major médecin ; *De glossopetris ; Sambuca lincea, ovvero dell' instrumento musico perfetto, libri III*, Naples, 1618, in-4°, ouvrage estimé et peu commun. On doit en outre à F. Colonna de curieuses observations imprimées à la suite de l'*Abrégé de l'histoire naturelle du Mexique*, de Hernandez, 1651, in-fol. J. Blanchi a donné une édition du *Phytobasanos*, Milan, 1744, avec la *Vie* de l'auteur et l'histoire de l'académie des *Lincei*. — Jérôme, père du précédent, mort en 1586, cultiva les belles-lettres et donna une édition des fragments d'Ennius, Naples, 1590, in-4°, qu'il dédia à Jean, son autre fils, littérateur également distingué.

**COLONNA** (Laurent-Onuphre) de Gioëni, duc de Tagliacozzo, prince de Palliano et de Castiglione, né à Rome, épousa, en 1661, Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, alliance qui semblait lui assurer les moyens de satisfaire son ambition. Marie, amenée à l'âge de 15 ans à la cour de France, avait attiré un instant les regards de Louis XIV, et s'était même flattée de déterminer ce prince à l'épouser. Le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, en la détrompant, n'avait pu détruire tout d'un coup un sentiment qu'elle avait longtemps nourri, et ce ne fut que par déférence aux volontés de son oncle qu'elle consentit à épouser le prince Colonna. Les premières années de cette union furent heureuses ; mais, soit que le prince cessât d'avoir les mêmes soins, soit qu'elle regrettât toujours en secret la cour de France, elle forma le dessein de s'enfuir de Rome, et l'exécuta à l'aide de la duchesse Mazarin, sa sœur. Elle se retira d'abord en France, et, pendant plusieurs années, erra dans différentes villes, tourmentée de la crainte qu'on ne la forçât à se rejoindre à son mari. Elle crut être plus tranquille en Flandre ; mais elle y fut arrêtée par ordre du roi d'Espagne, conduite à Madrid sous une escorte, et renfermée dans un couvent. Le prince Colonna venait d'être nommé vice-roi d'Aragon. Il employa tous les moyens pour engager sa femme à revenir avec lui, et, pour mieux vaincre sa résistance, la mit sous la garde du gouverneur de Ségovie, homme d'un caractère sévère, qui la tourmenta sans lasser sa patience. Enfin, lorsque le prince Colonna vit qu'il ne lui restait aucun espoir de décider son épouse à remplir ses devoirs, il consentit au divorce qu'elle demandait, et avec la permission du pape, entra dans l'ordre de Malte, dont il fut nommé grand-croix en 1680. En qualité de grand connétable du royaume de Naples, il présenta au souverain pontife le tribut pour l'investiture du

royaume. Il remplit ensuite les fonctions de vice-roi de Naples pendant deux années, et se retira à Rome, où il mourut le 15 avril 1689.

**COLONNA** (Philippe-Alexandre), fils du précédent, né à Rome en 1663, succéda à son père dans la place de grand connétable du royaume de Naples. C'était le neuvième de la famille qui fut honoré de cette place importante. Pendant la guerre de la succession, le pape, qui avait reconnu Philippe V pour roi d'Espagne, imposa, en août 1707, une amende de 500 écus par jour sur tous ceux qui laisseraient les armes de l'archiduc sur leur palais. Le connétable Colonna sut concilier tous les partis en faisant abattre le portail de son palais, sous prétexte d'en faire bâtir un plus magnifique; les ouvriers travaillèrent avec tant de lenteur, qu'il ne fut achevé qu'à la paix générale. Le prince Colonna mourut le 6 novembre 1714.

**COLONNA** (Ange-Michel), peintre, né à Ravenne en 1600, fut amené dans sa jeunesse à Bologne, par un oncle qui le plaça dans l'atelier de Gabriel Ferrantino, où il apprit les principes de la peinture; Dentone lui enseignait dans le même temps la *quadrature*, c'est-à-dire, l'art de peindre à fresque les ornements et l'architecture. Colonna sut si bien profiter des leçons de ces deux habiles maîtres, qu'Augustin Mételli, qui était à cette époque le premier peintre à fresque *quadratoriste* de Bologne, le trouva digne d'être associé à ses travaux; ils firent en société plusieurs ouvrages pour différents princes d'Italie, et furent appelés en Espagne par Philippe IV, qui leur fit donner des pensions et des gratifications, avec la promesse de sa protection, s'ils faisaient à sa satisfaction les ouvrages qu'il leur ordonna. Les tableaux exécutés par Colonna à l'Escurial lui firent le plus grand honneur. Comblé des bienfaits du roi d'Espagne, il revint à Bologne, et fit pour les églises et pour les palais de cette ville différents tableaux qui accrurent encore sa réputation. Il y mourut en 1687. *Le Temps, la Fortune* et *Prométhée*, qu'il a peints pour le palais Albergati, sont ses plus beaux tableaux.

**COLONNA** (Jean-Paul), habile compositeur, né en 1630 à Bologne, mort en 1695, maître de chapelle de Sainte-Pétrone, n'a guère travaillé que pour l'église. Outre un opéra d'*Amilcar*, on a de lui des *Motets*, 1681; les *Litanies de la sainte Vierge*, 1682; les *Lamentations de la semaine sainte*, 1689; des *Messes*, 1684-1691; 4 *OEuvres* de psaumes à plusieurs voix, 1681-94, etc.

**COLONNA** (Jacques), sculpteur vénitien au 16e siècle, a laissé, entre autres morceaux de sa composition, les deux statues qu'on voit sous l'orgue de Saint-Sauveur à Venise.

**COLONNA** (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né à Murano en 1561, mort en 1605, aida Paul Véronèse dans les peintures qu'il exécuta pour le palais ducal.

**COLONNE** (Gille), *Ægidius à Columnâ* ou *Ægidius Romanus*, théologien scolastique, né dans le 13e siècle, de la famille des Colonna de Naples, élève de saint Thomas d'Aquin, fut l'un des premiers religieux augustins qui professèrent à l'université de Paris, devint général de son ordre en 1292, fut fait archevêque de Bourges en 1294, et mourut à Avignon le 22 décembre 1316. Précepteur de Philippe le Bel, il avait écrit pour ce prince son traité *De regimine principis*, imprimé en 1473, sans nom de ville. Les autres écrits de Gille Colonne, dont Tirthème cite 32, roulaient tous sur des matières de théologie ou de philosophie scolastique; ceux qui restent ont été recueillis par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. On distingue le *Defensorium sancti Thomæ Aquinatis*, publié séparément, Naples, 1644, avec une *Vie* de l'auteur par A. Rocca.

**COLONNE** (François-Marie-Pompée), né en Italie vers 1644, était fils naturel de Pompée Colonna, prince de Gallicano, et prenait le titre de gentilhomme romain; il joignit à l'étude des lettres celle des sciences, donna dans les rêveries des alchimistes, chercha, sans le trouver, l'art de faire de l'or, et celui non moins précieux de prolonger la vie; parvint malgré son funeste régime à un âge très-avancé, et périt malheureusement le 6 mars 1726 dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris, où il avait demeuré la plus grande partie de sa vie. On a de lui, outre plusieurs manuscrits : *Introduction à la philosophie*, 1689, in-12; *les Secrets les plus cachés de la philosophie des anciens*, 1722, in-12; *Abrégé de la doctrine de Paracelse*, 1724, in-12; *Principes de la nature selon l'opinion des anciens philosophes*, Paris, 1725, 2 vol. in-12; *Nouveau miroir de la fortune*, etc., Paris, 1734, 4 vol. in-12, publiés avec la vie de l'auteur par M. de Gosmond, son élève.

**COLONNE** (Guido Giudice delle), né en Sicile et probablement à Messine, remplissait dans cette ville en 1276 l'office de juge. Il suivit Édouard Ier en Angleterre à son retour de la croisade, et demeura quelque temps à la cour de ce prince. Guido est l'un des premiers écrivains qui aient fait usage de la langue italienne en prose et en vers, et l'on trouve de lui dans les *Rime antiche* quelques pièces qui ne manquent ni d'éloquence ni d'harmonie, au jugement des Italiens. Il revint à Messine et l'on croit qu'il y mourut vers 1292. On a de lui différents ouvrages; mais le seul qui soit connu est une histoire de la ruine de Troie, qu'il composa d'après Dictys de Crète et Darès le Phrygien. Cette histoire fabuleuse, intitulée : *Historia Troyana prosayce composita*, eut un succès prodigieux au 15e siècle. Imprimée pour la première fois, Cologne, 1477, in-4°, elle fut réimprimée 6 fois au moins dans l'espace de quelques années. Il en existe des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Les traductions française, italienne et espagnole sont les plus rares et les plus recherchées.

**COLOTÈS** ou **COLOTHÈS**, sculpteur grec, élève de Phidias, travailla avec ce grand maître à la statue de *Jupiter Olympien*; on cite aussi de lui un *Esculape* en ivoire, regardé comme son chef-d'œuvre. Un peintre du même nom, de Théos, concourut avec Timanthe pour le tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*.

**COLPANI** (le chevalier Joseph), littérateur, né en 1738 à Brescia, joignit à la culture des lettres celle des sciences, et choisit pour sujet de ses poëmes les principaux phénomènes de la nature; il fut un des collaborateurs du *Café de Milan*, journal littéraire qui a eu beaucoup de succès en Italie. Colpani mourut à Brescia le 21 mai 1822, léguant tous ses livres aux établissements de charité. Ses *OEuvres* forment 6 vol. in-8°. On a publié en 1824 : *Ultime poesie del cav. G. Colpani, con l'elogio dell' autore*, Brescia, in-8°.

**COLOT**. *Voyez* **COLLOT**.

**COLPOYS** (Jean), amiral anglais, naquit sans doute dans une condition fort obscure; car on n'a aucun renseignement sur ses premières années. Il commença le service de mer en 1766 et se trouva dès lors aux siéges de Louisbourg et de la Martinique. En 1771, il était troisième lieutenant à bord du *Northumberland*, et dès 1773 il en était capitaine en second. Revenu en Angleterre en 1774, il fut porté successivement au commandement de plusieurs navires, et prit part aux opérations navales. En 1779, il commandait le vaisseau amiral, *le Royal George*, de 100 canons, à l'époque où la flotte combinée espagnole et française parut dans la Manche, malgré la croisière anglaise, et vint faire quelques captures dans la baie de Cawsand et en vue de Plymouth. La conduite des officiers de la flotte de la Manche, en cette occasion, leur fit peu d'honneur aux yeux de l'amirauté, et Colpoys sentit l'effet de cette espèce de disgrâce; car en 1780 il passa sur un bâtiment inférieur, *l'Orphée*, de 30 canons. La prise de la frégate américaine *la Confédération*, dont il s'empara de concert avec Roebuck, le releva bientôt. Après la paix de 1783, il fut envoyé à la station de la Méditerranée, où il resta 3 ans. Il suivit en 1793 le contre-amiral Alan Gardner en Amérique. Promu l'année suivante au grade de contre-amiral, il accompagna la grande flotte sous le commandement de lord Howe à la croisière dans le golfe de Gascogne. Envoyé en 1795 avec une escadre de 5 vaisseaux de ligne et de 4 frégates, il s'empara d'une corvette, de 2 frégates et d'une autre voile française. Cette campagne lui valut le grade de vice-amiral. C'est en cette qualité qu'il croisait devant Brest le 15 décembre 1796, lorsque l'expédition française, aux ordres de Morard de Galles et de Hoche, mit à la voile pour l'Irlande. Une violente tempête avait séparé les vaisseaux croiseurs; et, quand ils purent reprendre leur poste, Colpoys aperçut devant lui 6 voiles qui n'avaient pu suivre le gros de la flotte française. Il leur donna la chasse; mais celles-ci effectuèrent très-habilement leur retraite et se mirent à couvert dans le port de Lorient. L'année suivante fut signalée par la grande mutinerie des matelots de la flotte de Portsmouth. Colpoys déploya la plus grande fermeté dans toute cette crise, s'opposa formellement à ce que les parlementaires des séditieux montassent à bord de son navire, et même fit tirer sur eux. Cinq tombèrent blessés à mort. Mais cette vigueur n'intimida point les rebelles, qui, dès lors, se préparèrent à combattre, et sommèrent le vice-amiral et ses officiers de se rendre. La résistance était impossible: Colpoys céda. Les matelots voulaient tuer le lieutenant qui avait donné l'ordre de faire feu: il les arrêta, prenant sur lui toute la responsabilité de cet acte, qu'il avait commandé lui-même, et que d'ailleurs lui prescrivaient les instructions de l'amirauté. On lui demanda ces instructions; il les exhiba. Désarmés par ce sang-froid, les mutins se contentèrent de confiner les officiers dans leurs chambres; puis, quatre jours après, ils les descendirent à terre, non pas sans avoir mis en délibération s'ils ne vengeraient pas leurs camarades par la mort du vice-amiral. Le roi récompensa les efforts et la fermeté de Colpoys par la décoration de l'ordre du Bain. Le vice-amiral partit ensuite (1798) pour la croisière, et à son retour, le 1er janvier 1801, il reçut le titre d'amiral de la Bleue. Le renouvellement de la guerre contre la France le fit passer au commandement en chef de Plymouth; et il ne l'abandonna en 1804 que pour devenir lord de l'amirauté. En 1816, il succéda comme gouverneur de l'hôpital de Greenwich au vicomte Hood. Il mourut le 4 avril 1821.

**COLQUHOUN** (Patrice), écrivain politique, né le 14 mars 1746 à Dumbarton en Écosse, d'une ancienne famille, élève du célèbre Smollet, resta de bonne heure orphelin, et s'embarqua pour la Virginie, où, pendant un séjour de six années, il réunit l'étude des lois et de la politique aux occupations commerciales. Obligé par des raisons de santé à revenir dans sa patrie, il y établit une maison de commerce qui devint bientôt considérable, prit une part active aux discussions politiques relatives à l'insurrection d'Amérique; et, pendant tout le temps que dura cette lutte mémorable, il se montra fortement attaché aux intérêts du commerce et du gouvernement de son pays comme citoyen et comme magistrat. Revêtu de l'une des nouvelles magistratures de police créées en 1792 à Londres, où il résidait avec sa famille depuis plusieurs années, il apporta un zèle infatigable dans l'exercice de ses fonctions, et mourut le 25 avril 1820. Ce qui honore surtout la mémoire de Colquhoun, c'est qu'il prit pour but constant de ses efforts l'amélioration et le bien-être des classes pauvres. Tel est l'esprit qu'on retrouve dans les nombreux ouvrages (tous écrits en anglais) qu'il a publiés, et dont les plus importants sont: *Traité de la police de Londres*, 1795; cet ouvrage eut 8 éditions; il a été traduit en français par le Coigneux de Belabre, 1807, 2 vol. in-8°; *Traité de la police*, etc., *de l'empire britannique*, Londres, 2e édition, 1815, in-4°, ouvrage traduit en allemand, et dont on a en français un fragment considérable sous ce titre: *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales*, Paris, 1816, in-8°. Les autres écrits de Colquhoun relatifs aux progrès du commerce, à l'instruction des classes indigentes et à la police, ont été publiés de 1787 à 1814.

**COLSON** (Jean-Baptiste-Gille), peintre en miniature et au pastel, né à Verdun en 1680, mort à Paris en 1762, peignit des sujets pour les tabatières à l'encre de la Chine et au carmin, et fut employé pour faire les miniatures que Louis XV envoyait dans les cours étrangères. Il eut aussi une grande vogue pour les portraits au pastel. Le comédien Bellecour était son fils.

**COLSON** (Jean-François-Gille), fils du précédent, né à Dijon le 2 mars 1733, se livra d'abord à l'étude des mathématiques; mais, d'après les conseils de son père, il s'appliqua ensuite à la peinture, ainsi qu'à d'autres parties des beaux-arts, et vint à l'âge de 19 ans à Paris, où le prince de Bouillon le prit en affection, et se l'attacha. Les connaissances variées qu'il avait acquises lui furent très-utiles dans les travaux dont son protecteur le chargea pour son château de Navarre, en l'employant comme architecte, sculpteur, peintre, et même jardinier, pendant 40 années. Colson mourut à Paris le 1er mars 1803. On a de lui: *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*; et un *Recueil de poésies légères*. Il a laissé différents ouvrages en manuscrit sur la perspective et les beaux-arts.

**COLSON** (Louis-Daniel), littérateur, né dans l'Ar-

gonne en 1734, destiné au barreau par ses parents, renonça à cette carrière pour s'adonner entièrement aux lettres. Après avoir surveillé l'impression de quelques bons ouvrages, il fut adjoint à Deshauterayes pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla. C'est à lui que l'on doit les 6 premiers vol. de cet ouvrage; et, par modestie, il ne voulut point que son nom parût sur les frontispices. Il est également auteur de la préface placée en tête de la traduction de *la Jérusalem délivrée*, par Deloyne d'Autceroche. Il acheva le roman de J. P. Bignon intitulé : *les Aventures d'Abdalla*, revit l'édition de *Tarsis et Zélie*, publiée en 1774, et continua de se charger de différentes publications. Ayant perdu la place de secrétaire du Grand-Orient à la suppression des loges maçonniques, il adopta celle de garde-magasin à la Rochelle, où il passa les temps les plus orageux de la révolution, obtint une retraite et se hâta de revenir à Paris, où il mourut le 18 mai 1811.

**COLSON** (Jean-Baptiste), littérateur, né à Paris vers 1780, était fils du précédent. Employé dans les bureaux du ministère des cultes à l'époque de sa création, il partagea sa vie entre les devoirs de sa place et la culture des lettres, et mourut en mars 1825. Il a publié, sous le pseudonyme *Every-One* (Quelqu'un) : *Tableau philosophique des peines morales*, classées selon les trois siéges de nos sensations, l'esprit, le cœur et l'âme. On connaît encore de lui : *la Vie de l'expérience et de l'observation; mélanges*, Paris, 1824, in-12. M. Quesné a eu part à ce dernier ouvrage.

**COLSTON** (Édouard), philanthrope, né à Bristol en 1636, acquit, dans le commerce avec l'Espagne, une fortune immense qu'il consacra presque tout entière en œuvres de charité. La ville de Bristol lui doit la fondation de plusieurs hospices et écoles de charité; et les établissements du même genre dans plusieurs autres cités d'Angleterre ont reçu de lui des dotations très-considérables. Il mourut en 1721, et chaque année on prononce son oraison funèbre dans l'église principale de Bristol, où il fut enterré. Il était d'un caractère doux, égal, et de mœurs exemplaires.

**COLTELLINI** (Augustin), littérateur, né à Florence le 17 avril 1613, fonda en 1631, dans sa propre maison, l'académie des *Apatisti*, qui fut après sa mort réunie à l'université de Florence, en conservant une forme et des règlements particuliers. Membre de l'Académie de la Crusca, il fut 4 fois consul ou président de l'Académie florentine; il mourut le 26 août 1693. On a de lui plusieurs écrits en prose et en vers qui ont moins servi à sa réputation que la fondation d'une académie. Coltellini a été loué par un grand nombre d'écrivains contemporains. Outre la traduction de quelques opuscules de saint Grégoire de Nazianze, on lui doit sous le nom académique d'*Ortilio Cantalgeni : Lezione ovvero cicalata*, 1651, in-12; *Rime piacevoli*, 1652, in-12; *Il Vecchio preferito*, 1652, in-12, etc.

**COLUCCIO** (Salutato). *Voyez* **SALUTATO** (Coluccio).

**COLUMBA** (Gérard), médecin, né à Messine, florissait en Italie vers le milieu du 16e siècle. Son savoir, son éloquence, joints à un grand fond de modestie, lui firent une si grande réputation, que l'université de Padoue l'attira dans ses écoles, où il enseigna la médecine avec distinction. Il a publié les ouvrages suivants : *Apologia pro illustri Francisco Bisso, regio proto-medico in hoc Siciliæ regno ad excellent. philosophiæ et medicinæ doctorem dom. Paulum Crino*, Messine, 1589, in-8°; *De febris pestilentis cognitione et curatione; Disputationum medicinalium libri duo, in priore agitur de stellarum influxibus adversus Joannem Picum Mirandulanum; in posteriore de abusibus phœnigmatum, de febre pestilenti*, Messine, 1596, in-4°; Venise, 1620, in-4°; Francfort, 1601, 1608, in-8°.

**COLUMBI** (Jean), jésuite, né à Manosque en 1692, professa successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie scolastique et morale, les saintes Écritures au collége de Lyon, et mourut dans cette ville en 1679. On a de lui : *Opuscula varia*, 1668, in-fol.; ce vol. contient différents petits ouvrages déjà publiés séparément, et dont les principaux sont relatifs à l'histoire des diocèses de Valence, de Die, de Viviers, de Vaison et de Sisteron; on y trouve aussi l'histoire de la ville de Manosque, et différents suppléments au *Gallia christiana* des Pères de Sainte-Marthe, etc.; *Commentaria in sacram Scripturam*, tome Ier, Lyon, 1656, in-fol.

**COLUMBI** (Dominique), religieux jacobin, mort en 1696, est auteur d'une *Histoire de sainte Madeleine, où est solidement établie la vérité qu'elle est venue et décédée en Provence*, Aix, 1688, in-12.

**COLUMBUS** (Jonas), théologien suédois, du 17e siècle. Ayant été nommé pasteur en Dalécarlie, il prit plusieurs mesures pour donner plus de décence et de dignité au culte public dans cette province éloignée, et il s'attacha surtout à introduire dans les églises une musique convenable. Il laissa un fils nommé *Samuel*, qui cultiva les lettres, et que les Suédois comptent parmi les créateurs de leur poésie. Le recueil des œuvres de Sam. Colombus fut publié en 1687 par Jacques Reenstiena.

**COLUMELLE** (Lucius-Junius-Moderatus), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le 1er siècle, vers l'an 42 de l'ère chrétienne, possédait des terres considérables qu'il faisait valoir lui-même; pour acquérir plus de connaissances dans l'agriculture, il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome, ce fut là qu'il écrivit son traité *De re rusticâ* en XII livres, et un autre *De arboribus*, que l'on joint au Ier dont il fait le XIIIe livre; ils ont été réimprimés pour la première fois dans le recueil intitulé : *Rei rusticæ authores varii*, etc., Venise, Jenson, 1472, in-fol. Les ouvrages de Columelle, qui forment la partie la plus importante de cette collection, ont été publiés quelquefois séparément dans le 16e siècle. Il en existe une autre en français par Claude Cotereau, Paris, 1551, in-8°, illustrée de doctes annotations par maître Jean Thierry de Beauvoisis, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4°; cette version conserve encore des partisans. Saboureux de la Bonneterie en a donné une en langue moderne sous le titre d'*Économie rurale de Columelle*, Paris, 1771, 2 vol. in-8°, réimprimée dans sa *Collection des agronomes latins*. La traduction italienne de Columelle par Bénéd. del Bene, Vérone, 1808, 2 vol. in-4°, est très-estimée. Le Xe livre *De cultu hortorum*, écrit en vers, a été imprimé plusieurs fois séparément dans le

15e siècle ; il a été traduit en vers français par l'abbé de Marolles, et plus récemment par L. Th. Hérissant dans *le Magasin encyclopédique,* mars 1813.

**COLUMNA.** *Voyez* **COLONNA** (Fabio).

**COLUTHUS,** poëte grec, était de Lycopolis, aujourd'hui Siouth, dans la Thébaïde, à 70 lieues du Caire. Si nous en croyons Suidas, le seul des anciens qui ait parlé de Coluthus, il vivait sous l'empereur Anastase vers la fin du 5e siècle. Il avait, au rapport du même lexicographe, composé un poëme en 6 chants, intitulé : *les Calydoniaques ;* un autre nommé *les Persiques,* et des *Éloges* en vers. On lui attribue communément un petit poëme de près de 400 vers sur l'*enlèvement d'Hélène,* dont on doit la découverte au cardinal Bessarion, qui le retrouva à Casoli, près d'Otrante. Il fut imprimé pour la première fois in-8° par Alde, à la suite de Quintus Calaber. L'édition critique de Lennep (Leeuwarden, 1747) a servi de base à toutes celles que publièrent depuis d'autres savants ; mais M. Saint-Julien a soumis le texte de Coluthus à un nouvel examen, et, à l'aide de deux manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, est parvenu à donner l'édition la plus complète qui ait encore paru de ce petit poëme sous le rapport critique et philologique, Paris, 1822, in-8°. Elle est accompagnée d'une version latine, entièrement neuve ; d'une traduction en prose, de notes pleines de goût à la fois et d'érudition, et de 4 versions anglaise, italienne, espagnole et allemande ; indépendamment de la traduction de Saint-Julien, il en existe plusieurs autres en français par Ch. Dumolard, Paris, 1747 ; par Scip. Allut, 1779, réimprimée dans le tome II de la *Bibliothèque choisie,* publiée par Royez, 1786, 9 vol. in-8° ; par Simon de Troyes, Londres, 1790 ; en vers par Cournand, Paris, 1807, et par M. Courtin, comte d'Ussy, 1825, in-8°.

**COLVENER** (George), docteur en théologie, prévôt de la collégiale, et chancelier de l'université de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publié : *J. Niederi Formicarium,* Douai, 1602, in-8°, avec des notes ; le *Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic, 1615, in-8° ; l'*Historia remensis Ecclesiæ* de Flodoard, ib., 1617, in-8°, avec des notes et la *Vie* de l'auteur ; *Rhabani Mauri opera,* Cologne, 1627, in-fol. ; l'ouvrage de Thomas de Cantipré, intitulé : *Miraculorum et exemplorum memorabilium libri II,* Douai, 1605, 1627, in-8°, avec la *Vie* de l'auteur ; *Kalendarium SS. Mariæ novissimum,* etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8°.

**COLVIUS** (André), né à Dordrecht en 1549, fit de très-bonnes études à Leyde, et se destina au ministère pastoral des Églises réformées. Ayant accompagné en 1620 l'ambassade hollandaise à Venise, il se lia particulièrement dans cette ville avec le célèbre Fra Paolo Sarpi. Colvius a joui, tant à l'étranger qu'au sein de sa patrie, de la considération des hommes les plus instruits de son temps. Claude Saumaise lui a adressé son *Epistola de cæsarie virorum et mulierum comâ,* Leyde, 1644, et il a orné son portrait de vers latins extrêmement flatteurs. Dans le recueil de Jean Beverwick, sur la question *De vitæ termino fatali an mobili,* on trouve une lettre de Colvius. Il a traduit de l'italien en latin une *Histoire de l'Inquisition.*

**COLVIUS** (Pierre), né à Bruges en 1567, se distingua parmi les humanistes du 16e siècle. On lui doit une bonne édition d'*Apulée,* Leyde, 1588, in-8°, avec des notes qui ont été réimprimées dans l'édition d'Oudendorp. On doit aussi à Colvius de savantes notes sur *Sidonius Apollinaris,* publiées avec cet auteur à Paris en 1598, in-8°. Il cultiva avec succès la poésie latine, et la preuve en est dans les *Deliciæ poetarum Belgicorum,* 1re partie, page 978 et suivantes. Il mourut d'un coup de pied de mule à Paris en 1594. Janus Dousa a fait allusion à ce fatal accident, peu digne d'un éditeur de l'*Asinus aureus,* dans les deux derniers vers d'une longue épitaphe qu'il lui a consacrée.

**COLWIL** (Alexandre), théologien écossais, né en 1620, près de St.-André, dans le comté de Fife, et élevé à l'université d'Édimbourg, dont il fut nommé principal en 1662. Il mourut à Édimbourg en 1676. Ses traités de controverse sont presque entièrement oubliés ; mais un ouvrage qui a conservé plus de réputation, c'est son poëme intitulé *l'Hudibras écossais,* écrit dans le genre de Butler. Ce poëme, assez peu connu en Angleterre, est encore fort estimé aujourd'hui en Écosse, au grand scandale des presbytériens, contre lesquels il est dirigé.

**COMAZZI** (Jean-Baptiste), auteur italien d'un ouvrage intitulé, *De la morale des princes,* qui a été traduit en français par Dupuy Demportes, et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729. Le traducteur anglais donna à Comazzi le titre de comte et celui d'historiographe de S. M. l'Empereur. On ne connait aucune particularité sur le lieu et la date de la naissance de cet écrivain. Sa *Morale des princes* consiste en un choix des traits les plus remarquables de la vie des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constance Chlore, et chaque trait donne lieu à des réflexions morales qui annoncent un esprit sage et éclairé.

**COMBABUS,** jeune homme de la plus grande beauté, était l'un des favoris de Séleucus Ier, roi de Syrie. Stratonice, femme de ce prince, étant tombée malade, crut que c'était une punition de sa négligence à exécuter l'ordre que la déesse de Syrie lui avait donné en songe de lui bâtir un temple à Bambycé, ville sur les bords de l'Euphrate. Elle pria son époux de lui permettre d'aller exécuter cet ordre, et Séleucus désigna Combabus pour l'accompagner. Ce jeune homme, connaissant l'esprit des cours, fut alarmé de ce choix, et fit tout ce qu'il put pour le faire porter sur un autre ; n'ayant pu y réussir, il demanda quelques jours pour mettre ordre à ses affaires. S'étant fait eunuque, il embauma ce qu'il avait retranché de son corps, l'enferma dans une boîte, qu'il scella de son sceau, et la confia au roi comme contenant ce qu'il avait de plus précieux : il partit ensuite. Comme la reine voulait faire construire un temple magnifique, son séjour à Bambycé fut très-long ; presque toujours avec Combabus, elle ne put s'empêcher de remarquer sa beauté, et en étant devenue éperdument amoureuse, elle lui fit l'aveu de sa passion. Combabus lui ayant fait connaître l'impossibilité où il était de la satisfaire, l'amitié prit la place de l'amour, et Stratonice ne quittait plus Combabus. Les envieux ne manquèrent pas de rendre compte au roi de ce qui se passait, et de le faire de la manière la plus envenimée. Séleucus, transporté de fureur et de jalousie, lui donna ordre de revenir sur-le-champ, le fit mettre aux

fers dès son arrivée, le fit ensuite comparaître en présence de ses courtisans, et l'ayant accablé de reproches, il le condamna à mort. Combabus, sans se déconcerter, demanda au roi le dépôt qu'il lui avait confié : cette boîte ayant été apportée, il l'ouvrit, fit voir les preuves de son innocence, et raconta tout ce qui s'était passé. Séleucus le combla de caresses, et fit mourir sur-le-champ ses accusateurs. Combabus lui demanda la permission d'aller achever le temple qu'il avait commencé, et d'y consacrer le reste de ses jours au service de la déesse. Le roi y consentit, et lui fit ériger dans le temple même une statue en bronze, qui fut exécutée par Hermoclès, Rhodien.

**COMBALUSIER** (François de Paule), médecin, né à Saint-Andéol dans le Vivarais en 1713, fit ses études à Montpellier avec un tel succès qu'il fut reçu docteur à l'âge de 19 ans. Admis à la Société des sciences de cette ville, il y lut en 1743 l'éloge du sieur Chicoyneau, dont les journaux du temps rendirent le compte le plus avantageux. Il obtint ensuite la place de premier professeur à la faculté de Valence; mais trouvant ce théâtre trop étroit pour lui, il vint à Paris, apportant le manuscrit de son *Traité des maladies venteuses*, dont le succès aplanit les difficultés qu'on lui faisait pour le recevoir docteur régent. Prétendant que la vie était trop courte pour approfondir les diverses branches de l'art de guérir, il attaqua vivement les chirurgiens qui faisaient la médecine, et publia dans cette longue querelle plusieurs *Mémoires*, oubliés aujourd'hui, malgré son talent d'écrivain. En 1753, il fut chargé de professer la pharmacie, et la manière dont il remplit cette chaire ne fit qu'ajouter à sa réputation d'homme éloquent. Dans la force de l'âge, on devait attendre de lui plusieurs ouvrages importants, lorsqu'il mourut le 24 août 1762. On a de lui : *Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-12, traduit en français par Jault, ibid., 1754, 2 vol. in-12; *Observations et réflexions sur la colique de Poitou, ou des peintres*, etc., Paris, 1761, in-12.

**COMBAULT** (Charles de), baron d'Auteuil, littérateur, né à Paris en 1588, mort en 1670, est auteur des ouvrages suivants : *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France*, Paris, 1640, in-4°; *Histoire des ministres d'État qui ont fleuri sous les rois de la 3e lignée*, ibid., 1642, in-fol.; *Blanche, infante de Castille, mère de saint Louis*, etc., ibid., 1644, in-4°, in-4°; *le vrai Childebrand*, ibid., 1659, in-4°, réponse à un traité de J. J. Chifflet contre ce personnage historique.

**COMBE** (la). *Voyez* **LACOMBE.**

**COMBE** (Charles), né le 23 septembre 1743, à Londres, d'un apothicaire de Bloomsbury, qui le destina à la même profession; mais Combe se fit recevoir médecin en 1783. Il acquit une grande réputation comme accoucheur. Ses occupations médicales ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des médailles antiques et de la littérature ancienne. Il a publié : *Index nummorum omnium imperatorum, Augustorum et Cæsarum, a Julio Cæsari, usque ad Posthumum, qui, tam in urbe Roma et coloniis, quam in Græcia, Ægypto et aliis locis, ex ære magni moduli signabantur*, 1773, in-4°; *Nummorum veterum populorum et urbium, in musæo gal. Hunter descriptio*, 1782, in-4°; *Horatii opera, cum variis lectionibus, notis variorum et indice*, 1793, 2 vol. in-4°. Lorsque cette édition parut, le docteur Parr en fit une critique amère, qui nuisit beaucoup au succès du livre. Combe y répondit par une brochure intitulée : *Faits relatifs à la conduite du docteur Parr envers M. Homer et le docteur Combe*, 1795, in-8°. Combe est mort le 18 mars 1817.

**COMBE** (le colonel Michel), né en 1787 à Feurs, département de la Loire, entra en 1802, à 16 ans, dans le 25e régiment de ligne, où son frère était capitaine, fit toutes les guerres de l'empire et gagna tous ses grades sur les champs de bataille. Nommé sous-lieutenant à Wagram, en 1809, il fut fait lieutenant en 1811, et placé l'année suivante par l'empereur dans la jeune garde à Dantzig. Devant Paris, en 1814, il traversa la ligne ennemie pour venir annoncer à Napoléon que les alliés étaient maîtres de la capitale. L'empereur le nomma sur-le-champ capitaine dans la garde, et le désigna plus tard pour l'accompagner à l'île d'Elbe. Combe commandait à Waterloo le bataillon de la vieille garde; obligé de s'expatrier, il revint en 1818 à Paris; il se rendit en 1822 aux États-Unis, dans la famille de sa femme, où il resta jusqu'à la révolution de 1830. Nommé colonel du 66e régiment, il fit à la tête de ce corps l'expédition d'Ancône, eut ensuite le commandement de la légion étrangère, qu'il quitta pour le 47e de ligne, alors en Afrique. Il prit part à tous les combats importants livrés dans la province d'Oran, et fut tué sur la brèche à la prise de Constantine, en 1837. L'année précédente, Combe avait refusé les épaulettes de général, répondant au ministre : « Je ne les accepterai pas pour ma conduite en un jour de retraite; je les veux conquérir en un jour de victoire. » Une telle réponse peint l'homme et suffit pour le faire apprécier.

**COMBÉ** (Marie-Madeleine de CYZ de), institutrice de la communauté des filles du Bon-Pasteur, née à Leyde en 1656, fut élevée dans le calvinisme et mariée à un gentilhomme nommé Combé, dont elle devint veuve 2 ans après. Elle abjura dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda une communauté composée de filles qui, après avoir vécu dans le désordre, désiraient mourir dans les exercices de la pénitence. Elle gouverna cette congrégation, à laquelle elle avait donné le nom de *Filles du Bon-Pasteur*, jusqu'à sa mort arrivée le 16 juin 1692. L'institut du *Bon-Pasteur*, répandu dans plusieurs villes de France, a subsisté jusqu'en 1790.

**COMBEFIS** (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, enseigna la philosophie et la théologie à Bordeaux, et vint à Paris en 1640. Habile helléniste, il entreprit de rétablir le texte des anciens Pères dans sa pureté primitive, et consacra 30 années à ce travail, pour lequel le clergé de France lui accorda une pension portée successivement jusqu'à 1,000 fr. Il mourut à Paris le 23 mars 1679. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *SS. Patrum Amphilochii, Methodii et Andreæ Cretensis opera omnia*, Paris, 1644, 2 vol. in-fol.; *Græco-latinæ Patrum bibliothecæ novum auctuarium*, 1648, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca Patrum concionatoria*, 1662, 8 vol. in-fol.; *Originum rerumque constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, 1664, in-4°; *Bibliothecæ græcor. Patrum auctuarium novissimum*, etc., 1672, 2 vol. in-fol.; *S. Maximi opera*, 1675, 2 vol. in-fol.; *Histor. Byzantinæ scriptores*

*post Theophanem usque ad Nicephorum Phocam,* grec et latin, 1685, in-fol.

**COMBER** (Thomas), né dans la province de Sussex en 1575, après avoir été doyen de Carlisle et principal du collége de la Trinité à Cambridge, fut en 1642 mis en prison, volé et dépouillé de ses bénéfices, et mourut à Cambridge en 1653. On a de lui, en anglais, une *Défense historique du droit divin des dîmes*, contre l'*Histoire des dîmes* de Selden.

**COMBER** (Thomas), théologien anglican, né en 1645 à Westerham, dans le comté de Kent, mort en 1699, après avoir été prébendier d'York, doyen de Durham et chapelain de Guillaume III et de la reine Marie. Il fut aussi recommandable par sa piété que par son savoir, et se montra un zélé défenseur de l'Église d'Angleterre. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire scolastique de l'usage primitif et général des liturgies dans l'Église chrétienne*, Londres, 1690; *le Compagnon au temple*, 2 vol. in-8°, 1679; *le Compagnon à l'autel*, 1684, réimprimé pour la quatrième fois en 1685. Comber est un des auteurs des *Antiquitates Ecclesiæ orientalis.*

**COMBÈS** (François), jésuite, né à Saragosse en 1613, résida plusieurs années aux îles Philippines, et mourut à Acapulco en 1665, en passant des Indes à Rome pour les affaires de sa mission. Il a laissé : *Historia de las islas de Mindanao, Jolo y sus adya,* Madrid, 1667, in-fol., ouvrage curieux et recherché.

**COMBES-DOUNOUS** (Jean-Jacques), littérateur, né le 22 juillet 1758 à Montauban, de parents protestants, s'adonna à la culture de la littérature grecque et de la philosophie platonicienne, embrassa avec modération les principes de la révolution, fut persécuté sous le régime de 1793, occupa depuis plusieurs emplois dans les tribunaux civils et criminels du département du Lot, fut nommé en 1798 député au conseil des Cinq-Cents, siégea à la chambre des représentants en 1815, et mourut à Montauban, le 14 février 1820, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et l'on a de lui les ouvrages suivants: *Introduction à la philosophie de Platon,* traduite du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12; *Histoire des guerres civiles de la république romaine,* traduite du grec d'Appien, ibid., 1808, 3 vol. in-8°; *Dissertations de Maxime de Tyr,* traduit du grec, ibid., 1802, un vol. in-8°; *Essai sur la divine autorité du Nouveau Testament,* traduit de l'anglais, an XI (1803), in-12; *Essai historique sur Platon,* Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire,* etc., Paris, 1814, in-8°; *Essai sur l'évidence de la révélation,* traduit de l'anglais de Rob. Haldam, Montauban, 1820, in-8°. Combes-Dounous a laissé quelques ouvrages manuscrits.

**COMBETTES** (Jean-Joseph-Lazare de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Gaillac en 1745, montra beaucoup de fermeté lors de la destruction des parlements en 1771. Sa résistance lui valut l'honneur de l'exil, comme à la plupart de ses collègues, avec lesquels il rentra en fonctions en 1774. Le refus de consentir à l'enregistrement de quelques édits onéreux lui valut un second exil sous le ministère du cardinal de Brienne. Malgré les injustices dont il avait été victime, il se fit remarquer au moment de la révolution par sa fidélité au roi. Condamné à mort avec un grand nombre de magistrats, il périt sur l'échafaud en 1794.

**COMBLES** (... de), et non de COMBES, comme écrivent quelques biographes, naquit d'une famille noble à Lyon, vers le commencement du 18e siècle. On ignore l'époque de sa mort et le lieu où il cessa de vivre. Ce fut dans une belle résidence qui avait appartenu à un ministre d'État, tout près de Paris, que de Combles entreprit ses divers ouvrages, qui tous parurent sous le voile de l'anonyme. Le premier fruit des connaissances qu'il avait acquises dans les diverses parties du jardinage fut un *Traité sur la culture des pêchers; École du jardin potager,* ou *l'Art de cultiver toutes les plantes potagères,* 2 vol. in-12; *Concubitus sine Lucina,* ou *le Plaisir sans peine*, traduit de l'anglais de Richard Roe, 1750, in-8° et in-12; la *Vie de Socrate*, traduite de l'anglais de Cooper, 1751, in-12; Vies d'Épicure, de Platon et de Pythagore, recueillies de différents auteurs et surtout de Diogène Laërce, Amsterdam (Paris), in-12.

**COME.** *Voyez* **COSME.**

**COMEIRAS** (Victor DELPUECH de), abbé de Sylvanès et vicaire général de Beauvais, né à St.-Hippolyte du Gard le 11 septembre 1733, mort le 29 mars 1805, est auteur ou éditeur des ouvrages suivants : *Géographie moderne et universelle* de Nicolle de la Croix, 1800, 2 vol. in-8°; *la Voix du sage, ou l'intérêt des peuples,* etc., 1799, in-8°; *Abrégé de l'histoire générale des voyages,* tome XXII à XXXII (les volumes précédents sont de la Harpe); *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe,* 1804-1805, 12 vol. in-8°; *le Géographe manuel*, 1801, 1803, in-8°; *Histoire politique et raisonnée du consulat,* 1801, in-8°; *Tableau général de la Russie moderne*, etc., Paris, 1802, 2 vol. in-8°, avec cartes; *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly,* etc., 1806, 2 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Marie Stuart;* une *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, et *Balance politique des différents États de l'Europe.*

**COMEIRAS**, frère du précédent, est auteur de : *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens.... de rouvrir l'ancienne route de l'Inde,* etc., 1798, in-8°.

**COMEIRAS** (Pierre-Joseph BONHOMME de), avocat au parlement, né vers 1750, fut résident de la république française auprès des Ligues-Grises, commissaire général dans les îles Ioniennes, et mourut en revenant en France, dans la ville d'Ancône, en 1798. On a de lui : *Essai sur les réformes à faire dans notre procédure criminelle,* 1789, in-8°; *Mémoire à consulter et consultation pour Louis-Philippe-Joseph d'Orléans,* 1790, in-8°.

**COMÉNIUS** (Jean-Amos), philologue, né dans la Moravie en 1592, fut banni par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres protestants, et se réfugia en Bohême, puis à Lissa ou Lesna, en Pologne, où il fut nommé recteur de l'école et chef de la petite église des frères moraves. Le succès vraiment prodigieux de sa *Janua linguarum,* ouvrage au moyen duquel on imagina que l'on pourrait se passer de grammaire et de dictionnaire, le fit appeler successivement en Angleterre, en Suède, en Prusse, en Transylvanie, pour y expliquer sa méthode. De retour à Lesna, il se vit encore forcé de s'éloigner, en 1657, après le pillage et l'incendie de cette ville, chercha un nouvel asile en Silésie, à Francfort-sur-l'Oder, à

Hambourg, et finit par se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1671, laissant parmi ses coreligionnaires un nom célèbre par la réforme qu'il s'efforça d'introduire dans l'enseignement. Adelung donne la liste de ses ouvrages au nombre de 92; les principaux sont : *Theatrum divinum*, Prague, 1616, in-4°; *Labyrinthe du monde* (en bohémien, ainsi que le précédent), Prague, 1631, in-4°; *Janua linguarum reserata*, Lesna, 1631, in-8°, véritable encyclopédie élémentaire, renfermant tous les mots usuels, au nombre de plus de 9,300, très-souvent réimprimé et traduites en diverses langues; *Opera didactica omnia*, Amsterdam, 1657, in-fol.: c'est le recueil de ses ouvrages sur les langues, déjà publié séparément; *Historiola Ecclesiæ slavonicæ*, ibid., 1660, in-8°; *Diogenes cynicus redivivus, seu de compendiosè philosophando*, Amsterdam, 1658, in-12, pièce dramatique en 4 actes, jouée à Lesna vers 1638; *Disquisitio de caloris et frigoris naturâ*, Amsterdam, 1659, in-12; une traduction en vers bohémiens des *Distiques moraux de Caton*, ibid., 1602. Coménius a travaillé à l'*Historia persecution. Ecclesiæ bohemicæ*, etc., 1648, in-12, et a laissé en manuscrit : *Antiquitates Moraviæ*, ainsi que plusieurs autres morceaux historiques moins importants qui se trouvent dans diverses bibliothèques de Bohême.

**COMES** (Natalis). *Voyez* **CONTI** (Noel).

**COMESTOR** (Pierre), ou *le Mangeur*, ainsi appelé, dit-on, parce qu'il avait lu et comme dévoré un grand nombre de livres, né à Troyes dans le 12e siècle, fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant 3 ans, et se retira à l'abbaye St.-Victor, où il mourut de 1178 à 1185. On a de lui : *Scolastica historia*, etc., imprimée pour la première fois à Utrecht, 1473, petit in-fol.; réimprimée à Augsbourg, même année, in-fol., belle édition, lettres rondes, etc.; traduite en français par Guyart-des-Moulins en 1694, et imprimée à Paris avant 1499, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs attribuent à P. Comestor l'ouvrage intitulé : *Catena temporum seu rudimentum novitiorum*, qui est de Brocard.

**COMEYRAS**. *Voyez* **COMEIRAS**.

**COMGALL** ou **CONGEL** (St.) naquit de parents nobles, dans le nord de l'Ultonie, en l'an 516, et fut un des plus célèbres fondateurs de la vie monastique en Irlande. Il fonda, vers l'an 550, la grande abbaye de Bangor ou Benchor, en Irlande et non l'abbaye de Bangor, dans le pays de Galles, comme l'avance Camden. On dit que Comgall eut sous sa direction 3,000 moines, dont la plupart labouraient la terre et vivaient du travail des mains. Il mourut le 10 mai 601. Saint Bernard a fait son éloge.

**COMHAIRE** (M. N.), fils d'un négociant, naquit à Liége le 3 octobre 1772, et fit ses humanités en cette ville. De bonne heure, il éprouva pour la littérature un goût déterminé. Peu enclin pour les sciences qui tendent au perfectionnement de l'industrie ou du commerce, Comhaire n'attachait aucun prix aux richesses. D'un caractère heureux, d'un commerce agréable, il ressentit vers 1820, au milieu des douces jouissances d'un bon père de famille, les symptômes d'une affection anévrismatique qui le fit souffrir pendant 10 ans, et l'enleva de ce monde le 17 mars 1830. Il a laissé des *Pastorales*; des *Descriptions de sites pittoresques*; des *scènes champêtres* et autres poésies. Un recueil de ses *OEuvres* a été publié à Paris en 1807 et à Liége en 1824.

**COMHAIRE** (Joseph-Nicolas), frère du précédent, naquit à Liége, le 30 janvier 1778. Il commença ses humanités au collége de cette ville. Après avoir acquis les connaissances préparatoires à l'art médical, Comhaire se rendit à Paris en 1800, pour les compléter. Il soutint sa thèse avec distinction sous la présidence du célèbre Dupuytren, et fut reçu docteur. Après son doctorat, il revint dans sa ville natale où il enseigna son art publiquement et gratuitement à l'école dite *de Liége* ou *de St.-Clément*. Lors de l'érection des universités dans le royaume des Pays-Bas, par le roi Guillaume, Comhaire fut d'abord nommé professeur d'une chaire supérieure de la faculté de médecine de l'université de Liége. Cet homme de mérite mourut dans cette ville en 1837. Il était inspecteur de salubrité, membre de la Société d'émulation de Liége, de la Société de médecine de cette ville, associé de l'Académie de Louvain et de la Société de médecine de Bruxelles. On a de lui : plusieurs *Observations* consignées dans les journaux de médecine de Paris; *Constitution météorologico-médicale de 1816*; *Recherches physico-médicales sur l'emploi et l'action du sulfate de quinine*, 1830, etc.

**COMIERS** (Claude), chanoine d'Embrun, né dans cette ville, professa longtemps les mathématiques à Paris à l'hospice des Quinze-Vingts, devint aveugle sur la fin de sa vie, et mourut en 1693. Il avait été l'un des rédacteurs du *Journal des savants* et du *Mercure de France*, où l'on trouve la description de diverses machines hydrauliques de son invention, et plusieurs articles qui prouvent, avec des connaissances, le désir de concourir aux progrès de la science. La liste détaillée de ses ouvrages est dans le *Dictionnaire de Moréri*; mais, quoique étendue, elle n'est pas complète. Dans le nombre on citera : *la Duplication du cube, la trisection de l'angle, et l'inscription de l'heptagone régulier dans le cercle*, Paris, 1677, in-4°; *Traité de la parole, des langues et écritures, et l'art de parler et d'écrire occultement*, Paris, 1690; Bruxelles, 1691, in-12, ouvrage fort intéressant; *la Médecine universelle*, ou *l'Art de se conserver en santé et de prolonger sa vie*, divisée en 3 discours, Paris, 1787, in-12; *Pratique curieuse avec les oracles des Sibylles sur chaque question proposée, avec la fortune des humains*, 1690, in-12, souvent réimprimée; l'édition la plus récente est de 1750, in-12.

**COMINES** (Philippe de), seigneur d'Argenton, naquit au château de Comines, près de Menin, en 1445, d'une illustre famille de Flandre. Il passa sa jeunesse à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, où il fut attaché au service du comte de Charolais. Il le suivit dans la guerre du *bien public*, et se trouva à la bataille de Montlhéry. Quand le comte eut succédé à son père, sous le nom de *Charles le Téméraire*, Comines continua à jouir de sa confiance et de son intimité. Il était près de lui, lorsque irrité d'un manque de foi de Louis XI, le duc retint ce roi prisonnier à Péronne. Dans sa colère, il se fût porté à quelque violence insensée contre le roi; Comines, tout jeune qu'il était, se montra sage et prudent en essayant de calmer son maître, et, ne pouvant y réussir complétement et craignant les effets de l'emportement du duc, il avertit le roi des points sur lesquels il fallait

céder pour ne pas se mettre dans le plus grand danger; puis il contribua à la pacification et au traité qui réunirent pour un moment ces deux princes. Il fut ensuite employé à diverses négociations, où il se conduisit avec habileté. Cependant l'esprit du duc de Bourgogne s'aigrissait de plus en plus par ses revers, par son ambition trompée, par ses ruses qui échouaient contre les ruses de Louis XI. Une sorte de frénésie s'emparait de lui et faisait chaque jour des progrès; les sages conseils l'irritaient. Téméraire à entreprendre, il était imprudent à exécuter. Louis XI, qui profitait de toutes les fautes de son rival, mit surtout un grand soin à détacher de lui, peu à peu, tous les hommes habiles et considérables qu'il avait parmi ses serviteurs. Travaillant avec patience à les séduire l'un après l'autre par des promesses, ne se rebutant pas pour avoir été refusé; flattant ceux que le duc outrageait en récompense de leurs prudents avis, il parvint ainsi à lui enlever tous ceux qui pouvaient lui être secourables. Comines passa en 1472 du service de Bourgogne au service de France. Dans ses Mémoires, il se tait absolument sur ce point important de sa vie. On a beaucoup recherché quels motifs avaient pu le porter à abandonner ainsi son maître; on a voulu excuser cette désertion. Si l'on s'en rapporte à une tradition populaire, Comines, dans sa jeunesse, se trouvant à la chasse avec le comte de Charolais, le prince lui avait dit de lui tirer ses bottes; Comines, abusant de la familiarité qui régnait entre le comte et lui, avait réclamé ensuite le même service de sa complaisance; le prince, mécontent de ce manque de respect, l'avait frappé de sa botte à la tête, d'où lui était resté le surnom de *Tête bottée*. Cette anecdote est hors de toute vraisemblance; elle s'accorde mal avec le caractère mesuré qu'eut toujours Comines; d'ailleurs, s'il s'était trouvé offensé par le prince, comment aurait-il passé encore 10 ans à son service? Une insulte pardonnée pendant la prospérité de l'offenseur, et dont on se souvient pour l'abandonner dans ses revers, serait une méchante excuse. Il est probable que Comines, comme les autres serviteurs de Charles le Téméraire, se dégoûta de servir un maître livré à l'esprit de vertige, et se laissa aller au chagrin et au dépit que ressent un homme sage, qui voit un insensé courir à sa perte. Louis XI lui devait de la reconnaissance, et, depuis sa prison de Péronne, s'efforçait sûrement de l'attirer à lui. Les exemples ne manquaient pas pour autoriser cette espèce de désertion. Dans ce temps-là un seigneur se regardait comme indépendant, portait assez volontiers ses armes du côté où il espérait des honneurs et du profit. Comines se laissa marchander comme les autres. Un homme d'un caractère moins réfléchi, un guerrier emporté ou insouciant, nous eût raconté les circonstances de ce changement, nous eût dit ce qu'il eut à endurer à la cour de Charles, et ce que lui offrit Louis XI; mais le grave Comines a senti ce qu'il y avait de peu honorable à quitter son souverain malheureux, non pas pour aller vivre dans la retraite, mais pour servir contre lui, et il a jeté un voile épais sur cette action. Louis XI combla de biens Philippe de Comines. A peine fut-il à son service, qu'il lui fit donation de la principauté de Talmont et des seigneuries d'Olonne, de la Chaume, Curson, Château-Gontier, Chastel-Berry, Brem et Brandois. Il le maria avec Hélène de Jambes, d'une famille riche et illustre de Poitou, l'aida de ses deniers à acheter la terre d'Argenton, le fit sénéchal de Poitou, et publia hautement dans les lettres patentes par lesquelles il assura ses bienfaits à Comines, combien il lui devait de reconnaissance. Comines devint un des serviteurs les plus intimes de Louis XI; le roi l'employa souvent et le tint habituellement auprès de sa personne. Quelquefois, et même dans des occasions mémorables, il porta le même habit que son chambellan; d'autres fois il le fit coucher dans son lit; marques de faveur que Louis XI avait assez en usage, et qui étaient dans les mœurs simples et cordiales du temps. Cependant le nom de Comines ne se rattache à aucun des événements du règne de Louis XI. Ce prince gouvernait par lui-même. Personne ne lui dictait ses desseins, et ceux qui les exécutaient étaient des instruments plus ou moins intelligents et habiles, à qui restait le seul mérite d'une obéissance sensée, mais passive. Les conseils qu'il recevait, qu'il cherchait même, le guidaient pour accomplir ses résolutions, mais non pas pour les former. Comines, plus qu'un autre, convenait au gouvernement de Louis. Il ne fut jamais ni son ami, ni son favori; mais il lui avait été utile en une circonstance importante, et ne cherchait pas à s'en prévaloir, non plus que des autres services qu'il lui rendait. Il savait plaire au roi par la droiture de son sens, par son caractère, qui ne cherchait ni l'éclat ni le bruit, par sa prud'homie, comme on parlait alors; il lui procura des intelligences et des espions chez le duc de Bourgogne. Après la chute de ce prince, il essaya, sans beaucoup de succès, de gagner au roi les villes de Flandre. Il fut envoyé ensuite à Florence, et Laurent de Médicis remercia le roi de lui avoir envoyé un si sage ambassadeur; aussi, à son retour, Comines fut-il mieux accueilli que jamais par le roi. Il fut ensuite envoyé en Savoie, pour s'emparer, moitié par ruse, moitié par force, du jeune duc Philibert, et le placer entièrement sous la tutelle et l'influence du roi, son oncle; ce fut le dernier emploi que lui donna Louis XI, qui mourut 2 ans après. Sous le règne suivant, Comines ne jouit pas de la même faveur. Il avait été nommé, de concert entre la cour et les états, membre du conseil créé pendant la régence. Il se rangea du parti des princes, contre le gouvernement sage et paternel d'Anne de Beaujeu. Il fut mêlé à toutes les cabales du duc d'Orléans et s'attacha surtout au vieux connétable, Jean de Bourbon. Les princes prirent les armes, pour les poser bientôt après, déconcertés par les mesures que la régente avait prises contre cette *guerre folle*. Alors Comines fut chassé de la cour avec *rudes paroles* par le duc René de Lorraine, et se retira à Moulins auprès du connétable. Il en revint avec lui, au bout de 2 ans; mais ce prince, après quelques menaces et emportements, ayant été apaisé par la cour, renvoya Comines et n'écouta plus ses conseils. Une nouvelle conjuration fut encore ourdie par le comte de Dunois et le duc d'Orléans. Le duc de Lorraine qui auparavant avait déjà confié à Comines son mécontentement de la cour, était entré dans cette ligue secrète. Le complot était sur le point d'éclater, lorsque, sur de bons avis, l'on fit arrêter un homme qui portait des lettres de Comines, des évêques du Puy et de Montauban et de quelques autres conseillers. On découvrit ainsi qu'ils tra-

bissaient les secrets de l'État; ils furent mis en prison. Comines fut traité durement; il passa 8 mois à Loches, enfermé dans une de ces cages de fer que Louis XI avait mises en usage. Quand le duc d'Orléans eut été vaincu et fait prisonnier à Saint-Aubin, et que l'autorité de la régente fut tout à fait assurée, le parlement fit le procès de Comines, et, en 1488, il fut condamné à être exilé dans une de ses terres pendant 10 ans, et le quart de ses biens confisqué. Il ne semble pas que cette sentence ait été exécutée. En 1493, il assista au traité qui fut conclu à Senlis, entre le roi et l'archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne. Charles VIII l'emmena en Italie, et, après que l'expédition de Naples eut été résolue, il fut envoyé à Venise, dont il était important de maintenir la neutralité. Malgré le grand accueil qu'ils avaient fait à l'ambassadeur du roi, les Vénitiens ne tardèrent pas à traiter secrètement avec ses ennemis, et à conclure une ligue pour s'opposer à la retraite des Français. Comines tint le roi et le duc d'Orléans constamment informés des négociations de la république, et, quand les Vénitiens furent tout à fait déclarés, il vint retrouver le roi à Florence. Il aurait bien voulu hâter le retour en France contre lequel il voyait s'accumuler tant d'obstacles; mais on tarda tant que la retraite fut coupée aux Français, et qu'il fallut combattre pour passer. Les deux armées se trouvèrent en présence à Fornovo. Le roi voulut alors parlementer, et chargea Comines de travailler à un accommodement : c'était s'y prendre bien tard. Il tenta sans espoir cette négociation, et, comme il allait l'entamer, le combat commença. Comines combattit près du roi dans cette journée, et lui prêta son manteau. Le lendemain, les armées étaient à peu près en même position; Comines essaya encore de négocier. La journée se passa ainsi en pourparlers, et, la nuit suivante, l'armée française passa, à l'insu des ennemis, par des défilés presque impraticables. Les négociations continuèrent ensuite, et Comines y fut toujours employé. Jamais il ne sentit mieux quelle différence il y avait entre Charles VIII et Louis XI. Sans cesse désavoué, employé dans un sens opposé à ses avis, et d'autant plus blâmé de ne pas réussir, qu'il avait annoncé un mauvais succès. Enfin, il conclut le traité de Verceil, qui n'eut rien de trop honorable, après les entreprises et les espérances présomptueuses du roi. Il fut chargé de le faire agréer aux Vénitiens; il y échoua; puis, de réclamer l'exécution de quelques articles dont le duc de Milan s'écartait : il n'avait aucun moyen pour l'en empêcher, il ne réussit point. Il essaya de se justifier sans pouvoir se faire écouter; d'ailleurs, à quoi sert de convaincre un roi faible et qui se laisse gouverner ? Pendant 3 ans que vécut encore Charles VIII, il ne semble pas que Comines ait été employé. Louis XII monta sur le trône en 1498; Comines vint rendre ses hommages au nouveau roi. Là se termine tout ce que Comines nous apprend de lui, et son nom ne se trouve plus prononcé dans l'histoire. Il conserva l'état riche et honorable que lui avait donné Louis XI, et mourut le 16 août 1509, à Argenton. Ce fut après son retour d'Italie qu'il commença à écrire ses *Mémoires* sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, de 1464 jusqu'à 1498. La première édition des *Mémoires* de Comines, donnée par le président J. de Selve, Paris, 1523, in-fol., ne contient que le règne de Louis XI. Les deux derniers livres, contenant l'histoire de Charles VIII jusqu'en 1498, parurent dans l'édition de 1528, in-fol. Denis Sauvage donna une édition des *Mémoires de Comines, revus et corrigés sur un exemplaire pris à l'original de l'auteur*, Paris, 1552, in-fol., souvent réimprimée. J. Godefroy, fils de Denis, qui avait publié une édition, Paris, 1649, in-fol., en donna une bien plus complète, Bruxelles, 1706-1713, 4 vol. in-8°; la plus recherchée est celle de Lenglet-Dufresnoy, Londres, 1747, 4 vol. in-4°. On y joint 50 portraits gravés par Odieuvre, et les plans des batailles de Montlhéry et de Nancy. La plus récente est celle qui fait partie de la *Collection des mémoires sur l'histoire de France*, publiée par Petitot.

**COMINO** (Joseph), habile typographe, était de Citadella, château dans le Padouan. Les frères Volpi lui conférent la direction de l'imprimerie qu'ils établirent à Padoue en 1717, et d'où il est sorti un si grand nombre d'ouvrages recherchés des amateurs pour leur élégance et leur correction. Comino contribua beaucoup par ses soins à donner à cet établissement la célébrité dont il jouit; et la postérité le comptera parmi les meilleurs typographes du 18e siècle. Il mourut en 1762. Angelo, son fils, employé depuis son enfance à la bibliothèque de l'académie de Padoue, racheta des héritiers Volpi le fonds de l'imprimerie, et publia jusqu'en 1781 plusieurs réimpressions d'auteurs classiques, en conservant sur le frontispice le nom de son père. Il mourut, en 1814, à 80 ans. Le catalogue des ouvrages sortis de cette imprimerie a été publié sous ce titre : *Annali della tipografia Volpi-Cominiana*, Padoue, 1809, in-8°, auquel on doit joindre un *appendice*, 1817, in-8° de 33 pages.

**COMITOLO** (Napoléon), évêque de Pérouse au 16e siècle, né dans cette ville, y enseigna d'abord la jurisprudence, fut ensuite nommé auditeur de rote, puis évêque, dota sa patrie d'un collége et de divers établissements religieux, et mourut le 30 août 1624, à 82 ans. On a de lui un recueil de décisions du tribunal *della rota*, une *Histoire des évêques de Pérouse*, et quelques livres de liturgie.

**COMITOLO** (Paul), de la famille du précédent, jésuite, né à Pérouse en 1545, mort le 18 février 1626, enseigna la théologie et la philosophie morale dans sa patrie. On connaît de lui : *Catena illustrium auctorum, in lib. Job*, Lyon, 1586, Venise, 1587, in-4°; *Consilia moralia*, Lyon, 1609, Rouen, 1709, in-4°; et quelques écrits de *controverse*, peu dignes d'être cités. Le P. Comitolo passait pour l'un des plus grands casuistes de la société.

**COMMANDINO** (Frédéric), célèbre mathématicien, né à Urbin en 1509, s'était fait recevoir docteur en philosophie et en médecine, mais se livra ensuite exclusivement aux mathématiques et se fit une grande réputation dans cette science. Il mourut le 3 septembre 1575. On a de lui: *Traduction et commentaires latins* des écrits d'Archimède, Bologne, 1565, in 4°; des IV premiers livres des *Coniques* d'Apollonius de Perge, Bologne, 1566, in-fol.; des XV premiers livres d'Euclide, Pesaro, 1572 et 1619, in-fol.; du livre d'Aristarque, *De magnitudinibus et distantiis solis et lunæ*, Pesaro, 1572, in-4°; de la *Géodésie* attribuée à Mohammed de Bagdad; des traités de Ptolémée, des *Planisphères* et de l'*Analemme*, le premier publié à Venise, 1558, in-4°; le second à Rome, 1562, avec un petit

traité du traducteur *sur les horloges*, des *collections mathématiques* de Pappus, Pesaro, 1588, in-fol.; du *Traité de pneumatique*, de Héron d'Alexandrie, réimprimé en 1680. La *Vie* de Commandino a été écrite par Bernardin Baldi, un de ses disciples.

**COMMANVILLE** (ÉCHARD, abbé DE), prêtre du diocèse de Rouen, a publié : *Tables géographiques et chronologiques des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 12 vol. in-8°; *Vies des Saints* 1701 et 1714, 4 vol. in-8°. — Un ecclésiastique du même nom, que la *Bibliothèque de la France* appelle *Jean de Rouen*, aumônier du roi, a publié *l'Anniversaire au bout de l'an d'Adrien de Breauté*, Paris, 1611, in-8°.

**COMMELIN** (JÉRÔME), imprimeur, né à Douai dans le 16e siècle, exerça d'abord sa profession en France, et alla ensuite s'établir à Heidelberg, où il mourut en 1598. Il a publié dans cette ville un grand nombre d'éditions grecques et latines qui ont fait sa réputation. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore*, d'*Apollodore*, etc.

**COMMELIN** (JACQUES), frère du précédent, né à Gand, s'établit à Embden. Il a laissé des poésies latines, imprimées en 1568.

**COMMELIN** (ABRAHAM), probablement de la même famille que les précédents, était imprimeur à Leyde, et n'est guère connu que par l'édition de Virgile qu'il a donnée sous ce titre : *P. Virgilii Maronis cum veterum omnium commentariis et selectis recentiorum notis, nova editio*, Leyde, 1646, in-4°.

**COMMELIN** (ISAAC), né à Amsterdam en 1598, mort le 3 janvier 1676, s'est particulièrement occupé de recherches historiques relatives à la Hollande. Il a donné en langue hollandaise *les Commencements et les progrès de la compagnie des Indes hollandaise*, Amsterdam, 1646, in-4°, format oblong; *Hollandsch placaat-bock*, c'est-à-dire, *Recueil des actes de l'autorité publique en Hollande*, Amsterdam, 1644, 2 vol. in-folio; *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, Amsterdam, 1651, 1 vol. in-fol.; *Vie de Frédéric-Henri*, Amsterdam, 1651, 1 vol. in-fol. Il s'était longtemps occupé d'une *Histoire d'Amsterdam*, mais il ne l'acheva point. Les matériaux en furent très-utiles à Tobie Van Dompselaar pour l'Histoire assez peu soignée de cette ville, qu'il publia en 1666, en 1 vol. in-4°, et elle servit de base à l'histoire, tout autrement recommandable, qu'a composée Gaspard Commelin, son fils cadet, Amsterdam, 1694, 2 volumes in-fol., et qui fut réimprimée en 1726. Ce Gaspard Commelin est né à Amsterdam en 1636 et mort en 1693.

**COMMELIN** (JACQUES), frère puîné du précédent, né à Amsterdam, s'occupait de même à former des recueils de pièces originales et curieuses, relatives surtout à l'histoire de la Hollande. Il avait écrit en français l'*Histoire des troubles, divisions et déplorables calamités des guerres civiles survenues dans les dix-sept provinces, depuis le commencement du règne de Philippe II, jusqu'à la mort de Guillaume, prince d'Orange;* mais cet ouvrage est demeuré inédit. Il avait également recueilli les *Actes et priviléges des villes de Delft et de Leyde et de leur banlieue*, en 3 vol. in-fol.

**COMMELIN** (JEAN), célèbre botaniste, né à Amsterdam en 1629, fils aîné d'Isaac, fut chargé de l'établissement et de la direction du nouveau jardin botanique de cette ville, qui devint en peu de temps le plus beau de l'Europe, consacra les 20 dernières années de sa vie à écrire sur cette science, et mourut en 1692. De ses ouvrages, le seul que l'on recherche encore maintenant est le suivant : *Horti medici Amstelodami rariorum plantarum descriptio et icones*, 1697-1701, 2 vol., latin et hollandais; il y a des exemples avec figures coloriées.

**COMMELIN** (GASPARD), neveu du précédent, né à Amsterdam en 1667, joignit à la pratique de la médecine la place de professeur de botanique, fut membre de l'Académie des curieux de la nature, et mourut en 1731. On a de lui : *Prœludia botanica*, Leyde, 1703, in-4°, figures; le 2e vol. de l'*Horti medici Amstelod. rar. plant. descriptio*, dont il est question dans l'article précédent; *Horti med. Amstelod. plantæ rariores exoticæ*, etc., Leyde, 1706, in-4°, avec planches; c'est une suite de l'ouvrage précédent; la table raisonnée de l'*Hortus malabaricus*, de Van Rheede, sous ce titre : *Flora malabarica, seu horti malab. catalogus*, Leyde, 1696, in-fol.; *Horti medici Amst. plant. usualium catalogus*, Amsterdam, 1697, in-fol.; ibid., 1713 et 1724, in-4°; *Botanographia malabarica à nominum barbarismis restituta*, Leyde, 1718, in-fol.

**COMMENDON** (JEAN-FRANÇOIS), cardinal, né à Venise en 1524, fut d'abord camérier du pape Jules III, qui lui confia plusieurs missions aussi difficiles qu'importantes. Il continua d'être employé par les successeurs de ce pontife dans les nonciatures et les légations, et il n'y eut presque pas une partie de l'Europe où il ne fut successivement envoyé. Paul IV, à son avénement au trône pontifical, le fit évêque de Zante et de Céphalonie, et ce choix fut universellement applaudi. Commendon était nonce en Pologne lorsque Pie IV le nomma cardinal en 1565. Pie V ayant, en 1569, créé Cosme de Médicis grand-duc de Toscane, chargea Commendon d'apaiser l'empereur Maximilien, qui refusait d'approuver cette nomination. Grégoire XIII se montra moins bienveillant à l'égard de Commendon. Ce prélat, accusé d'avoir sacrifié les intérêts de l'Empire à ceux de la France, en favorisant l'élection du duc d'Anjou (Henri III) au trône de Pologne, se vit exposé au ressentiment d'ennemis puissants. Sur ces entrefaites le souverain pontife étant tombé malade, les cardinaux d'Este, de Médicis et plusieurs autres songèrent à élever Commendon sur le siége de Saint-Pierre; mais Grégoire XIII ne mourut point, et le cardinal, retiré à Padoue, y mourut de chagrin le 26 décembre 1584. Fléchier a dit de Commendon que « la cour de Rome n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. » On a de lui : *Oratio ad Polonos*, Paris, 1573, in-4°, traduit en français par Belleforest; deux autres dans le *Recueil* de Sansovino et des *Lettres* publiées par Lagomarsini avec celles de Poggiano. Sa *Vie*, écrite en latin par A. M. Graziani, a été imprimée par les soins de Roger Akakia, fils du professeur, Paris, 1669, in-4°, et traduite en français par Fléchier, ibid., 1671, in-4° ou 2 vol. in-12.

**COMMERELL** (l'abbé DE), aumônier de la princesse de Lœwenstein et membre de la Société d'agriculture de Paris, habitait la Lorraine allemande, et s'est occupé de l'économie rurale; il a fait connaître en France toute l'utilité que l'on pourrait retirer de la culture de quelques végétaux en usage en Allemagne. Vers 1784, il se

donna une certaine célébrité en publiant une brochure dans laquelle il préconisait les avantages prodigieux d'une plante alors peu connue, la *Betterave champêtre*. Il a publié : *Supplément à l'Avis aux cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle*, 1788, in-8°; ensuite *Mémoire sur la culture, l'usage et l'avantage du chou à faucher*, in-8°; *Mémoire sur l'amélioration de l'agriculture par la suppression des jachères*, 1788, in-8°. Commerell était en 1793 président du district de Sarguemines. Arrêté comme conspirateur, il eut le bonheur d'échapper à la hache révolutionnaire. Il vécut encore quelques années, toujours occupé d'observations et de travaux agricoles.

**COMMERSON** (Philibert), botaniste, naquit le 18 novembre 1727, à Châtillon-lès-Dombes, où son père était notaire et conseiller du prince de Dombes. Ses études littéraires étant finies, il alla étudier la médecine à Montpellier en 1747, y fut reçu docteur, et y passa 4 ans pour se livrer à l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. Il commença dès lors un herbier qui a été le plus nombreux et le plus riche en espèces différentes, qu'un seul homme ait pu former par lui-même. Tous les jeunes médecins qui fréquentaient cette école ayant été les témoins de ses connaissances et de sa prodigieuse activité, portèrent sa réputation jusqu'aux extrémités de l'Europe. Linné lui écrivit, et l'engagea à faire la description et la collection des poissons les plus rares de la Méditerranée, pour la reine de Suède : ce travail a formé une Ichthyologie complète, qui était en état d'être publiée dès ce temps-là. Cette commission lui procura les moyens de faire une immensité d'observations du plus grand intérêt. La reine de Suède lui en témoigna sa satisfaction, par des présents qui flattèrent beaucoup son amour pour la gloire. En 1755, il fit un voyage à Genève, pour herboriser dans les montagnes de la Savoie et de la Suisse, et il alla voir à Berne l'illustre Haller, avec lequel il était en commerce de lettres. L'année suivante, s'étant fixé à Châtillon, il y forma un jardin de botanique très-riche, et il parcourut les montagnes de l'Auvergne, du Dauphiné et le mont Pilate près de Lyon. Dès lors, il était en correspondance avec Lalande, né dans la même province, qui a toujours été son ami le plus intime et son admirateur. Ce fut lui qui le détermina à venir demeurer à Paris, où il arriva en 1764. Quelque temps après, il fut choisi, comme savant naturaliste, pour faire le voyage autour du monde, dans l'expédition que devait commander Bougainville. Le ministre de la marine lui ayant demandé une notice générale des observations d'histoire naturelle qu'il était possible de faire dans un voyage tel que celui des terres australes, Commerson lui présenta un projet qui parut si complet et si bien conçu, que l'on en fit des copies pour servir de guide à tous ceux que l'on voudrait charger de pareilles recherches. Il partit au commencement de 1767, et au mois de mai suivant, il arriva à Montevideo; il parcourut ensuite les environs de Rio-Janeiro et de Buenos-Ayres. Après y avoir séjourné 3 mois, et avoir fait une collection de plantes, il visita les îles Malouines, la terre de Feu et les côtes du détroit de Magellan. Ses observations prouvèrent que les Patagons ne sont pas un peuple de géants, comme quelques navigateurs, qui ne les avaient vus que de loin, l'avaient dit dans leurs relations exagérées. Il convient cependant, qu'ils sont en général d'une haute stature. Il visita ensuite les îles de la mer du Sud, et surtout celle d'O-Taïti, dont il fit une description qu'il envoya à Lalande, et que ce savant fit insérer dans *le Mercure de France*, en octobre 1769. Elle diffère en plusieurs points de celle qui a été publiée par Bougainville. En revenant, il parcourut les côtes de la Nouvelle-Bretagne, de la terre des Papous, les Moluques, l'île de Java, Batavia, et il arriva à l'île de France sur la fin de 1768. Commerson trouva dans cette colonie le voyageur Poivre, qui en était alors intendant, et que le ministre de la marine avait chargé de l'engager à prolonger son séjour dans cette île, dans celles de Bourbon et de Madagascar, pour connaître et décrire une partie des richesses qu'elles renferment. Il vit partir avec un bien vif regret ses compagnons de voyage, et il resta pour remplir sa nouvelle mission. A Bourbon, il décrivit le volcan qui est au milieu de l'île, et qui était alors terrible. On voit, par les manuscrits de Commerson, combien il s'était occupé de minéralogie, et qu'il avait de profondes connaissances sur les diverses parties de l'histoire naturelle. A l'exemple de Linné, il voulut que les noms qu'il donnait à ses nouveaux genres de plantes fissent allusion aux personnes auxquelles il les dédiait, et qu'ils exprimassent l'opinion favorable ou défavorable qu'il voulait en donner. Cette sorte d'apothéose d'immortalité, est un jeu d'esprit puéril dont les botanistes ont souvent abusé. C'est lui qui a donné le nom d'*hortensia* à la plante originaire de la Chine qui a fait depuis l'un des principaux ornements des jardins et des salons en Europe. Une jeune Bretonne, nommée *Barré*, qui l'avait suivi en qualité de domestique, habillée en homme, le secondait avec beaucoup d'intelligence dans ses herborisations. C'est la première femme qui ait fait le tour du monde; son sexe, ignoré jusqu'alors du reste de l'équipage, fut reconnu à O-Taïti par les insulaires. Commerson mourut à l'île de France en 1773. Le ministre fit venir à Paris ses papiers, ses dessins et ses collections qui furent déposés au jardin du roi. Lalande a fait son éloge historique, que l'on trouve dans les *Observations sur la physique et l'histoire naturelle*, par l'abbé Rozier, année 1775, in-4°, tome Ier, page 89.

**COMMIRE** (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris le 25 décembre 1702, cultiva la poésie latine avec succès. Ses ouvrages, qui lui assurent une place distinguée parmi les poëtes latins modernes, ont été imprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Barbou, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Commire avait entrepris une *Histoire des guerres entre la France et l'Angleterre*, et une *Vie de Philippe de Valois*, mais il n'acheva point ces deux ouvrages. Parmi les morceaux qu'il fournit au *Journal* naissant *de Trévoux*, on distingue ses *Remarques sur les poésies de S. Orientius* (année 1701).

**COMMODE** (Lucius ou Marcus Ælius Aurélius) Antonin, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière petit-fils de Trajan, par Faustine sa mère, vint au monde l'an 161 de l'ère chrétienne. Il fut fait césar à l'âge de 5 ans, avec Annius Vérus, son frère. Suivant un de ses historiens, il montra d'heureuses dispositions dans sa première jeunesse; suivant les autres, il fut cruel et dépravé dès l'âge de 12 ans. On cite de lui, à cette époque, ce trait de cruauté. Ayant trouvé l'eau de son bain

trop chaude, il ordonna qu'on jetât dans la fournaise celui qui l'avait fait chauffer, et ne fut tranquille que lorsqu'il fut persuadé que son ordre avait été exécuté. En 176, il triompha, avec son père, des Germains et des Sarmates, et on lui donna le nom de *Germanicus* et de *Sarmaticus*. Il était en Pannonie avec Marc-Aurèle, quand ce prince mourut, et l'eut pour successeur, l'an 180. Les Quades et les Marcomans, déjà à demi vaincus, subirent sa loi; mais empressé de retourner à Rome, il traita honteusement de la paix avec les autres peuples de la Germanie. Il n'en fut pas moins honoré du triomphe à sa rentrée dans la capitale. En l'année 184, il envoya Ulpius Marcellus pour faire la guerre aux Bretons qui avaient passé le mur qui les séparait des Romains: Commode prit à cette occasion le nom de *Britannicus*. Une chose assez constante, c'est que, pendant les premières années de son règne, il se conduisit souvent par les conseils des amis de son père. Lorsqu'il voulut gouverner sans guide, il les éloigna, et donna le commandement des cohortes prétoriennes à Pérennis, homme de guerre, qui, pour se rendre le maître, éloigna l'empereur des affaires, et le poussa à toutes sortes d'excès. Une conspiration se forma contre Commode. Ses cruautés en furent le prétexte et la raison. Lucilla, sa sœur aînée, veuve de Lucius Vérus, collègue de Marc-Aurèle, avait conservé tous les honneurs d'impératrice, mais il fallut qu'elle cédât le pas lorsque Crispina eût épousé Commode. L'orgueil blessé de cette sœur de l'empereur la fit conspirer contre la vie de son frère. Quadratus et Quintianus, jeunes patriciens qui lui étaient dévoués, et plusieurs des principaux sénateurs, ulcérés contre l'empereur, entrèrent dans le complot. Quintianus, d'autres disent Pompéianus, devait frapper Commode dans un passage obscur qui conduisait à l'amphithéâtre. Lorsqu'il vint à passer, l'assassin se jeta sur lui, un poignard à la main, en criant: « Voici ce que le sénat t'envoie. » L'empereur eut le temps d'éviter le coup. Il en garda une haine implacable au sénat. Lucilla fut reléguée dans l'Ile de Caprée, où dans la suite elle fut tuée par son ordre. Crispina, sa femme, eut le même sort. Pérennis profita de l'occasion pour faire périr tous ceux dont l'attachement à Commode lui faisait ombrage. Quand il se vit en possession de toute la faveur du prince, et pour ainsi de sa personne, il songea à s'emparer de l'empire. Il fit entrer son fils, qui commandait en Illyrie, dans une conspiration qui fut découverte et leur coûta la vie à tous deux. Ces dangers, auxquels Commode s'était vu exposé, redoublèrent sa défiance. Il se livra à des cruautés et à des débauches sans bornes. La place de premier ministre fut donnée à Cléandre, Phrygien de naissance, autrefois esclave. L'empereur était si absorbé par les plaisirs, qu'il ne trouvait pas un moment à donner aux affaires. Il ne voulait même pas signer ses dépêches; et, dans plusieurs lettres qu'il écrivait à ses amis, il ne mettait que ce mot: *vale*. Le nouveau favori porta la tyrannie encore plus loin que Pérennis; il y joignit de la folie. Il donna entrée dans le sénat à plusieurs esclaves nouvellement affranchis, et fit dans un an vingt-cinq consuls, presque toutes ses créatures. Il se rendit odieux au peuple même, qui lui imputa les fléaux et les malheurs dont il se trouvait frappé. Pendant que se célébraient les jeux du Cirque, une troupe d'enfants y entra, ayant à sa tête une femme imposante par sa taille, et terrible par son air. Ces enfants se mirent à pousser de grands cris contre Cléandre: le peuple y répondit par des cris semblables. Après que ces clameurs eurent duré quelque temps, la multitude se porta à un palais près de Rome, où Cléandre était alors avec l'empereur, le chargeant de malédictions, et demandant avec fureur qu'il lui fût livré. Cléandre fit sortir toute la cavalerie des prétoriens qui repoussa le peuple jusque dans la ville; mais cette cavalerie, accablée bientôt par les pierres et les tuiles qu'on jetait des fenêtres et des toits, prit la fuite et fut poursuivie jusqu'au palais où l'empereur, plongé dans les plaisirs, ignorait ce qui se passait. Sa maîtresse, sa sœur, coururent l'avertir que tout était perdu, s'il n'abandonnait Cléandre à la fureur du peuple. Commode effrayé manda Cléandre, lui fit couper la tête, et l'envoya au peuple qui s'apaisa à l'instant. Il avait eu, quelque temps auparavant, un autre sujet de terreur. Maternus, simple soldat, ayant rassemblé des déserteurs comme lui, se trouva à la tête d'un parti assez puissant, avec lequel il ravagea les Gaules et l'Espagne. Pescennius Niger fut envoyé contre ces brigands, et les poussa vivement. Maternus, ne pouvant résister, passa secrètement en Italie, avec ses camarades, partagés en différentes bandes, dans le dessein de tuer l'empereur pendant la célébration d'une fête, et de s'emparer de l'empire. Il vint à Rome sans avoir été découvert; mais, trahi par des gens de son parti, il fut arrêté et mis à mort. On ne voyait sous ce règne que des fins tragiques. Chaque année, Commode faisait périr des hommes et des femmes de la maison impériale, des praticiens et des consulaires, pour cause de conspiration. Il les imaginait, afin de trouver des victimes. Sa vie se partagea en cruautés, en débauches et en folies. S'il faut en croire ses historiens, il fit jeter aux bêtes féroces un homme pour avoir lu la *Vie de Caligula* par Suétone, parce que cet empereur était né le même jour que lui. Rencontrant un homme d'une corpulence peu commune, il le coupa en deux, pour essayer sa force qui était extraordinaire, et pour voir, comme il l'avoua, les entrailles de ce malheureux se répandre tout à coup. Il se plaisait à mutiler ceux qui se trouvaient sur son passage dans ses courses nocturnes. Sa cour était le réceptacle de la plus infâme prostitution. Ses sœurs même furent déshonorées par lui. Il vivait au milieu de 300 concubines et d'autant de jeunes garçons. Dans ses extravagances, il en vint à changer de nom, et il se fit appeler *Hercule, fils de Jupiter,* au lieu de *Commode,* fils de Marc-Aurèle. Revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, il tuait publiquement, dans son palais ou dans l'amphithéâtre, des bêtes féroces. Dans ses lettres au sénat, il s'appelait *l'Hercule Romain,* et il prit ce nom sur les médailles où il est représenté avec tous les attributs d'un demi-dieu. Il écrivit à cette compagnie, pour demander que le nom de *Rome* fût changé en celui de *Colonia Commodiana,* et les médailles nous prouvent que le sénat y consentit. Il lui donna même, soit par lâche adulation, soit par une dérision que le prince ne sentit pas, les titres de *pieux,* d'*heureux,* d'*Hercule,* etc. Ayant fait ôter la tête d'une grande statue du Soleil révérée de tout temps par les Romains, il fit mettre la sienne à la place, avec cette inscription: *Commode victorieux de mille gladiateurs.* Sa passion favo-

rite était d'abattre des bêtes féroces dans l'amphithéâtre, et de se mesurer avec des gladiateurs. Il s'était fait exercer à tirer des flèches par des Parthes très-habiles, et à lancer des javelots par des Maures non moins experts. Une panthère s'était saisie d'un homme, et était sur le point de le dévorer; Commode lui tira une flèche avec tant de force et d'adresse, que la panthère fut tuée du coup, sans que l'homme fût blessé. Il abattit 100 lions les uns après les autres avec le même nombre de javelots. Hérodien, témoin oculaire, dépose de ce fait. L'empereur eut l'impudeur de se produire nu dans l'amphithéâtre, pour y danser et y combattre contre des gladiateurs. La multitude en rougit de honte pour lui. Le premier jour de l'année de 193, jour solennel où les consuls entraient en exercice, il résolut de paraître comme consul et comme gladiateur, après avoir fait tuer les deux consuls désignés. Il communiqua à Marcia, sa maîtresse favorite, le dessein où il était de sortir ce jour-là en cérémonie, non de son palais avec la robe impériale, mais du lieu des exercices, armé de pied en cap, précédé de tous les gladiateurs. Marcia se jeta en larmes à ses pieds, le conjurant de renoncer à ce projet déshonorant et dangereux pour lui. Lætus, chef des cohortes prétoriennes, et Electus, le principal officier de sa chambre, lui firent les mêmes prières. Commode, irrité de trouver de la contradiction, se retira, comme pour dormir à l'ordinaire. Sur le midi, il prit une cédule, et écrivit dessus les noms de ceux qu'il voulait faire tuer la nuit suivante. En tête se trouvaient Marcia, Lætus et Electus. Il laissa cette cédule sur le chevet de son lit. Un de ces jeunes enfants qui servaient aux plaisirs des Romains, étant entré dans la chambre de Commode pendant qu'il était au bain, trouva la cédule, et l'emporta. Il fut rencontré par Marcia, qui, en le caressant, lui ôta le billet qu'elle communiqua aussitôt à Lætus et à Electus. Ils décidèrent alors qu'il fallait, sans perdre de temps, prévenir l'empereur, et pensèrent que le moyen le plus sûr et le plus facile serait le poison. Marcia se chargea de l'exécution. C'était elle qui à table versait toujours le premier coup à boire à Commode. Quand il fut revenu du bain, elle lui présenta une coupe empoisonnée. Après l'avoir bue, l'empereur fut pris d'un assoupissement auquel succédèrent des vomissements. Marcia et ses complices effrayés eurent recours à Narcisse, athlète favori du prince, et obtinrent de lui, à force de promesses, qu'il entrât dans la chambre de Commode. Cet homme hardi et vigoureux trouva l'empereur affaibli par des vomissements; il lui serra si fortement le cou, qu'il l'étrangla vers la fin de l'an 192. Ainsi finit Commode, à l'âge de 31 ans, après un règne de près de 13 années. Il était d'une beauté peu commune par la figure et la taille.

**COMMODO** ou **COMODI** (André), né à Florence en 1560, fut élève de Cigoli. Ses progrès dans la peinture furent rapides; il alla étudier à Rome les chefs-d'œuvre du Vatican, et peignit aussi le portrait avec succès; mais le talent le plus remarquable de Commodo était de copier les tableaux les plus fameux avec une si grande fidélité, qu'il était presque impossible de distinguer l'original de la copie. Il s'était rendu le style de différents maîtres si familier, qu'il s'en était approprié jusqu'aux moindres nuances. De retour dans sa patrie, il fit plusieurs tableaux originaux, dans lesquels il transporta les beautés qu'il avait si bien copiées des plus grands maîtres. Il a peint, entre autres, un *Jugement universel*, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Commodo mourut en 1638.

**COMNÈNE.** *Voyez*, pour les princes de cette maison, les articles **ALEXIS**, **ANDRONIC**, **ANNE**, **DAVID**, **ISAAC**, **JEAN** et **MANUEL.**

**COMNÈNE** (Démétrius-Stéphanopoli-Constantin), né en Corse en 1750, mort à Paris sans postérité le 8 septembre 1821, était de l'illustre famille des Comnène dont on fait remonter l'origine à Anchise, père d'Énée, et qui compte parmi ses membres connus près de 50 têtes couronnées, empereurs, rois ou princes souverains. C'est du moins ce qui consterait par des lettres patentes de 1772, octroyées par Louis XVI à Démétrius Comnène, et dans lesquelles sa filiation est reconnue depuis l'empereur David Comnène, détrôné et mis à mort en 1462 par Mahomet II. Ces lettres patentes furent délivrées à l'occasion de la prise de possession de la Corse par la France, et de la réunion des biens de la famille Comnène, dès longtemps réfugiée dans cette île, au domaine de l'État. On donna en outre en dédommagement, au prince, une compagnie de cavalerie, et plus tard, une mission dans le Levant, dont il s'acquitta d'une manière sage et éclairée. A la chute de la maison de Bourbon, Démétrius Comnène, qui s'était marié en 1784, suivit la fortune des princes, et se rendit successivement à Coblentz et à l'armée de Condé. Rentré en France en 1802, il obtint de l'empereur une pension de 4,000 fr., et vint se fixer à Marseille, auprès du commissaire général de police de Permon, qu'il appelait son neveu, et qui l'était en effet, par Mme Comnène, qui avait été Mme Boucherville-Lachaussée. La retraite dans laquelle il vivait permit au prince Comnène de cultiver les sciences qu'il aimait, et de se perfectionner dans l'étude des langues. Son caractère était doux, modéré, et porté à la philanthropie; on le vit, à la réouverture des loges des francs-maçons, extrêmement zélé pour tout ce qui tient à cet ordre; à la restauration, Louis XVIII conserva au prince Comnène la pension dont il jouissait, et lui accorda le titre de maréchal de camp. Il cultivait les lettres, possédait plusieurs langues, et a publié : *Précis historique de la maison impériale des Comnène*, etc., Amsterdam, (Paris), 1784, in-8°; *Lettre à M. Koch*, etc., *sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène*, etc., Paris, 1807, in 8°; *Notice sur la maison de Comnène*, etc., 1815, in-8°. Il a laissé manuscrit un ouvrage destiné à démontrer que les peuples de la Grèce avant Homère n'étaient pas dans l'état de barbarie.

**COMNÈNE** (le prince George), né en 1756, mort à Paris le 7 avril 1833, fut le dernier des trois frères de cette ancienne famille. Il avait transmis par adoption son titre et son nom à M. le comte de Geouffre Comnène, capitaine au 14e régiment de chasseurs à cheval, l'un de ses petits-neveux. Sa sœur avait épousé M. de Permont, dont elle a eu Mme d'Abrantès, veuve du général Junot.

**COMO** (Ignace-Marie), littérateur italien, mort à Naples en 1750, est auteur de plusieurs pièces de vers et épigrammes latines qui se trouvent dans plusieurs recueils; d'un ouvrage intitulé : *Inscriptiones stylo lapidario historicas vitas exhibentes summ. pontificum et car-*

*dinalium regni Napoletani;* d'une *Histoire de la fondation de la confrérie de la Ste.-Trinité à Naples,* et d'une *Lettre* sur la vie et les ouvrages du Père J. A. del Monaco, insérée dans le XVIIIe vol. du P. Calogera.

**COMODI** (André). *Voyez* **COMMODO.**

**COMPAGNI** (Dino), historien italien, né à Florence vers la fin du 13e siècle, a écrit l'*Histoire* de sa patrie, de 1280 à 1312, insérée dans le 9e vol. des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori. Cette chronique, écrite avec une grande liberté, a été réimprimée par Manni, qui l'enrichit d'une préface très-érudite, Florence, 1728, in-4°. On doit encore à Dino une *Harangue* au pape Jean XXII, dans les *Prose* de Doni, 1347, in-4°, et réimprimée plus correctement, Pise, 1818, in-8°. Dino fut l'ami de Dante, et on le compte parmi les anciens poëtes italiens. Il est cité dans les *Testi,* comme faisant autorité en fait de langage. En 1289, il était l'un des prieurs de Florence, et en 1293 il fut nommé gonfalonier de justice ; ce fut cette même année qu'il découvrit une conspiration ourdie contre Giano della Bella ; en 1301 il fut encore appelé à l'une des places de prieur. Dans l'exercice de ces emplois, Compagni fut témoin de la plus grande partie des faits qu'il rapporte. Il mourut à Florence le 26 février 1323.

**COMPAGNI** ( Dominique ). *Voyez* **DOMENICO DES CAMÉES.**

**COMPAGNO** ( Scipion ), peintre de paysages historiques, né à Naples en 1624, est auteur de deux tableaux que l'on a vus quelque temps au Musée royal de Paris, représentant, l'un, le *Martyr de St. Janvier* dans une campagne, entre Pouzzoles et la Solfatare ; l'autre, *le Vésuve au moment d'une éruption,* vue prise du pont de la Madeleine. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, dont on trouve à Naples des dessins estimés.

**COMPAGNON** était, en 1716, facteur de la compagnie française d'Afrique au Sénégal, sous Brue, directeur général. Celui-ci, qui mettait la plus grande importance à découvrir la contrée de l'intérieur d'où l'on tirait l'or, proposa cette entreprise à plusieurs de ses agents. Quelques-uns, après avoir accepté, se pressaient de retirer leur parole, dès qu'ils apprenaient à quels dangers étaient exposés les blancs qui se hasardaient à entrer dans le royaume de Bambouk où se trouvaient ces mines. Compagnon osa seul risquer ce périlleux voyage. Après s'être muni de marchandises convenables au pays, et de présents pour les chefs de villages qui pouvaient favoriser son dessein, il remonta d'abord le fleuve du Sénégal jusqu'au fort Saint-Joseph dans le pays de Galam, d'où il parcourut cette contrée dans tous les sens pendant un an et demi. Il visita les fameuses mines d'or de Tomba-Aoura et de Netteko dans le pays de Bambouk, fixa ses observations sur tous les objets dignes d'attention, et leva la carte du pays. La sagesse de sa conduite et son adresse lui gagnèrent l'affection des naturels, remplis de défiance contre les blancs. Il obtint des échantillons de la terre dont on tirait l'or, et en envoya à Brue qui les fit passer à Paris. Compagnon est le premier qui ait pénétré dans ces contrées, visitées depuis par d'autres Français. On trouve la relation de son expédition dans le 4e vol. de *la Relation de l'Afrique occidentale,* par Labat, et dans le tome III, in-4°, de l'*Histoire générale des voyages* de Prévost. La mémoire de son nom et la tradition de son voyage s'étaient conservées au Sénégal, où il avait laissé des descendants. De retour en France, il exerça à Paris la profession d'architecte, et y mourut vers le milieu du 18e siècle.

**COMPAGNONI** (Pompée), savant prélat, né à Macerata le 11 mars 1693, alla perfectionner ses études à Rome en 1712, suivit les leçons de Gravina, se lia d'amitié avec Métastase et Crescimbeni, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de bénéfices qui lui permirent de prolonger son séjour à Rome ; nommé en 1740 évêque d'Osimo, par Benoît XIV, il fonda dans cette ville, en 1747, une académie pour l'étude des antiquités, en fut l'un des membres les plus assidus comme les plus laborieux, et contribua beaucoup par son exemple à ranimer le goût des lettres dans le clergé. Ce digne prélat mourut le 25 juillet 1774. On a de lui : *Épître à l'académie de Cortone* (en latin), placée en tête des *Fragments de Cyriaque d'Ancône*, qu'il publia avec des notes, Pezaro, 1763, in-fol. ; *Memoriie istorico-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 5 vol. in-4°, publié par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la *Vie* de l'auteur.

**COMPAGNONI** (Joseph-Antoine), neveu du précédent, étudia sous sa direction, et se fit connaître comme philologue et comme antiquaire. Il a eu part au dictionnaire intitulé *Raccolta di voci romane o marchiane, ec., corrispondente alle toscane*, 1768, et mourut en 1779, à 47 ans, laissant des *Lettres*, des *Épigrammes* et des *Endecasyllab.*, dont la publication était vivement désirée par tous les amateurs de la bonne latinité.

**COMPAGNONI** (Pompée), de la famille du précédent, est auteur d'une histoire de la Marche d'Ancône, sous le titre de la *Regia Picena,* Macerata, 1661, in-fol. ; ce volume ne contient que la première partie, la 2e n'a pas paru ; *Memorie istoriche dell' antico Tuscolo , oggi Frascati,* Rome, 1711, in-4°.

**COMPAGNONI** (Camille), frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, entra dans la compagnie de Jésus, se distingua par la variété de ses connaissances et par son talent pour la prédication : il mourut presque octogénaire dans son pays, quelque temps après la suppression de sa compagnie.

**COMPAGNONI** (Alexandre), de la famille du précédent, embrassa l'état ecclésiastique et fut un des membres les plus distingués de l'Académie des Arcades. Né en 1649, il mourut le 27 septembre 1699.

**COMPAGNONI** (Mario), cardinal, de la famille des précédents, né à Macerata en 1714, mort à Rome en 1770, est plus connu par le nom de cardinal Marefoschi, qui lui fut imposé par un oncle de ce nom, cardinal comme lui, et dont il était devenu l'héritier. Il aida le pape Clément XIV dans les travaux préparatoires qui devaient amener la destruction de l'ordre des jésuites. Il était possesseur d'une magnifique bibliothèque, et très-versé, dit-on, dans la connaissance des antiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

**COMPAGNONI** (Joseph), né à Lugo en Lombardie, en 1754, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Il s'adonna à la littérature et publia fort jeune encore des dissertations et le poëme intitulé : *la Fiera di Sinigalia.* Il alla en 1587 à Venise où il accepta la rédaction du

journal *Notizie del mondo*. Il fit paraître en 1792, *Saggio sugli Ebrei, e sui Greci*. En 1796 il se rendit à Milan auprès de Bonaparte, et fut nommé membre du conseil législatif de la république cisalpine. Après la paix de Tolentino il fut nommé secrétaire général de la république et ensuite député au congrès de Reggio et de Modène. Lors de l'invasion austro-russe en 1799, il se réfugia en France. Après la bataille de Marengo, Compagnoni fut nommé promoteur de l'instruction publique à Milan, puis secrétaire du corps législatif. C'est lui qui dressa le procès-verbal lorsque Napoléon proclama le royaume d'Italie. A la restauration il se retira de la scène politique et se voua entièrement à la littérature. Il mourut le 29 décembre 1834. Compagnoni a publié une foule d'ouvrages dont on trouvera l'énumération dans une Lettre qu'il a publiée le 25 octobre 1832, adressée à son ancien ami Desio.

**COMPAGNONI** (l'abbé Pierre), né à Saint-Laurent, village près de Lugo, le 28 mars 1802, reçut sa première éducation chez son oncle, ecclésiastique qui habitait cette ville. Après avoir reçu le sacerdoce, il fut nommé professeur de rhétorique et de géographie au lycée de cette ville, et il se livra en même temps à la prédication. Mais la fatigue altéra sa santé, et il mourut le 13 septembre 1833. Outre quelques poésies et autres compositions légères, on a de lui : *Collezione di epigraphi italiani*, Lugo, 1829, in-8°; *Prosa sul natale di Cristo*, ibid., 1830, in-8°; *Brano d'un sermone di san Bernardo in volgare toscano recato*, ibid., 1831, in-8°; *Gesù al cuore della Monaca considerazione*, ibid., 1832, in-12; *Novella piacevole scritta da un maestro di scuola ad imitazione delle novelle del Cesari*, ibid., Lugo, in-8°; *Breve cenno sulla santità e dottrina del beato Alfonso Ligori*, ibid., 1832, in-8°; *Dialogo frà due giovinetti nel di sacro a S. Nicolò*, ibid., 1832, in-8°; *Divozione delle sei domeniche precedenti la festa dell' angelico S. Luigi Gonzaga da praticarsi dalla gioventù cristiana*, ibid., 1833, in-8°; *Orazioni al B. Alfonso Ligori*, ibid., 1833, in-8°.

**COMPAIN** (Mathieu), jésuite, naquit à Lyon d'une famille très-considérée, vers le commencement du 13e siècle, et y mourut en 1678. Chorier nous apprend que personne ne poussa aussi loin que lui la manie d'acquérir des médailles et des objets d'antiquité de tout genre; mais, ajoute Chorier, quand son corps et son esprit eurent été affaiblis par l'âge et par les maladies, il ne vit plus dans ses trésors qu'une marchandise, et il vendit cette précieuse collection à un noble allemand qui la paya fort cher. Compain trouva, dans le prix qu'il en retira, le moyen de rendre son nom immortel. Il fit construire une fort belle bibliothèque dans la maison dite de Saint-Joseph, que les jésuites possédaient à Lyon, et il y fit transporter un grand nombre de livres qu'il avait achetés de ses propres deniers et même ceux qui lui avaient été donnés. Il voulut que cette bibliothèque s'accrût au moyen d'une rente annuelle et perpétuelle qu'il constitua à cet effet, sans que cette rente pût être détournée à un autre usage.

**COMPAN** (l'abbé) était d'Arles, où il naquit vers 1730. On ignore l'époque de sa mort. Après avoir étudié la théologie et la jurisprudence, il vint à Paris, se fit recevoir avocat au parlement et fut admis dans la congrégation des prêtres habitués de la paroisse Saint-André-des-Arts. Dès 1763, il publia : *l'Esprit de la religion chrétienne opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours*, in-12. En 1765 il fit paraître : *le Temple de la piété, suivi d'œuvres diverses*, in-12; l'année suivante, il donna sa *Nouvelle méthode de géographie, précédée d'un Traité de la sphère*, etc., 1770, 2 vol. in-12.

**COMPAN** (Charles), romancier, né vers 1740, n'a joui, même de son vivant que d'une réputation très-ordinaire. Cependant il fut encouragé dans ses débuts par Fréron, qui lui trouvait du talent pour écrire et qui l'excitait au nom du public à le cultiver. Il suivit ce conseil et publia plusieurs romans, qui ne sont pas sans mérite, mais qui manquent d'intérêt. Aussi tous ses efforts n'aboutirent qu'à lui valoir une place dans le *Petit Almanach*, où Rivarol et Champcenetz se sont amusés à persifler leurs contemporains. On lui attribue les ouvrages suivants, dont plusieurs sont anonymes : *la Nature vengée*, ou *la Réconciliation imprévue*, Paris, 1769, in-12; *le Mariage*, ibid., 1769, in-12; *le Palais de la frivolité*, Amsterdam (Paris), 1773, in-12; *Aventure de Colette*, ou *la Vertu couronnée par l'amour*, Amsterdam (Paris), 1775, in-12; *le Secret, divertissement en 1 acte et en vaudevilles*, Paris, 1780, in-12; *Dictionnaire de danse*, ibid., 1789, in-8°. Le frontispice a été renouvelé en 1802.

**COMPAN** ou **COMPANS**, lazariste, était, en 1787, l'un des directeurs du séminaire de Saint-Firmin à Paris. Il est auteur d'une *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, 1786 ou 1788, 2 vol. in-12. On lui doit en outre une édition très-estimée du *Traité des dispenses*, par Collet, Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

**COMPANS** (Jean-Dominique), lieutenant général, pair de France, né à Salière (Haute-Garonne), le 26 juin 1769. Au moment où les gardes nationales marchaient à la frontière, Compans partit comme capitaine dans le 3e bataillon de son département; bientôt il se distingua par son courage à l'armée des Alpes, à celle d'Italie et au siége de Toulon. Nommé chef de bataillon adjoint, il fut employé dans l'état-major de Dugommier, et prit une part glorieuse à la plupart des beaux faits d'armes qui immortalisèrent l'armée des Pyrénées orientales. En 1798, Compans remplit les fonctions de chef d'état-major à l'armée d'Italie, où il se signala dans plusieurs occasions contre les Autrichiens et contre les Russes, notamment à Vaprio, à Pacetto et à San-Juliano, où il contribua à la victoire et mérita le grade de général de brigade. Dès ce moment, les services qu'il rendit furent constamment proportionnés à l'importance des commandements qui lui étaient confiés; chef de l'état-major de Grenier, il concourut à la défense des Alpes françaises, et, peu de temps après, ce général ayant été chargé par Championnet de la conduite de l'aile gauche de l'armée d'Italie, il déploya sous ses ordres autant de talents que de bravoure, et pendant les campagnes de 1799 et de 1800, sa brigade décida le succès dans une multitude de combats. A Murazzo, il soutint le choc de 18,000 Autrichiens, et se montra un excellent chef d'arrière-garde pendant la retraite. Envoyé dans la rivière de Gênes pour y couvrir les quartiers d'hiver, il rétablit les communications interceptées entre le corps de Suchet et de Masséna; battit dans plusieurs affaires un ennemi toujours plus nom-

breux, lui enleva beaucoup de prisonniers, et ne cessa pas de faire preuve d'activité et de dévouement jusqu'à l'attaque de San-Giacomo où, en marchant à la tête de 1,200 hommes, il fut atteint d'une balle et mis hors de combat. A peine rétabli de sa blessure, il reparut sur le champ de bataille, et à la Volta, sur le pont de Borghetto, à Montebello, à Villa Franca, à Spaziano, partout il culbuta ou contint des colonnes considérables. L'intervalle de 1801 à 1805 fut pour Compans une période de repos. Il fut blessé à Austerlitz ; la guerre contre la Prusse ajouta encore à sa réputation, et la journée d'Iéna lui valut le grade de général divisionnaire. Napoléon qui le regardait avec raison comme l'un de ses meilleurs généraux, ne tarda pas à lui donner d'autres témoignages de son estime en le créant successivement grand-aigle de l'ordre de la Légion d'honneur, comte et grand-croix de la réunion. Compans continua de s'associer aux exploits de l'empire, et il n'est guère de bulletins dans lequel son nom n'ait été honorablement cité. Durant l'expédition de Russie, il fit partie du corps du prince d'Eckmuhl, qui donnait les plus grands éloges à sa division. Après la retraite, il fit des prodiges ; à Lutzen, il empêcha les Russes de déborder l'armée française, à Bautzen, à Wachau, à Leipzig, il fit les plus héroïques efforts ; dans cette dernière bataille il fut couvert de blessures ; mais les dangers de sa patrie le retinrent au milieu de ses soldats, et, en 1814, quand il fallut repousser l'invasion, il disputa le terrain pied à pied. A Sézanne, qu'il défendit vigoureusement contre des forces bien supérieures, il sauva un matériel considérable ; contraint de se replier, il effectua sa retraite en bon ordre, soutint un combat contre les Prussiens à Mont-Saigle, et vint ensuite prendre position à la butte de Beauregard, près de Belleville, d'où il devait couvrir les villages des Prés-Saint-Gervais et de Pantin ; là, il fit tout ce qui dépendait de lui pour retarder la nécessité d'une capitulation. Paris succomba, et Napoléon ayant abdiqué, Compans fut nommé membre de la commission du contentieux de la guerre, et appelé, pour la section de l'infanterie, au conseil de la guerre. Attaché à la personne de Louis XVIII, il reçut alors la croix de Saint-Louis. Pendant les cent jours, il reprit les armes, et fut fait prisonnier à Waterloo : peu de jours après, il revint en France, et fut créé pair le 17 août 1818. Le général Compans mourut en 1838, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux d'infanterie.

**COMPARETTI** (André), célèbre anatomiste, né à Vicinale, dans le Frioul, en août 1746, suivit les leçons de Morgagni, puis s'établit à Venise, où il exerça l'art de guérir avec beaucoup de succès. Sa réputation le fit appeler à Padoue pour y remplir la chaire de médecine théorique et pratique. Il y publia quelques thèses remarquables, une entre autres sur les phénomènes de la vision, dans laquelle, en profitant des découvertes de Newton, il perfectionna la théorie de la lumière. Ses observations intéressantes sur le siége de l'ouïe, qu'il place comme Scarpa dans le labyrinthe membraneux, fixèrent son rang parmi les premiers anatomistes. Comparetti rendit de grands services à la clinique, à la physiologie végétale et à l'entomologie. Il mourut le 22 décembre 1801, et fut inhumé dans l'église Ste.-Sophie, avec une inscription. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes de luce inflexâ et coloribus*, Padoue, 1787, in-4° ; *Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ*, ibid., 1789, in-4° ; *Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile*, 1791-99, 2 vol. in-8° ; *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, Padoue, 1798, in-4° ; *Dinamica animale degli insetti*, ibid., 1800, in-8°. Il a laissé plusieurs autres écrits dont on trouve la liste dans *Saggio sopra la vita letteraria di A. Comparetti*, par D. Palmaroli, Venise, 1801.

**COMPEYS** (Jean de), seigneur de Torens, favori et général de Louis, duc de Savoie, se rendit célèbre par son intrépidité. Envoyé en 1449, avec une armée dans la Lumelline, contre François Sforce, duc de Milan, il fit d'abord la conquête de plusieurs châteaux, et finit par être battu et fait prisonnier près de la Sesia, par Alviano, général vénitien. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir à Turin pour se battre en champ clos contre Jean de Boniface, chevalier sicilien, qui le défiait depuis un an, non pour querelle particulière, mais pour la gloire des armes, dit Guichenon. Le duc Louis fit les fonctions de juge du camp en présence de toute sa cour. Le combat se renouvela pendant 3 jours à la hache, à la dague, à la lance et à l'épée, sans que les champions eussent le bonheur de se tuer, comme ils le désiraient ; mais l'honneur des armes demeura au brave Compeys, ainsi que le duc de Savoie le déclara par une attestation authentique. Ce favori ayant abusé ensuite, avec insolence, du crédit que lui donnait la faveur de son maître, s'attira la haine des seigneurs les plus distingués de la Savoie et du Piémont, qui se liguèrent contre lui ; mais son crédit l'emporta, et il fit exiler ses ennemis, ce qui occasionna des troubles. Compeys mourut vers l'an 1475, après avoir vu rétablir ses ennemis, par la protection de la France.

**COMPTON** (Spencer), comte de Northampton, né en 1601, défendit avec intrépidité la cause du roi Charles Ier, et fut tué à la bataille de Hopton-Head, en 1643.

**COMPTON** (Henri), 6e fils du précédent, naquit à Compton, en 1625, fut élevé à l'université d'Oxford, et voyagea ensuite dans les pays étrangers, dont il étudia avec soin les mœurs et particulièrement les langues. Il revint en Angleterre après la restauration, et accepta une commission de cornette dans le régiment des gardes ; mais, se sentant peu de goût pour la vie militaire, il la quitta pour l'Église, entra dans les ordres à l'âge de plus de 30 ans, fut nommé, en 1674, évêque d'Oxford, et, en 1676, évêque de Londres. En 1676, il fut nommé membre du conseil privé. Chargé d'instruire dans leur religion les deux nièces du roi, filles du duc d'York, depuis Jacques II, il célébra leur mariage avec le prince d'Orange et le prince de Danemark. L'attachement de ces deux princesses à la religion protestante fut par la suite un des griefs de Jacques II contre l'évêque de Londres. Ayant refusé de suspendre de ses fonctions le docteur Sharp, qui avait prononcé un sermon contre le papisme, il fut cité devant la commission ecclésiastique nouvellement établie, et après de longues procédures, dans lesquelles on ne voulut entendre à aucune de ses raisons, il fut suspendu lui-même de ses fonctions le 6 septembre 1686. Après la révolution, il seconda vive-

ment le prince d'Orange dans toutes les mesures nécessaires pour établir son gouvernement. Compton fut réintégré dans toutes ses places, par ce prince, qui le choisit pour la cérémonie du couronnement. La même année 1688, il fut nommé l'un des commissaires chargés de réformer la liturgie, et fut président de la convocation de 1689. Il s'efforça vainement de réunir les *dissenters* à l'Église anglicane. Compton employa tout ce qu'il avait de crédit et de fortune à améliorer le sort du clergé pauvre. Il mourut en 1713, âgé de 81 ans. On a de lui : un *Traité de la sainte Communion*, Londres, 1677, in-8°, et quelques lettres à un ecclésiastique sur les affaires du temps.

**COMTE** (François-Charles-Louis), publiciste, né à Sainte-Énimie (Lozère) le 25 août 1782, quoique jeune, s'était prononcé en 1804 contre l'établissement de l'empire; il était avocat au barreau de Paris à la rentrée des Bourbons en 1814. Dès le mois de juin de cette année, il attaqua dans une brochure les ordonnances du directeur général de la police sur l'observation des fêtes et dimanches. Compté dès lors parmi les écrivains libéraux, il fonda, de concert avec Dunoyer, *le Censeur, ou examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire ou à consolider la constitution de l'État*, publication périodique qui obtint un grand succès (1814-15, 7 vol. in-8°). En 1815 il signala les dangers que courait la liberté par le retour de Napoléon, dans un écrit très-remarquable intitulé : *De l'impossibilité d'établir une monarchie constitutionnelle sous un chef militaire*. Il refusa pendant les cent jours de se charger de la rédaction du *Moniteur* et de signer l'acte additionnel. A la seconde restauration, il continua avec son collègue la publication du *Censeur européen* (1818-19, 12 vol. in-8°), dont le 7e vol., saisi par ordre de Fouché, ministre de Louis XVIII, donna lieu à des poursuites judiciaires contre les auteurs, qui furent en 1817 condamnés à 3,000 fr. d'amende et à tenir la prison pendant un an. De nouvelles poursuites les forcèrent d'interrompre *le Censeur européen*, qui reparut en 1819 sous la forme d'un journal quotidien, et se réunit l'année suivante au *Courrier français*. En 1820, Comte, pour avoir reproduit dans son journal le projet de souscription nationale en faveur des victimes de l'arbitraire, fut condamné à 2 mois de prison et à 2,000 fr. d'amende. Il se réfugia d'abord à Genève, puis à Lausanne, où il fut nommé l'année suivante professeur de droit naturel. Sa présence en Suisse ayant été l'objet des plaintes de la diplomatie européenne, il quitta Lausanne en 1823 pour se rendre en Angleterre, d'où il revint en France en 1825, et demanda vainement sa réintégration sur le tableau des avocats de Paris. Après la révolution de 1830, nommé procureur du roi, il perdit bientôt cette place, fut nommé l'année suivante membre de la chambre des députés par le département de la Sarthe, et y vota constamment avec l'opposition. A la réorganisation de l'Académie des sciences morales et politiques, il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut en 1837. Outre sa coopération au *Censeur* et à quelques autres journaux, Comte a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Traité de législation criminelle*, 1827. 4 vol. in-8°, fort estimé.

**COMTE** (LE). *Voyez* **LECOMTE**.

**COMUS** (Nicolas-Philippe le Dru, plus connu sous le nom de), physicien, né à Paris en 1731, se fit d'abord une réputation dans la province et même à l'étranger par ses expériences de physique amusante. Plus tard il fut chargé d'enseigner les mathématiques aux enfants de France, et nommé physicien du duc de Bourgogne. Il s'occupa dans ce temps-là de recherches sur les propriétés de l'aimant, ainsi que du perfectionnement des instruments de physique, et se pourvut d'un brevet pour leur fabrication. Le premier en France, il fit des expériences de catoptrique et de fantasmagorie. Ses recherches sur le magnétisme, qu'il n'avait point abandonnées, le conduisirent à faire l'application du fluide magnétique aux maladies nerveuses, et la faculté de médecine, chargée en 1782 d'examiner son mode de traitement, lui fut favorable. Son attachement à la famille royale le fit incarcérer pendant la Terreur; il s'établit depuis dans le voisinage de Paris, et mourut oublié en 1807.

**CONAN**, dit *Mériadec*, ou *Caradog*, prince d'Albanie, naquit dans la Grande-Bretagne, passa dans les Gaules avec le tyran Maxime, dont il servit la fortune, et fut créé duc des frontières armoricaines. Il gouvernait depuis 26 ans, sous la dépendance des Romains, la partie de l'Armorique connue depuis sous le nom de *Bretagne*, lorsque, vers l'an 409, les Bretons soulevés lui déférèrent l'autorité souveraine. Ce prince établit à Nantes le siége de son gouvernement; il assigna des terres, accorda des titres et des honneurs à ses soldats, fonda des églises, établit les diocèses de Vannes et de Dol, éleva des forteresses, fit des règlements pour la navigation, pourvut à la défense des côtes, établit des magistrats dans les villes; et, vers l'an 419, les Romains, désespérant de réduire les Bretons Armoricains, les comprirent au nombre de leurs alliés. Il paraît que le traité fut conclu entre le roi Conan et Exupérantius, préfet du prétoire des Gaules. L'Armorique était devenue l'asile des Bretons insulaires, depuis qu'ils étaient exposés aux courses des Scots et des Saxons. Fracan, cousin de Conan, vint s'établir entre Quintin et St.-Brieuc, sur le bord de la petite rivière de Gouet, dans le lieu qui a été depuis appelé *Ploufragan*, du nom de son premier seigneur. Après avoir consolidé sa puissance, dans le cours d'un règne long et glorieux, Conan partagea ses États entre ses 3 fils, Cuil ou Huelin, Rivelin, et Urbien ou Concar, et mourut peu d'années après, vers 421.

**CONAN Ier**, dit *le Tors*, fils de Bérenger, comte de Rennes, se prétendit héritier direct de Salomon, dernier roi de Bretagne, soutint une guerre sans succès contre le comte Hoël (fils d'Alain *barbe torte*), et le fit assassiner par un gentilhomme, nommé *Galuron*, dans une forêt, pendant une chasse au cerf, et tandis que ce prince s'était éloigné de ses gens, pour réciter vêpres avec son chapelain. Guérech, évêque de Nantes, et frère du comte Hoël, voulut venger sa mort; il quitta le bâton pastoral pour prendre les armes, et livra bataille à Conan, dans la lande de Conquereux, en 981. Conan, d'abord vainqueur, fut enfin blessé et obligé de se retirer. Ne sachant, dit d'Argentré, comment se défendre de l'évêque de Nantes, il chargea Hervie, son médecin, abbé de Rhédon, de le défaire de cet ennemi. Hervie alla trouver Guérech, qui était malade, lui conseilla de se faire sai-

gner, et se servit, à cet effet, d'une lancette empoisonnée. Guérech mourut, et son fils Alain lui ayant survécu peu de temps, Conan se rendit maître de Nantes en 990. Il commençait à régner sans concurrent, lorsque le vicomte Hamon, frère utérin de Hoël, et Foulques Nerra, comte d'Anjou, lui déclarèrent la guerre. Il fut convenu que les deux armées se battraient encore dans la lande de Conquereux. Le 27 juin 992, les deux armées se rencontrèrent; la mort de Conan entraîna la défaite de son armée. Ce prince fut transporté et inhumé à l'abbaye du Mont-St.-Michel, qui servait de limite entre la France et la Normandie, et à laquelle il avait fait de grandes donations.

**CONAN II**, fils d'Alain, duc de Bretagne, n'était âgé que de 3 mois, lorsqu'il perdit son père. Eudon, son oncle et son tuteur, le tint renfermé pendant plusieurs années, et se saisit du duché; mais en 1047, les seigneurs bretons enlevèrent Conan, qui fut couronné l'année suivante à Rennes; il n'avait encore que 8 ans. Cependant Eudon continua de gouverner, tantôt avec le titre de comte, tantôt avec celui de duc. Enfin, ce tuteur ambitieux et turbulent prit les armes, et voulut se faire reconnaître souverain. Il fut vaincu, l'an 1057, par le jeune prince. Geoffroi, fils d'Eudon, eut dans la suite le même sort, et Conan se vit, en 1062, paisible possesseur du duché de Bretagne. Lorsque Guillaume, duc de Normandie, projetait la conquête de l'Angleterre, Conan refusa de lui prêter serment de fidélité, et de lui rendre hommage, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Ces deux princes parurent alors plusieurs fois chercher et éviter le combat. Conan assiégeait Château-Gontier, lorsqu'il mourut subitement, le 11 septembre 1066. Guillaume de Jumièges, d'Argentré et D. Morice rapportent que le duc de Normandie, inquiet de voir ses États menacés d'une invasion, au moment même où il n'attendait qu'un vent favorable pour descendre en Angleterre avec sa flotte de près de 3,000 vaisseaux, corrompit un chambellan du duc de Bretagne, et que ce traître empoisonna les gants de son maître et la bride de son cheval. Il fut enterré à Rennes, dans l'abbaye de St.-Melaine.

**CONAN III**, dit *le Gros*, duc de Bretagne, fils d'Alain Fergent, lui succéda l'an 1111, et épousa Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre. Henri étant en guerre avec Louis le Gros, envoya demander du secours à son gendre; mais Conan se déclara contre lui, et joignit ses armes à celles de Louis; il le suivit aussi deux fois dans ses expéditions en Auvergne. Quoique l'empereur Henri eût épousé une sœur de Mathilde, Conan conduisit 10,000 Bretons sur les frontières d'Allemagne, et arrêta les Impériaux qui menaçaient d'entrer sur les terres de France. Il convoqua, l'an 1115, à Nantes, un concile, où il fut réglé que les enfants qui naîtraient d'un mariage incestueux seraient inhabiles à succéder; que les biens ecclésiastiques, qui se partageaient alors et se vendaient comme les autres biens, ne seraient plus héréditaires dans les familles, et que le droit du bris serait supprimé. Ce droit barbare consistait à piller les navires que la tempête ou le hasard jetait sur les côtes de l'Armorique. Conan fit dans la suite, avec les marchands étrangers, un traité dont les conditions furent que, moyennant une certaine somme, on leur délivrerait un passe-port, appelé *bref de sauveté, de conduite et de victualité*, et on leur fournirait des locmans ou pilotes côtiers. Cette coutume fut mise en usage l'an 1127, et l'on établit à la Rochelle, à Bordeaux, et dans d'autres ports, des bureaux pour percevoir les droits. Conan mourut le 17 septembre 1148, à l'âge de 59 ans. Ce prince désavoua, dans ses derniers moments, Hoël, fils de son épouse Mathilde, et déclara qu'il n'était point le sien. Cette déclaration fut la source des guerres civiles qui désolèrent la Bretagne pendant 50 ans, et qui firent passer successivement ce duché dans les maisons de Penthièvre, d'Angleterre, de Thouars et de France.

**CONAN IV**, duc de Bretagne, que la faiblesse de son règne fit surnommer *Conan le Petit*, descendait de Conan, dit *le Gros*, par sa mère. Il disputa, par les armes, le duché de Bretagne à Eudon, son beau-père, fut vaincu par lui, passa en Angleterre, obtint des secours du roi Henri II, et revint, l'an 1155, combattre son rival. Il assiégea et prit Rennes, défit Eudon, qui fut fait prisonnier. Alors tous les seigneurs se rassemblèrent autour de Conan, le reconnurent pour duc de Bretagne, et lui firent hommage de leurs terres. Eudon, devenu libre, mais abandonné de ses amis, se réfugia à la cour de Louis VII. Cependant les Nantais, qui avaient reconnu pour souverain ce même comte Hoël, que Conan III désavoua pour son fils, se donnèrent ensuite à Geoffroi, comte d'Anjou, frère de Henri, roi d'Angleterre; mais Geoffroi étant mort l'an 1158, Conan, qui n'avait osé le troubler dans la possession de Nantes, s'empara de cette ville. Le roi Henri prétendit qu'elle devait lui appartenir par droit de succession; il passa la mer, menaça Conan d'entrer en Bretagne avec ses troupes, et Conan lui céda la ville de Nantes avec tout le terrain qui est entre la Loire et la Vilaine. Ce prince épousa bientôt après Marguerite, sœur de Malcolm, roi d'Ecosse. Eudon, ayant pris le titre de comte de Vannes et de Cornouailles, forma une nouvelle ligue avec plusieurs seigneurs, et recommença la guerre contre Conan. Ce duc, trop faible pour résister à ses ennemis, implora le secours du roi d'Angleterre. Henri se rendit en Bretagne, soumit tous ceux qui avaient pris les armes, et songea bientôt à réunir la Bretagne aux provinces de Normandie, d'Aquitaine, de Gascogne, de Poitou, d'Anjou, de Touraine et du Maine, qu'il possédait en France. Il proposa le mariage de Geoffroi, son 3e fils, qui n'avait que 8 ans, avec Constance, fille unique de Conan, et qui n'en avait que 5: le mariage fut conclu. Les deux époux ne devaient entrer en jouissance de tout le duché qu'après la mort de Conan et d'Eudon; mais il fut stipulé que, jusqu'à ce temps, ils jouiraient des revenus du comté de Nantes. L'ambition et l'avarice de Henri ne se trouvaient point assouvies. Connaissant la timide faiblesse du duc, il ne craignit point de lui demander ses États; Conan n'osa les refuser, et ne se réserva que le comté de Guingamp. Le roi d'Angleterre reçut donc l'hommage des barons, et prit possession du duché de Bretagne; mais après son départ, Eudon et les seigneurs de son parti prirent les armes pour secouer un joug qui leur était odieux. Conan, qui ne montra quelque énergie que dans les guerres qu'il fit contre les siens, contre sa gloire et ses intérêts, attaqua les Bretons, eut d'abord l'avantage, et finit par appeler Henri à son secours. Henri vint

avec des forces considérables, prit Josselin, Vannes, Aurai, fut partout triomphant et barbare, et Eudon alla une seconde fois chercher à la cour de Louis VII un asile contre sa mauvaise fortune. Geoffroi, fils de Henri, fut reconnu duc de Bretagne, et couronné à Rennes par Étienne, évêque de cette ville. Conan, esclave de l'Angleterre, fit encore la guerre pour rétablir l'évêque de Léon sur son siége, et mourut l'an 1171, n'étant regretté que des moines, auxquels il avait fait beaucoup de bien.

**CONANT** (Jean), théologien anglais, né en 1608, au comté de Devon, d'une famille française d'origine, devint, en 1649, recteur du collége d'Exeter, où il avait été élevé comme boursier, puis, en 1654, professeur de théologie à Oxford, enfin vice-chancelier de cette université en 1657, et mourut en 1693, pourvu de plusieurs bénéfices, dont il partageait les revenus avec les pauvres. Aussi savant que modeste, Conant avait donné, dans maintes occasions, l'exemple d'une rare fermeté de conscience : requis de signer l'engagement de fidélité au gouvernement républicain, il envoya au parlement, après quelques délais, une déclaration qui, bien que conçue en termes mesurés, renfermait des indices non équivoques de désapprobation ; elle fut acceptée nonobstant ses conditions restrictives. Plus tard, il fit partie de la commission instituée pour revoir le livre des prières ; enfin, lorsque l'acte d'uniformité vint alarmer les consciences, il commença par renoncer à ses places, employa 8 années à son examen, et, au bout de ce temps (1670), il se soumit, et recouvra ses places. On a de lui 6 vol. de *Sermons ;* le premier fut imprimé en 1693, in-8° ; les cinq autres parurent successivement après sa mort. La *Vie* de Conant a été publiée par son fils.

**CONARUS**, roi d'Écosse, fils et successeur de Mogald, vivait du temps de l'empereur Antonin, il fut déposé par les états de son royaume après un règne de 4 ans, et mourut en prison l'an 150. Il avait été vaincu par les Romains sous la conduite de Lullins Urbicus, qui le força à la paix après l'avoir repoussé au delà du mur d'Adrien.

**CONCA** (Sébastien), peintre, né à Gaëte en 1679, élève de François Solimène, vint à Rome, conduit seulement par un vif désir de voir cette capitale des arts ; mais, à la vue des chefs-d'œuvre qu'elle renferme, il fut frappé des défauts de son style, et, quoique âgé de 40 ans, quitta le pinceau pour reprendre le crayon, et passa 5 années à copier principalement les tableaux de Piétro de Cortone, dont il adopta la manière. Mengs l'a jugé trop sévèrement en disant qu'il acheva la ruine de la peinture en Italie. Lanzl, plus équitable, en convenant que son coloris séduisant manquait de vérité, et qu'il n'a pas dans ses compositions la simplicité des grands maîtres, rend d'ailleurs justice aux qualités de cet artiste. Ses tableaux sont très-répandus à Rome et dans les États de l'Église. Son chef-d'œuvre est la *Probatique,* à l'hôpital de Sienne. On cite encore parmi ses meilleurs ouvrages une *Assomption*, à St.-Martin de Rome ; le *Jonas*, à St.-Jean de Latran, etc. Sébastien fut aidé dans ses travaux par son frère Jean, dont la manière facile a de l'analogie avec la sienne. Rossi a fait, *Memorial II,* l'éloge de Sébastien, qui mourut à Naples en 1764.

**CONCANEN** (Mathieu), auteur irlandais du 18e siècle, était destiné au barreau, où il ne paraît pas cependant s'être fait jamais remarquer. Il travailla principalement au *Journal britannique*, au *Journal de Londres* et au *Spéculateur,* où il se permit quelques réflexions peu obligeantes sur Bolingbroke, et principalement sur Pope, qui, en retour, lui donna une place dans *la Dunciade*. Le duc de Newcastle lui fit obtenir la place d'attorney général de la Jamaïque, qu'il remplit avec honneur pendant 17 ans. Possesseur alors d'une fortune indépendante, il revint à Londres, où il mourut quelques semaines après, en 1749. On a de lui des poésies et des chansons estimées, une comédie intitulée : *Wexford Wells,* et *a Supplément to the Profound,* pamphlet satirique, où Pope est fort maltraité.

**CONCHILLOS FALCO** (Jean), peintre espagnol, né en 1641, à Valence, reçut ses premières leçons d'Étienne Marc, et se perfectionna à Madrid, sous Velasco, dont il resta l'ami. De retour à Valence, il tenta d'y établir une académie de peinture ; mais n'ayant pu obtenir la permission nécessaire, il ouvrit une école chez lui, donna des leçons à tous ceux qui se sentaient des dispositions pour le dessin. Ruiné par la guerre de la succession, il eut encore le malheur de perdre la vue, et mourut pauvre en 1711. Parmi ses tableaux les plus gracieux, on cite sa *Rencontre* avec Palomin, Velasco, près de Valence, et sa *Voiture versée*, dans laquelle il était avec Velasco. Il a gravé à l'eau-forte, en 1672, un *Christ* descendu de la croix, entouré de la Vierge, de saint Jean et de sainte Madeleine.

**CONCHYLIUS.** *Voyez* **COQUILLE.**

**CONCINA** (Daniel), théologien de l'ordre de St.-Dominique, né dans le Frioul vers 1686, mort à Venise le 21 février 1756, avait acquis un grand crédit auprès de Benoit XIV, qui, dans plusieurs questions d'une haute importance, se détermina d'après les avis de ce modeste et savant religieux. Les journalistes de Trévoux l'ont peint sous des couleurs peu favorables, et ont censuré plusieurs de ses ouvrages. Les principaux sont : *Disciplina apostolica monastica*, Venise, 1739, in-4° ; *Della storia del probabilismo e del rigorismo, dissertatio con la difesa*, Lucques, 1743, et Pesaro, 1745, 4 vol. in-4° ; *Theologia christiana dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4° ; *De sacramentali absolutione impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis,* 1755, traduit en français sous ce titre : *Traité du délai de l'absolution,* 1756, in-12, précédé d'un *Éloge historique*, de l'auteur et du *Catalogue* de ses ouvrages ; *Explication de quatre paradoxes qui ont été mis en vogue dans notre siècle* (en italien), Lucques, 1746, traduit en français par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12. D. Sandelius a publié : *De Danielis Concinæ vitâ et scriptis commentarius,* Brescia, 1767, in-4°.

**CONCINA** (Nicolas), frère du précédent, et dominicain comme lui, mort à Venise en 1763, avait rempli avec distinction, pendant 16 années, la chaire de métaphysique dans l'université de Padoue. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie en latin, publiés de 1732 à 1736.

**CONCINI.** *Voyez* **ANCRE** (d').

**CONCORREGGIO** (Jean de), médecin, né à Milan, y remplit avec succès des chaires dans différentes universités d'Italie, et mourut à Pavie en 1438. Il a laissé sur son art deux traités publiés séparément, qui ont été

réunis sous ce titre : *Practica nova totius ferè medicinæ*, etc., Pavie, 1485, in-fol.; Venise, 1515, 1521, même format.

**CONDAMINE** (CHARLES-MARIE DE LA), de l'Académie des sciences, de l'Académie française, de la Société royale de Londres, et des académies de Berlin, de Pétersbourg et de Cortone, naquit à Paris, le 28 janvier 1701. On peut dire de lui, avec vérité, que le trait saillant de son caractère, la cause principale de ses succès dans les sciences, dans les lettres et dans le monde, fut la curiosité, mais une curiosité active, unie à des qualités solides, telles que l'ardeur, le courage et la constance dans les entreprises. En sortant du collége, il alla, comme volontaire, au siége de Roses, où déjà sa passion dominante manqua de lui devenir fatale. Il était monté sur une hauteur pour examiner la place de plus près, et il s'occupait à regarder avec une lunette le service d'une batterie, dont les boulets tombaient autour de lui sans qu'il s'en aperçût. Il fallut qu'on lui donnât l'ordre de descendre, et qu'on lui apprit qu'un manteau écarlate qu'il portait l'avait rendu le point de mire des assiégés. La paix vint, et la Condamine ne pouvant espérer qu'un avancement lent et une vie monotone, qui ne satisfaisait point son infatigable activité, quitta la carrière militaire, et entra à l'Académie des sciences en qualité d'adjoint-chimiste. Sa curiosité, qui s'étendait sur tout et que tout éveillait, l'avait porté à s'occuper également des diverses sciences cultivées à l'Académie; mais l'inquiétude de son esprit lui rendant une longue méditation insupportable, il ne pouvait que les étudier superficiellement et les effleurer toutes sans en avancer aucune. C'était en lui un goût, plutôt qu'un savoir; mais ce goût suffisait alors pour entrer à l'Académie, parce que les sciences étaient bien moins généralement cultivées qu'aujourd'hui. Peu de temps après sa réception, il s'embarqua sur l'escadre de Duguay-Trouin, et parcourut, dans la Méditerranée, les côtes de l'Asie et de l'Afrique. Il examina curieusement et avec une activité égale les productions de la nature, les monuments de l'antiquité, les usages des peuples, la forme des gouvernements. Il visita la Troade, et passa 5 mois à Constantinople. De retour à Paris, il trouva l'Académie occupée d'un projet de voyage à l'équateur, pour déterminer la grandeur et la figure de la terre. Il se proposa aussitôt pour faire partie de l'expédition; on l'accepta, et l'accès qu'il avait près du ministre, ainsi que son amabilité, furent, dit-on, les causes les plus puissantes qui en accélérèrent l'exécution. Il partit avec Bouguer et Godin, deux autres membres de l'Académie. Ce qu'ils eurent de peines, de fatigues, de malheurs à supporter ne saurait se concevoir. Leur voyage dura 10 ans, et, quand ils revinrent en France, ils rapportèrent, avec leurs résultats, les malheureux germes d'une inimitié réciproque qui fit le chagrin de leur vie. Cependant Bouguer et la Condamine, avec des talents très-divers, avaient concouru, d'une manière également utile, au succès de l'expédition. Le premier était sans doute bien supérieur à son collègue comme savant. Tout ce qui concernait la construction des instruments, leur disposition, leur usage, tout ce qui tenait à l'art de préparer des observations exactes, doit être accordé à Bouguer; mais, pour développer ces moyens, il fallait se concilier l'esprit des habitants, se faire écouter des autorités, surmonter les obstacles, sans cesse renaissants, qu'un peuple ignorant et superstitieux oppose toujours à des étrangers; il fallait se faire respecter, et imposer aux malveillants à force de courage, et de persévérance; voilà ce qu'a fait la Condamine. Tant de soins, de démarches, d'inquiétudes auraient épuisé l'activité de tout autre; mais lui, quand il pouvait s'y dérober, c'était pour venir aussitôt partager avec ses collègues les travaux astronomiques, dans lesquels il ne leur était pas inférieur sous le rapport de l'exactitude. S'ils ont plus contribué que la Condamine à cette partie du travail, c'est à lui seul qu'ils ont dû la faculté de s'y livrer, et, malgré toute leur habileté, il est très-probable que, sans lui, ils n'eussent point exécuté l'opération. La Condamine, après des fatigues inouïes, revint en Europe, et publia ses observations, qui devinrent un sujet de dispute. Bouguer l'attaqua avec humeur; la Condamine répondit avec gaieté, et le public, incapable de juger le fond de la question, se mit du parti de celui qui l'amusait. A peine la Condamine fut-il débarrassé de cette dispute, qu'il se livra à un projet qu'il avait depuis longtemps médité : c'était l'établissement d'une mesure universelle. Il proposait de choisir pour unité la longueur du pendule simple à l'équateur. Il écrivit aussi avec succès en faveur de la pratique naissante de l'inoculation, et il eut le plaisir de voir qu'il avait contribué efficacement à la propager. En 1757, il fit un nouveau voyage en Italie. Il mesura avec la plus grande exactitude les dimensions des édifices de Rome les mieux conservés, et supposant, ce qui était vraisemblable, qu'elles devaient toujours contenir un nombre entier de pieds romains, il chercha à retrouver la longueur de ce pied, d'après leur comparaison. Dans ce voyage, son ardente curiosité pensa plus d'une fois lui devenir funeste. On lui montrait dans le trésor de Gênes un grand vase d'une seule émeraude, qui passait à la fois pour une relique et pour une ressource dans les besoins pressants. La Condamine voulut s'assurer si le vase était réellement d'émeraude, et il allait essayer de le rayer, pour éprouver sa dureté, lorsque, heureusement pour lui, et peut-être pour le vase, on l'en empêcha. Une autre fois, dans un petit village situé sur les bords de la mer, on lui montrait un cierge que l'on entretenait toujours allumé, et l'on ajoutait que, s'il venait à s'éteindre le village serait aussitôt englouti par les flots. « Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? » demanda la Condamine au prêtre qui l'accompagnait; et comme celui-ci répondit qu'il n'en doutait point, « Eh ! bien, reprit le curieux académicien, nous allons voir; » et aussitôt il souffle le cierge et l'éteint. On n'eut que le temps de le dérober à la fureur du peuple en le faisant échapper par une issue secrète, et lui recommandant de quitter le village au plus vite. Il rapporta d'Italie la permission d'épouser sa nièce, qui fit le bonheur du reste de sa vie; mais quoique marié, malade et sourd, car il avait contracté cette dernière infirmité dans son voyage au Pérou, il ne put se fixer encore; il voulut voir l'Angleterre, ce pays de Newton et de Locke. Sa curiosité, désormais réduite à un seul sens, celui de la vue, semblait n'en être devenue que plus active. On en cite des traits presque incroyables. Un jour, passant dans l'appartement de M^me de Choiseul tandis qu'elle écrivait une

lettre, il ne put résister à la tentation de s'approcher derrière elle pour lire ce qu'elle écrivait. Mme de Choiseul, qui s'en aperçut, continua d'écrire en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage, si M. de la Condamine n'était pas derrière moi lisant ce que je vous écris. — Ah! madame, s'écria la Condamine, rien n'est plus injuste, et je vous assure que je ne lis pas. » Une autre fois, appelé chez M. de Choiseul, et se trouvant seul dans son cabinet, il se mit à visiter les papiers du ministre, qui, à son retour, le surprenant dans cette occupation, ne put s'empêcher de rire, en le priant toutefois très-sérieusement de n'y plus revenir. Enfin, sa mort même fut encore l'effet d'un acte de curiosité. Peu de temps après son retour d'Angleterre, il avait été attaqué d'une paralysie presque totale et de diverses autres infirmités graves. Comme il ne pouvait plus aller à l'Académie, il se faisait apporter les registres des séances, et se faisait rendre compte des mémoires les plus intéressants. Il apprit ainsi qu'un jeune chirurgien venait de proposer une opération très-hardie et nouvelle pour une des maladies dont il était attaqué. Il le fait aussitôt venir, et lui propose de répéter sur lui-même son expérience. Il ne put résister aux suites de cette opération, et mourut le 4 février 1774. Sa gaieté, son courage, sa philosophie, ne l'abandonnèrent pas un instant. La Condamine a écrit dans plusieurs langues; ses principaux ouvrages sont : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, 1745, in-8°; *la Figure de la terre déterminée par les observations de MM. de la Condamine et Bouguer*, Paris, 1749, in-4°; *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur, servant d'introduction à la mesure des trois premiers degrés du méridien*, 1751, in-4°; *Supplément au Journal historique*, 1752, in-4°, 2e partie, 1754; *Mesure des trois premiers degrés du méridien de l'hémisphère austral*, 1751, in-4°; *Histoire des pyramides de Quito*, 1751, in-4°; *Mémoires sur l'inoculation*, 2 vol. in-12.

**CONDE** (don Joseph-Antoine), savant espagnol, né vers 1765 à la Paraleja, province de Cuença, termina ses études d'une manière brillante à l'université d'Alcala, et se fit recevoir avocat. Les connaissances qu'il avait acquises dans les langues orientales lui firent obtenir de bonne heure une place à la Bibliothèque royale de Madrid, et il sut mettre à profit les précieux manuscrits arabes que possède cet établissement. L'Académie d'histoire et celle de langue espagnole, s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres. Pendant l'occupation de l'Espagne par les Français, Conde accepta la place d'architecte du ministère de l'intérieur. Forcé de s'expatrier en 1813, il vint habiter un village près des Pyrénées, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1817, charmant par l'étude les ennuis de l'exil; il obtint alors l'autorisation de rentrer en Espagne, et fut replacé sur la liste des membres de l'Académie d'histoire qui lui rendit le titre de son antiquaire. Il était occupé de justifier cette faveur par la publication d'un ouvrage important, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1821. Outre une *traduction* en espagnol, des poésies d'Anacréon, Théocrite, Bion et Moschus, on lui doit : *Descripcion de Espana, hecha por xerif Aldris, conocido por el Nubiense, con traduccion y notas*, 1799, in-8° (avec le texte arabe); *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Madrid, 1820-1821, 3 vol. petit in-4°, traduit ou plutôt imité en français par de M. Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. On lui doit encore : *Memoria sobre las monedas arabes, y en especial sobre las acunadas en Espana por los principes musulmanes. Mémoire de l'Académie espagnole* (1805, in-4°). Il a laissé quelques ouvrages inédits.

**CONDÉ** (Louis Ier de Bourbon, prince de), naquit à Vendôme, le 7 mai 1530, de Charles de Bourbon duc de Vendôme. Lorsqu'il vint à la cour, on lui donna une place de simple gentilhomme de la chambre, avec 1,200 livres d'appointements. Condé était ambitieux, mais trop fier pour rechercher la protection des Guises, qui disposaient alors de tous les emplois. Le connétable de Montmorenci redoutait leur funeste influence, et, voulant se faire un appui contre eux, fit épouser à Condé, Éléonore de Roye, sa petite-nièce. Les Guises prévirent les suites de ce mariage, et tentèrent de l'empêcher, mais inutilement. Condé se rendit ensuite en Piémont; il y fit ses premières armes, comme volontaire, sous le maréchal de Brissac. Le désir de trouver l'occasion de se signaler le détermina à s'enfermer dans Metz, assiégé par Charles-Quint (1552), et défendu par le duc de Guise. Mêlé dans les rangs des soldats, il se trouva partout où il y avait du danger, et partout il fit son devoir. Une pareille conduite semblait devoir lui mériter les faveurs de la cour. Il sollicite le gouvernement de Picardie; on le lui refuse, et, le cœur ulcéré de cet affront, il retourne en Piémont. La puissance des Guises, toujours croissante, n'a plus de bornes à la mort de Henri II. Condé, incapable de dissimuler la peine qu'il en éprouve, est éloigné, sous le prétexte d'une ambassade en Flandre, et en même temps on lui refuse les sommes nécessaires pour la représentation. Sa haine contre les Guises s'en accrut, et elle devint si forte, que, dans la première assemblée des seigneurs mécontents, il proposa de prendre les armes pour les chasser du royaume: cet avis fut rejeté. Peu de temps après, Condé quitta la cour et se retira à Nérac, près de son frère, le roi de Navarre, où il fit profession ouverte de calvinisme. La convocation des états généraux à Orléans (octobre 1560) fut le prétexte dont on se servit pour l'attirer à la cour. Il hésita s'il s'y rendrait: la parole du roi le décida; mais il se repentit de sa confiance quand il s'aperçut que les soldats qu'on avait envoyés au-devant de lui et de son frère ne les perdaient point de vue. A leur entrée à Orléans, on ne leur rendit aucun honneur; le soir même, le roi lui fit de violents reproches. Condé voulut se justifier. « Je ferai, dit le roi, tout examiner par les voies ordinaires de la justice, » et on le conduisit en prison. On nomma des commissaires pour instruire son procès, et, sur leur rapport, il fut condamné à mort. Une maladie violente conduisit en peu de jours François au tombeau, et les Guises, craignant les changements que pouvait amener un nouveau règne, après avoir tout employé pour perdre Condé, sollicitèrent les premiers sa grâce. Un arrêt du parlement le déchargea de toute accusation; il reprit son rang à la cour, et Charles IX exigea qu'il se réconciliât publiquement avec le duc de Guise. Il obéit, mais cette réconciliation ne pouvait être durable; le massacre de Vassy fut le sujet d'une nouvelle rupture. Les protestants se plaignirent, et menacèrent d'appuyer

par la force leur réclamation. On désignait publiquement Condé comme leur chef. La reine Catherine de Médicis, qui avait cherché à se faire un appui du prince contre les triumvirs, n'osa pas le défendre contre eux, et il reçut l'ordre de s'éloigner de Paris. Les mécontents vinrent le joindre, et le pressèrent de se mettre à leur tête pour demander le renvoi des Guises et la liberté de conscience. Condé, se rendant enfin à leurs désirs, vint à Orléans, où il avait beaucoup de partisans, et il en fit sa place d'armes. Il écrivit de cette ville au roi et à la reine, qu'il était prêt à poser les armes si ses ennemis en faisaient autant, et aux princes d'Allemagne pour leur demander des secours d'hommes et d'argent. Les négociations entamées par la reine n'eurent aucun résultat; l'armée des triumvirs se mit en marche et reprit successivement plusieurs villes sur les protestants. Condé, laissant la garde d'Orléans à Dandelot, marcha avec le reste de ses troupes sur Paris, et les négociations recommencèrent, mais avec aussi peu de fruit que la première fois, aucun des partis ne voulant rien céder de ses prétentions. La mauvaise saison força Condé d'abandonner ses projets sur la capitale et de se retirer; il fut suivi par l'armée royale qui l'atteignit près de Dreux (le 18 décembre 1562). Dans la bataille qui eut lieu, Condé fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'à la paix de 1563. La reine n'épargna rien pour le fixer à la cour; elle voulut qu'il la suivît au siége du Havre, que les Anglais gardaient contre les traités, et il ne s'y fit pas moins remarquer par son courage que par sa galanterie. Deux nouveaux édits avaient restreint les priviléges accordés aux protestants; Condé en fit des plaintes; la reine, qui croyait n'avoir plus d'intérêt à le ménager, ne l'écouta point. La lieutenance générale du royaume était vacante; cette place appartenait de droit à Condé, premier prince du sang, par la mort du roi de Navarre; il la demanda sans succès. Le duc d'Anjou (depuis Henri III) l'insulta même grièvement à cette occasion. Condé n'attendit pas longtemps l'occasion de se venger. La reine mère avait traité avec les Espagnols pour exterminer les protestants du royaume; malgré toutes ses précautions, le traité fut connu, et les protestants reprirent les armes. Condé ayant échoué dans le dessein de s'emparer du roi à Mouceaux, bloque Paris; le connétable de Montmorenci lui livre une bataille à St.-Denis (le 10 novembre 1567). Montmorenci est tué; Condé se retire en bon ordre pour aller au-devant des renforts que lui annonçaient les protestants d'Allemagne. Lorsque ces troupes furent arrivées, l'embarras fut de les payer; Condé vendit sa vaisselle et ses bijoux; les autres seigneurs l'imitèrent, et on eut de cette façon une partie de l'argent nécessaire. Le traité du 23 mars 1568, rendit encore un instant la paix à la France. La reine cherche à s'emparer de Condé par surprise; il en est prévenu et se réfugie à la Rochelle avec sa famille. Les guerres précédentes avaient conservé quelque chose de régulier; celle-ci fut la plus désastreuse; il s'y commit de part et d'autre une infinité d'horreurs. La campagne de 1569 s'ouvrit par la bataille de Jarnac; au premier choc, Condé fut blessé au bras, et un cheval fougueux lui cassa une jambe. « J'ai encore assez de courage, dit-il, pour donner une bataille. » Il fondit ensuite sur quelques escadrons, qu'il culbuta; mais, obligé de céder au nombre, il se retirait, lorsque son cheval, percé de coups, tomba sur lui. Alors il leva la visière de son casque et tendit son épée à Dargence, qui le fit transporter au pied d'un arbre. Dans ce moment, Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, apprenant que Condé était prisonnier, accourut, criant : « Tue, tue, mordieu! » et lui lâcha un coup de pistolet qui lui cassa la tête, le 13 mars 1569. On plaça ensuite le corps sur un âne, et on le conduisit au duc d'Anjou, qui ne cacha point la joie qu'il ressentait de cette mort. Le prince de Condé était doué des plus belles qualités : spirituel, éloquent, affable envers les soldats, généreux, la violence de son caractère occasionna seule ses fautes. Pérault a donné son *Histoire*, t. XIII des *Vies des hommes illustres de France*. On a, sous le titre de *Mémoires de Condé*, un recueil de pièces dont la meilleure édition est celle de 1743, Londres (Paris), 6 vol. in-4°, avec des notes de Secousse, et un supplément par Lenglet-Dufrénoy.

**CONDÉ** (Henri Ier de BOURBON, prince de), fils du précédent, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 9 décembre 1552, était à peine âgé de 16 ans lorsqu'il perdit son père. Il se hâta de joindre l'armée des protestants, dont le commandement était passé à l'amiral de Coligni, et se fit remarquer dans plusieurs occasions. Il n'échappa au massacre de la St.-Barthélemi qu'en promettant d'abjurer le calvinisme; mais, aussitôt qu'il fut débarrassé de ses gardes, il s'enfuit en Allemagne, d'où il adressa à Henri III une requête pour demander le libre exercice de sa religion. Il leva ensuite des troupes, et se rendit à leur tête au camp du duc d'Alençon, élu généralissime des protestants. Il fut excommunié en 1585, avec le roi de Navarre, son cousin, par Sixte V, et il y eut des personnes qui regardèrent sa fin malheureuse comme un effet de l'excommunication. Il mourut à St.-Jean-d'Angely, le 5 mars 1588, empoisonné par ses domestiques. Charlotte de la Trémouille, son épouse, fut soupçonnée d'avoir conseillé ce crime, et l'on instruisit son procès; mais Henri IV en fit jeter les pièces au feu, et un arrêt du parlement de Paris reconnut son innocence; cependant, on n'a pas craint de faire planer les plus odieux soupçons sur sa mémoire.

**CONDÉ** (Henri II de BOURBON, prince de), fils du précédent, naquit à St.-Jean-d'Angely le 1er septembre 1588, 6 mois après la mort de son père. Il fut amené à la cour à l'âge 7 de ans; on l'instruisit dans la religion catholique. Henri IV lui fit épouser en 1609 Charlotte-Marguerite de Montmorenci, dont il était épris lui-même. Condé, s'apercevant des attentions du roi pour son épouse, s'enfuit avec elle à Bruxelles. Le roi se plaignit au conseil d'Espagne de l'accueil qu'on avait fait à un prince de son sang, sorti du royaume sans sa permission, mais il serait absurde d'imaginer que la jalousie fût la cause de la guerre que Henri IV méditait contre l'Espagne. Le prince ne se croyant pas en sûreté à Bruxelles, s'enfuit en Italie, et ne revint en France qu'après la mort de Henri IV. Outré de se voir sans emploi, il se mit à la tête du parti des mécontents; la reine fit des sacrifices pour les apaiser; mais Condé, loin d'être satisfait, quitta une seconde fois la cour, après avoir publié un manifeste sanglant contre le gouvernement. Une déclaration le priva, lui et ses adhérents, de leurs biens, comme criminels de lèse-majesté. Le traité de Loudun entre la reine et le prince rétablit la paix; mais, de retour à Paris, il

continua ses cabales. La reine en étant instruite, le fit arrêter, conduire à la Bastille, et de là à Vincennes, où il resta enfermé pendant 3 ans. Il sollicita sa liberté et un commandement en Languedoc contre les protestants; on lui accorda ces deux grâces, mais avec méfiance. C'était à tort; il haïssait les protestants, et avait son crédit à recouvrer, deux raisons qui devaient rassurer sur sa conduite. Elle fut celle d'un bon général et d'un sujet fidèle. En 1639, il entra en Franche-Comté, s'empara de quelques places, et vint mettre le siége devant Dole. Cette ville fit une courageuse résistance, et le prince obligé de porter une partie de ses forces en Picardie, en leva le siége le 15 août. Il ne fut pas plus heureux devant Fontarabie en 1638; mais ce fut la faute du duc de la Valette. L'année suivante, il prit Salces en Roussillon et Elne en 1642. Après la mort de Louis XIII, il fut admis au conseil de la régente et lui rendit de grands services. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646. « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du grand Condé. »

**CONDÉ** (Louis II de BOURBON, prince de), fils du précédent, né à Paris le 8 septembre 1621. La postérité lui a confirmé le nom de *Grand*, qui lui fut donné par ses contemporains. Il commença ses études au collége des jésuites, à Bourges, et montra des dispositions très-remarquables pour les sciences. Il fit ses premières armes à 17 ans, et se trouva au siége d'Arras en 1641. Il épousa la même année Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu. La mort de Louis XIII mit en mouvement toutes les passions des courtisans, et Condé (alors duc d'Enghien) aurait sans doute figuré dans les troubles qui signalèrent les commencements de la régence, si l'entrée des Espagnols en Champagne ne l'eût retenu à l'armée. Il leur livra bataille, contre l'avis de son conseil, le 19 mai 1643, dans la plaine de Rocroi; et quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre et de la position, il les défit entièrement. Ce fut comme le présage de cette époque si glorieuse pour les armes de la France. Tous ces avantages furent obtenus par les bonnes dispositions et l'activité du jeune prince. Après cette glorieuse journée, Condé ne fit plus que marcher de succès en succès. Thionville, dont le siége pouvait traîner en longueur, est pris avant la fin de la campagne, et rend les Français maîtres du cours de la Moselle. L'année suivante, Condé va réparer les pertes éprouvées par l'armée d'Allemagne. Cependant elle était commandée par Turenne ! La présence de Condé rend la confiance aux soldats. Fribourg, assiégé par les Allemands, avait été obligé de capituler. Les Français étaient inférieurs en nombre, et Turenne, dont la réputation n'était pas encore établie, avait à se défendre contre Mercy, général non moins habile que brave. Condé n'hésite point à l'attaquer sous les murs mêmes de Fribourg. Le combat dura 3 jours et fut indécis; cependant la gloire de Condé s'en augmenta. Il y courut les plus grands dangers. Un boulet emporta le pommeau de sa selle, et une balle brisa celui de son épée. On rapporte qu'ayant vu ses troupes balancer, il jeta son bâton de commandant dans les rangs ennemis, et marcha ensuite pour le reprendre. Turenne, laissé à lui-même, éprouve de nouveaux échecs; Condé vole une seconde fois à son secours, passe le Necker; les deux généraux joignent Mercy à Nordlingen, où ils remportent une victoire complète (3 août 1645): l'armée allemande fut mise en pleine déroute; Mercy mourut de ses blessures. Condé, épuisé de fatigues, tombe malade; mais on le voit bientôt après (1646) entrer en Flandre et se rendre maître de Dunkerque, place alors d'une grande importance. Tant de gloire et de succès éveillent enfin l'envie. On l'enlève aux soldats habitués à vaincre sous ses ordres, pour l'envoyer en Catalogne, où il ne trouve que de mauvaises troupes mal payées. Pour la première fois, la fortune se montre infidèle à ses drapeaux; il assiége Lérida, mais sans succès. Cependant le besoin de ses talents se fait bientôt sentir; il est rappelé en Flandre, et la victoire de Lens qu'il remporta sur l'archiduc Léopold (20 août 1648), décida la paix avec l'Allemagne. Cependant la haine des grands et du peuple éclataient hautement contre Mazarin; Condé, qui s'était permis des railleries très-vives sur son administration, rappelé à la cour, fut arrêté et conduit successivement à Vincennes, à Marcoussis, puis au Havre, où il demeura enfermé pendant 13 mois. Égaré par ses ressentiments, à peine mis en liberté, il oublia que, s'il n'était pas coupable, il allait le devenir, en faisant peser sur sa patrie la vengeance qu'il voulait tirer de la cour. Paris fut le théâtre d'un combat entre les troupes royales commandées par Turenne, et l'armée de la Fronde sous les ordres de Condé. Leurs armées se rencontrèrent le 2 juillet 1652, dans le faubourg St.-Antoine, et il y eut un combat où il se fit de part et d'autre de si grandes choses, que la réputation des deux généraux, déjà si grande, s'en accrut encore. Si Monsieur n'eût fait ouvrir les portes à Condé, il restait prisonnier. Désespérant d'obtenir son pardon de la cour, après une faute si éclatante, il prit la fuite, et lorsque le roi fit publier une amnistie générale, Condé était passé, depuis 5 jours, dans les rangs espagnols. En 1654, il cherche à reprendre Arras qu'il avait contribué à donner à la France; Turenne en fait lever le siége, mais Condé assure la retraite des Espagnols. En 1656, il défait le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siége de Valenciennes, et le fait prisonnier. L'année suivante, il se jette dans Cambrai, investi par Turenne et l'oblige à son tour à se retirer; mais il ne put empêcher don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général à la journée des Dunes. En France, où Condé commandait en chef les armées, il avait toujours exécuté les plans qu'il avait lui-même conçus; en Espagne, où il n'occupait que le second rang, il était obligé de soumettre ses vues ou d'exécuter celles d'un autre : voilà ce qui explique cette alternative de succès et de revers qu'il eut au service des Espagnols. La paix des Pyrénées (1660) lui assura l'oubli de ses torts; le cardinal Mazarin n'y aurait jamais consenti, si le ministère espagnol n'eût adroitement insinué que la cour de Madrid serait obligée de donner au prince fugitif un établissement dans les Pays-Bas, ce qui eût été assurément bien plus fâcheux que son retour. Condé revint à Paris et fut présenté au roi par le cardinal, qui mourut peu de temps après. Louis, qui annonça son intention de gouverner par lui-même, ne donna point de commandement à Condé qu'il craignait peut-être encore : Turenne paraissait suffire à tout. Louvois en devint jaloux, et lui

fit préférer Condé pour la conquête de la Franche-Comté (1663). Cette province fut soumise en moins de 3 semaines. Condé assiégea en personne Dole, qui avait résisté à son père, et la prit en peu de jours. La guerre de 1672, contre la Hollande, lui fournit de nouvelles occasions de montrer au roi la sincérité de son repentir. Au passage du Rhin, l'imprudence du duc de Longueville, qui tira un coup de pistolet sur des soldats qui demandaient quartier, fit courir au prince le plus grand danger. Longueville fut tué d'une décharge de mousqueterie, et un officier allemand courut à Condé et lui appuya un pistolet contre la tête; Condé détourna le coup qui lui cassa le poignet. C'est la seule blessure qu'il ait reçue dans toutes ses campagnes. La bataille de Seneffe (11 août 1674) est la dernière que Condé ait gagnée; elle fut meurtrière et sans de grands résultats. En 1675, après la mort de Turenne, Condé fut chargé d'arrêter les progrès de Montecucolli, et y parvint aisément. Tourmenté par les douleurs de la goutte, il prit sa retraite en 1675, se retira à Chantilly, solitude charmante que son goût exquis sut encore embellir, et mourut à Fontainebleau le 11 décembre 1686, dans de grands sentiments de piété. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Bourdaloue et Bossuet, dont ce morceau est le dernier chef-d'œuvre; il est digne de remarquer que dans cet éloquent panégyrique l'on trouve la peinture la plus vive et en même temps la plus exacte de la mémorable bataille de Rocroi. Les historiens n'ont pas manqué à ce héros, protecteur de Racine, de Boileau et de Molière. Des nombreux écrits qui le concernent, l'un des plus intéressants est son *Histoire* par Désormeaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12. Sa *Vie*, écrite par Turpin, forme les t. XXIV et XXV des *Vies des hommes illustres de France;* mais l'ouvrage le plus curieux qu'on ait sur ce prince est l'*Essai sur la vie du grand Condé,* par Louis-Joseph de Bourbon, son 4e descendant, Paris, 1806, in-8°, réimprimé en 1820, par Sevelinges, dans le 1er vol. des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Condé.*

**CONDÉ** (HENRI-JULES DE BOURBON, prince DE), fils du grand Condé, naquit en 1643. Son père prit un soin particulier de son éducation; il surveillait lui-même ses maîtres, se faisait rendre compte de ses progrès, et les bâtait par ses leçons. Il l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service de l'Espagne; mais ne pouvant pas le conserver au milieu des hasards d'une guerre poussée vivement, il le plaça chez les jésuites de Namur pour y terminer ses études. Il lui enseigna ensuite tout ce qui peut s'enseigner de l'art de la guerre, et eut le plaisir de le voir répondre à ses espérances par sa docilité et son application. Rentré en France avec son père (1660), le jeune prince partagea son sort, et n'eut point de service. Ce ne fut qu'au bout de 5 ans que le roi lui permit de l'accompagner, comme volontaire, au siége de Tournay : il s'y distingua par sa bravoure; mais une maladie l'empêcha de continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dole en 1668, et à celui de Besançon en 1674. Il combattit près de son père à la bataille de Seneffe, et lui sauva la vie, en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval; il s'empara de Limbourg (1675), après 8 jours de tranchée ouverte. Il avait épousé, en 1663, Anne de Bavière, princesse palatine du Rhin. Dans les dernières années de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui le rendirent la fable des courtisans. Il mourut le 1er avril 1709.

**CONDÉ** (LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, prince DE), né à Paris le 9 août 1736, était fils unique du duc de Bourbon et de la princesse Caroline de Hesse-Rheinfels. Orphelin dès l'âge de 5 ans, il eut pour tuteur le comte de Charolais, son oncle, qui prit le plus grand soin de son éducation, et sut par une sage économie réparer le désordre de sa fortune. Il n'avait pas encore atteint sa 14e année, lorsque le roi lui donna la charge de grand maître de sa maison, que le duc de Bourbon avait possédée. Le 2 mai 1752, il fut reçu chevalier de l'ordre du Saint-Esprit; et l'année suivante il épousa Mlle de Rohan-Soubise, qui mourut le 5 mars 1760, à la fleur de son âge, laissant deux enfants, le duc de Bourbon et Mlle de Condé, abbesse de Remiremont, puis supérieure de la congrégation de l'Adoration perpétuelle, établie en 1816 au Temple. En 1754, à 18 ans, il fit l'ouverture des états de Bourgogne, en qualité de gouverneur de cette province. Dès l'année suivante, il rejoignit l'armée française en Allemagne. Il n'assista point à la malheureuse bataille de Rosbach; mais en 1757, à celle d'Hastembeck, il eut l'occasion de signaler sa valeur et son sang-froid. Deux ans après, on le vit à Minden charger avec un brillant courage à la tête de la réserve. Enfin l'avantage qu'il remporta sur le duc de Brunswick en 1762 à Johansberg mit le sceau à sa réputation militaire. Le roi lui fit présent d'une partie des canons qu'il avait enlevés à l'ennemi, et le nom de Condé acquit un nouveau lustre. Informé que le duc de Brunswick devait le visiter à Chantilly, le prince fit disparaître les canons pris à Johansberg et qui bordaient l'avenue du château. Cette attention délicate n'échappa point au général prussien, qui lui dit : « Prince, vous avez voulu me vaincre une seconde fois par votre grandeur d'âme. » Dans les dissensions qui s'élevèrent bientôt entre la cour et le parlement, il se déclara d'abord pour l'autorité royale; mais, ayant protesté contre l'édit qui cassait le parlement, il fut exilé comme les autres princes. Toutefois Louis XV, qui l'aimait, ne tarda pas à le rappeler. Mais craignant sans doute que cette grâce ne fût regardée comme une preuve de défection, le prince de Condé fit, avant de quitter Chantilly, renouveler à ses vassaux la défense de reconnaître la juridiction des nouvelles cours souveraines. Lié particulièrement avec le Dauphin, il fut le compagnon assidu de ses exercices militaires au camp de Compiègne. A la mort de ce prince, Louis XV lui donna son régiment. A l'exemple du plus illustre de ses ancêtres, le prince de Condé se faisait une gloire de protéger les lettres qu'il cultivait avec succès. Chamfort, connu seulement alors par des ouvrages dramatiques, devint secrétaire de ses commandements; et Grouvelle lui succéda dans cette place. Valmont de Bomare fut chargé d'organiser à Chantilly un cabinet d'histoire naturelle, le plus complet qu'on eût vu jusqu'alors. Désormeaux, Saint-Alphonse, etc., faisaient partie des réunions littéraires qui, chaque semaine, avaient lieu au Palais-Bourbon. Une pièce de vers de Voltaire adressée à M. de la Touraille prouve que le prince de Condé s'intéressait à la colonie naissante de Ferney; et l'on voit par les lettres de Voltaire à ce prince que les habitants du pays de Gex lui étaient redevables

vables de diverses exemptions. Quoiqu'il ne partageât point les opinions de la plupart des littérateurs qu'il admettait à son intimité, le prince de Condé leur permettait de discuter librement devant lui les plans de finance que chaque jour voyait éclore; et il reconnaissait la nécessité d'admettre toutes les réformes qui, sans toucher à l'ancienne constitution de la monarchie, devaient améliorer le sort des classes inférieures. Se trouvant en 1784 à Dijon, il fut prié par l'académie de présider à la distribution des prix, et ce fut de sa main que Carnot reçut la médaille d'or qu'il avait méritée pour l'*Éloge de Vauban*. En 1787, il présida le second bureau de l'assemblée des notables; il y vota pour toutes les mesures d'ordre et d'économie réclamées par l'opinion publique. Il exprima les mêmes vœux dans l'assemblée de 1789; comprenant que des réformes simultanées pouvaient entraîner la ruine de la monarchie, il signa le fameux *Mémoire des princes*, dans lequel ils protestaient contre toute atteinte portée aux droits qu'ils tenaient de leur naissance. Une déclaration aussi franche contre la révolution, que la prise de la Bastille consomma peu de temps après, l'obligea de chercher avec sa famille un asile dans les pays étrangers. Il quitta Chantilly le 27 juillet 1789, dans l'après-midi. Toutes les campagnes environnantes étaient déjà soulevées; mais heureusement la voiture du prince avait dépassé Pont-Sainte-Maxence avant l'arrivée des paysans qui se proposaient de le jeter dans l'Oise. De Bruxelles il se rendit à Turin où il fut bientôt suivi par un grand nombre de personnes que leur naissance ou leur position rendaient ennemies du nouvel ordre de choses. Il passa l'année suivante en Allemagne, et s'établit sur les bords du Rhin afin d'être plus à portée de profiter des circonstances qui pourraient se présenter d'entrer en Alsace, et de seconder les mouvements insurrectionnels des partisans de la monarchie restés dans l'intérieur. C'est de là qu'au mois de juillet 1790 le prince de Condé lança le manifeste dans lequel il annonçait son projet d'aller à la tête de la noblesse délivrer le roi, retenu prisonnier. Cet acte, loin d'intimider les chefs de la révolution, ne fit qu'accroître leur audace. Dès le 28 du même mois, Mirabeau demanda que le prince de Condé fût tenu de faire, dans 3 semaines le désaveu de son manifeste, faute de quoi il serait déclaré traître à la patrie et ses biens confisqués au profit de ses créanciers et des travaux publics; mais cette proposition fut écartée sur les observations de Robespierre et de Lepelletier de Saint-Fargeau. Le 18 décembre suivant, Mirabeau, qui semblait s'acharner contre le prince de Condé, proposa de l'obliger de prêter serment à la nouvelle constitution; mais cette fois encore Lameth fit ajourner cette proposition en obtenant qu'elle fût renvoyée à l'examen des comités. Le 16 mars 1791, la donation du Clermontois faite en 1648 au vainqueur de Rocroy fut annulée par un décret, combattu vainement par l'abbé Maury; et ce décret priva le prince de Condé de 600,000 livres de rente dans un moment où, pour soutenir ses compagnons d'exil, il avait été forcé de mettre ses pierreries en gage et de recourir à des emprunts. Le 11 juin suivant, il fut invité par l'Assemblée nationale à rentrer dans le royaume sous 15 jours ou à s'éloigner de la frontière en déclarant qu'il ne prendrait jamais les armes contre la France. Le commissaire Duvergier, chargé de signifier ce décret au prince, était également porteur d'une lettre par laquelle Louis XVI l'engageait à renoncer au projet de combattre pour le maintien de droits que la loi nationale avait abolis. A l'arrivée du commissaire, le prince de Condé se rendit de Worms à Coblentz pour conférer avec le comte d'Artois sur la réponse à ce message; et le 11 septembre il écrivit au roi pour lui faire connaître qu'il adhérait aux sentiments exprimés par ses augustes frères. Cette lettre se terminait ainsi : « Nous périrons tous plutôt que de souffrir le triomphe du crime, l'avilissement du trône et le renversement de la monarchie. » Il répondit en même temps à l'Assemblée nationale que ce n'était point contre la patrie qu'il avait pris les armes, mais contre ses oppresseurs. C'est alors que le séquestre fut mis sur les biens du prince, et qu'un décret défendit d'entretenir aucune relation avec lui ou ses officiers, sous peine d'être considéré comme traître et puni comme tel. La petite armée qu'il avait organisée à Worms, s'étant accrue des débris de plusieurs régiments français, fut envoyée au mois de décembre 1791 dans la principauté du cardinal de Rohan à Oberkirck, et se trouvait ainsi rapprochée de Strasbourg où les princes continuaient d'avoir des intelligences. Un décret de l'Assemblée législative du 1er janvier 1792 déclara le prince de Condé rebelle, ainsi que tous ceux qui se trouvaient sous ses drapeaux. A l'ouverture de la campagne, sa petite troupe fut incorporée à l'armée autrichienne, commandée par Wurmser, et répartie dans divers cantonnements du haut Rhin. Le prince dut obtenir la permission du général autrichien de se rapprocher de Landau dont le commandant passait pour royaliste; mais l'arrivée de Custine avec des forces supérieures le força de se replier sur le Brisgaw. La campagne de 1793 fut plus sérieuse. Le corps de Condé pénétra dans la basse Alsace et contribua beaucoup aux succès momentanés des Autrichiens, par la prise des lignes de Weissembourg et de plusieurs autres places. Mais ce fut à l'attaque du village de Berstheim que le prince signala surtout cette valeur brillante dont il avait donné tant de preuves dans la guerre de sept ans. Trois fois ce village avait été pris, et le feu des batteries républicaines avait autant de fois forcé de l'évacuer. Officiers et soldats demandaient à grands cris de retourner à l'assaut. Condé, sautant à bas de son cheval, se met à la tête de sa petite troupe, et le village emporté, il y entre le premier. Le duc de Bourbon et le duc d'Enghien eurent part à cette affaire mémorable. Parmi les blessés se trouvaient plusieurs prisonniers républicains; le prince donna l'ordre d'en prendre le même soin que de ses soldats. En 1795, l'Angleterre s'étant chargée de l'entretien de l'armée de Condé, des commissaires britanniques se rendirent au quartier général du prince à Mulheim, et lui remirent des sommes considérables pour entamer des négociations avec les généraux républicains. Ce fut alors que Fauche-Borel ayant trouvé Pichegru dans des dispositions favorables au projet de relever le trône des Bourbons, fut chargé de traiter avec ce général sur les moyens d'atteindre ce but; mais les conditions de Pichegru n'ayant pas reçu l'assentiment du cabinet autrichien, et le prince de Condé ayant craint de compromettre son armée, cette affaire n'eut pas de suite. Le corps de Condé trouva de nouvelles occasions de se signaler dans la campagne de 1796. Combattant

partout à la tête de son avant-garde, le prince protégea puissamment la retraite des Autrichiens sur le Brisgaw; et il sauva leur armée à Biberach, en soutenant pendant six heures les efforts des républicains victorieux. L'Autriche ayant fait sa paix avec la France en 1797, le prince de Condé se trouva dans la nécessité d'accepter l'offre que lui fit l'empereur de Russie, Paul Ier, de se charger des débris de son armée. Elle fut cantonnée dans la Wolhynie; et le prince lui-même se rendit à St.-Pétersbourg où il fut accueilli de la manière la plus brillante, et logé dans le palais de Tauride que l'empereur lui avait assigné. Une seconde coalition plus formidable que la première ne tarda pas à le ramener avec son corps sur les bords du Rhin. A la fin de 1799, il rejoignit l'armée autrichienne, qui devait, sous les ordres de l'archiduc Charles, appuyer les opérations des Russes en Italie. Les rapides succès que Souwarow avait obtenus au delà des Alpes trouvèrent leur terme en Suisse; et le prince de Condé ne parut à la tête de sa division à Constance que pour être témoin des revers de la coalition. Paul ayant donné l'ordre à Souwarow de ramener ses troupes en Russie, l'armée de Condé passa pour la seconde fois à la solde de l'Angleterre. Elle devait faire avec les Autrichiens la campagne de 1800, que termina la bataille de Marengo; mais arrêtée à Pordenone, elle dut reprendre la route qu'elle venait de parcourir pour remonter jusqu'en Bavière. L'Autriche accepta les conditions que lui dicta le vainqueur; et, l'Angleterre paraissant disposée à traiter aussi de la paix, l'armée de Condé fut définitivement licenciée. Après avoir veillé lui-même à cette opération, le prince quitta Vienne le 11 juin 1801 et s'embarqua le 27 pour l'Angleterre. Il s'établit avec sa famille dans l'ancienne abbaye d'Amesbury. Ce fut là qu'il épousa la princesse douairière de Monaco, née Brignole, qui l'avait suivi constamment dans son exil, et dont il avait reçu des témoignages du plus sincère attachement. Il y pleura la mort de son petit-fils le duc d'Enghien, dont rien ne put jamais ni le distraire ni le consoler. Deux ans auparavant un individu était venu offrir au prince d'assassiner Bonaparte; mais il avait repoussé cette offre avec indignation. Il rendit compte de cet événement à Monsieur (comte d'Artois). A la restauration, il se hâta de revenir en France, et fit son entrée à Paris, avec Louis XVIII, le 4 mai 1814. Ses titres de colonel général de l'infanterie et de grand maître de France lui furent aussitôt rendus; et il accepta celui de protecteur de l'Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis. Lors du retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il partit avec le roi pour la Belgique, d'où il revint au mois de juillet 1815. Depuis cette époque, il résida presque constamment à Chantilly dans une modeste habitation, seul reste d'un des plus beaux palais de l'Europe. Il était de retour à Paris depuis peu de jours, lorsqu'il y mourut le 13 mai 1818. Il avait dans ses loisirs écrit la vie de son illustre aïeul. Cet ouvrage, dont le manuscrit resté en France était à la Bibliothèque du roi, avait été, dès 1806, imprimé sous ce titre : *Essai sur la vie du grand Condé*, 2 vol. in-8°. Sévelinges l'a reproduit en 1820 dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé*, 2 vol. in-8°. On peut consulter pour plus de détails : *les Campagnes de l'armée de Condé*, par M. d'Ecquevilly, Paris, 1818, 3 vol. in-8°, et la *Vie du prince de Condé* par M. Chambelland, de Dijon, Paris, 1819-20, 3 volumes in-8°.

**CONDÉ** (LOUISE-ADÉLAÏDE DE BOURBON, marquise DE), sœur du dernier des Condés, naquit à Chantilly le 5 octobre 1757, et porta longtemps le nom de Mademoiselle. Louis XV la destinait à épouser son petit-fils, le comte d'Artois, depuis Charles X. Cette union était convenable, mais des divisions de famille l'empêchèrent, et l'on crut que la reine Marie-Antoinette n'était pas étrangère aux obstacles qui survinrent. Dès sa jeunesse, Mademoiselle de Condé avait montré des dispositions pour la piété, et même pour les austérités religieuses; aussi, en 1786, Louis XVI, favorisant ses inclinations, confirma le choix qu'avait fait d'elle pour abbesse le chapitre de Remiremont. Le 17 juillet 1789, elle quitta la France avec son père, et le suivit d'abord à Bruxelles, puis en Suisse. Ayant quitté Fribourg, elle se rendit à Turin. En novembre 1795, elle écrivit à Louis XVIII, alors à Vérone, une lettre respectueuse et touchante pour lui demander son autorisation pour entrer dans un monastère. Le 1er décembre ce prince envoya sa réponse, lui témoigna le regret de la perdre, et néanmoins donna son consentement. Mademoiselle Louise entra chez les carmélites de Turin, où les circonstances ne lui permirent pas de se fixer définitivement. Conduite à Vienne elle essaya de former dans cette ville une communauté de femmes qui se dévoueraient au service des pauvres et à l'instruction de la jeunesse. Le 27 septembre 1797, elle entra au monastère de la Sainte-Volonté de Dieu, situé près de Martigny, en Valais. Elle y prit l'habit le 1er octobre sous le nom de sœur *Marie-Joseph*, et se trouva dans cette maison avec la marquise de Rougé et ses deux filles, qui étaient au tiers ordre. Forcée de quitter son couvent elle se rendit à Varsovie où elle entra chez les bénédictines de l'Adoration perpétuelle, en septembre 1802. Louis XVIII, qui était alors en Pologne, assista à la cérémonie, ainsi que le duc et la duchesse d'Angoulême. La princesse porta dans cette maison le nom de sœur *Marie-Louise de la Miséricorde*, et prononça ses vœux, à l'expiration de son noviciat. A la mort tragique de son neveu, le duc d'Enghien, elle se crut obligée d'aller consoler son frère chéri : elle passa donc en Angleterre, où fidèle à son état, elle vécut dans la retraite. Elle résida quelque temps dans le monastère des bénédictines émigrées que Mme de Lévis-Mirepoix avait conduites et gouvernait encore. En 1815, mademoiselle Louise revint en France, prit un appartement chez sa belle-sœur, Madame la duchesse de Bourbon, où elle vécut dans la solitude, dans les pratiques de son état, avec quelques religieuses de son ordre. On espéra quelque temps qu'elle s'établirait au Val-de-Grâce. Cette attente ne fut point remplie. Le roi lui donna la maison du Temple, où la princesse établit son institut de l'Adoration perpétuelle. La princesse y entra le 3 novembre 1816, et y bâtit une riche chapelle. Elle y mourut le 10 mars 1824.

**CONDÉ** (LOUIS-HENRI-JOSEPH, duc DE BOURBON, prince DE). *Voyez* **BOURBON**.

**CONDÉ** (LOUISE-MARIE-THÉRÈSE-BATHILDE D'ORLÉANS, duchesse DE BOURBON, princesse DE). *Voyez* **BOURBON**.

**CONDÉ.** *Voyez* **BOURBON, CLÈVES** (MARIE DE) **MONTMORENCI.**

**CONDILLAC** (ÉTIENNE BONNOT DE), abbé de Mureaux, naquit à Grenoble en 1715. Il était frère de l'abbé de Mably, et, comme lui, parvint à la célébrité, mais par des travaux d'un genre différent. Son goût et le désir d'être utile lui firent diriger de bonne heure ses études vers la métaphysique. Les efforts des plus grands génies n'avaient encore produit dans cette science que d'ingénieuses fictions ou de vains systèmes; Locke, qui était entré le premier dans la bonne voie, était peu connu en France. Ami de la retraite, si nécessaire aux occupations sérieuses, Condillac vécut peu dans le monde; du moins, n'a-t-il pas laissé, sur l'esprit qu'il y portait, de ces traditions que l'on se plait à rappeler en parlant des hommes célèbres. On sait seulement qu'il montra dans sa conduite la même sagesse que dans ses écrits. Ses mœurs étaient graves sans austérité; lié dans sa jeunesse avec J. J. Rousseau, Diderot et Duclos, il fut aussi réservé que ce dernier, et ne contracta jamais d'engagements indiscrets avec les philosophes de son temps. Le talent de l'abbé de Condillac n'était pas de nature à être apprécié de la multitude; mais il jouissait de la gloire d'être un des premiers philosophes dans l'opinion des esprits les plus distingués, et lorsqu'il fallut choisir un précepteur pour l'infant, duc de Parme, petit-fils de Louis XV, on jugea que l'homme qui connaissait le mieux la marche de l'esprit humain, serait aussi le plus propre à diriger et à former celui d'un prince. Il fut reçu à l'Académie française en 1768, à la place de l'abbé d'Olivet: on a remarqué qu'il ne parut plus dans la suite aux séances de cette compagnie. La célébrité qu'il avait acquise dans toute l'Europe lui attira, peu de temps après, un témoignage glorieux d'estime et de confiance. Le conseil préposé à l'éducation de la jeunesse polonaise, qui avait suivi ses principes dans le système de l'instruction publique, l'invita, en 1777, à travailler à un ouvrage élémentaire de logique pour les écoles palatinales. Condillac ne survécut que quelques mois à la publication de cet écrit; il mourut dans sa terre de Flux, près de Baugenci, le 3 août 1780. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12; *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol. in-12; *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12; *Cours d'études*, 1755, 13 vol. in-8°; cet ouvrage, composé pour l'instruction de l'infant duc de Parme, renferme une *Grammaire*, *l'Art d'écrire*, *l'Art de raisonner*, *l'Art de penser*, et une *Histoire générale des hommes et des empires*. Ses *OEuvres complètes*, publiées à Paris en 1798, 23 vol. in-8°, contiennent quelques écrits posthumes, entre autres, la *Logique* et la *Langue des calculs*. L'édition de 1803 et années suivantes, 32 vol. in-12, renferme plusieurs ouvrages mal à propos attribués à cet écrivain. Celle de Paris, 1821-23, 16 vol. in-8°, est bien exécutée.

**CONDIVI** (ASCANIO), peintre, né vers 1520 dans la Marche d'Ancône, élève de Michel-Ange, serait à peine connu s'il n'avait écrit une *Vie* de son maître imprimée à Rome, 1553, in-4°, 10 ans avant la mort de Michel-Ange. Cette première édition est fort rare. L'ouvrage a été reproduit avec des notes, Florence, 1746, in-fol., et récemment, Pise, 1823, in-8°.

**CONDORCET** (JACQUES-MARIE DE CARITAT DE), naquit en 1703, au château de Condorcet, près de Nions en Dauphiné. Ses ancêtres furent les premiers qui embrassèrent publiquement, en France, la religion réformée. Henri de Caritat était dans Orange, pendant le massacre de 1572, à la tête de quelques gentilshommes et d'un petit nombre de soldats réfugiés dans sa maison. Il imposa aux brigands, qui, sous les ordres du comte de la Suze, étaient venus d'Avignon surprendre la ville d'Orange, et il obtint la liberté de se retirer. J. M. Condorcet, après avoir servi pendant plusieurs années, prit l'habit ecclésiastique, et devint d'abord grand vicaire de son oncle, d'Yse de Saléon, évêque de Rhodès, qui fut depuis archevêque de Vienne, et fit beaucoup parler de lui, par la part qu'il eut au concile d'Embrun, et par son attachement aux jésuites. En 1741, le roi nomma Condorcet à l'évêché de Gap; en 1754, à celui d'Auxerre, et en 1761 à celui de Lizieux. En arrivant à Auxerre, il donna l'exemple d'un grand désintéressement, en refusant une abbaye qu'avait possédée son prédécesseur, Caylus, si connu par son attachement au jansénisme. Condorcet mourut dans son diocèse le 21 septembre 1783, généralement regretté pour ses vertus.

**CONDORCET** (MARIE-JEAN-ANTOINE-NICOLAS CARITAT, marquis DE), naquit le 17 septembre 1744, à Saint-Quentin, en Picardie, d'une famille originaire du Dauphiné. Son enfance fit pressentir le génie et le caractère qu'il était destiné à développer sur le double théâtre des sciences et de la politique. Passionné pour l'étude, il se livra d'abord aux mathématiques, et parvint à étonner en peu de temps, par la rapidité de ses progrès, les hommes d'un esprit supérieur, au milieu desquels il fut lancé de bonne heure par le duc de la Rochefoucauld. A peine âgé de 21 ans, il se décida à produire, hors du cercle de ses relations privées, la puissance intellectuelle qu'il avait reçue de la nature, et soumit à l'Académie des sciences un mémoire sur le calcul intégral, qui fit dire au célèbre Fontaine: « Je suis jaloux de ce jeune homme. » L'Académie reconnut, et s'empressa d'attirer à elle ce génie naissant. Après avoir donné les moyens de reconnaître si une équation d'un ordre quelconque est possible ou non, il exposa dans ses Essais d'analyse, une méthode générale pour trouver l'intégral de toute équation en termes finis, toutes les fois que cet intégral existe, et porta surtout son application sur la méthode du *maximum*, tendante à découvrir le point, le lieu, le moment ou une quantité variable devient la plus grande ou la plus petite possible, eu égard à la loi de variation. Mais les abstractions mathématiques, quelque utiles qu'elles fussent, ne pouvaient absorber longtemps la sagacité puissante d'un homme tel que Condorcet. Littérateur aussi brillant que profond géomètre, et non moins versé dans la politique et la morale qu'exercé aux spéculations abstraites, il débuta dans la carrière de la polémique philosophique par une réfutation du *Dictionnaire des trois siècles*, de Sabathier de Castres, protégé et pensionné par M. de Vergennes. Une discussion violente, signalée par des émeutes et des excès, s'étant élevée au sujet de l'édit de Turgot, relatif à la législation des grains, Condorcet prit vivement parti pour le sage économiste, et se chargea de répondre au livre de Necker. Mais, comme ces idées se

trouvaient en opposition avec les préjugés et les passions populaires, ses efforts restèrent sans résultat. Condorcet se livra alors à des travaux biographiques; il entreprit l'éloge de quelques savants, écrivit sur Buler, Linné, Franklin, Buffon, de Jussieu, d'Alembert, Hunter, Bergman, etc.; lia l'histoire de leur génie à celle des mathématiques, de la chimie ou de l'histoire naturelle, et donna, en un mot, d'utiles aperçus sur le perfectionnement des sciences, en ne paraissant occupé que de suivre le développement de la capacité individuelle. Mais son talent de panégyriste ne devait pas être consacré exclusivement aux explorateurs du domaine scientifique. Quelque temps après, le projet d'écrire la vie de Turgot se présenta à Condorcet. Il avait été l'ami et l'admirateur de ce grand ministre, dont l'intégrité avait fait dire au monarque qu'il était le seul, avec lui, à vouloir le bien du royaume. Après avoir ainsi payé un tribut à la philosophie et à l'amitié, Condorcet s'occupa d'un nouvel ouvrage qu'il répandit sous le voile de l'anonyme. John Adam venait de publier 3 volumes de sophismes et de fausses citations, pour prouver la rétrogradation de l'espèce humaine, et par conséquent la supériorité de la constitution des Germains errant dans leurs forêts, sur toutes les institutions politiques conçues ou adoptées depuis par l'Europe policée. Delolme avait cru démontrer l'excellence du gouvernement anglais, en insistant sur les avantages de la pondération des pouvoirs et de la division du corps législatif en deux chambres. Condorcet, se cachant sous le nom d'un bourgeois de New-Haven, écrivit et publia une suite de lettres à Matteï, dans lesquelles il s'attacha à faire ressortir les vices inhérents au système préconisé par Delolme. Cependant le mouvement de progression sociale, si bien indiqué par Condorcet, devenait si rapide en France, que les esprits éclairés ne pouvaient se méprendre sur l'imminence d'une grande commotion politique. Chacun, parmi les philosophes, s'associait selon ses idées ou ses passions, à l'œuvre préparatoire de cette régénération prochaine. Condorcet, qui la désirait ardemment par sentiment et par raison, et dont la puissance intellectuelle, unie au plus vif amour de l'humanité, avait fait dire à d'Alembert : « Il vaudra mieux que nous tous, » Condorcet y prit une part active en consacrant une foule d'écrits à la propagation des doctrines libérales, et en rassemblant régulièrement chez lui les hommes les plus capables de hâter et de seconder la réforme sociale de la France et de l'Europe. A l'époque de la fuite du roi et de son arrestation à Varennes, Condorcet, dont les opinions devenaient de plus en plus démocratiques, prononça, devant un grand nombre de personnnes, un discours violent contre la royauté, reproduisit ensuite ses raisonnements et ses sarcasmes dans le journal *le Républicain*. Tant de gages donnés à l'opinion alors dominante ne pouvaient manquer d'attirer sur lui l'attention des électeurs lors de la formation de la nouvelle assemblée représentative, et il se vit revêtir, par les habitants même de la capitale, du titre le plus honorable que pussent désirer alors sans coupable ambition, les hommes qui se sentaient dignes de contribuer au salut de leur pays. Ses travaux législatifs ne l'occupèrent pas néanmoins exclusivement. Il accepta la rédaction de l'article *Assemblée nationale*, dans la chronique, pour éclairer à la fois ses collègues et le public sur les mesures prises ou à prendre; mais la question de l'émigration l'appela bientôt à la tribune, et il y prononça, dans la séance du 25 octobre 1791, un discours qui fut couvert d'applaudissements, et dont l'impression fut votée d'enthousiasme. Des symptômes de guerre civile s'étant manifestés, Condorcet, porté à la présidence le 5 février 1792, quitta le fauteuil, et reparut à la tribune dans la séance du 16, pour proposer une nouvelle déclaration qui pût éclairer le peuple français sur les dangers de sa situation, justifier sa confiance en ses représentants, et lui inspirer les grands sacrifices commandés par les circonstances. Il donna lecture d'une adresse que l'Assemblée s'empressa d'adopter comme le récit exact de ses travaux, l'exposition de ses principes et l'expression fidèle de ses sentiments, en même temps qu'elle en décréta l'impression et l'envoi aux 83 départements, avec injonction aux officiers municipaux de la communiquer un jour de dimanche à tous les citoyens assemblés. Cependant, le roi ayant voulu user de ses prérogatives constitutionnelles pour rendre illusoires et vaines toutes les mesures déclarées urgentes par les représentants de la nation, Condorcet invoqua la loi suprême du salut public, et proposa, dès le mois de mars, de considérer le monarque comme ayant abdiqué, par son refus de sanctionner les décrets réclamés par les circonstances. Cette motion, quoique vivement appuyée par un grand nombre de députés, n'eut alors aucune suite. Sans cesser de prendre part aux mouvements de la politique active, Condorcet se livra alors à de profondes méditations sur la branche la plus importante de l'économie sociale, et, le 20 avril 1792, il fit un rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique, dont la Convention ordonna plus tard la réimpression. Quoique partisan de la liberté jusqu'à l'enthousiasme, il ne pense pas qu'on puisse ni qu'on doive se passer de l'intervention et de l'autorité publique, en matière d'enseignement, et n'admet, à cet égard, l'exclusion du pouvoir gouvernemental, que pour le cas où l'erreur deviendrait impossible, ce qu'il croit entrevoir dans un avenir éloigné. Au commencement de juillet, les préparatifs du cabinet de Berlin se trouvèrent avoir acquis une telle solennité que Louis XVI ne crut pas pouvoir garder le silence à cet égard, et qu'il dénonça lui-même les armements de la Prusse à l'Assemblée législative, dans une lettre qui semblait exprimer une vive sollicitude pour la France constitutionnelle, et qui ne fut néanmoins accueillie que par des murmures, tant les déceptions passées avaient poussé les esprits à la méfiance. L'Assemblée renvoya toutefois cette pièce importante à la commission des Douze, et ne cessa de s'occuper des moyens de sauver le pays et la constitution. La question de la déchéance du monarque fut soulevée, dans les premiers jours d'août, par un grand nombre de pétitionnaires, et par plusieurs députés, et l'Assemblée nationale la renvoya à l'examen d'une commission, qui choisit Condorcet pour son rapporteur. Ce publiciste déclara, dans la séance du 9, qu'il y avait du danger à adopter sur ce point une résolution quelconque, avant d'avoir éclairé préalablement l'opinion publique, et il communiqua à l'Assemblée une *instruction préparatoire sur l'exercice du droit de souveraineté*, dont l'impression fut

ordonnée. Après la journée du 10 août, Condorcet proposa et fit adopter, dans la séance du 13, une exposition des motifs d'après lesquels l'Assemblée nationale avait proclamé la convocation d'une convention nationale, et prononcé la suspension du pouvoir exécutif dans les mains du roi. Les électeurs à qui la loi réservait la formation de la Convention nationale, ne pouvaient oublier l'orateur, le philosophe, l'homme d'État qui avait contribué si puissamment à sa convocation : Condorcet devint membre de la nouvelle assemblée, et, cette fois, il y fut appelé par 7 ou 8 départements, entre autres par celui de l'Aisne, dans lequel il était né. Quoique entraîné par ses habitudes, ses liaisons et son caractère vers le parti de la Gironde, il ne prit pas d'abord une part active aux démêlés violents qui divisèrent les divers côtés de l'Assemblée, témoigna même de l'estime pour les talents et les qualités de Danton, et répéta souvent, au sujet des jacobins, qu'*il vaudrait mieux essayer de les modérer que de se brouiller avec eux*. Nommé, le 11 octobre 1792, membre du comité de constitution, il s'occupa spécialement du nouveau pacte social à présenter au peuple français, et vota, dans le procès du roi, pour la peine la plus forte qui ne serait pas celle de la mort. Après la condamnation, Condorcet se réunit inutilement à ceux de ses collègues qui réclamèrent un sursis. Il présenta, un mois après, à la séance du 15 février, un rapport sur les travaux du comité de constitution. Au milieu d'avril, il fut invité par le comité du salut public, à rédiger le manifeste que la Convention voulait adresser à tous les peuples et à tous les gouvernements, sur la violation du droit des gens exercée sur la personne des quatre représentants du peuple français, livrés aux Autrichiens par Dumouriez. Il accepta d'autant plus volontiers cette tâche qu'il n'avait jamais ressenti que du mépris pour le traître, dont tant d'autres avaient exalté le civisme. Aux approches du 31 mai, Condorcet, malgré ses liaisons avec les girondins, et surtout avec Roland, dont il ne dissimulait pas d'ailleurs les défauts, conserva toute la confiance du comité de salut public. Il fut chargé de rédiger 3 adresses que la Convention décréta dans sa séance du 23, et qui furent envoyées, l'une aux citoyens des départements troublés par les armées dites catholiques et royales, l'autre aux citoyens de la Corse, et la troisième aux soldats de la république. Cet hommage rendu à son patriotisme et à son talent fit murmurer ses amis. Il pensait à cette époque que, si toute espérance de réconciliation avec Robespierre était perdue, il était néanmoins possible de le contenir par la peur, et il disait ensuite, en voyant la rapidité du mouvement révolutionnaire : « Personne n'est sûr de vivre encore 6 mois. » La proscription ne l'atteignit point dans les journées des 30 mai et 2 juin : étranger à tout esprit de coterie et de faction, il aurait pu venir siéger paisiblement à la Convention après le triomphe de la Montagne, si son âme lui eût permis de contempler de sang-froid les bancs déserts où s'asseyaient naguère ses illustres amis. Mais, pénétré de la plus vive indignation contre l'attentat commis sur la représentation nationale, et brûlant d'impatience d'élever la voix en faveur des victimes, il dénonça l'insurrection ochlocratique de Paris, et la faiblesse de la Convention à ses commettants, dans une lettre qui fut renvoyée à l'examen du comité de sûreté générale. Perdu dès lors dans l'esprit des jacobins, il fut bientôt mandé à la barre, décrété d'arrestation et d'accusation sur la dénonciation de l'ex-capucin Chabot, pour avoir écrit contre le nouvel acte constitutionnel, qu'il avait en effet combattu en développant ce mot de Sieyes : « C'est une mauvaise table des matières. » Condorcet échappa d'abord aux poursuites de ses persécuteurs : une femme généreuse, qu'il n'avait jamais connue, et qui n'a jamais voulu révéler son nom à l'estime publique, lui donna asile dans sa maison. C'est là, en présence de l'échafaud, auquel il était dévoué qu'il traça sa brillante et savante *Esquisse historique de l'esprit humain*, qui seule aurait suffi pour le classer parmi les plus grands philosophes, si ses travaux antérieurs ne l'y eussent déjà placé depuis longtemps. Dans le fond de sa retraite il apprend, en lisant un journal, qu'un décret vient de dévouer à la mort quiconque aura caché un proscrit. « Il faut que je vous quitte, dit-il aussitôt à la personne qui l'avait reçu chez elle, je suis hors la loi. — Si vous êtes hors la loi, répondit cette femme admirable, vous n'êtes pas hors de l'humanité. » Condorcet insista néanmoins et sortit de la maison hospitalière qui l'avait soustrait à la rage de ses persécuteurs. Il passa les barrières sans passe-port, vêtu d'une simple veste, avec un bonnet sur la tête, et se dirigea vers Sceaux, où il se flattait de trouver un refuge chez un homme qui s'était dit, pendant 30 ans, et n'a cessé de se dire depuis son ami. Mais la porte de la maison de Suard était fermée, et Condorcet fut réduit à se cacher dans des carrières. Il y avait passé plusieurs jours, lorsque la faim l'obligea d'en sortir, et le conduisit dans un cabaret de Clamart, où son avidité à manger et sa tenue le firent remarquer par un membre du comité révolutionnaire. Arrêté sur-le-champ et interrogé, il se trahit et fut transféré au Bourg-la-Reine, où on le plongea dans un cachot : le lendemain, 28 mars 1794, il y fut retrouvé sans vie; il avait fait usage d'un poison actif que depuis longtemps il portait sur lui. Ses *OEuvres politiques* ont été publiées en 1804, Paris, 21 vol. M. Fayolle a publié dans *le Magasin encyclopédique* de 1812 et 1814, et dans *le Mercure de France*, décembre 1812, quelques morceaux inédits de Condorcet. Ses principaux ouvrages de mathématiques sont : *Du calcul intégral*, 1765, in-4° ; *Du problème des trois corps*, 1767, in-4°; *Essai d'analyse*, 1768, in-4°; *Lettres à d'Alembert sur le système du monde*, 1768, in-8°; *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, 1785, in-4°, refondu avec de nombreuses additions sous le titre d'*Éléments du calcul des probabilités*, 1804, in-8°. A. Diannyère et S. F. Lacroix ont publié chacun une notice sur Condorcet.

**CONDORCET** (Sophie de Grouchy, marquise de). Mlle de Grouchy, née à Paris en 1765, ne fut pas moins remarquable par sa beauté que par son esprit. Élevée dans une famille noble et riche, elle parut très-jeune encore à la cour de Louis XVI, où plusieurs grands seigneurs briguèrent la faveur d'obtenir sa main. Un seul eut le privilége d'attirer ses regards; mais il existait d'invincibles obstacles à ce qu'il pût s'unir à Mlle de Grouchy. Jusqu'alors elle s'était montrée avec un caractère plein de cette gaieté ravissante, à laquelle de nom-

breux indices d'une bonté certaine donnent un charme de plus. Mlle de Grouchy devint mélancolique et réfléchie, mais elle ne cessa pas d'être bonne; elle était encore en proie à cette tristesse quand elle rencontra dans le monde de Condorcet, dont les idées philosophiques se présentèrent à elle comme une consolation; Mlle de Grouchy se sentait du penchant pour les études sérieuses et pour les spéculations d'une haute métaphysique; la supériorité de de Condorcet en ce genre séduisit son entendement; il la fit demander en mariage, et elle accéda à ce vœu, moins, assure-t-on, pour avoir la compagnie d'un époux que celle d'un sage. Mlle de Grouchy avait le cœur pris au moment de contracter avec de Condorcet; elle lui fit l'aveu d'une passion qui avait toujours été tenue secrète, et dont sa raison n'avait pu encore amortir les feux; et d'un commun accord les convenances d'un cœur en deuil furent mises sous la sauvegarde de certain sentiment platonique auquel on ne croit guère de notre temps. On ne sait pas à quel point les conditions du traité furent religieusement observées : mais ce que l'on peut affirmer, c'est que Mme de Condorcet s'identifia avec son mari, et que bientôt tous deux n'eurent que les mêmes pensées et les mêmes affections; elle s'associa à ses opinions politiques, et les garda toute sa vie. Elle fut jetée dans les prisons de la Terreur, n'en sortit qu'après le 9 thermidor, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques d'une active bienfaisance, et mourut à Paris le 6 semptembre 1822. On lui doit la traduction de la *Théorie des sentiments moraux*, etc., d'A. Smith, 1798, 2 vol. in-8°, suivie de 8 *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

**CONDREN** (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, né en 1588 à Vaubuin, près de Soissons, était fils d'un gouverneur de Monceaux, qui l'avait destiné à la carrière des armes; mais au moment de partir pour rejoindre son régiment, il tomba malade, et son père cessa de s'opposer à sa vocation pour l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation naissante du P. Bérulle, qui le choisit pour son directeur et l'établit supérieur de la maison de St.-Magloire. Doué d'une modestie égale à sa piété, il refusa le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims, et celui de Lyon, et mourut à Paris le 7 janvier 1641, confesseur de Gaston d'Orléans. On a de lui des *Lettres* et des *Discours* sur différents sujets de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8°; *Idée du sacerdoce et sacrifice de Jésus-Christ*, Paris, 1677, in-12, plusieurs fois réimprimée. La *Vie* du P. Condren a été écrite par le P. Amelotte et par Caraccioli.

**CONEGLIANO** (César de), peintre, contemporain du Titien, ne doit pas être confondu avec J. B. Cima, également connu sous le nom d'*Il Conegliano*. César se distingua par la correction du dessin et l'expression des physionomies : Venise possède de lui un tableau représent *la Cène*, qui suffit pour le placer au rang des premiers peintres de son siècle.

**CONESTAGGIO** (Jérôme FRANCHI de), historien, né à Gênes d'une famille noble, successivement secrétaire du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, évêque de Nardo et archevêque de Capoue, mourut en 1635. Il est auteur des ouvrages suivants : *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gênes, 1585, in-4°, souvent réimprimé; *Istorie delle guerre della Germania inferiore*, Venise, 1614, in-4°, etc.

**CONFORTI** (François), né en 1743 à Calvanico dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique et ouvrit une école de droit civil et canonique dans la capitale. Il fut successivement professeur d'histoire à l'université, théologien de la cour et censeur royal. Tanucci l'engagea, au nom du roi, à défendre les droits de la couronne contre les prétentions du saint-siége. Il écrivit de nouveau sur le même sujet, du fond de sa prison, où il avait été enfermé en 1799, après la chute de la république parthénopéenne, dont il avait été le représentant. On lui avait garanti la vie; mais le jour même qu'il remit son travail, il fut livré au bourreau. Il a publié des *Institutions théologiques*, Naples, in-4°; *l'Anti-Grotius*, ibid., 1780, 2 vol. in-8°.

**CONFUCIUS.** Nous nous conformons à l'usage établi depuis longtemps en Europe, de désigner, par ce nom latinisé, le philosophe illustre que sa patrie ne connait que sous le nom de *Koung-tsée*. La Chine, qui l'appelle le *saint maître*, le *sage par excellence*, le place avec orgueil au premier rang des grands hommes qu'elle a produits, et aucun d'eux, pas même de ses empereurs les plus chéris, n'a recueilli plus d'honneurs et ne jouit d'une vénération plus universelle, devenue presque religieuse. Nous ne nous étendrons pas sur la famille de Confucius, aujourd'hui la plus illustre de la Chine; elle remonte, selon tous les historiens, jusqu'à Hoang-ti, regardé comme le législateur de l'empire chinois : elle avait donné des ministres, des princes, des empereurs, dont l'un fut le célèbre fondateur de la dynastie des Chang, l'an 1766 avant J. C. Cette maison de Koung, reconnue par l'État, subsiste encore avec gloire à la Chine, et comptait, en 1784, 71 générations depuis Confucius : généalogie unique dans le monde, puisqu'elle embrasse plus de 40 siècles. Confucius vit le jour dans le royaume ou principauté de Loû, qui forme aujourd'hui la province de Chan-tong, et naquit l'an 551 avant notre ère, à Tséou-y, aujourd'hui Kin-fou-hien ou Tséou-hien, ville du troisième ordre, dont son père était gouverneur. Il perdit son père à l'âge de 3 ans; ses progrès rapides dans ses premières études, son éloignement pour tous les jeux de son âge et la gravité précoce qu'on remarqua dans ses mœurs et ses manières, annoncèrent un enfant extraordinaire. Bientôt, il passa pour un jeune homme d'une rare sagesse, égalant déjà les plus habiles lettrés dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité. A 17 ans, Confucius débuta dans le monde par l'exercice d'un petit mandarinat qui lui donnait inspection sur la vente des grains et des autres denrées nécessaires à la consommation d'une grande ville. Dès qu'il eut atteint sa 19e année, sa mère l'unit à la jeune Ki-koan-ché, sortie d'une des plus anciennes familles de l'empire. L'année suivante, il en eut un fils, qu'il nomma Pé-yu. Sa conduite et ses succès dans sa première magistrature le firent élever, peu de temps après, à un mandarinat plus important, qui lui attribuait la surveillance générale sur les campagnes et sur l'agriculture. Confucius exerça cette charge pendant 4 ans et fit le bonheur de ses administrés. La mort de sa mère, qu'il perdit lorsqu'il n'était âgé que de 24 ans, interrompit ses fonctions administratives. Selon les anciennes lois

de la Chine, alors presque oubliées, à la mort du père ou de la mère, tout emploi était interdit aux enfants. Confucius, rigide observateur des rites et des usages, et qui eût voulu faire revivre dans sa patrie tous ceux de la vénérable antiquité, se fit un devoir de se conformer à celui-ci dans une circonstance aussi importante. Il voulut que les obsèques de sa mère retraçassent toutes les cérémonies funèbres qui s'observaient dans les beaux siècles de Yao, de Chun et de Yu. Ce spectacle, dans lequel la pompe s'alliait à la décence, frappa d'étonnement tous ses concitoyens, auxquels il rappelait de touchants souvenirs. Bientôt, ils s'empressèrent d'imiter sa conduite dans les mêmes circonstances; et, à l'exemple de ceux-ci, les peuples des divers États tributaires qui partageaient alors l'empire, eurent la louable émulation de faire revivre aussi parmi eux tout le cérémonial anciennement établi pour honorer les morts. Depuis cette restauration des anciens rites funéraires, la nation entière les a constamment suivis pendant plus de 2000 ans, et elle les observe encore aujourd'hui avec une religieuse exactitude. Après s'être acquitté de ces premiers devoirs, Confucius se renferma dans l'intérieur de sa maison, pour y passer dans la solitude les 3 années du deuil de sa mère. Lorsqu'elles furent écoulées, il alla rendre à ses restes un dernier et solennel hommage, et déposa sur son tombeau ses vêtements funèbres, pour reprendre ensuite ceux qui étaient d'usage dans la vie commune. Ces 3 années de retraite ne furent pas perdues pour la philosophie; Confucius consacra tout ce temps à une étude continuelle. Il réfléchit profondément sur les lois éternelles de la morale, remonta jusqu'à la source d'où elles découlent, se pénétra des devoirs qu'elles imposent indistinctement à tous les hommes, et se proposa d'en faire la règle immuable de toutes ses actions; mais, pour parvenir plus sûrement à ce terme élevé de la vertu, il mit toute son application à découvrir, dans les *King* et dans l'histoire, les différentes routes que les anciens sages s'étaient déjà frayées, pour y arriver eux-mêmes sans s'égarer. Ce fut aussi à la suite de toutes ces réflexions que Confucius se décida sur le genre de vie qu'il devait embrasser. La dynastie des Tchéou, qui occupait alors le trône impérial, penchait vers sa décadence; les princes tributaires, qui se trouvaient les maîtres d'une grande partie du sol chinois, affectaient l'indépendance et le droit d'introduire dans leurs États respectifs des formes particulières de gouvernement. Le faste et la licence régnaient dans leurs cours, leurs guerres étaient continuelles. Ces désordres ayant influé sur les peuples, ils s'étaient insensiblement relâchés des antiques maximes. Confucius, renonçant au repos, à la fortune et aux honneurs, auxquels sa naissance et ses talents lui donnaient le droit de prétendre, consacra modestement sa vie à l'instruction de ses concitoyens. Il entreprit de faire revivre parmi eux l'attachement et le respect pour les rites et les usages anciens, à la pratique desquels se rattachaient, selon lui, toutes les vertus sociales et politiques. Non content d'expliquer à ses compatriotes de tous les ordres les préceptes invariables de la morale, il se proposa de fonder une école, de former des disciples qui pussent l'aider à répandre sa doctrine dans toutes les parties de l'empire, et qui en continuassent l'enseignement après sa mort. Il entra même dans son plan de composer une suite d'ouvrages où il déposerait ses maximes, c'est-à-dire, celles de la vertueuse antiquité, qu'il ne faisait que reproduire. Toutes les parties de ce plan ont été exécutées par le philosophe chinois. La mission noble et sublime à laquelle il s'était dévoué sema sa vie de dégoûts et d'amertumes; il fut en butte à la contradiction; accueilli dans quelques cours, il se vit dédaigné et presque un objet de risée dans plusieurs autres. A la fin de sa carrière, épuisé par les travaux d'un long et pénible enseignement, il regrettait encore que sa doctrine n'eût recueilli que de stériles applaudissements; il était loin de prévoir l'immense succès qu'elle devait obtenir après lui, et l'influence durable qu'elle aurait un jour sur sa nation. Aucun philosophe, aucun sage de l'antiquité n'a eu, en effet, la brillante destinée de Confucius, et n'a recueilli autant d'honneurs posthumes; jamais la doctrine d'aucun d'eux n'a eu, comme la sienne, la gloire de s'associer à la législation d'un grand peuple. La morale de Socrate n'a pas changé les mœurs d'une seule bourgade de l'Attique; celle du philosophe chinois continue, depuis plus de 2000 ans, de régir l'empire le plus vaste et le plus peuplé de l'univers. Nous ne suivrons pas Confucius dans le détail des travaux que lui fit entreprendre la mission philosophique qu'il s'était imposée : une grande partie de sa vie fut employée en excursions dans les différentes souverainetés qui partageaient l'empire, courses presque toujours infructueuses pour la réformation de ces États, mais qui contribuèrent néanmoins à répandre sa doctrine, et lui attirèrent un grand nombre de disciples. Le roi de Tsi, frappé de ce que la renommée publiait de la sagesse de Confucius, fut le premier qui le fit inviter à se rendre à sa cour; le philosophe y fut accueilli avec distinction. Le prince l'écoutait avec plaisir, applaudissait même à toutes ses maximes; mais il n'en continua pas moins de vivre dans le luxe et la mollesse, et de laisser à ses ministres la liberté d'abuser, pour le malheur des peuples, de la puissance qu'il leur confiait. Il voulut donner à Confucius un témoignage de son estime, en lui offrant pour son entretien le revenu d'une ville considérable; mais le philosophe refusa ce cadeau, sous prétexte qu'il n'avait encore rendu aucun service qui méritât une semblable récompense. Après plus d'une année de séjour dans le royaume de Tsi, Confucius s'aperçut avec douleur que ses leçons et ses discours n'avaient produit aucun changement, ni dans la conduite du prince, ni dans celle de ses ministres; le même goût des plaisirs régnait à la cour, et les mêmes désordres dans l'administration. Il prit le parti de se retirer, et se rendit, accompagné de quelques-uns de ses disciples, à la ville capitale, résidence des empereurs des Tchéou. Le but qu'il se proposait, en visitant la ville impériale où il passa près d'une année, était d'y observer les formes du gouvernement, l'état des mœurs publiques, et la manière dont on s'acquittait des rites et des cérémonies. Il eut des entretiens avec quelques ministres, et obtint toutes les permissions nécessaires pour voir les lieux augustes destinés par l'empereur à honorer le ciel, et ceux où il rend hommage aux ancêtres de sa famille. Il eut même la liberté de fouiller dans les annales de l'empire, et d'extraire, des planchettes sur lesquelles elles étaient écrites, un grand nombre de faits et d'observations,

dont il crut avoir besoin pour les ouvrages qu'il méditait. Satisfait des nouvelles connaissances qu'il avait acquises, il reprit la route de Tsi, où il s'arrêta encore quelque temps et revint ensuite dans le royaume de Lou, sa patrie, où il resta pendant l'espace de 10 ans. Sa maison devint un lycée, toujours ouvert à tous ceux de ses concitoyens qui cherchaient à s'instruire. La manière d'enseigner de ce philosophe n'était nullement celle qu'employaient alors les autres maîtres dans les écoles et les gymnases, où le temps de chaque exercice et les matières des leçons étaient toujours fixes et déterminés. Les disciples se rendaient chez lui lorsqu'ils le jugeaient à propos, et ils se retiraient de même. Il dépendait d'eux de déterminer le sujet des leçons, en demandant des éclaircissements sur tel ou tel point de morale, de politique, d'histoire ou de littérature. Confucius a compté plus de 3,000 disciples ; mais il ne faut pas croire que ce nombre formât une masse d'auditeurs, toute composée de jeunes gens, réunis habituellement autour du maître pour se former sous sa discipline. Ces disciples, qui avaient reçu en différents temps les leçons du philosophe de Lou, étaient la plupart des hommes d'un âge mûr, déjà engagés dans la carrière des emplois et vivant au sein de leurs familles, des lettrés, des mandarins, des gouverneurs de villes, des officiers militaires, les uns et les autres répandus dans tous les États tributaires qui partageaient la Chine. Tendrement attachés à leur maître, ils s'en rapprochaient avec empressement toutes les fois que leurs voyages, ou ceux mêmes de Confucius, leur en fournissaient l'occasion. Ils s'honoraient de professer sa doctrine, et en étaient les zélés propagateurs dans les lieux où ils résidaient. Observons néanmoins que, parmi ses disciples, un petit nombre, plus passionnés pour l'étude de la philosophie, s'étaient plus particulièrement attachés à la personne de leur maître ; ils vivaient avec lui, l'entouraient sans cesse, et le suivaient presque partout. Confucius jouissait, depuis plusieurs années, du repos et des douceurs de la vie privée, lorsque le souverain de Lou vint à mourir. Le nouveau roi ne partagea point l'indifférence de son prédécesseur pour un philosophe que sa naissance avait rendu son sujet, et dont la doctrine obtenait déjà une si grande célébrité dans tout l'empire ; il crut pouvoir tirer un utile parti des vertus et des talents d'un sage aussi généralement estimé. Il le fit venir à sa cour, l'accueillit, eut avec lui de longs entretiens, à la suite desquels il lui accorda toute sa confiance, et lui conféra successivement la police générale sur le peuple, dont il le nomma gouverneur, la magistrature suprême de la justice, et enfin le titre et l'autorité de ministre. L'activité, le courage et le désintéressement que montra Confucius dans l'exercice de ces divers emplois, eurent un succès éclatant, et ne tardèrent pas à opérer une heureuse révolution dans le royaume de Lou. Par ses sages règlements, par l'autorité de ses maximes et de ses exemples, il réforma en peu de temps les habitudes vicieuses, et fit changer de face à la capitale, que les villes secondaires s'empressèrent d'imiter. Le sage ministre s'occupa ensuite de l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir. Il résulta de ses mesures, habilement combinées, que le produit des terres fut plus considérable, que l'aisance du peuple augmenta, et que les revenus du souverain s'accrurent aussi en proportion. Confucius porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. Il commença ce ministère par un exemple de sévérité, dont ses propres disciples ne le croyaient pas même capable. Un des hommes les plus puissants de la cour s'était couvert de crimes, restés impunis par la crainte qu'inspiraient son crédit, ses richesses et le nombre de ses clients, Confucius le fit arrêter, ordonna l'instruction de son procès, et, lorsque des preuves accablantes eurent convaincu le coupable de ses forfaits, il le condamna à perdre la tête, et présida lui-même à l'exécution. Cet acte de justice sévère frappa de terreur tous les grands qui se sentaient coupables de quelques abus de pouvoir. Du reste, tous les gens de bien y applaudirent, et le peuple vit dès lors dans Confucius un protecteur courageux, prêt à le défendre contre la tyrannie des hommes en place. Le royaume de Lou était florissant ; les princes voisins s'en alarmèrent, et craignirent qu'un État où régnaient les mœurs et les lois ne devînt trop puissant et capable de tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lou, et qui d'ailleurs avait récemment usurpé le trône qu'il occupait, en assassinant son souverain, était celui qui partageait le plus vivement ces craintes. Il résolut d'arrêter le cours de ce nouveau gouvernement, et de ruiner l'ouvrage de Confucius. Fondé sur la connaissance qu'il avait du caractère léger du roi de Lou, et de son goût pour les plaisirs, et, sous prétexte de renouveler les anciens traités qui existaient entre les deux États, il nomma un ambassadeur qu'il chargea de porter des présents à ce jeune prince. Ils étaient magnifiques, mais d'une espèce nouvelle et singulièrement perfides. A 30 chevaux de main, dressés à tous les exercices du manége, et à une grande quantité de bijoux et de raretés, il avait joint une troupe de filles charmantes, qu'il avait fait rassembler de toutes les parties de ses États. Toutes étaient des filles à talents : les unes excellaient dans la musique ; les autres dans l'art de la danse, ou celui de bien jouer la comédie. Elles étaient au nombre de 80. Quel système de philosophie aurait pu tenir contre un essaim aussi redoutable de jeunes beautés folâtres, empressées de plaire, et armées de tous les moyens de séduction ? La triste et austère étiquette de la cour de Lou céda bientôt à l'aimable folie de ces belles étrangères ; on ne s'y occupa plus que de fêtes, de comédies, de danses, de concerts. En vain Confucius voulut s'opposer à ces désordres, rappeler ses préceptes et faire parler les lois ; on ne l'écouta plus. Le souverain, qui partageait l'ivresse de sa cour, fut fatigué des importunes remontrances du philosophe ; il lui fit défendre de paraître en sa présence. Le philosophe disgracié s'éloigna de sa patrie, se retira, suivi de ses disciples, dans le royaume de Ouei, et s'y fixa pendant plus de 10 ans, sans chercher à exercer d'emploi, mais uniquement occupé du soin de continuer ses ouvrages, d'instruire ses disciples, et de répandre sa doctrine. Cette résidence ne le possédait pas toujours : elle était le point central d'où il entreprenait de fréquentes excursions dans les autres États feudataires qui dépendaient de l'empire. Quelquefois recherché et applaudi, il fut plus souvent en butte à la persécution ; plus d'une fois il faillit perdre la vie. Il éprouva les dernières extré-

mités de la misère, endura la faim, manqua d'asile; il se comparait à un chien qu'on a chassé du logis. Confucius, âgé de 68 ans, rentra enfin dans sa patrie, après 14 années d'absence. Il y vécut en homme privé, et mit la dernière main à ses ouvrages. Il est à propos que nous fassions remarquer ici que, d'après l'itinéraire exactement connu des voyages de ce philosophe, il est aisé de se convaincre qu'il n'a jamais franchi les anciennes limites de la Chine. Il résulte de cette observation qu'il n'a point voyagé chez les nations étrangères, qu'il n'a rien emprunté de leurs opinions religieuses, morales et politiques, et que la doctrine qu'il a enseignée est la simple et pure doctrine des anciens sages chinois, dont il s'efforçait de rappeler le souvenir à ses contemporains, qui l'avaient presque entièrement mise en oubli. C'est sans fondement qu'on a dit qu'il a pu profiter de la philosophie des Grecs, s'approprier les idées de Pythagore sur la science mystérieuse des nombres, et piller même une des visions du prophète Ézéchiel. Il est plus raisonnable de croire que Confucius n'a jamais connu ni Pythagore, ni Ézéchiel, nés à peu près vers le même temps que lui, et qu'il s'est occupé de toute autre chose que de l'étude du grec et de l'hébreu. Les 5 dernières années de la vie de ce philosophe ne présentent aucun événement remarquable. Il les partagea entre l'enseignement et les soins qu'il donnait à la révision de ses ouvrages. Dans ce même espace de temps, il acheva de mettre en ordre les six *King*, livres sacrés, où se trouvent rassemblés les plus anciens monuments écrits de la Chine. Cette restauration, qu'il avait jugée nécessaire, l'avait occupé pendant toute sa vie. Lorsqu'il eut fini ce grand ouvrage, il assembla ses disciples, et les conduisit, hors de la ville, sur un de ces tertres antiques sur lesquels on avait coutume anciennement d'offrir des sacrifices. Il y fit élever un autel, et y plaça de ses mains les six *King*, qu'il venait de corriger et de rendre à leur pureté primitive; puis, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il adora le ciel, lui rendit d'humbles actions de grâces de lui avoir donné assez de vie et de forces pour terminer cette laborieuse entreprise, et le conjura de lui accorder encore que le fruit d'un aussi long travail ne fût pas du moins inutile à ses concitoyens. Il s'était préparé à cette pieuse cérémonie par la retraite, le jeûne et la prière. Confucius avait essuyé des chagrins dans sa vieillesse. Il avait perdu son épouse, et, peu d'années après, son fils unique, Koung-ly, qui ne laissa que le jeune Tsée-sse, seul rejeton par lequel fut continuée la postérité du philosophe. La mort de quelques-uns de ses disciples les plus chers avait encore ajouté à l'amertume de ces pertes. Confucius commençait à ressentir la pesanteur et les infirmités de l'âge. Il fut atteint d'une maladie grave et douloureuse dont il guérit, mais sa convalescence fut longue et pénible, et, depuis cette époque, il ne fit plus que languir. Parvenu enfin à sa 73ᵉ année, il tomba dans un profond assoupissement, dont aucun secours de l'art ne put le faire sortir. Il passa 7 jours dans cet état léthargique, et mourut l'an 479 avant notre ère, 9 ans avant la naissance de Socrate. Il avait rendu le dernier soupir au milieu de ses disciples en pleurs, qui voulurent se charger du soin de ses funérailles. On en peut voir les curieux détails dans l'excellente *Vie de Confucius*, qui forme le tome XII des Mémoires sur les Chinois. Un de ses plus chers disciples planta sur son tombeau l'arbre *kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc sec et aride, subsiste encore dans le même lieu où il a été planté, malgré tous les bouleversements qu'a dû entraîner la révolution de 22 siècles; il est devenu un monument sacré pour les Chinois, qui l'ont fait dessiner avec le plus grand soin, et graver ensuite sur un marbre, d'où l'on a tiré une multitude d'empreintes qui font l'ornement du cabinet de la plupart des lettrés. Tous les disciples de Confucius qui étaient sur les lieux assistèrent à ses obsèques, et s'engagèrent à porter son deuil comme celui d'un père, c'est-à-dire, pendant 3 ans. Les autres disciples, qui se trouvaient disséminés dans tous les États voisins, arrivèrent successivement pour rendre les devoirs funèbres à leur ancien maître, et apportèrent chacun une espèce d'arbre particulière à leur pays, pour contribuer à embellir le lieu qui contenait ses respectables restes. Plusieurs de ces disciples vinrent avec leurs familles s'établir dans le même lieu. Leur réunion donna naissance à un village qu'ils nommèrent *Koung-ly*, ou *village de Confucius*; et leurs descendants, après quelques siècles, se trouvèrent assez nombreux pour peupler, à eux seuls, une ville du 3ᵉ ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Kiu-fou-hien*, dans la province de Chan-tong. Confucius n'a pas été le législateur de la Chine, comme paraissent l'avoir cru quelques écrivains; jamais il n'a été revêtu de l'autorité nécessaire pour publier des lois, et jamais il n'a eu la pensée de rien innover dans la religion de son pays. Confucius, comme Socrate, qui vint après lui, cultiva et professa la morale; né vertueux, conduit par sa raison à l'étude de la sagesse, philosophe sans ostentation, il aima ses concitoyens, et se crut appelé à les éclairer sur les routes qui mènent à la vertu et au bonheur. Loin de se donner pour l'inventeur de sa doctrine, il rappelait sans cesse que les maximes qu'il enseignait, étaient celles des anciens sages qui l'avaient précédé. Les Chinois sont redevables à Confucius d'avoir épuré et mis en ordre leurs livres canoniques; il expliqua les *Koua* de Fou-hi, fit des commentaires sur le *Li-ki*, corrigea le *Che-king*, et composa les ouvrages qui ont pour titres *Chou-king* et *Tchun-Tsieou*. Le *Chou-king*, le plus beau livre et le plus révéré de tous ceux qui ont paru en Chine, a été traduit en français par le P. Gaubil, Paris, 1770, in-4°. On attribue encore à Confucius deux autres ouvrages: le *Ta-hio* (la grande science), et le *Tchong-yong* (l'invariable milieu). Le premier a été traduit ou plutôt paraphrasé en latin par le P. Ignace de Costa, et le second par le P. Intorcetta. La traduction du P. de Costa, augmentée par les PP. Couplet, Herdtreich et Rougemont, a paru sous le titre de *Confucius, Sinarum philosophus*, Paris, 1687, in-folio. La traduction du *Tchong-yong* est insérée dans le tome XI de la collection de Melch. Thevenot, sous le titre de *Sinarum scientia politica moralis*. Le livre intitulé: *la Morale de Confucius, philosophe de la Chine*, Amsterdam, 1688, in-8°, n'est qu'un extrait de ces divers ouvrages. On les retrouve avec des commentaires dans l'ouvrage intitulé: *Sinensis imperii libri classici VI*, Prague, 1711, in-4°, par le P. Noël, traduit par l'abbé Pluquet, sous le titre

de *Livres classiques de l'empire de la Chine*, Paris (Didot), 1784-87, 7 vol. in-18. *L'invariable milieu* a été traduit en français par Abel Rémusat, 1817, grand in-4°. G. Pauthier a donné récemment la traduction française du *Ta-hio*, Paris, 1837, in-8°. Elle est accompagnée d'une nouvelle version latine littérale et du texte chinois en regard.

**CONGALL I**er, roi d'Écosse, succéda à son cousin Constantin Ier, en 478. Il s'efforça de réformer les mœurs de son peuple et de mettre un terme aux brigandages qui s'accroissaient chaque jour, donna l'exemple d'une vie tranquille et modérée, et punit sévèrement ceux qu'il ne put corriger de cette manière. Ses efforts furent couronnés par le succès. Les Bretons apprenant qu'il était pacifique, engagèrent Aurélius Ambrosius à reprendre aux Écossais le Westmoreland, dont ils s'étaient emparés. La guerre qui eût pu résulter de cette démarche fut heureusement prévenue par un accommodement. Congall fit pendant tout son règne la guerre aux Saxons, et envoya souvent des secours contre eux aux Bretons. De son temps, vécurent Merlin et Gildas, les deux fameux prophètes bretons. Congall mourut en 500.

**CONGALL II**, qui succéda à Eugène III en 558, fut un prince pacifique et débonnaire, et donna l'exemple de toutes les vertus. Il semblait rivaliser d'austérités avec les moines, qui dans ce temps menaient une vie de mortification et de pénitence. Il enrichit beaucoup les églises, et s'efforça de réformer la vie dissolue des militaires et des jeunes gens, plus par son exemple que par des lois sévères. Il secourut les Bretons contre les Saxons, et mourut en 568.

**CONGALL III**, successeur d'Achaïus, eut un règne tranquille, et mourut en 814.

**CONGOLITAN**, général gaulois, commandait, avec Anéroest, la confédération des divers peuples connus sous la dénomination de *Gessates*. Les nations celtiques établies en Italie, et que les Romains voulaient expulser de leur territoire, ayant demandé du secours aux Gessates, Congolitan passa les Alpes l'an de Rome 529, et dans une première bataille défit complétement l'armée envoyée à sa rencontre; mais une seconde armée s'avançait, et les chefs gaulois résolurent de se retirer pour mettre à couvert leur butin. Vaincu dans leur retraite, Congolitan tomba dans les mains du consul C. Attilius Régulus, dont il orna le triomphe, et mourut dans les fers.

**CONGRÈVE** (Guillaume), célèbre poëte dramatique anglais, né en 1672, fut d'abord destiné par son père à l'étude des lois; mais un penchant naturel l'entraîna vers la poésie, et dès l'âge de 17 ans il annonça, dans un roman intitulé *Incognita*, un goût prononcé pour l'art dramatique. A 20 ans il composa sa première comédie, *le Vieux Garçon* (*the old Batchelor*), jouée en 1693, et qui fit regarder son auteur comme l'espérance de la scène. Cette pièce fut suivie de quelques autres qui ne sont point exemptes de défauts, mais où l'on trouve aussi des beautés de premier ordre, un dialogue spirituel, et la peinture fidèle des mœurs. La dernière, *le Train du monde*, n'ayant pas eu le succès qu'elle méritait, Congrève, dégoûté du théâtre par les critiques des journalistes, abandonna la carrière dramatique à l'âge de 25 ans, et n'entreprit dès lors aucun ouvrage de longue haleine, se bornant à des compositions légères, à des traductions, des imitations en vers de Juvénal, d'Horace, d'Ovide, etc. Une existence brillante qu'il devait à des places honorables et lucratives lui permit de tenir un rang dans le monde, et il était peu flatté du titre d'auteur. Voltaire, étant en Angleterre, alla rendre une visite à Congrève, alors retiré à la campagne, et lui témoigna le plaisir qu'il avait de se trouver avec un homme de lettres d'un mérite aussi distingué. « Monsieur, répondit Congrève, je suis un simple gentilhomme, plus occupé à cultiver ses terres que le champ de la littérature. — Monsieur, répliqua Voltaire, si vous n'étiez qu'un simple gentilhomme, je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous voir chez vous. » Congrève mourut à Londres le 19 janvier 1728; la meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Baskerville, Birmingham, 1761, 3 vol. in-8°, figures. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en français.

**CONGRÈVE** (sir William), né le 20 mai 1772 dans le comté de Midlesex. Il entra à 16 ans dans une compagnie de bombardiers, et servit d'abord en Amérique sous les ordres de son père, qui était réputé l'un des plus habiles généraux de l'artillerie. Dans ce corps, où les occasions de se signaler sont si rares, le jeune Congrève se fit néanmoins remarquer. Dès sa première campagne, il obtint de l'avancement, et l'année suivante, il revint en Angleterre, où il fut employé dans une manufacture d'armes, puis dans un arsenal. Ce fut là qu'il commença à utiliser dans l'application son aptitude pour la mécanique et pour la chimie, dont il avait toujours fait sa principale étude : il simplifia la forme des affûts, et introduisit dans l'artifice de guerre, plusieurs compositions nouvelles, parmi lesquelles celles de la *lance à feu*. Ces perfectionnements l'avaient déjà fait connaître comme un officier des plus distingués, lorsqu'il fut nommé capitaine et envoyé dans l'Inde. Depuis longtemps, dans cette contrée, les Marattes faisaient usage, à la guerre, d'une espèce de fusées, qu'ils lançaient de fort loin, et dont l'effet était de porter le désordre dans les rangs de la cavalerie. Congrève, après de longues et pénibles recherches, découvrit quelle était la composition de ce projectile, et il conçut dès lors le projet d'en faire un des plus terribles moyens incendiaires. Ses premières expériences eurent peu de succès; mais il ne se rebuta pas : au moment de la rupture du traité d'Amiens, les journaux annoncèrent qu'il avait enfin réussi complétement, et que des essais faits en présence du duc d'York dans l'arsenal de Woolwich, avaient offert les plus étonnants résultats; bientôt après, l'incendie de Copenhague ne confirma que trop la vérité de ce récit. Dès cette époque, les Anglais se servirent des fusées dites *à la Congrève* dans la plupart de leurs expéditions navales, et dans quelques-unes des grandes batailles qui ont été livrées sur le continent, notamment à Leipzig et à Waterloo. L'appareil des *congrèves* pèse environ 25 livres, et consiste en un cylindre creux de tôle, long de 30 pouces sur 3 de diamètre, en un aspersoir ou capuchon parsemé d'orifices, par lesquels jaillit et s'écoule la matière enflammée, et en une baguette de sapin dont le poids sert à maintenir la fusée dans une direction donnée. Presque toujours les appareils sont garnis de grenades, et quel-

quefois de crochets, afin qu'elles s'arrêtent plus facilement dans les manœuvres des navires. Tantôt, comme les bombes, les *congrèves* décrivent dans leur course une ligne parabolique; tantôt ainsi que les obus, lancées suivant une légère inclinaison, elles arrivent presque horizontalement. Il n'est pas de spectacle plus beau et en même temps plus effrayant que celui que présente une centaine de ces corps ignifères se croisant dans les airs avec un bruit épouvantable, en laissant après eux des traces lumineuses longues de plusieurs centaines de toises. Les chevaux, que n'effraient ni le canon ni la mousqueterie, ni même la baïonnette, ne s'habitueront jamais aux explosions réitérées de ces machines qui, en serpentant entre leurs jambes, les arrosent d'une sorte de liquide inextinguible comme le feu grégeois. En 1806, lorsque les Anglais tentèrent de brûler la flottille de Boulogne, une péniche chargée de fusées à la Congrève ayant été coulée par les batteries françaises, on recueillit sur le rivage plusieurs de ces projectiles, qui furent aussitôt examinés par les artificiers Kuhn et Colignon. Les matières qu'ils contenaient, assez semblables en apparence à celle dont se composent les *pots à feu,* furent soumises à l'analyse et reconnues. En 1804, pendant les préparatifs de la descente en Angleterre, Congrève imagina un système de brûlots oblonguement sphériques, dont la direction était réglée par un mécanisme d'horlogerie, qui, au moindre choc, déterminait l'explosion. Sir William Congrève est encore l'auteur de plusieurs autres machines de guerre. A ne considérer que la carrière dans laquelle est entré ce génie singulièrement inventif, on est généralement peu disposé à voir dans Congrève un de ces philanthropes qui ne sont jamais insensibles aux misères de leurs semblables; cependant il est juste de dire qu'il s'est fait, parmi ses compatriotes, une réputation méritée d'humanité et de bienfaisance. Sir Congrève est du nombre de ces esprits éclairés qui pensent que les plus puissants agents de la destruction sont ce qu'il y a de plus efficace pour extirper la guerre, ou du moins pour la rendre moins meurtrière et moins longue; il disait, en parlant de ses fusées : « Si la guerre recommence, j'espère les rendre si terribles, qu'on ne s'en servira qu'une fois. » Depuis la paix, il s'est occupé des moyens de faciliter la navigation sur les canaux, et de perfectionner les écluses dont la construction est beaucoup plus défectueuse en Angleterre que partout ailleurs. Congrève est l'inventeur d'une nouvelle presse pour l'impression des billets de banque. Il fut nommé contrôleur du laboratoire royal de Woolwich, surintendant du génie militaire, et écuyer du roi. Il est fâcheux d'avoir à dire qu'un homme aussi honoré pour ses talents, et même pour la conduite irréprochable qu'il avait toujours tenue, se laissa entraîner à ce torrent de spéculations effrénées qui causa de si grandes destructions de fortunes en Angleterre, vers 1826; il est fâcheux d'avoir à dire qu'il fut compromis dans un procès devant la cour de chancellerie pour avoir pris part, avec quelques hommes indignes de lui, à une convention qui devait rester secrète et qui avait pour but de faire payer à une compagnie, dont ils étaient membres, les mines destinées à son exploitation, plus cher qu'ils ne les avaient achetées eux-mêmes pour son compte. Il lui fut impossible aux yeux de l'opinion publique de se laver entièrement de cette accusation, et il se vit obligé de s'exiler de son pays natal. C'était au commencement de mai 1828, et il mourut vers la fin du même mois à Toulouse. Il a publié les ouvrages suivants : *Traité sur l'organisation de l'artillerie de marine,* 1812, in-4° ; *Description, construction et usages de l'écluse hydropneumatique,* 1815, in-8°.

**CONINCK** (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571 et mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié des commentaires sur la Somme de saint Thomas, 1630, et *de Deo trino et incarnato,* Anvers, 1645.

**CONINCK** (le chevalier Patrice-Charles GHISLAIN de), ministre d'État, grand-croix de l'ordre Néerlandais, membre de l'ordre équestre de la Flandre occidentale, né à Bruges le 19 novembre 1770, fit ses études à Louvain, puis à Cologne où il prit le grade de licencié en droit. Il s'appliqua à l'étude des lois de son pays, fut nommé membre du conseil de préfecture de Bruges en 1800 et appelé successivement à la préfecture de l'Ain (Bourg), de Jemmapes (Mons), des Bouches-de-l'Escaut (Middelbourg) et des Bouches-de-l'Elbe (Hambourg) en 1810. Lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, de Coninck fut nommé membre de la commission chargée de la révision de la constitution hollandaise pour la rendre propre au nouveau royaume. Il fut choisi pour rapporteur de cette commission. Nommé ensuite gouverneur civil de la Flandre orientale (Gand), puis en 1817, ministre de l'intérieur, il passa en 1825 aux affaires étrangères, qu'il abandonna pour raison de santé. Il se retira à Bruges où il mourut le 22 mai 1827. Il avait épousé Mlle Marie Van Outrive, ce qui le faisait appeler fréquemment de Coninck d'Outrive.

**CONINCKX**, abbé, né à Saint-Trond, province de Limbourg, est auteur d'un poëme intitulé : *les Quatre parties de l'année,* ou *Nouveau poëme sur les saisons,* Liége, 1784 ; ce poëme contient un tableau fidèle des mœurs des habitants de la province de Liége.

**CONNAN** (François de), jurisconsulte, né à Paris dans le 16e siècle, fut maître des requêtes sous François Ier, et mourut à Paris en 1551, âgé de 43 ans. Il a laissé des *Commentaires sur le droit civil,* en IV livres, Paris, 1553, 2 vol., réimprimés en 1662, à Bâle, avec l'Éloge de l'auteur par L. Leroy.

**CONNOR** (Tordhelvach, ou Turlogh O') naquit en 1088, de la dynastie des rois de la Conacie en Irlande. Le sceptre monarchique de toute l'île étant passé alors, de la tribu des O'Neill, qui l'avait possédé pendant 5 siècles, à celle des O'Brien, qui s'en était emparé vers l'an 1000, Turlogh O'Connor y prétendit à son tour, et, salué d'abord du titre de monarque par ses sujets conaciens, il étendit insensiblement sa suprématie sur tous les peuples de l'Irlande. Elle avait été promptement reconnue par les trois provinces du centre. Au nord, et surtout au midi, il eut à soutenir de longues et de fréquentes luttes contre des rivaux puissants et des ennemis acharnés. Il dompta les uns, et se concilia les autres. Les plus dangereux pour lui furent les O'Brien. Non-seulement ils vinrent à bout de l'emporter souvent sur leurs compétiteurs dans leur province de Momonie, mais ils firent plusieurs incursions dans la Conacie, dès l'an 1132 jusqu'à l'an 1151. Provoqué par ces hostilités, appelé par Dermod Mac-Carthy, roi de Desmond, au secours des Eugé-

niens opprimés, le monarque leur envoya d'abord son fils Rodéric, qui ravagea le Thomond, et réduisit en cendres un fameux parolais de Ceancora, *demeure immémoriale* des O'Brien, et *le plus bel édifice royal qu'il y eût en Irlande,* disent les *Annales de Tigernach*. Bientôt Turlogh lui-même, ayant réuni à son armée les troupes de Midie et de Lagénie, pénétra dans le cœur de la Momonie, et vint remporter, près de Cork, la sanglante victoire de Moin-Mor, où périt, avec Mortogh O'Brien, roi de Thomond, toute la fleur de ces braves *Dal-Caiss*, qui ne se relevèrent plus d'un pareil désastre. O'Connor, maître de Limérie, ne voulut plus qu'il y eût un chef souverain de cette grande province; il la partagea en deux grands districts, entre un roi de Thomond et un roi de Desmond, qui, parfaitement égaux entre eux, ne relèveraient que de lui seul. Après deux ans de paix, une nouvelle guerre vint du nord. Morintach-Marc-Loghlin O'Neill, ligué avec l'O'Brien qui avait été exclu de la souveraineté de Momonie, entra en campagne pour le rétablir. Cette fois, le monarque fut vaincu, et le suzerain obligé de donner des otages au vassal de qui il en avait reçu. Cependant O'Connor vint encore à bout de raffermir son autorité qui n'avait été qu'ébranlée, puisque, rétabli malgré lui, le roi momonien lui fit bommage de sa couronne en 1156. Ce fut le 13 juin de cette année, que mourut Turlogh O' Connor, nommé le Grand, parce qu'en effet il fut grand guerrier, grand politique, grand surtout par son amour de la justice, sa piété charitable, ses soins pour faire faire fleurir le commerce et amener l'abondance. Il fonda une nouvelle chaire de théologie dans Armagh, à Tuam un prieuré pour les templiers, çà et là des hôpitaux, un hôtel des monnales à Cluan-Mac-Noïs, enfin il rétablit les anciens jeux de Tuilton où se distribuaient les prix pour les courses.

**CONNOR** (Rodérick, Rodhéaich ou Rory O'), fils du précédent, fut le dernier monarque irlandais de la dynastie milésienne. Il monta sur le trône provincial de la Conacie à la mort de son père, en 1156, mais n'obtint que 10 ans après le sceptre monarchique de toute l'Irlande. Mortogh O'Neill s'en empara d'abord, prétendant ne faire que rentrer dans l'héritage de sa tribu. Comme il n'avait cessé de lutter contre la suprématie de Turlogh O'Connor, le fils de Turlogh ne cessa de lutter contre la sienne. Après des victoires alternatives et beaucoup de sang répandu, il y eut une espèce d'accord en 1162. Mortogh O'Neill resta en possession du rang suprême; Rodérick O'Connor fut roi de deux provinces, et donna des otages à son suzerain. Mortogh fut tué en 1166, et Rodérick prit le titre de monarque. Il soumit par sa valeur tous les opposants, ne voulut pas régner par le seul droit de la force, convoqua dans la ville d'Athboye, en Midie, les prélats ainsi que les chefs des tribus milésiennes, et fut élu monarque suivant les formes de l'ancienne constitution, presque oubliées depuis un siècle et demi. L'Irlande se promettait d'heureuses destinées sous le règne d'un prince non moins juste que valeureux, ami de la science et protecteur du commerce, lorsque toutes ses espérances furent renversées, sa constitution subvertie, et jusqu'à son indépendance perdue par un de ces grands désordres des mœurs qui ont tant de fois réduit en cendres des villes et des empires. Derforgaill, épouse de Tiernan O'Rourk, prince de Brefuy, avait inspiré une passion criminelle à Dermod Mac-Murchad, roi de Lagénie ou de Leinster. Soit qu'elle fût séduite elle-même, soit que l'ambition seule lui fit franchir toutes les lois de la pudeur, son époux étant parti pour un pieux pèlerinage, elle se hâta d'en donner avis au roi de Lagénie, qui vint l'enlever et la conduisit dans ses États. O'Rourk, de retour dans sa principauté, invoqua la protection du monarque. Rodérick assembla une armée dont il donna le commandement à O'Rourk, et la fit marcher contre le déloyal ravisseur. Dermod, tyran détesté, alla implorer le secours du roi d'Angleterre, Henri II, qui était alors en Normandie, trop occupé alors à la défense de ses provinces françaises pour pouvoir lui-même le ramener en Irlande, il l'autorisa à faire en Angleterre un appel à tous les aventuriers qui voudraient embrasser sa cause. Dermod après avoir levé quelques auxiliaires les précéda en Irlande où il se cacha en attendant leur arrivée. Ayant été découvert il feignit de se repentir et Rodérick lui rendit un tiers de ses anciens États. Tout en signant ce traité Dermod envoyait secrètement un émissaire pour hater l'arrivée des aventuriers gallois. Bientôt avec leur aide et malgré la courageuse résistance de Fitz-Patrick tout l'Ossory fut mis à feu et à sang, et les forces de Dermod croissant avec ses succès, Rodérick en conçut enfin une alarme sérieuse. Il appela le contingent de toutes les provinces, entra en Lagénie à la tête de 25,000 hommes, somma les aventuriers gallois de quitter l'Irlande, sous peine d'y être traités en pirates; et, assiégeant Dermod dans son château de Fernes, l'y réduisit à une telle extrémité qu'il le tenait à sa discrétion. Le clergé intervint encore. La bonté, la faiblesse crédule de Rodérick le rendirent une seconde fois dupe de la perfidie de Dermod. Celui-ci jura de se tenir comme fidèle vassal du monarque, promit de renvoyer les étrangers chez eux, et livra en otages son fils naturel et 6 de ses serviteurs les plus qualifiés. Rodérick signa le traité, congédia son armée et retourna dans sa Conacie. Les étrangers restèrent, bâtirent des forts, furent joints par de nouveaux aventuriers, et enfin le 23 août 1170 le fameux Strongbow débarqua en Irlande dans la baie de Waterford, à la tête de 200 chevaliers et de 1,200 fantassins d'élite. Les habitants de Dublin, abandonnés à eux-mêmes, se virent réduits à capituler avec Dermod, qui avait à venger sur les habitants de cette ville la mort de son père, qui, non moins tyran que lui, avait trouvé dans sa capitale la peine de ses crimes. De Dublin il courut exercer des rigueurs aussi barbares et plus inexcusables sur le Brefuy et sur les sujets d'O'Rourk, qui seul avait à se venger. Cependant Rodérick O'Connor, après avoir châtié le roi de Thomond, s'occupait de défendre la cause générale de son pays. Il envoya des députés vers le roi de Lagénie pour lui rappeler quels otages le monarque avait en son pouvoir. Dermod répondit qu'on pouvait faire de son fils et de ses serviteurs tout ce qu'on voudrait, qu'en les vengeant il se consolerait de les avoir perdus. Le plus grand nombre des historiens assure que Rodérick ne voulut pas exercer ce terrible droit de la guerre; mais il assembla une armée formidable, et, soutenu d'une flotte moitié irlandaise, moitié danoise, il résolut de venir enfermer et assiéger dans Dublin Dermod et tous ses partisans, étrangers ou Irlandais. Mais cet odieux tyran étant mort sur

ces entrefaites (mai 1711), Stronghow se déclara roi de Lagénie, du chef de sa femme qui était fille de Dermod. Plusieurs princes irlandais, ne pouvant supporter le sceptre d'un étranger, quittèrent ses drapeaux, et Rodérick enhardi par cette circonstance vint bloquer Dublin par terre et par mer. L'indépendance de l'Irlande paraissait sauvée pour cette fois. Réduits bientôt aux abois, Stronghow et ses compagnons offrirent de se reconnaître les vassaux de Rodérick, s'il voulait leur laisser à ce titre les concessions qui leur avaient été faites par Dermod Mac-Murchad. Rodérick répondit que s'ils ne livraient pas à l'instant toutes les villes ou forteresses qu'ils occupaient, et s'ils ne quittaient pas tous à jour nommé le sol irlandais, il emporterait Dublin d'assaut et ne ferait quartier à aucun d'eux. Les aventuriers délibéraient avec terreur, et ne savaient à quel parti s'arrêter. Cogan s'écria qu'il ne fallait prendre conseil que du désespoir; qu'il fallait surprendre les assiégeants. les frapper, les dissiper, sans leur laisser le temps d'apercevoir le petit nombre de leurs ennemis : et en effet, partagés en 3 corps, que commandait Cogan, Raymond Fitz-Gérald et Stronghow, ces assiégés qui, la veille, venaient de parler en suppliants, tombèrent comme la foudre à la première pointe du jour sur une multitude éparse, livrée à une aveugle confiance, endormie, nue, désarmée. Le carnage fut immense; la fureur ne connut aucun frein : et Rodérick, levant le siége à l'instant même, se retira dans sa province avec les restes de son armée découragée. Le roi d'Angleterre, Henri II, était devenu jaloux des victoires et des acquisitions de ses sujets en Irlande. Il leur enjoignit à tous de revenir en Angleterre, et particulièrement à Stronghow, dont l'ambition sans bornes l'inquiétait. Le comte obéit, courut mettre toutes ses conquêtes aux pieds de Henri II, ne voulant, disait-il, les tenir que du roi, son souverain et seigneur; et l'acte de soumission qu'il faisait en son nom propre, il le faisait également au nom de tous ses compagnons d'armes. Henri parut satisfait, renvoya Stronghow en Irlande, annonçant qu'il allait bientôt le suivre, et achever par sa présence la conquête de toute l'île. En effet, le 18 octobre 1172, le roi d'Angleterre, à la tête de 400 chevaliers et de 4,000 soldats, vint débarquer en Irlande, à Waterford dont Stronghow lui remit les clefs à genoux. Le Mac-Carthy et l'O'Brien, alors rois de Desmond et de Thomond, lui ouvrirent l'un sa ville de Cork et l'autre sa ville de Limérick. Stronghow lui renouvela l'hommage de la Lagénie, et Morrough Mac-Flynn lui soumit la Midie. Les princes subordonnés et les toparques des divers territoires suivirent l'exemple de leurs chefs suzerains. Dans un synode convoqué à Cashell, Henri fit lire deux bulles des papes Adrien IV et Alexandre III, qui lui donnaient l'Irlande. Rodérick convoqua dans Toam un synode présidé par Gélase, archevêque d'Armagh, qui fut depuis canonisé, et il opposa ce concile à celui de Cashell. Il vint camper, à la tête d'une forte armée, sur les bords du Shannon, pour défendre les provinces qui lui restaient fidèles contre l'invasion du *conquérant saxon*, ainsi qu'il appelait le roi d'Angleterre. Celui-ci lui envoya proposer une entrevue. Elle eut lieu sur les bords du Shannon. Les deux monarques y traitèrent d'égal à égal, et se séparèrent sans aucune convention. Rappelé subitement en Angleterre par la révolte de ses enfants, et par les légats qui venaient lui demander compte du meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, Henri laissa ses conquêtes irlandaises en proie à l'ambition anarchique de ses vassaux anglais. Deux ans après, Rodérick entra en Midie, ravagea tous les établissements des Anglais jusqu'aux portes de Dublin, tailla en pièces une de leurs armées, et vint mettre le siége devant Waterford; mais les chefs qui composaient son armée, et qui ne lui devaient le service militaire que pour un temps fixe, l'ayant abandonné au milieu de cette entreprise, il se vit obligé de rentrer dans sa province. La même anarchie, qui empêchait les Anglais de soumettre complétement l'Irlande, empêchait les Irlandais de recouvrer complétement leur indépendance; et malheureusement cet état de choses devait durer cinq siècles. Dégoûté de l'insubordination, de la désunion, de la perfidie de ses vassaux, Rodérick se résigna enfin de traiter avec le roi d'Angleterre. Dédaignant de s'adresser à Stronghow, il députa vers Henri II son chancelier, l'archevêque de Toam et l'abbé de Saint-Brendan, qui se rendirent à Windsor auprès du monarque anglais. Par un traité daté de ce lieu dans l'octave de Saint Michel, année 1175, il fut stipulé que Rodérick reconnaîtrait la suzeraineté de Henri II, et serait, sous lui, roi de Conacie et monarque de tout ce qui, en Irlande, n'était pas occupé par le roi d'Angleterre ou ses vassaux anglais. Rodérick promettait le service militaire à Henri, qui lui garantissait la possession de ses États et l'exercice de ses droits. Roi de Conacie et monarque encore plus que titulaire de l'Irlande, Rodérick fit ratifier solennellement par les prélats et les chefs irlandais ce traité, dont il espérait quelque repos, et qui devait consommer ses malheurs en remplissant sa famille de discordes et de révoltes. Son fils aîné Morrough fut le premier à se soulever contre lui; et, tout en reprochant à son père d'avoir trahi la cause irlandaise, il introduisit dans la cour de Conacie Milo de Cogan et une armée anglaise. Rodérick affama cette armée, battit et chassa les Anglais, désarma ses sujets rebelles, et mit en jugement son fils aîné, qui fut condamné à avoir les yeux crevés, et à être emprisonné pour le reste de ses jours. Cet exemple terrible n'imposa même pas. Rodérick crut prendre une mesure salutaire en accordant une de ses filles en mariage à Hugues de Lasey, vice-roi anglais, le seul dans ces temps qui, par sa sagesse et ses vertus, eût été digne de faire chérir la domination anglaise. Henri II, jaloux des vertus de Lasey comme il l'avait été des exploits de Stronghow, troubla l'administration qu'il avait établie avec le plus grand discernement et que cependant il avait tant d'intérêt à maintenir. Les partisans de Morrough le tirèrent de sa prison et prétendirent le faire régner, tout aveugle qu'il était, c'est-à-dire régner sous son nom. Les autres fils de Rodérick, au lieu de le défendre, rivalisèrent à qui le dépouillerait. Aussi malheureux père que malheureux roi, il les laissa se disputer son trône, et alla s'ensevelir en 1186 dans le monastère de Cung, où il mourut en 1198, dans une extrême vieillesse. Prince dont le règne nous a paru devoir être détaillé, parce que c'est l'époque d'une grande révolution dans l'histoire des îles Britanniques; monarque digne d'amour et de respect dans des temps ordinaires, digne au moins de compassion et même d'intérêt dans les crises

terribles pour lesquelles ses facultés n'étaient pas assez fortes.

**CONNOR** (Bernard O'), médecin, né dans le comté de Kerry, en Irlande, vers 1666, acheva ses études à Montpellier et à Paris, et devint à l'âge de 28 ans premier médecin du roi de Pologne, Sobieski. De retour en Angleterre, après quelques années de séjour à Varsovie, il professa l'économie animale à Oxford, fut nommé membre de la Société royale et du Collége des médecins de Londres, et mourut prématurément en 1698. On a de lui : *Recueil de traités ou Dissertations latines sur différents sujets de médecine et d'histoire naturelle*, Oxford, 1695, in-8°; *Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis*, etc., Londres, 1697, in-8°, ouvrage singulier, et dont cette édition est préférée à celle d'Amsterdam, 1699, in-8°; *Lettres sur la Pologne* (en anglais), Londres, 1698, 2 vol. in-8°. Mitzler de Kolof a publié en Allemagne une édition des *OEuvres d'O' Connor*. Ce médecin, né catholique, avait embrassé la religion protestante, et reçut en mourant l'eucharistie d'un ministre de cette même communion, et l'extrême-onction d'un prêtre catholique.

**CONNOR** (Charles), acteur anglais, né en Irlande, fit voir de bonne heure les dispositions les plus rares pour le théâtre. Après avoir achevé ses études au collége de la Trinité de Dublin, il se décida pour la carrière dramatique. Il y avait 11 ans qu'il faisait les délices des Dublinois, lorsque Matthews, le jugeant supérieur à sa réputation, se lia intimement avec lui et le recommanda vivement au théâtre de Covent-Garden. Connor se rendit alors à Londres, et débuta le 18 septembre 1816. Non moins remarquable par la flexibilité que par la perfection du talent, il représentait avec un succès égal le gentleman et le valet de chambre, l'officier fashionable et le lourd paysan. Sa mort laissa un vide réel au théâtre de Covent-Garden. Ce sinistre événement arriva d'une manière tout à fait inopinée. Après avoir diné avec quelques amis de théâtre, il traversait le parc de Saint-James lorsqu'il expira le 7 octobre 1826, des suites d'un anévrisme au cœur. Pendant son séjour en Irlande, il avait fondé à Cork une société qu'il nomma *Société d'Apollon*.

**CONON**, célèbre général athénien dans le 4e siècle avant J. C., remporta plusieurs avantages sur les Lacédémoniens; mais la flotte d'Athènes ayant été détruite par Lysandre, il se rendit près du roi de Perse, qui le nomma général en chef de ses forces navales, et lui fournit les moyens d'équiper une escadre avec laquelle il battit les Lacédémoniens près de Gnide. Cette victoire leur fit perdre l'empire de la mer. Conon revint alors à Athènes, dont il fit rétablir les murs ainsi que ceux du Pyrée avec l'argent qu'il rapporta de son expédition. Les Lacédémoniens, pour se venger, l'accusèrent de vouloir enlever l'Ionie et l'Éolide aux Persans. Il fut arrêté; mais étant sorti de sa prison, il se réfugia dans l'île de Chypre, où il mourut vers l'an 390 avant J. C.

**CONON DE SAMOS**, astronome et géomètre célèbre, fut lié avec Archimède, qui lui envoyait des problèmes à résoudre. On dit que ce fut lui qui nomma *Chevelure de Bérénice* la constellation connue depuis sous cette désignation, en l'honneur de la sœur et épouse de Ptolémée Évergète.

**CONON**, écrivain grec qui paraît avoir vécu sous Auguste, est auteur d'un recueil de 59 narrations mythologiques et historiques, extraites de divers écrivains anciens, et dont Photius a donné un abrégé dans sa *Bibliothèque*. Elles ont été imprimées avec une version latine, mais peu correctement, dans les *Historiæ poeticæ scriptores*. M. Kanne en a publié une meilleure édition (grecque et latine), avec les notes de Heyne. Goettingue, 1789, in-8°; et L. H. Teucher une autre également estimée, Leipzig, 1808, in-8°. La traduction française de l'abbé Gedoyn, tome XIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, passe pour peu fidèle.

**CONON**, pape, né en Sicile, succéda en 685 à Jean V, et mourut en 688. Les historiens disent que c'était un vieillard vénérable, simple, paisible, étranger à toutes les factions, mais ayant peu d'expérience dans les affaires. Il fut trompé par un diacre, nommé Constantin, qui commit de grandes exactions en Sicile.

**CONON** ou **QUENES**, poëte et guerrier du 12e siècle, issu des sires de Béthune, était le frère d'un avocat de cette ville, titre très-honorable à cette époque. Il se rendit, vers l'an 1180, à la cour de France où il vit Marie, comtesse de Champagne, veuve de Henri Ier, l'aima et s'en fit aimer. On était alors en l'année 1188 : les nouvelles arrivées de la Palestine firent prendre la croix aux rois de France et d'Angleterre. Conon de Béthune et le comte de Flandre, à l'imitation d'un grand nombre de seigneurs des deux nations, se croisèrent aussi. Mais Conon le fit, dit on, pour plaire à la dame de ses pensées. Ayant découvert peu de temps après que c'était pour l'éloigner qu'elle lui avait conseillé ce pèlerinage, il en ressentit une vive douleur, et composa contre elle, et contre les femmes en général, des vers qui furent un vrai scandale. L'ardeur de la croisade semblait entièrement refroidie; cette indifférence excita la bile du poëte. Enfin la flotte des croisades mit à la voile et parut sous les murs de Ptolémaïs, à la fin de l'année 1190. On sait que la prise de cette ville fut le seul résultat de cette expédition. Philippe-Auguste en proie à deux maladies, la fièvre et sa jalousie contre le roi Richard, reprit le chemin de l'Europe. Conon de Béthune revint avec les autres chevaliers français. En 1198, une nouvelle croisade fut prêchée. Conon ne composa plus de vers; mais il offrit son bras, son expérience et son éloquence. L'armée des croisés français et vénitiens fut détournée, en 1201, du vrai but de son expédition, pour aller faire la conquête de Zara et pour rétablir ensuite le jeune Alexis sur le trône usurpé de son père Isaac. Lorsqu'elle fut arrivée sur les terres de l'empire grec, l'usurpateur, nommé aussi Alexis et oncle du jeune prince, essaya vainement de tromper les croisés par des négociations; mais ils n'en furent pas dupes, ils le renversèrent du trône et rétablirent Isaac et son fils. A la suite des événements qui suivirent cette première révolution, le jeune Alexis, cédant aux conseils perfides de l'ambitieux Murzulphle, perdit le trône et la vie. Baudouin, comte de Flandre, ayant été élu empereur de Constantinople, Conon de Béthune qui s'était distingué par son éloquence dans les ambassades, et par sa valeur à la prise de Constantinople, fut revêtu de la charge de grand maître de la garde-robe ou de protovestiaire. Ce fut à lui que Baudouin confia le commande-

ment de la capitale, lorsqu'il marcha contre Joanice, roi des Bulgares; et, quand on apprit dans cette ville la défaite et la captivité de l'empereur, Conon justifia le choix de ce prince, en calmant les esprits des habitants, en retenant les Français qui se disposaient déjà à fuir, et en maintenant la tranquillité publique. Henri, frère de l'empereur, reconnu pour régent, alla avec Conon faire lever le siége de Didymotique où Villehardouin se défendait avec courage; puis il chargea ces deux seigneurs d'aller délivrer Renier de Trit, prince de Philippopoli, renfermé depuis 13 mois, avec un petit nombre de soldats fidèles, dans le château de Sternimat, où il était en proie à toutes les horreurs de la famine. L'entreprise était difficile dans un pays dont tous les habitants favorisaient en secret les projets des ennemis étrangers. Cependant Conon et Villehardouin délivrèrent Renier de Trit, et s'emparèrent du château. Ce fut là qu'ils apprirent la mort funeste de l'empereur Baudouin. Sous le règne de Henri, son successeur, Conon ne se distingua pas moins dans les missions qui lui furent confiées. On le vit à la tête de 14 galères assiéger par mer la place de Squise, où Théodore Lascaris, qui s'était fait couronner empereur d'Orient, avait une forte garnison, et la forcer de se rendre à Henri qui l'assiégeait en même temps par terre. On le voit encore déployer son courage et sa fermeté contre le comte de Blandras, qui avait formé le dessein de chasser du royaume de Thessalonique la veuve de son maître et l'héritier de la couronne. Blandras vaincu fut confié à la garde de Conon de Béthune; mais, tout prisonnier qu'il était, il travaillait encore secrètement contre l'empereur Henri et contre la régente du royaume. Conon découvrit ses perfidies, déjoua ses manœuvres et le fit enfermer à Thessalonique, d'où Blandras fut ensuite relégué en Italie. Peu de temps après, le grand maître de la garde-robe fut chargé de négocier la paix avec Michel, despote d'Épire, et ses succès dans cette négociation contribuèrent à affermir l'empire des Latins. Tant de services furent récompensés par une dignité plus importante. L'empereur Henri mourut subitement à Thessalonique, ne laissant point d'héritier présent. Conon fut chargé de la régence, fonction qu'il exerça jusqu'à l'arrivée de Robert de Courtenai qui fut sacré empereur d'Orient le 21 mars 1221. Conon mourut peu de temps après; il fut le dernier des grands capitaines qui avaient pris part à la conquête de Constantinople. Il fut un des ancêtres de Sully, et l'un des hommes dont la France devrait se faire honneur.

**CONQUISTA** (don Vasco, comte de la), général espagnol, né en 1730, entra de bonne heure dans la marine militaire, et s'éleva, par ses talents et par ses services, aux grades supérieurs. Gouverneur de Buénos-Ayres, il fit une descente dans l'Ile Falkland, l'une des Malouines, en 1770, et y enleva le fort Egmont aux Anglais. Cet exploit lui mérita le titre que lui donna Charles III, de comte de la Conquista (de la conquête). Nommé, en 1776, gouverneur des iles Philippines, il mit tous ses soins à y encourager l'agriculture et l'industrie manufacturière, et il ajouta les petites îles Batanes à ses possessions. Pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il avait si bien combiné son plan de défense du port de Cavile et de la place de Manille, qu'une escadre anglaise s'étant présentée, n'osa pas les attaquer. Il se trouvait encore à Manille, lorsque le célèbre et infortuné la Pérouse y relâcha. Il accueillit avec autant de bienveillance que de distinction ce navigateur, et lui donna d'utiles conseils pour continuer son voyage. Il fut ensuite capitaine général des royaumes de Valence et de Grenade. Après 50 ans de services, le comte de la Conquista mourut à Malaga, en 1803.

**CONRAD** (St.), évêque de Constance au 10e siècle, était fils de Henri, duc de Bavière, et fut élu en 934. Il donna tous ses biens à sa cathédrale et aux pauvres, fit trois pèlerinages à Jérusalem, et mourut en 976. Le pape Calixte II le canonisa vers l'an 1120. On trouve le recueil des actes qui lui sont attribués, dans la *Chronique de Constance*, et sa *Vie* a été publiée par Leibnitz dans les *Scriptores Brunswicenses*.

**CONRAD Ier** roi d'Allemagne, fils de Ghismonde, fille de l'empereur Arnoul, fut, depuis l'élévation de la dynastie carlovingienne, le premier roi d'Allemagne qui ne descendit pas de Charlemagne en ligne directe. Il en descendait à la vérité par les femmes. L'époque de la naissance de Conrad est incertaine. A la mort de Louis IV, le dernier des princes carlovingiens, l'Allemagne était sur le point de se diviser en plusieurs souverainetés, non-seulement indépendantes, mais ennemies les unes des autres. Les chefs des différentes peuplades, issus tous également de Charlemagne par les femmes, paraissaient avoir des droits égaux, ce qui ajoutait à la confusion. Parmi ces chefs, deux se trouvaient élevés au-dessus des autres par leur puissance: le premier était Othon le Grand, duc de Saxe et de Thuringe; le second, le duc Conrad, qui gouvernait ce qu'on nommait alors la France Rhénane et la Franconie. Othon le Grand réunit les suffrages en sa faveur; mais il refusa d'en profiter, et se servit de son ascendant pour les faire tomber sur Conrad. Celui-ci fut élu roi d'Allemagne par le suffrage unanime de toutes les nations germaniques, à l'exception des Lorrains, qui se donnèrent à Charles le Simple. L'élection de Conrad eut lieu dans le mois de septembre 911. Ce prince fut le premier auteur des troubles qui désolèrent son règne. Oubliant la reconnaissance qu'il devait à Othon, il voulut affaiblir la puissance de Henri, son fils, connu plus tard comme chef de l'Empire, sous le nom de *Henri l'Oiseleur*, et, ne lui accordant que l'investiture du duché de Saxe, il lui refusa celle du duché de Thuringe, dont il devait pareillement hériter d'Othon, son père. Cette injustice, que Conrad crut sans doute de la politique tant qu'il en espéra du succès, lui fit du duc de Saxe un ennemi redoutable, qui remporta sur lui plusieurs victoires. Henri, non content d'employer ses propres forces à se venger de Conrad, conclut une alliance contre lui avec le roi de France; mais Conrad combattit Charles le Simple avec plus d'avantage, et parvint à s'emparer de l'Alsace. Au milieu de cette guerre, les Hongrois firent une irruption dans l'Empire, pénétrèrent jusqu'au Rhin, et brûlèrent la ville de Bâle. Le duc de Bavière et plusieurs princes que la conduite de Conrad envers le duc de Saxe avaient révoltés, se liguèrent avec les Hongrois. Le roi Conrad convoqua à Altheim, ancien château de Souabe, une diète générale. Cette assemblée embrassa sa cause, et prononça des peines sévères contre les princes insurgés; mais, après quelques victoires sur ses adversaires, Con-

rad, forcé de livrer une bataille aux Hongrois, y fut blessé mortellement. N'ayant point d'espoir de guérison, il se reprocha les injustices dont il s'était rendu coupable envers Henri, duc de Saxe; il le désigna pour son successeur, chargea son frère Eberhard de lui porter les ornements royaux, et mourut le 23 décembre 919. Conrad avait le mérite ou l'intention de protéger les lettres; car l'histoire parle d'un professeur de langue grecque, nommé *Bovon*, parmi les personnes qui lui furent attachées.

**CONRAD II**, dit *le Salique*, à cause de sa haute naissance, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie par les états, et couronné à Mayence, le 8 septembre 1024. A peine était-il monté sur le trône, qu'il découvrit une conjuration formée dans sa propre famille pour l'en faire descendre, et qu'en même temps les Italiens, las de la domination allemande, offrirent la couronne de roi d'Italie au roi de France et ensuite au duc d'Aquitaine. Ces deux princes la refusèrent l'un et l'autre, et Conrad sut bientôt triompher de ces premiers obstacles. Il passa les Alpes avec une armée, se fit couronner, comme roi d'Italie, à Milan, et ensuite à Rome, comme empereur d'Occident. Cette dernière cérémonie eut lieu l'an 1027, en présence de Canut, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne. Devenu héritier de ce dernier prince par les droits de sa femme, en 1033, Conrad fut aussi couronné roi de Bourgogne; mais cette couronne lui fut disputée longtemps avec opiniâtreté par Eudes, comte de Champagne; et il ne put en disposer avec sécurité qu'après la mort de celui-ci: ce fut pour la placer sur la tête de son fils. Il recueillit aussi la succession de son cousin Conrad, duc de la France Rhénane, mort sans postérité, et dont il avait appuyé les droits contre les prétentions d'Adalbéron. Les troubles d'Italie n'étaient pas entièrement apaisés, et Conrad fut encore obligé d'y conduire une armée en 1037; mais, après quelques revers, et surtout après avoir essuyé de grandes pertes par une peste terrible qui en détruisit plus de la moitié, cette armée fut obligée de retourner en Allemagne. Conrad mourut à Utrecht, le 4 juin 1039, et son corps fut inhumé à Spire. Son fils, Henri III, lui succéda.

**CONRAD III**, né en 1093, était petit-fils de l'empereur Henri IV, et fut d'abord duc de Franconie. Après la mort de Lothaire II, auquel il avait disputé l'Empire pendant 10 ans, il fut élu Empereur par une diète tenue à Coblentz, l'an 1138, en présence et par les intrigues de Théodomir, légat du saint-siége, qui le couronna à Aix-la-Chapelle. Henri le Superbe, duc de Bavière, chercha en vain à s'opposer à cette élection, et à se faire nommer lui-même Empereur, comme gendre de Lothaire. Conrad le mit au ban de l'Empire, et le pape le laissa dépouiller de ses propres États, malgré les services qu'il avait rendus au saint-siége. Ce prince ne put supporter tant de malheurs, et il en mourut de chagrin peu de temps après. Son oncle Welfe défendit encore ses droits avec quelque courage; mais il succomba aussi dans une bataille qu'il perdit près du château de Weinsberg. Il existait depuis longtemps, entre les maisons de ces deux princes, une secrète jalousie, et quelques historiens ont prétendu, sans beaucoup de vraisemblance, que c'est de cette rivalité que sont nées les factions qui ont ensuite divisé si longtemps l'Italie, sous le nom de *guelfes* et de *gibelins*. A peine la puissance de Conrad était-elle bien affermie, qu'il se laissa entraîner, par les prédications de saint Bernard, à une croisade contre les Sarrasins. Tandis que Louis VII, roi de France, rassemblait les croisés français à Metz, Conrad partit de Ratisbonne, à la tête de 60,000 cavaliers et plus de 100,000 fantassins. Les croisés allemands, arrivés à Constantinople, furent mal accueillis par les Grecs, qui employèrent la ruse et la trahison pour les affaiblir et les conduire à leur perte. Conrad III partit de Constantinople, et se mit en route à travers l'Asie Mineure, pour arriver dans la Palestine. Des guides infidèles que lui avait donnés Manuel Comnène l'égarèrent dans les défilés de la Cappadoce; l'armée des Allemands, accablée par la fatigue, par la disette, fut surprise et taillée en pièces par les Turcs. Conrad lui-même, percé de deux flèches, ayant perdu presque toute son armée, revint sur ses pas, et rejoignit, près de Nicée, l'armée de Louis VII, dont il n'aurait pas dû se séparer. Honteux de ses revers, il quitta les croisés français qu'il avait promis de suivre en Syrie, et retourna à Constantinople, où il fut d'autant mieux accueilli qu'il n'était plus redoutable. L'empereur grec lui fournit des vaisseaux pour le conduire, avec les débris de son armée, sur les côtes de Syrie. Quand Conrad eut rejoint Louis VII à Jérusalem, les chefs des chrétiens prirent la résolution d'assiéger la ville de Damas. Conrad montra dans ce siége le courage d'un soldat, plus que l'habileté d'un chef. Les chrétiens ayant levé le siége de cette ville Conrad revint en Europe en 1149, deux ans après son départ. Il mourut, le 15 février 1152, à Bamberg, et fut inhumé dans la cathédrale de cette ville.

**CONRAD IV**, fils de Frédéric II et d'Élisabeth de Brienne, naquit en 1228 à Andria, dans la Pouille, fut reconnu duc de Souabe et d'Alsace dès l'âge de 8 ans, et, 2 ans après, roi des Romains par les princes d'Allemagne, du consentement de son père. A peine était-il en état de porter les armes, que son père l'envoya combattre le landgrave de Thuringe, que les partisans de la cour de Rome avaient élu Empereur pour l'opposer à Frédéric II. N'ayant avec lui que quelques troupes levées à la hâte, Conrad fut défait dans une première bataille près de Francfort; mais ayant reçu de nouveaux renforts, il remporta sur l'ennemi une victoire complète, et le poursuivit jusque dans la Thuringe. Le pape Innocent IV, implacable ennemi de Frédéric II et de la maison de Souabe, ayant fait élire en 1248 un autre empereur, dans la personne de Guillaume, comte de Hollande, Conrad fit tous ses efforts pour soutenir les droits de son père; mais il fut battu par son compétiteur dans un combat qu'il lui livra près d'Oppenheim. Frédéric étant mort deux ans après, Guillaume fit déclarer Conrad déchu de tous ses droits à l'Empire, par une diète assemblée à Francfort et par le pape lui-même. Ce prince se rendit alors en Italie, où le pape lui avait aussi suscité de nombreux ennemis. A son arrivée en Sicile, Mainfroi, son frère naturel, lui rendit compte des avantages qu'il avait remportés sur les villes et les barons soulevés contre lui par l'instigation du pontife romain. Conrad parut satisfait de ses services, et il rendit justice à son habileté; mais il en prit ombrage, et chercha bientôt à le rabaisser. Mainfroi dissimula, et continua à servir son frère dans la réduction de la Pouille. Dès son entrée

dans ce pays, Conrad fut excommunié par le pape, qui prétendit que la Pouille, ainsi que la Sicile, appartenaient au saint-siége, en vertu des censures prononcées contre Frédéric II. Ce fut en vain que l'Empereur envoya une ambassade à Rome pour protester de son respect et de sa soumission; rien ne put fléchir le saint père. Il alla jusqu'à accuser Conrad d'avoir fait empoisonner son propre frère, Henri, qui, étant venu lui rendre visite, était mort presque subitement à sa cour. Il le rendit aussi responsable de tous les excès auxquels ses troupes s'étaient livrées en Sicile, et, cité de comparaître à Rome, l'Empereur fut une seconde fois frappé d'excommunication pour ne s'y être pas rendu. Cependant, malgré les foudres de Vatican, Conrad avait poursuivi ses succès, et après un long siége, il s'était emparé de Naples, où il avait exercé de cruelles vengeances sur les habitants; mais une mort presque subite l'arrêta au milieu de ses triomphes, et ce fut 5 semaines après sa seconde excommunication qu'il expira, le 27 mai 1254, près de Lavello, dans la Basilicate.

**CONRAD**, roi de la Bourgogne Transjurane, était encore enfant lorsque Rodolphe II, son père, mourut. Berthe, sa mère, se remaria peu de temps après à Hugues, roi d'Italie, et le laissa à la garde des seigneurs bourguignons. L'empereur Othon Ier, qui avait des vues sur l'héritage de Conrad, trouva le moyen de l'attirer à sa cour, et l'y retint prisonnier, sous prétexte de veiller à son éducation. Il recouvra sa liberté par le mariage d'Adélaïde, sa sœur, avec Othon, et n'éprouva aucun obstacle pour monter sur le trône. Les premières années de son règne furent remarquables par le soin qu'il apporta à remédier aux maux de ses peuples, qui lui donnèrent le surnom de *Pacifique*. Les Sarrasins, après avoir ravagé la Lombardie, s'étaient établis au pied des Alpes, dans des défilés inexpugnables, et d'où ils faisaient continuellement des incursions dans le Dauphiné et la Provence. Vers le même temps, les Hongrois, qui cherchaient à s'établir en France, attaquent à l'improviste l'un des lieutenants de Conrad, taillent son armée en pièces, traversent le Jura, et descendent le long du Rhône, pillant et brûlant toutes les habitations qui se trouvent sur leur passage. Conrad craint que les Hongrois n'unissent leurs forces à celles des Sarrasins; il persuade à ceux-ci que les Hongrois ont le projet de les attaquer, et, lorsqu'il les voit disposés à se défendre, il offre aux Hongrois la paisible possession des pays occupés par les Sarrasins, s'ils parviennent à les en chasser. Les uns et les autres donnent dans le piége; mais tandis qu'ils combattent avec le plus grand acharnement, Conrad les fait envelopper par ses troupes, et ceux qui échappent au fer des soldats sont contraints d'accepter les conditions du vainqueur. Cette guerre fut la seule qui troubla le règne de Conrad. Il mourut le 19 octobre 994. Rodolphe III, l'aîné de ses fils, lui succéda.

**CONRAD**, fils de Guillaume III, marquis de Montferrat, dit *le Vieux*, connu dans l'*Histoire des Croisades* sous le nom de *marquis de Tyr*, naquit vers le milieu du 12e siècle; il s'était signalé dans les guerres d'Italie en faveur du pape contre l'empereur Frédéric II, son parent, et, entre autres actions d'éclat, il avait vaincu et fait prisonnier l'évêque de Mayence, qui commandait l'armée impériale contre le pape. Conrad, pour mériter tous les genres de gloire, voulut aussi combattre les infidèles. Il prit la croix, et s'embarqua pour la Syrie en 1186, avec plusieurs chevaliers; mais ayant été poussé sur les rives du Bosphore, il fut accueilli à Constantinople par l'empereur Isaac l'Ange, qui l'appela à sa défense contre ses sujets révoltés. Conrad remporta sur eux une victoire complète, et tua de sa propre main leur chef Brannas. Isaac, pour récompenser son défenseur, lui donna sa sœur Théodora en mariage, avec le droit de porter des brodequins couleur de pourpre, et l'espérance au trône. Conrad, peu touché de tous ces honneurs, résolut d'aller en Palestine chercher de nouvelles aventures. Il fit équiper un vaisseau, abandonna sa femme et l'empereur grec, et fit voile pour les côtes de Syrie. Il arriva dans le port de Tyr au moment où les habitants se disposaient à rendre la ville à Saladin. Conrad ranima leur courage, se mit à leur tête, et les força par ses prières, et surtout par son exemple, à résister aux infidèles. Saladin promit à Conrad la liberté de son père, fait prisonnier à la bataille de Tibériaque, s'il voulait rendre la ville de Tyr, et menaça même de le faire mourir, en cas de refus. Conrad resta inflexible. La ville se défendit avec opiniâtreté, et Saladin, obligé deux fois de lever le siége, finit par y renoncer. Quelque temps après, Conrad obtint la liberté de son père, qui fut échangé contre un chef des musulmans pris par les Tyriens. Comme le roi de Jérusalem était dans les fers des Sarrasins, Conrad se fit donner la souveraineté de Tyr qu'il avait si glorieusement défendue, et refusa, dans la suite, de la rendre à Lusignan. Pendant le siége d'Acre ou de Ptolémaïs, il épousa Isabelle, sœur de Sibylle, et voulut se faire déclarer roi de Jérusalem. Il était soutenu par Philippe-Auguste et par les templiers; mais son compétiteur l'était par le roi d'Angleterre (Richard). Conrad fut poignardé le 29 avril 1190, par deux assassins, envoyés par le Vieux de la Montagne, auquel il avait refusé de rendre un navire, dont les Tyriens s'étaient emparés.

**CONRAD**, d'abord précepteur de l'empereur Henri IV, puis évêque d'Utrecht en 1075, n'est guère connu que par son zèle en faveur de son ancien disciple, contre le pape Grégoire VII. Il mourut assassiné en l'an 1099, dans son palais épiscopal. On lui attribue divers écrits, publiés avec l'*Apologie* de Henri IV, Hanau, 1611, in-4°.

**CONRAD**, surnommé par les Italiens *Mosca in Cervello*, l'un des plus vaillants capitaines des empereurs Frédéric Ier et Henri VI, reçut, en récompense de ses services dans les guerres des Deux-Siciles contre les Normands, du premier de ces princes, la principauté de Ravenne et le marquisat d'Ancône; du deuxième, le duché de Spolette et le comté d'Assise; mais toutes ces terres lui furent enlevées en 1198, par le pape Innocent III.

**CONRAD DE LICHTENAU**, connu sous le nom d'*Abbas urspergensis*, abbé d'Ursperg en 1225, mérita par ses talents d'être admis dans les conseils de l'empereur Frédéric II, et mourut en 1240. Il passe pour l'auteur de la *Chronique d'Ursperg*, ou du moins de la partie qui contient l'histoire de son temps. Cette chronique, fort importante pour les affaires d'Allemagne, a été imprimée pour la première fois par les soins de Peutinger. Augsbourg, 1515, in-fol. Les éditions suivantes contiennent différentes additions.

**CONRAD**, dit *le Philosophe*, savant bénédictin, mort

en 1241, est auteur d'une *Chronique* de l'abbaye de Scheuern (*Chronicon Schirense*), Ingolstadt, 1623, et Strasbourg, 1716, in-4°. J. Aventin, dans ses *Annales de Bavière*, fait l'éloge de Conrad, et donne la liste de quelques autres ouvrages de sa composition.

**CONRAD**, évêque allemand, est auteur d'une chronique intitulée : *Chronicon vetus rerum Moguntinarum*, où se trouvent des détails assez curieux sur les événements qui ont eu lieu à Mayence et en Allemagne, de 1140 à 1251, publiée par Helwich, Francfort, 1530, in-12 : elle a été reproduite depuis dans les différents corps des histoires d'Allemagne.

**CONRAD D'HOCHSTADT**, archevêque de Cologne, succéda dans cette dignité en 1238, à Henri de Molenark. Conrad fut presque toujours en guerre avec ses voisins, et même avec ses sujets. Battu et fait prisonnier par le comte de Juliers, il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 4,000 marcs d'argent. Il prit une part très-active dans les troubles de l'Allemagne, après la déposition de l'empereur Frédéric II. Ayant arrêté, contre le droit des gens, Waldemar, héritier du trône de Danemark, qui passait par Cologne, il retint ce prince captif pendant 4 ans, et ne lui rendit la liberté qu'en lui faisant payer 6,000 marcs d'argent. Conrad mourut le 28 septembre 1261. Dans la grande *Chronique de Belgique*, il est représenté comme un prélat religieux, disert, lettré, et protecteur des savants.

**CONRAD* DE MARPURG** ou **MARBOURG**, dominicain ou franciscain, né dans le 13e siècle, fut directeur de sainte Élisabeth de Hongrie, puis commissaire du saint-siége pour poursuivre les hérétiques d'Allemagne. On lui a reproché de la précipitation dans ses jugements, et d'avoir faire brûler *trop légèrement*, sous prétexte d'hérésie, plusieurs nobles et non-nobles, clercs, moines, bourgeois et paysans; car il les faisait exécuter le même jour qu'ils étaient accusés, sans déférer à l'appel. Ces injustices et ces cruautés lassèrent enfin la patience du peuple et de la noblesse. Conrad fut assassiné le 30 juillet 1233, dans une embuscade près de Marbourg, avec frère Gérard, son compagnon. Ses meurtriers furent renvoyés par-devant la cour de Rome pour obtenir l'absolution que le pape Grégoire IX, après d'assez longs délais, accorda, sous certaines conditions. On a de Conrad : *Epistola ad papam* (Grégoire IX) *de miraculis S. Elisabethæ*, Cologne, 1653, in-8°

**CONRAD**, de Wurtzbourg, dit *Maître Chuonrad*, minnesinger ou troubadour allemand, mourut en 1280. Ceux qui aiment la littérature germanique des premiers temps le connaissent, ainsi que sa manière, par les passages de ses écrits, que l'on trouve dans Goldast, dans Morhof et dans la *Collection des Minnesingers*, par Bodmer, Zurich, 1737, in-4°.

**CONRAD** (Olivier), religieux cordelier, né dans le Gatinais au 15e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus connu a pour titre : *le Miroir des pécheurs*, Paris, 1526, in-8°. On lui doit aussi des *poésies latines*, recueillies et imprimées à Paris, par Denis Roce, in-4°, et par Ch. Weckel, 1530, in-8°. Lacroix du Maine et Duverdier lui attribuent *la Vie, faits et louanges de saint Paul, apôtre de Jésus-Christ*, Paris, 1546, in-16.

**CONRAD**, moine de Citeaux, surnommé *Léontorius* de Lowenberg, petite ville de Souabe, où il était né en 1460, s'appliqua à l'étude de la théologie et des antiquités ecclésiastiques, sciences dans lesquelles il fit des progrès si rapides, qu'avant l'âge de 30 ans Jean de Cirey, supérieur général de l'ordre, l'avait choisi pour secrétaire. C'est tout ce qu'on sait de la vie de Conrad. Les biographes n'ont pu découvrir d'une manière positive ni le lieu, ni le temps de sa mort. Prosper Marchand croit qu'il termina ses jours dans un village peu distant de Bâle, vers l'année 1520. C'est à ses soins qu'on doit l'édition des priviléges de Citeaux : *Privilegia ordinis Cisterciensis*, imprimée à Dijon par Betlinger, en 1491, in-4°. Il a également donné des éditions de *la Bible*, avec la glose de Walafrid Strabus (*Textus Biblicus cum glossâ ordinariâ*), Nuremberg, 1496, 6 vol. in-fol.; des *Postilles* d'Hugues de Saint-Cher, Bâle, 1504, 6 vol. in-fol., et enfin de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, Lyon, in-fol., 1520. On croit qu'Amerbach l'employa dans son imprimerie de Bâle comme correcteur.

**CONRAD**, né à Heresbach, dans le duché de Clèves, le 2 août 1496, suivant quelques biographes, descendait de Godefroi de Bouillon. Il fit ses premières études à Cologne, et fréquenta ensuite les universités de France et d'Italie. Le duc de Clèves le plaça près de son fils en qualité de précepteur et le récompensa de ses soins par un canonicat qu'il résigna peu de temps après. Le jeune duc, ayant succédé à son père, voulut attacher à sa personne Conrad, dont il appréciait les talents, et lui donna le titre de son conseiller intime. Dans cette place, qu'il remplit près de 30 ans, Conrad rendit à ce prince les plus grands services. Il empêcha les troubles de religion, en comprimant les efforts des chefs de tous les partis, encouragea les bonnes études, fit fleurir le commerce et adoucit, autant qu'il était en lui, le sort des peuples. Lorsqu'il sentit que l'âge ne lui permettait plus de se livrer aux affaires publiques avec la même assiduité, il se démit de ses emplois, et se retira à Wesel, où il employa le temps qui le séparait de la mort à la prière et à l'étude. La perte d'une épouse chérie jeta quelque amertume sur ses derniers jours; il lui survécut cependant plusieurs années et mourut à Wesel le 14 octobre 1576, léguant, par son testament, sa bibliothèque à la ville et une partie de ses biens aux pauvres. Conrad possédait toutes les langues anciennes; mais il avait fait une étude plus particulière de l'hébreu et du grec; il était en correspondance avec Érasme, et c'est dans une lettre qu'il lui écrivit que se trouve la *Relation de la prise de Munster par les anabaptistes* (en 1534). Ce morceau d'histoire estimé a été imprimé avec des notes de Thomas Strackius, à Leyde en 1637 et 1650. Les principaux ouvrages de Conrad d'Heresbach sont : une *Explication des Psaumes*, en latin, Bâle, 1578, in-4°; deux *Livres de l'Éducation des Princes*, Francfort, 1572, in-4°. Il a traduit du grec en latin quelques livres de la *Grammaire de Gaza*, et la *Vie d'Homère*, par Hérodote. On lui doit des éditions latines d'*Hérodote*, 1526; de *Thucydide*, 1527, etc.

**CONRAD** (Balthasar), jésuite, né en 1559, à Neiss, en Silésie, professeur de mathématiques à l'université d'Olmutz, mort en 1660, a publié : *Nova Tabularum chronographicarum ratio, edita ad specimen tabulæ utriusque hemisphærii, in cono rectangulo, cujus basis est æqua-*

*tor terræ, vertex verò polus*, Prague, 1630; *Propositiones physico-mathematicæ, de flamma viridi, de ortu et interitu flammæ*, Olmutz, 1639, in-4°. Il travaillait à un grand ouvrage de physique, sous ce titre : *Teledioptice*, sur lequel il avait consulté les premiers mathématiciens de son temps; il mourut avant d'avoir achevé les derniers chapitres.

**CONRAD** (Frédéric-Guillaume), habile ingénieur, né à Delft le 20 décembre 1769, était en 1788 géomètre de la province de Hollande, et se fit avantageusement connaître par les belles cartes qu'il publia du bas Rhin, du Leck, etc. Peu de temps après il obtint la place d'inspecteur général des digues et polders de Rynland, fut promu plus tard au grade d'inspecteur général des ponts et chaussées, puis nommé chevalier de l'ordre de la Réunion, et mourut le 6 février 1808. On lui doit entre autres écrits : *Rapport sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk*, etc., Harlem, 1803, in-4°, avec planches et cartes; *Mémoire sur le déversoir du Rayland, près de Sparendam*, etc., Harlem, 1802, et l'*Éloge de Chrétien Brunings*, son prédécesseur, dans la place d'inspecteur général des digues de Rynland. Cet éloge, couronné par le Directoire et la république batave en 1807, est conservé aux archives du gouvernement, à Paris.

**CONRADI** (François-Charles), jurisconsulte saxon, né à Reichenbach en 1701, professa le droit avec succès dans différentes universités, et mourut dans la force de son talent à Helmstadt le 17 juillet 1748. Outre un grand nombre de thèses de jurisprudence et des éditions estimables de plusieurs ouvrages de droit, on cite de lui : *Observationes de monumento Sexti Aurelii Propertii, Hispelli in Umbriâ reperto*, dans les *Acta eruditorum*, 1725; *Observationes de nummis ænigmaticis aliisque contorniatis*, ibid., 1726; *Parergorum in quibus historia et antiquitates juris illustrantur, libri IV*, 1735-1739, 4 vol. in-8°, suivi d'un supplément intitulé : *Curæ secundæ et observationes reliquæ*.

**CONRADI** (Jean-Louis), né à Marbourg en 1730, professa la philosophie à Leipzig, enseigna le droit dans la même université, et ensuite à Marbourg, où il mourut le 19 février 1785. On a de lui une traduction allemande des *Nouvelles* de Cervantes, Leipzig, 1753, in-8°; une édition latine d'*Aulu-Gelle*, avec des augmentations, ib., 1761 et 1762, 2 vol. in-8°; *Opuscula è jure civili*, Brême, 1777-1778, 2 vol. in-8°; plusieurs *dissertations de jurisprudence*, et quelques articles dans les *Acta eruditorum* et autres ouvrages périodiques.

**CONRADI** (David-Arnold) est auteur d'un opuscule intitulé : *Cryptographia denudata, sive ars decifrandi quæ occultè scripta sunt*, Leyde, 1739, in-8°, ouvrage recherché. Ce n'est pourtant qu'un abrégé du Traité de Chrét. Breithaupt sur le même sujet.

**CONRADI** (George-Christophe), médecin, né le 8 juin 1767, à Rœssing, dans le pays de Hanovre, reçut le doctorat à Goettingue, en 1789, fut nommé médecin physicien de Northeim en 1792, et mourut dans cette ville le 16 décembre 1798. Outre sa dissertation inaugurale, *sur l'Hydropisie*, il a publié : *Observations sur l'extraction de la cataracte*, Leipzig, 1791, in-8° (en allemand); *Manuel dans lequel on enseigne à juger la pureté des médicaments, et à reconnaître leur falsification*, Hanovre, 1793, in-8° (en allemand); *Extraits choisis du journal d'un médecin praticien*, Chemnitz, 1794, in-8°, (en allemand); *Manuel d'anatomie pathologique*, Hanovre, 1796, in-8°.

**CONRADIN**, fils de Conrad IV et d'Élisabeth de Bavière, né en 1251, fut écarté du trône d'Allemagne et ne devait obtenir aucun de ceux sur lesquels son père lui laissait des droits. Parvenu à sa 15e année, Conradin prit le titre de roi des Deux-Siciles et passa en Italie pour disputer cette portion de son héritage à Charles d'Anjou, qui, soutenu par le saint-siége, s'était emparé du royaume de Naples sur Mainfroi, tuteur de Conradin. Dès que le jeune prince eut traversé les Alpes, les gibelins accoururent sous ses drapeaux, et son armée, qui grossissait de jour en jour, fut bientôt assez forte pour obliger Charles d'Anjou à se retirer devant elle, sans oser hasarder de combattre. Mais si l'Italie s'était prononcée pour Conradin, le pape restait contre lui; et après l'avoir dépouillé du titre de roi de Jérusalem, le seul qu'il lui eût permis de porter, il prononça le jour de Pâques 1268 sa sentence d'excommunication. Conradin ne se laissa point intimider par les menaces du pontife et poursuivit son entreprise. Il entra par les Abruzzes dans le royaume de Naples. Mais trompé par une ruse de Charles d'Anjou, qui lui présenta le combat à Tagliacozzo le 23 août, au moment où il se croyait sûr de la victoire, il fut fait prisonnier et conduit à Naples, avec son cousin Frédéric d'Autriche, qui l'avait accompagné dans cette expédition, et ces deux malheureux princes eurent la tête tranchée le 26 octobre suivant. Ainsi périt à l'âge de 16 ans le dernier rejeton de cette maison de Souabe, qui avait donné à l'Allemagne une suite de 7 empereurs et un grand nombre d'autres princes. Conradin, prêt à recevoir le coup fatal, jeta son gant au milieu de la place, comme pour y chercher un vengeur. Ce gant fut ramassé par un cavalier espagnol qui le porta à Jacques d'Aragon, époux d'une fille de Mainfroi.

**CONRARIO** (Ange). *Voyez* **GRÉGOIRE XII**, pape.

**CONRART** (Valentin), littérateur français, né à Paris en 1603, fut le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui se forma dans sa maison en 1629 et continua de s'y rassembler jusqu'en 1634. Sans avoir publié d'ouvrages remarquables, il jouit de beaucoup de célébrité dans son temps, et mourut le 23 septembre 1675. Le poëte Linière a prétendu que cet académicien ignorait le grec et savait très-peu le latin. On a de lui : *Lettres familières à M. Félibien*, Paris, 1681, in-12; quelques pièces de vers, imprimés dans les autres œuvres d'autres poëtes; la préface des *Traités et lettres de Gombauld touchant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12; les *Psaumes* (51 seulement) *retouchés sur l'ancienne version de Cl. Marot*, Charenton, 1677, in-12. Il a été l'éditeur de l'ouvrage anonyme de Mich. le Faucheur : *Traité de l'action de l'orateur*, etc., Paris, 1657, in-12. Des *Mémoires* de Conrart, contenant de nouveaux détails sur les troubles de la Fronde, ont été récemment découverts par M. de Monmerqué dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal, et publiés dans la *Collection* de Petitot, 2e série, XLVIII.

**CONRING** (Hermann), savant allemand, professeur de droit et de médecine, né à Norden dans l'Ost-Frise le 9 novembre 1606, mort le 12 décembre 1681, est auteur

d'un grand nombre d'ouvrages (écrits en latin et plusieurs fois réimprimés) sur divers sujets de jurisprudence, de théologie, d'antiquité, d'histoire, de médecine et de physique ; ils ont été recueillis par J. G. Göbel, et publiés à Brunswick en 1730, 7 vol. in-fol. Les plus remarquables sont : *De origine juris germanici commentarius historicus; De imperio Germanorum romano liber I; De causis germanicorum corporum habitûs antiqui et novi; De Asiæ et Ægypti antiquissimis dynastiis adversaria chronologica; De hermeticâ Ægyptiorum vetere et Paracelsicorum novâ medicinâ; De nummis Hebræorum parodoxa*, etc.; *De scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius*, etc., Breslaw, 1727, in-4°. Conring eut deux filles qui tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie allemande : la première, Élise-Sophie, dame de Reichenbach, morte en 1718, a publié une traduction en vers de *la Sagesse de Salomon*, et quelques autres poésies; la seconde, Marie-Sophie, dame Schelhammer, a traduit du latin un ouvrage de Boccace et publié quelques *Traités d'économie domestique*, ainsi que des *poésies* diverses.

**CONROUX DE PÉPINVILLE** (Nicolas), baron, général de division, naquit à Douai le 17 février 1770. Entré au service le 17 février 1786, dans le 6e régiment d'artillerie, où son père était officier, il passa sous-lieutenant le 22 août 1792, au 58e régiment de ligne; il servit successivement sous les généraux Beurnonville, Hoche, Morlot, Bernadotte, toujours avec distinction ; fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille par le général en chef Bonaparte, qui le cita avec éloges dans son rapport. Employé, en 1798, à l'armée d'Angleterre, sous le général Championnet, dont il était depuis peu devenu aide de camp, il battit au mois de novembre les insurgés de la Belgique qui marchaient sur Malines, et empêcha ainsi cette ville de tomber en leur pouvoir. Le général Championnet emmena Conroux avec lui en Italie. Nommé chef de brigade sur le champ de bataille le 27 janvier 1799, le jour même de la prise de Naples, il se conduisit avec distinction aux combats de Fossano et de Mondovi, et fut fait adjudant général le 13 novembre suivant. Il fut ensuite employé à l'armée de l'Ouest, puis envoyé en Hollande, où il se fit remarquer d'une manière particulière, le 16 mai 1804, au combat naval de Blankenberg. Il fit la campagne d'Autriche de 1805, pendant laquelle il fut fait général de brigade, et celle de Prusse, en 1806, dans le 7e corps commandé par Augereau; passa, le 9 novembre de cette année, dans la division des grenadiers du maréchal Oudinot, et fut blessé à la bataille d'Iéna. Il combattit à Ostrolenka et sous les murs de Dantzig, à la bataille de Friedland, et fut créé commandant de la Légion d'honneur, le 27 juin 1807, et baron d'empire, le 19 mars 1808. La campagne d'Autriche lui fournit de nouvelles occasions de déployer ses talents militaires. Nommé général de division pour sa belle conduite à la bataille de Wagram, il fut successivement employé à l'armée d'Anvers, puis à celle d'Espagne, où il passa, au mois de septembre 1810, et prit le commandement de la 2e division du 9e corps. Il se trouva, le 5 mai 1811, à la bataille de Fuentes-de-Onoro, et battit complétement, le 31 mai 1812, dans la plaine de Bornos, le général espagnol Ballesteros. Le 27 juillet de la même année, il remplaça le général Leval dans le commandement de la 4e division de ligne et de la 3e division de dragons. Chargé, en 1813, pendant le siége de Saint-Sébastien, de garder le débouché de la Sarre, il y fut attaqué, le 31 août, par les Espagnols, et les repoussa avec vigueur ; il fut moins heureux, le 8 octobre. Sa division, ayant été de nouveau attaquée au moment où elle se disposait à passer une revue, céda du terrain, et perdit la redoute dite de *Sainte-Barbe*; il se joignit quelques jours après au général Reille, l'attaqua, la reprit; mais, le 10 novembre, Wellington déboucha avec 30,000 hommes derrière la montagne de Rhune, et le força à l'évacuer une seconde fois. Il fut ensuite attaqué dans le camp de Sarre, et frappé d'une balle à la poitrine en défendant ses retranchements.

**CONRY** (Florent), en latin *Conrius*, archevêque de Toam en Irlande, sa patrie, fit très-jeune profession dans l'étroite observance de St.-François ; se distingua dans ses études en Espagne, d'où il passa à Louvain ; s'acquit une grande réputation de science et de piété, et fut nommé en 1608 archevêque de Toam par Clément VIII. Après la bataille de Kinsale, perdue par les catholiques, il repassa à Louvain, où le roi d'Espagne pourvut à son entretien et fonda en sa faveur un monastère de son ordre. Conry mourut à Madrid le 18 novembre 1629, âgé de 69 ans. On a de lui : *De Augustini sensu circa B. Mariæ conceptionem*, Anvers, 1659 ; *Tractatus de statu parvulorum sine baptismo decedentium juxta sensum B. Augustini*, Louvain, 1624 ; *le Miroir de la vie chretienne*, Louvain, 1626, in-8°. C'est un catéchisme en irlandais, etc.

**CONSALVI** (Hercule), cardinal et principal ministre de Pie VII, né à Rome le 8 juin 1757, cultiva de bonne heure les lettres et fut admis à l'académie des Arcades sous le nom de *Florilande Erminiano*. En 1785, il obtint le titre de *ponente del buon governo*, qui correspond à celui de conseiller rapporteur. Il devint en 1789 juge au tribunal de la signature, et en 1792 auditeur de rote. Dès cette époque il crut devoir porter toute son attention sur la France, dont les Italiens d'un parti ou d'un autre attendaient leur destinée bonne ou mauvaise ; il courait même avec tant d'empressement partout où il savait qu'on traitait les grandes questions du jour, que *Pasquin* le désigna sous le nom de *Monsignor Ubique*. Il était assesseur des armes ou ministre de la guerre, au moment où Rome se trouva menacée par les armées françaises, dont Pie VI espérait arrêter l'essor victorieux, et c'est à cette époque que le général Duphot périt à Rome. Les patriotes romains abusèrent de cette circonstance pour dépeindre Consalvi sous des couleurs odieuses au jeune vainqueur de l'Italie, qui garda toujours contre lui une funeste prévention. Lorsque le gouvernement pontifical eut fait place dans Rome captive au système démocratique, Consalvi fut quelque temps emprisonné. Depuis il courut de ville en ville dans toute l'Italie jusqu'au conclave qui s'ouvrit à Venise en 1799, et qui nomma pape le cardinal Chiaramonti. Il avait été secrétaire de cette assemblée, et avait contribué à vaincre la répugnance de Chiaramonti, qui le nomma pro-secrétaire d'État dès qu'il eut accepté lui-même sa nouvelle et suprême dignité. Rome une fois replacée sous le sceptre papal, Con-

salvi, dont le titre jusque-là n'avait guère été qu'honorifique, commença à gouverner avec cette modération et cette habileté dont il donna dans la suite tant de preuves, et préluda dès lors à plusieurs réformes judiciaires et administratives que plus tard il devait accomplir. Il fut nommé cardinal de l'ordre des diacres, et confirmé dans son poste de secrétaire d'État (1800). Il mit de l'ordre dans les finances, simplifia le mécanisme de l'administration, encouragea l'industrie et l'agriculture. Quand Bonaparte, fatigué de voir traîner en longueur les négociations qu'il avait ouvertes avec la cour de Rome, envoya son *ultimatum,* Consalvi partit pour Rome, et en quelques jours le concordat fut signé : cette promptitude plut beaucoup au premier consul, et l'empêcha de voir que le prélat italien avait obtenu tout l'avantage dans cette affaire. Celui-ci retourna triomphant à Rome, où il essuya toutefois le reproche d'avoir délaissé la cause des évêques émigrés. En 1802, par le refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, il vit s'augmenter l'ancienne antipathie de Bonaparte, auquel il fut pourtant obligé de faire quelques autres concessions politiques. Pour ne pas accompagner Pie VII à Paris, lors du sacre de Napoléon, il prétexta de la nécessité de sa présence à Rome. Le nouvel empereur eut à peine obtenu ce qu'il voulait, qu'il réclama le renvoi du ministre : Consalvi donna sa démission (1806), mais n'en conserva pas moins toute son influence. Ainsi, quelque temps après l'enlèvement du pontife en 1809, il fut contraint de venir lui-même en France. Pendant son séjour à Paris, à Reims, où il passa 33 mois, et en dernier lieu à Béziers, il se conduisit avec beaucoup de dignité, et contribua puissamment à encourager la résistance de ses collègues aux volontés de l'empereur. En 1814, Consalvi retourna en Italie, y fut nommé de nouveau secrétaire d'État, et reçut la mission d'aller défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées. A son arrivée à Paris, il trouva toute la diplomatie étrangère partie pour Londres, et, résolu de braver les vieux ressentiments du peuple anglais contre la cour romaine, il parut en costume de cardinal dans les salons de Saint-James. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relations les plus amicales ne cessèrent d'exister entre les deux cours jusqu'à la mort de Pie VII. Le succès du cardinal-ministre ne fut pas moins brillant à Vienne, où, en se contentant de protester seulement pour Avignon, le comtat Venaissin et une lisière de pays sur le bord du Pô, il obtint des souverains alliés la restitution au saint-siége des légations et des Marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il fit rédiger en 1815 un projet de code criminel, qui pourtant n'a jamais été entièrement mis en vigueur. En 1817 parut un code de procédure civile que divers tribunaux refusèrent d'admettre, et que le clergé ne voulut pas reconnaître. En 1818 le droit d'asile fut aboli et le Code de commerce promulgué. Des plans généraux pour la réformation des études avaient été conçus par le cardinal, qui n'eut pas le pouvoir de les exécuter. Les jésuites avaient été rétablis en 1814, durant son absence; mais Consalvi ne leur accorda pas les chaires du collége et du séminaire romain, où ils ne rentrèrent que sous les administrations suivantes. Plus heureux dans ses négociations diplomatiques, il conclut des arrangements avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève. Il traita avec Saint-Domingue et le Chili, lorsque aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiques. A la mort de Pie VII, en 1823, il éprouva une grande et véritable douleur ; mais après quelques mois de retraite, il parut prendre sur l'esprit de Léon XII une influence qui le fit nommer préfet de la propagande. Il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle faveur : une maladie inflammatoire l'enleva en peu de jours, le 24 janvier 1824.

**CONSENCE** (P.), *Consentius*, né à Narbonne dans le 4e siècle, mort vers 450, est cité par Sidoine, au rapport duquel cet auteur aurait surpassé les premiers écrivains dans tous les genres. Il ne reste de lui qu'une *Grammaire latine,* publiée à Bâle en 1528, encore n'est-il pas certain qu'il en soit l'auteur, attendu qu'elle peut avoir été composée par son fils, désigné sous le même nom, et sur l'existence duquel on est dans une égale incertitude.

**CONSIDÉRANT** (Jean-Baptiste) naquit en 1771, à Salins, de parents riches en vertus, mais peu favorisés de la fortune. Il venait de terminer ses études lorsqu'il entra dans un bataillon de volontaires de Jura. Ses camarades l'élurent quartier-maître. Peu fait pour l'état militaire, il donna sa démission. Plus tard il fut secrétaire du général Mouton en Espagne. Il quitta bientôt cette position et revint à Paris. A la création de l'université, ses talents le firent désigner secrétaire de la faculté des lettres de Besançon. Il n'avait accepté qu'avec répugnance une place qui le tenait éloigné de sa famille. Il ne tarda pas à s'en démettre, préférant retourner à Salins occuper le modeste emploi de professeur d'humanités, auquel on joignit celui de bibliothécaire. Lors de l'incendie de Salins en 1825, ce fut à lui que l'on dut la conservation des bâtiments du collége. Exilé peu de temps après, par un caprice universitaire, dans un collége des provinces méridionales, il refusa de s'y rendre, et regardé comme démissionnaire, il fut remplacé dans ces fonctions. Dès ce moment le chagrin s'empara de lui, en vain cherchait-il à le dissimuler, il y succomba le 27 avril 1827. Il a laissé dans ses manuscrits des *Odes,* des *Épîtres,* la traduction en vers du *Pervigilium Veneris,* et plusieurs poésies traduites en latin, de l'italien, de l'espagnol et de l'italien.

**CONSTABLE** (Thomas-Hugues CLIFFORD), baronnet anglais, né à Londres le 4 décembre 1762, de parents catholiques, acheva ses études à Paris. Un voyage qu'il fit en 1787, dans les cantons suisses, décida son goût pour la botanique, science qu'il cultiva dès lors avec succès. L'histoire et la poésie ont aussi occupé ses loisirs. Zélé catholique, il fit imprimer à ses frais des *Méditations pour le carême,* tirées de l'*Évangile médité*, pour en distribuer des exemplaires aux émigrés français qui trouvèrent constamment en lui un protecteur. Il concourut de tout son pouvoir aux œuvres de charité de l'abbé Caron, qui le compta parmi ses amis. Ce fut à la demande de Louis XVIII que Clifford fut créé baronnet en 1815. Héritier en 1821 des biens de Frédéric Constable, il prit alors ce nom. Il mourut à Gand le 25 février 1823. C'est de lui qu'est la *Flora tixaliana,* publiée à la suite de l'ou-

vrage d'Arthur Clifford, son frère : *Description historique et topographique de la province de Tixall*, Paris, 1818, in-4°, avec 3 planches. Il a laissé la traduction en vers anglais des *Fables* de la Fontaine et celle des *Psaumes*, et une *Histoire des Normands*, non achevée.

**CONSTANCE** (St.), magistrat de la cité de Trèves dans le 5e siècle, souffrit le martyre sous Rictiovarus, préfet des Gaules. Ses restes ont été recueillis par saint Félix, évêque de la même ville.

**CONSTANCE-CHLORE** (Flavius Valerius) était fils d'Eutropius, Illyrien d'un sang illustre, et de Claudia, nièce de l'empereur Claude le Gothique. Un de ses titres à la célébrité est d'avoir donné le jour à Constantin. Il reçut une éducation toute militaire, et s'éleva par degrés au commandement. Il servit avec distinction sous Aurélien et sous Probus. Vopiscus raconte que l'empereur Carus, mécontent de la conduite de Carinus son fils, eut l'intention de créer césar, Constance, qui était alors gouverneur de la Dalmatie. Dioclétien l'employa avec succès à repousser une irruption des Sarmates, voisins du Bosphore Cimmérien. Maximien, collègue de cet empereur, le fit césar et l'adopta. On lui donna pour département les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; ce qui lui donna deux ennemis à combattre, Carausius, qui avait usurpé la Grande-Bretagne, et les Francs, qui s'étaient emparés du pays des Bataves. Il enleva au premier la ville de Boulogne qu'il possédait au bord de l'Océan; il reprit aux Francs leur conquête, les força de se rendre à discrétion, et les dispersa dans divers endroits de la Gaule. Vers le même temps, il rétablit la ville d'Autun, que les Bagandes avaient détruite 25 ans auparavant, et releva son antique et célèbre école, à la tête de laquelle il plaça l'orateur Eumène, qui y professa les belles-lettres. Il porta enfin la guerre dans la Grande-Bretagne. Allectus, assassin de Carausius, y régnait depuis 3 ans. Pour cette expédition, Constance équipa deux flottes : il se mit à la tête de celle de Boulogne, et donna le commandement de l'autre à Asclépiodotus, préfet du prétoire. Celui-ci débarqua le premier, et attira sur lui les forces que commandait Allectus en personne. Constance profita du conflit et aborda sans obstacles. Il fut reçu comme un libérateur par les naturels du pays. Allectus s'empressa de mettre tout au hasard d'une bataille contre Asclépiodotus. Son armée fut battue, et lui tué sur le champ de bataille. Constance se trouva maître de la Grande-Bretagne sans s'être mesuré lui-même avec le rebelle. Il usa de la victoire avec la modération qui était dans son caractère, et termina tout par une amnistie générale. Ainsi fut réduite cette province, l'an de J. C. 296, après plus de 9 ans de révolte. Constance eut encore d'autres succès militaires : il remporta sur les Germains ou Allemands une victoire si considérable, que, suivant un auteur, ils perdirent 60,000 hommes. Quand Dioclétien et Maximien-Hercule eurent abdiqué, l'empire eut à sa tête Constance et Galère, en qualité d'augustes : Sévère et Maximien-Daza furent nommés césars. Il n'échut à Constance, pour sa part, que son ancien département. Il continua d'en faire le bonheur par la douceur et l'équité de son gouvernement. Il y fit cesser la persécution exercée contre les chrétiens dans tout l'empire. Bien loin de fouler ses peuples par des impôts, il laissait vide le trésor public. Il était si éloigné de tout faste, que, lorsqu'il lui fallait donner un grand repas, il était obligé d'emprunter l'argenterie de ses amis pour le service de sa table. Ce bon empereur termina sa carrière au retour d'une campagne glorieuse contre les Pictes. Il mourut à York, dans les bras de Constantin son fils, l'an 306 de J. C. Constance-Chlore avait épousé Ste. Hélène, dont il eut Constantin le Grand.

**CONSTANCE** (Flavius Julius CONSTANTINUS), fils et successeur du grand Constantin, naquit à Sirmich, en Pannonie, au mois d'août 317. Il était le second fils de l'impératrice Fausta. Constantin, dans le partage qu'il fit de ses États, 2 ans avant sa mort, désigna pour le lot de Constance une partie de l'Asie, la Syrie et l'Égypte. Ce fut ce prince qui rendit les derniers honneurs à son père, mais qui ne put empêcher, s'il ne l'autorisait pas, la sanglante tragédie dont ses funérailles furent suivies. Les soldats, en proclamant augustes Constance et ses deux frères Constantin et Constant, massacrèrent Annibalien et Delmace, leurs cousins, qui devaient régner sur une partie de l'empire. Deux frères de Constantin et cinq autres de ses neveux, ses principaux courtisans, le patrice Optat et Ablave, préfet du prétoire, furent égorgés, et l'attachement qu'on portait à la mémoire et aux fils d'un grand homme devint l'arrêt de mort de sa famille, de ses favoris et de ses ministres, et la cause de l'inexécution de ses volontés. Il fallut faire un nouveau partage de l'empire, qui ne fut réglé définitivement que l'année suivante, dans une conférence que les trois princes eurent en Pannonie. Les États de Constance furent accrus de la Thrace, de Constantinople, du Pont et de la Cappadoce. Ses frères obtinrent de lui le rappel de saint Athanase et des autres évêques que Constantin avait exilés. Cependant Constance, également plein de faiblesse et de prévention, était alors dominé par les ariens; ils l'engagèrent à exiler Paul, qui venait d'être nommé à l'évêché de Constantinople, et cette première tracasserie ne fut que le prélude de tous les débats religieux qui remplirent presque entièrement le règne de ce prince, plus occupé de convoquer, de dissoudre, de soutenir ou d'improuver des conciles, que de défendre sa puissance, d'entretenir la discipline, et de repousser les nombreux ennemis de l'empire. Après avoir combattu mollement Sapor, roi de Perse, contre lequel il eut quelques succès en Arménie, il revint à Constantinople. Les ariens suscitèrent une nouvelle persécution contre saint Athanase. Tout occupé de ces querelles, il s'était à peine aperçu de la guerre qui s'était allumée entre ses deux frères, et qui se termina par la mort tragique de Constantin, dont les États agrandirent ceux de Constant. D'un autre côté les Perses menaçaient toujours les provinces d'Orient. Constance alla les combattre, les défit d'abord à Singara, sur les rives du Tigre; mais l'indiscipline des Romains leur coûta cher; les vaincus, avant de repasser le fleuve, se précipitèrent sur les vainqueurs, tout occupés du pillage, et en firent un carnage horrible. En 350, Sapor attaqua de nouveau Nisibe; mais il fut repoussé. Constance parut enfin se lasser d'être l'instrument de l'arianisme; les évêques orthodoxes cessèrent un instant d'être persécutés, et bientôt l'état de l'Occident attira tous les soins de l'empereur. Son frère Constant venait de perdre le trône et la vie par la révolte de Magnence, l'un de ses officiers, pour lequel l'Italie, la Sicile et l'A-

frique se déclarèrent. Vétranion, au même instant, se fit proclamer auguste en Pannonie, et Népotien tenta également de s'emparer de la pourpre et de Rome : il y parvint, mais ne garda cette double conquête que 28 jours. Attaqué par Magnence, il fut défait et tué. Constance fit lentement d'immenses préparatifs; Magnence et Vétranion tentèrent la voie des négociations; mais Constance se mit en marche, et l'armée de Vétranion s'étant déclarée en faveur du fils de Constantin, l'usurpateur se trouva heureux d'obtenir la vie et un traitement honorable. Maitre de la Pannonie et de l'Illyrie, Constance voulut alléger le poids du sceptre en faisant nommer césar, Gallus, frère de Julien; ces deux jeunes princes, échappés au massacre de la famille de Constantin, leur oncle, étaient élevés en Cappadoce et soumis à une surveillance sévère. De son côté, Magnence, nomma césar son frère Décence, qu'il envoya dans la Gaule au moment où lui-même traversait les Alpes Juliennes pour marcher contre Constance : l'empereur éprouva d'abord quelques revers sur les bords de la Save; enfin, une bataille terrible et décisive eut lieu en 351, près de Murse, sur la Drave; Magnence fut vaincu; Constance y perdit la meilleure partie de ses troupes et ses plus braves officiers. Magnence se retira d'abord en Italie, et bientôt dans la Gaule, seule province dont il restât le maître. Constance, maître de tout l'empire, promulgua un grand nombre de lois et de règlements; mais son caractère faible et soupçonneux le rendit le jouet des délateurs et l'instrument de leurs fureurs; les intrigues, les exactions et les cruautés se multiplièrent. Les troubles religieux n'avaient point été suspendus pendant ces événements et avaient occasionné successivement les conciles d'Arles, où Athanase fut encore une fois condamné, et de Milan, où Constance se déclara ouvertement arien, et exila avec emportement les évêques qui lui résistèrent, et le pape Libère, qui refusa de ratifier les décisions arrachées par l'empereur. Tout l'empire fut agité par ces querelles et par les persécutions qui en furent le résultat. Cependant la réputation de Julien croissait avec rapidité; ses talents et sa valeur lui préparaient chaque jour de nouveaux succès. Constance, jaloux de sa réputation, crut la balancer en se faisant décerner à Rome les honneurs du triomphe en 357. Il admira la magnificence de cette ville, y fit apporter d'Égypte, le grand obélisque qui décore aujourd'hui la place de St.-Pierre, et ne put refuser au cri public le rappel de Libère. De retour à Milan, l'empereur s'enfonça de plus en plus dans les querelles religieuses. Entouré d'intrigues, il fit trancher la tête à Barbation, naguère un de ses favoris, mais qu'Arbétion, plus perfide encore, lui rendit suspect. L'empereur partit ensuite pour Constantinople afin de veiller sur l'Orient, que menaçaient les Perses, et dont les Isaures ravageaient les frontières. L'historien Ammien Marcellin l'accompagnait, et le servait avec zèle. Ils ne purent empêcher la prise d'Amide, que Sapor fit saccager après un siége opiniâtre; mais la longue résistance de cette ville sauva l'Orient. L'empereur était entièrement occupé du concile de Rimini, où la foi de Nicée fut d'abord confirmée, mais où les ariens finirent, à force de ruse, par triompher encore. Enfin, en 360, Constance songea sérieusement à repousser les Perses. Il envoya dans la Gaule demander à Julien la plus grande partie de ses troupes; ce dernier se montra disposé à obéir, toutefois en remontrant publiquement l'inconvénient de laisser la Gaule en proie aux barbares. Bientôt l'armée, prévenue de cette mesure, se révolta, et le proclama auguste. Julien écrivit à Constance avec une apparence de respect et de soumission; l'empereur irrité menaça et négocia alternativement : les succès des Perses le retenaient en Mésopotamie, où il eut la honte d'échouer devant Bézabde, que les Perses venaient de lui enlever, et qu'il ne put reprendre. Julien profita de ce délai pour assurer les frontières de la Gaule par de nouvelles victoires, et en 361, il se mit en marche pour aller combattre son rival. Ses progrès furent rapides, et Constance avait perdu plus de la moitié de son empire, lorsqu'il partit d'Antioche pour repousser Julien; mais arrivé au pied du mont Taurus, dans une bourgade nommée *Mopsucrènes*, il fut saisi d'une fièvre ardente, dont il mourut à l'âge de 44 ans, après un règne de 24 ans, le 3 novembre 361.

**CONSTANCE**, général des armées romaines, né en Illyrie, s'éleva, du rang de simple officier, au premier grade militaire sous Honorius, qui l'associa à l'empire vers 417, après lui avoir donné en mariage sa sœur Placidie. Il mourut en 421, laissant un fils (Valentinien III), qui, après lui, régna sur l'Occident.

**CONSTANCE** ou **CONSTANTIUS**, ecclésiastique du 5e siècle, né à Lyon, fut lié avec Sidoine Apollinaire, et écrivit en latin une *Vie de saint Germain d'Auxerre*, imprimée dans la Collection de Surius, et traduite en français par Arnauld d'Andilly. On lui attribue en outre la *Vie de saint Just, évêque de Lyon*, traduite par Lemaistre de Sacy dans ses *Vies des PP. du désert*.

**CONSTANCE**, reine de France, fille de Guillaume V, comte d'Arles, 2e femme du roi Robert, que le pape avait contraint de répudier la reine Berthe qu'il aimait tendrement, est dépeinte dans les anciennes chroniques comme une princesse hypocrite et cruelle, dont le caractère impérieux et tracassier ne fit qu'accroître les regrets de son malheureux époux. Elle mourut à Melun en 1032, après s'être souillée de plusieurs meurtres, entre autres de celui de Hugues de Beauvoir, seul confident de l'infortuné Robert. On lui doit cependant l'introduction en France des premiers poëtes ou troubadours.

**CONSTANCE**, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier, sœur de Guillaume Ier et tante de Guillaume II, fut mariée en 1185, à Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, et ne recueillit qu'en 1194 l'héritage des Deux-Siciles, que Tancrède, son cousin, lui avait disputé. Le joug despotique de Henri étant devenu insupportable aux Normands, ses sujets, Constance favorisa de tout son pouvoir leur résistance; et, après la mort de son époux, qu'elle fut soupçonnée (sans preuve suffisante) d'avoir empoisonné, elle chassa de Sicile tous les généraux allemands qu'il y avait amenés. Elle mourut le 27 novembre 1198, laissant Frédéric II, son fils, sous la protection du pape Innocent III, mais avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépendance de sa couronne.

**CONSTANCE**, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, épousa en 1261 don Pedro d'Aragon, et fut reconnue reine en 1283, après les fameuses Vêpres siciliennes. Elle fit oublier, par la douceur et la sagesse de son règne, les troubles qui venaient

d'agiter la Sicile, et mourut en 1297 à Rome, où elle était venue solliciter du pape Boniface VIII la grâce de ses sujets, excommuniés depuis 15 ans.

**CONSTANCE FAULKON**, aventurier, dont le véritable nom était Constantin, né vers 1550 dans l'île de Céphalonie, fut présenté à la cour de Siam par un ambassadeur de cette nation, dont il avait fait la connaissance sur la côte de Malabar, et parvint en peu de temps aux plus hautes fonctions. Il eut une grande part aux négociations qui furent entamées par l'intermédiaire des jésuites entre le roi de Siam et Louis XIV, que l'on avait flatté de l'espoir de gagner au christianisme Siam, et peut-être le Tonquin, la Chine, la Cochinchine et le Japon. Ce projet gigantesque ne pouvait manquer de trouver des opposants parmi les grands du royaume, déjà mécontents de se voir gouvernés par un étranger. Dans un soulèvement excité par les mandarins, le roi fut détrôné et jeté dans une prison, où il mourut peu de temps après. Alors la persécution commença contre les chrétiens dont plusieurs furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. On a deux *Vies* de ce personnage: l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, et l'autre par Deslandes, 1755; dans la première, et il est présenté presque comme un saint; dans l'autre, comme un ambitieux effréné.

**CONSTANCIO** (MANOEL), chirurgien du roi de Portugal, et professeur d'anatomie à Lisbonne, naquit en 1725, dans le hameau de Sentiéras; il commença ses études chirurgicales à Abrantès, et les termina à Lisbonne où il professa ensuite lui-même pendant plus de 50 ans. Il forma un très-grand nombre de chirurgiens habiles. Partagé entre l'amour de son art et celui de l'agriculture, il contribua puissamment, par son exemple, à répandre parmi ses voisins les procédés les plus avantageux. Il répandit la culture de la pomme de terre, inconnue auparavant dans le pays. En 1791, il décida la reine de Portugal à envoyer plusieurs pensionnaires dans les pays étrangers, afin de s'y perfectionner dans l'art de guérir. Cet homme doublement utile à ses concitoyens comme agriculteur et chirurgien, parvenu à un âge très-avancé, se retira dans une campagne près de Sentiéras, où il mourut en 1809. Il avait composé un *Traité d'anatomie*, qui ne fut pas imprimé, et qui servit longtemps de livre élémentaire à ses élèves qui en tiraient des copies.

**CONSTANT Ier** (FLAVIUS-JULIUS CONSTANS), empereur romain, était le plus jeune des fils du grand Constantin et de Fausta. Nommé césar en 333, il parvint à l'empire après la mort de son père, en 337. Il était alors âgé de 17. Constantin en mourant avait partagé l'empire entre ses 3 fils: l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique échurent à Constant; il y joignit bientôt après la Macédoine et la Grèce, qui formaient, avec la Thrace, les États du jeune Delmace, son cousin, massacré dans les premiers jours du règne de Constance. On ne croit pas que Constant ait eu part à ce crime; mais il ne tarda pas à en recueillir le fruit. Constantin, l'aîné des 3 frères, qui régnait dans les Gaules, réclama une part de l'héritage de Delmace et d'Annibalien. Pour faire reconnaître ses droits, il s'avança à la tête d'une armée; la fortune trompa son courage; il périt dans une embuscade, auprès d'Aquilée. Son frère, vainqueur, s'empara de tout l'Occident, et, fidèle à sa haine, qui n'était pas éteinte par la mort du malheureux Constantin, il détruisit ses lois, ses établissements, et voulut proscrire jusqu'à sa mémoire, en le déclarant ennemi de l'État. Fier, emporté, fastueux, livré à ses courtisans, plongé dans la débauche, il s'attira bientôt la haine et le mépris. Cependant, il avait d'abord disposé les esprits en sa faveur, en se montrant le protecteur de St. Athanase, évêque d'Alexandrie, proscrit par les Ariens, que protégait Constance. Constant parvint à le faire rétablir sur son siége épiscopal; il porta ensuite la guerre dans la Grande-Bretagne; tout, en apparence, lui promettait un règne plus long et une fin plus heureuse, lorsque la sourde ambition de Magnence qu'il avait tiré de l'obscurité pour l'élever aux premières places, lui ravit à la fois le trône et la vie. En 340, Magnence, qui commandait à Autun, se fait saluer empereur par ses soldats; à la tête de ses troupes, il traverse rapidement les Gaules, et trouve partout de nouveaux partisans. Au premier bruit de cette révolte, Constant effrayé, n'ayant aucun moyen à opposer aux progrès du rebelle, s'enfuit vers l'Espagne; mais Gaïson, l'un des émissaires de Magnence, à la tête d'une troupe d'élite, l'atteignit au pied des Pyrénées. Abandonné de tous les siens, excepté d'un seul Franc, nommé *Lamoguise*, qui vendit chèrement sa vie pour défendre son maître, Constant fut massacré la 13e année de son règne, à l'âge d'envion 30 ans. Nous avons des médailles de cet empereur.

**CONSTANT II** (HERACLIUS CONSTANTINUS), fils de Grégoria et d'Héraclius II Constantinus, né en 630. Il perdit son père à l'âge de onze ans, et fut associé à l'empire par Héracléonas son oncle, collègue, successeur et frère d'Héraclius II. Après la disgrâce d'Héracléonas, en 641, Constant fut proclamé empereur. Ce prince, né en 630, n'était alors âgé que de 12 ans. Sous son règne, les Sarrasins, conduits par le calife Moavia, obtinrent les succès les plus éclatants; Rhodes fut perdue pour l'empire. C'est à cette époque que le fameux colosse, l'une des sept merveilles du monde, fut vendu par ce conquérant à un juif nommé Charès. Constant épouvanté équipe une flotte, et rencontre celle des ennemis sur les côtes de la Lycie. La victoire ne resta pas longtemps incertaine; la mer fut bientôt couverte par les débris des vaisseaux romains, et l'empereur ne dut la vie qu'au déguisement qu'il avait eu soin de prendre. Les Sarrasins massacrèrent l'infortuné qui était revêtu de la pourpre impériale. A la faveur du bruit de sa mort, Constant, échappé aux poursuites des vainqueurs, courut cacher au fond de son palais la honte de sa défaite. Depuis ce moment, uniquement occupé de disputes théologiques, il fit subir les plus rigoureux traitements au pape saint Martin, ainsi qu'à tous les prélats attachés à l'Église romaine. Cruel, soupçonneux, il n'épargna pas son propre frère Théodose, qu'il avait déjà forcé de prendre les ordres sacrés, et il le fit tuer en 659. Constant, devenu, par ce nouveau crime, l'horreur de ses sujets, voulut punir sa capitale, en établissant son séjour dans une autre partie de l'empire. Après avoir parcouru l'Italie, pillé Rome et vu battre les troupes impériales par les Lombards, qui le forcèrent à lever le siége de Bénévent, il se retira dans la Sicile, qu'il épuisa par ses rapines et par les vexations les plus odieuses. Cependant, le calife Moa-

via poursuivait ses victoires, et s'emparait de toutes les places de la Syrie, sans que Constant se mît en devoir de l'arrêter. Tant de lâcheté, de fureurs et d'incapacité trouvèrent leur terme. Le 15 juillet 668, Constant fut tué dans son bain, à Syracuse, par l'officier qui le servait, dans la 38e année de sa vie, après un règne de 27 ans. Son fils Constantin Pogonat lui succéda.

**CONSTANT**, tyran. *Voyez* **CONSTANTIN III**, tyran.

**CONSTANT** (Pierre), poëte français, né à Langres dans le 16e siècle, a laissé: *la République des Abeilles*, poëme didactique, Paris, 1582, in-4°; ibid., 1600, in-8°: cette édition est recherchée des curieux; *Invective contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8°; *la Cause des guerres civiles de France*, ibid., 1597, in-8°; *le grand Avant-Messie, M. S. Jean-Baptiste*, etc., en vers, Langres, 1601, in-12.

**CONSTANT** (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse au 17e siècle, a publié: *Traité de la cour des monnaies*, etc., Paris, 1657, in-fol.

**CONSTANT DE REBECQUE** (David), savant genevois, d'origine française, né en 1658, fut professeur à l'académie de Lausanne, donna des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* et des *Colloques d'Érasme*, avec des notes, et mourut presque centenaire, le 27 février 1733. Outre plusieurs dissertations sur les antiquités hébraïques, on lui doit: *l'Ame du monde*, etc., Leyde, 1679; *Abrégé de politique*, Cologne, 1689.

**CONSTANT DE REBECQUE** (Samuel), petit-fils du précédent, né en 1729, embrassa de bonne heure le parti des armes, fut lieutenant général au service de Hollande, puis se livra à la culture des lettres, dont il avait puisé le goût dans la société intime de Voltaire, et sur la fin de sa vie, se retira dans une campagne près de Lausanne, où il mourut en 1800. Ses principaux ouvrages sont: *Laure, ou lettres de quelques personnes de Suisse*, Paris, 1787, 7 vol. in-12; *le Mari sentimental*, Genève, 1786, in-12; *Camille, ou lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé et traduit en diverses langues; *Catéchisme de morale*, 1781; *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques*, 1787, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1799, in-8°.

**CONSTANT DE REBECQUE** (Benjamin), fils du précédent, né en 1767 à Lausanne. Ses études, qu'il commença dans la compagnie d'Erskine et de Mackintosh à Édimbourg, se terminèrent à Erlangen. Partout, en Suisse, en Hollande, en Écosse et en Allemagne même, étudiant la philosophie de Kant et la littérature de Schiller, il parlait et écrivait de préférence la langue française. Admis ensuite à la petite cour de Brunswick, c'est là que le jeune de Rebecque, en quelque sorte gentilhomme, fit son double apprentissage d'urbanité et d'opposition. Il n'attendait, pour rentrer en France et habiter Paris, que l'occasion d'y paraître avec quelque avantage; et quel moment plus favorable que la révolution qui fit de cette ville le point de mire des talents et des ambitions de tout genre! Ce ne fut toutefois qu'en 1795 (prairial an III), qu'il s'y rendit sous les auspices de Mme de Staël, sa compatriote et sa protectrice naturelle. Il avait alors 28 ans. Le premier objet qui frappa sa vue fut le tombereau menant au supplice 20 gendarmes. Calviniste, jeune, ardent, sans fortune, il fut bien vite la proie du parti qui devait l'élever. Les salons, c'est-à-dire les femmes, furent ses premiers maîtres. Mesdames Tallien, Beauharnais, et surtout Mme de Staël, décidaient le matin de ses opinions du soir. Il demanda et il obtint du conseil des Cinq-Cents, la réhabilitation des protestants, et se fit ensuite admettre au club de Salm. Il en devint le secrétaire, et il commença dès lors à avoir de l'influence, au point qu'on lui attribua, ainsi qu'à Mme de Staël, l'élévation de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Porté l'année suivante (1799) au tribunat, lors du renversement du Directoire et de l'avénement de Bonaparte au pouvoir sous le nom de premier consul, il continua son opposition parce qu'il supposait Bonaparte aussi facile à renverser que le Directoire. Nul doute, au reste, que cette erreur sur l'avenir du premier consul n'ait été causée chez lui par les illusions de Mme de Staël et de sa coterie. Ainsi lancé dans une opposition ridicule par son incapacité de prendre lui-même un parti, Benjamin Constant se vit bientôt (en 1801) éliminé du tribunat avec Chénier et ses autres amis. Exilé nominativement ensuite comme Mme de Staël, il ne lui fut également permis de faire en France que de rares et courtes apparitions, toujours surveillé par la police. Après avoir couru de nouveau l'Allemagne, il vint se fixer à Coppet en 1802, avec sa célèbre compatriote, qui trouvait, dit-elle, sa conversation *étonnante*, se défendant à peine d'une autre espèce de sentiment, qui lui donnait sur sa personne un véritable despotisme: car elle lui fit des opinions littéraires comme elle lui avait fait des opinions politiques; et bien mieux que tout Erlangen, tout Gœttingue et tout Weimar, elle le rendit adepte juré du romantisme allemand. Ayant ensuite quitté Mme de Staël, il épousa dans la ville de Hanovre une parente du prince de Hardenberg. Ce mariage le fit accueillir chez les princes du Nord. Constant de Rebecque se trouvait ainsi, en 1813, au milieu des alliés. C'est là qu'il écrivit sa célèbre brochure *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*, qui fut publiée en Allemagne, au commencement de 1814, c'est-à-dire quand déjà Bonaparte n'était plus. Comme elle était vraie, comme elle était utile, elle eut un succès immense. Ce fut l'apogée de Constant. Ainsi l'homme qui devait plus tard se montrer l'adversaire si acharné des puissances commença par être leur favori. Il rédigea quelques-unes de leurs plus belles proclamations, et fit son entrée dans la voiture de Charles-Jean avec Auguste de Staël, lorsqu'il revint à Paris, en 1814. A l'exemple de Mme de Staël il parut d'abord s'être rangé franchement du parti de Louis XVIII; et il devint un des rédacteurs habituels du *Journal des Débats*, qui avait embrassé la même cause. Le 20 mars, lorsque Napoléon eut repris le pouvoir, Benjamin Constant se rendit, avec M. de Lafayette, à la maison de campagne de M. Crawford, ancien ambassadeur des États-Unis. Le hasard lui fit rencontrer, dans la maison de l'honorable étranger, un Américain qui se rendait à Nantes, et qu'il accompagna sans autre dessein ultérieur que de s'éloigner de Paris; mais la nouvelle de l'insurrection de l'Ouest et de l'occupation de Nantes, lui fit rebrousser chemin, et il rentra, après 8 jours d'absence, dans la capitale, qui, au

surplus, ne pouvait pas être pour lui le pire de tous les asiles. Le surlendemain de son arrivée, une lettre de M. Perregaux, chambellan de l'empereur, vint l'avertir que le souverain désirait le voir. C'était une invitation et non pas un ordre. Il eût été dangereux de ne pas déférer à cette invitation, et M. Benjamin Constant se rendit aux Tuileries. Cette version, que nous présentons au lecteur comme la plus authentique, diffère en quelques circonstances de celles qui ont été connues jusqu'ici. Suivant la *Biographie Arnault*, M. Benjamin Constant, ayant demandé des passe-ports pour retourner en Allemagne, où l'attendait sa femme, reçut, au lieu de l'autorisation qu'il réclamait du ministre de la police, Fouché, une invitation, à la suite de laquelle eut lieu une longue conférence, où les nouvelles vues et les pensées constitutionnelles du grand homme furent présentées avec beaucoup d'adresse. Enfin, une entrevue fut proposée, et tout à coup entraîné par l'espoir d'affermir ces résolutions salutaires, et séduit par l'espoir flatteur d'une influence qui pouvait s'exercer d'une manière si glorieuse pour lui et si avantageuse pour le pays, M. Benjamin Constant accepta cette proposition, vit l'empereur, et sortit complétement gagné à sa cause. Peu de jours après cette entrevue, les journaux annoncèrent la nomination de Benjamin Constant au poste de conseiller d'État. Cette dernière partie du récit de nos prédécesseurs est exacte; mais Fouché est de trop dans leur exposé, il fut tout à fait étranger à cette négociation. Il est inutile d'insister sur l'effet qu'un si brusque changement dut produire sur le public. Benjamin Constant rédigea, de concert avec M. Molé, le fameux acte additionnel qui rencontra tant d'opposition de la part des rép blicains, et de la part des royalistes. Conseiller d'État, Benjamin Constant n'en fut pas moins représentant à la chambre des cent jours : jamais il ne joua un rôle plus embarrassé; c'est le temps de son éclipse. A la seconde restauration, atteint par l'ordonnance de proscription du 24 juillet, il alla en Angleterre où il mit, sous le nom d'*Adolphe*, sa jeunesse en roman. Il revint à Paris à la faveur de la réaction du 5 septembre 1816. Benjamin Constant se plaça dans l'opposition. Son âge, sa capacité, l'ironie de ses attaques, qu'il avait apprise à l'école de Voltaire, enfin sa renommée, ses fautes même, d'une nature et d'une gravité uniques, l'en firent le chef. Il fonda *la Minerve*, rivale passionnée du *Conservateur*; il fournit des articles au *Courrier*, au *Constitutionnel*, au *Temps*, le dernier venu des journaux : car aucun ne croyait pouvoir se passer de lui. Il professait la politique ou la philosophie à l'Athénée, et la *Société de la morale chrétienne* le comptait parmi ses membres influents. Cependant il composait de nombreuses brochures; quelquefois il descendait jusqu'à de faibles traductions d'ouvrages de politique ou de législation. La simple défense d'accusés, condamnés à la peine capitale, était pour lui un moyen d'opposition ou de popularité. Plus d'une fois, obligé de se présenter devant les tribunaux de police correctionnelle pour rendre raison de ses brochures ou de ses actes séditieux, il fit tourner à son profit la persécution. La position qu'il avait prise lui fit même courir des dangers, notamment à Saumur, où il se trouva comme assiégé par la cavalerie, et depuis à Strasbourg en 1827. Mais la grande affaire pour lui, c'étaient les élections, ou plutôt son élection personnelle, objet fondamental de la plupart de ses actions et de ses écrits. Candidat porté à Paris et dans les départements par toutes les bouches et toutes les trompettes de la renommée, et par toutes les intrigues de l'opposition qui grandissait de jour en jour, il finit par être élu dans les localités qui semblaient le plus antipathiques à l'homme du Directoire et de Bonaparte, le Maine et la Vendée. Le voilà député de la Sarthe (car il opte pour ce département) à la chambre de 1819! Il avait beau jeu, la restauration se dépeçait de ses propres mains; le poignard de Louvel avait renversé le ministère Decazes, et M. de Villèle était devenu l'Atlas de la monarchie. Véritable adversaire de ce dernier, Benjamin Constant avait sur lui, sous plusieurs rapports, une grande supériorité : il était à la fois littérateur, savant, philosophe; il parlait au nom de la France, de la constitution, soutenu par une opposition aussi audacieuse que puissante. M. de Villèle avait plus d'aplomb, de finesse; mais, attaqué à l'improviste, il parlait en son propre nom, et presque seul, pour un gouvernement qui ne savait que céder. Plus habile et plus prévoyant que la plupart des siens, c'était Benjamin Constant qui, dans les circonstances importantes, dirigeait l'attaque et la défense. A l'assemblée, et dans toutes les réunions du parti, il était celui qui réprimait avec le plus de soin les indiscrétions des républicains. C'était du reste la charte à la main, et, comme disait M. de Villèle, *cartes sur table*, avec les armes mêmes que la restauration lui avait données, que cette opposition, dont il était le chef et le modérateur, faisait la guerre et gagnait tous les jours du terrain. Cependant le découragement avait pris Benjamin Constant et il n'était plus en 1829 ce qu'il avait été en 1819 et 1821; aussi ne peut-il être compté parmi les adversaires armés des ordonnances de juillet 1830. Il vint après coup, isolé, pâle, contristé, en sujet et non en héros de la révolution nouvelle. Son premier mot fut de dire à M. Odilon Barrot : *Nous nous sommes trompés.* Le vendredi avant les ordonnances il était à la campagne, où il venait de subir une opération cruelle. M. Vatout, son ami, lui écrivit en ces termes : « Il se joue ici un jeu terrible; nos têtes servent d'enjeu, venez apporter la vôtre. » Il l'apporta, en effet, mais il n'apporta que cela : le corps et même l'éloquence n'étaient plus. En passant à Mont-Rouge, il fut forcé de descendre de voiture, et il arriva de barricade en barricade à l'hôtel de ville. Alors il dit à sa femme qui l'empêchait de se montrer : « Partons à l'instant pour la Suisse; nous irons nous cacher dans quelque coin de montagne où les journaux ne parviendront pas. » Sa signature, à supposer qu'elle soit réelle, est placée la dernière de toutes dans l'acte de protestation des députés, le 27 juillet; elle se trouve à la queue de l'acte du 30 qui confère la lieutenance générale au duc d'Orléans. C'est malgré lui qu'il fut placé dans un conseil d'État improvisé. Il reçut 200,000 francs dont alors, comme toujours, il avait grand besoin. On raconte qu'il dit à Louis-Philippe en les acceptant : « C'est à condition que je garderai mon franc-parler? » — « Vous me ferez plaisir, lui dit le prince; et c'est bien comme cela que je l'entends... » Après avoir été toute sa vie le jouet des pouvoirs et des

oppositions ; après avoir dépensé ses forces et sa santé florissantes, sa fortune et même celle des autres ; après avoir fait et défait à plusieurs reprises sa gloire, il est mort avant le temps, aux premiers jours de la révolution de juillet, sans avoir pu reconnaître si sa présence au conseil d'État n'était pas un rêve. La veille de son dernier jour, il donna un dernier *bon à tirer* de son livre de la Religion ; et, quelques heures avant d'expirer, il se leva sur son lit pour balbutier ces paroles : « Après 22 ans d'une popularité justement acquise... Le reste à demain... » Ce demain ne lui fut pas donné ; il mourut le jour même, 8 décembre 1830, à 8 heures du soir, en proie à des souffrances inouïes, au moment où s'ouvrait le procès des ministres qu'il avait si vivement combattus. C'est au premier anniversaire de juillet que son corps fut transféré au Panthéon. Au physique, Benjamin Constant était un homme bien constitué, grand, replet, nerveux. Son front pâle, sa longue figure puritaine, sa physionomie, présentaient un caractère énergique. Ses habitudes, auxquelles il manquait rarement, étaient surtout marquées au coin de l'activité la plus intentionnelle. Il était toujours à la chambre avant l'heure, en uniforme, tenant sous son bras une redingote, des livres, des manuscrits, des épreuves d'imprimerie, le budget et sa béquille. Une fois sur son banc, à l'extrême gauche, le voilà écrivant lettres sur lettres, disposant des huissiers, s'il ne disposait des ministres, et lorsqu'un orateur parlait, prenant des notes, corrigeant ensuite des épreuves et écrivant des lettres nouvelles. On eût dit qu'il voulait être dans la chambre ce qu'avait été Voltaire dans son cabinet ou Jules César au sénat. Au moral, il fut ambitieux, mais irrésolu, et en conséquence servile encore plus qu'indépendant. Ainsi on le voit successivement à la suite de Mme de Staël et de M. de Talleyrand, de Chénier et du Directoire, de Bernadotte et des rois étrangers, des Bourbons et de Bonaparte, de Fouché et de Louis-Philippe. Et, pour finir, il reçoit 200,000 francs en avancement d'hoirie de la révolution de juillet. Voici la liste des ouvrages de Benjamin Constant : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, Paris, 1823-1831, 5 vol. ; *Du Polythéisme romain*, Paris, 1833, 1 vol. in-8° ; *Adolphe*, Londres, 1816, in-12 ; *Wallstein*, tragédie, Genève, 1809 ; *Commentaires sur l'ouvrage de Filangieri*, 1821-1824 ; *Mémoires sur les cent jours*, 1820 ; beaucoup de brochures dont la plus remarquable est celle qui a pour titre : *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, 1824. On lui doit aussi plusieurs *factums* ou brochures judiciaires ; une compilation intitulée : *Collection complète des ouvrages publiés sur le gouvernement représentatif*, 1817 à 1820, 4 vol. in-8°. quantité d'articles dans *la Minerve, la Renommée*, etc. ; *Discours à la chambre des Députés*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°, etc., etc.

**CONSTANT DE REBECQUE** (Jean-Victor, baron de), lieutenant général au service des Pays-Bas, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume, chevalier de l'Aigle rouge de Prusse, chevalier de Saint-Louis, frère du précédent, naquit à Genève en 1773. Il embrassa la carrière des armes, et entra, comme sous-lieutenant, dans le régiment suisse de Châteauvieux. Passé, en 1790, en qualité de lieutenant, dans les gardes suisses de Louis XVI, il quitta pour toujours le service de France, après la journée du 10 août 1792, et obtint alors le grade de capitaine dans le régiment de Lausanne. Ayant pris du service, l'année suivante, auprès du prince héréditaire d'Orange, il fit partie des troupes coalisées qui attaquèrent la France à cette époque. Après la conquête de la Hollande par les armées françaises en 1795, il servit successivement en Angleterre et en Prusse. Étant entré, en 1802, comme capitaine au corps noble des cadets de Berlin, le roi de Prusse le nomma, en 1805, gouverneur militaire du prince d'Orange ; il assista aux combats d'Iéna et d'Erfurt, et devint successivement adjudant et major. Lorsque le prince d'Orange passa en Espagne pour y faire l'apprentissage de la guerre, sous les ordres du général Wellington, M. Victor Constant y accompagna son élève. Après les événements qui changèrent, en 1814, les destinées de la France et par suite celles des nations du continent qui avaient longtemps uni leur cause à la sienne, le souverain des Pays-Bas récompensa le courage qu'avait montré, dans toutes les circonstances, M. Victor Constant, en l'élevant successivement et à peu d'intervalle aux grades de lieutenant-colonel, d'adjudant du prince et de major général. Il mourut peu de temps après la révolution belge.

**CONSTANT-BERRIER** (Jean-François), né à Aire, en Artois, mort à Paris, le 12 juin 1824. Il avait été, sous le commandement de Kellermann et sous celui de Schérer, agent en chef des vivres pour les armées républicaines. Homme d'honneur modéré dans ses opinions, son administration servit d'asile à plusieurs personnes persécutées par la révolution. Le *Journal des hommes libres* dénonça Constant-Berrier, qui fut obligé de quitter ses fonctions. Il sortit pauvre d'une place où tant d'autres avaient fait fortune, et mena jusqu'à sa mort une existence très-misérable, qu'il ne soutenait qu'à l'aide de traductions de journaux étrangers qu'il faisait pour *la Gazette de France*. Il a publié : *le Mari confident*, comédie-vaudeville, avec Armand Av..., 1820, in-8° ; *l'Épicurien malgré lui*, vaudeville en un acte, représenté à la Porte-Saint-Martin, le 14 novembre 1822 ; *les deux Lucas*, vaudeville en un acte, représenté sur le théâtre de la Gaieté le 5 mars 1823, in-8° ; *Félix et Roger*, pièce en un acte, représentée sur le théâtre de la Gaieté, le 5 février 1824, in-8°, et diverses pièces de poésies.

**CONSTANTI** ou **COSTANZIO** (Antoine), professeur de belles-lettres à Fano, sa patrie, où il mourut en 1490, a laissé, entre autres productions, un recueil de *poésies diverses*, Fano, 1502, in-4°, et un *Commentaire sur les Fastes d'Ovide*, publié avec celui de Paul Marso, 1527, in-4°.

**CONSTANTI** (Jacques), fils du précédent, est auteur de *Collectaneorum Hecatostys*, etc., Fano, 1508, in-4° ; il a en outre recueilli et publié en 1502, in-4°, plusieurs écrits de son père, auxquels il a joint de ses productions ; les unes et les autres sont en latin.

**CONSTANTIA** (Flavia-Julia), fille posthume de Constance II et de Faustine, épousa Gratien en 373, et mourut 10 ans après, n'ayant pas encore atteint sa 22e année.

**CONSTANTIA** (Flavia-Julia-Valéria), sœur du

grand Constantin, et femme de Licinius, fut célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté, jouit d'un grand crédit à la cour de son frère, auprès duquel son intercession en faveur des ariens devint funeste à l'Église. Elle mourut en 329.

**CONSTANTIN LE GRAND** (Caius Flavius Valerius Aurelius-Claudius), empereur, naquit en 272, suivant quelques historiens, et, selon d'autres, en 274. On est aussi peu d'accord sur le lieu de sa naissance, sur l'origine de sa mère Hélène, et sur les détails qui concernent les premières années de ce prince, on peut même ajouter, sur les dates, les causes et les circonstances des principaux faits de ce règne, que ses nombreux historiens ont rapportés diversement, d'après leurs opinions particulières. On regarde comme assez certain que Constantin reçut le jour à Naïsse, ville de Dardanie ; quoique plusieurs historiens le fassent naître dans la Grande-Bretagne ; qu'Hélène, sa mère, était d'une naissance obscure, et que Constance Chlore, père de Constantin, fut forcé de la répudier, lorsqu'il fut nommé césar avec Galère par les empereurs Dioclétien et Maximien. Constance épousa Théodora, belle-fille du dernier, et Constantin son fils fut remis en otage entre les mains de Dioclétien, qui le traita d'abord avec bienveillance, et lui fournit plusieurs occasions de se distinguer. Constantin, à peine âgé de 19 ans, le suivit en Égypte où Achillée s'était révolté. Les vertus et les talents du jeune prince parurent avec tant d'éclat, qu'il devint bientôt l'amour et l'espérance des Romains et l'objet de la jalousie des empereurs et des autres césars ; et lorsque, après l'abdication de Dioclétien, Constance et Galère prirent le titre d'augustes, le dernier ne voulut jamais consentir à donner celui de césar au fils de son collègue ; il le retint même auprès de lui, malgré les demandes réitérées de Constance, et Constantin se vit à chaque instant entouré de piéges et chargé des ordres les plus périlleux. Mais déjà le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde, et les historiens lui font accumuler les prodiges : comme Hercule, il abat un lion furieux ; comme David, il terrasse un barbare d'une taille gigantesque ; il traverse à cheval un marais sans fond ; enfin, son adresse, son courage, sa prudence et sa fermeté le tirent des mains de Galère. Il traverse l'Europe entière, et rejoint son père à l'instant où ce prince s'embarquait pour porter ses armes dans la Grande-Bretagne. Constance, victorieux des Pictes, mourut à York en 306, après avoir désigné Constantin pour son successeur, au préjudice des enfants de Théodora. L'armée applaudit à ce choix, que Galère n'apprit qu'avec fureur ; mais, obligé de ménager Constantin, il ne put lui refuser le titre de césar. Le premier usage que celui-ci fit de son pouvoir fut d'accorder aux chrétiens, déjà très-nombreux dans l'empire, le libre exercice de leur religion. Il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs. Deux de leurs rois, nommés *Ragaise* et *Ascaric*, furent pris et livrés aux bêtes ; un grand nombre de prisonniers furent égorgés, et la rigueur que Constantin déploya dans cette occasion ne peut être justifiée que par des raisons politiques sur lesquelles l'humanité gémit avec raison. Cependant tout l'Occident se préparait à reconnaître la puissance du nouveau césar, et Rome, opprimée par les satellites de Galère, s'agitait sourdement. Maxence, fils de Maximien et gendre de Galère, profita de cette agitation secrète pour reprendre le rang dont ses vices obscurs l'avaient écarté. Il se servit du crédit et du nom de son père et de la haine qu'on portait à Galère, pour faire déclarer l'Italie en sa propre faveur. Maximien reprit le titre d'empereur, et passa dans la Gaule pour offrir à Constantin la main de sa fille Fausta. Constantin avait été marié, vers le temps de son voyage en Égypte, avec Minervine, dont il avait eu un fils nommé *Crispus;* elle n'existait plus, et Constantin, qui s'était fait déclarer auguste, devint le gendre de Maximien. Ce dernier, s'étant brouillé avec son fils Maxence, se réfugia dans la Gaule ; Constantin l'y reçut avec déférence, et lui accorda les honneurs, mais non le titre d'empereur. Peu de temps après, en 309, Maximien, voyant son gendre engagé dans une expédition contre les Francs, voulut profiter de son absence pour ressaisir le rang suprême, et se fit couronner dans la ville d'Arles. A cette nouvelle, Constantin quitte les bords du Rhin, embarque ses meilleures troupes sur la Saône, descend cette rivière et ensuite le Rhône avec rapidité. Maximien effrayé s'était sauvé à Marseille. Constantin l'y poursuit, surprend la ville, et se contente de dépouiller de la pourpre son perfide beau-père ; mais le vieil empereur, désespéré de voir échouer ses projets, forma le dessein d'assassiner Constantin, et voulut faire entrer Fausta dans le complot. Celle-ci feignit de servir son père contre son époux, et prévint Constantin, qui fit placer dans son lit un esclave que Maximien trompé vint lui-même poignarder. L'empereur parut à l'instant environné de ses gardes, et Maximien, ne pouvant excuser ni faire pardonner son crime, fut condamné à s'étrangler de ses propres mains. Constantin, maître de la Gaule, embellit Trèves, où il faisait sa résidence ordinaire, et remporta plusieurs victoires sur les peuples de la rive droite du Rhin. Tandis qu'une partie de l'Occident respirait sous l'empire de Constantin, l'Orient gémissait sous la tyrannie de Maximien, qui avait partagé avec Licinius les départements soumis à Galère, et l'Italie et l'Afrique étaient en proie aux fureurs, aux rapines de Maxence. Les principales villes de l'empire étaient baignées du sang des martyrs. Constantin, appelé par les vœux secrets des Romains, et instruit de la haine que lui portait Maxence, résolut de le prévenir, et se prépara à passer en Italie à la tête de toutes ses forces. Il s'assura d'abord de l'alliance ou plutôt de la neutralité de Licinius; Maxence, de son côté, se lia secrètement avec Maximien. Cependant Constantin, tourmenté des craintes les plus vives sur les résultats de la grande querelle dans laquelle il s'engageait, voulut interroger les volontés du ciel : les dieux des païens furent muets ; les aruspices menacèrent. Constantin penchait intérieurement pour la foi chrétienne ; tout à coup il aperçut dans les airs le signe sacré de cette religion, entouré de ces mots tracés en lettres de feu, *In hoc signo vinces*. Ce miracle, que quelques auteurs ont contesté, frappa toute l'armée et la remplit d'étonnement. Constantin adopta pour étendard, sous le nom de *labarum*, le signe merveilleux qui lui promettait la victoire ; la garde en fut confiée aux plus braves de l'armée. L'empereur, sa mère Hélène, son fils Crispus, et sa sœur Constantia, qui venait d'être fiancée à Licinius, se

firent instruire dans la doctrine des chrétiens, et, dès le commencement de l'année suivante, 312, Constantin, plein de la confiance des braves et du zèle des néophytes, passa les Alpes, s'empara de Suze, écrasa, dans les plaines de Turin, l'armée que Maxence avait envoyée contre lui, prit Milan, gagna une seconde bataille près de Vérone, et pénétra jusqu'à deux milles de Rome, au pont Milvius, aujourd'hui *Ponte-Mole*. Maxence, qui jusque-là célébrait dans Rome des triomphes imaginaires, avait suspendu leurs pompes, ses orgies et ses cruautés, et s'était avancé au-devant de son rival qu'il attendait sur les bords du Tibre, à quelque distance au-dessus de Ponte-Mole. Il avait fait construire un pont de bateaux sur le fleuve pour faciliter sa retraite. Constantin eut bientôt enfoncé une armée nombreuse, mais fatiguée du joug d'un tyran; tout plia, et prit la fuite dans un désordre affreux. Les fuyards s'entassaient sur le pont; Maxence lui-même le traversait, enveloppé d'une foule de ses gens, lorsque les bateaux s'abîmèrent sous le poids; Maxence fut englouti, et le lendemain son cadavre fut trouvé dans la vase. Les Romains reçurent le vainqueur en triomphe. Constantin ne monta point au Capitole pour rendre grâces à Jupiter, et cependant il accepta le titre de souverain pontife, usage qui fut encore pratiqué par quelques-uns de ses successeurs. L'Afrique et les provinces reconnurent le nouvel empereur, qui s'occupa sur-le-champ de tout ce qui pouvait assurer la stabilité et le bonheur de son empire. Il rétablit les monuments et les décora, autant que put le permettre l'état des arts, déjà totalement corrompus à cette époque; il cassa la garde prétorienne, tant de fois funeste à l'autorité, rétablit la justice, les mœurs et la police, releva les fortunes particulières par ses bienfaits, ranima l'activité dans toutes les classes, promulgua des lois et des règlements utiles, réforma le calendrier, mit en usage les indictions, période de 15 années encore employée aujourd'hui dans l'Église de Rome, mais avec quelques modifications. La religion qu'il venait d'embrasser fut également l'objet de ses soins; il fonda plusieurs basiliques, obtint de Licinius et de Maximin le libre exercice du christianisme dans leurs États, et s'occupa de pacifier l'Église d'Afrique, déchirée par le schisme des donatistes. Ce fut à cette occasion qu'il fit assembler à Arles, en 314, un concile des évêques d'Occident. Cependant Licinius, qui, l'année précédente, avait vaincu Maximin et l'avait réduit à se donner la mort, conçut une jalousie extrême de l'élévation et de la renommée de Constantin. Il chercha les moyens de l'irriter en persécutant les chrétiens. Constantin vola aussitôt à leur secours; il gagna une première bataille à Cibales en Pannonie; une seconde, livrée en Thrace près de Mardie, n'eut point de résultat, mais Licinius effrayé demanda la paix: le prix qu'y mit Constantin fut la cession de l'Illyrie et de la Grèce, et la déposition du césar Valens, que Licinius avait nommé après la bataille de Cibales. De nouveaux règlements, la promulgation des décennales, et les débats sans cesse renaissants des donatistes occupèrent Constantin toute l'année suivante. Il fit cependant quelques expéditions contre les Goths et les Sarmates qui paraissaient sur les bords du Danube. En 317, il fit nommer césars son fils Crispus et le fils de Licinius. L'éducation de Crispus fut confiée au célèbre Lactance, nommé depuis le *Cicéron de la chrétienté*, et le jeune prince, en 321, battit les Francs, qui de nouveau s'étaient montrés sur les frontières de la Gaule. Constantin, de son côté, repoussa les barbares dans la Thrace et dans la Mœsie. Licinius en conçut de l'ombrage, et ralluma la guerre en 323. Les deux princes se rencontrèrent à Andrinople (3 juillet). La bataille fut sanglante. Licinius y perdit son armée, et Constantin y fut blessé à la cuisse. Crispus remporta bientôt après une victoire navale dans le détroit de Gallipoli. Licinius retiré à Chalcédoine parut fléchir, et feignit de demander la paix, pour avoir le temps de rassembler de nouvelles troupes, à la tête desquelles il vint attaquer Constantin à Chrysopolis, en face de Byzance; il fut battu de nouveau, et s'enfuit à Nicomédie. Constantin maître de Byzance et de la Chalcédoine, poursuit son rival; celui-ci ne vit plus de ressource que dans la médiation de sa femme Constantia sœur de l'empereur; cette princesse obtint pour le vaincu la permission de vivre tranquille à Thessalonique; mais, soit que Licinius eût ourdi de nouvelles intrigues, soit que Constantin n'eût consulté dans cette occasion que le désir de la vengeance, ou les conseils de la politique, le prince détrôné fut mis à mort peu de temps après, et c'est encore un de ces faits sur lesquels les historiens ne sont pas d'accord, et qu'ils présentent sous des rapports entièrement opposés. Constantin se montra moins rigoureux en matière de religion qu'il ne l'avait été en matière de politique. L'Église et l'empire éprouvaient de nouveaux troubles par l'hérésie d'Arius. Quelques-uns de ses sectateurs, furieux de ce que l'empereur n'embrassait pas leurs opinions, lapidèrent ses statues; Constantin, auquel on rapporta l'affaire de manière à l'irriter, se contenta de sourire en passant la main sur son visage et en assurant qu'il n'avait point été blessé. Il convoqua en 325 un concile général à Nicée; Arius et ses sectateurs y furent frappés d'anathème. Constantin les exila, et les évêques orthodoxes fixèrent irrévocablement les bases de la foi chrétienne, en dressant cette fameuse profession qu'on appelle le *symbole de Nicée*. Cependant Constantin, occupé de rétablir l'ordre et la paix dans l'empire et dans l'Église, allait flétrir sa gloire en n'écoutant que sa violence et une excessive sévérité dans le gouvernement de sa propre famille. Son fils Crispus, dont les belles qualités faisaient l'espoir de l'empire et l'orgueil de sa maison, fut tout à coup accusé par sa belle-mère Fausta d'avoir osé lui montrer une passion incestueuse. On ignore si ce fut l'envie ou l'amour méprisé qui porta cette nouvelle Phèdre à une démarche si fatale. Constantin fit trancher la tête à Crispus; mais à peine le coup fut-il porté qu'il en sentit toute l'horreur. Les reproches de sa mère Hélène vinrent augmenter ses remords, et ils furent à leur comble lorsqu'on lui découvrit les désordres publics de Fausta et son infâme calomnie. Dans l'égarement de la colère, il fit étouffer dans une étuve sa coupable épouse. Plusieurs personnages marquants furent aussi mis à mort, et Rome put croire un moment que Constantin allait marcher de cruautés en cruautés; car ce fut à la même époque qu'il fit périr le jeune fils de Licinius, à peine âgé de 12 ans. Les clameurs des Romains vinrent à ses oreilles; ils lui prodiguèrent les insultes. On voulut l'exciter à un massacre général; mais il rejeta ce conseil, et cher-

cha à regagner, par la douceur, des cœurs aigris. Cependant le souvenir de ces scènes sanglantes augmenta le dégoût qu'il avait conçu pour le séjour de Rome. Il quitta cette ville, pour n'y plus revenir, à la fin de septembre de la même année, et partit pour la Pannonie. Ce fut l'année suivante qu'Hélène, mère de l'empereur, entreprit le voyage de la Palestine, dans la vue de retrouver la croix de Jésus-Christ et de rendre à ces lieux, berceau du christianisme, l'éclat dont les persécutions des empereurs et les cérémonies du paganisme les avaient privés. Constantin seconda le zèle et la piété de sa mère, et lui prêta son autorité pour diminuer l'influence des superstitions païennes ; il lui prodigua ses trésors, pour donner plus de magnificence aux pieuses fondations dont elle couvrit la Judée. Mais à peine eut-elle rejoint Constantin, auquel elle rapportait les restes de la croix, qu'elle mourut entre ses bras. Il lui rendit les plus grands honneurs, et voulut que des monuments multipliés, une ville entière et de nombreuses médailles conservassent la mémoire et le nom de cette princesse ; il crut l'honorer encore plus en poursuivant avec zèle les restes de l'idolâtrie dans l'Orient. Il fit fermer ou détruire les temples les plus renommés par le concours des peuples et par l'obscénité de leurs mystères ; tels étaient le temple d'Aphaque, sur un des sommets du Liban, dédié à Vénus et Adonis, et le temple de Sérapis en Égypte. Constantin mit tant de prudence et de modération dans les mesures qu'il prit pour éteindre l'idolâtrie, qu'il ne donna pas au paganisme l'honneur de compter des martyrs. Cependant les changements qu'il apportait dans les mœurs, dans la religion et dans les lois de l'empire ne lui semblèrent pas encore suffisants, et déjà, depuis plusieurs années, il méditait de transférer dans l'Orient, la résidence des empereurs et le centre du gouvernement. On n'a que des conjectures sur les motifs qui le déterminèrent à cette translation ; les uns l'ont attribuée à l'éloignement que les malheurs de sa famille et ses propres violences lui donnèrent pour Rome, d'autres à l'attachement que cette ville et ses habitants témoignaient pour le paganisme. On prétend, avec plus de raison, que Constantin désespéra de réformer un peuple amolli, que les cruautés, le luxe et les débauches de ses tyrans avaient conduit au dernier degré de corruption, et qui n'avait d'ardeur et d'énergie que pour les jeux publics. Il est probable aussi que ce prince, qui avait commencé par régner en Occident, avait pu s'apercevoir de l'affaiblissement de cette partie de l'empire et de la chute rapide dont elle était menacée, soit par les incursions prochaines des barbares, soit par le délabrement général, et qu'il ne vit d'autres moyens de prolonger la puissance romaine que de la transférer tout entière au centre de ses possessions et dans un pays en quelque sorte nouveau, ou moins fatigué par le poids du pouvoir et par les secousses qu'il entraîne à sa suite. La durée qu'eut ce nouvel empire, qui ne fut anéanti qu'après plus de dix siècles, peut servir à justifier la politique de Constantin dans cette occasion. Il suffit d'avoir entendu parler de la situation de Constantinople pour admirer le choix qu'il fit de l'ancienne et peu importante ville de Byzance, lorsqu'il la destina à devenir la première ville du monde, et à recueillir les restes de la magnificence et des arts des Grecs et des Romains. Il paraît qu'il avait songé d'abord à relever les ruines de Troie ; mais les avantages réels de Byzance l'emportèrent sur les souvenirs poétiques d'Ilion. On vit s'élever avec une promptitude étonnante, dans une enceinte immense, des bâtiments de toute espèce, des places publiques, des fontaines, un cirque, des palais, de vastes citernes, des marchés. Il paraît que ces monuments furent construits avec plus de somptuosité que de goût, avec plus d'étendue que de solidité. La dédicace de la nouvelle Rome eut lieu le 11 mai 330 ; les solennités durèrent 40 jours. Constantin ne prodigua point les inscriptions en son honneur ; il blâmait Trajan d'avoir eu cet orgueil, et l'appelait *le pariétaire*, parce que le nom de cet empereur se lisait sur toutes les murailles ; mais un autre orgueil, non moins onéreux à l'État, marqua cette époque, et ne fit que s'accroître sous les successeurs de Constantin : ce fut celui des charges et des titres, et enfin la somptuosité dans les habits et dans les solennités : un luxe insensé prit la place des arts. Quelque temps auparavant, Constantin avait vu mourir dans ses bras sa sœur Constantia, veuve de Licinius ; elle lui demanda, en mourant, d'accorder sa protection et sa confiance à un prêtre arien, d'un esprit insinuant et dangereux. L'empereur se l'attacha, et bientôt cet homme obtint le rappel d'Arius, qui présenta une justification en termes équivoques, dont Constantin fut la dupe, mais que les évêques orthodoxes, et entre autres St. Athanase, évêque d'Alexandrie, refusèrent de reconnaître. Ce vertueux prélat fut persécuté par les ariens, et exilé à Trèves. Cependant d'autres soins avaient occupé Constantin, et en 332, son fils Constantin le jeune battit les Goths, et força Ariatic, leur roi, à donner des otages. Les Sarmates, qui voulurent secourir les Goths, furent défaits et soumis. L'an 333 fut marqué par une famine qui désola tout l'Orient ; Constantin envoya du blé aux évêques pour le distribuer aux pauvres. Les peuples de l'Éthiopie et de l'Inde, les ambassadeurs de Sapor, roi de Perse, vinrent la même année rendre hommage à sa puissance et à sa sagesse. En 335, Constantin, soit qu'il crût le fardeau de l'empire trop lourd pour une seule tête, soit qu'il craignit les divisions qui pourraient s'élever après lui, partagea l'empire entre ses 3 fils et ses 2 neveux ; il assigna les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne à Constantin l'aîné ; à Constance le second, l'Asie, la Syrie et l'Égypte ; à Constant le dernier, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique ; à Delmace, un de ses neveux, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe ; à Annibalien, l'Arménie, le Pont et la Cappadoce. Cependant, en 337, Sapor, roi de Perse, réclama 5 provinces cédées aux Romains 40 ans auparavant par un de ses prédécesseurs. Constantin, chez qui l'âge n'avait pas abattu le courage, passa en Asie pour se mettre à la tête de ses troupes, et porter lui-même sa réponse à Sapor ; mais il tomba malade près de Nicomédie, et sentit sa fin s'approcher. Il ordonna, avant de mourir, le rappel d'Athanase et des évêques contre lesquels les ariens avaient excité son ressentiment, et, suivant l'usage de ces temps, il se fit administrer le baptême, remit son testament à ce prêtre arien dont on a parlé, et mourut le 2 mai 337, après un règne de 31 ans. Des écrivains, ennemis du christianisme, se sont attachés à déprimer toutes les actions de Constantin ; ils ont voulu le présenter comme un prince faible, superstitieux, impré-

voyant, et ont été jusqu'à ne point regarder son règne comme une grande époque historique. Il suffit de penser que Constantin réunit sous sa domination autant de provinces qu'Auguste et que Trajan; qu'il en a renouvelé totalement les mœurs, les lois et les usages; qu'il a transféré le siége du pouvoir d'Occident en Orient; qu'il a substitué, sans secousses, la religion sévère des chrétiens aux rites relâchés de l'idolâtrie; qu'à partir de ce moment, d'autres vertus, d'autres vices peut-être, devinrent le partage de l'humanité; que les liens de famille, l'action du pouvoir, les relations des peuples prirent un autre caractère, et qu'enfin les arts, la littérature, reçurent une autre impulsion, pour convenir que son règne et son nom semblent partager l'histoire du monde en deux parts immenses. Eusèbe de Césarée a écrit la vie de Constantin; le jésuite Mambrun a composé un poëme latin intitulé : *Constantinus sive idolatria debellata ;* J. Vogt a publié sous le titre d'*Historia litteraria Constantini Magni* (Hambourg, 1720, in-8° de 68 pages), une bibliographie raisonnée et fort curieuse de 180 auteurs qui ont écrit sur Constantin le Grand.

**CONSTANTIN II** (CLAUDIUS FLAVIUS JULIUS CONSTANTINUS), empereur romain, né à Arles, le 7 août 316, était l'aîné des trois princes, fils de Fausta, qui succédèrent au grand Constantin leur père, en 337. Il obtint pour son partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, et ne profita point de la dépouille de ses jeunes cousins, Delmace et Annibalien, massacrés avec tous les autres parents de l'empereur. Constantin fut étranger à ces horreurs, dont on accuse Constance. Né avec des vertus, rempli de valeur et de bonté, il s'était déjà signalé sous le règne de son père par des succès brillants contre les Goths; mais il était superbe, audacieux, imprudent; il ne put supporter patiemment que ses frères partageassent seuls les États qui avaient appartenu aux princes de leur famille. Il passa les Alpes à la tête d'une armée, pour combattre Constant, au mois d'avril 340; mais s'étant avancé sans précaution, il fut attiré dans une embuscade, près d'Aquilée, et entouré par les troupes de son frère. Son armée fut taillée en pièces, et lui-même fut tué la 3e année de son règne, et la 24e de son âge.

**CONSTANTIN III**, tyran, était simple soldat; les légions romaines cantonnées dans la Grande-Bretagne, estimant sa bravoure et plus encore son nom, qui leur rappelait des souvenirs de gloire, le revêtirent de la pourpre vers l'an 407. Il ne demeura point possesseur paisible de sa nouvelle dignité; de brillants succès couronnèrent ses premières expéditions, à la suite desquelles Honorius consentit à le reconnaître pour collègue, en le nommant auguste; mais Constant, l'aîné de ses fils, qu'il avait nommé césar, défait dans plusieurs batailles, ayant perdu la vie, Honorius trouvant la circonstance favorable pour recouvrer la souveraineté des Gaules, vint assiéger Constantin dans Arles, qu'il avait choisi pour sa capitale. Après un siége de 4 mois, le malheureux Constantin, obligé de se rendre, fut décapité le 18 septembre 411, avec Julien, le seul fils qui lui restât.

**CONSTANTIN IV**, surnommé *Pogonat,* ou *le Barbu,* empereur d'Orient, monta sur le trône en 668, avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de leur père Constant II, qui venait d'être assassiné en Sicile. Le premier soin de Constantin fut de punir les meurtriers de ce prince. Le patrice Justinien, homme d'un rare savoir dans ces temps de barbarie, et généralement estimé, se trouva au nombre des coupables, et périt avec eux. Misizi, Arménien, et l'un des officiers du palais, que les rebelles avaient proclamé empereur, paya de sa tête ce dangereux honneur. Devenu tranquille possesseur de la couronne, Constantin réunit tous ses efforts contre les Sarrasins. Le calife Moavia, enhardi par des victoires multipliées qui ne lui avaient pas même été disputées, rassembla toutes ses forces et vint mettre le siége devant Constantinople en 670. L'empereur averti depuis longtemps des desseins du calife, s'était préparé à une défense vigoureuse. Pendant 7 années, les Sarrasins se présentèrent avec des flottes considérables, et chaque année ils furent forcés de lever le siége; enfin, en 670, ils abandonnèrent une entreprise qui leur avait coûté l'élite de leurs troupes, et des milliers de vaisseaux incendiés par le feu grégeois. Ce feu, qui consumait au milieu des flots, les navires auxquels les plongeurs l'attachaient, venait d'être inventé par Callinique. Les souverains de Constantinople reçurent avec joie cette invention meurtrière. Ils en firent un secret, et sa composition n'était connue que d'eux seuls et de quelques grands de l'empire, engagés par les serments les plus terribles à ne le pas révéler. Moavia, trompé dans l'espoir de prendre la capitale, se trouva trop heureux d'accepter les conditions que Constantin voulut lui imposer, et se soumit à payer un tribut annuel à l'empire dont il avait médité la ruine. Les victoires de Constantin imprimèrent le respect aux peuples accoutumés à désoler les provinces. Les Abares, les ducs de Bénévent, de Frioul, et le roi des Lombards, lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir son alliance. Les Bulgares seuls ne furent pas intimidés, et recommencèrent leurs courses avec plus de fureur. Constantin ne parvint à les éloigner qu'en achetant la paix. Ce prince s'occupa ensuite de rétablir la tranquillité de l'Église, troublée par les erreurs des monothélites : ces sectaires furent condamnés au concile de Constantinople, que l'empereur convoqua en 680, et après lequel il accorda de grands priviléges au pape et au clergé. Le désir d'assurer la couronne à son fils, et la crainte que lui inspiraient ses deux frères, Tibère et Héraclius, qui semblaient se lasser de ne jouir auprès de lui que des vains titres d'*augustes* sans prendre aucune part au gouvernement, troublèrent la tranquillité de Constantin, et ternirent la gloire de son règne. On leur supposa des projets criminels, et l'empereur leur fit crever les yeux. Il ne survécut pas longtemps à ce crime, et sentant sa fin s'approcher, il se hâta d'associer son fils Justinien à l'empire. Il mourut au mois de septembre 685, dans la 37e année de son âge, et la 17e de son règne, et fut enterré dans l'église des Apôtres. — Son fils, JUSTINIEN II, qu'il avait eu d'Anastasie, lui succéda. On connait plusieurs médailles de cet empereur.

**CONSTANTIN V**, surnommé *Copronyme* parce qu'il salit les fonts baptismaux, né à Constantinople en 718, succéda en 741 à son père Léon l'Isaurien, dont il surpassa la fureur contre les images, et mourut d'une maladie pestilentielle, en 775, laissant, de la première

de ses trois femmes, Léon, qui lui succéda. Le règne de ce prince, dont quelques talents pour la guerre étaient loin de racheter les vices, n'offre qu'une suite de persécutions contre les chrétiens, de crimes et d'événements sinistres. Pendant qu'il s'occupait à inventer des supplices, une peste affreuse, qui dura 3 ans, dépeupla Constantinople (747); des guerres non moins désastreuses décimèrent ses armées, et plusieurs provinces furent perdues pour l'empire d'Orient, dont Rome ne fut pas la dernière à se détacher; enfin un froid excessif signala l'automne de 763; le Pont-Euxin gela dans l'espace de 60 lieues, et les glaces, au printemps, poussées par un vent furieux, faillirent ensevelir les habitants de Constantinople sous des ruines.

**CONSTANTIN VI**, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare et d'Irène, n'était encore que dans sa 10e année, lorsqu'en 780 la mort de Léon le fit monter sur le trône, sous la tutelle d'une mère ambitieuse, altière et vindicative. Cette princesse, dont le génie égalait les vices, chercha pour son fils une alliance qui pût soutenir l'empire ébranlé. Elle jeta les yeux sur Rotrude, fille de Charlemagne, dans l'espoir que ce prince lui rendrait l'Italie; la jeune princesse fut fiancée en 781. Cependant, 10 ans plus tard, Irène rompit le mariage projeté, et Constantin épousa une jeune fille d'une rare beauté, à laquelle toutefois il ne put s'attacher, et qu'il accabla de mépris. Irène gouvernait l'empire sans partage, lorsque des courtisans excitèrent Constantin à reprendre l'autorité. L'impératrice mère, avertie du complot, s'emporta, fit arrêter plusieurs conjurés, et confina le jeune prince dans une chambre du palais. Les troupes, excitées par Alexis Musèle, délivrèrent Constantin, et forcèrent Irène à se retirer dans un château, au bord de la Propontide. En 791, l'empereur obtint quelques succès contre les Sarrasins. A son retour, il rappela sa mère, et indisposa les troupes en faisant raser, battre de verges et enfermer ce même Alexis qui lui avait rendu l'autorité. Une défaite qu'il essuya en Bulgarie acheva d'aigrir les esprits. On parla de couronner Nicéphore, fils de Constantin V, et oncle de l'empereur. Irène et l'eunuque Staurace déjouèrent la conspiration. Constantin fit crever les yeux à Nicéphore, et couper la langue à 4 autres de ses oncles, Christophe, Nicétas, Anthime et Eudoxe; de nombreuses exécutions augmentèrent la haine et l'effroi général. En 795, Constantin devint éperdument amoureux de Théodate, une des filles de la suite d'Irène, qui favorisa cette passion pour rendre son fils odieux. Constantin répudia Marie, malgré l'opposition du patriarche Taraise, et couronna Théodate. Le mépris public augmentant de jour en jour pour un prince qui ne gardait aucune mesure, Irène conjura contre son propre fils; il finit par tomber dans les piéges dont on l'entourait. Arrêté près de Constantinople en 797, et ramené dans le palais, où on l'emprisonna, il s'était endormi, accablé de fatigues, lorsqu'on vint, par l'ordre de sa mère, lui enfoncer des poinçons dans les yeux; on croit qu'il ne survécut pas longtemps à cette catastrophe.

**CONSTANTIN VII**, surnommé *Porphyrogenète*, empereur d'Orient, né à Constantinople en 905, fils de Léon le Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans, sous la tutelle de Zoé Carbonopsime, sa mère, et mourut, le 15 novembre 959, du chagrin qu'il ressentit en apprenant que son fils, Romain, qui, l'année précédente, avait tenté de l'empoisonner, venait de tramer contre ses jours une nouvelle conspiration. Ce prince faible, et à qui l'on reproche d'avoir aimé le vin avec excès, ne manquait ni de talents ni de qualités: il avait des sentiments de justice, et du zèle pour la religion, les sciences et les arts. Mais rien n'excuse chez un prince la négligence des affaires publiques; et telle fut à cet égard son incurie qu'il se laissa gouverner par Hélène, sa femme, qui vendit les dignités de l'Église et de l'État, accabla le peuple d'impôts et le fit gémir sous l'oppression. Constantin a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont: deux livres contenant *la Description géographique des provinces de l'empire;* une *Vie de l'empereur Basile le Macédonien, son aïeul;* un *Traité sur le gouvernement de l'empire;* deux livres des *Cérémonies de la cour byzantine*. Plusieurs autres écrits attribués à ce prince ont été publiés également avec des notes et une version latine par G. Meursius, Leyde, 1611, 1617, in-8°.

**CONSTANTIN VIII**, empereur. On désigne sous ce nom un des fils de Romain Lecapène. En effet, ce dernier donna des titres d'augustes à ses 3 enfants, et leur fit prendre le pas sur son collègue Porphyrogenète. Constantin fut déposé avec ses frères en 944, et relégué à Ténédos et ensuite à Samothrace, où il fut massacré dans une tentative qu'il fit pour s'échapper. D'autres auteurs ne le comprennent pas sur la liste des empereurs de ce nom, mais ils y mettent un fils de Basile le Macédonien, créé auguste en 868, pendant le règne de son père, et mort vers l'an 878. On trouve aussi dans quelques historiens, parmi les Constantin, Héracléonas, fils d'Héraclius et de Marine, et frère de Constantin III.

**CONSTANTIN IX**, empereur d'Orient, fils de Romain le Jeune, fut proclamé avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité depuis 976 jusqu'à sa mort (1025). Après cette époque, Constantin, qui jusque-là s'était contenté du titre d'empereur avec une portion de pouvoir suffisante pour se livrer impunément à ses passions déréglées, régna seul un peu moins de 3 ans, et termina ses crimes et sa vie à 70 ans.

**CONSTANTIN X**, surnommé *Monomaque*, empereur d'Orient, dut son élévation à l'amour que conçut pour lui l'impératrice Zoé, veuve de Romain Argyre et femme de Michel le Paphlagonien. Ce dernier, instruit des désordres de Zoé, avait relégué Constantin à Mitylène; mais lorsque Michel eut été privé de l'empire et enfermé dans un cloître, elle rappela son favori, le nomma gouverneur de la Grèce, et bientôt après le choisit pour époux. Le mariage fut célébré sans pompe le 11 juin 1042. Le règne de Monomaque fut celui du scandale. L'empereur entretenait un commerce public avec une jeune veuve nommée *Sclérène*, petite-fille de ce fameux Bardas Sclérus qui avait disputé l'empire à Basile II. Zoé connaissait cette intrigue; mais elle ne s'offensait pas des écarts de son mari, pourvu qu'il usât envers elle de la même condescendance. Ces désordres prirent une sorte de régularité. Sclérène fut logée dans le palais; elle eut des gardes, prit la pourpre, et même fut décorée du titre d'auguste. Dans les cérémonies publiques, Constantin paraissait assis sur le trône entre l'impératrice et sa

maîtresse, qui, plus souveraine que lui, disposait à son gré et à prix d'or, des emplois et des dignités; le faste et les débauches de Zoé, l'avidité de Selérène, et la faiblesse de Constantin, firent éclater des révoltes de toutes parts. Maniacès, qui commandait en Italie, s'étant attiré le courroux de Selérène, vit en un moment ses terres envahies et sa femme indignement outragée par le frère de la favorite, lui-même fut dépouillé de ses emplois. Justement irrité, il leva l'étendard de la révolte; tout plia d'abord devant lui; mais, au moment où il venait de remporter une victoire décisive sur le sébastophore Étienne, qu'on avait envoyé pour le réduire, Maniacès tomba percé d'un coup de flèche, et le vaincu remporta comme un trophée dans Constantinople la tête de son vainqueur. Au milieu de tous ces troubles, l'empire était successivement attaqué par les Serviens, les Russes et les Turcs Seljoucides, dont l'histoire fait mention ici pour la première fois, et qui, après avoir donné naissance à la puissance ottomane, renversèrent enfin l'empire grec qu'ils avaient si longtemps ravagé. Une autre circonstance mémorable du règne de Constantin Monomaque est la division qui sépare encore l'Église grecque d'avec la communion romaine. Au milieu de ces troubles, Constantin traînait une vieillesse obscure et méprisable. Selérène n'était plus depuis longtemps, Zoé avait cessé de vivre en 1053; l'empereur, accablé de chagrins et d'ennuis, affligé du schisme qu'il n'avait pas eu la force d'arrêter, mourut peu après le 30 novembre 1054, après un règne de 12 ans. Il ne laissa point d'enfants.

**CONSTANTIN XI** (DUCAS), empereur d'Orient, descendait d'une des plus illustres familles de Constantinople. Il monta sur le trône le 25 décembre 1059. Isaac Comnène, en abdiquant volontairement la couronne, l'avait désigné pour son successeur. Ducas s'était signalé dans plusieurs guerres sous les règnes précédents, et ses mœurs étaient restées pures au milieu des désordres d'une cour corrompue; mais il ne montra dans le rang suprême que des vertus obscures et aucune des qualités d'un roi. Son règne, qui dura 7 ans et 5 mois, fut marqué par l'invasion des Uses ou Usiens, peuples de Scythie, qui entrèrent dans l'empire au nombre de 500,000 et causèrent d'affreux ravages : les Grecs s'unirent vainement aux Bulgares pour leur disputer le passage. Les Usiens vainqueurs renversaient tout devant eux, lorsque la peste vint les arrêter, et les livra sans force au fer des Bulgares, qui achevèrent de les détruire en 1065. Constantin mourut dans les derniers jours de mai 1067.

**CONSTANTIN XII**, fils du précédent, n'est pas compté par tous les historiens au nombre des empereurs grecs. Constantin Ducas laissa l'empire, en mourant, à ses trois fils, sous la tutelle de leur mère; mais cette princesse les priva bientôt du sceptre, en le donnant avec sa main à Romain Diogène, auquel succéda Michel, l'aîné des trois princes dont il s'agit. Il paraît que Constantin ne regretta pas sa part d'autorité; car, lorsque Michel, effrayé des révoltes de Nicéphore Bryenne et de Nicéphore Botoniate, descendit du trône en 1078, Alexis Comnène, qui fut depuis empereur, engagea vainement Constantin à ceindre le diadème abandonné par son frère. Ce prince, d'un caractère timide, aima mieux se soumettre à Botoniate; mais celui-ci lui ayant donné, quelque temps après, le commandement d'une armée destinée à combattre les Turcs, Constantin se fit imprudemment proclamer auguste. Les émissaires de Botoniate s'emparèrent bientôt de l'esprit des soldats; Constantin fut pris, tonsuré et relégué dans un monastère situé dans une île de la Propontide. Alexis Comnène, devenu empereur, l'en tira et l'employa dans quelques expéditions.

**CONSTANTIN DRACOSÈS**, dernier empereur de Constantinople, était fils de Manuel Paléologue. Il succéda à Jean Paléologue, son frère, en 1449, et fut le 13ᵉ du nom de Constantin ou le 15ᵉ suivant quelques auteurs, qui comprennent dans ce nombre 2 princes que d'autres historiens ne regardent que comme des césars. Lors de l'avénement de Constantin sur un trône qu'aucune puissance humaine ne pouvait plus soutenir, l'empire était réduit au territoire de Constantinople et à quelques villes de la Grèce et de la Morée. Constantin se trouvait dans cette dernière province; Démétrius, son frère, plus rapproché de la capitale, éleva quelques prétentions à la couronne. L'impératrice mère, le sénat, le clergé, le peuple et l'armée se déclarèrent pour Constantin, et le sort sembla le désigner pour honorer la chute de l'empire d'Occident, comme une noble victime immolée sur une tombe illustre. Il fallut solliciter à Andrinople, auprès du sultan Amurath, la ratification de ce choix; exemple honteux de l'avilissement et de la faiblesse des derniers Romains. Constantin, à peine sur le trône, chercha à s'appuyer d'une puissance ennemie des Turcs. On lui proposa d'épouser la fille du doge de Venise; la politique prescrivait ce choix; la vanité des nobles romains le fit rejeter, et Constantin se décida pour une princesse de Géorgie. Il songea aussi à obtenir, par l'entremise de ses frères Démétrius et Thomas, auxquels il avait abandonné la Morée, quelques secours des princes de l'Occident; mais, tandis qu'il formait ces projets insuffisants, Amurath n'était plus, et le fier Mahomet II, son fils et son successeur, méditait d'anéantir un reste de puissance que la pitié, plutôt que la crainte, semblait avoir fait respecter par ses prédécesseurs. Il ratifia cependant, par des promesses solennelles, les traités qu'il avait conclus avec les empereurs grecs; mais, peu de temps après, il fit déclarer par le divan la nullité de semblables serments. Mahomet fit élever une forteresse en face de celle qui existait déjà sur le rivage d'Asie, et de là ses troupes se répandaient dans la campagne, et vivaient à discrétion jusque sous les murs de Constantinople. L'empereur, ayant fait en vain des représentations, renouvela ses démarches auprès des princes européens, et promit au pape Nicolas V de faire cesser le schisme d'Orient : cette promesse était devenue la ressource banale dont les empereurs grecs se servaient dans leurs dangers pour armer l'Occident en leur faveur; mais les Grecs éprouvaient la plus vive répugnance pour cette réunion, et Constantin, en usant de ce moyen, s'attira un instant de défaveur. La haine invétérée de ses sujets pour le rit latin rendit les négociations inutiles, et les secours devinrent trop tardifs. Constantin ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité le siége de son empire. Il fit remplir les magasins de vivres et de munitions, s'assura le secours de 2,000 Génois commandés par le brave Justiniani, et se prépara à repous-

ser, avec 8 ou 9,000 hommes, les attaques dirigées contre une ville d'environ 16 milles de circonférence. Ce fut le 6 avril 1453 que Mahomet parut devant la porte Saint-Romain, à la tête de 400,000 combattants. Des canons d'un calibre prodigieux lancèrent la foudre pendant 9 jours sur la ville impériale. Constantin, à la tête des assiégés, et Justiniani, nommé commandant général, soutiennent avec intrépidité les attaques les plus vives; leur exemple électrise les Génois, les Grecs et les Vénitiens; Constantinople n'est plus défendue que par des héros. Les Turcs élèvent une tour de bois d'où ils battent en ruine celle de Saint-Romain. Ils creusent des mines, les assiégés les éventent. La tour de bois est brûlée; les murs, ruinés pendant le jour, sont rebâtis pendant la nuit. Quatre vaisseaux auxiliaires traversent et mettent en désordre la flotte turque qui bloquait le port, et ravitaillent la place. Mahomet, furieux de ne pouvoir forcer l'entrée du port de Constantinople fermé par une chaîne, conçut le hardi projet d'y faire transporter ses vaisseaux par terre, en les conduisant sur un chemin fait de madriers et de planches graissées, depuis le Bosphore jusqu'au haut du port. Cette entreprise gigantesque fut exécutée en une nuit, et les Grecs, au point du jour, virent avec effroi la flotte turque au milieu du port. La discorde se mit parmi eux; on parla de se rendre; la fermeté de Constantin arrêta les murmures. Quelques propositions qu'il fit faire à Mahomet ne furent point écoutées. Cependant le bruit se répandit dans le camp des Turcs, que les chrétiens, sous la conduite de Jean Huniade, accouraient au secours de Constantinople. Mahomet effrayé songea à se retirer; un de ses vizirs le détourna de ce projet, et l'engagea à donner un assaut général. Les derviches promirent une jeunesse éternelle à ceux qui périraient dans l'attaque; Mahomet promit le pillage de la ville à ceux qui survivraient; du reste, un jeûne solennel fut ordonné dans l'armée. Constantin, de son côté, ne négligea rien pour exciter les siens et pour leur cacher les justes craintes qui l'agitaient. Il se rendit avec ses plus braves guerriers à l'église de Sainte-Sophie, y prononça le pardon des injures, le demanda pour lui-même, et reçut solennellement la communion. Il semblait que la puissance divine, invoquée par les deux armées, allait être témoin des derniers moments de l'empire de Constantinople. Enfin, les Turcs s'avancèrent; leurs premiers rangs furent moissonnés par le fer des Grecs et de leurs alliés; de nouveaux assiégeants succédèrent aux premiers. Les assiégés, fatigués de carnage, conservaient cependant leur avantage, lorsque les janissaires tirent pleuvoir sur eux une grêle de traits. Justiniani, dans ce moment fut blessé; la vue de son sang glaça son courage. En vain Constantin le rappela au combat; Justiniani s'enfuit à Galata, où, quelques jours après, il mourut de honte et de remords. Sa défection entraîna une partie des assiégés, qui quittèrent les murailles avec le plus affreux désordre. Les Turcs pénétrèrent par toutes les brèches en poussant des cris de joie et de fureur. Constantin n'écoutant que son désespoir, court avec un gros de sujets fidèles à la porte Saint-Romain et se précipite au milieu des ennemis. La noblesse la plus illustre, les Paléologues, les Comnènes, Jean de Dalmatie, François de Tolède, meurent à ses côtés. Constantin envie leur sort, et s'écrie : « N'y a-t-il donc pas un chrétien qui veuille me délivrer de la vie? » Dans ce moment, il est frappé par un Turc qui lui coupe la moitié du visage, un second l'achève. Comme il avait ôté son manteau de pourpre, de crainte d'être fait prisonnier, on ne reconnut son cadavre qu'aux aigles d'or qui décoraient ses brodequins. Ainsi périt Constantin Dracosès, dans la 50e année de son âge, après un règne de 3 ans et 7 mois. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire ottoman. Constantin était digne, par ses vertus et par ses talents, de régner sur un État florissant. Quelques auteurs ont placé cette catastrophe en 1452; mais cette opinion n'est pas suivie.

**CONSTANTIN Ier**, roi d'Écosse, succéda en 458, à son frère Dougard. Avant de monter sur le trône, il avait manifesté des inclinations vertueuses; mais, dès qu'il fut roi, il s'abandonna à tous les vices, ne fréquenta que les hommes de la plus vile populace, et se montra cruel et hautain envers les nobles. Ceux-ci, après lui avoir vainement adressé des représentations, cherchèrent à exciter un soulèvement, dans le temps même où les Pictes venait de conclure une alliance avec les Saxons. Dugal de Galloway, homme qui jouissait d'un grand crédit sur ses compatriotes, les empêcha de se révolter, en leur faisant entendre qu'ils allaient exposer le royaume à un grand danger, puisque les Pictes venaient de se séparer d'eux, et que les Bretons étaient des amis peu sûrs. Constantin reçut ensuite une ambassade d'Ambroise, prince breton, qui l'engageait à renouveler l'ancienne alliance entre les Bretons et les Écossais contre les Saxons, ennemis communs des chrétiens. Cette alliance subsista jusqu'à l'époque à laquelle les Bretons furent subjugués par les Saxons, et les Pictes par les Écossais. Constantin mourut en 479, et eut Congal pour successeur.

**CONSTANTIN II** succéda à son frère Donald en 858. Ce prince, doué d'un grand courage, voulait rendre au royaume ses anciennes limites; mais la jeunesse ayant péri presque entièrement sous le règne de Donald, et le reste étant si corrompu que l'on n'osait pas l'armer pour la guerre, les grands du royaume lui conseillèrent de différer son projet, jusqu'à ce que l'ancienne discipline fût rétablie. Ce prince, pour hâter ce moment, entreprit une réforme générale, tant parmi les militaires, que parmi les ecclésiastiques. Ces mesures occasionnèrent des mécontentements passagers que le monarque sut apaiser, et ses efforts eurent tout le succès qu'il en attendait. Les Danois ayant fait une descente dans le royaume, Constantin marcha à leur rencontre, et défit une de leurs armées; mais ayant attaqué avec trop d'impétuosité l'autre armée, défendue par de forts retranchements, il fut tué en 874, près de Carail, dans le comté de Fife.

**CONSTANTIN III**, fils d'Éthe, succéda à Donald V en 903. Les Danois, qui n'avaient pu engager les deux rois ses prédécesseurs à prendre les armes contre les Anglais, réussirent mieux auprès de lui, à force de présents et de promesses; mais à peine 2 ans s'étaient écoulés, qu'ils l'abandonnèrent et firent alliance avec les Anglais. Ceux-ci les ayant attaqués 4 ans après, les Danois revinrent aux Écossais, auxquels ils jurèrent une amitié inaltérable. Les deux peuples fondirent sur le territoire des Anglais, et éprouvèrent une défaite si sanglante, que la

plus grande partie de la noblesse écossaise y périt, et que l'Écosse y perdit deux provinces, le Cumberland et le Westmoreland. Constantin, dégoûté de la couronne, abdiqua, et se retira dans un monastère à Saint-André, en 943. Il avait ôté au peuple le droit d'élire le successeur au trône, en ordonnant qu'à l'avenir le prince qui porterait le titre de comte de Cumberland hériterait de droit de la couronne.

**CONSTANTIN IV**, fils de Culen, parvint à la couronne après la mort de Kenneth III, en se faisant soutenir par un parti qui l'aida à renverser l'ordre de succession naturelle, par ordre de primogéniture, établi par le roi précédent. Milcolombus, fils de ce dernier, chercha à faire valoir ses droits; mais voyant que son rival était beaucoup plus fort que lui, il congédia son armée et se retira dans le Cumberland. Peu de temps après, Constantin, attaqué dans le Lothian par Kenneth, frère naturel du roi détrôné, fut défait et perdit la vie en 1002. Il avait régné un an et demi.

**CONSTANTIN**, élu pape le 4 mars 708, successeur de Sisinnius, était Syrien de naissance. C'était le 7e pape de suite venu de Syrie ou de Grèce. Il paraît que la persécution des Arabes et les progrès rapides de la puissance musulmane chassaient de l'Orient les Syriens et les Grecs qui venaient se réfugier à Rome. Constantin fut appelé à Constantinople par l'empereur Justinien II. On ignore quel était l'objet de ce voyage. L'empereur communia de la main du pape, confirma tous les privilèges de l'Église et renvoya le pontife, dont l'absence avait duré un an; il rentra à Rome en 711. L'archevêque de Milan, Benoit, disputa à Constantin le droit de consacrer l'évêque de Pavie; mais il perdit sa cause contre le pape, à qui cette prérogative avait toujours appartenu. Constantin mourut le 9 avril 715, après 7 ans de pontificat.

**CONSTANTIN**, antipape, fut élu par une faction séditieuse, après la mort de Paul Ier en 767. Il était laïque, frère du duc Soton ou Toton, qui, à la tête de quelques brigands armés, l'installa avec violence au palais de Latran, et le fit consacrer de la même manière. C'était le premier exemple à Rome d'une pareille usurpation. Cet intrus resta en possession du saint-siège pendant 13 mois. Il écrivit à Pepin pour lui faire approuver son élection, et n'en reçut point de réponse. Une nouvelle révolution détruisit le pouvoir de Soton, et mit pour un instant un autre intrus, nommé *Philippe*, à la place de Constantin, qui fut obligé de se cacher, avec un de ses frères, nommé *Passif*, dans l'oratoire de Saint-Césaire. Ces troubles durèrent jusqu'à l'élection d'Étienne III, le 6 août 768. Il paraît que Constantin fut alors enfermé dans un monastère jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque. Le jésuite Gretser a publié les *Lettres* de cet antipape, avec celles de Grégoire III, Étienne III, Zacharie Ier, Paul Ier, etc., Ingolstadt, 1613, in-4°.

**CONSTANTIN**, surnommé *l'Africain*, médecin, né à Carthage, avait employé une partie de sa vie à voyager dans l'Inde pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles; de retour à Carthage il fut obligé de fuir pour se soustraire aux persécutions de ses concitoyens, qui l'accusaient de magie, et vint à Salerne; mais il chercha bientôt un asile dans les solitudes du Mont-Cassin, où il mourut en 1087. Les ouvrages de ce savant, qui paraît avoir le premier fait connaître à l'Italie la doctrine médicale des Grecs et des Arabes, sont écrits en latin, et ont été imprimés à Bâle, 1539, 2 vol. in-fol. — Un ecclésiastique de ce nom, mort à Metz en 1024, abbé de St.-Symphorien, a laissé une *Histoire de l'évêque Adalberon*, bienfaiteur de ce monastère.

**CONSTANTIN** (Antoine) pratiqua la médecine à Aix en Provence, et mourut en 1616. Il fit imprimer à Lyon, en 1597, un ouvrage in-8°, sous ce titre: *Brief traité de la pharmacie provençale et familière*, etc.

**CONSTANTIN** (Robert), médecin et professeur de belles-lettres à l'université de Caen, sa patrie, mort le 27 décembre 1605 en Allemagne, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1592, 2 vol. in-fol., bonne édit.; *Supplementum latinæ linguæ*, etc., Genève, 1573, in-4°; *A. Corn. Celsi de re medicâ libri*, etc., Lyon, 1549, in-16, plusieurs fois réimprimé; *Theophrasti de hist. plantarum cum annot. J. C. Scaligeri*, Lyon, 1584, in-4°, publié sur les manuscrits de Scaliger.

**CONSTANTIN DE MAGNY** (Claude-François), littérateur, né en 1692 à Reignier (Savoie), professa le droit à l'université de Turin, fut ensuite bibliothécaire du maréchal d'Estrées, puis du roi de Pologne; ramené dans son pays par l'inconstance de son humeur, il alla quelque temps après s'établir à Lausanne, avec le projet d'y former un établissement pour les sourds-muets. Il ne put trouver les fonds nécessaires, et quitta cette ville sans trop savoir où il tournerait ses pas. Il se décida pour Strasbourg, où il reprit la profession d'avocat, qu'il avait eu tort de négliger, et mourut le 8 novembre 1764. On a de lui quelques écrits, dont le plus important est une *Dissertation sur le Paradis perdu de Milton*, Paris, 1729, in-12.

**CONSTANTIN** (Boniface), grand-oncle du précédent, jésuite, mort le 8 novembre 1651 à Vienne en Dauphiné, a publié: *Vie de Claude de Granger, évêque et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4°; *Historiæ sanctorum angelorum Epitome*, Lyon, 1652, in-8°, et plusieurs autres ouvrages ascétiques.

**CONSTANTIN PAULOWITSCH**, grand-duc de Russie, était le second fils de l'empereur Paul Ier. Né le 8 mai 1779, il reçut la même éducation que son frère Alexandre, mais son caractère violent et emporté ne put jamais être entièrement dompté. Le 26 février 1796, l'impératrice Catherine II lui fit épouser une princesse de Saxe-Cobourg, sœur de Léopold, depuis roi des Belges. Cette union ne fut pas heureuse, et la princesse quitta la Russie en 1800 pour revenir en Allemagne. Le grand-duc avait accompagné en Italie le maréchal Souwarow comme simple volontaire. En 1805, il se rendit de nouveau à l'armée avec le corps des gardes qu'il commandait, et l'on admira la discipline et l'excellente tenue des troupes sous ses ordres. A la bataille d'Austerlitz, il les fit charger avec beaucoup de vigueur. Lorsque la guerre s'alluma ensuite entre la France et la Prusse, Alexandre ayant fait marcher la garde impériale, Constantin le suivit à la tête de la cavalerie, et il partagea les fatigues et les dangers de cette longue et meurtrière campagne que termina la paix de Tilsitt. Naturellement bon et généreux, Constantin se

livrait cependant trop souvent à des emportements funestes, surtout dans les manœuvres où il adressa quelquefois à des militaires des insultes graves, dont il se repentait aussitôt, mais qu'il s'efforçait en vain de réparer par l'expression des plus sincères regrets, et même par des excuses. L'empereur eut à lui reprocher d'avoir souvent ainsi éloigné de son service de fort bons officiers. Après avoir fait avec quelque distinction les campagnes de 1812, 1813 et 1814, où il commandait la réserve, le grand-duc Constantin vint à Paris à la tête de ce corps d'armée, et il s'y conduisit avec assez de modération et de dignité. Il se rendit ensuite avec son frère au congrès de Vienne; et ce fut là qu'il reçut le titre de généralissime de l'armée polonaise. Peut-être même serait-il monté sur le trône de Pologne, si l'Autriche, qui désirait conserver la Gallicie, n'eût insisté pour que cette couronne fût portée par l'empereur Alexandre. Le général Zaïonczek fut nommé vice-roi, et le grand-duc Constantin, spécialement occupé de l'armée, lui donna une très bonne organisation. On peut dire avec vérité que dès lors il se concilia l'affection des habitants. L'union qu'il contracta ensuite avec la fille aînée de la famille Grudzinsky, augmenta encore le nombre de ses partisans. Mais ce fut à cette occasion que l'empereur lui demanda sa renonciation au trône de Russie, en représentant que sa séparation de la princesse de Saxe n'était pas conforme aux lois de l'Église grecque, qui exigent que l'un des deux époux embrasse l'état monastique, et qu'il soit mort au monde, avant que l'autre puisse former de nouveaux liens. A ces motifs, Alexandre ajoutait que la nation russe, étant très-religieuse, ne verrait pas sans en être choquée le chef de l'Église violer, en faveur de son frère, des lois qu'il devait lui-même faire exécuter; et il s'appuyait aussi sur le mécontentement de la noblesse russe, qui se verrait forcée de rendre hommage à une Polonaise et d'obéir à une femme d'une nation rivale, qu'elle considérait comme devant lui être soumise. Déjà Constantin aimait beaucoup les Polonais et le séjour de Varsovie. Comptant peu sur l'affection des Russes, il se soumit à tout pour que l'empereur consentît à son mariage. En 1818, il accompagna son frère au congrès d'Aix-la-Chapelle, puis à Paris. Il reçut de lui en 1820 la terre de Lowitz, située en Pologne, et qu'avait possédée le général français Davoust. Sa nouvelle épouse (Jeanne Grudzinska) obtint à cette occasion le titre de princesse de Lowitz. La mort d'Alexandre fut une calamité pour la Pologne. Lorsqu'il fut monté sur le trône, Nicolas ne pouvant exercer sur son frère la même autorité que son prédécesseur, sentit qu'il était de son intérêt de ne point faire peser sur Constantin un joug pénible, et qu'il devait lui abandonner la Pologne pour s'assurer de la Russie. Il est très-avéré que le grand-duc n'eut aucune part au soulèvement qui eut lieu lors de l'avènement de Nicolas; mais le nouvel empereur devait craindre ses nombreux partisans dans l'armée, et, comme il arrive toujours, les flatteurs ne manquèrent pas de l'en avertir. Cependant étant allé à Moscou pour se faire couronner, il vit avec joie son frère se rendre dans cette ville et paraître à la cérémonie pour lui prêter serment. Cette noble démarche toucha vivement l'empereur; et l'impératrice mère ne vit pas avec moins de joie que l'union qui régnait entre ses enfants ne serait pas troublée. Peu de temps après, le grand-duc retourna à Varsovie, reprit ses habitudes militaires et établit une police extrêmement sévère. Mais quelques violences exercées contre de jeunes nobles, qui étaient dans le corps des cadets, devinrent le prétexte d'une insurrection, qui n'attendait que le signal et un moment favorable pour éclater. Le 29 novembre 1830, le château du Belvédère, qu'habitait le grand-duc, fut envahi à 7 heures du soir par des jeunes gens armés de baïonnettes. Ce prince, averti par un valet de chambre, n'eut que le temps de se sauver à la hâte et sans escorte. Cependant 6 Polonais, ses aides de camp, le rejoignirent, l'escortèrent jusqu'à la frontière, et là, lui demandèrent la permission de retourner à Varsovie pour se réunir aux défenseurs de leur patrie, ce à quoi le grand-duc consentit. Ce fut à ce dernier parti que se décida le dictateur: il nomma une députation, qui eut ordre de se rendre auprès de Nicolas; mais il fit en même temps courir aux armes et se disposa à la résistance. L'empereur refusa de recevoir la députation, si elle n'annonçait pas une soumission sans réserve; et pressant la marche de ses troupes, il mit 100,000 hommes sous les ordres du maréchal Diebitsch. Les Polonais en réunirent avec peine 50,000; et ils se mirent aussitôt en campagne. Les Russes se retirèrent d'abord à leur approche, afin de les éloigner de Varsovie; mais les Polonais ne donnèrent pas dans ce piége, et sentirent que le but du maréchal était de couper leur communication avec la capitale. Malgré l'infériorité du nombre, ils se battirent avec une grande bravoure et firent une excursion sur Polangen, afin de se procurer un port sur la mer Baltique. Ils espéraient par cette voie recevoir des armes de la France ou de l'Angleterre, ne manquant pas d'hommes disposés à s'en servir. Ce mouvement ne réussit pas; et les Polonais se replièrent sous les murs de Varsovie. Le grand-duc assista à la bataille de Grochow, mais sans y commander; et lorsqu'il vit la guerre se prolonger, il se retira à Minsk, dans une sorte de neutralité. On a lieu de penser qu'il portait quelque intérêt aux Polonais, ne fût-ce que pour voir triompher une armée qu'il avait formée. Des détachements de partisans, commandés par le général Chlappowskz, son beau-frère, étant venus le poursuivre à Slonim, il se vit forcé de s'éloigner. Peu de temps après, il fut atteint du choléra-morbus, et mourut, le 30 juillet 1831, victime de ce fléau; mais non sans que l'on soupçonnât une autre cause. La position de Constantin était singulière; destiné au trône, il y avait renoncé: marié deux fois, sa première femme parcourait l'Europe d'une manière indépendante; la seconde portait un titre qui n'était pas le sien. La princesse de Lowitz était d'une santé délicate. Le chagrin de la perte qu'elle avait faite, se joignant à ses maux, elle mourut à St.-Pétersbourg, le 29 novembre 1831, sans laisser d'enfants.

**CONSTANTINA** (Flavia-Julia), fille aînée du grand Constantin et de Fausta, veuve d'Annibalien, épousa Constantin-Gallus, dont elle partagea les cruautés et l'ambition, et n'échappa elle-même au supplice que parce qu'elle mourut subitement en 354.

**CONSTANTINI** (Angelo), célèbre acteur de la Comédie-Italienne, né à Vérone, joua d'abord avec succès les rôles d'Arlequin dans sa patrie, puis vint en 1681 à Paris, où il se créa l'emploi de *Mezzetin* (intrigant), et

lors de la suppression du Théâtre-Italien, en 1690, passa au service d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, dont il devint le camérier intime, après en avoir reçu des lettres de noblesse. Ayant osé déclarer sa passion à la maîtresse du prince, il fut renfermé pendant 20 ans au château de Konigstein, reparut sur le théâtre à Paris en 1729, eut à son début un succès prodigieux, retourna cependant la même année à Vérone, et y mourut subitement. On a de lui une facétie assez rare, intitulée : *la Vie, les Amours et les actions de Scaramouche*, Lyon, Cologne, 1695, Paris, 1698, in-12.

**CONSTANTINUS** (Julius-Celsus). C'est le nom de l'auteur des *Commentarii de vitâ Cæsaris*, qui parurent pour la première fois à la suite des *Commentaires* de César, en 1473. Cet auteur attribue à un Julius Celsus le 8e livre de la *Guerre des Gaules*, qui est à la suite de ceux qu'a composés César, et il nomme, comme un des officiers de César qui se trouvait présent à la guerre d'Ambiorix, ce même Julius Celsus.

**CONSTANTINUS** (Emmanuel), poëte et écrivain latin, né à Funchal dans l'île de Madère, mort à Rome en 1614, clerc du sacré collége et professeur de théologie au gymnase romain, outre quelques *Discours* et *Poésies*, a publié : *Insulæ Maderæ historia*, 1599, in-4°; *Historia de origine atque vitâ regum Lusitaniæ*, 1601, in-4°. Ces deux ouvrages sont assez rares et recherchés, particulièrement l'*Histoire de l'île de Madère*, où l'on trouve bien des particularités curieuses.

**CONSTANTIUS** (Antonius). *Voyez* **CONSTANTI**.

**CONTADES** (Louis-George-Érasme, marquis de), maréchal de France, oublié, par une fatalité singulière, dans les dictionnaires biographiques, naquit au mois d'octobre 1704. Il était fils d'un lieutenant général qui se signala sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Il servit d'abord, en qualité d'enseigne, dans le régiment des gardes-françaises, où il entra en 1720. Quatre ans après il était lieutenant, et il épousa Mlle Magou de la Lande, née en basse Bretagne. Capitaine en 1729, il fut nommé en 1734 colonel d'un régiment d'infanterie, et fit sa première campagne en Italie, où il se distingua par des actions d'éclat. Enfermé, avec 400 soldats, dans le château de Colorno, il se défendit contre un corps de 14,000 hommes, et fit ensuite une retraite qui le couvrit de gloire. Il commandait le régiment d'Auvergne aux journées de Parme et de Guastalla, où il combattit avec honneur. Après la mort de son père (1736), il revint en France, et prit possession du gouvernement de Beaufort (en Anjou), qui lui revenait directement. Il servit avec éclat pendant la guerre de sept ans, et passant par tous les grades supérieurs, il fut fait maréchal de France, le 24 août 1758. On lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, et il avait sous ses ordres le comte de Lusace, le duc de Fitz-James et le célèbre Chevert. Il avait soumis successivement la Hesse, une partie du Hanovre, Paderborn, Munden, Osnabruck, Munster et sa citadelle, lorsque le cours rapide de ses succès fut tout à coup interrompu par la perte de la bataille de Minden (1er août 1759). La défaite du maréchal fut si complète que, réduit à se tenir sur la défensive pendant le reste de la campagne, il perdit tout le fruit de ses premiers succès. Rappelé en France au mois de novembre, il remit le commandement au maréchal de Broglie, et revint à Paris où le roi le nomma chevalier de ses ordres. En 1762, il obtint le commandement de l'Alsace. Après la mort du maréchal de Biron (1788), le marquis de Contades se trouva doyen des maréchaux de France. Il mourut à Livry, le 19 janvier 1795.

**CONTADES** (Érasme-Gaspard, comte de), petit-fils du précédent, qui avait servi dans l'armée des princes pendant l'émigration, est mort maréchal de camp et pair de France, à Angers, le 9 novembre 1833.

**CONTANCIN** (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, se destina de bonne heure à la carrière des missions, et partit en 1700 pour la Chine, où il passa 31 ans dans l'exercice de l'apostolat. Au bout de ce temps, ayant fait un voyage en France pour exposer les besoins de la mission, il revenait en Chine avec de nouveaux compagnons et le titre de supérieur général, lorsqu'il mourut pendant la traversée, le 21 novembre 1733. On a de lui quelques *Lettres*, dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tome XVIII et suivants.

**CONTANT** (Paul), fils de Jacques Contant, savant apothicaire de Poitiers, embrassa la profession de son père, pour satisfaire plus facilement son goût pour la botanique. Cette science ne faisait alors que de renaître en Europe, et le petit nombre de personnes qui la cultivaient modestement n'avaient entre eux aucune communication. Contant, à l'exemple de son père, entreprit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie, dans le dessein de voir les curieux, de visiter leurs cabinets, et il en rapporta des connaissances utiles et les semences de plusieurs plantes rares ou inconnues auparavant dans sa province. De retour à Poitiers, il y établit un jardin botanique, qui se trouva fort riche, comparé à ceux qu'on avait alors. Il ne crut pas encore avoir assez fait pour la science, son unique passion; il voulut lui créer des partisans. C'est dans ce dessein qu'il publia un ouvrage intitulé le *Jardin et Cabinet poétique*, Poitiers, 1608, in-8°, figures, et plus tard un second sous le titre d'*Éden*. Il mourut dans sa patrie, en 1632, âgé d'environ 60 ans. Il était protestant. Il continua le travail de son père, sur *Dioscoride*, et fit imprimer leurs observations réunies, sous le titre d'*Œuvres de Jacques et Paul Contant*, contenant, outre les ouvrages cités plus haut, les *Commentaires sur Dioscoride*, *Exagoge mirabilium naturæ*, *synopsis plantarum*, et le *Second Éden*, Poitiers, 1628, in-fol.

**CONTANT DE LA MOLLÈTE** (Philippe du), savant ecclésiastique, né dans le Dauphiné le 29 août 1737, fut en 1765 reçu docteur en Sorbonne, après avoir soutenu des thèses en 6 langues sur les points les plus curieux de l'Écriture sainte, fut ensuite nommé vicaire général du diocèse de Vienne, et mourut sur l'échafaud en 1793. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'Écriture sainte*, 1775, in-12; *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture sainte*, 1777, 2 vol. in-12; *la Genèse expliquée d'après les textes primitifs*, 1777, 3 vol. in-12; *l'Exode expliqué*, etc., 1781, 3 vol. in-12; *les Psaumes expliqués*, etc., 1781, 3 vol. in-12; *le Lévitique*, etc., 1785, in-12; *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12.

**CONTANT D'ORVILLE** (André-Guillaume), lit-

térateur, né à Paris vers 1730, est auteur d'un grand nombre de romans, de compilations et de quelques ouvrages dramatiques qui n'étaient sans doute pas destinés au théâtre, ou qui du moins n'ont point été représentés. Il fut employé par le marquis de Paulmy à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Comme il travaillait pour vivre et qu'il avait mis sa plume aux gages des libraires, il ne faut pas s'étonner que ses nombreux ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été composés. Sur la fin de sa vie il tomba dans l'obscurité, et mourut vers 1790. On ne connait plus guère de lui que les compilations suivantes : *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8°; *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, 2 vol. in-8°; *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8°; *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770-1772, 6 vol. in-8°.

**CONTARINI** (Dominique), de l'une des familles les plus illustres de Venise, fut doge de cette république en 1042, succédant à Dominique Dradénigo. Il rebâtit, l'année suivante, la ville de Grado, qui avait été brûlée par le patriarche d'Aquilée; reprit sur Salomon, roi de Hongrie, la ville de Zara, que ce monarque avait fait révolter contre les Vénitiens, et mourut en 1071, après avoir régné 28 ans. Dominique Silvio fut son successeur.

**CONTARINI** (Jacques), doge, succéda, en 1275, à Laurent Tiépolo : il était alors âgé de 82 ans. Les Vénitiens, pendant son règne, forcèrent la ville d'Ancône à reconnaître leur souveraineté sur la mer Adriatique; ils soumirent aussi Capo d'Istria qui s'était révoltée. Cependant la vieillesse et la maladie forcèrent Contarini à s'absenter des conseils; il abdiqua, en 1280, une magistrature qu'il ne pouvait plus remplir, et il eut pour successeur Jean Dandolo.

**CONTARINI** (André), doge de Venise, succéda, le 20 janvier 1367, à Marc Cornaro : il était alors procurateur de St.-Marc. On assure qu'il se refusa longtemps au vœu des électeurs, parce qu'on lui avait prédit que, sous son gouvernement, sa patrie courrait les plus grands dangers. En effet, le règne d'André Contarini fut l'époque de la guerre de Chiozza, qui menaça l'existence même de la république. Les Génois, conduits par Pierre Doria, s'emparèrent, en 1379, de la ville de Chiozza, qui, enfermée dans l'enceinte des lagunes, est comme un avant-poste de Venise. Vettor Pisani, le grand amiral de la république, avait été mis en prison après une défaite dont on le rendait responsable; la flotte du golfe était détruite; Charles Zéno, avec le reste des galères, croisait dans les mers du Levant; la nombreuse armée de François de Carrare bordait la lagune : le roi Louis de Hongrie assiégeait Trévise avec une cavalerie innombrable; Venise manquait déjà de vivres, et le trésor de St.-Marc était vide. André Contarini soutint par son courage celui de tout le peuple; il pourvut à la défense de la ville, qui était ouverte du côté de Chiozza, et, s'étant avancé sur la place publique, le gonfalon de St.-Marc à la main, il invita ses compatriotes à suppléer, par de généreux efforts, à l'épuisement du trésor public. Trente-quatre galères furent armées en peu de temps par des marchands vénitiens, et le doge, âgé lui-même de 72 ans, monta le premier sur cette nouvelle flotte. Il ne redescendit point à terre avant que Chiozza eût été reprise. Enfin, le 24 juin 1380, André Contarini rentra triomphant dans Venise, après avoir fait prisonnière la flotte de l'armée génoise, qui avait mis sa patrie en si grand danger. Il mourut le 5 juin 1382, et eut pour successeur Michel Morosini.

**CONTARINI** (François), successeur d'Antoine Priuli, qui était mort le 12 août 1623. La république était, à cette époque, engagée dans une lutte difficile avec la maison d'Autriche. Celle-ci déjà maîtresse du Milanais, voulait asservir les Grisons, pour établir par la Valteline la communication entre les États d'Italie du roi d'Espagne et les États d'Allemagne de l'Empereur. Les Vénitiens prirent la protection des Grisons; ils s'allièrent avec Louis XIII, le duc de Savoie et les cantons protestants de Suisse. La Valteline fut reconquise en 1624, par leurs armes réunies; mais Contarini mourut en 1625, avant de voir la fin de cette entreprise. Il eut pour successeur Jean Cornaro.

**CONTARINI** (Nicolas), successeur de Jean Cornaro, fut élu au commencement de janvier 1630, et ne régna qu'une année; mais cette année fut marquée par deux grands désastres pour la république. Charles de Gonzague, duc de Nevers, à qui les Vénitiens croyaient avoir assuré la succession du duché de Mantoue, et qu'ils avaient maintenu dans ses nouveaux États par d'énormes sacrifices, fut surpris par les Impériaux dans sa capitale, le 18 juillet 1630, et réduit à s'échapper dans le Ferrarais, tandis que Mantoue fut saccagée par les Allemands avec une excessive cruauté. En même temps la peste se répandit dans toute l'Italie; elle enleva plus de 60,000 âmes dans Venise seule, et 500,000 dans l'État vénitien. Nicolas Contarini eut pour successeur François Erizzo.

**CONTARINI** (Charles) succéda, le 25 mars 1655, à François Molino. Son règne fut illustré par une victoire que Lazaro Mocenigo, amiral de la république, remporta au commencement de juin sur les Turcs, dans le canal des Dardanelles. Trois vaisseaux turcs furent pris, 11 brûlés 9 submergés; mais la guerre n'en continua pas avec moins d'acharnement. Contarini n'en vit point la fin; il mourut au commencement de l'année 1656. François Cornaro, qui lui succéda, ne vécut que quelques jours. Valieri lui fut substitué.

**CONTARINI** (Dominique II), doge de Venise, succéda, vers la fin de l'année 1659, à Jean Pesaro. La république, à son avénement au trône, était engagée dans une guerre dangereuse avec les Turcs, pour la possession de l'île de Candie. Pendant 5 ans, les armes des Turcs furent partagées entre la Hongrie et la Grèce; aussi les Vénitiens repoussèrent-ils leurs attaques avec avantage; mais l'empereur Léopold ayant fait la paix en 1664, Mahomet IV tourna dès lors toutes ses forces contre les Vénitiens. En 1667, le grand vizir Achmet-Kiupergli passa lui-même dans l'île de Candie avec une nombreuse armée. La Canée et tout un côté de l'île étaient déjà soumis aux Ottomans. Les Vénitiens avaient conservé Candie, la Sude et quelques autres petites places. Le grand vizir ouvrit la tranchée devant la première le 22 mai 1667. Le siége fut continué, pendant trois campagnes, avec un acharnement et des efforts de valeur qui ne sont comparables à rien dans l'histoire. Un très-grand nom-

bre de volontaires de France, de Savoie et d'Italie vinrent successivement s'enfermer dans Candie, pour donner des preuves de leur bravoure et apprendre l'art de la guerre dans la plus brillante école. Presque tous se retirèrent après quelques mois de combats, rebutés par les fatigues du siége et la férocité de leurs ennemis. Cent huit mille Turcs avaient péri devant Candie; 30,000 chrétiens avaient été tués en la défendant, et cette ville n'était plus qu'un monceau de ruines arrosé de sang, et dont les remparts étaient ouverts de toutes parts, lorsque François Morosini, capitaine général vénitien, prit le parti de capituler et d'évacuer Candie le 26 septembre 1667. La paix avec les Turcs fut une suite de la reddition de cette place. Peu d'années après, Dominique Contarini mourut, en 1674, dans un âge très-avancé; il eut pour successeur Nicolas Sagredo.

**CONTARINI** (Louis), fut élu doge en 1676, pour succéder à Nicolas Sagredo. Son gouvernement fut pacifique et n'eut rien de remarquable. Il mourut en 1683, et eut pour successeur Marc-Antoine Giustiniani.

**CONTARINI** (François), de la famille des précédents, né en 1421, reçut le laurier doctoral à Padoue, en 1442, fut en 1458 député par la république de Venise vers le pape Pie II pour le féliciter sur son élection, et mourut à l'âge de 40 ans. Il avait, en 1454, été nommé provéditeur de l'armée que les Vénitiens envoyèrent au secours de Sienne. Il écrivit en latin l'*Histoire de cette guerre*, qui fut publiée par Michel Bruto, Lyon, 1562, in-4°; Venise, 1623, in-4°, et dans le tome VIII du *Thesaurus antiquitatum italicarum*.

**CONTARINI** (Ambroise), de la même famille que les précédents, fut envoyé en 1473 ambassadeur auprès du roi de Perse, et de retour en 1477, écrivit en italien la relation de son voyage. Podestat de Vicence en 1482, il remit une copie de son voyage à Zarotti, médecin des épidémies, pour le faire imprimer. Cet ouvrage, qui n'offre pas un bien grand intérêt, parut sous ce titre: *Viaggio al Ussum-Cassan, re di Persia*, Venise, 1487, in-fol., très-rare; il fut réimprimé en 1524, même format, puis inséré dans les *Recueils* de voyages des Vénitiens, et traduit en latin et en français dans le II^e^ volume du *Recueil* de Bergeron.

**CONTARINI** (Gaspard), cardinal, né en 1483, sénateur vénitien, fut ambassadeur de la république près de l'empereur Charles-Quint, et obtint, à son retour, le gouvernement de Brescia. Sur la réputation de son mérite, il fut honoré de la pourpre par le pape Paul III, en 1535, n'étant pas dans les ordres, et fut en 1541 envoyé légat à la diète de Ratisbonne, où il ne put réussir à mettre d'accord les protestants avec les catholiques, et à son retour chargé du gouvernement de Bologne, où il mourut le 24 août 1542. Le cardinal Contarini est auteur de plusieurs ouvrages théologiques, Paris, 1571, in-fol. Sa *Vie* a été écrite par J. Casa dans les *Latina Monimenta*, Florence, 1564, in-4°, et en italien par L. Beccatello, Brescia, 1746, in-4°.

**CONTARINI** (Jean), né à Venise en 1549, suivit la carrière des arts, et devint un des peintres de l'école vénitienne. Il s'attacha principalement à la fresque, et l'on cite en ce genre sa *Résurrection*, dans l'église de Saint-François de Paule à Venise. Lanzi dit qu'il excella dans le portrait. Appelé en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, ce prince fut si content de ses ouvrages qu'il le créa chevalier. Il mourut en 1605.

**CONTARINI** (Vincent), littérateur, né à Venise en 1577, mort dans cette ville en 1617, fut professeur d'éloquence à Padoue, et l'ami de Muret et Juste-Lipse. On a de lui: *Variarum lectionum liber*, etc., Venise, 1606, in-4°, très-rare: l'édition d'Utrecht, 1754, in-8°, est augmentée des remarques de Nic. Bond; *De frumentariâ Romanorum largitione, et de militari romanorum stipendio commentarius*, ibid., 1609, in-4°; Wesel, 1669, in-8°; ces deux traités sont insérés dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum*, de Grævius, tome VIII et X.

**CONTARINI** (Simon), poëte italien, et procurateur de St.-Marc, était né à Venise, en 1563. Après avoir fait d'excellentes études à Padoue, sous les meilleurs maîtres, il alla à Rome pour se former à l'esprit des affaires; et quand il en revint, le sénat l'envoya en qualité d'ambassadeur au duc de Savoie, ensuite au roi d'Espagne Philippe II, puis à Constantinople, auprès de Mahomet III, après cela au pape Paul V, et enfin, à l'empereur Ferdinand II. La haute dignité de procurateur de St.-Marc lui fut conférée, et il fit encore un voyage à Constantinople pour les intérêt de l'État. Lors de la peste qui, en 1630, vint ravager la ville de Venise, il ne voulut point fuir le danger. Il mourut le 10 janvier 1633, des suites de ce mal.

**CONTAT** (Louise), célèbre actrice du Théâtre-Français, née à Paris le 17 juin 1760, débuta en 1776 par le rôle d'Atalide de la tragédie de *Bazajet*, et fut reçue en 1777. Élève de M^me^ Préville, ses débuts n'eurent rien de remarquable; mais chargée plus tard du rôle de *Suzanne*, dans *le Mariage de Figaro*, elle obtint le plus brillant succès, et dès lors sa réputation parut fixée. Douée d'un talent flexible et des plus heureuses qualités, on la vit jouer successivement avec une égale perfection M^me^ Évrard du *Vieux Célibataire*, Elmire du *Tartufe*, Célimène du *Misanthrope*, M^me^ de Volmar du *Mariage secret*, etc., etc. Ayant épousé Parny, neveu du poëte, elle se retira du théâtre à 50 ans, et mourut le 9 mars 1813 des suites d'un cancer. On lit dans une notice publiée dans les journaux du temps, que 6 semaines avant sa mort elle jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'écrits en prose et en vers, parce qu'ils renfermaient quelques traits de satire personnelle.

**CONTE** (Primo del), savant littérateur, naquit à Milan en 1498. Deux de ses oncles paternels, Pierre et Jacques del Conte, se chargèrent de son éducation, et lui firent faire de rapides progrès dans les lettres. Ayant achevé ses études, il suivit la carrière de l'enseignement. En 1532 il tenait une école de rhétorique à Côme où sa réputation attirait un grand nombre d'élèves. Cependant l'hérésie de Luther se propageait en Allemagne; et Primo qui s'en affligeait résolut d'aller y porter des secours spirituels. Sa plus grande crainte était qu'Érasme, dont il appréciait les talents, ne finît par adopter les nouvelles opinions, parce qu'il prévoyait toute l'influence que l'exemple d'un si beau génie ne pouvait manquer d'exercer sur les esprits. Il alla trouver Érasme. Le dernier espoir d'arrêter les progrès de l'hérésie était dans la convocation d'un concile; et l'on songeait alors à le réunir à

Trente. Primo fut chargé de préparer les questions qui devaient être soumises à cette assemblée. Les talents que Primo développa pendant la durée du concile lui méritèrent l'estime des prélats les plus distingués. Après la session, l'évêque de Côme J. Ant. Volpi le chargea d'aller combattre par les armes de la douceur et de la persuasion les hérétiques de la Valteline. Ayant rempli cette mission avec succès, del Conte revint prendre à Milan l'enseignement de la théologie et de la littérature sacrée. Ce savant et modeste religieux mourut en 1595. Il a laissé des *Harangues* et divers traités dont on trouve les titres dans les *Scriptores Mediolanenses* d'Argellati.

**CONTE** (Jacob), peintre, né à Florence en 1510, élève d'André del Sarto, acquit une grande réputation à Rome pour le portrait, peignit ceux de plusieurs papes et de quelques autres personnages, et mourut en 1598. On cite encore de cet habile artiste quelques fresques et une *Déposition* que Lanzi regarde comme son chef-d'œuvre ; il imita Michel-Ange, avec tant de liberté, et son coloris est si différent, qu'il ne paraît pas de la même école.

**CONTE.** *Voyez* **LECONTE.**

**CONTÉ** (Nicolas-Jacques), chimiste et mécanicien habile, né à Saint-Céneri en Normandie, le 4 août 1755, vint de bonne heure à Paris, où ses rapports avec les artistes et les savants ne tardèrent pas à le faire connaître. Il fit, en 1793, partie de la commission chargée de répéter en grand l'expérience de la *décomposition de l'eau par le fer.* Bientôt il eut la direction de l'école aérostatique de Meudon, et quelque temps après il fut nommé chef de brigade commandant le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Égypte. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges, et de cette manière tint éloignés les vaisseaux anglais. Au Caire, il construisit un télégraphe, forma des ateliers destinés à remplir les besoins de tous les services publics, éleva plusieurs moulins à vent, fit des machines pour la monnaie, pour l'imprimerie orientale, pour la fabrication de la poudre. Il créa des fonderies de canons, perfectionna la fabrication du pain, fit fabriquer des canons de fusil, des sabres, des ustensiles pour les hôpitaux, des instruments de mathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons. A son retour, il reprit la direction de ses manufactures de crayons, qui ont fixé en France un nouveau genre de commerce. Chargé de diriger l'exécution du grand ouvrage publié par la commission d'Égypte, il inventa une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuse. Ce laborieux et savant artiste, qui joignait à tous ses talents une simplicité de mœurs antiques, une grande douceur de caractère, et la modestie la plus rare, mourut d'un anévrisme le 6 décembre 1805.

**CONTENSON** (Vincent), né vers 1640, dans l'ancien diocèse de Condom, entra chez les dominicains à l'âge de 17 ans, se fit une réputation comme prédicateur, et mourut à Creil, dans le diocèse de Beauvais, où il venait de prêcher l'Avent, le 27 décembre 1674. Il a laissé un ouvrage assez estimé, intitulé : *Theologia mentis et cordis.* On trouve sa vie dans les *Hommes illustres de S. Dominique,* par le P. Touron, tom. V.

**CONTESSA** (Chrétien-Jacques-Salice), romancier et poëte allemand, né le 24 février 1767, à Hirschberg en Silésie où son père était doyen du commerce, fut voué fort jeune à la carrière commerciale, et fit ses études classiques, d'abord sous un maître dans la maison paternelle, puis au gymnase catholique de Breslau. Il voyagea 3 ans en Europe et succéda à son père en 1793. Devenu suspect, il passa un an dans les forteresses de Spandau et de Stettin. En 1813, il déploya la plus grande activité pour l'organisation de la landwehr, et seconda de toutes ses forces l'élan national. Le roi de Prusse récompensa ses services en le nommant, en 1814, membre du conseil du commerce. Contessa était depuis longtemps directeur de la raffinerie de sucre de Hirschberg : il se démit, en 1819, de cette charge, et mourut le 11 septembre 1825. On a de Contessa : *le Tombeau de l'amitié et de l'amour* (roman), Breslau et Hirschberg, 1792 ; *Hermann de Bartenstein, scènes du moyen âge,* Leipzig et Breslau, 1793 ; *Scènes dramatiques et tableaux historiques et romantiques,* Breslau, 1794 ; *Hedwig et Wolfstein,* tragédie en 3 actes, Breslau, 1794 ; *Almanzor nouvelle,* 1799 ; et plusieurs poëmes et poésies légères.

**CONTESSA** (Charles-Guillaume-Salice), littérateur, frère du précédent, naquit ainsi que lui à Hirschberg, le 19 août 1777, et fut élevé peut-être avec plus de soin. Son aîné qui, depuis 1793, remplaçait pour lui le père qu'ils avaient perdu, aimait les lettres et les beaux-arts, et n'avait aucune envie d'inspirer au jeune Charles la vocation commerciale. Envoyé, en 1797, au collége de Halle, Contessa s'y lia avec Houwald, passa 4 ans avec cet ami, dans les mêmes chambres tant à Halle qu'à Erlangen. Au sortir de ses cours, se trouvant suffisamment riche pour se livrer à ses goûts artistiques, il ne s'occupa plus que de littérature et de théâtre, de peinture et de musique. C'est au milieu de ces douces occupations, qu'il vécut d'abord à Weimar, ensuite à Berlin et finalement, après avoir perdu sa femme, en Lusace auprès de Houwald. Une péripneumonie dont il était atteint le fit retourner à Berlin pour y consulter les maîtres de l'art ; mais le mal était incurable. Il expira le 2 juin 1825. Charles Contessa réussissait à merveille dans le genre dramatique ; et, sans être incapable de décrire ou de développer les sentiments de l'homme intérieur, excellait surtout à peindre l'*extériorité,* le mouvement, les actes de l'énergie humaine. De là des pièces qui sont encore et qui seront longtemps au répertoire de tout théâtre allemand. De là des récits charmants et qui réunissent le double honneur d'avoir fait naître des milliers d'imitations. On doit à Charles Contessa, six ouvrages dramatiques, divers recueils de *Contes* publiés en 1815, Berlin, 1816 et 1817 ; divers *Poëmes* publiés dans les recueils de 1817 à 1819. Tous ces ouvrages et plusieurs morceaux épars dans les feuilles périodiques ont été réunis et publiés à Leipzig par Houwald, 1826.

**CONTI** (Armand de BOURBON, prince de), frère du grand Condé, né à Paris en 1629, fut le chef de cette branche. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il quitta bientôt cette carrière pour celle des armes, se jeta dans les intrigues de la Fronde, et commanda l'armée opposée à celle de son frère, qui défendait alors la cour. Arrêté, ainsi que Condé, et conduit à Vincennes, le prince

de Conti n'en sortit que pour épouser une nièce du cardinal Mazarin, auquel il avait fait la guerre. Nommé successivement gouverneur de Guienne, général en Catalogne, grand maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc, il mourut à Pézenas le 21 février 1666. On a de lui : *Traité de la comédie et des spectacles selon la tradition de l'Église,* Paris, 1667, in-8°; *les Devoirs des grands,* ib., 1666-1667, in-8°; *Lettres sur la grâce; Mémoire touchant les obligations des gouverneurs de province*, 1667, in-8°; *Mémoire pour la conduite de sa maison,* 1667, in-8°.

**CONTI** (Louis-Armand, prince de), fils aîné du précédent, né en 1661, épousa Mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de la Vallière, fit une campagne contre les Turcs, comme volontaire au service d'Autriche, et mourut de la petite vérole, le 9 novembre 1685, sans laisser de postérité. La princesse de Conti, son épouse, fut célèbre par son esprit et sa beauté.

**CONTI** (François-Louis de BOURBON, prince de), second fils d'Armand, né en 1664, prince de *la Roche-sur-Yon,* ne prit le titre de Conti qu'à la mort de son frère aîné. Élevé sous les yeux de son grand-oncle, le prince de Condé, qui l'aimait à l'égal de son fils, il se passionna facilement pour la gloire militaire; mais n'ayant pu se concilier la bienveillance de Louis XIV, il n'obtint aucun commandement dans l'armée. Toutefois, il fit plusieurs campagnes, se distingua au siége de Luxembourg en 1684, l'année suivante en Hongrie, aux journées de Steenkerque, de Fleurus, de Neerwinden, et dans plusieurs autres occasions. Après la mort de Sobieski en 1697, le prince de Conti fut élu roi de Pologne; mais l'électeur de Saxe, Auguste II, son compétiteur, lui ravit cette couronne. A son retour en France, il fut nommé général des troupes alliées dans la Lombardie; mais une capitulation qui faisait retirer les troupes françaises et espagnoles de ce pays empêcha le prince de s'y rendre. Il mourut le 22 février 1709, au moment où il venait de recevoir du roi la promesse de commander l'armée en Flandre. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Massillon.

**CONTI** (Louis-François de BOURBON, prince de), petit-fils du précédent, né le 13 août 1717, fit ses premières armes dans la guerre de Bavière en 1741, eut en 1744 le commandement d'un corps de 20,000 hommes envoyés pour soumettre le Piémont de concert avec les Espagnols, s'empara de Montalban, de Villefranche, du Château-Dauphin, de Démont, forma le siége de Coni, et y reçut la bataille que vint lui présenter le roi de Sardaigne. Dans cette journée, meurtrière sans être décisive, le prince de Conti eut sa cuirasse percée de deux balles et deux chevaux tués sous lui. L'année suivante, il fit la campagne d'Allemagne, et en 1746 celle de Flandre, où il prit Mons. Ses liaisons publiques avec des personnes connues pour blâmer les opérations de la cour, le mirent mal dans l'esprit du roi, et il cessa d'être employé. Vers la fin du règne de Louis XV le prince de Conti appuya les parlements dans leur opposition aux réformes demandées par Turgot, et contribua au renvoi de ce ministre. Il mourut le 2 août 1776.

**CONTI** (Louis-François-Joseph de BOURBON, prince de), fils du précédent, né en 1734, ne quitta point la France après la révolution de 1789; mais après une assez longue détention au fort Saint-Jean de Marseille, il fut compris dans le décret qui ordonna l'expulsion de tous les Bourbons. Fixé à Barcelone, il y mourut le 10 mars 1814. En lui finit la branche des Bourbon Conti.

**CONTI** (Louise-Marguerite de LORRAINE, princesse de), fille de Henri, duc de Guise, née en 1577, fut aimée de Henri IV, qui manifesta l'intention de l'épouser, mais en fut détourné par Gabrielle d'Estrées. Elle fut mariée en 1605 à François de Bourbon, prince de Conti; veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et mourut le 13 février 1631, du chagrin que lui causèrent son exil et l'emprisonnement de son mari. On a de cette princesse l'*Histoire des Amours de Henri IV,* Cologne, 1664, in-12, plusieurs fois réimprimée et publiée aussi plusieurs fois sous le titre d'*Histoire des Amours du grand Alcandre*, Leyde (Elzevir), 1663, in-12; Paris, 1786, 2 vol. in-12 : on y trouve, sous des noms supposés, l'esquisse des intrigues amoureuses de la cour de Henri IV. Cet ouvrage a été inséré par Lenglet-Dufresnoy dans son édition du *Journal de l'Estoile,* tome IV, avec la clef des noms supposés et des additions.

**CONTI** (Nicolas), en latin *de Comitibus*, voyageur, né à Venise, d'une famille patricienne, voyagea dès sa jeunesse en Orient, apprit l'arabe à Damas, et le persan à Ormus, parcourut la Perse, la côte de Malabar, pénétra dans la presqu'île de l'Inde, visita les îles de Ceylan, de Sumatra, le royaume de Java, la Chine méridionale, les côtes d'Éthiopie, navigua sur la mer Rouge, traversa le désert, arriva au Caire, où il perdit sa femme et ses deux enfants, et revint à Venise en 1444, après 25 ans d'absence. Comme il avait été forcé de renoncer à la foi chrétienne pour sauver ses jours, il demanda au pape Eugène IV l'absolution de son apostasie. Le pontife l'accorda, en imposant pour pénitence à Conti de raconter ses aventures à Poggio, son secrétaire. Celui-ci les écrivit en latin; mais cette traduction est si rare, que Ramusio ne put la trouver; la version italienne de la *Relation de Conti,* qui fait partie du tome Ier de son recueil, n'est qu'une traduction défectueuse en langue portugaise. Les observations de Conti ont été reconnues exactes et judicieuses.

**CONTI** (Juste de), poëte italien du 15e siècle, né à Rome, mort à Rimini en 1449, est auteur d'un recueil de poésies ayant pour titre : *la Bella mano,* Bologne, 1472, petit in-4°; Venise, 1492, in-4°; Paris, 1589. L'éditeur Jacques Corbinelli a enrichi cette édition d'un recueil de pièces du premier âge de la poésie italienne. A. M. Salvini en a publié une, Florence, 1715, in-12, avec des notes et une préface qui renferme quelques détails sur la vie de Conti; mais la meilleure édition est celle de Vérone, 1753, in-4°, avec une notice sur l'auteur par Mazzuchelli. Les *Rime inedite* de Conti ont été publiées, Florence, 1819, in-8°, à 60 exemplaires.

**CONTI** (Noel), *Comes* ou *de Comite,* né à Milan vers 1520, vint jeune à Venise, y fit ses études et y composa presque tous ses ouvrages, de sorte qu'il se regarde lui-même comme Vénitien et qu'il en prenait le titre. On ignore les circonstances de sa vie, et ce n'est que par conjecture que l'on place sa mort vers 1580. Outre des traductions latines d'Athénée et de plusieurs autres ou-

vrages grecs, on lui doit : *Carmina, scilicet de Horis liber I, de Anno libri IV, Amatoriarum liber II, Elegiarum libri VI,* Venise, 1560; *Mythologiæ, sive explicationes fabularum, libri X,* etc., ibid., 1551 et 1581, souvent réimprimé; *De venatione carminum libri IV,* etc., Venise, 1551, in-8°; *Commentarii de Turcarum bello in insulam Melitam gesto anno* 1565, ibid., 1566, in-12; *Universæ historiæ sui temporis libri XXX, pars prima,* Venise, 1572, traduit en italien par C. Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4°.

**CONTI** (Bernard de'), né à Pavie vers le milieu du 15e siècle, fut un peintre estimé. Son coloris est brillant; ses tableaux, peu connus en France, sont recherchés en Italie. Il mourut en 1525.

**CONTI** (César), peintre, né à Ancône, mort à Macerata vers 1615, avait un talent particulier pour les sujets grotesques et pour les arabesques.

**CONTI** (Vincent), frère du précédent, excellait à peindre les figures, et fut employé par le pape Sixte V dans plusieurs travaux importants.

**CONTI** (Dominique), Florentin, élève d'André del Sarto et l'héritier de ses cartons, est moins connu par ses compositions que par le monument qu'il fit élever à son maître dans l'église de la Nunziata de Florence.

**CONTI**, sculpteur et fondeur, fit différents ouvrages en bronze que l'on voyait autrefois dans la cour du palais ducal à Venise.

**CONTI** (François), peintre, né à Florence en 1680, élève de Carle Maratte, adopta la manière de son maître, si ce n'est dans quelques grands tableaux d'église, où il se rapprocha du Trévisan. Son chef-d'œuvre est *sainte Apollonie,* dans l'église de ce nom. Il fut directeur de l'école de dessin à Florence, et mourut en 1760.

**CONTI** (Antoine SCHINELLA, connu sous le nom d'abbé), savant littérateur, né le 22 janvier 1677 à Padoue, embrassa l'état ecclésiastique en 1699, entra dans la congrégation de l'Oratoire dont il sortit en 1708, parce qu'on voulut l'obliger à confesser, et revint à Padoue perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans les différentes parties de la philosophie. Une dissertation qu'il inséra dans le journal des *Litterati,* lui mérita les éloges de Fontenelle; il vint peu de temps après à Paris, où il fut accueilli par les savants et les littérateurs les plus distingués. Il se rendit en 1715 à Londres pour observer l'éclipse solaire, et il y reçut le même accueil qu'en France. Il prit une part active à la dispute qui s'éleva entre Newton et Leibnitz au sujet du calcul différentiel; mais en voulant rester impartial, il ne satisfit ni l'un ni l'autre de ces illustres rivaux. Après avoir visité l'Allemagne et fait un second voyage en Angleterre, il revint en 1718 à Paris, qu'il ne quitta qu'en 1726, forcé par ses infirmités de chercher un climat plus doux que la France. Pour se délasser de ses travaux scientifiques, il cultiva la littérature, et quoiqu'il n'eût commencé que sur le retour de l'âge à faire des vers, il n'égala pas moins bientôt les premiers poëtes de l'Italie par l'élévation et la force des pensées. Il mourut à Padoue le 6 avril 1749 sans avoir pu terminer un grand ouvrage sur *le Beau* considéré sous ses divers rapports, et dans lequel il se propose de faire entrer des modèles de toutes les formes poétiques. Les fragments de cet ouvrage composent les *Prose e poesie* de l'abbé Conti, Venise, 1739-1756, 2 vol. in-4°. On lui doit encore 4 tragédies, Florence, 1751, in-8° : *Junius Brutus, Marcus Brutus, César* et *Drusus*; la tragédie de *César*, regardée comme la meilleure pièce, a été réimprimée dans différents recueils. La *Serie de' tutti* contient l'indication de plusieurs opuscules de Conti, qui ne font point partie de l'édition de ses *OEuvres.*

**CONTI** (G....), littérateur italien, naquit à Rome vers 1720. Étant venu s'établir à Paris, il s'y fit une réputation et fut attaché comme professeur à l'école militaire. Il possédait à fond le génie de sa langue, et joignait à une grande pureté de goût une érudition variée. Il fournit plusieurs articles au *Journal étranger* dans le temps que Fréron en avait le privilége. Il est l'éditeur de la jolie *collection* des meilleurs auteurs italiens, publiée de 1767 à 1778, par Prault, Durand, Delalain et Molini, en 49 vol. in-12. On trouve la liste des ouvrages dont elle se compose dans le *Supplément au Dictionnaire bibliographique* de Cailleau et Duclos, par Brunet, p. 507. On attribue à Conti : *Essai d'une morale relative au militaire français,* Paris, 1775, in-12. Il quitta la France vers 1780 pour aller en Angleterre où il avait déjà fait plusieurs voyages, ou pour retourner en Italie; mais on n'a pu découvrir ni le lieu, ni la date de sa mort.

**CONTI** (Jean-Baptiste), littérateur distingué, né en 1741 à Lendinara, perfectionna ses études à l'université de Padoue, y reçut le laurier doctoral en droit, et s'établit à Venise, où, dans l'exercice de la profession d'avocat, il trouva l'occasion de signaler, avec son éloquence, les brillantes qualités dont la nature l'avait doué. Les loisirs que lui laissaient ses devoirs, il les consacrait à la culture des lettres, et bientôt sa réputation comme poëte égala celle qu'il s'était faite comme avocat. Des affaires de famille l'ayant conduit en Espagne, il profita de son séjour à Madrid pour étudier la littérature espagnole, et l'Italie lui dut bientôt la traduction en vers des plus célèbres poëtes castillans. Ce grand travail lui valut une pension du roi d'Espagne Charles III, et son affiliation aux académies espagnoles. De retour en Italie il y remplit différents emplois à Lendinara, à Rovigo, à Ferrare; il fut un des membres de la consulte de Lyon en 1801. L'âge n'affaiblit point son talent poétique; son poëme *per la incorazione di M. V.,* fête séculaire qui se célèbre à Lendinara avec une pompe extraordinaire, est mis par ses compatriotes à côté des meilleures productions de Politien et de Sannazar. Ayant eu le malheur de survivre à sa femme et à sa fille, seul fruit de l'union la plus heureuse, il passa les dernières années de sa vie dans un état de mélancolie dont rien ne put le distraire, et mourut le 7 décembre 1820. On a de lui : *Coleccion de poesias castellanas, con la traduccion en verso toscano,* Madrid, 1782-90, 2 vol. in-8°. Ces traductions font partie des *Opere* de Conti, Padoue, 1819, 2 vol. in-8°.

**CONTI** (Antoine-Marie). *Voyez* **MAJORAGIUS.**

**CONTI** (J. F.). *Voyez* **QUINZANO.**

**CONTILE** (Luca), littérateur, né à Cétone près de Sienne en 1505, entra d'abord au service du cardinal Trivulce, et se trouvait à Rome lors de la fondation de l'académie de *la Vertu,* dont il fut un des premiers membres. Mécontent de son patron, il le quitta pour s'attacher au marquis del Vasto, qu'il suivit à la diète de Worms, et, à

la mort de ce grand protecteur des lettres, il continua de rester chez sa veuve. Quelques années plus tard, Sforze Pallavicino, général des Vénitiens, le prit à son service, et, pendant son séjour à Venise, il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de cette ville, dont il put voir aussi la fin. Sur la recommandation d'un de ses Mécènes, il obtint la place de commissaire du roi d'Espagne à Pavie, et mourut le 28 octobre 1574. Ses princip. ouvr. sont 3 comédies en prose, *la Pescara, la Cesara Gonzaga* et *la Trinozia*, Milan, 1550, in-4°, édition très-précieuse; *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti*, etc., Venise, 1560, in-8°; *Delle littere volumi due*, Pavie, 1564, 2 vol. in-8°. Ces 3 ouvrages sont les seuls qui soient cités dans les *Testi* de Gamba.

**CONTIUS.** *Voyez* **LECONTE** (ANTOINE).

**CONTRARIO** (ANDRÉ), littérateur, né dans le 15e siècle à Venise. Il embrassa l'état ecclésiastique. Il fut chargé par le pape Nicolas V de la traduction latine de George de Trébisonde du traité d'Eusèbe : *De præparatione evangelica*. Un de ses amis, Æneas Sylvius, ayant été élevé au trône pontifical en 1458, Contrario se rendit à Rome avec l'espérance d'obtenir quelque bénéfice, mais il fut cruellement trompé; il n'obtint qu'une simple cure qu'on lui enleva peu de temps après. S'étant plaint avec trop de vivacité, il fut banni des États de l'Église. Il se retira à Naples, où il mourut dans un âge avancé. On conserve de lui un recueil de *Lettres* et de *Discours* dans la bibliothèque des Olivétains à Sienne. On peut consulter pour plus de détails, les *Scrittori venegiani*, du P. Agostini.

**CONTRERAS** (ANTOINE DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1587, élève de P. Cespédès, après la mort de son maître, s'établit à Grenade, puis à Bujalance, où il exécuta des fresques et des tableaux pour le couvent de St.-François, et mourut en 1654. Cet artiste excellait dans le portrait.

**CONTRERAS** (EMMANUEL), habile sculpteur, contemporain du précédent, a fait, entre autres ouvrages remarquables, une statue de saint Lazare, dans une des églises de Madrid. Il mourut dans cette ville en 1656.

**CONTRERAS** (JÉRÔME DE), romancier espagnol, était né dans le 16e siècle, au royaume d'Andalousie. Ayant embrassé la profession des armes, il fut employé dans les guerres d'Italie, et parvint au grade de capitaine. C'est le titre qu'il prend à la tête de ses ouvrages. Il se livra depuis à la culture des lettres, et fut honoré par Philippe II de la charge d'historiographe. On ne connaît de lui que les deux ouvrages suivants : *Dechado de varios sujetos*, Saragosse, 1572, in-8°; *Selva de aventuras*, Alcala, 1580, in-8°, réimprimé souvent depuis.

**CONTRERAS** (JEAN SENEN DE), général espagnol, né à Madrid en 1760, d'une famille noble, fut destiné de bonne heure à la carrière des armes, et reçut une éducation distinguée. Il était déjà officier depuis plusieurs années, lorsqu'il publia en 1786, un abrégé du grand ouvrage de Santa-Cruz, intitulé : *Réflexions militaires et politiques*. Le roi Charles III l'envoya l'année suivante observer l'état militaire des principales puissances. Il visita successivement l'Angleterre, la France, la Prusse, l'Autriche et la Russie; fit la campagne de 1788 contre les Turcs, et se trouva à la prise de Choczim, sous les ordres du prince de Cobourg et de Soltikow. A son retour en Espagne, au bout de 4 ans, il publia le journal de son voyage, et l'histoire de la campagne de 1788. Les plans d'amélioration pour l'armée espagnole qu'il avait recueillis furent adoptés par son souverain; mais la guerre, qui éclata bientôt contre la France, ne permit pas de les exécuter. Contreras fit cette guerre comme aide de camp du général Urutia, et il se distingua particulièrement aux affaires d'Irun et de Cacumberi dans la vallée de Bastan. La paix de Bâle le rendit au repos; et il ne rentra en campagne qu'en 1808, lorsque l'Espagne tout entière prit les armes pour s'opposer à l'invasion de Napoléon. Contreras était alors brigadier et colonel du régiment provincial de Siguenza. Il fut chargé dès le commencement par la junte de Séville et le général Castanos de diriger le soulèvement des provinces d'Alentejo et de l'Algarve, d'où il expulsa les troupes françaises que Junot y avait envoyées de Lisbonne. Il revint aussitôt après sur l'Èbre, auprès de Castanos, qu'il seconda dans sa fameuse retraite de Villarejo de Salvanos. Envoyé plus tard dans la province de Siguenza pour y déterminer l'insurrection, il soutint avec un seul régiment les efforts de toute une division française, et il se maintint à Trillo, jusqu'à ce que le duc de l'Infantado le rappelât, étant lui-même obligé d'abandonner les bords du Tage, pour se retirer dans la Sierra-Morena. Contreras le suivit avec 5,000 recrues, 2,000 chevaux et son régiment au complet de 4,000 hommes. C'est avec cette troupe qu'il arrêta les Français au passage de Montrion, et qu'ensuite il combattit à l'aile gauche de l'armée de Wellington à la bataille de Talavera. Il soutint dans le même temps, de concert avec le colonel Copons, les efforts de l'armée française dans la retraite de l'Arzobispo. Nommé ensuite commandant d'une division, il fut chargé de la défense du Tage de côté d'Almaras jusqu'à ce que le duc d'Albuquerque, devenu général en chef, lui eût confié un corps d'armée pour couvrir tout le pays entre le Tage et la Guadiana. Obligé d'aller au secours de Badajoz, qui était menacé par le maréchal Mortier, il sut, par des marches habiles, éloigner les Français de cette place, et les combattit avec avantage dans plusieurs rencontres. Envoyé aussitôt après en Galice, et nommé capitaine général de cette province, il mit en état de défense la place de la Corogne, et rétablit l'ordre dans cette contrée, livrée à toutes les calamités de l'anarchie. C'est de ce poste important que la junte suprême le fit passer en Catalogne, où les progrès du général Suchet rendaient la position des Espagnols de plus en plus difficile. A peine fut-il arrivé dans cette contrée, que la renommée de ses talents et de sa valeur lui fit confier la défense de Tarragone, où il opposa, pendant près de 2 mois, la plus vigoureuse résistance, mais cette place était hors d'état de soutenir un long siége, et l'armée de secours, que commandait Campo-Verde, ne fit aucun effort pour la délivrer. Après la ruine de ses fortifications et la cruelle épreuve de 5 assauts meurtriers, Contreras refusant toute espèce de capitulation, la place fut enlevée de vive force; et la plupart des habitants furent impitoyablement pillés et massacrés. La garnison, réduite de plus de moitié et qui avait bravé jusqu'au dernier moment la menace d'être passée au fil de l'épée, fut conduite prisonnière en France;

et Contreras, que Suchet traita avec beaucoup de politesse tant qu'il put espérer de le gagner à la cause de Napoléon, fut ensuite traité très-rigoureusement, et conduit au château de Bouillon, où il resta prisonnier près d'un an, et d'où il s'échappa avec Bouvet de Lozier. Après avoir traversé la France au milieu des plus grands périls ils parvinrent enfin à Londres, où le général Contreras fut très-bien accueilli, et fit imprimer une relation du siége de Tarragone, dans laquelle il adressa de vifs reproches à Campo-Verde, qui ne l'avait pas secouru, et au maréchal Suchet, qui avait traité les habitants avec une excessive rigueur. Cette relation a été réimprimée à Paris en 1825. Le général Contreras retourna dans sa patrie, dès que le roi Ferdinand VII fut monté sur le trône; et ce prince l'accueillit avec les égards que méritait son dévouement. Uniquement livré à l'étude, il prit peu de part aux événements qui agitèrent encore l'Espagne, et mourut à Madrid en 1826. Il venait de publier un commentaire sur le système de fortifications de Carnot.

**CONTRI** (Antoine), peintre, né à Ferrare vers 1660, mort à Crémone en 1732, s'est fait un nom pour avoir découvert le secret de transporter les fresques sur la toile. Ses tableaux, et ceux de François, son fils, se trouvent à Crémone et dans les environs; mais son mérite comme peintre est éclipsé par l'éclat de sa découverte; il se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques pour les transporter sur la toile, sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plusieurs expériences dans différents palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi, qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

**CONTUCCI** (André), architecte et sculpteur, né à Sansovino en Toscane en 1450, travailla d'abord à Rome, puis à Florence, où l'on voit plusieurs de ses ouvrages, fut appelé à Lisbonne par le roi de Portugal, qui le chargea de lui construire un palais. De retour en Italie, il fut envoyé à Lorette par le pape Léon X pour y exécuter les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de la *Santa-Casa*. Il termina dans cette ville le logement des chanoines, commencé par le Bramante, et le fortifia; il mourut en 1529, laissant quelques dessins, un *Traité de perspective sur l'art de faire les décorations de théâtre*, et une *Dissertation sur les mesures des anciens et sur les proportions en architecture*.

**CONTUCCI** (le P. Archange CINTUCCIO), philosophe et antiquaire, naquit le 21 mai 1688 à Montepulciano dans la Toscane, d'une famille patricienne. Ses études terminées, il embrassa la règle de Saint-Ignace, et tout en se perfectionnant dans les langues grecque et latine, se rendit très-habile dans l'archéologie. Il remplit 30 ans la chaire de rhétorique au collége Romain, et fut ensuite nommé préfet ou conservateur du musée fondé par Kircher, qu'il enrichit d'un grand nombre de morceaux précieux dans tous les genres, mais particulièrement d'une belle suite de camées et de médailles qui lui avaient été légués par le marquis Capponi. Le P. Contucci mourut à Rome le 19 mars 1768 à l'âge de 80 ans. On lui doit une *Vie de l'impératrice Pulchérie*, en italien, Rome, 1754; mais son ouvrage le plus important est le *Musæi Kircheriani æra notis illustrata*, Rome, 1763-1765, 2 tomes in-fol. On a la *Vie* de Contucci par le P. Mazzolari, son successeur au collége Romain; elle fait partie du tome III de ses *œuvres*.

**CONVENNOLE**, ou **CONVENEVOLE DA PRATO**, maître de grammaire et de rhétorique dans le 14e siècle, doit l'espèce de célébrité dont il jouit au bonheur qu'il eut de compter Pétrarque parmi ses disciples. Pétrarque nous donne lui-même, dans une de ses lettres, des détails intéressants sur les relations qu'il avait eues avec lui dans son enfance, et sur les rapports d'une autre espèce qui s'établirent ensuite entre eux. Convennole, après avoir, pendant plusieurs années, tenu école à Carpentras et à Avignon, retourna en Toscane, tandis que Pétrarque était encore en France. Peu de temps avant sa mort, ou peut-être même après, ses concitoyens, qui auraient mieux fait de le secourir pendant sa vie, le couronnèrent de lauriers, et ce fut avec cette couronne qu'il fut porté en terre.

**CONYBEARE** (Jean), évêque de Bristol, né dans le comté de Devon, en 1692, mort à Bath en 1754, a publié: *Défense de la religion révélée*, 1732, in-8°, contre le livre de Tindal, intitulé: *le Christianisme aussi ancien que le monde*, etc. On a encore de ce prélat 2 vol. de *Sermons* réimprimés après sa mort, en 1757, in-8°.

**CONYBEARE** (Jean-Josias), antiquaire, né à Londres en juin 1779, commença ses études à Westminster, les suivit avec le plus grand éclat à Oxford, travailla en même temps à la géologie et à la chimie, devint en 1805 chanoine de la cathédrale d'York, en remplacement de son père, et, 2 ans après, obtint la chaire d'anglo-saxon dans l'université d'Oxford. Vers 1808 il joignit à cette place avantageuse la cure de Cowley, aux environs d'Oxford; et, dans le commencement de 1812, il passa de l'office de professeur d'anglo-saxon à celui de professeur royal de poésie dans la même ville. Enfin le collége de Christ-Church, auquel il appartenait, le présenta pour le vicariat de Bath-Easton, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Cet événement inattendu eut lieu le 10 juin 1824 à Blackheath, près de Londres, où il s'était rendu pour l'impression de son ouvrage sur les commencements de la poésie en Angleterre et en France. On lui doit entre autres livres curieux et rares: un extrait de la célèbre *Romance métrique française d'Octavien, empereur de Rome*, 1809; un fragment de poésie anglo-saxonne contenu dans un manuscrit d'homélies de la bibliothèque Bodléienne; *les Cent contes joyeux* (A Hundred merry tales), très-ancien recueil que Shakspeare avait mentionné dans un de ses drames, mais dont on n'avait, du reste, aucune connaissance. L'authenticité de la découverte ne fut point contestée.

**CONZ** (Charles-Philippe), poëte allemand, né le 28 octobre 1762, à Lorch dans le Wurtemberg, fit ses premières études à Schorndorf, à Blaubeuren, à Babenhausen, puis alla passer 5 ans au grand séminaire de Tubingue, où il fut reçu docteur en 1783. Bientôt il entra dans la carrière ecclésiastique et fut vicaire d'Adelberg, de Welzheim, de Havelstein. En 1793, il fut nommé au diaconat de Waihingen, que, 5 ans après, il échangea contre celui de Ludwigsbourg. Toutefois il ne

cessa point de préférer à ces positions la carrière de l'enseignement. Il vit enfin ses vœux comblés en 1804, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Tubingue pour y remplir une des chaires publiques. Conz y professa successivement la littérature classique, l'éloquence, la philosophie, et fut plusieurs fois doyen de cette dernière faculté. Il mourut le 20 juin 1827.

**CONZIÉ** (Louis-François-Marc-Hilaire de), évêque d'Arras, né à Poncin en Bugey, le 15 mars 1732, était entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique et s'était formé aux vertus de cet état sous la direction de l'abbé Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris. La communauté des prêtres de cette paroisse était alors une école renommée. L'abbé de Conzié y passa quelques années et devint ensuite grand vicaire de Senlis, sous l'épiscopat de M. de Roquelaure. Nommé à l'évêché de Saint-Omer, en 1766, et sacré le 11 mai de la même année, il occupa peu ce siége et passa à celui d'Arras, beaucoup plus important, en 1769. Il obtint en 1775 l'abbaye du Gard, diocèse d'Amiens. Ce prélat suivit le comte d'Artois en Angleterre et résida auprès de lui, tantôt à Édimbourg, tantôt à Londres. Lors du concordat de 1801, l'évêque d'Arras ne donna point sa démission; il signa les réclamations contre cette transaction célèbre, et survécut peu à ces démarches. Il mourut à Londres en 1805.

**CONZIÉ** (François de), frère cadet du précédent, archevêque de Tours, né à Poncin le 18 mars 1736, fut d'abord grand vicaire de son frère à Saint-Omer et lui succéda sur ce siége, lorsqu'on l'eut transféré à Arras. Lui-même fut transféré à l'archevêché de Tours en 1774. Il fut membre de l'assemblée du clergé de 1785, continuée en 1786. Nommé député du clergé de Tours aux états généraux, il y signa les premières protestations du côté droit; mais il quitta bientôt la France et se retira à Aix-la-Chapelle. C'est de là qu'il envoya son adhésion à l'*exposition des principes* des évêques, une déclaration du 13 février 1791 aux administrateurs du district de Tours, une ordonnance du 28 avril suivant et une instruction pastorale du 14 juin sur les brefs de Pie VI. Contraint de fuir encore de ce pays à l'approche des troupes françaises, il tomba malade à Amsterdam et y mourut au commencement de 1795.

**COOK** (Antoine), né à Essex, précepteur d'Édouard VI, fut exilé sous le règne de Marie, revint en Angleterre à l'avénement d'Élisabeth, et mourut en 1576. Il eut 4 filles qui se distinguèrent par leur esprit et leur savoir. La première épousa lord Burleigh; la seconde Nicolas Bacon; la troisième sir John Russel, et la quatrième sir Henri Killegrew, personnages considérables de l'époque.

**COOK** (Edward), 2e capitaine du navire *la duchesse de Bristol*, armé en 1708 pour l'expédition envoyée en course dans le grand Océan par des armateurs de Bristol, sous les ordres de Wood-Rogers, publia à son retour une relation de cette croisière sous le titre de *Voyage à la mer du Sud et autour du monde, fait dans les années* 1708, 1709, 1710 *et* 1711, Londres, 1712, cartes et figures.

**COOK** (Jacques) naquit le 27 octobre 1728 à Marton village du comté d'York, en Angleterre. Sir Thomas Skottow, riche propriétaire des environs, confia la direction des travaux de sa ferme de *Airy-Holme* au père de Cook, lorsque celui-ci n'avait encore que 8 ans. Jacques Cook fixa particulièrement l'attention de sir Thomas qui lui fit apprendre à lire et à écrire à ses dépens dans l'école d'Aiton. Cette première éducation est la seule que Cook ait reçue. Ses parents le mirent, à l'âge de 13 ans, en apprentissage chez un marchand mercier de Staith. Le voisinage de la mer éveilla dans le jeune Cook une passion dominante, ainsi que la plupart des hommes supérieurs en ont éprouvé. L'état de marin devint bientôt l'unique objet de ses désirs; le hasard décida ensuite son sort. Quelques altercations survenues entre son maître et lui le déterminèrent à s'engager comme novice sur les bâtiments qui faisaient le commerce du charbon de terre. Il y servit ensuite comme matelot, puis comme maître d'équipage, jusqu'à l'âge de 27 ans. La guerre ayant été déclarée entre l'Angleterre et la France en 1755, et le navire où était Cook s'étant trouvé dans la Tamise, près de Londres, on vint y prendre, suivant l'usage, des matelots pour armer les vaisseaux de guerre. Cook chercha d'abord à se soustraire aux recherches; mais, entraîné par des sentiments plus élevés, il alla s'offrir lui-même et fut embarqué sur le vaisseau *l'Aigle,* où il servit sous les ordres de sir Hugues Palliser, qui devint son plus ferme appui. C'est sur ce vaisseau qu'il donna les premières preuves de sa bravoure et de son intelligence. Cook fut rembarqué sur *le Mercury,* le 10 mai 1759, en qualité de *master*. Il partit pour le Canada, et y arriva à l'époque où Quebec était assiégé par le général Wolf. Cook sonda le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une intelligence qui donna dès lors une haute idée de ses dispositions, dans un genre où il a surpassé dans la suite tous ceux qui l'avaient précédé. Ce premier essai engagea à le charger de faire la carte du cours du fleuve Saint-Laurent. Il l'exécuta avec tant de succès que cette carte, qui a été gravée, est la seule dont on se serve, et que l'on n'a pas jugé nécessaire d'en construire d'autre. Cook commença alors à sentir ses forces, et à s'apercevoir de ce qui lui manquait; il ne s'occupa plus que d'acquérir les connaissances propres à développer le talent que les circonstances lui avaient donné occasion de manifester. Pendant une seconde campagne qu'il fit dans l'Amérique septentrionale, en qualité de *master,* au milieu des agitations de la vie de marin, privé de tout secours, il prit dans Euclide connaissance des premiers éléments de géométrie, et se livra à l'étude de l'astronomie. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences le mirent en état de faire, en 1764 et dans les années suivantes, les plans des côtes de l'île de Terre-Neuve, avec l'exactitude et la précision du talent le plus éclairé. Depuis 1763, le gouvernement anglais avait entrepris des voyages de découvertes, uniquement dans le dessein d'accroître les connaissances humaines, et principalement la géographie. Byron avait fait le premier voyage ordonné dans des vues si désintéressées; Wallis et Carteret furent expédiés pour un voyage de ce genre, aussitôt après son retour. Ces deux navigateurs n'avaient pas encore achevé leur campagne, qu'il se présenta une nouvelle occasion d'en entreprendre une troisième. Le passage de Vénus sur le disque du soleil y donna lieu. L'astronomie devait tirer de grands avantages de l'observation de ce phénomène dans quel-

ques-unes des îles du grand Océan. Le gouvernement anglais, à la sollicitation de la Société royale de Londres, fit armer un vaisseau destiné à y transporter des astronomes. Les preuves de capacité que Cook avait données déterminèrent à lui confier cette expédition. L'événement a prouvé que l'on ne pouvait faire un meilleur choix. Le 27 mai 1768, il prit le commandement de *l'Endeavour*, bâtiment destiné à faire ce voyage, et eut le brevet de lieutenant de vaisseau. Il ne s'agissait plus d'aucun motif d'intérêt, ni d'aucune entreprise de commerce. Cette campagne, qui est devenue le modèle de celles qui ont été faites dans la suite, devait uniquement être utile à la science: rien ne fut épargné de ce qui était propre à en favoriser les progrès. *L'Endeavour* sortit de la Tamise, le 13 août 1768. On relâcha à Madère, ensuite au Brésil, dans la rivière de Rio-Janeiro, et l'on entra dans le grand Océan par le cap Horn. Cook se dirigea d'abord au nord-ouest, et eut connaissance de plusieurs îles de la partie méridionale de l'archipel Dangereux de Bougainville. Il mouilla le 11 juin 1769 à Otaïti. C'est à cette île qu'on devait observer le passage de Vénus. Cook montra, à son début, qu'il était fait pour commander aux hommes : son premier soin fut de prescrire à ses équipages des règles de conduite qui font autant d'honneur à son humanité qu'à sa prévoyance. Il se retrancha ensuite à terre, dans un lieu commode, où l'on pouvait faire, sous la protection de ses canons, des observations astronomiques, sans être troublé par la foule des curieux. Quoique le caractère doux et sociable des habitants d'Otaïti ait mérité, à juste titre, au groupe d'îles dont elle fait partie, le nom d'*îles de la Société,* on eut à se plaindre du penchant qu'ils avaient au vol. Cook sut en réprimer quelques-uns, et, par sa prudence, il empêcha ses équipages de tirer vengeance des autres. Dès que le passage de Vénus fut observé, on se prépara à mettre à la voile. *L'Endeavour* quitta Otaïti le 13 juillet 1769, après un séjour de trois mois. Les îles de cet archipel furent visitées avec soin, ensuite on fit route sur la Nouvelle-Zélande, découverte par Tasman, et dont on eut connaissance le 6 octobre. Cook aborda la partie orientale de l'île la plus nord, dans une baie qu'il appela *Poverty*. Les habitants voulurent s'opposer à son débarquement, et il fut obligé de les repousser par la force. En quittant la baie de Poverty, il suivit la côte en remontant au nord, contourna le cap Nord de l'île septentrionale, et vint, par le sud, le long de la côte occidentale, jusqu'à une grande baie où Tasman avait mouillé. Cook découvrit que c'était l'entrée du canal qui partage la Nouvelle-Zélande en deux îles. Après avoir fait une courte relâche dans le port de la *Reine-Charlotte,* qui est à l'entrée, il traversa le détroit, et gouverna au sud, le long de la côte orientale de l'île la plus sud, dont il acheva de faire le tour entier. Les côtes de la Nouvelle-Zélande sont les premières grandes découvertes de Cook. Il les visita avec une intrépidité mêlée de prudence et digne d'admiration. Les Anglais ont nommé le canal qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande *Détroit de Cook.* Lorsque *l'Endeavour* se trouva, pour la seconde fois, à l'entrée de ce détroit, on quitta la Nouvelle-Zélande, et l'on fit route à l'ouest. Quelque temps après, Cook eut connaissance de la pointe nord de l'entrée du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van Diémen, que l'on n'avait pas encore découverte. Ensuite, il remonta au nord, en suivant la côte de cette grande île, qu'il trouva presque entièrement bordée de récifs. Parvenu au cap du Capricorne, nommé ainsi parce qu'il se trouve sous le tropique de ce nom, la côte lui parut précédée d'une multitude d'îles au milieu desquelles il n'hésita pas à s'engager, sans abandonner sa prudence ordinaire. Les dangers se multiplièrent à mesure qu'il s'avançait; enfin le vaisseau échoua sur un banc de corail, où il fut sur le point de périr : on parvint heureusement à le mettre à flot; mais, dès qu'il y fut, on aperçut qu'il coulait bas d'eau. Cook eut le temps de gagner l'entrée d'une rivière, qui reçut le nom de *l'Endeavour,* et il fit aussitôt réparer son vaisseau. Lorsqu'il fut abattu en carène, on reconnut le danger que l'on venait de courir; la pointe du rocher sur lequel il avait touché était restée dans le trou qu'elle avait fait, et l'avait ainsi préservé du naufrage. *L'Endeavour* fut bientôt en état de continuer son voyage; Cook remonta, au milieu des écueils et des récifs qui bordent la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, jusqu'à la pointe nord de cette île; il passa entre cette pointe et la Nouvelle-Guinée, gagna la pleine mer en faisant route à l'ouest. Après avoir pris connaissance de cette dernière terre, il passa au sud de Timor, et alla relâcher à l'île Savu; de là il vint à Batavia, où il mouilla le 21 septembre 1770. Le bâtiment ne put mettre à la voile que 3 mois après. Le 27 décembre, il quitta Batavia, et après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance, il arriva dans la rade des Dunes le 21 juin 1771. Cook fut promu, à son arrivée, au garde de commandant de vaisseau, qui est, dans la marine anglaise, immédiatement inférieur à celui de capitaine. Bientôt après, il reçut ordre de faire un second voyage, dont le plan était encore plus étendu que celui du premier : il s'agissait de vérifier l'existence des terres australes, qui avaient jusqu'alors excité tant de discussions parmi les géographes. Cook partit le 13 juillet 1772, avec deux vaisseaux, *la Résolution*, qu'il commandait, et *l'Aventure,* aux ordres du capitaine Furneaux. Cette seconde campagne dura 3 ans, pendant lesquels Cook chercha, à trois reprises différentes, à pénétrer, pendant la belle saison, c'est-à-dire dans les mois de notre hiver, aussi loin qu'il pourrait aller du côté du pôle sud. Il s'attacha d'abord à la recherche du cap de la Circoncision, que Bouvet avait cru voir au sud-sud-ouest du cap de Bonne-Espérance, à près de 54° de latitude. L'inutilité de cette recherche peut faire croire que le capitaine Bouvet a vu quelques glaces qu'il a prises pour de la terre. Le reste de la belle saison fut consacré à visiter les mers australes qui sont vis-à-vis de celles de l'Inde. La seconde année fut employée à parcourir les mers qui forment la continuation du grand Océan; enfin, pendant la troisième, Cook visita le prolongement de la mer Atlantique. Il rencontra dans tous ces parages les mêmes difficultés, et lutta avec son intrépidité et sa persévérance ordinaires contre les dangers auxquels il fut exposé par les glaces. Quelquefois, pendant les brumes épaisses qui ont lieu dans ces parages, il en fut environné au point d'être longtemps sans trouver d'issue: c'est entre 50° et 60° de latitude qu'il les rencontra; jamais il n'a pu s'avancer que de quelques milles au delà du 71° degré. Aucune terre ne

s'offrit à sa vue dans ces affreux climats ; il ne vit que des glaçons qui paraissaient souvent couvrir la surface de la mer, ou des masses de glace énormes qui ressemblaient à des îles. Il relâcha plusieurs fois à la Nouvelle-Zélande, aux îles de la Société et à celles des Amis ; il fit la reconnaissance de l'archipel du St.-Esprit de Quiros, dont Bougainville avait vu quelques îles, qu'il avait nommées les *Grandes-Cyclades*. Cook découvrit pendant cette campagne la Nouvelle-Calédonie, dont il reconnut la côte orientale. Tandis qu'il s'avançait vers le pôle sud par l'océan Atlantique, il visita la terre de la Roche et les îles Sandwich. Le 22 mars 1775, il mouilla au cap de Bonne-Espérance, et le 3 juillet il arriva à Portsmouth. Cette seconde campagne le couvrit de gloire en Angleterre et dans toute l'Europe. Le roi d'Angleterre lui donna le grade de capitaine de vaisseau, et un emploi dans l'administration de l'hôpital de Greenwich. Le 29 février 1776, la Société royale l'admit, à l'unanimité, dans son sein, et, dans la suite, elle lui décerna le prix fondé par sir Godfrey Copley, qui devait être donné à celui qui aurait fait les expériences les plus utiles à la conservation des hommes. Le soin qu'il avait pris de la santé de ses équipages, l'avait rendu digne de cette distinction. De tels succès ne firent qu'augmenter en Angleterre le zèle des découvertes ; le premier lord de l'amirauté, Sandwich, conçut l'idée d'une troisième expédition, pour décider une grande question qui avait partagé les géographes. Il voulait vérifier s'il était possible de pénétrer dans le grand océan connu sous le nom de *mer du Sud,* par la baie de Hudson, et s'il existait un passage entre le nord de l'Amérique et de l'Asie. Les fatigues que Cook avait éprouvées pendant 8 ans consécutifs empêchèrent de lui proposer cette nouvelle entreprise. On ne voulut cependant pas perdre le fruit de son expérience et de ses lumières ; il fut consulté sur le plan de cette campagne, et sur le choix de l'officier à qui on devait la confier. Cook, qui avait d'abord discuté assez froidement les avantages que l'on pouvait en attendre et les moyens les plus propres de les obtenir, s'anima insensiblement, et, lorsqu'on vint à lui parler de l'officier à qui l'on pouvait confier une mission de cette importance, il resta un instant dans le recueillement, ensuite, s'élançant de son siége, il dit qu'il s'en chargerait lui-même. Cette proposition, qui répondait au désir que l'on n'avait osé lui exprimer, fut acceptée avec transport, et les préparatifs furent faits sans perdre de temps. Il partit de Plymouth, le 12 juillet 1776, sur *la Résolution,* accompagné de *la Découverte,* commandée par le capitaine Clerke, et il arriva au cap de Bonne-Espérance le 18 octobre. La première terre qu'il visita en quittant le cap, fut celle de Kerguelen. Il toucha ensuite à la terre de Van Diémen et à la Nouvelle-Zélande. Les îles de la Société et celles des Amis furent visitées de nouveau. Enfin, après avoir découvert la partie occidentale des îles Sandwich, Cook arriva le 7 mars 1778 à la côte nord-ouest de l'Amérique, à environ 3° 1/2 dans le nord du cap Mendocino. Le mauvais temps et la brume ne lui permirent pas d'en approcher autant qu'il aurait désiré. Il mouilla cependant à l'entrée du détroit de Nooka ; mais il ne put reconnaître celui de Jean de Fuca, où l'on présumait que pouvaient être les prétendues découvertes de l'amiral de Fonte. Lorsque les bâtiments se trouvèrent entre les 57° et 59° de latitude nord, à l'endroit où devait se trouver une communication avec la baie de Hudson, si elle existe, le temps lui permit de se rapprocher de la côte. Il s'engagea d'abord dans une vaste baie qu'il nomma *baie du Prince William,* mais il fut bientôt arrêté par les terres du continent ; ensuite il pénétra dans un bras de mer qui offrait l'apparence d'un passage ; il était néanmoins fermé à 50 lieues de l'entrée, et Cook y trouva l'embouchure de deux petites rivières, dans lesquelles ses bâtiments ne pouvaient point pénétrer. Revenu sur ses pas, il côtoya la partie méridionale de la presqu'île d'Alaska et celle des îles Aleutiennes ; ensuite il remonta vers le nord. Cette route le conduisit dans le détroit de Béhring, qui sépare l'Amérique de l'Asie, et n'a pas plus de 15 lieues de largeur. Cook continua à se diriger au nord sans perdre de vue la côte d'Amérique. Des glaces qui s'étendaient à perte de vue à sa droite et à sa gauche, l'arrêtèrent à 70° 44' de latitude. Les vaisseaux s'y trouvèrent environnés de glaçons flottants, tandis que l'on voyait dans le nord, à une grande distance, des montagnes de glace très-élevées. Les bas-fonds de la côte de l'Amérique ajoutèrent encore au péril de cette navigation. Cook, par son habileté et sa présence d'esprit, sut éviter les dangers qui le menaçaient ; il prit le parti de côtoyer les glaces par un temps quelquefois orageux et souvent obscur. Elles le ramenèrent en le forçant de descendre un peu vers le sud, par 68° 56' de latitude, en vue de la côte d'Asie, où il arriva le 29 août 1778, sans avoir pu se frayer un passage vers le nord. La mauvaise saison qui s'avançait, le força à revenir sur ses pas. Il se dirigea sur les îles Sandwich. Le 26 novembre 1778, on eut connaissance de l'île Mowée, située au milieu de cet archipel ; ensuite on fit route au sud, et, après avoir contourné par le sud, l'île d'Owhihée, la plus méridionale, *la Résolution* et *le Discovery* vinrent mouiller dans la baie de Karakakoua, située à la côte occidentale. Cook avait découvert, ainsi qu'il a été dit, les îles septentrionales de cet archipel, et avait relâché à l'île d'Atoï ; il ne lui était rien arrivé de fâcheux ; cependant les habitants lui avaient paru d'un caractère sombre, et il avait cru remarquer qu'ils étaient anthropophages. Les hommes qui étaient venus par curiosité à bord des bâtiments avant leur mouillage, avaient conçu un tel respect pour lui, que tous s'étaient prosternés le visage contre terre, lorsqu'il avait mis le pied sur leurs îles pour la première fois. A ce nouveau voyage, les communications furent plus franches. Dès que les Anglais parurent, des pirogues vinrent de toutes parts leur apporter des rafraîchissements ; les bâtiments en étaient souvent environnés ; leur conduite dissipa les mauvaises impressions que l'on avait conçues d'abord. Cook, qui était loin de prévoir sa destinée, ne cessait de s'applaudir d'avoir fait la découverte d'îles qui lui offraient tant de ressources ; il se plaît, dans son journal, à détailler les avantages que ses bâtiments et sa nation pouvaient en retirer. Il fut reçu en mettant pied à terre par une foule d'habitants qui chantèrent et dansèrent autour de lui. L'entrevue qu'il eut avec le roi de l'île, nommé *Terréeobou,* se fit avec beaucoup de cérémonie, et cependant avec cordialité. Cook le reçut à son bord et le traita avec beaucoup d'égards ; il se forma entre eux une

liaison qui fut cimentée, suivant l'usage de ces peuples, par l'échange réciproque de leurs noms. Les insulaires continuaient à venir en foule à bord des bâtiments, et ne donnaient aucun sujet de méfiance. Cependant, on commença à s'apercevoir qu'ils étaient très-enclins au vol; plusieurs d'entre eux s'emparaient des effets qui étaient sous leur main, toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire sans être aperçus. Les larcins devinrent ensuite plus fréquents et plus audacieux, et l'on fut obligé de les réprimer avec quelque sévérité. Les Anglais passèrent néanmoins depuis le 17 janvier jusqu'au 3 février au milieu de ces peuples, sans que le moindre accident troublât la bonne intelligence. Le 3 février, Cook eut une dernière entrevue avec Terréeobou : ce roi témoigna le plus grand regret de le voir partir. Les vaisseaux mirent à la voile, le 4 février, dans l'intention d'aller reconnaître les autres îles de cet archipel. En partant, ils furent environnés de pirogues, comme ils l'avaient été à leur arrivée. Le mauvais temps endommagea, quelques jours après, le mât de misaine de *la Résolution*, et Cook fut obligé de venir le réparer à la baie de Karakakoua, où il arriva le 11 février. La rade était solitaire au moment du mouillage; on n'y voyait aucune embarcation. Rien d'ailleurs ne dut faire penser que les sentiments des habitants fussent changés; plusieurs Anglais s'avancèrent dans l'intérieur de l'île, et retrouvèrent leurs anciens amis, qui les reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il venait à la vérité peu de monde à bord des bâtiments. Le roi, sous prétexte d'absence, ne vint pas visiter Cook; il se contenta de lui envoyer quelques présents. Malgré tant de réserve, rien n'annonçait encore de mauvaises intentions. On établit l'observatoire à terre, comme la première fois, et l'on y transporta le mât de misaine pour le réparer. Dès que les établissements furent formés, on eut lieu de s'apercevoir que l'on s'était trompé sur les sentiments secrets de ce peuple. La foule qui les environnait commença par se rendre importune, et ils finirent par voler effrontément. Ceux qui venaient à bord des vaisseaux se conduisirent avec la même insolence. Les précautions que l'on prit les empêchèrent d'éclater jusqu'au 13 février. Le même jour, les gens qui étaient de service à l'aiguade s'aperçurent qu'ils étaient entourés et que les habitants avaient des intentions hostiles. Les matelots de l'équipage d'un canot qui était à terre ayant saisi entre les mains d'un groupe d'habitants des effets volés, furent assaillis en les rapportant à leur embarcation. Un des chefs qui avait eu le plus de liaisons avec les Anglais, fut frappé dans la mêlée et renversé par terre. Cette rixe fut néanmoins apaisée par son intervention. Le capitaine Cook, que l'on prévint de ces événements, sentit avec chagrin qu'il serait obligé de prendre quelque mesure violente. Il donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes et de charger leurs fusils, mais de ne faire feu que lorsque les insulaires auraient commencé à les attaquer. Le canot du *Discovery*, qui était mouillé sur la bouée de ce bâtiment, fut enlevé pendant la nuit. Aussitôt que Cook en fut informé, il se décida à descendre à terre avec neuf soldats armés, commandés par un officier. Son dessein était de s'emparer du roi Terréeobou, de l'amener à son bord, et de l'y garder jusqu'à ce que les effets volés eussent été rendus. Ce moyen lui avait réussi plusieurs fois. Il parvint sans opposition jusqu'à sa demeure. Ce chef, âgé, surpris au moment où il venait de s'éveiller, consentit sans peine à l'invitation qui lui fut faite de venir avec ses deux fils à bord de *la Résolution*, et suivit Cook jusqu'au rivage. Lorsqu'il y fut arrivé, la mère de ses deux enfants et ses autres femmes le supplièrent, en faisant de grands gémissements, de ne pas s'embarquer. Deux chefs se saisirent alors de lui, et le forcèrent de s'asseoir à la place même où il se trouvait. La foule que le tumulte avait attirée, entoura en un instant le roi et le capitaine Cook avec son détachement. Les soldats, voyant que cette multitude allait les presser de toutes parts, craignirent de ne plus pouvoir se servir de leurs armes. Ils la forcèrent de s'écarter, et parvinrent à les éloigner de trente pas du lieu où leur roi était assis. Cook réitéra alors ses instances, et le pressa de venir avec lui. Toutes les fois que Terréeobou paraissait céder, les chefs qui étaient près de lui l'engageaient à rester; enfin, voyant que ce vieillard se levait pour aller s'embarquer, ils le prirent par les bras et le forcèrent de demeurer assis. Les esprits s'étaient animés pendant tout ce temps. Cook voyant qu'il ne pourrait pas le faire embarquer sans s'exposer à verser beaucoup de sang, se décida à y renoncer. Jusque-là, il ne parut pas avoir couru de danger. Les habitants, malgré leur exaltation, cédaient encore à l'ascendant qu'il avait pris sur eux; mais, sur ces entrefaites, un de leurs compatriotes ayant été tué au large par les gens d'un canot anglais, l'esprit de vengeance prit le dessus. Les femmes se retirèrent, et les Anglais furent assaillis d'une grêle de pierres. Cook, croyant les disperser, fit faire une décharge de mousqueterie; mais loin d'en être intimidés, ils profitèrent du moment où les soldats rechargeaient leurs armes, et se précipitèrent sur les Anglais en jetant de grands cris; quatre soldats furent tués et tombèrent sur le rivage; trois autres et le lieutenant qui les commandait, furent blessés dangereusement. Le respect qu'ils conservèrent, dans leur fureur, pour le capitaine Cook, était tel, qu'aucun d'eux n'osa l'attaquer tant qu'il les regarda en face. Enfin, voyant la plupart de ses gens tombés à ses côtés, il se tourna vers le canot pour donner des ordres. Il reçut à l'instant un coup de poignard dans le dos, et tomba le visage dans la mer. Les meurtriers redoublèrent leurs cris, le retirèrent à terre, et se jetèrent à l'envi sur son corps, qu'ils déchirèrent avec une joie barbare. Ainsi périt ce grand homme, des propres mains de ceux qui, peu de temps auparavant, lui avaient rendu des honneurs presque divins. Ses restes furent dispersés parmi les guerriers de l'île. On ne put en rassembler que quelques lambeaux qui furent ensevelis, et auxquels ses compagnons rendirent dans leur douleur des honneurs militaires et religieux. Le capitaine Clerke lui succéda, et mourut quelque temps après; le lieutenant Gore ramena les vaisseaux en Europe par la Chine, et mouilla à Deptford le 6 octobre 1780. Cook était d'une constitution robuste, et capable de supporter les plus grandes fatigues. Il se contentait des aliments les plus grossiers, et se soumettait sans effort à tous les genres de privations. Cook laissa 3 enfants. Sa veuve reçut du roi d'Angleterre une pension de 200 livres sterling, et ses

enfants en eurent chacun une de 25. Le gouvernement abandonna en outre à sa famille la moitié des produits de la vente de ses relations, qui avaient été imprimées à ses frais. Le premier voyage, rédigé par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4°, avec atlas, a été traduit en français par Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4° ou 8 vol. in-8°, avec 52 planches ou cartes. Le second, Londres, 1777, 2 vol. in-4° et atlas, a été traduit par le même, Paris, 1778, 5 vol. in-4° et atlas, avec les observations de Forster; il y a une édition en 6 vol. in-8° sans ces observations. Le 3e voyage, rédigé par le lieutenant King, Londres, 1784, 3 vol. in-4° et atlas, a été traduit en français par Demeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4° et atlas, ou 8 vol. in-8°. La *Vie de Cook,* par Kippis, a été traduite en français par Castera, 1788, in-4°, 1789, 2 vol. in-8°. On a imprimé à Londres les observations astronomiques faites pendant ces mêmes voyages, 1777, 1788, 3 vol. in-4°.

**COOKE** (Guillaume), écrivain anglais, mort à Londres en 1824 dans un âge très-avancé, est auteur des ouvrages suivants : *l'Art de vivre à Londres; Éléments de critique dramatique,* traduits en français par P. F. Aubin, Paris, 1800, in-8°; *Vie du célèbre Samuel Foote; Vie de Macklin, avec une histoire du théâtre anglais du temps de ce fameux acteur;* enfin *la Conversation*, poëme didactique qui parut en 1807, et qui eut un grand succès.

**COOKE** (Thomas), auteur anglais, né en 1707 à Baintrée, dans le comté d'Essex, a donné quelques pièces de théâtre et des traductions d'auteurs anciens. Il ne fut pas heureux comme auteur dramatique; aucune de ses pièces n'eut de succès. Il composa avec Motley, et fit représenter, peut-être fort innocemment, une tragédie burlesque, intitulée *Pénélope,* au moment où Pope venait de publier sa traduction de *l'Odyssée* d'Homère. On ne manqua pas d'y voir l'intention de ridiculiser l'ouvrage de Pope. On a de lui une édition très-correcte des *OEuvres d'André Marvel,* avec la Vie de l'auteur, publiée en 1726; une traduction d'Hésiode, 1728; une autre du traité de Cicéron, *De natura Deorum;* la traduction des *OEuvres de Térence,* et celle de l'*Amphitryon* de Plaute. Il mourut, dans l'indigence, vers 1750.

**COOKE** (Thomas), né dans le Northumberland, après avoir fait ses études à Oxford, entra dans les ordres sacrés et obtint un bénéfice dans sa province. Il alla à Londres, et se fit auteur; mais le jargon inintelligible de ses ouvrages empêchant de les vendre, sa position devint très-critique. Il attira l'attention du public par une autre pratique, qui fut de prêcher dans les rues; comme il avait, quelque temps auparavant, laissé croître sa barbe, on le connaissait généralement sous le nom du *prêtre barbu.* Toutes ces extravagances le firent renfermer à Bedlam, où il resta 3 ans. A peine en fut-il sorti qu'il fit à pied, et sans un denier dans sa poche, le voyage de Londres en Écosse, subsistant, comme il le dit dans un de ses pamphlets, des dons des vrais fidèles. Il alla ensuite en Irlande, dont il parcourut la plus grande partie. A son arrivée à Dublin, en 1760, il fut accueilli par quelques membres du collége de la Trinité, qui, touchés de voir un ecclésiastique dans un si triste état, le logèrent et le nourrirent. On prétend que sa mort, dont l'époque est incertaine, fut occasionnée par sa trop grande exactitude à copier Origène. Indépendamment des différents pamphlets, tous signés *A. M. E.* (c'est-à-dire Adam, Moïse, Emmanuel), il publia aussi deux comédies : *le Roi ne peut errer,* 1762; *l'Ermite converti,* ou *la Fille de Bath mariée,* 1771. Ces deux pièces, qu'un fou seul a pu composer, n'ont jamais été représentées.

**COOKE** (Benjamin), fils d'un marchand de musique de Londres, né en 1739, mort le 14 septembre 1793, parvint à un haut degré d'habileté comme harmoniste et comme organiste, et acquit beaucoup de réputation en Angleterre. Il fut organiste de l'abbaye de Westminster pendant les 30 dernières années de sa vie. Après la mort de Kelway, il fut nommé organiste de la cour et avait obtenu le grade de docteur en musique à l'université d'Oxford en 1783. Il a écrit beaucoup de musique d'église, mais n'a publié que quelques psaumes et une collection de *canons,* de *catches* et de *glees.*

**COOKE** (Guillaume), né en 1757, à Londres où son père était joaillier, étudia dans le voisinage de cette métropole, puis revint dans sa ville natale où il ne figura parmi les membres de Lincoln's Inn et ne prit part aux débats du barreau qu'en 1790. Le lord chancelier Eldon le choisit pour un des membres de la commission appelée à prononcer sur la procédure à suivre dans tous les cas de faillite. Cooke fut nommé, en 1816, conseiller du roi; mais les attaques de goutte auxquelles il était en proie l'obligèrent de résilier cet office et de se réduire à ses travaux de cabinet. Ils consistaient principalement en consultations sur des faillites et en arbitrages. En 1818, à l'époque où l'affaissement de George III pronostiquait un changement de règne, Cooke fut envoyé à Milan en qualité de commissaire, à l'effet de recevoir les dépositions des témoins sur la conduite de la reine Caroline. On devine bien qu'il n'allait pas là pour en rapporter un procès-verbal d'innocence. Ceux qui lui avaient confié cette mission furent satisfaits de la manière dont il la remplit; et quand la reine vint, en 1820, revendiquer sa part du trône, un acte d'accusation ne fut pas difficile à dresser. Les défenseurs de cette princesse ne manquèrent pas de reprocher à Cooke le rôle qu'il avait joué dans les préliminaires de cette affaire. On remarqua que, dans sa réponse, il essaya de pallier ses torts en disant que, lorsqu'il était parti pour Milan, il ne se doutait pas de ce qu'il apprendrait. Cooke mourut à Lenham (comté de Kent), en septembre 1832. Son *Traité sur les lois relatives à la banqueroute* a été imprimé 5 fois de 1785 à 1804, en 2 vol. in-8°, et depuis a encore eu 2 éditions.

**COOKE** (Edward), d'abord secrétaire du comte de Buckingham, vice-roi d'Irlande, puis greffier de la chambre des communes, reçut un ample dédommagement à l'époque de la réunion. Nommé secrétaire du département de la guerre pour l'Irlande, il y entra au parlement, et fut ensuite secrétaire du département de l'intérieur. C'est à ce titre qu'il se trouva le coadjuteur de lord Castlereagh pendant toute la durée de la rébellion qui éclata alors dans cette contrée. Il le seconda de tout son pouvoir, concourut avec le même zèle à la réunion, et publia pour l'amener plusieurs écrits anonymes. Il ne plaça son nom qu'à celui qui est intitulé : *Argument pour et contre une union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande*, Dublin, 1798, in-8°. Cooke dirigea l'ouvrage périodique intitulé :

*la Sentinelle,* écrit dans le même sens. Après l'acte d'union il revint en Angleterre avec Castlereagh qui lui donna l'emploi de secrétaire d'État de l'intérieur et des affaires étrangères, et le mena au congrès de Vienne. Après 40 ans de services dans l'administration, Cooke se retira en 1817, et il mourut à Londres en 1820.

**COOKE** (Sir George), graveur, né le 22 janvier 1781, à Londres, où son père, Allemand de Francfort-sur-le-Mein, avait gagné quelque fortune dans l'orfévrerie, fut mis à l'âge de 14 ans, avec son frère, en apprentissage chez Jacques Basire, artiste fort habile, mais qui ne s'occupait point de ses apprentis. Néanmoins Cooke parvint à une certaine perfection et on vit bientôt de ses œuvres dans diverses publications, telles que *la Côte sud de l'Angleterre; l'Italie,* d'Harkewill; *les Antiquités provinciales et vues pittoresques de l'Écosse; Vues de Paris,* de Nash; *Vues de villes européennes,* de Stark; *l'Espagne,* de Taylor, etc. Les dernières années de George Cooke furent semées de quelques désagréments soit par des banqueroutes, soit par l'importance que prit la gravure sur bois et la concurrence qu'elle lui fit subir. Il travaillait avec une ardeur plus vive que jamais pour s'indemniser de ses pertes, lorsqu'il mourut le 27 février 1834.

**COOLHAAS** (Gaspard), né à Cologne en 1536, exerça le ministère évangélique dans différentes églises réformées de l'Allemagne et de la Hollande, avant d'être appelé à celle de Leyde en 1575. A la procession inaugurale décrite dans les *Athenæ Batavæ* de Meursius, on le vit marcher au premier rang, entre Gérard de Wyngaerde, représentant du stathouder Guillaume Ier, et l'illustre Dousa, nommé curateur. Coolhaas prononça un discours consacré à l'éloge de la théologie. Peu après, il fut impliqué dans des démêlés fâcheux, moitié religieux, moitié politiques. Il n'approuvait pas le dogme calviniste de la prédestination absolue. Un synode, convoqué à Middelbourg en 1578, condamna les écrits de Coolhaas et exigea qu'il réparât sa faute par une rétractation publique. Le théologien recourut aux états de Hollande; il fut soutenu par le magistrat de Leyde, qui, sans avoir égard à sa destitution, continua encore pendant 2 ans à lui payer ses appointements. Au bout de ce terme, Coolhaas cessa de vouloir être à charge à la caisse publique par un traitement gratuit, et il prit en 1580 ou 1581 l'état de distillateur; conduite délicate, et qui contribua à ramener dans l'Église de Leyde l'ordre et la paix. Coolhaas mourut dans cette ville en 1615. Ses écrits, tous du genre polémique, sont à peu près oubliés.

**COOLHAAS** (Guillaume), descendant du précédent, naquit à Deventer en 1709, et y fit ses premières études. Il les continua à Utrecht, où, en 1733, il soutint une thèse. Admis au ministère évangélique, il l'exerça d'abord à Langerak; mais, en 1753, il fut nommé professeur de langues orientales à l'athénée d'Amsterdam, et, 2 ans après, pasteur de l'église réformée de cette ville, où il mourut en 1773. On a de lui : deux vol. de *Sermons* en hollandais; *Dissertationes grammatico-sacræ, quibus analogia temporum et modorum linguæ hebrææ investigatur et illustratur; Observationes philologico-exegeticæ in quinque Moisis libros, aliosque libros historicos Veteris Testamenti; Dissertatio de interrogationibus in sacro codice hebræo non temerè admittendis.*

**COOMBE** (Guillaume), romancier et poëte, né en 1741 à Bristol, fils d'un riche marchand, acheva ses études à Oxford avec succès, et bientôt, maître d'un opulent héritage, le dissipa complétement. Forcé de chercher dans ses talents le moyen de satisfaire à ses goûts dispendieux, il put, grâce au succès de ses ouvrages, continuer à mener la vie d'un fashionable anglais; mais l'âge arriva où cette vie lui parut insipide : il avait alors 70 ans. Il déposa la plume en changeant de conduite, passa les dernières années de sa vie dans les pratiques religieuses d'un chrétien fervent, et mourut le 19 janvier 1823. Parmi ses ouvrages assez nombreux, et qui se font remarquer par une originalité piquante, et par cette qualité que les Anglais désignent par le mot *humour,* mélange de bonhomie et de gaieté, on distingue : *la Diaboliade,* poëme; *le Diable boiteux en Angleterre,* 1790, 2 vol.; *les Voyages du docteur Syntane,* etc.

**COONINXLOO** (Gille van), peintre flamand, né en 1544, à Anvers, où il mourut dans les premières années du 17e siècle, avait reçu les leçons de van Aelst le fils, de Léonard Kroes et de Gille Mostaert. Il fut le plus grand paysagiste de son temps, et eut de nombreux imitateurs. On estime le coloris et la touche légère de ses tableaux, dont les fonds sont très-variés.

**COOPER** (Thomas), prélat anglais, né à Oxford en 1517, y pratiqua la médecine jusqu'à l'avénement de la reine Élisabeth; il reprit alors ses études théologiques, se distingua comme prédicateur, et fut pourvu successivement de riches bénéfices. Évêque de Lincoln en 1569, il passa 15 ans après sur le siége de Winchester, ne se montra rien moins que tolérant à l'égard des catholiques, qui formaient plus de la moitié de la population de son diocèse, et mourut en 1594. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Abrégé des chroniques, depuis l'an 17 de J. C. jusqu'en* 1560, in-4°; les deux premières parties sont de Thomas Lanquet; *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ; Dictionnarum historicum et poeticum,* Londres, 1565, in-fol.; *Sermons,* 1580, in-4°.

**COOPER** (Antoine-Ashley). *Voyez* **SHAFTESBURY**.

**COOPER** (Samuel), peintre, né à Londres en 1609, élève de son oncle Harkins, bon peintre de portraits, se perfectionna par l'étude des ouvrages de Vandyck, dont il suivit la manière avec un tel succès, qu'on lui donna le surnom de *Petit Vandyck.* Il visita les principales parties de l'Europe, peignit les portraits des princes et des plus grands personnages, acquit une fortune considérable, et revint à Londres, où il mourut en 1672. A ses talents comme peintre, Samuel en joignait un non moins remarquable comme musicien. — Alexandre Cooper, son frère aîné, excellait dans la miniature.

**COOPER** (Richard), peintre et graveur, naquit en Écosse vers 1708. Joseph Strutt, qui cite ses portraits avec éloge, n'indique pas le lieu de sa naissance; il nous apprend seulement que Cooper florissait à Édimbourg vers 1730. Cet artiste paraît avoir peu travaillé; son œuvre n'est pas considérable; il se compose de portraits, qui représentent, pour la plupart, des contemporains de Richard, illustres dans les arts, les lettres ou les armes. Il ne faut pas confondre cet artiste avec un autre Richard Cooper, qui fut graveur comme lui : celui-ci était né en

Angleterre vers 1736 ; il est compté au nombre des meilleurs graveurs anglais. Ses estampes au burin, en manière noire et à l'*aqualinta*, sont également estimées. Quelques autres Cooper figurent encore dans l'histoire des arts en Angleterre : Édouard, marchand d'estampes à Londres, qui a peint quelques portaits, et gravé d'après plusieurs maîtres ; Williams d'après lequel van der Gucht a gravé plusieurs portraits.

**COOPER** (Jean Gilbert), littérateur anglais, né dans le comté de Nottingham en 1723, mort en 1767, est auteur des ouvrages suivants : *le Pouvoir de l'harmonie*, poëme en II chants, 1745, in-4°; *Vie de Socrate*, 1749, in-8°, traduite en français par de Combes, Amsterdam, 1751, in-12 ; cet ouvrage est fort estimé ; *Lettres sur le goût*, 1754, in-8°; *Épîtres d'Aristippe dans la retraite à ses amis de la ville*, 1754, in-8° ; ce sont les meilleurs vers de Cooper ; *Avis d'un père à son fils*, 1756, in-4° ; *Poëmes sur divers sujets*, 1764 ; c'est le recueil de tous les ouvrages de Cooper, à l'exception d'une traduction de *Vert-Vert* de Gresset, publiée en 1759, in-4°. Cooper a aussi contribué au recueil périodique intitulé : *le Monde*.

**COOPER** (Samuel), ecclésiastique anglais, ministre de Great-Yarmouth, et recteur de Morley et de Great-Yelverton, dans le comté de Norfolk, mort en 1799, âgé de 61 ans, a laissé des sermons et d'autres écrits de morale, de controverse et de piété, dont nous ne citerons que les suivants : *Définitions et axiomes relatifs à la charité, aux institutions charitables, et aux lois concernant les pauvres*, in-8°, 1764 ; *Lettre à l'évêque de Glocester*, etc.; in-8°, 1766 ; *Explications de différents textes de l'Écriture, en 4 dissertations*, 1 vol. in-8° ; *les premiers Principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans des lettres au docteur Priestley, à l'occasion de sa lettre à Edmond Burke*, in-8°, 1791.

**COOPER** (sir Astley PASTON), né le 28 août 1768 à Yarmouth, dans le comté de Norfolk, où son père était bénéficier d'une cure. Le jeune Astley prêtait une oreille fort peu attentive aux leçons de ses maîtres, et employait tout son temps à inventer des espiègleries. Le grand-père de Cooper, chirurgien à Norwich, se retira chez son fils le ministre ; un oncle d'Astley, M. William Cooper, chirurgien distingué de Londres, y venait régulièrement passer ses vacances. Cette double circonstance eut sans doute quelque influence sur les goûts d'Astley, qui fut mis en apprentissage chez Turner, chirurgien-apothicaire d'Yarmouth en 1783, et l'année suivante accompagna à Londres son oncle William qui avait offert de le prendre en apprentissage. Le jeune Cooper, arrivé à Londres, ne tarda pas à se livrer à quelques escapades qui courroucèrent son oncle, et celui-ci le força à quitter sa maison pour entrer chez Clive où Astley se livra enfin sérieusement à l'étude, et se fit remarquer de son professeur. Après avoir été passer l'hiver de 1787 à Édimbourg où il fréquenta les cours de Cullen, de Black, de Fyfe, il revint à Londres suivre les leçons de Hunter, fut en 1789 nommé démonstrateur à l'hôpital de Saint-Thomas, et en 1791 associé à la chaire de chirurgie et d'anatomie de son maître Clive. Bientôt on lui confia un cours séparé de chirurgie auquel il avait réuni plus de 400 élèves ; il commença à se former autour de lui une nombreuse clientèle. A la fin de 1791, il se maria ; et, accompagné de sa femme, alla visiter Paris en 1792. Il fut témoin du 10 août et des massacres de septembre, et donna ses soins à des blessés dans les rues autour du Palais-Royal. Il suivait journellement les hôpitaux et connut Desault qui le présenta au duc de Chartres, devenu depuis Louis-Philippe roi des Français. Cooper revint en Angleterre, fut nommé en 1793 professeur au Collége des chirurgiens, et réélu à cette même chaire d'année en année, tant que ses autres occupations lui permirent d'accepter. Sa réputation et son revenu s'accroissaient de jour en jour. Sur ces entrefaites, il perdit sa fille, et en 1798 faillit périr d'une chute de cheval qui interrompit momentanément ses travaux. En 1800 il fut nommé chirurgien de *Guy's hospital* ; ses opinions politiques et religieuses mettaient obstacle à cette nomination ; et il dut prendre l'engagement de rompre ses liaisons démocratiques et de s'abstenir à l'avenir de toute participation aux débats politiques. Cooper prit à cette époque la maison que Clive occupait dans la Cité, et succéda à une partie de la clientèle commerciale de son ancien professeur. Dévoué aux devoirs de sa profession, il se livrait à un travail de tous les jours et de tous les instants. En hiver comme en été, il était à 6 heures au plus tard dans son cabinet de dissection ; à 8 heures, sa toilette, toujours soignée, était terminée, et il était jusqu'à 9 heures et demie au service de patients *gratuits*, habitude honorable dont il ne se départit jamais ; il déjeunait alors en famille, et à 10 heures ses salles d'attente étaient encombrées de malades. Si à une heure la consultation n'était pas terminée, il s'esquivait par une porte dérobée, courait à *Guy's hospital*, parcourait les salles avec une centaine d'élèves jusqu'à 2 heures, descendait à l'amphithéâtre d'anatomie où il commençait les cours ; à 3 heures il passait dans la salle de dissection, où il restait une demi-heure. Il se jetait alors dans sa voiture et faisait ses visites jusqu'à 7 heures. Il rentrait chez lui pour dîner, sommeillait 10 minutes dans son fauteuil ; puis repartait pour l'hôpital où il faisait encore un cours tous les 2 jours, employant les soirées intermédiaires à visiter ses malades jusqu'à minuit et quelquefois jusqu'à 2 heures du matin. Dans le trajet d'une maison à l'autre, il dictait ses notes à l'aide qui l'accompagnait. Telle fut sa vie pendant quinze années. En 1815, Cooper alla se fixer dans le quartier de la noblesse. Il fut choisi pour opérer George IV d'une tumeur à la tête ; mais ses nerfs lui firent, dit-on, défaut, et Clive, qui était présent, dut achever l'opération commencée. Cooper n'en fut pas moins nommé peu après chirurgien du roi, puis fait baronnet ; il obtint aussi plus tard la confiance de Guillaume IV. Possesseur d'une grande fortune, il acheta une belle terre dans le comté de Hereford, où il allait d'abord pour dissiper certains vertiges qui l'empêchaient quelquefois de se livrer à ses travaux. Il finit par y passer 3 jours de la semaine, surveilla lui-même l'exploitation d'une ferme considérable, et s'avisa d'une singulière spéculation. Il donnait à son cocher la commission d'acheter de jeunes chevaux infirmes qu'il rendait à la santé, et qu'il faisait ensuite revendre avec bénéfice. Sir Astley Cooper perdit sa femme en 1827, et le chagrin qu'il en ressentit fut tel qu'il renonça à l'exercice de sa profession,

vendit sa maison de Londres et se retira à la campagne. Mais la retraite lui devint bientôt insupportable, et quelques mois après il achetait une autre maison de ville, et reprenait ses travaux. L'année suivante il se remaria, fit quelque temps après un nouveau voyage à Paris où il vit Dupuytren, fut élu membre de l'Institut, et reçut de Charles X la décoration de la Légion d'honneur. Revenu à Londres, Cooper continua de se livrer aux soins de sa profession jusqu'à ce que ses infirmités l'en empêchassent, et il expira à sa campagne, après une courte maladie, le 12 février 1840. On a de lui : *Traité des hernies*, 1804-1807 ; *Traité de la génération ; Essais de chirurgie*, 1818-1820. Son neveu M. Bransby Cooper a publié une *Vie d'Astley Cooper*, Londres, 1843, 2 vol.

**COOPER-WALKER** (Joseph), né en 1761 à Saint-Valeri, en Irlande, visita l'Italie, étudia les chefs-d'œuvre de la littérature de cette terre classique, et, de retour de ses voyages, s'occupa de la publication de quelques ouvrages; il en préparait d'autres lorsqu'il mourut en 1810. On a de lui : *Historical memoirs of the irish bards*, Londres, 1786, in-4° ; *An historical essay on the dress of the ancient and modern Irish*, Dublin, 1788, in-4° ; *An historical memoir on italian tragedy*, Londres, 1799, in-4° ; *An historical essay on the revival of the drama in Italy*, Édimbourg, 1805, in-8° ; *Memoirs of Alessandro Tassoni, author of Secchia rapita*, Londres, 1815, in-8°.

**COOPMANS** (George), habile médecin, né à Makkum en Frise en 1717, fit ses études médicales à Franeker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où il suivit pendant un an les cours de Boerhaave et d'Albinus. Fixé ensuite à Franeker, il y exerça son art avec succès, devint directeur de l'académie de cette ville à sa réorganisation en 1795, et mourut en 1800. On a de lui une traduction latine de l'ouvrage d'Alex. Monro, *De nervorum anatome contractâ*, Franeker, 1754, in-8° ; réimprimée en 1762, avec un chapitre additionnel ; *Neurologia et observatio de calculo ex urethrâ excreto*, ibid., 1789, in-8°.

**COOPMANS** (Gadso), fils du précédent, fut professeur de médecine et de chimie à l'académie de Franeker, s'expatria lors des troubles politiques de la Hollande, accepta une chaire à l'académie de Kiel, et vint ensuite habiter Copenhague ; malgré les preuves d'estime dont le roi de Danemark l'honorait, il ne put résister au désir de revoir sa patrie, et mourut à Amsterdam le 5 août 1810, à 64 ans. On a de lui : *Varis, sive carmen de variolis*, Franeker, 1783, in-4° ; *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8°, 1er vol., et deux chants d'un poëme latin à la louange de Pierre le Grand.

**COOTE** (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Écosse, en 1745, passa dans les Indes, en 1754, fut, en 1757, chargé de prendre possession de Calcutta, et nommé gouverneur de cette ville. Il servit ensuite dans l'armée active, se signala tellement à la bataille de Plassey, qu'on lui attribua une grande part du succès. Promu au grade de colonel, il battit le général Lally, qu'il força de se renfermer dans Pondichéry, et de rendre ensuite cette place à discrétion après 15 mois de siége. En 1769, Coote obtint le commandement en chef de toutes les forces de la compagnie des Indes ; mais à la fin de l'année suivante il revint en Angleterre, où il fut créé chevalier du Bain. Étant retourné aux Indes, en 1781, il battit le sultan Hyder-Ali, et mourut à Madras le 27 avril 1783. Son corps fut rapporté en Angleterre, et la compagnie des Indes lui fit élever un très-beau monument dans l'abbaye de Westminster.

**COOTE** (Charles), littérateur anglais, né en 1759 à Londres, était fils d'un libraire instruit, qui dirigea lui-même son éducation. Avide d'apprendre, il acquit en peu de temps des connaissances très-variées, et ne tarda pas à se faire connaître par des publications historiques et littéraires, qui, presque toutes obtinrent un grand succès. Dans le nombre on distingue : *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de 1783*, avec une *continuation* jusqu'au traité d'Amiens, 1791-1803, 10 vol. in-8° ; cet ouvrage est remarquable par l'exactitude, l'impartialité et la simplicité du style ; *Éléments de grammaire anglaise*, 2e édition, 1806, in-8° ; *Histoire ancienne de l'Europe*, 1815 ; *Histoire de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande*, 1832, in-8°. On lui doit en outre une *traduction* de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, continuée jusqu'au 18e siècle, 1811. 6 vol. in-8°. Coote mourut en 1835 à Islington, dans sa 76e année.

**COOTWYK** (Jean), jurisconsulte, né à Utrecht dans le 16e siècle, fit différents voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, visita la Grèce et la Palestine ; de retour dans sa patrie, y publia la relation de son voyage au Levant, et mourut en 1629. Son *Voyage de Jérusalem et de Syrie* (en latin), Anvers, 1619, in-4°, est devenu très-rare.

**COP** (Guillaume), médecin, né à Bâle, vint en France dans les dernières années du 15e siècle, fut successivement premier médecin de Louis XII et de Paul Ier, contribua beaucoup à propager les véritables principes de l'art de guérir, dont il doit être considéré comme un restaurateur, et mourut le 2 décembre 1532. On a de lui de bonnes traductions latines de différents traités de Paul Ægine, d'Hippocrate et de Gallien.

**COPE** (Henri), médecin irlandais, né vers la fin du 17e siècle, fit ses études médicales à Leyde sous le célèbre Boerhaave. Il se fixa ensuite à Dublin, où il exerça son art avec distinction et devint médecin du gouvernement. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Demonstratio medico-practica prognosticorum Hippocratis ea conferendo cum ægrotorum historiis in libro primo et tertio Epidemiarum descriptis*, Dublin, 1736, in-8°. Cope ayant adressé son ouvrage à Boerhaave, ce dernier lui envoya une lettre de félicitation, qui se trouve dans les deux éditions de Dublin et d'Iéna.

**COPERNIC** (Nicolas), naquit à Thorn en Prusse, le 19 février 1473, d'une famille distinguée. Après avoir appris, dans la maison paternelle, les lettres grecques et latines, il alla terminer ses études à Cracovie : il s'appliqua à la philosophie, à la médecine, et obtint dans cette dernière science le grade de docteur ; mais comme, dès ses plus jeunes années, il avait montré une passion ardente pour les mathématiques, il en suivit surtout les leçons avec avidité. Il étudia également l'astronomie et se familiarisa avec l'usage des instruments. Frappé de l'éclat que Regiomontanus jetait alors dans cette science, il résolut de faire un voyage en Italie, afin de visiter cet homme célèbre et, pour ne rien perdre de ce que ce

voyage pourrait lui offrir d'instructif, il s'appliqua au dessin et à la peinture, à quoi, dit-on, il réussit parfaitement. Il partit en effet à 23 ans pour l'Italie. Il s'arrêta d'abord à Bologne pour entendre l'astronome Dominique Maria, qui bientôt, charmé de sa sagacité, l'admit dans sa société la plus intime. Il fit à Bologne quelques observations astronomiques. De là étant passé à Rome, il fut bientôt aussi étroitement lié avec Regiomontanus. On lui confia une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Il continua aussi d'observer le ciel, et, après quelques années, il revint dans sa patrie, où il fut accueilli très-favorablement pour ses grandes connaissances et l'aménité de ses mœurs. Enfin, il vint se fixer à Francnburg, où son oncle, évêque de Warmie, le pourvut d'un canonicat. Cependant, ayant eu des démêlés à soutenir et des prétentions injustes à combattre, il ne jouit pas tout de suite du loisir que cette place lui promettait. Mais son bon droit, aidé de sa constance, l'emporta complétement, et il jouit enfin d'un sort tranquille; alors il distribua pour toujours son temps entre trois occupations principales qui étaient d'assister aux offices divins, de faire gratuitement la médecine pour les pauvres, et de consacrer le reste à ses études chéries. Quel que fût son éloignement pour les affaires, il ne put refuser l'administration des biens de l'évêché qu'on lui confia plusieurs fois pendant les vacances du siége. Cette commission exigeait de la probité et du courage; il fallait défendre les droits de l'évêché contre les chevaliers teutoniques alors très-puissants : Copernic ne se laissa ni éblouir par leur autorité, ni intimider par leurs menaces. Si l'on rapporte ces détails, qui semblent étrangers à sa gloire, c'est pour montrer que, dans ce caractère, l'esprit d'étude et de contemplation était uni avec la fermeté et la constance, qualités non moins nécessaires que le génie, pour attaquer et renverser des préjugés consacrés par la croyance des siècles. Copernic avait vu les plus célèbres astronomes ses contemporains. Il connaissait les travaux des anciens, et il était aussi étonné de la complication de leurs systèmes, que de leur discordance et du peu de symétrie qu'ils supposaient dans l'arrangement de l'univers. Il entreprit de relire encore une fois tous ces systèmes, de les étudier comparativement, de chercher dans chacun d'eux ce qu'il y aurait de plus vraisemblable, et de voir s'il ne serait pas possible de réunir le tout en un seul système plus symétrique et plus simple. Dans cette variété de sentiments, il s'arrêta bientôt à deux opinions qui méritaient principalement d'être distinguées : celle des Égyptiens, qui faisaient tourner Mercure et Vénus autour du soleil, mais qui mettaient Mars, Jupiter, Saturne et le soleil lui-même en mouvement autour de la terre; et celle d'Apollonius de Perge, qui choisit le soleil pour centre commun de tous les mouvements planétaires, mais qui fait tourner cet astre autour de la terre comme la lune, arrangement qui devint le système de Tycho-Brahé. Ce qui attacha surtout Copernic à ces idées, c'est qu'il trouvait qu'elles représentaient admirablement les excursions limitées de Mars et de Vénus autour du soleil; qu'elles expliquaient leurs mouvements, tour à tour directs, stationnaires et rétrogades; avantage que le dernier de ces systèmes étendait même aux planètes supérieures. Ainsi déjà les systèmes astronomiques n'étaient plus pour lui de simples jeux de l'imagination; il les éprouvait par l'expérience; il avait trouvé les conditions auxquelles il fallait les obliger de satisfaire; et la partie la plus difficile de sa découverte était déjà faite, puisqu'il connaissait les moyens de les juger. D'un autre côté, il vit que les pythagoriciens avaient éloigné la terre du centre du monde, et qu'ils y avaient placé le soleil. Il lui parut donc que le système d'Apollonius deviendrait plus simple et plus symétrique, en y changeant seulement cette circonstance, de rendre le soleil fixe au centre, et de faire tourner la terre autour de lui. Il avait bien vu aussi que Nicétas, Héraclide et d'autres philosophes, tout en plaçant la terre au centre du monde, avaient osé lui donner un mouvement de rotation sur elle-même, pour produire les phénomènes du lever et du coucher des astres, ainsi que l'alternative des jours et des nuits. Il approuvait davantage encore Philolaüs qui, ôtant la terre du centre du monde, ne lui avait pas seulement donné un mouvement de rotation sur elle-même autour d'un axe, mais encore un mouvement de circulation annuelle autour du soleil; et quoiqu'il pût paraître alors difficile et même absurde d'ôter ainsi la terre du centre, pour en faire une simple planète, cependant, comme il voyait que les astronomes avaient eu jusqu'à lui la liberté de feindre à volonté des cercles dans le ciel pour représenter les phénomènes, il crut qu'il lui serait également permis d'éprouver s'il ne pourrait pas inventer quelque autre arrangement qui établit un ordre plus simple dans les mouvements des astres. Ce fut ainsi qu'en prenant ce qu'il y avait de vrai dans chaque système, et rejetant tout ce qu'il y avait de faux et de compliqué, il en composa cet admirable ensemble que nous nommons le *système de Copernic*, et qui n'est réellement que l'arrangement véritable du système planétaire dans lequel nous nous trouvons. Copernic commença vers l'an 1507 à arrêter ainsi ses idées et à écrire ses découvertes; mais, comme nous l'avons déjà fait voir, il ne se bornait point à vouloir accorder les apparences les plus générales; il sentait que, pour éprouver son système, il fallait entrer dans le détail et dans le calcul même des phénomènes particuliers; qu'il fallait en déduire des tables de tous les mouvements célestes, qui donnassent le moyen de les prédire avec toute la simplicité, toute la précision que semblaient promettre la grandeur de l'idée, et les premières épreuves qu'elle avait subies. Ce fut le travail de toute sa vie. Il se mit à faire des observations, à réunir celles qu'il ne pouvait se procurer par lui-même, et s'attacha surtout à tirer de sa théorie les phénomènes qui jusqu'alors avaient paru les plus compliqués du système du monde, tels que les stations et les rétrogadations des planètes, et la précession des équinoxes. Enfin, quand il crut avoir assez d'observations et de preuves, il entreprit d'exposer l'ensemble de ses découvertes dans un ouvrage divisé en 6 livres, qu'il intitula : *De orbium cœlestium revolutionibus*, et qui soumet à une seule idée toute l'astronomie. Il y expose ses opinions à peu près dans l'ordre où nous les avons présentées. Il paraît que tout cet ouvrage était terminé vers l'an 1530. Copernic avait alors 57 ans. Déjà le bruit de ces idées nouvelles s'était répandu : les astronomes les plus célèbres en désiraient le développement avec impa-

tience; on le pressait de les publier; il résistait, il attendait encore; il corrigeait chaque jour les données que lui fournissaient des observations plus exactes, il ajoutait ce que des réflexions nouvelles lui avaient appris; enfin, il faut le dire, il craignait d'exposer son repos, en se livrant au jugement de ses contemporains, et cette crainte était malheureusement fondée. Il n'y a rien de si sûr de soi, ni de si intolérant que l'ignorance. Montrez la vérité aux hommes, si l'objet ne les intéresse guère, ils pourront vous le pardonner; mais si vous voulez détruire en eux une opinion qu'ils ont depuis longtemps admise, fût-ce un préjugé sans fondement et sans preuve, n'importe, il suffit qu'ils l'aient admis constamment pour que leur orgueil s'offense de vous voir devenir plus difficile qu'eux. L'exemple en fut plus frappant à l'égard de Copernic. Pendant que les savants les plus distingués, que les seuls juges de ces matières se rangeaient à ce qu'ils connaissaient de ses idées, la foule s'en inquiétait; la plupart les regardaient comme des chimères absurdes. On alla jusqu'à tourner Copernic en ridicule dans une comédie publique, comme Socrate l'avait été autrefois par Aristophane; mais le caractère respectable de ce grand homme, et peut-être, plus que tout, le silence qu'il avait gardé jusqu'alors le préservèrent contre l'insulte, et celui qui l'avait si indignement attaqué ne reçut que des mépris. Que l'on s'étonne après cela que Galilée et Descartes aient été persécutés, et que Newton ait hésité à donner au monde ses grandes découvertes! Cependant Copernic sentit qu'en retardant plus longtemps la publication de ses recherches, il laissait à l'ignorance un champ plus libre, et que l'exposition de vérités si évidentes, accompagnées de preuves si nombreuses et si palpables, serait le meilleur moyen de réfuter l'accusation d'absurdité dont on qualifiait ses opinions. Il permit donc à ses amis de publier son livre qu'il dédia au pape Paul III. L'ouvrage s'imprima à Nuremberg, par les soins de Rhéticus, l'un des disciples de Copernic. L'impression venait d'être terminée et Rhéticus envoyait à Copernic le premier exemplaire, lorsque celui-ci, qui avait joui toute sa vie d'une santé parfaite, commença à être attaqué d'une dyssenterie qui fut suivie presque aussitôt d'une paralysie du côté droit. En même temps sa mémoire et son esprit s'affaiblirent. Le jour même de sa mort, et seulement quelques heures avant qu'il rendit le dernier soupir, l'exemplaire de son ouvrage, envoyé par Rhéticus arriva; il le toucha, il le vit, mais il était alors occupé d'autres soins. Il mourut le 24 mai 1543, âgé de 70 ans. Les ouvrages que nous avons de Copernic sont: *De revolutionibus orbium cœlestium, libri VI*, Nuremberg, 1543, petit in-fol. de 196 feuillets; réimprimé à Bâle, 1566, in-fol.; *De lateribus et angulis triangulorum*, etc., Wittenberg, 1542, in-4°; *Theophylacti scholastici Simocattæ epistolæ morales, rurales et amatoriæ, cum versione latinâ.*

**COPINEAU** (l'abbé), savant modeste et laborieux, joignit à l'étude des langues celle de la physique, et publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages qui lui auraient fait une réputation durable, s'il n'eût pas mis à se cacher autant de soin que d'autres en mettent à se produire. Il s'occupait depuis longtemps de grammaire générale, lorsque en 1770 l'académie de Berlin proposa pour sujet de prix de rechercher l'origine du langage. Le mémoire de Herder fut couronné. Copineau, qui s'était occupé de ce sujet, n'hésita plus à mettre au jour son travail. C'est l'*Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues*, Paris, 1774, in-8°. L'abbé Copineau promettait un *Traité sur la physique des langues*. On ignore les motifs qui l'ont empêché de tenir sa promesse. En 1780, il inséra dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier, I, 384, un *Mémoire sur l'hygromètre*. Enfin on attribue à l'abbé Copineau: *Ornithotrophie artificielle, ou l'Art de faire éclore et d'élever la volaille par le moyen d'une chaleur artificielle*, Paris, 1780, in-12. On n'a aucun détail sur sa vie et l'on ignore l'époque de sa mort.

**COPPÉE** (Denis), né à Huy vers 1580, mourut en 1632 percé de coups d'épée et de mousquet au milieu d'une campagne. Il est auteur de quelques tragédies en vers français, dont quelques-unes furent imprimées à Rouen, telles que *l'Assassinat du sultan Osman*, 1623, etc.

**COPPENS** (le baron Laurent), né le 13 novembre 1756, d'une famille récemment anoblie, était procureur du roi de l'amirauté de Dunkerque, avant la révolution. Il en embrassa la cause avec modération et fut nommé, en 1790, maire de la commune de Steen, puis député à l'assemblée législative par le département du Nord. Il ne s'y fit point remarquer et vota constamment avec le parti constitutionnel. Persécuté et emprisonné sous le règne de la Terreur, il fit d'inutiles efforts pour recouvrer un emploi sous le gouvernement impérial. Aussitôt après la chute de Napoléon, il se remit sur les rangs et fut nommé en 1816, par le département du Nord, à la chambre des députés, où il vota encore avec le parti constitutionnel sans se faire remarquer, et se trouva compris dans la seconde série qui dut être remplacée en 1818. Rentré dans ses foyers, il mourut à Dunkerque dans le mois de mars 1834. On a de lui: *Observations sur l'organisation des tribunaux de commerce maritime*, etc., Paris, 1802, in-8°; *Mémoire sur le rétablissement des amirautés*, Paris, 1804, in-4°, etc.

**COPPENS** (B.), professeur d'anatomie et d'histoire naturelle à Gand, mort en 1802, remporta en 1787 un prix à l'académie de Bruxelles pour un *mémoire* sur les diverses branches de commerce qui pourraient être introduites dans les Pays-Bas; il a publié entre autres ouvrages: *Dissertation sur la fabrique du blanc de plomb; Traité sur la culture du lin; Traité de l'art de faire le verre.*

**COPPETTA.** *Voyez* **BECCUTI.**

**COPPIER** (Guillaume), capitaine de marine marchande, né à Lyon au commencement du 17e siècle, mort vers 1672, a publié: *Histoire et Voyage des Indes occidentales et autres pays éloignés*, Lyon, 1645, 1654, in-12; *Cosmographie universelle et spirituelle*, etc., ibid., 1670, in-12; *Essai ou Définitions des mots, avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts*, 1663.

**COPPIN** (Jean), officier français, s'embarqua en 1638 pour l'Égypte, visita une partie de cette contrée, et fut pris, à son retour, par des corsaires barbaresques qui le déposèrent en Corse, d'où il regagna Marseille. En 1640, il entreprit un nouveau voyage en Syrie, fut nommé par les consuls généraux de France et d'Angleterre résidant au Caire, consul à Damiette, revint en France vers 1648, et prit l'habit des ermites de Saint-

Jean-Baptiste, dans le désert de Chaumont de Velai. En 1665, il présenta au ministre Louvois des mémoires qu'il avoit composés, où il peignait la faiblesse des Turcs en indiquant la manière de leur faire la guerre, et fit un voyage en Italie pour solliciter le pape d'inviter les princes chrétiens à former une nouvelle croisade. Cette démarche fut sans résultat; et Coppin, de retour en France, publia ses mémoires sous ce titre : *le Bouclier d'Europe, ou la guerre sainte*, etc., le Puy, 1686, in-4°.

**COPPOLA** (François), riche commerçant napolitain, acheta le comté de Sarno, gagna la faveur de Ferdinand Ier, roi de Naples, conspira contre lui, et fut condamné par le tribunal des barons en 1487, à perdre la tête sur l'échafaud.

**COPPOLA** (Nicolas), prêtre sicilien, né à Palerme, mort en Espagne en 1697, est auteur des ouvrages suivants : *Resolutio geometrica duarum propositionum*, Madrid, 1690, in-4°; *Llave geometrica de la resuelta y demostruda operacion de la triseccion del angulo*, etc., ibid., 1693. Il a aussi publié une traduction espagnole d'un ouvrage de Viviani, disciple de Galilée, sur l'astronomie.

**COPPOLA** (Jean-Charles), poëte italien, est auteur d'un ouvrage dramatique qui a pour titre : *le Nozze degli Dei*, Florence, 1637, et d'un poëme intitulé : *Maria Concetta*, Florence, 1635.

**COPROGLI-PACHA**. *Voyez* **KOPROLI**.

**COQ** (le). *Voyez* **LECOQ**.

**COQ DE VILLERAY** (Pierre-François), natif de Rouen, mourut à Caen en 1777. On a de lui : *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, in-12, 2 vol.; *Traité historique et politique du droit public de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4°; *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*, Bâle (Reims), 1735, in-12. Cet ouvrage avait été retouché par l'abbé Goujet, etc.

**COQUEAU** ou **COCQUEAU** (Claude-Philibert), architecte, né le 3 mai 1755, à Dijon, y fit ses premières études au collége Godran. Étant venu en 1778 à Paris de l'école d'architecture, il fut employé par son compatriote Poyet, concourut aux projets de cet habile architecte pour la reconstruction de l'église Saint-Barthélemi, commencée en 1785, mais que les circonstances firent abandonner, pour celle d'une nouvelle salle d'opéra, et enfin d'un hôtel-Dieu, plus en proportion avec l'accroissement que prenait déjà Paris. Coqueau avait adopté les principes de la révolution; mais il en détestait les excès. Lié par une communauté de vues et d'opinions avec quelques députés de la Gironde, il offrit après le 31 mai un asile à Mazuyer et le tint caché plusieurs jours dans sa chambre. Mazuyer, ayant entendu les crieurs publics proclamer le décret prononçant la peine de mort contre ceux qui recélaient les proscrits, profita de l'absence de Coqueau pour s'éloigner, et laissa sur la table un billet indiquant le motif de sa fuite. A la vue de ce billet, Coqueau s'abandonna à la douleur, sans prendre la peine d'en dissimuler la cause. Dénoncé par un de ses voisins au comité de la section, il fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit que pour monter à l'échafaud, le 8 thermidor (27 juillet 1794), la veille même du supplice de Robespierre. Outre deux opuscules sur la musique, qu'il écrivit à propos de la guerre que se faisaient les gluckistes et les piccinistes, on a de lui : *Mémoire sur la nécessité de transférer et reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, suivi d'un projet de translation de cet hôpital, par Poyet, Paris, 1785, in-4°; *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes*, ibid., 1787, in-8°; *Examen des moyens adoptés pour augmenter le pouvoir et améliorer le sort du tiers état*, 1789, in-8°; *Détails de circonstances relatives à l'inauguration du monument placé le 20 juin 1790 dans le Jeu de paume de Versailles*, 1790, in-8°.

**COQUEBERT DE MONTBRET** (Ch.-Étienne, baron de), naquit le 3 juillet 1755 à Paris. L'étude des langues, à laquelle il se livra de bonne heure, lui ouvrit la carrière du consulat. A 21 ans, consul général de France à Hambourg, il parcourt l'Allemagne et les ports de la Méditerranée et de l'Océan, confère avec les chambres de commerce et les armateurs sur les améliorations. En 1789, il visite l'Irlande et l'Angleterre comme agent de la marine. De retour en 1793, il se lie avec Guyton de Morveau, Fourcroy, est chargé de dresser la nomenclature des nouveaux poids et mesures, et, vers la fin de la révolution, enseigne la géographie au Lycée. Bientôt il se rend en qualité d'agent diplomatique en Hollande, en Angleterre, sur le Rhin, etc. Champagny, ministre de l'intérieur, le charge en 1806 de recueillir les vastes matériaux qui devaient servir à une statistique générale de la France. Cet ouvrage est interrompu par les événements de 1814, et les travaux de Coquebert de Montbret sont ensevelis dans la poussière des archives ministérielles. Il fut distingué par Napoléon, qui l'avait nommé maître des requêtes; mais, lors de la restauration, il cessa ses fonctions. Dès 1802, l'Académie des sciences l'avait inscrit au nombre de ses correspondants; en 1815, il en devint un des associés libres. Coquebert de Montbret a rendu des services à la science par ses recherches sur la statistique et l'histoire naturelle. Il mourut le 9 avril 1831, dans sa 76e année.

**COQUEBERT DE MONTBRET** (A. F. Ernest), fils aîné du précédent, à l'exemple de son père, cultiva les sciences naturelles avec succès. Membre de la commission et bibliothécaire de l'Institut d'Égypte, il mourut au Caire en 1801. On a de lui la traduction d'un mémoire sur le cuivre blanc des Chinois, dans le tome II du *Journal des Mines*; une lettre sur l'Égypte, dans *le Moniteur*, 1798; et deux mémoires sur la botanique, dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte.

**COQUEBERT DE TAIZY** (le chevalier Cl.-And.-J. B.), né à Reims, le 18 janvier 1758, d'une famille noble, fit de très-bonnes études dans cette ville, et entra aussitôt après dans la carrière des armes. Nommé sous-lieutenant dans le régiment de Bresse, il y était devenu capitaine en 1788. Ayant émigré avec tous ses camarades, il fit les premières campagnes des guerres de la révolution, dans les armées des princes, où il était major d'infanterie, et rentra dans sa patrie dès que le gouvernement consulaire le permit. Occupé dès lors uniquement de recherches littéraires, il réunit un grand nombre de matériaux bibliographiques. Ce savant venait de recevoir la croix de Saint-Louis des mains de Louis XVIII, lorsqu'i mourut à Reims le 8 octobre 1815.

**COQUELET** (Louis), né à Péronne en 1676, mort le 26 mars 1754, a donné au public les facéties dont voici les titres : *Éloge de la goutte*, 1727, in-12; *Éloge*

*de quelque chose dédié à quelqu'un, avec une préface chantante*, seconde édition, 1730, in-12; *Éloge de rien, dédié à personne, avec une postface*, troisième édition, 1730, in-12; *l'Ane*, 1729, in-12; *Triomphe de la charlatanerie*, 1730, in-12.

**COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE** (Claude-Geneviève), littérateur, né vers 1710 à Paris, fut reçu en 1736 avocat au parlement, et ne tarda pas à se faire une réputation au barreau par quelques factums très-spirituels, et dont plusieurs ont été réimprimés dans le *Recueil des causes amusantes*. Nommé censeur royal pour les ouvrages de jurisprudence, il devint en 1752 l'un des rédacteurs du *Journal des savants*, et partagea dès lors ses loisirs entre le travail de cabinet et la culture des lettres. Homme de goût et d'esprit, il tourna les drames sombres en ridicule dans des pièces fort piquantes, et qui sont encore recherchées des amateurs. On lui attribue aussi quelques pièces de vers, entre autres: *la Création*, pot pourri que l'on crut d'abord de Boufflers. Coqueley mourut à Paris en 1791. On a de lui: *Code de Louis XV, ou Recueils d'édits, déclarations, ordonnances*, etc., Paris, 1758, 12 vol. in-12; *Études du droit civil et coutumier français*, 1789, in-4°; *le Roué vertueux*, poëme en IV chants, 1770, in-8°; c'est une critique des drames; *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*, 1775-81, in-8°; c'est une plaisanterie assez originale contre le genre larmoyant.

**COQUELIN** (dom Jérôme), dernier abbé de Faverney, né à Besançon le 21 juillet 1690, d'une ancienne famille de robe, entra dans l'ordre de St.-Benoît à l'âge de 18 ans. Il se consacra d'abord à l'instruction des novices, et composa pour leur usage un *Cours complet de philosophie et de théologie*. Nommé abbé de Faverney, il en augmenta la bibliothèque, l'enrichit d'une collection de livres rares et précieux et forma un nombreux médaillier. Il avait entrepris plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de la Franche-Comté, et en a laissé quatre manuscrits. Il mourut à Faverney le 1er septembre 1771. Il fut l'un des premiers membres de l'académie de Besançon. Son *Éloge* y a été prononcé par Droz.

**COQUELIN** (François), feuillant, né à Salins dans le 17e siècle, est auteur d'une *Vie de S. Claude* (en latin), Rome, 1652, in-8°, traduite en italien la même année.

**COQUELIN ou COCQUELIN** (Nicolas), docteur de Sorbonne, chancelier de l'Église de Paris, ancien curé de Saint-Merry et censeur royal, mourut en janvier 1693. On a de lui: *Interprétation des Psaumes de David et des cantiques qui se disent tous les jours de la semaine et dans l'office de l'église*, Paris, 1686, in-12, réimprimée à Limoges et à Toulouse, 1812; *Manuel d'Épictète, avec des réflexions tirées de la morale de l'Évangile*, Paris, 1688, in-12; *Traité de ce qui est dû aux puissances et de la manière de s'acquitter de ce devoir*, ibid., 1690, in-12.

**COQUEREAU** (Charles-Jacques-Louis), médecin, né à Paris en 1744, y professa la physiologie et la pathologie avec distinction, et s'acquit en même temps la réputation d'un habile praticien. Il obtint le titre de médecin de l'infanterie de France, fut admis en 1777 à la Société royale de médecine, dont il partagea les utiles travaux avec beaucoup de zèle, et mourut le 11 août 1796. Il a terminé et publié 2 ouvrages de L. A. P. Hérissant, son ami; le 1er: *Bibliothèque physique de la France*, Paris, 1771, in-8°, insérée plus tard dans la *Bibliothèque historique de la France*, par Fontette; le 2e, *Jardin des Curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares*, Paris, 1771, in-8°. Coquereau a publié, en commun avec A. L. de Jussieu, une dissertation intitulée: *OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia*, Paris, 1770, in-4°. Il est auteur de plusieurs *Vies* ou *Notices* dans la *Galerie française*, 1771-1772, 2 vol. in-fol. Son *Éloge* a été publié par le docteur Lafisse, et la *Notice*, imprimée en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, est de Hallé.

**COQUES** (Gonzalès), peintre, né à Anvers en 1618, fut élève de David Ryckaert le vieux, imita la manière de Vandyck, dont il approcha dans le portrait, fut employé par les princes et par les souverains qui le récompensèrent honorablement, et mourut le 18 avril 1684.

**COQUILLART** (Guillaume), poëte français, né en Champagne, était official de l'église de Reims en 1478, et mourut vers 1490. On a de lui les écrits suivants: *Plaidoyer d'enquête d'entre la simple et la rusée*, en 2 pièces qui appartiennent au genre dramatique; elles sont insérées dans l'ouvrage intitulé: *Sensuyvent les Droits nouveaux*, Paris, sans date, in-4°; ces *Droits nouveaux* sont également de Coquillart, ainsi qu'une autre pièce intitulée: *le Débat des dames et des armes*. La 1re édition des *OEuvres de Coquillart* est celle de Paris (Ve Trepperel), sans date, in-4° gothique; celle de Galliot-Dupré, Paris, 1532, in-16, est la plus recherchée; la plus récente, de Coustellier, 1723, in-12, est enrichie de remarques de la Monnoye, qui démontre que plusieurs pièces attribuées à Coquillart ne sont pas de lui.

**COQUILLE** (Guy), *Conchylius*, avocat au parlement de Paris, né à Decize dans le Nivernais en 1523, fut un des meilleurs jurisconsultes de son temps, mérita le surnom de *Judicieux* qui lui fut donné dans les tribunaux, et mourut le 11 mars 1603. Ses *OEuvres* (latines et françaises) ont été recueillies, Paris, 1666, 2 vol. in-fol.; Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol.; cette édition est la plus complète. On n'y trouve pas cependant le recueil de ses poésies, *Poemata*, Nevers, 1599, in-8°, très-rare. — Un autre COQUILLE (Jean), parent du précédent, qui latinisa son nom en celui de *Coquillatus*, est auteur d'un recueil d'*Élégies latines*.

**COQUILLE DESLONGCHAMPS** (Henri), littérateur, né en 1746, à Caen, était neveu du général Dugommier. Après avoir terminé ses études avec distinction, il fut, en 1771, nommé régent de quatrième au collége du Bois. Agrégé, peu de temps après, à l'université, il en fut élu recteur en 1779, et, l'année suivante, il obtint, avec le titre de suppléant, l'expectative de la chaire d'éloquence. En 1786, il fut nommé par le roi syndic général de la compagnie. Fidèle à ses principes Coquille refusa de prêter le serment exigé par l'assemblée constituante, et vint à Paris chercher un asile contre la persécution. L'abbé Leblond, son compatriote et son ami, quoique ne partageant pas ses opinions, le fit employer à la bibliothèque Mazarine, dont il venait d'être nommé conservateur. Il passa le reste de sa vie dans ces modestes fonctions, et mourut au mois de janvier 1808.

**COQUILLE**. *Voyez* **DUGOMMIER**.

**CORAM** (Thomas), Anglais, né vers 1668, capitaine d'un navire marchand, fit le plus noble usage de la fortune qu'il avait amassée dans le commerce, en fondant à Londres l'hôpital des Enfants-Trouvés, où il fut enterré après sa mort, arrivée en 1751. Il avait créé, dans l'Amérique septentrionale, un établissement destiné à l'instruction des jeunes filles. Hogarth a reproduit les traits de ce philanthrope.

**CORANCEZ** (Olivier de), ami de Rousseau, fut fondateur, et rédacteur avec Sautreau de Marsy, du *Journal de Paris,* dont le premier numéro parut le 1er janvier 1777. Corancez nous apprend lui-même qu'il était lié avec d'Alembert, ennemi déclaré de J. J. Rousseau. L'auteur des *Mémoires pour servir à la vie du duc de Penthièvre,* M. Fortaire, qui durant 30 ans avait fait partie de sa maison, rapporte que, pendant les séjours du prince à Sceaux, il aimait à converser avec Corancez et à le recevoir comme voisin. Corancez mourut au mois d'octobre 1810.

**CORANCEZ** (Louis-Alexandre-Olivier de), fils du précédent, né à Paris en 1770, reçut, ainsi que les autres enfants d'Olivier, une éducation très-soignée et qui fut couronnée d'un plein succès. Sans négliger les études littéraires, il s'occupait surtout, et par un goût particulier, de celles qui sont relatives aux mathématiques et en général aux sciences abstraites. En 1796, il avait déjà une réputation de capacité qui lui fit donner, par le gouvernement français, une mission assez délicate en Espagne, relative à la prise d'un convoi faite sur les Anglais par le contre-amiral Richeri. Cette réputation de capacité le fit nommer, en 1798, membre de la commission des sciences et arts attachée à l'armée d'Égypte, et c'est surtout à dater de cette époque qu'il a pu mettre en évidence les qualités réunies de savant et d'administrateur. Nommé membre de l'Institut d'Égypte, il a enrichi de mémoires les collections de cette société savante. Une seconde mission en Espagne, dont l'objet était important, lui fut confiée en 1802, après l'évacuation de l'Égypte par les armées françaises. Il fut en même temps nommé consul général à Alep. Dans le cours de son consulat en 1808, il fit un voyage d'Alep à Constantinople sur lequel il a écrit deux volumes conservés en manuscrit dans les papiers dont Mme de Corancez est restée dépositaire. Napoléon, après l'avoir créé chevalier de la Légion d'honneur, le nomma, en 1810, consul général à Bagdad. Mais sa santé altérée par les fatigues et par l'influence d'un climat brûlant ne lui permit pas d'accepter ces fonctions, et il revint en France au commencement de 1812. Deux ans après (1814), il fut désigné pour consul général à Smyrne. Diverses circonstances l'obligèrent encore à refuser, et le déterminèrent à solliciter sa retraite qui, par les loisirs qu'elle lui procura, fut très-favorable à ses goûts scientifiques et littéraires. En 1822, il quitta sa retraite chérie pour la santé de son épouse, qui, pendant une maladie de plusieurs années, reçut de lui les soins les plus touchants. Il la conduisit en Italie, la fit séjourner à Naples, et trouva dans ce beau pays de quoi satisfaire et entretenir ses goûts et ses habitudes d'observation. Pendant environ dix années qui s'écoulèrent depuis son voyage d'Italie, Corancez continua de charmer ses loisirs dans la retraite d'Asnière par la culture des sciences, des lettres et des arts. Il avait commencé l'impression d'un ouvrage ayant pour objet d'intéressantes questions d'hydraulique, lorsque le 2 juillet 1832, saisi soudainement à la campagne par une attaque de choléra-morbus, il cessa de vivre avant la fin de la journée. Il publia, en 1810, son *Histoire des Wahabis depuis leur origine jusqu'en* 1809; ce fut la publication de cet ouvrage qui lui valut le titre de correspondant de la *troisième classe de l'Institut.* On lui doit aussi diverses publications et mémoires scientifiques.

**CORAS** (Jean), jurisconsulte, né à Toulouse, en 1513, professa le droit à Angers, Orléans, Paris, Padoue, Ferrare, devint chancelier de la reine de Navarre, et conseiller au parlement de Toulouse. Ayant été un des premiers à embrasser le parti des réformés, on l'accusa d'avoir voulu leur livrer cette ville en 1562, et il fut mis en prison. Les protecteurs qu'il conservait à la cour le firent mettre en liberté et réintégrer dans ses charges; mais lorsque le massacre de la Saint-Barthélemi fut connu à Toulouse, on l'arrêta de nouveau, et il fut pendu avec deux autres conseillers le 4 octobre 1572. Ses ouvrages de droit avaient été recueillis à Lyon, 1556-1558; ils ont été réimprimés, Wittenberg, 1603, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre plusieurs opuscules qui ne se trouvent point dans le recueil de ses *OEuvres,* entre autres : *Commentaire sur l'arrêt rendu contre le faux Martin Guerre,* Paris, 1565, souvent réimprimé, et une traduction des douze *Règles de conduite* de Pic de la Mirandole.

**CORAS** (Jacques), parent du précédent, né à Toulouse vers 1630, prit d'abord le parti des armes; puis, cédant aux instances de son père, abjura la doctrine de Calvin en 1664, quitta le service, étudia la théologie, devint ministre, et mourut en 1677. On a de lui plusieurs poëmes dont les sujets sont tirés de la Bible, et qu'il a réunis sous le titre de *OEuvres poétiques,* Paris, 1665, in-12; plusieurs *Traités de controverse,* et *Vita J. Corasti senatoris,* Montauban, 1673, in-4o.

**CORAX**, Sicilien, est regardé comme le créateur de l'art oratoire. Cicéron dit, d'après Aristote, que les jugements ayant été rétablis en Sicile, après l'expulsion des tyrans, on y vit naître l'éloquence du barreau, dont les règles furent tracées par Corax et Tisias, qui vivaient par conséquent vers la 77e olympiade (473 ans avant J. C.).

**CORAY** (Adamante ou Diamant), né le 7 avril 1748 à Smyrne, fils d'un négociant et destiné lui-même au commerce, fut, après quelques études très-imparfaites, envoyé en 1772 à Amsterdam, pour y apprendre, non la grammaire, mais les éléments de sa profession; mais telle était sa passion pour l'étude, que ses loisirs assez courts lui suffirent pour acquérir des connaissances étendues dans les lettres et les sciences. De retour à Smyrne, il obtint de ses parents la permission de venir étudier la médecine à Montpellier; il y reçut le doctorat en 1786, et se rendit à Paris au moment où la révolution était sur le point d'éclater. Tout entier à ses études, vivant au milieu de ses livres et de quelques amis, il y resta complétement étranger. Son édition des *Caractères* de Théophraste, 1799, in-8o, commença la grande réputation dont il a joui comme critique et comme philologue;

celle du *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate, avec une traduction française, 1800, fut jugée digne d'un des prix décennaux. Ce fut vers le même temps que Coray composa divers ouvrages destinés à réveiller dans ses compatriotes l'amour de la nationalité, et qui plus tard contribuèrent à l'affranchissement de la Grèce, pour lequel il n'avait cessé de faire des vœux, mais dont il n'espérait pas d'être le témoin. En 1805 il fut chargé, concurremment avec des savants français, de préparer une traduction de la *Géographie* de Strabon, qui n'a été terminée qu'en 1819. La même année 1805, il publia le prospectus d'une *Collection des classiques grecs*, qui contient la meilleure édition d'*Isocrate, Plutarque, Strabon, la Politique* et *la Morale* d'Aristote, les *Mémorables* de Xénophon, avec *le Gorgias* de Platon et le *Discours* de Lycurgue contre Isocrate, 16 vol. in-8°. Dans le même temps il fit paraître la *Bibliothèque grecque*, 9 vol. Coray mourut à Paris le 6 avril 1833.

**CORAZZI** (Hercule), bénédictin de la congrégation du mont Olivet, né à Bologne, en 1689, professa la science de l'analyse, l'algèbre et la théorie des fortifications à l'université de Bologne puis les mathématiques transcendantes à Turin, où il mourut en octobre 1726. Il était membre de l'Institut de Bologne, et de l'académie des *Ingegnosi*. Il a laissé : *Dissertationes III* (sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine), Bologne, 1717; *De inundatione Rheni* (le *Reno*, rivière qui passe à Bologne) *ecloga*, ibid., 1718; *Dissertatio ad M. Mercati metallothecam*, ibid., 1719; *Éloge de C. Lignani* (en italien), ibid., 1720. Il a aussi publié *l'Architettura militare di F. Marchi, difesa dalla critica di Al. Mallet*, ib., 1720; des *Discours académiques*, des *Poésies latines*, etc., insérées dans les recueils du temps ou imprimées séparément.

**CORBEAU** (Humbert), seigneur d'Awans, refusa de consentir au mariage d'une jeune serve de ses domaines, avec Hanneceau, cousin du seigneur de Waroux. Ce refus fut le prétexte de la guerre civile qui pendant 35 ans désola les campagnes du pays de Liége, et qui est connue sous le nom de guerre d'Awans et de Waroux. Au commencement de cette guerre, les Awans ayant brûlé le fort de Slins avec sa garnison, Humbert et 12 chevaliers de son parti furent condamnés à venir *en chemise, une selle de cheval sur leur tête nue*, faire amende honorable à l'évêque de Liége. Humbert périt en 1301 dans le combat de Loncin.

**CORBEAU DE SAINT-ALBIN** (P. L. A. de), né vers 1758, appartenait à l'une des plus anciennes familles du Dauphiné. Il entra en 1765 dans le corps royal de l'artillerie, où il se fit remarquer par le célèbre Gribeauval, inspecteur de cette arme, et où il parvint au grade de colonel. Après avoir été employé dans la guerre d'Amérique, il continua, à son retour, de servir dans les armées françaises, et fit les campagnes de la révolution jusqu'en 1799. Il se trouvait en 1793, avec Kléber et Meunier, à Mayence, où il donna des preuves de talent. Destitué pendant le régime de la Terreur, et réintégré après la tourmente, il fut encore éloigné de ses fonctions au 18 fructidor, et ne fut rappelé qu'au 18 brumaire. Se trouvant un jour à une revue passée par Napoléon, il fut reconnu par l'empereur, qui lui demanda s'il désirait quelque chose : *Sire, l'amitié de Votre Majesté*, répondit-il avec une franchise toute militaire. Corbeau consacra sa retraite à l'étude et à l'achèvement de deux ouvrages qu'il avait commencés dans les temps de réactions politiques. Il mourut à Paris le 6 octobre 1813. Outre plusieurs mémoires sur l'art militaire, on a de lui : *Correspondance familière concernant la religion et les mœurs*, Paris, 1813, in-18; *Formation des États de l'histoire moderne, précédée de l'histoire des Juifs depuis le commencement du monde*, ibid., 1813, in-12, figures. On y trouve des rectifications chronologiques assez importantes.

**CORBEIL** (Gille de). *Voyez* ÆGIDIUS.

**CORBEIL** (Pierre de), professeur en théologie, archevêque de Sens, mort le 3 juin 1222, a laissé : *Petri de Corbellio satyræ adversus eos qui uxores ducunt*, conservé en manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris.

**CORBERON** (Nicolas de), seigneur de Torvilliers, né à Troyes vers la fin du XVI[e] siècle, succéda à son père, qui occupait la charge de lieutenant particulier au présidial de cette ville, depuis 34 ans. Pourvu en 1634 d'un office de conseiller à la cour souveraine qui venait d'être établie à Nancy, après l'envahissement de la Lorraine, il fut nommé avocat général au parlement de Metz en 1636, et, deux ans après, maître des requêtes. Envoyé dans les provinces du Limousin, de la Saintonge, la Marche, l'Angoumois et pays d'Aunis, en qualité d'intendant de justice, police et finances, Corberon remplit à la satisfaction des administrés et de la régence une mission, que le malheur des temps rendait fort difficile. Il mourut en 1650.

**CORBERON** (Nicolas de), neveu du précédent, né à Paris en 1643, parcourut avec distinction la carrière de la magistrature. Du barreau de la capitale, où il avait pris sa place immédiatement après les plus célèbres avocats de son temps, il passa comme substitut du procureur général au grand conseil, et remplaça en 1683 le procureur général Lenoble au parlement de Metz. En 1700, il fut élevé à la dignité de premier président au conseil souverain de Colmar, qu'il conserva jusqu'en 1725. Il la résigna entre les mains de son fils, après avoir reçu un brevet de conseiller d'État, et mourut à Colmar en 1729. Dans sa jeunesse il avait entrepris de longs voyages; il accompagna Regnard en Laponie, et fut un des trois Français qui gravèrent une inscription sur le rocher de Pesomarca.

**CORBERON** (Nicolas de), fils du précédent, devint premier président au conseil souverain de Colmar en 1725, et remplit cette place jusqu'en 1747. On lui doit la publication d'un *Recueil d'ordonnances du roi et règlement du conseil souverain d'Alsace depuis sa création jusqu'à présent*, Colmar, 1738, in-fol. Cette collection comprend tous les actes relatifs au conseil souverain et ceux qui en ont émané depuis sa création en 1657 jusqu'en 1737. De Boug, l'un des successeurs de Corberon en a fait paraître une plus complète, Colmar, 1775, 2 vol. in-fol.

**CORBET** (Richard), théologien et poëte anglais, né à Ewell, dans le comté de Surrey, fut doyen de l'église du Christ, évêque d'Oxford, puis de Norwich, et mourut en 1635. Le recueil de ses poésies, très-estimées des Anglais, a été publié sous ce titre : *Poetica stromata*, 1648, in-8°; la 2[e] édition, 1672, in-12, est augmentée de quelques pièces. — Corbet (Jean), théologien, a donné une *Rela-*

*tion historique du gouvernement militaire de Glocester au temps de la rébellion ;* et un livre sous le titre de l'*Emploi particulier de soi-même,* vol. in 12, 1681, livre de morale pratique assez estimé.

**CORBIAC** ou **CORBIAN** (Pierre de), poëte provençal, né à Corbian vers la fin du 13e siècle, est auteur de deux pièces qui se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. Raynouard en a publié une dans le *Choix de poésies,* tome IV, page 465, et donné d'assez longs fragments de la 2e, V, 310. Elle est intitulée : *le Trésor,* et se compose de 840 vers de 12 syllabes, tous sur la même rime *ens.* Pierre y donne des détails sur sa famille ; le trésor qui donna son nom à la pièce est la science que l'auteur avait acquise dans la grammaire et les arts dits libéraux. Ce passage est fort curieux.

**CORBICHON** (Jean), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, traduisit du latin en français, par ordre de ce prince, en 1372, *le Livre des propriétés des choses ;* cette traduction fut revue, corrigée et publiée par un autre religieux augustin, Pierre Ferget, sous ce titre *le grand Propriétaire,* Lyon, sans date, in-fol.; il en existe un grand nombre d'éditions, devenues rares, et c'est leur principal mérite. L'original a pour titre : *De proprietatibus rerum.*

**CORBIÈRE** (Pierre de), antipape, élu le 12 mai 1328, sous le nom de Nicolas V, né à Corberia (Abruzze), s'était marié dans sa jeunesse, et avait délaissé sa femme pour entrer dans l'ordre des frères mineurs. Louis de Bavière le fit élire, non par les cardinaux, mais par le peuple, pour l'opposer à Jean XXII qui négociait avec les princes de l'Allemagne pour faire élire un nouvel Empereur. Louis, obligé de quitter Rome, y revint bientôt couronner l'antipape qui le consacra à son tour et le confirma dans sa dignité impériale. P. de Corbière, dont le sort était désormais attaché à celui de l'Empereur, quitta Rome en même temps que lui, et se réfugia d'abord à Pise, où il excommunia Jean XXII ; mais obligé quelques jours après de prendre la fuite, et prévoyant qu'il serait tôt ou tard découvert, il revint à Pise d'où il écrivit au pape une lettre pleine de soumission et partit pour Avignon. Il y parut en consistoire public devant le pape et le sacré collége, fit une abjuration publique, la corde au cou, et fut enfermé dans une prison, où il mourut pénitent en octobre 1336.

**CORBIN** (Robert), sieur de Boissereau, poëte français du 16e siècle, est auteur, suivant Lacroix du Maine, d'un *Traité en vers des poésies et des poëtes,* dédié à Ronsard, et d'un poëme intitulé : *le Songe de la Piaffe,* Paris, 1574, in-4o.

**CORBIN** (Jacques), littérateur, né à Saint-Gaultier dans le Berri vers 1580 fut avocat au parlement de Paris, puis conseiller du roi et maître des requêtes ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et mourut en 1653. Les principaux ouvrages de J. Corbin, sont les suivants : *les Amours de Philocaste,* Paris, 1601, in-12 ; *la Vie et miracles de sainte Geneviève,* poëme, 1632, in-8o ; *la sainte Franciade,* ou *Vie de saint François,* poëme, 1634, in-8o ; *la Vie de saint Bruno,* Poitiers, 1647, in-fol., avec l'*Histoire des Chartreux ; le Triomphe de Jésus-Christ au très-saint sacrement ;* une traduction de la *Bible* Paris, 1643, 8 vol. in 16. Corbin eut un fils qui suivit la carrière du barreau, et dont Boileau parle plus favorablement que de son père.

**CORBINEAU** (Jean-Baptiste-Juvénal, comte de), général français, né en 1776, à Marchiennes, où son père, intendant général du haras du roi pour la généralité de Tours, était, de plus, bailli général des seigneuries et terres de l'abbaye de Marchiennes, avait 17 ans, lorsque en 1793 il embrassa la carrière militaire. Son chemin fut lent d'abord, et il n'obtint durant la période républicaine que des grades inférieurs. Au commencement de l'empire, il fut fut nommé capitaine des chasseurs à cheval de la garde impériale. Sa brillante conduite à la journée d'Eylau lui valut le grade de chef d'escadron, qu'il échangea bientôt contre celui de colonel du 20e régiment de dragons. Lorsque la guerre d'Espagne éclata, Corbineau fut désigné pour se rendre dans la péninsule en qualité de général de brigade ; et, après le combat de Burgos, il fut décoré de la croix d'officier de la Légion d'honneur. L'année suivante, Napoléon le rappela pour l'emmener en Allemagne. Dans cette deuxième guerre contre l'Autriche, Corbineau se distingua, comme à son ordinaire, par une grande activité et par une bravoure à toute épreuve : il rendit des services à Wagram, et y fut blessé. Il fut plus utile encore en Russie ou si l'on veut en Lithuanie, lorsqu'il faisait partie du corps confié à Gouvion Saint-Cyr. Chargé, à l'époque de la retraite qui suivit l'incendie de Moscou, de défendre quelque temps le passage de l'Ouchalch (route de Smolensk à Wilna par Vitepsk), il se laissa, en se retirant, couper par les Russes, qui l'eussent pris infailliblement si le général Wréde, avec ses Bavarois, n'eût paru comme pour le dégager. Il profita fort habilement de l'occupation que ceux-ci donnèrent aux ennemis pour partir de Gloubotskoé, où il se trouvait alors, et venir rejoindre l'armée française, qui suivait la route de Smolensk à Wilna par Borisov. Il se dirigea donc par Doglinovo et Ilia, sur Pletchnitsié, et de là sur Zembin, dans le voisinage de Borisov, afin d'y passer la Bérésina (on comprend que cette rivière était entre sa brigade et l'armée française, qui alors quittait à peine le Dnieper à Orcha). Partout le pays était rempli de Russes et de Cosaques entre lesquels il fallait pour ainsi dire, se glisser : par exemple les Cosaques de Tchernichev l'avaient précédé de deux jours à Pletchnitsié. Arrivé à Zembin (21 novembre), il apprit que Borisov était depuis le matin occupé par les troupes de Tchitchagov, et qu'en conséquence il fallait renoncer au passage sur ce point. Se jeter dans les défilés de bois entre Zembin et Borisov, et trouver un autre point pour franchir la Bérésina, tels furent les deux uniques soins de Corbineau. Il eut le bonheur de savoir par un paysan que 3 lieues au-dessus de Borisov, à Stoudzianka ou plus précisément à Vessilovo, était un gué. Il se hâta de mettre cette information à profit. Son itinéraire attira l'attention de Napoléon, qui l'appela près de lui, et résolut d'effectuer le passage de la Bérésina par le gué de Vessilovo, tout en simulant des préparatifs pour la franchir à Borisov. Cette décision prise, ce fut naturellement à Corbineau qu'il confia le soin d'aller s'emparer des éminences de Stoudzianka et de faire les premières dispositions pour le passage. Ce général réussit parfaitement dans cette double tâche. Les services de Corbineau

en cette occasion furent récompensés par le titre d'aide de camp général, que lui donna Napoléon; et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Saxe en 1813. Nommé de plus général de division le 23 mai, il commandait la cavalerie du corps sous les ordres de Vandamme, lorsque ce général, après sa brusque et funeste tentative sur Tœplitz, fut cerné par des forces supérieures et pris ainsi que presque tout son corps. Corbineau parvint à en sauver des débris, et fut un de ceux qui portèrent à l'empereur les nouvelles de ce revers. Il arriva couvert de sang, blessé, armé d'un sabre prussien qu'il avait échangé contre le sien dans la mêlée. La campagne de 1814 fournit encore à ce général les moyens de se signaler. A Montmirail, il sauva la vie à Napoléon; à l'affaire de Reims, le 5 mars, il déposta l'ennemi de cette ville, dont il demeura maître jusqu'au 12, époque à laquelle il fut obligé de la remettre au corps russe du général Saint-Priest. Décoré par Louis XVIII de la croix de Saint-Louis (19 juillet 1814), et de celle de grand officier de la Légion d'honneur (17 janvier 1815), Corbineau, pendant les cent jours, reprit son service d'aide de camp général auprès de Napoléon, qui l'envoya successivement dans le Midi pour faire son rapport sur le général Grouchy, puis dans la Vendée. C'est dans la première partie de sa mission qu'il trouva le duc d'Angoulême prisonnier au Pont-Saint-Esprit, et donna de la part de Bonaparte l'ordre de sa mise en liberté. Il fit aussi la campagne de Belgique; mais la courte durée de cette guerre ne lui permit point de se distinguer de nouveau. Rentré après la deuxième restauration dans l'obscurité de la vie privée, et jouissant d'un traitement de retraite, Corbineau mourut vers 1830.

**CORBINEAU** (Constant), frère aîné du précédent, avait, dès 1807, le titre d'aide de camp de l'empereur, lorsqu'il fut, selon l'expression de Bonaparte, *emporté, roulé, réduit à rien par un boulet*, à l'instant où il achevait de lui donner des ordres. Suivant les *Mémoires* de Sainte-Hélène, ce fut un des événements qui firent sur l'empereur le plus d'impression.

**CORBINELLI** (Jacques), littérateur, né à Florence dans le 16ᵉ siècle, vint à Paris au temps de Catherine de Médicis, dont il était allié, et qui le plaça auprès du duc d'Anjou, son fils, pour surveiller son éducation. Corbinelli fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, et se rendit utile à Henri IV, en l'informant secrètement de ce qui se passait à Paris sous la Ligue. On lui doit les éditions de plusieurs ouvrages qu'il faisait imprimer à ses dépens, entre autres : le *Corbaccio*, de Boccace, avec notes, 1569, in-8°; le *Consigli e avvertimenti*, 1576, in-4°; le traité de Dante, *della volgare Equenza*, Paris, 1577, in-8°; *la Bella mano*, de J. de Conti, avec d'autres poésies, ibid., 1589, 1595, in-12; *l'Éthique* d'Aristote, abrégée de Brunet, Lyon, 1568, in-4°.

**CORBINELLI** (Jean), petit-fils du précédent, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, mort à Paris en juin 1716 plus que centenaire, était recherché dans les meilleures sociétés pour l'enjouement de son esprit. Les lettres de Mᵐᵉ de Sévigné renferment plusieurs détails sur cet aimable épicurien, dont on a les ouvrages suivants : *Extraits de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, Amsterdam, 1681, 5 vol. in-12; *les Anciens historiens latins réduits en maximes*, 1694, in-12; *Histoire généalogique de la maison de Gondi*, 1705, 2 vol. in-4°. Il a laissé en manuscrit : *Tacite réduit en maximes*, 2 vol. in-4°, à la bibliothèque particulière du roi à Paris.

**CORBINIEN** (St.), né à Châtres près de Paris, dans le 7ᵉ siècle, vécut pendant 14 ans dans une cellule autour de laquelle sa réputation attira de nombreux disciples qu'il soumit à une règle commune; il les quitta pour se rendre à Rome. Le pape Grégoire II, ayant connu son mérite, le nomma évêque, et l'envoya prêcher l'Évangile en Bavière. Il mourut à Freisingen en 730. Sa *Vie* a été écrite par Aribon, son 2ᵉ successeur sur le siége de Freisingen.

**CORBULON** (Cnéius-Domitius), général romain sous les règnes de Claude et de Néron, commanda les légions de la basse Germanie, contint par sa prudence et sa valeur les barbares qui menaçaient d'envahir les Gaules, et fut envoyé plus tard en Arménie pour conduire la guerre entreprise contre Tiridate. Après avoir rétabli le roi Tigrane sur le trône d'Arménie et contraint les Parthes à demander la paix, Corbulon, instruit que Néron avait ordonné sa mort, se perça de son épée en disant : « Je l'ai bien mérité; » l'an 67 de J. C. Il avait composé des mémoires militaires dans la genre des *Commentaires de César;* mais cet ouvrage s'est perdu.

**CORCUD**, fils de Bajazet II, fut appelé à gouverner l'empire ottoman pendant l'absence de son père, alors en pèlerinage à la Mecque. A son retour il lui remit les rênes du gouvernement, et se retira dans l'Asie Mineure où sa résidence était fixée. Sélim, autre fils de Bajazet, ayant contraint ce faible prince à lui céder le trône, et voulant se débarrasser d'un compétiteur d'autant plus dangereux qu'il avait déjà exercé l'autorité suprême, et que les esprits étaient disposés en sa faveur, fit étrangler Corcud l'an 919 de l'hégire 1513 de J. C.

**CORDA** (Claude-Antoine), né à Vitry-le-Français le 9 mai 1761, fut élevé chez les doctrinaires et se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il n'était que simple vicaire, à l'époque de la révolution; mais ayant prêté tous les serments exigés par les décrets de l'assemblée nationale, il fut nommé, en 1791, curé de la paroisse de Saint-Maurice à Reims. Obligé de renoncer à ces fonctions, comme tous les ecclésiastiques à l'époque de la Terreur, il renonça en même temps au célibat. N'ayant plus d'emploi depuis cette époque, il se consacra tout entier au commerce des Muses et à celui du vin de Champagne, qui le conduisait souvent à Paris. Ce fut dans ces voyages qu'il se présenta chez Delille, et qu'il ne craignit pas de faire connaître à ce grand poëte les essais de sa muse. Le manuscrit tout entier en est resté dans les mains de sa veuve, ainsi qu'un grand nombre d'autres poésies inédites. Corda mourut à Reims le 18 mai 1830.

**CORDARA** (Jules-César), jésuite, né à Alexandrie en Piémont le 16 décembre 1704, l'un des meilleurs poëtes latins qu'ait produits la société, prit l'habit à Rome en 1718, professa les humanités et la philosophie avec succès pendant plus de 20 ans; fut en 1742 chargé de continuer l'histoire de la société; lors de sa suppression revint dans sa ville natale, où l'académie des *Im-*

*mobiles* le nomma son président perpétuel. Il mourut le 6 mars 1784. Ses compatriotes lui ont érigé une statue. Écrivain spirituel et élégant, ses *operæ latinæ et ital.* ont été recueillis à Venise, 1804, 1805, in-4°, précédés de sa *Vie* écrite en latin par un de ses anciens confrères, le P. Buchetti. Le premier vol. contient l'*Histoire*, en latin, de Ch. Stuart le prétendant, et de son expédition en Écosse; le 2ᵉ l'*Histoire*, également en latin, du collége Germanique; le 3ᵉ les *Oraisons funèbres*, les *panégyriques* et les *poésies latines*, parmi lesquelles il faut remarquer les 4 satires contre les faux savants : *L. Sectani de totâ græculorum hujus ætatis litteratorum*, qui firent tant de bruit lors de leur publication; et le 4ᵉ enfin, les *poésies italiennes*, etc. C'est à Cordara que l'on doit le 6ᵉ vol. de l'*Histoire* des jésuites, 1750, in-fol., et il en a laissé la suite jusqu'à la suppression de la société. Cancellieri possède ses manuscrits.

**CORDATUS** ou **CORDE** (Vincent), littérateur, était né dans le 16ᵉ siècle à Vesoul, au comté de Bourgogne. Ayant achevé ses études à Paris, il y enseigna le grec et le latin avec assez de succès pour s'attirer la haine des autres grammairiens. Obligé de se soustraire à leurs tracasseries, il se retira à Toulouse. Mais, en 1562, des troubles éclatèrent dans cette ville, les protestants mirent le feu dans plusieurs quartiers; la maison qu'habitait Cordatus fut la proie des flammes, et il eut la douleur de ne pouvoir sauver ses manuscrits. Le cardinal d'Armagnac, protecteur des savants, lui ayant accordé un asile dans son palais à Avignon, il y reprit le cours de ses études, et eut le courage de recommencer les ouvrages qu'il avait perdus.

**CORDATUS** (Maurice), médecin de la faculté de Paris, né à Reims, dans le 16ᵉ siècle, publia un ouvrage sur Hippocrate, qu'il dédia à Marguerite de France, reine de Navarre sous ce titre : *Hippocratis Coi libellus* ΠΕΡΙ ΠΑΡΘΕΝΙΩΝ, *hoc est, De iis quæ virginibus accidunt*, Paris, 1574, in-8°.

**CORDAY D'ARMANS** (Marie-Anne-Charlotte), née en 1768, à St.-Saturnin, près de Séez, en Normandie, de parents nobles. Après les événements du 31 mai 1793, les chefs du parti républicain de la Convention, proscrits par Robespierre, allèrent se réfugier dans les départements de l'Eure et du Calvados, où ils avaient l'espoir de soulever en leur faveur la nombreuse population de la Normandie. Les livres de quelques écrivains, et surtout ceux de l'abbé Raynal, son auteur de prédilection, avaient fait oublier à Charlotte Corday les leçons de douceur et de résignation du paisible convent où elle avait été élevée; la cause des réfugiés, honorable et belle dans les principes qu'elle s'était formés, l'énergie, le charme de leurs discours, et l'intérêt qu'inspirent toujours à une âme généreuse des hommes de mérite indignement persécutés, exaltèrent, outre mesure, son imagination ardente. Voyant le peu d'empressement de ses compatriotes à tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle se détermina à frapper seule un grand coup qui jetât le trouble et l'effroi dans les rangs de la faction triomphante. Elle se rend à Paris, où elle s'occupe d'abord à reconnaître l'esprit qui régnait dans le public, et se fait ensuite introduire dans les tribunes de la Convention par l'abbé Fauchet, auquel cette simple complaisance pour une inconnue devait bientôt coûter la vie. L'assemblée retentissait des déclamations les plus violentes contre les malheureux proscrits; c'était à qui proposerait de prendre contre eux les mesures les plus extrêmes. Tant d'invectives contre des hommes dont elle avait embrassé la cause, redoublent l'indignation de Charlotte Corday, et elle ne balance plus à exécuter son projet. Marat, celui des députés conventionnels qui avait le plus contribué, au moins publiquement, à la révolution du 31 mai, ne paraissait pas à l'assemblée depuis quelques jours. Charlotte s'informe de son logement et lui écrit ces mots : « *Citoyen*, j'arrive de Caen, votre amour pour la patrie, vous fait sans doute désirer de connaître les événements qui ont eu lieu dans cette partie de la république. Je me présenterai chez vous vers une heure, ayez la bonté de me recevoir; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. » Cette lettre et une seconde étant restées sans réponse, elle en écrivit une troisième le 15 juillet 1793, où elle parlait des grands secrets qu'elle avait à révéler et de ses malheurs personnels, auxquels elle espérait que la belle âme de Marat ne serait pas insensible. Elle suivit le porteur de ce billet, et arriva presque aussitôt que lui à la porte du député. Deux femmes qui étaient dans l'antichambre refusèrent d'abord de la laisser entrer; mais Marat, qui comprit, à leur conversation, que c'était la personne qui lui avait écrit, ordonna de l'introduire. Il était alors dans une baignoire, dévoré par une maladie dégoûtante qui le faisait tomber en putréfaction. La conversation s'étant engagée sur ce qui se passait dans le Calvados, Marat demanda à l'inconnue les noms des députés et des administrateurs qui étaient alors à Caen et à Évreux, les écrivit sous sa dictée, et lui dit en terminant, que, sous peu de jours, il les ferait tous *guillotiner* à Paris. Charlotte ne voulut pas en entendre davantage; elle tire un couteau caché sous sa robe, et l'enfonce tout entier dans le sein de Marat, qui expire en poussant ce seul cri : « A moi, ma chère amie ! » Les deux femmes accourent, le voient expirant, et celle qui venait de lui donner la mort tenant encore son couteau sanglant à la main et cherchant à s'échapper. N'osant pas la saisir, elles bouleversent quelques meubles sur son passage, en criant à l'assassinat. La garde arrive, la coupable est arrêtée et livrée au tribunal révolutionnaire. Charlotte n'y montra pas un instant de faiblesse. Fouquier-Tinville ayant voulu faire l'éloge de Marat elle l'interrompit brusquement, et dit que Marat était un monstre. Le délit et toutes ses circonstances étant non-seulement avoués, mais soutenus par l'accusée, comme une action digne d'éloges, un pareil tribunal ne devait pas être embarrassé dans une affaire aussi claire : il affecta cependant d'épuiser toutes les formalités judiciaires avant de prononcer, et chargea Chauveau-Lagarde de la défendre. Voici tout ce que crut devoir dire ce défenseur. « L'accusée avoue de sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis; elle en avoue, avec sang-froid, la longue préméditation; elle en avoue les circonstances les plus affreuses, en un mot, elle avoue tout, et ne veut avoir recours à aucun moyen de justification; voilà, citoyens jurés, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable, cette entière abnégation de soi-même, et qui n'annoncent aucun remords, pour ainsi

dire, en présence de la mort même ; ce calme et cette abnégation sublimes, sous un rapport, ne sont pas dans la nature. C'est à vous, citoyens jurés, à juger de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. » La fière républicaine remercia l'avocat avec grâce : « Vous avez, lui dit-elle, saisi le véritable côté de la question ; c'était la seule manière de me défendre, et la seule qui pût me convenir » Et elle voulut lui donner un témoignage de sa reconnaissance, en le priant d'acquitter quelques petites dettes qu'elle laissait dans la prison. Elle entendit son arrêt de mort avec le même calme; ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération ; enfin, cette force de caractère, presque surnaturelle, se montra avec la même énergie au milieu des huées de la populace rassemblée sur le chemin du supplice. Sa belle et noble figure était animée des couleurs les plus vives et les plus naturelles ; elle inspirait à la fois de l'intérêt, de l'étonnement et de la terreur. Lorsque l'exécuteur lui enleva une partie de ses vêtements, le sentiment de la pudeur offensée s'exprima dans ses traits ; la perte de la vie, qu'on allait lui ravir à l'instant même, était ce qui paraissait l'occuper le moins. Elle fut décapitée le 17 juillet 1793, âgée de 25 ans. Elle n'avait voulu être assistée par aucun prêtre. Louvet a parlé de Charlotte Corday avec un enthousiasme extraordinaire. Couet de Gironville, né à Orléans en 1760, et mort en 1802, a publié une brochure intitulée : *Charlotte Corday décapitée à Paris le* 16 *juillet* 1793, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de cette femme célèbre,* Paris (an IV), 1796, in-8° : on y trouve la lettre de Corday à Barbaroux. Il a paru en 1840, un ouvrage d'Alph. Esquiros, intitulé: *Charlotte Corday,* 2 vol.

**CORDEMOY** (GÉRAUD DE), membre de l'Académie française, né à Paris au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, était avocat; son discours sur la nature de l'âme d'après les principes de Descartes, le fit connaître de Bossuet, qui lui procura la place de lecteur du Dauphin ; il fut admis en 1675 à l'Académie, où il succéda à Balesdens, et mourut le 8 octobre 1684. On lui doit : *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie, jusqu'en* 987, Paris, 1685-1689, 2 vol. in-fol., ouvrage qui n'est pas sans mérite ; *le Discernement du corps et de l'âme, en six discours*, Paris, 1666, in-12 ; *Discours physique de la parole,* 1668, in-12 ; *Lettre sur le système de Descartes, touchant les bêtes,* Paris, 1668, in-4° ; *Traité de métaphysique, d'histoire, de politique,* etc., Paris, 1691, in-12 ; ces divers morceaux ont été recueillis, Paris, 1704, in-4°.

**CORDEMOY** (LOUIS GÉRAUD DE), fils du précédent, né à Paris le 7 décembre 1651, s'appliqua principalement à l'étude des controversistes, fit plusieurs missions en Saintonge, et mourut le 7 février 1722. Il avait été chargé par Louis XIV de continuer l'*Histoire de France*, commencée par son père ; mais cette suite est restée en manuscrit. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : *Récit de la Conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même*, etc., avec des notes, Paris, 1681, in-12 ; *Lettre contre Jurieu,* ibid., 1689, in-4° ; *Traité de l'invocation des Saints,* 1686, in-12 ; *Traité de l'Eucharistie,* 1687, in-12 : *Traité contre les Sociniens,* 1696, in-12 ; *l'Éternité des peines prouvée*, 1697, in-12.

**CORDER** (BALTHASAR), que Baillet appelle *Cordier*, et dont le nom est en latin *Corderius*, né à Anvers en 1592, entra dans l'ordre des jésuites en 1612, enseigna le grec pendant 3 ans, la théologie morale pendant huit, fut nommé docteur en théologie à Vienne en Autriche, et y professa l'Écriture sainte. Ses grandes connaissances dans la langue grecque le portèrent à traduire en latin des écrivains grecs. Dans ce dessein, il parcourut l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, et visita les principales bibliothèques. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il poursuivait avec ardeur ses travaux, quand il mourut le 24 juin 1650. Il a fait imprimer : *Job elucidatus,* Anvers, 1646, in-fol. ; *Expositio patrum græcorum in psalmos ex vetustissimis manuscriptis codicibus concinnata, in paraphrasin, commentarium, et catenam digesta,* 1643-1646, 3 vol. in-fol., grec et latin : la version latine et les notes sont de Corder ; *Symbolarum in Matthæum tomus alter quo continetur catena græcorum Penatrum triginta, collectore Niceta episcopo serrarum interprete Corderio,* Toulouse, 1647, in-folio, etc.

**CORDERO** (JEAN-MARTIN), traducteur espagnol, né à Valence vers 1520, acheva ses études à l'université de Louvain, et, après avoir reçu ses grades dans la faculté de théologie, revint dans sa patrie précédé de la réputation que lui avait acquise ses différents ouvrages, notamment une belle traduction en vers de la *Christiade* de Vida. Bon humaniste et bon poëte, il reçut de ses compatriotes l'accueil que méritait ce double titre, et fut pourvu de quelques bénéfices. Nommé en 1580 curé de Sainte-Catherine de Valence, il fut la victime de son zèle dans l'incendie qui détruisit cette église le jeudi saint de l'année 1584. Ne consultant que son courage, il s'élança dans les flammes pour en retirer le saint sacrement, et mourut quelques semaines après de ses brûlures. On lui doit des traductions estimées des *Fleurs* de Sénèque, de *Josèphe*, d'*Eutrope*, du *Promptuaire des médailles*, de Rouillé. Le seul opuscule original que l'on connaisse de lui est *la Manera de escricir en castellano o para corregir los errores generales en que todos casi y errare,* Anvers, 1556, in-8°.

**CORDES** (SIMON DE), navigateur hollandais, fit partie, en qualité de vice-amiral de l'expédition commandée par J. de Mahu, et destinée à tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan. Mahu étant mort pendant la traversée, Cordes le remplaça dans le commandement. Il entra dans le détroit de Magellan le 6 avril 1599, et y fut retenu pendant 5 mois par des temps affreux. Plus tard ses vaisseaux furent dispersés; 2 furent pris par les Espagnols et les Portugais ; celui qu'il montait disparut, et l'on n'a jamais su ce que ce bâtiment était devenu. La relation de cette malheureuse expédition se trouve dans les *Grands voyages* de de Bry et dans plusieurs autres recueils.

**CORDES** (JEAN DE), *Cordesius,* littérateur, né en 1570 à Limoges, fut chanoine de cette ville, et mourut à Paris en 1642. Il a publié une *Dissertation sur saint Martial de Limoges,* insérée dans le tome I<sup>er</sup> de la *Vie* de ce saint, par Bonav. de Saint-Amable, et en latin dans les bollandistes ; *Hincmari opuscula*, etc., Paris, 1615, in-8° ; *Georgii Cassandri opera,* ibid., 1616, in-fol. ; *Histoire des troubles du royaume de Naples* en 1480, traduit de

l'italien, ibid., 1607, in-8° ; *Histoire des différends entre Paul V et la république de Venise,* traduite de Fra-Paolo, ibid., 1628, in-8°.

**CORDES** (DENIS DE), parent du précédent, avocat, puis conseiller au Châtelet de Paris, mort en novembre 1642, fut l'ami de saint Vincent de Paule, et l'aida beaucoup dans l'établissement de Saint-Lazare. Sa *Vie* a été écrite par Godeau, évêque de Grasse, Paris, 1645, in-12.

**CORDES** (le P. EUTYCHE DE), savant bénédictin, était né vers 1520 à Anvers, d'une famille d'origine française. Ayant achevé ses études à l'académie de Padoue, il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Sainte-Justine, célèbre par la réforme qu'y introduisit le B. Louis Barbo. Il s'y perfectionna dans les langues anciennes, et s'appliqua surtout à l'étude de l'hébreu et des livres saints, qu'il se chargea d'expliquer à ses jeunes confrères. Élu dans la suite abbé de Saint-Fortunat, près de Bassano, il fut, en cette qualité, député de son ordre au concile de Trente, où il fit admirer l'étendue de ses connaissances. A son retour en Italie, il rentra dans l'abbaye de Sainte-Justine, et y termina sa vie au mois de septembre 1582. C'est sur les plans du P. de Cordes que furent exécutées les magnifiques sculptures qui décorent le chœur et les cloîtres de cette abbaye. On y conserve en manuscrit ses ouvrages, entre autres, un *Dictionnaire de la Bible,* des *Commentaires sur le symbole des apôtres,* et sur les *Épîtres* de saint Paul, et des *Traités de controverses.*

**CORDIENNE** (ALEXIS-JOSEPH), jeune botaniste dont les premiers travaux donnèrent aux amis de la science les espérances les mieux fondées, était né le 15 août 1796 à Jussey, département de la Haute-Saône. Il explora les deux versants du Jura, et parcourut à pied la Suisses, les Alpes, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, les Pyrénées, faisant d'abondantes récoltes. Cédant aux désirs de sa mère, il suivit, de 1817 à 1820, les cours de la faculté de Dijon ; et, s'étant fait recevoir avocat, il revint à Dôle, où, comme on le devine, il s'occupa moins de droit que d'histoire naturelle. Nommé conservateur gratuit d'un musée qu'il avait en grande partie formé lui-même de ses dons, il fut un des fondateurs de la Société d'agriculture de Dôle, qui le choisit pour son secrétaire. Au mois de juillet 1826, se rendant à Paris et ne trouvant point de place dans l'intérieur de la diligence, il monta sur l'impériale ; mais en entrant à Sens, la voiture versa, et le malheureux jeune homme, lancé contre un mur, fut tué à l'âge de 30 ans. On a de Cordienne : *Prospectus raisonné d'un cours de botanique,* Dôle, 1820, in-4° ; *Tableau synoptique d'une classification des plantes,* une feuille in-fol. ; *Notice phyto-topographique abrégée de quelques lieux du Jura, de l'Helvétie et de la Savoie,* Dôle, 1822, in-8°.

**CORDIER** (MATHURIN), prêtre, né en 1479, en Normandie, suivant quelques biographes, et selon d'autres, dans la province du Perche, s'est fait une réputation assez étendue, en enseignant aux enfants les éléments de la grammaire latine. Il possédait très-bien cette langue, et il était d'ailleurs doué d'une patience admirable. Il professa la grammaire d'abord à Paris et dans quelques-unes des principales villes de France, et enfin à Genève, où il mourut en 1564. Il avait composé, pour l'usage de ses écoliers, quelques ouvrages qui ont joui longtemps d'une certaine réputation. Les plus estimés sont : *De corrupti sermonis apud Gallos emendatione, et latinè loquendi ratione,* 1530, in-4° ; *Colloquiorum scholasticorum libri quatuor,* 1564, in-8°. Ces dialogues ont été traduits en français par Chapuseau, en 1569. On doit encore à Cordier une *Version interlinéaire des Distiques attribués à Caton*, et le *Miroir de la Jeunesse*, ouvrage plus connu sous le nom de *la Civilité puérile.*

**CORDIER** (NICOLAS), prêtre, naquit au Havre en 1682. Il est auteur d'une *Instruction des pilotes,* en trois parties, qui sont : *le Pilotage*, *les Tables de déclinaison,* et le *Journal de navigation.* Cet ouvrage est fort estimé. L'auteur fut professeur hydrographe du roi à Dieppe, où il est mort en 1766. Pendant plus de 40 ans qu'il occupa cette place, il a fait un nombre considérable de bons élèves. Son père était aussi auteur de plusieurs petits ouvrages de navigation, et a dressé quelques cartes marines, estimées dans le temps.

**CORDIER** (FRANÇOIS), sieur des Maulets, fut quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta vers 1680, et mourut en 1695. On a de lui *le Manuel chrétien*, et *la Vie d'Anne des Anges*, carmélite, Paris, 1694, in-8°.

**CORDIER** (CLAUDE-SIMON), chanoine d'Orléans, né dans la même ville en 1704, y mourut le 17 novembre 1772, après avoir publié une *Vie de la mère de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation*, Orléans, 1752, in-12.

**CORDIER GENTIL**, en latin *Corderius Lepidus* (REGINALD), humaniste, né vers le milieu du 16e siècle, à Langres, abandonna le barreau pour se livrer à l'enseignement ; et, après avoir professé les humanités au collége de sa ville natale, devint principal à Chaumont, où il mourut vers 1620. On connaît de lui les opuscules suivants : *Familiaris epigrammatum lusus,* Langres, 1591, in-16 ; *Annona in tres partes divisa : emblemata, epigrammata et varia,* Paris, 1595, in-16 ; *Quatre discours dévots et nécessaires à l'instruction du chrétien,* Chaumont, 1601, etc.

**CORDIER** (l'abbé EDMOND), dit de *Saint-Firmin,* était né à Orléans vers 1730 ; il embrassa l'état ecclésiastique, et, n'ayant pu obtenir de bénéfice, vint à Paris, où il s'occupa de littérature sans pouvoir jamais acquérir ni réputation ni fortune. L'abbé Cordier fut longtemps secrétaire de la Société maçonnique des Neuf-Sœurs, et il en remplissait les fonctions lorsque cette société fêta Voltaire et Franklin. Il fut un des fondateurs du Musée de Paris en 1780, et se vit obligé de renoncer à cette place par les tracasseries que lui suscita un homme qu'il avait refusé d'y faire admettre. Il était, en 1791, secrétaire de la Société littéraire des Neuf-Sœurs établie sur le quai des Miramiones dont Mme Fanny de Beauharnais était un des coryphées. Il reprit ses travaux littéraires après la chute de Robespierre ; mais il eut toujours beaucoup de peine à vivre du produit de ses compilations. Il mourut à Paris en 1818. On a de lui : *Zarukma,* tragédie qui eut trois représentations, 1762, in-12 ; *Éloge de Louis XII,* 1778, in-8° ; *Éloge de Massillon ; la jeune Esclave,* ou *les Français à Tunis,* comédie en un acte, 1793, in-8° ; *l'Abeille française,* 1795-1799, 2 vol. in-8° ; *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eus à surmonter pour épurer*

*la langue française,* 1805, in-8°; *le Mémorial de Théodore,* in-12; *Trésor de l'amour filial,* ou *Répertoire de Gustave,* 1815, in-12.

**CORDIER** (Michel-Martial), conventionnel, né à Neauphle-le-Château, le 3 septembre 1749, fut dès sa jeunesse homme d'affaires du marquis Montesquiou; maire et juge de paix de Coulommiers, à la révolution il fut nommé député de Seine-et-Marne à la Convention. Dans le procès du roi, il vota la mort sans appel et sans sursis; mais d'ailleurs il ne se fit point remarquer dans cette longue et mémorable session, à la fin de laquelle il rentra dans l'obscurité la plus complète. Ayant pendant les cent jours accepté des fonctions publiques, il fut privé de l'amnistie et se réfugia dans les Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles le 24 octobre 1824, laissant en manuscrit un *Essai historique et topographique sur la ville de Coulommiers*, in-4°, avec planches.

**CORDIER DE LAUNAY DE VALERI** (Louis-Guillaume-René), homme d'esprit et de savoir, mais d'une érudition indigeste et d'une imagination bizarre, plein d'ailleurs de probité et d'honneur. Il était intendant de la généralité de Caen avant la révolution de 1789. Il se réfugia bientôt en Allemagne, abandonnant, sans la regretter, une belle et grande fortune, mais ne pouvant faire partager ses opinions à son épouse, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire. Cordier s'étant rendu plus tard en Russie, le baron de Nicolaï, pour reconnaitre les soins qu'il avait officieusement donnés à son fils, lui procura le rang de conseiller d'État, assimilé en Russie au grade de général-major, et la place de secrétaire de l'empereur Paul I^er; mais, privé presque aussitôt de cet emploi, il se retira dans une petite maison qu'il avait achetée à Vassili-Ostrof, quartier de Saint-Pétersbourg habité par les négociants, et y demeura jusqu'à sa mort (26 janvier 1826). Quoiqu'il ne fût rien et ne se mêlât de rien, on a publié une lettre signée de lui, en qualité de secrétaire de l'empereur Alexandre, ce qu'il n'avait jamais été; et dans cette lettre, datée de 1806, on lui faisait dire que la Russie était livrée au plus grand désordre, à un extrême découragement : ce que nous notons ici pour mettre en défiance les écrivains qui croiraient trouver des matériaux historiques dignes de foi dans ces recueils de la charlatanerie politique. On a de Cordier de Launay : *la Veuve de Catane,* Berlin, 1803, in-8°, roman des plus médiocres; *Théorie circonsphérique des deux genres de beau,* Berlin, in-4°, et réimprimée in-8° à Paris, en 1812; *Tableau topographique de la Chine et de la Sibérie,* Berlin, 1806, in-4°.

**CORDONNIER.** *Voyez* **SAINT-HYACINTHE.**

**CORDOVA** (François-Hernandez de), riche colon de l'île de Cuba, eut le commandement d'une flottille qui partit de la Havane en 1517 pour aller faire des découvertes à l'Ouest. Cette expédition ne fut pas heureuse, et Cordova mourut 10 jours après son retour à la Havane.

**CORDOVA** (Fernandez), né à Cordoue, dans le 16e siècle, est auteur d'un livre devenu très-rare, qui a pour titre : *Didascalia multiplex,* Lyon, 1615, in-8°.

**CORDOVA** (Juan de) est auteur d'un roman de chevalerie intitulé : *Hist. del valosoro cavallero Lydamor de Escocia,* Salamanque, 1539, in-fol.

**CORDOVA** (Alphonse de), astronome et médecin, né à Séville dans le 15e siècle, compléta et corrigea le fameux almanach perpétuel d'Abraham Zacuth, qu'il fit imprimer en 1496, in-4°. On a de lui des *Tables astronomiques,* en latin, Venise, 1517, in-4°.

**CORDOVA** (don Louis de), amiral espagnol, né en 1716, d'une famille illustre, commanda en chef les escadres espagnoles pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Dès l'année 1779, il se joignit, avec 32 vaisseau, à la flotte du comte d'Orvillers; mais les vents contraires et les maladies les empêchèrent de fermer la Manche, de tenir en échec la flotte anglaise de l'amiral Hardy, et de seconder la descente en Angleterre, que l'on préparait sur les côtes de France. Cordova se trouvait à Cadix en janvier 1780, avec ses vaisseaux en radoub et hors d'état d'agir, lorsque Rodney ravitailla Gibraltar, après avoir battu le chef d'escadre, don Juan de Lanzara, avec des forces supérieures. Au mois de février, don Louis de Cordova fut nommé commandant de la marine à Cadix. Le 9 août, il termina une croisière, jusqu'alors insignifiante, par la prise d'un convoi de 55 navires anglais, évalués 36 millions, et montés par 3,000 hommes : dans l'intervalle d'une seconde croisière à une troisième qu'il allait entreprendre, il ne put s'opposer au second ravitaillement de Gibraltar par l'amiral Darby, en avril 1781. Chargé de seconder l'attaque des fameuses batteries flottantes contre Gibraltar, il ne fut que le témoin passif du désastre qu'elles éprouvèrent, le 13 septembre 1782. Sa flotte ayant été dispersée par un ouragan, le 10 octobre, le même vent facilita, le lendemain, à l'amiral Howe, l'entrée du détroit et les moyens de ravitailler Gibraltar pour la troisième fois. Don Louis de Cordova se disposait à l'attaquer, et se trouvait, le 15, à cinq ou six lieues de la flotte anglaise, mais Howe ayant éteint ses feux, parvint à s'échapper, acheva de remplir le but de son expédition, et sortit du détroit. L'amiral espagnol l'atteignit le 20, en pleine mer, à 16 lieues de Cadix; cependant, après un combat de quelques heures, les deux flottes se séparèrent, sans qu'on puisse décider si les Anglais forcèrent de voile pour gagner au large, ou si les alliés serrèrent le vent pour rester en arrière. Don Louis de Cordova fut nommé capitaine général des armées navales, ainsi que du département de Cadix. Son grand âge l'ayant forcé, en décembre 1791, de se démettre de ce gouvernement et de la direction des flottes, le roi lui conserva les revenus de ces deux charges. Il mourut, au mois de juin 1796, à l'âge de 90 ans.

**CORDOVA**, général américain, né dans la province d'Antioquia (Nouvelle-Grenade), en 1797, eut pour père un riche négociant à qui une fortune acquise dans les colonies n'avait point fait oublier la métropole. Il en fut tout autrement de Cordova, qui, n'ayant encore que 12 ans, lors de la fameuse insurrection de Caracas (19 avril 1810), fit preuve d'une exaltation politique bien extraordinaire chez un enfant. Il ne s'en tint pas longtemps aux paroles; et, avant d'avoir 15 ans accomplis, il prit du service dans l'armée de la république. De la maison paternelle, dont il s'était esquivé par une belle nuit, il se rendit à Bogota. Son père, instruit bientôt de son évasion, jura de le déshériter, de ne jamais le revoir; puis il se rendit à Bogota pour essayer de le ramener, usa de prières, de menaces; et, en désespoir de cause,

finit, dit-on, par promettre 10,000 piastres (54,000 fr.) au commandant du bataillon dont faisait partie le jeune homme, si par son influence, il le déterminait à reprendre la route d'Antioquia. Tout fut inutile. Cordova, l'un des hommes les plus déterminés de la petite troupe de Servier (c'était le nom du commandant), et un de ceux qui avaient reçu quelque éducation, était devenu son aide de camp, lorsque sa défaite à Pologordo réduisit Servier à se retirer sur Bogota et Antioquia, où bientôt le poignard d'un assassin mit fin à ses jours. Cordova, fuyant de cette ville, se mit alors à la suite des différents chefs de guérillas, qui, dans les immenses solitudes de l'Orénoque, continuèrent à tenir levé l'étendard de l'indépendance; et il se fit dans cette guerre, dite des Llanos ou des Plaines, une grande réputation d'intrépidité. Trois ans de suite, les efforts des Espagnols vinrent se briser contre la résistance des Llaneros, que tantôt on ne pouvait atteindre, et que tantôt on n'atteignait que pour être battu, ou pour épuiser petit à petit, dans des affaires de détail, des forces qu'il eût été nécessaire de conserver intactes. Cordova prit part de même à l'audacieuse campagne de 3 mois que termina la bataille de Boyaca (8 août 1819), et obtint à cette occasion le grade de colonel. Peu de temps après, Bolivar, à qui cette victoire venait d'ouvrir l'entrée de Bogota, mais qui n'était pas encore maître des provinces de la Nouvelle-Grenade, chargea Cordova d'aller reprendre aux royalistes la province d'Antioquia. Il partit, suivi de 200 hommes, tous dans le plus complet dénûment, pour aller en combattre 600 bien armés et bien équipés; les défit, et rentra triomphant dans sa ville natale, 4 ans après l'avoir quittée en fugitif. Son père lui fit un tendre accueil; mais Cordova, qui ne se payait pas de démonstrations, lui rappela l'offre que jadis il avait faite à son commandant Servier, afin d'en obtenir le retour de son fils au toit paternel. « Eh bien, moi, je vous le ramène votre fils, dit-il en terminant, et j'espère bien toucher les 10,000 piastres. » Le vieillard se récria, mais il fallut obéir; et comme, en payant cette contribution forcée à la caisse d'un chef d'indépendants, il se permettait des murmures, Cordova l'avertit de respecter sa nouvelle dignité, sous peine d'être renvoyé de la province avec les fers aux pieds et aux mains. On a même prétendu qu'il expédia l'ordre de bannissement, et que, sans l'intervention de quelques personnes puissantes, il eût donné à ses compatriotes le spectacle de cette indignité. Il ne déploya pas moins de morgue et de sévérité à l'égard des habitants de la province; mais bientôt il s'aperçut qu'il avait pour ennemie toute cette population qu'il menait à la pointe de l'épée, et il demanda son rappel. Bolivar, auquel revenaient de tous côtés des plaintes sur son compte, se hâta de souscrire à sa demande, et le remit au service purement militaire. Cordova déploya de nouveau sa bravoure dans la campagne de la Magdalena, dont il fut un des héros. C'est lui qui, commandant en chef à la place de don Mariano Montilla, intendant de la province de Carthagène, prit près de Ténérife toute la flottille espagnole (27 fletchères) de Moralès, débarqua ensuite ses troupes; et, après un combat sanglant, demeura maître de la ville (il ne faut pas confondre cette affaire avec un autre combat de Ténérife, où, quelques jours plus tard, le colonel indépendant Massa resta aussi vainqueur, mais où Cordova ne put se trouver). Nommé général, il se dirigea ensuite vers le sud de la Colombie, pour se rendre à l'armée auxiliaire que Bolivar envoyait au Pérou. C'est pendant ce voyage que, s'étant arrêté quelques jours à Popayan, à l'époque du carnaval, il s'y rendit coupable d'un meurtre avec des circonstances horribles. Masqué, il rencontre un sergent dont il croit avoir à se plaindre, le provoque par des termes outrageants; et comme, ainsi qu'il l'espérait, on lui répond sur le même ton : « Ah misérable! s'écrie-t-il, tu injuries ton général! » et il se démasque, poursuit, une baïonnette à la main, le malheureux sous-officier, qui vainement se réfugie dans une maison voisine; il y pénètre de vive force, renverse les femmes qui veulent s'opposer à son passage, et perce de coups réitérés sa victime, blottie sous un lit. Pas un magistrat de Popayan n'osa le faire arrêter; et, en dépit de la notoriété publique, il fit publier par ses amis que le soldat avait levé la main sur lui, lorsqu'il était revêtu des insignes de son grade. Du reste, Cordova se comporta dans les deux campagnes du Pérou avec sa vaillance ordinaire; et il eut, après le général Sucre, la principale part à la victoire d'Ayacucho, qui brisa les dernières espérances des Espagnols au Pérou. Le matin, en parcourant rapidement le front de son armée, Sucre dit en passant devant la brigade de Cordova : Comme à votre ordinaire, mon brave! — Mieux, général! Ce soir, il faut que Cordova soit général en chef, ou que le diable l'emporte. Le soir en effet, Sucre le nomma général de division sur le champ de bataille. Cordova resta ensuite dans le Pérou, soit tandis que Bolivar y séjournait, soit sous la vice-présidence de Sucre, jalousant en secret ce chef, et même jalousant Bolivar, ne comprenant pas que leur grandeur à tous tenait à la stabilité du pouvoir dans la personne de ce chef, et dans une fidélité sans réserve à la pensée du libérateur. La révolte de Bustamente, en soustrayant le Pérou au protectorat de la Colombie, força Cordova, ainsi que Sucre et l'armée colombienne, à s'éloigner; mais il la considéra peut-être comme un bien plutôt que comme un mal pour lui : elle dépopularisait Bolivar; elle lui enlevait des appuis, et il se flattait de le remplacer dans la présidence. A peine de retour dans la Colombie pourtant, il fut sur le point de voir échouer tristement ses espérances. Mieux connue, l'affaire de Popayan avait excité l'indignation générale; et le gouvernement fut obligé de le mettre en jugement. Heureusement pour lui ses juges étaient des militaires, et tous répugnaient à condamner un homme qui venait de rendre des services éminents. Ceux en qui le sentiment de la justice parlait le plus haut crurent faire beaucoup en se récusant. Bolivar lui-même, du reste, ne craignait point de montrer publiquement combien il tenait à l'acquittement de l'accusé. Cordova fut donc absous en dépit de l'évidence (1826). Quelques mois après fut convoquée la fameuse *Grande Convention* d'Ocagna. Dans la lutte qui eut lieu entre cette assemblée et Bolivar, Cordova se prononça sans ambiguïté pour le dernier : le but de la convention étant de réduire la puissance du président, Cordova ne pouvait seconder des prétentions restrictives de la magistrature à laquelle il aspirait. Mais, lorsqu'il vit que la dissolution du congrès d'Ocagna n'amenait nul

bouleversement, il résolut d'en venir aux grands moyens. Probablement c'est lui qui fut l'agent principal et peut-être le moteur de la conspiration de Horment Carajo, à laquelle Bolivar n'échappa qu'en se sauvant par une fenêtre (1828); car, quelques jours après que ce complot eut été prévenu, le bruit courut qu'on l'avait vu cette nuit même dans le palais mêlé aux conjurés. Ce qu'il y a de sûr, c'est que bientôt il jugea prudent de quitter Bogota. On crut qu'il était allé rejoindre, dans le Popayan, le colonel Hilario Lopez et l'aider à soulever les habitants du haut Cauca. Toutes ces assertions étaient gratuites, mais l'idée qu'on avait conçue des plans de Cordova contre Bolivar se trouva véritable; car l'année 1829 ne se passa pas sans qu'il arborât l'étendard de la révolte. C'était au mois d'août. D'accord avec le gouverneur de Rio-Negro, Jarmillo, et avec son frère, commandant d'armes dans le même district, il appelle les Colombiens sous ses drapeaux, en voit une vingtaine venir le joindre, s'empare de la ville de Medellin et fait signer aux notables habitants un acte qui porte en substance qu'ils s'engagent à maintenir la constitution de Cucuta et à détruire la tyrannie de Bolivar. Il proclama ensuite la loi martiale afin de grossir de gré ou de force le nombre de ses adhérents; mais ce fut le terme de ses succès. Deux cents hommes environ augmentèrent sa troupe qu'elles firent plus que décupler. Chacun, à l'approche de Cordova, s'enfuyait dans les bois; et il ne restait dans les maisons que des femmes, des vieillards et des enfants. Les habitants d'Antioquia surtout se montrèrent opposés à ses désirs, et ils enlevèrent toutes les barques de dessus la Cauca pour l'empêcher de la franchir. Effectivement, il ne put opérer ce passage. En même temps trois commandants marchaient à sa rencontre et s'apprêtaient à le cerner. C'étaient Andrada, dans la vallée du Cauca, Urreta, qui s'avançait par Mayangue, et O'Leari, du côté de Mompox. Cordova, pour empêcher une jonction fatale, livra bataille près Santuario, le 17 octobre; mais bien qu'il donnât au faible corps sous ses ordres, l'exemple d'une intrépidité sans égale, la chance des combats tourna contre lui : il fut battu, criblé de blessures, réduit à se rendre; et bientôt ses blessures l'emportèrent au tombeau. Cette défaite de Cordova fut le dernier triomphe de Bolivar et de l'unité colombienne, qui depuis cet instant, ne fit qu'aller en déclinant. Pour l'ambition de Cordova, si l'on pouvait en douter, il suffirait de dire que ce général en fit lui-même l'aveu à Sucre et au président, quelque temps après la bataille d'Ayacucho. Aussi est-il difficile de comprendre comment Bolivar pouvait tenir à un homme qui avait juré sa ruine.

**CORDUS** (Aulus-Crémutius), sénateur sous Auguste et Tibère, avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans cet ouvrage Brutus et Cassius. Certain d'être condamné, il prévint le jugement en se donnant volontairement la mort. Tibère fit brûler publiquement tout ce qu'on put découvrir des écrits de cet homme vertueux, dont Tacite et Sénèque ont fait l'éloge.

**CORDUS** (Euricius), médecin, poëte du 16e siècle, dont le véritable nom, suivant Melchior Adam, est *Henricus Urbanus*, naquit à Simsthausen, petit bourg de la Hesse. Il fit ses études dans les principales universités de l'Allemagne; mais en sortant de ces écoles, son père ayant 12 enfants et très-peu de biens, il fut obligé, pour subsister, de se mettre, pendant quelque temps, à instruire la jeunesse à Erfurt. La manière dont il s'acquitta de cette fonction lui fit honneur; car il nous reste une lettre qu'Érasme lui a écrite pour lui témoigner la satisfaction qu'il avait de le voir occupé si utilement. Vers l'an 1512, Cordus passa en Italie, où il fut disciple de Nicolas Léoniceni et de Manard à Ferrare; il y fut reçu docteur en médecine. Ce fut dans ce pays qu'il prit pour la botanique le goût qu'il conserva toute sa vie. A son retour en Allemagne, il enseigna la médecine à Erfurt, et fut ensuite professeur à Marbourg; mais en 1534, on l'appela à Brême pour être médecin de cette ville, où il mourut le 24 décembre 1538, âgé d'environ 63 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Regiment wie mann sich von der neuen plage der englisch schweis genannt bewahren solle*, Nuremberg, 1529, in-4°; Tubingue, 1529, in-4°; Fribourg, 1529, in-8°; *Nicandri theriaca et alexipharmaca in latinos versus redacta*, Francfort, 1532, in-8°; *Botanologicon, sive colloquium de herbis*, Cologne, 1534, in-8°; Paris, 1551, in-12 ou in-16; *Judicium de herbis et medicamentis singulis quorum in medicinâ usus est*, etc.; *Opera poetica*, Helmstædt, 1614, in-8°. C'est la réunion de toutes ses poésies.

**CORDUS** (Valérius), fils du précédent, naquit à Simsthausen, dans la Hesse, le 18 février 1515. Son père lui apprit de bonne heure les langues savantes, lui inspira le goût des sciences, et lui fit part de tout ce qu'il savait lui-même. Valérius alla ensuite à Wittenberg, et successivement dans plusieurs autres universités de l'Allemagne. Ainsi que son père, il cultiva la botanique, et fut bientôt en état d'expliquer Dioscoride. Cordus, après avoir parcouru la Hesse, la Saxe, la forêt Noire, la Bohême et l'Autriche, s'arrêta quelque temps à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence, et partout on admira son savoir. Il mourut à Rome, le 25 septembre 1544, dans sa 29e année. On a de Cordus : *Dispensatorium pharmacorum omnium, quæ in usu potissimùm sunt*, Nuremberg, 1535, in-8°; *Historiæ stirpium libri quatuor, à Conrado Gesnero collectæ, et præfationibus illustratæ*, Zurich, 1561, in-folio; *Stirpium descriptionis liber quintus, quas in Italiâ sibi visas describit, in præcedentibus vel omninò intactas, vel partim descriptas, à morte præventus, perficere non potuit*, Strasbourg, 1563, in-folio.

**COREAL** (François), voyageur espagnol, né à Carthagène en 1648, quitta sa patrie à l'âge de 18 ans, entraîné par son goût pour les courses aventureuses; il vit les Antilles, la Floride et le Mexique, et suivit quelque temps les flibustiers anglais dans leurs expéditions. De retour en Espagne en 1684, il se rembarqua dès l'année suivante pour le Brésil, dont il eut l'occasion de voir les parties intérieures alors presque inconnues. Il quitta le Brésil pour aller au Pérou qu'il parcourut dans tous les sens, ainsi que toutes les contrées adjacentes, et revint en 1707 à Carthagène, où il mourut. L'original espagnol des *Voyages* qui portent son nom est inconnu, mais on en a une traduction française, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. C'est une lecture très-intéressante.

**CORELLA** (Alphonse de), médecin, né dans la Navarre, probablement dans la petite ville dont il prit le

nom, suivant l'usage des lettrés de son temps, professa son art avec une grande réputation à l'université d'Alcala, revint dans sa patrie exercer la médecine, et tant à Corella qu'à Tarragone, où il demeura quelque temps, composa des ouvrages, dont les principaux sont : *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro matematicas ciencias*, etc., Valladolid, 1546, in-fol.; *De arte curativâ libri IV*, Estella, 1555, in-8°; *Annot. in omnia Galeni opera*, Saragosse, 1565, in-fol.; *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt*. Valence, 1589, in-12.

**CORELLA** (Jacques de), capucin navarrois, mort en 1699, prédicateur du roi d'Espagne Charles II, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *Conférences morales*, en espagnol, 3 vol. in-fol., qui ont eu 10 éditions; et *Devoirs du confesseur*, Madrid, 1742, 24e édition.

**CORELLA** (Jérôme RUIZ de), marquis d'Almenara, a laissé : *Teatro y descripcion del mundo y del tiempo*, Anvers, 1614.

**CORELLI** (Arcangelo), célèbre violon, né en février 1653, fut d'abord au service du duc de Bavière; et, de retour en Italie, s'établit à Rome, où son rare talent d'exécution ne tarda pas à le faire connaître. Le cardinal Ottoboni le nomma directeur de sa musique, et lui donna un logement dans son palais, où il mourut le 18 janvier 1713. Ses différentes compositions, *Sonates, Airs de ballets, Fugues* et *Concertos*, ont été très-utilement consultées par ses successeurs, qui ne se sont fait aucun scrupule de s'approprier ses idées. Le *Dictionnaire des musiciens* offre plusieurs anecdotes sur Corelli.

**CORENZIO** (Bélisaire), célèbre peintre du 17e siècle, Grec de nation, élève du Tintoret et imitateur du Josepin, est surtout remarquable par la promptitude de son exécution et l'abondance de ses idées : on peut en juger par l'immense composition du miracle de *la Multiplication des pains*, qu'il termina en 40 jours. Il excellait à peindre des fresques, et les tableaux en ce genre qui lui font le plus d'honneur sont ceux de la chapelle de Saint-Janvier, à la Chartreuse de Naples, où il eut à rivaliser avec Caracciolo. Il mourut en 1643. C'est à lui qu'on impute les mauvais traitements que le Dominiquin ainsi que les peintres étrangers les plus célèbres essuyèrent à Naples.

**CORET** (Pierre), d'Ath dans le Hainaut, fut d'abord curé de St.-Crespin, puis de Notre-Dame de Tournay, et enfin chanoine de cette ville, où il mourut en 1605. On a de lui deux ouvrages : le premier, dans lequel il se propose de réfuter les principes religieux avancés par Lanoue, dans ses *Discours politiques*, est intitulé : *Defensio veritatis*, Anvers, 1591, in-8°; le second, dirigé contre la république de Bodin, a pour titre : *Anti-Politicus*, Douai, 1599, in-8°.

**CORET** (Jacques), jésuite, mort à Liége le 16 décembre 1721, est auteur d'une *Vie d'Anne de Beauvais*, Lille, 1667, in-4°, et de quelques ouvrages ascétiques qui n'ont de remarquable que la singularité de leurs titres; ce sont : le *Journal des Anges*; la *Maison de l'Éternité*; le *cinquième Ange de l'Apocalypse*, etc.

**CORET Y PERIS** (Christophe), prêtre, professeur de belles-lettres à l'université de Valence, est, au rapport de Mayans, l'un des meilleurs grammairiens que l'Espagne ait produits. Il était né à Alboraya, et mourut vers 1760, dans un âge avancé. On a de lui : une édition des *Commentaires de Léonard Mijavila, sur la Grammaire de Torrella*, Valence, 1712, in-8°; une traduction en espagnol, des *Dialogues* de Vivès, Valence, 1723, et 1749, in-8°; des Remarques sur la Grammaire de Torrella, sous ce titre : *Noches i Dias feriadas sobre la Sintaxis del maestro Torrella*, Valence, 1750, in-8°.

**CORETTE** (Michel), chevalier de l'ordre du Christ, fut, au commencement du 18e siècle, un des partisans de la vieille musique française. Il était organiste de la maison professe des jésuites, à Paris. Son amour pour l'antique psalmodie qui charmait nos aïeux lui attira de fréquents sarcasmes de la part de ses confrères, et les jeunes gens de son école étaient désignés par eux sous le nom d'*Anachorètes* (*ânes à Corette*). Malgré ses ridicules ce musicien fut utile à son art par les différentes méthodes qu'il publia. Ses principaux ouvrages sont des *pièces de clavecin*, des *concertos*; une *Méthode de dessus de viole*, 1748; *le Maître de clavecin*, 1753; *les Amusements du Parnasse*, en 3 livres; *Prototypes pour l'accompagnement*; plusieurs livres pour l'orgue, etc.

**CORINNE**, surnommé *la Muse lyrique*, né à Tanagre, ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, était contemporaine de Pindare, sur qui elle remporta 5 fois le prix aux jeux de la Grèce, quoiqu'elle fût très-inférieure à ce poëte en toutes manières. Pausanias insinue que sa beauté fit pencher de son côté la balance des juges. Elle avait composé 5 livres de poésies épiques, des cantiques, des épigrammes, et plusieurs livres de métamorphoses. De tous ces ouvrages il ne reste que quelques *fragments* recueillis par Fulvius-Ursinus et par Chrétien Wolf, dans les *Poetriarum octo fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4°. Burette a donné des *Recherches sur Corinne*, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XIII, 223.

**CORINNUS**, d'Ilion, poëte épique bien antérieur à Homère, puisqu'il vivait, dit-on, du temps même du siége de Troie, dont il célébra les revers et la fin tragique, dans une *Iliade*, modèle prétendu de celle d'Homère, qui en emprunta une foule de choses. Ce Corinnus était, au rapport de Suidas, l'élève de Palamède, et employa, le premier, les caractères doriques, récemment inventés par son maître. Il avait également écrit la guerre de Dardanus contre les Paphlagoniens. Tout cela a bien l'air d'une fable inventée à plaisir par les détracteurs d'Homère, pour lui ravir la gloire de son invention. Suidas et la princesse Eudoxie, ne donnent tout cela que pour des ouï-dire.

**CORIO** (Bernardin), historien, né en 1459 à Milan, d'une famille patricienne, fut chargé d'écrire l'histoire de sa patrie par le duc Ludovic Sforce, qui lui facilita tous les moyens de remplir cette tâche, et mourut en 1519. L'édition la plus recherchée de son *Histoire* est celle de Milan, 1505, in-fol. On la trouve à la suite les *Vies des empereurs* depuis César à Frédéric Barberousse, également écrites en italien. La collection des *Orazioni in materia civile* de Remigio, 1561, in-4°, contient quelques discours de Corio. Ses autres ouvrages sont perdus. — Charles, son neveu, s'occupa également de travaux historiques, et a laissé un *Tableau de la ville de Milan*.

**CORIO** (Charles), neveu du précédent, s'occupa aussi de travaux historiques, et il a laissé un *Tableau de la ville de Milan.*

**CORIOLAN** (Caïus-Marcius, surnommé), naquit à Rome, d'une famille patricienne. Doué d'une force de corps extraordinaire et d'une brillante valeur, il se distingua dès sa jeunesse dans plusieurs batailles. Corioles, capitale des Volsques, ayant été assiégée l'an 261 de Rome, 493 avant J. C., par le consul T. Posthumius Cominius; le jeune Marcius repoussa une sortie que les assiégés avaient tentée, pendant que le général romain marchait contre les Antiates, à la tête d'une partie de son armée. Profitant de ce succès, il entra dans la place avec les Romains qu'il avait ralliés, et força les habitants de se rendre à discrétion. Après cet exploit, il rassembla de nouveau sa troupe victorieuse, vola avec elle vers le consul, et décida le gain de la bataille. Cominius fit publiquement son éloge, lui mit sur la tête une couronne d'or, lui accorda la dixième partie du butin, lui fit présent d'un cheval de bataille, et, pour mettre le comble à sa gloire, lui décerna le surnom de *Coriolan*. Il lui avait de plus offert dix prisonniers à son choix; mais le généreux Coriolan n'accepta de tous ces dons que le cheval de bataille et un seul prisonnier, son hôte, et ancien ami de sa famille, auquel il rendit la liberté. L'année suivante, Rome fut affligée d'une famine, et les Antiates profitèrent de cet événement pour faire des courses sur son territoire. Les tribuns empêchèrent qu'on ne fît des levées; mais Coriolan, ayant rassemblé un certain nombre de jeunes gens, admirateurs de son courage, repoussa les ennemis, et retourna triomphant à Rome avec un butin considérable. Il devint plus que jamais l'idole des patriciens; mais les tribuns et leurs partisans lui jurèrent dès lors une haine éternelle. La division parmi les deux ordres fut bientôt à son comble, et Coriolan se fit remarquer par ses procédés violents contre le parti populaire. Il fut appelé en jugement par les tribuns, comme ayant affecté la tyrannie, espèce d'accusation banale, qui dès lors ne manquait jamais de produire un grand effet sur la multitude. Elle hésita cependant à le condamner, et les tribuns prononcèrent contre lui, en leur propre nom, la peine capitale; mais les patriciens le défendirent et s'opposèrent à ce qu'il fût précipité de la roche Tarpéienne. Cité de nouveau à comparaître 27 jours plus tard, il se défendit avec autant d'énergie que de présence d'esprit. Il parla de ses grandes actions, montra ses couronnes, ses blessures et les citoyens auxquels il avait sauvé la vie. L'assemblée allait l'absoudre et se séparer, lorsque le tribun Décius lui reprocha d'avoir violé une loi très-respectée et qui remontait même à l'origine de Rome; il l'accusa de n'avoir pas remis au trésor public le butin qu'il avait fait sur les Antiates, et de l'avoir partagé entre ses soldats. Cette inculpation adroite réveilla dans l'esprit du peuple des sentiments d'envie et de cupidité. Coriolan, faiblement défendu par les patriciens, fut condamné à un bannissement perpétuel par douze tribuns sur vingt et un. Il avait toujours été, pour Véturie sa mère, le fils le plus tendre et le plus respectueux : forcé de la quitter, il l'exhorta, ainsi que Volumnie sa femme, au courage et à la patience. Il lui recommanda ses deux enfants en bas âge, et sortit de Rome, méditant les plus terribles projets de vengeance. De tous les peuples voisins et ennemis de Rome, les Volsques étaient le plus en état d'entreprendre de nouveau la guerre, malgré le mal que Coriolan lui-même leur avait fait. Il se rend à Antium, l'une de leurs villes, pénètre dans la maison d'Actius Tullus, leur général, et va se placer près du foyer des dieux domestiques, lieu sacré chez les anciens. Là, il se fait reconnaître de celui qui avait longtemps été son ennemi : il lui apprend ses malheurs et la haine ardente qui l'anime contre les Romains. Tullus et lui, maintenant unis par les mêmes intérêts, trouvent moyen de rompre la trêve, en faisant exclure la jeunesse des Volsques des jeux publics donnés par les Romains. Ils se partagent alors le commandement; Tullus couvre le pays du côté du Latium; Coriolan, adopté par les Volsques et reçu au rang de leurs sénateurs, entre sur le territoire de Rome avec l'élite de l'armée. Avant que les consuls puissent s'y opposer, il prend et saccage plusieurs petites places et fait partout d'horribles dégâts; ayant toutefois l'attention de ménager les terres des patriciens. Il s'avance enfin jusque près des fossés Cluiliens, à cinq milles de Rome. Dans son effroi, le peuple, toujours porté aux résolutions extrêmes, demandait à grands cris la paix et le rappel de Coriolan; mais le sénat n'adopta point cette mesure. Il se contenta d'envoyer au redoutable ennemi de Rome, une députation de 5 personnages consulaires, au nombre desquels étaient Cominius, qui l'avait comblé de tant d'honneurs, et Minucius, le plus zélé de tous ceux qui s'étaient prononcés en sa faveur contre les tribuns. Coriolan leur accorda seulement une trêve de 30 jours pour se résoudre à accepter les conditions qu'il leur offrait. Il employa ce temps à ravager le territoire des alliés de Rome; mais quoiqu'il s'emparât alors de 7 villes, dès ce moment des murmures se firent entendre dans son armée. On disait, non sans quelque raison, qu'au lieu de profiter d'une de ces circonstances qui décident du sort des États, il accordait aux ennemis le temps nécessaire pour se mettre en défense. Quoi qu'il en soit, Rome, naguère si superbe, ne profita pas de ce temps précieux; lorsque Coriolan revint à ses portes, ce furent encore des députés et non des soldats qu'elle envoya au-devant de lui. Coriolan menaça les nouveaux ambassadeurs de les traiter comme des espions s'ils revenaient dans son camp. Les pontifes et les augures qui se présentèrent ensuite l'ayant trouvé également inflexible, on crut que la république était perdue; mais Valérie, dame romaine, eut soudain une idée à laquelle Rome dut son salut. Elle alla trouver la mère et la femme de Coriolan, et les pria de se joindre aux autres matrones pour obtenir de lui qu'il épargnât sa patrie. Malgré la répugnance et la crainte de ne pas réussir, Véturie consentit enfin à cette démarche, quand elle eut été autorisée par le sénat à la tenter. Coriolan reçut avec des transports de joie sa mère et sa famille; il se livra aux tendres sentiments de la nature, mais sans laisser d'abord à Véturie l'espoir de le fléchir; cependant lorsqu'il vit celle qu'il honorait à l'égal des dieux, prosternée à ses pieds, toute en pleurs, et le suppliant d'abjurer sa vengeance, il ne fut plus maître de lui. « O ma mère ! s'écria-t-il, vous me désarmez ! » Puis, d'une voix basse, il ajouta : « Rome est sauvée et votre fils est perdu. »

Il ne prévoyait que trop le sort que les Volsques lui réservaient et qu'il allait mériter. Après avoir promis d'engager ses nouveaux concitoyens à faire la paix, et, s'ils s'y refusaient, d'abjurer le commandement, il donna le signal de la retraite. En lui obéissant, et en renonçant ainsi à l'espoir fondé d'anéantir des ennemis implacables, les soldats de Coriolan donnèrent une preuve bien remarquable de respect pour sa personne et de soumission aux lois de la discipline. Les Romains se portèrent en foule dans les temples, et firent connaître par la ferveur de leur piété quel avait été l'excès de leur frayeur. Véturie et ses compagnes furent reçues avec des acclamations générales, et le sénat leur offrit une récompense : elles se bornèrent à demander qu'on leur permît d'élever à leurs frais un temple *à la Fortune des femmes*. Il fut construit, mais aux dépens du trésor public, au lieu même où Véturie avait fléchi la colère de son fils. Valérie fut la première prêtresse de ce temple, dont on défendit l'entrée aux hommes. Cependant Tullus, secrètement jaloux de Coriolan et de l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux soldats, saisit une occasion si favorable de perdre son rival. Il l'accusa d'avoir sacrifié à ses affections privées les plus chers intérêts du peuple hospitalier qui avait tant fait pour lui. Coriolan entreprit de se justifier ; mais Tullus, qui craignait son éloquence, excita une émeute et le fit tuer par des gens apostés. Les Volsques plaignirent son sort, et le peuple d'Antium consacra sa mémoire par un superbe monument. Rome, en apprenant la mort de ce fameux transfuge, ne témoigna ni joie ni douleur ; mais les dames romaines obtinrent du sénat la permission de porter pendant 10 mois le deuil de Coriolan. Il existe de Shakspeare une tragédie de *Coriolan*, où les traditions historiques sont plus respectées que les règles de l'art; Thomson, l'auteur des *Saisons*, a aussi traité le même sujet ; M. de Ségur a composé une tragédie de *Coriolan*, qui se trouve dans le *Théâtre de l'Ermitage*; plusieurs auteurs français se sont exercés sur ce sujet.

**CORIOLAN** (Christophe), dessinateur et graveur en bois, né vers 1540 à Nuremberg, passa jeune en Italie, et s'établit à Venise, où il grava plusieurs estampes, et notamment les portraits des peintres pour les *Vies* de Vasari, de l'édition de 1568, si recherchée des amateurs pour cette raison. Il se retira sur la fin de sa vie à Bologne, où il mourut vers 1600.

**CORIOLAN** (Barthélemi), fils et élève du précédent, né à Bologne en 1590, se perfectionna dans le dessin à l'école du Guide, grava en bois une foule de sujets d'après ce maître, les Carrache, Vanni, et Paul Macci. Le pape Urbain VIII, auquel il dédia quelques-unes de ses estampes, le fit chevalier de Lorette, titre qu'il prend au bas de son *saint Jérôme*, d'après le Guide, daté de 1636. Cet artiste mourut en 1654. Il entendit bien le clair-obscur, et l'on estime ses morceaux de ce genre, qu'il gravait ordinairement sur 3 planches de bois. Le plus connu de ses ouvrages est *Jupiter foudroyant les Géants*, en 4 feuilles.

**CORIOLAN** (Jean-Baptiste), second fils de Christophe, né à Bologne en 1595, élève de J. L. Valesio, a surtout réussi dans les tailles en bois, et a beaucoup travaillé d'après le Guide et Louis Carrache. On a de lui plusieurs portraits des hommes célèbres de son temps.

**CORIPPUS** (Flavius-Cresconius), poète latin du 6e siècle. Africain de naissance, il était évêque, mais on ignore le siége qu'il occupait. Son style se rapproche beaucoup de celui des auteurs du siècle d'Auguste, dont il avait fait son unique étude, et les critiques pensent que parmi les poëtes chrétiens on en trouverait à peine un qui lui soit préférable. Son principal ouvrage est : *De laudibus Justiniani minoris*, etc., poëme en 4 livres, publié pour la première fois, Anvers, 1581, in-8°, avec *Fragmentum panegyrici in Justinum minorem*. Ce poëme a eu plusieurs éditions estimées : la plus récente est celle de Jæger dans les *Panegyrici veteres*, Nuremberg, 1779, in-8° ; un autre poëme de Corippus que l'on croyait perdu : *Johannidos, seu de bellis libycis libri VII*, a été publié par P. Mazzuchelli, Milan, 1820, in-4°. Cet ouvrage, peu important comme composition poétique, a un grand intérêt pour l'histoire.

**CORISANDE** (la belle). *Voyez* **GUICHE**.

**CORK** (Richard BOYLE, comte de), surnommé *le Grand Comte*, né en 1566 au comté de Kent, étudia les lois, embrassa la carrière de l'administration sous le règne d'Élisabeth, puis celle des armes pendant les premiers troubles d'Irlande, et mourut le 15 septembre 1643, comblé de faveurs par Charles Ier. Mme de Genlis a fait du comte de Cork le héros d'une de ses nouvelles.

**CORK** (Richard BOYLE, comte de), fils aîné du précédent, qui avait eu de sa 2e femme 15 enfants, dont plusieurs se distinguèrent, naquit en 1612 à Yonghall, et fut, ainsi que son père, l'un des plus fidèles serviteurs de Charles Ier. Nommé lieutenant du district occidental du comté d'York par Charles II, au rétablissement duquel il avait contribué, il se démit de cet emploi sous Jacques II, et mourut en janvier 1698.

**CORKY**, roi de Géorgie. *Voyez* **GEORGE**.

**CORLIEU** (François de), historien, né dans le 16e siècle, à Angoulême, d'une ancienne et noble famille originaire du comté d'York, fut pourvu, sur la démission de son frère aîné, de la charge de procureur du roi au présidial de cette ville. Il en remplit les devoirs avec beaucoup de zèle. Comme il traversait à cheval la Charente au port de la Meurre, il fit une chute et se noya en 1576. Corlieu venait de publier le *Recueil en forme d'histoire de se qui se trouve par écrit de la ville et des comtés d'Angoulême, réparti en trois livres*, Angoulême, 1576, in-8°.

**CORMAC-CASS**, prince irlandais, était le 2e fils d'Oilioll-Olum, premier roi de la Momonie, dans le 3e siècle. Pour ôter tout prétexte de jalousie et de guerre entre ses fils, Oilioll-Olum fit un règlement portant que le sceptre de Momonie alternerait entre les deux branches, et qu'après la mort d'Eogan, son fils aîné, il passerait à la ligne de Cormac-Cass ; mais ce règlement fut mal observé.

**CORMAC** (Marc-Culinan), roi de Momonie et évêque de Cashel en Irlande, issu d'Angus, roi de Momonie, commença à régner en 901, et mourut à la bataille de Moy-Albe le 26 août 908. La bibliothèque Bodléienne possède en manuscrit une chronique de ce prince en vers irlandais sous ce titre : *Psautier de Cashel*.

**CORMATIN** (Pierre-Marie-Félicité DESOTEUX, baron de), né vers 1750 en Bourgogne, fut employé dans

les bureaux des affaires étrangères, puis chargé de missions en Angleterre et en Portugal. Lors de la guerre d'Amérique, il accompagna M. de Viomesnil aux États-Unis, comme aide de camp, et devint officier d'état-major du général Rochambeau. Comme la plupart des officiers qui avaient servi dans cette guerre, il revint en France avec des idées de réforme et se montra d'abord partisan de la révolution; mais après le 10 août 1792, il passa dans la Vendée, et signa, comme major général de Puisaye, l'acte de pacification, en 1794. Arrêté peu de temps après, il fut détenu sous divers prétextes jusqu'à l'établissement du consulat, et vint alors habiter près de Lyon, où il mourut le 19 juillet 1812. Cormatin passe pour le véritable auteur du *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, etc., publié avec des notes par J. F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8°.

**CORMILLIOLE** (Pierre-Louis), né à Paris, le 16 avril 1739, mort dans cette ville, le 13 mars 1822. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, mais il se maria pendant la révolution. Il a publié: *la Thébaïde*, poëme héroïque de Stace, traduction nouvelle, 1778, in-8°, et 1783, 3 vol. in-12; *Discours civique*, adressé aux officiers municipaux, à la milice nationale, etc., etc., Paris, 1790, in-8°; *L'Achilléide de Stace et les sylves*, traduit en français, 1803, 2 vol. in-12; *Suite et conclusion de la Pharsale*, traduit de Thomas May, Paris, 1819, in-12; *les œuvres de Stace*, traduction nouvelle, 2° édition, texte en regard, Paris, 1820, 5 vol. in-12.

**CORMIS** (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, né en 1639, mort en 1734 à 95 ans, fut l'éditeur des *OEuvres* de Scip. Duperrier, son oncle, et laissa sur diverses matières de droit des *Consultations*, Paris, 1735, 2 vol. in-fol. Cette compilation était très-estimée des jurisconsultes.

**CORMIS DE BEAURECUEIL** (Louis de), président à mortier au parlement d'Aix, est le véritable auteur des *Tables des illustres Provençaux*, imprimées à Aix, 1622, in-folio, sous le nom de Pierre d'Hosier.

**CORMONTAINGNE**, l'un des plus habiles disciples de Vauban, entré dans le corps du génie en 1713, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréchal de camp et mourut le 20 octobre 1752; il avait fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745, et perfectionné le système de fortification créé par son maître. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouvrages ajoutés aux places de Metz et de Thionville. Bayard, capitaine du génie, a publié d'après les manuscrits de Cormontaingne: *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1806, in-8°; *Mémorial pour la défense des places*, etc., 1806, in-8°; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8°; ces 3 ouvrages, réimprimés en 1815 et 1825, ont été réunis sous le titre d'*OEuvres* de Cormontaingne.

**CORNA** (Antoine della), peintre qui travaillait à Crémone vers 1478, est mentionné dans l'ouvrage de Jean-Baptiste Zaist, intitulé: *Notizie istoriche de' pittori, scultori e architetti Cremonesi*, suivi d'un supplément et de la Vie de l'auteur, écrite par Anton. L'époque où florissait ce maître est constatée par un tableau représentant *Julien* qui tue son père et sa mère, croyant surprendre dans son lit son épouse et son amant. Della Corna était élève de Mantegna. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Nous avons consacré un article à ce peintre, parce qu'il est toujours intéressant de recueillir, pour l'histoire des arts, les noms des artistes qui ont laissé des ouvrages signés et portant une date authentique.

**CORNACCHINI** (Thomas), médecin, natif d'Arezzo, professa longtemps à l'université de Pise, et mourut au commencement du 17° siècle, laissant un ouvrage utile, qui fut augmenté et publié par ses fils Marc et Horace, sous ce titre: *Tabulæ medicæ, in quibus ea ferè omnia quæ à principibus medicis græcis, arabibus et latinis, de curationis apparatu, capitis ac thoracis morbis, febribus, pulsibus, urinis, scripta sparsim reperiuntur, methodo adeò absolutâ collecta sunt, ut et illa, et loci unde sunt hausta sub unum cadant oculorum obtutum*, Padoue, 1605, in-folio; Venise, 1607, in-folio.

**CORNACCHINI** (Marc), fils du précédent, fut également professeur à l'université de Pise, et s'acquit une grande réputation pour avoir mis en usage une poudre composée par le comte de Warwick, dont elle porte quelquefois le nom; mais que l'on appelle plus communément *poudre cornachine* ou *de tribus*. C'est pour célébrer les vertus de cette poudre purgative que Cornacchini publia, et dédia au comte de Warwick, un traité qui est loin de tenir ce que promet le titre: *Methodus quâ omnes humani corporis affectiones ab humoribus copiâ vel qualitate peccantibus genitæ, tutò, citò et jucundè curantur*, Florence, 1619, in-4°; ibid, 1620, in-4°; Francfort, 1628, in-8°, etc. Haller a commis une double erreur en attribuant à Thomas Cornacchini l'invention de la poudre de Warwick. Disciple de Jérôme Mercuriali, Marc Cornacchini a mis au jour, en 1607, les Commentaires de ce professeur célèbre sur quelques livres d'Hippocrate, et il y a joint divers opuscules, sur la génération de l'homme, sur le vin et l'eau, et sur les bains de Pise.

**CORNARIUS** (Jean), médecin, né à Zwickau en 1500, se rendit très-habile dans les langues anciennes, et fit différents voyages pour se procurer les traités des médecins grecs, alors très-rares. Ayant eu le bonheur de trouver à Bâle la première édition d'Hippocrate, imprimée par Alde-Manuce en 1526, il resta près d'un an dans cette ville pour lire et relire ces admirables ouvrages que le scientifique système des modernes ne fera jamais oublier; il alla pratiquer ensuite son art à Marpurg, à Northausen, à Francfort, puis à Zwickau. Nommé professeur à Marpurg, puis enfin à Sena, il y mourut le 26 mars 1558. Outre des traductions latines d'Hippocrate, Aëtius, Éginète, d'une partie de Galien, et de quelques écrits des philosophes et des Pères grecs, entre autres du *Sacerdoce* de saint Chrysostôme, des *OEuvres* de saint Basile, et d'une partie de saint Épiphane, on a de lui des éditions d'Hippocrate, en grec. 1548, in-8°, etc. Il est auteur de quelques traités de médecine qui ne méritent pas une mention spéciale. E. G. Baldinger a publié: *Programmata III de Jano Cornario*, Iéna, 1770, in-4°.

**CORNARIUS** (Diomède), fils du précédent, archiatre ou premier médecin de l'empereur Maximilien II, dont il reçut des titres de noblesse, avait occupé assez longtemps une chaire de médecine à l'université de Vienne.

On a de lui un recueil de *Consultations* en latin, publié à Leipzig, 1599, in-4°, et un *Éloge funèbre* de Wolfgang Lazius, qui parut la même année.

**CORNARO** (Marc), doge de Venise, succéda, le 27 juin 1365, à Laurent Celso. On vantait son éloquence et son savoir, et la république l'avait chargé plusieurs fois d'ambassades importantes avant de l'élever à cette haute dignité. Il acheva de soumettre l'île de Crète qui s'était révoltée pendant le règne de son prédécesseur. Ce fut lui qui fit orner la salle du grand conseil des peintures à fresques qu'on y voit encore aujourd'hui. Il mourut le 13 juin 1368, et eut pour successeur André Contarini.

**CORNARO** (Jean), doge de Venise, succéda, en 1625, à François Contarini. Renier Zeno, un des chefs du conseil des Dix, était son ennemi déclaré, et il s'efforçait d'armer contre le doge ce conseil soupçonneux. Pendant le règne de Jean Cornaro, la république fut presque toujours en guerre avec la maison d'Autriche ; d'abord pour la défense de la Valteline, qui lui fut enlevée par Pappenheim, général de Ferdinand II, ensuite pour assurer la succession de la branche française des Gonzague, ducs de Nevers, aux duchés de Mantoue et de Montferrat, tandis que le comte de Collalto, général impérial, avait ordre de s'emparer de ces duchés comme de fiefs dévolus à l'Empire. La guerre de 30 ans était déjà allumée en Allemagne, et les soldats s'y étaient accoutumés à une effroyable férocité, en sorte que leur invasion du Mantouan fut signalée par des ravages et des cruautés inouïes, qui répandirent la terreur dans l'État vénitien ; cependant les frontières de la république furent à peine entamées. Cornaro mourut au plus fort de la guerre, vers la fin de 1629. Il eut pour successeur Nicolas Contarini.

**CORNARO** (Jean II), doge de Venise, succéda, en 1709, à Louis Mocénigo. La république s'abstenait depuis longtemps de prendre part aux querelles de ses voisins ; elle prescrivait rigoureusement à tous ses généraux la plus exacte neutralité ; mais, en évitant trop la guerre, elle se rendit incapable de la soutenir. Les Turcs l'attaquèrent en 1714, et, en 2 campagnes, ils lui enlevèrent la Morée. Corfou fut défendu avec plus de vaillance et demeura à la république, et les sujets de Saint-Marc, dans la Dalmatie et l'Albanie, combattirent les Turcs avec leur acharnement et leur courage accoutumés. La guerre de Hongrie fit, en faveur des Vénitiens, une diversion puissante, et la paix de Passarowitz, en 1718, fixa d'une manière honorable les frontières de la république vis-à-vis des Turcs. Jean Cornaro mourut en 1722, âgé de 75 ans. Il eut pour successeur Sébastien Mocénigo.

**CORNARO** (Catherine), reine de Chypre, arrière-petite-fille du doge Marc Cornaro, épousa, en 1468, Jacques, bâtard de Lusignan, qui s'était emparé 10 ans auparavant du trône de Chypre. En faveur de cette alliance, le sénat de Venise, révoquant la sentence d'exil prononcée contre le père de Catherine, la déclara fille de Saint-Marc. Devenue veuve en 1473, Catherine fut, en 1489, forcée de remettre au sénat tous ses droits sur un royaume qu'elle avait gouverné pendant 14 ans au milieu des orages, et se retira à Venise, où elle mourut en 1510, ayant conservé le titre de reine et une petite cour. L'île de Chypre resta au pouvoir des Vénitiens jusqu'en 1571, que les Turcs en firent la conquête.

**CORNARO** (Louis), célèbre par sa sobriété, né à Venise en 1467, de la famille des précédents, mena dans sa jeunesse une vie extrêmement dissipée. La crainte de la mort le fit changer de conduite à 40 ans, et dès lors on le vit adopter un régime alimentaire qui lui rendit promptement la santé, et prolongea son existence jusqu'à une extrême vieillesse, puisqu'il ne mourut que le 26 avril 1566, à près de 100 ans. Cornaro, par un sentiment de bienveillance qui lui fait honneur, a consigné le résultat de ses expériences diététiques dans un écrit intitulé : *Discorsi della vita sobria*, Padoue, 1558, in-4°. Cette édition *princeps* ne contient que 3 discours ; la suivante en renferme 4. La plus récente est celle que l'on doit à Gamba, Venise, 1816, in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues ; parmi les traductions françaises la meilleure est celle de Prémont, sous ce titre : *Conseils pour vivre longtemps*, Paris, 1701, in-12, réimprimée sous celui de : *De la sobriété et de ses avantages*, 1772, in-12, avec la traduction de l'*Hygiasticon* de Lessius, par la Bonandière. On a de L. Cornaro : *Trattato di acque*, Padoue, 1560, in-4°, où il indique les moyens d'entretenir en bon état les lagunes de Venise.

**CORNARO PISCOPIA** (Lucrèce-Hélène), de la famille des précédents, née à Venise le 5 juin 1646, apprit l'espagnol, le français, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe, se livra à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, des belles-lettres, de la musique, et même de la théologie, et reçut solennellement à Padoue la couronne de docteur en philosophie en 1678. Plusieurs académies s'empressèrent de lui adresser le diplôme d'associé, et sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe, lorsqu'elle mourut le 26 juillet 1684. Le P. Bacchini a recueilli et publié les *OEuvres* de cette dame, en y ajoutant sa *Vie*, Parme, 1688, in-8°. Les divers écrits dont se compose ce recueil ne justifient pas les éloges excessifs dont plusieurs écrivains ont comblé l'auteur. Le *Recueil des poésies des femmes célèbres*, publié par Mme Bergalli, contient aussi des vers d'Hélène Cornaro.

**CORNARO** ou **CORNER CORNELIO** (Flaminio), sénateur vénitien, né le 4 février 1693, joignit au mérite d'une vaste érudition les vertus d'un sage, et mourut le 27 décembre 1778. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis.... illustratæ*, etc., Venise, 1749 et suivantes, 18 vol. in-4° ; *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs, græci et latini, in insulâ Cretæ*, ibid., 1755, 2 vol. in-4° ; *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata*, etc., ibid., 1759, in-4° ; *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4°. D. A. Costadoni a publié des *Mémoires* sur la Vie de Fl. Cornaro, Bassano, 1780, in-8°.

**CORNAX** (Mathias), médecin du 16e siècle, né à la Meldola, dans la Romagne, devint médecin de l'empereur Ferdinand, et professeur à l'université de Vienne. Praticien distingué, il consigna le résultat de ses observations dans deux ouvrages que l'on consulte encore avec fruit : *Historia quinquennis ferè gestationis in utero, quoque modo infans semiputridus, resectâ alvo exemptus sit, et mater curata evaserit*, Vienne, 1550, in-4° ; *Medicæ consultationis apud ægrotos secundùm artem et expe-*

*rientiam salubriter instituendæ enchiridion ; libellus unus pro multis : adjectæ sunt historiæ aliquot*, etc., Bâle, 1564, in-8°.

**CORNAZZANO** (Antoine), littérateur célèbre, né vers 1431 à Plaisance, fut admis jeune à la cour du duc Fr. Sforce, dont il célébra les exploits dans *la Sforzéide*, et remplit successivement à cette cour différentes charges subalternes. A la mort de ce prince, il passa au service de Barth. Coleone, général des Vénitiens. De retour dans sa ville natale en 1475, il fut chargé de différentes missions honorables, et vint en 1480 à la cour de Ferrare, où ses talents lui méritèrent un accueil distingué. Il y passa le reste de sa vie, et mourut vers 1500, laissant un grand nombre d'ouvrages latins et italiens, en vers et en prose, tels que *Vita di Maria Vergine*, Venise, 1471, in-8°; et *Vita di Gesu-Cristo*, ibid., 1472, in-8° (2 poëmes dédiés à Lucrèce Borgia); *De re militari*, Venise, 1493, in-fol.; Florence, 1820, in-8°. On a publié après sa mort un recueil de nouvelles de Cornazzano, sous le titre de : *Proverbii in facetie*, etc., Venise, 1525, in-8°, souvent réimprimé. L'édition de Paris, Didot, 1812, in-12, très-bien exécutée, n'a été tirée qu'à 100 exemplaires. On peut consulter sur l'auteur *Poggiali, scrittore di Piacense*, et sur ses ouvrages, le *Manuel du libraire*.

**CORNEILLE** (St.), élu pape en 250 ou 251, mort en 252 à Civita-Vecchia, où il avait été exilé par Novatien, son compétiteur. On trouve 2 lettres de ce saint pontife parmi celles de saint Cyprien et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de D. Constant. — Un centurion romain du même nom, baptisé par saint Pierre à Césarée en l'an 40, est également inscrit à la légende des saints.

**CORNEILLE** (Pierre), le créateur de l'art dramatique en France, né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, et de Marthe le Pesant, fit ses études sous les jésuites, pour lesquels il conserva toujours une extrême reconnaissance, et suivit le barreau sans goût et sans succès. L'amour fit naître et développa son génie poétique. *Mélite*, comédie jouée en 1625, fut la première pièce de Corneille, et malgré ses imperfections elle fit concevoir des espérances qui ne tardèrent pas à se réaliser. Les comédies de Corneille qui suivirent *Mélite*, et que l'on connaît à peine maintenant, sont très-supérieures à tout ce que la France possédait alors dans ce genre; mais *le Cid*, représenté en 1636, fit oublier tout ce que Corneille avait fait jusqu'alors. Le succès de cette pièce fut prodigieux et mérité. Le cardinal Richelieu, jaloux de toute espèce de gloire, donna l'ordre à l'Académie naissante d'en publier la *critique*, et les observations de l'Académie ne servirent qu'à faire mieux apprécier le génie de Corneille. Il n'y répondit que par de nouveaux chefs-d'œuvre. *Les Horaces* et *Cinna* parurent en 1639. *Polyeucte*, représenté en 1640, fut immédiatement suivi de *la Mort de Pompée* et du *Menteur*, la première bonne comédie, comme *le Cid* avait été la première bonne tragédie. Après tant de chefs-d'œuvre, auxquels il faut joindre encore *Rodogune* et *Héraclius*, Corneille n'était pas encore membre de l'Académie française; il n'y fut admis qu'en 1647 en remplacement de Maynard; la tragédie de *Nicomède* est de 1652. *Pertharite*, représentée l'année suivante, marque sa décadence. La chute de cette pièce le fit renoncer au théâtre; et comme il fallait un aliment à son esprit, ce fut alors qu'il traduisit en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il regretta le théâtre, eut le malheur d'y reparaître en 1659; mais les pièces qu'il y donna dès lors sont indignes de l'auteur de *Cinna*, que cependant elles rappellent encore dans quelques scènes. Cachant les plus douces vertus sous une enveloppe un peu rude, Corneille avait fait de sa maison le cercle de toutes ses jouissances: deux ménages y vivaient en commun; les deux chefs étaient frères, couraient la même carrière, et la même mère avait donné le jour à leurs épouses, dont la fortune et les droits étaient restés confondus. Corneille mourut le 1er octobre 1684, doyen de l'Académie française, où il eut pour successeur son frère Thomas. La première édition correcte des *OEuvres dramatiques* de P. Corneille et de son frère est celle que Joly publia en 1738, 10 vol. in-12. La plupart des suivantes contiennent les *commentaires* de Voltaire. La meilleure est celle qui fait partie de la *Collection des classiques français* publiée par Lefèvre, 1824, 12 vol. in-8°. La statue en bronze du grand Corneille décore une des principales places de Rouen. On consultera avec fruit sa *Vie* par J. Taschereau, Paris, in-8°.

**CORNEILLE** (Thomas), frère du précédent, naquit à Rouen, le 20 août 1625, l'année même de la représentation de *Mélite*. On peut croire que les succès de son frère décidèrent en partie sa vocation pour le théâtre. Il avait 22 ans lorsqu'il fit représenter sa première comédie, *les Engagements du hasard*, pièce imitée de Calderon. Encouragé par les applaudissements du public, il donna plusieurs autres comédies, avant de s'essayer dans le genre tragique. *Timocrate*, sa première tragédie, jouée en 1656, eut un succès qu'elle dut à de savantes combinaisons; mais l'intrigue en est romanesque, et le style manque de coloris. Parmi ses autres tragédies on distingue: *Stilicon*, *Camma* et *Antiochus;* mais ses deux chefs-d'œuvre en ce genre sont *Ariane* et *le comte d'Essex*. La seule de ses comédies qui soit restée au théâtre est *le Festin de Pierre ;* c'est, à de légers changements près, la pièce de Molière mise en vers. Thomas remplaça son frère à l'Académie française, où il fut reçu par Racine. Pensionnaire de l'Académie des inscriptions en 1701, il mourut aux Andelys en 1709, à 84 ans. Outres ses *OEuvres dramatiques*, contenant 42 pièces, plusieurs fois réimprimées, et dont l'édition la plus complète est de 1722, on citera de lui: *Dictionnaire des arts et des sciences pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1694, 1720 et 1732, 2 vol. in-fol.; les *Métamorphoses d'Ovide mises en vers français*, Paris, 1697 et 1700, 3 vol. in-12, traduction dont Saint-Ange a profité; *Observations de l'Académie française sur les Remarques de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4°; *Dictionnaire universel géographique et historique*, Paris, 1708, 3 vol. in-fol.

**CORNEILLE** (Michel), peintre et graveur, né en 1601 à Orléans, élève de Simon Vouet, dont il suivit la manière, fut un des 12 premiers membres de l'académie de peinture dont il devint recteur, et mourut en 1664. Il a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte d'après Raphaël et les Carrache. Ses principaux tableaux, qui décoraient les églises de Paris, ont été gravés par son fils aîné.

**CORNEILLE** (Michel), né à Paris en 1642, élève

de son père, alla se perfectionner en Italie, où il se forma surtout d'après l'étude des Carrache. A son retour il fut admis à l'académie de peinture, et attaché à la manufacture des *Gobelins*, surnom qu'on lui donna quelque temps pour le distinguer de son père. Il travailla pour les maisons royales de Versailles, Meudon, Fontainebleau, etc., et mourut en 1708. On a de lui un assez grand nombre d'estampes d'après les Carrache, ou sur ses propres compositions. Huber, *Manuel des curieux*, cite les principales.

**CORNEILLE** (Jean-Baptiste), frère du précédent, né en 1646, fit aussi le voyage de Rome et fut professeur à l'académie de peinture; il travailla surtout pour les églises de Paris, et mourut en 1695. Il a publié des *Éléments de peinture pratique*, 1684, in-12. C'est à ses soins que l'on doit en partie la publication des plus belles statues de Rome et de Florence, dont il a gravé le plus grand nombre.

**CORNEILLE DE BLESSEBOIS** (Pierre), auteur dramatique et romancier, de la fin du 17e siècle. Ses ouvrages sont : *les Soupirs de Siffroi*, ou *l'Innocence reconnue*, tragédie, Châtillon-sur-Seine, 1575, in-8° ; *Eugénie*, tragédie, Leyde, 1676, in-12 ; *la Victoire spirituelle de la glorieuse sainte Reine, remportée sur le tyran Olibre*, tragédie, Autun, 1686, in-4° ; *Marthe le Hayer*, ou *Mademoiselle de Sacy*, 1682, in-12 ; *le Filou réduit à mettre cinq contre un ; la Corneille de Mademoiselle de Sacy*, comédie en un acte, 1678, in-8° ; *le Lion d'Angélie, histoire amoureuse et tragique*, Cologne, 1676, in-12.

**CORNEJO** (Pierre), historien espagnol, connu sous le nom de *Cedro Cornejo à Pedrossa*, entra dans l'ordre des carmes, professa la philosophie et la théologie à l'université de Salamanque, sa patrie, et mourut le 31 mars 1618. Il était en France du temps de la Ligue, dont il se montra zélé partisan; il en a écrit l'histoire depuis 1585 jusqu'en 1590, sous ce titre : *Compendio y breve relacion de la Liga*, Paris, etc., 1590, Madrid, 1592, in-8°. On a encore de lui une *Histoire des guerres de Flandre*, traduite de l'espagnol en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°.

**CORNÉLIA**, dame romaine, de l'illustre famille du même nom, et que l'histoire accuse de crimes aussi odieux qu'extraordinaires. L'an 423 de Rome (331 avant J. C.), dans le temps où une épidémie désolait cette ville et ses environs, on fut frappé d'étonnement et d'effroi en voyant que les principaux patriciens périssaient successivement par des maladies dont les symptômes étaient les mêmes. Accusée d'empoisonnement et surprise, composant le funeste breuvage, on l'obligea à boire elle-même la potion qu'elle avait préparée.

**CORNÉLIE**, première vestale sous le règne de Domitien, fut convaincue d'inceste, et enterrée toute vive. Au moment où elle descendait dans la fatale fosse, sa robe s'étant accrochée, elle se retourna et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie.

**CORNÉLIE**, fille de Cinna, fut la seconde femme de Jules César et la mère de Julie, qui épousa Pompée. César lui était si attaché, que le terrible Sylla ne put obtenir de lui qu'il la répudiât : il la perdit étant questeur, et il en fit l'éloge funèbre à la tribune.

**CORNÉLIE**, *Cornelia*, fille du premier Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus (Tibérius et Caius), eut de son vivant une statue en bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*. Le roi Ptolémée lui ayant fait proposer de l'épouser, elle répondit qu'elle était plus flattée d'être la veuve d'un Romain, que reine d'Égypte.

**CORNÉLIO** (Flaminio). *Voyez* **CORNARO** ou **CORNER**.

**CORNELIS** (Corneille), peintre, né en 1562 à Harlem, où il mourut en 1638, y avait reçu les premières leçons, et s'était ensuite perfectionné à l'école de F. Porbus et de G. Coignet. Ses tableaux sont nombreux, et d'un prix élevé. On cite comme le plus remarquable celui qui représente *la compagnie des arquebusiers de Harlem* : un *Déluge ; Cadmus et le Dragon ; Vénus caressant son fils ; Cérès et une Nymphe*, etc. Muller et Goltzius ont gravé d'après cet artiste.

**CORNÉLIS** (Henri), frère du précédent, sculpteur et peintre, voyagea en Italie et en Espagne, où il a laissé quelques tableaux de marine et des paysages.

**CORNELIUS COSSUS**. *Voyez* **COSSUS**.

**CORNELIUS** (Cnéius), ingénieur romain, contemporain de Vitruve, fut chargé par Auguste de la confection et de l'entretien des balistes, des catapultes et autres machines de guerre employées par les armées romaines. Marcus Aurélius, Publius Minidius, et Vitruve lui-même, lui étaient associés dans ce travail.

**CORNELIUS** (C. Pinus), vivant sous le règne de Vespasien, se distingua dans la peinture, et peignit, de concert avec Attius Priscus, autre peintre renommé, le temple de l'Honneur et de la Vertu que ce prince faisait rétablir. On trouva que les tableaux d'Attius se rapprochaient de la manière des anciens maîtres.

**CORNELIUS** (Saturninus), sculpteur. Ce nom se lit dans Apulée, et ceux de deux architectes, appelés Publius Cornelius, étaient gravés sur une inscription rapportée par Gruter.

**CORNELIUS NEPOS**, historien latin, florissait sous César et Auguste, et mourut pendant le règne de ce dernier. On ignore les détails de sa vie. Un passage de Pline le naturaliste nous apprend qu'il était né sur les bords du Pô : ce qui nous explique pourquoi Catulle lui donne le surnom d'*Italien*, et Ausone celui de *Gaulois*, puisque le pays qu'arrose le Pô, renfermé dans l'Italie, formait la Gaule Cisalpine. Cornélius Népos fut l'ami intime de Catulle, qui lui a adressé une de ses plus jolies pièces de vers ; de Cicéron, qui admirait son talent ; de Pomponius Atticus, auquel il dédia un de ses ouvrages, et dont il a écrit la vie ou plutôt le panégyrique. Nous apprenons par les lettres de Cicéron que Cornélius Népos n'aimait pas les écrits moraux et purement philosophiques ; son génie le portait vers la science des faits et l'étude de l'histoire. Aucun des ouvrages qu'il avait composés dans ce genre n'est parvenu en entier jusqu'à nous ; il ne reste de lui que des fragments. Les *Vies des grands capitaines de l'antiquité*, qui portent son nom, paraissent n'être que l'abrégé par Æmilius Probus d'un ouvrage plus considérable qu'avait composé Cornélius Népos. La plus ancienne édition de cet ouvrage est celle de Venise, 1471, in-4°, sous ce titre : *Æmilii Probi viri clarissimi de vitâ excellentium liber*, etc. Peu d'ouvrages ont été plus souvent

réimprimés et traduits dans toutes les langues. On en compte jusqu'à dix traductions françaises; celle de l'abbé Paul, 1781 et 1807, in-12, passe pour la meilleure; mais elle a été effacée par celle qu'ont donnée MM. de Calonne et Pommier, 1827, in-8°, dans la *Bibliothèque latine-française*, publiée par Panckoucke. Les fragments de Cornélius Népos appartiennent aux ouvrages suivants : *Trois livres de Chroniques*, cités par Aulu-Gelle et Solin ; *Exemples*, cités par Aulu-Gelle ; *Hommes illustres*, dont Aulu-Gelle et Macrobe font mention ; *Vie de Cicéron ; Historiens grecs ; Recueil de Lettres à Cicéron*, cité par Lactance. Des citations faites par Pline font présumer que Cornélius Népos avait composé une histoire ou traité de géographie dont on ignore le titre.

**CORNELIUS** *à Lapide* (CORNEILLE VAN DEN STEEN, en français DE LA PIERRE, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres commentateurs de l'Écriture sainte, né vers 1570 dans le pays de Liége, embrassa la règle de Saint-Ignace en 1592, professa pendant 20 ans l'hébreu et la théologie à Louvain ; fut ensuite appelé par ses supérieurs à Rome, où sa réputation l'avait précédé, et y mourut le 12 mars 1637. On a de lui : *Commentarius in sacram Scripturam*, Anvers, 1681, 1698, 11 vol. in-fol. Cette édition est la meilleure.

**CORNÉLIUS** ou **CORNEILLE** (ANTOINE), licencié en droit, né en Bourgogne dans le 16e siècle, est auteur d'un livre très-rare intitulé : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium*, Paris, 1531, in-4°.

**CORNÉLIUS SÉVÉRUS** (P.), poëte latin, contemporain d'Ovide, avait commencé un poëme sur la guerre de Sicile, que la mort ne lui permit pas de terminer, et qui, suivant Quintilien, lui eût mérité la seconde place après Virgile. Il ne reste de lui qu'un poëme sur l'*Etna*, longtemps attribué à Virgile, et *la Mort de Cicéron*, fragment de son grand poëme. Ces morceaux, dont la meilleure édition est celle de Leclerc, 1702, petit in-8°, ont été traduits en français par Sérionne avec les *Sentences* de P. Syrus, Paris, 1736, in-12, texte latin, notes, carte et plan.

**CORNELIUS** (ANDRÉ), de Stavoren en Frise, a publié en langue hollandaise la *Chronique de la Frise*, de Ocko van Scharl (Occo-Scarlensis), retouchée d'abord par les soins de Jean Ureterp (ou Vlitarp), et ensuite par les siens, à Leeuwarde, 1597, in-fol. Elle est partagée en 42 livres, et s'étend depuis l'an du monde 3070, jusqu'à 1565 de notre ère. Cet ouvrage ne doit être consulté qu'avec beaucoup de méfiance : une nouvelle édition in-4° parut en 1752.

**CORNET** (NICOLAS), docteur en théologie de la faculté de Paris, de la maison et société de Navarre, naquit à Amiens en 1592. Après de bonnes études, il entra chez les jésuites, où il se perfectionna, et se rendit tellement habile dans les littératures grecque et latine, qu'il prononça un discours en français et dans ces deux langues. Après avoir passé quelques années chez les jésuites, il vint à Paris étudier en théologie, et s'attacha à la maison de Navarre. Son mérite le fit connaître du cardinal de Richelieu, qui voulut en faire son confesseur. Cornet refusa cet emploi ; seulement il entra dans le conseil du cardinal. On croit qu'il aidait ce prélat dans les ouvrages de piété et de théologie qu'il composait, et on lui attribue la belle préface des *Méthodes de controverse*, le meilleur des ouvrages de Richelieu. Cornet vécut estimé et honoré. Il mourut au collége de Boncourt, le 12 avril 1663.

**CORNET** (MATHIEU-AUGUSTIN, comte DE), né à Nantes, le 19 avril 1750, dans une famille de commerçants, acheta en 1785 la charge de receveur des fouages de l'évêché et fut nommé échevin de la ville. Il vota dans les assemblées bailliagères en 1789 pour l'égalité des droits et des charges publiques ; fut membre du premier directoire du département de la Loire-Inférieure, et se retira à Beaugency en 1791, après avoir donné sa démission. Il accueillit à la fin de décembre 1793, à leur passage, les 132 Nantais que Carrier envoyait au tribunal révolutionnaire, et chercha à adoucir leurs souffrances. Dénoncé et arrêté pour ce fait, il fut transféré à la prison du Plessis à Paris et n'en sortit qu'après la chute de Robespierre. Étant retourné à Beaugency, il y fut nommé commissaire du Directoire; et après la révolution du 18 fructidor (1797), les électeurs du Loiret l'envoyèrent député au conseil des Anciens dont il fut élu président le 19 août 1799. Il prononça, dans la séance du 4 septembre, un *Discours à l'occasion de la fête du* 18 *fructidor*, dans lequel il demandait que cette fête fût célébrée avec *enthousiasme*. L'exaltation tenant lieu de faconde à l'orateur, il se prononça avec une égale véhémence contre le royalisme et l'anarchie. Cependant il craignait encore plus le drapeau blanc que le drapeau rouge. Il fut un des présentateurs signataires, avec les trois consuls, de la constitution de l'an VIII. Dès lors, il s'abandonna au torrent qui devait entraîner la république du consulat à l'empire, et de l'empire à la restauration. Bonaparte, devenu premier consul, le chargea d'une mission de paix dans les départements insurgés de l'Ouest. Le 24 décembre 1799, Cornet se laissa faire sénateur; le 14 juin 1804, commandant de la Légion d'honneur; en 1810, secrétaire du sénat et comte de l'empire, et le 30 juillet 1811, grand officier de la Légion d'honneur. Comme son dévouement n'était qu'*extérieur*, le 1er avril 1814, le comte Cornet concourut à l'acte du sénat, qui prononçait la déchéance de Napoléon. Le 4 juin, il fut créé pair de France par Louis XVIII. Pendant les cent jours, Napoléon ne le comprit pas dans sa chambre impériale des pairs : cette disgrâce le servit. Le 17 août, une ordonnance royale le fit entrer dans la nouvelle organisation de la chambre héréditaire. Une autre ordonnance du 31 août 1817 lui conféra, par lettres patentes, le titre de comte. Ses travaux dans la haute chambre n'offrent rien de saillant. Il mourut à Paris, du choléra, le 4 mai 1832.

**CORNETO** (ADRIEN, cardinal DE). *V.* **CASTELLESI.**

**CORNETTE** (CLAUDE-MELCHIOR), médecin et chimiste, né à Besançon le 1er mars 1744, fut admis en 1779 à l'Académie des sciences, où il lut plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de cette compagnie, suivit en 1790, à Rome, Mesdames dont il était médecin, et mourut le 11 mai 1794. On a de lui : *Mémoire sur la fermentation du salpêtre*, 1779, in-8°. Cet ouvrage envoyé au concours fut jugé digne du prix; mais l'auteur ayant été dans l'intervalle reçu membre de l'Académie, la médaille fut décernée à Thouvenel.

**CORNHERT** ou **COORNHERT** (DIEDERICH), gra-

veur, publiciste et littérateur, né à Amsterdam en 1522, s'établit à Harlem comme graveur en taille-douce, et publia, d'après différents peintres hollandais, un grand nombre d'estampes encore recherchées aujourd'hui. Dégoûté du burin, il se livra à l'étude des lettres, devint notaire public, puis conseiller pensionnaire de la ville de Harlem, et fut chargé successivement de plusieurs missions importantes et fort difficiles. Il avait déjà publié des traductions hollandaises de quelques écrits de Cicéron, de Sénèque et de Boèce, lorsqu'il fut chargé par Guillaume d'Orange de composer le premier manifeste de ce prince contre le joug espagnol en 1566. La duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, ayant appris que Cornhert était l'auteur de cet écrit, le fit incarcérer à la Haye en 1568. Rendu à la liberté, il se réfugia à Clèves, où il reprit le burin pour vivre. Les états de Hollande lui conférèrent en 1572 les fonctions de secrétaire d'État; mais il fut bientôt contraint à s'expatrier de nouveau. Il retourna à Clèves, où le prince d'Orange continua d'employer sa plume; mais persécuté, il chercha un asile dans la ville de Gouda, où il mourut le 29 octobre 1590. On a de lui un grand nombre d'ouvrages politiques, de controverse, et quelques autres de littérature en vers et en prose, tous recueillis sous le titre d'*OEuvres*, Amsterdam, 1630, 3 vol. in-fol. Cornhert fut lié avec les savants et les hommes d'État hollandais les plus distingués de son siècle, et il doit être regardé comme l'un des restaurateurs de la langue et de la littérature de son pays. — Ses deux frères, Clément et François, rendirent des services signalés à leur patrie. Le dernier fut condamné, en 1568, à un bannissement perpétuel, à la confiscation de ses biens, par arrêt du tribunal que le duc d'Albe avait créé à Bruxelles; mais, 10 ans après, la ville d'Amsterdam, affranchie du joug espagnol, le rappela et l'admit au nombre de ses magistrats.

**CORNIANI** (Jean-Baptiste), célèbre littérateur, né en 1742, à Orzinovi, près de Brescia, suivit la carrière de la magistrature et remplit successivement différents emplois honorables, sans cesser de consacrer une partie de son temps à la culture des lettres et à la rédaction d'ouvrages dans lesquels il eut constamment en vue l'avantage de ses concitoyens. Il est auteur de 2 pièces : *Il Matrimonio segreto*, et l'*Inganno felice*, que la musique de Cimarosa et de Paisiello a fait applaudir sur tous les théâtres de l'Europe. On lui doit aussi un *Essai sur la poésie allemande*, un autre sur *Lucien*; une *Analyse du goût*; et quelques *Dissertations* d'agriculture. Son plus grand ouvrage est les *Secoli della letteratura italiana*, Brescia, 1804-13, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont le plan est défectueux, mérite cependant d'être lu, même après celui de Tiraboschi. Corniani mourut avant de l'avoir terminé, en 1813, à 72 ans. *I Secoli* ont été réimprimés, Brescia, 1818, 9 vol. in-16. Camille Ugoni en a donné la continuation sous ce titre : *Della letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII*, Brescia, 1820-22, 3 vol. in-8°, ou grand in-16.

**CORNILLE** ou **CORNEILLE ENGELBRECHTSEN**, peintre, né à Leyde en 1468, mort en 1533, peignit avec un égal succès à l'huile, à fresque et en détrempe, et forma une école distinguée d'où est sorti le célèbre Lucas de Leyde.

**CORNILLE KUNST**, fils du précédent, né à Leyde, mort en 1544, fut élève de son père et hérita de ses talents. On cite, comme ses meilleurs ouvrages, un *Portement de croix*, et une *Descente de croix* entourée de petits tableaux séparés qui représentent les douleurs de la Vierge.

**CORNILLE**, dit *le Cuisinier*, frère du précédent, passa en Angleterre sous le règne de Henri VIII, et fut employé par ce prince qui aimait la peinture. Ses ouvrages, parmi lesquels se trouvent plusieurs portraits, sont estimés. Descamps mentionne de cet artiste *la Femme adultère*, petit tableau d'une belle exécution.

**CORNU** (Pierre de), né à Grenoble, s'adonna d'abord à la poésie française. Il était fort jeune, quand il fit paraître, en 1583, à Lyon, ses *OEuvres poétiques*, en un vol. in-8°. Il paraît qu'il renonça de bonne heure à la poésie, et qu'il se livra à l'étude du droit. Il devint conseiller au parlement de Dauphiné, et forma un recueil des arrêts rendus par cette cour, mais qui n'a jamais été publié. On a encore de lui un ouvrage historique en latin, intitulé : *Tabulæ historicæ ac triumphales et ferales Henrici IV, Gall. regis*, Lyon, 1615, in-4°. Suivant le P. Lelong, il en existe une édition in-fol., qui parut la même année. Il est certain que Cornu vivait après 1610, puisqu'il parle dans cet ouvrage de la mort funeste de Henri IV; mais on n'a aucune raison pour reculer l'époque de sa mort, comme l'a fait l'abbé Goujet, jusqu'à l'année 1625.

**CORNU** (Jacques-Marie), musicien, né en 1764 à Wanneville, en Suisse, d'honnêtes bourgeois, fut enfant de chœur à la cathédrale d'Auxerre et l'un des meilleurs élèves de Chapotin, maître de musique de cette église. Il fut nommé trombone à l'Académie impériale de musique, puis à la chapelle de Napoléon et à celle de Louis XVIII. Cornu possédait un talent distingué sur le basson; mais ce qui doit le recommander surtout aux amis de l'art, ce sont les soins qu'il prit pour ressusciter en France les écoles d'enfants de chœur. Napoléon, devenu empereur, favorisa la maîtrise de Notre-Dame, rétablie par Cornu, en doublant son traitement. On dit même qu'il avait le projet de faire encore plus pour elle, et qu'il voulait qu'on en formât d'autres dans les églises des départements. Il s'en est établi en effet plusieurs, qui ont fourni, comme celle de Paris, des sujets très-distingués. Cette institution utile est une des plus anciennes, puisqu'elle doit son origine à Charlemagne. Cornu succomba, en 1832, à une attaque de choléra.

**CORNUDET DES CHOMETTES** (le comte Joseph), pair de France, né en 1752 à Crocq, dans la Marche, vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat. Destiné à la carrière de la magistrature, il avait acquis depuis peu de temps l'office de lieutenant général du bailliage de Montaigu, lorsque éclata la révolution. Il en embrassa les principes avec une sage modération, et, nommé procureur syndic du district de Felletin en 1790, fut député l'année suivante par le département de la Creuse à l'assemblée législative, où il siégea avec les défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Après la chute du trône au 10 août 1792, il revint dans son département, et parvint à se faire oublier pendant la déplorable époque de la Terreur. Élu membre du conseil des

Anciens en 1797, il y parut plusieurs fois à la tribune, et ses constants efforts tendirent à purger les lois de cette époque de tout ce que la violence des partis y avait laissé ou voulait y introduire. Après le 18 fructidor, il combattit toutes les mesures proposées contre les nobles et les prêtres, et contribua puissamment à les faire rejeter. Il prit aussi une part active à toutes les discussions sur les matières de finances, les domaines, les hypothèques, etc., et souvent les éclaira par un examen approfondi et consciencieux. Au 18 brumaire, membre de la commission intermédiaire des conseils, chargée de préparer la nouvelle constitution, il fut un des premiers appelé au sénat, où il remplit les fonctions de secrétaire et de rapporteur dans diverses circonstances importantes. Ses services furent récompensés par des titres et des honneurs qu'il n'avait point brigués, mais qu'il accepta. En 1814, commissaire extraordinaire de l'empereur à Bordeaux, il essaya, de concert avec le maréchal Soult, de défendre le midi de la France contre l'invasion étrangère, et ne quitta Bordeaux qu'avec l'armée. Nommé pair de France par le roi, ce titre lui fut confirmé par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. Ayant continué de siéger pendant les cent jours, il fut rayé de la liste des pairs au second retour du roi; mais il y fut rétabli en 1819. A la chambre des pairs, il repoussa les lois contre la presse, et celles du double vote, du droit d'aînesse, du sacrilége, etc.; mais il s'associa au maréchal Macdonald pour appuyer la proposition d'une indemnité aux émigrés dont les biens avaient été vendus. Adversaire déclaré des ordonnances de 1830, il contribua de tout son pouvoir à l'affermissement du trône élevé par la révolution de juillet, et mourut à Paris le 13 septembre 1834, laissant la réputation d'un homme instruit, probe et modéré dans ses actes comme dans ses opinions.

**CORNUOLE** (Jean delle), c'est-à-dire, *Jean des Cornalines,* ainsi nommé, parce qu'il excellait dans la gravure des pierres fines, mort à Florence vers le milieu du 16e siècle, doit être mis au nombre des artistes modernes qui dans ce genre ont le plus approché des Grecs et des Romains. L'un de ses plus célèbres ouvrages est le portrait de Savonarole. Il travailla principalement pour Laurent de Médicis.

**CORNUTI** (Jacques-Philippe), médecin et botaniste, né à Paris vers 1600, mort le 23 août 1651, a laissé: *Canadensium plantarum.... historia,* Paris, 1635, in-4°. On trouve à la suite de cet ouvrage, devenu rare, la première esquisse d'une Flore des environs de Paris, sous ce titre: *Enchiridion botanicum parisiense.*

**CORNUTUS** (Annæus), philosophe stoïcien, né à Leptis en Afrique, ouvrit à Rome, sous le règne de Néron, une école célèbre d'où sortirent Lucain et Perse. Il fut exilé, par le tyran, qui l'avait consulté sur son projet d'écrire en vers l'*Histoire romaine,* et dont il ne crut pas devoir ménager l'orgueil. On a de Cornutus un *Traité de la nature des dieux,* plusieurs fois réimprimé sous le nom de *Phurnutus,* et dont la meilleure édition est celle de Gale, dans les *Opuscula mythologica physica et ethica,* Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8°, grec et latin. La Bibliothèque royale de Paris possède le travail de Villoison pour une nouvelle édition de ce livre qu'il regardait comme l'abrégé de la théologie des stoïciens.

**CORNWALLIS** (Charles, chevalier), fut un homme d'État d'une habileté remarquable. Jacques Ier, roi d'Angleterre, l'envoya en ambassade en Espagne, où il résida plusieurs années. De retour en Angleterre, il devint trésorier du prince Henri, dont il a écrit la Vie.

**CORNWALLIS** (Guillaume, chevalier), fils du précédent, publia un volume d'*Essais,* dans lequel il imite la manière de Montaigne, et ne perd pas une occasion de parler de lui-même; particularité qui donne quelque prix à son ouvrage, puisque c'est alors qu'il est un peu intéressant. La première édition est intitulée: *Essays, or Encomium of sadness, and of Julian the apostata,* Londres, 1616, in-4°.

**CORNWALLIS** (Charles, marquis de), fils aîné de Charles, premier comte de ce nom, et d'Élisabeth, fille de lord vicomte Townshend, naquit le 31 décembre 1738. Il fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, sous le marquis de Granby, et couvrit de gloire le nom de lord Broome qu'il portait alors. A son retour en Angleterre, il fut récompensé par le brevet de colonel, et, peu de temps après, entra dans la chambre des communes. La mort de son père, arrivée en 1761, lui donna l'entrée de la chambre haute; mais les ministres n'acquirent pas en lui un soutien aveugle, il se montra constamment leur adversaire dans les mesures qu'il jugeait contraires au bien de son pays. Il était aide de camp du roi, lorsque en 1776 il se rendit en Amérique, à la tête de son régiment, pour combattre les colonies anglaises révoltées. Ayant rejoint le général Clinton au cap Clear, il le seconda dans la première attaque de Charles-Town, qui n'eut aucun succès, et dans celle de New-York, dont les Anglais se rendirent maîtres. Chargé ensuite de s'emparer du comté de Jersey, il réussit dans cette expédition, et porta ses armes jusqu'aux confins de la Delaware. Dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, il fit preuve de grands talents militaires, notamment à la prise de Charles-Town, en 1780, et en défaisant, avec des forces inférieures, le général Gates auprès de Cambden. Cette victoire, achetée au prix du sang d'un grand nombre d'Anglais, parut, pendant quelque temps, avoir assuré l'avantage à la métropole. De nouveaux succès vinrent encore confirmer cette apparence; mais le général Clinton ayant ordonné à Cornwallis de réunir ses forces dans la ville et aux environs de York-Town, celui-ci, bloqué par mer par la flotte française, et assiégé par terre par les Franco-Américains commandés par Washington en personne, ne put tenir, et fut obligé de faire poser les armes à son armée forte de 8,000 hommes: il se rendit le 19 octobre 1781. Étant retourné en Angleterre, le général Clinton, qui avait été remplacé dans son commandement en Amérique, l'accusa, dans un mémoire rendu public, de n'avoir pas suffisamment défendu York-Town; de son côté, Cornwallis, en répondant à ce mémoire, imputa sa défaite à Clinton, qui ne l'avait pas secouru; quoi qu'il en soit, le gouvernement de la Tour de Londres lui fut ôté, et ne lui fut rendu qu'en 1784. Deux ans après, le roi le nomma au gouvernement du Bengale. Ses premiers soins en arrivant dans ce pays furent de chercher à en améliorer le sort: il y parvint en employant de sages mesures, et jouissait de ses travaux quand la guerre fut déclarée à Tippoo-Saïb, sultan de

Mysore, sous le prétexte qu'il avait attaqué le rajah de Travancor, allié des Anglais. Cornwallis pénétra dans les États de Tippoo, enleva d'assaut la place de Bangalor, le 21 mars 1791, et, dans le courant d'une année, pendant laquelle la guerre se prolongea, il se rendit maître de plusieurs autres places ; enfin il assiégeait pour la seconde fois Seringapatan, quand le sultan, voyant l'inutilité d'une plus longue résistance, acheta la paix par le traité du 16 mars 1792, qui lui enleva la plus grande partie de ses États. Il dut, pour garantie de sa foi, remettre ses deux fils en otage. Cornwallis, après avoir partagé les dépouilles du prince vaincu entre trois autres princes alliés de l'Angleterre, revint à Calcutta, et se démit bientôt de son commandement entre les mains de lord Wellington, qui avait été envoyé pour le remplacer. A son retour dans sa patrie, sa conduite, utile à l'État et à la compagnie des Indes, par les succès qu'il avait obtenus et la sagesse de son gouvernement, fut dignement récompensée. La compagnie lui accorda une pension de 5,000 livres sterling ; le roi, le titre de marquis avec le grade de grand maître de l'artillerie, et la Cité de Londres le reçut au nombre de ses membres. En 1708, il fut envoyé en Irlande pour apaiser la rébellion qui s'y était manifestée. Il soumit le pays, et fit prisonnier le général français Humbert, qui avait opéré une descente avec quelques troupes. Les succès qui marquèrent cette expédition résultèrent principalement des moyens sages qu'il employa pour calmer les esprits. Il eut la gloire d'avoir assuré la réunion définitive de ce royaume à l'Angleterre. Il fut encore, en 1801, chargé de négocier la paix avec la France, et en signa les préliminaires le 7 mars 1802. Les services qu'il rendait à son pays ne devaient avoir de terme que sa mort ; quoique sa santé fût déjà bien altérée, il accepta le commandement général des possessions anglaises aux Indes, pour lesquelles il s'embarqua en 1805. Il se rendait à l'armée, dont il avait en vue d'améliorer l'organisation ; mais ayant été saisi par la fièvre, à Ghazepour, province de Bénarès, il y mourut, le 15 octobre de cette année. Ses dépouilles mortelles, transportées en Angleterre, reposent dans un monument qui lui a été élevé dans l'église de Saint-Paul de Londres.

**CORNWALLIS** (Guillaume), frère du précédent, amiral anglais, naquit le 25 février 1744. Destiné à la marine, il fut d'abord aspirant sur *le Newark*, avec lequel il passa en Amérique, où il prit part à la guerre contre les Français, et participa à la prise de Louisbourg. En 1759, il faisait partie de la flotte de l'amiral Howe, qui défit l'amiral français de Conflans à l'embouchure de la Vilaine. A l'âge de 17 ans, Cornwallis obtint le grade de lieutenant, et l'année suivante, le commandement du sloop *la Guêpe*. En 1765, il passa à celui du *Prince Edward*, avec le grade de capitaine. Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et les colonies, Cornwallis fut chargé du commandement du *Lion*, de 64 canons, qui fut presque désemparé dans le combat livré par l'amiral Byron au comte d'Estaing qui venait de s'emparer des Iles de Saint-Vincent et de Grenade. Peu après il fut envoyé, avec une petite escadre dans les parages de la Jamaïque, où il soutint, le 20 avril 1780, un combat glorieux, mais sans résultat, contre Lamothe Piquet qu'il ne put empêcher de faire entrer à Saint-Domingue le convoi qu'il escortait. L'année suivante, Cornwallis fit partie de la flotte conduite par l'amiral Darby au secours de Gibraltar. En 1781, il fut nommé au commandement du *Canada* de 74 canons et renvoyé aux Indes occidentales, sous les ordres de sir Samuel Hood. Cornwallis se distingua au combat de Saint-Christophe, où la flotte anglaise ne parvint qu'avec peine à s'échapper, et vit le marquis de Bouillé s'emparer de la forteresse. Le combat de la Dominique fut plus malheureux pour les Français. *La Ville de Paris*, commandée par le comte de Grasse, fut obligée de se rendre au *Hafleur* que commandait le contre-amiral Hood. L'habileté de Cornwallis contribua beaucoup à ce résultat, et le comte de Grasse lui-même déclara que *le Canada* l'avait beaucoup plus embarrassé que tous les autres vaisseaux de la flotte anglaise. La paix de 1783 donna quelques années de loisir à Cornwallis, qui obtint ensuite le commandement de la station anglaise aux Indes orientales, poste aussi lucratif qu'honorable. Longtemps avant que la guerre eût éclaté de nouveau entre la France et l'Angleterre, Cornwallis fut chargé de la mission de s'emparer de Pondichéri, qui fit la plus honorable résistance, et fut forcé de se rendre le 28 août 1793. Quelques mois auparavant, Cornwallis avait été nommé contre-amiral de l'escadre blanche ; il obtint le grade de vice amiral de l'escadre bleue, en 1794, et fut chargé, en 1795, de harceler la marine française avec une escadre composée du *Royal Souverain*, de 100 canons, de quatre vaisseaux de 74 et de quatre frégates ; une retraite simulée attira la flotte française à 100 lieues des côtes, où Cornwallis la combattit avec succès le 25 juin. Nommé peu après au commandement des forces navales anglaises dans les Indes occidentales, Cornwallis fit voile sur *le Royal Souverain*, pour cette destination ; mais, ayant été désemparé, il retourna en Angleterre. L'amirauté lui donna l'ordre de repartir sur la frégate *l'Astrée*. Il refusa d'obéir pour cause de santé, et fut traduit devant une cour martiale qui l'acquitta le 8 avril 1796. Cornwallis resta sans emploi jusqu'en 1799, où il fut nommé amiral de l'escadre bleue ; mais il ne consentit à reprendre du service qu'après le remplacement du président de l'amirauté, par le comte de Saint-Vincent. Il fut alors nommé commandant en chef de la flotte du canal, position qu'il conserva jusqu'à la paix d'Amiens, époque à laquelle il prit sa retraite. L'amiral Cornwallis est mort le 5 juin 1819.

**CORNY** (Louis-Dominique ÉTHIS de), administrateur distingué, naquit en 1738 à Metz, d'une famille honorable. Ayant terminé ses études, il se fit recevoir avocat, et, dès son début au barreau, se concilia tous les suffrages. En 1762 il fut nommé subdélégué de l'intendant de la Franche-Comté. Dans cette nouvelle carrière, devenu commissaire provincial des guerres, Éthis fit en cette qualité les campagnes d'Amérique, sous les ordres du général Rochambeau, et il fut du nombre des officiers qui reçurent la décoration de Cincinnatus. A son retour il obtint du comte d'Artois la charge de commissaire-administrateur des Suisses et Grisons, et en 1785 il acquit celle de procureur du roi de la ville de Paris, dont il fut le dernier titulaire. Il faisait partie, en 1789, du comité permanent formé par la réunion de l'ancien corps municipal avec les électeurs, et il se montra dans cette circonstance l'un des plus chauds partisans de la révolution.

Envoyé par la populace comme un des commissaires, le 14 juillet, au gouverneur de la Bastille, pour le sommer d'en ouvrir les portes, il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'audace. Il avait été le même jour aux Invalides, demander les armes qui pourraient s'y trouver; mais, tandis qu'il exposait le même sujet de sa mission, la foule qui l'avait suivi se précipita dans l'hôtel, s'empara des fusils et même des canons auxquels on attela tous les chevaux que l'on put rencontrer, et même ceux de la voiture de Corny. Ennemi des excès qui accompagnent les révolutions, mais que, comme tant d'autres, il n'avait pas prévus, Éthis fut si vivement affecté de ceux qui souillèrent cette première époque des troubles, qu'il tomba malade et mourut au mois de novembre 1790. On connaît de lui outre quelques opuscules : *Éloge du maréchal de Duras*, gouverneur de la Franche-Comté, Besançon, 1770, in-8°; *Essai sur les hommes illustres de Plutarque*, ibid., 1772, in-8°. Ce premier cahier contient la *Vie de Thésée*.

**COROEBUS**, Éléen dont le nom s'est conservé, parce qu'il désigne la 1re olympiade. Il remporta le prix de la course du stade, 776 ans avant J. C., et ce n'est que de cette époque que les jeux Olympiques, institués depuis environ 60 ans par Lycurgue et Iphitus, furent célébrés tous les 4 ans. Le prix de la course ayant été établi le premier, on décida que chaque olympiade serait désignée par le nom de celui qui l'obtiendrait.

**CORONA** (Léonard), peintre de l'école vénitienne, né en 1561 à Murano, mort en 1605, exécuta plusieurs tableaux dont les plus estimés sont une *Annonciation* et un *Crucifiement*.

**CORONADO.** *Voyez* **VASQUEZ.**

**CORONEL** (Alphonse), seigneur espagnol, souleva dans l'Andalousie un parti puissant contre Pierre le Cruel, qui le fit mettre à mort en 1353, après avoir emporté d'assaut la ville d'Aguilar, où il s'était enfermé avec d'autres seigneurs rebelles.

**CORONEL** (Dona Maria), fille du précédent, épouse de Jean de la Cerda qui avait pris les armes avec son père et qui eut le même sort, se mutila le visage à coups d'épée afin de se soustraire aux désirs criminels du roi, qui, sur la renommée de ses charmes, voulait l'enlever d'un monastère de Séville où elle s'était réfugiée : elle parvint ainsi à éteindre l'odieuse passion du monarque.

**CORONEL** (Alphonsine), sœur de la précédente, devint la maîtresse de Pierre le Cruel, qui l'abandonna après l'avoir déshonorée.

**CORONELLI** (Marc-Vincent), géographe, né à Venise en 1650, entra jeune dans l'ordre des mineurs conventuels, dont il occupa successivement toutes les dignités jusqu'à celle de général. Dès l'âge de 16 ans, il publia le *Calendar. sacro e profano*, qui prouva qu'il s'occupait déjà d'études sérieuses. Il visita l'Italie, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Pendant son séjour à Paris, il exécuta deux grands globes qu'on voit encore à la Bibliothèque royale, et qui furent magnifiquement payés par Louis XIV. De retour à Venise, il fut pourvu d'une chaire de géographie, et fonda l'académie des *Argonautes*. Il reçut de l'empereur Charles VI le titre de directeur des eaux dans ses États, et mourut en décembre 1718. Doué de plus de facilité que de profondeur, Cornelli a publié un grand nombre d'ouvrages formant près de 60 vol. in-fol., dont les plus connus sont : *Memorie istorico geografiche del regno della Morea, Negroponte e luoghi adjacenti*, ib., 1685, in-fol., avec cartes et figures, souvent réimprimé et traduit en diverses langues : la traduction française parut en 1686; *Atlante veneto*, ib., 1690, in-fol.; *Isolario*, etc., 1696, 2 vol. in-fol., 310 planches; *Il Portolano della mare*, ib., 1698, in-fol.; *Bibliotheca universale sacro-profana*, sorte d'encyclopédie, dont il n'a paru que 7 vol. qui ne complètent pas la lettre C : la science n'y a rien perdu.

**COROU-BEY**, d'abord esclave, puis officier dans les troupes de Sréf-ed-Daulah, souverain d'Alep, s'empara de l'autorité après la mort de son maître, l'an 968. Assiégé dans Alep par les troupes de l'empereur grec, il se retira de ce mauvais pas en consentant à payer un tribut annuel, et maintint son usurpation jusqu'en 977. A cette époque, un de ses affranchis, qu'il avait choisi pour vizir, conspira contre lui, l'enferma dans un fort et se fit reconnaître sultan d'Alep. On suppose que Corou-Bey mourut dans les fers.

**CORRADINI** (Aloysio), jurisconsulte, né à Padoue, en 1562, ne se borna pas à l'étude du droit, il se forma à grands frais un cabinet de médailles, de statues et de morceaux antiques rangés dans un ordre admirable. Il acquit une telle réputation dans cette partie, qu'on lui envoyait des pays les plus éloignés des médailles d'empereurs pour le consulter à leur sujet. Il mourut le 26 décembre 1618, âgé de 56 ans, laissant quelques ouvrages, dont le seul qui ait été imprimé est, non une vie de César, comme le dit Moréri, mais une suite des empereurs par les médailles : *Series Cæsarum ex numismatis.*

**CORRADINI** (Pierre-Marcellin), cardinal, né en 1658 à Sezza, dans l'État romain, suivit la carrière de la jurisprudence avec une grande réputation, prit ensuite l'habit ecclésiastique, fut honoré de la pourpre par Clément XI en 1712, fut en 1734 pourvu de l'évêché de Frascati, et mourut à Rome le 8 février 1743. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, Rome, 1704-1745, 10 vol. in-4°; il n'y a que les deux premiers volumes de Corradini, les suivants sont du P. Joseph Volpi; *De civitate et ecclesiâ Setinâ*, Rome, 1702, in-4° : c'est une histoire civile et ecclésiastique de la patrie de l'auteur, et quelques ouvrages de droit canonique.

**CORRADINO DALL' AGLIO** (Jean-François), littérateur, né à Venise en 1708, devint fort habile dans les langues anciennes; et, de retour dans sa patrie, eut la prétention de s'y rendre redoutable par la critique qu'il exerçait sans nul ménagement sur les savants les plus distingués. Cette prétention ne lui réussit pas, et il mourut jeune en 1743, dans la misère, méprisé plus qu'il ne le méritait, car on ne peut lui refuser une grande connaissance de l'antiquité et des talents réels. Outre une édition de Catulle, 1738, petit in-fol., qui renferme beaucoup de leçons hasardées et même des pièces tirées d'un manuscrit qu'il prétend avoir découvert à Rome, on lui doit un recueil de poésies italiennes et latines, Venise, 1741, in-4°; la première partie contient la traduction en vers italiens du poëme de Coluthus, l'*Enlèvement d'Hélène*, et la 2e des poésies latines. *Satyræ et epigrammata. Lexicon lat. criticum*, 1742, in-4°, n'est qu'un essai d'un

grand ouvrage que sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter.

**CORRADO** (Sébastien), l'un des meilleurs latinistes de son temps, né dans le Modène, professa les belles-lettres avec le plus brillant succès à Bologne, puis à Reggio, et mourut dans cette ville le 19 août 1557. Outre des éditions de Valère-Maxime, et de différents ouvrages de Cicéron et de Platon, on a de lui deux ouvrages très-rares et fort curieux : *In M. T. Ciceronis quæsturâ*, Venise, 1537, in-8°; *Egnatius, sive quæstura*, Bologne, 1555. in-8°, réimprimés l'un et l'autre par Ernesti, Leipzig, 1754, in-8°.

**CORRADO** (Quinto Mario), humaniste, né en 1508 dans le royaume de Naples, professa la rhétorique, la poésie, la philosophie et le droit dans plusieurs villes, fut secrétaire de plusieurs cardinaux, vicaire général de l'archevêque de Brindes, et mourut à Oria sa patrie en 1575. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Epistolarum lib. VIII*, Venise, 1565, in-8°; *De linguâ latinâ lib. XII*, Venise, 1569, in-8°; *De copiâ latini sermonis*, Venise, 1582, in-8°.

**CORRADO** (Pirro), en latin *Pyrrhus Corradus*, originaire de la Calabre, fut protonotaire apostolique et chanoine de l'église métropolitaine de Naples. Ses ouvrages sont : *Praxis beneficiaria*, Naples, 1656, in-fol.; *Praxis dispensationum apostolicarum*, Cologne, 1672, 1678, 1716; Venise, 1735, in-fol. Ces ouvrages sont importants pour connaître les usages de la daterie et de la chancellerie romaine.

**CORRADO** (François), natif de Ferrare, auditeur de rote et depuis cardinal, mourut en 1666, à l'âge de 64 ans. Il a donné un recueil des décisions de la rote.

**CORRADO** (Charles), peintre, né à Naples en 1693, apprit le dessin dans sa patrie, se rendit ensuite à Rome, où il exécuta plusieurs tableaux estimés, voyagea ensuite dans quelques autres villes d'Italie, passa en Espagne, où il fut chargé de différents ouvrages pour le roi, et revint ensuite à Naples, où il mourut en 1768.

**CORRARO** (Antoine), *Corrarius*, cardinal et littérateur, né à Venise en 1359, fut évêque de Bologne et d'Ostia avant de recevoir la pourpre des mains de Grégoire XII, son oncle, qui l'envoya légat en France et en Allemagne. Il mourut à Padoue, le 19 janvier 1445. Son neveu, Grégoire, composa à sa louange un opuscule intitulé : *Soliloquium ad Deum de vitâ et obitu Antonii episcopi Ostiensis*. — Un autre Ant. Corraro, Vénitien, mort en 1445, avait occupé les siéges épiscopaux de Brescia et de Ceneda.

**CORRARO** (Grégoire), neveu du cardinal Antoine, né à Venise en 1411, fut protonotaire apostolique, puis nommé patriarche de Venise en 1464, et mourut la même année. On a de lui : *Progné*, tragédie, Venise, 1558, in-4°, traduite en italien par Domenichi, Florence, 1561, in-8°; cette version est citée dans les *Testi*; un poëme latin sur l'*Éducation*, publié par Rosiareri, dans les notes de la *Vie* de Vettori, et avec une version italienne par Moschini, sous ce titre : *Dell' educare la prole*, Venise, 1804; six *Discours* en vers (*Sermones*), dont le même Moschini a publié 2 avec des traductions italiennes; *Dell' importanza di fuggire le colpe leggiere*, et *la buona Condotta della vita può sola tener in freno la lingua del volgo*, ibid., 1809. Les autres ouvrages de Corraro moins importants sont indiqués dans les *Scrittori veneziani* du P. Agostini.

**CORREA** (don Pelage-Perez), capitaine portugais dans le 13e siècle, enleva plusieurs places aux Mores dans le royaume des Algarves, fut élu grand maître de l'ordre de St.-Jacques, et dut en conséquence résider dans la Castille; il aida Ferdinand III, roi de Castille, à combattre les Mores, et s'empara de Séville après 16 mois de siége, en 1248. Il mourut en 1275, avec la réputation du premier capitaine de son temps.

**CORREA** (Thomas), poëte, rhéteur et grammairien, né à Coïmbre dans le 16e siècle, professa successivement à Palerme, à Rome, à Bologne, et mourut dans cette dernière ville le 24 février 1595. Il a laissé les ouvrages suivants : *In lib. de arte poeticâ Horatii explanationes*, Venise, 1587, in-8°; *De toto eo poematis genere, quod epigramma vulgò dicitur*, etc., ibid., 1569, in-4°, réimprimé à Bologne, 1590, in-4°, sous ce titre : *De epigrammate; de Prosodiâ et versus componendi ratione*; *De elegiâ*, Bologne, 1590, in-4°; *De eloquentiâ lib. V*, ibid., 1591, in 4°. Ghilini et dom Caramella lui attribuent plusieurs autres écrits en prose et en vers.

**CORREA** (Louis), historien espagnol, servait dans l'armée qui s'empara du royaume de Navarre, et écrivit l'histoire de cette conquête, imprimée à Tolède sous le titre de : *Conquista del reyno de Navarra*, 1513, in-fol.

**CORREA DE ARANJO** (François), écrivain espagnol au 17e siècle, est auteur d'un traité intitulé : *Musica practica y theorica de organo*, Alcala, 1616, in-fol.

**CORREA** (Emmanuel), jésuite portugais, né en 1712, fut envoyé en Amérique, et professa la philosophie et la théologie à Pernambuco et à San-Salvador, dans le Brésil. Après l'attentat commis contre le roi de Portugal en 1758, Correa fut arrêté avec tous ses confrères, transporté à Lisbonne et déporté ensuite à Rome, où il mourut en 1789. Sa *Vie* a été écrite en latin, Rome, 1789, in-12; on y trouve de curieux détails sur les événements qui provoquèrent la suppression des jésuites.

**CORREA** (Manoel), né à Alvos en Portugal, était fort instruit dans les belles-lettres : son commentaire de *Camoens* est un des meilleurs qu'on ait imprimés. Ce grand poëte, dont il était l'ami, le pria de se livrer à ce travail; et l'on croit même y trouver beaucoup de renseignements fournis par Camoens. Sa liaison avec Camoens et l'intérêt qu'il lui montre dans ses écrits rendent sa mémoire respectable, et font croire qu'il a adouci, autant qu'il lui était possible, les malheurs de son illustre ami. Il mourut à Lisbonne au commencement du XVIIe siècle.

**CORREA DE SAA** (Salvador), amiral portugais, gouverneur du Brésil, né à Cadix en 1594, augmenta et embellit la ville de St.-Sébastien et fonda celle de Pernagua dans cette colonie. Vice-amiral des côtes du Sud, il remporta plusieurs victoires sur les Hollandais dans les mers d'Afrique, et fit rentrer toute la côte australe de l'Afrique sous la domination des Portugais. En mémoire de ces exploits, Jean IV lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres* pour support. Il mourut à Lisbonne en 1680.

**CORREA DE SERRA** (Joseph-François), botaniste

distingué, né en 1750 à Serpa, dans la province d'Alentejo, en Portugal, fut ordonné prêtre à Rome, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1777, sur l'invitation du duc de la Foens, oncle de la reine de Portugal Marie Ire, qui devint son protecteur. Il obtint, par le crédit de ce seigneur, un bénéfice considérable, et sous ses auspices établit en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut nommé secrétaire perpétuel. Le duc fut assez puissant pour obtenir, malgré l'inquisition, la liberté de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'Académie sans aucune censure préalable, et le nouvel établissement en profita pour publier une foule d'écrits, dans le sens des idées nouvelles, sur les sciences exactes et naturelles, l'agriculture, la législation, l'histoire et la littérature. Cependant l'abbé Correa, dénoncé à l'inquisition en 1786, chercha un asile en France. Rappelé à Lisbonne après la mort de Pierre III, époux de Marie Ire, il fut encore une fois obligé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. Nommé à son arrivée à Londres membre de la Société royale, et plus tard, en 1797, conseiller de la légation portugaise, il ne tarda pas à se brouiller avec son ambassadeur, et, dégoûté de la carrière diplomatique, profita de la paix d'Amiens pour se rendre en France, où il résida jusqu'en 1813, entièrement livré aux sciences. Admis dans plusieurs sociétés savantes, il fut nommé correspondant de la 3me classe de l'Institut. En 1813, il se rendit aux États-Unis, y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique, à la suite duquel on lui offrit la place de professeur à l'université de cette ville. Il la refusa, ne voulant pas renoncer à sa patrie. Devenu en 1816 ministre plénipotentiaire près le gouvernement des États-Unis, il remplit ce poste avec zèle pendant 4 ans; mais il y éprouva de grandes contrariétés au sujet des pirateries commises par des citoyens et armateurs de l'Union contre le commerce portugais, qui se trouva presque entièrement ruiné. Ayant réclamé vainement des réparations légitimes, Correa dut apprendre avec joie en 1819 sa nomination à la place de membre du conseil des finances de Portugal. De retour dans ce pays, après avoir encore visité Londres et Paris, il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823; mais il mourut la même année, le 11 septembre, à Caldas da Rainha, sans avoir pu prendre une grande part aux travaux de cette assemblée. Il n'a laissé aucun ouvrage important, mais des *Mémoires* insérés dans divers recueils anglais, français et américains, tels que les *Transactions philosophiques* de Londres, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* de Paris, le *Bulletin de la Société philomathique*, les *Archives littéraires de l'Europe*, et les *Transactions de la Société philosophique* de Philadelphie pour l'année 1818.

**CORRÉAL** (dom Gabriel), docteur en droit et chanoine de Zamora, au commencement du 17e siècle, cultiva avec succès. On a de lui : *la Cinthia de Aranguez*, Madrid, 1629. in-8°; *la Prodigiosa Historia de los dos amantes Argenis y Poliarcho*, Madrid, 1626. in-4°. Ce dernier ouvrage, tiré de l'*Argenis* de Barclay, est attribué aussi à Joseph Pellizer, qui a donné une continuation de ce roman trop célèbre, et qui a traduit en castillan ce qu'en a fait Barclay, Madrid, 1626, in-4°.

**CORRÉAS** (Gonzalès), professeur de langues grecque, hébraïque et chaldaïque, à l'université de Salamanque, dans le 17e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Prototupi in graicam linguam grammatici canones*, Salamanque, 1600, in-8°; *Trilingue de tres artes de las tres linguas castellaa, latina i griega*, Salamanque, 1627, in-8°; *Ortografia castellana nueva i perfeta; Juntamente el Manual de Epicteto, i la tabla de Kebes filosofos estoicos*, etc.; *Salamanca, en casa de Xalinto Tabernier*, 1630, in-8°.

**CORRÉGE** (Antoine ALLEGRI, dit le), l'un des plus grands peintres qui aient existé depuis la renaissance des arts, naquit en 1494 à Corregio, dans le Modenese. Plusieurs biographes italiens, entre autres le P. Affo et Tiraboschi, se sont livrés aux recherches les plus minutieuses sur la vie d'Allegri, sans pouvoir dissiper toutes les obscurités dont elle est entourée. Sa famille tenait un des premiers rangs dans sa ville natale; ainsi l'on peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que son éducation fut soignée. On ignore le nom du maître dont il reçut les principes du dessin. La ressemblance qu'on a cru trouver entre sa première manière et celle un peu sèche d'André Mantegna, peut faire supposer qu'il avait suivi ses leçons ou qu'il s'était formé d'après ses ouvrages. Il paraît qu'Allegri ne fit jamais le voyage de Rome. L'exclamation qu'on lui prête à la vue d'un tableau de Raphaël : *Anch' io sono pittore*, et moi aussi je suis peintre, n'est fondée que sur une tradition populaire dont Tiraboschi veut que l'on ne tienne aucun compte. Corrége fut comme Raphaël un homme de génie, et c'est en lui-même qu'il trouva toutes les ressources pour se créer une nouvelle route. Aucun peintre avant lui n'avait connu l'entente du clair-obscur, ni l'art des raccourcis. Dessin, composition, couleur, grâce, expression, il réunit toutes les parties de l'art à un degré dont jusqu'ici bien peu de peintres ont approché. Il n'avait que 20 ans lorsque les cordeliers de Corregio le chargèrent de peindre le retable du maître-autel de leur église. Ce tableau, son premier chef-d'œuvre, lui fut payé 100 ducats d'or. Quoi qu'on en ait dit, c'était une somme considérable pour le temps, et cela prouve, comme Tiraboschi l'a judicieusement remarqué, que son talent était dès lors apprécié. Corrége vint en 1519 à Parme, où il peignit successivement la coupole de St.-Jean et celle du dôme ou de la cathédrale. Dans l'une il représenta l'*Ascension de Jésus-Christ*, et dans l'autre l'*Assomption de la Vierge*, les deux plus belles et les plus vastes compositions qu'il ait exécutées. Il termina l'*Assomption* en 1530, et revint à Corregio peindre de nouveaux chefs-d'œuvre. Il y mourut, usé par son génie, le 7 mars 1534, âgé d'environ 40 ans. Ce que l'on a dit de sa pauvreté n'a pas la moindre vraisemblance : il appartenait à une famille riche; son père, qui lui survécut de quelques années, laissa, comme on le voit par son testament, une succession opulente. En se mariant, Corrége avait reçu lui-même de sa femme une dot assez considérable; il était laborieux et très-économe. Ses amis lui reprochaient de voyager à cheval, tandis qu'il aurait pu se procurer une voiture commode. Il est donc bien évident que sa mort n'a pu être occasionnée par la fatigue qu'il aurait éprouvée en revenant à pied de Parme à Corregio, chargé d'une somme de 200 fr. en monnaie de cuivre. C'est une de ces historiettes dont,

preuves en main, Tiraboschi fait bonne justice. Outre les différents chefs-d'œuvre dont on a parlé, les tableaux du Corrége les plus célèbres sont sa fameuse *Nuit* et son *St. Jérôme*. Ses *peintures*, que l'on voit à Parme au *monastère St.-Paul*, ont été gravées en 35 planches, et publiées avec un texte explicatif en trois langues, italien, français, espagnol, 1800, in-fol. Il y a peu de grands Musées qui ne possèdent quelques morceaux de ce peintre. Le musée royal de Paris en possède 3 : *le Mariage mystique de Ste. Catherine*, *le Christ couronné d'épines*, *Jupiter et Antiope*.

**CORREGIO** (Giberto), général et politique habile, chef du parti guelfe à Parme, en fut nommé seigneur par les gibelins dont il avait favorisé le retour dans cette ville en 1303. Il mourut le 25 juillet 1321, à Castel-Nuovo, après avoir provoqué diverses révolutions dont il ne recueillit point les fruits qu'en attendait son ambition, et détesté des deux partis opposés qu'il avait trahis tour à tour.

**CORREGIO** (Azzo), fils du précédent, obtint en 1328 la seigneurie de Parme, après en avoir chassé les gibelins, et tenta, par les mêmes moyens, et avec aussi peu de succès que son père, de se rendre indépendant.

**CORREGIO** (Nicolas de), guerrier et poëte, était fils de Nicolas de Corregio, qui mourut en 1449, laissant enceinte sa femme, la princesse Beatrix d'Este. Élevé à la cour de Ferrare, alors la plus polie et la plus spirituelle de l'Europe, il y puisa, dans le commerce des poëtes et des savants, le goût pour les lettres qu'il conserva le reste de sa vie. Il s'était lié surtout avec Decembrio. En 1471 il accompagna son oncle Borso dans un voyage à Rome. Chargé en 1482 de défendre Figarolo, il fut fait prisonnier dans une sortie ; mais il ne tarda pas à être échangé. Il passa le reste de ses jours à Ferrare, entouré de poëtes et de littérateurs, qui payèrent de leurs éloges la généreuse protection qu'il leur accordait. On se contentera de citer l'Arioste qui nomma honorablement Nicolas dans *l'Orlando*, cant. 42, st. 92. Corregio mourut en 1508. On a de lui deux pastorales : *Céphale* et *les Amours de Psyché*.

**CORREGGIO** (dom Siro), dernier prince de la maison de Corregio ; les Impériaux le dépouillèrent de ses États en 1630, pour avoir embrassé le parti français dans la guerre de Mantoue. Ils vendirent ensuite cette principauté à l'Espagne pour le prix de 230,000 florins, et l'Espagne la céda en 1636 à François Ier d'Este, duc de Modène, pour le même prix. La maison de Corregio, dépouillée de ses États, s'est éteinte dans le 18e siècle.

**CORRÉUS**, chef des Bellovaci (habitants de l'ancien diocèse de Beauvais), tribu gauloise renommée par sa valeur, opposa une vigoureuse résistance à César, et périt les armes à la main en défendant la liberté expirante de son pays. Voyez le VIIIe livre ajouté à la *Guerre des Gaules* de César par Aulus Hirtius.

**CORRODI** (Henri), né en 1752 à Zurich, où il professa successivement les mathématiques, la philosophie (dans des cours privés), le droit naturel et la morale (au gymnase), mort en 1793, a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages, la plupart anonymes et sur des sujets de philosophie, de théologie dogmatique et d'histoire ecclésiastique ; on en trouve la liste dans la *Notice* (en allemand) sur sa *Vie*, par Meister, Zurich, 1793, in-8°. Le recueil de ses *Mémoires et discours philosophiques* parut en 1786 ; il rédigeait, depuis 1781, un journal théologique fort goûté, sous le titre de *Fragments pour servir à l'histoire impartiale des doctrines religieuses*.

**CORROZET** (Gille), imprimeur-libraire, né le 4 janvier 1510 à Paris, acquit beaucoup d'instruction sans le secours d'aucun maître, amassa une fortune considérable par la publication des divers ouvrages qu'il avait traduits ou composés, et mourut le 4 juillet 1568. Ses principaux ouvrages sont : *les Antiquités chroniques et singularités de Paris*, Paris, Bonfons, 1586, in-8° : c'est la seule édition recherchée de cet ouvrage estimable et l'un des premiers qui aient été écrits sur ce sujet ; *les divers propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, Paris, 1557, in-8°, plusieurs fois réimprimé ; *le Trésor des histoires de France*, etc., compilation qui, bien que médiocre, eut un assez grand succès (Jean Corrozet, son petit-fils, la reproduisit avec des additions considérables, en 1628) ; *le Compte du rossignol*, en vers, 1646, in-8° ; *Histoire d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4°, très-rare. — Voyez, pour d'autres ouvrages rares de ce libraire homme de lettres, le *Manuel* de Brunet.

**CORSALI** (André), navigateur, né à Florence, entra au service du Portugal et alla aux Indes. Se trouvant à Cochin lorsque Galvao partit pour l'Abyssinie, en qualité d'ambassadeur, au commencement de 1516, il l'accompagna. La flotte, partie de Goa, fut accueillie par des tempêtes à l'entrée de la mer Rouge, et ne put aborder à Suakem. On souffrit beaucoup de la soif ; Galvao mourut ; on rentra dans la mer des Indes ; l'on prolongea la côte d'Arabie jusqu'à Calagate. Corsali s'y embarqua sur un navire more pour visiter Mascate et d'autres parties de la côte d'Arabie, et rejoignit la flotte portugaise à Ormus, d'où l'on retourna par Goa à Cochin, après une absence d'un an. La relation de Corsali est comprise en deux lettres écrites de Cochin ; l'une, du 6 janvier 1515, adressée à Julien de Médicis, contient son voyage depuis Lisbonne jusqu'à Cochin ; l'autre, du 18 septembre 1517, est adressée à Laurent de Médicis. Corsali termine sa seconde lettre en annonçant qu'il va partir pour Méliapour, d'où il se rendra à Paliacate, et ira ensuite à la recherche de la terre ferme. Il promet d'envoyer l'année d'après la relation de ce nouveau voyage. On ignore quel motif l'empêcha de tenir sa parole.

**CORSANGE** (Jean-François-Jacques), auteur dramatique, né à Paris en 1751, est mort à Bordeaux le 4 avril 1821. Il a composé : *La fête du grand-papa*, en un acte et en prose, mêlée de chants ; *la Prévention maternelle*, comédie en un acte, mêlée de chants (avec un de ses amis) ; *le Cultivateur hospitalier*, comédie en deux actes, mêlée de musique, en société : *l'Inconséquence* ou *Les deux sœurs*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'airs choisis ; *les Mariages assortis*, comédie en un acte, mêlée de chants ; *le Fourbe dupe de la fourberie*, comédie-vaudeville en un acte ; *la Laitière suisse* ou *Pauvres Jacques*, comédie en un acte mêlée de vaudevilles ; et une douzaine d'autres pièces.

**CORSETTI** (François), littérateur, né à Sienne, fut admis après 1730 à l'académie des Arcades, sous le nom d'Oresbe Agico qu'il prit à la tête de ses ouvrages, de-

vint recteur du séminaire archiépiscopal de sa ville, et mourut vers 1760, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Traduct. in terza rima* d'un choix d'élégies de *Tibulle*, *Properce*, 1745; et *Albinovanus*, Lorgues, in-4°; des satires d'*Horace* en vers *sciolti*, Sienne, 1759, in-8°; *Vie de Girolamo Gigli*, Florence, 1736, in-4°, pleine de recherches curieuses; *tragédies* de divers auteurs, arrangées pour la scène italienne, ibid., 1756, in-4°.

**CORSIGNANI** (Pierre-Antoine), littérateur, né à Celano dans l'Abruzze en 1686, fut récompensé de ses travaux par sa nomination à l'évêché de Venosa, puis de Sulmone, et mourut le 17 octobre 1751, laissant un grand nombre d'ouvrages d'érudition dont les principaux sont : *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4°; *Acta SS. martyrum Simplicii, Constantii, et Victoriani*, etc., ib., 1750, in-4°. Ces actes n'ont point été admis dans la collection des bollandistes. Consignani, très-savant, manquait de critique.

**CORSINI** (St. André), évêque de Fiésole, né à Florence le 30 novembre 1302, rendit des services éminents au pape Urbain V en apaisant plusieurs séditions à Florence et à Bologne. Sa charité envers les pauvres, jointe à toutes les vertus apostoliques, lui méritèrent l'amour de ses diocésains; il mourut le 6 janvier 1373, et fut canonisé par Urbain VII en 1629. Sa *Vie*, publiée à Rome, 1620, in-4°, par François Venturi, évêque de San-Severo, a été abrégée par le P. Maffei, jésuite.

**CORSINI** (Barthélemi), poète italien, né près de Florence à Barberino, où il passa la vie la plus douce que puisse désirer un ami des lettres, cultiva la poésie par goût, et satisfait de sa modeste fortune, vécut en sage dans la retraite qu'il avait embellie, au milieu de sa famille et de ses nombreux amis. Il mourut en 1675; sa traduction d'Anacréon, la première en vers italiens, fut publiée par l'abbé Régnier-Desmarais, Paris, 1672, in-12. Ce fut près d'un siècle après sa mort que parut son poëme *Torrachione desolato*, Paris, 1768, in-12, que les Italiens placent auprès de *Malmantile racquistato* de Lippi. Quelques autres productions de Corsini sont encore inédites.

**CORSINI** (Édouard), littérateur et savant antiquaire, né en 1702 dans le Modenese, entra jeune dans l'ordre des piaristes où il professa la philosophie, fut en 1735 nommé professeur à l'université de Pise, n'abandonna sa chaire qu'avec répugnance en 1754 pour remplir les fonctions temporaires de général de son ordre, revint dès qu'il le put à son goût pour les études, et mourut le 27 novembre 1765. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Fasti Attici*, Florence, 1744-1761, 4 vol. in-4° : *Dissertatio IV, Agonisticæ*, ibid., 1747, in-4°; *Notæ Græcorum sive vocum et numeror. compendia quæ æneis et marmor. Græcorum tabulis observant.*, 1749, in-4°; *De Minissari aliorumque Armeniæ regum nummis*, 1754, in-4°; *Series præfector. urbis*, 1763, in-4°. Tiraboschi, dans sa *Bibliotheca modenese*, a donné le détail exact des ouvrages de ce savant.

**CORSINI** (Laurent), pape. *Voyez* **CLÉMENT XII.**

**CORSO** (Renauld), littérateur, originaire de Corse, naquit à Vérone le 16 février 1525, et fut reçu docteur à l'université de Bologne. Ayant éprouvé des chagrins cuisants par suite de la dévastation de ses propriétés pendant la guerre qui éclata entre Paul IV et le roi d'Espagne, et surtout par les infidélités de sa femme, Lucrèce Marchesini, qui mourut assassinée, il embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1582, évêque de Strongoli. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Dichiarazione sopra le rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542, Venise, 1558, in-4°; *Fondamenti del parlar toscano*, Venise, 1550, in-8°, et dans les *Raccolte degli autori del ben parlare*; la traduction des *Bucoliques* de Virgile *in verso sciolto*, Ancône, 1566, in-8°; *Vita di Giberto Terzo Correggio*, 1566, in-8°.

**CORSSE** (Jean-Baptiste LABENETTE, dit), acteur forain et directeur de l'Ambigu-Comique, naquit à Bordeaux le 20 janvier 1760. Il cultiva d'abord la peinture sous le célèbre Vien, se fit ensuite comédien, et débuta à l'Ambigu où il joua pendant quelque temps les jeunes premiers. En 1790 et 1791, il était l'acteur le plus distingué du théâtre des Variétés à Bordeaux, où il s'était exclusivement chargé de l'emploi des comiques, et dont il prit bientôt la direction. Ce fut lui qu'il créa le rôle de Madame Angot, et la réputation qu'il y acquit le fit engager au théâtre de la Gaieté à Paris. Le succès qu'il y obtint en 1796, dans *Madame Angot*, lui valut, ainsi qu'à sa femme, qui rendait avec vérité les poissardes et autres rôles de ce genre, un engagement pour le théâtre des Variétés-Montansier, en 1799, et il y transporta la pièce qui avait fondé sa gloire et sa fortune. En 1800, il le quitta pour se charger du bail de l'Ambigu-Comique qui venait d'expirer, et dont il traita avec Audinot. Ce spectacle, qui, depuis quelques années, avait entraîné plusieurs entrepreneurs dans sa décadence rapide, se releva de ses ruines sous la direction de Corsse, et parvint à une constante et brillante prospérité. Les efforts qu'il fit pour lui rendre la forme et les grâces de sa première institution furent couronnés du succès. Il y créa encore quelques rôles, entre autres M. Botte, auquel il donna la couleur la plus originale et la plus plaisante. Comme auteur, il a composé, seul ou en société, pour son théâtre, quelques mélodrames : *Philomèle et Thérée*; *Hariadan Barberousse*; *la Fille mendiante*; *l'Héroïne américaine*, qu'il a corrigé et augmenté. Comme acteur, il avait de l'intelligence, de la verve, et se grimait de la manière la plus grotesque; mais à force d'être vrai, il devenait quelquefois ignoble, ce qui tenait sans doute à la nature de ses rôles plus qu'à celle de son talent. La faiblesse de sa poitrine l'ayant déterminé, en 1808, de quitter le théâtre, il continua néanmoins de le diriger jusqu'à sa mort arrivée le 20 décembre 1815. Corsse a laissé une fortune considérable. Ses enfants lui ont élevé un superbe monument au cimetière du Père-Lachaise.

**CORT** (Corneille), graveur hollandais, né à Hoorn en 1536, mort à Rome en 1578, élève du Titien, et maître d'Augustin Carrache, se distingua par la pureté de son dessin et par un burin brillant et facile. Il a gravé un grand nombre de paysages et plusieurs estampes d'après Raphaël, Jacques Strada, et le Tintoret : c'est en marchant sur ses traces que se formèrent les graveurs de l'école de Rubens.

**CORTASSE** (Pierre-Joseph), jésuite, né à Apt, le 21 mai 1681, mort à Lyon le 24 mars 1740, a publié la traduction du grec du *Traité de saint-Denis l'Aréopagite sur les perfections divines*, Lyon, 1739, in-4°; elle est estimée.

**CORTE** (Jean de la), peintre, né en 1597, à Madrid, s'y perfectionna dans les arts sous la direction de Velasquez de Sylva; il peignit dans la salle du palais de Retiro plusieurs grands tableaux, entre autres la *Défense de Valinza dans le Milanais; l'Incendie de Troie* et l'*Enlèvement d'Hélène*. C'est dans les paysages et les batailles que Corte se distingua plus particulièrement. Il mourut à Madrid en 1660, la même année que son maître.

**CORTE** (Gabriel), fils du précédent, peintre de tableaux, né en 1648, orphelin à 12 ans, ne put trouver dans l'exercice de son talent des ressources pour soutenir sa famille, et mourut malheureux en 1694.

**CORTE** (Jérôme dalla), un des plus anciens historiens de la ville de Vérone, était d'une famille noble du Véronais, et mourut vers la fin du 16e siècle. Son *Histoire de Vérone,* qui est divisée en XX livres (Vérone, 1594, 2 vol. in-4°), s'étend depuis l'origine jusqu'en 1560. Il ne manqua point de critiques, qui l'avertirent des défauts de son ouvrage. Maffei dit cependant que, quoique son histoire ne le distingue pas de la tourbe des historiens particuliers des villes, elle est encore la plus recherchée de celles qui parurent dans ces premiers temps.

**CORTE** (Barthélemi), en latin *Curtius,* naquit en 1666, à Milan, d'une famille noble et riche. Ce fut par goût qu'il embrassa la médecine, et il exerça cette profession avec un rare désintéressement. La vie de Corte fut un carême perpétuel, et il prétendait que les aliments maigres lui convenaient beaucoup mieux que les gras. Il mourut le 17 janvier 1738. Il a laissé : *Lettera nella quale si dinota da qual tempo probabilmente s'infonde nel feto l'anima ragionevole,* Milan, 1702, in-8°; *Riflessioni sopra alcune opposizioni addotte contro del Salasso,* Milan, 1713, in-8°; *Lettera intorno all' aria e vermicciuoli, se cagioni della peste,* Milan, 1720, in-8°; *Notizie istoriche intorno a' medici scrittori milanesi, e a' principali ritrovamenti fatti in medicina dagl' italiani,* Milan, 1718, in-4°.

**CORTE** (Gottlieb), savant précoce, né dans la Lusace en 1698, en terminant ses études littéraires, publia deux thèses sur l'ancienne orthographe latine, qui lui firent beaucoup d'honneur. Reçu docteur en droit en 1726, il fut nommé peu après professeur à Leipzig, et mourut le 7 avril 1731. On lui doit des éditions estimés de *Salluste,* Leipzig, 1724, 2 vol. in-4°, avec des notes; des *Épîtres familières de Cicéron,* ibid., 1722, in-8°; de la *Pharsale de Lucain,* ibid., 1726, in-8°; des *Lettres de Pline,* Amsterdam, 1734, in-4°, et plusieurs *Dissertations* insérées dans les *Acta eruditorum.*

**CORTE** (Joseph-Ignace), comte de Bonvicino, né en 1712 à Dogliani en Piémont, s'adonna spécialement à l'étude de la jurisprudence. Après avoir reçu le bonnet de docteur en droit civil et canonique, à l'université de Turin, il fut successivement agrégé au collége des jurisconsultes, professeur de droit romain, et agrégé au collége des sciences et beaux-arts. En 1748, il fut nommé censeur des études, et en 1761, président de la chambre des comptes. Victor-Amédée III le nomma ministre d'État pour les affaires de l'intérieur, puis grand chancelier de la couronne; et en 1792, chef du comité pour la réforme des études, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort, en 1795. Le comte Corte eut une grande part à la rédaction des constitutions royales données par Charles-Emmanuel en 1770, et c'est pendant son ministère que fut instituée l'Académie royale des sciences de Turin.

**CORTE-MURARI** (le comte Jérôme della), né à Mantoue en 1747, fit ses études au collége de Vérone, dirigé par les PP. somasques. En s'exerçant dans l'art de l'escrime, il reçut un coup de fleuret qui lui fit perdre l'œil gauche, et à l'âge de 30 ans il devint complétement aveugle par l'effet de la goutte sereine. Nouveau Saunderson, le comte Jérôme, malgré cette infirmité, continua de s'occuper de littérature, et en 1789 il publia deux centuries de *sonetti*, l'une sur l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à l'empereur Auguste; l'autre sur les systèmes antédiluviens des philosophes jusqu'à Genovesi, ouvrage dédié à l'académie de Florence, qui l'admit parmi ses membres. Le gouvernement confia à Corte-Murari la direction des théâtres, la présidence des études et la préfecture de l'Académie impériale des sciences, lettres et arts. Il a publié de 1793 jusqu'à 1821 : *Delle Grazie,* poëme en 4 chants; *la Storia dell' academia di Mantova,* depuis sa fondation; *Delle geste di Pietro il Grande,* dédié à l'empereur Alexandre; *Delle quattro stagioni,* en 4 chants; une *Novella,* en trois chants sur les eaux de Weissembourg. Corte mourut le 2 janvier 1832, laissant en manuscrit la traduction du Traité de la nature et de la grâce de Mallebranche.

**CORTENAAR** (Egbert MEEUWESZOON), marin hollandais, s'est fait un nom par la bravoure qu'il montra, notamment à la glorieuse bataille de 1658, gagnée sur les Suédois; il s'éleva des derniers rangs au grade de lieutenant-amiral, perdit un œil et un bras au service de sa patrie, et fut tué au commencement de la malheureuse affaire engagée sous Lestoff le 13 juin 1665. On lui a élevé un mausolée dans l'église de Rotterdam. Son portrait, gravé par Bloteling, est regardé comme un chef-d'œuvre.

**CORTENOVIS** (Ange-Marie), né en 1727 à Bergame, entra dans la congrégation des barnabites, professa quelque temps les belles-lettres, puis fut nommé préfet du collége d'Udine, place qui lui laissait le loisir de se livrer à son goût pour les recherches d'antiquités; il s'occupa particulièrement de celles du Frioul, et mourut le 26 février 1801. On a de lui un grand nombre de *Dissertations,* imprimées dans les *journaux littéraires* de Venise et de Pavie. Les plus curieuses sont celles dans lesquelles il cherche à prouver que le platine ou l'or blanc a été connu des anciens; qu'ils ont eu des connaissances aussi étendues que les modernes, de l'électricité, de l'art de détourner des orages, de diriger la foudre, de voler dans les airs, etc.

**CORTEREAL** (Gaspard), navigateur portugais, partit de Tercère l'an 1500 ou 1501 avec 2 vaisseaux équipés à ses frais, dans le but de tenter des découvertes dans le Nord et de chercher un passage qui communiquât avec les Indes. Un premier voyage, dans lequel il parcourut le fleuve Saint-Laurent et les côtes du continent jusqu'au cap Chidley, augmenta ses désirs et ses espérances. Il en entreprit un second, mais il périt enfermé par les glaces. Un de ses frères fit les mêmes tentatives et eut le même sort.

**CORTE RÉAL** (Jérôme), poëte portugais trop peu connu et qui pourtant mérite de l'être, descendait d'une illustre famille de Portugal. Il vivait au commencement du XVIe siècle, et avait embrassé la carrière des armes. Il assista à la funeste bataille de Kebir, où périt la noblesse portugaise, et le roi don Sébastien. Il tomba lui-même au pouvoir des Africains. Ayant recouvré sa liberté, à l'époque du rachat général des prisonniers, il revint dans sa patrie. Dès lors, il voua toute son existence au culte des Muses. Doué d'une imagination de feu, il éprouvait pour la poésie, la musique et la peinture ce penchant irrésistible qui présage les grands talents. Il mourut en 1593. Le recueil de ses ouvrages poétiques est considérable.

**CORTESE** (Paul), évêque d'Urbin, né en Toscane l'an 1465, mort en 1510, a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : un traité *De cardinalatu*, imprimé en 1510, in-folio; un dialogue : *De hominibus doctis*, Florence, 1734, grand in-4°; et un commentaire *In IV libros sententiarum P. Lombardi*, etc., Rome, 1503; Paris, 1513; Bâle, 1540. — Alexandre et Lactance, frères de Paul Cortese, se distinguèrent, le premier comme poëte, et le second comme annotateur des *Commentaires de César*.

**CORTESE** (Grégoire), cardinal, évêque d'Urbin, né à Modène en 1483, remplit d'éminentes fonctions auprès du pape Paul III, qui l'honorait d'une grande confiance, et mourut le 21 septembre 1548. Ses ouvrages ont été recueillis par Gradenigo, évêque de Cénéda, et publiés à Padoue en 1774, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Gregorii Cortesii... omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera*. Cette collection contient des *lettres italiennes et latines*, des *poésies* ou morceaux sur le *Sac de Gênes*, en 1522, que Tiraboschi juge dignes de Tite-Live; la traduction italienne de quelques *Homélies* de saint Bruno, etc.

**CORTESE DEL MONTE** (Hersilie), l'une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de son siècle, était fille naturelle de Jacques Cortese, gentilhomme romain, qui la fit légitimer dans la suite, et nièce du cardinal Grégoire Cortese. Elle naquit à Rome le 1er novembre 1529. L'éducation brillante qu'elle avait reçue, les qualités précieuses dont elle était ornée, et le rang qu'occupait son père, la firent rechercher en mariage par J. B. del Monte, neveu du pape Jules III. Cette union, formée sous les auspices les plus heureux, ne fut pas de longue durée; son mari, tué dans la guerre de la Mirandole, en 1552, la laissa veuve à 23 ans. Hersilie cultivait avec succès la poésie italienne. On trouve diverses pièces de sa composition dans les *Rime delle donne romane*, 1575. Elle en a laissé d'autres en manuscrit, ainsi que des *Lettres* au duc Hercule II et au cardinal Hippolyte d'Este, conservées dans les archives de Modène. Cette dame mourut à la fin du 16e siècle. On peut consulter pour plus de détails : Tiraboschi, *Storia della litteratura italiana*, VII, et la *Bibliotheca modenese*, II, 167.

**CORTESI** (Jean-Baptiste), médecin bolonais, né en 1554, mort en 1636, remplit pendant 35 ans la chaire d'anatomie à Messine, et laissa plusieurs ouvrages de chirurgie, dont les principaux sont : *Miscellaneorum medicinalium decades denæ*, etc., Messine, 1625, in-folio : Cortesi donne dans cet ouvrage des détails historiques et pratiques sur la méthode de Tagliacozzi pour rajuster le nez, les lèvres, les oreilles; *Tractatus de vulneribus capitis*, etc., ibid., 1631, in-4°, avec des commentaires sur le Traité d'Hippocrate, et deux *Dissertations sur les contusions du crâne des enfants et leur hydrocéphale*; *Practica medicinæ*, ibid., 1635, 2 vol. in-folio. On doit à Cortesi l'édition de l'*Anatomie de Varoli*, Francfort, 1591, in-8°.

**CORTEZ** (Fernand), conquérant du Mexique, né à Médelin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, d'une famille noble, mais sans fortune, qui le destinait au barreau, fut envoyé de bonne heure à l'université de Salamanque. Il se dégoûta bientôt d'un genre d'étude incompatible avec son génie ardent, et embrassa l'état militaire, espérant se signaler sous les ordres du célèbre Gonsalve de Cordoue; mais une maladie dangereuse l'empêcha de s'embarquer pour Naples. A peine fut-il rétabli qu'il tourna ses regards vers les Indes occidentales; elles étaient alors une source de richesses et de gloire pour les Espagnols. Fernand Cortez partit en 1504 pour Saint-Domingue, où il fut accueilli par Ovando, son parent, qui en était gouverneur. Cortez n'avait alors que 19 ans, et se faisait remarquer par son adresse dans tous les exercices militaires; sa physionomie était gracieuse et sa taille élégante; à ces avantages extérieurs, il joignait un caractère aimable. Ovando lui confia successivement plusieurs emplois lucratifs et honorables. Ce fut en 1511 que Cortez quitta Saint-Domingue, pour accompagner Diégo Vélasquez dans son expédition de l'île de Cuba; il y fut élevé à l'emploi d'alcade de San-Jago, et déploya des talents dans plusieurs circonstances difficiles. A la fougue qui avait marqué sa jeunesse, on voyait succéder une activité infatigable et ce sang-froid, cette prudence, si nécessaires pour exécuter de grands desseins. Grijalva, lieutenant de Vélasquez, venait de découvrir le Mexique; sans oser s'y établir. Le gouverneur de Cuba, mécontent de Grijalva, en confia la conquête à Cortez, qui hâta ses préparatifs. Il partit de San-Jago, le 18 novembre 1518, avec 10 vaisseaux, 6 à 700 Espagnols, 18 chevaux et quelques pièces de canon. A peine a-t-il mis à la voile que Vélasquez, défiant et jaloux, se repent de son choix; il craint que son lieutenant ne lui enlève la gloire et les richesses que promet cette grande entreprise; il révoque la commission qu'il lui a donnée et même il ordonne son arrestation. Protégé par ses troupes, dont il est chéri, Cortez déconcerte tous les desseins du gouverneur. Il débarque le 4 mars 1519 sur la côte du Mexique, s'avance le long du golfe, tantôt caressant les Indiens, tantôt répandant l'effroi par ses armes, et s'empare d'abord de la ville de Tabasco. Le bruit de l'artillerie, l'aspect des forteresses mouvantes qui apportent les Espagnols sur l'Océan, les chevaux sur lesquels ils combattent, tous ces objets, nouveaux pour les Indiens, leur causent un étonnement mêlé de terreur et d'admiration; ils regardent les Espagnols comme des dieux, et leur envoient des ambassadeurs et des présents. Cortez apprend d'eux que le monarque indien se nomme *Montézuma*, qu'il règne sur un empire étendu, fondé depuis 130 ans; que 30 vassaux appelés *caciques* lui obéissent, que ses richesses sont immenses et son pouvoir absolu. Il n'en fallait pas tant pour exciter l'ambition de Cortez. Il n'hésite pas à

entreprendre une aussi belle conquête, et déjà il se prépare à y parvenir par la ruse et l'adresse autant que par la force et le courage. Il jette d'abord les fondements de la ville de Vera-Cruz, se fait élire capitaine général de la colonie naissante, et brûle ensuite ses vaisseaux, à l'exemple d'Agathocle, pour faire entendre à ses soldats qu'il faut vaincre ou périr; ensuite il pénètre dans l'intérieur du pays, attire dans son camp plusieurs caciques ennemis de Montézuma, et voit ces Indiens eux-mêmes faciliter ses progrès. La république de Tlascala s'y opposa seule : Cortez défit trois fois ces Tlascaltèques qui avaient résisté à toutes les forces de l'empire mexicain; il leur dicta la paix. s'en fit de puissants auxiliaires, et, surmontant tous les obstacles que lui opposait Montézuma, aussi effrayé qu'indécis, il arriva, suivi de 6.000 Indiens et d'une poignée d'Espagnols, à la vue du lac immense sur lequel est bâti Mexico, capitale de l'empire. Montézuma le reçut avec pompe, et ses sujets, prenant Cortez pour le fils du soleil, se prosternèrent devant lui et tremblèrent devant ses troupes. Le premier soin de Cortez fut de se fortifier dans un des plus beaux palais du prince. Il ne songeait plus qu'aux moyens de s'emparer des richesses d'un empire si opulent, lorsqu'il reçut l'avis qu'un général de l'empereur, qui avait reçu des ordres secrets, venait d'attaquer la garnison de la Vera-Cruz et de tuer quelques-uns de ses soldats. Cet événement détrompait les Mexicains, qui jusqu'alors avaient cru les Espagnols immortels, et renversait tous les fondements de la politique de Cortez. Frappé de la grandeur du péril, entouré d'ennemis, n'ayant qu'une poignée de soldats, il forme et exécute aussitôt le projet le plus hardi : il se rend avec ses officiers au palais de l'empereur, et lui déclare fièrement qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Maître de la personne du monarque, il exige qu'on lui livre le général mexicain et les officiers qui ont attaqué les Espagnols, et il les fait brûler vifs aux portes du palais impérial. Pendant cette cruelle exécution, Cortez entre dans l'appartement de Montézuma, et fait charger de fers ce malheureux prince, pour le forcer à se reconnaître vassal de Charles-Quint. A cet hommage forcé, Montézuma ajoute un présent de 600,000 marcs d'or pur avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cortez lui rend aussitôt une apparence de liberté, pour régner lui-même à sa place, et il commence par substituer dans les temples, aux crânes des infortunés qu'on y sacrifiait, des images de la Vierge et des saints. Il jouissait à peine du fruit de son audace, quand on lui apprit le débarquement d'une armée espagnole commandée par Narvaez, et envoyée par Velasquez pour le contraindre à renoncer au généralat. Cortez prit le parti le plus courageux. Il laissa 200 hommes à Mexico, sous les ordres de son lieutenant, et, marchant à la rencontre de Narvaez, il le fit prisonnier, et rangea sous ses drapeaux les soldats espagnols qui étaient venus pour le combattre. De retour dans la capitale, il trouva les Mexicains révoltés contre leur empereur et contre les Espagnols; il se vit bientôt lui-même exposé aux plus grands dangers. Montézuma, prisonnier des Espagnols, périt en voulant haranguer ses sujets; ceux-ci, après s'être donné un autre empereur, attaquèrent avec acharnement le quartier général de Cortez. Malgré l'avantage des armes à feu, les Espagnols eussent succombé, si Cortez n'eût ordonné la retraite : son arrière-garde fut taillée en pièces. Après 6 jours de marche, de fatigues et de désastres, il parvint jusqu'à la plaine d'Otumba, qu'il trouva couverte de Mexicains rangés en bataille pour lui couper la retraite. « Amis, dit-il à ses soldats, voici l'occasion de vaincre, ou de périr glorieusement. » Il donne aussitôt le signal du combat, et remporte, le 7 juillet 1520, une victoire décisive qui met son armée en sûreté. Arrivé le lendemain à Tlascala, il y trouve des alliés fidèles, rassemble aussitôt une armée d'Indiens auxiliaires, marche de nouveau vers la capitale du Mexique; soumet d'abord les provinces voisines, et apaise ses soldats qui s'étaient mutinés. Cortez forme ses attaques après avoir fait construire et lancer dans le lac des brigantins armés. Cependant Guatimozin, que les Mexicains avaient reconnu pour empereur, eut d'abord quelques succès, et, pendant 3 mois, défendit sa capitale avec un courage digne d'un meilleur sort; mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre ferme, Cortez reprit Mexico le 13 août 1521. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui traita d'abord Guatimozin en roi. Sur la fin du siége, 200,000 Indiens s'étaient rangés sous les drapeaux de Cortez ; de si étonnants succès n'étaient dus qu'à sa profonde politique. La relation de ses victoires, qu'il envoya en Espagne, excita l'admiration de ses compatriotes. L'étendue et la valeur de ses conquêtes effacèrent le blâme qu'il avait encouru par l'irrégularité de ses opérations; la voix publique s'étant déclarée en sa faveur, Charles-Quint, sans égard pour les prétentions de Velasquez, le nomma gouverneur et capitaine général du Mexique. Ce monarque lui fit en outre présent de la vallée de Guaxaca, qui fut érigée en marquisat, avec un revenu de 150,000 livres. Dès que le conquérant du Mexique vit son pouvoir consacré par l'autorité royale, il s'occupa avec plus d'ardeur encore à affermir sa conquête. Il organisa la colonie, fonda plusieurs villes, fit sortir Mexico de ses ruines, et le rebâtit dans le goût des capitales de l'Europe. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à consolider dans tout le Mexique la puissance espagnole. Réduits au désespoir, les Indiens prirent les armes pour secouer le joug des Espagnols; mais partout ils se virent contraints de céder à la valeur et à la discipline européenne. Le malheureux Guatimozin et un grand nombre de caciques accusés d'avoir conspiré contre les vainqueurs, furent exécutés publiquement par ordre de Cortez. Cependant la cour de Madrid, qui craignait l'ambition et la popularité de ce conquérant, avait envoyé des commissaires royaux pour surveiller sa conduite et pour contrarier ses opérations. Tandis qu'il achevait la réduction de la Nouvelle-Espagne, ses biens étaient saisis par le procureur fiscal du conseil des Indes; la plupart de ses créatures étaient emprisonnées et mises aux fers. Indigné de l'ingratitude de son souverain, Cortez conserva cependant assez d'empire sur lui-même pour rejeter les conseils de ses amis qui l'excitaient à la révolte. Il ne voulut avoir recours qu'à la justice de l'empereur, et se rendit en personne à la cour d'Espagne, où il parut avec éclat. L'empereur, ne craignant plus ses desseins, le reçut avec de grandes marques d'estime, et

le décora de l'ordre de Saint-Jacques. Cortez revint au Mexique avec de nouveaux titres, mais avec moins d'autorité. Un vice-roi fut chargé de la direction des affaires civiles, et l'on ne laissa à Cortez que le département militaire et la liberté de pousser ses découvertes. Cette division de pouvoirs devint une source de dissensions qui remplirent d'amertume la vie de ce grand homme, et firent échouer ses dernières entreprises. Il en avait formé plusieurs qui devaient faire encore éclater son génie, et dont il confia l'exécution à ses officiers. Lui-même équipa une nouvelle flotte, dont il prit le commandement. Après des dangers et des fatigues incroyables, il découvrit en 1536 la grande péninsule de la Californie, et reconnut une partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne; mais cette découverte ne pouvait rien ajouter à sa gloire. Rebuté, las de lutter contre des adversaires indignes de lui, et que la cour envoyait à dessein, il retourna en Espagne, espérant y confondre ses ennemis. Charles-Quint le reçut froidement. Cortez dissimula, redoubla d'assiduité auprès de l'empereur, le suivit dans son expédition d'Alger en 1541, combattit comme volontaire, et eut un cheval tué sous lui : ce fut sa dernière action militaire. Négligé depuis, traité avec peu de considération, à peine put-il obtenir audience. Un jour on le vit fendre la presse qui entourait la voiture du monarque, et monter sur l'étrier de la portière; Charles-Quint étonné lui demande : « Qui êtes-vous? — Je suis un homme, » lui répond fièrement le vainqueur des Indes, « qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes. » Cette noble fierté devait déplaire à un prince enivré des faveurs de la fortune. Cortez, abreuvé de dégoûts dans sa patrie, passa le reste de ses jours dans la solitude, et mourut le 2 décembre 1554, près de Séville, envié par ses compatriotes et abandonné par son souverain. On a, sur les conquêtes de Cortez, 3 lettres écrites par lui-même à Charles-Quint, et traduites par M. de Flavigny (1778, in-12). L'historien Antonio de Solis a décrit avec élégance, et Bernard Diaz del Castillo avec plus de vérité, les conquêtes de Cortez.

**CORTI** (Mathieu), en latin *Curtius*, médecin, né à Pavie en 1475, obtint en 1497, à l'université de cette ville, une chaire qu'il occupa pendant 18 ans. Il ne la quitta que pour aller remplir celle qu'on lui offrit à Pise en 1515. Il y professa 9 années, et se rendit en 1524, avec le même titre, à l'université de Padoue. La réputation qu'il s'était acquise détermina le pape Clément VII à le choisir pour son archiâtre. Corti accompagna ce pontife à Marseille, lorsqu'il y conduisit sa nièce (Catherine de Médicis), pour épouser le Dauphin de France. Après la mort du pape, Corti fut nommé professeur de médecine théorique et de poésie à Bologne. En 1541, il devint médecin du grand-duc de Toscane, Cosme Ier, qui lui donna une chaire à Pise, en 1543, pour augmenter l'éclat de cette université. C'est là que Corti mourut l'année suivante, laissant divers petits ouvrages, dont quelques-uns sont encore consultés : *Quæstio de phlebotomiâ in pleuresi, ex Hippocratis et Galeni sententiâ, contrà communem medendi modum*, etc., Venise, 1534, in-8°; *De curandis febribus ars medica*, Venise, 1561, in-8°; *Dosandi methodus*, Padoue, 1556, in-8°; *De prandii ac cœnæ modo libellus*, Rome, 1562, in-4°. Corti a publié, en outre, des *Commentaires sur l'Anatomie* de Mondini, et des *Préceptes sur l'Art de consulter*.

**CORTI** (Valère), peintre, né à Venise en 1530, fils d'un gentilhomme de Pavie, parvint sous la direction du Titien à se rendre très-habile dans le genre du portrait, et s'établit à Gênes, où il mourut pauvre en 1580, ayant dissipé tout ce qu'il avait à rechercher la pierre philosophale. Il avait été l'intime ami de Cambiaso dont il a écrit la *Vie*.

**CORTI** (César), fils du précédent, né à Gênes en 1550, élève de Cambiaso, n'égala point son père; on cite cependant de lui quelques tableaux à Gênes, et dans diverses galeries; un entre autres sur un sujet tiré de *l'Enfer*, du Dante, loué par Chabrera dans un sonnet. Ses opinions religieuses l'ayant rendu suspect, il fut mis en prison et il y mourut en 1613.

**CORTI** (David), fils du précédent, se borna à faire des copies; mais elles sont si parfaites, que dans plusieurs galeries on les conserve à côté des originaux. Il mourut de la peste en 1657.

**CORTICELLI** (Salvadore), célèbre littérateur, né en 1690 à Plaisance, mais de parents bolonais, fit ses premières études à Rome, et de retour à Bologne y prit le laurier doctoral dans la faculté de droit, et reçut peu de temps après l'offre d'une chaire à l'université de Padoue; il la refusa pour entrer dans la congrégation des barnabites, dont il remplit successivement les premiers emplois. Dans ses loisirs, il cultiva les lettres latines et italiennes. Sa *Grammaire toscane* lui ouvrit les portes de l'Académie de la Crusca, dont les membres lui donnèrent en plusieurs occasions des preuves de leur estime particulière. Il mourut le 5 janvier 1758. On a de lui : *Regole ed osservazioni della lingua toscana*, Bologne, 1754, in-8°; cette grammaire, la meilleure au jugement des Italiens, a été réimprimée un grand nombre de fois, l'édition la plus récente est de 1826; *Della Toscana eloquenza discorsi cento*, 1752, in-4°; un *Choix de nouvelles de Boccace*, 1751, in-8°.

**CORTIUS** (Théophile). *Voyez* **KORTTE**.

**CORTOIS DE PRESSIGNY** (Gabriel), archevêque de Besançon, né en 1745 à Dijon, fut pourvu, en 1780, de l'abbaye de Saint-Jacques, diocèse de Béziers, et sacré en 1786, évêque de Saint-Malo. C'est en cette qualité qu'il siégea aux assemblées du clergé en 1780 et 1788. Après avoir manifesté son opposition à la constitution civile du clergé, il donna sa démission entre les mains du pape à l'issue du concordat de 1803, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Il fut alors chargé de plusieurs missions importantes près la cour de Rome, entra à la chambre des pairs en 1816, fut nommé à l'archevêché de Besançon l'année suivante, et mourut le 2 mai 1823. Outre quelques *Lettres pastorales*, publiées en 1791 et 1792, et insérées dans le recueil de l'abbé Mansel, on a de lui : *le Placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8°.

**CORTONE** (Pietre de), peintre célèbre, dont le vrai nom est *Berretini*, né à Cortone en 1596, est fameux comme coloriste; mais aussi, pour avoir trop sacrifié aux effets de couleur, il a mérité le reproche d'être un des premiers auteurs de la décadence de l'art en Italie. Ce qu'on admire le plus dans sa manière est l'entente

parfaite avec laquelle il sait grouper ses personnages. Les peintures d'une chapelle de l'église de Ste-Bibienne et du plafond du grand salon du palais Barberini, exécutées par ordre d'Urbain VIII, font le plus grand honneur à Pietre de Cortone, ainsi que les plafonds du palais Pitti à Florence; il a laissé aussi quelques tableaux de chevalet fort estimés des connaisseurs; il mourut en 1669. Le Musée royal à Paris possède 6 tableaux de ce maître. *Jacob et Ésaü; la Nativité de la Vierge, sainte Martine; la Vierge, l'enfant Jésus et sainte Martine,* sujet traité de deux manières; *Romulus et Rémus.*

**CORTUSI** (Jacques-Antoine), directeur du jardin botanique de Padoue, mort en 1593, eut un tel amour pour la science des végétaux qu'il alla les étudier jusqu'en Syrie. Son catalogue : *Horto de' simplici di Padova,* etc., Venise, 1591, in-12, a été réimprimé avec les *Conjectanea* de Guilandin, Francfort, 1608, in-8°. Mathiole lui a dédié une plante jusqu'alors inconnue qu'il appela *cortusa:* c'est la même que Linné a désignée sous le nom de *cortusa Mathioli.*

**CORTUSI** (Guillaume), né à Padoue dans le 14e siècle, est auteur d'une chronique *De novitatibus Paduæ et Lombardiæ,* commençant à l'an 1256, continuée par Albrighetto Cortusi, son parent, jusqu'à l'année 1634. Cette chronique est imprimée dans le *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann.

**CORTUSI** (Louis), professeur de droit à Padoue, où il mourut le 17 juillet 1418, se distinguait par l'originalité de son caractère. Il ordonna par son testament que sa bière serait portée à la sépulture par 12 jeunes filles, aux sons d'une musique joyeuse, et défendit à ses héritiers d'y pleurer, sous peine d'une grosse amende pécuniaire.

**CORUNCANIUS** (Titus), consul, sénateur et grand pontife, vainquit les Volsiniens, les Vulsiens et les autres peuples de l'Étrurie, l'an de Rome 472. Cicéron dit que Coruncanius fut le premier de l'ordre des plébéiens que l'on éleva au pontificat. Polybe et Pline l'Ancien font mention d'un autre personnage du même nom qui fut assassiné l'an 522, par ordre de Teuta, reine d'Illyrie, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade.

**CORVETTO** (Louis-Emmanuel), né à Gênes, le 11 juillet 1756, exerçait avec distinction la profession d'avocat à l'époque où éclata, dans sa patrie, la révolution de 1795 dont il embrassa chaudement la cause et fut successivement nommé membre du conseil des Anciens, membre et président du Directoire exécutif. En 1799 la voie du sort l'ayant fait sortir du Directoire, il fut appelé à la cour de cassation, où il remplit les fonctions honorables d'avocat des pauvres. Devenu ministre des affaires étrangères, il occupait ce poste à l'époque où, par suite des revers qu'ils essuyèrent en Italie, les Français furent forcés de se réfugier dans Gênes. Sa conduite durant le blocus et la capitulation de cette ville lui a mérité la reconnaissance de ses concitoyens. Après l'immortelle journée de Marengo, les Français rentrèrent dans Gênes. Corvetto fut alors nommé membre du gouvernement provisoire et de la consulte législative. S'il faut en croire quelques biographes, il refusa la dignité de doge. Lorsque la Ligurie fut réunie à l'empire français, ébloui par l'éclatante fortune de Bonaparte, il eut le tort grave de travailler à la ruine de l'indépendance de son pays, en favorisant cette réunion. Napoléon, devenu premier consul, l'appela au conseil d'État et le nomma officier de la Légion d'honneur. Arrivé à Paris en 1806, il travailla à la rédaction du Code de commerce avec Beugnot et Begouen. Les liaisons que le comte Corvetto contracta alors avec Talleyrand et la famille de Mme la comtesse de Gentillé, qui était dame du palais de Joséphine, contribuèrent beaucoup à lui donner un grand crédit auprès du premier consul, qui le consultait dans toutes les discussions importantes et voulait toujours avoir son avis. Ce crédit augmenta encore sous l'empire, et le comte Corvetto fut un des hommes de cette époque que Napoléon combla de dotations. Il devint successivement comte de l'empire, commandant de la Légion d'honneur et chevalier de la couronne de fer. Au mois d'octobre 1812, il reçut la mission avec le comte Dubois, ancien préfet de police, de visiter les prisons d'État tant en France que dans les pays qui étaient réunis, pour y recueillir les moyens justificatifs de tous les détenus pour délits politiques; le résultat de cette mission fut la mise en liberté de plusieurs d'entre eux. Au 30 mars 1814, le comte Corvetto fut du petit nombre des conseillers d'État qui ne suivirent pas l'impératrice à Blois. Après la première restauration, toujours protégé par Talleyrand et d'autres membres du gouvernement provisoire, il resta sur le tableau des conseillers d'État, et présida le comité des finances. Dans les cent jours, il se conduisit avec beaucoup d'adresse, et quoiqu'il eût été conservé au nombre des conseillers d'État, il ne siégea point au conseil, et ne reprit ses fonctions qu'après la seconde rentrée du roi. Lors de la retraite du baron Louis en septembre 1815, le comte Corvetto fut nommé ministre des finances. Cette nomination était encore l'ouvrage de Talleyrand. Les circonstances, dans lesquelles le comte Corvetto prit la direction des affaires, rendaient sa tâche on ne peut plus difficile. Le trésor était vide; la nation, déjà ruinée par des prestations journalières, avait une dette énorme à acquitter envers l'étranger; les ressources du crédit étaient loin alors d'être connus; et la disette, résultat de l'occupation étrangère, menaçait de mettre le comble aux malheurs de la France. Ce sont là des considérations qu'il ne faut point perdre de vue pour juger avec impartialité des opérations financières auxquelles le comte Corvetto eut recours pour satisfaire à tant de besoins. Les deux chambres lui ayant accordé l'autorisation de négocier 30 millions de rente à 5 p. 0/0, il vendit ces rentes à des banquiers étrangers à 51. Dès que cette opération onéreuse fut connue, les accusations arrivèrent de toutes parts contre le ministre. Des reproches d'une autre nature retentirent alors contre le comte Corvetto. On l'accusa d'avoir fait servir la négociation de 20 millions fr. de rentes, adjugées aux maisons françaises, à augmenter l'influence ministérielle dans les deux chambres, en distribuant les coupons à ceux des membres que le gouvernement croyait pouvoir corrompre, assertion qui malheureusement n'a pu être péremptoirement démentie. Le comte Corvetto, dont la santé était très-affaiblie, donna sa démission à la fin de l'année 1818. Le roi lui accorda le titre de ministre d'État, le fit membre du conseil privé,

grand-croix de la Légion d'honneur, lui concéda la jouissance du pavillon de la Muette à Passy, et le gratifia de la somme de 50 millions de fr. Corvetto partit ensuite pour Gênes, où il est mort le 23 mai 1822.

**CORVI** (Guillaume), médecin du 13e siècle, plus connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, né vers l'an 1250, près de Caneto, dans le Brescian, professa d'abord la logique et la philosophie à l'université de Padoue, et se démit de sa chaire pour aller étudier la physique et la médecine à Bologne, fut appelé à Rome par le pape Boniface VIII, en qualité de médecin pontifical, et maintenu dans ses fonctions par Clément V et Jean XXII. Comblé des faveurs de ces trois souverains, Corvi fonda et dota une prébende canoniale et un collége pour les pauvres étudiants de Brescia. Il mourut à Paris en 1326. Ses écrits ont été recueillis, Venise, 1508, in-fol. Il y traite des diverses maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine, telles que les fièvres, la peste, etc., et de leurs traitements.

**CORVIN** (Mathias), roi de Hongrie, fils de Jean Huniade, né en 1443 à Clausembourg en Transylvanie, élu en 1458 à l'âge de 15 ans, fut, comme guerrier et comme législateur, l'homme le plus illustre de son temps. Les attaques continuelles de l'Autriche, de la Bohême, de la Pologne, de la Turquie et des vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie lui firent sentir la necessité de créer une force militaire imposante. Jusqu'alors les soldats hongrois s'étaient équipés à leurs frais : Corvin fixa par des ordonnances l'organisation de son armée, et forma un corps d'infanterie qui, sous le nom de *Garde noire*, se rendit redoutable. Pendant les courts intervalles de repos dont il put jouir, Corvin appela des savants d'Allemagne, d'Italie et de France, fonda une université à Bude, l'enrichit de 300 statues antiques, d'un grand nombre d'objets d'arts et de sciences, et de 50,000 manuscrits qu'il avait fait copier à Constantinople, à Florence et à Rome, construisit un observatoire, le premier qu'ait possédé la Hongrie, où il introduisit l'art typographique vers 1473. Il donna au peuple hongrois un code appelé grande charte, que l'on trouve, ainsi que la collection des lois de Corvin dans le *Recueil* de Bonfini, et mourut le 5 avril 1490, à 47 ans, laissant une mémoire en vénération à ses sujets.

**CORVIN** (Jean), fils naturel du précédent, comte de Liptaa, duc de Troppau et prince de Sclavonie, tenta de monter sur le trône après la mort de son père ; mais Wladislas, roi de Bohême, l'emporta ; Corvin se soumit au nouveau souverain de la Hongrie, fut nommé gouverneur de Croatie, de Dalmatie, et de Sclavonie, signala sa valeur contre les Turcs, et mourut jeune en 1504.

**CORVINUS** (Laurent), né en 1495 à Neumark en Silésie, fut professeur à Breslau, à Schweidnitz et à Cracovie, secrétaire municipal de Thorn et ensuite de Breslau, où il contribua à introduire la religion protestante. Il y mourut le 25 juillet 1527. On a de lui en latin, non pas des notes sur les Tables géographiques de Ptolémée, comme le disent quelques biographes, mais une géographie imprimée plusieurs fois séparément, et qui a paru à la suite de celle de Dominique Niger, sous ce titre : *Geographia ostendens omnes regiones terræ habitabiles, diversa hominum genera*, etc., Bâle, 1557, in-fol.

**CORVINUS** (Jean-Arnold), jurisconsulte et théologien, né à Leyde vers 1590, prit une part active aux querelles religieuses qui désolèrent la Hollande, et publia plusieurs ouvrages dans le sens des *remontrants*. Forcé de s'expatrier, il abandonna la théologie pour la jurisprudence, fut nommé professeur à Amsterdam, et y mourut en 1650. Les seuls ouvrages de ce jurisconsulte que l'on recherche encore sont : *Enchiridion juris civilis*, Amsterdam, 1640, in-12 ; *Elementa juris civilis*, ibid., 1645, in-12.

**CORVINUS DE BELDEREN** (Arnold), fils du précédent, professeur de droit à Mayence, et conseiller intime de l'électeur archevêque de cette ville, avait embrassé la foi catholique après la mort de son père. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence civile et canonique; nous ne citerons que les plus remarquables : *Digesta per aphorismos... explicata*, Mayence, in-12 ; *Posthumus Pacianus, sive juris definitiones*, Amsterdam, Elzevir, 1643, in-12, souvent réimprimé ; *Jurisprudentiæ romanæ summarium*, etc., ibid., 1655, in-4o.

**CORVISART-DESMARETS** (Jean-Nicolas), célèbre médecin, naquit le 15 février 1755, année remarquable en France par les querelles de la magistrature et du clergé. Le parlement de Paris avait été exilé, et le père de Corvisart, procureur au parlement, fut contraint de se retirer à Dricourt, petit village près de Vouziers, dans l'ancienne Champagne. C'est là que Jean-Nicolas reçut le jour. Bientôt le parlement ayant été rappelé, le père de Corvisart revint à Paris avec toute sa famille. Il était riche, dit-on ; mais sa passion pour les tableaux dérangea sa fortune. Il envoya son fils à Vimille, village voisin de Boulogne-sur-Mer, chez un oncle maternel, curé du lieu. Ce respectable ecclésiastique fut le premier maître de Corvisart, qui, à l'âge de 12 ans, entra au collége de Sainte-Barbe, où il acheva ses humanités. Il fallait choisir une profession. Conduit un jour, soit par le hasard, soit par une sorte de divination, à des cours de médecine et de chirurgie, sur-le-champ son parti est pris ; il quitte la maison paternelle, et seul, sans appui, sans recommandation, comme sans ressources, il va chercher un asile à l'Hôtel-Dieu, où, par son zèle et son activité, il se fait attacher au service des salles et se ménage ainsi tout à la fois les moyens de vivre et d'étudier. Après avoir suivi avec ardeur les leçons des hommes les plus distingués de cette époque, Corvisart fut reçu, en 1782, docteur-régent de la Faculté. Il se livra alors à l'enseignement, et fit avec succès des cours d'anatomie, de physiologie, d'opérations chirurgicales et d'accouchements. Nommé médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice, il s'acquitta de ses fonctions avec une rigoureuse exactitude. Mais Corvisart souhaitait ardemment un vaste théâtre, une grande réunion de malades, pour y exercer ses talents. La place de médecin de l'hôpital Necker étant devenue vacante, il en fit la demande à la fondatrice, qui seule pouvait en disposer : s'il ne l'obtint pas, c'est parce qu'il refusa de souscrire à la ridicule condition que cette dame lui imposait, de prendre perruque ; et pourtant il était encore à cette époque dans un état voisin de l'indigence. Plus tard, il fut bien dédommagé par sa nomination à la place de suppléant de l'illustre Desbois de Rochefort, qui jetait alors les fondements d'une clinique médicale à l'hôpital de la Charité. Une mort prématurée

ayant enlevé ce professeur, Corvisart le remplaça, en 1788, et continua d'une manière brillante les cours de son maître ; ce qui lui valut, en 1795, lorsque l'école de médecine fut créée, la chaire de clinique interne. Deux ans après, il fut nommé professeur de médecine pratique au collége de France. Corvisart remplit ces deux chaires de la manière la plus distinguée, non-seulement par l'étendue et la profondeur de ses connaissances médicales, mais encore par la facilité de son élocution. Il avait surtout un tact extraordinaire, une sagacité merveilleuse pour fixer le diagnostic des maladies. Cet avantage, qui donne tant de supériorité au véritable médecin sur le vulgaire, Corvisart le devait et à la perfection de ses sens et à l'éducation qu'il leur avait donnée. Aussi faisait-il sentir fréquemment à ses élèves l'indispensable nécessité d'appliquer sans cesse à la connaissance des maladies, l'exercice de la vue, de l'odorat, du toucher et surtout de l'ouïe, dernier sens qui, depuis 25 ans à peine, secondé par le toucher, remplace, pour ainsi dire, l'œil, et permet de lire dans les profondeurs de l'organisation. Lorsque le général Bonaparte, devenu premier consul, chercha à s'entourer de toutes les illustrations de la France, il voulut choisir lui-même un médecin auquel il pût accorder toute sa confiance. Malade à cette époque, et peu content du docteur Sue, dont les soins ne le guérissaient pas, il appela successivement Pinel, Portal et Corvisart. Le premier consul avait certainement de l'estime pour les deux premiers ; mais il donna la préférence au dernier, quoique plus jeune, parce qu'il fut frappé de la méthode avec laquelle Corvisart examina sa personne. Celui-ci, en effet, interrogea avec le soin le plus minutieux tous les organes les uns après les autres, en employant surtout la percussion qui lui était si familière, et il découvrit que le premier consul était atteint, non d'une gale répercutée, comme le bruit en avait couru, mais d'une affection gastrique, qui devait, 20 ans plus tard, devenir fatale au malade, en prenant une dégénération cancéreuse. S'il est vrai que le choix du premier consul fut un bonheur pour lui, on ne peut douter que ce fut une perte pour la science ; car, à dater de cette époque, des devoirs nouveaux, impérieux, éloignèrent Corvisart de l'enseignement ; et il ne garda plus que le titre de professeur honoraire de la faculté de médecine et du collége de France. Cependant il sut se ménager quelques loisirs, dont il profita pour mettre en ordre et publier les résultats de son expérience. Dès l'institution de la Légion d'honneur, en 1803, Corvisart fut créé officier de cet ordre, puis baron de l'empire et commandeur de la Réunion. Ses travaux lui ayant ouvert en 1811 les portes de l'Institut (Académie des sciences), il y communiqua un mémoire où il proposait pour sujet de prix cette question : *De sedibus et causis morborum per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis*. Lorsque en 1820 Louis XVIII créa l'Académie royale de médecine de Paris, Corvisart en fut nommé membre honoraire. Il était correspondant de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Parvenu à la fortune, il en fit un noble usage, et n'oublia point ses amis. Ses libéralités s'étendirent sur plusieurs établissements : c'est ainsi qu'il dota la bibliothèque de la faculté de médecine d'une grande quantité de bons livres ; qu'il fit placer l'horloge que l'on remarque dans la galerie d'exposition ; qu'il fit graver le grand jeton à la tête d'Hippocrate et le petit jeton à la tête d'Esculape ; qu'il fonda un prix en faveur de la Société d'instruction médicale. C'est par son crédit et à sa demande que fut érigée dans l'Hôtel-Dieu une pierre monumentale à la mémoire de son ami Desault, et à celle de Bichat, enlevé de si bonne heure à la science. En 1815, Corvisart eut une attaque d'apoplexie, dont il ne se releva jamais complétement. Tout en conservant ses facultés intellectuelles, il traîna une santé délabrée jusqu'en 1821, où il termina sa carrière, le 18 septembre. On a quelquefois représenté Corvisart comme un homme livré aux dissipations du monde : il devait sans doute prendre de temps en temps quelques distractions ; il n'en est pas moins vrai qu'il avait un caractère morose et mélancolique. Corvisart avait l'esprit cultivé. Malgré sa tristesse habituelle, il faisait ses délices de Virgile, de Voltaire et de Molière ; il savait par cœur presque tout le premier ; quant aux deux autres, il les lisait presque journellement pour chasser l'ennui et se délasser de ses fatigues. Ce grand praticien porta à la cour de Napoléon la droiture et la dignité dont son caractère était empreint. Un jour, il reçut, sans s'y attendre, des mains de l'empereur le brevet d'une place à laquelle son frère était nommé : Permettez, s'écria-t-il, que je refuse pour mon frère : la place exige une capacité qu'il n'a pas ; je sais qu'il est pauvre, mais c'est mon affaire. Le ministre qui avait fait le travail était présent : l'empereur se tourna vers lui, et dit : En connaissez-vous beaucoup comme celui-là ? Voici la liste de ses ouvrages : *Éloge de Desbois de Rochefort*, lu à la séance de la faculté de médecine de Paris, le 22 novembre 1787 ; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus, auctore Max. Stoll*, ouvrage traduit en français avec le texte latin, par Corvisart, 1797, in-8° ; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerptis ex Hermanno Boërhaave*, Paris, 1801, in-8° ; *Essais sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, publiés par le docteur C. E. Horeau. Paris, 1806, in-8° ; 2e édition, sans le nom de M. Horeau, 1811 ; 3e édit., 1818 ; traduits en anglais, par C. H. Hebb, 1816, in-8° ; *Nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité*, par Avenbrugger, ouvrage traduit du latin et commenté, Paris, 1808, in-8° ; M. Ferrus, médecin de Bicêtre, a publié : *Notice historique sur J. N. Corvisart*, Paris, 1821, in-8°. D'autres notices ont encore paru dans les journaux de médecine.

**CORYATE** (George), ministre presbytérien et poëte anglais, mort en 1606, est auteur de *Poemata varia latina ; Descriptio Angliæ, Scotiæ et Hyberniæ*.

**CORYATE** (Thomas), fils du précédent, né en 1577 dans le comté de Somerset, passa sa vie entière à voyager, et mourut à Surate en 1617. On a la relation de ses voyages sur le continent, sous ce titre : *Crudities hastily gobbled up in Five Months' travels in France, Savoy, Italy*, etc., etc., 1711, in-4°, édition très-rare et fort recherchée des Anglais. Ce voyage a été réimprimé avec les *Lettres* de Coryate, écrites des Indes orientales, Londres, 1776, 3 vol. in-8°.

**COSCHWITZ** (George-Daniel), médecin, a traduit en allemand la *Pharmacopée* de Schrœder, augmentée de

notes par Frédéric Hofmann, Nuremberg, 1693, 1718, in-fol., figures.

**COSCHWITZ** (George-Daniel), fils du précédent, médecin, né en 1679 à Kaunitz en Prusse, fut nommé professeur de botanique et d'anatomie à l'université de Halle, et remplit ces deux chaires avec un zèle infatigable. L'amphithéâtre anatomique fut établi et le jardin des plantes enrichi par ses soins. Propagateur de la doctrine du solidisme de Stahl, il la modifia cependant à certains égards, et admit l'existence du fluide nerveux. Il exposa l'ensemble de cette doctrine dans deux ouvrages, dont le premier offre l'homme dans l'état de santé, et le second dans celui de maladie : *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu hominis vivi consideratio physiologica*, Leipzig, 1725, in-4°; *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius destructus et labefactatus, seu hominis vivi consideratio pathologica*, Leipzig, 1728, in-4°. On lui doit encore : *Colleg. de gravidarum et puerper., necnon de infantium recens natorum regimine et affectibus*, Schweidnitz, 1732, in-4°, ouvrage posthume dont un de ses élèves fut l'éditeur.

**COSCIA** (Nicolas), cardinal, né le 25 janvier 1682, à Bénévent, fut fait en 1725, archevêque de cette ville par Benoit XIII, dont il avait été le domestique et le confident; s'étant rendu coupable de concussions et d'abus de pouvoir, il fut, après la mort de ce pontife, privé de son archevêché et détenu pendant plusieurs années au château St.-Ange. Son procès instruit, il fut dépouillé de tout ce qu'il avait injustement acquis. On lui permit enfin de se retirer à Naples, dans un couvent, et il y mourut en 1755.

**COSIMO** (ROSSELLI, dit), peintre florentin, d'une famille noble qui a produit plusieurs autres maîtres, vivait au 15e siècle. Il fut appelé à Rome pour travailler à la chapelle Sixtine; et ne pouvant égaler ses rivaux par la pureté du dessin, chargea ses peintures de couleurs brillantes et d'ornements que le bon goût aurait proscrits, mais qui plaisaient au pape, qui le préférait à tous les autres peintres. Ses meilleurs morceaux sont le *Sermon de J. C. sur la montagne* et le *Miracle du saint Sacrement*, fresque à St.-Ambroise de Florence.

**COSIMO** (Pierre ROSSELLI dit), né à Florence en 1441, fut aussi meilleur coloriste que dessinateur, comme on le voit dans son *Persée* à la galerie Pitti. Cosimo peignit avec succès des *bacchanales* et des sujets grotesques; il mourut en 1521. Son premier titre est d'avoir été le maître d'André del Sarto. Le Musée royal à Paris possède de lui deux tableaux : *la Vierge, l'enfant Jésus, la Madeleine et saint Bernard*, et *le Couronnement de la Vierge*.

**COSIMO** (Jacques), appelé aussi *Jacques de Trezzo*, ou *Jacques d'Avanzo*, graveur et fondeur milanais du 16e siècle, exécuta un grand nombre de portraits en camées, et travailla au grand tabernacle de St.-Laurent à l'Escurial.

**COSIN** (Jean), évêque anglican, né à Norwich le 30 novembre 1595, fut dépouillé de ses bénéfices comme suspect de papisme en 1641, persécuté pour son attachement à la cause royale, et forcé de s'expatrier. Il se réfugia en France, fut nommé chapelain de la reine Henriette-Marie, ne rentra en Angleterre qu'à la restauration, obtint le siége épiscopal de Durham, et mourut le 26 janvier 1672. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : un *Recueil de prières particulières*, 1634; une *Histoire scolastique du canon de la sainte Écriture*, Londres, 1657, in-4°; *Historia transsubstantiationis papalis*, ibid., 1675, in-8°; *Différence sur les principaux points entre l'Église de Rome et l'Église d'Angleterre*, imprimé avec les *Corruptions de l'Église de Rome*, par l'évêque de Bâle. Sa *Vie* a été écrite en anglais par le docteur Smith.

**COSMAO-KERJULIEN** (....), contre-amiral, naquit à Châteaulin en 1759, d'une famille honorable. Dès l'âge de 15 ans, il s'embarqua comme volontaire sur la frégate *l'Aigrette*, commandée par M. Dorvès, et fit une campagne dans les colonies. Au retour, il eut occasion de se signaler dans deux combats sur les côtes de France, l'un contre une frégate anglaise d'une force très-supérieure, l'autre contre un fort corsaire, qui fut pris après un engagement d'une heure et demie. Après un si heureux début, il se livra avec le plus grand zèle à l'étude, et fit encore plusieurs croisières sous les ordres de Kergariou et de Senneville jusqu'en 1781, où la campagne de la Guyane, à bord du brick *l'Hirondelle*, sous les ordres de M. Bertrant, lui fournit l'occasion de montrer sa bravoure. La brillante conduite de Cosmao lui valut le grade de lieutenant de frégate. Nommé capitaine de vaisseau le 4 avril 1793, il eut d'abord le commandement de la frégate *la Sincère*, et successivement celui des vaisseaux *le Centaure*, *le Commerce de Marseille*, et *le du Guay Trouin*. Commandant en l'an II le vaisseau *le Tonnant*, il s'empara de la frégate *l'Alceste*. Au combat du 22 ventôse an III, le vaisseau *le Tonnant* faisait partie de l'escadre commandée par l'amiral Martin; il soutint, lui quatrième, tout le feu de l'escadre ennemie, pendant trois heures et demie que les vaisseaux français restèrent en calme. Le 23 messidor an III, il eut encore à soutenir un combat de deux heures à l'entrée du golfe de Fréjus. Le grade de chef de division fut la récompense de ces glorieux travaux. Toujours à la mer, toujours en face de l'ennemi, il commanda successivement plusieurs vaisseaux : en l'an XIII, il prit le commandement du vaisseau *le Pluton*, et au milieu des désastres continuels qu'éprouvait à cette époque la marine française, les succès brillants de ce vaisseau consolaient et soutenaient l'honneur national. A la Martinique, Cosmao fut envoyé par l'amiral Villeneuve pour attaquer le rocher *le Diamant*. Cette position formidable fut enlevée en 24 heures. De retour de cette glorieuse expédition, au combat du 3 thermidor an XIII, devant le cap Finistère, le chef de division Cosmao, commandant la tête de la ligne française, s'appliqua particulièrement à couvrir les vaisseaux désemparés. C'est ainsi qu'il protégea et sauva les vaisseaux espagnols, *le Terrible, la Espana* et *la America*. A la mémorable affaire de Trafalgar, le 21 octobre 1805, son vaisseau combattit au centre de l'armée; son équipage et son état-major firent des prodiges de valeur pendant quatre heures. A peine restait-il 300 de ces braves, lorsqu'il rallia, aux signaux de l'amiral Gravina, dont le pavillon général était le seul qui flottait encore sur le champ de bataille; et cet amiral lui ayant remis le lendemain le commandement des vaisseaux qui l'avaient suivi au mouillage de Rota, il appareilla sur-le-champ, courut au large avec eux, et fit abandonner à l'ennemi plusieurs

vaisseaux qu'il conduisait à la remorque, entre autres *la Sainte-Anne* et *le Neptune,* commandés par le général Alava et le brigadier Valdès. Il fit remorquer ces vaisseaux par des frégates françaises, couvrit constamment leur marche et les ramena dans le port de Cadix. Le gouvernement français, malgré ce désastre, ne put s'empêcher de rendre justice à la brillante conduite du chef de division Cosmao. A Cadix d'ailleurs la reconnaissance publique se manifestait de la manière la plus flatteuse, et le gouvernement espagnol nommait Cosmao grand d'Espagne de la première classe. Les rapports des alliés, ceux des ennemis, signalaient à l'envi ses talents, l'habileté et la hardiesse de ses manœuvres, ainsi que son intrépidité. Il fut appelé à Paris, nommé contre-amiral et commandant des forces navales à Toulon, où il prit le commandement d'une escadre, mit son pavillon à bord de *l'Annibal,* et fit plusieurs croisières dans la Méditerranée. Sans parler d'un grand nombre d'engagements où ce général déploya son habileté accoutumée dans les manœuvres, le 5 novembre 1813, une *saute de vent* ayant subitement exposé plusieurs vaisseaux de l'avant-garde aux feux réunis des vaisseaux de l'armée anglaise, il laissa partir en dépendant avec le vaisseau *le Wagram,* qu'il montait, vint couvrir le vaisseau *l'Agamemnon,* qui courait les plus grands dangers, et opéra la même manœuvre à l'égard des frégates *la Pénélope* et *la Melpomène*, en prenant position entre elles et l'ennemi. En 1815, l'empereur confia à l'amiral Cosmao la préfecture maritime du second arrondissement (Brest), et l'appela à la chambre des pairs. Le roi annula cette nomination, et Cosmao se retira dans ses propriétés, au sein de sa famille, où il est mort en février 1816.

**COSMAS**, surnommé *Indicopleustes* (navigateur dans l'Inde, parce qu'il parcourut cette contrée), était marchand à Alexandrie dans le 6e siècle. Ayant quitté le commerce, il se retira dans un monastère, où il écrivit en grec plusieurs ouvrages ; celui qui est intitulé : *Topographie chrétienne,* imprimée pour la première fois avec une version latine dans la *Collectio nova Patrum et scriptorum græcorum* du P. Montfaucon, 1707, renferme une exposition détaillée des principes erronés qu'il s'était créés sur la cosmographie. Cet ouvrage est toutefois le seul de cette époque où l'on trouve des notions géographiques de quelque étendue. Elles n'ont pas été inutiles à nos géographes modernes. On lui attribue un traité en grec : *De auri conficiendi ratione*, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque royale à Paris.

**COSME**, dit *de Prague,* le plus ancien historien de la Bohême, né en 1045, secrétaire de l'empereur Henri IV, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de quelques bénéfices. Chargé de missions fort délicates par les ducs de Bohême et par les évêques de Prague, il s'en acquitta d'une manière satisfaisante, et mourut en 1126. Son *Chronicon Bohemorum* jusqu'à l'an 1125, se trouve dans les *Scriptores rerum germanic.*, de Menken, Leipzig, 1728.

**COSME** (Jean BASEILHAC, dit *le Frère*), célèbre lithotomiste, né le 5 avril 1703 à Pouy-Astruc, diocèse de Tarbes, se livra dès son enfance à l'étude de la chirurgie sous la direction de Simon Baseilhac, son père, et perfectionna ses connaissances à Paris, où il suivit les cours de clinique de l'Hôtel-Dieu. Entré dans l'ordre des feuillants en 1729, sous le nom de *F. Jean de St.-Cosme,* il ne cessa point de se livrer à la pratique de la chirurgie, dirigea ses observations vers les moyens de prévenir les accidents qui peuvent suivre l'opération de la taille par le grand appareil, et y réussit au moyen du lithotome caché de son invention. Le *Journal de Verdun* de 1748 et celui *des Savants* rapportent la première opération de ce genre que pratiqua le F. Cosme : ses procédés sont exposés dans les deux ouvrages intitulés : *Recueil des pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché,* 1751, 2 vol. in-12, figures ; et *Nouvelle méthode d'extraire la pierre par-dessus le pubis,* Paris, 1779, figures. Le F. Cosme opérait aussi la cataracte par extraction longtemps avant que l'oculiste Daviel eût publié sa méthode. On lui doit encore l'instrument appelé *trois quarts courbe,* que l'on emploie dans les rétentions d'urine pour faire la ponction au-dessus du pubis. Cet habile opérateur mourut le 8 juillet 1781. Son *Éloge historique, avec des détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés,* a été publié par Cambon, 1781, in-8°.

**COSME.** *Voyez* **MÉDICIS.**

**COSME DE VILLIERS.** *Voyez* **VILLIERS.**

**COSNAC** (Daniel de), évêque de Valence, puis archevêque d'Aix, né dans le Limousin en 1626, s'éleva aux dignités ecclésiastiques en se conciliant la faveur du prince de Conti et du cardinal Mazarin. Ce fut lui qui négocia le mariage d'une des nièces de Mazarin avec le prince de Conti ; peu de temps après, ayant été nommé premier aumônier de Monsieur, il s'attacha particulièrement à Madame (Henriette d'Angleterre), et lui donna des preuves de dévouement dans diverses circonstances, notamment lors de la publication des *Amours du Palais-Royal,* pamphlet dans lequel cette princesse était vivement attaquée. Ayant encouru la disgrâce de Monsieur, il fut envoyé en exil (1673), y demeura 14 ans, au bout desquels il rentra dans son diocèse, et mourut à Aix le 22 janvier 1708.

**COSNAC** (Bernard), évêque de Comminges, mort en 1374, avait été chargé d'une mission importante en Espagne par Grégoire XI, qui le décora de la pourpre.

**COSPEAN** ou **COSPEAU** (Philippe de), né dans le Hainaut en 1568, fut un des premiers à substituer dans les sermons les citations de l'Écriture sainte et des Pères, à celles d'Homère, de Cicéron et des autres auteurs profanes. Il fit en 1603 l'oraison funèbre du maréchal de Retz, fut nommé en 1607 évêque d'Aire, puis aumônier et conseiller de la reine Marguerite. En 1610, il prononça l'oraison funèbre de Henri IV ; il assista en 1617 à l'assemblée du clergé et fut chargé de la rédaction des *Remontrances* au roi ; il passa plus tard sur le siége de Nantes, puis de Lisieux, et mourut en 1646. On a de lui : *Remontrances du roi,* 1617. Sa *Vie,* écrite par le Méc, cordelier, a été publiée l'année de sa mort, Saumur, in-4°.

**COSROÈS.** *Voyez* **KHOSROU.**

**COSSALI** (dom Pierre), célèbre mathématicien, né à Vérone le 29 juin 1748, prit l'habit des théatins et fut envoyé par ses supérieurs à Padoue pour y terminer ses études littéraires ; il s'y distingua particulièrement dans l'éloquence sacrée, et de retour dans sa patrie en 1780, il y concourut à la formation d'une académie des sciences,

Ses *Lettres sur l'analyse algébrique*, publiées en 1785, le firent appeler la même année à la chaire d'astronomie à Parme; il l'occupa jusqu'en 1807, qu'il se retira momentanément à Vérone; mais en 1807, lors de la réorganisation de l'université de Padoue, il y fut nommé professeur de mathématiques transcendantes, et il mourut dans cette ville le 20 décembre 1815. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de la Société italienne dont il était membre, on lui doit plusieurs opuscules mathématiques, des *Éphémérides astronomiques* de 1791 à 1804, etc.; mais son principal ouvrage est l'*Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, 1797, 2 vol. in-4°.

**COSSART** (Gabriel), jésuite, né à Pontoise en 1615, professa la rhétorique à Paris, fut le maître de Santeuil, et mourut le 16 septembre 1674. Il a laissé des *Harangues* et des *Poésies* qui le placent au rang des bons poëtes latins modernes : ces pièces ont été recueillies par le P. Larue, et publiées à Paris, 1675 et 1723, in-12. Il a travaillé avec le P. Labbe à la grande *Collection des conciles* et en a publié depuis le 11e jusqu'au 18e vol.

**COSSÉ** (Charles de), comte de Brissac, né vers 1505, de René Cossé, seigneur de Brissac en Anjou, grand fauconnier. Charles de Cossé, enfant d'honneur de François, Dauphin, fils aîné de François Ier, ce jeune prince le fit son premier écuyer. Envoyé au siége de Naples, en 1528, il fut attaqué par les Espagnols à la descente des galères; ses troupes reculèrent jusqu'au bord de la mer : seul, à pied, sans casque, sans cuirasse, sa seule épée à la main, il se défendit contre un cavalier armée de toutes pièces et le fit prisonnier. Il commandait 100 chevau-légers à la prise de Veillane et à celle du château de Suze en 1537. Grand fauconnier de France en 1540, il fut nommé, en 1542, colonel général *des gens de guerre français, à pied, delà les monts*. Au siége de Perpignan, sous le Dauphin (depuis Henri II), tandis que la jeune noblesse de l'armée, livrée au plaisir et au jeu sous les tentes du prince, veillait peu aux mouvements des assiégés, ceux-ci firent une sortie, comblèrent les tranchées et se portèrent sur le parc de l'artillerie; Brissac, lui douzième, s'avança une pique à la main, reçut tout le feu des ennemis, et, malgré une blessure à la cuisse, entretint le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui le dégagea. Il commanda en 1543 toute la cavalerie légère en Piémont, suivit la même année le roi en Flandre, battit un corps considérable des Impériaux, et leur fit 600 prisonniers. Cossé avait une telle confiance dans les troupes qu'il commandait, que dans une affaire il fut fait deux fois prisonnier et deux fois délivré par ses troupes. En 1547, le roi lui donna la charge de grand maître de l'artillerie et celle de grand panetier. Maréchal de France en 1550, il se rendit en Piémont, dont le roi lui donna le gouvernement général. Il rétablit la discipline dans l'armée, et, pour réprimer la fureur des duels, qui était portée à l'excès, il imagina de les permettre, mais d'une façon si périlleuse qu'il en ôta bientôt le désir; il ordonna que ceux qui auraient désormais querelle la décideraient sur un pont entre quatre piques, et que le vaincu serait jeté dans la rivière, sans qu'il fût permis au vainqueur de lui donner la vie. Brissac, en 1551, se rendit maître de Quiers et de plusieurs autres villes en Piémont : ces succès obligèrent Gonzague à lever le siége de Parme. En 1553, il prit, par escalade, Verceil, et la livra au pillage. En 1554, il prit tout le pays des Langhes, et finit la campagne par la conquête d'Ivrée, qui ouvrait un passage aux troupes auxiliaires des Suisses, et facilitait les courses dans le Milanais et sur les terres de Pavie. En 1555, par un coup aussi heureux que hardi, il surprit Casal. Henri II accorda au maréchal une faveur bien glorieuse; il lui fit présent de l'épée qu'il portait à la guerre. Ce présent fut accompagné d'une lettre où sa valeur, sa diligence, son zèle, étaient peints avec les plus vives couleurs. Le roi le nomma, en 1559, gouverneur et lieutenant général de Picardie, sur la démission de l'amiral de Coligny. Investi tout à coup par ses propres soldats, qui lui demandaient, les armes à la main, de quoi payer leurs dettes, il serait devenu leur victime, s'il n'avait trouvé dans la générosité des Suisses un remède au mal qu'il ne pouvait guérir seul. Il vendit tout ce qui lui restait d'argenterie et de bijoux, en joignit le prix à la somme que lui prêtèrent les Suisses, et distribua le tout aux soldats. Pendant les troubles suscités par les calvinistes, Charles IX le nomma, en 1562, commandant à Paris, où il réussit à entretenir le calme. Il commanda en 1563 en Normandie, d'où il alla se mettre à la tête de l'armée devant Orléans, après l'assassinat du duc de Guise. La cour, en paix avec les calvinistes, entreprit de chasser les Anglais de la Normandie; le maréchal de Brissac commanda sous le roi et le connétable au siége du Havre, qui capitula au bout de 8 jours : ce fut sa dernière expédition. Il mourut à Paris au mois de décembre suivant, avec la réputation d'un des plus illustres capitaines et des plus grands hommes de son siècle. On trouve l'histoire de ses campagnes en Italie dans les mémoires de du Villars.

**COSSÉ DE BRISSAC** (Artus de), frère du précédent, fut connu d'abord sous le nom de *Gonnor*, jusqu'à sa promotion au grade de maréchal de France. Lieutenant de 100 hommes d'armes, il se signala au siége de Lens en 1551, et en 1552, sous le duc de Guise, à la défense de Metz, dont il fut fait gouverneur. Il servit sous le duc d'Aumale en 1555, aux siéges de Volpian et de Montcalier, et reçut cette même année le collier de l'ordre de Saint-Michel. Charles IX le fit surintendant des finances en 1563, le nomma grand panetier en 1564, érigea en 1566 sa terre de Secondigny en comté, et le créa maréchal de France en 1567. A la tête d'un corps de cavalerie, il se distingua, la même année, à la bataille de Saint-Denis, et fut ensuite choisi pour commander l'armée contre les calvinistes, sous le duc d'Anjou. Le 4 mai 1574, Catherine de Médicis le fit arrêter à Vincennes, et conduire à la Bastille, sur le soupçon d'appuyer un parti qui se formait en faveur du duc d'Alençon, aux approches de la mort de Charles IX : il y resta 17 mois. Henri III lui rendit sa liberté, et lui offrit des lettres patentes qui le déclareraient innocent. « Trouvez bon, sire, que je n'en veuille pas, répondit-il ; un Cossé doit penser que personne ne l'a cru coupable. » Il avait l'esprit vif, l'humeur libre et gaie; il aimait la table et beaucoup les femmes. Henri III le fit chevalier du Saint-Esprit le 31 décembre 1578. Il mourut au château de Gonnor, en Anjou, le 15 février 1582.

**COSSÉ** (Timoléon de), comte de Brissac, fils de Charles, né en 1543, fut élevé enfant d'honneur auprès de Charles IX qui, parvenu à la couronne, le fit, en 1560, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et lui donna en 1561, la charge de colonel général de l'infanterie française, de là les monts. Il fit ses premières armes en 1562, au siége de Rouen, et servit, la même année, à la défense de Paris ; il joignit ensuite l'armée du Lyonnais, commandée par le duc de Nemours, où il servit comme colonel de l'infantérie, à la tête des bandes de Piémont. Au siége de Lyon, en mars 1563, le comte de Brissac, ayant attaqué sans succès le faubourg Saint-Just, arrêta les ennemis par sa fermeté, et se retira toujours en combattant. La paix fut signée le 13 du même mois. Charles IX créa Brissac chevalier de son ordre, lui donna la charge de grand fauconnier, vacante par la mort de son père, le gouvernement de la ville et du château d'Angers, et la charge de premier panetier, en survivance du maréchal de Brissac, son oncle. Le comte de Brissac fit partie du corps de volontaires nobles, qui allèrent au secours de Malte, attaqué par les Turcs en mars 1565, et qui furent si vigoureusement repoussés. Brissac revint en France. En 1567, la guerre recommença ; on rangea toute l'infanterie française en 6 régiments, dont 3 étaient sous les ordres du colonel général *deçà les monts*, et 3 sous ceux de Brissac, colonel général *delà les monts*. Il servit à la tête de ses 3 régiments à la bataille de Saint-Denis, au combat de Sarry, près de Châlons, à la bataille de Jarnac en 1569, et au siége de Mucidan en Périgord, où il fut tué le 28 avril 1569, à 26 ans.

**COSSÉ** (Charles II de), frère du précédent, maréchal de France, gouverneur du château d'Angers, etc., eut part aux exploits de l'armée royale pendant les années 1582, 1585, 1586 et 1588. Il prit parti pour le duc de Mayenne, pendant les troubles de la Ligue, fut chargé du gouvernement du Poitou, , de la Rochelle, de l'Aunis, de l'île de Ré et de celui de Paris. Il remit cette ville le 22 mars 1594 à Henri IV, qui le créa maréchal de France, et mourut en 1621, comblé de nouvelles faveurs par Louis XIII.

**COSSÉ** (Jean-Paul-Timoléon de), maréchal duc de Brissac, l'un des descendants des précédents, né le 12 octobre 1698, d'abord chevalier de Malte, et garde de la marine en 1713, servit sur les galères de Malte en 1714, se trouva à différentes actions contre les Turcs, et, en 1716, au siége de Corfou, défendu par le maréchal de Schulembourg, qui obligea les Turcs à le lever. Le chevalier de Brissac quitta le service de mer et revint en France en 1717. Mestre de camp d'un régiment de cavalerie de son nom, il servit avec la plus grande distinction jusqu'en 1768, époque à laquelle sa valeur et son zèle furent récompensés par le bâton de maréchal de France. Il avait conservé le costume du siècle de Louis XIV, et porta longtemps l'écharpe et les deux queues. Il est mort en 1784. — Son fils aîné, Louis-Joseph-Timoléon, titré duc de Cossé, colonel d'un régiment de son nom, fut tué en 1757, à la bataille de Rosbach, et ne laissa point d'enfants de son mariage avec Mlle Molé.

**COSSÉ-BRISSAC.** *Voyez* **BRISSAC.**

**COSSIGNY** (Jean-François CHARPENTIER de), ingénieur, né vers 1690, fut envoyé en 1720 à l'île de France. Différentes observations qu'il transmit à l'Académie des sciences lui méritèrent en 1733 le titre de correspondant. De retour en France il fut fait ingénieur en chef de la province de Franche-Comté. Renvoyé dans l'Inde, où il rendit de grands services dans la guerre contre les Marattes, il retourna plusieurs fois à l'île de France, où il avait un établissement considérable, et il y mourut en 1778. On a de lui : *Lettre critique sur l'Histoire des Indes de l'abbé Guyon,* suivie de *la Réplique à la réponse* de cet auteur, Genève, 1744, in-12, et *Mémoire sur le moulin à poudre de l'île de France,* 1778, in-4°.

**COSSIGNY** (Joseph-François CHARPENTIER de), au nom duquel on ajoute quelquefois celui de *Palma,* dans l'île de France, où il naquit vers 1731, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Besançon et à Paris, Cossigny s'embarqua, en 1755, pour Canton, visita Batavia et les principaux établissements européens dans l'Inde, et revint à l'île de France, où il fut nommé ingénieur militaire. Il y agrandit le jardin botanique créé par son père, et y introduisit la culture de l'arbre à vernis de la Chine et de la canne à sucre de Batavia. De retour en France dès 1776, il fut nommé, en 1789, député extraordinaire de l'île de France, et réclama, en 1792, les secours du gouvernement pour la garantir d'une invasion. La guerre l'empêcha de retourner dans sa patrie. Retiré à la Madeleine, près d'Arpajon, il s'y occupa de travaux utiles. Après la journée du 18 brumaire, il fut envoyé à l'île de France pour y annoncer les résultats de cette révolution ; mais il trouva ses habitations ruinées, et revint à Paris où il mourut le 29 mars 1809. Membre de l'Académie des sciences depuis 1773, il fut un des premiers correspondants de l'Institut. Il était membre de la Société asiatique de Calcutta, de la Société littéraire de Batavia, et des Sociétés d'agriculture de Paris, Besançon et Douai. Cossigny n'avait pas moins de connaissances en administration qu'en chimie, en physique, en histoire naturelle et en économie rurale. Philanthrope éclairé et zélé pour la prospérité de son pays, il eut pour amis Poivre, Céré, Raynal, le P. Amyot et Commerson. Ce dernier a donné le nom de *Cossignia* à un genre d'arbres de l'île de de France. On a de Charpentier de Cossigny : *Lettre à Lemonier sur la culture du café,* 1773, le meilleur ouvrage qu'on ait sur ce sujet ; *Lettre sur les arbres à épines fines, avec une instruction sur leur culture et leur préparation,* Paris, 1775, in-8° ; *Essai sur la fabrication de l'indigo,* ouvrage imprimé à l'île de France, en 1779, aux frais du gouvernement, et traduit en anglais, Calcutta, 1789, in-4° ; *Voyage à Canton, suivi d'observations sur le voyage à la Chine de Macartney et sur celui de Van-Braam, et d'une esquisse des arts des Indiens et des Chinois,* Paris, 1798, in-8° ; *Voyage au Bengale, suivi de notes et d'observations sur celui de Stavorinus dans la même contrée,* Paris, 1799, 2 vol. in-8° ; Cossigny ne fut que l'éditeur de ce voyage, fait en 1789, et qui n'occupe que la moitié du premier volume ; le reste contient une notice sur le Japon, une description de la culture du riz en Asie, etc. ; *Moyens d'amélioration pour les colonies, etc.,* Paris, 1802, 3 vol. in-8°, *Recherches physiques et chimiques sur la fabrication de la poudre à canon,* Paris, 1806, in-8° ; plusieurs *Mémoires,* tant imprimés que manuscrits, *sur la fabrication des eaux-de-vies de sucre, l'indigo à retirer du*

*pastel, sur le sucre que l'on pourrait extraire de plusieurs végétaux*, etc. Ce que Cossigny indiquait ici, contre l'opinion de plusieurs savants, s'est réalisé de nos jours avec succès.

**COSSIN** (Louis), graveur, né à Troyes vers 1633, mort à Paris en 1682, a gravé d'après C. Lebrun, J. B. Champagne et Raphaël. Ses *Portraits* sont encore recherchés des amateurs : le plus remarquable est celui de *Louis XIV*, grandeur naturelle.

**COSSON** (Pierre-Charles), littérateur, né à Mézières en 1737, acheva ses études à Paris avec distinction, fut nommé professeur d'humanités à Metz, puis à la Flèche, et vint en 1757 occuper la chaire de seconde au collége Mazarin. Privé de sa pension de retraite à la révolution, il entra dans la carrière administrative. Nommé en 1796 commissaire du gouvernement dans le département du Mont-Tonnerre, il se concilia l'estime et l'affection de ses administrés, fut rappelé après le 18 brumaire, et mourut à Paris le 18 juillet 1801. On a de lui : *Discours* couronné par l'académie de Besançon en 1764, sur cette question : *Les progrès des modernes dispensent-ils de l'étude des anciens? Éloge de Bayard*, 1770 ; la traduction de *Tite-Live*, par Guérin, revue et corrigée, 1775, 10 vol. in-12 ; quelques pièces de vers dans les journaux et des discours de circonstance.

**COSSUS** (Aulus Cornélius), tribun des soldats, l'an de Rome 316, le plus bel homme de l'armée et le plus vaillant guerrier, suivant Tite-Live, tua dans un combat Volumnius, roi des Véiens, et porta les dépouillles opimes dans le temple de Jupiter Férétrien, honneur réservé aux seuls consulaires. Opposé par le sénat à Manlius Capitolinus, il fut nommé consul, puis dictateur contre les Volsques, qu'il vainquit ; obtint par ses victoires le triomphe, abdiqua peu de temps après, et mourut dans l'obscurité.

**COSSUTIUS**, célèbre architecte romain, mort vers l'an 175 avant J. C., fut chargé par Antiochus Épiphanes de continuer les travaux du temple de Jupiter Olympien, commencé par Pisistrate, et terminé sous l'empereur Adrien.

**COSTA** (George da), cardinal, naquit en 1406, à Alpedrinha, village du diocèse de la Guarda en Portugal. Ses parents l'envoyèrent à Lisbonne auprès d'un oncle qui était recteur du couvent de Saint-Éloi. Après y avoir fait ses études avec distinction, le jeune Costa fut nommé professeur dans le même collége, et à la recommandation de son oncle, qui avait été précepteur de l'infante Catherine, fille du roi Édouard I[er], il entra au service de cette princesse. Elle le protégea auprès de son frère qui le nomma doyen de la cathédrale de Lisbonne, l'attacha entièrement à son service, et lui accorda toute sa confiance, l'employant dans les affaires les plus importantes. A son retour de Rome il fut admis au conseil ; et lors de l'entrevue de ce monarque avec Henri IV de Castille, en 1464, ce fut lui qui reçut le serment des deux souverains pour l'exécution du traité qu'ils venaient de conclure. Costa fut ensuite évêque de d'Evora, puis archevêque de Lisbonne, et fait cardinal par Sixte IV, en 1476. Beaucoup de sagacité, encore plus d'ambition et de fierté, le rendirent nécessaire à un souverain plein d'ardeur pour la gloire, et qui fut heureux dans la plupart de ses entreprises. Ainsi ce ministre, ambitieux et ministre tout-puissant, songeait à l'élévation de sa famille en amassant des richesses, et mariant ses frères et sœurs dans les premières familles du royaume. Il n'oublia pas non plus la fortune de ses amis et de ses créatures, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut forcé de s'expatrier, se retira à Rome, où il fut très-bien accueilli par Sixte IV. Ce pontife le pourvut de l'archevêché de Braga, lui permettant de garder celui de Lisbonne, qu'il résigna à son frère Marthine en 1487. Il fut également considéré d'Innocent IV, et surtout d'Alexandre V, qui le nomma à l'évêché de Tusculum. Ce prélat mourut dans cette ville le 19 septembre 1508, âgé de 102 ans.

**COSTA** (Manoel da), jurisconsulte portugais, dut à la sagacité de son esprit le surnom de *Subtil* dans les écoles de droit. Il fut professeur de jurisprudence aux universités de Coïmbre et de Salamanque. On a de lui des œuvres de droit civil, imprimées à Coïmbre de 1548 à 1558 et à Salamanque en 1567, puis réunies dans les éditions de Lyon, 1576, 2 vol. in-fol., et de Salamanque, 1584. Cette dernière contient l'Oraison funèbre du roi Jean III, et des *Poésies* latines du même auteur, que le P. Reis a insérées dans le premier volume du *Corpus poetarum Lusitanorum*. Manoel da Costa mourut en 1564.

**COSTA** (Manoel da), jésuite, né à Lisbonne, fut envoyé aux Indes comme missionnaire. A son retour il publia l'*Histoire des missions de l'Orient*, qui fut traduite en latin par le P. Maffei, et imprimée à Dillingen, 1571 ; à Paris, 1572, et à Cologne, 1575, in-8°. Il y en a une traduction espagnole publiée à Alcala, 1575, in-4°. Ce missionnaire mourut en 1604.

**COSTA** (Bartholomeo da), né à Lisbonne, en 1729, entra au service dans l'artillerie, et suivit avec zèle les études de géométrie élémentaire, et le cours de Belidor qu'on enseignait dans son régiment. Ses progrès égalèrent son application ; il devint officier et fut attaché à l'arsenal de Lisbonne, où il se distingua par nombre d'inventions et d'améliorations. Ceux qui visitent l'arsenal de Lisbonne y trouvent encore exposées toutes les machines inventées ou perfectionnées par cet habile mécanicien. Lorsqu'on voulut ériger une statue équestre au roi Joseph, Costa fut chargé de faire couler en bronze cette statue magnifique. Da Costa était membre de l'Académie des sciences de Lisbonne ; et il a enrichi de beaucoup de mémoires le recueil de ce corps savant. Il fut aussi inspecteur général de l'arsenal et de tous les travaux militaires. Il mourut à Lisbonne le 5 octobre 1804.

**COSTA** (Jean), littérateur distingué, né dans le Vicentin en 1736, fit ses études au séminaire de Padoue, dont il devint un des professeurs, et maintint cet établissement au rang qu'il occupe parmi les institutions littéraires d'Italie. Regardé par ses compatriotes comme le premier des poëtes latins depuis le siècle d'Auguste, il joignait à son immense talent une vaste érudition, et mourut le 29 décembre 1816, à 80 ans. Outre 2 vol. de *Poésies latines*, 1796 et 1803, in-8°, on lui doit une *traduction* en vers latins des *Odes de Pindare*, avec des commentaires, Padoue, 1808, 3 vol. in-4°.

**COSTA** (Léonel da), poëte et traducteur, né à Santarem, suivit en même temps la carrière des armes et

celle des lettres. Outre un petit poëme, intitulé *Conversam miraculosa da Felice Egyptiaca penitente S. Maria*, Lisbonne, 1627 et 1674, in-8°, on a de lui : une traduction en vers de Térence ; les *Églogues* et les *Géorgiques* de Virgile, traduites en vers, avec un commentaire plein de remarques critiques, Lisbonne, 1624, in-fol.; réimprimé ibid., 1761, in-8°. Il a laissé en manuscrit une traduction des *OEuvres de Savonarola*, et une traduction en vers de l'*Énéide*. En général un style pur, facile, gracieux, caractérise ses poésies. Il mourut en 1647.

**COSTA DE BEAUREGARD** (le marquis Joseph-Henri de), naquit le 20 avril 1752, au château de Beauregard, en Chablais (Savoie). Son oncle maternel, le comte de Murinais, le conduisit à Paris, où le jeune Costa fit de rapides progrès dans plusieurs genres d'études, et particulièrement dans le dessin. Peu après son retour en Savoie, en mai 1772, il entra au service de son souverain en qualité de sous-lieutenant dans le régiment provincial de Tarentaise. A la faveur d'un congé, il fit avec son père un voyage en Italie, qui, en contribuant à son instruction, devait accroître son amour pour les arts, et perfectionner un goût déjà très-heureusement développé. Il fut reçu à Rome membre de l'académie des Arcades. Le roi de Sardaigne avait créé en 1775, sous le nom de *Légion des campements*, un corps d'officiers instruits. Le jeune Costa y fut admis en qualité de lieutenant. Le marquis de Costa, par suite de l'invasion de la Savoie, et après la désastreuse campagne de 1792, prit ses quartiers d'hiver à Pignerol. Chargé, dans cette circonstance, de reconnaître les cantonnements occupés par les troupes dans la vallée de Luzerne et de Saint-Martin, il profita de sa position pour faire des recherches sur l'origine et les mœurs des populations protestantes, connues sous le nom de *Barbes* ou *Barbets*, qui habitent ces vallées. Au printemps de 1793, les grenadiers royaux formèrent l'avant-garde du corps d'armée. Le marquis de Costa acquit dans cette campagne l'estime des généraux et il eut la douleur de voir son fils Eugène mortellement blessé au combat de Saccarella. En 1796, Colli reçut l'ordre de traiter avec l'ennemi pour une suspension d'armes. Le baron de la Tour et le marquis Costa, nommés commissaires, se rendirent au quartier général français, et ils signèrent à Cherasco, dans la nuit du 26 au 27 avril, l'armistice, qui fut suivi du traité de paix du 15 mai suivant. Après la signature, de Costa fut appelé à Turin, où il remit au ministère de la guerre tous les documents de la campagne, en ce qui concernait le corps d'armée du général Colli. Il obtint alors un congé, et vint rejoindre sa famille, qui s'était réfugiée en Suisse. Charles-Emmanuel IV ayant succédé à son père Victor-Amédée, le marquis de Costa fut rappelé, en janvier 1797, par le nouveau roi, qui le créa chef du corps d'état-major permanent. On attacha à ce corps celui des ingénieurs topographes, ainsi que les archives et le dépôt des plans, cartes et mémoires topographiques, dont la levée et la rédaction lui furent dès lors confiées. On sait de quels événements désastreux pour la monarchie sarde fut suivie cette paix, et comment le roi se vit obligé d'abandonner le palais de ses aïeux, après avoir vu tomber au pouvoir des alliés toutes les places fortes où ils avaient jeté des garnisons. Après les triomphes des armées austro-russes en 1799, Souwarow et Mélas furent reçus en libérateurs. Tous les militaires sujets du roi, qui avaient échappé à la prison ou à la mort, accoururent sous les drapeaux. Charles-Emmanuel, que les circonstances retenaient éloigné, nomma un conseil de régence. Le marquis de Costa fut appelé à en faire partie, et reçut l'ordre de réorganiser l'état-major général et celui des ingénieurs topographes. Après cette campagne, les Austro-Russes paraissaient les maîtres de l'Italie, lorsque Bonaparte vint donner une nouvelle attitude à la France. Les champs de Marengo virent, en quelques heures, changer les destinées de l'Europe. A la fin de l'année 1800, le marquis de Costa s'était rendu en Dauphiné chez son beau-frère, le marquis de Murinais, où il avait trouvé une noble et touchante hospitalité. Appelé par le roi, à l'époque de la restauration, il repassa les monts, et fut chargé de réorganiser, pour la troisième fois, le corps de l'état-major général et du génie topographique. On lui confia en outre la direction d'une école d'instruction pour des cadets attachés à ce corps, devenu plus nombreux qu'auparavant. Il reçut le titre effectif de quartier-maître général et de général-major. Un travail trop assidu altéra sa santé, qu'une vie laborieuse et tant de vicissitudes n'avaient pu qu'affaiblir. Il obtint sa retraite en 1821, et mourut le 11 novembre 1824. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie et tous les pays soumis à sa domination, depuis le commencement du XI^e siècle, jusqu'à l'année* 1795, *inclusivement, enrichis de notes et de tableaux généalogiques et chronologiques*, Turin, 1816, 3 vol. in-8°; *Mélanges tirés d'un portefeuille militaire*, Turin, 1817, 2 vol. in-8°.

**COSTA** (Louis), né en 1784, à Castelnovo di Scrivia en Piémont, commença ses études au collége des bénédictins de cette ville, et alla les achever à l'université de Turin, où il reçut le doctorat en droit civil et canonique ; mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour se livrer à l'étude de la paléographie et de la diplomatie sous la direction de Vernazza. En 1814, le roi de Sardaigne, étant rentré à Turin, Costa fut employé à la secrétairerie d'État pour les affaires de l'intérieur, puis agrégé au collége de jurisprudence de l'université; et en 1816, il fut envoyé à Paris pour réclamer les manuscrits, livres et tableaux qu'on y avait transportés lors de l'invasion. Il mourut à Turin, en septembre 1835. On a de lui : *Chartarium Dertonense Cronica di Tortone*, Turin, 1814, 2 vol. in-4°; *Rime del Bandello*, Turin, 1816, in-8°; *Papa Ciccio*, almanach anecdotique. Costa était chargé de la rédaction de l'*Almanach royal*, et le gouvernement sarde l'avait nommé membre de la commission *di storia patria*.

**COSTA** (Hippolyte Joseph PEREIRA FURTADO de MENDOÇA da), gentilhomme portugais, naquit dans la colonie de Sacramento au Brésil. Il vint faire ses études à Coïmbre, et s'y fit recevoir docteur en droit. Mais s'étant rendu suspect à l'inquisition, en sa qualité de franc-maçon, il fut arrêté à Lisbonne et jeté dans les cachots du saint-office, où il resta détenu pendant un grand nombre d'années. A la fin on se relâcha un peu des rigueurs dont il était l'objet, et on laissa quelquefois sa porte ouverte pendant la nuit pour qu'il pût se promener

dans le corridor. Da Costa profita alors de la négligence d'un gardien, qui s'endormit auprès d'un trousseau de clefs pendant le temps de sa faction, pour faire avec un vieux plat d'étain une clef semblable à l'une de celles du trousseau, et pour l'y substituer adroitement. Il parvint ainsi à s'évader, et resta 6 semaines à errer dans les environs de Lisbonne, sous un déguisement. Enfin il parvint à s'embarquer pour l'Angleterre, où il publia, en 1811, un *Récit des persécutions de l'auteur, etc., emprisonné et condamné à Lisbonne par l'inquisition pour le prétendu crime de franc-maçonnerie*, 2 vol. in-8°. Il est aussi l'auteur d'un *Traité sur l'origine de l'architecture*, et s'est rendu l'éditeur du *Magasin portugais*, publié pendant quelque temps à Londres, ainsi que du *Courrier brésilien*. Lors de la révolution du Brésil, il fut nommé agent de ce gouvernement près le cabinet anglais. Da Costa est mort à Kensington, le 11 septembre 1823.

**COSTA** (DA). *Voyez* **GONZAGA** et **SOURE**.

**COSTADAU** (ALPHONSE), religieux dominicain, né dans la commune d'Allau près de Montélimart, professeur de théologie à Lyon vers 1730, est auteur d'un *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, en 3 parties, Lyon, 1717-20-24, 12 vol. in-12, ouvrage diffus dont on n'estime guère que la 3e partie, purement théologique.

**COSTADONI** (D. ANSELME), savant religieux, né à Venise en 1714, entra dans l'ordre des camaldules à 16 ans, et consacra sa vie à l'étude de l'histoire des hommes illustres, des institutions des ordres religieux, et à la recherche des antiquités chrétiennes. Il mourut le 23 janvier 1785, coopérateur des *Annales camaldulenses* de P. Mittarelli. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, des *Dissertations* dans le recueil de Calogera, t. XXXIX, XL, XLI et XLIII.

**COSTÆUS**. *Voyez* **COSTÉO**.

**COSTAING DE PUSIGNAN** (l'abbé JEAN-JOSEPH-FRANÇOIS), conservateur des musées d'Avignon et membre de l'athénée de cette ville, y est mort le 29 novembre 1820, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *la Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*, ou *Laure Debaux, sa solitude et son tombeau dans le vallon de Galas*, Paris, et Avignon, in-12.

**COSTANZI** (CHARLES), graveur en pierres fines, né à Naples en 1703, exécuta avec beaucoup d'habileté des portraits et des figures d'après l'antique. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la figure de *Léda* et la tête d'*Antinoüs*, gravées sur diamants pour le roi de Portugal, et le *portrait du cardinal George Spinola*, sur une agate onyx. — COSTANZI (Thomas), son frère, s'exerça dans le même genre, mais n'obtint pas autant de succès.

**COSTANZO** (ANGELO DI), célèbre historien, né vers 1507 à Naples, entreprit de refaire l'*Histoire* de Collenuccio, et passa 40 années de sa vie à puiser, dans les vieilles chroniques et dans les anciens titres, les matériaux dont il composa sa grande *Histoire du royaume de Naples*, de 1250 à 1489, Aquila, 1582, in-fol., Naples, 1735, in-4°, bonne édition, et Milan, dans les *classic. italian.*, 1805, 3 vol. in-8°. Costanzo mourut à Naples en 1591. Ses *Rime* ont été plusieurs fois réimprimées. La meilleure édition est celle de Padoue, 1738, in-8°.

**COSTAR** (PIERRE), littérateur, né à Paris en 1603, fils d'un chapelier, embrassa l'état ecclésiastique, obtint quelques petits bénéfices, et se fit un nom parmi les beaux esprits, moins communs alors qu'ils ne l'ont été depuis. Son attachement à Voiture lui fit prendre part aux disputes que le poëte eut à soutenir contre les jaloux de son mérite. Il mourut le 13 mai 1660. On citera de lui : *Défense de Voiture contre Girac*, 1653, in-4°; *Recueil de Lettres*, 1658, 1659, 2 vol. in-4°; *Mémoire sur les gens de lettres célèbres de France et sur ceux des pays étrangers*, t. II, *du P. Desmolets* ; il est plus curieux que celui de Chapelain.

**COSTARD** (GEORGE), savant orientaliste et astronome anglais, né vers 1710, mort en janvier 1782, vicaire de Twickenham, a laissé plusieurs ouvrages estimés dont la liste se trouve dans les *Anecdotes biographiques sur Bowyer*, par Nichols; le plus remarquable est son *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie*, 1767, in-4°. Il a publié une 2e édition de l'*Historia religionis veterum Persarum* du D. Hyde, et a fourni des articles aux *Transactions philosophiques*.

**COSTARD** (JEAN-PIERRE), libraire à Paris, né en 1743, fut reçu libraire le 17 février 1769, et épuisa bientôt, autant par de mauvaises spéculations, que par sa conduite peu régulière, les fonds assez considérables qu'il avait mis dans le commerce. Ce libraire avait du talent pour la poésie. On lui doit : *Lettre de Caïn, après son crime, à Méhala, son épouse*, 1767 ; *Lettre de lord Welfort à mylord Dorton, son oncle*, idem ; ce sont deux héroïdes ; *Amusements dramatiques*, 1770, in-8° ; *l'Ame d'un roi*, ou *Choix d'anecdotes et pensées de Henri IV*, 1776, in-8° ; *le Génie du pontife*, ou *Anecdotes et pensées de Clément XIV*, 1775, in-8° ; *Lettres en vers et opuscules poétiques*, 1789, in-12. Vers 1810, il publia, sous le voile de l'anonyme, diverses compilations religieuses et morales qui ont eu quelque succès. Il a encore rédigé plus d'un volume des quatre qui composent le *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs*. Dénué de toute ressource vers 1814, Costard fut reçu en qualité de bon pauvre à l'hospice de Bicêtre, et y termina peu de temps après une vie qui devait lui être à charge.

**COSTAZ** (le baron LOUIS), né à Belley, dans le département de l'Ain, le 17 mars 1767, fit ses premières études au collège de sa ville natale, et sa philosophie à l'université de Valence. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques, et vint à Paris, en 1787, pour se perfectionner dans cette science dont il fut professeur, dès l'année 1789, à l'une des écoles militaires. Costaz fut nommé, en 1794, de la commission des arts et manufactures chargée de toutes les parties d'administration relatives à l'industrie nationale. C'est pendant qu'il fut membre de cette institution qu'il s'occupa de la recherche des bases d'une législation industrielle, et qu'il émit sur ce sujet important les idées qui ont produit depuis la loi du 22 germinal an XI. Costaz fut désigné, en 1798, par le ministre de l'intérieur pour faire partie des savants qui devaient accompagner en Égypte le général en chef chargé de cette expédition. Dans plusieurs circonstances, il rendit d'importants services à l'armée. Il suivit Bonaparte jusqu'à Suez, au mois de décembre 1798, et dans le *Courrier d'Égypte*, il donna une relation de ce voyage

pendant lequel on reconnut les sources de Moïse et les traces de l'ancien canal qui unissait la Méditerranée et la mer Rouge. Il fit encore imprimer dans le même journal le récit de la marche mémorable que l'armée fit dans le désert, à son retour de la Palestine en Égypte. Costaz fit partie de plusieurs commissions chargées de recueillir ces précieux matériaux sur les arts, les sciences et les monuments de l'ancienne Égypte qui forment le fond du magnifique ouvrage que le gouvernement français a fait imprimer sur cette intéressante et mystérieuse contrée. A son retour en France, Costaz fut nommé membre du tribunat et attaché à la section des finances. Au mois de décembre de la même année, Costaz fut chargé avec Conté de reformer sur un nouveau plan l'école alors établie au château de Compiègne, et où le gouvernement faisait élever 400 jeunes gens pauvres, et presque tous fils de militaires morts en défendant la patrie. Ses vues sur ce sujet, adoptées par le premier consul, ont produit pour résultat l'école des arts et métiers de Compiègne, transférée depuis à Châlons-sur-Marne. Au mois de décembre 1801, il fit au tribunat un rapport sur le traité de paix conclu entre la France et la Russie, et s'éleva avec force contre la dénomination impropre de *sujets*, appliquée sans distinction aux Français comme aux Russes. Bonaparte qui, à cette époque, aspirait au trône, sut mauvais gré à Costaz de son observation; mais ce fut le dernier acte d'indépendance de celui-ci. Il vota pour que le premier consul fût proclamé empereur, et peu de temps après, l'administration du département de la Manche lui fut confié. La carrière administrative était le véritable élément de Costaz: instruit, laborieux, juste, intègre, il possédait toutes les qualités qui y conviennent: aussi a-t-il laissé dans les environs de Cherbourg sept grandes routes nouvelles, toutes consacrées à l'utilité de l'agriculture, un système complet de communications vicinales dont ce pays était dépourvu, et le souvenir de beaucoup d'autres services rendus au département. Sur la fin de 1809, Costaz fut nommé intendant des bâtiments de la couronne, et, en 1812, il présida le collége électoral du département de l'Ain. Le 3 avril 1813, il fut appelé à faire partie du conseil d'État, et, peu de jours après, élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Le 20 novembre de la même année, il fut nommé directeur général des ponts et chaussés. Après avoir suivi la régence jusqu'à Blois, il donna son adhésion à la déchéance de Napoléon. Le roi lui conserva, en 1814, le titre de conseiller d'État honoraire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, Costaz sortit de l'inactivité où l'avait laissé la restauration, il rentra au conseil d'État, fut envoyé, au commencement du mois d'avril 1815, dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais en qualité de commissaire extraordinaire. A la seconde restauration, Costaz perdit le titre de conseiller d'État, et fut pendant quelque temps privé de toutes fonctions publiques; mais, en 1819, il fut désigné par le ministre de l'intérieur pour faire partie du jury de l'exposition des produits de l'industrie. Les rapports qu'il rédigea à cette occasion, et dans lesquels il a fait preuve de connaissances variées et profondes, ont été imprimés et forment une statistique industrielle complète et dressée sur les documents les plus authentiques. Ce travail reçut sa récompense: une ordonnance royale, du 30 janvier 1820, rendit à Costaz le titre de conseiller d'État. Quelque temps après il fut nommé correspondant du conseil général d'agriculture établi près du ministère de l'intérieur. Il est un des fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. En 1829, il fut nommé vice-président de la Société de géographie et en 1833, l'un des membres de la commission centrale. En 1831 les portes de l'Académie des sciences lui furent ouvertes; il y a été rapporteur habituel du grand prix de statisque. Costaz est mort le 9 mai 1842. Il a publié plusieurs mémoires ou observations insérées dans la *Décade égyptienne*, dans *le Courrier de l'Égypte*, dans la *Description de l'Égypte* et dans la *Collection de l'Institut*.

**COSTE** (Pierre), littérateur estimable, né à Uzès en 1668, de parents protestants, alla se réfugier en Angleterre, après la révocation de l'édit de Nantes, et chercha dans la culture des lettres une distraction aux ennuis de l'exil. Ses traductions de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke et de l'*Optique* de Newton, lui méritèrent l'honneur d'être admis à la Société royale de Londres. On lui doit encore des *éditions* avec des notes, de la Bruyère, dont il avait pris la défense contre Bonaventure d'Argonno, de Montaigne et des *Fables* de la Fontaine; il revint en France, et mourut à Paris le 24 janvier 1747. Coste a écrit une *Vie du grand Condé*, réimprimée en 1748, in-4°, avec une notice sur l'auteur, et la liste détaillée de ses nombreux ouvrages. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons: *De l'usage de la raillerie*, traduit du latin de Shaftesbury, 1710, in-12; *Hiéron, ou de la condition des rois*, de Xénophon, Amsterdam, 1711, in-12; et *les Captifs* de Plaute, ibid., 1716, in-12.

**COSTE** (Bertrand de la), visionnaire, qui s'est fait un nom par ses prétendues découvertes dans les sciences, était né, comme il nous l'apprend lui-même, à Paris, faubourg Saint-Marceau. Dès son enfance il montra du goût pour les mathématiques qu'il étudia dans la traduction d'Euclide par Henrion; et dirigé par Malthus, capitaine général des mineurs de France, il y fit des progrès assez rapides. Malthus voulut lui donner une dernière preuve d'affection en lui léguant ses manuscrits avec ses instruments. Ayant embrassé l'état militaire, Coste servit en 1645, dans la Catalogne, sous les ordres du comte d'Harcourt, puis en Russie et enfin en Danemark. Croyant avoir trouvé la quadrature du cercle, il envoya sa *Démonstration*, en 1668, à Carcavi, pour la présenter à l'Académie des sciences, dont cette découverte reçut l'accueil qu'elle méritait. Il fit en 1671 le voyage de Paris pour soumettre une de ses inventions qu'il nomma la *machine d'Archimède*, avec laquelle il se flattait de lever les fardeaux les plus lourds. L'Académie ayant refusé son approbation à cette machine, il repartit pour l'Allemagne; et, s'étant fait présenter à l'électeur de Brandebourg, fit plusieurs expériences de sa machine devant ce prince qui, moins difficile que l'Académie, le récompensa magnifiquement. Invité à retourner en Danemark et en Russie, il préféra rester à Hambourg avec la place de colonel d'artillerie. Indécis sur le pays qu'il habiterait désormais, il finit par se retirer en Hollande; et il mourut vers 1680, à Amsterdam, dans la misère, dont ses merveilleux talents n'avaient pu le garantir. On

a de lui : *Démonstration de la quadrature du cercle*, qui est l'unique couronne et principal sujet de toutes les mathématiques, Hambourg, 1666, in-4° ; cette brochure est très-rare, et quelques pamphlets dirigés contre l'Académie des sciences.

**COSTE D'ARNOBAT** (PIERRE), littérateur, né en 1732, à Bayonne, entra jeune au service et débuta dans la carrière littéraire, en 1756, par des *Lettres sur le voyage d'Espagne*, où les moines ne sont pas ménagés : l'un des rédacteurs du *Journal étranger*, il s'y chargea des articles sur la littérature espagnole, et traduisit plusieurs *Nouvelles de Cervantes*. Il prit part ensuite à la rédaction de *l'Année littéraire*, et concourut à celle des différents journaux créés par Palissot, Clément, etc. Pendant la révolution il se tint à l'écart, revint après la Terreur à Paris, et mourut en 1810. On a de lui : *Voyage* (supposé) *au pays de Bambouc*, 1789; *Lettres adressées aux grands*, 1789 ; *Mémoires de mademoiselle Dumesnil*, 1800, in-8°, où cette célèbre actrice est vengée de la légèreté injurieuse avec laquelle Mlle Clairon avait parlé d'elle ; ce qui a frappé dans cet ouvrage, c'est l'excellent goût que suppose la manière dont l'auteur y a jugé nos spectacles ; *Essai sur les prétendues découvertes nouvelles, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles*, Paris, 1803, in-8° ; *Nouvelles inédites de Cervantes et autres auteurs espagnols*, 1802, 2 vol. in-12. Il a laissé en manuscrit *la Réfutation des Paradoxes littéraires* que Marmontel a semés avec profusion dans sa *Poétique*.

**COSTE** (JEAN-FRANÇOIS), médecin, né le 4 juin 1741 à Villebois-Bugey, acheva ses études à Paris, sous la direction de Petit, et revint dans sa famille. Envoyé pour traiter une épidémie dans le pays de Gex, cette circonstance le mit en rapport avec Voltaire, qui le fit nommer médecin de l'hôpital de Versoy, d'où il passa quelque temps après à celui de Nancy, puis de Calais. Nommé en 1780 premier médecin de l'armée destinée à soutenir l'indépendance des Américains, il mérita l'estime de Washington et de Franklin. De retour en France, il fut successivement chargé de différents emplois honorables, et devint en 1796 médecin en chef de l'hôtel des Invalides, obtint enfin l'autorisation de jouir d'un repos acquis par tant de services, et mourut à Paris le 8 novembre 1819. Outre plusieurs articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et quelques *mémoires* ou *brochures* (publiés de 1765 à 1806), on lui doit la traduction des *OEuvres de Mead*, Bouillon, 1774, 2 vol. in-8°, et celle de la *Physiologie des corps organisés* de Necker, ibid., 1775 ; *Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes aux exotiques*, Nancy, 1775, in-8° ; *Compendium pharmaceut. militarib. Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, Newport, 1780, in-12 ; *Notices sur les officiers de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12.

**COSTE** (URBAIN), petit-fils du précédent, a été aussi médecin militaire. Ayant fait la campagne d'Espagne en 1823, il fut nommé professeur adjoint à l'hôpital d'instruction de Lille, puis médecin à l'hôtel des Invalides. Il mourut fort jeune en 1827, après avoir donné des preuves d'un talent distingué, et avoir publié dans le *Recueil des mémoires de médecine, chirurgie et pharmacie militaires : Extrait analytique de l'article fièvre*, inséré dans le 15e vol. du *Dictionnaire des sciences médicales*. Ce dernier travail, qui occupe plus de 130 pages, dénote un esprit vraiment observateur.

**COSTE** (CLAUDE-LOUIS), littérateur, né en 1762 à Besançon, après avoir terminé ses études, embrassa la carrière du barreau. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé procureur de la commune en 1792. Après la journée du 10 août, il voulut s'opposer à la permanence des assemblées primaires. Dénoncé quelques jours après au club, il fut remplacé dans ses fonctions ; mais il eut le bonheur de se faire employer comme secrétaire dans les bureaux de la municipalité. A la création de l'école centrale, il en fut nommé bibliothécaire, et parvint à tirer, de l'immense dépôt où se trouvaient entassés tous les livres du département, 20,000 vol. qui furent mis à la disposition des maîtres et de leurs élèves. L'étude des monuments antiques le mit bientôt en rapport avec Millin et la plupart des savants français qui partageaient ses goûts. Sentant toute l'utilité dont pouvait être l'association des personnes qui s'occupaient encore des sciences et des lettres dans la province, il concourut en 1806, au rétablissement de l'ancienne académie, dont il devint l'un des membres les plus zélés. Ayant en 1810, remplacé son père dans la charge de trésorier des hospices, il se démit de l'emploi de bibliothécaire; mais il ne renonça point à la culture des lettres. Il est mort à Besançon le 9 mai 1834. On a de lui des *Mémoires, discours, dissertations*, insérés dans le *Magasin encyclopédique*.

**COSTE** (HILARION DE), minime, naquit à Paris le 6 septembre 1595, d'une famille noble du Dauphiné. Catherine Chaillau, sa mère, était petite nièce de saint François de Paule. Le P. Hilarion étudia à Nevers en philosophie sous le P. Mersenne, et fit sa théologie au couvent de Vincennes. Il vint ensuite demeurer à Paris, où il s'appliqua à l'étude et à la direction des âmes. Il y mourut le 22 août 1661. On a de lui un grand nombre de compilations remplies de choses, mais sans goût et sans méthode, et où les faits sont accumulés sans discernement et avec la plus excessive crédulité. Nous citerons le plus curieux et le plus recherché de ses ouvrages : *le Parfait ecclésiastique*, ou *la Vie de François le Picard, docteur de Paris, avec les Éloges de 40 autres docteurs de la Faculté*, Paris, 1658, in-8°.

**COSTE** (N.........), de Toulouse, mort en novembre 1759. a laissé : *Projet d'une histoire de la ville de Paris, sur un nouveau plan*, 1739, in-8° : ce n'est pas un livre d'histoire, comme on pourrait le penser, mais une facétie dans laquelle l'auteur tourne en ridicule les érudits minutieux ; *Lettre de l'auteur du Projet*, etc., *à l'auteur des Observations sur les écrits modernes*, 1739, in-12 ; réponse à la critique de Desfontaines.

**COSTÉ** (CÉSAR-AUGUSTIN), poëte du 16e siècle, né dans le Dunois, où il a passé une partie de sa vie. On trouve quelques vers de lui dans le Recueil des pièces composées à l'occasion de la mort d'Adel de Tournebu, 1582, in-8°. Il était ami de du Bartas, et il a adressé une épître en vers français, imprimée avec les œuvres de ce poëte. Il se nommait *Costeus* ou *Cotta* en latin. Parmi ses poésies latines, on remarque un petit poëme intitulé : *Nympha vivaria, seu Castellodunensis agri descriptio*. Son

goût pour la poésie ne l'avait pas occupé si exclusivement qu'il n'eût encore trouvé le loisir de se livrer à des études plus sérieuses. Duverdier cite de Costé un traité en latin intitulé : *Antiquitatum juris libri tres*, Naples, 1573. On ignore l'époque de sa mort.

**COSTE** (Bernard de la). *Voyez* **LACOSTE**.

**COSTEL** (Jean-Baptiste-Louis), chimiste, né à Meaux en 1729, remplit les fonctions d'apothicaire aide-major aux armées pendant la guerre de 7 ans ; professa depuis au collége de pharmacie de Paris, fut membre de plusieurs sociétés de médecine et d'agriculture, et mourut le 26 février 1800. Ses analyses de l'acide formique et des eaux de Pougues avancèrent de quelques pas la science, et méritèrent à Costel l'estime des savants. On trouve dans le t. III des *Mémoires de la Société d'agriculture de Paris*, une *Notice sur la vie et les travaux de Costel*, par Cournol.

**COSTEO** ou **COSTÆUS** (Jean), médecin du 16e siècle, naquit à Lodi, d'une illustre famille. Après avoir longtemps enseigné la médecine à l'université de Turin, il se rendit à l'invitation du souverain pontife, qui lui offrait la place de premier professeur dans cette faculté à l'université de Bologne avec des conditions aussi honorables qu'avantageuses. Dans ces deux villes, il s'acquit une brillante renommée par son savoir et son éloquence. Parmi les nombreux ouvrages qu'il composa, on remarque : *De venarum mesaraicarum usu*, Venise, 1565 ; *Disquisitionum physiologicarum in primam primi Canonis Avicennæ sectionem*, Bologne, 1589 ; *Annotationes in Avicennæ canonem, cum novis observationibus*, Venise, 1595 ; *De humani conceptûs formationis, motûs et partûs tempore*, Bologne, 1596, Pavie 1604, in-4° ; *De morbis puerorum et mulierum*, Bologne 1604 ; *Tractatus de universalium stirpium naturâ libri duo*, Turin, 1578, in-4° : on voit, par ce traité de la nature des plantes, que Costéo était peu versé dans la botanique : *De facili medicinâ per seri et lactis usum libri tres*, 1604 ; *De potu in morbis*, Pavie, 1604, in-4° ; *De igneis medicinæ præsidiis libri duo*, Venise, 1595, in-4°. Enfin, ayant parcouru une carrière moins brillante que laborieuse, Costéo mourut à Bologne en 1603. La ville de Lodi lui fit élever un mausolée.

**COSTEO** ou **COSTÆUS** (Jean-François), fils du précédent, héritier de son savoir et de sa célébrité, après avoir enseigné la médecine à Pavie, Macerata et Pise, cultiva la jurisprudence, et obtint une chaire en droit à l'université de Pavie. Il était en outre très-versé dans la littérature. On a de lui, entre autres, le Traité *De voluntariis, involuntariis et nonvoluntariis actibus*, ouvrage profond et qui fut très-applaudi.

**COSTER** (Jean-Laurent), regardé par quelques-uns comme l'inventeur de l'imprimerie, naquit à Harlem vers l'an 1370, selon M. Meermann. On lit dans un ouvrage intitulé *Batavia*, publié à Leyde en 1588, in-4°, par Adrien Junius, que Laurent s'avisa, en se promenant dans les bois qui sont aux environs de la ville, de former des lettres avec de l'écorce de hêtre, et qu'il imprima sur du papier avec ces lettres, des versets ou de courtes sentences, pour l'instruction de ses petits-fils ; qu'il imagina ensuite avec son gendre, Thomas, la composition d'une encre plus visqueuse et plus tenace que l'encre ordinaire, avec laquelle il imprima le *Speculum humanæ salvationis*, dont les feuillets, n'étant imprimés que d'un côté, sont collés ensemble par leur revers ; qu'ayant perfectionné son procédé par l'invention de caractères en métal, d'abord de plomb, puis d'airain, il fit des profits considérables, augmenta son atelier, prit des ouvriers, qu'il obligea au secret sous la foi du serment ; que l'un d'entre eux ayant, pendant la messe de minuit, enlevé tout l'appareil typographique, s'était enfui à Amsterdam, puis à Cologne, et enfin à Mayence, où il établit une imprimerie d'où sortit, en 1441, le *Doctrinale Alexandri Galli*. Tel est l'extrait des faits rapportés par Junius ; mais aucun auteur hollandais, du 15e siècle, ni du commencement du 16e, ne fait mention de ces faits, pas même Érasme, qui, né à Rotterdam en 1467, ne pouvait ignorer un événement si glorieux pour son pays, et avait eu tant d'occasions de parler de l'histoire de la typographie, lui qui était lié d'amitié avec Thierry Martins d'Alost, imprimeur célèbre, le premier de la Belgique, et dont il a fait l'épitaphe ; mais au contraire, s'il a parlé de l'invention de l'imprimerie, cela a toujours été en faveur de Guttemberg, et nullement de Laurent Coster, dont il ne dit pas un mot. En revanche, Pierre Scriverius raconte l'histoire de la prétendue découverte de Coster, avec des circonstances tout à fait romanesques. Aussi, M. Meermann lui-même, qui a fait un gros ouvrage en 2 vol. in-4°, sous le titre d'*Origines typographicæ*, pour assurer à Laurent Coster l'honneur de l'invention de l'imprimerie, reconnait-il l'invraisemblance de ce récit. Tout ce qu'il avance pour soutenir le système d'Adr. Junius ne porte que sur des conjectures gratuites, et sur le récit d'un certain Cornélius, qui paraît n'avoir connu lui-même ces faits que par tradition. Ce ne fut que plus de 3 siècles après le miracle de cette prétendue découverte, que M. Meermann annonça qu'il avait trouvé sur une feuille de vélin, imprimée des deux côtés (opistographe), les sentences que Coster avait imprimées avec des lettres d'écorce ou de bois. Cette feuille était collée à un vieux livre de prières, et renfermait, dans 8 pages, l'alphabet et l'*Oraison dominicale*, c'est-à-dire une pièce sans date ni nom d'imprimeur, et semblable à cent autres petits ouvrages de dévotion imprimés dans divers endroits des Pays-Bas, vers la fin du 15e siècle. Il est aujourd'hui bien démontré que cette feuille de vélin, prétendu essai de Coster, est imprimée avec des caractères de fonte. Les partisans de Coster ont accusé Jean Fust, beau-père du célèbre Schœffer, d'avoir volé les caractères et les outils de l'imprimerie de Laurent ; mais comment un homme riche aurait-il pû être le domestique d'un marguillier de Harlem. Dans l'impossibilité où ils se sont trouvés de détruire cette objection, ils ont tourné tous leurs soupçons sur Jaan Gænsfleisch, dit Guttemberg ; mais comment faire cadrer ce fait faussement avancé par Scriverius, avec les pièces authentiques découvertes par le savant Schœpflin, et rapportées dans les *Vindiciæ typographicæ*, qui prouvent, d'une manière irrécusable, que Guttemberg était établi à Strasbourg depuis environ l'an 1430, et qu'il y était encore domicilié en 1444. C'est donc sans preuve, et sur la seule autorité de Junius, qui n'écrivait que sur des ouï-dire un événement passé 140 ans avant lui, qu'on s'est avisé de frapper des médailles, de graver des inscriptions, et d'élever des statues et d'autres monu-

ments à la gloire de Laurent Coster, à qui on fait jouer le personnage, tantôt de perturbateur du repos public, et condamné comme tel, tantôt celui de sacristain ou marguillier, ensuite d'échevin, puis de trésorier, et enfin, pour donner plus d'éclat à son histoire, on en fait un rejeton de la maison de Brederode, descendant en droite ligne des anciens souverains de la Hollande. Emportés par leur patriotisme, des savants hollandais ont employé tous les moyens pour faire regarder ce grand personnage, non-seulement comme le père de la typographie, mais encore comme l'inventeur de la gravure en bois, prétention insoutenable, et moins fondée encore que la première. Certes, s'il avait existé à Harlem un graveur en bois, tel qu'on veut nous le faire voir dans la personne de Coster, nous en trouverions l'histoire dans l'ouvrage de Cartel Van Mander, peintre et graveur, établi vers l'an 1583 dans cette ville, où il composa son *Histoire des peintres et graveurs,* publiée en 1603. Laurent Coster n'y paraît, ni comme imprimeur, ni comme graveur, ni sous aucune autre dénomination quelconque; c'est avec aussi peu de fondement qu'on a dit que la prétendue typographie laurentienne n'a pas discontinué d'être en activité après la mort de son inventeur, arrivée vers l'an 1440; car, selon M. Meermann, depuis cette époque jusqu'en 1472, les héritiers de Coster, fils de son gendre Thomas, savoir : Pierre, André et Thomas, continuèrent à exercer l'art typographique, et imprimèrent un grand nombre d'ouvrages, malgré le malheur qu'ils eurent d'être volés, vers l'an 1459 (fatalité attachée à cette typographie), par un domestique infidèle, nommé *Frédéric Corselles,* qui avait été suborné par la cour d'Angleterre, où il porta l'imprimerie. On sait qu'elle n'y fut connue qu'en 1471. Quels monuments typographiques les partisans de Coster invoquent-ils en faveur de leurs assertions ? Quelques anciennes éditions, sans date et sans indication d'imprimeurs, mais qui ont été bien certainement imprimées par Nicolas Ketelaer et Ger. de Leempt, imprimeurs à Utrecht, en 1473. Plusieurs ouvrages sortis des mêmes presses en sont la preuve. Cette découverte achève de démontrer, de la manière la plus claire, que l'atelier tant vanté des héritiers du sacristain de Harlem, ignoré pendant 3 siècles, et découvert tout à coup par l'enthousiasme patriotique, n'a pas la moindre réalité. Comment donc supposer qu'après que le secret de la découverte eut été divulgué par la publication des ouvrages imprimés à Mayence, qu'après que cette dernière ville se fut attribué hautement l'honneur de la découverte, les petits-fils, héritiers de Coster, Pierre, André et Thomas, qui ont vécu jusqu'à l'an 1492, n'aient pas réclamé, pour leur grand-père, l'honneur d'une découverte dont ils connaissaient toute la gloire? Toute cette question est fort bien traitée dans l'*Origine de l'Imprimerie,* par L. C. P. Lambinet, Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

**COSTER** (Samuel), auteur tragique et comique, né vers la fin du 16e siècle à Amsterdam, est regardé comme le créateur du théâtre hollandais, bien qu'avant lui la Hollande eût eu des poëtes dramatiques. Il était médecin et ne consacrait à la poésie que ses loisirs. Ce fut lui qui purgea la scène des productions informes de la chambre de rhétorique d'Amsterdam. En 1617, malgré l'opposition du clergé et des ennemis qu'il s'était faits comme tout réformateur, il obtint des magistrats un local où il construisit à ses frais une salle de spectacle, la première à Amsterdam; il y fit représenter les chefs-d'œuvre de ses contemporains, Vondel, Hooft, etc., et ses propres ouvrages. On a de lui 5 comédies et 6 tragédies dont les sujets sont pour la plupart tirés de l'*histoire romaine.* Il ne manque pas d'idées et d'invention; mais il travaillait trop vite pour pouvoir donner à ses ouvrages cette perfection qui peut seule les faire vivre. La plus ancienne de ses pièces est de 1615, et la plus récente, *Polyxène,* tragédie, de 1646.

**COSTER DE ROSENBOURG** (Jean), médecin, né à Lubeck en 1613, commença ses études à Kœnigsberg, et alla les continuer à Leyde, où il obtint le doctorat en 1645. De retour à Kœnigsberg, il fut agrégé à la faculté de cette ville. En 1649, il se rendit à Wismar avec le titre de médecin stipendié; de là il passa à Revel, en qualité de physicien de l'ordre des chevaliers d'Estonie. Il occupait cet emploi depuis 5 ans, lorsque Charles-Gustave, roi de Suède le choisit pour son archiâtre, et l'anoblit. Après la mort de ce souverain, en 1660, Coster fut médecin du grand-duc de Russie à Moscou; enfin, il retourna à Revel, où il termina sa carrière en 1685. Outre sa dissertation inaugurale, *De dysenteria,* Coster a publié un ouvrage intitulé : *Affectuum totius corporis humani præcipuorum theoria et praxis tabulis exhibitæ; accessit Caroli Gustavi, regis Sueciæ morbi et obitûs relatio medica,* Francfort, 1663, in-4°; Lubeck, 1675, in-4°, etc.

**COSTER** (Joseph-François), littérateur, né en 1729 à Nancy, exerça pendant 20 ans la place de premier commis du contrôle des finances, fut ensuite conservateur de la bibliothèque publique et des médailles de Nancy, remplit une chaire d'histoire à l'école centrale de cette ville depuis 1796 jusqu'à 1804, époque à laquelle il fut mis quelque temps après à la retraite, et revint à Nancy, où il mourut en 1813. On a de lui : *la Lorraine commerçante,* Nancy, 1759, in-8°; *l'Éloge* de Charles III, duc de Lorraine, 1764, in-8°. Celui de Colbert, 1773, in-8°, obtint le 1er accessit de l'Académie française; *Observations sur le rapport et projet de loi sur l'instruction publique, par Chaptal,* 1801, in-8°. Coster a laissé quelques manuscrits. Le *Précis des travaux* de la Société royale de Nancy contient l'analyse de l'éloge de Coster, par Blau.

**COSTER** (Jean-Louis), né à Nancy en 1728, frère du précédent, jésuite, devint, à la suppression de cette société, bibliothécaire de l'évêque de Liége. On a de lui deux *Oraisons funèbres,* l'une du Dauphin, père de Louis XVI, et l'autre de Stanislas, roi de Pologne, etc., toutes deux prononcées et imprimées à Nancy en 1766, in-4°. Coster entreprit en 1772 *l'Esprit des journaux,* et s'occupa jusqu'en 1775 de la rédaction de cet utile journal. Il est mort en 1780.

**COSTER** (Sigebert-Étienne), frère des deux précédents, né à Nancy le 4 avril 1734, fut nommé curé de Remiremont, et se fit une réputation comme prédicateur. Il prononça le même jour que son frère, à Nancy, l'*Oraison funèbre de Stanislas.* Grand vicaire de l'évêque de Verdun en 1781, il fut député par son chapitre aux états généraux, où il vota constamment avec le côté droit, et signa toutes les protestations de la minorité. Les Prussiens, à leur entrée en France, l'ayant désigné membre

de l'administration provisoire qu'ils avaient établie à Verdun, il jugea prudent de les accompagner dans leur retraite, et rejoignit à Montefiascone l'abbé Maury, qui le fit professeur de théologie de son séminaire. Rentré en France, il fut, après le concordat, nommé chanoine de Nancy. Lorsque le typhus ravagea les hôpitaux de cette ville en 1813 et 1814, il se dévoua au soulagement des malades avec un zèle admirable ; eut, malgré son grand âge, le bonheur d'échapper au fléau, et mourut le 23 octobre 1825, à 91 ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

**COSTER SAINT-VICTOR** (Jean-Baptiste), né en 1771, à Épinal, officier dans le 9e régiment de chasseurs, rejoignit, en 1791, l'armée des princes en Allemagne, et après son licenciement vint dans la Vendée, où il servit sous les ordres de Puisaye. Le courage qu'il montra dans diverses circonstances lui valut le commandement de la division de Vitré ; et lorsque ce pays fut pacifié, il continua d'y résider. Poursuivi quelque temps après comme déserteur, il fut condamné par un conseil de guerre à 5 ans de détention ; mais il parvint à s'échapper, alla retrouver Puisaye en Angleterre et le suivit au Canada. Son but était d'améliorer sa position en se livrant à des spéculations commerciales ; rien ne lui réussit. Il revint donc en Europe, s'associa bientôt au complot de la machine infernale, eut encore le bonheur d'échapper aux recherches de la police ; mais revenu sur le continent, avec George Cadoudal, il fut arrêté et périt sur l'échafaud le 25 juin 1804.

**COSTERUS** (Bernard), secrétaire de la ville de Woerden depuis 1670 jusqu'en 1684, y était né en 1643, et y est mort en 1735. Il était docteur en droit à l'université de Leyde. Nous avons de lui un ouvrage assez mal écrit en hollandais : *Relation historique concernant l'établissement de la république de Hollande et de Westfrise*, Utrecht, 1707 et 1727 ; Leyde, 1737, in-4°.

**COSTHA BEN LOUKA**, que les historiens font contemporain des califes Motadhed et Moctader, et qui, par conséquent, florissait vers la fin du 3e et le commencement du 4e siècle de l'hégire, était chrétien, Grec d'origine, et natif de Balbek. Après avoir passé quelque temps dans les pays soumis à l'empire de Constantinople, et en avoir rapporté avec lui, lors de son retour en Syrie, beaucoup de livres grecs, il fut appelé dans l'Irak pour y être employé à traduire des ouvrages du grec en arabe. On lui rend ce témoignage, qu'il possédait parfaitement les langues grecque, syriaque et arabe, et les écrivait avec pureté et élégance. Costha ne fut pas seulement un traducteur fidèle et élégant : comme il possédait plusieurs sciences, il composa lui-même divers traités généraux et particuliers sur la logique, la philosophie, la physiologie, la médecine, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la cosmographie, l'astronomie et la musique. Parmi cette multitude d'écrits, dont l'historien arabe des médecins nous donne la liste, on distingue un *Traité de diététique, à l'usage de ceux qui font le pèlerinage de la Mecque ;* des *Traités sur la cause des morts subites, etc.* Plusieurs autres ouvrages composés par Costha, ou traduits par lui du grec, se trouvent dans diverses bibliothèques de l'Europe, comme on le voit par les catalogues de celles de Florence, de Leyde et autres.

**COSTO** (Thomas), littérateur, naquit à Naples dans le 16e siècle. Les biographies italiennes n'offrent presque aucun renseignement sur cet écrivain. On peut conjecturer, d'après la date de son poëme de *Roger*, qu'il était né vers 1560. On ignore le lieu et la date de sa mort. Costo fut un des continuateurs du *Compendio dell' istoria del regno di Napoli* de Pandolf. Collenuccio.

**COSTOBARE** descendait d'une des principales familles de l'Idumée, où ses ancêtres avaient rempli les fonctions de grand prêtre et de sacrificateur jusqu'à la réunion de ce royaume à la Judée, par Hyrcan. Il parut s'attacher à la fortune d'Hérode, reconnu roi de Judée par le sénat romain, et suivit ce prince au siége de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il fut chargé par Hérode d'en garder les avenues, et de faire main-basse sur tous les descendants d'Hyrcan, qui pouvaient par la suite essayer de remonter sur le trône de Juda ; mais Costobare qui songeait déjà sans doute lui-même à s'emparer de l'Idumée, fit échapper les fils de Babas, aimés du peuple juif, et leur facilita les moyens de se retirer dans ses terres, où ils se tinrent cachés. Hérode pénétra les desseins de Costobare ; tout cruel qu'il était, il se laissa fléchir par les prières et les larmes de Salomé, qui vint, accompagnée de sa mère, implorer la grâce de son époux, et il se contenta de lui retirer sa confiance. A quelque temps de là, Costobare ayant donné de graves sujets de mécontentement à sa femme, elle le quitta furieuse et se réfugia près d'Hérode. Ce fut alors qu'elle lui dévoila toutes les intrigues de son mari, et qu'elle lui apprit qu'il donnait asile aux petits-fils d'Hyrcan, dans l'espoir de se servir de leur nom pour soulever les Juifs. Transporté de colère, Hérode donna l'ordre d'exterminer tous les rejetons de l'ancienne race royale, et de faire périr Costobare. On place cet événement à l'an 36 avant J. C.

**COTA** (Rodriguez), poëte espagnol, surnommé *el Tio* (l'oncle), florissait au 15e siècle, sous le règne de don Juan II, roi de Castille. Il est auteur de la tragi-comédie intitulée : *Calisto et Mélibée*, et d'une satire imprimée sous le titre de *Mingo Rebulgo*. *Caliste* est moins une œuvre dramatique qu'un roman dialogué ; mais dans quelque classe que l'on range cette production, elle n'en est pas moins remarquable par l'intérêt du sujet, par la peinture des mœurs et par le style. Cota n'en a fait que le 1er acte ou le commencement ; la suite est du bachelier Fernand de Roxas, qui vivait au commencement du 16e siècle. Cette pièce très-rare a été souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues, notamment en français par Jacques de Lavardin, Paris, 1578, in-16.

**COTEL** (Antoine de), conseiller au parlement de Paris, né vers 1550, a laissé : *le Premier livre des mignardes et gayes poésies*, etc., Paris, 1578, in-4°.

**COTELIER** (Jean-Baptiste), savant helléniste, né à Nîmes en 1629, fit des progrès si rapides dans les langues, qu'à l'âge de 12 ans il expliquait l'Ancien Testament en hébreu à livre ouvert, et rendait compte de toutes les difficultés grammaticales qu'on lui proposait. L'assemblée du clergé, qui se tenait à Mantes en 1641, lui accorda une pension pour favoriser ses études ; mais il se contenta du grade de bachelier, et n'entra jamais dans les ordres. Il était déjà connu par quelques publications, lorsque Colbert l'adjoignit en 1667 à Ducange

pour dresser le *Catalogue* des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi à Paris ; il fut en 1674, nommé professeur de langue grecque au collége de France, et mourut le 12 août 1686, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : *SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera*, grec-latin, 1672, 2 vol. in-fol., *Ecclesiæ græcæ monumenta et analecta*, Paris, 1672-86, 3 vol. in-4°. Il a laissé des manuscrits. Son *Éloge* en latin, par Baluze, est imprimé dans l'édition des *SS. Patrum opera*, publiée par Leclerc, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-folio. Cette édition est la plus recherchée.

**COTELLE** (Louis-Barnabé), professeur à l'école de droit à Paris, né à Montargis le 11 juin 1752, fut successivement chargé du cours sur le Code civil et du cours de droit naturel. On lui doit un *Code approfondi* et une *Édition* de Burlamaqui et de Vatel. Il mourut à Paris le 29 janvier 1827.

**COTEREAU** (Claude), prêtre, chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Tours, mort le 3 novembre 1550, a laissé : *De jure et privilegiis militum lib. III*, et *De officio imperatoris liber I*, Lugduni, 1539, in-fol.; ce second ouvrage, sous le titre de : *Traité des devoirs d'un capitaine homme de guerre*, a été traduit en français par Gabriel Dupréau, Poitiers, 1549, in-4° ; on en trouve un extrait dans les *Soirées littéraires*, de Coupé; *les Douze livres de Columelle*, traduit en français, Paris, 1551, in-4° : cette traduction réimprimée en 1555 et 1556, in-4°, avec les notes de Jean Thierry de Beauvais, fut dédiée au cardinal du Bellay par Jacques Vertus, ami de Cotereau et son exécuteur testamentaire. Il y a deux pièces latines de lui dans le *Genethliacum Cl. Doleti*, et plusieurs *pièces* en vers français dans les *Épîtres du Traverseur des voies périlleuses*, de Jean Bouchet.

**COTES** (Roger), célèbre mathématicien, né en 1682 à Burbach dans le comté de Leicester, fut, en 1706, nommé professeur d'astronomie et de physique expérimentale à l'université de Cambridge, et mourut le 5 juin 1716. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Harmonia mensurarum*, etc., Cambridge, 1722, in-4°, traduit ou plutôt paraphrasé en français par le bénédictin Walmsley, Paris, 1747, in-4° ; *Des leçons de physique expérimentale sur l'équilibre des liqueurs*, traduites en français par le médecin Lemonnier, ibid., in-4°, figures, etc. Les *Transactions philosophiques* renferment quelques *Mémoires* de Cotes, à qui l'on doit la 2e édition des *Principia mathematica*, de Newton, 1713.

**COTHB-EDDYN**, surnommé *Kharizm-Chah* (Mohammed), lieutenant général (*waly*) du Kharizm sous le règne de Barkhiaroc, conserva pendant 30 années la faveur de ses maîtres, et jouit d'une espèce de souveraineté. Il protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1127 avec la réputation d'un prince équitable. Il est le chef de la dynastie des Kharizmiens. Atzyz, son fils, lui succéda.

**COTHB-EDDYN** (Mohammed), historien arabe, professeur à la Mecque, mort l'an de l'hégire 988, a écrit une *Histoire du Yemen*, ou plutôt l'histoire de la conquête de ce pays par Sinan-Pacha, général de Sélim Ier; et celle *de la Mecque* depuis l'origine de la Caabah jusqu'à l'an 985. Silv. de Sacy a fait connaître la substance de ces deux ouvrages dans les *Notices et extraits des manuscrits*, tome IV.

**COTHB-EDDYN** (Mohammed), souverain de Sindjar, l'an de l'hégire 594, après la mort d'Imad-Eddyn, son père, fut un roi juste, mais il n'eut point assez d'énergie pour s'opposer aux entreprises de Nour-Eddyn, prince de Moussoul, et à celles de Mélic-Adel. Son règne fut troublé par des guerres qui l'exposèrent à perdre sa couronne ; il acheta la paix au prix de quelques-unes de ses possessions, l'an de l'hégire 606, et mourut en 616.

**COTHB-EDDYN-CHYRAZY** (Mahmoud-Ben-Macoud), philosophe persan, né l'an 634 de l'hégire, mort en 710, élève du savant Nassir-Eddyn, a écrit un grand nombre d'ouvrages sur toutes les branches des connaissances humaines. Le plus remarquable est un *Commentaire sur les canons d'Avicenne*.

**COTIGNON** (Pierre de), sieur de la Charnaye, gentilhomme, né dans le Nivernais à la fin du 16e siècle, vint demeurer à Paris, où il se lia avec les beaux esprits les plus connus alors. Il était l'âme de leurs réunions, et ses amis trouvaient ses poésies excellentes. Les personnes qui en connaissent le recueil, imprimé à Paris en 1626, in-12, sous le titre d'*Ouvrage poétique*, n'en portent pas un jugement si favorable. Dès 1623, la Charnaye avait fait imprimer *Madonthe*, tragédie extraite de *l'Astrée*, dans un recueil intitulé *la Muse champêtre*. On a encore de lui *les Travaux de Jésus*, poëme, Paris, 1638, in-8°. On a quelquefois confondu Cotignon avec L. de la Charnais auquel les auteurs de la *Bibliothèque du Théâtre français* attribuent une pastorale, *les Bocages*, sous la date de 1632.

**COTIN** (Charles), membre de l'Académie française, conseiller et aumônier du roi, né à Paris en 1604, mort en 1682, est plus connu par les satires de Boileau et le Trissotin de Molière que par ses poésies et ses ouvrages en prose, la plupart sur des sujets pieux : il n'était cependant ni aussi sot ni aussi ridicule que ces deux auteurs nous le représentent. On cite de lui de petites pièces fort agréables, telles que le quatrain : *Iris s'est rendue à ma foi*..., et celui *Vous n'écrivez que pour écrire*. Boileau et Molière, qui avaient de justes sujets de se plaindre de Cotin, ont poussé trop loin la vengeance. La crainte des épigrammes de Boileau l'empêcha de faire imprimer ses *Sermons*. Parmi ses nombreux ouvrages on ne recherche que les suivants : *OEuvres galantes*, en prose et en vers, 1663, 1665, 2 vol. in12. C'est dans le 2e vol. que se trouve le fameux *Sonnet à la princesse Uranie*, que Molière a frappé d'un ridicule éternel; *la Ménagerie*, la Haye, 1666, in-12. Cette satire contre Ménage a eu plusieurs éditions ; mais les curieux donnent la préférence à celle-ci, parce qu'elle est la plus complète, et qu'elle entre d'ailleurs dans la *Collection* des Elzevirs français.

**COTLOGH-YNANEDJ**, personnage oriental sur lequel les historiens persans ne s'accordent point. Mirkhond le met au rang des princes de la dynastie des Atabeks de l'Azerbaïdjan, et nous apprend que Cotlogh, après de longues guerres contre Thoghrul, dernier sultan Seldjoucide, tua son adversaire, s'empara du gouvernement l'an de l'hégire 599, et périt bientôt après assassiné par les émirs du roi de Kharizm.

**COTOLENDI** (Charles), né vers le milieu du 17e siècle, à Aix, ou, suivant d'autres, à Avignon, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit recevoir avocat. Il sui-

vit pendant quelque temps le barreau ; mais bientôt son amour pour les lettres le fit renoncer aux affaires. On a de lui : *Voyage de P. Texeira*, ou *Histoire des rois de Perse*, etc., Paris, 1681, in-12 ; *Vie de la duchesse de Montmorenci, supérieure de la Visitation de sainte Marie de Moulins*, Paris, 1684, in-8° ; *Vie de saint François de Sales, évêque de Genève*, Paris, 1689, in-4° ; *Vie de Christophe Colomb*, traduite de l'espagnol, 1681, in-12, etc.

**COTOLENDI** (Ignace), de la famille du précédent, né à Brignole, fut fait évêque, *in partibus*, de Metellopolis, et vicaire apostolique de la Chine orientale, résidant à Nankin. Sa vie, écrite par Gaspard Auger, prédicateur du roi (Aix, 1613, in-12), a été traduite en italien, Livourne, 1681, in-4°.

**COTTA** (Caius-Aurélius), consul, l'an de Rome 677, fit rendre une loi qui ouvrait aux tribuns du peuple le chemin des dignités.

**COTTA** (Lucius Aurélius), de la famille du précédent, préteur l'an 682, consul en 687, censeur en 688, l'un des plus illustres orateurs de son temps, fut un des modèles que Cicéron se proposa lors de ses débuts au barreau. Il vota le premier dans le sénat pour le rappel de Cicéron. C'est pendant qu'il était préteur que fut rendue la loi qui transféra aux chevaliers le droit qu'avaient les sénateurs de juger.

**COTTA** (Marcus-Aurélius), de la famille du précédent, consul l'an 678, fut vaincu par Mithridate, roi de Pont. A son retour à Rome on l'accusa de concussion pendant son proconsulat à Héraclée ; il fut reconnu coupable et privé de sa dignité de sénateur.

**COTTA** (Jean), poëte latin, né près de Vérone, mort à la fleur de l'âge vers 1511, a laissé quelques poésies imprimées à Venise par les Aldes, 1527, in-8°, avec celles de Sannazar, et souvent réimprimées dans différents recueils, entre autres dans les *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8°. Ces poésies, si remarquables par la correction et l'élégance, ont enfin été publiées séparément, Venise, 1760, in-8°, et par les soins de l'abbé Morelli, Bassano, 1802, in-4°. Cotta a coopéré, avec Mario Beneventano, à l'édition de Ptolémée, publiée à Rome, 1508, avec les cartes de Buckinck et de Ruysch.

**COTTA** (Lazare-Augustin), savant antiquaire, né en 1645 à San-Giulio, dans le Milanais, mort à Milan en 1719, avait renoncé au barreau pour se livrer entièrement au penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'antiquité. La province de Novarèse, qui l'avait vu naître, fixa surtout son attention, il se plut à consacrer le souvenir des personnages distingués qu'elle a produits, dans *Museo Novarese*, 1701, in-fol. Il a écrit en outre la comédie intitulée : *la Pirlonea*, Bologne, 1678, et donné une édition de l'ouvrage de Dominique Macaneo, sur le lac Verban (lac Majeur), avec des notes, Milan, 1723.

**COTTA** (Jean-Baptiste), poëte, né le 20 février 1668, à Tende, comté de Nice, entra de bonne heure dans l'ordre des augustins, professa avec distinction dans plusieurs colléges de cet ordre, fut admis en 1699 par acclamation dans l'Arcadie naissante, sous le nom d'Estrio Callutino, et, après avoir rempli différents emplois revint dans sa patrie, où il mourut le 31 mai 1738. Le recueil de ses poésies est intitulé : *Dio, sonetti ed inni, con note*. L'édition la plus belle et la plus complète est celle de Venise, 1820, 6 vol. in-16, ou in-8°, papier vélin ; on y a joint l'Éloge de l'auteur, par le P. Hyacinthe della Torre. Cotta est regardé par les Italiens comme le premier de leurs lyriques sacrés.

**COTTA** (Jean-Frédéric), théologien, né en 1701 à Tubingen, professa la théologie et les langues orientales à Gottingue, fut rappelé dans sa patrie pour y remplir les mêmes chaires, et mourut le 31 décembre 1779. Il a écrit un grand nombre de *Dissertations* et d'ouvrages en latin et en allemand sur des matières théologiques. Les principaux sont : *Histoire littéraire de la théologie*, en allemand, Tubingen, 1721 et 1722, in-8° ; *Essai d'histoire ecclésiastique*, ibid., 1768, 3 vol. in-8°. Il a traduit du grec en allemand les *OEuvres de Fl. Josèphe* et *l'Histoire de la destruction de Jérusalem* par Hégésippe, ibid., 1735, in-fol., cartes et figures, avec des notes et des commentaires fort estimés.

**COTTA DE COTTENDORF** (Jean-Frédéric, baron), libraire, né à Stuttgard le 27 avril 1764, d'une ancienne et noble famille italienne, après des études distinguées et un séjour à Varsovie et à Paris, prit la direction de la librairie que son père Jean-George avait fondée à Tubingen, et qui existe encore sous le même nom, et il lui donna une extension rapide. Dès 1798, il fit paraître sous le titre de *Cosmogonie universelle*, une gazette politique dont plus tard la rédaction fut transportée à Stuttgard, puis en 1803 à Augsbourg. La propriété de la *Gazette universelle d'Augsbourg* donna une haute influence à Cotta auprès des princes allemands, qui en utilisèrent la publication dans leur intérêt. Chargé en 1799 d'une mission des États de Wurtemberg auprès du gouvernement français, Cotta en reçut une autre des libraires allemands, qui l'engagèrent en 1815, mais sans succès, à solliciter du congrès de Vienne une mesure qui prohibât les contrefaçons. En 1815, élu député à la diète de Wurtemberg, il se prononça pour le rétablissement de l'ancienne constitution. Membre de la deuxième chambre des États depuis 1819, il en devint vice-président en 1824. En 1828, il se rendit à Berlin pour y conclure un traité de commerce et de douanes, à l'occasion duquel il fut nommé conseiller privé de Prusse, chambellan de Bavière et chevalier de la couronne de Wurtemberg. Cotta fit quelques entreprises étrangères à la librairie, telles qu'une tentative pour établir la navigation à la vapeur sur le lac de Constance ; mais c'est comme libraire, comme éditeur et comme ami des écrivains les plus distingués de l'Allemagne, qu'il doit être surtout apprécié. Gœthe, Schiller, Voss, Jean Paul, les deux frères Humboldt, Herder, Huber, Jean Muller, etc., étaient liés avec lui d'affection autant que d'intérêt. Il mourut à Stuttgard le 29 septembre 1832. Bien qu'on lui reproche d'avoir abusé de la propriété de plusieurs classiques pour exercer le monopole et ne publier que des éditions communes, on lui doit cependant, de 1830, une édition magnifique des *OEuvres complètes* de Schiller, deux parties en un vol. grand in-8°.

**COTTA** (Aurélius). *Voyez* **AURELIUS**.

**COTTE** (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, mort en 1735, vice-protecteur de l'académie de peinture, premier architecte du roi, intendant des bâtiments, di-

recteur de la monnaie des médailles, etc., était petit-fils de Fremin de Cotte, architecte ordinaire de Louis XIII, et beau-frère de Mansard, dont il avait reçu des leçons. Ses travaux les plus importants sont le grand autel de Notre-Dame, les embellissements de l'hôtel de la Vrillière, la colonnade ionique de Trianon, l'achèvement du dôme des Invalides, de l'église de Saint-Roch et de la chapelle de Versailles. On lui attribue, ainsi qu'à Pierre Bollet, l'idée de remplacer par des glaces les tableaux qui décoraient les cheminées.

**COTTE** (Jules-Robert), fils du précédent, exécuta sur ses dessins le portail de Saint-Roch et celui de la Charité. On lui reproche d'avoir gâté les plans de son père, en voulant les corriger.

**COTTE** (Louis), un des plus laborieux physiciens du 18e siècle, né à Laon le 20 octobre 1740, commença ses études au collége de l'Oratoire de Soissons et les termina dans la maison que cet ordre religieux possédait à Montmorency. Dès 1758, il était entré dans l'institution de l'Oratoire qui l'envoya successivement comme préfet au collége de Juilly, et comme professeur de philosophie, puis de théologie à Montmorency. Très-peu de temps après avoir reçu les ordres, il devint vicaire (1767), ensuite curé (1773) de Montmorency. En 1780, il joignit à ces fonctions celles de supérieur de la maison de l'Oratoire à Montmorency. Un canonicat à Laon lui fit quitter cette résidence en 1784; mais la révolution supprima les chanoines en même temps que l'évêché de Laon. Cotte fut élu, par ses anciens paroissiens, curé de Montmorency, et il en remplit de nouveau les fonctions. Quelques années après (1798), il fut nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et il ne quitta ce nouveau poste qu'en 1802, pour se retirer à Montmorency, où il mourut le 4 octobre 1815. Le P. Cotte a confirmé la variation diurne du baromètre indiquée par Van Swinden, et a mis sur la voie d'une loi des grandes périodes de vicissitudes atmosphériques qui ramènent les mêmes vents (notice de M. Silvestre sur les travaux de Cotte). Il s'occupa aussi de diverses questions agronomiques. Les résultats de ses observations se trouvent épars dans une foule de mémoires, d'opuscules, d'articles et de traités élémentaires à l'usage de la jeunesse.

**COTTEREAU** (Thomas-Jules-Armand), jurisconsulte, naquit à Tours en 1733. Son éducation fut dirigée de bonne heure vers l'étude du droit par son père, l'un des premiers avocats de la province. Se défiant de ses talents pour la plaidoirie, il préféra le travail du cabinet, et s'acquit une grande réputation. Il mourut dans sa ville natale le 28 novembre 1809. On a de Cottereau : *Le Droit général de la France, et le droit particulier de la Touraine et du Loudunois*; Tours, 1778-1788, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage aussi estimé que digne de l'être, dit M. Merlin dans son *Répertoire de jurisprudence*, est le fruit de trente années de recherches; et, malgré les changements survenus dans la législation, il peut encore être utilement consulté.

**COTTEREAU.** *Voyez* **CHOUAN.**

**COTTEREL** (Charles), maître des cérémonies de la cour d'Angleterre, sous le règne de Charles II, mort en 1687, a traduit en anglais le roman de *Cassandre*, de la Calprenède, et travaillé à la traduction, dans la même langue, de l'ouvrage de Davila sur les guerres civiles de France.

**COTTEREL** (Alexis-François), curé de Paris, mort en 1775, a publié quelques *Opuscules* médiocres sur l'assassinat de Louis XV par Damiens, sur la mort de la reine Marie Leczinska, et sur d'autres événements.

**COTTIGNIER**, dit *Brûle-Maison* (François de), joyeux chanteur, né à Lille en 1679, et mort le 1er février 1740, amusa le peuple de cette ville, et même une partie des provinces voisines, par les chansons qu'il avait la fureur d'appliquer toujours aux habitants de Turcoing, petite ville à 3 lieues de Lille, dont les mœurs simples alors donnaient quelquefois matière aux épigrammes du chanteur lillois. Ses œuvres fugitives, dont la plupart n'étaient que dans la mémoire de ses contemporains, furent recueillies par un libraire de Lille, en 3 vol. in-32. Le succès populaire que ces chansons ont obtenu est dû autant à la verve satirique de *Brûle-Maison*, qu'à l'idiome qu'il avait choisi.

**COTTIN** (Sophie RISTAUD, Mme), née à Tonneins en 1773, mariée à 17 ans à un riche banquier, veuve à 20 ans, passa le reste de sa vie dans la solitude et la méditation, et mourut à Paris le 25 août 1807. Son talent fut longtemps inconnu à ses amis; elle-même ignorait le prix des pages éloquentes qui coulaient de sa plume. Le roman de *Claire d'Albe*, 1799, in-12, vint révéler à la France un écrivain plein de grâce et de sensibilité; *Malvina*, 1801, 3 vol.; *Amélie Mansfield*, 1803, 3 vol.; *Mathilde*, ibid., 1805, 4 vol.; *Élisabeth*, ou *les Exilés en Sibérie*, ibid., 1806, 2 vol., placent Mme Cottin au rang des meilleurs romanciers français. On a joint au roman d'*Élisabeth* un poëme en prose intitulé: *la Prise de Jéricho*, qui avait été imprimé dans les *mélanges* de Suard, l'un des amis de cette dame. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur par A. Petitot, Paris, 1817, 5 vol. in-8°.

**COTTIUS** (Marcus-Julius), Gaulois, souverain d'un État désigné dans les historiens latins sous le nom de *royaume de Cottius*, dont Suze était la capitale, eut la gloire de résister à César; mais il accepta les offres d'Auguste et devint l'allié du peuple romain. Il ouvrit alors dans les Alpes des chemins commodes dont on trouve encore des vestiges, et qui durent faciliter la conquête des différents petits États voisins. Le royaume de Cottius fut, après la mort de ce prince, réduit en province romaine par Néron, l'an 63 de J. C. On voit à Suze un reste d'arc de triomphe sur lequel sont inscrits les noms des peuples qui étaient soumis à Cottius. Ce monument a été gravé dans plusieurs recueils, entre autres, dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori.

**COTTON** (Pierre), jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez, fut envoyé par ses supérieurs à Milan pour étudier la philosophie; de retour en France, il se fit remarquer comme prédicateur, fut appelé à Paris sur la recommandation du maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (Mme de Créqui.) Bientôt il acquit la confiance de Henri IV, fit signer à ce prince le rappel des jésuites, refusa l'archevêché d'Arles et le chapeau de cardinal, et fut enfin nommé confesseur du roi. Après la mort de Henri, le P. Cottin fut chargé de porter le cœur du roi au collége de la Flèche, et conserva son crédit à la

cour jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher dans le Midi, et se rendit en Italie pour accomplir les vœux de Louis XIII. Il revint à Paris, et y mourut le 19 mars 1626. Il a laissé quelques ouvrages de controverse et un traité du *Sacrifice de la messe*. L'histoire de sa *Vie*, écrite en latin par le P. Rouvier, Lyon, 1660, in-8°, est plus complète que celle qui a été publiée par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4°.

**COTTON** (sir Robert), savant antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1631, avait une connaissance si parfaite des anciennes chartes, que c'était à lui que l'on s'adressait dans tous les cas où il s'agissait des droits de la couronne ou du maintien de la constitution. Les mémoires qu'il avait rédigés dans les occasions les plus importantes ont été recueillis et publiés en 1652. Cotton avait formé une collection précieuse de manuscrits et de chartres recueillis dans le nord de l'Angleterre, dont le catalogue a été publié par Th. Smith, sous le titre de *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecæ Cottonianæ*, etc., 1696, in-fol. Cette collection, réunie plus tard à celle du roi, a été presque entièrement détruite le 3 novembre 1731, par l'incendie du cloître de l'abbaye de Westminster, où elle était déposée.

**COTTON** (Charles), poëte anglais, né en 1630 d'une bonne famille du comté de Stafford, se distingua particulièrement dans le genre burlesque. Le plus célèbre de ses ouvrages, *les Scarronides*, ou *Virgile travesti*, poëme burlesque sur le 1er et le 4e livres de l'*Énéide*, ne ressemble que par le titre à l'ouvrage de Scarron, et c'est, suivant quelques critiques anglais, après *Hudibras*, la meilleure production de ce genre qui existe dans aucune langue. Charles Cotton mourut dans un état assez misérable à Westminster, en 1687. Il est auteur de plusieurs autres ouvrages et de quelques traductions du français : nous citerons : *Voyage en Irlande*, poëme burlesque en 3 chants; *la Belle de Tunis*, roman traduit du français, 1674; *le Manuel du planteur*, ou *Instructions sur la culture de toutes sortes d'arbres à fruits*, 1675, in-8°, etc. On a imprimé pour la sixième fois en 1770, en un vol. in-8° et in-12, un recueil de ses *Poésies composées en différentes occasions*.

**COTTON** (Nathaniel), médecin anglais du 18e siècle, exerça longtemps sa profession à Saint-Albans, où il était chef d'un hôpital pour les insensés, et où il mourut en 1788. Comme plusieurs autres médecins ses compatriotes, il cultiva la poésie, et quoiqu'il ait publié des *Observations sur un genre particulier de fièvre scarlatine*, il est plus connu comme auteur de poésies insérées dans le recueil imprimé par Dodsley, et surtout par un ouvrage en vers, intitulé : *les Visions, pour l'instruction des enfants*, qui a été réimprimé plusieurs fois.

**COTTON DES HOUSSAYES** (Jean-Baptiste), docteur de Sorbonne, né à la Neuville-Chant-d'Oisel près de Rouen le 17 novembre 1727, professa la théologie pendant 15 ans au séminaire de la cathédrale. Il remplaça Guiot en 1768 dans les fonctions de secrétaire de l'académie de l'Immaculée Conception, et fut, en 1780, nommé bibliothécaire de la Sorbonne. En prenant possession de cette place, il prononça, sur les services du bibliothécaire, un *discours latin*, imprimé par Pierres, 1781, in-12, à 25 exemplaires. Il mourut le 20 août 1783. On lui doit les *Éloges historiques de Maillet du Boullay, de l'abbé de Saas, de Chamousset*, etc.; et des articles de botanique dans le *Journal de Physique*, 1780. Il a laissé en manuscrit : *Éléments d'histoire littéraire universelle*, et *Bibliographie raisonnée*, ou *Nouveau système bibliographique*.

**COTUGNO** (Dominique), célèbre médecin, né le 29 janvier 1736 à Ruvo dans la Pouille, professa la médecine et enseigna l'anatomie dans l'université de Naples, fit plusieurs découvertes importantes en anatomie, notamment celle des aqueducs de l'oreille, appelés de son nom *cotuniens*, fut nommé médecin de la reine, et premier médecin du roi, et mourut le 6 octobre 1822. Ses principaux ouvrages sont : *De aquæductibus auris humanæ internæ dissertatio*, Naples, 1761, in-8°; *De ischiade nervosâ*, ibid., 1768, in-8°; *De sedibus variolarum syntagma*, ibid., 1769, in-8°; *Del moto reciproco del sangue per le interne vie del capo*, ibid., 1782, in-4°; *Lettera riguardante l'electricità d'un sorcio*, ibid., 1784; cette lettre contient la première idée du fluide galvanique; *Ragionamento sullo spirito della medicina*, Milan, 1806, in-8°.

**COTYS**, nom commun à plusieurs rois de la Thrace, de la Cappadoce et du Bosphore Cimmérien : le plus ancien est celui qui, 600 ans avant J. C., permit à une colonie de Mysiens de s'établir en Asie.

**COTYS Ier**, fils de Penthée et roi de Thrace, né vers l'an 289 avant l'ère chrétienne, vainquit les peuples voisins de ses États et fut un des princes les plus puissants de son temps. Les Athéniens, qui d'abord avaient été ses alliés, lui déclarèrent la guerre afin de l'empêcher de s'emparer du Péloponèse; mais ce fut sans succès, et Cotys serait sans doute sorti vainqueur de cette lutte s'il n'eût été assassiné vers l'an 356 avant J. C.

**COTYS II**, fils de Seuthès et roi des Odryses, prêta secours à Persée, roi de Macédoine, contre les Romains; mais bientôt il fut forcé de défendre ses propres États attaqués par Eumènes, roi de Pergame et allié des Romains. Cotys fit la paix à condition que son fils fait prisonnier par Paul-Émile lui serait renvoyé sans rançon, 167 ans avant J. C.

**COTYS III**, fils de Sadalès et roi des Odryses, 57 ans avant J. C., réunit à ses États le royaume des Besses, moyennant 300 talents qu'il paya à Pison, préteur en Macédoine, et fournit des secours à Pompée contre César.

**COTYS IV** régnait environ 17 ans avant J. C.; à sa mort ses fils furent mis sous la tutelle de son frère Rhœmétalcès.

**COTYS V**, fils de Rhœmétalcès, partagea le royaume de Thrace avec Rescuporis, son oncle, et périt assassiné par celui-ci, 19 ans avant J. C. Ovide, dans ses *Élégies*, loue la justice et l'humanité de ce prince et l'amour qu'il témoignait pour les lettres.

**COTYS**, fils du précédent et roi de la petite Arménie sous les règnes de Caligula et de Claude, se vit sur le point d'ajouter à ses États la grande Arménie, au moment où Mithridate l'Ibérien se disposait à prendre possession de ce royaume; mais Cotys fut forcé par l'empereur de renoncer à ce trône où l'appelaient les vœux des principaux personnages de ce pays. — Trois Cotys, rois du Bosphore, ne sont connus que par les médailles : le 1er régnait du temps de Claude, le 2e sous l'empereur Adrien, et le 3e sous Alexandre Sévère; leur règne embrasse la

période comprise entre l'an 342 et l'an 330 de l'ère du Bosphore, c'est-à-dire de 69 à 234 de J. C.

**COUBLAI-KAN.** *Voyez* **CHI-TSOU.**

**COUCHERY** (Jean-Baptiste-Claude-François), député au conseil des Cinq-Cents, naquit à Besançon le 4 avril 1768. La révolution s'étant annoncée en Franche-Comté par le pillage et l'incendie des châteaux, Couchery se retira en Suisse. La crainte que son absence ne devînt une cause de persécution contre ses parents, le fit rentrer en France avant la promulgation de la loi sur les émigrés. Il se lia bientôt avec Briot qui jouissait déjà, quoique fort jeune, d'une grande influence. Sur la présentation de son nouvel ami, qui se rendit garant de son *civisme,* il fut admis au club qui portait encore le nom de Société des Amis de la Constitution, et il ne tarda pas à s'y faire remarquer par ses improvisations chaleureuses. En 1796 au conseil des Cinq-Cents, il se réunit à ceux de ses collègues qui, ne croyant pas que la liberté fût possible avec la république, tentèrent d'arrêter la marche de la révolution. Compris au 18 fructidor dans le nombre des condamnés à la déportation, il eut le bonheur de se soustraire aux recherches de la police, revint à Besançon, et gagna l'Allemagne, où il vécut dans une grande intimité avec Pichegru, récemment échappé de la Guyane. Après le 18 brumaire, il fut autorisé à rentrer dans ses foyers; mais, lié dès lors au parti qui ne voyait de bonheur et de liberté pour la France que dans le rétablissement du trône, il ne profita de la faveur qui lui était accordée que pour régler ses affaires de famille. Lorsque les victoires des armées françaises l'obligèrent d'abandonner sa retraite, il se rendit à Londres, et concourut à la rédaction de *l'Ambigu*, journal publié par Peltier. Plusieurs des articles de Couchery, dirigés contre Napoléon, obtinrent un si grand succès, qu'ils furent réimprimés séparément et traduits dans plusieurs langues. Il ne revint en France qu'avec Louis XVIII qui se l'était attaché par le titre de secrétaire de son cabinet. A son arrivée à Paris, il reçut des lettres de noblesse, et la croix d'honneur; il était destiné sans doute à jouir d'une haute faveur auprès du roi, mais il mourut d'une attaque de goutte, le 25 octobre 1814. On a de lui : *le Moniteur,* ou *Tableau de la cour de Napoléon, de son caractère et de celui de ses agents,* Londres, 1813, 2 vol. in-8°, réimprimés à Paris en 1813 et 1815.

**COUCY** (de), nom d'une ancienne famille noble de Picardie, aujourd'hui éteinte, et dont le premier membre illustre est Albéric, qui vivait en 1059 et fonda la riche abbaye de Nogent-sous-Coucy.

**COUCY** (Dreux de BOVE de), fils ou gendre d'Albéric et père d'Enguerrand Ier, comte d'Amiens, vivait en 1080, et mourut en 1116.

**COUCY** (Thomas de MARLE de), fils du précédent, se signala par ses exploits guerriers et ses cruautés; il est le premier qui ait pris le titre de *Sire de Coucy par la grâce de Dieu.*

**COUCY** (ENGUERRAND II de), fils du précédent, s'allia à la famille royale en épousant Agnès de Beaugenci, cousine germaine de Louis le Jeune. Il mourut l'an 1147, pendant la 2e croisade.

**COUCY** (RAOUL Ier, sire de), seigneur de Marle, de la Fère, de Crécy, de Vervins, de Landousy et de Pinon, né vers 1134, était fils d'Enguerrand II; il épousa la fille du comte Baudouin (1154), et en secondes noces Alix de Dreux, cousine germaine de Philippe-Auguste (1173). Il fut tué au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191.

**COUCY** (ENGUERRAND III de), fils du précédent, se distingua à la bataille de Bouvines. Quelques historiens prétendent que la couronne de France lui fut offerte par les grands vassaux pendant la minorité de Louis IX.

**COUCY** (RAOUL II de), fils du précédent, périt à la Massoure en Égypte, l'an 1250, en combattant aux côtés du comte d'Artois, frère de saint Louis.

**COUCY** (ENGUERRAND IV de), frère du précédent, s'étant rendu coupable de la mort de 3 gentilshommes, fut condamné à payer une amende considérable qui fut consacrée à la fondation d'un hôpital à Pontoise et à l'établissement d'écoles publiques à Paris. Il mourut en 1311.

**COUCY** (RAOUL ou RENAUD de), châtelain, fils d'Enguerrand II et frère de Raoul Ier, né vers l'an 1160, mort au siége d'Acre en Palestine, l'an 1191, avait embrassé l'état ecclésiastique et se distingua par son goût pour la poésie. Le *Recueil de ses chansons* a été publié en 1781 à Paris, dans les *Mémoires historiques de Raoul de Coucy,* par Laborde : Renaud est moins connu par ces petites compositions que par l'aventure de la dame de Fayel, châtelaine de Vergy, aventure qui a fourni le sujet de 2 tragédies françaises dont la plus connue est celle de de Belloy. L'*Histoire* du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel a été publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, par M. Crapelet, avec une traduction en français moderne, 1829, grand in-8°. A ce vol. il faut réunir les *Chansons* du châtelain de Coucy, revues sur tous les manuscrits par Francisque Michel, 1830, grand in-8°.

**COUCY** (ENGUERRAND VII, baron de), l'un des rejetons de cette illustre famille, naquit vers l'an 1340. Le jeune Enguerrand, à la bataille de Poitiers (18 septembre 1356), fut du nombre des seigneurs français que l'on donna en otage pour la délivrance du roi. Coucy, qui était à la fleur de l'âge, plut à Édouard III, roi d'Angleterre, qui, pour se l'attacher, lui donna en mariage Isabelle, sa seconde fille. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, Coucy, également proche parent des deux rois, Charles V et Édouard, lié envers eux par la reconnaissance, et ne pouvant prendre parti pour l'un contre l'autre, s'en alla en Italie, où il fut utile aux papes Urbain V et Grégoire XI contre les Visconti. Afin de ne plus rencontrer d'obstacle dans ses liaisons avec le roi de France, il renvoya (1388) en Angleterre son épouse et sa fille cadette, laquelle épousa depuis le duc d'Irlande; il garda près de lui l'aînée, qui épousa Henri, duc de Bar. Sa femme étant morte en Angleterre, il prit en secondes noces (1381) Isabelle, fille de Jean, duc de Lorraine et de Sophie de Wurtemberg, dont il eut une fille aussi appelée Isabelle, qui, après la mort de son père, fut mariée à Philippe de Bourgogne, comte de Nevers. La guerre s'étant renouvelée, Coucy fut envoyé par Charles pour soumettre les places qui obéissaient au roi de Navarre. Il prit, entre autres, Bayeux, Evreux; et, après cette glorieuse campagne, il institua un ordre de chevalerie appelé *la Couronne*. Les dames et les demoiselles y étaient admises aussi bien que les chevaliers et les écuyers. Duguesclin étant mort en 1380, Charles V offrit

l'épée de connétable à Coucy, qui, par une générosité bien rare, conseilla au prince de la donner à Olivier Clisson ; ce qui eut lieu. Pour dédommager Enguerrand, le prince lui donna le gouvernement de la Picardie ; et en mourant il le nomma un des membres du conseil qui devait gouverner pendant la minorité de Charles VI. C'est en cette qualité que signa Coucy (15 janvier 1381), au nom de Charles VI, un traité de paix avec le duc de Bretagne ; et pendant 16 ans il ne cessa de rendre à son roi les services les plus importants, soit à la tête des armées, soit dans les missions et les négociations où la sagesse de ses conseils était nécessaire. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, voulant envoyer Jean de Nevers, son fils, à la tête d'une armée contre Bajazet, pria Enguerrand de vouloir bien accompagner le jeune prince et le diriger. Coucy, se rendant aux instances du duc, partit au mois de février 1396 avec l'armée composée de 2,000 gentilshommes suivis de leurs vassaux. Dans une rencontre, il tailla en pièces 15 ou 20,000 Turcs; mais, dans la malheureuse bataille de Nicopolis (28 septembre 1396), il se vit obligé de se rendre prisonnier avec les autres chefs échappés au carnage. Ce brave guerrier, illustré par tant d'exploits, fut conduit à Burse en Bithynie, où il mourut, le 18 février 1497.

**COUCY** (Jean-Charles, comte de), archevêque de Reims et pair de France, naquit le 25 septembre 1745 au château d'Escordal dans le Rhételois, de la même famille que le précédent. S'étant destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fut nommé vicaire général du diocèse de Reims. En 1765, il obtint un canonicat du chapitre de cette ville ; en 1776, le brevet d'aumônier de la reine, et l'année suivante l'abbaye d'Igny. Désigné par le roi évêque de la Rochelle, il fut sacré le 3 janvier 1790 ; mais son refus de prêter le serment exigé par l'assemblée nationale l'obligea de s'expatrier. Du lieu de son exil, en Espagne, il adressa plusieurs écrits à ses diocésains pour les prémunir contre le schisme, et ranimer leur courage pendant la persécution. De retour en France, en 1814, il signa la lettre du 8 novembre au pape. Il fut préconisé par S. S. archevêque de Reims, le 1er octobre 1817 ; mais différentes circonstances ne lui permirent de prendre possession de son siége qu'en 1821. Il mourut dans son diocèse le 10 mars 1824. En lui s'éteignit le nom de Coucy.

**COUCY** (Robert de), architecte, naquit à Reims, vers la fin du 12e siècle. Hugues Libergier, autre architecte fameux de cette époque, n'avait fait que commencer la célèbre église de Saint-Nicaise de Reims. Ce temple, qui est devenu l'un des plus beaux monuments de l'architecture improprement appelée *gothique,* fut achevé par Robert de Coucy. Libergier avait fait le portail, les tours, la nef et les deux bas côtés; Robert fit la croix, le chœur et les chapelles qui l'entourent. Cette église fut démolie en 1796. L'église de Saint-Nicaise ne fut pas le seul monument élevé par le génie de Robert de Coucy. Il fut aussi architecte ou *maître des œuvres* de la cathédrale de Reims. Ce temple, qui ne le cède en rien au premier pour la grandeur du plan, la hardiesse de l'exécution et l'élégance des détails, avait été brûlé en 1210, et fut reconstruit sur les plans de Libergier. Sur un dessin noble et régulier, sa vaste étendue, son exhaussement, ses magnifiques dehors, où toute la délicatesse et la perfection des ornements gothiques sont déployés, en font un des plus beaux édifices de la France. On mit 30 ans à le rebâtir. Les tours n'ont été achevées qu'en 1427. Robert de Coucy, qui eut la gloire de mettre la dernière main à ce magnifique monument, fut enterré dans le cloître de Saint-Denis à Reims; on y voyait autrefois sa figure sculptée en relief sur la muraille, avec cette inscription : « Cy gist Robert de Coucy, maistre de Nostre-Dame et de Saint-Nicaise, qui trépassa l'an 1311. »

**COUDRAY** (du). *Voyez* **TRONSON**.

**COUDRETTE** (Christophe), né à Paris en 1701, fit ses études au collége de Louis le Grand et au collége du Plessis. Il se lia avec l'abbé Boursier, et en adopta tellement les idées, qu'on l'appela *le petit Boursier.* Admis à la prêtrise en 1725, il eut l'année suivante des relations intimes avec le bienheureux Pâris. L'archevêque de Paris (Vintimille) l'interdit en 1732. Il fut en 1735 conduit à Vincennes, où il resta pendant 5 semaines et demie. Arrêté de nouveau en 1738 et conduit à la Bastille, il y séjourna près d'un an. Dans les dernières années de sa vie, Coudrette était devenu presque aveugle. Il mourut le 4 août 1774. On a de lui : *Dissertation théologique sur les loteries*, 1743, in-12; *Dissertation sur les bulles contre Baïus*, Utrecht, 1737, 4 vol. in-12; *Histoire générale de la naissance et des progrès de la compagnie de Jésus,* 1761, 4 vol. in-12 ; *Idée générale des vices principaux de l'institut des jésuites, tirée de leurs constitutions,* 1762, in-12, avec supplément, etc.

**COUET** (Bernard), né vers 1670 à Paris, vicaire général de Rouen, puis de Paris sous MM. de Noailles et Vintimille, publia en 1714 et 1715 les *Lettres d'un théologien à un évêque sur cette question importante :* S'il est permis d'approuver les jésuites pour prêcher et pour confesser. La question est résolue négativement. L'auteur fut assassiné de 2 coups de couteau, en sortant de l'église de Notre-Dame, par un nommé Lefèvre, charpentier, le 27 mai 1736 ; il mourut 3 jours après, âgé de 66 ans. Ses fameuses *Lettres* ont été réimprimées à Paris en 1755, in-12.

**COUETU** (N.... de), ancien officier de cavalerie et chevalier de St.-Louis, servait depuis longtemps comme officier, lorsque la révolution commença. Retiré dans sa province à l'époque de l'insurrection vendéenne, il y prit dès l'origine une part très-active, et commanda la division de Saint-Philbert de Grandlieu. Il se réunit bientôt à Charette avec qui il contribua au succès de l'attaque de Machecoul, où l'adjudant général Boisguillon fut complétement battu avec perte de son artillerie et de son bagage. Peu après, Couetu reçut, à son quartier général, la division de la Cathelinière, qui était chassée de son pays par l'armée de Mayence, et se replia avec elle à Legé, où ils firent jonction avec Charette. Lors de l'expédition contre l'île Bouin, Couetu fut placé sur la route du Bois-de-Cené, et ses Vendéens, attaqués par le général Haxo, se firent jour avec beaucoup de difficulté et de perte. A l'organisation définitive de l'armée de la basse Vendée, qui eut lieu aux Herbiers, le 9 décembre 1793, Couetu fut proposé pour général en chef; mais, apprenant cette disposition, il entra dans l'assemblée des officiers pour s'excuser à cause de son âge avancé, et pour prier les membres dé-

libérants d'élire Charette à sa place. Ce choix ayant été fait, il présida la députation chargée d'aller l'annoncer au titulaire. Celui-ci conserva à Couetu le commandement de sa division, auquel il joignit le grade de général en second, chargé de signer toutes les délibérations avec le général en chef, et de remplacer celui-ci en cas d'absence ou de décès. Lorsque la Convention essaya de soumettre la Vendée par d'autres moyens que par la force des armes, et que Charette eut accepté une entrevue, il laissa le commandement de son armée à son général en second, qui ne tarda pas à signer le traité de la Jaunais, résultat de conférences. L'autorité de Couetu dans la basse Vendée avait fléchi sous le despotisme de Charette. Il faisait publier la pacification dans son cantonnement précisément le jour où son général en chef entrait de nouveau en campagne. Couetu se retira au château de l'Épinay pour donner suite à ces négociations auxquelles plusieurs divisionnaires accédèrent. Tandis qu'il ne s'occupait que des moyens de rétablir la tranquillité dans son pays, il fut, par un manque de foi manifeste, arrêté avec Touzeau, Lapierre et Dubois, officiers vendéens; conduit à Challans, il fut condamné et mis à mort, avec Touzeau et Lapierre, et Dubois fut seulement condamné à la reclusion jusqu'à la paix.

**COUILLARD** (Antoine), seigneur du Pavillon, en Gâtinais, au 16e siècle, est auteur de quelques ouvrages remarquables par leur singularité; de ce nombre sont les *Contredits aux fausses et abusives prophéties de Nostradamus*, Paris, 1555 et 1560, in-8°; *Chronique cosmographique universelle*, avec un tableau des généalogies des rois de France depuis Adam jusqu'à Charles IX.

**COULANGES** (Philippe-Emmanuel, marquis de), conseiller au parlement de Paris, né vers 1631, vendit sa charge pour n'avoir plus à s'occuper que de ses plaisirs, eut de son temps la réputation de versifier avec facilité sur toutes sortes de sujets légers, et mourut en 1716. On a publié le *Recueil de ses chansons*, Paris, 1698, 2 vol. in-12, réimprimé en 1754; ses *Mémoires, suivis de lettres inédites de Mme de Sévigné* (sa cousine germaine), *de son fils, de l'abbé de Coulanges*, etc., n'ont paru qu'en 1820, in-8° et in-12, par les soins de M. de Monmerqué.

**COULET** (Étienne), médecin, descendait d'une famille française réfugiée en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Il paraît que, ne trouvant pas assez de ressources dans la pratique de son art, il se mit aux gages des libraires, sans augmenter beaucoup sa réputation ni sa fortune. Coulet est un des nombreux écrivains qui ont essayé de réformer l'orthographe française, projet tenté bien avant lui, et renouvelé depuis par des hommes qui lui étaient infiniment supérieurs, mais avec aussi peu de succès. Il vivait en 1750; on ignore la date de sa mort. Ses ouvrages: l'*Art de conserver la santé des princes*, auquel on a ajouté l'*Art de conserver la santé des religieuses*, et les *Avantages de la vie sobre*, par Cornaro, avec des remarques aussi curieuses que nécessaires, Leyde, 1724, in-12; *Nouveau système de grammaire française*, ibid., 1726; l'*Histoire de la médecine*, traduite de l'anglais de Freind, ibid., 1727, in-4°, et 3 vol. in-12, etc.

**COULMIER** (François-Simonet de) était abbé régulier d'Abbecourt, de l'ordre des Prémontrés, lorsqu'il fut nommé député du clergé de la vicomté de Paris aux états généraux de 1789. Il s'y montra l'un des plus chauds partisans des innovations révolutionnaires. Échappé par la fuite au règne de la Terreur, qui ne fit grâce à aucun ecclésiastique, l'abbé de Coulmier chercha à recouvrer par quelque emploi la brillante existence dont il avait joui avant la révolution; et il obtint la direction de l'hospice de Charenton. En 1799, après le 18 brumaire, il entra au corps législatif, dont il fit partie jusqu'en 1802, conservant sa place de directeur de Charenton, où il se trouvait encore en 1814. Il s'était lié étroitement avec de Sade, et cet homme lui avait communiqué tous ses vices. Cet état de désordre dut cesser en 1814 à l'époque de la restauration; et le directeur Coulmier perdit alors sa place. Se prétendant persécuté par les Bourbons, il y rentra en 1815, après leur départ; mais il la perdit de nouveau après le second retour de Louis XVIII, et mourut dans l'obscurité le 4 juin 1818.

**COULOMB** (Charles-Augustin de), célèbre physicien, né en 1736 à Angoulême, entra jeune dans le génie, fut envoyé à la Martinique, où il construisit le fort de Bourbon et employé successivement à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg. Son *Mémoire* sur la meilleure manière de fabriquer les aiguilles aimantées fut couronné par l'Académie des sciences. Il remporta le prix double en 1781 par sa *Théorie des machines simples*, et fut reçu l'année suivante à l'unanimité. Ces succès ne l'empêchèrent pas d'éprouver en 1783 la disgrâce du ministre de la marine pour avoir combattu le projet de navigation présenté par les états de Bretagne, mais on ne tarda pas à rendre justice à la pureté de ses intentions; il fut, en 1784, nommé intendant des eaux et fontaines de France, et choisi peu de temps après par l'Académie pour aller étudier en Angleterre le système d'administration des hôpitaux. Lors de la révolution, Coulomb se livra tout entier à l'étude des sciences, et fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont M. Poisson a parfaitement apprécié l'importance. Membre de l'Institut à sa formation, et plus tard inspecteur des études, il mourut le 23 août 1806. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie des sciences et de l'Institut, on a de lui: *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, 3e édition, Paris, 1817, in-8°, figures; *Théorie des machines simples*, 2e édit., 1820, in-4°.

**COULON** (Louis), géographe estimable, né à Poitiers en 1605, quitta l'ordre des jésuites pour se livrer entièrement à la culture des lettres, et mourut en 1664. Son principal ouvrage est la *Description géographique et historique du cours et du débordement des rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, est plein de recherches intéressantes.

**COULON** (Claude-Antoine), prédicateur célèbre, naquit en 1745, à Salins. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, et ne tarda pas à s'y faire connaître par son talent pour la chaire. Nommé grand vicaire de M. de Suffren, évêque de Sisteron, puis de Nevers, il eut part à l'administration de ces deux diocèses. Proscrit avec tous les prêtres qui refusèrent d'adhérer aux décrets de l'assemblée nationale, Coulon ne revit la France qu'en 1814. La voix publique le désignait pour un des pre-

miers évêchés vacants ; mais il en fut écarté par ses anciens compagnons d'exil, qui lui reprochèrent son attachement aux libertés de l'Église gallicane. Il consacra les dernières années de sa vie aux devoirs du ministère pastoral, et mourut à Paris le 10 mars 1820, dans le temps qu'il préparait une édition de ses *Sermons*. On a de l'abbé Coulon : *Exhortation à la persévérance dans la foi pendant les temps de persécution*, Paris, 1792, in-8° ; *Paraphrase* du psaume *Exaudiat te Dominus*, Londres, 1799, in-8° ; *Lettres de Cambridge*, ibid., 1802, in-8°, etc.

**COULON DE THÉVENOT** (A.......), inventeur d'une méthode de tachygraphie qui eut beaucoup de succès, et qui a été adoptée dans les pays étrangers, naquit à Paris en 1755 ; il fit les premières expériences de sa méthode en 1779, devant une commission de l'Académie des sciences, dont le rapport lui fut avantageux. En 1787, le roi accepta la dédicace de son *Traité de tachygraphie*, et lui accorda un brevet de tachygraphe. En l'an V, il fit hommage aux deux conseils de la discussion d'une partie de la constitution, recueillie d'après ses procédés, demanda des encouragements qu'il ne put obtenir, et se vit forcé d'accepter un emploi subalterne dans l'administration des hospices militaires. Cet emploi le conduisit en 1813 à l'armée d'Allemagne. Après la bataille de Leipzig, il fut rencontré par des Cosaques qui le dépouillèrent ; il avait reçu plusieurs blessures ; ses pieds étaient gelés. Il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de 60 ans.

**COULTHURST**, né dans le comté de Cheshire, et élevé à l'université d'Oxford, où il se distingua, ajouta son nom à celui des courageux voyageurs qui ont péri victimes du climat de l'Afrique. Ce jeune savant, rempli de zèle et d'ardeur, avait tenté une excursion dans l'intérieur des terres, en partant de la rivière appelée le *Vieux-Calabar* ; après 15 jours d'absence, il revint, et s'embarqua pour Fernando-Po. C'est pendant la traversée qu'il expira le 15 avril 1831.

**COUPÉ** (JEAN-MARIE-LOUIS), littérateur, né à Péronne, le 18 octobre 1732, mort le 10 mai 1818, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé de l'éducation d'un jeune seigneur de la maison de Lorraine. En 1780, il succéda à l'abbé Batteux dans la chaire de rhétorique à l'université de Paris. Il obtint, en 1784, à la Bibliothèque du roi, non pas la place de conservateur, puisqu'au lieu de plusieurs conservateurs il n'y avait alors qu'un bibliothécaire M. Lenoir, mais celle de garde des titres et généalogies, qu'il conserva jusqu'au 10 août 1792, époque où le ministre Roland changea l'organisation de la bibliothèque devenue *nationale*. Privé de son état et de ses pensions, l'abbé Coupé trouva un asile chez la princesse de Vaudemont, et se consacra entièrement à la littérature dans un âge où la plupart des hommes ne cherchent que le repos, et à la traduction des auteurs grecs et latins. Privé de son emploi à la révolution, il trouva des ressources dans l'exercice de ses talents. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de traduction de quelques épîtres et autres poésies latines de l'Hôpital*, 1778, 2 vol. in-8° ; *Variétés littéraires*, 1786-1788, 8 vol. in-8° ; *les Soirées littéraires*, 1795, 1800, 20 vol. in-8°, publication périodique qui n'a pas obtenu tout le succès qu'elle méritait ; *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8°. On lui doit encore des traductions nouvelles du *Théâtre* de Sénèque, des *Opuscules* d'Homère, des *Œuvres* d'Hésiode, etc., publié de 1795 à 1798.

**COUPÉ DE L'OISE** (JEAN-MARIE), député à l'assemblée législative et à la Convention nationale. Curé de Sermaise, près de Compiègne, à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes avec chaleur, fut nommé président du district de Noyon, et député à l'assemblée nationale en 1791, par le département de l'Oise. Il appuya à l'assemblée législative la motion de Cambon tendante à obliger les ecclésiastiques de monter la garde en personne, opina à la Convention sur le procès de Louis XVI, et vota pour la mort. Envoyé en mission dans les départements, vers la fin de 1793, il fut nommé à son retour président du club des jacobins, renonça aux fonctions de la prêtrise, et n'en fut pas moins expulsé pour avoir montré de l'opposition au mariage des prêtres. Il s'occupa beaucoup dans les comités d'objets d'économie politique, et traita toujours ces matières en homme habile. Il a surtout laissé 2 rapports intéressants sur la préparation des pommes de terre, et sur la meilleure fabrication des huiles. Il était d'une rigueur inflexible sur les fautes d'administration, et fit envoyer à l'échafaud des fournisseurs qui avaient livré des chaussures d'une mauvaise qualité. Échappé lui-même aux fureurs des montagnards qui le haïssaient, il passa, en 1795, au conseil des Cinq-Cents, par suite de la loi de la réélection des deux tiers des conventionnels, n'y parla qu'une fois, sur les encouragements que l'on devait accorder aux manufactures de laine, et mourut peu de temps après à l'âge de 75 ans.

**COUPERIN**, nom d'une famille qui a produit un grand nombre de musiciens distingués. — LOUIS, organiste de Louis XIII, mourut en 1665. La charge de dessus de viole fut créée pour lui. — FRANÇOIS, musicien et frère du précédent, laissa 2 enfants : Louise, habile claveciniste et cantatrice, qui fut attachée pendant 30 ans à la musique du roi, morte en 1728 ; et Nicolas, organiste de Saint-Gervais, mort en 1748. — CHARLES, frère des précédents, musicien, mort en 1669. — FRANÇOIS, surnommé *le Grand*, organiste de Saint-Gervais et claveciniste de Louis XIV, a composé 4 vol. in-fol. de pièces de clavecin, et mourut en 1733. — MARIE-ANNE, fille de François, religieuse à Maubuisson, fut organiste de cette abbaye. — MARGUERITE-ANTOINETTE, sœur de la précédente, fut claveciniste de la chambre du roi, charge qui avant elle n'avait été occupée que par des hommes. — ARMAND-LOUIS, fils de Nicolas, organiste du roi et de quelques paroisses, a laissé des *sonates* et des *trios* pour le clavecin, ainsi que des *motets* qui n'ont pas été gravés, et mourut en 1789. — PIERRE-LOUIS, organiste et harpiste, mort en 1789 ; une seule de ses compositions a été gravée.

**COUPIGNY** (ANDRÉ-FRANÇOIS DE), né à Paris en 1766, fit de bonnes études au collége de Louis-le-Grand, cultiva la littérature par goût plus que par nécessité, et y consacra quelques-uns des moments que lui laissaient les fonctions qu'il a exercées plus de 20 ans, comme employé, puis comme chef de bureau au ministère de la marine, pendant la révolution et sous le consulat ; enfin comme chef de bureau au ministère des cultes. Ses premiers

essais furent des *Hymnes à la république, à la victoire, à l'agriculture; des Chansons patriotiques sur les canons, sur les succès des armes française*, etc., publiées avec la musique de divers compositeurs. Il y avait loin de là au genre de la romance que Coupigny sembla depuis adopter exclusivement. Le reste de son temps, il l'employait à diriger les fêtes des brillantes sociétés où il était admis. Il y jouait avec beaucoup de talent la comédie, les proverbes, et réussissait surtout dans les rôles d'arlequin, auxquels son physique le rendait très-propre. De tous les goûts de sa jeunesse, il paraît n'avoir conservé que celui de la pêche, sorte de divertissement qui lui a valu autant de réputation que ses *romances*. Ce genre de poésie, qu'il a cultivé avec le plus de constance et de succès, lui a valu l'honneur d'être souvent cité, soit avec éloges, soit avec raillerie, dans les brochures du temps; mais on peut dire aujourd'hui avec impartialité, que Coupigny fut un des plus féconds et plus agréables auteurs français de romances, et que les siennes n'ont pas obtenu moins de vogue par leur mérite que par les airs qui y ont été adaptés par les meilleurs compositeurs dans ce genre, Garat, Plantade, etc. On cite entre autres : *Il est trop tard; Sans le savoir; le Chien de la Seine; Henri IV à Gabrielle; le Ménestrel; Agnès Sorel à Charles VII*. Il en a publié un choix sous ce titre : *Romances et poésies diverses*, Paris, 1813, in-18, et une nouvelle édition en 1836. Il a donné aussi au théâtre du Vaudeville, avec MM. Piis, Barré, Radet et Desfontaines : *Hommage du petit Vaudeville au grand Racine*; seul, *Arlequin jaloux*, in-8°, et au théâtre Favart, avec Dieulafoi et Favières, une *Nuit de Frédéric II*; et avec Radet, *le Jeune philosophe*. Coupigny mourut en 1835.

**COUPLET** (Philippe), jésuite, né vers 1628 à Malines, fut attaché aux missions de la Chine, acquit une connaissance profonde de l'histoire et de la littérature de cet empire. Il fut envoyé en mission à Rome pour rendre compte de l'état florissant des affaires en Orient. Il alla ensuite passer quelque temps dans sa famille, et s'embarqua pour retourner en Chine. A peine était-il en mer qu'un coffre mal assujetti, s'étant détaché, l'écrasa contre les flancs du bâtiment. Tel fut le déplorable genre de mort dont périt, en 1692, ce vertueux missionnaire. On a de lui plusieurs ouvrages intéressants; le plus remarquable est sa traduction latine des 3 ouvrages moraux de Confucius : *la Grande science, le Juste milieu*, et *le Livre des sentences*, Paris, 1687, in-fol.

**COUPLET** (Claude-Antoine), ingénieur-mécanicien, né à Paris le 20 avril 1642, quitta la carrière du barreau pour se livrer tout entier à l'étude des mathématiques, et en particulier de l'hydraulique, et fut un des premiers membres de l'Académie des sciences. Les villes de Coulanges-la-Vineuse, d'Auverre et de Courson doivent à ses travaux des eaux abondantes et salutaires. Il mourut le 25 juillet 1722. Fontenelle prononça son éloge.

**COUPLET DES TORTREAUX** (Pierre), fils du précédent, mécanicien, fut admis à l'Académie des sciences en 1696, y remplaça son père dans la charge de trésorier, et mourut en décembre 1744. On a de lui, dans le recueil de l'Académie de 1726 à 1733, plusieurs Mémoires sur *la poussée des terres contre leurs revêtements et sur la force des revêtements qu'on leur doit opposer; sur la poussée des vents*; des recherches sur la construction *des combles de charpente, sur les chariots, les traîneaux et sur le tirage des chevaux*.

**COUPPÉ** (Gabriel-Hyacinthe), des Côtes-du-Nord, député aux états généraux, et à la Convention nationale, né le 5 mars 1767. Sénéchal de Lannion en Bretagne, avant la révolution, il s'était fait connaître par son attachement à la cause de la liberté, et fut élu député du tiers état de cette ville à l'assemblée des états généraux de 1789. Il siégea avec le côté gauche, fut réélu en 1792, et chargé de représenter son département à la Convention nationale. Il s'unit au parti girondin, provoqua, dès le mois d'octobre 1792, le décret d'accusation contre Arthur Dillon et vota, dans le procès de Louis XVI, l'appel au peuple, puis la reclusion et le bannissement à la paix, et enfin le sursis à l'exécution. Il s'enfuit de l'assemblée à l'approche de la révolution du 31 mai, fut arrêté à Nantes, regardé comme démissionnaire, et remplacé par son suppléant. Rappelé au corps législatif après la mort de Robespierre, il s'y prononça avec énergie contre les terroristes et les mesures qu'ils avaient adoptées. La session finie, il entra au conseil des Cinq-Cents, et appuya, à la séance du 4 juin 1797, une demande à faire quitter aux enfants les noms de Robespierre, Marat, Couthon, qu'on leur avait donnés. Il sortit du conseil en mai 1798, fut successivement nommé juge d'appel, et président du tribunal criminel des Côtes-du-Nord, et rappelé au corps législatif en 1803, sur la présentation du collége électoral de son département. Réélu en 1809, au corps législatif, il continua d'y siéger après la restauration jusqu'à la dissolution de la chambre en 1815. Il mourut du choléra en 1832, dans son château de Tonquedec, près de Lannion.

**COUR** (de la). *Voyez* **LACOUR**.

**COUR DE BALLEROY** (Charles-Auguste, comte de la), lieutenant général, etc., né le 25 février 1721, il était à 17 ans enseigne au régiment d'infanterie de Chartres, et lieutenant-colonel du même corps à 20 ans. Il fit la campagne de Flandres en 1742, assista à la bataille de Dettingen, fut blessé et alla néanmoins combattre l'année suivante sur les bords du Rhin. Il assista à la plupart des actions qui signalèrent cette guerre, prit part aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, concourut à la bataille de Fontenoy, au siége de Courtrai, à celui d'Audenarde, de Termonde, d'Ath, et à la prise de Bruxelles. Il passa ensuite dans le régiment d'Ossa, et combattit avec ce corps à la journée de Raucoux, où il fut de nouveau blessé. Il fut nommé brigadier l'année suivante, fit des prodiges de valeur à Lawfeld, se distingua sous les murs de Berg-op-Zoom, et commanda le bataillon qui donna le premier assaut. Il déploya la même intrépidité devant Maestricht en 1748, et au camp de Richemont en 1755. Il prit, en 1757, le commandement des évêchés de Tréguier, Quimper, Léon et Saint-Brieux, fut fait maréchal de camp l'année suivante, et remplaça, à diverses reprises, le duc d'Aiguillon qui commandait la province. Nommé sur ces entrefaites inspecteur général d'infanterie, il passa plusieurs années en Bretagne, se trouva au combat de Saint-Cast, qui lui valut le grade de lieutenant général des armées du roi. Déjà sur le retour de l'âge, lorsque la révolution éclata,

il ne put cependant échapper à l'animadversion dont sa caste était l'objet. Il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, comme convaincu d'avoir entretenu des correspondances avec les ennemis extérieurs et intérieurs. Il fut exécuté le 26 mars 1794.

**COURAYER** (Pierre-François le), chanoine de Sainte-Geneviève le 17 novembre 1681 à Rouen, se distingua dans cette congrégation par son goût pour l'étude, et fut nommé bibliothécaire de Paris. En 1723 il publia, *sur la validité des ordinations de l'Église anglicane*, un écrit qui lui attira les attaques des théologiens, la censure des prélats, et l'excommunication de l'abbé de Sainte-Geneviève; il fut forcé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. La reine lui fit un accueil bienveillant, et lui donna une pension; l'université d'Oxford lui conféra le titre de docteur, titre qui n'influa en rien sur les opinions du P. le Courayer, et n'altéra point son attachement à l'Église romaine. Il mourut à Londres le 16 octobre 1776. Outre plusieurs écrits apologétiques qui se rattachent à celui que nous avons cité, on a de lui la traduction de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra-Paolo (Sarpi), avec des notes, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; *Histoire de la réformation*, traduite du latin de Jean Sleidan, la Haye, 1769-1777, 3 vol. in-4°.

**COURBEVILLE** (François de), jésuite français, connu par des traductions. On lui doit des traductions d'excellents ouvrages de piété et de morale. Malheureusement, ce ne sont que des versions médiocres et faites avec peu de goût. La *Bibliothèque française* l'accuse d'être un des plus hardis néologistes, et d'affecter un jargon ridicule. Les ouvrages qu'on a de lui sont: *le Directeur dans les voyes du salut, traduit de l'italien du jésuite Pinamonti*, Paris, 1728, in-12; *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, traduites du même, Paris, Bordelet, 1737, in-12, etc.

**COURBIÈRE** (Guillaume-René, baron de l'HOMME de), feld-maréchal prussien, naquit le 25 février 1733, à Groningue. Son père était major au service de la Hollande, et son aïeul, qui possédait des biens considérables dans les environs de Grenoble, avait été expulsé de France par l'édit de Nantes. Courbière commença à 14 ans sa carrière militaire, se trouva en 1747, à la défense de Berg-op-Zoom, et fut nommé lieutenant après la prise de cette ville. Il entra en 1757, en qualité de capitaine du génie, au service de la Prusse, et se distingua en 1758, au premier siége de Schweidnitz. Nommé major en 1759, il obtint en cette qualité, le commandement d'un corps franc, et fit avec habileté la guerre de partisans sur tous les points du théâtre des hostilités. Il se distingua particulièrement en 1770, au siége de Dresde par la prise du jardin de cette ville, et reçut, pour cette action d'éclat, la croix de l'ordre pour le mérite. Il se fit honorablement remarquer, avec son corps devenu régiment, à la levée du siége de Colberg, à Liegnitz, à Torgau, et dans plusieurs autres occasions, et obtint en récompense de ses services le grade de colonel. De tous les corps francs, son régiment fut le seul que Frédéric II laissa subsister après la paix de Hubertsbourg. Jusqu'en 1786, il resta en garnison dans l'Ost-Frise avec son régiment qui néanmoins fut réduit à un bataillon. En 1787, Courbière devint général-lieutenant, et fut appelé en cette qualité, à organiser à Magdebourg 2 brigades de fusiliers. Pendant la guerre du Rhin, il commandait la garde, à la tête de laquelle il se signala à Pirmasenz, et obtint l'ordre de l'Aigle rouge. En 1797, il eut le commandement d'un régiment nouvellement formé en Lithuanie, et fut promu presque en même temps au grade de général d'infanterie. Il fut nommé en 1798, gouverneur de Graudenz, et reçut en 1802, l'ordre de l'Aigle noir. Il adressa au gouvernement des représentations qui furent accueillies et valurent à l'armée une augmentation de solde. Il défendit Graudenz en 1807, réussit à conserver cette place importante, facilita ainsi l'armement de la Prusse orientale et occidentale, et mit les Français hors d'état de se maintenir sur la Vistule. Nommé, à la fin de la campagne, feld-maréchal, gouverneur de la Prusse occidentale, il mourut en juillet 1811. Il était franc, loyal, juste; mais d'une sévérité qui dégénérait quelquefois en cruauté.

**COURBON** (marquis de), né en 1650 à Château-Neuf-du-Rhône, entra d'abord comme volontaire au service des Pays-Bas, servit ensuite en France en qualité de lieutenant, puis en Allemagne, comme major pendant la guerre contre les Turcs, enfin comme colonel et maréchal de camp au service de la république de Venise, se signala à la prise de Coron et du Nouveau-Navarin, et fut tué d'un coup de canon au siége de Négrepont, l'an 1688, à 38 ans. Sa *Vie* par Aimar, Lyon, 1692, contient quelques anecdotes suspectes.

**COURBOUZON** (Claude-Antoine BOQUET, baron de), magistrat distingué, naquit le 25 mars 1682, à Lons-le-Saulnier, d'une ancienne famille de robe. Il acheva ses études à Paris, où, pendant 6 ans, il suivit les cours des plus habiles professeurs. Reçu conseiller en 1705 au parlement de Besançon son esprit pénétrant et son élocution à la fois élégante et facile lui méritèrent l'estime de ses confrères. Dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1716, il eut l'occasion de se faire connaître de Voyer d'Argenson, membre du conseil de régence. D'Argenson lui ayant ménagé quelques entretiens avec le duc d'Orléans, ce prince le chargea d'une commission qui démandait beaucoup de capacité, et il eut le bonheur de s'en acquitter avec succès. Une pension de 500 livres fut la récompense de ce service. Le régent la lui annonça par une lettre très-flatteuse. En 1723 il fit un nouveau voyage à Versailles; mais, cette fois, c'était comme député de sa compagnie. Désigné successivement à l'ambassade de Gênes, puis à celle de Ratisbonne, il n'obtint pourtant ni l'une ni l'autre. L'un des fondateurs de l'Académie de Besançon, il en fut élu le premier secrétaire perpétuel. Ce savant et laborieux magistrat mourut d'apoplexie à Besançon, le 16 mars 1762. Indépendamment de plusieurs *éloges* d'académiciens et de *notices* sur Mercurin de Gattinara, le président Philippe, le professeur Jault, l'abbé Marion, chanoine de Cambrai, on a de lui de curieuses dissertations sur *l'institution primitive du parlement de Franche-Comté; sur l'origine des fiefs de cette province; sur la forme de ses anciens États; sur l'établissement, les progrès et la décadence du tribunal de l'inquisition dans le comté de Bourgogne.*

**COURCELLES** (Thomas de), docteur en théologie, chanoine d'Amiens, curé de Saint-André-des-Arcs, doyen de l'Église de Paris, et proviseur de Sorbonne, né en

1402, assista au concile de Bâle en 1438, et à celui de Mayence en 1441, se distingua dans ces deux assemblées par son éloquence et par son zèle pour le maintien des libertés de l'Église gallicane, fut chargé de plusieurs missions importantes par le roi Charles VII, et s'en acquitta heureusement : ce fut lui qui fit l'*Oraison funèbre* de ce prince à Saint-Denis l'an 1461. Il mourut en 1469.

**COURCELLES** (Pierre de), né à Candes, en Touraine, était savant dans les langues anciennes, et surtout dans l'hébreu. On a de lui une *Rhétorique française*, Paris, 1557, petit in-4° de 86 pages, en XI chapitres. On a encore de lui une traduction en vers français du *Cantique des Cantiques* et des *Prophéties* de Jérémie, Paris, 1560, 1564, in-16.

**COURCELLES** (Étienne de), né à Genève en 1586, y prit les leçons de Théodore de Bèze, et fut d'abord pasteur à Fontainebleau. Établi ensuite à Amiens, dont sa famille était originaire, il fut déposé pour avoir refusé de signer les actes du synode de Dordrecht, et se retira en Hollande, où il ne trouva pas plus de tolérance. Cependant, il ne tarda pas à se distinguer parmi les protestants arminiens, et professa la théologie dans leurs écoles d'Amsterdam. Il y succéda au fameux Simon Episcopius. Ses productions théologiques furent publiées en 1675, in-fol., Amsterdam, Daniel Elzévir. Il revit et corrigea la version grecque de la *Janua linguarum* de Coménius, et y ajouta une version française, Amsterdam, Elzévir, 1665, in-12. Il mourut dans cette ville en 1658, ou, selon Zeltner, en 1669, fort estimé de ceux de sa secte. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages latins, dont le plus remarquable est une traduction de la *Philosophie de Descartes*.

**COURCELLES** (Étienne CHARDON de), né à Reims, fut médecin de la marine, et professeur de chirurgie à Brest, reçut en 1742 le titre de correspondant de l'Académie des sciences, et mourut en 1780. Il a laissé un assez grand nombre de compilations, entre autres : *Abrégé d'anatomie*, Brest, 1751, in-12; *Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie*, etc., ibid., 1756, in-8°; *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer*, Nantes, 1781, in-8°.

**COURCELLES** (David-Corneille de), médecin hollandais, auteur de deux excellents fragments de myologie, publiés sous les titres suivants : *Icones musculorum plantæ pedis*, etc., Leyde, 1739, in-4°, figures; *Icones musculorum capitis*, etc., ibid., 1743, in-4°, figures.

**COURCELLES** (Jean-Baptiste-Pierre JULLIEN de), généalogiste, né le 14 septembre 1759 à Orléans, fit ses études au collége de Vendôme, entra dans la carrière de la magistrature, et remplit différentes charges municipales avec beaucoup de zèle. Occupé de recherches historiques, il s'établit en 1807 à Paris, où il devait trouver les ressources nécessaires pour les compléter, acquit en 1820 le cabinet de Saint-Allais, qu'il accrut d'un grand nombre de titres originaux et de documents précieux ; eut le bonheur de voir son zèle encouragé et récompensé par plusieurs souverains étrangers, et fut nommé généalogiste honoraire du roi Charles X. Après la révolution de juillet, il alla demeurer à Saint-Brieuc, et y mourut le 24 juillet 1834. Éditeur avec M. de Fortia de l'*Art de vérifier les dates* depuis 1770, 15 vol. in-8° ou 4 vol. in-fol., il a publié : *Armorial général de la chambre des pairs*, 1822, in-4°; *Histoire généalogique des pairs de France*, 1821 et années suivantes, 12 vol. in-4°; *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, 1820, 5 vol. in-8°; *Dictionnaire historique des généraux français depuis le 11e siècle*, 6 vol. in-8°.

**COURCELLES** (Marie-Sidonia de LÉNONCOURT, marquise de), femme célèbre par sa beauté et sa coquetterie, née en 1659, était fille d'un lieutenant général des armées du roi. Orpheline dès l'âge de 13 ans, et maîtresse d'une grande fortune, elle fut mariée au marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi ; ce mariage ne fut point heureux : convaincue d'adultère, elle fut enfermée dans un couvent. Après la mort de son mari, elle épousa, à 45 ans, un officier beaucoup plus jeune qu'elle et éprouva à son tour les tourments et les chagrins qu'elle avait fait endurer à son premier époux. On trouve dans les *Mémoires* de la duchesse de Mazarin, quelques détails sur leur séjour au couvent, où le hasard les fit trouver ensemble, enfermées pour le même sujet. Chardon de la Rochette a publié : *Vie de la marquise de Courcelles*, écrite en partie par elle-même, Paris, 1808, in-12.

**COURCHETET D'ESNANS** (Luc), diplomate, né à Besançon le 24 juin 1695, se distingua d'abord dans le barreau, vint à Paris, fut employé à la direction de la librairie, puis nommé censeur royal, intendant de la maison de la reine, enfin agent des villes hanséatiques près la cour de France. Ses connaissances dans la diplomatie, la politique et l'histoire moderne, le mirent à même de rendre des services importants. Il mourut le 2 avril 1776. On lui doit entre autres ouvrages : *Histoire du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1750, 2 vol. in-12; *Histoire du traité de Nimègue*, ibid., 1754, 2 vol. in-12; *Histoire du cardinal de Granvelle*, ibid., 1761, in-12.

**COURCIER** (Pierre), né à Troyes en 1604, jésuite en 1624, fut successivement professeur de mathématiques et de théologie, recteur de plusieurs colléges et du noviciat de Nancy, provincial de Champagne, et mourut à Auxerre, le 5 mai 1692. On a de lui : *Astronomia practica*, Nancy, 1653, in-8°; *Supplementum sphærometriæ*, Pont-à-Mousson, 1675, in-4°; *Negotium sæculorum Maria, sive rerum ad matrem Dei spectantium, chronologica epitome ab anno mundi primo ad annum Christi* 1660, Dijon, 1662, in-fol.

**COURET DE VILLENEUVE** (Martin), né à Orléans le 25 mai 1719, et devenu imprimeur du roi, s'occupa toute sa vie de sciences et des moyens de perfectionner ses presses ; il mourut dans sa patrie le 21 octobre 1780. On lui doit : l'*École des francs-maçons* et des *chansons à l'usage de ces sociétés*, Jérusalem, 1748, 1765, in-12 ; *Trésor du Parnasse*, etc.

**COURET DE VILLENEUVE** (Louis-Pierre), fils du précédent, naquit dans cette ville le 29 juin 1749, et embrassa d'abord la profession de son père. Comme lui, il se fit connaître avantageusement par d'excellentes éditions ou des ouvrages de sa plume. C'est à lui qu'on doit la *Collection des poëtes italiens*, 21 vol. in-8°; les *OEuvres d'Apostolo Zeno; les Lyriques sacrés*, in-12, 1774; le *Recueil amusant de voyages*, en société avec d'autres écrivains, 9 vol. in-12, 1783-1787. Les notes et les préfaces sont de Couret, qui vint s'établir à Paris en 1790,

et fut plus tard nommé professeur de grammaire générale à Gand, où il se noya par accident dans la Lys le 20 janvier 1806. Il a publié quelques brochures, entre autres : *Discours sur la prise de la Bastille; Éloge de Kléber; Entretiens familiers sur la grammaire française.* Il a été aussi l'un des principaux collaborateurs du *Publiciste véridique, impartial.*

**COURIER** (Paul-Louis), savant helléniste et le plus spirituel des pamphlétaires, né le 4 janvier 1773 à Paris, sentit de bonne heure le mérite des anciens, qu'il étudia par plaisir, en même temps que les mathématiques par devoir. Placé dans une école militaire, il en sortit en 1793 officier d'artillerie, pour aller à l'armée du Rhin, d'où plus tard il fut envoyé à l'armée d'Italie. En voyant de près les héros et leurs exploits si vantés dans les gazettes, il prit en dédain la gloire des armes; aussi, quoique brave et s'exposant chaque jour à des dangers réels sans nécessité, il ne fit rien pour les bulletins ni pour son avancement. Ses loisirs en Italie, il les employait à voir les monuments, à déchiffrer des inscriptions, à visiter les bibliothèques pour collationner les manuscrits. Après le consulat, il retourna en Italie, comme chef d'escadron d'artillerie; mais sur le refus d'un congé de quelques mois qu'il sollicitait pour ses affaires, il donna sa démission, et revint à Paris vers la fin de 1808. Il eut la fantaisie d'assister à l'une de ces campagnes si rapides de Napoléon, et partit sans ordre comme sans titre pour l'Allemagne. Mourant de faim et de fatigue, il fut transporté du champ de bataille de Wagram dans un hôpital à Vienne, d'où il se rendit en Italie, mais cette fois libre de tout devoir, et maître de se livrer à ses fantaisies d'antiquaire et d'artiste. Étant à Florence, dans la Laurentine, à collationner un manuscrit de Longus, il laissa tomber de l'encre sur un passage inédit dont il venait de prendre copie. Ce *pâté* fit grand bruit, non tant par les plaintes des bibliothécaires que par la *lettre* que Courier écrivit *à M. Renouard* au sujet de cette affaire. Cette lettre si vive, si spirituelle, annonçait l'auteur des pamphlets. Ce fut au mois de décembre 1816 qu'il adressa aux chambres la fameuse pétition : *Messieurs, je suis Tourangeau.* L'effet en fut aussi merveilleux que rapide : devant cet écrit de 6 pages la réaction s'arrêta. A la mort de Clavier, son beau-père, il se mit sur les rangs pour le remplacer à l'Académie, ne fut point élu, et se vengea par la *Lettre à messieurs les Académiciens,* 1820. Ses *Lettres au censeur,* qui sont de la même année, commencèrent à populariser son nom; les tracasseries de la police, les réquisitoires du parquet, les condamnations des tribunaux, achevèrent, en excitant sa verve satirique et moqueuse, de développer et de mûrir l'admirable talent de Courier. Le *Pamphlet des pamphlets,* son chant du cygne, est aussi son chef-d'œuvre en ce genre. Il avait renoncé à la politique pour s'occuper de la traduction d'Hérodote, lorsqu'il fut tué d'un coup de fusil, à quelques pas de sa maison de la Chavonière, le 10 avril 1825. Courier craignait les *cagots,* mais ce ne sont point eux qui l'ont assassiné. De mauvais bruits ont couru sur l'auteur de ce crime impuni faute de preuves suffisantes; car ici la justice a fait tout son devoir. Les *OEuvres* de Courier ont été publiées avec une excellente *Notice* d'Armand Carrel, Paris, 1830, 4 vol. in-8°.

**COURNAND** (l'abbé Antoine de), littérateur, né en 1747 à Grasse, d'une famille honorable, entra jeune dans la carrière de l'enseignement, et fut en 1784, nommé professeur de littérature au collége de France. Il adopta les principes de la révolution, se maria dès 1791, 2 ans par conséquent avant qu'il fût question d'obliger les prêtres à se marier, et dut à cet acte de patriotisme sa nomination, après le 10 août, à la place d'administrateur du département de Paris. L'abbé de Cournand (car le nom lui en resta toujours) était d'ailleurs un bon homme, qui ne manquait ni d'esprit ni même d'un certain talent de versificateur; mais sur la fin de sa vie sa fureur de rimer était dégénérée en manie. Il se croyait de bonne foi très-supérieur à l'abbé Delille, et le disait naïvement à qui voulait l'entendre. Il mourut le 25 mai 1814. Entre autres ouvrages on a de lui : *les Styles,* poëme en IV chants, Paris, 1781, in-8°; *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne,* 1786, in-8°; *l'Achilléide,* imitée de Stace, 1800, in-12, et la traduction en vers français des *Géorgiques* de Virgile, 1806, in-8°, qui, bien que très-inférieure à celle de Delille, n'est pas indigne d'estime.

**COURSELLE** (Gérard de), né à Liége le 10 juin 1568, fit ses études à Liége, à Trèves, puis à l'université de Louvain où il fut élu *fisc* et ensuite doyen des bacheliers de la faculté de droit. En 1590, il remplaça dans la chaire de langue grecque du collége des trois langues, le professeur Guillaume Fabius, qui venait d'être assassiné. En 1596 ayant obtenu au concours une chaire royale, il abandonna celle de grec et donna des leçons de jurisprudence jusqu'en 1606, où il obtint la première chaire de droit civil. Appelé au conseil suprême à Malines, par les princes Albert et Isabelle, il quitta l'université de Louvain en 1617, et passa deux ans après au conseil privé de Bruxelles où il mourut le 22 septembre 1636. On a de lui : *Oratio in Justi Lipsii funere habita,* etc., Louvain, 1606; *Index legum et capitulorum selectiorum,* etc., et en manuscrit, *Prælectiones in codium Justinianium consilia sive responsa de jure; Orationes variæ.*

**COURT** ou **DU CURTIL** (Benoit), jurisconsulte, chanoine de St.-Jean de Lyon, est auteur d'un *Dictionnaire* des termes de jurisprudence civile et canonique, publié sous le titre de *Enchiridion juris utriusque terminorum,* Lyon, 1543; et d'un *Traité des jardins,* en latin, ibid., 1560, in-fol., ouvrage que Lamonnoye appelle un pauvre livre; mais il est bien moins connu par ces deux ouvrages justement oubliés que par ses commentaires sur *Arresta amorum* de Martial de Paris, livre curieux et singulier, dont la première édition, Lyon, 1533 in-4°, est plus rare que recherchée.

**COURT** (Charles-Caton de), né à Pont-de-Vaux en 1654, secrétaire des commandements du duc du Maine, mort le 16 août 1674 au camp de Vignamont en Hollande, où il avait accompagné ce prince, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans l'histoire, les antiquités et la numismatique. On n'a de lui qu'un seul ouvrage; c'est une *Relation de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck,* Paris, 1690, in-4°.

**COURT** (Louis de), frère du précédent, mort en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, cultiva les lettres et fut

membre de l'académie d'Angers. Il a laissé quelques opuscules, entre autres : *l'Heureux infortuné, histoire arabe* (poëme), avec un *Recueil de pièces fugitives en vers et en prose,* Paris, 1722 ; *Mélanges de pièces curieuses et amusantes,* ib., 1725, suivis d'une *Épître* en vers grecs de Charles de Court à Dacier, et de son *Portrait,* par l'abbé Genest.

**COURT DE GEBELIN** (Antoine), savant distingué, mais systématique, né à Nîmes en 1725, fut emmené fort jeune à Lausanne, où son père, pasteur protestant, alla chercher un asile contre la rigueur des édits. Il y fit ses études avec un brillant succès, et, comme son père, entra dans le ministère ; mais il y renonça bientôt pour se livrer uniquement à l'étude de l'antiquité. Venu en 1760 à Paris, où il fut accueilli des savants, il y publia son grand ouvrage intitulé : *le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne,* Paris, 1733-84, 9 vol. in-4°. Le plan en est si vaste, que d'Alembert, ne concevant pas qu'un seul homme eût pu l'entreprendre, demandait s'il y avait 40 hommes pour l'exécuter. La mythologie, la grammaire universelle, l'origine du langage et de l'écriture, l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier, l'étymologie des langues française, latine et grecque, et des dissertations sur divers autres sujets, telles sont les matières traitées par l'auteur ; ce livre lui mérita deux fois le prix de l'Académie fondé par M. de Valbelle pour l'ouvrage le plus utile, et la place de censeur royal. Nommé président du Musée, il éprouva quelque désagrément dans un poste qui demandait moins un savant qu'un homme du monde ; le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé ; il voulut se guérir par le magnétisme, et mourut le 10 mai 1784. L'abbé Legros a publié une *Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de Gebelin,* ainsi qu'un *Examen des systèmes de ces deux écrivains.*

**COURTALON DELAISTRE** (Jean-Charles), curé de Ste.-Savine de Troyes, associé libre de l'académie de Châlons, né en 1736, mort le 29 octobre 1786, donna à l'étude de l'histoire tous les moments que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques. Parmi ses ouvrages assez nombreux on remarque sa *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes,* 1783-86, 3 vol. in-8°.

**COURTALON** (l'abbé), précepteur des pages de Madame de France, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne,* 1774, in-4° ; ouvrage fort estimé dans lequel se développe d'une manière très-claire la constitution du corps germanique.

**COURTANVAUX** (François-César LETELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, grand d'Espagne de première classe, capitaine-colonel des cent suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, servit avec distinction dans les campagnes de Bavière et de Bohême, quitta la carrière militaire pour se livrer à l'étude, fut admis en 1764 à l'Académie des sciences, où il lut plusieurs *Mémoires* sur des sujets de chimie, d'histoire naturelle, de géographie, de physique et de mécanique. En 1767 l'Académie le chargea avec Pingré et Messier de parcourir les côtes de France et de Hollande, pour constater la régularité des montres marines. Courtanvaux se plaisait à encourager les artistes : il fit exécuter à ses frais des instruments de nouvelle invention, et ne dédaigna pas d'en fabriquer lui-même. Il mourut le 7 juillet 1781. Son *Éloge* par Condorcet se trouve dans les *Mémoires de l'Académie,* même année.

**COURTE-BARBE**, poëte français du 13e siècle, est auteur du conte plaisant intitulé : *les Trois aveugles de Compiègne,* dont la Bibliothèque royale de Paris possède le manuscrit : il a été imprimé dans la collection de Barbazan, et la traduction dans le recueil de Legrand d'Aussy.

**COURTE-CUISSE** (Jean de), célèbre docteur en théologie, joua un grand rôle dans le schisme d'Occident. Il porta la parole au nom de l'université dans l'assemblée qui se tint au sujet de la bulle de Benoit XIII contre Charles VI et contre l'université ; y soutint que le pape était hérétique et schismatique, et qu'on ne devait point lui obéir : cette conclusion fut adoptée, et la bulle lancée publiquement. Courte-Cuisse remplit pendant quelque temps les fonctions de chancelier de l'université ; il fut en 1420 nommé évêque de Paris ; mais Henri V, roi d'Angleterre, qui occupait alors la capitale, l'empêcha de prendre possession de son siége. Obligé de quitter Paris, il se rendit à Genève ; le chapitre de cette ville l'élut en 1422. Il mourut en 1425. On a de lui un traité *de l'Église, du souverain pontife et du concile,* imprimé avec les *OEuvres de Gerson.*

**COURTEN** (Maurice de), lieutenant-colonel d'un régiment suisse, grand-croix de Saint-Louis, comte du saint-empire, mort en 1766, se distingua comme guerrier et comme négociateur. Divers *Mémoires* parlent d'une mission qu'il remplit avec succès auprès de l'empereur François Ier et de l'impératrice Marie-Thérèse.

**COURTEN** (Guillaume), négociant-armateur, né en 1572, suivit d'abord le commerce de son père, négociant distingué, réfugié en Angleterre par suite des persécutions qu'il avait éprouvées en Flandre, sa patrie, sous le règne de Philippe II. G. Courten s'associa avec son frère Pierre Courten, en 1606, pour continuer le commerce des soies et des toiles fines que leur père avait établi à Londres ; ce commerce prospéra, et les bénéfices qu'il rapportait aux associés étaient très-considérables : on les évaluait à près de 150 mille liv. sterling. Courten fit construire plus de 20 navires, et, pendant plusieurs années, il occupa plus de 1,000 marins. On assure qu'en différentes fois, il fit accepter au roi Jacques Ier, et à son fils Charles Ier, des sommes considérables, et que ses avances à la couronne s'élevèrent à plus de 200 mille liv. sterling. Deux navires, appartenant à G. Courten, de retour de Fernambouc, reconnurent en 1614, une île déserte, à laquelle Courten donna le nom de *Barbade* qu'elle a toujours conservé. Le 25 février 1627, Courten obtint des lettres patentes pour peupler cette nouvelle colonie, et y former des établissements, dont il fut dépossédé en 1629, par lord Carlisle. Courten ouvrit des relations de commerce avec la Chine en 1635, et fit de nouvelles expéditions dans les Indes orientales où il établit des comptoirs ; mais ces nouvelles entreprises ne furent pas heureuses ; il perdit deux navires richement chargés, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ce malheur, auquel Courten ne survécut pas longtemps, dérangea totalement sa fortune, et l'obligea à contracter des dettes considérables. Il mourut en 1636.

**COURTEN** (Guillaume), parent du précédent, né en 1642, cultiva l'histoire naturelle et la science des anti-

quités avec succès. Après avoir passé une grande partie de sa vie à Montpellier, il revint à Londres, où il forma un superbe cabinet d'histoire naturelle et de monnaies anciennes et modernes. Après sa mort, arrivée le 26 mars 1702, sa collection fut encore augmentée, et a depuis été rendue publique. Elle fait aujourd'hui partie du *Museum britannique*.

**COURTENAY.** *Voyez* **JOSSELIN Ier** et **II**, et **PIERRE**, empereur de Constantinople.

**COURTÉPÉE** (Claude), ecclésiastique, né en 1721 à Saulieu, se consacra à l'enseignement, professa pendant plusieurs années au collége de Dijon, et mourut en 1782. On a de lui : *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, 7 vol. in-8°, ouvrage estimé le plus complet qui ait été fait sur cette province ; et *Histoire abrégée* du même duché, ibid., 1777, in-12. Il a fourni un grand nombre d'articles au supplément de l'*Encyclopédie méthodique, partie géographique*, et au *Dictionnaire de Vosgien*.

**COURTIAL** (Jean-Joseph), conseiller, médecin ordinaire du roi, et professeur d'anatomie à Toulouse, a traduit de l'espagnol, de Jean-Baptiste Juanini : *Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid*, Toulouse, 1685, in-12. Il a publié en outre : *Nouvelles Observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets*, Paris, 1705, in-12 ; Leyde, 1709, in-8°. Cet ouvrage contient des recherches curieuses, principalement sur la moelle des os, et sur leurs sutures.

**COURTILZ DE SANDRAS** (Gatien de), le type des fabricants de ces mémoires supposés, où le vrai et le faux circulent à l'abri d'un nom connu, né en 1644 à Paris, servit quelque temps comme capitaine au régiment de Champagne, et quitta la carrière militaire pour se livrer à la composition de *Mémoires* qu'il publia en les attribuant à des contemporains. Les premiers parurent en Hollande ; mais bientôt Courtilz, forcé de quitter ce pays pour s'être montré trop favorable à la France, revint à Paris, où il fut mis à la Bastille ; il en sortit bientôt après et regagna la Hollande, où il fit paraître en 1701 les *Annales de Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698, in-12, libelle dans lequel les personnages du plus haut rang se trouvent attaqués. Immédiatement après il fut assez imprudent pour revenir en France ; mais il y fut arrêté une seconde fois, et renfermé à la Bastille, où il resta 9 ans entiers. A sa sortie de prison, il se maria et vint demeurer chez sa belle-fille, où il mourut le 6 mai 1712. On a de lui plus de 40 ouvrages sur l'histoire de son temps, remplis de faits entièrement faux ou tout au moins altérés. Il les publia anonymes ou sous des noms supposés. Son *Histoire de la guerre de Hollande*, depuis 1672 jusqu'en 1677, la Haye, 1689, a obtenu dans le temps le suffrage de quelques connaisseurs. Le *Journal des savants*, d'octobre 1760, contient une bonne *Notice* sur cet écrivain, avec la liste complète de ses ouvrages imprimés et manuscrits.

**COURTIN DE CISSÉ** (Jacques), gentilhomme, né dans le Perche en 1560, aurait mérité une place dans la liste des enfants célèbres de Baillet. A 20 ans, il était déjà connu de tous les poëtes de son temps, et il publia en 1581 ses *OEuvres poétiques*. Il mourut le 18 mars 1584, dans sa 24e année. Il a laissé des poésies manuscrites, entre autres une *Bergerie*, dans le goût de celles de Sannazar ; c'est un des poëtes qui ont célébré la puce de Mme Desroches.

**COURTIN** (Germain), médecin, né à Paris, reçut le doctorat dans cette ville en 1576. Nommé professeur 2 ans après, il enseigna la chirurgie jusqu'en 1587. Les traités qu'il dicta pendant cet espace de temps furent recueillis par ses disciples. Jacques Guillemeau avoue que le livre *De la génération* et celui *Des plaies de tête*, qui se trouvent dans ses œuvres ont été puisés dans les leçons de Courtin. Étienne Binet, chirurgien juré de Paris, publia en 1612, en un volume in-folio, les *Leçons anatomiques et chirurgicales de feu M. Courtin...., recueillies, colligées et corrigées*. Cet ouvrage fut réimprimé sous le titre d'*OEuvres anatomiques et chirurgicales de Germain Courtin*, Rouen, 1656, in-fol.

**COURTIN** (Antoine), résident général de Louis XIV dans les États du Nord, né à Riom en 1622, rejoignit en Suède l'ambassadeur Pierre Chanut, ami intime de son père, gagna les bonnes grâces de la reine Christine, conserva son crédit auprès de Charles-Gustave, qu'il suivit en Pologne, et qui le nomma son envoyé extraordinaire en France. Après la mort de ce prince, en 1660, Courtin revint dans sa patrie, y fut employé dans diverses négociations importantes, et mourut en 1685. Il a laissé des traités *sur la jalousie*, Paris, 1674 ; *sur le point d'honneur*, ibd., 1675 ; *sur la civilité*, ibid., 1695 ; souvent réimprimé ; *l'Esprit du saint sacrifice de l'autel*, ibid., 1688, in-12 ; et la traduction du traité de Grotius *Sur le droit de la guerre et de la paix*. Sa *Vie*, par l'abbé Goujet, se trouve en tête du traité *de la paresse*, ib., 1743.

**COURTIN** (Nicolas), professeur à l'université de Paris, mériterait à peine d'être cité s'il n'avait laissé que son poëme de *Charlemagne* et d'autres poésies chrétiennes telles que *les Quatre fins de l'homme* et *la Chute d'Adam* ; mais il coopéra à la publication des classiques latins *ad usum*, en publia le *Cornelius Nepos*, Paris, 1675, in-4°, avec des notes qui prouvent que l'auteur ne manquait ni de goût ni d'intelligence.

**COURTIN** (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat, né en 1770 à Lisieux, se fit recevoir en 1790 avocat au parlement de Rouen. A l'époque du jugement de Louis XVI, il réclama l'honneur périlleux de défendre cet infortuné monarque. Atteint par la loi sur la réquisition, il partit dans un des bataillons de nouvelle levée, fut ensuite attaché comme secrétaire à différents états-majors, et rentra dans la vie civile en 1796. Il fut ensuite employé comme secrétaire général de la liquidation des dépenses arriérées au ministère de la guerre ; mais une maladie grave l'ayant forcé d'aller prendre les eaux en Allemagne, il fut remplacé dans ses fonctions. En 1803 il fut fait substitut près la cour criminelle du département de la Seine, et en 1811 nommé avocat général à la cour impériale de Paris. Après les cent jours, il fut appelé par la commission du gouvernement provisoire à remplir les fonctions de préfet de police de Paris pendant l'indisposition de Réal. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui condamnait à l'exil les personnes les plus connues par leur attachement à la cause impériale, il dut se retirer en Belgique. Rentré en France

en 1818, il reprit sa profession d'avocat, et s'occupa de la publication de l'*Encyclopédie moderne*, 1824 et années suivantes; 25 vol. in-8°, dont 2 de planches; cette compilation obtint un assez grand succès. Courtin mourut à Paris en 1839.

**COURTIN** (l'abbé François), poëte médiocre, naquit à Paris vers 1659, fils d'Honoré Courtin, mort conseiller d'État en 1703, mourut à Passy, près de Paris le 5 janvier 1739, à l'âge de 80 ans. On ne connait de l'abbé Courtin que 5 *épîtres*, qui ont été recueillies dans les *œuvres* de Chaulieu, ainsi qu'un *billet pour étrennes*, qui commence par ce vers :

Le premier jour de l'an mil sept cent sept.

**COURTIVRON** (Gaspard le COMPASSEUR de CRÉQUI-MONTFORT, marquis de), mestre de camp, né à Courtivron, en Bourgogne, l'an 1715, servit avec distinction sous les ordres du comte de Saxe en Bohême et en Bavière. Une blessure grave l'ayant obligé de renoncer à l'état militaire, il revint à l'étude, qu'il avait cultivée avec soin dans tous les loisirs que la guerre lui avait laissés. Il fut admis en 1744 à l'Académie des sciences, dont le *Recueil* renferme plusieurs de ses *Mémoires* sur différents sujets de géométrie, d'optique, d'astronomie et de mécanique. Le plus remarquable est celui où il développe une nouvelle *Méthode d'approximation* pour la résolution des équations numériques; cette méthode a été pendant longtemps la plus courte et la plus sûre que l'on connût; celle de Lagrange lui a succédé. On lui doit encore l'*Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, Paris, 1761, in-fol. Il mourut le 4 octobre 1785. Condorcet prononça son *Éloge*.

**COURTIVRON** (Antoine-Nicolas-Philippe-Tanneguy-Gaspard le COMPASSEUR de CRÉQUI-MONTFORT, marquis de), était l'unique enfant du précédent. Confié d'abord aux soins d'une tante, il fut dès l'âge de 7 ans placé par son père dans différentes écoles, et termina ses études au collége des Irlandais à Douai, où il apprit l'anglais, puis à Heidelberg, où il se familiarisa avec l'allemand. Après avoir fait ses exercices à l'école des chevau-légers, et passé quelques mois à l'état-major de Grenoble, il entra à 18 ans lieutenant en second dans un régiment d'artillerie. Il quitta ce corps en 1777 pour passer dans la cavalerie, arme où son père s'était distingué. Capitaine dans Royal-Pologne, puis dans le premier régiment de carabiniers, il en était lieutenant-colonel au commencement de la révolution. En 1790, lors de la révolte de la garnison de Nancy, il courut les plus grands dangers en protégeant la retraite du chevalier de Malseigne, que les soldats furieux voulaient égorger. Sa conduite dans cette circonstance fut récompensée par la croix de Saint-Louis, qu'il reçut le 15 octobre de la même année. Nul ne remplissait ses devoirs de militaire avec une exactitude plus scrupuleuse, et cependant, il n'avait pas cessé de cultiver les lettres. Bien que partisan de toutes les réformes politiques, il fut obligé de quitter la France, en 1792, et s'établit à Munich, où il se lia avec le célèbre Rumford. Il rentra en France, dès qu'il put le faire sans danger, et fut nommé maire de Bussy-la-Pesle. Ce ne fut qu'après la restauration qu'il revint habiter Dijon. Nommé maire de l'ancienne capitale de la Bourgogne, en 1821, il montra dans cette place tout le zèle et les talents d'un bon administrateur. C'est à lui que Dijon est redevable de ses belles promenades et d'une salle de spectacle. Malgré tous les travaux entrepris et achevés sous sa mairie, il avait payé toutes les dettes contractées par la ville, lors de l'invasion de 1815; et, quand son âge avancé l'obligea de déposer le fardeau de l'administration, il revint habiter, avec la famille de son fils aîné, le château de Bussy-la-Pesle. C'est là qu'il mourut, le 28 octobre 1832. Courtivron a publié : *Moyens faciles de détruire les loups et les renards, à l'usage des habitants de la campagne*, Paris, 1809, in-8°. Quelques opuscules manuscrits sont conservés dans sa famille, entre autre un *Voyage vinographique dans la Côte-d'Or*.

**COURTOIS** (Hilaire), né à Évreux, au commencement du 16e siècle, fut d'abord avocat au présidial de Mantes, et ensuite au Châtelet de Paris. Il faisait, en latin et en français, des vers qui eurent quelque réputation, tant qu'il se contenta de les montrer à ses amis, et qui tombèrent dans le mépris aussitôt qu'il eut cédé à la vanité de les faire imprimer. On a de lui : un recueil d'épigrammes latines, sous le titre de *Volantillæ*, Paris, 1535, in-8°.

**COURTOIS** (Jacques), dit *le Bourguignon*, célèbre peintre de batailles, né en Franche-Comté l'an 1621, élève du Guide et de l'Albane, se mit à la suite d'une armée pour dessiner les marches, les campements, les siéges et les combats. Il se distingua surtout dans les sujets en petit, par la chaleur du coloris, la vérité des groupes, le mouvement des figures, et la fécondité de son imagination. Le Musée royal de Paris possède 3 tableaux de ce maître : un *Choc de cavalerie au passage d'un pont;* un *Tableau de bataille* et un *Combat de cavalerie*. On lui attribue les estampes à l'eau-forte des *guerres de Flandre*, par Strada. Il mourut à Rome en 1676, dans le couvent des jésuites, où il s'était retiré.

**COURTOIS** (Guillaume), frère du précédent, peintre d'histoire, né en 1628, mort à Rome en 1679, fut élève de Pietre de Cortone. Il a laissé un grand nombre de tableaux que l'on conserve dans différents musées de l'Italie. Les plus célèbres sont *le Martyre de saint André*, dans l'église de ce nom *in Monte Cavallo; Josué arrêtant le soleil*, au palais Quirinal, et une *Vierge entourée de saints*, à la Trinité des *Pellegrini*. Courtois a laissé aussi quelques gravures à l'eau forte estimées des connaisseurs.

**COURTOIS** (Jean-Louis), jésuite, né à Charleville le 6 janvier 1712, professa pendant plusieurs années la rhétorique au collége de Dijon, où il forma une étroite liaison avec le P. Oudin, alors occupé d'une nouvelle édition de la *Bibliothèque des écrivains de la société*. Il mourut en 1768, sans avoir eu la satisfaction de mettre en état de paraître un ouvrage qui lui avait coûté des soins infinis et des fatigues qui abrégèrent sa vie. A une érudition peu commune, le P. Courtois joignait des talents pour l'éloquence et pour la poésie. Il avait remporté deux prix à l'Académie française; en 1752 et en 1754. On trouve parmi les *Poëmata didascalica*, une pièce du P. Courtois, intitulée : *Aqua picata* (l'eau de goudron).

**COURTOIS** (Edme-Bonaventure), conventionnel, né à Arcis-sur-Aube en 1756, fit d'assez bonnes études, embrassa avec beaucoup de chaleur la cause de la révolution et fut, dès le commencement, nommé receveur du dis-

trict dans sa ville natale, puis député à l'assemblée législative, où il ne se fit point remarquer. Nommé, par le même département (l'Aube), député à la Convention nationale, en 1792, il s'y montra encore fort peu à la tribune; mais il y fut intimement lié avec Danton, et par conséquent fort opposé à Robespierre. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, contre l'appel au peuple, et contre le sursis. Chargé aussitôt d'une mission en Belgique dans le temps où Danton s'y trouvait, il fut, comme lui, accusé de dilapidations. Au mois de pluviôse an II, envoyé dans les départements de l'Indre et du Cher, il y fit fermer les églises et éloigna de toutes les fonctions les ci-devant prêtres. On sent que Courtois dut courir de grands dangers, lorsque son ami Danton fut envoyé à l'échafaud. Il se condamna de plus en plus au silence, et ne le rompit que dans la fameuse journée du 9 thermidor, où il concourut de tout son pouvoir au renversement de Robespierre. Nommé l'un des membres de la commission qui dut examiner les papiers saisis chez Robespierre et ses complices, il fut chargé par ses collègues de rédiger et de lire à la Convention le rapport de cette affaire; et il y travailla pendant près de 6 mois. Ce ne fut que dans la séance du 16 nivôse an III (janvier 1795) qu'il fit lecture de ce fameux rapport, devenu l'un des monuments les plus curieux de la révolution française. Les pièces en sont la partie la plus vraie et celle qui caractérise le mieux cette époque. Après le 9 thermidor, Courtois fut dans la Convention un des adversaires les plus actifs et les plus redoutables du parti que l'on appelait *la queue de Robespierre;* et il rendit véritablement beaucoup de services aux victimes de la Terreur. Devenu membre du conseil des Anciens, en 1795, il y vota pour que le Directoire eût le droit de prononcer les radiations des émigrés, fut élu président le 20 avril 1797, et sortit du conseil peu de temps après. Réélu par le même département au conseil des Anciens en mars 1799, il fut un des chefs du parti qui prépara le triomphe de Bonaparte au 18 brumaire. Il dénonça le lendemain Aréna comme ayant voulu assassiner ce général, et annonça qu'un mouvement se préparait dans Paris, ce qui était faire sciemment deux mensonges. Il entra au tribunat aussitôt après; y ayant été accusé de concussions, il se plaignit d'être calomnié, ne fut point écouté, et sortit de ce corps lors de la première élimination. Courtois s'était retiré depuis plusieurs années dans une terre qu'il possédait en Lorraine; et il s'y occupait de la culture des champs et de sa nombreuse collection des poëtes latins modernes, lorsque les événements de 1814 vinrent troubler son repos. Peu d'hommes de la révolution avaient autant que lui des motifs de sécurité. Les services qu'il avait rendus, la modération de sa conduite, tout devait concourir à le faire plus qu'un autre participer aux promesses d'*union* et d'*oubli* qui étaient si solennellement prononcées. Cependant, dès les premiers jours de 1816, et longtemps avant qu'il y eût aucune loi contre les régicides, le ministre de la police, Decazes, fit envahir le domicile de Courtois par ses agents accompagnés d'un grand nombre de gendarmes; et l'on y enleva à plusieurs reprises beaucoup de papiers, qui furent transportés immédiatement au ministère et de là aux Tuileries pour y être examinés par le roi Louis XVIII lui-même. Cet enlèvement se fit sans inventaire et avec tous les caractères de la violence et de la persécution. On a dit alors que le but de cette mesure oppressive était la découverte de la fameuse lettre de la reine; mais cette lettre ne pouvait pas même être le prétexte d'un tel abus de pouvoir, puisque, au moment où les papiers furent saisis, elle avait déjà été remise volontairement par Courtois lui-même à M. Becquey, pour qu'il l'envoyât au roi. Il est donc évident que c'était d'autres pièces que l'on voulait avoir, et les gens de police articulèrent même positivement le mot de *Correspondance royale.* Cette correspondance ne fut cependant point découverte; et l'on soupçonna que Courtois l'avait emportée dans son exil, puisque quelques mois plus tard il vint à Bruxelles un agent de police pour la lui demander avec les plus vives instances et les plus séduisantes promesses. Il ne la livra point cependant; mais il est à craindre qu'elle ne soit tout à fait perdue pour l'histoire. Les papiers qui furent saisis en 1816 et transportés au ministère, puis aux Tuileries, ont été dispersés; et lorsque le fils de Courtois obtint de Casimir Périer, après la révolution de 1830, qu'on lui permît de les vérifier, il n'en retrouva qu'une très-faible partie. Courtois fils publia un *factum* sous ce titre : *Affaire des papiers de l'ex-conventionnel Courtois,* Paris, 1834. On voit dans cet écrit qu'il se trouvait notamment parmi les papiers saisis : le manuscrit d'une seconde édition du *Rapport sur les papiers de Robespierre, revu et augmenté;* une *Histoire de la révolution du 9 thermidor;* des *Notes historiques et matériaux de Mémoires avec des pièces justificatives de la plus haute importance pour la famille royale;* une liasse intitulée : *Louis XVIII pendant la révolution;* enfin une foule de lettres autographes de Mirabeau, Danton, Cambacérès, Brune, Marat, Dumouriez, et autres gens célèbres. On en a encore découvert quelques-unes de ces liasses de papier après le pillage des Tuileries en 1830; mais les plus remarquables n'ont pu se retrouver, et l'on craint qu'elles n'aient disparu pour toujours. Le conventionnel Courtois mourut à Bruxelles, le 6 décembre 1816. Ses ouvrages sont : *Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices,* Paris, de l'imprimerie nationale, an III (1795), 2 vol. in-8°; *Ma Catilinaire, ou suite de mon Rapport du 16 nivôse sur les papiers trouvés chez Robespierre et autres conspirateurs,* Paris, an III (1795); *Rapport fait au nom des comités de salut public et de sûreté générale sur les événements du 9 thermidor,* etc., Paris, an IV (1795), in-8°.

**COURTOIS** (Alexandre-Nicolas), avocat et littérateur, né à Longuion (Moselle) le 24 novembre 1758, était fils d'un jurisconsulte au bailliage de cette ville. Il fut reçu bachelier en 1783, licencié l'année suivante, et bientôt il figura parmi les jeunes avocats du barreau qui donnaient le plus d'espérance. Il travailla ensuite au *Journal général de l'Europe,* imprimé à Herve, pays de Liége, et qui appartenait à son ami Lebrun-Tondu, élevé depuis au ministère des affaires étrangères. Il rédigea seul, à dater du mois de juillet 1788, le journal de Luxembourg ayant pour titre : *Mélanges de littérature et de politique,* et travailla également à d'autres feuilles. La révolution ayant éclaté, Courtois se rendit à Paris, près du ministre Lebrun, qui le nomma commissaire national

du pouvoir exécutif dans la Flandre orientale, pour opérer la réunion de cette province à la France. Courtois réussit à gagner l'esprit des Belges, opéra la division de leur territoire, y organisa les administrations, les tribunaux, et prononça plusieurs harangues empreintes de l'esprit du temps et qui ont été imprimées; entre autres un *discours* aux Belges pour les engager à former chez eux une convention nationale ; et un autre qu'il prononça le 22 février 1793, à l'occasion de l'assemblée communale de la ville de Gand. Obligé de fuir, lors de la défection de Dumouriez, Courtois revint en France avec une caisse bien remplie qu'il remit au gouvernement. Son protecteur Lebrun le fit nommer, le 19 juin 1793, accusateur public près le tribunal militaire de l'armée de la Moselle; mais de telles fonctions convenaient peu à l'esprit noble et généreux de Courtois. On le dénonça au club comme *modéré*, et il se trouva aussitôt placé sous le poids d'un mandat d'arrêt. Ayant été traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, par ordre du représentant Mallarmé, les gendarmes, que sa candeur et sa jeunesse intéressaient, voulaient le laisser évader et lui en ménageaient les moyens ; mais il ne soupçonnait pas le péril dont sa tête était menacée. Traduit devant le tribunal, ainsi que ses collègues Boler, etc., Courtois, entendit son arrêt de mort avec un grand sang-froid, et monta les marches de l'échafaud en chantant des couplets patriotiques, le 12 janvier 1794. Courtois a publié plusieurs brochures de circonstance et une infinité de pièces fugitives dans divers journaux, l'*Almanach* des *Muses;* les *Étrennes lyriques*, etc.

**COURTOIS** (RICHARD-JOSEPH), né à Verviers le 17 janvier 1806, fils d'un petit fabricant de drap chargé de 13 enfants, savait lire correctement à l'âge de 4 ans. Ayant remarqué que le docteur Lejeune, auteur de la *Flore de Spa,* 1811, dans ses visites médicales, descendait souvent de cheval pour recueillir des plantes, le jeune Courtois par curiosité chercha à découvrir les motifs de cette herborisation, et par imitation, prit plaisir à contempler les beautés de la végétation. Le docteur Lejeune, informé de cette circonstance, prit Courtois sous sa protection, le fit entrer au collége, et en 1820, à l'aide de quelques amis généreux, le mit à même de faire ses études à l'université de Liége. Docteur en médecine en 1825, et sous-directeur du jardin botanique de Liége, Courtois commença en 1827 avec M. Lejeune le *Compendium Floræ Belgicæ,* dont le 2e vol. parut en 1831 et le 3e en 1835 après la mort du jeune naturaliste, qui mourut le 14 avril 1835, laissant en manuscrit une *Bibliographie générale de botanique* en près de 60 cahiers cartonnés. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Compendium Floræ Belgicæ*, avec Lejeune, 3 vol., 1827-1836 ; *Recherches sur la statistique physique, agricole et médicale de la province de Liége,* 2 vol. in-8° ; *Mémoire sur la population des villes de la province de Liége*, 1829 ; *Mémoire sur la dyssenterie,* traduit du docteur Friedercich de Wurzbourg ; *Magasin d'horticulture*, 1832-1833.

**COURTOIS D'ARRAS**, poëte français du 13e siècle, n'est connu que par le *Fabliau de Boivin de Provins,* imprimé dans la collection de Barbazan, et traduit dans le recueil de Legrand d'Aussy.

**COURTONNE** (JEAN), architecte du roi, professeur de l'académie d'architecture, né à Paris vers 1670, mort en 1738, est auteur d'un *Traité de perspective pratique, suivi de quelques édifices de l'invention de l'auteur, mis en perspective,* Paris, 1725. Ses travaux les plus remarquables sont les hôtels de Noirmoutier et de Matignon au faubourg Saint-Germain.

**COURVÉE** (JEAN-CLAUDE DE LA), médecin, né vers 1615 à Vesoul, se vit forcé de quitter la France pour avoir, contre l'opinion de tous ses collègues, combattu l'usage fréquent de la saignée et recommandé l'emploi de l'émétique : les préjugés de l'école étaient trop invétérés pour que le bon sens et l'expérience d'un seul homme fussent capables de les déraciner. La Courvée se retira en Pologne, fut nommé médecin de la reine, et mourut vers 1664. Il a écrit : *Dissertations sur l'usage de la saignée,* Paris, 1647 ; *Mémoire sur l'extraction de trois morceaux de fer... avalés par un fou,* en latin, ibid., 1648 ; *Discours sur la sortie des dents aux petits enfants,* Varsovie, 1651, et sur la *Nutrition du fœtus*, Dantzig, 1655.

**COURVILLE** (FRANÇOIS-ARNAUD DE), brigadier des armées du roi, servit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne et de Flandre (1686, 1694), aux siéges de Bruxelles en 1695, de Barcelone en 1697, du Fort-Louis, et à la bataille de Friedlinger en 1702, au combat d'Eckeren en 1703, au siége de Gibraltar en 1704, et à la prise du château d'Anjora, en Portugal, l'an 1707. Pendant qu'on dressait les articles de la capitulation, il y eut, par un malentendu, une décharge dans laquelle il reçut un coup de mousquet qui lui cassa le bras gauche. On le transporta au château d'Almanza, où il mourut le 9 mai 1707. Sa Vie a été publiée par le marquis de la Rivière en 1719.

**COURVOISIER** (JEAN-BAPTISTE), né à Arbois en 1749, fit ses études à l'université de Besançon, et suivit ensuite la carrière du barreau, où il développa des talents et une éloquence dont se serait honorée la capitale. La chaire de droit français étant venue à vaquer à l'université, il l'obtint au concours. Sa réputation attira de nombreux élèves à ses leçons. Lors de la suppression des universités en 1791, il perdit sa place, mais sans se plaindre. Les grandes questions qui s'agitaient à l'assemblée nationale avaient fixé son attention. Ses *Éléments de droit politique,* Paris, 1792, in-8°, furent le fruit de ses méditations ; *Essai sur la constitution du royaume de France,* 1792, in-8°. Peu de temps après, Courvoisier fut obligé de chercher un asile chez l'étranger. Il revint dans sa province aussitôt que les événements politiques le lui permirent ; mais depuis son retour il ne parut qu'une fois au barreau, et mourut à Besançon le 8 décembre 1803.

**COURVOISIER** (JEAN-JOSEPH-ANTOINE), fils du précédent, né le 30 novembre 1775 à Besançon, suivit son père en émigration, entra au service dans un régiment autrichien, et revint en France aussitôt qu'il lui fut permis d'y rentrer. Jeune encore, il reprit alors ses études, fréquenta les cours de l'école de droit, et ne tarda pas à se distinguer comme avocat. Lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut fait 2e avocat général près de la cour impériale de Besançon. Envoyé par ses concitoyens à la chambre des députés en 1816, il s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la charte, et

vota constamment pour toutes les mesures qu'il crut propres à l'affermir, en même temps que le trône des Bourbons. Nommé en 1818 procureur général à Lyon, il arrêta par de sages mesures la réaction dont cette ville avait souffert. Il cessa de faire partie de la chambre en 1824. Dès lors il se consacra tout entier aux devoirs de la charge importante dont il était revêtu. Nommé garde des sceaux le 8 août 1829, il ne voulut point concourir au coup d'État qui se préparait, et donna sa démission le 19 mai 1830. Les grands événements qui suivirent l'affligèrent; mais il put se rendre le témoignage qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour les prévenir. Sa santé déjà chancelante s'affaiblissait de plus en plus. On lui conseilla les *Eaux-Bonnes*; il en revenait lorsqu'il mourut à Lyon le 10 septembre 1835. On a de lui: *Dissertation sur le droit naturel, l'état de nature, le droit civil et le droit des gens*, etc., Besançon, 1804; *Traité sur les obligations divisibles et indivisibles*, etc., Besançon, 1807. M. Marquiset a publié une *Notice historique sur Courvoisier*, 1836, in-8°.

**COUSIN** (Gilbert), *Cognatus*, chanoine de Nozeroy, né le 21 janvier 1506, passe pour le premier qui ait fait fleurir les lettres dans le comté de Bourgogne, et doit être regardé comme un des hommes qui par leur goût et leur érudition ont contribué à la renaissance de la littérature en Europe. Il mourut en 1672 dans les prisons de l'archevêché de Besançon, où il avait été jeté comme suspect d'hérésie. Niceron cite les titres de 64 ouvrages de cet auteur, traductions du latin et du grec, poésies latines et françaises, lettres, théologie, histoire. Les plus remarquables sont: *Brevis Burgundiæ comitatûs descriptio*, Bâle, 1552, in-8°; *Narrationum Sylva*, 1567, in-8°. La Fontaine en a tiré sa fable du Tribut envoyé par les animaux à Alexandre. Sa *Vie*, suivie d'une notice de ses ouvrages, a été publiée par Schwartz, Altorf, 1775-76, in-4°.

**COUSIN** (Jean), le premier peintre qui se soit distingué dans le genre historique, né à Soucy (Champagne) en 1530, peignit à Sens et à Paris un grand nombre de vitraux dont on a vu des fragments au Musée des monuments français. On y remarquait aussi une très-belle *Statue de l'amiral Chabot*, ouvrage qui prouve que cet artiste était encore un des meilleurs sculpteurs de son temps. Il a laissé un petit nombre de tableaux à l'huile: son *Jugement dernier*, actuellement au Musée royal de Paris, doit être regardé comme un chef-d'œuvre si l'on considère que cet artiste vécut sous les règnes de Henri II, Charles IX et Henri III, époque antérieure à la restauration des arts, car l'impulsion donnée par François Ier demeura suspendue pendant ces temps orageux. C'est moins le coloris que la correction du dessin que l'on admire dans Jean Cousin: on lui reproche de la sécheresse; mais partout il se montre savant anatomiste, et l'on serait tenté de le croire élève des écoles florentine et romaine, si l'on ne savait qu'il ne quitta jamais la France et qu'il n'eut d'autres modèles que les statues et les tableaux dont François Ier avait enrichi ce royaume. On a de lui des *Traités de perspective et de géométrie*, ainsi qu'un petit livre des *Proportions du corps humain*, ouvrage classique et qui doit se trouver entre les mains de tous les artistes. Il mourut en 1589.

**COUSIN** (Jean), chanoine de Tournai, sa patrie, mort vers 1621, est auteur de quelques ouvrages médiocres: *De fundamentis religionis orationes tres*, Douai, 1597, in-8°; *De prosperitate et exitio Salomonis*, Douai, 1599, in-8°; *Histoire de Tournai, ou IV livres de chroniques, annales et démonstrations du christianisme de l'évêché de Tournai*, Douai, 1619 et 1620, 2 vol. in-4°; *Histoire des Saints qui sont honorés d'un culte particulier dans la cathédrale de Tournai*, Douai, 1621, in-8°.

**COUSIN** (Louis), savant et laborieux traducteur, né à Paris le 12 août 1627, se distingua comme avocat, acquit en 1659 une charge de président à la cour des monnaies, fut nommé censeur, continua le *Journal des savants* de 1687 à 1701, remplaça l'évêque d'Acqs, Philippe de Chaumont, en 1697 à l'Académie française, et mourut le 26 février 1707. Il est surtout connu par des traductions estimées des principaux auteurs de l'histoire byzantine, sous ce titre: *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire*, 1672, 8 vol. in-4°; *Histoire de l'Église*, par les anciens auteurs ecclésiastiques, 1675-1676, 4 vol. in-4°, avec de savantes préfaces; *Histoire romaine* de Xiphilin, Zonare et Zozime, 1678, in-4°. Il a traduit aussi des morceaux détachés d'Eusèbe de Césarée, de Clément d'Alexandrie, et il avait commencé la traduction des historiens de l'empire d'Occident. Il légua sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Victor, et fonda six bourses dans les collèges de l'université de Paris.

**COUSIN** (Hardouin), graveur, né à Aix en Provence vers 1680, a gravé quelques portraits au burin et d'autres à la manière noire, ainsi que diverses pièces d'après Rembrandt, mais s'est surtout distingué en gravant à l'eau-forte les *Marines du Puget*.

**COUSIN** (Jacques-Antoine-Joseph), mathématicien distingué, naquit à Paris le 29 janvier 1739. Il fit d'excellentes études, s'adonna de bonne heure aux sciences exactes, et fut nommé en 1766, professeur-coadjuteur de physique au collége de France, et en 1769, professeur de mathématiques à l'école militaire. Pendant 32 ans il occupa la première de ces places; et pendant 20 ans la seconde. Cousin fut élu officier municipal en 1791, en cette qualité il fut chargé de l'administration des subsistances, et son zèle détourna de Paris le fléau de la famine. Tant de services ne le protégèrent pas contre les persécutions de cette époque; un arrêté de la commune prescrivit, en 1792, un examen de sa conduite, et un décret de la Convention nationale ordonna son arrestation. Il fut détenu depuis le 25 janvier 1793 jusqu'au 9 thermidor an II (27 juillet 1794.) Il était président de l'administration du département de la Seine à l'époque du 1er prairial an III, et montra, dans ce poste difficile, la plus grande énergie pour comprimer les factieux qui voulaient ramener la terreur. Le Directoire exécutif le nomma en 1776, membre du bureau central; il fut une seconde fois chargé des subsistances de la capitale, et il ramena l'abondance en faisant rendre au commerce toute la liberté qui lui est nécessaire. Entre autres dispositions administratives dont l'utilité était généralement reconnue, il ordonna l'exécution de la loi sur les nouveaux poids et mesures. Au 18 fructidor an V (4 septembre 1797), Cousin donna sa démission et fut, l'année suivante, élu membre du corps législatif. Après le 18 brumaire an VIII

(9 novembre 1799), il devint membre du sénat conservateur et mourut le 29 décembre 1800. Il était membre de l'Académie des sciences depuis 1772, et de l'Institut depuis sa formation en 1795. On a de lui, outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans différents recueils scientifiques : *Leçons de calcul différentiel et de calcul intégral*, 1777, 2 vol. in-8°, réimprimés sous ce titre de : *Traité du calcul différentiel et intégral*, 2e édition, 1796, 2 vol. in-4°; *Introduction à l'astronomie physique*, 1787, in-4°; *Traité élémentaire de physique*, an III, in-8°; *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8°.

**COUSIN-DESPRÉAUX** (Louis), né à Dieppe en 1743, est auteur de divers écrits estimés : *Histoire de la Grèce*, 16 vol. in-12; *Leçons de la nature*, 4 vol. in-12. Cousin-Despréaux a laissé en manuscrit un ouvrage important, fruit des plus profondes études, qu'il se proposait de publier sous le titre de *l'Histoire méditée*, ou *la Morale des États*, pouvant former 8 vol. Il était membre de plusieurs académies et associé correspondant de l'Institut. Il parut avec distinction à l'assemblée provinciale de Normandie en 1789, et remplit durant plusieurs années les fonctions d'échevin de sa ville natale. Il mourut à Dieppe, le 3 octobre 1818.

**COUSINERY** (Esprit-Marie), numismate et agent consulaire, né à Marseille le 8 juin 1747, entra, dès l'âge de 18 ans, dans la carrière des consulats. En 1771, il fut jugé capable de gérer celui de Trieste, où il remplissait les fonctions de chancelier. Satisfait de sa gestion, le ministre de Boine lui accorda le brevet de chancelier du consulat de Salonique en 1773. Cousinery fut nommé vice-consul dans la même résidence en 1777, puis envoyé à Smyrne en 1779, avec le même titre. Après 3 ans de service dans cette échelle, il reçut ordre d'aller gérer le consulat de Salonique en 1782, pendant l'absence du titulaire. En 1784, il vint à Paris où il obtint une gratification extraordinaire, avec le brevet de vice-consul à l'île de Rhodes ; mais, peu après, le ministre changea sa destination, et le nomma vice-consul à Rosette. Il n'avait pas encore quitté la France lorsque le maréchal de Castries lui accorda le consulat de Salonique en 1786. Cousinery occupait encore ce poste en 1793. A cette désastreuse époque, Cousinery fut accusé de royalisme; on lui fit un crime de l'amitié dont l'avait honoré le comte de Choiseul-Gouffier, auquel il avait fourni des documents précieux pour son *Voyage pittoresque de la Grèce*. Dénoncé comme suspect, suspendu de ses fonctions, et forcé de se réfugier à Smyrne, il fut inscrit sur la liste des émigrés, perdit son patrimoine en France, et son mobilier à Smyrne, dans le grand incendie qui y consuma presque tout le quartier des Francs. De retour dans sa patrie en 1803, lorsqu'un gouvernement stable et ferme y eut assuré la justice et la tranquillité, il y fut accueilli favorablement par Talleyrand, alors ministre, qui lui accorda un traitement provisoire de 6,000 fr., dont il jouit jusqu'en 1811. Il ne fut réintégré dans son consulat de Salonique qu'en 1814. Arrivé à sa destination, au lieu du repos qu'il espérait y trouver, il n'y fut occupé que de discussions qu'un commerce immense de transit y avait accumulées, et qu'il fallut terminer judiciairement. Calomnié pour la conduite qu'il avait tenue dans une affaire où il avait été accusé de protéger un homme poursuivi par le duc de Richelieu, il fut mandé à Paris en 1819. Par une sorte de justice tardive et insuffisante, on lui a accordé, le 1er mai 1821, la décoration de la Légion d'honneur, et en mai 1825, une pension de 5,000 francs. Ayant résidé la plus grande partie de sa vie dans le Levant, il a acquis une parfaite connaissance de la numismatique, science alors fort négligée en France. On peut en juger par le choix, la rareté, le nombre et le prix des médailles qu'il y a rassemblées. Sa première collection, composée de 10,000 médailles grecques, fut vendue par lui à la Bavière, pour 136 mille francs. Une seconde collection, contenant 4,500 médailles, fut payée 75,000 francs par le roi de Bavière. En 1817, il en vendit une troisième à l'empereur d'Autriche, composée de 4 à 5,000 médailles grecques et du Bas-Empire, pour 35,000 francs. Sous le ministère de Siméon, il vendit à la Bibliothèque du roi à Paris, en 1820, pour 60,000 francs, ce qui lui restait de médailles grecques, au nombre de 4,500 pour ses études. On a de lui : cinq *Lettres* insérées dans le *Magasin encyclopédique*, mai et septembre 1807, mai 1808, février 1810 et 1812. Les 4 premières sont sur l'inscription de Rosette ; *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achéenne*, 1825, in-4°; *Relation d'un voyage en Macédoine*, Paris, 1832, 2 vol. in-4°, ornés de 22 planches. Cousinery est mort en 1833.

**COUSTANT** (Pierre), savant bénédictin de Saint-Maur, né à Compiègne en 1654, prit une part très-active aux travaux de sa congrégation, et mourut à Paris en 1721. Outre 2 dissertations qui forment les *Appendices* des tomes V et VI des *OEuvres* de saint Augustin, on lui doit : *S. Hilarii Pictavorum episcopi opera*, etc., Paris, 1693, in-fol., excellente édition, très-recherchée; *Vindiciæ manuscriptorum codicum à R. P. Bartholomeo Germon. impugnatorum*, etc., ibid., 1706, in-8°; *Vindiciæ manuscriptorum codicum confirmatæ*, ibid., 1715, in-8°; *Epistolæ romanorum pontificum à S. Clemente ad Innocentem III*, etc., Paris, 1721, in-fol. Ce vol. est le seul qui ait paru.

**COUSTARD** (Anne-Pierre), né à Léogane, dans l'île St.-Domingue, en 1741, entra au service dans les mousquetaires, obtint la croix de St.-Louis, et devint lieutenant des maréchaux de France. Il vivait retiré à Nantes, en 1789, et s'y montra, dès le commencement favorable aux principes de la révolution, ce qui lui valut le commandement de la garde nationale de cette ville, et ensuite la nomination de député à l'assemblée législative. Ce fut lui qui, le 6 juin 1792, fit décréter une fédération à Paris, et la formation d'un camp près de la capitale. Le 10 aout suivant, il venait d'avoir un assez long entretien avec Louis XVI, lorsqu'il vota sa déchéance ; et il lui dit que c'était pour lui sauver la vie. Réélu à la Convention, il y vota le bannissement de ce prince, et s'y montra, en général, du parti modéré. Accusé par Marat d'exciter les corps administratifs de son département à se déclarer contre la révolution du 31 mai 1793, il fut mis hors la loi, et obligé de se réfugier en Bretagne, où il fut arrêté par Carrier, qui l'envoya à Paris. Le tribunal révolutionnaire le condamna à mort le 7 novembre 1793.

**COUSTEL** (Pierre), précepteur des neveux du cardinal de Furstemberg, né à Beauvais en 1621, enseigna

longtemps les humanités, avec Nicole, aux petites écoles de Port-Royal, dont plusieurs élèves, parmi lesquels on compte le grand Racine, ont tenu un rang distingué dans l'État, dans l'Église et dans les lettres, et mourut le 16 octobre 1704. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres : *les Règles de l'éducation des enfants*, Paris, 1687, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été reproduit en 1749, sous le titre de *Traité d'éducation chrétienne et littéraire*, avec un avertissement qui contient l'Éloge de l'auteur.

**COUSTELIER** (Antoine-Urbain), imprimeur-libraire à Paris, mort en 1724, est connu comme éditeur de la *Collection d'anciens poëtes français*, 1723-1724, 10 vol. petit in-8°. Cette collection contient *la Farce de maître Pathelin*, les *OEuvres de Villon*, de *Jean* et *Michel Marot*, de *Guillaume Crestin*, de *Coquillart*, la *Légende de Faifeu*, les poésies de *Martial de Paris* et de *Racan*.

**COUSTELIER** (Antoine-Urbain), fils du précédent, publia les 17 premiers vol. de la belle collection des classiques latins connue sous le nom de Barbou, qui n'en fut que le continuateur. Il a composé quelques romans tout à fait oubliés aujourd'hui, et mourut le 24 août 1763.

**COUSTOU** (Nicolas), célèbre statuaire, né à Lyon le 9 janvier 1658, remporta le grand prix à 23 ans, et se rendit à Rome, où il se forma sur les ouvrages de Michel-Ange et de l'Algarde ; de retour en France, il fut reçu membre de l'académie, et chargé successivement de travaux importants. Il mourut le 1er mai 1733. Ses principaux ouvrages sont : une copie de l'*Hercule Commode*, et le groupe des Tritons de la cascade rustique à Versailles ; le groupe qui représente *la Seine et la Marne*, aux Tuileries ; *le Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame ; *le Groupe de Daphné et d'Hippomène*, pour Marly ; une figure de *la Saône*, à Lyon ; *les Tombeaux du prince de Conti et du maréchal de Créqui*, et *le Passage du Rhin*, médaillon. On peut consulter son *Éloge historique*, suivi d'un examen raisonné de ses ouvrages, par Cousin de Contamine, Paris, 1737, in-12.

**COUSTOU** (Guillaume), frère du précédent, et comme lui élève de Coysevox, né à Lyon en 1678, obtint aussi la pension de Rome, mais ne put en jouir, et fut obligé de travailler pour vivre en même temps qu'il travaillait pour son instruction. A son retour, reçu membre de l'académie, il aida son frère dans ses travaux, dont il termina quelques-uns, notamment, *le Passage du Rhin*, fut employé à décorer les jardins de Versailles et de Marly, et mourut le 22 février 1746, laissant une réputation supérieure à celle de son frère. Ses principaux ouvrages sont : *l'Océan et la Méditerranée*, groupe en marbre ; une figure du *Rhône*, en bronze à Lyon ; *la Seine et la fontaine d'Arcueil*, qui décorent le fronton du château-d'eau de la place du Palais-Royal ; un bas-relief qui représente *Louis XV entre la Justice et la Vérité*, dans la grand'chambre du palais de justice, et les statues en marbre blanc de Louis XIII et du cardinal Dubois.

**COUSTOU** (Guillaume), fils du précédent, né en 1716 et mort le 13 juillet 1777 à Sens, membre de l'académie et chevalier de Saint-Michel, a laissé des morceaux remarquables, tels que *Vulcain attendant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Énée ; le Tombeau du Dauphin*, père de Louis XVI ; *la Statue de saint Roch*, pour l'église de ce nom ; *le Fronton de Sainte-Geneviève* et *la Visitation*, bas-relief en bronze, pour la chapelle de Versailles. Coustou, moins laborieux que son père et son oncle, se faisait aider dans l'exécution de ses ouvrages.

**COUSTUREAU** (Nicolas), sieur de la Taille, président en la chambre des comptes de Bretagne, intendant général de la maison de Montpensier, mort en 1596, avait laissé en manuscrit la *Vie de Louis de Bourbon*, surnommé *le Bon*, premier duc de Montpensier, depuis 1536 jusqu'en 1579. Jean du Bouchet la finit et la publia.

**COUSTURIER** (Pierre), plus connu sous le nom de *Sutor* qu'il a pris dans tous ses ouvrages, fut docteur de Sorbonne et ensuite chartreux. Il était né à Chemiré-le-Roi, dans le Maine, on ignore en quelle année. Il fit ses études à Paris, dans l'université, prit ses degrés en théologie, fut prieur de la maison de Sorbonne pendant sa licence, et enseigna la philosophie au collége de Sainte-Barbe. Parvenu à un âge mûr, il entra dans l'ordre des chartreux, où il devint prieur de plusieurs chartreuses. Il mourut le 18 juin 1537. On a de lui : *Petri Sutoris doctoris theologi, professione Carthusiani, de vitâ Carthusianâ libri duo*, Paris, Jean Petit, 1522, in-4° ; Louvain, 1572, in-8° ; Cologne, 1609, in-8° ; *De triplici divæ Annæ connubio*, Paris, 1523 ; *De translatione Bibliæ et novarum interpretationum reprobatione*, Paris, *typis Petri Vidovari*, 1525, in-fol. ; *Apologia Petri Sutoris in damnatam Lutheri hæresim de votis monasticis*, Paris, 1531, in-8°, etc.

**COUTEL** (Antoine), né à Paris en 1622, mort à Blois en 1693, a fait imprimer sous le titre de *Promenades* un recueil de vers où l'on trouve plusieurs pièces imitées de Bertaut et d'autres poëtes antérieurs. C'est à tort que l'on a soupçonné Mme Deshoulières d'avoir puisé dans ce livre l'idée et même la plupart des vers de son *Idylle des moutons* ; il est plus probable que Coutel se sera procuré une copie de cette pièce, et qu'il aura voulu se l'approprier.

**COUTELLE** (Jean-Marie-Joseph), né au Mans en 1748, fit ses études dans cette ville et montra un goût très-vif pour la physique. C'était le temps où Franklin venait de découvrir les paratonnerres : le jeune Coutelle imagina d'en placer un sur la maison de son père ; et ce fut le premier qui parut au Mans. Venu à Paris, il s'y lia avec le célèbre physicien Charles, qui lui procura tous les moyens de se livrer à ses études favorites, particulièrement à celle du gaz. Cette étude, alors si loin de ce qu'elle est aujourd'hui, le conduisit à prendre une grande part à toutes les expériences d'aérostats. Lorsque la France fut aux prises avec l'Europe, en 1793, les savants ayant pensé que cette invention pourrait être de quelque utilité dans les armées, on créa une compagnie d'aérostiers, dont Coutelle devint le capitaine ; et il fut chargé de conduire cette compagnie à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il fit une ascension le jour même de la bataille de Fleurus. Coutelle fut encore chargé d'organiser une autre compagnie à l'armée du Rhin. Bonaparte en partant pour l'Égypte, en 1798, ramena deux compagnies d'aérostiers sous les ordres de Coutelle, qui avait été nommé chef de bataillon. Mais tout leur équipage périt dans l'incendie du vaisseau *l'Orient* à la bataille d'Aboukir, et Coutelle n'eut plus qu'à s'occuper de découvertes scientifiques avec la commission des arts, dont il était

membre. Revenu en France après le 18 brumaire, Bonaparte, premier consul, le nomma inspecteur aux revues; et ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de Prusse en 1806, 1807, puis celle d'Espagne, où il eut le bras cassé à Medelin, le 28 mars 1809. Nommé sous-inspecteur à Versailles, puis à Paris, il fut compris dans les réformes de 1816, et se retira au Mans, où il mourut le 20 mars 1835. Il a publié: une brochure *sur l'emploi des aérostats aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin*, en 1795; Des observations *sur la topographie du Sinaï..; Observations météorologiques faites au Caire, en* 1799, 1800 et 1801. Ces deux derniers font partie du grand ouvrage de la commission d'Égypte. On a publié au Mans en 1836: *Notice sur M. Coutelle.*

**COUTHON** (George) naquit en 1756, à Orsay, près de Clermont en Auvergne. Il était avocat à Clermont avant la révolution; il en embrassa la cause avec chaleur, fut d'abord nommé président du tribunal du district de cette ville, et bientôt après député à l'assemblée nationale législative. Il était d'une complexion faible, et avait une infirmité qu'il dut à des dispositions assez ordinairement étrangères aux grandes passions politiques. Voulant un jour aller présenter ses hommages, à quelques lieues de son domicile, à une jeune personne dont il était épris, et arriver près d'elle de grand matin, il partit pendant la nuit, s'égara et se trouva sur un terrain mouvant, où il enfonça jusqu'au milieu du corps, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il parvint à se tirer de cette fange. Cet accident lui fit perdre presque entièrement l'usage de ses jambes, qu'il ne recouvra jamais, et c'est en cet état qu'il arriva à l'assemblée législative. Dès les premières séances, il s'y montra l'ennemi de la constitution monarchique, et fit les motions les plus violentes contre le roi, les ministres, et contre les prêtres qui n'avaient point prêté serment aux lois nouvelles. Couthon n'était point à Paris lors de la chute de la monarchie, qu'il avait provoquée avec tant de véhémence; il était allé prendre les boues de St.-Amand. Ainsi, il ne prit point part aux dernières manœuvres dont la révolution du 10 août et les événements du 2 septembre furent le résultat. Après ces événements il fut de nouveau choisi par son département pour siéger à la Convention nationale, où il fut encore le premier à se faire entendre. Il défendit avec chaleur la cause des républicains, et s'éleva contre toute espèce de gouvernement qui pouvait se rapprocher de la royauté. Sans s'expliquer précisément sur la nature du gouvernement qu'il convenait de donner aux Français, il supposa que la royauté était proscrite dans l'assemblée, ainsi que tout dictatorat, protectorat ou triumvirat, et laissa parler ses collègues. Il fut aussi un des premiers à provoquer le jugement de Louis XVI, dont il vota la mort, et s'opposa vivement à ce qu'il fût sursis à l'exécution. Cependant, comme il n'avait pas pris part aux massacres de septembre il hésita quelque temps s'il ne se séparerait pas de ceux qui en protégeaient les auteurs, dont les girondins demandaient la punition à grands cris; quelques personnes même prétendent qu'il fut sur le point de se réunir à eux, et on l'entendit, le 1er mai, s'élever contre une pétition anarchique du faubourg St.-Antoine, la traiter de contre-révolutionnaire, et demander qu'on en poursuivît les auteurs; mais ce *modérantisme*, pour nous servir d'une expression du temps, ne fut pas de longue durée. Voyant que tout le peuple de Paris était déchaîné contre les girondins, et qu'on n'entendait plus contre eux que des cris de proscription, il aima mieux se jeter à corps perdu dans les rangs de leurs ennemis, que de risquer de périr en défendant leur cause. Robespierre était alors l'idole populaire; il se rangea sous son égide, suivit tous ses mouvements, appuya toutes ses motions, et devint, par conséquent, le persécuteur le plus acharné du parti de la Gironde et de la faction de Brissot. Ce fut lui qui, le 2 juin, fit porter le décret qui ordonna leur arrestation; puis, par un mouvement de loyauté assurément bien étrangère à tout ce qu'il faisait, il offrit de se rendre en otage à Bordeaux, pour y répondre du traitement que les députés de ce département pourraient éprouver à Paris. A cette époque, il s'opposa à l'institution des jurés, qu'il considéra comme un beau rêve des amis de la liberté. Il fit déclarer traîtres à la patrie ceux des députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon, et fut bientôt envoyé, comme commissaire à l'armée qui en faisait le siége. Les moyens qu'on employait pour réduire les insurgés lui parurent trop lents, il fit arriver devant la ville 60,000 hommes du département du Puy-le-Dôme. Entré dans Lyon, il en commença la destruction. Ne pouvant marcher, il se fait porter dans un fauteuil sur l'un des édifices de la place de Bellecour, et le frappe d'un petit marteau d'argent, en disant: « La loi te frappe. » Ces mots furent le signal des démolitions qui eurent lieu à Lyon. Il abandonna la suite des opérations à Collot-d'Herbois, et revint à Paris pour coopérer à toutes les mesures que Robespierre, son protecteur et son ami, jugerait à propos de prendre. Il seconda ensuite Robespierre dans toutes les luttes qu'il eut à soutenir, soit contre ses ennemis du dehors, soit contre ses propres collègues. Robespierre et Couthon trouvèrent des contradicteurs dans les comités où toutes les mesures se préparaient; ils s'en plaignirent assez inutilement aux jacobins. Le 26 juillet, ils essayèrent de produire quelque effet en leur faveur dans la Convention; elle parut balancer. Le lendemain, ils firent encore des tentatives, mais alors leurs adversaires, voyant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, les attaquèrent ouvertement, et obtinrent qu'ils seraient arrêtés sur-le-champ. Dans leurs attaques, ils accusèrent Couthon de vouloir se faire roi. Pour toute réponse, le malheureux se contenta d'ôter de dessus ses jambes paralysées le vêtement qui les couvrait en s'écriant d'un ton lamentable: « Moi, me faire roi! et dans cet état! » Il fut décrété d'accusation et envoyé à la prison de la Force. La commune, qui disputa un moment l'empire à la Convention, le fit enlever, et il fut porté à l'hôtel de ville, qui fut bientôt forcé. Alors Couthon se blessa légèrement d'un poignard dont on l'avait armé, et se traîna ensuite dans une cour où il feignit d'être mort. Un jeune homme l'aperçut, et voyant qu'il était vivant, en avertit ses voisins, et on le porta sur un brancard à la Conciergerie, où se trouvaient déjà ses complices. Le lendemain, il fut jeté avec eux dans la fatale charrette; ne pouvant s'y soutenir, il resta étendu, et fut foulé aux pieds par les siens qui ne reconnaissaient plus leur chef dans ce terrible moment. Il fut exécuté le 28 juillet 1794.

**COUTINHO** (don François), comte de Rodondo, successeur de don Constantin de Bragance dons la vice-royauté des Indes en 1561, accrut la puissance portugaise dans ces contrées. Il se déclara le protecteur de Camoens qui, dans ses vers, a célébré la justice et les talents de son bienfaiteur. Coutinho mourut en 1564.

**COUTINHO.** *Voyez* **MARIALVA.**

**COUTO** (Diego de), historien portugais, né en 1542, fut le continuateur de l'*Histoire des Indes* de Barros. Ayant parcouru les Indes et l'Afrique, il connaissait bien les pays qu'il voulait décrire et les événements qui s'y étaient passés. Il mourut à Goa en 1616. La continuation de Barros, publiée en 1645, in-fol., a été réimprimée, Lisbonne, 1774-1781, à la suite de l'ouvrage de Barros. On lui doit encore : *Réfutation de la relation d'Éthiopie,* de Louis de Urreta ; *Vie de Paulo de Lima*, Lisbonne, 1765, et *Dialogue sur les causes de la décadence des Portugais dans les Indes,* ibid., 1790. Il fait preuve dans ces ouvrages d'une grande sagacité, et donne l'explication de bien des faits jusqu'alors mal connus.

**COUTO** (Luis de), garde des archives du Portugal, né à Lisbonne en 1642, étudia la philosophie à Evora, et prit le degré de docteur en droit civil dans l'université de Coïmbre, à l'âge de 18 ans. Il mourut à Ouren le 14 août 1713. On a de lui les trois premiers livres de Tacite et un poëme en espagnol intitulé : *Affectos del arrepndimiento,* imprimés à Lisbonne. Sa *Vie*, par Jules de Mello de Castro, est à la tête de sa traduction de Tacite.

**COUTO-PESTANA** (don Joseph), poëte portugais, mort en 1535, membre de l'académie d'histoire et de l'académie *dos Anonimos*, contrôleur du trésor public à Lisbonne, a laissé quelques pièces de vers imprimées dans divers recueils, un poëme héroïque intitulé : *Quiteria la santa,* Lisbonne, 1715, in-8°; des fragments d'une *Histoire des rois Denis et Alphonse IV*, et 3 comédies en espagnol.

**COUTTOUB-OUL-DIEN-AIBEK**, sultan de Dehli, né dans le Turkestan, fut, sortant à peine de l'enfance, conduit de ce pays à Nidjapour, et vendu à Cassi-Ben-Abou, qui, distinguant en lui d'heureuses dispositions, lui fit donner de l'éducation. Des mains de Cassi-Ben-Abou, il passa dans celles de Mohamed Abik, alors général du dernier sultan Gauride, et quelque temps après, héritier de sa puissance. Couttoub-Oul-Dien devint le favori de Mohamed, dont il seconda l'élévation ; et, quand son maître fut souverain, il eut les premières dignités de l'armée. Il prit beaucoup de part à la seconde bataille de la Sirsoutti (1191); et, après la victoire, il fut laissé dans Coram avec un corps considérable, qui lui servit à se rendre maître du fort de Mérat, et à assiéger Dehli, dont il s'empara malgré la défense longue et opiniâtre de cette ville. Avec elle tomba le trône de la dynastie de Prithou Raïa ou Cadi Raïa, qui depuis tant de siècles régnait sur l'empire de Dehli. L'année suivante en 1193, Couttoub conduisit à Mohamed un corps de 50,000 chevaux, pour l'aider à conquérir Canodje et Bénarès. Le souverain dont il venait de si bien servir les intérêts le confirma dans sa principauté de Dehli. Couttoub vola au secours de Gola, rajah d'Adjemire, et livra bataille à son compétiteur Him-Rajah qui perdit à la fois la bataille et la vie en 1195. Rentré dans Dehli Couttoub s'occupa de l'expédition qu'il projetait contre le Goudjerat; et il l'exécuta en 1197 avec un plein succès. En 1203 Mohamed en marche pour une expédition dans le Khowaresm, ses troupes se révoltèrent et Couttoub accourut à son secours. Le sultan ne survécut que peu de mois à sa délivrance, Mohamed, son neveu et son héritier, peu propre à porter la couronne, s'en rapporta pour les affaires à trois généraux, Nasser-Eddin, Eldoze et Couttoub, ne se réservant que les plaisirs. Ces trois chefs se firent proclamer dans les provinces soumises à leur domination. Eldoze et Couttoub cherchant à saisir le pouvoir souverain laissé par Mohamed, se livrèrent plusieurs batailles et furent successivement vaincus et vainqueurs ; cependant Couttoub, soit découragement soit sagesse, reconnut, par le fait au moins, Eldoze en qualité de sultan et ne s'occupa plus que d'administration intérieure, de réformes utiles, d'institutions littéraires et d'autres institutions de ce genre. La mort ne lui laissa pas le temps de pousser loin ces bienfaits: il mourut en 1210 d'une chute de cheval. Son fils Oram-Chah lui succéda. Couttoub fut le fondateur de l'empire musulman à Dehli.

**COUTURE** (Jean-Baptiste), littérateur, né près de Caen en 1651, se dévoua de bonne heure à l'enseignement, et après avoir professé dans divers colléges, fut en 1697 chargé de la chaire d'éloquence au collége royal. Inspecteur du même collége, puis recteur de l'université, il devint en 1701 membre de l'Académie des inscriptions, et mourut le 16 août 1728. On lui doit : *Abrégé de l'histoire de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains,* 1699, in-12 ; plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, quelques pièces dans les *Selecta carmina*, etc., 1727, in-12, et la traduction du *Traité des automates* de Héron d'Alexandrie. Son *Éloge,* par de Bose, contient de curieux détails sur sa naissance et ses premières années.

**COUTURE** (Guillaume), architecte distingué, né à Rouen en 1732, vint jeune à Paris, et, s'étant fait connaître avantageusement, fut admis en 1775 à l'académie d'architecture. Chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Constant d'Ivry, il modifia les plans de son prédécesseur, et mérita par d'heureux changements le suffrage de tous les gens de goût ; mais il n'eut pas la gloire de continuer ce grand monument qui, pendant la révolution, enlevé, puis rendu au culte, a subi, sinon dans l'ensemble, du moins dans quelques parties, de nouvelles modifications. La construction n'en a été terminée qu'en 1830. Couture mourut le 29 décembre 1799. Il avait reçu le cordon de Saint-Michel en 1788.

**COUTURES** (Jacques PARRAIN, baron des), littérateur médiocre, né à Avranches, quitta la carrière militaire pour se livrer plus librement à ses goûts studieux, et mourut en 1702. On ne cite plus de lui que les traductions de *Lucrèce,* avec des remarques estimées, Paris, 1685, 1708, 2 vol. in-12; la *Morale d'Épicure,* avec des réflexions, ib., 1685, in-12; *l'Esprit familier de Socrate,* avec des remarques; la *Vie d'Apulée,* 1698, 1792, in-12.

**COUTURIER** (Nicolas-Jérôme le), prédicateur du roi Louis XV, chanoine de St.-Quentin, né le 2 juin 1712, diocèse de Rouen, dut à un panégyrique de saint Louis, dans lequel il s'était un peu hardiment prononcé

contre les croisades, et à l'interdiction momentanée qui en fut la suite, une espèce de vogue qui ne dura pas longtemps. Il mourut en 1778. On a de lui 2 *Panégyriques de saint Louis*, Paris, 1746 et 1769, id-4°; *Panégyrique de sainte Élisabeth*, 1754, in-12; un *Éloge du Dauphin*, présenté au roi en 1766; *Vie d'Élisabeth de France, sœur de saint Louis*, 1772; *Éloge de Marie-Thérèse*, 1781; des *Discours* prononcés en différentes solennités; une *Ode sur la calomnie*, etc.

**COUTURIER** (Jean), curé du diocèse de Dijon, né en 1730, à Minot, bailliage de la Montagne, fut dirigé dans ses premières études par son oncle, curé de Minot, et les termina d'une manière brillante au collége de Langres, alors tenu par les jésuites. Ses maîtres s'empressèrent de se l'associer; et après avoir professé dans le même collége qui venait d'être témoin de ses succès, il remplit la chaire de rhétorique à Verdun, à Pont-à-Mousson, où les jésuites possédaient de beaux établissements. Il se trouvait à Nancy lors de la suppression de la société. L'évêque de Soissons l'employa comme missionnaire, et voulut, en lui procurant un canonicat de Saint-Waast, le fixer dans son diocèse. Mais le P. Couturier reçut l'ordre de retourner à Dijon; et peu de temps après il fut pourvu de la cure de Lery, qu'il administra jusqu'en 1791, dont il fit une paroisse modèle, et où son nom est encore vénéré. Ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de la quitter, et mourut dans les bras de son frère à Lery, le 22 mars 1790. On a de lui: *Catéchisme dogmatique et moral; la bonne Journée*, etc., Dijon, 1822, in-12; *Abrégé pratique de la doctrine chrétienne*, ibid., 1822; 2e édition, 1823, in-8°; *la Sainte Famille*, ou *l'histoire de Tobie*, ib., 1823, in-12. On cite encore de lui des *Sermons*, des *Méditations*, une *Défense des ordres religieux*, des *Opuscules* ascétiques et de controverse.

**COUTURIER** (Jacob), frère du précédent, embrassa comme lui l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Salives. Député par le bailliage de la Montagne aux états généraux, son refus de prêter serment entraîna son exil. Il refusa l'épiscopat que lui avait offert de Portalis lors du concordat, préférant sa chère paroisse de Salives, où il mourut en 1805. On a de lui: *Histoire de l'Ancien Testament*, Dijon, 1825, 4 vol. in-12.

**COUTURIER** (Jean), neveu des précédents, naquit à Dijon, le 3 avril 1760. Son père, greffier au parlement, le destinait à la profession d'avocat; mais en 1791 il abandonna le barreau pour se livrer à l'enseignement de la grammaire latine. Bonaparte ayant rétabli le culte catholique, Couturier l'en félicita par une *Épître* dont trois éditions furent épuisées dans 15 jours. Peu de temps après, il fut nommé principal du collége de Gray; et, à la réorganisation de l'université, Couturier quitta cette place pour venir occuper celle de professeur de troisième au lycée de Dijon. En 1815 il fut chargé de la direction de cet établissement devenu collége royal; mais, fatigué des détails de l'administration, il demanda la chaire de rhétorique, qu'il n'a pas cessé de remplir jusqu'à sa mort, arrivée le 20 novembre 1824. On lui doit un *Mémoire sur l'instruction publique*, dédié aux parents chrétiens, 1815; 2e édition, 1818, in-8°; et quelques pièces de vers.

**COUTURIER** (Jean-Pierre), d'une autre famille que les précédents, lieutenant civil et criminel au bailliage de Bouzonville, fut député à l'assemblée législative, puis à la Convention nationale, par le département de la Moselle. Fort exalté dans ses opinions, il proposa d'accorder une amnistie à Jourdan Coupe-Tête et aux autres égorgeurs d'Avignon. Se trouvant en mission à l'époque du procès de Louis XVI, il ne vota pas. Il devint membre du conseil des Cinq-Cents, et après le 18 brumaire fut nommé directeur de l'enregistrement du département de la Loire. Il mourut à Issy le 5 octobre 1818.

**COUVAY** (Jean), graveur, né à Arles en 1622, a exécuté un grand nombre de morceaux d'après Raphaël, le Guerchin, Blanchard, Lebrun, Jacques Stella, Vignon, le Poussin et Huret: on regarde comme son chef-d'œuvre *le Martyre de saint Barthélemi*, d'après le Poussin.

**COUVAY** (L.), docteur en médecine, frère du précédent, est auteur d'une *Méthode nouvelle*, etc., pour enseigner et apprendre la première partie de Despautère, Paris, 1649; d'un livre intitulé: *l'Honnête maîtresse, ou le Pouvoir des Dames sur ceux qui les recherchent honnêtement en mariage*, Paris, 1654, in-8°, ouvrage dans lequel la morale et la galanterie se trouvent confondues et réglées sur les principes d'Aristote.

**COUVIN DE COURCELLES** (Gisbert de), né vers 1607, dans la principauté de Liége, fit ses études à Louvain, où il enseigna la philosophie pendant 7 ou 8 ans, et fut ensuite nommé professeur de premier rang. Il quitta l'habit ecclésiastique et se mit à voyager; il parcourut la plupart des pays de l'Europe, revint à Liége vers 1640 et y mourut en 1648. On a de lui: *Satira quâ vir civilis exprimitur, sententiis probationum auctorum confirmata*, Liége, 1642.

**COUVREUR** (Adrienne le). *V.* **LECOUVREUR.**

**COVARRUVIAS** ou **COVARRUBIAS Y LEYVA** (Diego), jurisconsulte, surnommé *le Bartole espagnol*, né à Tolède en 1511, enseigna le droit canon à l'université de Salamanque, dont plus tard il réforma les statuts, puis à Oviédo, remplit des fonctions de magistrature à Grenade, fut nommé archevêque de St.-Domingue en 1549, évêque de Ciudad-Rodrigo en 1560; envoyé au concile de Trente, placé sur le siége de Ségovie en 1565, puis élevé à la présidence du conseil de Castille et enfin du conseil d'État, et mourut en 1577. Ses *OEuvres*, imprimées à Genève avec les additions d'Ybannez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol., renferment des *Traités* sur les monnaies, sur les testaments, contrats, prescriptions, etc.

**COVARRUVIAS** (don Antoine), frère du précédent, professeur de droit civil à Salamanque, membre du conseil de Castille, puis chanoine écolâtre de Tolède, mort dans cette ville en 1602, à 78 ans, était regardé comme le plus savant helléniste de son temps. Il accompagna son frère au concile de Trente, et l'aida dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages.

**COVARRUVIAS Y OROSCO** (don Sébastien), neveu des précédents, chanoine de Cuença, consulteur du saint-office et chapelain du roi, a laissé un ouvrage fort estimé, intitulé: *Tesoro de la lengua castellana o espanola* réimprimé avec le traité *Del origen y principio de la lengua castellana*, etc., par Bernardo Alderete, Madrid, 1674, 2 vol. in-fol.

**COVARRUVIAS Y OROSCO** (don Jean), frère

du précédent, chanoine de Séville, archidiacre de Cuellar, et évêque de Girgenti, en Sicile, mort en 1608, établit dans sa ville épiscopale une imprimerie qui devint pour lui une source de tracasseries, et laissa quelques ouvrages de piété et de controverse, et un *Dictionnaire sur l'origine des belles-lettres.*

**COVARRUVIAS** (don Jean-Joseph de), jurisconsulte et littérateur espagnol, né vers le milieu du 18e siècle, se fit connaître par un ouvrage important : *Maximas sobre recursos de fuerza y proteccion*, Madrid, 178.., in-fol. L'auteur y examine les limites de la puissance politique et spirituelle, les droits du roi sur le clergé, les biens ecclésiastiques et la judicature, les administrations de la puissance ecclésiastique, l'étendue de leurs droits, etc., et il prouve que, dans tous leurs jugements, le roi est juge en dernier ressort. Ce livre fit beaucoup d'honneur à Covarruvias, et lui valut une place de conseiller d'État. On a encore de lui une traduction des *Aventures de Télémaque*, par Fénélon, en castillan, Madrid, 1797, 2 vol. in-4°, figures. Cette traduction a été commentée et critiquée par Ant. Capmany, 1798. Covarruvias est mort dans les premières années du 19e siècle.

**COVELLI** (Nicolas), de l'Académie des sciences de Naples et professeur de botanique et de chimie à l'école vétérinaire de cette ville, naquit à Cajazzo, le 20 janvier 1790. Ses humanités terminées, il fut envoyé à Naples, vers la fin de 1809, pour y étudier la médecine et les sciences naturelles. La supériorité qu'il montra, son penchant décidé pour la chimie, la botanique et la minéralogie, le firent choisir pour aller se perfectionner à Paris aux frais de l'État. Il y resta jusqu'à l'époque de 1815, et retourna alors dans sa patrie, chargé d'une riche moisson de connaissances puisées à l'école des Haüy, des Lamarck, des Defontaines, etc. Aussitôt après son arrivée à Naples, toutes ses pensées se dirigèrent vers le Vésuve. Le premier ouvrage que Covelli publia sur ce sujet a pour titre *Histoire des phénomènes du Vésuve, arrivés pendant les années* 1821, 1822 *et partie de* 1823, *avec les observations et les expériences faites par M. Monticelli, et N. Covelli.* Covelli découvrit, parmi les produits du Vésuve, le soufre et l'acide sulfureux qu'on n'y avait pas observés jusque-là. Il fit avec soin l'analyse de la lave. En 1825, toujours de concert avec M. Monticelli, il publia le premier volume de son *Prodrome de la minéralogie vésuvienne*, renfermant l'orictognosie. Covelli a fait insérer un grand nombre de *Mémoires* sur différents sujets dans des recueils périodiques; on en a lu plusieurs dans le sein de l'Académie royale de Naples, dont il était membre. Nous citerons : *Mémoires sur l'état du Vésuve après la grande éruption de* 1822 ; *Observations hygrométriques* faites par lui au Vésuve, avec Herschel ; *Recherches* sur l'état thermométrique du grand courant de lave vomi par le Vésuve en octobre 1822, du cône du cratère, etc.; *Observations géologiques* sur la structure du cône du cratère; *Observations* sur les insectes habitant dans les crevasses du Vésuve ; *Découverte* du bisulfure de cuivre (Annales de physique et de chimie, juin 1829) ; *Du trisulfure de fer ;* cette découverte, faite pendant le cours de l'année 1826, se trouve consacrée par un mémoire lu dans les séances de l'Académie royale de Naples ; *Essai* sur le tremblement de terre qui se fit sentir dans l'île d'Ischia le 2 février 1828 ; *Mémoire* sur la beudantine, nouvelle espèce minérale du Vésuve. Le roi venait de nommer Covelli professeur de chimie appliquée aux constructions, à la direction des ponts et chaussées du royaume, lorsque la mort l'enleva, le 15 décembre 1829.

**COVENTRY** (Alexandre), médecin, né à Fair-Hill, près Hamilton en Écosse, en 1766, étudia la médecine à Glascow, puis à Édimbourg sous Munroe, Cullen, Hope et Grégory. En 1785, il passa en Amérique, où il s'occupa des devoirs de sa profession et de travaux agricoles et horticoles, d'abord dans la ville d'Hudson, puis dans celle de Romulus près du lac Sénèque, enfin à Utique, dans l'État de New-York. Des études continuelles, une pratique fort étendue, lui avaient donné une grande rectitude de jugement et une habileté rare dans la connaissance et le diagnostic des maladies. Ses ouvrages se réduisent à quelques *Mémoires* intéressants répandus dans plusieurs recueils scientifiques ; mais sa réputation était si bien établie, qu'un grand nombre de sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Il mourut le 9 décembre 1831, à l'âge de 65 ans, après avoir été pendant 30 années l'homme le plus distingué de sa profession dans tous les États-Unis, du côté de l'ouest.

**COVERDALE** (Miles), prélat anglais, né en 1486, quitta, sous le règne de Marie, le siége d'Exeter, où Édouard VI l'avait placé, se retira en Danemark, revint en Angleterre à l'avénement d'Élisabeth, fut nommé curé de St.-Magnus à Londres, puis destitué comme non-conformiste, et mourut en 1566. Il a travaillé avec Tindal à la traduction de la Bible publiée sous les titres de *Bible de Cranmer*, ou *Bible de Genève ;* on a de lui plusieurs autres traductions et quelques ouvrages théologiques, en anglais.

**COVERTE** (Robert), voyageur anglais, partit de Londres le 14 mars 1607, sur le navire *l'Ascension*, expédié par une compagnie qui s'était formée pour le commerce des grandes Indes. Après avoir abordé aux îles Comores, à Pemba, aux Amirantes, à Socotora, à Aden et à Moka, il fit naufrage sur la côte de Cambaye. Coverte se sauva avec 54 de ses compagnons. Accueillis par les habitants, ils partirent pour Surate, et de là pour Agra, où ils arrivèrent le 8 décembre 1609. Ils offrirent des présents au prince, et, le 18 janvier 1610, Coverte et deux de ses compagnons profitèrent de sa permission pour retourner en Angleterre. Ils prirent leur route par le sud-ouest, traversèrent le pays des Hindous et une contrée déserte, et entrèrent le 15 avril à Candahar, ville très-commerçante. Le 12 mai, ils traversèrent le Saaba, qui séparait les États du Mogol de ceux du roi de Perse, et arrivèrent par Griez, Bosta et Yezd, à Ispahan où ils étaient le 24 juillet. Ils quittèrent cette ville le 6 août, et, passant par Bagdad, Mossoul, Orfa et Bir, arrivèrent le 8 décembre à Alep. Coverte alla s'embarquer à Tripoli le 10 mars 1611. Il relâcha à Malte, et, le dernier jour d'avril, mouilla aux dunes. Coverte publia en anglais sa relation sous le titre suivant : *Relation véritable et presque incroyable d'un Anglais qui, naufragé dans le navire* l'Ascension, *sur la côte de Cambaye partie la plus reculée de l'Inde, a voyagé par terre par plusieurs royaumes inconnus et grandes villes, etc.*, Londres, 1612, in-4°. Coverte note avec soin les distances des lieux,

l'état des pays, les mœurs des peuples. Son itinéraire est d'autant plus intéressant qu'il a suivi une route parcourue par bien peu de voyageurs. On a quelquefois de la peine à reconnaître les lieux dont il parle. Sa relation se trouve aussi traduite en latin, 11e partie des *Petits Voyages* de de Bry.

**COVILHAM** (Pedro de) naquit en Portugal, vers le milieu du 15e siècle, de parents distingués. C'était l'époque brillante des découvertes du prince Henri, et l'aurore du commerce portugais. A l'exemple des plus grands seigneurs, Covilham, qui, sous le règne d'Alphonse V, avait servi avec distinction, se livra aux entreprises commerciales, et s'y fit remarquer par ses connaissances et son activité. Le roi Jean le choisit pour aller à la recherche d'*Ogane* ou du *Prêtre Jean*, dont les Portugais, sur la foi des ambassadeurs du roi du Benin, plaçaient l'empire en Abyssinie. Covilham avait ordre de s'informer encore si, du cap de Bonne-Espérance, que Diaz venait de découvrir, la navigation était possible aux Indes. On lui donna pour compagnon Alphonse de Payva, et tous deux, munis d'une carte tirée de la mappemonde de Calsadilla, évêque de Viseu, et suivant laquelle on pouvait faire le tour de l'Afrique, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487. Ils prirent leur route par l'Égypte. Covilham, qui entendait parfaitement l'arabe, se réunit avec son compagnon, à une caravane de Maures de Fez et de Trémisen, qui les conduisit à Tor, au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie Petrée, où ils reçurent de précieux renseignements sur le commerce de Calicut. Les deux voyageurs se séparèrent à Aden. Payva prit la route de l'Abyssinie, et Covilham suivit celle des Indes, où il voulait s'assurer de la vérité de ce que les Arabes lui avaient appris. C'est alors que les mers d'Orient virent, pour la première fois, un Portugais chercher la fortune en les traversant. Covilham visita Calicut, Cananor et Goa ; il se rendit ensuite sur la côte d'Afrique à Sofala, où il il s'arrêta quelque temps, pour examiner les mines d'or de cette contrée. C'est là qu'il obtint les premières notions sur l'île de la Lune, nommée depuis *île de St.-Laurent* ou *Madagascar ;* il acquit sur le commerce d'Inde en Inde, et sur la possibilité de la navigation autour de la pointe méridionale de l'Afrique, les renseignements les plus étendus. Riche de ce trésor de découvertes, il se proposait de retourner en Portugal, lorsqu'il reçut au Caire la nouvelle de la mort de Payva : deux juifs dépêchés par le roi la lui avaient apportée. Il résolut alors d'aller à la recherche du *Prêtre Jean*. Dans ce dessein, il renvoya un des juifs en Portugal, avec des notes et l'itinéraire de son voyage ; il y joignit une carte qu'un Maure lui avait donnée, et, se faisant accompagner par l'autre, qu'il renvoya peu de temps après, il prit la route de l'Abyssinie ; il y arriva après avoir visité une partie des côtes de la mer Rouge. Covilham reçut du Négus l'accueil le plus honorable, et il lui devint tellement nécessaire que ce prince l'obligea, soit par force, soit par adresse, à finir ses jours dans ses États. Covilham, qui s'était marié en Abyssinie, et qui y jouissait d'une grande fortune, occupant des charges importantes, revit néanmoins ses compatriotes avec une grande joie en 1525, lors de l'ambassade de D. Rodrigue de Lima. Alvarez, l'historien de cet ambassade, assure que ce voyageur pleura de joie à l'aspect des Portugais et au souvenir de sa patrie, qu'il ne devait plus revoir à cause de son grand âge et des engagements qu'il avait pris. Il était dans ce pays depuis 33 ans. Il fut très-utile à Alvarez et à ses compagnons, qui sollicitèrent vainement la permission de l'emmener avec eux. Il finit ses jours dans cette terre étrangère. On trouve le détail de ses voyages dans la première *Décade* de Barros. Sa relation originale n'existe plus ; mais l'influence qu'elle a exercée assure à son auteur un rang distingué dans l'histoire de la géographie.

**COVILLARD** (Joseph), chirurgien qui exerçait à Montélimart au commencement du 17e siècle, passe pour avoir pratiqué avec un succès remarquable la lithotomie par l'appareil latéral. Ses *Observations iatro-chirurgiques*, etc., Lyon, 1639, in-8°, réimprimées avec des additions par Thomassin, Strasbourg, 1791, in-8°, renferment des observations intéressantes et des détails précieux sur la manière dont se pratiquait alors la lithotomie.

**COWARD** (Guillaume), médecin anglais, né à Winchester, en 1656, fit ses études à Oxford, où il reçut le doctorat en 1687. Il exerça son art avec autant de réputation que de succès, à Northampton et à Londres. Il faisait hautement profession de matérialisme dans ses discours et dans ses écrits. Aussi, ces derniers, qui furent brûlés publiquement, sont-ils devenus beaucoup plus rares que ceux qui ont la médecine pour objet : *Pensées sur l'âme humaine, démontrant que sa spiritualité et son immortalité sont une invention du paganisme, et contraires aux principes de la saine philosophie, de la vraie religion*, Londres, 1702, in-8° ; *le Grand Essai*, ou *Défense de la raison et de la religion, contre les impostures de la philosophie*, Londres, 1704, in-8° (en anglais) ; *De fermento volatili nutritio conjecturæ rationales*, etc., Londres, 1695, in-8°.

**COWELL** (Jean), savant jurisconsulte anglais, naquit vers 1554, à Ernsborough, dans le comté de Devon. D'après les conseils de Richard Bancroft, évêque de Londres, il se livra à l'étude des lois. Vers l'an 1600, il fut nommé professeur de lois civiles à Cambridge et principal du collége de la Trinité. Bancroft, devenu archevêque de Cantorbéry, l'engagea à donner l'explication des mots employés dans les écrits des jurisconsultes, dans les lois, etc., qui peuvent présenter quelques difficultés aux étudiants ; ce qu'il fit dans son ouvrage intitulé : *l'Interprète*, publié (en anglais) à Cambridge en 1607, in-4°, et réimprimé deux ans après. Coke l'attaqua, en dénonçant au parlement son livre de *l'Interprète*, comme une atteinte aux droits du peuple. Cowell fut mis en prison, et son livre fut brûlé. Le peuple, aussi susceptible que son roi, se crut également offensé. Cowell, se voyant maltraité de toutes parts, prit le parti de la retraite, et finit ses jours au collége de la Trinité, où il mourut le 11 octobre 1611, des suites de l'opération de la pierre. Outre *l'Interprète*, il a publié : *Institutiones Juris anglicani, ad seriem Institutionum imperialium*, Cambridge, 1605, in-8°.

**COWLEY** (Abraham), *Couleius*, célèbre poëte anglais, né en 1618, se distingua de bonne heure par son talent poétique, s'attacha au parti de Charles Ier, suivit la reine en France, où il lui fut très-utile dans diverses circonstances, et fit, dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée, plusieurs voyages qui n'étaient pas sans danger.

Retourné en Angleterre en 1656, il y fut arrêté par une méprise, et cependant ne put sortir de prison qu'en fournissant caution. L'année suivante il prit le doctorat en médecine, sans avoir l'intention d'exercer, mais pour se mettre à l'abri de tout soupçon en voyageant pour les intérêts de son parti. A la mort de Cromwell, il revint en France, d'où il retourna bientôt en Angleterre avec Charles II; mais il n'obtint pas les récompenses qu'il avait si bien méritées, et fut en outre accusé d'avoir voulu tourner en ridicule les royalistes dans une comédie. Tant d'ingratitude et d'injustice le blessèrent vivement; il mourut de chagrin le 3 août 1667. Ses *poésies latines*, parmi lesquelles on distingue un *poëme sur les plantes*, en 6 livres, Londres, 1668, in-8°, sont estimées. Ses *OEuvres* en prose et en vers ont été réunies et réimprimées un grand nombre de fois. L'une des éditions les plus récentes est celle de Londres, 1802, 3 vol. in-8°. B. Hurd en a donné un *choix* avec des notes, 1772, 2 vol. in-8°. Sa prose est remarquable par le naturel et l'élégance; mais on lui reproche de l'affectation dans ses vers, et l'abus de l'esprit. Cowley passait pour le meilleur poëte de sa nation avant que Milton parût.

**COWLEY**, pilote à bord du navire *la Revanche*, commandé par le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, en 1683, visita les côtes d'Afrique et d'Amérique, et ne revint en Angleterre qu'en 1686. Il a écrit une *Relation de son voyage*, publiée en anglais, Londres, 1699, in-8°, et traduit en français sous le titre de *Voyage aux terres Magellaniques, par Cowley*, Rouen, 1711, in-12: on y trouve une excellente description des îles de Gallapagos, et des faits que Dampier n'a point cru devoir rapporter dans sa relation de ce même voyage.

**COWLEY** (Anna), Anglaise célèbre par ses ouvrages dramatiques, naquit en 1743 à Tiverton dans le Devonshire, où son père Parkhouse exerçait la profession de libraire. Elle se maria à 26 ans au capitaine Cowley qui était au service de la compagnie des Indes, et vécut jusqu'à l'âge de 33 ans sans avoir la moindre idée de sa vocation littéraire, qui se révéla à la représentation d'une pièce nouvelle, sur laquelle elle porta un jugement plus sévère que celui du public, en soutenant à son mari qu'elle était en état de faire mieux. Piquée de l'incrédulité de son époux, elle lui montra le lendemain à dîner, le premier acte du *Déserteur* qui fut terminé en 15 jours, et qui obtint le plus grand succès en 1776. Dès lors une carrière nouvelle s'ouvrit devant Anna Cowley qui publia et fit jouer successivement plusieurs ouvrages dont le public ne fut pas moins satisfait. Devenue veuve en 1797, elle se retira à Tiverton. Malgré ses succès littéraires, Anna Cowley considérait ses productions comme beaucoup moins importantes que l'éducation de ses enfants et les soins de son ménage. On rapporte qu'elle n'assista jamais à la première représentation de ses pièces. Elle mourut à Tiverton le 11 mars 1809. Voici la liste de ses ouvrages dramatiques: *le Déserteur; le Stratagème d'une belle; Quelle est la dupe? Albine*, tragédie; *Qu'est-ce que l'homme? Un coup hardi pour un mari; Avoir plus d'une corde à son arc* (More ways than one); *l'École des vieillards; le Destin de Sparte*, tragédie; *Un jour en Turquie; la Ville qui est devant vous*. Elle a en outre publié 3 poëmes: *la Vierge d'Aragon, le Village écossais* et *le Siége d'Acre*, dont le succès fut aussi grand que celui de ses pièces de théâtre.

**COWPER** (Guillaume comte), grand chancelier d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III, de la reine Anne et de George Ier, se distingua par son habileté dans le maniement des affaires. Il fut l'un des commissaires nommés pour la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse, réunion que ses conseils avaient provoquée; prit une part très-active aux débats de la chambre haute, protesta hautement, avec un petit nombre de lords, contre la condamnation du lord Atterbury, et se prononça avec chaleur contre le bill impolitique qui imposait aux catholiques une taxe extraordinaire. Il mourut le 10 octobre 1623, universellement regretté pour ses talents et son intégrité.

**COWPER** (Spencer), théologien anglais, doyen de Durham, et petit-fils du précédent, né en 1713, mort le 25 mars 1774, a laissé 8 *Sermons*, un *Traité de géométrie*, estimé en Angleterre, et des *Tables de la Lune*, en latin, estimées des savants de tous les pays, et imprimées dans un autre de ses ouvrages intitulé: *A Treatise on the parallactic angle*, etc., Londres, 1766, in-4°.

**COWPER** (Guillaume), poëte anglais, né le 26 novembre 1731, à Berkhamstead, comté de Stertford, était petit-neveu du grand chancelier. Il quitta le barreau et la place de secrétaire de la chambre des pairs parce qu'il éprouvait à parler en public une timidité insurmontable, passa le reste de sa vie tourmenté par des accès presque continuels de mélancolie, et mourut le 25 avril 1800. Ses ouvrages sont: un poëme en 4 chants intitulé *la Tâche*, parce que le sujet lui en avait été réellement imposé par une dame. Ce poëme, l'un des meilleurs qui existent en anglais, malgré la circonstance qui le fit naître, parut en 1785, suivi d'un autre poëme, *Tirocinium, ou Revue des écoles et de l'histoire de Jean Gilpin*, une traduction en vers blancs de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, Londres, 1803, 4 vol. in-8°, 2e édition. Cowper passe après Thompson pour le poëte anglais qui a le mieux observé et décrit la nature. Sa *Vie*, par W. Hayley, a été publiée en 1806, 4 vol. in-8°, avec un grand nombre de *Lettres* de Cowper et quelques pièces de vers traduites du latin en anglais, et de l'anglais en latin. Une des plus jolies éditions de ses poésies est celle de Londres, 1815, 2 vol. in-8°. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées en 1812 et 1817, 10 vol. in-12.

**COWPER** (Guillaume), célèbre anatomiste, pratiqua la chirurgie à Londres avec un très-grand succès, et mourut en 1710. On lui doit un *Traité d'anatomie*, publié d'abord en anglais, Oxford, 1698, grand in-folio, et traduit en latin par Guillaume Dundars, Leyde, 1737, in-fol.; Utrecht, 1750, même format. Ce volume contient, outre les 105 planches de l'*Anatomie* de Bidlus, un appendix de 9 nouvelles planches; l'édition d'Utrecht, moins belle que la précédente, a l'avantage d'être augmentée d'un supplément et de 5 planches; *Myotomia reformata*, Londres, 1724, in-fol. Cette édition, due aux soins de Richard Mead, est ornée de planches magnifiques. Cowper est généralement accusé de s'être approprié les découvertes des autres anatomistes; mais on ne peut nier qu'il n'en ait fait réellement plusieurs, et qu'il n'ait contribué de tout son pouvoir au progrès de la science.

**COWPER** (Guillaume), médecin, mort en 1767 à Chester, sa patrie, a publié : *Sommaire de la vie de Werburg*, etc., 1749 ; *Il Penseroso*, 1767.

**COX** (Richard), théologien anglais, né en 1499, à Whaddon, comté de Buckingham, se livra à l'enseignement dans les universités de Cambridge et d'Oxford, fut précepteur du jeune prince Édouard, qui, à son avénement au trône, le fit son aumônier, lui donna la charge de conseiller privé, et le nomma doyen de Westminster. Cox fut forcé de s'exiler sous le règne de Marie pour s'être formellement prononcé et avoir agi contre le catholicisme. Rentré en Angleterre sous le règne d'Élisabeth, il fut nommé évêque d'Ély, essuya de nouvelles persécutions que l'on pourrait attribuer à son fanatisme, et mourut en 1581. Il avait été chargé, avec d'autres prélats, de la composition et de la révision de la liturgie anglaise, et a fourni à la *Bible* dite *des évêques* les quatre *Évangiles*, les *Actes des apôtres* et l'*Épître aux Romains*.

**COX** (sir Richard), historien irlandais, né en 1650, à Bandon, suivit d'abord la carrière du barreau ; mais bientôt son attachement au protestantisme et ses écrits en faveur du prince d'Orange l'élevèrent aux dignités de sous-secrétaire d'État, d'archiviste de Waterford, de gouverneur du comté et de la cité de Cork, et enfin à celle de lord chancelier d'Irlande. A la mort de la reine Anne, il perdit ses emplois, et mourut en 1733, retiré à Bandon, comté de Cork, son pays natal. On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689, 1700, 2 vol. in-4°. Les recherches auxquelles Cox s'était livré avant d'écrire cette histoire la rendent utile à consulter, surtout dans la première partie.

**COXCIE** (Michel), peintre célèbre, né à Malines en 1497, élève de Bernard de Bruxelles, avant de quitter son école, exécuta des tableaux qui furent jugés dignes d'être offerts à l'archiduc Mathias. Il alla ensuite à Rome, où il s'appliqua surtout à étudier les ouvrages de Raphaël, et il y peignit à fresque une *Ascension* dans l'église de l'*Anima*. De retour en Flandre, il exécuta pour Philippe II les cartons des tapisseries de l'Escurial, qui représentent la fable de Cadmus, et la copie d'un grand tableau de Van Eyck, tiré de l'Apocalypse. Quoiqu'il fût riche, il ne cessait de travailler, et mourut d'une chute qu'il fit en 1592. Entre autres tableaux devenus rares, son *Ecce homo* passe pour son chef-d'œuvre.

**COXE** (Guillaume) naquit à Londres, le 7 mars 1748, d'un médecin qui le destinait à la même profession, mais le jeune Coxe préféra l'état ecclésiastique, et se fit ordonner en 1772. Il obtint alors la cure de Denham, dans le comté d'Essex, puis la quitta pour faire l'éducation du marquis de Blandford, depuis duc de Marlborough. Plus tard il fut chargé d'accompagner, dans leurs voyages, le comte de Pembroke, M. Whitebread, M. Portman et lord Cornwallis. En 1787, il fut nommé vicaire de Krupton sur la Tamise, et, deux ans après, il obtint les mêmes fonctions à Bemerton, dans le Wiltshire. En 1801, le rectorat de Stourton lui fut conféré, et, peu après, il fut appelé au canonicat de Salisbury et à l'archidiaconat du Wiltshire. Il mourut à Bemerton le 15 juin 1828. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, qui tous obtinrent du succès. Le premier qu'il fit paraître était intitulé : *Esquisse de la situation naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8° ; il en donna depuis une 2e édition fort augmentée, en 3 vol. in-8°, sous le titre de : *Voyage en Suisse et dans le pays des Grisons* : cet ouvrage eut 4 éditions. Il publia dès lors l'*Histoire des découvertes des Russes*, 1780 ; *Voyages en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemark*, 1784 ; les *Mémoires de sir Robert Walpole, comte d'Orford*, 1798 ; ceux d'Horace Walpole, 1802 ; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1807 ; *Mémoires historiques des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813 ; *Mémoires de John, duc de Marlborough*, 3 vol. in-4°, qui parurent successivement en 1807-1808-1809, et beaucoup d'autres ouvrages moins importants.

**COYER** (Gabriel-François), littérateur, né à Baume-les-Dames en 1707, fut quelque temps jésuite, puis précepteur du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, dont les bienfaits lui assurèrent une existence indépendante. Le succès des feuilles volantes qu'il réunit sous le titre de *Bagatelles morales*, lui fit la réputation d'homme superficiel ; et jamais il n'en eut d'autre, quoiqu'il ait traité les questions les plus importantes d'économie politique, et qu'il ait contribué par ses écrits à populariser des idées utiles, ou à détruire les préjugés qui s'opposaient aux progrès du commerce et de l'industrie. Cette réputation d'homme frivole lui ferma les portes de l'Académie française. Il fut plus heureux en Angleterre : dans un voyage qu'il y fit, la Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Il mourut à Paris le 18 juillet 1782. Ses *OEuvres* ont été réunies en 17 vol. in-12. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne*.

**COYPEL** (Noel), peintre, né à Paris le 25 décembre 1628, reçu en 1663 à l'académie, fut en 1672 nommé directeur de l'école de France à Rome, et mourut le 24 décembre 1707. Quatre tableaux qu'il peignit pendant son directorat, et qui firent longtemps l'ornement de la salle des gardes à Versailles, sont actuellement au musée de Paris. Ils représentent *Solon* s'éloignant d'Athènes, *Ptolémée Philadelphe* donnant la liberté aux Juifs, *Trajan* rendant la justice, et *Alexandre Sévère* faisant distribuer du blé pendant une disette. Ces tableaux ont été gravés. L'éclat du coloris et la belle ordonnance des compositions de Coypel lui méritèrent le surnom de *Poussin*, qui servit à le distinguer de ses fils. Ses *Discours sur la peinture* ont été publiés par Caresme, Paris, 1741, in-4°.

**COYPEL** (Antoine), fils aîné du précédent, né à Paris, en 1661, fut élève de son père et du Bernin, et premier peintre du roi. Il orna la galerie du Palais-Royal de 15 tableaux représentant les principales scènes de l'*Énéide* ; ils ont été gravés in-fol. par Duchange, Tardieu, Surugue, etc. Cette suite est assez estimée. Le duc d'Orléans, régent, auquel il avait donné des leçons de dessin, le nomma son premier peintre, et l'honora constamment de sa bienveillance. Il mourut le 7 janvier 1722. On voit de lui au musée de Paris un seul tableau, *Athalie chassée du temple*. Comme graveur, il a conservé une assez grande réputation, et les amateurs recherchent avec empressement ses estampes, parmi lesquelles on cite un *Démocrite* d'après un de ses tableaux, et son *Ecce homo*.

**COYPEL** (Charles-Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1694, ne dut qu'à la faveur la place de pre-

mier peintre du roi et directeur de l'académie, resta fort au-dessous de Noël et d'Antoine, et ne fit rien que de très-médiocre. Il a gravé un assez grand nombre de pièces de sa composition, dont quelques-unes eurent de la vogue dans le temps. Joignant au goût des arts celui des lettres, il a composé quelques pièces de théâtre, dont deux tragédies qui n'ont pas été imprimées; c'est lui qui est l'auteur des *Discours sur la peinture,* 1732, in-4°, attribués par erreur à son père. Il mourut le 14 juin 1752.

**COYPEL** (Noel-Nicolas), fils de Noël, né le 7 janvier 1688, élève de son père, fit, à 21 ans, deux tableaux : *la Manne* et *Moïse frappant le rocher*. *L'Enlèvement d'Europe* et la *Coupole* de la chapelle de la Vierge à St.-Sauveur mirent le sceau à sa réputation. Il mourut le 14 décembre 1734.

**COYSEVOX** (Antoine), sculpteur, d'origine espagnole, né en 1640 à Lyon, se fit connaître dès l'âge de 17 ans par une statue de la Vierge; puis vint à Paris, y travailla sous Lerambert, et s'éleva bientôt au rang des artistes les plus distingués, fut en 1680 admis à l'académie, dont il devint professeur, puis chancelier, et mourut le 10 octobre 1720, laissant héritiers de son talent les Coustou, ses neveux et ses plus célèbres élèves. Son *Éloge funèbre* fut prononcé à l'académie par Fermelhuis, Paris, 1721, in-8°. On voit au musée son buste par Lemoigne. Il avait consacré 4 années à l'achèvement de la belle statue pédestre de Louis XIV, qu'on voyait autrefois dans la cour de l'hôtel de ville de Paris. Les principales productions de Coysevox sont les deux *chevaux* ailés qui décorent l'entrée des Tuileries; le *Flûteur*, une *Flore*, et une *Hamadryade* dans le même jardin. On voit encore de lui plusieurs beaux groupes à Marly, à Versailles, à Sceaux et à Chantilly. Les tombeaux du cardinal Mazarin, de Lebrun et de Colbert, ne font pas moins d'honneur à ses talents. Parmi les nombreux portraits qu'on doit à son burin, on distingue ceux de Lenôtre, de Colbert et de Lebrun.

**COYSSARD** (Michel), jésuite, né à Besse en Auvergne en 1547, professa d'abord les humanités et la rhétorique dans différents colléges de son ordre; il devint ensuite recteur des colléges de Besançon et de Vienne, et enfin de celui de la Trinité à Lyon, où il mourut le 10 juin 1623. Le P. Coyssard a traduit de l'italien quelques ouvrages de piété, a composé un catéchisme en vers français, intitulé: *Sommaire de la doctrine chrétienne,* Lyon, 1591, un gros volume in-12, souvent réimprimé; il a mis aussi en vers français des *Hymnes* ou *Odes spirituelles,* imprimées à la suite du précédent.

**COYTHIER** (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny, profita de son ascendant sur l'esprit du roi pour lui arracher des sommes considérables, et se maintint dans la plus haute faveur, en lui persuadant que sa vie était attachée à celle de son médecin. Fatigué de lutter contre les ennemis que lui avait faits son immense fortune, il se retira de la cour, et vint habiter une maison magnifique (rue St.-André-des-Arcs), sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier avec ce *rébus :* A l'abri-Cotier. Des enquêtes juridiques furent dirigées contre lui après la mort de Louis XI; mais il parvint à conjurer l'orage en offrant 50,000 écus à Charles VIII, qui se disposait à son expédition dans le royaume de Naples. On ignore l'époque précise de la mort de Coythier; mais les divers legs qu'il assigna par son testament à plusieurs églises et chapitres, prouvent qu'il termina ses jours au sein de l'opulence.

**COZE** (Pierre), médecin, né le 17 août 1754 à Ambleteuse, obtint à 25 ans le brevet de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère, devint ensuite médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; puis fut attaché aux hôpitaux de Strasbourg. A l'organisation de la faculté de cette ville, il fut nommé professeur de clinique interne, et mourut doyen le 23 juin 1821. Il s'est fait connaître par un grand nombre de *Mémoires* pour la plupart consignés dans le recueil de la *Société d'agriculture des sciences et des arts de Strasbourg,* tomes 1 et 2; celui de la Société royale d'Arras (année 1823, pages 93-119), contient son *Éloge historique* par J. Tourdes.

**COZZA** (Laurent), cardinal, né en 1654 à St.-Laurent, diocèse de Montefiascone, entra de bonne heure dans l'ordre des frères mineurs observantins, y occupa successivement les postes les plus éminents, et fut enfin nommé gardien du couvent de Jérusalem. Il réussit dans la difficile mission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés parmi les catholiques du Liban, et parvint à opérer la réunion du patriarcat d'Antioche au saint-siége, dont il avait été séparé par les maronites. De retour à Rome, il fut récompensé de tant de fatigues par sa nomination au cardinalat; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il mourut le 18 janvier 1729. Le souverain pontife, Benoit XIII, voulut lui donner une marque particulière de son estime en assistant à ses obsèques. On a de ce prélat quelques écrits de controverse en latin, dont le plus important est : *Historico-polemica schismatis Græcorum,* 4 vol.

**COZZA** (Francesco), peintre, né à Istilo dans la Calabre, en 1605, vint habiter Rome, où il suivit les leçons du Dominiquin, dont il termina quelques ouvrages imparfaits. La plupart de ses tableaux sont à Rome. L'un des plus remarquables est la *Vierge del riscatto*. Grand connaisseur, il était fréquemment consulté sur le mérite ou l'originalité d'une peinture, et ses décisions étaient reçues comme des arrêts. Il mourut en 1682.

**COZZANDO** (Léonard), religieux servite, né en 1620 à Rovato, bourg du Brescian, mort dans sa patrie le 7 février 1702, a laissé, outre plusieurs opuscules académiques et historiques: *Libraria bresciana,* Brescia, 1682, avec un supplément, 1694, in-8°; *De magisterio antiquorum philosophorum, lib. VI,* Cologne, 1682, in-8°.

**COZZANDO** (Donat), parent du précédent, né en 1570, mort en 1627, avocat à Brescia, a publié des *Annotations* en italien sur le traité *de Clausulis testam.* de B. Bertazzolo, Venise, 1593, in-4°; et un petit traité d'hydraulique : *Sulla misura dell' acque correnti ,* Brescia, 1593.

**CRAANEN** (Théodore), médecin hollandais, mort le 27 mars 1688, premier médecin consultant de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, est auteur de plusieurs écrits sur son art, publiés séparément, puis recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4°. Ils sont moins remarquables par l'étendue des connaissances de l'auteur que par la singularité de ses opinions, dont le système de Descartes forme la base immuable.

**CRAB** (Roger), illuminé anglais, fit quelque bruit au 16e siècle, dans le comté de Buckingham, sa patrie, où il fut regardé comme un prophète.

**CRABBE** (Pierre), en latin *Crabbius*, franciscain du 16e siècle, né à Malines en 1470, y mourut le 30 août 1554, après avoir passé par les premières charges de son ordre. Nous avons de lui une *Collection des Conciles*, en 3 vol. in-folio, dont les deux premiers parurent à Cologne, 1538, et le troisième en 1552. Surius y en ajouta un quatrièmeen 1567, réimprimé à Venise, 1583, 4 vol. in-folio. Ce recueil est beaucoup plus ample que celui de Merlin, mais il est inexact dans sa chronologie : on peut voir la critique qu'en a faite le docteur Salmon, dans son *Traité de l'Étude des Conciles*, p. 477.

**CRABBE** (George), poète anglais, né dans le comté de Suffolk le 24 décembre 1754, abandonna de bonne heure l'étude de la médecine, à laquelle on le destinait pour cultiver la poésie. Ses premiers essais parurent dans les recueils périodiques, et lui méritèrent quelques encouragements de la part de Burke et de Johnson. Entré dans les ordres à 25 ans, le crédit de ses amis lui valut le doyenné de Trowbridge, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses devoirs de pasteur ne lui firent pas oublier la poésie : il publia en 1807 un *Recueil* qui eut plusieurs éditions ; en 1808, son poëme intitulé *le Village ;* en 1812, des *Contes en vers*, et en 1819 ses *Contes du château*. Son seul ouvrage en prose est une *Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, insérée dans l'*Histoire du Leicestershire* de Nichols. Il mourut le 8 février 1832. Crabbe était un des poëtes les plus distingués de l'Angleterre, un savant modeste, et un prédicateur qui ne manquait ni de force ni d'élévation.

**CRABETH** (François), peintre flamand, mort à Malines en 1548, imita la manière de Quintin Messis et de Lucas de Leyde. Le couvent des récollets de Malines possédait autrefois quelques sujets de la Passion, assez bien exécutés, en détrempe, par cet artiste.

**CRABETH** (Thierry et Vautier), habiles peintres sur verre dans le 16e siècle, avaient reçu les premières leçons de Jean Sward, qu'ils surpassèrent bientôt ; c'est à ces deux frères qu'on doit les magnifiques peintures de l'église de Gouda, dont il a été publié une explication en français, 1813, in-12. La rivalité qui finit par les désunir ne nuisit pas moins à leur fortune qu'aux progrès de leur art ; réduits à un état voisin de l'indigence, ils moururent, le premier à Gorcum en 1509, l'autre en 1512 à Gouda.

**CRABETH** (Adrien), peintre flamand, frère des précédents et comme eux élève de J. Sward, se disposait à faire le voyage d'Italie, lorsqu'il mourut à Autun.

**CRACUS**, duc de Pologne vers la fin du 6e siècle, est désigné dans les vieilles chroniques de sa nation comme fondateur de la ville de Cracovie. On montre encore proche de cette ville le tombeau de Cracus : c'est une petite colline qui aurait été formée de poignées de terre jetées, suivant l'usage du temps, sur le corps de ce chef par chacun de ses soldats.

**CRADOCK** (Luc), peintre anglais, mort en 1717, a exécuté quelques tableaux dont les plus recherchés sont ceux où il a peint des oiseaux. — Thomas Cradock, recteur de St.-Thomas, dans l'État de Maryland, a publié en 1756 une version en vers héroïques des *Psaumes de David*.

**CRADOCK** (Samuel), théologien anglais non conformiste, né en 1620 au comté de Somerset, mort le 7 octobre 1706, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ;* la *Concorde des quatre évangélistes*, etc.

**CRADOCK** (Joseph), écrivain anglais, naquit le 9 janvier 1742, à Leicester, d'une des meilleures familles du comté de ce nom. Son père, quoique cadet de sa maison, était un riche propriétaire. Parmi les maîtres qu'il eut dans sa ville natale figure l'habile John Jackson, auteur des Antiquités chronologiques. Maître de sa fortune il alla à Londres, se lia avec Garrick, se maria et mena une vie si fastueuse qu'il compromit bientôt sa fortune. En 1767, il fut revêtu de l'office de haut shérif dans le comté de Leicester. En 1784 il alla visiter le midi de la France, la Hollande, la Flandre et ne revint en Angleterre que deux ans après ; il perdit sa femme en 1816 ; 7 ans après, il fit l'abandon de ses biens à un gentleman qui se chargea de lui servir une pension viagère et mourut à Londres le 15 décembre 1826. Outre quelques *Lettres*, contenant la relation d'un voyage, on lui doit, *Zénobie*, tragédie représentée avec succès à Covent-Garden ; *Vie de l'écuyer John Wilkes*, 1773, in-8° ; *Fidelia*, 1821, in-12, roman ; *le Czar*, tragédie, 1824 ; *Mémoires littéraires* et *Miscellanées*, 1826, 2 vol. in-8°, etc.

**CRAESBEKE** (Joseph van), peintre flamand, né en 1608 à Bruxelles, mort en 1668, exerçait la profession de boulanger à Anvers, lorsqu'il se lia avec Brauwer, qui lui donna les premières leçons. Ses progrès furent très-rapides, et il parvint presque à égaler son maître, qui était aussi son compagnon de débauche. Cet artiste ne s'est exercé que sur des sujets analogues à ses mœurs peu relevées, la plupart de ses tableaux représentant des *Tabagies*, des *Corps de garde* et des *Querelles de gens ivres*. Le musée de Paris possède de cet artiste un *tableau*, où il s'est représenté dans son atelier, faisant le portrait de Brauwer.

**CRAESBEKE** (Laurent), imprimeur portugais au 17e siècle, a publié quelques ouvrages de littérature et soutint la réputation de son père, le plus habile imprimeur de Lisbonne.

**CRAFFT.** *Voyez* **CRATON.**

**CRAIG** (Nicolas), *Cragius*, savant danois, né vers 1549 à Rypen dans le Jutland, fit ses premières études sous Mélanchton. Il vint suivre en France les leçons des plus habiles jurisconsultes, se lia d'amitié avec Scaliger, et prit ses degrés en droit à la faculté de Bourges. Craig fut employé dans plusieurs négociations importantes en Pologne, en Angleterre et en Écosse, sous le règne de Christian IV, ce qui ne put le détourner de ses occupations littéraires. Il mourut principal du collége de Sora le 14 mai 1602, laissant quelques ouvrages d'érudition, dont les plus importants sont : *De republicâ Lacedemoniorum libri IV*, etc., plusieurs fois réimprimé : la meilleure édition est celle de Leyde, 1670, in-8° ; *Annalium libri VI, quibus res danicæ... enarrantur*, Copenhague, 1737, in-fol. C'est aux soins de Gramm qu'est due cette édition des *Annales de Pologne*, que Craig n'avait pas eu le temps d'achever, et qui furent continuées par Étienne,

fils de Jean Stéphanius, les matériaux préparés par l'auteur ayant péri dans un incendie.

**CRAIG** (Thomas), jurisconsulte, né en 1548 à Édimbourg, mort dans cette ville en 1608, avait étudié avec succès la jurisprudence aux facultés de France, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité dans sa patrie. Le plus estimé et le meilleur de ses ouvrages a pour titre : *Jus feodale*, etc., Londres, 1655 ; réimprimé à Leipzig, 1716, in-4°, avec une préface et un glossaire de Luder Mencken.

**CRAIG** (Jean), mathématicien écossais du 17e siècle. Ce géomètre est le premier qui ait fait connaitre en Angleterre le calcul différentiel, tel que l'avait conçu Leibnitz. Peu après il imagina d'appliquer le calcul algébrique à la théologie et il prétendit prouver que la force des témoignages sur lesquels est appuyée la vérité de la religion chrétienne ne pouvait subsister encore que 1454 ans, à partir de 1699, et il concluait de là qu'il doit y avoir un second avénement de J. C., ou une seconde révélation pour la rétablir dans toute sa force. Diton et Houtteville, théologiens distingués, réfutèrent le système de Craig, consigné dans un ouvrage intitulé : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4° de 36 pages. J. Daniel Titius en donna une nouvelle édition in-4° en 1755, à Leipzig, augmentée d'une *Réfutation* de l'ouvrage et d'une *Notice* sur l'auteur. Craig a encore laissé : *Methodus figurarum lineis rectis et curvis comprehensarum quadraturas determinandi*, Londres, 1686, in-4° ; *Tractatus mathematicus de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1693, in-4° ; *De calculo fluentium libri II, quibus subjunguntur libri II de opticâ analyticâ*, Londres, 1718, in-4°.

**CRAIG** (Jacques), théologien écossais, né en 1682, à Gifford dans le Lothian oriental, fut successivement ministre d'Yester, d'Haddington et d'Édimbourg, où ses sermons furent très-suivis, et où il mourut en 1744. On a de lui un volume de *Poésies sacrées* (*divine poems*), fort estimées et qui ont eu deux éditions, et 3 vol. in-8° de sermons devenus assez rares.

**CRAIG** (Guillaume), théologien, né à Glascow en 1709, également recommandable par sa piété et ses talents, et mort en 1784, a laissé des sermons estimés, un *Essai sur la Vie de Jésus-Christ*, Glascow, 1767, réimprimé depuis dans la même ville, et dont on a une traduction en français, et *Vingt discours sur divers sujets*, Londres 1775.

**CRAKANTHORP** (Richard), théologien anglais, mort en 1624, à Blacknotley, paroisse du comté d'Essex, dont il était recteur, passait pour un excellent prédicateur, un grand controversiste, et jouissait de beaucoup de crédit parmi les puritains. Il avait été nommé en 1603 l'un des chapelains de l'ambassade envoyée par Jacques Ier à l'empereur d'Allemagne. Ses ouvrages sont : *l'Empereur Justinien défendu contre le cardinal Baronius ; Introductio in metaphysicam, lib. IV ; Apologie de Constantin, avec un traité de la monarchie temporelle du pape*, etc.

**CRAMAIL** (Adrien de MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, né en 1568, petit-fils du fameux maréchal de Montluc, était en crédit à la cour de Henri IV, et fut, ainsi que Bassompierre, sous Louis XIII, l'un des matadors de la coterie de galants de cour appelés *les Intrépides*. Mis à la Bastille comme impliqué dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, il n'en sortit qu'après une détention rigoureuse de 12 années (1630-1642), et mourut le 22 janvier 1646. Ce seigneur, dont l'abbé de Marolles et Laporte parlent avec éloge dans leurs *Mémoires*, s'occupait de littérature. Il a publié sous le nom de *Devaux dos Caros : les Jeux de l'inconnu*, Rouen, 1630-1637, in-8° ; *la Comédie des proverbes*, Troyes, 1639, in-8° ; *les Nouveaux et illustres proverbes historiques*, 1 vol. : la 3e édition de cet ouvrage parut en 1665, augmentée d'un vol. ; la comédie des *Proverbes* se trouve à la fin du second. Ménage a su tirer bon parti de cet ouvrage pour son *Dictionnaire étymologique*.

**CRAMAYEL** (N. FONTAINES de), né vers 1750, fils d'un riche fermier général, avait acheté, sous Louis XVI, la charge d'introducteur des ambassadeurs, qu'il revendit au commencement de la révolution. Nommé préfet du palais par le gouvernement consulaire, il devint maître des cérémonies de l'empereur Napoléon. En 1809, il présida le collége électoral de Corbeil, fut, pendant les cent jours, membre de la chambre des représentants, et appelé, le 2 juin 1815, à reprendre ses fonctions de maître des cérémonies auprès de Napoléon. Il cessa de les remplir au second retour du roi, et rentra dans la vie privée. Au milieu des cours et dans tous les emplois que Cramayel a occupés, il a su consacrer aux lettres quelques moments de loisir. Il a publié, en 1804, sous le voile de l'anonyme, un *Recueil d'opuscules en vers et en prose*, in-16, dans lequel on distingue un *poëme sur le thé*. Cramayel est mort en 1826. Il avait épousé une petite-fille du chevalier de Folard.

**CRAMER** (Daniel), théologien protestant, né le 20 janvier 1568, à Reetz, dans la nouvelle Marche de Brandebourg, professeur à Wittenberg et à Stetin, mort le 5 octobre 1637, a laissé : *De Aretino et Eugenio, fabula comicè descripta*, Giessen, 1606, in-8° ; *Schola prophetica, articulorum Symboli Apostolici è prophetis excerptorum de J. C. incarnatione*, etc., Hambourg, 1606-1612, 6 part. in-8° ; *Emblemata Sacra*, Francfort, 1622, in-8° ; *Arbor hæreticæ consanguinitatis*, Strasbourg, 1623, in-4°, etc.

**CRAMER** (André), seigneur de Hoyerswort, en Poméranie, servit dans l'armée suédoise, pendant la guerre de trente ans. Ayant été dangereusement blessé à la bataille de Leipzig, il entra au service des ducs de Holstein-Gottorp, qui le nommèrent leur conseiller intime. Ce fut lui qui composa en grande partie les mémoires que le roi de Danemark et la maison de Holstein-Gottorp firent paraître depuis 1667 jusqu'à 1673, sur les différends qui s'étaient élevés entre eux au sujet des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst.

**CRAMER** (Jean-Jacques), professeur de langue hébraïque et de théologie, né le 24 janvier 1673, près de Zurich, mort dans cette ville le 9 février 1702, a laissé, outre plusieurs dissertations dont on recherche celle qui a pour titre : *De Arâ exteriore templi secundi*, 1697, in-4°, les deux ouvrages suivants : *Theologia Israelis*, Francfort, 1705, 2 vol. in-4° ; et *Commentarius posthumus in Cod. Puccah*, Utrecht, 1720, in-4°.

**CRAMER** (Jean-Rodolphe), frère du précédent et son successeur au gymnase de Zurich, né en 1678, mort dans cette ville le 14 juillet 1737, a publié divers traités de théo-

logie, une traduction latine du *Biscurim*, de Moïse Maimonide, Leyde, 1702, in-4° ; et une *Dissertation* curieuse sur le myrte. — JEAN-JACQUES, son fils, aussi professeur de théologie à Zurich, sa patrie, mort en 1769, n'a publié que des *Dissertations*.

**CRAMER** (GABRIEL), médecin, né à Genève, le 24 mars 1641. Son père, Jean-Ulric, originaire de Strasbourg, l'envoya à l'université de cette ville, faire ses études médicales, et il y obtint le doctorat en 1664. Il revint exercer sa profession à Genève, où il mourut le 15 juin 1724, doyen du collége de médecine. Il est étonnant que Cramer, qui a pratiqué pendant 60 ans l'art de guérir avec distinction, n'ait publié aucun ouvrage; il ne reste de lui que ses dissertations inaugurales : *Theses anatomicæ, totam anatomiæ epitomen complectentes*, Strasbourg, 1663, in-4° ; *De obstructione jecoris*, Strasbourg, 1664, in-4°.

**CRAMER** (JEAN-ISAAC), fils du précédent, reçu docteur en 1696, pratiqua également la médecine à Genève, et publia un ouvrage dont le titre suffit pour donner une opinion très-peu favorable de l'auteur : *Thesaurus secretorum curiosorum, in quo, curiosa, non solùm ad omnes corporis humani tùm internos, tùm externos morbos curandos*, etc.

**CRAMER** (JEAN-FRÉDÉRIC), jurisconsulte allemand, après avoir été précepteur du prince royal de Prusse, fils de Frédéric Ier, et avoir rempli diverses fonctions importantes, mourut dans la misère à la Haye le 17 mars 1715. On a de lui entre autres ouvrages : *Vindiciæ nominis germanici*, etc., Berlin, 1694, in-fol. ; une traduction latine de l'*Introduction à l'histoire de Puffendorff*, Utrecht, 1702, et Francfort, 1704, in-8°. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Frédéric Ier, roi de Prusse*, par les médailles.

**CRAMER** (GABRIEL), géomètre distingué, né à Genève le 31 juillet 1704, concourut, à l'âge de 20 ans, pour la chaire de philosophie, et, s'il ne l'emporta pas, obtint du moins l'estime de ses juges. Il fit ensuite différents voyages pour voir les savants, et se lia d'une amitié durable avec Jean et Nicolas Bernoulli. En 1731, il obtint le premier accessit au prix proposé par l'Académie des sciences, sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes. Nommé sans concours, en 1750, à la chaire de philosophie, il mourut en 1752, à Bagnols, où il s'était rendu pour rétablir sa santé. Son principal ouvrage est l'*Introduction à l'analyse des lignes courbes et algébriques*, Genève, 1750, in-4°, l'un des premiers sur cette matière. On lui doit en outre de belles éditions des *OEuvres* de Jean et de Jacques Bernoulli, et du *Commerc. epistolicum Leibnitzii*.

**CRAMER** (JEAN-ANDRÉ), célèbre minéralogiste, né le 14 décembre 1710 à Quedlinbourg, mort le 6 décembre 1777 à Berggiessübel, près de Dresde, pendant un voyage dont il avait été chargé par le gouvernement pour la recherche et l'exploitation des mines, est le premier qui ait réduit en principes l'art d'essayer les métaux. C'est aux précieux travaux de ce savant que l'Allemagne dut sa supériorité dans la métallurgie. Il a publié : *Elem. artis docimasticæ duobus tomis comprehensa*, etc., Leyde, 1744, in-8°, figures, 2e édition, traduit en plusieurs langues et notamment en français par J. F. de Villiers, Paris, 1755, 4 vol. in-12 ; *Introduction à la manière d'exploiter les forêts*, etc. (en allemand), Brunswick, 1766, in-fol., figures ; *Principes de métallurgie*, etc., en allemand, ouvrage qui malheureusement n'a point été terminé : les deux premiers vol. et une partie du troisième ont été imprimés à Blankenbourg, 1774-77, in-fol., figures.

**CRAMER** (JEAN-ANDRÉ), littérateur et poëte allemand, né en 1723 à Josephstadt en Saxe, mort le 12 juin 1788, chancelier à l'université de Kiel, a écrit dans sa langue un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants sont : *Histoire universelle de Bossuet*, avec une continuation et des notes, Hambourg et Leipzig, 1748-1786, 7 vol. in-8° ; *Homélies de St. Jean Chrysostôme*, avec des notes, Leipzig, 1748-1751, 10 vol. in-8° ; *Psaumes de David*, avec des notes, 1762-1764, 4 vol. in-8° ; 3 vol. de *Poésies*, 1782-1783, in-8° ; divers recueils de *Sermons*, imprimés de 1755 à 1771, formant 22 vol. in-8°. Cramer a de plus travaillé à quelques ouvrages périodiques ; et son *Spectateur du Nord* (1759-1770, 3 vol. in-8°) eut beaucoup de succès, malgré les critiques de Lessing.

**CRAMER** (CHARLES-FRÉDÉRIC), écrivain allemand, né en 1748 à Kiel, professa successivement la langue grecque et la philosophie à l'université de cette ville, la littérature ancienne à Copenhague, et mourut le 9 décembre 1807 à Paris, où il avait exercé l'état d'imprimeur. Outre plusieurs ouvrages écrits en allemand, et dont la liste se trouve dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel, il a donné un grand nombre de traductions parmi lesquelles on distingue : *Claire Duplessis et Clairant*, d'Auguste Lafontaine, 1796-1797, 2 vol. in-8° ; *Voyage en Espagne*, de Chr. Fischer, 1801, in-8° ; *Description de Valence*, par le même, Paris, 1804, in-8°. Son *Nouveau dictionnaire portatif, français-allemand et allemand-français*, Paris, 1805, 2 vol. in-16, est l'un des plus complets et des meilleurs que l'on connaisse.

**CRAMER** (GUILLAUME), habile violoniste et compositeur allemand, né à Manheim en 1745, mort le 3 octobre 1800 à Londres, *solo* de la chapelle royale et directeur de l'orchestre de l'Opéra, a donné, pour le violon et le piano, un nombre considérable de *sonates*, de *duos*, de *trios* et de *concertos* très-estimés.

**CRAMER** (ANDRÉ-GUILLAUME), savant professeur danois, naquit le 24 décembre 1760, à Copenhague où son père (J.-André Cramer) était prédicateur de la cour. Après avoir étudié à Copenhague et à Lubeck, il suivit à Kiel son père qui venait d'y être nommé professeur de théologie, et qui plus tard devint chancelier et curateur de l'université. Promu, en 1782, au grade de docteur en droit, il obtint la chaire, puis la place de premier bibliothécaire de l'université. Cramer était depuis 1810 conseiller d'État du roi de Danemark, et depuis 1814 chevalier de l'ordre royal de Danebrog. Sur la fin de sa vie, il s'occupa beaucoup de philologie et s'attacha soit à commenter quelques-uns des fragments signalés par Mai, soit à faire lui-même quelques découvertes de ce genre. Il mourut le 23 janvier 1833. Ses principaux ouvrages sont : *Ars Cons. ntii V. C. de barbarismis et metaplasmis nunc primum e veteri codice in lucem protracta*, Berlin 1817 ; *In Juvenalis satiras commentarii vetusti*, etc., Kiel, 1823 ; *Ad G.-H. Weberum medicum epistola*, Kiel,

1824; *De fragmentis nonnullis vetustarum membranarum narratio*, ibid., 1826; *Dissert. de senatus-Claudiano ad Taciti Ann. XII*, 53, Kiel, 1782; *Divus Vespasianus, sive de vita et legislatione T. Flavii Vespasiani imp. commentarius*, Iéna, 1785; *Dispositionum juris civilis liber singularis*, Iéna, 1792, etc.; divers articles sur le corps du droit romain, dans le *Magasin de jurisprudence de Hugo*, de 1798: Cramer a laissé de plus quelques poésies de circonstance et une *Chronique domestique consacrée aux souvenirs de mes parents et amis*, Hambourg, 1822.

**CRAMMER** (Thomas). *Voyez* **CRANMER.**

**CRAMOISY** (Sébastien), imprimeur de Paris, né dans cette ville en 1585, mort en 1669, fut le premier directeur de l'imprimerie établie au Louvre en 1640, par les soins du cardinal de Richelieu. Les éditions d'auteurs anciens publiées par lui ne sont ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Estienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais elles tiennent après celles-ci un rang distingué. On cite parmi ces éditions celle des *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne. — Claude et Gabriel, frères du précédent, se sont également distingués comme imprimeurs.

**CRAMOISY** (André), de la famille du précédent, fut également imprimeur à Paris, et a donné une traduction de l'*Harmonie, ou Concorde évangélique, contenant la vie de J. C. selon les quatre évangélistes*, etc., 1716, in-8°.

**CRANACH** (Lucas SUNDER et non MULLER, dit LUC de), peintre, naquit en 1470 dans la petite ville de Cranach, près de Bamberg. Attaché à la cour de Saxe, Lucas y travailla pendant plus de 60 ans dans le genre historique, dans le portrait, et grava plusieurs de ses compositions, qui sont plus remarquables par la pensée que par l'exécution. Plusieurs de ses figures sont des portraits de personnages contemporains, notamment de Mélanchton et de l'électeur Jean-Frédéric. Le Musée royal de Paris possède trois tableaux de cet artiste : le *Sacrifice d'Abraham*, dans lequel il a réuni, suivant l'usage de quelques peintres anciens, trois différents épisodes de cette action, et deux beaux portraits du prince Jean-Frédéric, son protecteur. Cranach a fait un grand nombre d'estampes sur bois, qui sont encore fort recherchées des amateurs. Huber dit, *Manuel des curieux*, I, 134, que dans ce genre il n'est inférieur à aucun artiste de son temps. Parmi ses estampes on distingue une *Passion*, 13 pièces petit in-fol.; le *Martyre des douze apôtres*, 12 pièces d'une riche composition, in-4°; ses *Tournois*, 3 planches grand in-fol., et le *Parc aux cerfs*, en 2 feuilles. Sur la fin de sa vie Cranach se retira près de son ami Luther, à Wittenberg, dont il fut fait bourgmestre, et mourut à Weimar, le 16 octobre 1553, laissant un fils qui cultiva les lettres et la peinture, et lui succéda dans la charge de bourgmestre de Wittenberg.

**CRANACH** (Ulric de), ingénieur et colonel d'artillerie en Allemagne, a publié, sous le titre de *Deliciæ cranachianæ* (Hambourg, 1672, in-fol.), un recueil d'inventions et machines de guerre, dans le nombre desquelles il s'en trouve qui peuvent fournir des idées utiles. Cet ouvrage curieux est écrit en allemand.

**CRANER** (François-Regis), né à Lucerne en 1728, y mourut en 1806. Il appartenait à l'ordre des jésuites, et fut professeur à Dillingen. Depuis l'abolition de l'ordre, il fut professeur de littérature ancienne au gymnase de Lucerne, et, pendant plus de 30 ans, il a contribué à conserver et à cultiver le goût d'une érudition solide, dans sa ville natale, où il a d'ailleurs mérité l'estime générale par ses vertus. Il a donné une traduction allemande de l'*Énéide* de Virgile, en 1783, plusieurs drames tirés de l'histoire suisse, et, peu de temps avant sa mort (en 1805), un ouvrage élémentaire sur les époques principales de l'histoire suisse.

**CRANMER** (Thomas), premier archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1489 dans le comté de Nottingham, professa la théologie dans l'université de Cambridge, et fut désigné au roi Henri VIII comme un des hommes les plus propres à le servir dans l'affaire de son divorce. Il déploya, dans les négociations dont il fut chargé à ce sujet, une adresse et une habileté qui trompèrent la cour de Rome sur ses véritables opinions, et lui valurent la confiance du pape Clément VII. En quittant Rome il se rendit en Allemagne pour conférer avec les chefs de la nouvelle réforme, et pendant son séjour à Nuremberg, épousa, quoique prêtre, la nièce d'Osiander. De retour en Angleterre, il lui fallut tromper Henri VIII, dont il connaissait l'attachement à la foi catholique, et ce prince l'ayant désigné pour l'archevêché de Cantorbéry, il se vit forcé de l'accepter. Son premier acte fut de prononcer la sentence du divorce de Catherine d'Aragon, et de confirmer le mariage d'Anne de Boulen. En flattant les passions de son maître, il pensait l'amener plus facilement à ses vues : il prêcha le premier la suprématie du roi; mais Henri s'était, dès le principe, montré l'un des plus violents adversaires de la doctrine de Luther. En se déclarant chef de l'Église anglicane, il voulut conserver les principaux dogmes de l'Église romaine, et prit des décisions de foi que Cramner fut obligé de souscrire, quoique opposées à ses opinions. Henri ne souffrait pas la moindre résistance à ses volontés; il faisait également brûler catholiques et protestants qui n'étaient pas soumis; et il fallut à Cranmer toute sa souplesse et toute son hypocrisie pour échapper à tous les dangers qui l'entouraient. Sous Édouard VI, Cranmer, plus à l'aise, employa tout son crédit à rétablir la réforme. Il fit déposer et incarcérer les prélats qui ne se soumettaient pas assez promptement à ses volontés, et appela d'Allemagne des docteurs luthériens pour remplacer dans les universités et dans les divers postes ecclésiastiques les pasteurs récalcitrants. Mais à l'avénement de Marie, Cranmer vit déchoir son crédit. Cité au conseil comme coupable de haute trahison, il implora l'indulgence de la reine, et fut renvoyé au tribunal ecclésiastique. Ayant refusé de souscrire la formule de foi qui consacrait la *présence réelle*, la *transsubstantiation* et le *sacrifice de la messe*, il fut condamné au feu comme hérétique et violateur de la loi sur le célibat ecclésiastique. Il en appela au tribunal de Dieu; on le cita à celui du pape, qui le condamna et nomma une commission pour le dégrader, malgré son appel au concile général. Dans l'intervalle de l'arrêt à l'exécution, il fit une rétractation par laquelle il espérait se soustraire au supplice; mais, trompé dans son attente, il désavoua publiquement ce qu'il avait pu écrire ou signer depuis sa dégradation, comme lui ayant été dicté par la crainte de perdre la vie, et fit sa profession de foi sur les dogmes de

la nouvelle réforme. Lorsqu'il fut près du bûcher dressé sous les murs de la ville, il avança la main droite pour être brûlée la première, en punition de ce qu'il avait signé la rétractation, et subit son supplice le 21 mars 1556, avec la plus grande fermeté. On a de ce prélat plusieurs ouvrages en latin et en anglais, dont les plus remarquables sont : *Tradition nécessaire au chrétien; Examen de plusieurs points de religion; Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de J. C.* Il a laissé en manuscrit 2 vol. in-fol., contenant un recueil de passages de l'Écriture, des Pères, des conciles et des scolastiques, pour justifier la réforme anglicane, et prouver la nouveauté de la doctrine romaine. Ce recueil, mis en ordre, conservé dans la bibliothèque de l'évêque de Londres, est fort estimé des anglicans.

**CRANTOR**, philosophe académicien et poëte grec, né à Soles dans la Cilicie, vers l'an 306 avant J. C., disciple de Xénophon, eut lui-même plusieurs disciples, entre autres Arcésilas, auquel il légua ses biens. Il avait composé quelques ouvrages qui se sont perdus, et parmi lesquels on distinguait le *Traité de l'affliction* dont Cicéron a fait usage dans l'ouvrage qu'il écrivit pour sa propre consolation, après la mort de Tullie, sa fille.

**CRANTZ** (Henri-Jean-Népomucène), phytographe allemand, né en 1772, était docteur en médecine et professeur à Vienne. On lui doit plusieurs ouvrages importants sur l'histoire naturelle et principalement la botanique, entre autres : *Materia medica et chirurgica juxta systema naturæ digesta*, 2ᵉ édition, Vienne, 1765, in-8°; *Institutiones rei herbariæ*, ibid., 1766, in-8° ; *Classis umbelliferarum emendata*, Leipzig, 1767, in-8°, 6 planches ; *Classis cruciformium emendata*, ibid., 1769, in-8°, 3 planches ; *De duabus draconis arboribus botanicorum*, Vienne, 1768 ; *Stirpium austriacarum pars prior; pars posterior*, ibid., 1769, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

**CRANZ** (David), prédicateur d'une communauté de Moraves ou Hernhutes, né en 1723 dans la Poméranie, alla, en qualité de missionnaire dans le Groënland, où il fit plusieurs conversions et se fit estimer des préposés danois. Il mourut le 6 juin 1777, pasteur de l'Église de Guadenfroy, en Silésie. On a de lui : *Histoire du Groënland*, contenant la description de ce pays et de ses habitants (en allemand), Barby, 1765, 2 vol. in-8° avec planches, traduits en hollandais, en anglais et en suédois ; *Histoire ancienne et moderne des frères de l'Union*, autrement dits *Moraves* ou *Hernhutes* (idem), ib., 1771, in-8°, continuée par J. K. Hegner, 1791, in-8°.

**CRANTZ.** *Voyez* **KRANTZ.**

**CRAON** (Pierre de), seigneur de la Suze, descendait de la maison des barons de Craon, dont il est si souvent parlé dans l'histoire de France, et était arrière-petit-fils de Maurice V de Craon, qui se croisa l'an 1267, avec S. Louis. Pierre se distingua dans les guerres de la succession de Bretagne, entre Charles de Blois et le comte de Montfort. Il assiégeait la Roche-Derien, en 1350. Ses soldats montraient peu d'ardeur ; il suspendit au bout d'une perche sa bourse, promit de la donner à celui qui le premier entrerait dans la ville, et la place fut emportée. Chargé par le roi Jean de harceler les Anglais que commandait le prince de Galles, il fut contraint de s'enfermer en 1356, dans le château de Romorentin, avec Boucciaut et l'Hermite de Chaumont ; il avait repoussé plusieurs assauts, lorsque des ingénieurs anglais s'avisèrent de dresser une batterie de canons, et de jeter dans la place des feux d'artifice. Ce fut la première fois qu'on fit usage en France de l'artillerie pour les siéges. Craon se rendit avec les siens. La même année, il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Il était au nombre des otages qu'Édouard exigea pour la rançon du roi Jean. Quatre ans après, réuni à Jean de Craon, son cousin, archevêque de Reims et au maréchal de Boucicaut, il négocia le traité de Guerrande, par lequel le comte de Montfort fut reconnu duc de Bretagne. Pierre de Craon mourut en 1376.

**CRAON** (Pierre de), seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, fils de Guillaume de Craon, surnommé *le Grand*, s'attacha au duc d'Anjou, qui marchait en 1384 à la conquête de Naples. Ce prince n'avait pu retenir la multitude de guerriers qui suivaient sa fortune, qu'en épuisant son immense trésor formé des dépouilles de la France. Il dépêcha vers son épouse Craon, qui en reçut des sommes considérables, et qui, au lieu de les porter au duc d'Anjou, les dépensa follement à Venise, dans le jeu et la débauche, tandis que l'armée française était assiégée par la famine et par les maladies. L'infidélité de Craon mit le comble aux malheurs du duc d'Anjou, qui mourut de chagrin. Telle fut l'issue d'une expédition que de longs désastres suivirent, et lorsque chefs et soldats revenaient d'Italie, un bâton à la main et demandant l'aumône, le sire de Craon osa reparaître à la cour avec un train magnifique. Le duc de Berri le voyant entrer au conseil, s'écria, transporté de fureur : Ah ! faux traître, mauvais et déloyal, tu es cause de la mort de mon frère. Prenez-le, et que justice en soit faite. Mais personne ne s'avança pour exécuter cet ordre, et Craon se hâta de disparaître. Son crédit et ses richesses le sauvèrent. Il avait su gagner la faveur de Louis, depuis duc d'Orléans, frère de Charles VI. Fort de cet appui, il reparut à la cour et la remplit d'intrigues ; il entretenait de secrètes intelligences avec Jean IV, duc de Bretagne, son parent, et cherchait à perdre le connétable de Clisson, sans avoir contre lui d'autre sujet de haine que sa réputation et son autorité. Tout à coup, Craon fut chassé de la cour en 1391, sans qu'on daignât même lui faire connaître la cause de sa disgrâce. C'était Louis, frère du roi, qui avait demandé l'exil de ce dangereux confident, pour le punir d'avoir révélé à Valentine de Milan, son épouse, une liaison galante qu'il entretenait avec une autre dame. Craon se retira en Bretagne. Le duc, qui haïssait le connétable, le représenta comme ayant seul provoqué le malheur de Craon. Celui-ci le crut, et jura de se venger. Tandis que la cour n'était occupée que de fêtes et de plaisirs, il fit introduire secrètement dans Paris des armes et une troupe d'aventuriers qui lui étaient dévoués. Il pénétra lui-même mystérieusement dans cette ville, et le 14 juin, lorsque le connétable revenait à une heure après minuit de l'hôtel de Saint-Paul, où le roi tenait sa cour, le sire de Craon et sa troupe à cheval l'attendirent dans la rue Culture-Sainte-Catherine, se mêlèrent parmi ses gens, et éteignirent les flambeaux qu'ils portaient. Clisson crut d'abord que c'était une plaisanterie du duc d'Orléans ; mais Craon ne le laissa pas long-

temps dans cette erreur, et lui cria d'une voix terrible : A mort, à mort Clisson, cy vous faut mourir. — Qui es-tu ? dit le connétable. — Je suis Pierre de Craon, vostre ennemi. Vous m'avez par tant de fois courroucé, que cy le vous faut amender. Clisson n'avait avec lui que huit de ses gens qui n'étaient point armés et qui se dispersèrent. Il portait sous son habit une cotte de mailles, et se défendait en héros, quand un grand coup d'épée, le précipitant de son cheval, le fit tomber contre la porte d'un boulanger qui n'était point tout à fait close et que sa chute acheva d'ouvrir. Craon, le voyant sans connaissance et baigné dans son sang, le crut mort, et sans mettre pied à terre, ne songea plus qu'à se sauver. Le prévôt de Paris fut mandé sur-le-champ par le roi, et reçut ordre de le poursuivre, ainsi que ses complices. Craon arriva à Chartres à 8 heures du matin. Vingt chevaux l'attendaient, et il gagna son château de Sablé. Cependant un de ses écuyers et un de ses pages furent arrêtés, décapités aux Halles et pendus au gibet. Le concierge de l'hôtel de Craon eut la tête tranchée pour n'avoir pas dénoncé l'arrivée de son maître à Paris, et un chanoine de Chartres, chez qui Craon avait logé, fut privé de ses bénéfices, et condamné à une prison perpétuelle. Tous les biens de Craon furent confisqués, son hôtel fut rasé, et l'emplacement donné à la paroisse Saint-Jean, pour être converti en cimetière. La rue qui bordait l'hôtel, et qui portait le nom de Craon, prit celui des *Mauvais Garçons* qu'elle retient encore aujourd'hui. Craon ne se croyant pas en sûreté dans sa forteresse de Sablé, se retira auprès du duc de Bretagne. Charles VI, animé par le connétable et par ses partisans, résolut de porter la guerre en Bretagne, parce que le duc refusait de lui livrer Craon, et protestait ne savoir ni vouloir rien savoir du lieu où il était caché. Le rendez-vous de l'armée royale fut donné au Mans. On sait que, traversant une forêt voisine, Charles VI tomba en démence. Craon traîna pendant quelques années une vie errante. Il était secrètement protégé par les ducs de Bourgogne et de Bretagne qui le méprisaient. Craignant les suites de son crime, il se mit sous la sauvegarde de Richard II, roi d'Angleterre, rendit hommage à ce monarque qui lui assigna une pension, et obtint sa grâce en 1396. Alors, il reparut à la cour, désormais à l'abri des poursuites pour l'assassinat du connétable, il ne put être garanti de celles que faisait la reine de Sicile, pour obtenir la restitution des sommes qu'elle lui avait confiées pendant l'expédition de Naples, et le parlement de Paris le condamna au paiement de 100,000 liv. Craon fut arrêté et conduit à la tour du Louvre, mais il y resta peu de temps ; et, par l'intervention de la reine d'Angleterre et de la duchesse de Bourgogne, cette affaire fut terminée par un accommodement. Les malheurs de Craon l'avaient fait rentrer en lui-même. Les historiens de France et de Bretagne ne font point connaître l'époque de sa mort.

**CRAON** (Antoine de), fils du précédent, entra dans la faction du duc de Bourgogne, et fut soupçonné d'avoir eu part à l'assassinat du duc d'Orléans (1407). Il signala son courage dans les guerres par lesquelles les Bourguignons et les Orléanais déchiraient la France (1412), et fut tué à la journée d'Azincourt.

**CRAON** (Antoine de), de la famille du précédent, fut chargé par Louis XI de porter la guerre en Lorraine, et fit échouer les desseins de Charles le Téméraire. Après la mort de ce prince, le roi s'étant emparé des deux Bourgognes, Craon en fut fait gouverneur avec des pouvoirs très-étendus. Il eut à combattre Jean de Châlons, prince d'Orange, que Marie, fille de Charles le Téméraire, avait nommé son lieutenant général ; les revers qu'il éprouva dans cette guerre, joints aux plaintes des Bourguignons, le firent renvoyer par le roi dans ses terres, où il mourut oublié.

**CRAPELET** (Charles), célèbre imprimeur, né près de Chaumont, le 13 novembre 1762, mort à Paris le 19 octobre 1809, s'est fait un nom par les ouvrages sortis de ses presses, et qui sont remarquables par la correction des textes, la netteté et l'élégance de l'impression. La plupart des vignettes qu'il employa furent faites sur ses dessins ; et sa rivalité avec les Didot n'a pas peu contribué aux rapides progrès de l'art typographique en France. Dans le grand nombre d'éditions qu'il a publiées, nous citerons les *Fables de la Fontaine,* 1796, 4 vol. in-8° ; *les Aventures de Télémaque,* 2 vol. in-8° ; *les Saisons de Thompson,* 1796, in-8° ; *Histoire naturelle des grimpereaux et oiseaux du paradis,* 1802, in-fol. ou 2 vol. in-4° ; *Histoire du canal du Midi*, 1804, 2 vol. in-4° ; *Histoire naturelle des oiseaux de l'Amérique septentrionale,* 1807, 2 vol. in-fol.

**CRAPONNE** (Adam de), né en 1519 à Salon, d'une famille noble, originaire de Pise, et qui s'était établie en Provence, entreprit en 1557 le canal qui porte son nom, et qui amène les eaux de la Durance jusqu'à l'étang de Berre, près d'Arles. Il avait aussi conçu le projet, depuis réalisé par Riquet et Andréossi, d'unir l'Océan à la Méditerranée. Cet habile ingénieur fut ensuite employé à dessécher des marais à Fréjus et dans le comté de Nice. Envoyé à Nantes par Henri II, pour y démolir les travaux d'une citadelle, commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs en 1559.

**CRAS** (Henri-Constantin), né à Wageningen, le 4 janvier 1739, étudia à Leyde sous des maîtres du plus grand mérite. Il se destinait à la jurisprudence, et publia en 1769 une dissertation sur le discours de Cicéron pour Cécina, laquelle lui valut le titre de docteur en droit. L'opinion que Constantin Cras avait donnée de ses connaissances et de son mérite était si favorable, que deux ans après, la régence d'Amsterdam le nomma professeur de droit civil et, en 1785, de droit politique. En 1788, le parti révolutionnaire du 22 janvier le priva de ses fonctions pendant quelques mois ; mais après les événements du 12 juin suivant, il y fut rétabli et même chargé de la rédaction d'un nouveau code. Ses opinions sur l'*égalité politique* sont nettement exposées dans un écrit composé pour la *Société Teylérienne*. En 1796, il obtint le prix proposé par l'université de Stockholm pour le meilleur éloge de Grotius. Lorsque l'illustre Jean Meerman eut terminé sa carrière, Cras composa son éloge en latin, Amsterdam, 1817, in-8°, avec portrait. Celui qui avait si dignement reproduit l'image de Grotius et de Meerman trouva à son tour, quand la mort l'enleva le 5 avril 1820, un digne panégyriste dans Melchior Kemper.

**CRASHAW** (Richard), poëte anglais du 17e siècle, fut élevé à l'université de Cambridge, où il se distingua par son talent pour la poésie latine et anglaise. Devenu associé d'un des colléges de cette université, il en fut expulsé à l'époque de la rébellion pour avoir rejeté le *Covenant*. Il abandonna le protestantisme pour la religion catholique, et se rendit à Paris, ayant en tête de grands projets de fortune, malgré lesquels il serait peut-être enfin mort à l'hôpital, si, en 1646, le poëte Cowley, son ami, informé de sa détresse, ne fût venu à son secours, et ne l'eût recommandé à la reine Henriette-Marie d'Angleterre, qui résidait alors en France. Cette princesse lui donna des lettres de recommandation. Il passa en Italie, où il fut secrétaire d'un cardinal romain, et chanoine de Notre-Dame de Lorette : il y mourut vers l'an 1650. Les ouvrages de Crashaw ont été recueillis en un volume, et publiés en 1646; ils ont été réimprimés en 1648, in-8°, et une troisième fois depuis sous la fausse date de 1670. Ce recueil est divisé en trois parties : *Steps to the temple* ; les *Délices des muses* ; *Poésies sacrées*. On cite aussi de lui un recueil devenu très-rare d'*Épigrammes sacrées*, en latin, Cambridge, 1634.

**CRASSET** (Jean), jésuite, né à Dieppe le 3 janvier 1618, enseigna les humanités et la philosophie dans les colléges de son ordre, et se livra ensuite avec succès au ministère de la chaire et à la composition d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques. Il fut pendant 25 ans directeur de la congrégation des *Messieurs*, établie dans la maison professe des jésuites de Paris, où il mourut le 4 janvier 1692. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode d'oraison*, Paris, 1673, in-12 ; *Méditations pour tous les jours de l'année*, Paris, 1678 ; *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, Paris, 1678, in-12 ; *Vie de Mme Hélyot*, Paris, 1683, in-8°, plusieurs fois réimprimée ; *Histoire de l'Église du Japon*, Paris, 1689, 2 vol. in-4°, etc.

**CRASSIER** (Guillaume, baron de), né à Liége en 1662, conseiller à la chambre des comptes du prince évêque de cette ville, se distingua par ses recherches historiques et par son goût éclairé pour les arts et les monuments d'antiquité, et mourut en 1751. Il a publié : *Series numismatum antiquorum græcorum et romanorum, cum elencho gemmarum et statuarum et aliarum antiquitatum*, Liége, 1721, in-8° ; *Brevis elucidatio quæstionis jesuiticæ de prætenso episcopatu Trajectensi ad Mosam*, Liége, 1738, in-12 ; *Descriptio brevis gemmarum quæ in museo Guil. B. de Crassier asservantur*, Liége, 1740, in-4°.

**CRASSO** (Nicolas), noble vénitien, historien et jurisconsulte, né dans le 16e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Elogia patriciorum venetorum, belli pacisque artibus illustrium*, Venise, 1612, in-4° ; *Andreæ Mauroceni senatoris vita*, ibid., 1622, in-4° ; *De jurisdictione reipublicæ Venetæ in mare Adriaticum*, 1619, in-4° ; *Antiparænesis ad cardinalem Baronium pro republicâ Venetâ*, Padoue, 1606, réimprimé à Francfort, 1613, 1621, in-8° ; *De formâ reipublicæ Venetæ*, t. V du *Thesaurus antiquitatum* de Burmann ; *De Pisauræ gentis origine et præstantiâ*, Venise, 1652, in-4° ; *Annotationes in Donati Jannotii dialog. de republicâ Venetorum*, etc., *libros V*, ib., 1615, in-4° ; Leyde (Elzévir), 1642, in-24.

**CRASSO** (Jules-Paul), médecin, né à Padoue, mort en 1574, a traduit du grec en latin plusieurs ouvrages d'Hippocrate, d'Arétée, etc., etc., et a composé : *Mortis repentinæ examen*, etc., Modène, 1612, in-8°. On a du même auteur quelques écrits sur les eaux minérales du Padouan ; et il a travaillé avec Oddo et Turrisani aux *Méditations sur la thériaque et le mithridate*, Venise, 1576.

**CRASSO** (Jérôme), chirurgien, établi à Udine, disciple de Fallope, a laissé les ouvrages suivants : *De calvariæ curatione tractatus II*, Venise, 1560, in-8° ; *De tumoribus præter naturam tractatus*, ibid., 1562, in-4° ; *De solutione continui tractatus*, ibid., 1563, in-4° ; *De ulceribus tractatus*, ibid., 1566, in-4° ; *De ceraste, sive basilisco, morbo novo, medicis incognito*, Udine, 1593, in-8° ; *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibidem, 1594, in-8°.

**CRASSO** (Laurent), biographe, né dans le royaume de Naples, d'une famille patricienne, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit, mais consacra sa vie à la culture des lettres, et mourut vers 1683. On a de lui : *Epistole eroiche*, Venise, 1565, in-12, imitation des *Héroïdes* d'Ovide ; *Elogj d' uomini letterati*, ibid., 1656, 2 vol. in-4°, ouvrage utile à consulter ; *Istoria di poeti greci*, etc., Naples, 1678, in-fol., curieux et recherché ; *Elogj di capitani illustri*, Venise, 1683, in-4°, première partie : la 2e n'a point été publiée.

**CRASSOT** (Jean), né à Langres, fut professeur de philosophie à Paris, au collége de Ste.-Barbe, pendant plus de 30 ans, et mourut le 14 août 1616. Ses ouvrages philosophiques n'ont été publiés qu'après sa mort : sa *Logique* en 1617, sa *Physique* en 1618, in-8°, et son *Corps de philosophie* à Paris, 1619, 2 vol. in-4°.

**CRASSOUS** (Jean-François-Aaron), sénateur, naquit à Montpellier vers 1740. Il était avocat avant la révolution, et il en adopta les principes avec modération. Nommé en 1791 président du département de l'Hérault, il fut député au conseil des Cinq-Cents par ce même département en 1795. Il ne s'occupa guère dans cette assemblée que d'objets de finances et d'administration. Du reste il y professa des opinions sages. Après la révolution du 18 brumaire (1799), à laquelle il avait contribué de tout son pouvoir, il fut nommé président du tribunal, et se rendit l'année suivante en cette qualité chez le premier consul pour le féliciter d'avoir échappé au complot de Céracchi et d'Aréna. Appuyé par Cambacérès ; son compatriote, il fut nommé sénateur le 18 janvier 1802 ; et, parvenu ainsi au faîte des honneurs, il mourut à Montpellier le 10 septembre suivant.

**CRASSOUS** (Paulin), cousin du précédent, né à Montpellier vers 1745, se rendit fort jeune dans les colonies pour y chercher fortune. Ayant adopté avec beaucoup d'ardeur les principes de la révolution, il revint en France, et se fixa à la Rochelle, où il devint président de la Société populaire. C'est là qu'il se fit nommer, par quelques réfugiés des colonies, député de la Martinique à la Convention nationale, vers la fin de 1793. Ainsi il ne vota point dans le procès de Louis XVI. Il appuya la révocation des lois révolutionnaires, particulièrement celle des suspects ; mais revenant bientôt à ses opinions, il parla pour les membres des anciens comités et demanda la liberté des *patriotes* incarcérés depuis le 9 thermidor. Après la révolte du 12 germinal, il fut désigné dans le rapport de Tallien comme l'un des chefs de cette tenta-

tive, faite contre la Convention nationale, par les partisans de la Terreur. Il fut décrété d'accusation, et Bréard le dénonça ensuite comme un des auteurs de la mort du député Dechezeaux. Compris dans l'amnistie du 4 brumaire an IV, il rentra dans l'obscurité et mourut dans les premières années du 19e siècle.

**CRASSOUS** (Jean-François-Paulin), né à Montpellier le 22 juin 1768, était neveu et filleul du précédent. Après avoir fait des études médiocres dans sa ville natale, il vint à Paris dans les premières années de la révolution avec son ami Daru; et tous les deux, appuyés et protégés par leurs compatriotes Cambacérès et Cambon, obtinrent bientôt des emplois, l'un dans l'administration de la guerre, l'autre à la comptabilité nationale. Après plusieurs années de fonctions dans cette dernière administration, Crassous passa, en 1807, à la cour des comptes comme référendaire de seconde classe. Ce ne fut que bien plus tard qu'il parvint à la première. M. Barbé-Marbois ayant porté des plaintes contre lui au ministre des finances en 1829, Crassous fut suspendu de ses fonctions pour un an, et privé pendant ce temps de son traitement. Il lui fut même interdit d'entrer à la cour des comptes. Il mourut de chagrin peu de temps après à Toulouse chez un de ses gendres. Paulin Crassous a publié : *Du rétablissement de l'ordre dans les finances, par une organisation nouvelle de la trésorerie et de la comptabilité*, 1800, in-8°; *Voyage sentimental de Sterne, suivi des Lettres d'Yorick à Élisa*, 1801, 3 vol. in-18; Cette traduction a eu 3 éditions; *Apologie des femmes*, poëme, 1806, in-12.

**CRASSUS** (Lucius-Licinius), orateur et personnage consulaire, débuta au *Forum* avec le plus grand éclat, l'an 633 de Rome, dans une cause contre C. Carbon, ex-consul. Après s'être distingué dans plusieurs autres affaires, il fut nommé consul en 657, censeur en 659, et mourut en 661.

**CRASSUS** (Marcus-Licinius), le plus opulent des Romains de son temps, fut nommé préteur en 680. Chargé de terminer la guerre que Rome soutenait alors contre Spartacus, il le vainquit en plusieurs rencontres, et le força d'accepter une bataille décisive où ce chef de la révolte des esclaves fut tué avec 40,000 des siens. Crassus obtint le consulat en 683, puis fut élu censeur, et forma ensuite avec César et Pompée la ligue connue sous le nom de triumvirat. Un des résultats de cette ligue pour Pompée et Crassus fut un second consulat obtenu par la violence. Crassus ayant eu en partage le gouvernement de Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et son avidité lui inspira le dessein d'attaquer les Parthes. Rien ne put l'arrêter dans ce projet ni le rappeler à des mesures de prudence. Après avoir passé l'Euphrate, il fut défait par Suréna, qui commandait l'armée parthe; 20,000 Romains restèrent sur le champ de bataille; 10,000 furent faits prisonniers : poursuivi dans sa retraite, le consul fut forcé par ses propres soldats de se rendre auprès de Suréna, qui lui avait fait proposer une entrevue. A peine était-il arrivé au lieu désigné, que des gens apostés voulurent s'emparer de lui; il se mit en défense ainsi que le petit nombre de Romains qui l'accompagnaient, et fut tué. Les Parthes lui coupèrent la tête et la portèrent à leur roi Orodes, qui lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé. » Telle fut la fin de Crassus, l'an 699 de Rome.

**CRASTONI** ou **CRESTONI** (Jean), religieux de l'ordre des carmes, né à Plaisance, d'où il est désigné quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*, est auteur du premier dictionnaire grec-latin qui ait paru, et dont les éditions sont très-rares. La première doit avoir été imprimée à Milan vers 1478 : la seconde est de Vicence, 1483, et la troisième de Modène, 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce lexique un abrégé, dont la première édition paraît avoir été imprimée à Milan vers 1480, in-4°. On connaît encore de Crastoni des traductions latines du Psautier et de la Grammaire grecque de Constantin Lascaris : la première, Milan, 1481, in-fol.; la 2e, ibid., 1480; Vicence, 1489, in-4°.

**CRATER** ou **CRATERUS**, médecin à Rome du temps d'Auguste, est cité par Horace et par Cicéron. Galien fait mention de quelques remèdes que ce médecin employait avec succès, et spécialement d'un antidote contre la morsure ou la piqûre des animaux venimeux.

**CRATERUS** ou **CRATINUS**, peintre grec, sur le compte duquel les opinions des savants sont partagées, décora de ses ouvrages le *Pompéion* d'Athènes, édifice où l'on conservait les ornements et les vases destinés aux fêtes religieuses. Pline cite un sculpteur du même nom comme ayant embelli de ses statues plusieurs palais impériaux à Rome ou dans les environs.

**CRATÉRUS**, l'un des capitaines d'Alexandre, partagea avec Ephestion la confiance de ce conquérant, et fut tué dans un combat contre Eumènes.

**CRATÈS**, célèbre philosophe cynique, né à Thèbes dans le 3e siècle avant J. C., de parents riches, renonça aux douceurs de l'opulence pour venir suivre à Athènes les leçons de Diogène, et s'acquit bientôt une grande considération. Bien que bossu et difforme, il inspira une vive passion à Hipparchie, sœur du philosophe Métoclès, et il l'épousa, non sans lui avoir fait les représentations les plus fortes pour la détourner de cette union, sur laquelle on a donné des détails indécents qui n'étaient point dans le caractère de Cratès. Ce philosophe mourut dans un âge très-avancé. Il avait écrit plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont il ne reste que quelques fragments. On trouve plusieurs lettres sous son nom dans le recueil intitulé : *Epistolæ græcanicæ mutuæ*, publié par F. Accolti; mais elles sont supposées comme celles de Phalaris, également publiées par cet écrivain.

**CRATES**, philosophe athénien, disciple de Polémon, fut employé par ses compatriotes dans plusieurs missions à l'extérieur, et eut lui-même pour disciples Arcesilaüs, Bion et Théodore.

**CRATÈS**, grammairien cilicien du 2e siècle avant l'ère chrétienne, fils de Timocrate, s'attacha principalement à corriger les poëmes d'Homère. Envoyé en ambassade à Rome l'an 156 avant J. C., il se trouva contraint d'y fixer son séjour, et ouvrit un cours de littérature qui fut très-suivi par les jeunes Romains.

**CRATÉSIPOLIS**, femme d'Alexandre, fille de Polysperchon, se signala par sa prudence et son courage. Après l'assassinat de son mari, elle défit les Sicyoniens, qui avaient pris les armes pour recouvrer leur liberté, en

fit pendre 30 des plus mutins, et conserva Corinthe et Sicyone, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone, qui se disputaient la possession de ces deux villes. Elle s'y maintint 3 ou 6 ans; mais, lassée enfin d'une autorité qu'il lui fallait partager avec les officiers de son armée, elle remit les deux places à Ptolémée, roi d'Égypte, l'an 308 avant J. C., et se retira à Patras, où elle termina ses jours.

**CRATÉVAS**, botaniste grec, contemporain de Mithridate, auquel il dédia deux plantes dont il avait découvert les propriétés, est auteur d'un livre intitulé : *Rhizotomicon*, cité par la plupart des médecins et naturalistes de l'antiquité, et dont deux manuscrits furent apportés à Vienne et à Venise après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. Anguillara en a fait connaître quelques fragments dans son *Traité des simples*. Cratévas a composé sur la matière médicale un *Traité* dont la copie de la Bibliothèque impériale de Vienne a, suivant Lambécius, fait partie des livres d'Ant. Cantacuzène. Linné a donné le nom de *crateva* à un genre de plantes de l'Amérique auquel Plumier avait conservé le nom brésilien de *tapia*.

**CRATINUS**, poëte comique, né à Athènes dans le 5ᵉ siècle avant l'ère chrétienne, fut contemporain de Périclès. On lui attribue l'invention du drame satirique. Il avait composé, selon Suidas, 21 pièces de théâtre dont il ne reste que quelques fragments; Quintilien en fait un grand éloge. Cratinus aimait les plaisirs, surtout celui de la table: c'est de lui qu'Horace a emprunté la maxime « Qu'un buveur d'eau ne peut faire que de mauvais vers. »

**CRATIPPUS**, philosophe péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mitylène, sa patrie, et vint ensuite à Athènes, où il eut pour disciples le fils de Cicéron et plusieurs autres jeunes gens de Rome. César lui accorda le titre de citoyen romain.

**CRATISTUS**, géomètre grec, disciple de Platon, cité par Proclus dans son *Commentaire* sur Euclide, résolvait les problèmes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût presque pas fait d'études.

**CRATON**, dessinateur, natif de Sicyone, appartient à l'histoire des temps les plus reculés de la peinture. Suivant une tradition conservée par le philosophe Athénagore, Saurias de Samos inventa la *sciagraphie*, que nous pourrions appeler la *silhouette à fond noir*; Craton inventa la *graphie*, ou le dessin ombré par des hachures, et Dibutade la *coroplastique*, ou l'art de modeler des portraits en bas-reliefs. Craton serait ainsi le premier qui, en ajoutant des ombres aux profils, aurait apporté un perfectionnement notable à l'art du dessin, jusque-là dans l'enfance. Ce qu'il importe de remarquer au sujet de ces personnages réels ou fabuleux, c'est qu'ils étaient tous antérieurs à Dédale, qui vivait environ 1400 ans avant notre ère. Cette haute antiquité était d'ailleurs attestée par la tradition qui supposait leur existence.

**CRATON** (Jean), médecin allemand, dont le nom de famille était *Crafft*, né à Breslau le 20 novembre 1519, étudia d'abord la théologie, puis apprit la médecine, qu'il exerça à Augsbourg. Devenu protomédecin de l'empereur Ferdinand Iᵉʳ, il fut continué dans cet emploi par Maximilien II, anobli sous le nom de *Crato de Craftheim*, et mourut le 9 novembre 1585. On a de lui les ouvrages suivants : *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560. Hanau, 1595, in-8° ; *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ*, etc., Bâle, 1563, in-fol.; *Μικροτεχνη, seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8°; *Consiliorum et epistolarum medicin. libri VII*, Francfort, 1671, in-fol., et quelques autres *Opuscules* de médecine, et de littérature, dont la liste se trouve dans le 43ᵉ vol. des *Mémoires* de Niceron.

**CRAUFURD** (Quintin), né à Kilwinninck, comté d'Ayre en Écosse le 22 septembre 1743, passa jeune dans les Indes, où il se fit en peu de temps une fortune considérable. De retour en Europe, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées, visita l'Italie et l'Allemagne, et finit par se fixer à Paris, où il forma des collections précieuses de livres et de tableaux, et vécut dans la société des littérateurs et des artistes les plus distingués. Obligé de quitter la France à la révolution, il y revint dès qu'il le put, et s'occupa de reformer les collections qui avaient été dispersées et vendues pendant son absence. Il mourut à Paris le 23 novembre 1819. Craufurd avait rassemblé une collection magnifique de portraits des hommes célèbres de France. On lui doit les ouvrages suivants dans lesquels il a fait preuve de goût et de savoir : *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindous*, Londres, 1791, 2 vol. in-8° ; *Histoire de la Bastille, avec un appendice contenant une discussion sur le prisonnier au masque de fer*, traduite de l'anglais, 1798, in-8° ; *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère*, 1818, 3 vol. in-8° ; *Essais historiques sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne, depuis 1770 jusqu'à la mort de la reine Anne, en 1774*, etc., Paris, 1808, in-4° ; *Mélanges d'histoire et de littérature tirés d'un portefeuille* (anonyme), Paris, 1817, in-8° ; *On Pericles and the arts in Greece*, Londres, 1817, in-12 ; *Researches concerning, the laws, theology, learning, commerce, etc., on ancient and modern India*, Londres, 1817, 2 vol. in-8° ; *Notices sur mesdames de la Vallière, de Fontanges et de Maintenon*, Paris, 1818, in-8° ; *Notice sur Marie Stuart, reine d'Écosse, et sur Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1819, in-8°. C'est à Q. Craufurd que le général Grimoard dut la communication des lettres de Bolingbroke à Mᵐᵉ de Ferriol, qu'il a publiées sous le titre de : *Lettres historiques, politiques*, etc., *de lord vicomte de Bolingbroke*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

**CRAUSE**. *Voyez* **KRAUSE**.

**CRAUSE** (Rodolphe-Guillaume), né à Naumbourg, en 1642, mort en 1718, fut professeur de philosophie, de médecine et de chimie à l'université de Iéna. Il a publié sur les sciences qu'il enseignait, plusieurs ouvrages, dont la plupart ont la forme de dissertations : *De studio botanico et chimico*, Iéna, 1681, in-4° ; *De fulmine tactis*, ibid., 1694 ; *Mars salutaris morborum debellator*, ibid., 1672 ; *Dissertatio de naturæ in regno vegetabili lusibus*, ibid., 1706, in-4°. L'auteur y décrit les anomalies et les monstruosités du règne végétal ; *De Pinetorum, aëris verni, et æstivi salubritate*, ibid., 1712, in-4°, etc.

**CRAVEN**. *Voyez* **ANSPACH** (Élisabeth, marquise d').

**CRAVETTA** (Aymon), jurisconsulte du 16ᵉ siècle,

né à Savigliano en Piémont, professa le droit à Avignon; puis à Ferrare, où il fut conseiller. Rappelé ensuite par le duc de Savoie, il professa encore pendant 5 années à Turin, où il mourut en 1569. On a de lui un recueil de *Conseils*, Lyon, 1545; un traité *de Antiquitatis temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1585, in-8°, et quelques autres écrits peu remarquables.

**CRAWFORD** (David), historien et antiquaire écossais, né à Drumsoy, près de Glascow, en 1665. La reine Anne le nomma historiographe d'Écosse. Il mourut dans son pays natal en 1726. On a de lui : *Mémoires d'Écosse sous le règne de Marie*, 1706, in-8°; *le Pairage* (ou l'état des pairs) *d'Écosse*, Édimbourg, 1716, 1 vol. in-fol., en anglais : Lenglet attribue cet ouvrage à George Crawford; *Histoire de la famille royale des Stuarts; Description topographique du comté de Renfrew;* un *Tableau historique des grandes affaires d'État en Écosse*, in-fol.

**CRAWFORD** (Guillaume), élève de l'université d'Édimbourg, mort en 1742, âgé de 66 ans, a donné deux volumes in-12 de *Sermons*, et un petit livre intitulé : *Pensées d'un mourant.*

**CRAWFORD** (Adam), célèbre médecin et chimiste anglais, naquit en 1749, et mourut le 29 juillet 1795, à Lymington. Il avait été médecin à l'hôpital St.-Thomas, professeur de chimie à Woolwich, membre de la Société royale de Londres, de la Société philosophique de Dublin et de celle de Philadelphie. Ses ouvrages sont en petit nombre. Celui auquel il doit sa réputation est intitulé : *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8°, 2e édit., entièrem. refondue, Londres, 1788, in-8°.

**CRAYER** (Gaspard de), peintre d'Anvers, fut d'abord élève de Raphaël Coxcie de Bruxelles qu'il surpassa bientôt. Son application au travail et surtout son heureuse organisation étendirent bientôt sa réputation jusqu'à la cour de Bruxelles. Le portrait du cardinal Ferdinand, envoyé au roi d'Espagne, valut à Crayer des récompenses et des honneurs. Ce qui dut peut-être le flatter encore plus, ce fut le suffrage de Rubens. Ce peintre immortel, supérieur à toutes les passions jalouses qui ne troublent que trop souvent la vie des artistes, ayant vu le tableau du réfectoire de l'abbaye d'Afflighem, où Crayer avait peint dans une immense composition le centenier se prosternant aux pieds de J. C., lui dit : « Crayer, Crayer! personne ne vous surpassera. » Paroles que toutefois il ne faut pas prendre à la lettre, et auxquelles les ouvrages de Rubens donnaient un démenti formel. L'amour que Crayer portait à son art lui fit refuser les offres les plus honorables et même une charge que la cour de Bruxelles lui avait donnée pour se fixer dans cette ville. Il se retira à Gand, où il jouit paisiblement de ce qui lui était le plus cher, le repos et l'exercice de son art. Infatigable et très-laborieux, Crayer décora la plupart des villes de Flandre de ses tableaux; la ville de Gand seule en posséda en peu de temps jusqu'à 21. Malgré son assiduité au travail, sa manière de vivre, sage et réglée, lui permit d'atteindre à une grande vieillesse. Descamps prétend que l'âge même, contre la coutume, ne parut pas porter atteinte à ses talents. Un tableau du *Martyre de saint Blaise*, qu'il peignait à 86 ans, se soutenait contre les productions de son meilleur temps, mais Crayer ne put l'achever. Il mourut le 27 janvier 1669. Le Musée royal de Paris possède plusieurs tableaux de Crayer : *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plusieurs saints; saint Augustin en extase.*

**CRÉBILLON** (Prosper JOLYOT de), poëte tragique, naquit à Dijon le 15 février 1674. Son père, greffier en chef de la chambre des comptes, le destinant à lui succéder dans sa charge, le fit recevoir avocat, et le plaça à Paris chez un procureur nommé Prieur. Celui-ci, trouvant dans son jeune clerc moins d'aptitude pour sa profession que de goût pour l'art dramatique, qu'il affectionnait beaucoup lui-même, lui persuada, non sans peine, de se vouer exclusivement au théâtre. *Idoménée* commença la réputation de Crébillon (1705); *Atrée* la confirma (1707); *Électre* (1709) l'accrut encore; enfin *Rhadamiste* y mit le comble (1711). Il est de ces anecdotes qu'on répète toujours parce qu'on les a débitées une fois : on prétend que, interrogé sur le motif qui l'avait porté à adopter le genre terrible, Crébillon répondit : « Je n'ai pas eu à choisir : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que les enfers, et je m'y suis jeté à corps perdu. » *Xercès*, *Sémiramis*, *Pyrrhus*, n'ajoutèrent point à la gloire de cet auteur, dont la muse resta muette pendant l'intervalle des 22 années qui s'écoulèrent entre la représentation de la dernière de ces pièces jusqu'à celle de *Catilina*. Accablé de chagrin par la mort de son père et de sa femme, réduit, par suite de son caractère fier et indépendant, à un état voisin de la misère, Crébillon avait encore à supporter les dédains de la cour; et c'est surtout à cette dernière cause des dégoûts de l'illustre poëte qu'il faut imputer la perte des chefs-d'œuvre dont son génie pouvait enrichir la scène dans une aussi longue période. Admis à l'Académie française en 1731, à la place de la Faye, il prononça son remercîment en vers, et cette innovation fut goûtée du public. Mme de Pompadour lui fit obtenir plus tard une pension de 1,000 fr. sur la cassette et une place à la bibliothèque. Ce fut dans cette situation plus supportable qu'il acheva son *Catilina*. Cette pièce, à laquelle il travailla depuis 1726, fut représentée en 1749 avec une pompe toute royale, ordonnée moins en vue de montrer de l'estime à Crébillon que dans le but d'humilier Voltaire. Le succès de *Catilina* ne se soutint point à la lecture. Voltaire traita de nouveau ce sujet dans *Rome sauvée*, comme il avait déjà traité celui d'*Électre* dans *Oreste*. Le *Triumvirat* fut reçu avec le respect et les égards qu'on devait à l'auteur, âgé alors de 81 ans, et qui mourut 7 ans après, le 17 juin 1762, des suites d'un érésipèle qu'il avait négligé. La reconnaissance que la Harpe devait à Voltaire l'a égaré dans le jugement qu'il a porté sur Crébillon; on ne saurait non plus partager l'opinion de ceux qui le placent au-dessus de l'auteur de *Mérope*. Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre, 1750, 2 vol. in-4°, et très-souvent réimprimées; la meilleure édition est celle qu'a publiée Lefèvre, Paris, 1828, 2 vol. in-8°, figures, avec les notes de tous les commentateurs.

**CRÉBILLON** (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précédent, né à Paris en 1707, a joui de son vivant d'une réputation que le temps affaiblit chaque jour davantage. Il la devait à des contes et des romans licencieux, où le bon goût n'est souvent pas plus respecté que la morale.

C'est un homme d'esprit, d'un caractère gai, fort insouciant, et l'un des convives les plus agréables de l'ancien Caveau. Son roman de *Tanzaï* le fit mettre à la Bastille, parce que l'on crut y trouver des allusions à la bulle *Unigenitus*, qui faisait alors beaucoup de bruit ; mais il n'y resta pas longtemps, et n'en conserva aucun ressentiment. Il mourut le 12 avril 1777. Ses *Romans*, publiés séparément de 1732 à 1768, ont été recueillis en 7 vol. in-12, Paris, 1779 ; ceux qui eurent le plus de vogue sont : *Lettres de la marquise de**** ; *Tanzaï et Néadarné*, et *le Sofa* ; *les Égarements du cœur et de l'esprit*, la Haye, 1736, 3 parties in-12. C'est son meilleur ouvrage, mais il n'est point terminé.

**CRÉDI** (LAURENZO SCIARPELLONI, surnommé DI), peintre, né à Florence en 1453, apprit d'abord l'orfévrerie dans l'atelier de Crédi, dont il conserva le nom, puis étudia la peinture sous le Verochi dans le même temps que Léonard de Vinci. Liés de la plus étroite amitié, travaillant ensemble, il n'est pas étonnant que leur manière et leur style se ressemblent au point qu'on les ait confondus. Crédi mourut en 1531. Florence possède quelques-unes de ses meilleures compositions. Le musée de Paris a de ce peintre un tableau : *la Vierge présentant Jésus à l'adoration de saint Julien l'Hospitalier*.

**CREECH** (THOMAS), littérateur anglais, né à Blandfort en 1659, de parents peu aisés, vécut lui-même dans la misère, et se pendit en juin 1700, à la suite d'une passion malheureuse. Il n'a publié aucun ouvrage original ; mais il en a traduit du grec et du latin un grand nombre en anglais, tant en vers qu'en prose. On estime surtout la traduction de *Lucrèce*, Oxford, 1684, in-8°, et celle d'*Horace*, 1684, in-8°, toutes les deux en vers.

**CRÉGUT** (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), médecin, fils d'un ecclésiastique protestant français, retiré à Hanau, naquit dans cette ville le 13 février 1675. Après avoir obtenu le doctorat à Bâle en 1696. Il revint à Hanau, où il fut nommé professeur de physique, conseiller, médecin aulique et physicien. Il mourut en 1758, sans laisser d'ouvrages considérables ; mais la plupart des dissertations qu'il a publiées sont purement écrites et renferment des observations intéressantes ; elles sont toutes in-4° : *De ægritudinibus infantum ac puerorum, earumque origine et curâ*, Bâle, 1696 ; *Meditatio physiologica de hominis ortu*, Hanau, 1697 ; *Meditatio medica de transpiratione insensibili et sudore*, Hanau, 1700 ; *Sciagraphia novi systematis medicinæ practicæ*, Hanau, 1700 ; *De motibus corporis humani variis*, Hanau, 1703 ; *De anthropologiâ, ejusque præcipuis tam antiquis quam modernis scriptoribus*, Hanau, 1737.

**CRELL** (NICOLAS), docteur en droit, tenta d'introduire le calvinisme dans la Saxe, sa patrie, fut emprisonné à la mort de l'électeur Christian I<sup>er</sup>, dont il était chancelier, et périt sur l'échafaud le 28 septembre 1601. Il avait travaillé à des notes sur la *Bible* dans le sens de Calvin ; cet ouvrage, publié à Dresde en 1593, fut supprimé à la mort de Christian.

**CRELL** (MICHEL), ministre protestant à Altenbourg, a écrit : *Spicilegium poeticum, id est Sylloge carminum miscellaneorum*, Leipzig, 1629, in-12 ; *Anagramatismorum sylloge II*, 1631, in-12, et quelques ouvrages sur l'Écriture sainte.

**CRELL** (WOLFGANG), professeur de métaphysique et de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1664, est auteur d'un traité *De difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*.

**CRELL** (LOUIS-CHRISTIAN), né à Neustadt en 1671, mort le 13 novembre 1733, professa la philosophie à Leipzig. Il a publié plusieurs thèses, parmi lesquelles on distingue : *De eo quod in Anacreonte venustum et delicatum est*, Leipzig, 1706, in-4° ; *De Junio Bruto, reipublicæ romanæ auctore*, Leipzig, 1721, in-4° ; *De publicâ ceremoniâ quâ urbes condebantur, et de saliaribus carminibus*, Leipzig, 1732, in-4°, etc. Elles ont été réunies à Halle, 1776, in-4°.

**CRELLIUS** (JEAN), pasteur socinien, né près de Nuremberg en 1590, mort à Racovie le 11 juin 1633, a publié un très-grand nombre d'ouvrages de théologie, sur des matières de controverse. Christophe Sandius, dans sa *Bibliothèque des antitrinitaires*, a donné la liste exacte de ses écrits, aujourd'hui sans importance.

**CRELLIUS SPINOVIUS**, fils du précédent, mort en Prusse, pasteur des unitaires le 12 décembre 1680, a publié une dissertation *De virtute christianâ et gentili*.

**CRELLIUS** (SAMUEL), fils du précédent, ministre socinien et antitrinitaire, né en 1657, mort à Amsterdam le 9 juin 1747, a, de 1684 à 1726, mis au jour un très-grand nombre d'ouvrages en latin, qui presque tous ont pour but la défense de la secte qu'il avait embrassée. — Un autre CRELLIUS (JACQUES) a fait des commentaires *sur l'école de Salerne*, Paris, 1672, in-8°.

**CREM** ou **CRUMNUS**. *Voyez* **LÉON L'ARMÉNIEN**.

**CRÉMILLES** (LOUIS-HYACINTHE BOYER DE), officier général, né le 10 décembre 1700, entra cadet dans le régiment des gardes-françaises, et parvint au grade de maréchal général des logis en 1734. Il dirigea en cette qualité les opérations de l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, et fit seul toutes les dispositions pour l'investissement de Maestricht en 1748. Cette opération, regardée comme très-savante par les plus habiles militaires, lui valut le grade de lieutenant général. Il fut ensuite adjoint au ministère de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle, prit sa retraite en 1762, et mourut en 1768. Il passait pour le meilleur chef d'état-major général que l'armée française eût eu depuis le maréchal de Puységur.

**CRÉMONE** (GÉRARD, dit DE). *Voyez* **GÉRARD**.

**CREMONINI** (CÉSAR), philosophe péripatéticien, né à Cento dans le duché de Modène, en 1550, fit ses études à Ferrare, y reçut le doctorat, et commença en 1579 à y enseigner publiquement la philosophie. Il fut appelé en 1590 à Padoue pour exercer le même emploi. Crémonini se délassait de ses études philosophiques et des travaux du professorat en cultivant les Muses toscanes, et il est resté de lui 4 pièces ou *Fables pastorales*, dont la plus connue a pour titre *Amintà e Clori*, ou *le Pompe funebri*, Ferrare, 1591, in-4° ; les autres sont : *Il Ritorno di Damone*, ou *la Sampognà di Mirtillo* ; *Clorindo e Valliero*, et *Il Nascimento di Venezia*.

**CREMUTIUS**. *Voyez* **CORDUS**.

**CRENIUS** (THOMAS), philologue, dont le vrai nom était Thomas Théodore Crusius, né dans la Marche de Brandebourg en 1648, étudia la théologie et les langues

orientales dans plusieurs universités d'Allemagne, et mourut le 29 mars 1728, correcteur d'imprimerie à Leyde, après avoir été ministre du saint Évangile et recteur. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages ou de compilations. Les curieux recherchent les suivants : *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, Rotterdam, 1601, 10 vol. in-8°; *Animadversiones philologicæ*, 1697, 5 vol. in-8°; *Musæum philologicum*, 1699, 2 vol. in-8°; *Thesaurus librorum philologicorum*, 1700, 2 vol. in-8°; *Analecta*, 1705, in-8°; *De furibus librariis dissertatio*, 1705, in-8°.

**CRENNE** (Hélisenne de), dame auteur du 16e siècle, dont l'existence a été contestée, mais sous le nom de laquelle il a été donné une traduction en prose des 4 premiers livres de *l'Énéide*, Paris, 1541, in-fol.; un roman intitulé : *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, 1538, in-8°, avec figures; Lyon, sans date, in-8°; Paris, 1541, in-8°; *Lettres familières*, 1539, in-8°, réimprimées avec les *Angoisses d'amour*, Paris, 1543 ou 1560, in-16.

**CRÉPIN** et **CRÉPINIEN**, qu'on dit avoir été frères, vinrent de Rome en France vers le 3e siècle. Ils annoncèrent l'Évangile dans les Gaules avec saint Quentin, et fixèrent leur demeure à Soissons, où ils prêchaient le jour, et travaillaient la nuit pour subsister. Quoique nés d'une famille distinguée, ils avaient choisi, par humilité, la profession de cordonnier. Ils continuaient de convertir les idolâtres, lorsque l'empereur Maximien Hercule les fit arrêter et conduire devant Rictius Varus, préfet du prétoire, qui se signalait par sa haine contre les chrétiens. Les deux frères souffrirent diverses tortures avec la constance connue des martyrs, et ils eurent la tête tranchée l'an 287 ou 288. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et honorés le 25 octobre. Henri-Michel Buche les choisit pour patrons de la société des frères cordonniers.

**CRÉPU** (Nicolas), né à Bruxelles en 1680, avait passé une partie de sa vie au service d'Espagne, en qualité de lieutenant; c'est au milieu du tumulte des camps qu'il devint peintre. Il avait 40 ans quand il quitta le service pour se livrer entièrement à la peinture; il vint s'établir à Anvers. Les peintres qui travaillaient dans cette ville ne purent se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant les ouvrages de Crépu. Il fut rappelé à Bruxelles par ses concitoyens, et s'y fixa. Un soir qu'il rentrait chez lui, il se sentit tout à coup saisir par les épaules; il mit l'épée à la main, et fondit sur son ennemi qu'il renversa par terre; il approche; quel est son étonnement? il voit un cerf étendu à ses pieds; il le traîne chez lui, le coupe en pièces, et le fait saler; mais la terreur a bientôt pris la place de l'étonnement; il apprend que le cerf qu'il vient de tuer est celui que le gouverneur de Bruxelles a mis tant de soins à apprivoiser. Le gouverneur était violent; Crépu prévoit son courroux; il n'est rien qu'il ne fasse pour l'éviter; il se sauve par son grenier sur le toit des maisons et se réfugie chez un particulier qui lui apprend que les ordres sont donnés pour l'amener mort ou vif; mais le gouverneur révoque bientôt l'ordre qu'il a donné, et fait assurer le peintre de sa protection. Crépu revint à son atelier et continua à faire des tableaux qui furent très-recherchés. Il s'était surtout exercé à peindre les campements et les garnisons où il s'était trouvé, et ces différentes peintures sont également estimées. Cet artiste mourut à Bruxelles en 1761.

**CRÉQUI** (Jean de), seigneur de Canaples, l'un des 24 premiers chevaliers de la Toison d'or, défendit, en 1429, la ville de Paris contre l'armée royale conduite par Jeanne d'Arc, et se trouva l'année suivante au siége de Compiègne, où cette héroïne fut faite prisonnière. Il mourut en 1473, regretté de Charles le Téméraire, dont il était l'un des plus vaillants serviteurs.

**CREQUI** (Antoine de), seigneur de Pont-de-Remi, commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne en 1512. L'année suivante, il s'enferma dans Térouane avec une poignée de soldats, arrêta les efforts de Henri VIII et de l'empereur Maximilien. A l'issue de la journée dite *des Éperons*, il fut obligé de capituler, mais il ne le fit qu'à des conditions très-honorables. Après avoir empêché l'entière déroute de l'armée française à la journée de la Bicoque (1523), il battit les Anglais et les Espagnols, qui avaient pénétré dans la Picardie, et tint la campagne 2 ans contre des forces supérieures. Sachant que l'ennemi voulait surprendre Hesdin, Créqui entra le soir dans ce fort avec 200 hommes, il fait disposer des artifices à gauche et à droite de la porte, et au moment qu'il juge convenable, il donna l'ordre d'y mettre le feu; il était lui-même à la fenêtre au-dessus de la porte : une fusée l'atteint au visage, pénètre dans sa bouche, et, 2 jours après, il meurt de ce funeste accident, en 1525.

**CRÉQUI DE BLANCHEFORT ET DE CANAPLES** (Charles Ier de), duc de Lesdiguières, maréchal de France, lieutenant général en Dauphiné, était fils d'Antoine de Blanchefort, qui fut institué par le cardinal de Créqui, son oncle maternel, héritier de tous les biens de la maison de Créqui, à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Charles de Créqui épousa, en 1611, Madeleine de Bonne, fille de François, duc de Lesdiguières, connétable de France, et, la même année, la seigneurie de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie en faveur du connétable et de son gendre. Ce dernier fit ses premières armes en 1594, au siége de Laon. En 1597, dans la guerre de Savoie, il reçut un coup de mousquet à la journée des Molettes, se fit panser, et retourna sur-le-champ à la charge. Bientôt après, sa querelle à propos d'une écharpe rendit son nom fameux. Le fort de Chamousset ayant été emporté d'assaut par le connétable, le gouverneur fut tué : D. Philippin, bâtard du duc de Savoie, réussit à s'échapper; mais il oublia son écharpe, qui tomba dans les mains de Créqui. Un trompette vint demander le corps du gouverneur; Créqui le chargea de dire au bâtard qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. D. Philippin envoya défier Créqui en combat singulier à cheval, à l'épée et au poignard. Créqui se rendit au lieu indiqué, n'y trouva point son adversaire, et l'accusa hautement de lâcheté. Une année entière s'était écoulée, lorsque D. Philippin lui fit demander une entrevue au fort de Barraux. Les deux champions s'y trouvèrent; mais le bâtard refusa de se battre et de signer la relation de l'entrevue. Créqui ne tarda point à lui proposer le combat, il fallut enfin l'accepter; il eut lieu entre Gières et Grenoble. D. Philippin cria deux fois qu'il était blessé; le vainqueur lui ordonna

de déposer ses armes; il obéit. Créqui l'embrassa, lui laissa son chirurgien pour le panser; mais le duc de Savoie, regardant le bâtard comme déshonoré, pour s'être laissé désarmer, lui défendit de paraître en sa présence. Alors D. Philippin prétendit qu'il n'avait point quitté les armes le premier. Après la publication d'un mémoire auquel Créqui répondit, une troisième rencontre eut lieu à Quirieu, le 1er juin 1599. Dès le commencement du combat, Philippin tomba percé de trois coups d'épée, de deux coups de poignard, et quelques jours après, il mourut de ses blessures. C'est ainsi que se termina cette querelle. Créqui obtint en 1605 le régiment des gardes-françaises, sur la démission du brave Crillon. En 1620, il se trouva, avec Bassompierre, à l'attaque des ponts de Cé, fut fait maréchal de France après la prise de Montpellier, en 1622, et battit le duc de Feria en Piémont, en 1625. En 1630, Créqui prit Pignerol en deux jours, et se rendit maître de toute la Maurienne. En 1633, il fut nommé ambassadeur à Rome, et chargé d'y poursuivre la dissolution du mariage de Gaston, duc d'Orléans, mission dans laquelle il ne réussit pas. Ambassadeur à Venise en 1634, Créqui s'y fit admirer par sa magnificence, et aimer par sa politesse. En 1635, il mena 10,000 hommes en Italie, commanda sous le duc de Savoie, entra dans le Milanais, prit Candia, assiégea Valence, et obtint quelques succès, dont la politique de Victor-Amédée crut devoir arrêter le cours. En 1630, les Espagnols allaient se rendre maîtres des États du duc de Parme, allié de la France. Créqui fait une irruption dans le Milanais, et ravage le territoire entre Novarre et Mortare. Les Espagnols abandonnent le Plaisantin, et viennent attaquer les Français auprès de Vespola. Créqui donna dans une embuscade, perdit beaucoup de monde, et attribua sa défaite à la défection de la cavalerie du duc de Savoie. Les Français avaient construit à l'entrée du Milanais le fort de Brême. Le marquis de Léganez voulut prendre ce fort en 1638, et Créqui partit de Turin avec quelques régiments pour faire échouer son entreprise. Arrivé à la vue du camp ennemi, le 17 mars, il descend de cheval, s'appuie contre un arbre, et avec une lunette d'approche, examine les retranchements. Il portait un habit rouge. Un canonnier, que frappe cette couleur, pointe contre le maréchal et le boulet lui ouvre le ventre, emporte son bras gauche, et entre dans l'arbre sur lequel il est appuyé. Ses soldats troublés et consternés se retirèrent, le fort se rendit, et le maréchal de Créqui fut remplacé par le cardinal de la Valette. Créqui était habile dans l'art de combattre et dans celui de haranguer. Son éloquence était persuasive, sa politesse remarquable, et il relevait l'éclat de son nom par sa magnificence. Nicolas Chorier publia sa Vie à Grenoble, 1683, in-12. On trouve à la Bibliothèque royale à Paris deux manuscrits de ses lettres.

**CRÉQUI** (François de Bonne de), duc de Lesdiguières, fils de Charles Ier, sire de Créqui, suivit avec succès la carrière des armes. En 1667, il battit le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui venaient au secours de Lille, assiégée par Louis XIV. L'année suivante, il fut fait maréchal de France, avec Bellefonds et d'Humières. En 1670, il prit Épinal et Longwy, enleva au duc de Lorraine ses États, et l'obligea de se retirer à Cologne. En 1672, Louis XIV ayant nommé Créqui, Bellefonds et d'Humières, lieutenants généraux à l'armée d'Allemagne, sous le commandement de Turenne, Créqui et ses deux collègues refusèrent de servir en sous-ordre. Comme on voulait les forcer à l'obéissance, Créqui se démit du commandement, et servit comme volontaire. En 1675, il eut le commandement d'entre Sambre et Meuse. Il prit Dinant. La même année, Turenne fut tué, et Créqui se trouva le plus ancien des maréchaux de France. Il n'avait qu'un corps de troupes faible et en mauvais état, lorsque, le 11 août, il fut attaqué au pont de Consarbrick, et enveloppé. Il combatit en désespéré et fut obligé de se sauver, lui quatrième, dans Trèves, où bientôt il fut assiégé. Cette ville se rendit le 6 septembre, par la trahison d'un nommé *Boisjourdan*, qui eut la tête tranchée. En 1677, Créqui fut opposé au jeune Charles V, duc de Lorraine, qui se flattait de pouvoir reconquérir ses États; mais avec une armée supérieure, ce prince ne put rien entreprendre. Le maréchal le côtoyait jour par jour et lui coupait tous les vivres; il défendit les passages de la Meuse. Charles se vit contraint de retourner en Alsace, et Créqui le devança; il le battit à Kokesberg, près de Strasbourg, et termina glorieusement la campagne par la prise de Fribourg. L'année suivante, le duc Charles voulut reprendre cette place et rentrer dans la Lorraine par la haute Alsace; Créqui bat un corps de troupes du prince de Bade, attaque les Impériaux, et les défait vers le pont de Rhinfeld, taille en pièces l'arrière-garde du duc de Lorraine, près de Gegenbach, emporte le fort de Kehl, brûle le pont de Strasbourg, et se rend maître de Lichtenberg. Ces deux campagnes de Créqui sont regardées comme d'une grande instruction dans l'art militaire; elles furent immédiatement suivies de la paix de Nimègue, dont Louis dicta les conditions. En 1679, Créqui battit deux fois, près de Minden, l'électeur de Brandebourg. En 1684, il prit Luxembourg, après 24 jours de tranchée ouverte; Louis XIV commandait l'armée qui couvrait le siége de cette place. Créqui mourut le 4 février 1687.

**CRÉQUI** (François, marquis de), fils du précédent, fut tué à la bataille de Luzara, le 15 août 1702, et ne laissa point de postérité. Il avait beaucoup d'esprit, de grâces, d'agrément, et s'était montré de bonne heure très-fin courtisan.

**CRÉQUI** (Charles, duc de), prince de Poix, gouverneur de Paris (fils aîné de Charles Ier de Créqui), était ambassadeur à Rome, lorsque la garde corse y insulta les Français en 1662, et il échappa comme par miracle aux décharges de mousqueterie que les mutins dirigèrent contre lui au balcon du palais Farnèse, où il s'était présenté pour apaiser le tumulte. Le calme ne fut rétabli que par le cardinal d'Este, qui se montra escorté de 300 hommes armés et de tous ses gens. Louis XIV ayant exigé une réparation éclatante de cette injure, le cardinal Imperiali, gouverneur de Rome, demanda pardon en personne au monarque. Créqui mourut à Paris le 13 février 1687, 9 jours après son frère.

**CRÉQUI** (Louis-Marie, marquis de), lieutenant général et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, naquit en 1705, et mourut le 24 février 1741. Il est auteur des *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat*, 1775,

in-12, que l'on a à tort attribués au sire Charles-Marie de Créqui, mort le 10 décembre 1801.

**CRÉQUI** (Renée-Caroline de FROULAY, marquise de), femme du précédent, naquit au château de Montflaux, le 19 octobre 1714. Elle fut l'une des femmes les plus spirituelles du 18e siècle. C'est sans doute pour ce motif que des spéculateurs ont publié sous son nom le volumineux pastiche qui a pour titre : *Souvenirs de la marquise de Créqui*, 1834-1835, 7 vol. in-8° ; mais la fraude a été promptement reconnue, et la mémoire de cette dame vengée dans un écrit intitulé : *l'Ombre de la marquise de Créqui*, etc., 1835, in-8°, suivi d'une notice historique par M. Percheron, exécuteur testamentaire de cette dame, et qui affirme, sur l'honneur, que tous les extraits de livres, lettres et petites réflexions qu'elle a laissés ont été par lui, et suivant les ordres portés au testament de Mme de Créqui, entièrement brûlés, sans avoir été communiqués à personne. La marquise de Créqui mourut à Paris le 3 février 1803. Elle avait été en correspondance avec J. J. Rousseau, et avait admis dans sa société beaucoup d'autres littérateurs fameux du 18e siècle.

**CRÉQUI** (Charles-Marie, sire et marquis de), fils des précédents, naquit le 18 décembre 1737. Pendant les campagnes de la guerre de sept ans, il se distingua et obtint différents grades dans le régiment des dragons du roi, fit, avec le même corps, partie de l'armée d'observation formée en Normandie sous les ordres du duc de Broglie, en 1778, et fut nommé maréchal de camp l'année suivante. Il eut à soutenir un procès contre la famille le Jeune de la Furjonnière, qui prétendait être issue de la maison de Créqui : procès célèbre, et sur lequel intervint au parlement de Paris, le 1er février 1781, un arrêt qui condamna les le Jeune à quitter le nom de *Créqui*. Ce fut à Périgueux, le 10 décembre 1801, que l'illustre maison des sires de Créqui, l'une des plus anciennes du royaume, s'éteignit en sa personne. Les *Recherches historiques et critiques sur Versailles*, 1836, in-8°, ont été dédiées à sa mémoire.

**CREQUILLON** (Thomas), né dans les Pays-Bas, vers 1520, fut maître de chapelle de l'empereur Charles-Quint après la mort de Nicolas Gombert. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres une *messe* à 6 voix sur la chanson française : *Mille regrets*, Anvers, 1556, une collection de motets, intitulés : *Cantiones sacræ quinque et octo vocum*, Louvain, 1576, et un livre de chansons françaises à 4, 5 et 6 voix. Cet auteur a joui de son temps d'une grande réputation.

**CRESCENTIUS**, patrice romain, voulut, vers la fin du 10e siècle, rétablir le gouvernement républicain dans sa patrie. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se retirer dans le château de Saint-Ange. Othon III, venu d'Allemagne au secours du pape Grégoire V, lui offrit une capitulation, et la viola en le laissant massacrer dès qu'il se fut remis entre ses mains. Stéphanie, femme de Crescentius, vengea la mort de son mari, en faisant périr Othon par le poison.

**CRESCENZI** (Pierre), *de Crescentiis*, agronome, né à Bologne en 1230, passe pour le restaurateur de l'agriculture en Italie. Obligé de quitter sa patrie, en proie aux dissensions civiles, il visita diverses contrées de l'Italie, et de retour à Bologne, après une absence de 30 ans, il composa l'ouvrage intitulé : *Opus ruralium commodorum, libri XII*, dont les plus anciennes éditions connues sont celles d'Augsbourg, 1471, in-fol. ; Strasbourg, même année et même format : toutes deux fort rares. Cet ouvrage, traduit en italien dès le 14e siècle, fut imprimé à Florence, 1478, in-fol. Il en existe de nombreuses éditions ; la meilleure est celle de Bologne, 1784, 2 vol. in-4°, et la plus récente, de Milan, 1805, in-8°, dans la *Collection des auteurs classiques*. La première traduction française de l'*Opus ruralium*, faite par ordre du roi Charles V, fut publiée sous ce titre : *Prouffits champestres et ruraulx, touchant le labour des champs, vignes et jardins*, etc., Paris, 1486, in-fol. La 5e édition est intitulée : *le Bon mesnaiger*, Paris, 1540, in-fol. Linné a nommé *Crescentia* un genre de plantes de l'Amérique.

**CRESCENZI** (D. Jean-Baptiste), architecte et peintre, né à Rome en 1595, d'une famille patricienne, devint très-habile dans les arts dont il fut un zélé protecteur. Il fut nommé par le pape Paul V surintendant des travaux qui s'exécutaient à Rome. Sur l'invitation du cardinal Zapata, il se rendit en Espagne, où il fut accueilli par Philippe III, qui lui confia différents ouvrages, entre autres le Panthéon de l'Escurial, construit d'après ses dessins. Philippe IV lui accorda la grandesse avec le titre de marquis de la Torre, et la croix de Saint-Jacques. Crescenzi fut encore nommé en 1630, surintendant de la junte de *Obras y Bosques*, majordome en 1635. Comme peintre, il réussissait particulièrement dans le genre des fleurs. Sa maison à Rome était le rendez-vous des littérateurs et des artistes ; il en fut de même à Madrid, où il mourut en 1660.

**CRESCENZI, CRESCENZO** ou **CRESCENZIO** (Nicolas), médecin napolitain, publia au commencement du 18e siècle deux ouvrages qui influèrent très-avantageusement sur l'exercice de la médecine : *Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimùm febrium, nova exponitur ratio : accessit de medicinâ et medico dialogus*, Naples, 1711, in-4° ; *Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l' acqua anche da colore che non sono medici*, Naples, 1727, in-4°. L'art de guérir était infecté par la ridicule théorie chimique et la pratique incendiaire de Van Helmont et de Sylvius de le Boë. Crescenzi démontra les dangers des remèdes échauffants qu'on prodiguait de la manière la plus abusive dans le traitement des fièvres. Il leur substitua, avec le plus éclatant succès, l'emploi des rafraîchissants en général, et plus spécialement encore de l'eau froide et glacée. Il indique l'usage de ces moyens efficaces, et les précautions qu'ils exigent. Ses recherches ont éclairci plusieurs points de physiologie, et surtout le mouvement en quelque sorte péristaltique des vaisseaux sanguins artériels. On lui doit aussi une notice biographique sur Léonard de Capua, et quelques poésies estimées, parmi lesquelles se trouve une tragédie.

**CRESCENZI** (François), médecin de Palerme, mourut au commencement du 17e siècle, laissant un *Traité sur les maladies épidémiques* qui avaient ravagé sa patrie. On l'a publié sous ce titre : *De morbis epidemicis qui Panormi vagabantur anno 1575, seu de peste, ejusque naturâ et præcautione tractatus*, Palerme, 1624, in-4°.

**CRESCI** (Jean-François), patricien milanais, habile calligraphe du 16e siècle, est regardé comme l'inventeur de l'écriture *cancelleresca* (de chancellerie). Il exerça son art pendant plusieurs années, à Rome, chez les princes et à la cour de Pie V, qui le fit officier de son palais, écrivain de la chapelle pontificale et son commensal perpétuel. Cresci laissa deux fils, Jean-François et Jean-Baptiste : ce dernier professa l'éloquence à Milan, et fut également un calligraphe estimé. Les ouvrages du père sont : *Il perfetto scrittore*, etc., Rome, 1560 et Venise, sans date, in-4°; *Caratteri ed esempj*, etc., publié par G. B. Bidelli, avec additions, Milan, 1638, in-8°; *Idea, con le circonstanze nat. che a quella si ricercano per possedere legitt. l'arte maggior*, etc., publié par son fils aîné, Milan, 1622, in-4°.

**CRESCIMBENI** (Jean-Marie), célèbre littérateur et poëte italien, né le 9 octobre 1663 à Macerata, dans la Marche d'Ancône, étudia sous les jésuites, et fut reçu docteur en droit à 16 ans. Venu à Rome, où il avait un oncle auditeur de rote, il concourut à la fondation de l'académie Arcadienne, dont chaque membre prend un nom grec et celui de quelque lieu de l'ancienne Arcadie. Cette réunion littéraire devint bientôt très-nombreuse, et eut pour affiliées la plupart des académies d'Italie. Crescimbeni en fut nommé custode ou gardien en 1690, occupa ce poste pendant 38 ans, et publia un grand nombre d'ouvrages qui lui valurent des honneurs et des récompenses de la part des souverains pontifes. Clément XI lui donna un canonicat en 1705, et deux nouveaux bénéfices en 1715. Benoît XIII ne lui fut pas moins favorable. Crescimbeni mourut le 8 mars 1728, revêtu de l'habit de jésuite. Il s'était fait élever d'avance un tombeau dans l'église de Sainte-Marie. La pierre tumulaire portait les armes de sa famille et la flûte de Pan, avec ces lettres, I. M. C. P. ARC. C., *Joannes Marius Crescimbenus, pastorum Arcadum custos*. Le P. Niceron a donné dans ses *Mémoires* la liste des nombreux ouvrages de Crescimbeni; nous nous bornerons à indiquer les principaux : *Rime*, Rome, 1695, 1704, in-12; 1723, in-8°; *Istoria della volgar poesia*, Venise, 1730-31, 6 vol. in-4°. Cette édition est la meilleure. Elle contient la traduction, par Crescimbeni, des *Vies* des plus célèbres poëtes provençaux; *le Jour de Notre-Dame*, imprimé séparément, Rome, 1772, in-4°; *Trattato della bellezza della volgar poesia*, 3e édition, 1712, in-4°; *le Vite degli Arcadi illustri*, etc., Rome, 1708, 1727, 5 vol. in-4°, etc.

**CRESCONIUS.** *Voyez* **CORIPPUS.**

**CRÉSOL** (Louis), jésuite, né en 1568, dans le diocèse de Trégnier, professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie, et mourut à Rome le 11 novembre 1634, secrétaire du général de son ordre. On a de lui : *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8°; *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronuntiatione*, ibid., 1620, in-4°; *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplinâ*, ibid., 1629, in-fol., et 1638, 2 vol. in-4°; *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ibid., 1632 et 1638, 2 vol. in-folio.

**CRESPEL** (Emmanuel), religieux récollet, né en Flandre, obtint de ses supérieurs, en 1723, la permission de passer au nouveau monde, partit de la Rochelle en janvier 1724, arriva à Québec deux mois après, et y demeura jusqu'en 1726. Ordonné prêtre par l'évêque de Québec, il fut peu de temps après nommé à une cure près de Montréal, et, en 1728, devint aumônier d'un parti de 400 Français et de 800 sauvages, destiné à aller détruire la nation des Renards ou Outagamis. Ils habitaient à 450 lieues de Montréal, à l'ouest du lac Michigan. Cette expédition terminée, Crespel fut pendant trois ans aumônier du fort Niagara, ensuite deux ans à Catara-coui, aujourd'hui Kingstown, capitale du haut Canada, et enfin au fort St.-Frédéric, sur le bord du lac Champlain. En 1736, il reçut une obédience de son provincial pour revenir en France, et partit de Québec le 3 novembre. Le 14, le navire fit naufrage près d'Anticosti. On se sauva dans une chaloupe, et l'on aborda dans l'île. Une partie de l'équipage la quitta le 27. Un des canots s'étant perdu, et la gelée survenue en décembre, Crespel et ses compagnons furent obligés d'aller à terre, sur la côte de Labrador, et de s'y construire des cabanes; ils y passèrent l'hiver dans l'état le plus affreux. Un grand nombre y périt. Enfin, au mois d'avril, on aperçut un sauvage qui s'enfuit à l'approche des Européens. Quelques-uns arrivèrent enfin à une hutte, où on leur donna des secours. Ils allèrent à la recherche de leurs compagnons d'infortune restés sur l'île; la plupart étaient morts. Ils retournèrent à Québec au mois de juin. Crespel en partit au mois d'octobre 1738, et arriva en France en décembre. Il alla ensuite à Douai, et retourna à son couvent d'Avesnes. Ses fatigues avaient tellement délabré son estomac, qu'il obtint la permission de se rendre à Paris. Lorsqu'il fut rétabli, on le nomma aumônier dans l'armée du maréchal de Maillebois. Il était à Paderborn en 1752, lorsqu'il écrivit sa relation adressée à son frère, qui en fut l'éditeur; elle parut sous ce titre : *Voyage au nouveau monde*, et *Histoire intéressante du naufrage du P. Crespel*, Amsterdam et Paris, 1757, 1 vol. in-12.

**CRESPET** (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, obtint les premiers emplois de son ordre. Il embrassa avec chaleur le parti de la Ligue, et suivit en Italie, en 1590, le cardinal Cajétan. Le pape Grégoire XIV l'accueillit avec intérêt, et lui offrit même un évêché. Le P. Crespet visita ensuite les maisons de son ordre du royaume de Naples, et revint en France en 1592. Il mourut en 1594 dans le Vivarais. Sa conduite pendant les troubles civils qui désolèrent la France ne fut pas celle d'un ami de l'ordre, et ses écrits trop nombreux ne sont pas moins entachés du mauvais goût que des préjugés de son siècle. On en trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tome XXIX, et dans l'ouvrage du P. Becquet, page 172.

**CRESPI** ou **CREPY** (Jean), graveur, né à Paris vers 1650, publia avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre d'estampes copiées d'après de bons graveurs. Ils ont aussi gravé un nombre de petites estampes d'un burin très-fin pour tabatières. *La Crèche de l'enfant Jésus*, d'après l'Albane, est la plus estimée de leurs productions.

**CRESPI** (Daniel), peintre, né dans le Milanais en 1592, élève de Cerazzo et de Procaccini, peignit les admirables fresques qui se voient encore dans l'église des Chartreux de Carignano, représentant plusieurs traits

de la vie de saint Bruno. Diverses églises possèdent aussi des tableaux de ce grand artiste. Il peignait le chœur de la Chartreuse, lorsqu'il mourut de la peste de Milan, en 1630, avec toute sa famille. Ses compositions rappellent la manière énergique et le coloris vigoureux d'Annibal Carrache et du Titien.

**CRESPI** (Joseph-Marie), né à Bologne en 1665, surnommé *lo Spagnuolo* (l'Espagnol), à cause du costume qu'il avait adopté, fut élève de Canuti et de Ch. Cignani; il perfectionna son talent par l'étude des ouvrages du Corrége, des Carrache et autres maîtres de l'école vénitienne, et mourut aveugle en 1747. Ses meilleurs tableaux sont une *Cène, saint Paul et saint Antoine ermite, les sept Sacrements*. Le Musée royal de Paris en possède un qui représente une *Maîtresse d'école*. Crespi a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte, dont il a publié quelques-unes sous le nom de ses deux fils, Louis et Antoine, ou de Mathioli, son ami.

**CRESPIN** ou **CRISPIN** (Jean), écrivain protestant, né à Arras, étudia le droit à Paris, sous Dumoulin, et fut reçu avocat au parlement; mais, ayant adopté les opinions de la réforme, il se vit contraint, en 1548, de se retirer avec Théodore de Bèze à Genève, où il établit une imprimerie. Versé dans les langues grecque et latine, il aida Rob. Constantin dans la composition de son *Lexicon græco-latinum*, et mourut de la peste à Genève en 1572. On a de lui : *le Marchand converti*, tragédie nouvelle, Genève, 1558, in-8°, 1561, in-12; *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile*, ibid., 1619, in-fol.; *État de l'Église dès le temps des apôtres jusqu'à* 1560, *avec un Recueil des troubles advenus sous les rois François II et Charles IX*, 1564, in-8°.

**CRESPIN** ou **CRISPIN** (Daniel), l'un des descendants du précédent, habitait Lausanne vers la fin du 17e siècle; il fut chargé par Huet de travailler à la collection *ad usum*. On lui doit le *Salluste*, Paris, 1674, in-4°; et l'*Ovide*, Lyon, 1689, 4 vol. in-4°.

**CRESSEY** ou **CRESSY** (Hugues-Paulin ou Serenus), théologien anglais, né en 1605 à Wakefield, comté d'York, abjura le protestantisme à Rome en 1646, entra ensuite dans le monastère des bénédictins anglais de Douai, et y changea ses noms de Hugues-Paulin en celui de *Serenus*. Étant retourné en Angleterre à l'époque de la restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, et mourut le 10 août 1674. On a de lui une *Histoire de l'Église d'Angleterre depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages, en faveur de la religion catholique, dans plusieurs desquelles il a trop signalé son penchant au mysticisme.

**CREST** (la bergère de). *Voyez* **VINCENT** (Isabeau).

**CRESTEY** (Pierre) naquit à Trun, près Argentan, le 17 novembre 1622. Curé de Barenton, près Mortain, il fonda en 1692 dans sa paroisse un hôpital, et y institua des religieuses hospitalières. Il avait déjà fait une pareille fondation à Vimoutiers en 1676. On lui doit aussi un hôtel-Dieu à Bernay, un séminaire à Domfront, et quelques écoles pour les jeunes gens de deux sexes. Cet ecclésiastique mourut à Barenton, le 23 février 1703.

**CRESTIN** (Guillaume DUBOIS, dit), né à Paris vers la fin du 15e siècle, fut chantre de la Sainte-Chapelle, puis trésorier de celle de Vincennes. François Ier le chargea d'écrire l'*Histoire de France;* et ce fut sans doute pour s'acquitter de cette tâche honorable qu'il composa les *douze livres de chroniques* en vers français, qui font partie des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. Cette chronique, en 5 vol. in-fol., remonte à la prise de Troie, et se termine à la fin de la 2e race. On place la mort de Crestin vers 1525. Oublié comme historien, il jouit d'une assez grande réputation comme poëte. On a de lui : *Chants royaulx, oraisons et autres petits traictés*, recueillis par F. Charbonnier, Paris, 1527, et réimprimés dans la collection de Coustellier, 1723, in-8°.

**CRESTIN** (Jean-François), historien et littérateur médiocre, naquit en 1745 à Vellexon, sur les bords de la Saône. Ayant achevé ses études et pris ses grades à l'université de Besançon, il se fit recevoir avocat et acquit peu de temps après la charge de procureur du roi au bailliage de Gray. Il profita des loisirs que lui laissait cette place, pour étudier l'histoire de sa province, et publia des *Recherches sur Gray*, qui le firent connaître d'une manière asssez avantageuse. A l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur, il fut nommé maire, puis président du tribunal de l'arrondissement de Gray. Député du département de la Haute-Saône à l'assemblée législative, il parut assez fréquemment à la tribune pour dénoncer les émigrés, les accapareurs et les agioteurs. Au 10 août, il remplissait les fonctions de secrétaire; et il se trouvait seul au bureau, quand Louis XVI vint chercher un asile dans le sein de l'assemblée. Le lendemain, il donna lecture du procès-verbal de cette mémorable séance; mais il ne fut point approuvé : et après de vifs débats, la rédaction en fut renvoyée à de nouveaux secrétaires, choisis dans la majorité. Crestin ne fut point élu à la Convention; mais il obtint la place de président de son district, et ensuite celle de membre du directoire du département de la Haute-Saône, qu'il remplit dans les temps les plus difficiles. Comme il savait modifier ses opinions et sa conduite d'après la marche des événements, il obtint la confiance de tous les pouvoirs qui se succédèrent; et, en 1801, il fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Gray. Cependant des plaintes portées contre son administration le décidèrent en 1808 à résigner sa sous-préfecture à son fils. Au retour des Bourbons, il publia plusieurs brochures dans le sens de la restauration, et manifesta le zèle le plus vif pour les divers ministères; mais il ne put parvenir à se faire employer. Il avait plus de 80 ans, quand il essaya pour la première fois d'écrire en vers. Il mourut presque subitement, le 26 août 1830. Il était membre associé de l'académie de Besançon, il a donné une notice de ses ouvrages dans la *France littéraire* de M. Quérard.

**CRÉSUS**, 5e et dernier roi de Lydie, né vers l'an 591 avant l'ère chrétienne, succéda à son père Alyatte en 527, et fit fleurir ses États, qu'il agrandit par de nombreuses conquêtes. La philosophie, les savants et les artistes étaient admis à sa cour, et concouraient à en augmenter l'éclat. Cependant, au sein du faste et des plaisirs, Crésus se laissa surprendre par un voisin puissant et belliqueux : Cyrus, après avoir défait ses nombreuses armées, le contraignit lui-même à se reconnaître

prisonnier dans Sarde (545 avant J. C.), et renversa ainsi le trône de Lydie. L'époque de la mort de Crésus est inconnue ; on sait seulement que, traité avec la plus grande générosité par Cyrus, il devint son conseil et son ami, et qu'il ne trouva point auprès de Cambyse, successeur de ce prince, les mêmes égards et la même bienveillance. D'ailleurs rien n'est moins certain que les récits des historiens grecs sur le compte de Crésus.

**CRETENET** (Jacques), fondateur de l'ordre des joséphistes, était né en 1604, à Champlitte, petite ville de Franche-Comté. Il se rendit à Lyon, dans le dessein d'étudier la chirurgie. La peste désolait alors cette ville. Cretenet se dévoua, avec beaucoup de courage, au soulagement des malheureux attaqués de cette maladie, et en reconnaissance, les magistrats lui accordèrent la maîtrise en chirurgie, avec dispense de tous droits. Quelque temps après, il épousa une veuve qui lui apporta en mariage une fortune assez considérable. Cretenet termina une vie remplie de bonnes œuvres, à Montluel, le 1er septembre 1666. Il revenait de Belley, où il avait été ordonné prêtre. Sa femme n'était morte qu'en 1665. On a une *Vie de Jacques Cretenet,* composée par N. Orame, l'un de ses disciples, Lyon, 1680, in-12.

**CRÉTET** (Emmanuel), né au Pont-de-Beauvoisin, en Dauphiné. le 10 février 1747, fit ses études chez les oratoriens à Grenoble, et se rendit à Bordeaux, puis en Amérique, pour y suivre la carrière du commerce. Revenu en France, il fut pendant quelques années directeur de la caisse d'assurance contre l'incendie à Paris. Il se montra dès le commencement partisan de la révolution, mais sans exagération. Nommé, en 1795, député au conseil des Anciens par le département de la Côte-d'Or, où il avait acquis beaucoup de biens nationaux, entre autres la magnifique chartreuse de Dijon, il y vota toujours avec la majorité constitutionnelle, et ne s'occupa guère que de questions de finances et d'administration. Ce fut lui surtout qui présenta la plupart des lois sur le calcul décimal, sur le système monétaire, les contributions, le cadastre et l'enregistrement. Il vota en 1799 contre l'emprunt forcé de 100 millions que demandait le Directoire Tous ses antécédents, toutes ses opinions connues le conduisaient à la révolution du 18 brumaire; et il y concourut en effet de tout son pouvoir. Bonaparte le nomma aussitôt après conseiller d'État, et le chargea de la direction des ponts et chaussées, puis le fit gouverneur de la Banque, et enfin ministre de l'intérieur. Ce fut sous son administration que commencèrent la plupart des grandes constructions et des monuments qui ont illustré le règne de Napoléon, et que d'autres ont eu la gloire d'achever. Il eut l'honneur de procéder à l'ouverture du canal de l'Ourcq, et de poser la première pierre du beau palais de la Bourse. Il fut un des négociateurs du concordat. Napoléon l'avait créé comte de Champmol et grand officier de la Légion d'honneur. Forcé par sa mauvaise santé de demander sa retraite, il mourut à Auteuil, le 29 novembre 1809. Ses restes furent déposés solennellement au Panthéon.

**CRETI** (Donato), peintre, né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1749, élève de Lorenzo Pasinelli, a laissé quelques tableaux d'un dessin correct, mais faiblement coloriés. On voit de lui à la galerie du Louvre *un enfant couché et tenant un fruit quoique endormi.*

**CRETTÉ-PALLUEL** (François), agriculteur, né vers 1740, à Dugny, près de Paris, fils d'un fermier, ne voulut point d'autre état que celui de son père, et ne tarda pas à se faire remarquer par les utiles procédés qu'il introduisit dans la culture de ses propriétés. En 1785 la Société royale lui décerna une médaille d'or ; il obtint en 1789 un prix de la Société de Laon pour son *Mémoire sur le desséchement des marais,* in-8°, réimprimé plusieurs fois. Député à l'assemblée législative, puis administrateur du département de Paris, il mourut le 29 novembre 1798, juge de paix à Pierrefitte. Il a laissé quelques écrits relatifs à l'agriculture dont nous avons indiqué le plus important. On lui doit l'invention de plusieurs outils aratoires d'une grande utilité.

**CREUS** (don JAYME), prélat espagnol, ex-membre des cortès et de la régence d'Urgel, est né en Catalogne, vers 1760. Partisan zélé de l'ancien ordre de choses, il fut député aux cortès extraordinaires de Cadix, en 1812 ; mais il s'y montra toujours opposé aux vœux de ses commettants, à la majorité de ses collègues, et aux principes de la constitution, contre laquelle il protesta depuis. Ferdinand l'accueillit avec bienveillance, en remontant sur le trône, le nomma, en 1814, à la place de trésorier général, et, en 1815, à l'évêché de l'île de Minorque. En 1819, Creus fut préconisé archevêque de Tarragone. Après la révolution de 1820, son aversion constante pour toute innovation, et sa qualité de dissident l'obligèrent de quitter l'Espagne ; mais il y rentra en 1821, avec la régence d'Urgel, qui l'élut depuis pour un de ses membres. Il en sortit, en 1822, à l'approche des armées de Mina, et alla, ainsi que ses collègues, chercher un asile sur le sol français. Rentré dans sa patrie, en 1823, à la suite de l'armée française, il fut rétabli sur son siége de Tarragone, nommé conseiller d'État, et mourut en 1826.

**CREUTZ** (Gustave-Philippe, comte de), homme d'État, né dans la Finlande en 1726, cultiva les lettres dans sa jeunesse et contribua beaucoup à ranimer le goût de la poésie parmi ses compatriotes, en leur offrant des modèles de grâce et d'harmonie dans son poëme d'*Atys et Camille* et dans l'*Épître à Daphné,* pièces non moins remarquables par l'élégance du style que par l'éclat des pensées. Nommé à l'ambassade d'Espagne, il obtint ensuite celle de France qu'il remplit vingt ans. Rappelé en Suède, il fut fait membre du sénat et chancelier de l'université d'Upsal, et mourut en 1785. Marmontel, qui l'avait connu chez Mme Geoffrin, a, dans ses *Mémoires,* livre 6, tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux-arts.

**CREUTZBERGER** (André), philosophe allemand, né en 1714 à Neustadt, sur l'Aisch, se consacra de bonne heure à la carrière de l'enseignement, et l'exerça dans divers colléges, tant à Halle que dans sa patrie, où il mourut le 31 janvier 1755. Outre deux dissertations latines : *De causâ frigoris per aliquot annos solito majoris* (Nuremberg, 1743, in-4°), et *De quibusdam principiis ad instinctum animalium mirabilem explicandum facientibus* (ibid., 1747, in-4°), il a publié en allemand : *De la diversité des sens extérieurs chez les hommes,* Nuremberg, 1755, in-8° ; *Melodien concordanz,* ibid., 1755, in-8°. C'est un recueil de 272 chansons ou cantiques.

**CREUTZIGER** ou **CRUCIGER** (Gaspard), théolo-

gien protestant, né à Leipzig le 1er janvier 1504, fut recteur à Magdebourg, et professeur à Wittenberg. Il s'attacha à Luther, auquel il fut très-utile dans la traduction de la *Bible* en allemand ; il l'accompagna aux conférences de Marbourg, de Wittenberg, de Worms, etc., et s'arrêta en 1539 à Leipzig, pour aider à y introduire la réformation. Il mourut le 16 novembre 1548, à Wittenberg. Il a écrit : *De ordine discendi ; De puritate doctrinæ in Ecclesiâ conservendâ*, etc., 1536, Kiel, 1709, in-8° ; *Epistola ad M. Casp. Borneru m*, que Hoffman a publiée dans l'Histoire de la réformation de Leipzig.

**CREUTZIGER** (Gaspard), fils du précédent, né en 1525, professeur à Wittenberg, chassé de là parce qu'il s'était attaché à la doctrine de Calvin, prédicateur à Cassel, y mourut le 16 avril 1597. Il a écrit : *De justificatione in bonis operibus*, et quelques ouvrages polémiques.

**CREUTZIGER** (George), petit-fils de Gaspard le père, né en 1575, professeur de logique, de langue hébraïque, et ensuite de théologie à Marbourg, mort le 8 juillet 1637, a publié : *Harmonia linguarum quatuor cardinalium, hebraicæ, græcæ, latinæ et germanicæ*, Francfort, 1616, in-fol.

**CREUZ** (Frédéric-Charles-Casimir), né à Hombourg sur le Hartz en 1724, nommé premier conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg. Il mourut le 6 septembre 1770, quelques années après avoir réconcilié les deux maisons de Hesse-Hombourg et de Hesse-Darmstadt, entre lesquelles s'étaient élevés de graves différends. Il a laissé en allemand les ouvrages suivants, qui ont paru en 2 vol. in-8°, à Francfort, 1796 : *Odes* et des *Chansons ; Sénèque*, tragédie en 5 actes ; *les Tableaux*, poëme philosophique en 6 chants ; *Pensées lucrétiennes*, poëme en 4 livres.

**CREUZÉ-LATOUCHE** (Jacques-Antoine), économiste, né à Chatellerault en 1749, exerça la profession d'avocat à Paris, et, de retour dans sa ville natale, obtint la charge de lieutenant général de la sénéchaussée, qu'il remplit avec zèle. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de l'économie rurale, et ses observations, communiquées à la Société royale d'agriculture, lui méritèrent le titre de correspondant. Nommé député à l'assemblée constituante, il ne se fit point remarquer à la tribune ; mais il y acquit une grande considération par sa fermeté et la solidité de son jugement. Réélu à la Convention, il vota dans le procès de Louis XVI pour le bannissement, l'appel au peuple et le sursis. Puisant ses opinions politiques dans une conviction profonde, il les défendit avec courage, et dans les divers comités dont il fit partie, il présenta souvent des vues aussi neuves que judicieuses sur les matières d'administration et d'agriculture. Il passa de la Convention au conseil des Cinq-Cents, puis au conseil des Anciens, et après le 18 brumaire il fit partie du sénat conservateur. Membre de l'Institut à sa création, il mourut le 22 septembre 1800. Les recueils de l'Institut et de la Société d'agriculture contiennent de lui plusieurs *Mémoires*, dont quelques-uns ont été imprimés séparément. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits parmi lesquels on cite : *Description des départements de la Marne et des Ardennes ;* et *Voyage dans les départements de la rive gauche du Rhin et de la Hollande*.

**CREUZÉ-PASCAL** (Michel PASCAL, connu sous le nom de), avocat, parent du précédent, député de la Vienne à la Convention, se déclara incompétent (comme juge) dans le procès du roi, et vota pour l'appel au peuple et le sursis. Il remplit ensuite diverses missions, passa au conseil des Anciens, puis au corps législatif, et mourut sans emploi quelques années avant la restauration.

**CREUZÉ-DE-LESSER** (Auguste), littérateur spirituel, né en 1771 à Paris, d'une famille honorable, débuta d'abord dans la carrière diplomatique par le poste de secrétaire de légation à Parme. Il quitta la diplomatie pour l'administration, et fut nommé sous-préfet à Autun. Élu en 1804 membre du corps législatif, il y siégea pendant 6 ans. Ce fut dans l'intervalle des sessions qu'il fit et publia un *Voyage en Italie et en Sicile* (1806, in-8°), dans lequel les Italiens sont jugés avec une sévérité que Napoléon ne lui pardonna jamais. Il reçut avec indifférence cette disgrâce à laquelle il était loin de s'attendre, et profita des loisirs qu'elle lui donnait pour se livrer entièrement à la littérature qu'il avait cultivée dès son enfance. En 1815, au second retour du roi, il fut appelé à la préfecture de la Charente-Inférieure, et plus tard à celle de l'Hérault. Dans ces deux départements, il se conduisit avec autant de modération que de fermeté, et sut, dans les moments difficiles, se concilier l'estime de tous les partis. Lors de la révolution de 1830, il répondit aux principaux habitants de Montpellier qui le pressaient de reconnaître le nouveau gouvernement : « J'ai reçu trop de serments pour avoir oublié les miens, » et partit immédiatement pour Paris. Il revint encore à l'étude, revit ses anciens ouvrages, en composa d'autres, et il en préparait de nouveaux, lorsque atteint d'une indisposition grave, il se vit forcé d'interrompre ses travaux. L'espoir de recouvrer plus promptement la santé l'avait conduit chez un de ses amis près de Mantes, mais il fut saisi en arrivant d'une maladie violente qui l'enleva le 14 août 1839. On a de lui quelques pièces de théâtre : *le Secret du ménage*, comédie en 3 actes et en vers, 1809 ; *la Revanche*, avec M. Roger, 1809 ; *la Manie de l'indépendance*, comédie en 5 actes et en vers, 1812 ; *le Prince et la Grisette*, comédie en 3 actes, 1834 ; des opéras-comiques, dont plusieurs ont eu du succès, entre autres : *M. Deschalumeaux*, 1806 ; *le Magicien sans magie*, 1811 ; *le nouveau Seigneur de village*, avec Favières, 1813. Indépendamment de ces pièces, on doit à Creuzé-de-Lesser : *le Sceau enlevé*, poëme imité de Tassoni, 3e édition, 1795 ; *Satires de Juvénal*, traduites en prose, 1796 ; *Amadis de Gaule*, 2e édition, 1813 ; *Roland*, 1814 ; *les Chevaliers de la Table Ronde*, 4e édition, 1812 ; *les Annales d'une famille pendant dix-huit ans*, 1834, 2 vol. in-8° ; *Odéides*, 1836 ; ce sont des espèces de poëmes lyriques ; *les Contes des Fées*, imités en vers de Perrault, 1834, et quelques autres petits poëmes. M. de Feletz a consacré à Creuzé-de-Lesser, dans le *Journal des Débats*, une notice intéressante qui a été reproduite dans ses *Jugements historiques et littéraires*.

**CREVALCORE** (Pierre-Marie), peintre bolonais, élève de Calvart, mérite d'être compté parmi les plus heureux imitateurs des Carrache, et peignit avec succès le *portrait*, les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits*.

**CREVECOEUR** (Philippe de), seigneur d'Esquerdes.

d'une ancienne famille de Bourgogne, servit fidèlement Charles le Téméraire, qui, en récompense de ses services, lui donna le commandement de différentes places; mais après la mort de ce prince, il s'attacha à Louis XI, et gagna bientôt par son intrépidité l'estime de son nouveau maître, qui, en mourant, le recommanda au Dauphin, son fils. Philippe de Crèvecœur avait été chargé de négocier à Gand le mariage de ce prince avec Marguerite de Flandre; il fut fait maréchal en 1492, nommé plénipotentiaire à Etaples, où la paix fut conclue entre la France et l'Angleterre, et mourut sans postérité, en 1494, tandis qu'il marchait à l'expédition de Naples.

**CREVECOEUR** (J.-Hector SAINT-JEAN de), connu surtout par *Lettres d'un cultivateur américain*, naquit en 1731, dans la basse Normandie, et suivant Lair, à Caen, d'une famille noble. Il s'embarqua en 1754 pour l'Amérique; et, après avoir visité les différents États anglais, il acquit, près de New-York, une ferme dont son active intelligence eut bientôt décuplé les produits. Son mariage avec la fille d'un négociant américain accrut l'aisance dont il jouissait. Il vivait heureux au milieu d'une famille qu'il chérissait, lorsque la lutte des colonies contre la métropole vint troubler sa tranquillité. Dès le commencement de la guerre de l'indépendance sa ferme fut ravagée par les troupes anglaises. Pendant l'année 1780, des affaires qui étaient pour lui de la plus haute importance exigèrent sa présence en Europe; il revit le toit paternel le 2 avril 1781, après une absence de 21 ans. Ce fut à lui qu'on dut l'introduction de la pomme de terre dans la basse Normandie; et il publia sous le nom de *Normano-Americanus* un traité de la culture de ce tubercule, Caen, 1782. La même année parurent à Londres les *Lettres d'un cultivateur américain*. Crevecœur les avait écrites en anglais, langue qui lui était devenue plus familière que le français. Il les traduisit ensuite lui-même et remit sa traduction, pour la faire imprimer, à Lacretelle aîné. Tandis que sa traduction s'imprimait à Paris, Crevecœur retournait en Amérique avec le titre de consul de France à New-York. En débarquant dans cette ville, le 19 novembre 1783, il apprit que sa ferme avait été incendiée par les sauvages; que sa femme était morte peu de temps après, et que ses enfants, restés à l'abandon, avaient été recueillis par un étranger dont on ne pouvait lui dire ni le nom ni la demeure. Enfin, il sut qu'ils étaient à Boston, où il les trouva, chez M. Flower, négociant, qui, sans connaître Crevecœur, avait, à la nouvelle de son désastre, fait le voyage de New-York pour porter des secours à sa famille; et cela par reconnaissance des services que Crevecœur, alors en Normandie, avait rendus à des prisonniers anglais. Washington l'honora d'une estime particulière, et lui donna, dans diverses circonstances, des preuves de son affection. Il se démit de ses fonctions en 1793; et quitta l'Amérique pour repasser en France. A la création de l'Institut, il avait été nommé correspondant de la classe des sciences morales. Retiré d'abord dans une maison de campagne près de Rouen, il sentit depuis le besoin de se rapprocher de Paris, et s'établit à Sarcelles. C'est là qu'il mourut dans les premiers jours de novembre 1813. On lui doit : *Lettres d'un cultivateur américain*, Paris, 2e édition, 1787, 3 vol. in-8°; *Voyage dans la haute Pensylvanie et dans l'État de New-York*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°.

**CREVENNA** ou **BOLONGARO CREVENNA** (Pierre-Antoine), savant bibliophile, né à Milan, mort à Rome le 8 octobre 1792, s'était occupé d'une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*, ouvrage inachevé et dont il n'a rien paru. On a trois catalogues de sa bibliothèque, Amsterdam, 1776, 6 vol. in-4°; 1789, 5 vol. in-8°, et 1792, in-8°, dont le premier surtout, devenu rare, est fort recherché des curieux.

**CRÉVIER** (Jean-Baptiste Louis), historien fort estimable, né en 1693 à Paris, fils d'un ouvrier imprimeur, obtint des succès brillants dans ses classes, et mérita d'ailleurs par sa conduite l'affection de ses maîtres. Nommé professeur de rhétorique au collége de Beauvais, il remplit cette chaire 20 ans, et mourut le 1er décembre 1765. L'un des élèves de Rollin, il continua l'*Histoire romaine*, depuis le 9e vol. jusqu'au 16e. On doit encore à ce laborieux écrivain trois *Lettres sur le Pline du P. Hardouin*, Paris, 1725, in-4°; une édition estimée de Tite-Live avec des notes, 1748, 6 vol. in-4°; *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 vol. in-4°; 1763, 12 vol, in-12; 1824, 9 vol. in-8°, bonne édition; *Histoire de l'université de Paris*, ibid., 1761, in-12, abrégé de celle d'Egasse du Boulay; *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, Paris, in-12; *Rhétorique française*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimée. Crévier a contribué, avec Coffin et Lebeau, à la révision de l'*Anti-Lucrèce*.

**CREXUS**, musicien grec, était contemporain de Philoxène et de Timothée. Plutarque dit qu'il est le premier qui ait séparé du chant le jeu des instruments, car chez les anciens, dit-il, ce jeu accompagnait toujours la voix. Il lui attribue aussi des innovations hardies dans la cadence musicale.

**CRICHTON** (Jacques), surnommé l'*Admirable*, naquit en Écosse, en août 1560, d'une famille alliée à la maison royale. Élevé avec le roi Jacques par Buchanan, il avait dès l'âge de 20 ans atteint la connaissance de tout ce que l'on savait de son temps, parlait et écrivait parfaitement 20 langues différentes, jouait de toutes sortes d'instruments, et excellait dans tous les exercices du corps. Alors il commença ses voyages; arrivé à Paris, il fit afficher à la porte de tous les établissements dépendants de l'université un placard par lequel il invitait tous ceux qui étaient versés dans une science quelconque à venir dans six semaines au collége de Navarre, à neuf heures du matin, disputer avec lui en vers ou en prose, en hébreu, en syriaque, en arabe, en grec, en latin, en espagnol, en français, en italien, en anglais, en hollandais, en flamand, ou en esclavon, au choix d'un chacun. En attendant le terme fixé, au lieu de s'appliquer à l'étude, il ne s'occupa que de la chasse, du manége, d'exercices militaires, de jeux de dés et de cartes, de la paume, de la danse et de la musique. Au jour désigné, Crichton répondit depuis 9 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, à la satisfaction des auditeurs, à toutes les questions qui lui furent posées. Le président, après l'avoir comblé d'éloges, lui donna, en témoignage de l'affection et de l'estime de l'université, une bague de diamants et une bourse pleine d'or. La salle retentit d'applaudisse-

ments, et l'on n'appela plus le jeune Écossais que l'admirable Crichton. Il fut si peu fatigué de cet exercice, qu'il alla le lendemain au Louvre, courut la bague, et gagna quinze fois de suite. On le voit ensuite à Rome proposer le même défi qu'à Paris, et s'en tirer avec un succès aussi brillant. Se trouvant à Venise, il se lia d'une amitié étroite avec Alde Manuce et d'autres savants, auxquels il présenta des vers à la louange de la ville et de l'université. Quand il parut devant le doge et le sénat, il prononça un discours si éloquent et le débita avec tant de grâce, qu'il reçut des remerciments de ce corps illustre, et bientôt l'on ne parla partout que de ce phénix. Il soutint aussi à Venise des disputes avec le plus brillant succès, et sa réputation s'accrut tellement qu'il vint de tous côtés des personnes pour le voir. Mais au milieu de ses triomphes, Crichton tomba malade à Venise ; on lui conseilla d'aller à Padoue. Le lendemain de son arrivée, en 1581, tous les savants de cette ville se réunirent dans la maison où il était logé ; Crichton prononça un discours en l'honneur de la ville, de l'université, et de la compagnie qui l'honorait de sa présence. Il finit par improviser un éloge de l'ignorance, si ingénieux et si élégant, qu'il causa la plus vive surprise à ses auditeurs. Le plaisir que l'on avait goûté à l'entendre engagea les Padouans à prier Crichton de tenir au palais épiscopal une séance pareille, où il obtint encore des applaudissements universels. Ses succès excitèrent l'envie ; pour confondre ceux qui voulaient déprécier son mérite, Crichton annonça dans une affiche qu'il prouverait devant l'université que les erreurs d'Aristote et de ses sectateurs étaient innombrables, que les derniers surtout avaient erré dans l'explication qu'ils avaient donnée des opinions de leur maître, et dans leur manière de traiter la théologie. Manuce nous apprend que Crichton sortit avec une gloire nouvelle de cette épreuve qui dura trois jours. Crichton alla ensuite à Mantoue, où se trouvait un spadassin qui avait vaincu les plus fameux maîtres en fait d'armes de l'Europe, et avait récemment tué trois personnes. Le duc de Mantoue était désolé d'avoir accordé à cet homme une protection qui entraînait de si funestes conséquences. Crichton, informé de ces particularités, offrit ses services au duc, en s'engageant à chasser le ferrailleur non-seulement de la ville, mais de toute l'Italie, et à le combattre pour 1,500 pistoles. Le duc eut beaucoup de répugnance à exposer à un combat aussi hasardeux les jours d'un homme aussi accompli ; mais vaincu par ses importunités, et rassuré par tout ce qu'il avait entendu raconter de son adresse, il souscrivit à sa demande, et fixa le jour et le lieu du combat. Crichton fut vainqueur, et, aux acclamations de tous les spectateurs, perça son adversaire de trois coups mortels. Il ajouta à la gloire qu'il acquit en cette occasion, en distribuant le prix de sa victoire aux veuves des trois infortunés qui avaient succombé sous les coups du spadassin. Le duc de Mantoue, enchanté des talents extraordinaires et des hauts faits de Crichton, le nomma précepteur de son fils, Vincent de Gonzague, que les historiens ont représenté comme un jeune homme turbulent et débauché. On dit que Crichton, pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur, composa une comédie dans laquelle il exposa et ridiculisa les faiblesses et les fautes auxquelles les hommes sont sujets dans tous les états de la vie, et qu'il joua lui-même dans cette comédie quinze rôles différents, avec une grâce et un naturel inimitables. Quelque temps après, se promenant un soir dans les rues de Mantoue en jouant de la guitare, il fut attaqué par 12 hommes masqués. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un homme d'une habileté plus qu'ordinaire ; car ils ne purent tenir pied contre lui. A la fin, le chef des assaillants ayant été désarmé, ôta son masque, et lui demanda la vie, en lui disant qu'il était le prince son élève. Crichton tomba aussitôt à genoux, exprima au prince combien il était peiné de la méprise, lui représenta qu'il n'avait fait que se défendre, et que, s'il en voulait à sa vie, il en était le maître ; puis, prenant son épée par la pointe, il la présenta au prince, qui, irrité de l'affront qu'il croyait avoir reçu, la plongea aussitôt dans le cœur de Crichton. On ne sait si ce fut la jalousie ou l'effet d'un égarement causé par l'ivresse qui fit commettre à Vincent de Gonzague une action aussi basse et aussi atroce ; mais quel que soit le motif qui causa la mort de Crichton, tous les auteurs qui ont parlé de lui s'accordent à dire qu'il périt dans une rencontre de ce genre, et la plupart disent que ce fut au mois de juillet 1583. On a de ce personnage extraordinaire plusieurs opuscules latins, dont Dempster, l'un de ses biographes, a donné la liste ; les plus remarquables sont : *Judicium de philosophiâ ; Refutatio mathematicorum ; Errores Aristotelis ; Controversia oratoria ; Arma an litteræ præstent ?*

**CRICHTON** (Robert), prélat anglais, accompagna dans son exil Charles II, dont il était le chapelain, fut récompensé de son dévouement, à la restauration, par les évêchés de Bath et de Wels, et mourut à Bath le 21 novembre 1672. On a de lui : *Vera historia unionis non veræ inter Græcos et Latinos, sive concilii florentini exactissima narratio, græcè scripta per Sylv. Syropulum*, etc., la Haye, 1660, in-fol.

**CRIGNON** (Pierre), poëte français, né à Dieppe, vers la fin du 15e siècle, remporta plusieurs prix de poésie au Puy de la Conception de Rouen, et ses vers ont été imprimés dans les recueils de cette académie. Il était ami de Jean Parmentier, autre poëte, son compatriote, et il l'accompagna en 1530, dans un voyage aux Indes orientales. Parmentier fut atteint à Sumatra, d'une fièvre chaude, dont il mourut ; son frère Raoul, qui l'avait suivi, ne lui survécut que peu de jours. De retour à Dieppe, Crignon rassembla les vers de Parmentier et les fit imprimer à Paris, en 1531, in-4°, avec un *Prologue* contenant l'éloge des deux frères, et un poëme intitulé : *Célébration sur la mort de Raoul et Jean Parmentier.* Dans un manuscrit daté de 1534, Crignon parle de la déclinaison de l'aiguille aimantée, et G. Delisle citait cette observation comme la plus ancienne qui fût connue ; mais il paraît que ce phénomène était connu dès 1492.

**CRIGNON D'OUZOUER** (Anselme), député du département du Loiret, était né le 20 juin 1755, à Orléans, d'une famille connue dans le commerce depuis plus de deux siècles, et qui jouissait des priviléges de la noblesse. Ayant fait d'excellentes études, il trouva dans la culture des lettres un délassement à ses occupations. Élu membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, il s'y mon-

tra favorable à toutes les réformes compatibles avec le maintien de la monarchie. Exempt d'ambition, il ne voulut accepter sous l'empire d'autres fonctions que celles de conseiller municipal et de premier juge du tribunal de commerce. En 1815, nommé membre de la chambre des députés, il y fut réélu cinq fois, malgré les changements de ministère et de système; et jusqu'à sa mort il s'y distingua parmi les plus zélés défenseurs des principes monarchiques. Il mourut à Orléans, le 4 décembre 1826. Outre un assez grand nombre de discours politiques on a de Crignon : *Voyages de Genève et de la Touraine,* suivis de quelques *opuscules*, Orléans, 1779, in-12; *Choix de pièces fugitives*, présentées aux académies de Villefranche et de Clermont-Ferrand, Paris, 1782, in-8° de 36 pages; elles ont été réimprimées à la fin du volume suivant; *les Orangers et les Abeilles,* poëmes traduits du latin et de l'italien.

**CRILLON** (Louis de BALBE ou BALBIS DE BERTON de), ami de Henri IV, et l'un des plus grands guerriers du 16e siècle, était fils de Gilles de Balde, comte de Berton, et de Jeanne de Brissac. Il naquit à Murs en Provence, l'an 1541. Sa famille, originaire du Piémont, était alliée aux Valois. Reçu chevalier de Malte au berceau, il prit, comme cadet, le nom de *Grillon* ou *Crillon* d'une terre de son père, et ce nom, illustré par lui, fut adopté dans la suite, par les chefs de sa maison. Le soldat l'appelait l'*Homme sans peur ;* Charles IX, Henri III et la reine Marguerite le saluaient du nom de *Brave,* et Henri le Grand le surnomma *le Brave des braves*. Sa franchise égalait son courage; généreux et désintéressé, il ne fut pas moins célèbre par ses vertus que par ses exploits. Il se distingua sous cinq règnes (Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV). Il fit ses études à Avignon. La course, la lutte, l'équitation et le maniement des armes furent les jeux de son enfance. Le duc de Guise, ami de son père, se l'attacha, et le fit son aide de camp en 1557. Calais était alors au pouvoir des Anglais, qui avaient employé onze mois à le prendre. Le duc de Guise veut enlever cette place; le jeune Crillon s'élance le premier à la brèche, jette le commandant dans le fossé, et le huitième jour du siége Calais est rendu. Guines a bientôt le même sort; Crillon, âgé de 17 ans, s'était montré le premier sur les remparts. Après ces brillantes actions, le roi donna un bénéfice à Crillon. Dans la suite, il eut l'archevêché d'Arles, les évêchés de Fréjus, de Toulon, de Sens, de St.-Papoul, et l'ancienne abbaye de l'île Barbe. A cette époque on donnait aux laïques des bénéfices qu'ils faisaient desservir par des ecclésiastiques appelés *custodinos*. Crillon fut bientôt nommé capitaine de 300 hommes d'armes, dans une légion que commandait le baron des Adrets; mais la droiture et la franchise du jeune chevalier ne pouvant sympathiser avec le caractère du terrible baron, il obtint de servir comme simple volontaire. La conjuration d'Amboise ne tarda point à éclater en 1560. Crillon, trop dévoué peut-être au duc de Guise, attaqua par son ordre les conjurés, fit main-basse sur eux, et ils furent tous tués, ou pris, ou dispersés. En 1562, il se signala au siége de Rouen, et pénétra le premier dans cette ville prise d'assaut. A cette époque l'ambition des Guise, des Condé, des Châtillon et des Montmorenci, les intérêts de la religion et les intrigues de la cour déchiraient la France et agitaient tous les esprits. Crillon ne connut jamais d'autre parti que celui de la monarchie, que celui des chefs qui la gouvernaient. Il se trouva aux principales batailles qui furent livrées sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Il fut blessé à la bataille de St.-Denis, à celle de Jarnac et au siége de Poitiers. Les sorties qu'il faisait de cette place, et les succès qu'il obtint, décidèrent Coligny à se retirer. Bientôt après, il se trouva aux plaines de Moncontour, se mit à la tête du corps qui poursuivait les fuyards, et en fit un grand carnage. Dans cette journée Crillon fut blessé au bras. Vainqueur à Moncontour, le duc d'Anjou assiégeait St.-Jean-d'Angély. Crillon monte le premier à l'assaut, sous les yeux de Charles IX et de Catherine; il est maître de la place, mais il est blessé dangereusement. Le roi vient le visiter, lui tend la main, et l'embrasse en disant : « Brave Crillon. » Et depuis ce jour, cette glorieuse épithète ne fut jamais séparée de son nom. Pendant la courte paix qui fut signée à St.-Germain en Laye en 1570, la valeur de Crillon ne put rester oisive. Selim II avait conquis l'île de Chypre sur les Vénitiens. Le brave Crillon alla offrir ses services aux Vénitiens et se conduisit d'une manière admirable. Quelque temps après arrivèrent les massacres de la St.-Barthélemi en 1572. Crillon était trop estimé à la cour pour avoir été instruit de ce crime d'État avant son exécution; mais il le blâma hautement. Il reçut plusieurs blessures et fit des prodiges de valeur au siége de la Rochelle que la Noue défendait contre le duc d'Anjou en 1573. Ce prince venait d'être élu roi de Pologne; il partit; Crillon et Bussy l'accompagnèrent. Lorsque, après la mort de Charles IX, le roi de Pologne vint occuper le trône de France, il s'arrêta à Venise, et le sénat se souvenant des grandes actions que Crillon avait faites à Lépante, l'admit au nombre des nobles citoyens de la république. A peine arrivé à Lyon, Henri III nomma Crillon gouverneur de Boulogne et du Boulonais, et le fit mestre de camp d'un régiment qui prit le nom de Crillon. Un trait de la vie de Crillon fera connaître son caractère. Fervaques fut accusé d'intelligences avec le roi de Navarre. Henri III avait juré devant ses courtisans la mort de Fervaques, en protestant que la vie de celui qui avertirait ce traître lui répondrait de son évasion. Crillon va chez Fervaques : Je ne vous demande, dit-il, aucun aveu; je veux même, pour justifier ma démarche, vous croire innocent; le roi a juré votre mort, sauvez-vous. Fervaques l'embrasse, fuit et va se joindre au roi de Navarre. Cependant Henri est instruit de son départ et soupçonne Crillon : Fervaques, lui dit-il, avec un regard sombre, vient de s'échapper; connaissez-vous celui qui l'a soustrait à ma juste vengeance? — Oui, sire, répond Crillon. — Nommez-le. — C'est moi : je me serais cru l'assassin de Fervaques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que Votre Majesté dispose de la mienne; elle m'est moins précieuse que l'honneur d'avoir sauvé celle d'un sujet peut-être innocent, et dont le sang pourra un jour être utilement répandu pour le service de V. M. Le roi étonné, garde quelque temps le silence; enfin il s'écrie : Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple. Lors de la guerre de la Ligue Crillon s'y distin-

gua par son courage et même par ses vertus : Henri le nomma sergent général de bataille, au siége de la Fère en 1580. Il commanda l'attaque qui décida de la reddition de cette place, et il y reçut plusieurs blessures. L'année suivante, Henri lui donna le régiment des gardes, et le nomma chevalier de l'ordre du St.-Esprit. Bientôt après il fut admis dans le conseil du roi, et nommé lieutenant-colonel général de l'infanterie française, charge qui fut créée pour lui, et supprimée après sa mort. En 1586, il commanda sous d'Espernon l'armée royale en Provence, monta le premier, selon son usage, à l'assaut de la Bréole, et y fut blessé. Henri III ayant proposé à Crillon de le débarrasser du duc de Guise, il lui répondit : Sire, la preuve que me donne Votre Majesté que ma conduite, jusqu'à ce jour irréprochable, n'a pu me gagner son estime, m'engage à me retirer dans ma famille; je ne flétrirai point son nom par une infamie. — Je vous connais, Crillon, et personne n'a plus de part que vous dans mon estime; mais songez que de la mort du duc de Guise dépend ma sûreté; que je ne puis me défaire de lui que par surprise, et que vous seul.....—Sire, n'achevez pas, permettez que j'aille rougir, loin de la cour, d'avoir entendu mon roi, pour qui je donnerais mille fois ma vie, me demander le sacrifice de ma gloire. Ah! sire, j'en mourrai de douleur. — C'est assez, dit le roi, je vous connais, je vous estime, je vous aime; donnez-moi votre parole que vous n'avertirez point le duc, comme vous avertîtes Fervaques, et votre parole me suffira. L'assassinat des Guise avait eu pour but de perdre la Ligue; il ne fit que l'étonner, et redoubla ses fureurs. Catherine l'avait, dit-on, prévu; elle en mourut de chagrin : d'Aumale fut fait gouverneur de Paris, Mayenne, lieutenant général du royaume. Le duc d'Alençon n'était plus; Henri III n'avait point d'enfants, et le roi de Navarre, seul héritier du trône, allait se réunir à ce même Henri, lorsque le sceptre qu'il portait sans force et sans dignité, semblait près de passer dans des mains étrangères. Henri, ne se trouvant plus en sûreté à Blois, se retira à Tours. Mayenne voulut l'y surprendre et l'enlever; mais Crillon était avec son roi. Les ligueurs attaquent le faubourg avec furie; Crillon soutient le combat pendant six heures; mais il n'opposait que des forces trop inégales : enfin, les ligueurs pénètrent jusqu'au pont. Henri avait retrouvé dans ce jour de danger tout le courage de sa jeunesse; il combattait avec ses soldats. Brave Crillon, s'écria-t-il, c'est de vous seul aujourd'hui que dépend le sort de votre malheureux roi. Crillon fit des prodiges. Engagé dans la mêlée, le roi allait périr d'un coup de pertuisane. Un jeune guerrier se précipite devant lui, reçoit le coup mortel, et tombe aux pieds de son maître qu'il a sauvé : c'était le chevalier de Berton, neveu de Crillon. Le pont allait être enlevé; les troupes de Mayenne se renforçaient sans cesse; Crillon n'avait qu'une poignée de soldats. Couvert de son sang et de celui des ennemis, ne pouvant plus se défendre contre le nombre, il se retire en frémissant, vers la tête du pont; il en tient la porte entr'ouverte, fait rentrer ses gens, reçoit deux coups d'épée et une balle à travers le corps, passe le dernier et referme la porte. Le combat continuait encore avec acharnement, lorsque les troupes du roi de Navarre arrivent, et Mayenne est forcé de se retirer. Ainsi l'on vit, dans cette fameuse journée, un Crillon sauver la vie à son roi, et un autre Crillon lui sauver la couronne. Celui-ci, en combattant pour le roi de France, avait aussi combattu pour le roi de Navarre. Il était dangereusement blessé; les deux rois le visitèrent, et il reçut de touchants témoignages de leur amitié. C'est alors que le roi de Navarre dit ces paroles mémorables qu'on lui entendit répéter lorsqu'il fut monté sur le trône de France : Je n'ai jamais craint que Crillon; et lorsqu'il vint prendre congé de lui, pour aller avec Henri III mettre le siége devant Paris : Adieu, *mon brave*, lui dit-il; comptez toujours sur l'amitié de Henri. Le premier combat que Henri livra au duc de Mayenne fut celui d'Arques en Normandie. Le roi vainqueur écrivit sur-le-champ à Crillon ce billet si fameux : Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. Bientôt la Normandie fut conquise. Crillon combattit en héros dans les plaines d'Ivri. Le siége de Paris ayant été résolu, il fut chargé d'occuper le faubourg St.-Honoré; ce n'était pas le poste le plus facile, et il fut le premier enlevé. Crillon s'était fortifié dans le quartier des Tuileries, lorsque le duc de Parme, s'avançant avec une armée considérable, fit lever le siége. Crillon suivit alors Henri devant Rouen. Après que Henri eût été sacré roi, il ne songea plus qu'à acheter ses sujets rebelles par ses bienfaits. Il ne fit rien pour Crillon. J'étais sûr du brave Crillon, disait-il dans la suite, et j'avais à gagner tous ceux qui me persécutaient. Mais Crillon, toujours désintéressé, se trouvait assez payé par l'amitié de son roi. Il se distingua encore au siége de Laon. Lorsque Libertat eût délivré Marseille de la tyrannie des dumvirs, Crillon entra dans cette ville avec le jeune duc de Guise, nommé gouverneur de Provence. Une flotte espagnole croisait devant le port, lorsque Guise et quelques jeunes seigneurs imaginèrent de faire à Crillon une plaisanterie bien déplacée. Ils entrent brusquement à minuit dans sa chambre; ils l'éveillent et annoncent que tout est perdu, que les Espagnols sont maîtres du port, et occupent les principaux postes de la ville. Guise propose alors à Crillon de se sauver avec lui; mais Crillon répond, sans s'émouvoir, qu'il vaut bien mieux mourir les armes à la main que de survivre à la perte de cette place. Il s'arme à la hâte, sort de sa chambre, et il descendait l'escalier, lorsque le duc éclate enfin de rire. Jeune homme, lui dit Crillon, d'une voix forte et sévère, en lui serrant le bras, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien, *Harnibieu* (c'était son juron), si tu m'avais trouvé faible, je te donnerais de mon poignard dans le cœur. Après la prise d'Amiens en 1597, et l'anéantissement de la Ligue, Crillon commanda en 1600 une armée en Savoie. Il prit le fort de l'Écluse, Chambéri, Montmélian, plusieurs autres places, et Henri, dans son enthousiasme, le surnomma *le Brave des braves*. Sully, dans cette campagne, commandait l'artillerie. La paix fut signée avec la Savoie. Henri voulut plusieurs fois lui donner le bâton de maréchal, mais il en fut détourné par la duchesse de Beaufort, que Crillon et Sully empêchaient d'être reine, et ensuite par la marquise de Verneuil, qui trouvait dans Crillon un censeur trop sévère. Nourri dans les camps, né pour les combats et pour la gloire, il ne pouvait se plaire à la cour. D'ailleurs,

son âge et ses infirmités, suite de tant de blessures, lui faisaient désirer le repos. Il se retira dans ses terres. Cet homme, si grand dans les combats, ne fut plus qu'un citoyen simple et modeste. Quand il apprit la fin déplorable de son maître chéri, la douleur le plongea dans un état mélancolique qui ne finit qu'avec sa vie. On ne l'entendit plus prononcer le nom de Henri sans le voir répandre des larmes. Il partageait sa fortune avec les pauvres, leur faisait distribuer secrètement mille livres par mois, et ses aumônes publiques étaient aussi considérables. Il s'était dépouillé, pour les rendre à l'Église, de quatre évêchés qu'on lui avait donnés pour récompense de ses services. Marie de Médicis voulut en vain le rappeler à Paris. La disgrâce de Sully et la faveur de Concini lui firent augurer que sa présence serait inutile à la cour. Bientôt ses infirmités l'accablèrent, mais sans que son courage en fût ébranlé. Il mourut le 2 décembre 1615, âgé de 75 ans. On lit, dans son épitaphe, que son corps était couvert de 22 grandes blessures; et, dans les historiens, qu'après sa mort, son cœur fut trouvé d'une grosseur extraordinaire. M[lle] de Lussan a publié sa *Vie*, Paris, 1757, 2 vol. in-12, et 1781, 1 vol. in-12.

**CRILLON-MAHON** (LOUIS DE BERTON DES BALBES DE QUIERS, duc DE), de la famille des précédents, né en 1718, entra au service en 1731 dans la compagnie des mousquetaires gris, et passa en 1733 lieutenant en second au régiment du roi infanterie, avec lequel il fit, sous les ordres du maréchal de Villars, la campagne d'Italie de cette année. Le roi de Sardaigne fit demander pour ce jeune homme la croix de St.-Louis. Ce ne fut cependant qu'en 1744 qu'il obtint cette distinction. Il avait assisté à la bataille de Parme en 1734; il était colonel du régiment de Bretagne. Dans la campagne de 1742, qu'il fit sous le duc d'Harcourt, il se jeta dans Landau-sur-l'Iser avec 200 hommes; il y trouva 500 Bavarois, et, avec cette faible garnison, il arrêta pendant plus de treize heures l'avant-garde de l'armée ennemie forte de 10,000 hommes. Obligé de se rendre prisonnier, il fut échangé au bout de 8 jours. Il assista à la bataille de Fontenoi en 1745. Il fut fait brigadier, et commandait en cette qualité les quatre bataillons qui soutinrent si longtemps le choc de 8,000 ennemis, le 10 juillet 1745, dans l'affaire de Meslc. L'honneur de cette journée est dû à Crillon et au marquis de Laval, depuis maréchal, Après la prise de Namur, où il se distingua, Crillon fut nommé maréchal de camp. Il assista à la bataille de Rocoux le 11 octobre 1746. Lorsque le maréchal de Belle-Isle fut envoyé en Italie, en 1747, il emmena avec lui Crillon. Dans la guerre de sept ans, Crillon surprit Lippstadt. Il commandait dans Weissenfels lorsque le grand Frédéric s'y présenta. A la bataille de Rosbach, le 3 novembre 1755, Crillon eut un cheval tué sous lui d'un coup de canon, fut blessé et nommé lieutenant général. Il commandait la réserve à la bataille de Lutzelberg, le 10 octobre 1758. Crillon, apprenant que l'on voulait donner au prince de Beauveau le gouvernement de Picardie, de l'Artois et du Boulonnais, dont il était lui-même gouverneur, se décida à passer au service d'Espagne. On lui accorda, d'après le pacte de famille, le même grade qu'il avait en France; il se rendit sur-le-champ à l'armée espagnole, et arriva assez à temps pour y voir la capitulation de la ville d'Almeida. Il s'empara en 1782 de l'île de Minorque, à son retour le roi d'Espagne lui confirma le titre de duc de Mahon, en souvenir de son expédition. Crillon fut ensuite commandant général des royaumes de Valence et de Murcie. Il ne prit aucune part à la guerre contre la France en 1793. Il mourut à Madrid en 1796, et a laissé des *Mémoires militaires* qui ont été imprimés à Paris en 1791, in-8°. Ces mémoires ne sont qu'une ennuyeuse apologie de l'auteur.

**CRILLON** (LOUIS-ATHANASE BALBE BERTON DE), frère du précédent, mort à Avignon le 26 janvier 1789, agent général du clergé, est auteur de : *l'Homme moral*, Paris, 1771, in-8°; *Mémoires philosophiques de M. le baron de ****, chambellan de S. M. l'impératrice reine, 1777 et 1779, 2 vol. in-8°; nouvelle édition, 1823, in-8°.

**CRILLON** (LOUIS-ALEXANDRE-NOLASQUE-FÉLIX, marquis DE), fils du duc de Crillon-Mahon, né à Paris le 11 décembre 1742, était maréchal de camp lorsqu'il fut nommé député du bailliage de Troyes aux états généraux; il y vota avec le côté gauche, refusa, en 1790, le commandement de Marseille, auquel le roi l'avait nommé, et demanda à la tribune à n'être envoyé nulle part que sur les ordres de l'assemblée nationale. Le 10 juin, il fit un rapport, suivi d'un projet de décret sur le rétablissement de la subordination dans l'armée, et le 14 août, il fit improuver la conduite du régiment de Poitou envers son lieutenant-colonel. Après le départ du roi pour Varennes, en 1791, il protesta de son dévouement à l'assemblée nationale. Inscrit plus tard sur la liste des émigrés, il obtint sa radiation en 1795, comme général au service de la république, et mourut au mois de mai 1806, sans postérité.

**CRILLON** (FRANÇOIS-FÉLIX-DOROTHÉE, comte depuis duc DE), frère du précédent, né à Paris le 22 juillet 1748, porta d'abord le titre de comte de Berton. Après avoir débuté d'une manière brillante dans la carrière des armes, il était maréchal de camp et grand bailli d'épée du Beauvoisis, quand il fut nommé député de la noblesse de ce bailliage aux états généraux, en 1789. Il embrassa d'abord le parti populaire, et fut un des premiers de son ordre qui passa dans la chambre du tiers état; mais il se montra toujours opposé aux moyens extrêmes, et défendit constamment les droits du trône. Il avait formé chez lui la Société des Amis de la constitution, qui fut le noyau du club de 1789, depuis club des Feuillants; il y présenta Dumouriez, et fit imprimer un ouvrage de ce général sur le vote par tête. Il s'opposa, le 1[er] juillet, à l'envoi de commissaires au roi en faveur des deux gendarmes arrêtés pour insubordination et délivrés par le peuple; il soutint que l'assemblée ne devait pas empiéter sur les droits du pouvoir exécutif; il voulut aussi que l'on s'en rapportât à la déclaration du roi sur la destination des troupes rassemblées près de Paris. Le 12 novembre, il appuya avec chaleur les sollicitations du roi, et fit prononcer un décret d'indulgence en faveur du parlement de Rouen qui avait cassé le décret qui le prorogeait. Dans la discussion sur l'organisation administrative de la France, il vota pour la division des départements en plusieurs districts, pour une seule assemblée électorale par département, et pour la libre élection des députés dans tout le royaume. En 1790, il vota pour le remplacement de la gabelle, pour l'institution des jurés, parla souvent

sur l'organisation judiciaire, administrative, militaire et ecclésiastique; fit adopter un décret pour réprimer l'insubordination des régiments de Champagne et de Poitou, demanda une haute paie pour les soldats en garnison sur les vaisseaux, s'opposa à l'admission des régiments étrangers dans l'armée, et demanda les honneurs du Panthéon pour le jeune Desilles, tué à Nanci. Il réclama auprès du ministre de la guerre sur l'omission de son nom dans la liste des officiers généraux, vota l'envoi des forces et des commissaires civils à Avignon pour y maintenir les droits du saint-siége, et approuva l'émission des petits assignats et des monnaies de cuivre. Lors de la fuite du roi à Varennes, il proposa de confier l'autorité à un comité de cinq membres. Après la session, il eut avec Sieyès une correspondance où il repoussa le reproche d'avoir coopéré à la multiplication des municipalités. Nommé lieutenant général le 1er février 1792, il servit à l'armée du Nord, sous Luckner; mais accusé, au mois d'avril, d'intelligence avec les émigrés, il obtint un congé et passa en Espagne. Il ne porta point les armes contre la France, et y revint après la cessation des troubles révolutionnaires. Il y vécut dans la retraite, uniquement occupé de l'éducation de ses enfants, n'y remplit d'autres fonctions que celles de membre du conseil général du département de l'Oise, et signa, en cette qualité, en janvier 1813, une adresse à l'empereur Napoléon. Après la seconde restauration, il fut nommé pair de France le 17 août 1815, et s'y montra toujours l'ami d'une liberté sage et des principes qui assurent la stabilité des trônes et le bonheur des peuples. Le duc de Crillon mourut à Paris, le 27 janvier 1820, et le 5 février son éloge fut prononcé dans la chambre des pairs par le marquis d'Herbouville. Il a laissé deux fils.

**CRILLON** (Louis-Antoine-François-de-Paule de) duc de Mahon, frère des deux précédents, troisième fils du duc de Crillon-Mahon, mais d'un troisième mariage contracté en Espagne, est né à Paris en 1775. Nommé maréchal de camp après la paix de Bâle, il fut exilé de la cour, en août 1798, ainsi que plusieurs autres officiers généraux, inculpés dans le mémoire du grand inquisiteur qui avait provoqué la disgrâce du vertueux ministre Jovellanos. Celle du duc de Mahon finit en avril 1799. Dans la courte campagne de Portugal, en 1801, nommée *guerre des oranges*, il fit partie de la sixième division, et commanda le cantonnement de Ciudad-Rodrigo, où se trouvait la division française du général Gouvion-Saint-Cyr. Gouverneur de Tortose en 1803, et lieutenant général en 1808, il fut nommé la même année capitaine général du Guipuzcoa, et refusa d'admettre dans Saint-Sébastien les troupes françaises de l'armée de Joachim Murat. Mais après le départ et l'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII, ayant, à l'exemple de la plupart des autorités civiles, ecclésiastiques et militaires de l'Espagne, prêté serment au roi Joseph, il fut fait capitaine général de l'Aragon, puis vice-roi de Navarre, ce qui ne l'empêcha pas de protester contre l'assertion du général Dufour, qui avait avancé que les Navarrois demandaient à être réunis à la France. Il fut compris depuis dans le parti des *afrancesados*; il se retira à Toulouse, puis à Avignon où il mourut le 5 janvier 1832. Il était grand d'Espagne de la première classe.

**CRINAS**, médecin du 1er siècle de l'ère chrétienne, était de Marseille. Cette ville n'offrant point un assez vaste théâtre à son ambition, il se rendit à Rome, où Thessalus jouissait d'une réputation éclatante qu'il s'était acquise par des voies peu honorables, et surtout par une condescendance servile pour les caprices de ses malades. Crinas se servit d'un moyen qui manque rarement son effet auprès d'un vulgaire ignorant. Il appela le ciel à son secours, et ne donna ni aliment ni remède sans avoir consulté les astres. Cette supercherie, qu'il environna de tout l'appareil scientifique, fixa sur lui l'attention générale, et le fit regarder comme un médecin habile, prudent et religieux. Il éclipsa bientôt tous ses confrères, Thessalus lui-même, et accumula d'immenses richesses; car Pline rapporte qu'il laissa en mourant dix millions de sesterces, c'est-à-dire un million de francs, et il avait dépensé une somme à peu près égale pour élever les fortifications de sa ville natale et de plusieurs autres.

**CRINESIUS** (Christophe), né en Bohême l'an 1584, enseigna les langues orientales à Wittenberg, où sa réputation attira un auditoire très-nombreux. Il exerça ensuite le ministère dans une église protestante sur les frontières de la Styrie, d'où il fut obligé de s'éloigner en conséquence des ordres de l'empereur Ferdinand, qui n'avait accordé aux ministres protestants qu'un terme de huit jours pour sortir de ses États héréditaires. Réfugié à Ratisbonne et à Nuremberg, Crinesius fut nommé, par le sénat de cette dernière ville, professeur et prédicateur à l'université d'Altdorf, où il mourut le 28 août 1629. Ses principaux ouvrages sont : *Gymnasium Syriacum, hoc est, linguæ Jesu-Christo vernaculæ perfecta institutio, ex N. T. Syro et aliis rerum syriacarum scriptoribus collecta novis et genuinis caracteribus adornata*, Wittenberg, 1611, in-4°; *Epistola S. Pauli ad Romanos, linguâ syriacâ, Jesu Messiæ et sospitatori nostro vernacula, ex Test. Syr. Viennensi desumpta*, Wittenberg, 1612, in-4°; *Lexicon Syriacum à N. T. et Rituali Severi, Patriarchæ quondam Alexandrini, syro confectum, tribus linguis cardinalibus expositum*, Wittenberg, 1612, in-4°, etc.

**CRINITO** ou **CRINITUS** (Pierre), célèbre littérateur, né vers 1465 à Florence, fut disciple de Politien, auquel il succéda dans sa chaire d'éloquence, et l'ami de Pic de la Mirandole. Il mourut à l'âge d'environ 40 ans, laissant des *Poésies* qui rappellent la manière de son maître, et les deux ouvrages suivants en prose : *De honestâ disciplinâ*, 1504, grand in-4°, dans le genre des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle; *De poetis latinis*, 1505, même format. C'est la première biographie des poëtes latins, et, quoique inexacte, elle n'en a pas moins été fort utile à ceux qui l'ont suivie. Elle s'étend depuis Livius Andronicus à Sidoine Apollinaire. Ces deux ouvrages, bons à consulter, ont été réimprimés plusieurs fois in-8°.

**CRINITUS** (David), né à Hlawaczowa en Bohême, fut secrétaire de la ville de Rackonitz, et était regardé comme un des bons poëtes latins de son temps. Il fut couronné comme tel en 1562 par l'empereur Maximilien, qui lui donna des lettres de noblesse. Son nom bohémien était *Kuczera*. Nous citerons de lui : *Fundationes et origines præcipuarum in Bohemia urbium*, 1575; les *Psaumes de David*, en vers bohémiens, Prague, 1596; *Poésies bohémiennes et latines tirées des Évangiles*, Prague, 1577 et 1598; *Cantica Canticorum, versibus elegiacis*.

**CRINSOZ DE BIONENS** (Théodore), seigneur de Cotant, théologien genevois, né en 1690 à Nyon, refusa de signer la fameuse formule de consentement, ce qui fit qu'on lui refusa l'ordination à Genève. Il avait formé le projet de donner une nouvelle traduction des livres saints en français. Le clergé de Genève lui défendit de publier cette version. Entre autres ouvrages, nous avons de lui : *le Livre de Job, traduit en français d'après le texte hébreu*, Rotterdam, 1729, in-4°; *le Livre des Psaumes, traduit en français sur l'original hébreu*, Yverdun, 1729, in-4°; *Essai sur l'Apocalypse, avec des éclaircissements sur les prophéties de Daniel qui regardent les derniers temps*, 1729, in-4°.

**CRISP** (Tobie), théologien anglais, chef de la secte des antinomiens, naquit à Londres en l'an 1600. Il était ministre de Brinkworth, dans le comté de Wilts, où il se faisait remarquer par sa piété, par ses mœurs, et surtout par son hospitalité, lorsque les troubles du règne de Charles Ier commencèrent à éclater. Il revint à Londres en 1642, et mourut des suites d'une application trop continue, le 27 février 1643. Ses *Sermons*, publiés d'abord en 1646, 3 parties in-4°, ont été souvent imprimés.

**CRISPIN.** *Voyez* **CRESPIN.**

**CRISPINE** (Bruttia CRISPINA), fille du sénateur Bruttius Præsens, épousa Commode l'an 177 de J. C. Après 6 ans d'une union également méprisée par les deux époux, Crispine, surprise en adultère, fut envoyée en exil dans l'île de Caprée par l'empereur, qui ne tarda pas à la faire mourir.

**CRISPO** (Jean-Baptiste), poëte et savant italien, né à Gallipoli dans le royaume de Naples, était lié avec les plus grands hommes de son temps. Il mourut en 1595. On a de lui : *De ethnicis philosophis cautè legendis*, Rome, 1594, in-fol.; *Due orazioni sulla guerra contra i Turchi*, Rome, 1594, in-4°; *De medici laudibus, oratio ad cives Gallipolitanos*, Rome, 1591, in-4°; *la Vita di Sannazaro*, Rome, 1583, in-8°; *Il piano della città di Gallipoli*, Rome, 1591.

**CRISPO** (Antoine), né en 1600 à Trapani en Sicile, exerça d'abord la médecine, qu'il quitta pour l'état ecclésiastique, et mourut le 30 novembre 1688. Il a laissé un grand nombre d'*Opuscules* imprimés et en manuscrit sur divers sujets de médecine, qu'on estimait beaucoup de son temps, et qui sont ignorés aujourd'hui. François Valcassar a publié l'Éloge de ce médecin en italien, Trapani, 1689, in-4°.

**CRISPOLTI** (César), historien de Pérouse, était né dans cette ville au 16e siècle. Il s'appliqua d'abord à l'étude du droit et reçut le laurier doctoral dans la double faculté de jurisprudence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat de la cathédrale, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. L'histoire de sa ville natale l'occupa plusieurs années d'une manière exclusive. Il en avait composé les trois premiers livres, lorsqu'il mourut en 1606. Complétée par son neveu, qui se nommait comme lui César Crispolti, cette histoire fut publiée sous ce titre : *Perugia Augusta descritta*, Pérouse, 1648; in-4°. Elle est rare et recherchée.

**CRISPUS** (Flavius Julius), fils de Constantin le Grand, né vers le milieu du 3e siècle, fut créé César l'an 317, et fait consul l'année suivante, se distingua en 320 dans la guerre contre les Francs, qu'il força à lui demander la paix; il défit ensuite la flotte de Licinius, qui perdit 130 vaisseaux dans le combat. Crispus avait eu pour précepteur le célèbre Lactance. Il avait profité de ses leçons, et ses vertus promettaient des jours heureux aux Romains; mais malheureusement une si belle vie fut trop tôt terminée. Fausta, sa belle-mère, porta contre lui la même accusation que Phèdre avait portée contre Hippolyte. Constantin, irrité, le fit périr, et reconnut trop tard son innocence.

**CRISTEINER** (Jean-Ulric), forgeron et poëte allemand, fit imprimer à Augsbourg en 1628, une *Chronique* en vers allemands, devenue très-rare. Elle est curieuse par les événements arrivés au commencement du 17e siècle.

**CRISTIANI** (Beltrame, comte de), grand chancelier du Milanais, né à Gênes en 1702, fut successivement chargé des finances du duché de Plaisance, gouverneur de la même ville, administrateur général du duché de Modène, et enfin grand chancelier du Milanais. Il mourut en 1758. L'impératrice Marie-Thérèse lui écrivait : « Je me consolerais plus aisément de la perte de la moitié de mon armée que de celle d'un ministre tel que vous. » Ce peu de mots suffit à son éloge. Il a laissé : *Lettre d'un ami à un ami*, sur la guerre de 1737, en latin et en français; mémoire sur *Il fondo di Malgrate;* et enfin un traité *Sopra l'asilo sacro*, Milan, 1738.

**CRISTINI** (Bernardin), moine franciscain, naquit aux Castiglioni de Giovellina en Corse. Entré de bonne heure dans les ordres, il profita de ses loisirs et de son séjour dans les principales villes d'Italie pour se livrer à l'étude de la chirurgie. Devenu très-habile dans cet art, il finit par s'y consacrer exclusivement, du consentement de ses supérieurs, sans toutefois renoncer à ses vœux et aux obligations que lui imposait son caractère religieux. Après avoir exercé la chirurgie à Gênes et avoir obtenu, en récompense de nombreux services rendus à l'humanité, le droit de citoyen de cette république, il alla s'établir à Venise, où l'appelait sa grande réputation. Nommé à une chaire de chirurgie, il professa avec autant de talent que de succès, et se livra tout entier à la pratique de cet art. On lui doit : *Arcana Riverii cum institutionibus, consultationibus et observationibus Fr. Bernardini Cristini*, etc., Venise, 1676; *Practica medicinalis in omni specie morborum per Fr. Bernardini Cristini*, etc., Venise, 1678. Le premier de ces ouvrages a été plusieurs fois réimprimé tant à Venise qu'à Leipzig, Londres et Lyon. Cristini mourut à Venise, à la fin du 17e siècle, dans un âge très-avancé.

**CRISTOFANO** (B. di), *Voyez* **BUFFALMACCO.**

**CRITIAS**, Athénien d'une illustre naissance, se livra dans sa jeunesse à l'étude de l'art oratoire, dont Gorgias lui donna des leçons, et fut disciple de Socrate. Il répondit aux soins de tels maîtres, et parvint aux premiers emplois, alors qu'ils étaient la récompense du mérite. Exilé d'Athènes, il alla chercher un asile à Sparte, méditant les moyens d'abattre le pouvoir populaire; il revint à Athènes avec Lysandre, après la victoire des Lacédémoniens, et fut nommé l'un des 30 tyrans. Chargé de donner de nouvelles lois à la république, Critias usa et même abusa peut-être de son autorité pour se venger de

ses ennemis. Théramène, un de ses collègues, ayant voulu s'opposer à ses mesures violentes, Critias se porta son accusateur, et le fit condamner à mort. Il périt lui-même, les armes à la main, lorsque Thrasybule, à la tête des proscrits, vint rendre la liberté à sa patrie (400 ans avant J. C.). Cicéron place Critias parmi les grands orateurs d'Athènes, et le peu de vers qui nous restent de lui attestent son talent comme poète.

**CRITIAS**, surnommé *Nésiotes* ou *l'Insulaire*, sculpteur grec, vivait dans le 5e siècle avant J. C. Il fut l'émule de Phidias. Athènes renfermait plusieurs de ses ouvrages. C'est à son ciseau que l'on devait les statues fameuses d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, ainsi que celle non moins célèbre d'un *coureur* qui remporta tout armé le prix de la course.

**CRITOBULE.** *Voyez* **MÉTROPHANES.**

**CRITOLAUS**, philosophe grec, né à Phasélis, ville de Lydie, fut, l'an 158 avant J. C., envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens avec Carnéade et Diogène; il enseigna le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses arguments. Jean-Benoît Carpzov a publié une *Dissertation* sur ce philosophe, Leipzig, 1743, in-4°.

**CRITOLAUS**, général achéen, fut l'un des principaux auteurs de la guerre contre les Romains, en portant les Achéens à attaquer les Lacédémoniens placés sous la protection de la république. Quintus Métellus, préteur de Macédoine, pour venger l'insulte qu'avaient reçue ses députés, marcha contre les Achéens et les défit complétement l'an 146 avant J. C. Critias s'était réfugié à Scarphée, ville de Locride, et l'on ignore ce qu'il devint après l'issue de la bataille.

**CRITON**, disciple de Socrate, est le seul dont ce philosophe voulut accepter les secours pécuniaires que sa grande fortune le mettait à même de lui offrir. Il eut l'honneur de fournir caution pour son maître et, lorsque celui-ci fut condamné, il corrompit les geôliers, et présenta à Socrate des moyens faciles d'évasion; mais celui-ci les refusa, comme on peut le voir dans le dialogue de Platon. Criton, qui était du même âge que Socrate, ne dut pas lui survivre longtemps. Il avait composé plusieurs *Dialogues* qui ne nous sont point parvenus.

**CRITON**, statuaire athénien, dont le nom se trouve sur la corbeille que porte une des trois cariatides découvertes à Rome en 1766 sur la voie Appienne, paraît avoir travaillé dans cette ville vers les derniers temps de la république.

**CRITON**, médecin de l'empereur Trajan, ne se livra à aucun travail vraiment utile à la science; il arriva à la fortune et aux faveurs par des ouvrages frivoles, dont quelques fragments *sur l'emploi des domestiques*, *les taches de rousseur*, etc., nous sont restés dans le *Tetrabiblos* d'Aétius. — Un autre Criton, également médecin, vivait dans le 4e siècle avant J. C.

**CRITTON** (George), né en 1554, ayant, pour des motifs que l'on ne connaît pas, quitté l'Écosse, sa patrie, vint en France, et fit ses études à l'université de Paris. Après avoir laissé la théologie pour la jurisprudence, et passé de Paris à Toulouse où il professa le droit pendant quatre ans, il revint dans la capitale, et obtint, en 1583 une chaire au collége d'Harcourt. En 1586, il n'était plus à Harcourt, mais au collége de Boncour, d'où il entra dans celui de Lisieux, puis dans celui des Grassins. Critton était ligueur, et, vers 1590, le duc de Mayenne le nomma professeur de grec au collége royal; mais cette nomination n'eut point de suite, et Henri IV, rentré dans Paris, ne la confirma point. En 1595, il occupa la chaire de grec, vacante par la mort de Daniel d'Auge. Critton mourut le 13 avril 1611; il n'a guère fait que des harangues et des poésies de circonstance.

**CRIVELLARI** (Bartolomeo), sculpteur et graveur italien, né à Venise en 1725, mort dans la même ville en 1777, a laissé peu d'ouvrages de sculpture; mais ses gravures se distinguent par une composition originale et une touche spirituelle. Son œuvre, en ce genre, est considérable; il a surtout gravé d'après Gherardini, Tiarini, Tiepolo, etc. Son chef-d'œuvre est une grande pièce d'après Jules Romain, qui fait partie de la galerie du roi de Prusse; mais on doit regretter que le sujet en soit peu décent.

**CRIVELLI** (Leodrisio), historien, né vers 1420, à Milan, d'une famille patricienne, fut disciple de Franc. Philelphe. On conjecture qu'il mourut vers 1476. On a de lui une traduction de l'*Épître* de saint Chrysostôme; *trois Panégyriques*; une *Vie de François Sforza*, en latin, etc.

**CRIVELLI** (le P. Jean), géomètre et physicien distingué, naquit à Venise, le 20 septembre 1691. Après avoir achevé ses études au séminaire ducal, sous les pères somasques, il prit jeune l'habit de ses maîtres, professa la rhétorique et la philosophie, et fut nommé recteur du séminaire patriarcal dans l'île de Murano. Sans négliger la culture des lettres, comme on en a la preuve dans ses compositions académiques, il s'appliqua particulièrement aux sciences, et fit des progrès rapides dans la géométrie. En 1728 il publia les *Elementi di arimetica numerica e letterale*. En 1731 parurent les *Éléments de physique*, qui mirent le sceau à sa réputation. Mais tout à coup, et sans que jamais on en ait pu deviner le motif, il se vit, en 1740, dépouillé de ses dignités et renfermé dans le couvent *della Salute*. Il y mourut le 14 février 1743. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Algorismo, o sia Metodo di determinare la quantità expresse colle cifre numeriche, et colle lettere dell' Abici*, Venise, 1739, in-8°.

**CRIVELLI** (Antoine), né à Milan le 2 février 1783, d'une famille originaire de Fagnano Olona, y fit ses premières études, et dès lors se distingua par son application et ses talents. Ayant obtenu à l'université de Pavie le diplôme d'ingénieur, il fut nommé professeur de physique au lycée de Raguse; mais empêché par les événements politiques de se rendre à son poste, il obtint la même place à celui de Milan, et peu après à celui de Trente. Dans cette dernière ville il fut admis comme officier au corps du génie, et en 1810 il fut nommé ingénieur adjoint au conseil des mines du département du Haut-Adige. En 1817 Crivelli obtint du gouvernement autrichien la permission de faire un voyage en Perse. Il réussit à importer en Europe l'art de fabriquer les lames de sabre à la façon de Damas. Les résultats de ses opérations furent si heureux qu'on put espérer que l'acier d'Italie, particulièrement celui des mines de Lecco, rivaliserait avec les aciers les plus fins d'Angleterre. Il fit en même temps des expériences sur le gaz, étudia le phénomène de

la compressibilité de l'air atmosphérique, et inventa une lampe hydro-barométrostatique. Il s'appliqua aussi à la fabrication des miroirs ardents, se décida à leur donner une forme conique, préférablement à toute autre, et les épreuves qui en furent faites devant le vice-roi d'Italie réussirent parfaitement. Crivelli tenta enfin d'imiter la préparation des momies à l'égyptienne. Il écrivit quelques Mémoires scientifiques : sa méthode était facile, et ses pensées bien exprimées. Il mourut le 18 août 1829. Ses ouvrages imprimés sont : *Nouvel appareil pour obtenir une plus grande et plus utile combustion du gaz hydrogène par sa combinaison avec l'oxygène*, Milan, 1818, in-8° ; *l'Art de fabriquer les lames de sabre de Damas*, Milan, 1818, in-8° ; *Du défaut de sûreté des serrures combinées*, Milan, 1821 ; *Description d'une nouvelle serrure sûre par sa construction sans combinaison*, Milan, 1821 ; *Description d'une hydro-barométrostatique*, Milan, 1837, in-8°, avec planches.

**CROCE** (Louis-Annibal della), en latin *Crucius*, littérateur, né en 1509, à Milan, d'une famille patricienne, secrétaire du sénat pendant un grand nombre d'années, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. Della Croce mit au jour, en 1554, la traduction complète du roman d'Achille Tatius, Bâle, Herwagen, in-8°. Ses autres ouvrages consistent en quelques pièces de poésie latine, parmi lesquelles on distingue une *églogue*, insérée dans les *Bucolicorum autores*, Bâle, 1546. Ce littérateur mourut à Milan, en 1577.

**CROCE** (Vincent-Alsario della), médecin, né à Gênes vers 1570, exerça son art dans différentes villes, et obtint une chaire au collége Romain. Il y professa pendant plus de 20 ans, et ne fut pas moins estimé pour son désintéressement, qu'admiré pour son rare talent dans l'enseignement et dans la pratique. On a de lui, entre autres écrits : *De epilepsiâ*, etc., Venise, 1603, 3 vol. in-4°; *De verme admirando*, etc., Ravenne, 1610, in-4°; *De morbis capitis frequentioribus*, etc., Rome, 1617, in-4°. Ses ouvrages ont été recueillis, Venise, 1632, in-fol.

**CROCE** (Jean-André della), chirurgien, naquit au village de la Croce d'Ampugnani en Corse, au commencement du 17e siècle. Après avoir étudié la médecine et la chirurgie à Gênes et à Rome, il se rendit à Venise pour y exercer sa profession, et il acquit dans cette ville la réputation de l'un des praticiens les plus estimés de son temps. Il a laissé deux fort bons Traités de chirurgie, publiés avec les œuvres de son compatriote Giovani di Vico. Il mourut à Venise vers 1680.

**CROCE** (le P. Irénée della), historien, né vers le milieu du 17e siècle, à Trieste, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des carmes, et partagea son temps entre la culture des lettres et les devoirs de son état. Doué d'une patience infatigable, il mit en ordre les matériaux abondants qu'il avait recueillis sur l'histoire de sa ville natale, et les publia sous ce titre : *Istoria antica e moderna, sacra e profana della città di Trieste*, etc., Venise, 1698, in-fol. Cet ouvrage, devenu rare, est le meilleur que l'on ait sur cette ville.

**CROCE** (Jules-César), surnommé *la Lyre*, était de Bologne, où il exerçait la profession de maréchal ferrant. Sans avoir fait d'études, mais doué de beaucoup d'esprit naturel, il devint auteur, et composa des opuscules sur toutes sortes de sujets, dont Orlandi porte le nombre à 468, presque tous imprimés. Il publia lui-même sa *Vie*, Bologne, 1608, in-8°, suivie du catalogue de ses ouvrages imprimés et en manuscrit ; mais il est moins étendu que celui qui fut publié longtemps après sa mort en 1650. De tous ses ouvrages, le seul qui lui ait survécu est un roman en prose intitulé : *les Aventures de Bertolde et de Bertoldin, son fils*, auxquelles Camille Scaliger ajouta dans la suite celles de *Cacuseno, fils de Bertoldin*. Dans le 18e siècle, quelques littérateurs bolonais, entre autres les deux Zanotti, Baruffardi, Zampini, etc., etc., mirent en *ottava rima* le *Bertoldo*, avec les suites ; et l'imprimeur Lelio delle Volpe en donna une belle édition, 1736, grand in-4°, avec figures, qui furent attribuées à Louis Mattioli, mais qui sont réellement de Mar. Crespi. Le *Bertoldo* reparut sous cette nouvelle forme, Bologne, 1741, 3 vol. in-12; Padoue, 1747, 3 vol. in-8°, avec figures. Il existe une traduction française de la 1re partie par un anonyme, la Haye, 1750, in-8°; Paris, 1752, 2 vol. petit in-12.

**CROCUS** (Richard), helléniste anglais, né à Londres, vers la fin du 15e siècle, vint en 1514 à Leipzig, où il enseigna les lettres latines et grecques. En 1517, il revint en Angleterre, et il était professeur à Cambridge en 1530. Nous avons de lui : *Theodori Gazæ libri IV de verborum constructione latinâ civitate donati*, Leipzig, 1516, in-4°; *Grammatica græca VII tabulis comprehensa et introductio in linguam græcam*, Paris, 1520, in-4°; *Orationes de utilitate linguæ græcæ*, Cologne, 1520, in-4°; *Encomium academiæ Lipsiensis*, publié par Bohme, dans ses *Opusc. acad. litt. Lips.*, Leipzig, 1779, in-8°.

**CROCUS** (Corneille), humaniste hollandais, était né vers la fin du 15e siècle, à Amsterdam. Ayant reçu la prêtrise, il fut nommé recteur des écoles latines dans sa ville natale. Il s'appliquait surtout à imprimer de bonne heure dans le cœur de ses élèves un vif attachement pour la foi catholique, et à leur communiquer son aversion pour les nouvelles doctrines, qui commençaient à s'introduire dans les provinces belgiques, A l'âge de 50 ans, il fit à pied le voyage de Rome, où saint Ignace le reçut au nombre de ses disciples. Il y mourut peu après, en 1550, dans la maison de son ordre. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : *Colloquiorum puerilium formulæ*, Anvers, 1536, in-8°; *Lima barbariei, sive farrago sordidorum verborum*, Cologne, 1520, in-8° ; *Silvula vocabulorum, puerilis lectionis exercitationi accommodata*, Solingen, 1539, in-8°, etc.

**CROESE** (Gérard), savant hollandais, né à Amsterdam le 27 avril 1642, accompagna le fils de l'amiral Ruyter à Smyrne. De retour dans sa patrie il y devint ministre, et mourut à Dordrecht le 10 mai 1710. On a de lui les ouvrages suivants: *Historia quakeriana*, etc., Amsterdam, 1695 et 1696, in-8° ; ΟΜΗΡΟΣ ΕΒΡΑΙΟΣ, *sive historia Hebræorum ab Homero*, etc., Dordrecht, 1704, in-8°.

**CROESER** (Herman), en latin *Cruserius*, né en 1510 à Campen, étudia les langues savantes, la philosophie et la médecine, ensuite, il cultiva la jurisprudence, et fut nommé docteur en droit civil et canonique. Son savoir et son éloquence lui acquirent l'estime de Charles d'Egmont, duc de Gueldre, qui le choisit pour son conseiller intime. Il fut honoré du même titre par Guillaume, suc-

cesseur de Charles, qui l'envoya plusieurs fois en France avec des missions politiques importantes. Il le chargea en 1573 d'accompagner en Prusse Marie-Éléonore, sa fille, accordée au duc Albert-Frédéric de Brandebourg. Croeser mourut à Kœnigsberg, au retour de ce voyage. Il n'a publié aucun écrit original; mais il a traduit en latin avec correction et fidélité plusieurs ouvrages grecs, et notamment le Traité de Galien sur le pouls, et les *Vies* de Plutarque. Croeser a commenté le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> livre d'Hippocrate *De morbis vulgaribus*, et celui *De salubri diætâ*.

**CROESER** (Jacques-Henri), né à Grave en 1691, étudia la chirurgie d'abord sous son père, puis chez un chirurgien distingué d'Amsterdam. De retour dans sa ville natale, il passa 6 mois chez un pharmacien, et se rendit à Leyde, où il eut l'avantage d'être pendant quatre années le disciple d'Albinus et de Boerhaave. Il accepta en 1724 une chaire d'anatomie et de botanique à l'université de Groningue. Il fut élevé quatre fois à la dignité de recteur. Parmi les opuscules de ce professeur, on distingue un mémoire écrit en hollandais sur la docimasie pulmonaire, et une lettre sur la membrane conjonctive de l'œil. Il mourut le 12 janvier 1753.

**CROESER DE BERGES** (Charles-Enée-Jacques, baron de), seigneur de Ryne, Cnocke, Ten Torre, Ter-Walle, etc., né à Bruges le 14 juillet 1746, prit à l'université de Louvain le grade de licencié en droit, mais sans avoir dessein de pratiquer la jurisprudence. Voulant être utile à la famille de Michel Drieux, dit *Driutius*, né à Volckerinchove, près de Cassel, et qui fonda par testament en 1559, à Louvain, un collége avec des bourses destinées à ses parents, le baron de Croeser recueillit tout ce qui pouvait les concerner, et publia son traité sous ce titre : *Abrégé généalogique de la parenté de messire Michel Drieux..., accompagné de plusieurs remarques et tables généalogiques,* avec figures, Bruges, 1785.

**CROFT** (Herbert), évêque anglais, né en 1603, fut admis, au sortir de ses études, chez les jésuites de Saint-Omer, et passa 5 années dans leur société; mais, étant retourné en Angleterre, il abjura la religion catholique, qu'il n'avait embrassée que pour obéir à son père; devint chapelain de Charles I<sup>er</sup>, et fut, à la restauration, appelé à l'évêché d'Hereford, sa patrie, où il mourut en 1691. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de la primitive Église*, en anglais, 1675, in-4°. On a encore de lui quelques *Sermons*, des *Observations sur la théorie de la terre*, du docteur Burnet, et plusieurs écrits de controverse.

**CROFT** (Guillaume), docteur en musique à l'université d'Oxford et organiste de l'abbaye de Westminster, né vers 1677 dans le comté de Warwick, mort le 14 août 1727, a laissé deux recueils de musique d'Église, publiés par souscription en 1712 et 1742. On a aussi de lui quelques *chansons*.

**CROFT** (Herbert), né à Londres le 1<sup>er</sup> novembre 1751 d'une famille ancienne, fit ses études à Oxford, où il eut pour condisciple lord Moira, resté son ami. Très-jeune encore, il publia les *Lettres d'Haxmann,* roman dans le genre du *Werther* de Goëthe, et devint l'éditeur des *Poésies posthumes* de Chatterton. L'évêque Lowth lui fit quitter le barreau pour l'état ecclésiastique, et Johnson, en l'associant à la rédaction de l'*Histoire des poëtes anglais*, Londres, 1783, 4 vol. in-8°, l'engagea dans des études qui devinrent bientôt sa principale occupation. Ayant résolu de voyager pour étendre ses connaissances, Croft se rendit d'abord à Hambourg, puis en France, où depuis il résida constamment, soit à Lille, soit à Amiens, soit à Paris, où il mourut en avril 1816. Le chevalier Croft a donné des preuves d'une érudition vaste, et d'une connaissance fort remarquable de la littérature française. Il suffira de citer son *Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8°, et son *Commentaire sur le petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, in-8° : cet ouvrage forme le tome I<sup>er</sup> d'une collection qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaires sur les meilleurs ouvrages de la langue française*. C'est à lui que l'on est redevable de la découverte du *Parrain magnifique* de Gresset, que l'on croyait perdu. M. Nodier lui a consacré une courte mais intéressante *notice* dans le *Journal des Débats*.

**CROI** (Jean de), ministre protestant, né à Uzès, mort en 1659, pasteur dans la même ville, se fit remarquer par son zèle à soutenir les doctrines de sa secte et par ses profondes connaissances en philologie et en antiquités ecclésiastiques. Il est auteur de : *Specimen conjecturarum et observationum in quædam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca*, 1632; *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie* d'Herodes infanticida, 1642, in-8°; *Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum,* 1645, in-4°; *la Confession de foi de Genève, prouvée par l'Écriture, dédiée à N. S. J. C.,* 1650, in-8° ; *Augustin supposé*, ou *Raisons qui font voir,* etc., 1656, in-8°.

**CROI** (François de), père du précédent, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les Trois conformités*, etc., 1605, in-8°.

**CROISET** (Jean), jésuite, qui s'est rendu célèbre par son talent et son zèle pour la direction des consciences et par les nombreux ouvrages de piété dont il est auteur. Il est né à Marseille vers le milieu du 17<sup>e</sup> siècle. Il fut longtemps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, où il mourut le 31 janvier 1738. Ses principaux ouvrages sont : une *Année chrétienne,* 18 vol. in-12 ; *Retraite,* 2 vol. in-12 ; *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J. C.*, 2 vol. in-19 ; *Vies des Saints,* 2 vol, in-fol., etc.

**CROISILLES** (Jean-Claude de), né à Caen en 1654, d'une ancienne famille, fit de bonnes études, et servit ensuite pendant dix années comme volontaire dans l'arrière-ban. De retour dans sa patrie, il fut nommé échevin de la noblesse, et en soutint les priviléges contre les prétentions du colonel du régiment du roi, avec un courage qui déplut à la cour; il fut même enfermé au château de Caen; mais il se justifia et recouvra sa liberté. Peu de temps après, il obtint la charge d'avocat du roi, puis celle de président au présidial. Il était membre de la Société académique qui se réunissait chez Segrais, son beau-frère, et, après la mort de Segrais, il recueillit les membres de l'académie naissante de Caen, et concourut à lui donner des réglements qui eurent la sanction royale. Il mourut le 21 janvier 1735. Dutouchet secrétaire de l'académie, fit imprimer son éloge dans les *Nouvelles littéraires de Caen* pour 1744.

**CROIX** (St. Jean de la), fondateur de l'ordre des carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros, dans la Cas-

tille-Vieille, mort à Ubeda le 14 décembre 1591, fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Ce saint personnage est auteur d'un grand nombre d'ouvrages mystiques écrits en espagnol, d'un style obscur et diffus, recueillis et publiés à Barcelone, 1619, in-4°; traduits en français par le P. Cyprien, Paris, 1641 ; par le P. Louis de Sainte-Thérèse, ibid., 1665; par le P. Maillard, ibid., 1694, in-4°. Le P. André de Jésus, Polonais, en a donné une version latine, Cologne, 1639, in-4°. Sa *Vie* a été écrite en espagnol par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1632, in-4°, et en français par le P. Dosithée de Saint-Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4°.

**CROLACH** (Henri), de Gotha en Saxe, a publié à Zurich, sur la fin du 16e siècle, un traité sur le pastel que produisait la Thuringe, sur sa culture, sa préparation et son usage pour la teinture des laines ; en voici le titre : *Isatis herba, sive de culturâ Isatidis quam Gualdum vulgò vocant, quamque Thuringia producit, ejusque præparatione ad tingendas lanas narratio*, Zurich, 1575, in-12. La culture de cette plante tinctoriale, qui était abandonnée depuis près de deux siècles, a repris faveur en France, puisque l'on est parvenu à en retirer une fécule colorante qui remplace avantageusement l'indigo de l'Amérique et de l'Inde.

**CROLL** (Oswald), alchimiste, né à Wetter dans la Hesse au 16e siècle, étudia la médecine et surtout la chimie avec beaucoup d'ardeur, visita les principaux États de l'Europe pour accroître ses connaissances, fut, à son retour dans la Hesse, nommé médecin de Pierre d'Anhalt, et mourut en 1609. Supérieur à la plupart des chimistes de son temps, il aurait fait faire des progrès à la science, s'il n'eût été imbu des idées extravagantes de Paracelse, auquel il attribuait, entre autres secrets merveilleux, celui de prolonger indéfiniment la vie humaine. Croll est auteur de : *Basilica chimica*, etc., imprimé plusieurs fois, dont les meilleures éditions sont celles de Genève, 1635, 1643 et 1658, in-8°; traduit en français par J. Marcel, sous ce titre : *la Royalle chimie de Crollius*, Lyon, 1624, in-8°.

**CROLL** ou **CROLLIUS** (George-Chrétien), naquit à Deux-Ponts, le 21 juillet 1728. Après avoir fait avec succès ses premières études dans le gymnase de Deux-Ponts, le jeune Crollius alla écouter les professeurs des universités de Halle et de Gœttingue. A son retour, il fut adjoint à son père, recteur du gymnase, et lui succéda en 1768. Il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 23 mars 1790. On a de Crollius : *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757-1769, 2 vol. in-4°; *De illustri olim bibliothecâ ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4°, et quelques autres *Dissertations* moins importantes.

**CROMBACH** ou **CRUMBACH** (Hermann), jésuite allemand, né à Cologne en 1598, embrassa la règle de Saint-Ignace à l'âge de 17 ans, enseigna successivement les humanités, la philosophie et la théologie morale dans divers collèges de cette société, et s'occupa ensuite de recherches relatives à l'histoire ecclésiastique et aux antiquités de sa patrie jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1680. On doit à ce laborieux écrivain les ouvrages suivants : *Sancta Ursula vindicata, sive vita et martyrium SS. Ursulæ et sociarum martyrum*, Cologne, 1647, 2 vol. in-fol.; *Primitiæ gentium, seu historia SS. trium Regnum magorum*, Cologne, 1654, 3 vol. in-fol.; *Annales ecclesiastici et civiles metropolis Ubiorum et sedium suffraganeorum, ab anno ante Christum LXIII ad annum æræ nostræ* 1673, etc.

**CROME** (Auguste-Frédéric-Guillaume), conseiller intime de Hesse, professeur de statistique à l'université de Giessen, né à Sengwarden, dans le duché d'Oldenbourg, le 6 août 1753. Son père, connu par quelques écrits de théologie et par des sermons, était ministre protestant. Il destinait son fils à l'état ecclésiastique, le fit d'abord étudier sous lui, et l'envoya ensuite à l'université de Halle. La fortune plus que modique du père n'aurait probablement pas permis au fils de continuer ses études ; c'est ce qui engagea Crome à accepter peu de temps après son arrivée à l'université, la place de professeur de langue latine dans la grande école des orphelins. En 1774, il se rendit à Berlin, en qualité d'instituteur des fils du général Holzendorf, et la même année il se fit recevoir docteur en théologie. Le prince de Schœnhausen lui confia aussi pendant quatre ans l'éducation de ses enfants. Crome avait peu de penchant pour l'état ecclésiastique et beaucoup l'enseignement; aussi accepta-t-il avec joie, en 1778, la place de professeur d'histoire et de géographie à l'institut philanthropique de Basedow, établi à Dessau, et dont le professeur Wolke, ami de Crome, était alors directeur. C'était le temps où Basedow, Resewitz de Rochow, Campe et Feder travaillaient à donner une face nouvelle à l'enseignement, par l'introduction de leurs méthodes. Crome ne tarda pas longtemps à montrer l'étendue des études qu'il avait faites. En 1782, il publia, à Dessau, son ouvrage sur les productions de l'Europe, accompagné d'une carte statistique. Le succès en fut tel qu'il y eut plus de 3,000 souscriptions, et que plus de 20,000 exemplaires furent vendus en peu de temps. La carte fut traduite en France, en Angleterre, et contrefaite à Vienne. La réputation de Crome engagea le prince d'Anhalt-Dessau à le nommer à la place d'instituteur de son héritier présomptif, jeune prince de 16 ans. C'est alors qu'il put composer différents écrits sur l'Amérique septentrionale, sur la Russie, et sur les Pays-Bas autrichiens ; quelques dissertations sur le commerce ; deux manuels pour les négociants, et un ouvrage important sur l'étendue et la population de l'Europe, accompagné d'une carte nouvelle. En 1786, ce savant fut nommé professeur à l'université de Giessen. Ferdinand le chargea de la traduction de l'ouvrage *Il governo della Toscana*, dont les deux premiers volumes parurent en 1795. Lorsque les armées françaises eurent pénétré dans la principauté de Hesse, en 1797, Crome fut un des membres de la commission nommée par le pays, pour communiquer avec les autorités militaires et administratives de cette armée. Les services qu'il rendit en cette circonstance, furent tels, que le prince de Hesse-Darmstadt crut devoir l'en récompenser en le nommant conseiller intime de la régence. Le pamphlet intitulé *Crise et délivrance de l'Allemagne*, que Crome publia en 1813, fut rédigé dans le système de la confédération du Rhin, avant que l'Autriche et la Bavière se fussent déclarées contre la France. A son retour d'un voyage en Suisse, les circonstances

n'étant plus les mêmes, Crome éprouva, pour cet écrit politique, des persécutions de la part des partis qui s'étaient formés. Mais le grand-duc fut assez sage pour le protéger contre la malveillance, et il eut la gloire de conserver ce savant professeur à l'université jusqu'en 1830, époque à laquelle Crome donna sa démission et se retira dans sa maison de Badelheim, près de Francfort-sur-Mein. C'est là qu'il mourut le 11 juin 1833. Son Manuel de la statistique du grand-duché de Hesse, écrit dans sa 70e année, est aussi riche de faits que plein de force. C'est le cinquantième ouvrage sorti de sa plume laborieuse. Parmi ses autres écrits on cite particulièrement : *Rapport de la culture entre les États de l'Europe, avec 12 tables et une carte statistique* (cette carte a paru en français à Paris, et en anglais à Londres) ; ses *Livraisons sur la statistique et sur la politique,* commencées en 1790 et continuées pendant plusieurs années ; *Almanach historique et statistique de Lauenbourg, avec gravures,* 1792, 3 vol ; *la Germanie, ouvrage périodique sur le droit politique et sur la statistique,* 1807 à 1813 ; *De l'intérêt national et politique de l'Allemagne et de l'Europe, pendant et après le congrès de Vienne ; la Germanie en* 1814 (sans nom d'auteur) ; *De l'intérêt politique et national de l'Allemagne et de l'Europe, relativement à la Confédération germanique et à la constitution des États-Généraux, dédié à la diète de Francfort,* Giessen, 1817, etc.

**CROMER** (Martin), historien polonais, né à Biecz en 1512, fut chargé successivement de diverses missions diplomatiques par le roi Sigismond-Auguste, qui le fit sénateur. Il obtint l'évêché de Warmie du roi Étienne Bathori, et mourut le 23 mars 1589. Cromer tient un rang distingué parmi les écrivains polonais pour la pureté de son style, son exactitude et l'étendue de ses connaissances géographiques, rares à cette époque. L'édition la plus complète et la plus estimée de ses œuvres historiques est celle de Cologne, 1589, in-fol.; on y remarque : *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum* (de 550 à 1509); *Oratio in funere Sigismundi I ; Polonia, sive de situ, populis, moribus.... Poloniæ,* etc.

**CROMWELL** (Thomas), comte d'Essex, célèbre politique anglais, naquit vers l'an 1490, et était fils d'un forgeron de Putney, dans le comté de Surrey. Sa première éducation se ressentit de la bassesse de son origine, mais il y suppléa par beaucoup d'intelligence et d'activité. Il fut employé par la cour d'Angleterre à différentes missions secrètes dans quelques pays étrangers ; il apprit l'art de la guerre sous le duc de Bourbon, et la politique sous le cardinal Wolsey, qui lui laissa le soin de le défendre de l'accusation portée contre lui dans la chambre des communes : c'est dans la manière dont il s'acquitta de cette fonction que son caractère et ses talents se montrèrent pour la première fois avec éclat. Le roi Henri VIII dans la ferveur de son zèle pour la réforme, lui confia différentes affaires, et en reçut de si grands services, qu'il le nomma l'un de ses conseillers privés, chancelier de l'échiquier, principal secrétaire d'État, maître des rôles, garde du sceau privé, baron du royaume, vicaire général, et vice-gérant dans toutes les affaires ecclésiastiques, au nom du roi qui s'était constitué chef suprême de l'Église. Thomas Cromwell se montra très-ardent pour la destruction des abbayes et pour l'abaissement des prêtres, qu'il appelait *les demi-sujets du roi,* parce qu'ils reconnaissaient l'autorité du pape. Cette conduite lui valut des biens considérables provenant des maisons religieuses qui avaient été dépouillées ; il fut créé comte d'Essex, et élevé à la place de grand chambellan d'Angleterre. Là s'arrêta sa prospérité, par un coup de politique qu'il avait préparé lui-même dans l'espérance de l'augmenter encore. Il crut que, s'il pouvait unir par un mariage Henri VIII, alors luthérien, avec Anne de Clèves, dont les amis étaient tous luthériens, la religion catholique romaine serait ruinée pour jamais en Angleterre : il suivit cette idée avec tant d'adresse, qu'elle réussit ; mais il avait trop compté sur la constance de ce prince bizarre et capricieux, qui, dégoûté d'Anne de Clèves dès le premier jour de son mariage, et bientôt après brûlant d'une passion nouvelle pour Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk, conçut une aversion invincible pour l'homme qui avait provoqué cette union. La perte de Thomas Cromwell fut résolue, et elle était facile. Il fut arrêté dans la salle même du conseil, mis à la Tour, et accusé de haute trahison et d'hérésie. Livré aux manœuvres de ses ennemis, abandonné de tous ses amis, excepté du seul archevêque Cranmer, il fut condamné, sans avoir été entendu, à avoir la tête tranchée. Dans l'espoir de ranimer dans le cœur de Henri une ancienne affection, il lui écrivit une lettre si touchante, que le roi se la fit lire trois fois et parut quelques moments attendri ; mais son amour pour Catherine Howard et son mauvais génie triomphèrent de sa sensibilité. Thomas Cromwell fut exécuté à Tower-Hill, le 28 juillet 1540, trois mois après sa plus grande élévation. Étant sur l'échafaud, il pria avec ardeur pour le roi qui le sacrifiait, et déclara qu'il mourait dans cette même foi catholique qu'il avait persécutée toute sa vie ; mais cette déclaration n'a pas empêché les écrivains catholiques de traiter sa mémoire avec la plus grande sévérité.

**CROMWELL** (Olivier), personnage fameux, dont l'histoire a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, et, qui, par sa conduite, a justifié également les éloges et les satires. Il dit lui-même, dans un discours qu'il prononça au parlement, le 12 septembre 1654, qu'il était né gentilhomme, d'une famille qui n'était ni distinguée, ni obscure ; ce qui contredit l'assertion de Milton, qui appelle noble et illustre la famille du protecteur. Le nom de cette famille était *Williams.* Robert, père d'Olivier, était le second fils de sir Henri Cromwell, qui avait été fait chevalier par la reine Élisabeth, et qui, par une circonstance particulière, avait changé son nom de *Williams* en celui de *Cromwell.* Il possédait un bien assez considérable dans le comté de Huntingdon. Olivier naquit le 24 avril 1599. Son éducation fut assez soignée, mais il eut dans son enfance peu de goût pour l'étude : son caractère naturel le portait vers les jeux bruyants de son âge, et il montra de bonne heure une tournure d'imagination qui semblait le disposer à l'enthousiasme religieux. Ses premières études étant finies, on l'envoya à l'université de Cambridge, où il réussit peu dans les études classiques, mais il s'y distingua par sa force et son adresse dans tous les exercices du corps. Son père étant mort deux ans après, il revint dans la maison paternelle. Sa conduite violente et déréglée alarma sa mère, qui prit le parti de

l'envoyer à Londres et de le placer dans un des établissements publics destinés à l'enseignement de la jurisprudence. Olivier répondit mal aux vues de sa mère ; au lieu de s'occuper de l'étude des lois, il se livra à tous les goûts de la débauche, et dissipa en peu de temps le petit héritage que lui avait laissé son père. Il paraît cependant que ce désordre de sa vie tenait moins à des inclinations naturellement vicieuses, qu'à une certaine inquiétude de caractère qui lui faisait un besoin d'être remué par des émotions fortes et extraordinaires. Il se maria, n'ayant pas encore 21 ans, il épousa Élisabeth Bourchier. Il revint dans son pays natal avec sa femme, et prit dès lors un train de vie sage et réglé. Sa réformation fut en partie l'effet du mariage, en partie l'effet des relations qu'il contracta avec une nouvelle secte de presbytériens exagérés, qui acquérait chaque jour une influence dont les suites furent désastreuses. Cromwell se lia avec leurs chefs, et parut s'occuper avec zèle des disputes de religion qui à cette époque agitaient les esprits. Il assistait régulièrement aux assemblées des puritains, et il s'y distingua même par ce qu'ils appelaient *les dons de la prière et de la prédication*. Une succession de quatre ou cinq cents livres sterling de revenu l'engagea de s'établir dans l'île d'Ely, pour y prendre possession de son héritage, et il y professa publiquement la doctrine du puritanisme. En 1628, il fut élu membre du troisième parlement de Charles Ier, où il se signala par ses déclamations contre le papisme. Le parlement ayant été dissous, Cromwell, voyant sa fortune dérangée et l'influence de son parti fort affaiblie, prit la résolution de passer dans la Nouvelle-Angleterre ; mais une nouvelle proclamation du roi défendit les émigrations, et par cet acte, dont il était impossible de prévoir les effets, ce fut Charles Ier lui-même qui força de rester en Angleterre celui qui devait un jour faire tomber sa tête par la main d'un bourreau. Une mauvaise économie dans l'administration de ses biens avait entièrement détruit sa fortune ; lorsqu'on procéda aux élections pour le parlement, devenu si fameux sous le nom de *long parlement*, il trouva moyen, par une intrigue astucieuse, de se faire choisir député de l'université de Cambridge. En venant prendre place dans la chambre des communes, il s'y montra avec un habit sale et déchiré, et une sorte de rusticité dans son extérieur, qui le firent remarquer de tout le monde ; mais à travers cette apparence de grossièreté, le fameux Hampden, membre du même parlement, avait su démêler ce qu'il y avait de profond et de supérieur dans le caractère de Cromwell. Un autre membre, frappé du costume si négligé dans lequel se présentait ce nouveau venu, demanda à Hampden qui il était. « Cet homme si mal vêtu, lui répondit Hampden, sera, si je ne me trompe, un des plus grands hommes de notre temps. » Cromwell fut bientôt admis dans tous les secrets de la faction, qui, après avoir paru ne vouloir que réprimer les abus de l'autorité du monarque, annonça bientôt le projet de détruire la monarchie elle-même. La guerre entre le roi et le parlement s'engagea. Cromwell leva un régiment de cavalerie dont il obtint le commandement. A la tête de ce corps, il se signala et par son habileté et par sa bravoure. La nature l'avait destiné à être un homme de guerre, et comme Lucullus, dès l'entrée de la carrière, il montra les talents d'un grand capitaine ; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce phénomène, c'est qu'il avait alors 42 ans. Son régiment devint bientôt le meilleur de l'armée ; dans tous les combats où il se trouva, il fut vainqueur. On le nomma lieutenant général de la cavalerie ; quoiqu'il ne commandât pas en chef aux deux grandes batailles de Marston-Moor, en 1644, et de Newbury, en 1645, ce furent ses conseils, son courage et son activité qui décidèrent le succès de ces actions si importantes, et qui amenèrent la ruine du parti royaliste et les désastres de Charles Ier. Comme la guerre qu'on élevait alors était une guerre d'opinion, Cromwell ne se servit pas seulement de son épée, mais il se servit aussi de sa plume, tantôt pour combattre ses adversaires, tantôt pour aigrir les partis, et pousser les choses jusqu'aux excès dont il avait besoin pour parvenir à ses desseins. Chargé en plusieurs occasions de poursuivre les royalistes, il le fit avec un acharnement et un zèle fanatique qui augmenta le nombre de ses partisans parmi les puritains. En 1646, il avait déjà assez de crédit pour faire prononcer la déposition du roi. Proclamé généralissime après la retraite de Fairfax, il défit le duc de Buckingham, fit prisonnier le comte de Halland, et fut reçu dans la ville de Londres comme le sauveur de la liberté et de la patrie. Le *temps était venu*, disaient les chefs des puritains dans leur langage mystique, *auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir*. On ne tarda pas à commencer le procès de Charles Ier. Cromwell montra dans ce procès tout ce qu'il avait de plus farouche et de plus odieux dans son caractère. Après avoir, en quelque sorte, dicté la terrible sentence, il contempla l'exécution, d'une fenêtre décorée pour lui d'un carreau de velours. Après la mort de Charles Ier, le parlement, toujours dirigé par Cromwell, abolit la monarchie, pour y substituer la république. La nouvelle république eut à se défendre des entreprises de plusieurs partis formés en Irlande et en Écosse, en faveur de la dynastie des Stuarts; Cromwell employa tour à tour, pour les réduire, les armes et les négociations. Il fut d'abord envoyé en Irlande comme gouverneur, et on le rappela ensuite, sous prétexte de lui donner le commandement de l'armée qui devait agir contre l'Écosse. Nommé généralissime des troupes de la république, il entra en Écosse à la tête d'une armée, et battit les royalistes à Dumbar, le 1er septembre 1650. Cependant Charles II avait rassemblé les débris de son parti, et remporté quelques avantages sur les républicains ; les royalistes s'étaient avancés en Angleterre, et marchaient vers la capitale, lorsque Cromwell les attaqua et les mit en déroute à Worcester. Dès lors le parti des Stuarts fut tout à fait abattu ; la république n'eut plus d'ennemis à combattre ; Cromwell rentra dans la ville de Londres où il fut salué par les acclamations du peuple et du parlement. Cromwell devint alors si puissant, qu'il inspira la jalousie ; des avis secrets lui apprirent que plusieurs membres du parlement, réunis à des presbytériens et même à des royalistes, formaient un parti pour détruire son influence et l'écarter des affaires. Il forma le projet de renverser une autorité qu'il avait longtemps défendue lui-même. Après avoir concerté son dessein avec les principaux officiers, il attira l'armée dans son parti. Il se rendit au parlement, écouta un instant les débats, finit

par faire vider la chambre, s'en fit donner la clef, et retourna au palais de Whitehall. Comme le parlement était devenu odieux, sa dissolution augmenta la popularité et le crédit de Cromwell, qui daigna justifier sa conduite dans une proclamation. Un autre parlement remplaça celui qui venait d'être dissous, et confia l'exercice de l'autorité souveraine aux principaux officiers de l'armée, qui donnèrent à Cromwell le titre de protecteur de la république, avec le pouvoir suprême qu'ils ne pouvaient conserver longtemps. On a beaucoup raisonné sur la question de savoir si Cromwell avait ambitionné un autre titre que celui que venait de lui donner le parlement ; de part et d'autre on apporte des preuves qui laissent la question indécise. Nous nous bornerons à raconter un fait qui fait connaître le caractère de Cromwell. Quand les principaux officiers de l'armée vinrent le féliciter de ce qu'il s'était contenté de la modeste qualité de protecteur, il reçut leur compliment avec un air plein de fierté, et, mettant la main sur la garde de son épée : « C'est celle-ci, leur dit-il, qui m'a élevé au rang que j'occupe, et quand je voudrai monter encore plus haut, je saurai m'y maintenir par son moyen. Allez faire le devoir de vos charges. » Il les renvoya avec ces paroles, qu'il prononça d'un ton si impérieux, qu'aucun d'eux n'osa lui répondre. Quelque temps après son élévation au protectorat, Cromwell fit rassembler un nouveau parlement, auquel il rappela ce qu'il avait fait pour l'Angleterre et pour la liberté ; mais la première chose qu'on proposa dans ce parlement fut d'examiner le pouvoir de celui qui l'avait convoqué. Cromwell, qui en fut averti, se hâta de prévenir les suites d'une pareille discussion, et le lendemain, quand les membres de la chambre voulurent retourner au lieu de leurs séances, ils trouvèrent à la porte des gardes qui ne permirent d'entrer qu'à ceux qui consentirent à signer un engagement conçu en ces termes : « Je promets d'être fidèle au protecteur de la religion d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et de ne jamais souffrir que le gouvernement établi sous un protecteur et un parlement soit changé. » Un grand nombre de membres du nouveau parlement, ayant refusé de signer cette déclaration, furent exclus de la chambre. En 1657, le parlement confirma à Cromwell la dignité de protecteur, avec le titre d'altesse, et un pouvoir plus grand que celui qui avait été d'abord donné par le conseil des officiers de l'armée. Cette confirmation se fit par un acte solennel qui fut appelé *humble requête et avis*, le parlement voulant exprimer par là que cet acte n'était pas une loi qu'on voulait imposer à Cromwell, mais des avis qu'on soumettait à son jugement, et qu'il était libre d'accepter ou de rejeter comme il le trouverait à propos. Cromwell jura de faire exécuter l'acte du parlement avec toutes ses dispositions et se fit de nouveau installer protecteur de la république avec le plus grand appareil. Cromwell mérita une partie des éloges qu'il se donnait à lui-même, et montra autant d'habileté et plus de sagesse pour gouverner qu'il n'en avait montré pour acquérir le pouvoir suprême. Les premières mesures de son gouvernement furent dirigées par la plus sage politique. Les magasins de subsistances furent abondamment pourvues ; la solde de l'armée fut constamment assurée un mois d'avance ; le trésor public fut administré avec vigilance et économie, sans nouvel impôt. Il déclara qu'il ne voulait gouverner qu'avec un parlement ; qu'aucune loi ne serait ni établie, ni abrogée que par un acte passé dans les formes accoutumées ; que le parlement jouirait de la plus grande liberté dans ses délibérations. Il composa les cours de justice des légistes les plus intègres et les plus éclairés, sans avoir aucun égard aux opinions politiques qu'ils auraient pu professer auparavant. Le protecteur ne chercha presque jamais à influer sur l'administration de la justice, et, pendant toute la durée de son gouvernement, le public n'éleva aucune plainte contre l'intégrité des juges. Sa vie privée fut d'ailleurs simple et retirée, sans morgue et sans faste, au milieu de sa famille et de quelques amis. Trop éclairé pour ne pas voir que la prospérité du commerce était la véritable base du commerce de l'Angleterre, il le protégea et l'encouragea dans toutes ses branches. On sait que c'est lui qui conçut l'idée de ce fameux acte de navigation, très-contraire sans doute aux vrais principes de la prospérité générale des nations par une communication franche et libre, mais qui a évidemment servi à donner au commerce des Anglais un grand avantage sur celui des autres peuples. Ce Cromwell, qui avait si habilement tiré parti des querelles religieuses, et qui avait adopté le ridicule jargon d'une secte de fanatiques à qui l'ignorance populaire avait donné une prépondérance si funeste, ce même homme, devenu enfin le maître, montra sur la religion des principes politiques aussi sages et aussi modérés que pouvait peut-être le permettre l'esprit de ces temps, où la superstition et l'intolérance régnaient dans toute l'Europe. Il fit statuer, par une loi constitutionnelle, que le protestantisme serait la seule religion qui fût professée publiquement ; mais il laissa la liberté de suivre en particulier le culte que chacun adopterait dans sa conscience. Ce qui distingue avec le plus d'éclat son caractère et ses talents politiques, c'est sa conduite à l'égard des puissances étrangères. Il fit la guerre aux Hollandais, qui avaient alors une force navale imposante, commandée par Ruyter, Tromp et d'autres marins expérimentés. La marine anglaise avait à leur opposer le fameux Blake, et d'autres officiers aussi braves qu'habiles, et animés de cet enthousiasme qu'allume aisément dans l'âme des guerriers un souverain qui sait inspirer à la fois la confiance et la crainte. Après plusieurs combats très-disputés, mais où les Anglais eurent toujours l'avantage, les Hollandais furent obligés de demander la paix, en consentant à reconnaître en mer la supériorité du pavillon anglais, et à restituer à l'Angleterre plusieurs domaines éloignés que les troubles du dernier règne lui avaient fait perdre. Mazarin, qui gouvernait en France, et qui ne pouvait entendre, sans pâlir, prononcer le nom de Cromwell, lui envoya un ambassadeur, et rechercha son alliance, avec des démonstrations de respect et de soumission peu convenables à la dignité du gouvernement français. La cour d'Espagne se montra encore moins fière, et n'eut pas plus de succès. Elle sollicita vainement l'amitié de Cromwell, et ne put éviter une guerre malheureuse. Mazarin qui s'était allié avec le protecteur envoya un corps d'armée dans les Pays-Bas, prit Dunkerque, dont il fit don à l'Angleterre. Blake entra avec une escadre dans la Méditerranée, où il obtint de grands succès. L'Angleterre était devenue la première

nation de l'Europe. Jamais son commerce n'avait été plus florissant, et sa marine ne s'était montrée aussi formidable. Ni sa population, ni l'étendue de son territoire ne l'avaient destinée à un si haut degré de puissance ; c'était l'ouvrage du génie de Cromwell, et si l'on compare l'énergie de son gouvernement avec la faiblesse de celui qu'il avait détruit et la corruption de celui qui lui succéda, il faut convenir qu'aucun souverain n'a gouverné les trois royaumes avec autant de talent et de gloire. Tous les historiens ont parlé longuement des sombres inquiétudes qui poursuivirent Cromwell dans les dernières années de sa vie. Une fièvre tierce vint mettre fin à une existence si misérable. Cromwell mourut le 13 septembre 1658. Sa carrière de gloire avait été rapide, car il avait plus de 40 ans lorsqu'il commença à jouer un rôle important dans les affaires publiques. Cromwell avait institué le protectorat électif, non bénéficiaire, et il s'était réservé le droit de nommer son successeur. Il n'avait pas encore déclaré son choix lorsqu'il tomba malade. Ce ne fut que peu de temps avant sa mort qu'il dicta l'acte par lequel il désignait, pour le remplacer, son fils aîné Richard. On lui fit des obsèques magnifiques, et il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. On a écrit que Cromwell, prévoyant qu'après sa mort, son corps pourrait être exhumé et insulté par le peuple, avait ordonné qu'il fût déposé secrètement dans un lieu qu'il avait désigné. Cette opinion a prévalu quelque temps ; mais elle a été combattue par les meilleurs historiens, qui ne doutent pas que les restes de Cromwell n'aient été réellement enterrés à Westminster. Une tempête violente éclata le jour même de la mort du protecteur. Le célèbre Waller fit, sur cet incident, des vers pleins de chaleur et d'énergie, où il représente l'île Britannique ébranlée par les derniers soupirs de l'Océan qui se soulève en perdant le dominateur des mers ; il compare Cromwell à Romulus, que les dieux enlèvent à la terre au milieu d'un orage. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le sage Locke lui-même publia une pièce de vers en l'honneur de Cromwell.

**CROMWELL** (Richard), fils du précédent, né à Huntingdon, en 1626, montra dès sa jeunesse de l'éloignement pour les agitations et les périls de la carrière militaire et politique que son père parcourait avec tant de succès. Doué d'un cœur bon et sensible, il se jeta aux pied d'Olivier Cromwell pour obtenir la vie du roi Charles Ier. Il épousa la fille de Richard, major de Hursley, dans le comté de Hants, et se retira à la campagne. Son père, qui voulait lui transmettre après lui son rang et son autorité, le fit siéger dans le parlement et dans le conseil du commerce, se le donna pour successeur dans la charge de chancelier de l'université d'Oxford, et le mit ensuite à la tête de la nouvelle chambre des pairs qui venait d'être créée. C'est ainsi qu'il lui apprit à se considérer comme l'héritier du pouvoir souverain. Tous les partis comprimés, et non anéantis par Olivier Cromwell, ourdissant de secrets complots pour le renverser, conçurent à sa mort (en 1658) l'espérance de voir renverser le gouvernement qu'il avait établi. Le caractère modéré de Richard fortifiait encore ces espérances. On observa que les vertus qu'il possédait étaient dans sa situation autant de vices. Cependant l'attente des partis et l'opinion publique furent d'abord déçues. Le conseil reconnut Richard comme successeur de son père. Fleewood, son beau-frère, en faveur duquel on croyait qu'Olivier avait fait un testament, résigna en sa faveur ses prétentions. Henri, autre fils d'Olivier, qui commandait en Irlande et y était chéri, l'assura de l'obéissance de ce royaume, ainsi que de la sienne. Monk, en apparence fort attaché à la famille de Cromwell, dont l'autorité était bien affermie en Écosse, proclama Richard protecteur ; il fut reconnu comme tel par les armées de terre et de mer ; plus de 90 adresses des comtés et des principales corporations de l'État l'assurèrent de leur obéissance dans les termes les plus formels. Enfin, les ambassadeurs des diverses puissances de l'Europe lui firent les compliments d'usage, de sorte que Richard, qui n'aurait jamais fait aucun effort pour obtenir le rang suprême, accepta sans répugnance ce riche héritage qu'on semblait lui conférer d'un consentement universel. Mais bientôt cet horizon si pur fut troublé par des nuages. Le parti républicain s'agita le premier. De fortes oppositions se manifestèrent dans le parlement. Les officiers les plus considérables de l'armée, qui tenaient à ce parti, se rassemblèrent fréquemment dans la maison de Fleetwood, qui, quoique beau-frère du protecteur, n'avait pas dépouillé ce fanatisme qui l'attachait aux idées républicaines. On forma ouvertement des ligues pour faire triompher ce qu'on appelait la *bonne vieille cause*. Le parlement, alarmé de ces cabales, vota pour qu'il ne fût pas permis aux officiers de s'assembler sans le consentement et sans les ordres du protecteur. Ce vote produisit une crise qui amena le dénoûment. Les officiers se transportèrent chez Richard et demandèrent la dissolution du parlement. Un d'eux, nommé *Desboron*, le menaça même brutalement, s'il ne consentait point à leur demande. Richard manquait d'énergie pour refuser, et d'habileté pour résister : le parlement fut dissous. Par cet acte de faiblesse, Richard fut universellement considéré comme détrôné, et en effet, peu de jours après, le 22 avril 1659, il signa sa démission en forme. Richard ne prit aucune part aux troubles qui suivirent. Ses biens se trouvaient obérés par des dettes contractées pour les funérailles de son père. Après le rétablissement du roi Charles II, il se retira en France. Il résida pendant plusieurs années à Paris, incognito et dans une grande obscurité. La crainte d'une guerre entre l'Angleterre et la France l'engagea à se rendre à Genève. Richard retourna en Angleterre vers 1680, et fixa sa résidence à Cheshunt, dans le comté d'Hereford, où il passa tranquillement sa vie sous le nom de *Clark*, connu seulement d'un petit nombre d'amis. Un procès qu'il eut avec ses filles, au sujet de la succession de son fils unique, le força cependant de se rendre à Londres et de comparaître devant des juges ; ceux-ci se rappelant son ancienne grandeur, le traitèrent avec beaucoup d'égards, et rendirent une ordonnance pour lui permettre de comparaître assis et couvert. Il eut alors la curiosité d'assister à une séance de la chambre des pairs, et quelqu'un qui ne le connaissait pas, lui demandant s'il avait jamais rien vu ou entendu de semblable : « Jamais, répondit-il en montrant le trône, depuis que j'ai cessé de m'asseoir dans ce fauteuil. » Il mourut en 1712.

**CROMWELL** (Henri), fils puîné d'Olivier, fut envoyé par le protecteur, en 1654, pour gouverner l'Ir-

lande; il montra tant d'intelligence et de douceur, que jamais cette île n'avait joui de plus de tranquillité, et n'avait eu un commerce si florissant. La chute de son frère amena la sienne, et depuis cette époque l'histoire ne dit plus rien de lui.

**CROMWELL** (Olivier), dernier rejeton de la même famille, mort à Cheshunt en 1821, à 79 ans, consacra les dernières années de sa vie à la publication du mémoire apologétique du plus fameux de ses ancêtres, intitulé : *Memoirs of the protector Oliver Cromwell, and of his sons Richard and Henry,* etc., Londres, in-4°.

**CRONACA** ((Simon POLLAIOLO, surnommé il), architecte et sculpteur italien, né à Florence en 1454, dut son surnom à l'admiration qu'il professait pour les compositions antiques. Il acheva le palais de Philippe Strozzi, dit *le Vieux,* que Benedetto da Maiano avait laissé non terminé en quittant Florence. Ce bel édifice passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture florentine dans le 15e siècle. On doit encore au Cronaca l'église de St.-François sur le mont de Miniate, dont Michel-Ange louait et admirait la construction simple et élégante. Il mourut en 1509.

**CRONANDER** (Jacob), jurisconsulte suédois, du 17e siècle, employé d'abord en Poméranie, devint ensuite juge à l'île de Gotland et président de la ville de Wisby. On a de lui : *Descriptio Westrogothiæ,* 1646, in-4°; *Fasciculus juridicus in digesta cum collatione juris suecani,* 1651. Il composa aussi une comédie en suédois, qui parut en 1647, et qui est une des premières qui ait été faite en Suède.

**CRONEGK** (Jean-Frédéric, baron de), poëte allemand, né à Anspach en 1731, possédait presque toutes les langues vivantes : il était doué d'une imagination brillante et d'une grande facilité; les pensées graves et philosophiques dont ses compositions sont empreintes l'ont fait surnommer le *Young allemand.* Cronegk voyagea en Italie, en France, et se lia avec ce que Paris renfermait d'hommes de lettres distingués. De retour en Allemagne, il y composa sa tragédie de *Codrus,* qui fut couronnée par la Société littéraire de Berlin. Cette pièce promettait à l'Allemagne un grand poëte ; mais l'auteur mourut le 31 décembre 1758, à 27 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-8°, réimprimé plusieurs fois. Outre ses drames, parmi lesquels on distingue *Codrus,* traduit en français par Bielefeld, 1768, et *Olinde et Sophonie,* imité par Mercier, 1771, in-8°, on y trouve des poésies élégiaques et lyriques qui ont eu du succès. Huber en a traduit quelques-unes dans le tome XIV de son *Choix de poésies allemandes.*

**CRONENBURG.** *Voyez* **DESSENIUS** ou **DESSEN DE CRONENBURG.**

**CRONSTEDT** (Alex-Frédéric de), minéralogiste suédois, membre de l'académie des sciences de Stockholm, était né en 1722, dans la province de Sudermanie. Son père, qui était lieutenant général, et directeur des fortifications, lui fit faire de bonnes études, et il se distingua bientôt par ses progrès dans les sciences physiques et mathématiques. Entré au département des mines, il donna des avis utiles sur l'exploitation et la fonte des métaux. De 1751 à 1754, il fit des recherches sur la substance connue de son temps sous le nom de *Kupfernickel,* et prouva que cette substance contenait un métal particulier, ayant des propriétés distinctes et caractéristiques, et il le nomma *Nickel.* En 1758, il publia à Stockholm son *Essai de minéralogie, ou d'une classification du règne minéral.* Il découvrit une espèce de minéral, qu'il nomma *zéolithe,* sur lequel il fit une dissertation dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm* (1756). Les minéralogistes français placent cette substance dans les *mésotypes.* Une mort prématurée enleva ce savant le 19 août 1765.

**CRONSTROEM** (Isaac, baron de), général au service de Hollande, né en Suède en 1661, entreprit, en 1679, des voyages qui lui firent connaître la plupart des pays de l'Europe ; il s'arrêta en France, pour y entrer au service militaire. Ses talents et son zèle le firent nommer commandant de Pignerol. Les rapports politiques entre la Suède et la France ayant changé, Cronstroem passa au service de Hollande, et se fixa dans ce pays, qu'il ne quitta plus que pour faire un voyage à Stockholm. Il fut nommé gouverneur général de Berg-op-Zoom, et se trouvait dans cette place importante, quand les Français en entreprirent le siége en 1747. La place ayant été emportée d'assaut, après 65 jours de tranchée ouverte, le peuple hollandais fit mettre Cronstroem en accusation. Le vieux général écrivit sa justification avec autant de calme que d'énergie ; mais, il ne put, malgré ses instances, obtenir un jugement définitif. Il se retira dans une terre qu'il possédait en Hollande, et mourut le 31 juillet 1751. Il a laissé des mémoires qui ont servi à C. C. Gjoerwell pour écrire sa vie en suédois. Cet ouvrage a été imprimé à Stockholm, 1756, in-8°.

**CROOK** (Richard), né à Londres sur la fin du 17e siècle, étudia successivement à Cambridge et à Oxford, voyagea en diverses contrées, formant partout des liaisons avec les savants, et s'arrêta à Leipzig, où il fut le premier qui donna des leçons de grec. Fisher, évêque de Rochester, l'ayant engagé à revenir en Angleterre, on fonda pour lui en 1522 une chaire de grec dans l'université de Cambridge. Henri VIII, le chargea de l'éducation du comte de Richemond, son fils. Dans l'affaire du divorce, il prit parti pour le roi, qui l'envoya à Padoue afin d'obtenir le suffrage de l'université, et il remplit cette mission à la satisfaction de son maître. Sous Édouard VI, il ne se montra pas disposé à suivre la nouvelle réforme dans tous ses excès, et écrivit même contre ceux qui s'y laissèrent entraîner. Il mourut à Londres en 1558. Il nous reste de lui : *Oratio de græcarum disciplinarum laudibus,* Londres, 1519, in-4°; *Oratio qua Cantabrigenses est exhortatus ne græcarum litterarum desertores essent,* ibid.; *Introductio ad linguam græcam ; Elementa grammaticæ græcæ ; de Verborum constructione.*

**CROONE** (Guillaume), né près de Londres, fut reçu maître ès arts à Cambridge en 1634, et nommé professeur de rhétorique au collége de Gresham en 1659. Il obtint le doctorat en médecine, à Cambridge, au mois d'octobre 1662. En 1665, il voyagea en France. Les chirurgiens de Londres lui conférèrent, en 1670, la chaire de myologie ; le collége des médecins de cette ville l'admit dans son sein en 1675, et, dans le cours de la même année, il devint membre de la Société royale. Il est résulté de ces leçons plusieurs fragments utiles, publiés sous le titre de *Cronian lectures.* Ce point de physiologie fut l'objet principal de ses travaux. L'ouvrage qu'il com-

posa : *De ratione motûs musculorum*, fut imprimé d'abord à Londres, 1664, in-8°, puis à Amsterdam, 1667, in-12. Il mourut le 12 octobre 1684.

**CROONE** (Pierre), né à Malines, fut chanoine régulier de Saint-Martin de Louvain, prieur en 1677, et mourut en 1683, après avoir publié : *De apparatu mensæ boni coci*, Anvers, 1660, in-12; *De officio et culinâ boni coci*, Bruges, 1663, in-12; *Historia B. M. V. Hanswycanæ, Mechliniæ*, Malines, 1670, in-12.

**CROPANO** (Giovanni-Fiore da), religieux de l'ordre de St.-François, né dans la Calabre au 17e siècle, a laissé des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et quelques *ouvrages* ascétiques; mais il est principalement connu par *Calabria illustrata, con iscrizioni e medaglie*, Naples, 1691, in-fol., figures, livre plein de recherches, et qui, malgré les progrès des sciences historiques, est toujours estimé.

**CROPH** (Philippe-Jacques), professeur et recteur à Augsbourg, né en 1666, mort le 23 septembre 1742, avait obtenu en 1690 la couronne de laurier, comme premier poëte latin. Il a écrit : *De gymnasiis Atheniensium litterariis*, Iéna, in-4°; *Hilaria Scholastica*; et en allemand, l'*Histoire du gymnase de Sainte-Anne*, Augsbourg, 1731, in-fol.

**CROPH** (Jean-Baptiste), frère du précédent, a écrit : *Antiquitates macedonicæ, sive de regio Macedonum principatu, moribus atque militiâ*, Iéna, 1682, in-4°. Gronovius a réimprimé cet ouvrage dans le 6e tome des *Antiquitates Græcorum*.

**CROSBY** (Brass), né en 1725 à Stockton-sur-la-Tees, fut élu lord-maire de Londres en 1770. Dans une adresse de remercîments qu'il fit aux habitants de cette capitale, il leur promettait, en mettant la main sur son cœur, « de protéger leurs libertés et leurs priviléges au péril de sa vie. » Ce n'était pas une vaine protestation, comme il le prouva l'année suivante par sa conduite courageuse dans l'affaire de quelques imprimeurs. Il fut mis à la Tour, et, ayant été élargi au bout de quelques mois, il fut reconduit chez lui en triomphe par ses concitoyens. Son activité et son exactitude dans l'exercice de ses fonctions publiques étaient en quelque sorte passées en proverbe. Il mourut en 1793.

**CROSBY** (Thomas), ministre anabaptiste à Londres, fit imprimer dans cette ville, en 1738, in-8°, une *Histoire des Anabaptistes d'Angleterre, depuis la réformation jusqu'au commencement du règne de Charles Ier*.

**CROSILLES** (Jean-Baptiste), vint à Paris dans le dessein de faire fortune. Le grand prieur de Vendôme le prit en amitié, et se l'attacha en lui donnant l'abbaye de la Couture. Après la mort de ce prince, il passa chez le comte de Soissons, qui le pourvut de plusieurs bénéfices considérables; mais au bout de quelques années les sentiments du comte à l'égard de Crosilles changèrent. Il le força d'abord de donner sa démission de ses bénéfices, et lui retira ensuite sa protection. Dans le courant de l'année 1641, Crosilles fut accusé de s'être marié, quoique prêtre, et, en conséquence de cette accusation, il fut mis en prison. Il y resta dix années, et, après ce temps, un arrêt du parlement le justifia. Il vécut encore six mois dans une extrême pauvreté, et mourut en 1651 à Paris. On a de lui : des *Héroïdes ou Épîtres amoureuses à l'imitation des Épîtres héroïques d'Ovide*, 1619, in-8°; *Tyrcis et Uranie*, ou *la Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes et en prose, avec des chœurs en vers, Paris, 1633, in-8°.

**CROSNE.** *Voyez* **THIROUX.**

**CROSS** (Thomas), graveur anglais, né en 1624, mort à Londres en 1671, a laissé un assez grand nombre de portraits, et publié une méthode tachygraph. sous ce titre : *The art of character or short-writing*, Londres, 1645. — Un autre Cross (Gautier) a publié l'*Art taghmique*, ou *l'art d'expliquer l'écriture par les accents*, Londres, 1698.

**CROTTE** (François DAILLON de la), l'un des plus braves officiers du règne de Louis XII, était fils de Jean de Daillon, qui gouvernait le roi Louis XI, et de Marie de Laval. Il fut fait lieutenant de la compagnie de 100 hommes d'armes du marquis de Montferrat, puis gouverneur de Legnago, ville forte enlevée aux Vénitiens. Bayard aimait sa valeur impétueuse, et dans différentes rencontres le choisit pour compagnon. Crotte se signala aux batailles de St.-Aubin-du-Cormier et de Fornove, et fut tué en 1512 à Ravenne, en combattant courageusement. Brantôme dit qu'on appelait communément MM. de Bayard, de la Crotte et de Fontenailles, *les Chevaliers sans peur et sans reproche*.

**CROTTI** (Barthélemi), bon poëte latin, né dans le 16e siècle à Reggio, était chanoine et archiprêtre de la cathédrale de cette ville. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Paul III le nomma surintendant de la chapelle pontificale. Il mourut en 1534. On lui doit : *Epigrammatum elegiarumque libellus*, Reggio, 1500, in-4°; *Opus Catoni inscriptum in elegiacum versum, ejusque appendix*, Reggio, 1501, in-4°. Tiraboschi lui a consacré un article intéressant dans la *Bibliothèque modenese, II*.

**CROTTI** (Élie-Jules), de Reggio, de la famille du précédent, fut également versé dans la poésie et les arts. Il a laissé différents *opuscules*. On trouve de lui quelques pièces agréables dans les *Carmina illustrium italorum poetarum*.

**CROUSAZ** (Jean-Pierre de), philosophe, né le 13 avril 1663 à Lausanne, d'une très-ancienne famille, acheva ses études à 15 ans, visita la Hollande, où il eut de fréquentes conférences avec Bayle, puis se rendit à Paris, où il se lia très-intimement avec le P. Malebranche. De retour à Lausanne, il fut nommé professeur de philosophie, et ne voulut point quitter cette chaire pour celle de théologie qu'on lui offrit peu après. Recteur de l'académie de Lausanne en 1706, des disputes théologiques le décidèrent à quitter cette ville en 1722, pour aller professer à Groningue; mais l'amour du pays natal le ramena dans sa patrie, et sa chaire étant devenue vacante en 1737, on s'empressa de la lui rendre. Il mourut en 1750. Il était depuis 1725 l'un des associés de l'Académie des sciences, qui, quelques années auparavant, avait couronné son *Mémoire sur le mouvement*. Crousaz a remporté plusieurs prix à l'académie de Bordeaux. Tous ses ouvrages, accueillis lors de leur publication, sont peu recherchés maintenant, parce qu'ils reposent sur les principes de la philosophie cartésienne, qui depuis longtemps sont abandonnés. Ceux que l'on consulte encore quelquefois sont : *Traité du beau*, etc., Amsterdam, 1715, in-8°, 1724, 2 vol. in-12; *De l'éducation des enfants*, la Haye, 1722, 2 vol. in-12; *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, la Haye, 1733, in-fol.; *Traité de l'esprit humain*, contre Wolf et Leibnitz, 1741, etc.

**CROUSAZ-MEIN** (Henri de), chambellan du prince de Hohenzoller-Hechingen, fils de la baronne de Montolieu, connue par ses romans, est cité en Suisse pour la *Traduction* de plusieurs ouvrages allemands relatifs à ce pays, entre autres : *Voyage dans l'Oberland bernois,* par le professeur Wyes, Berne, 3 vol. in-8°; *Lucerne et ses environs,* par le chanoine Buringer, un vol. in-8°; *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne,* par le même, un vol. in-8°. Il mourut à Lausanne le 29 décembre 1832, le lendemain même du jour où il avait perdu sa mère, dont on lui cacha la fin.

**CROUZET** (Pierre), né à Saint-Waast, en Picardie, le 15 décembre 1753. Après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu docteur agrégé en 1778, et nommé professeur de troisième au collége de Montaigu. Il y remplit successivement la chaire d'humanité et celle de rhétorique, et enfin fut nommé principal de même collége en 1791. En l'an III un décret de la Convention nomma Crouzet directeur de l'institut des jeunes Français, qui fut réuni peu après aux écoles de Popincourt et de Liancourt. A cette époque, les élèves manquaient de tout, et Crouzet engagea sa modeste fortune pour leur procurer des aliments et des habits. Il fit partie en l'an VI du jury chargé d'organiser l'école centrale du département de l'Oise, fut nommé, en l'an VIII, directeur du collége de Compiègne, et, en l'an IX, du prytanée français de Saint-Cyr. Ce fut là surtout qu'il acquit le plus de titres à la reconnaissance de ses concitoyens. Cet établissement était le théâtre de l'indiscipline la plus complète. Les élèves, sans surveillance, avaient contracté les plus funestes habitudes, dont l'ignorance devait être le résultat le moins funeste. Crouzet y rétablit l'ordre en peu de temps, et n'eut besoin pour cela que de faire entendre à ces jeunes Français les mots d'honneur et de patrie. Quelques mois après, plus de 600 élèves remplissaient la maison de Saint-Cyr, qui devint une pépinière. Crouzet continua à diriger cet établissement lorsqu'il fut transféré à la Flèche, en 1808, jusqu'en 1809, où il fut nommé proviseur du lycée Charlemagne et correspondant de l'Institut national. Crouzet est mort à Paris le 1er janvier 1811. On lui doit : *La Liberté,* poëme 1790 ; *Dialogue en vers,* 1797, in-4°; *Dialogue en vers, recité par les élèves de Saint-Cyr,* an IX, in-4°, etc.

**CROWE** (Guillaume), littérateur anglais, naquit à Winchester en 1756 dans les derniers rangs de la société. Admis très-jeune au nombre des choristes de chapelle du collége, il s'y fit remarquer par ses heureuses dispositions. Devenu membre du collége en 1773, il y remplit diverses fonctions avec honneur. En 1783 il fut recteur du collége d'Alton Barness. L'année suivante, il fut nommé orateur public. Les travaux scolaires auxquels l'astreignaient ces titres ne l'empêchèrent pas de trouver du temps pour d'autres études. La mort l'atteignit le 9 février 1829 à Bath. On lui doit *la Vallée de Lewerdon* (1786 ; 3e édition, 1804), joli poëme descriptif en vers blancs ; *Poésies diverses,* 1827 ; *Traité de versification anglaise,* 1827.

**CROWNE** (Jean), poëte dramatique anglais, né dans la Nouvelle-Angleterre vers le milieu du 17e siècle, vint chercher fortune à Londres, où il mourut en 1703, après avoir composé 17 pièces de théâtre, tragédies et comédies, dont quelques-unes, surtout les comédies, eurent un succès qui se soutient encore aujourd'hui. On a aussi de lui les poëmes suivants : *The Curch scuffle* (la Querelle d'Église) ; *Amphigénie et Pandion ; les Danaïdes,* et *Charles VIII,* ou *la Conquête de Naples.*

**CROXALL** (Samuel), écrivain anglais du 18e siècle, entra dans les ordres, occupa plusieurs bénéfices considérables, et gouverna en grande partie l'Église d'Hereford pendant les dernières années de l'évêque Egerton. Il mourut en 1752, dans un âge avancé. On a de lui, entre autres ouvrages : *deux Chants originaux, en imitation de la reine des fées de Spenser ; la Vision,* poëme adressé au lord Halifax, 1715 ; *la belle Circassienne,* 1720, in-4° ; un *Recueil de fables d'Ésope et autres, traduites en anglais, avec des applications instructives,* 1722 ; imprimé pour la neuvième fois en 1770, 1 vol. in-12 ; *la Politique de l'Écriture,* 1735, 1 vol. in-8° ; *le Manuel royal,* 1730 ; etc.

**CROY** (Charles-Alexandre, duc de), a laissé sur les guerres de son temps, dans les Pays-Bas, un ouvrage plein d'intérêt et qui peut encore être utilement consulté par les militaires. Né en 1580 d'une ancienne et illustre famille de Flandre, il embrassa de bonne heure la profession des armes. Il n'avait que 17 ans lorsqu'il suivit l'archiduc Albert, qui conduisait une armée au secours d'Amiens, assiégé par Henri IV. En 1598 il accompagna, dans son voyage d'Italie, ce prince, qui le nomma gentilhomme de sa chambre, et ne cessa depuis de l'honorer de sa confiance. Pourvu quelque temps après d'une compagnie de cavalerie, il fut employé d'abord au siége mémorable d'Ostende. Il eut ensuite un commandement dans un corps de troupes destiné à surveiller les mouvements des Hollandais, qui, ne pouvant pas hasarder d'actions décisives, harcelaient sans cesse l'armée espagnole, pillaient ou détruisaient ses magasins ; et, tombant à l'improviste sur les villes mal défendues, en tiraient de fortes contributions. Ce corps, entièrement composé de soldats mercenaires et indisciplinés, fut loin de rendre les services qu'on en avait attendus. Une armée toujours prête à se révolter pour sa solde, d'ailleurs sans discipline et sans subordination, ne pouvait pas arrêter les excursions des Hollandais. Croy, détaché à Ruremonde pour apaiser la garnison, y fut retenu prisonnier par les mutins, qui ne le relâchèrent qu'après qu'ils eurent été payés entièrement. Ce fut pendant sa captivité, qui dura près d'un an, qu'il écrivit les mémoires de ses campagnes. Créé chevalier de la Toison d'or en récompense de ses services, il fut en outre nommé conseiller d'État et surintendant des finances aux Pays-Bas. Ne voulant pas perdre l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers, il sollicita l'honneur d'un commandement dans l'armée que l'Espagne envoyait à l'empereur Ferdinand pour l'aider à comprimer la sédition des Bohêmes. Il signala sa valeur à la bataille de Prague ; mais, le 24 novembre 1624, il fut tué dans sa chambre d'un coup de mousquet parti d'une fenêtre de la maison voisine. Il avait été marié deux fois ; n'ayant pas eu d'enfant mâle, ses titres passèrent à son frère, le baron de Fenestrange. L'ouvrage que nous avons de lui est intitulé : *Mémoires guerriers de ce qui s'est passé aux Pays-Bas depuis le commencement de l'an 1600 jusqu'à la fin de l'année 1606,* Anvers, 1619, in-4°.

**CROY-SOLRE** (Emmanuel, prince de), né le 23 juin 1718, chevalier des ordres du roi, commandant en chef en Picardie, fut créé maréchal de France le 13 juin 1782. Aussi recommandable par ses vertus que par son zèle pour le bien public, jamais homme n'a porté plus loin le désintéressement et l'amour de sa patrie. Il lui est arrivé souvent d'avancer ses propres fonds pour des travaux utiles que la pénurie du trésor public aurait fait abandonner. Sa santé, naturellement faible, fut altérée de bonne heure par des travaux qu'il entreprenait avec plus de courage que de force, et qu'il surveillait lui-même, souvent dans l'eau jusqu'aux genoux. Parmi ces travaux, on distingue la restauration du port de Dunkerque, l'établissement des batteries pour la défense des côtes de son commandement, et la construction de la *Tour de Croy*, élevée à ses frais, à une lieue de Calais, sur le point le plus rapproché et le plus direct des côtes de l'Angleterre. Il est mort en 1787. Il avait publié : *Mémoire sur le passage par le Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces*, Paris, 1782, in-4° ; *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4°.

**CROY-SOLRE** (le prince Emmanuel-Marie MAXIMILIEN de), né dans le Hainaut, le 7 juillet 1768, entra, jeune encore, au service de France où il devint par la suite lieutenant général et capitaine des gardes du roi. La révolution l'obligea de s'expatrier. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il rentra dans ses foyers où il vécut retiré sans prendre aucune part aux affaires. À la restauration de 1814, le prince de Croy n'attendit pas que Louis XVIII eût pris possession de sa couronne pour lui aller offrir ses services qu'il continua à son successeur. En 1830, le prince, capitaine des gardes, escorta Charles X pendant le voyage de Cherbourg. Là finit sa carrière publique ; il se retira dans ses terres de Belgique où il mourut le 25 janvier 1842. Il était grand d'Espagne de première classe, chevalier des ordres du St.-Esprit, de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

**CROY**. *Voyez* **CROI** et **CHIÈVRES**.

**CROYSSART**. *Voyez* **COYSSART**.

**CROZAT** (Antoine), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, fut un des plus célèbres financiers de la fin du règne de Louis XIV. Après avoir été successivement receveur général du clergé et trésorier des états du Languedoc, il fut fait grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit après la mort de l'avocat général Chauvelin, en 1715. Il avait obtenu en septembre 1712 le privilége du commerce exclusif de la Louisiane pour 15 ans, et il peut être regardé comme le fondateur de cette colonie, pour laquelle il fit des embarquements considérables ; mais les bénéfices n'ayant pas répondu à ses espérances, il remit ses lettres patentes à Louis XV, par suite d'un arrêt du conseil du 23 août 1717. L'établissement du Mississipi fut alors cédé à une compagnie qui donna naissance à la fameuse compagnie des Indes. Le marquis du Châtel mourut à Paris le 7 juin 1738, âgé de 83 ans.

**CROZAT** (Joseph-Antoine), fils du précédent, naquit à Toulouse, en 1696, fut conseiller au parlement de la même ville, maître des requêtes, lecteur du cabinet du roi en 1719, et mourut en 1744. Son goût pour les arts paraît lui avoir tenu lieu de toute autre passion, et ce fut à le satisfaire qu'il appliqua toute sa fortune, sa vie entière. Il forma le projet de faire graver, à ses dépens, et par souscription, les tableaux et les dessins de sa collection : ce recueil, qui est fait d'après les plus beaux tableaux et les meilleurs dessins qui fussent alors en France, divisé suivant les différentes écoles, avec un abrégé de la vie des peintres, et une description historique de chaque tableau, parut en 1729, Paris, grand in-fol. On appelle ce recueil *Cabinet de Crozat*. Le cabinet de Crozat passa, après sa mort, entre les mains du marquis du Châtel, son frère, à qui il l'avait légué. Mariette en publia une *Description sommaire, avec des réflexions sur la mnaière de dessiner des principaux maîtres*, Paris, 1741. Le catalogue des tableaux fut donné en 1755, in-8°.

**CROZAT** (Marie-Anne), sœur du précédent, fut célèbre dans son temps par son esprit et ses connaissances. C'est à elle que l'abbé le François dédia une *Méthode abrégée et facile pour apprendre la géographie*, très-souvent réimprimée, et qui, sans autre raison que cette dédicace, est connue dans la librairie sous le nom de *Géographie de Crozat*. M[lle] Crozat épousa, en 1717, le comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie légère de France, et mourut sans enfants en 1729.

**CROZE** (Mathurie-Veyssière la). *Voyez* **LACROZE**.

**CROZET** (Thomas), récollet, entra dans les ordres à Marseille vers 1650, et s'adonna à la prédication. Il alla ensuite en Espagne, et séjourna longtemps à Madrid, où il apprit si bien l'espagnol, que, non-seulement il traduisit quelques ouvrages castillans, mais qu'il en composa lui-même en langue espagnole. Il mourut à Avignon vers 1720. On a de lui : *Consejos de la sabiduria, recapitulacion de las maximas de Solomon y las mas importantes al hombre para governarse sabiamente : consideraciones sobra las mismas maximas traducidas de frances en espanol*, Marseille, 1690, in-8° ; Bruxelles, in-8° ; *Maximes morales traduites d'espagnol en français ; Histoire de la bienheureuse vierge Marie, écrite par Marie d'Agreda*, Marseille, 1695, in-8°, etc.

**CRUCIUS**. *Voyez* **CROCE** et **LACROIX**.

**CRUDELI** (Thomas), l'un des meilleurs poëtes italiens du 18e siècle, né en 1703 à Poppi en Toscane, dut à son talent l'honneur d'être appelé à la cour de Naples, mais il ne put s'y rendre. Les juges de l'inquisition, après l'avoir retenu pendant plus d'une année dans les fers, lui imposèrent l'obligation de ne jamais s'éloigner de sa ville natale. Cette persécution ébranla sa santé, et le conduisit au tombeau en 1745. Quelques compositions de ce spirituel écrivain avaient paru à Naples, 1746, in-4°, et avec des additions, 1765, in-8° ; mais la meilleure et la plus complète édition de ses œuvres est celle de Pise, sous la rubrique de Paris, 1805, in-12, intitulée : *Rime e prose del dettor Crudeli* ; elle est précédée de la *Vie* de ce grand poëte et ornée de son portrait.

**CRUDEN** (Alexandre), né en 1704 à Aberdeen en Écosse, fut élevé au collége Maréchal de cette ville. On le destinait à l'état ecclésiastique, lorsque sa raison reçut une atteinte dont il ne se remit jamais entièrement. On ne connaît pas bien la cause de cet accident, qu'on attribua généralement à une passion malheureuse. Il fut enfermé plusieurs fois comme aliéné et chaque fois qu'il

sortait il intentait une action en dommages et intérêts qu'il perdit toujours. Il s'en vengeait par la publication de brochures. Il vint à Londres en 1722, et fut successivement instituteur, correcteur d'imprimerie et libraire; il employait les loisirs que lui laissaient ses occupations à la compilation de sa *Concordance complète des saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament*, qui parut pour la première fois en 1735. Il mourut à Londres en 1770. Quoique son style manque d'élégance, sa *Concordance* est un ouvrage estimable, utile, regardé comme un des meilleurs qui existent en ce genre en Angleterre.

**CRUGER.** *Voyez* **KRUGER.**

**CRUIKSHANK** (WILLIAM), médecin anglais, et l'un des plus grands anatomistes du 18e siècle, né à Édimbourg en 1746, mort à Londres le 27 juin 1800, a laissé (en anglais), plusieurs ouvrages estimés; les principaux sont: *Anatomie des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, in-4°, figures, traduit en français par Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°; trois *Mémoires sur la fièvre jaune, bilieuse et intermittente*, Philadelphie, 1790, 1800, in-8°; *Expériences sur la transpiration insensible*, etc., 1795, édition augmentée; *Essais sur la propriété antisiphilitique de plusieurs acides*, 1797, traduit en français, par Alyon, avec des notes de Fourcroy.

**CRUMMUS** ou **CRUMNUS**, roi des Bulgares, mort en 875, est connu par ses victoires sur Nicéphore qui finit par tomber entre ses mains; il exposa longtemps sur un gibet la tête de ce malheureux prince, puis fit entourer le crâne d'un cercle d'argent, et s'en servit comme d'une coupe pour s'enivrer dans les festins solennels.

**CRUMPE** (SAMUEL), médecin anglais, né en 1766, exerça sa profession à Limerick en Irlande, et mourut dans cette ville le 27 janvier 1796, après avoir publié deux ouvr. intéressants, écrits l'un et l'autre en anglais: *Examen de la nature et des propriétés de l'opium, dans lequel on présente l'analyse de cette substance médicamenteuse, sa manière d'agir sur l'économie animale, son emploi dans les diverses maladies*, etc., Londres, 1793, in-8°; *Essai sur les meilleurs moyens de procurer de l'emploi au peuple; couronné par l'Académie royale d'Irlande*, Dublin, 1793, in-8°; 1795, in-8°.

**CRUQUIUS** (JACQUES), en flamand *de Crusque*, né à Messines en Flandre, près d'Ypres, est un des bons humanistes du 16e siècle. Il eut pour maîtres à Louvain, Conrad Goclénius et Pierre Nannius. Il voyagea au sortir du collége. De retour dans sa patrie, il fut, en 1544, nommé professeur des langues grecque et latine à Bruges. Il y a lieu de croire qu'il y fournit une carrière assez longue; mais on ignore la date précise de sa mort, comme celle de sa naissance. C'est surtout d'Horace que Cruquius s'est occupé comme éditeur et comme commentateur. Il publia d'abord séparément quelques poésies d'Horace, *Carminum liber quartus*, Bruges, 1565, in-8°; *Epodôn liber*, Anvers, 1567, in-8°; *Satirarum, seu potiùs Eclogarum libri duo*, ibid., 1573; tout l'*Horace* parut chez Plantin en 1578, in-4°, il a été réimprimé plusieurs fois. On lui attribue un *Encomium urbis Brugensis*, et diverses poésies latines.

**CRUSIUS** (MARTIN), savant et laborieux helléniste, né en 1526 dans la principauté de Bamberg, professa la morale et la langue grecque à Tubingen, où il mourut le 25 février 1607. On lui doit un grand nombre d'ouvrages fort recherchés des curieux. Les princip. sont: *Poematum græcor. libri II, gr.-lat.; orationum lib.*, Bâle, 1567, 3 part. in-8°; *Turco-Græciæ libri VIII, Germano-Græciæ libri IV*, Bâle, 1584, 2 vol. in-fol.; *Acta et scripta theologor. Wittembergens. et patriarchæ constantinopolitani*, 1584, in-fol.; *Æthiopicæ Heliodori historicæ epitome cum observationib.*, 1584, in-8°; *Annales suerici*, Francfort, 1596, 2 vol. in-fol.

**CRUSIUS** (CHRISTIAN-AUGUSTE), professeur à Leipzig et à Meissen, né en 1715, mort le 18 février 1775, a publié sur différents objets de philosophie et de théologie un grand nombre de petits écrits en latin et en allemand dont on trouve la liste dans les biographes allemands; *Guide pour parvenir à la certitude des connaissances humaines*, en allemands Leipzig, 1766, 3e édition, in-8°; dans la même langue, *Philosophie morale*, Leipzig, 1767, 3e édition, in-8°.

**CRUSIUS** (GOTTLIEB-LEBRECHT), né en 1730, près de Zwickau, vint étudier la gravure à Leipzig, où les jolies estampes qu'il faisait d'après ses propres compositions ne tardèrent pas à le faire rechercher par les libraires. Il vint en 1764 à Paris, où il resta 2 ou 3 ans: les ouvrages qu'il fit pendant son séjour dans cette ville sont aujourd'hui peu connus. De retour dans sa patrie, il continua à travailler dans le genre des ornements. Cet artiste est mort dans un âge peu avancé, laissant après lui Charles-Lebrecht Crusius, son frère qui, arrivé jeune à Leipzig, apprit le dessin d'Oeser. Il a gravé avec grâce et un esprit infinis un nombre considérable de petites estampes pour *l'Ami des enfants*, par Weisse, pour les *OEuvres de Wieland, de Frédéric II*, etc. Cet artiste mourut à Leipzig en 1769.

**CRUSSOLE-LAMI**, né à Paris, l'un des fondateurs et des principaux rédacteurs du journal républicain *la Tribune*, débuta dans la carrière littéraire par *l'Éloge de Montesquieu*, seul discours qui parut digne d'une mention honorable au concours où M. Villemain obtint le prix. Deux ans après l'Académie lui accorda la même distinction pour *l'Éloge de Rollin*. Crussole-Lami cessa dès lors de travailler aux concours académiques. Il publia successivement des *Résumés* de l'histoire de Danemark et de Picardie. Une *Notice* insérée dans les *Annales encyclopédiques*, sur les traductions en italien et en espagnol de deux ouvrages de Destutt de Tracy (les *Éléments d'idéologie*, et les *Principes d'économie politique*), prouve que son auteur n'était pas étranger à cette philosophie expérimentale qui a pour chefs Cabanis et de Tracy. Crussole-Lami s'exerça à la versification par un éloge de la clémence, ou *Épître à Fénélon*, publiée en 1819. Il avait aussi composé une tragédie intitulée: *Les Albigeois*, qui n'a été ni représentée ni imprimée. En 1724, il lut à l'athénée de Paris plusieurs morceaux sur divers sujets, entre autres, sur la tragédie romantique, des observations dont le but est de prouver que si la route des beaux-arts est tracée, leur carrière n'en est pas moins indéfinie, et qu'il n'y a de limité que le mauvais goût. Crussole-Lami mourut en 1832.

**CRUTTWELL** (CLÉMENT), ecclésiastique anglais, né en 1743, à Wokingham, dans le comté de Berk, est auteur de plusieurs ouvrages savants et utiles, et dont un

seul, par le travail qu'il exigeait, semblait devoir employer toute une vie. Il se fit connaître d'abord par une superbe édition de la *Bible et des OEuvres de l'évêque Wilson*, à laquelle il joignit une notice biographique sur ce prélat. Son ouvrage le plus considérable est sa *Concordance des textes parallèles de l'Écriture*, qu'il imprima et corrigea lui-même; la réputation de ce livre est faite en Angleterre. Cruttwell publia ensuite le *Nouvelliste universel* (*Universal gazetteer*), qui avait occupé 10 années de sa vie, et dont il venait de donner une seconde édition, comprenant 30,000 articles nouveaux, lorsqu'il mourut, le 5 septembre 1808, âgé de 65 ans.

**CRUZ** (Agostinho da), poëte portugais, né à Ponte da Barca en 1540, était frère du célèbre Diego Bernardès, le premier et l'un des meilleurs poëtes bucoliques de Portugal. Il prit le nom d'Agostino de Cruz, en entrant dans l'ordre des capucins, où, sans cesser de cultiver les lettres, il mena une vie pénitente, et mourut le 14 mars 1619. Ses poésies peu nombreuses, mais remarquables par l'élégance et la douceur du style, sont à la suite de celles de Bernardès, Lisbonne, 1771.

**CRUZ** (Gaspard da), dominicain portugais, passa plusieurs années dans les missions périlleuses de la Chine, et mourut en 1570, archevêque de Malacca dans les Indes. Il a laissé : *Tratado em que se contem muito por estenso as cousas da China*, etc., Evora, 1569, in-4°. C'est un des premiers ouvrages qui aient été publiés sur cet empire, et l'on y trouve des renseignements précieux.

**CRUZ** (Dinis da). *Voyez* **DINIS**.

**CRYM-GUÉRAI**, 55e kan de Crimée, fils de Dewlet-Guérai, succéda à son frère Arslan-Guérai, qui venait d'être dépossédé pour la seconde fois, au commencement de novembre 1758. Le vœu des Tatars, plutôt que le choix de la Porte, l'éleva à la dignité de kan, dignité qu'il avait convoitée sous les règnes éphémères de Arslan et Alim-Guéraï, par de sourdes menées auprès du peuple. Le premier de ces princes avait été revêtu des marques de la puissance en juin 1748, et son adresse à déjouer les intrigues, sa fermeté, le firent déposer, dès le mois d'août 1755, par la Porte, assez faible pour obéir à l'impulsion de ses ennemis. Alim-Guéraï, son successeur, révolta les Tatars par ses exactions, et la Porte fut obligé de sacrifier sa créature au mécontentement général. Arslan-Guéraï, réélu pour la seconde fois le 17 octobre 1758, toujours en butte aux intrigues des partis qui voulaient Crym-Guéraï, n'occupa même pas le trône; dès le même mois d'octobre, son frère reçut de la Porte son investiture. Ce prince, bien que choisi par ces Tatars, n'en eut pas un règne plus tranquille; il avait à déjouer les intrigues de la cour de Constantinople, dont il n'était point la créature, et des partisans qui restaient à son frère. A cette position difficile se joignirent d'autres maux qui l'aggravèrent encore; une nuée de Cosaques fondit sur la Crimée, et à peine furent-ils repoussés, que la peste vint la ravager. Cependant, malgré ces maux, Crym-Guérai défendait ses frontières contre la Russie, entretenait une correspondance suivie avec la Prusse, et lui promettait même des secours; ce dernier acte, contraire aux ordres de la Porte, le perdit. Obligé de venir à Constantinople, il y fut déposé le 6 octobre 1764. Azymet-Guéraï, Arslan-Guéraï et Macsoud-Guéraï lui succédèrent et occupèrent le trône pendant 4 ans. Arslan mourut le 30 mai 1767, n'ayant joui du pouvoir que 2 mois seulement. La Porte avait été à même d'apprécier les qualités de Crym-Guéraï; elle crut utile à ses intérêts de lui restituer la dignité de kan, ce qu'elle fit en octobre 1768. A peine la cérémonie de son inauguration fut-elle achevée, qu'il se mit en campagne à la tête d'une armée considérable, pour seconder les efforts du sultan qui voulait s'emparer de la nouvelle Servie. Le froid détruisit une grande partie de son armée, et ce revers, joint aux précédents, le rendit sujet à de fréquentes affections hypocondriaques. Un jour qu'il se trouvait plus indisposé qu'à l'ordinaire, un Grec qui l'accompagnait en qualité d'agent du prince de Valachie dont il était le médecin, lui administra une potion que Crym-Guéraï prit malgré les remontrances du baron de Tott : celui-ci avait présumé le véritable dessein de Sicopolo (c'était le nom du médecin), et l'événement prouva la justesse de ses soupçons. Le malheureux Crym-Guéraï expira 2 jours après, en février 1770, au moment où la Porte venait de le déposer une seconde fois. M. de Tott, qui avait résidé longtemps auprès de ce prince, en fait l'éloge le plus pompeux.

**CTÉSIAS**, médecin et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide vers la fin du 5e siècle avant l'ère chrétienne, exerça 17 ans la médecine à la cour de Perse, et y remplit aussi diverses missions. Pendant son séjour auprès d'Artaxerce, il avait composé une histoire de la Perse en 23 liv., et la description des Indes en un seul livre. Il ne reste de ces deux ouvrages qu'un extrait assez étendu dans la *Bibliothèque* de Photius. Ces fragments ont beaucoup exercé les critiques. Publiés pour la première fois par Henri Estienne, 1557, in-8°, et avec une version latine, 1594, ils ont été récemment l'objet d'un travail consciencieux de deux savants philologues allemands. Les éditions des *fragments* de Ctésias, par Alb. Léon, Gottingue, 1823, et par Félix Baëhr, Francfort, 1824, in-8°, sont fort estimées. Ils ont été traduits en français par Gedoyn, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, et par Larcher, à la suite de son *Hérodote*, 2e édition.

**CTÉSIBIUS**, mécanicien, né à Alexandrie dans le 2e siècle avant J. C., fils d'un barbier et barbier lui-même, s'éleva par la seule force de son génie à l'invention de plusieurs machines encore admirées de nos jours. On lui attribue celle de l'orgue hydraulique, de la *clepsydre* ou horloge mécanico-hydraulique, enfin du belopeaca, espèce de fusil à vent, où l'air fortement comprimé lançait un trait à une grande distance; enfin on le suppose inventeur de la pompe double, aspirante et foulante, qui porte son nom. Il fut père de Héron l'Ancien, à qui l'on doit la fameuse fontaine dite fontaine de Héron.

**CTÉSILAS** ou **CTÉSILAUS**, sculpteur grec, qui florissait dans la 87e olympiade (432 avant J. C.), concourut pour une des statues d'amazones destinées au temple d'Éphèse. On cite de lui plusieurs statues remarquables, entre autres celle d'un *Guerrier expirant*, que l'on croit être la même que le *Gladiateur mourant*.

**CTÉSILOQUE**, peintre grec, doit être le même que Ctésiochus, frère et disciple d'Apelles : il a vécu, par conséquent, vers la 113e olympiade (328 ans avant J. C.)

Il se rendit célèbre par un tableau dont la composition singulière mérita cependant d'être répétée sur plusieurs monuments. On la trouve encore sur des marbres et des patères antiques. Jupiter y paraît accouchant de Bacchus; le maître des dieux souffre et gémit comme une mortelle, et les déesses qui l'entourent font l'office de sages-femmes.

**CTÉSIPHON.** *Voyez* **CHERSIPHRON.**

**CTIBOR** (Jean), dit *Kotwa*, chanoine de Brinn, d'Olmutz et de Prague, doyen en 1615 à Smezna, et prévôt de Lutomierz, mort en 1637, a publié plusieurs ouvrages en bohémien. On loue surtout un ouvrage polémique qu'il fit paraître contre les protestants, sous le titre de *Larve;* il a le premier montré aux Bohémiens comment ils pouvaient, à l'exemple des Grecs et des Allemands, enrichir leur langue de mots composés. Ses sermons passent pour des modèles, pour la force et l'énergie du style.

**CTIBOR DE CIMBOURG**, gouverneur de la Moravie, mort le 26 juin 1494, a publié en bohémien un ouvrage polémique, sous ce titre : *Mensonge et Vérité*, qu'il dédia en 1469 à George (Podiebrad), roi de Bohême. Cet ouvrage demeura longtemps en manuscrit; la seconde édition est de Prague, 1539; le *Code de Moravie*, comprenant la collection des diplômes qui ont rapport à ce pays, depuis l'an 1310, sous le roi Jean, jusqu'en 1495, sous Wladislas II. Lorsque l'on imprima in-4°, en 1615, cette collection précieuse, on y ajouta 6 diplômes qui sont de 1530 et 1539, sous Ferdinand I^er^; le *Droit provincial du marquisat de Moravie.*

**CUBA** (Jean), botaniste et médecin allemand, vers le milieu du 15^e^ siècle, est l'un des premiers auteurs qui aient traité de l'histoire naturelle en joignant des figures au texte. Son *Ortus sanitatis*, Augsbourg, 1481, in-fol., quoique fort médiocre et accompagné de mauvaises figures, a été réimprimé très-souvent, et traduit en flamand, en anglais, en français et en latin. La traduction française est de Paris, 1539.

**CUBERO** (Pierre), missionnaire espagnol, né en 1645 dans l'Aragon, commença ses voyages à l'âge de 25 ans, se rendit de Saragosse à Paris, visita ensuite Rome, Venise, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astrakan, Surate, Goa, Mexico, et publia la relation de sa mission sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. P. Cubero, etc....., avec les choses les plus remarquables qui lui sont arrivées*, etc., Madrid, 1680, in-4°. Cubero n'a pas le défaut, trop commun aux voyageurs, de délayer les faits et de les noyer dans une foule de détails insignifiants; on lui reproche, au contraire, de s'être contenté d'offrir un aperçu général sur les religions, les mœurs, les usages, les cérémonies des différents peuples.

**CUBIÈRES** (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure, le 12 octobre 1747. Entré à 16 ans, comme page, aux petites écuries, il quitta cette maison au bout de 6 années, après avoir rempli la place de premier page, et fut nommé écuyer cavalcadour de Louis XVI, avec le grade de capitaine de la cavalerie à la suite du régiment Dauphin. Il fit de la musique et des parties de plaisir avec les hommes de la cour, des vers avec les poëtes, de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle avec les savants. Buffon, l'un de ses plus intimes, malgré les différences des âges et des réputations, lui avait prédit qu'il écrirait un jour pour hâter les progrès de l'histoire naturelle. De Cubières fut un des premiers à tenter le périlleux voyage d'aréostats; il chercha avec soin s'il était possible d'obtenir des moyens certains de direction; mais 10 ou 12 ascensions à ballon libre ne purent procurer une heureuse solution à ses ingénieuses recherches. Chargé d'accompagner à Turin M^me^ Clotilde, il passa à Ferney, et reçut de Voltaire un accueil flatteur, puis se rendit à Rome près du cardinal de Bernis son oncle. Il parcourut toute l'Italie, visitant les gens de lettres, les savants, et recueillant d'utiles notions d'archéologie et d'histoire naturelle. Un voyage en Angleterre étant alors un voyage à la mode, de Cubières traversa la mer et fit tourner cette nouvelle absence, comme il avait fait de la première, au profit de son instruction. Aimé de Louis XVI et de la reine, son dévouement à ses augustes souverains et son caractère honorable, inspiraient pour lui toute la confiance. Le 27 juillet 1789, il accompagna Louis XVI à Paris; il précédait sa voiture lorsque sur le quai, des coups de fusil partirent de l'autre côté de la rivière; une balle atteignit et perça le chapeau de Cubières, qui, songeant seulement au danger dont le roi était menacé, vint au galop se mettre à la portière de la voiture, et ainsi le couvrir de son corps. Fidèle au vœu de Louis XVI, le marquis de Cubières n'émigra point; et quand la violence des événements l'eut éloigné de la personne du roi, il se retira dans sa maison de Versailles, livré tout entier aux soins de l'agriculture et à l'étude de l'histoire naturelle. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1794, il fut arraché de sa maison et conduit dans la maison de détention des Récollets, dont il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Appelé à la commission des arts, il fit partie des commissaires qui furent envoyés à Rome pour veiller à la restauration des monuments antiques; à son retour il fut nommé conservateur des statues du jardin de Versailles. Rendu par la restauration à ses anciennes fonctions d'écuyer cavalcadour, il trouva dans Louis XVIII et dans sa famille, la bienveillance que ses vertus et son dévouement lui avaient méritée. Il était membre de l'Académie des sciences, de la Société royale et centrale d'agriculture, de celle de Versailles, et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes, regnicoles et étrangères. Il est mort le 10 août 1821. On a de lui : *Histoire abrégée des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, Versailles, an VIII (1800), in-4°, figures; *Mémoire sur les abeilles*, 1800; *Mémoire sur la pierre ollaire*, 1801; et autres mémoires sur divers arbres et arbustes.

**CUBIÈRES** (Michel de), connu aussi sous les noms de *Dorat-Cubières* et *Palmezeaux*, né le 27 septembre 1752 à Roquemaure, frère cadet du précédent, quitta le séminaire pour venir à Paris, fut pourvu de la charge d'écuyer de M^me^ la comtesse d'Artois, et se fit bientôt connaître par quelques pièces de vers écrites avec facilité. Naturellement présomptueux, il accepta les éloges et méprisa les critiques, et, bien persuadé que pour réussir il ne fallait que vouloir, s'essaya dans tous les genres : héroïdes, drames, romans, comédies, tragédies, poëmes épiques, didactiques, etc., il voulut tout entreprendre, sans consulter ses forces, et finit par se rendre complétement ridicule. La révolution le surprit au mo-

ment où il s'occupait de détrôner Boileau. Il alla se promener sur les ruines de la Bastille, se fit inscrire sur les rôles de la garde nationale, et paya sa dette civique en travaillant au Champ-de-Mars à l'autel de la patrie. Avec du bon sens, il s'en serait tenu là ; mais il voulait être quelque chose : il fut après le 10 août membre du conseil de la commune, puis secrétaire adjoint de Chaumette, place qu'il perdit attendu sa noblesse, dans le moment où il n'avait d'autre ressource que ce chétif traitement. Exilé de Paris comme noble, il n'en composa pas moins des poëmes à l'honneur de la Montagne et des sans-culottes ; puis, après le 9 thermidor, il fit des odes contre les tyrans qui l'avaient proscrit. Quoiqu'il ne laissât passer aucune occasion de se rappeler à l'attention publique, il mourut complétement oublié le 23 août 1820. La liste de ses ouvrages est fort longue ; elle a été donnée par M. Querard dans *la France littéraire*, et c'est là sa véritable place. On ne doit citer de lui que ses *Opuscules poétiques*, 1786-91, 4 vol. in-18, et ses *OEuvres dramatiques*, 1811, 4 vol. in-18.

**CUDENA** (Pierre), navigateur espagnol, né en 1602 à Villena, est auteur d'une excellente *Description du Brésil*, avec des notices sur chaque capitainerie et sur le commerce et les productions de cette contrée. La meilleure édition de cet ouvrage est celle que Leiste a publiée, avec une traduction en allemand, sous le titre de *Description de l'Amérique portugaise*, par Cudena, Brunswiek, 1780, in-12.

**CUDWORTH** (Raoul), théologien anglican, né dans le comté de Somerset en 1617, fit d'excellentes études à Cambridge, où il prit ses degrés, et fut, avant d'obtenir une chaire, chargé de fonctions analogues à celles de maître d'études. C'est alors qu'il compta parmi ses disciples le célèbre Guillaume Temple. Nommé recteur d'une paroisse, il abandonna bientôt le ministère pour rentrer dans l'enseignement qu'il ne quitta plus, fut successivement principal du collége de Cambridge, puis professeur d'hébreu, et mourut le 26 juin 1688. Cudworth a beaucoup écrit ; mais de tous ses ouvrages, le seul que l'on consulte maintenant est : *Système intellectuel de l'univers contre les athées* (en anglais), Londres, 1678, in-fol. ; traduit en latin par J. L. Mosheim, avec des notes savantes, Iéna, 1733, in-fol. ; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°. On reproche à ce savant métaphysicien de s'être laissé trop entraîner aux idées des platoniciens.

**CUDWORTH**, fille du précédent, née en 1658, mariée à lord Marsham, morte en 1708, fut liée avec Locke. Elle a laissé : *Discours concernant l'amour de Dieu*, Londres, 1696, in-12 (sans nom d'auteur), traduit en français par P. Coste, Amsterdam, 1705 ; *Pensées détachées relativement à la vie vertueuse et chrétienne*, 1700, in-12.

**CUESTA** (don Gregorio-Garcia de la), général espagnol, né en 1740 dans les montagnes de Santander en Biscaye, était parvenu au grade de brigadier lorsqu'il fit la campagne de 1793 contre la France, à l'armée de Catalogne, sous les ordres de Ricardos. La valeur dont il fit preuve dans diverses occasions, principalement le 26 novembre, à l'affaire de Saint-Féréol, lui valut avant la fin de l'année le grade de maréchal de camp. Il remporta, le 20 décembre, sur les Français, un nouvel avantage qui les obligea d'évacuer Saint-Elme, Port-Vendres et Collioure. Il les battit dans quelques autres rencontres, et lorsque les troupes espagnoles commencèrent à essuyer des revers, il s'enferma dans Urgel. Plus tard il reconquit la Cerdagne que les Français occupaient depuis deux ans, et il se disposait à envahir le Roussillon, lorsque la paix de Bâle mit fin aux hostilités. Créé lieutenant général, il fut en 1798 nommé président du conseil de Castille. Loin de se ranger parmi les courtisans du prince de la Paix, il se prononça plusieurs fois contre lui, notamment à l'occasion de la disgrâce du ministre Urquijo, son ami. A la chute du favori, la Cuesta fut nommé (mars 1806) par Ferdinand VII capitaine général de la Vieille-Castille, et, peu de temps après, vice-roi du Mexique. Les événements le retinrent dans la Péninsule ; il prit les armes pour résister à l'invasion des Français ; mais ayant éprouvé successivement des échecs assez considérables, il fut privé de son commandement par la junte de Séville, au mois d'octobre 1809. Voyant la domination française se consolider en Espagne, il se retira dans l'île de Majorque, où il mourut en 1812.

**CUEVA** (Bertram de la), duc d'Albuquerque, jouit auprès du roi de Castille Henri IV, surnommé *l'Impuissant*, d'un crédit qui excita la jalousie des grands et amena une révolte du peuple. Cueva, sacrifiant au repos du royaume, ses propres intérêts, se démit alors de ses dignités ; le titre de duc d'Albuquerque fut la récompense de ce dévouement. Il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et que le parti d'Isabelle avait flétrie comme bâtarde pour l'écarter du trône. La Cueva mourut le 1er octobre 1492.

**CUESTA** (Jérôme de la), né vers 1760 dans les Asturies, chanoine pénitencier d'Avila, fut renfermé pendant 5 ans dans les cachots de l'inquisition à Valladolid, pour avoir manifesté des principes jansénistes. La protection de Charles IV le fit sortir de prison. Intendant d'Avila en 1808, il conserva ces fonctions jusqu'à la rentrée de Ferdinand, se réfugia en France, et mourut à Bordeaux vers 1825.

**CUEVA** (Jean de la), célèbre poëte espagnol, né vers 1530 à Séville, vivait en 1603 ; mais on ignore la date de sa mort. Il a laissé : *Poesias lyriq.*, Séville, 1582 ; *Coro Febeo de romances historiales*, 1588, in-8° ; *Comédies et tragédies*, ibid., 1588, in-4° ; *la Conquista de la Betica, poemo heroico*, 1603, in-8° ; un *Art poétique*, imprimé dans le *Parnasse espagnol* de Sedano, t. VIII, réimprimé dans la *Collection* de Fernandez, XIV et XV, et différentes autres pièces manuscrites.

**CUEVA** (Martin de la), cordelier espagnol, est auteur d'un *Traité sur la manière d'enseigner la langue latine*, Anvers, 1550, in-8°.

**CUEVA** (Alphonse de la). *Voyez* **BEDMAR**.

**CUEVAS** (Pierre de las), peintre, né à Madrid en 1568, se distingua surtout par un dessin d'une fermeté rare. Ayant perdu son ami, Dominique Camilo, peintre assez habile, originaire de Florence, il épousa sa veuve, et prit soin de l'éducation de son fils François Camilo, pour lequel il eut toujours la tendresse d'un père. Las Cuevas habitait l'hospice des Enfants-Trouvés, et son plaisir était de cultiver les dispositions de ceux de ces

infortunés qui montraient quelque goût pour son art. Aussi c'est moins sur ses ouvrages que sur les habiles élèves sortis de son école que sa réputation est établie. A la mort de Barthélemi Gonzalès, il avait sollicité le titre de peintre du roi. Trompé dans son attente, il conçut, dit-on, un tel chagrin qu'il en mourut en 1635.

**CUEVAS** (Eugène de LAS), fils du précédent, né à Madrid en 1613, s'appliqua d'abord au travail avec tant d'ardeur qu'une ophthalmie dont il fut attaqué le priva pendant assez longtemps de la vue, et lui interdit ses études favorites. Il chercha un dédommagement dans la musique et les mathématiques, et y devint bientôt également habile. Ayant recouvré la vue, il revint à la peinture, et se mit à peindre le portrait et les tableaux de genre avec un goût si exquis et une telle finesse d'exécution, que sa réputation s'étendit jusqu'à la cour de Philippe IV, qui choisit pour enseigner le dessin à son fils, don Juan d'Autriche. Il faisait des vers, et il chantait avec une rare perfection. Il mourut à Madrid, en 1667.

**CUFF** (Henri), secrétaire et compagnon d'infortune du fameux comte d'Essex, naquit en 1560, d'une bonne famille du comté de Somerset. Il entra en 1570 au collége de la Trinité d'Oxford, d'où il fut ensuite renvoyé pour une plaisanterie. Il s'attacha à la fortune du comte d'Essex qui, ayant été nommé lieutenant d'Irlande, le prit pour son secrétaire. Il paraît avoir été de moitié dans ses projets d'ambition, et passe même pour un de ceux qui ont le plus contribué à l'y encourager; du moins, est-il constant que lorsque le comte eut perdu la faveur de la reine, Cuff le dissuada constamment d'avoir recours à ces mesures de soumission qu'attendait Élisabeth, et vers lesquelles penchait quelquefois le comte. Ces conseils de fermeté eussent été sans doute les meilleurs à suivre, si le comte eût eu à soutenir une conduite toujours également honorable et raisonnable. S'exagérant le crédit et les moyens de son maître, sans apercevoir les obstacles qu'il pouvait avoir à rencontrer, il ne trouvait jamais, pour le tirer d'un pas hasardeux, qu'un pas plus hasardeux encore. La témérité et l'importunité de ses conseils, jointes à une sorte de rudesse dans la manière d'exprimer ses opinions, lui otèrent plusieurs fois la faveur et la confiance du comte d'Essex; mais il les regagnait bientôt par une suite de l'irrésolution du comte et du goût qu'il avait d'ailleurs pour l'esprit et la conversation de son secrétaire. Une fois enfin, il ordonna à sir George Mesly, son intendant, de renvoyer Cuff de son service; celui-ci, en apprenant cette nouvelle, en fut si frappé, qu'il s'évanouit; mais sir George, qui était dans ses intérêts et partageait ses opinions, éluda l'ordre, et bientôt les nouveaux ressentiments du comte contre la cour le livrèrent entièrement aux conseils de Cuff et à ceux de son parti. Lorsque d'Essex eut été arrêté et mis en jugement, non-seulement il chargea Cuff très-violemment, mais il lui reprocha en face d'être l'auteur de tous ses malheurs; Cuff se défendit avec beaucoup de fermeté, sans accuser personne, et mourut avec un grand courage. Il fut exécuté à Tyburn le 30 mars 1601, 11 jours après la mort du comte. On a de lui en anglais : *Différence des âges de la vie humaine,* Londres, 1607, in-8°.

**CUGNAL**, fameux corsaire indien, redoutable aux Portugais, infestait les côtes des Indes vers la fin du 16e siècle, favorisé par le roi de Calicut, qui lui permit de bâtir une forteresse dans ses États. En vain les Portugais vinrent l'y assiéger en 1598; leurs efforts rendus inutiles ne servirent qu'à enfler l'orgueil de Cugnal; il ne se proposait rien moins que de chasser les Portugais de leurs possessions, et il forma une ligue contre ces dominateurs de l'Inde; mais les Portugais et le Zamorin, s'étant réunis en 1599, vinrent assiéger une seconde fois par mer et par terre la forteresse de Cugnal, qui se défendit avec le plus grand courage. Réduit aux dernières extrémités, il se rendit au Zamorin, qui le livra lâchement aux Portugais. On le conduisit à Goa, où son arrivée causa une joie universelle. Tout le monde courait en foule pour voir débarquer ce pirate fameux, qui avait tant de fois triomphé de ceux qui le retenaient dans les fers. On l'enferma dans un cachot, et peu de jours après il fut décapité publiquement en 1600, ainsi que plusieurs de ses officiers. Cugnal porta sur l'échafaud cette intrépidité qui lui était naturelle. Il s'était signalé par des entreprises aussi audacieuses qu'extraordinaires, et il ne lui avait manqué que des principes de justice et de vertu pour être un véritable héros.

**CUGNET DE MONTARLOT** (Claude-François), né à Rioze (Haute-Saône), le 3 juillet 1778, servit d'abord dans la 23e demi-brigade d'infanterie de ligne. Les blessures graves qu'il reçut dans la campagne de 1798, et notamment en prenant à l'ennemi un obusier et deux chevaux, ne lui permettant pas de supporter les fatigues de la marche, il entra, l'année suivante, dans le 2e régiment de chasseurs à cheval. Il se fit remarquer, en 1800, à la bataille de Sienne, et en 1813, en sauvant un convoi de 45 voitures de vivres, avec 100 soldats excédés de fatigues, contre une troupe de Cosaques trois fois plus nombreuse. Mais ce n'était point dans la carrière militaire que Cugnet devait trouver sa plus grande célébrité; naturellement inquiet et remuant, il aimait à se mêler à toutes les intrigues qui suivirent la restauration, et à prendre part aux attaques ou réelles ou imaginaires qui semblaient dirigées contre les différents systèmes de gouvernement qu'adoptait chaque ministre à son arrivée au pouvoir. Cugnet y figurait toujours en première ligne. Ainsi, en 1816, il fut arrêté comme prévenu d'avoir fait partie d'une société secrète, dite des *Chevaliers du lion*. Après 18 mois de détention, il fut acquitté, ainsi que ses coaccusés, par le jury, et sortit de la Conciergerie pour aller occuper une place subalterne dans les bureaux de *l'Indépendant*. En 1818, où la liberté illimitée de la presse vit naître une foule de pamphlets plus virulents les uns que les autres, *le Nouvel Homme gris,* devenu plus tard *le Libéral,* rédigé par Brissot Thivars, avait Cugnet pour éditeur responsable. Celui-ci fut de nouveau arrêté, traduit devant la cour d'assises de la Seine, et acquitté par le jury. L'année suivante, l'assassinat du duc de Berri ayant donné lieu à un changement de système politique, Cugnet se mit encore en avant, et protesta, dans un écrit publié le 19 février 1820, contre les propositions qui tendaient à porter atteinte à la loi des élections, à la liberté individuelle et à la liberté de la presse. Il fut une des premières victimes des lois contre lesquelles il protestait d'avance. D'abord arrêté extrajudiciairement en vertu de la loi suspensive de la liberté individuelle, il fut

bientôt impliqué dans un procès politique, nommé *Conspiration de l'Est*, à laquelle on supposait le but, suivant l'acte d'accusation, d'enlever ou même d'assassiner le duc d'Angoulême, dans un voyage qu'il fit en Franche-Comté. Au bout de 5 mois de détention, la cour de Besançon déclara qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre Cugnet. Ses coaccusés furent également acquittés dans d'autres cours. Tant de tribulations le dégoûtèrent du séjour de la France, il crut trouver plus de liberté en Espagne, et il y passa en 1821. Il se joignit aux troupes du parti constitutionnel, fut fait prisonnier par les Espagnols royalistes, traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort, et fusillé à Almeria le 24 août 1824.

**CUGNIÈRES** ou **CONGNIÈRES** (Pierre de), avocat à Paris sous Philippe de Valois, est connu pour avoir, en 1329, pris la défense de l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle. Il eut, au sujet des droits du roi, une vive et publique discussion avec Roger, archevêque de Sens (depuis Clément VI), et Bertrand, évêque d'Autun, depuis cardinal. Cette dispute, dont les actes ont été imprimés dans la *Monarch. S. R. imperii*, de Goldast, 1621, fixa l'attention du gouvernement sur les empiétements du clergé, et donna naissance à *l'appel comme d'abus*.

**CUGNOT** (Nicolas-Joseph), ingénieur, né à Void en Lorraine le 25 février 1725, servit en Allemagne et dans les Pays-Bas, puis s'établit à Paris, où il donna des leçons sur l'art militaire. La révolution, en le privant des ressources qu'il s'était créées et d'une modique pension, le força de se retirer à Bruxelles, où il serait mort de misère sans le secours d'une dame de cette ville qui prit un soin particulier de sa vieillesse. Il rentra en France sous le consulat, obtint par le crédit de Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, une pension de 1,000 livres, et mourut le 2 octobre 1804. On lui doit un *fusil*, adopté par le maréchal de Saxe pour les uhlans; une *voiture mue par la vapeur*, déposée au conservatoire des machines. Il a publié des *Éléments de l'art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; et deux *Traités des fortifications*, 1769 et 1778, in-12.

**CUGOANO** (Ottobah), nègre, natif d'Agimaque, dans le district de Fantin sur la côte d'Or en Guinée, fut enlevé de son pays, ainsi qu'il le raconte lui-même, avec 20 enfants des deux sexes, par des Européens, et demeura longtemps esclave à la Grenade. Lord Hoth lui rendit la liberté et l'emmena en Angleterre. Il vivait encore en 1788, et était au service de Coswey, premier peintre du prince de Galles. On doit à Cugoano un ouvrage qui a été traduit en français, sous le titre de : *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12. Il est mort vers la fin du 18e siècle.

**CUITLAHUATZIN**, frère et successeur de Montézuma, commandait à Mexico pendant le siége de cette ville par les Espagnols en 1520, et mourut la même année. Ce prince avait réuni dans les jardins de Chapoltépec et d'Iztapalapan les plantes les plus rares : on y voit encore aujourd'hui les troncs énormes des *cupressus disticha* qui ornaient ces jardins.

**CUJAS** (Jacques) naquit à Toulouse en 1520, d'un père qui était foulon. Son vrai nom était *Cujaus*; il en retrancha l'u pour l'adoucir. Mais s'il l'abrégea étant jeune et pauvre, il l'étendit dans un âge plus avancé, quand la fortune lui fut devenue plus favorable, et il ne signa plus que *Jacques de Cujas*. Ses heureuses dispositions surmontèrent tous les obstacles que l'état obscur dans lequel il était né semblait opposer à leur développement. Il apprit de lui-même et sans le secours d'aucun maître, le grec et le latin. Les premiers éléments du droit lui furent donnés par Arnoul Ferrier, alors professeur à Toulouse, et qui, appelé à des emplois plus éminents, s'y distingua par de grands talents unis à de grandes vertus. Cujas conserva toujours le plus tendre attachement pour son maître. Les connaissances qu'il en reçut furent comme le germe de celles qu'il se procura lui-même par les efforts de son génie et son extrême ardeur pour l'étude. Cujas commença en 1547 à donner des leçons sur les *Institutes*. On a prétendu qu'une chaire de droit étant venue à vaquer en 1554, Cujas, non-seulement ne put l'obtenir, mais qu'il eut encore la mortification de se voir préférer un nommé *Forcadel*, homme médiocre, et qui lui était fort inférieur à tous égards. La ville de Toulouse a cru mal à propos sa gloire intéressée à contester un fait fondé sur une tradition assez accréditée, et dont l'odieux ne pouvait retomber que sur les protecteurs en crédit de l'ignorance et de l'intrigue. Les capitouls, en plaçant en 1674 le buste de Cujas dans leur galerie, mirent au bas une inscription où ils niaient la méprise grossière qu'on imputait à leurs ancêtres. La ville de Toulouse eut toujours le tort de n'avoir pas su attacher à son école un homme dont le mérite, reconnu depuis 7 ans, ne pouvait qu'ajouter au lustre qu'elle avait déjà acquis. Celle de Cahors fut plus avisée ; une chaire y étant devenue vacante en 1554, Cujas fut nommé pour la remplir. Presque tous ses élèves l'y suivirent. Mais il n'y resta guère qu'un an. Marguerite de Valois voulait faire de l'école de Bourges, chef-lieu de son apanage, la plus célèbre de toutes celles qui avaient encore existé. L'Hôpital, chargé du choix des professeurs, sut, malgré l'éloignement, discerner le mérite de Cujas, et il le fit venir à Bourges, où il avait déjà placé Boudouin et Duaren. Ce dernier y enseignait depuis 1538. Il souleva ses écoliers contre Cujas, et le désordre fut tel à Bourges, que celui-ci se vit forcé de céder à l'orage et de se retirer à Valence. Rappelé à Bourges par ordre de la duchesse de Berri, il y demeura jusqu'en 1567, qu'il revint encore à Valence, sur l'invitation de Bertrand de Simiane, lieutenant général pour le roi en Dauphiné. Il donna un grand éclat à l'université de cette ville. On y accourait de toutes parts pour étudier sous lui comme on le voit par les *Mémoires du président de Thou*. En 1570, Cujas fut élu professeur à l'université d'Avignon ; mais sa première femme, qui était de cette ville, étant venue à mourir, Cujas continua son séjour à Valence. Marguerite de Valois, devenue duchesse de Savoie, l'attira à Turin, où il ne resta que quelques mois, et non quelques années, comme l'a dit Gui Pancirolle. Ses écoliers et les amis qu'il avait à Bourges, l'engagèrent à y retourner vers la fin de 1575. Les troubles qui menaçaient cette ville le forcèrent de chercher ailleurs une retraite; il eut un moment le projet d'aller à Angers, où l'on avait grande envie de l'avoir; mais des ordres du roi l'appe-

lèrent à Paris. Cujas ne resta à Paris qu'environ un an; il retourna en 1577 à Bourges, qu'il ne quitta plus. Grégoire XIII voulut en 1584, attirer Cujas à Bologne, mais son attachement pour ses élèves le retint en France. On trouve à la tête du 1[er] volume de ses œuvres, édition de Fabrot, des vers latins assez curieux faits à Blois, pour le détourner d'aller à Bologne. Quel était donc cet homme que toutes les contrées de l'Europe se disputaient et qui, dans un siècle qui produisit du Moulin et tant d'autres jurisconsultes célèbres, se plaça ainsi au premier rang, et éclipsa tous ses rivaux, par la supériorité de son savoir et l'éclat de sa renommée? A la jurisprudence demi-barbare des premiers interprètes, Cujas substitua celle des siècles les plus polis de Rome. On ne doit point s'étonner d'après cela de cette grande réputation dont il jouit de son temps. Ceux qui l'ont suivi n'ont fait que la confirmer. Tous les jurisconsultes de l'Europe se sont accordés à le proclamer le premier et le dernier des interprètes de droit, comme celui que personne n'a pu égaler, encore moins surpasser dans l'art de l'enseigner et de l'expliquer. Ses leçons, qu'il ne dictait point, étaient des discours suivis, auxquels il n'apportait d'autre préparation qu'une profonde méditation sur les points qui en étaient l'objet. Ses écoliers, surtout les Allemands, les écrivaient sur-le-champ, autant que la rapidité de la prononciation le leur permettait; et, rapprochant ensuite ce que chacun d'eux avait retenu, il ne leur échappait presque rien de ce qu'il avait dit. Il ne voulait pas qu'on l'interrompît, et, au moindre bruit, il descendait de chaire, et se retirait. Il sortit de son école des magistrats du premier rang, des négociateurs et des ministres habiles, dont les talents furent très-utiles à leur patrie. D'autres, en se répandant dans les tribunaux et dans le barreau, y portèrent les lumières qu'ils avaient acquises par ses leçons, et contribuèrent puissamment aux grands progrès que la jurisprudence fit dans le siècle suivant. Tels furent les succès d'une vie consacrée tout entière au bien public. Aucune espèce d'ambition ne vint en troubler le calme. Il ne paraît pas que Cujas ait sollicité le seul honneur dont il jouit. En 1573, pendant son séjour à Valence, Charles XI le fit conseiller honoraire au parlement de Grenoble. Henri III, par des lettres patentes données à Lyon en 1574, lui attribua 375 liv. de gages, avec la survivance du premier office en titre vacant; et, par d'autres lettres données l'année d'après, il lui permit de continuer d'enseigner à Valence, et de retirer les émoluments de sa charge de conseiller, sans être tenu d'en faire les fonctions. On a imprimé dans un Dictionnaire, qu'on soupçonnait ses opinions de n'être pas favorables à la religion catholique. Il n'y a jamais eu de soupçon plus mal fondé, Cujas fut constamment attaché à la religion de ses pères. Il fut loin de partager les fureurs de la Ligue. Sa fidélité pour Henri IV fut inébranlable. Elle le mit souvent en danger à Bourges, où les ligueurs dominaient. Les chagrins que lui causèrent les maux auxquels la France était en proie, hâtèrent sa mort, arrivée à Bourges le 4 octobre 1590. Il avait ordonné, par son testament, qu'on l'enterrât de la manière la plus simple; mais on s'écarta en cela de ses volontés. On lui fit des funérailles magnifiques. Son corps, porté par ses disciples, fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre-le-Gaillard, ou d'Auron. Claude Maréchal, l'un d'entre eux, conseiller au parlement de Paris, fit son oraison funèbre. Son tombeau resta sans aucune distinction, jusqu'à ce que M. de Gibieuf, magistrat de Bourges, fit placer le portrait de Cujas dans la chapelle de Saint-Denis, où il était enterré. Tous les savants, et surtout ses écoliers, s'empressèrent d'exprimer les regrets que sa perte leur causait, et de lui faire des épitaphes, suivant l'usage de ce temps. Cujas avait la taille petite, le corps épais et carré, le ton de voix clair et ferme. Sa barbe extrêmement longue, avait été fort noire dans sa jeunesse, mais elle avait blanchi, ainsi que ses cheveux dans ses derniers jours. Sa sueur, comme celle d'Alexandre le Grand, répandait une odeur agréable. Il plaisantait quelquefois sur ce trait de ressemblance avec ce conquérant. Il avait coutume de travailler couché par terre et sur le ventre, ses livres dispersés autour de lui. Sa bibliothèque, riche en manuscrits et en livres imprimés de tous les genres, était très-considérable. Il avait donné, de son vivant, une édition de ses œuvres, imprimée chez Nivelle en 1577; elle est belle et exacte, mais très-rare. Sa *Vie*, écrite par Scévole de Sainte-Marthe, a été imprimée dans la collection des Vies des jurisconsultes célèbres de Leickher, Leipzig, 1686; Papyre Masson, Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, et Gust. Hugo ont également donné la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. On trouve aussi de curieux détails sur Cujas dans l'*Histoire du droit romain*, par Berriat-Saint-Prix. Les *OEuvres* de Cujas ont été souvent réimprimées; l'édition la plus complète est celle de Venise, 1758, 10 vol. in-fol., et un *Index* formant un 11[e] vol., il est bon d'y joindre le *Promptuarium*, Naples, 1763, 2 vol. in-fol.; c'est une table très-utile pour les recherches. Ce jurisconsulte eut un fils qui mourut jeune, et une fille qui déshonora par ses déréglements le nom qu'elle portait. Sa *Vie* a été écrite par Catherinot.

**CULANT** (Louis baron de), seigneur de Châteauneuf, amiral de France sous Charles VII, était issu d'une des plus anciennes familles du Berri. Il fut longtemps, dans sa jeunesse, prisonnier en Turquie, et fit construire au château du Culant, situé sur une haute montagne à 10 lieues de Bourges, une tour sur le modèle de celle où il avait été détenu. Il était capitaine général des frontières du Lyonnais, du Mâconnais et du Charolais, lorsqu'il fut nommé (1417) bailli de Melun, charge alors très-importante, et amiral de France en 1422. Il se signala au siége d'Orléans avec Dunois, Xaintrailles et la Hire, força plusieurs fois les quartiers de l'armée anglaise, introduisit des convois, et, après le combat sanglant de Houvrai-Saint-Denis, se jeta lui-même dans la place, et contribua beaucoup à la délivrer. Il était de tous les braves de ce temps celui dont Jeanne d'Arc faisait le plus de cas, et les historiens parlent des *prodiges* de sa valeur. La même année, il fut chargé, avec les maréchaux de Boussac et de Rais, de porter la sainte ampoule au sacre de Charles VII. L'année suivante, adjoint avec Chabannes à Charles de Bourbon, comte de Clermont, il veilla à la défense des pays nouvellement reconquis. Il mourut sans enfants en 1444.

**CULANT** (Philippe de), maréchal de France, neveu et héritier de l'amiral, était capitaine de la grosse tour de

Bourges, sénéchal du Limousin, et s'était distingué en Normandie (1436) et au siége de Meaux (1439), lorsqu'il suivit Charles VII, montant l'épée à la main sur les remparts de Pontoise (1441). Cette place fut emportée, et Culant reçut le bâton de maréchal de France. L'année suivante, il commanda l'avant-garde de l'armée toujours victorieuse que Charles conduisit en Guienne. Il accompagna le Dauphin (depuis Louis XI) dans l'expédition contre le comte d'Armagnac, et se distingua dans la guerre contre les Suisses, que suivit le traité du 28 octobre 1444. C'est la première époque de l'union de la France avec les cantons. Philippe de Culant commanda ensuite l'armée au siége de Mantes, prit cette ville et en obtint le gouvernement. Il se trouva au siége du Mans (1447), contribua à la réduction de différentes places de Normandie et à la conquête entière de cette province (1455). Lorsque Charles VII fit son entrée dans Rouen, Culant était à la tête de la *bataille,* composée de 500 lances. La soumission de la Guienne fut en grande partie son ouvrage, et il est cité parmi les guerriers qui contribuèrent le plus à chasser les Anglais lorsqu'ils disputaient à Charles VII son royaume. Il se signala à la bataille de Castillon où le vieux Talbot fut tué avec son fils. Il assista à la réduction de Bordeaux (1453), et mourut l'année suivante avec la réputation d'un des premiers capitaines du 15e siècle.

**CULANT** (Charles de), frère aîné du précédent, assista au siége de Montereau en 1427, suivit le Dauphin (depuis Louis XI) dans la guerre contre les Suisses, fut nommé par Charles VII, capitaine de 100 hommes d'armes, se distingua aux siéges de Rouen, de Honfleur, de Caen, etc., et reçut une somme considérable des états de Lorraine et de Berri, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à ces provinces. Mais s'étant permis de faire des retenues sur la solde des troupes confiées à son commandement, le roi lui ôta, en 1450, la charge de grand maître, dont il avait été revêtu l'année précédente, et il mourut en 1460, après être rentré dans les bonnes grâces de son prince, mais non dans sa dignité.

**CULANT-CIRÉ** (René-Alexandre), tacticien et littérateur, né en 1718 à Angerville dans l'Angoumois, d'une ancienne famille de la Brie, fut nommé mestre de camp de dragons en 1756; mais le ministre de la guerre n'ayant point approuvé son nouveau système de manœuvres pour la cavalerie, il quitta le service en 1758, et vécut dès lors dans la retraite. Il n'en sortit que pour paraître aux états généraux, député de la noblesse du bailliage d'Angoulême, d'Aunis et de Saintonge, se cacha pendant la Terreur, et mourut en 1799. Outre différents ouvrages où il développe sa tactique, Paris, 1757 et 1761, in-12, il a publié des *poésies* très-médiocres; *Lettre à J. J. Rousseau sur la musique française*, Paris, 1754, in-8°; *l'Imprudent,* comédie en 5 actes et en vers, la Haye, 1757, in-12, et d'autres écrits dont aucun ne lui a survécu.

**CULLEN** (Guillaume), un des plus célèbres médecins du 18e siècle, né en 1712 au comté de Lanerk, en Écosse, étudia la chirurgie et la pharmacie à Glascow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il fut reçu docteur, puis professeur de chimie et de médecine à l'université de Glascow. Il passa ensuite aux mêmes chaires dans l'université d'Édimbourg, et mourut le 5 février 1790. A l'époque où ce savant médecin débutait dans la carrière de l'enseignement, la doctrine de Boerhaave était généralement admise dans les écoles : Cullen prétendit établir un nouveau système médical; mais il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. Les ouvrages de Cullen ont eu un grand succès; les principaux ont été traduits en français par Bosquillon, Pinel, Frank et Petit-Radel, mais sans appeler en France l'attention qu'ils méritent : en voici les titres : *Institutions of medicine, P. I. Physiology,* Édimbourg, 3e édition, 1785, in-8°, traduit en allemand et en italien; *First line of the pratice of physic,* Londres, 1805, 5 vol. grand in-8°; cette édition est la meilleure de cet important ouvrage, traduit en allemand et en latin; *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Edimbourg, 1782, 2 vol. in-4°, bonne édition; traduit en allemand et en italien; *A treatise of the materia medica,* Edimbourg, 1789, 2 vol. in-4°; traduit en allemand et en italien; *Lettres sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées* (en anglais), Édimbourg, 1784, in-8°.

**CULLERIER** (M. J.), habile et savant chirurgien, naquit à Angers, le 8 juin 1758. Ses parents le destinèrent d'abord à l'état ecclésiastique, et le firent entrer au séminaire que possédait sa ville natale; mais ayant exprimé l'éloignement invincible qu'il ressentait pour l'état qu'on voulait lui donner, on le laissa libre dans son choix, et il se décida pour la chirurgie qu'il alla étudier à Paris en 1783. Il remporta des prix à l'école pratique et au collége de chirurgie. Une place de gagnant maîtrise devint vacante; il l'obtint au concours, et depuis se livra avec un zèle soutenu à la pratique des opérations. Estimé de Desault, de Louis, de Chopart, il allait voir s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie de chirurgie lorsque la révolution vint anéantir cette espérance. Par suite des événements, obligé de renoncer à l'exercice de la chirurgie, il se vit à regret à la tête d'un hôpital spécial. La maladie qu'il avait à combattre, redoutable, variée dans les formes sous lesquelles elle se présente, offrit à Cullerier un vaste champ d'observations, et, tirant tout le parti possible de sa situation, il ouvrit des cours qui furent suivis par de nombreux auditeurs. Il était membre de l'Académie royale de médecine et président de la section de chirurgie. Il est mort en 1826. Les *Mémoires* de l'Académie de chirurgie renferment de lui un grand nombre d'observations importantes.

**CULLUM** (sir John), ecclésiastique et antiquaire anglais, mort à Londres le 9 octobre 1785, a laissé: *Histoire et antiquités de la paroisse de Hawstead* (dans le comté de Suffolk), insérée d'abord dans la *Bibliotheca topogr. britannica,* puis réimprimée en 1813, avec 7 nouvelles planches. Les *Anecdotes of British topography* de M. Gough, contiennent aussi quelques *Dissertations* de Cullum.

**CULPEPER** (Nicolas), astrologue anglais, étudia quelque temps à Cambridge. Mis en apprentissage chez un apothicaire, il s'occupa particulièrement des chimères de l'astrologie, sur laquelle il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus connu est son *Herbier* (*Herbal*), où il prétend enseigner sous quelles planètes croissent les plantes, et, d'après cette connaissance, quelles sont leurs bonnes

et mauvaises qualités. Il a donné aussi quelques traductions de livres latins. Il était fort en vogue de son temps, et donnait, dit-on, gratuitement ses avis aux indigents. Il mourut dans Spitalfields en 1654.

**CUMBERLAND** (Richard), théologien, né à Londres en 1632, remplit trente ans les modestes fonctions de recteur de paroisse, employa ses loisirs à rédiger d'utiles ouvrages, fut, à son insu, pourvu de l'évêché de Péterborough, et mourut en 1718, laissant la réputation d'un prélat modeste et savant. Son ouvrage le plus connu est le *Traité des lois de la nature*, traduit en français par Barbeyrac, 1744, in-4°. On lui doit encore : *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1684, in-8°; une traduction anglaise du *Fragment de Sanchoniaton sur l'histoire phénicienne*, Londres, 1720, avec des notes historiques et chronologiques fort estimées des savants; *Traité sur l'origine des plus anciens peuples*, publié par le docteur Payne (après la mort de l'auteur), Londres, 1724, in-8°.

**CUMBERLAND** (Richard), célèbre écrivain dramatique anglais, né à Cambridge, en 1732. Il était arrière-petit-fils de l'évêque de Peterborough, et avait pour aïeul paternel le savant Bentley, regardé comme le premier critique de cette époque. Il montra très-jeune un goût très-vif pour Shakspeare, et à l'âge de 12 ans il composa une espèce de *centon* dramatique en un acte, intitulé : *Shakspeare parmi les ombres*. Cumberland en a publié quelques fragments dans ses Mémoires. Lord Halifax, ministre du commerce et des colonies, qui avait fait nommer le père de Cumberland à l'évêché de Clonfert, pour le récompenser du zèle qu'il avait manifesté pour la maison de Hanovre, prit le fils pour son secrétaire particulier. Mais le lord ayant perdu sa place peu de temps après, Cumberland perdit son emploi, et se livra presque entièrement à la littérature. Lord Halifax, malgré sa disgrâce, obtint pour son protégé, une petite place d'agent de la couronne pour la Nouvelle-Écosse; et, à l'avénement de George III, ayant été nommé vice-roi d'Irlande, il emmena Cumberland avec lui à Dublin, et lui offrit le titre de baronnet qu'il refusa. Depuis cette époque, lord Halifax, prévenu contre lui, fit peu de chose pour son avancement, et ce ne fut que longtemps après que Cumberland obtint un emploi lucratif au ministère du commerce et des colonies. En 1780, il fut chargé d'une mission secrète à Lisbonne et à Madrid. Il s'agissait d'obtenir un traité particulier avec la Péninsule. Les troubles qui éclatèrent à Londres pendant cette mission en empêchèrent le succès. Cumberland fut rappelé; mais il ne put jamais se faire rembourser de ses dépenses; et cette circonstance est la cause unique de l'espèce de misère qui affligea ses dernières années. Il mourut à Tunbridge-Wells, le 7 mai 1811. On a de lui des ouvrages de théologie, des poëmes, des tragédies, des comédies et des romans; le mérite en est fort inégal. C'est particulièrement comme auteur dramatique qu'il a acquis quelque réputation. Ses principaux ouvrages sont : *l'Américain* (West-Indian), comédie, 1771; *la Bataille d'Hasting*, tragédie, 1778; *Anecdotes sur les peintres célèbres d'Espagne*, 1782, 2 vol. in-12; *l'Observateur*, 1785, 5 vol. in-12, etc.

**CUMBERLAND** (Guillaume-Auguste, duc de), 3e fils de George II, roi d'Angleterre, naquit le 15 avril 1721. Nommé en 1740 colonel des gardes à pied, il accompagna, en 1743, son père en Allemagne, et se distingua à la bataille de Dettingen, où il reçut une blessure. Élevé au grade de lieutenant général et de commandant en chef des troupes anglaises et de leurs alliés sur le continent, il livra en 1745, de concert avec le général hollandais Konigseg, la célèbre bataille de Fontenoy, dans laquelle la hardiesse de ses mouvements ne put être arrêtée que par les mesures habiles du maréchal de Saxe et la fermeté de l'armée française. Les Anglais vaincus abandonnèrent le champ de bataille sans désordre. Durant le reste de la campagne, ils se virent enlever successivement les villes de Brabant. Appelé en Angleterre, où les succès du prétendant avaient répandu l'alarme jusque dans Londres, le duc de Cumberland poursuivit les rebelles, prit Carlisle en novembre 1745, et après être retourné dans le sud du royaume, où l'on craignait une attaque des Français, il courut à Édimbourg. Son arrivée rendit la confiance aux partisans de la maison de Hanovre. Il força le prétendant à se retirer dans la province d'Inverness, et, le 27 avril 1746, le défit à Culloden. Cette action, qui mit fin à la rébellion, ne dura guère plus d'une demi-heure; mais le vainqueur usa cruellement de sa victoire, et fit poursuivre à outrance les restes de l'armée : la vengeance des Anglais tomba même sur les parents des soldats vaincus. Le parlement vota un supplément de revenu de 25,000 liv. sterling, et des remercîments au prince, qui devint l'idole du peuple anglais. La ville de Londres lui remit une somme d'argent considérable, qu'il distribua à ses soldats. L'année suivante, il repassa sur le continent et fut battu à Lawfeld. Il ne put empêcher la prise de Maestricht, et fut constamment témoin des désastres éprouvés par les alliés de l'Angleterre, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Revenu en Angleterre, le duc de Cumberland chercha par tous les moyens à y augmenter son influence. Jaloux de celle du duc de Newcastle, il fit tous ses efforts pour l'éloigner du ministère, et parvint à mettre momentanément à sa place Fox (depuis lord Holland), qui lui était dévoué. Lorsque la guerre éclata de nouveau en 1756, le duc de Cumberland revint prendre le commandement de l'armée anglaise sur le continent, et il fut défait à Hastembeck, par le maréchal d'Estrées en juillet 1757. Bientôt après, poussé par le duc de Richelieu jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, il fut obligé de signer la fameuse capitulation de Closter-Seven, par laquelle son armée, forte de 40,000 hommes, se retira au delà de l'Elbe, se dispersa, et laissa les Français en possession de tout le pays de Hanovre. Toutes ces opérations ont été vivement censurées par le grand Frédéric, qui était alors allié des Anglais; mais on a excusé le duc de Cumberland, en disant qu'il n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs. Quoi qu'il en soit, il fut accueilli en Angleterre d'une manière si différente de celle à laquelle il s'attendait, qu'il résigna tous ses emplois militaires, et ne voulut, malgré les instances les plus vives, jamais consentir à les reprendre. Pendant le reste du règne de son père, il vécut presque toujours à Windsor, où sa bienfaisance le faisait chérir. Lorsque George III fut monté sur le trône, en 1760, le duc de Cumberland, appelé quelquefois à

donner son avis dans les affaires d'État, conseilla en 1765 le choix du nouveau ministère. Le 31 octobre, il l'avait convoqué chez lui, et allait entrer dans la salle d'assemblée, quand une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours. Les Anglais lui ont élevé une statue sur une des principales places de Londres.

**CUNÆUS** (Pierre), en hollandais *van der Kun*, savant distingué, né à Flessingue en 1586, professa la rhétorique à Leyde dès 1611, et dans la suite joignit à cette chaire celle de droit romain. Il mourut en 1638. Parmi ses ouvrages, les plus recherchés sont : *Sardi venales, satyra Menippea in hujus sæculi homines plerosque ineptè eruditos*, etc., Leyde, 1612, in-16, réimprimé et traduit plusieurs fois ; *De republicâ Hebræorum*, Leyde, 1617, in-8°, souvent réimprimé et traduit en français avec des remarques de Barnage (par Goérée), 1705, 3 vol. in-8°. On a le recueil de ses *Lettres* aux savants hommes de son temps, Leyde, 1725 ou 1732, in-8°.

**CUNEGO** (Dominique), graveur, né à Vérone en 1727, apprit le dessin de Fr. Ferrari, suivit à Rome l'architecte Adams qui lui fit graver des vues d'édifices antiques sur les dessins de Clérisseau, et fut employé par Gav. Hamilton à graver les planches de la *Scola italica*. Ses talents le firent appeler à Berlin, et pendant un séjour de quatre ans dans cette capitale, il grava d'après Cuningham les portraits du roi de Prusse et des princes. Il revint à Rome en 1789 et y mourut en 1794. Son œuvre est considérable. Huber donne la liste de ses principales pièces dans le *Manuel des curieux*. Les amateurs recherchent surtout son estampe du *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, avec la date de 1780.

**CUNEGO** (Aloysio), fils du précédent, né à Vérone en 1757, s'établit à Livourne, où il a gravé quelques tableaux du Guerchin et du Guide.

**CUNEGO** (Joseph), frère du précédent, né en 1760, quitta la gravure pour entrer dans un cloître. Il avait gravé quelques tableaux de F. de Capo et du Guaspre.

**CUNÉGONDE** (Ste.), impératrice, épouse de Henri duc de Bavière et successeur d'Othon III, fut couronnée à Mayence l'an 1002, et 12 ans après sacrée à Rome par les mains de Benoît VIII, fonda des monastères, des évêchés, des églises, déposa la couronne après la mort de son époux, et passa dans un couvent les 15 dernières années de sa vie, partageant tous les travaux et les mortifications de ses compagnes. Elle mourut le 3 mars 1040, et fut canonisée par Innocent III, l'an 1200.

**CUNÉGONDE** ou **KINGE**, fille de Béla IV, roi de Hongrie, et petite-fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa Boleslas, dit *le Chaste*, roi de la Petite-Pologne, vécut ainsi que son époux dans une continence parfaite, et se voua au service des pauvres malades. Après la mort de Boleslas en 1279, elle se retira dans un monastère à Sandecz, et y mourut le 24 juillet 1292. Elle a été canonisée par Alexandre VIII en 1690; sa *Vie* est insérée dans la collection des bollandistes.

**CUNHA** (Tristam da), navigateur portugais, fut choisi en 1505, par le roi Emmanuel, pour être vice-roi des Indes; mais une maladie l'empêcha d'accepter ce poste éminent. Dès qu'il fut guéri, le roi lui donna le commandement d'une flotte de quinze vaisseaux, dont faisait partie une escadre de cinq navires commandée par Alphonse d'Albuquerque, qui devait croiser dans la mer Rouge. Da Cunha quitta Lisbonne au commencement de 1408, et s'avança tellement vers le sud, que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit dans cette route, par les 37° 12' de latitude australe, des îles désertes qui portent son nom. Sa flotte, dispersée par une tempête affreuse, ne se rallia qu'à Mozambique. Da Cunha avait abordé à Madagascar, qu'il examina en détail, parce que la renommée avait publié que cette île produisait des épiceries. S'étant assuré de la fausseté de ce bruit, il alla hiverner à Mozambique, puis fit la guerre à un roi voisin et ennemi du roi de Mélinde, et tira vengeance de la république de Brava qui refusait le tribut au Portugal. Cette conquête lui parut assez éclatante pour demander à Alphonse d'Albuquerque qu'il l'armât chevalier, quoique celui-ci fût plus jeune que lui et sous ses ordres. La flotte délivra ensuite les habitants de l'île Socotora du joug des Mores. Da Cunha se sépara d'Albuquerque, et alla concerter à Cochin, avec Almeida, vice-roi des Indes, une expédition contre le roi de Calicut. Elle fut glorieuse pour les Portugais, et da Cunha revint en Europe avec cinq vaisseaux richement chargés. Emmanuel le nomma, en 1515, chef de l'ambassade qu'il envoyait au pape Léon X, avec des présents magnifiques. Entre autres concessions, ce pontife accorda aux Portugais la souveraineté de tous les pays qu'ils pourraient conquérir sur les infidèles. A son retour, da Cunha fut fait membre du conseil du roi. Il mourut avant le milieu du 16e siècle.

**CUNHA** (Nuno da), fils du précédent, naquit en 1487, et suivit son père aux Indes, où il se distingua à la prise de Patane, puis l'accompagna à Rome, avec ses deux frères. Il était ministre des finances, lorsque Jean III le nomma, en 1528, gouverneur général des Indes. Il partit avec une flotte de 11 vaisseaux, emmenant avec lui ses deux frères, dont l'un devait être amiral, et l'autre gouverneur de Goa ; mais ils périrent avant d'arriver au terme de leur voyage ; la tempête dispersa et détruisit une partie de la flotte. Le vaisseau du gouverneur se brisa près de Mélinde. Contraint de passer l'hiver sur cette côte, il s'empara de Mombaza, puis il passa à Ormuz, imposa un nouveau tribut au roi, et parcourut la côte de Malabar, où il mit en mer plusieurs escadres pour croiser contre les ennemis du Portugal. Tous ses prédécesseurs avaient essayé en vain de prendre Diu. Ses préparatifs contre cette ville échouèrent aussi en 1531. Forcé de se retirer à Goa, il obtint par son adresse la permission d'élever des forts dans les États de plusieurs souverains des Indes ; ensuite il s'empara de Baçaim, rasa cette ville, et revint triomphant à Goa. Le roi de Cambaye, pressé par ses ennemis, fit proposer à Cunha, en 1535, de bâtir un fort près de Diu ; le gouverneur vint lui-même présider à la construction. Rappelé en 1538 par le roi de Cambaye pour une conférence, il reçut ce prince sur sa flotte, et ayant voulu le faire arrêter, il en résulta un grand tumulte au milieu duquel le prince perdit la vie. Nuno entre dans la ville, et, par sa modération envers les vaincus, s'en assure la possession. Cependant les Cambayens unis aux Turcs vinrent assiéger Diu. Cunha, qui était de retour à Goa, envoya des secours à ses compatriotes. Il se disposait à leur en porter de plus efficaces, lorsque Garcias de Noronha vint le rem-

placer avec le titre de vice-roi. Celui-ci méprisa les conseils que son prédécesseur voulut lui donner, et poussa si loin l'oubli de toutes les bienséances, qu'il lui refusa la faculté de s'embarquer sur un vaisseau du roi pour retourner en Portugal. Da Cunha fut obligé de payer son passage sur un navire marchand. Le chagrin qu'il ressentit d'un affront aussi sanglant augmenta la maladie dont il était attaqué; il y succomba après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Il avait ordonné que son corps fût jeté à la mer dans son costume de chevalier de l'ordre du Christ. Le Camoëns a chanté ses exploits. Sa *Vie*, écrite en hollandais, a été publiée à Leyde en 1706, en 2 vol. in-12.

**CUNHA** (don Pedro) se distingua aux expéditions de Tanger et d'Azamor en 1532 et 1534, et accompagna dom Garcia de Noronha, qui partit pour l'Inde en 1538 comme vice-roi. Après avoir été à Diu, dans l'armée qui délivra cette forteresse, et dans d'autres actions, il revint en Europe en 1544. Jean III le nomma, en 1550, général des galères; il les commanda pendant 7 ans, et mit cette escadre sur un pied respectable, par une exacte et sévère discipline, déployée dans ses croisières contre les Mores, principalement contre Barberousse qui infestait les côtes de la Péninsule. En 1572, il alla gouverner Ceuta, où il rendit des services essentiels à la sûreté des côtes d'Espagne. Il était commandant de Lisbonne, lorsque Philippe II envahit le Portugal. Ce prince tenta sa fidélité par l'offre de le faire marquis d'Alemquer; mais dom Pedro aima mieux suivre le parti de don Antonio, prieur de Crato, qu'il accompagna à la bataille d'Alcantara, près de Lisbonne. Il y fut fait prisonnier, et enfermé dans la tour de Belem, où il mourut les fers aux pieds. Il défendit à sa postérité, sous peine de malédiction, de faire la moindre réparation dans les domaines de sa famille, tant que le Portugal serait sous le joug espagnol.

**CUNHA** (D. Rodrigo), fils du précédent, né à Lisbonne en 1577, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement évêque de Portalègre, de Porto, archevêque de Braga, puis de Lisbonne en 1635. Il résista courageusement aux offres que la cour d'Espagne lui fit pour le gagner, et contribua beaucoup au succès de la révolution de 1640, qui replaça Jean IV sur le trône de ses ancêtres. Cunha assista toujours ce prince de ses conseils et de son expérience. Il mourut en 1643. Il a laissé plusieurs ouvrages d'histoire et de discipline ecclésiastique. Les principaux sont : *De primatu Bracharensis ecclesiæ*, 1632, in-fol.; *Historia ecclesiastica de Braga, com as vidas dos seus arcebispos, e varoens*, etc., Braga, 1624 et 1635, 2 vol. in-fol; *Cathalogo, e historia dos Bispos do Porto*, Porto, 1623, in-fol.; *Historia ecclesiastica da igreja de Lisboa, parte primeira*, Lisbonne, 1642, in-fol.

**CUNHA** (Joseph-Anastase da), savant mathématicien, né à Lisbonne en 1744, apprit, sans le secours d'aucun maître, les langues anciennes et modernes, la philosophie, l'histoire et les belles-lettres, obtint, en 1774, une chaire de mathématiques à l'université de Coïmbre; mais arrêté en 1778 par un ordre secret de l'inquisition, il demeura deux ans dans des cachots où sa santé s'affaiblit sensiblement, et mourut le 31 décembre 1787, directeur du collége de St.-George. On lui doit : *Principes de mathématiques*, Lisbonne, 1782, traduit en français par M. d'Abreu, Bordeaux, 1811, in-8°.

**CUNHA** (don Carlos da), cardinal, patriarche de Lisbonne, marquis de Olhao, comte de Castra-Morins, et conseiller d'État, a pris une part très-active aux affaires de son pays. Il mourut le 14 décembre 1825, laissant beaucoup de dettes, quoiqu'il fût possesseur d'une immense fortune. Il était le premier conseiller de la reine et de l'infant don Miguel. Sous le gouvernement des cortès, il avait été exilé et s'était réfugié à Bayonne. Dans les événements du 31 mars, son nom fut gravement compromis, et depuis il avait cessé d'exercer autant d'influence qu'auparavant. Don Carlos da Cunha réunissait aux charges publiques beaucoup de fonctions occultes, il était à la fois, dit-on, chef suprême de la société réformatrice de Portugal, membre correspondant de la junte apostolique en Espagne, grand dignitaire de la congrégation de France, enfin l'agent particulier de toutes les volontés secrètes de la cour de Rome.

**CUNI** (Jean), habile fondeur, né à Nancy le 17 juillet 1561, s'adonna, comme Chaligny son maître, à la fonte de l'artillerie, et coula les canons des places de Metz, de Nancy, et d'autres villes frontières de la Lorraine; il mourut vers 1640, laissant un fils qui fut comme lui un fondeur distingué.

**CUNIBERT** (St.), **HUNEBERT** ou **CHUNEBERT**, né dans le royaume d'Austrasie, d'une famille illustre, fut fait évêque de Cologne en 1623, assista deux ans après au concile national de Reims, puis gouverna le royaume d'abord avec Pepin, puis avec Grimoald, se concilia l'estime générale par sa justice et par sa piété, et mourut le 12 novembre 664. Surius a publié une *Vie de St. Cunibert*, par un anonyme.

**CUNIBERT**, roi lombard, fils et successeur de Pertharite, vers l'an 687, fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia; mais bientôt secondé par ses sujets las de la tyrannie de l'usurpateur, Cunibert vainquit Alachis, remonta sur son trône, dont il demeura paisible possesseur, et mourut en 700. Il enrichit le clergé de nombreuses dotations et fonda plusieurs monastères.

**CUNICH** (Raimond), l'un des plus grands latinistes modernes, né le 14 juin 1719 à Raguse, professa les belles-lettres dans le collége Romain, et à la suppression des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa une chaire dans l'université de Pise pour ne pas quitter Rome, où il mourut le 22 novembre 1794. On a de lui : *Anthologica, sive epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8°; une traduction en vers latins de *l'Iliade*, ibid., 1776, in-fol.; *Epigrammatum libri V*, Parme, 1803, in-8°; plusieurs *Discours* et *Poésies* latines.

**CUNILIATI** (Fulgence), théologien italien, originaire de Lyon, né à Venise en 1685, reçut au baptême le nom de *Giovanni Benedetto*. Après de brillantes études, il quitta le monde en 1700, et prit, avec le nom de *Fulgenzio*, l'habit des dominicains dans le couvent de Saint-Martin de Conégliano. Il y devint successivement professeur de philosophie et de théologie, et dès 1710, il parut mériter les premiers emplois de son ordre. En mai 1737, le P. Fulgence devint, malgré lui, vicaire général de son ordre. Ce religieux, aussi humble que savant,

mourut le 9 octobre 1759. Nous avons de ce théologien : *Méditations sur les Évangiles*, 4 vol. in-12, 1733 ; *Méditations sur les prérogatives de Marie*, 1734 ; *Vies des saints, d'après les écrivains contemporains, ou les historiens les moins crédules*, 6 vol., Venise, 1838 ; *Vie de sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747 ; *Il catechista in pulpito*, in-4°, ouvrage excellent, et consulté par tous les catéchistes italiens.

**CUNINGHAM** (Edmond-François), peintre écossais, né vers 1742, fut élevé sous le nom de *Kelso, Kalso*, ou *Calsa*, en Italie, où son père s'était retiré après la défaite du prétendant. Cuningham étudia la peinture d'après les compositions du Corrége, du Parmesan et des autres grands maîtres, et acquit une facilité étonnante ; aussi a-t-il produit un grand nombre de tableaux, tous remarquables par la pureté du fini. Sa réputation ne fut point stérile, comme il n'arrive que trop souvent ; elle lui valut une fortune considérable qu'il dissipa en prodigalités, passant continuellement d'un pays dans un autre pour échapper à ses créanciers : l'Angleterre, la France, la Russie et la Prusse l'enrichirent tour à tour ; mais il mourut chargé de dettes à Londres en 1793. On cite comme son meilleur tableau celui qui représente *le grand Frédéric* à une revue, accompagné du prince de Prusse, du duc d'York, et des premiers généraux de son armée.

**CUNITZ** (Marie), femme savante, célèbre par ses connaissances dans l'astronomie, naquit à Schweidnitz en Silésie, au commencement du 17° siècle. Elle avait appris dans sa jeunesse les langues anciennes et modernes, l'histoire, la médecine et les mathématiques. Ses études étant achevées, elle se livra entièrement à l'astronomie et à l'astrologie. Vers l'an 1630, elle épousa un M. de Lewen, gentilhomme silésien, qui lui avait donné des leçons de mathématiques et d'astronomie. Pour faire ses calculs, elle s'était servi, ainsi que son mari, des tables danoises de Longomontanus ; mais ils s'aperçurent bientôt qu'elles ne répondaient point aux observations qu'ils faisaient eux-mêmes. Les tables rudolphines de Képler étaient plus exactes ; mais l'usage en était difficile, à cause du fréquent emploi des logarithmes, qu'il fallait souvent corriger. Ils résolurent donc d'abandonner entièrement les tables danoises et de chercher le moyen de rendre celles de Képler plus commodes dans la pratique. Ils avaient commencé cette grande entreprise, lorsque la guerre de 30 ans les força de quitter Schweidnitz, pour se réfugier en Pologne. Ils furent reçus avec bonté dans un couvent de femmes, où Mlle Cunitz (que l'on a continué à appeler ainsi après son mariage) composa ses tables astronomiques, qui parurent en 1650, in-fol. à OEls en Silésie, et en 1651, à Francfort, sous le nom d'*Urania propitia*, avec une introduction en latin et en allemand, et une dédicace à l'empereur Ferdinand III. Lewen, qui avait fait la préface, assure que l'ouvrage est en entier de sa femme, et qu'il n'a fait que le revoir et y faire quelques corrections. D'après un passage de la *Politique ecclésiastique* de Gisb. Voët, on voit que Marie Cunitz vivait encore en 1669. Lalande dit cependant qu'elle mourut à Pitscher, le 22 août 1664. Desvignolles a donné avec assez d'étendue la vie de cette femme savante dans le 3° tome de la *Bibliothèque germanique*.

**CUNNINGHAM** (Alexandre), historien écossais, né en 1654, à Ettrick, dans le comté de Selkirk, où son père était recteur, reçut la principale partie de son éducation en Hollande, suivant l'usage où étaient alors les presbytériens. Il fut pendant plusieurs années gouverneur ou compagnon de voyage de quelques jeunes seigneurs, particulièrement du lord Lorne, depuis fameux sous le nom de *duc d'Argyle*, qui, n'ayant alors que 17 ans, était colonel d'un régiment levé par le comte d'Argyle, son père, pour le service du roi. Cunningham, pendant ses voyages, fut souvent chargé par le ministère anglais de commissions importantes auprès des généraux des armées confédérées, et il paraît qu'il fut même quelquefois employé comme espion. A l'avénement de George Ier au trône d'Angleterre, il fut nommé ministre près de la république de Venise, où il résida depuis l'année 1775 jusqu'en 1720. De retour à Londres, il consacra le reste de sa vie à la solitude et aux lettres. On présume qu'il mourut en 1737. Son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avénement de George Ier*, écrite par lui en latin, a été assez fidèlement traduite en anglais par le docteur W. Thomson, et publiée en 1787, 2 vol. in-4°. On est incertain si Alexandre Cunningham, dont il est ici question, est le même qui a publié une édition très-estimée d'Horace, la Haye, 2 vol. in-8°, 1721, ainsi qu'une édition de Virgile, imprimée à Édimbourg en 1742.

**CUNNINGHAM** (Jean), né en 1729, à Dublin, publia avant d'avoir atteint sa 12° année, sous le voile de l'anonyme, dans les journaux de Dublin, quelques pièces fugitives qui sont encore estimées. Il composa à 17 ans la seule pièce de théâtre qu'on ait de lui, l'*Amour dans un brouillard*, 1747, in-12, où Garrick a pris, sans en faire aucune mention, le sujet de sa petite comédie du *Valet menteur*. Cunningham joignait à son talent poétique, un goût malheureux pour la profession de comédien, pour laquelle il n'avait aucun talent. Après avoir passé un grand nombre d'années à jouer la comédie, dans des troupes ambulantes, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, il mourut à Newcastle, en 1773, âgé de 42 ans.

**CUNNINGHAM** (Jacques), chirurgien anglais qui avait des connaissances fort étendues sur la physique, la botanique, et sur diverses parties de l'histoire naturelle. Il partit en 1698, comme chirurgien de la factorerie que la compagnie des Indes établit à Émouï, sur la côte de la Chine : il fit ensuite un autre voyage à l'établissement que l'on venait de faire à l'île de Chusan, où il résida quelque temps. Il paraît qu'il alla ensuite se fixer à Pulo-Condor, et que c'est à lui que l'on doit la relation du massacre des Anglais à cette factorerie, en 1705. Pendant son séjour à Chusan, Cunningham recueillit un grand nombre de plantes nouvelles qu'il envoya à Plukenet, à Rai et à Petiver, qui en donnèrent la description dans leurs ouvrages. Son nom se trouve cité presque à chaque page dans l'*Amaltheum* de Plukenet. On a de lui plusieurs mémoires à la Société royale de Londres, qui sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Le plus curieux est intitulé : *Registre météorologique du temps, durant un voyage en Chine, en 1700, et à l'île de Chusan*. C'est le journal de son voyage et de ses observations.

**CUNNINGHAM** (Allan) était né en 1786 à Dumfries, en Écosse, d'une famille de paysans. Son père le

mit en apprentissage chez un maçon. Le jeune Allan lut tous les livres qu'il put se procurer, et il écoutait avec amour les ballades du chanteur des rues, de l'ouvrier et du paysan de la basse Écosse. En 1810 il fournit quelques chansons aux *vieilles poésies des comtes de Nithdale et de Galloway,* éditées par M. Cromeck. Plus tard il reprit ces poésies pour les publier sous son propre nom, et travailla aux *Magazines* mensuels. Recommandé par sir Walter Scott au libraire Murray, il fit pour la *family library* six excellents volumes, les *Biographies des architectes, des peintres et des sculpteurs.* Sir Francis Chantrey, son compatriote, avait mis Cunningham à la tête de son atelier de sculpture pour surveiller les travaux, tenir les livres, etc. Cunningham venait de terminer les *Mémoires* du peintre David Wilkie, lorsqu'il mourut en novembre 1842. Cet ouvrage a été publié à Londres en 1843 sous ce titre : *The life of David Wilkie.*

**CUNO** (Jean), ministre protestant, né en 1550 à Mühlhausen, en Saxe, fut professeur de langue hébraïque à Eisleben, où il a publié : *Grammatica hebraica in usum scholarum inclyti comitatûs Mansfeld,* 1590.

**CUNO** (Sigismond-André), recteur des écoles à Schöningen, est mort en 1745. On a de lui plusieurs discours en latin sur la réformation de Luther, sur l'art typographique, sur les écoles, sur l'invention des lettres, de la plume, du papier et de l'encre. Son ouvrage principal est : *Memorabilia Schoeningensia, historiæ Brunovicensi passim inservientia, cum documentis et manuscriptis,* Brunswick, 1728, in-4°.

**CUNO** (Jean-Chrétien), botaniste et poëte allemand, né à Berlin en 1708, servit quelque temps dans les armées prussiennes. Ayant obtenu son congé, il se rendit en Hollande, d'où il passa dans les Indes occidentales, pour s'y livrer à des spéculations. Le succès couronna toutes ses entreprises, il fit une fortune rapide; mais tout en se livrant aux affaires de son commerce, il cultiva les lettres et l'histoire naturelle. De retour en Hollande, il ne songea plus qu'à jouir des richesses qu'il avait amassées par d'honorables travaux. Il réunit dans un jardin, qui devint bientôt célèbre, les plantes rares qu'il avait rapportées des Indes, et partagea ses loisirs entre la botanique et la poésie. L'âge vint, et le regret des lieux où il avait passé son enfance. Il réalisa sa fortune, et s'établit près de Dourlach, à Weingarten, où il mourut en 1780. On lui doit plusieurs ouvrages en allemand : une *Ode sur son jardin,* Amsterdam, 1750, in-8°; *Lettres sur différents objets de morale,* 3e édition, Hambourg, 1766, in-8°; *la Messiade,* poëme en 12 chants, Amsterdam, 1762, in-8°.

**CUNO** (Adam-Christophe-Charles), recteur des écoles de Grimma, né en 1725, à Laubingen, en Thuringe, et mort le 19 avril 1799, a publié plusieurs ouvrages en allemand, dont les principaux sont : *Marques d'applaudissements que les chrétiens, dans la primitive Église, donnaient aux orateurs sacrés,* Leipzig, 1761, in-4° ; *Notices biographiques et bibliographiques sur les théologiens protestants, et autres personnes illustres de l'état ecclésiastique, qui sont morts dans le 18e siècle* (un *Decennium*), Leipzig, 1769, in-4°; *Mémoire honorable de quelques personnes des deux sexes, qui se sont distinguées par leurs vertus, écrit périodique, dont le profit est destiné à l'entretien des pauvres qui fréquentent l'école de Grimma,* Leipzig, 1763, in-8°.

**CUNO** (Cosme-Conrad) a perfectionné la fabrication des microscopes, et publié en allemand des *Observations* sur cet art, etc., Augsbourg, 1734, grand in-4°, avec 16 planches.

**CUNYNGHAM** (Guillaume), médecin, auteur et graveur, naquit à Norwich, vers 1520, vint étudier la médecine et les principes de la gravure à Londres, et, malgré le peu de rapport qu'il y a entre ces deux arts, il sut les concilier et les pratiquer simultanément : Norwich fut le théâtre de son double talent. L'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Table cosmographique* (*a Cosmographical glass*), est enrichi de beaucoup de planches de sa composition ; on y remarque surtout une grande carte géographique de Norwich, gravée de sa main, avec beaucoup de talent. Cet ouvrage fut imprimé in-fol., en 1550, et dédié à lord Dudley, qui fut ensuite comte de Leicester. Guillaume Cunyngham mourut à Londres en 1577. Il était aussi astronome.

**CUOCO.** *Voyez* **COCO.**

**CUP** (Guillaume), né à Bommel, dans la Gueldre, le 6 juillet 1604, mort le 16 janvier 1667, fut pendant 20 ans professeur de droit dans l'université de Franeker. On a de lui : *Disputationes ad instituta imperialia,* Harderwyck, 1634, in-12 ; Franeker, 1650, in-8° ; *De successionibus disputationes XXVI,* Franeker. 1551, in-4°; *De obligationibus disputationes XXXVIII,* ibid., 1654, in-4°; *Notæ ad institutiones juris,* ibid., in-4°; *Fasciculus dissertationum judicarum,* ibid., 1664, in-8°.

**CUPA**, comte de Zegrad, palatin de Hongrie, rechercha en mariage la veuve de Geysa, prédécesseur du roi saint Étienne, dans l'espoir de renverser ce prince, pour monter lui-même sur le trône, et se mettant à la tête des révoltés idolâtres, qui voulaient s'opposer à l'introduction du christianisme en Hongrie, ravagea les possessions de ceux qui avaient embrassé la nouvelle religion, et assiégea ensuite la ville de Vesprin. L'armée royale ayant marché aussitôt pour le combattre, Cupa fut défait et tué sur le champ de bataille en 999. Son corps écartelé fut exposé dans les quatre principales villes de la Hongrie.

**CUPANI** (François), botaniste sicilien, né en 1657, avait étudié la médecine et l'histoire naturelle avant d'embrasser la règle des minimes. Son goût pour la botanique s'accrut encore dans le cloître; la recherche et la description des plantes occupèrent tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs. Il mourut à Palerme en 1711. On cite de lui : *Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum,* Palerme, 1694, in-16. Il est auteur de l'ouvrage qu'Antoine Bonani, son élève, a publié, en se l'appropriant, sous le titre de *Panphytum siculum,* etc., ibid., 1713, in-fol.

**CUPER** (Gisbert), savant critique, né le 14 septembre 1644 à Hemmenden, dans le duché de Gueldre, venait d'achever ses études lorsqu'il fut nommé professeur d'histoire à Deventer. Il se fit bientôt connaître par ses ouvrages et par les élèves qu'il forma ; mais son mérite ne se bornait pas à savoir beaucoup, il était homme d'action, remplit plusieurs charges de magistrature, fut employé dans des négociations importantes, et mourut, moins affaibli par l'âge que par ses travaux, le 22 novembre 1716. De Boze prononça son éloge à l'Académie

des inscriptions, dont il était associé. Ses ouvrages recherchés des curieux sont : *Observationum libri III*, Leipzig, 1772, in-8°, édition préférable à celle d'Utrecht, 1670 ; *Harpocrates sive explicatio*, etc., Utrecht, 1687, in-4° ; *De elephantis in nummis obviis*, 1719, in-fol. ; des *Lettres* de critique, de littérature et d'histoire, traduites en français par Beyer, gendre de Cuper, Amsterdam, 1743, in-4°, figures.

**CUPER** (François), d'Amsterdam, est auteur d'une réfutation de la doctrine de Spinosa, intitulée : *Arcana atheismi revelata*, etc., Rotterdam, 1676, in-4°.

**CUPER** ou **CUYPERS** (Guillaume), jésuite flamand, né en 1686, mort le 2 février 1741, a coopéré au recueil des *Acta sanctorum* des bollandistes (juillet et août), et publié en latin un *Traité historique et chronologique des patriarches de Constantinople*, Anvers, 1733, in-fol.

**CUQUET** (Pierre), peintre d'histoire, né à Barcelone en 1594, mort en 1666, orna l'église des carmes de cette ville de plusieurs tableaux, parmi lesquels on distingue celui qui représente le *Concile d'Éphèse*.

**CURADI** (Dominique), dit *Ghirlandajo*, parce qu'il surpassait tous les autres orfèvres à faire des guirlandes, naquit à Florence en 1449. Il quitta l'orfèvrerie pour apprendre la peinture d'Alexis Balduinetti, et il acquit dans cet art une grande réputation. Sixte IV l'appela à Rome pour lui confier les peintures de la chapelle pontificale. Il copiait et peignait parfaitement l'architecture sans équerre et sans compas. Il inventa une nouvelle mosaïque, et eut la gloire de diriger dans la carrière des arts l'immortel Michel-Ange. Curadi mourut en 1493. Il eut deux frères et un fils qui cultivèrent aussi la peinture, mais avec moins d'éclat.

**CURADI** (Raphael), né à Florence, sculpteur et élève de François Ferrucci, de qui il apprit le secret de travailler le porphyre.

**CURADI** (Thaddée) s'appelait aussi *il Battirolo;* il fut grand mathématicien et habile sculpteur. Il fut élève de Baptiste Naldini, avec les préceptes duquel il fit de si beaux crucifix, que Jean de Bologne disait qu'ils n'avaient point d'égaux.

**CURADI** (François), fils du précédent, peintre, fut également élève de Naldini, et fit beaucoup de tableaux de dévotion qu'on voit dans les églises de sa patrie. Il mourut à Florence en 1661, âgé de 91 ans, et travailla jusqu'à son extrême vieillesse. A l'âge de 84 ans, il fit son portrait qu'on voit encore à la galerie de Florence.

**CURAUDAU** (François-René), pharmacien et chimiste habile, naquit en 1765, à Séez en Normandie. Il fut reçu, à l'âge de 22 ans, membre du collége de pharmacie de Paris, et alla s'établir à Vendôme ; mais il quitta bientôt cette ville pour aller à Paris se livrer entièrement aux recherches chimiques. Il s'occupa de perfectionner les procédés de la fabrication du savon, ceux du tannage des cuirs, et fonda l'une des plus belles tanneries de Paris. Peu de temps après, il éleva une manufacture d'alun que les teinturiers préfèrent à celui de Rome. Curaudau fit connaître des moyens ingénieux et économiques pour blanchir le linge à la vapeur, et publia, en 1806, une instruction à ce sujet intitulé : *Traité sur le blanchissage à la vapeur*. Son zèle le porta même à donner des leçons gratuites et publiques de sa méthode. Il trouva le moyen d'ajouter à la durée des toiles à voile et des filets pour la pêche; et il se distingua parmi ceux qui s'occupèrent le plus de la fabrication du sucre de betterave. Le désir de diminuer en France la consommation du combustible, lui fit inventer des fourneaux économiques de petite dimension, d'autres propres à échauffer un grand établissement en n'employant qu'un seul foyer et peu de bois ou de charbon, enfin des cheminées d'une nouvelle construction. On doit encore à Curaudau des fours ambulants pour l'usage des troupes ; des cylindres pour chauffer les bains qui n'exposent pas aux dangers qui résultent de la vapeur du charbon. Pour faire connaître les avantages de tous ces appareils, dont quelques-uns portent son nom, il en fit des démonstrations publiques. Curaudau fut membre de plusieurs sociétés savantes : celle qu'il fréquentait le plus était la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Il lut à la Société libre des pharmaciens plusieurs mémoires qui ont été publiés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans le *Bulletin de pharmacie*, et dans la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*. Le cours d'agriculture de Rozier lui doit encore plusieurs articles d'économie domestique. Curaudau mourut à Paris, le 25 janvier 1813.

**CUREAU.** *Voyez* **CHAMBRE** (de la).

**CURÉE** (Jean-François), comte de la Bédissière, député à l'assemblée législative et à la Convention nationale, tribun, sénateur, commandant de la Légion d'honneur, etc., naquit à Saint-André dans le Languedoc, le 21 décembre 1756. Ses opinions, favorables à la révolution, le firent nommer en 1790, membre de l'administration du département de l'Hérault, et député à l'assemblée législative en 1791. Il fut élu, en 1792, membre de la Convention, se prononça pour la reclusion de Louis XVI et son bannissement à la paix, et sortit de Paris après la dissolution de la Convention, en vertu de la loi du 21 floréal ; il adressa, au mois de janvier 1797, des réclamations au conseil des Cinq-Cents, contre l'application de cette loi, et entra lui-même un an après dans cette assemblée, comme député de l'Hérault. Il contribua autant qu'il le put, au succès de la journée du 18 brumaire, ce qui lui valut sa nomination au tribunat. C'est lui qui proposa le premier au tribunat de déclarer Napoléon empereur ; il en fut récompensé par le titre de commandant de la Légion d'honneur. A l'époque de la dissolution du tribunat, Curée fut nommé membre du sénat conservateur, et obtint en 1808 le titre de comte de *la Bédissière*. La chute de Napoléon en 1814 le priva de tout emploi. Il se retira dans son département et mourut à Pezenas en 1835.

**CUREUS** (Joachim), médecin, né en 1532 à Freystadt en Silésie, mort le 21 janvier 1573, médecin de Glogau, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Annales Silesiæ*, etc., Wittenberg, 1571, et Francfort, 1585, in-fol., la première et la meilleure histoire de la Silésie. Sa *Vie*, par Jean Ferinarius, Liegnitz, 1601, in-4°, est pleine de détails puérils.

**CURIAL** (Philibert-Jean-Baptiste-Joseph), comte, lieutenant général, pair de France, grand-croix de la Légion d'honneur, naquit à Saint-Pierre-d'Albigny en Tarentaise, le 21 avril 1774. C'est en qualité de capi-

taine dans la légion des Allobroges qu'il embrassa la profession des armes. Il passa en Égypte, assista à presque tous les glorieux combats que les armées françaises livrèrent dans cette contrée, et fut fait chef de bataillon en 1799. Nommé en 1805, colonel au 88e régiment, il se distingua d'une manière particulière à la bataille d'Austerlitz, et obtint le grade de colonel-major des chasseurs à pied de la garde impériale; il se fit ensuite si honorablement remarquer à Eylau que Napoléon le nomma colonel commandant, et après la journée de Friedland il fut fait général de brigade. Il était général de division lorsque eut lieu en 1812, la funeste campagne de Russie : il la fit à la tête des chasseurs de la garde, et y déploya autant de présence d'esprit que de courage. De retour de cette désastreuse expédition, l'empereur le chargea en 1813 d'organiser 12 nouveaux bataillons de jeune garde dont le commandement lui fut confié, et après les batailles de Wachau et de Hanau qui eurent lieu la même année et où il se couvrit de gloire, il fut envoyé aux frontières du Nord pour les défendre contre les efforts des armées coalisées. Le général Curial ayant été un des premiers officiers généraux qui firent leur soumission au roi Louis XVIII, S. M. le créa chevalier de Saint-Louis, le conserva sur les cadres de l'armée et le nomma, peu de temps après, commandant de la 19e division militaire et pair de France. Il prit du service dans les cent jours, assista à la bataille de Waterloo; et à la seconde restauration le roi lui ayant conservé toutes ses dignités civiles et militaires, il fut alors nommé inspecteur général d'infanterie. En 1823, lorsque les armées françaises entrèrent en Espagne, le comte Curial fut chargé du commandement de la 5e division qui fut employée dans la Catalogne : il se distingua le 9 juillet à l'attaque de Molinos-del-Rey sous Barcelone, et repoussa plusieurs fois la garnison de cette ville dans les différentes sorties qu'elle fit pendant la campagne. Sa faveur augmentant de plus en plus, il fut nommé commandeur de Saint-Louis, premier chambellan et grand maître de la garde-robe du roi. Ce fut en cette qualité qu'il assista au sacre de Charles X, à Reims en 1825. Il fit dans ce voyage une chute grave, et depuis cette époque sa santé s'altéra de jour en jour. Il mourut à Paris le 29 mai 1829.

**CURICHE** (REINOLD), né en 1610, mort en 1688, fut secrétaire de la ville de Dantzig. Il nous a laissé : *Commentarius juridico-politicus de privilegiis*, Dantzig. 1652; *Tractatus de secretariis, eorumque conditione et officiis; De jure maritimo hanseatico*, 1666; une *Histoire et description de Dantzig* (en allemand), que son fils a fait imprimer in-fol., figures, Amsterdam, Waesberg, 1687, 1688; livre rare et curieux.

**CURIIS** (JEAN A.), dont le vrai nom était *van Hœfen*, né à Dantzig en 1483, s'attacha aux rois de Pologne, et plus particulièrement à Sigismond III, fut chargé de plusieurs ambassades, puis nommé évêque de Culm et de Warmie, et mourut en 1548. On lui doit plusieurs poëmes, entre autres : *De perfectione Sigismundi; de Victoriâ Sigisgismundi contra vayvodam Muldaviæ*, recueillis à Varsovie, 1764, in-8°.

**CURION** (CAÏUS-SCRIBONIUS), sénateur romain, se livra jeune à la débauche; mais rappelé à une vie plus réglée par Cicéron, qui l'engagea dans les intérêts de la république, il se mit à la tête de la jeune noblesse pour résister aux triumvirs César, Pompée et Crassus. Il obtint dès lors beaucoup de popularité, et fut nommé questeur pour l'Asie. Élu tribun du peuple en 702, il se déclara pour César, qui avait payé ses dettes, combattit, à la tête de 4 légions, Caton le Jeune, qu'il chassa de Sicile; mais battu ensuite par Saburra, lieutenant de Juba, il ne voulut point survivre à sa défaite, et se jeta au milieu des ennemis, où il périt les armes à la main (l'an de Rome 706).

**CURION** (JACQUES), médecin saxon, né en 1497 à Hof, dans le Voigtland, acquit de bonne heure des connaissances étendues dans les langues savantes et la littérature; il se livra ensuite à l'étude des sciences exactes, et spécialement de la physique et de la médecine. Nommé d'abord professeur à l'université d'Ingolstadt, il fut appelé en 1553 à celle d'Heidelberg, où il mourut le 1er juillet 1572. Ses ouvrages, plus bizarres qu'intéressants, sont infectés des rêveries de Paracelse, dont Curion se montra trop zélé partisan : *Hermotimus; Dialogus in quo primùm de umbratico illo medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest*, Bâle, 1570, in-4°; *Hippocratis Coi, medici vetustissimi, et omnium aliorum principis*, etc., Francfort, 1596, in-8°.

**CURION** (JEAN), né à Rheinberg, dans l'électorat de Cologne, étudia la médecine à Erfurt, y obtint le doctorat, puis une chaire, et l'emploi de médecin-physicien, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1561. Il n'est guère connu que par une édition de l'École de Salerne, qu'il a publiée avec des notes, et qui a été plusieurs fois imprimée.

**CURION** (COELIUS-SECUNDUS), né à San-Chirico, en Piémont, le 1er mai 1503. Son éducation fut soignée : en peu de temps, il fit des progrès rapides dans l'étude du droit, de l'histoire, de la rhétorique et de la poésie. A l'âge de 20 ans, les ouvrages de Luther et de Zwingle lui étant tombés entre les mains, il voulut embrasser leur réforme et se retirer en Allemagne; mais l'évêque d'Yvrée le fit arrêter, et le retint deux mois prisonnier. Curion n'en persista pas moins dans son projet. Il fit plus, il enleva les reliques de St. Agapet et de St. Tiburce, que possédait le monastère de St.-Benigne, et substitua une *Bible* à ces objets de la vénération publique; puis, craignant d'être découvert, il s'enfuit en Italie. Il séjourna pendant quelque temps à Milan, y fit en 1530 un mariage avantageux, et alla ensuite se fixer à Casal. Sur la plainte d'un jacobin, l'inquisiteur de Turin fit arrêter Curion. On le transféra successivement dans diverses prisons. La manière dont il parvint à s'évader mérite d'être rapportée. Ses gardes lui avaient mis aux pieds de grosses entraves de bois, dont le poids lui occasionna aux jambes une enflure douloureuse. Il obtint que, pour le guérir, on lui laissât alternativement un pied en liberté. Alors, bourrant un de ses bas avec sa chemise entortillée autour d'un bâton, il se fit une fausse jambe, qu'il présenta le lendemain pour être enchaînée. Ainsi libre de ses mouvements, il sauta la nuit par une fenêtre médiocrement élevée, puis escalada les murs de sa prison. Toujours poursuivi par le saint-office, il se réfugia successivement à Venise, Ferrare, Lucques. Enfin, con-

vaincu qu'il ne trouverait de repos qu'en Suisse, il s'y rendit, et fut nommé, en 1547, professeur de belles-lettres à Bâle, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 24 novembre 1569. Nicéron donne les titres de 34 ouvrages de Curion. Il en a cependant omis quelques-uns, entre autres un *Commentaire* sur le *Brutus* de Cicéron, Bâle, 1564, in-8°.

**CURION** (Coelius-Horace), fils du précédent, né à Casal en 1534, professa la médecine à Pise, et mourut le 15 février 1564. Il traduisit de l'italien en latin 3 sermons d'Ochin, et le discours de Marsile Andreasi : *De amplitudine misericordiæ Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il paraît que ce fut cet ouvrage qui inspira à son père l'idée d'en composer un sur le même sujet.

**CURION** (Coelius-Augustin), né à Salo en 1538 fut professeur d'éloquence à Bâle, et mourut le 24 octobre 1567. On a de lui : deux livres d'*Hiéroglyphiques*, qui sont joints à ceux de Pierre Valerianus ; *Historiæ saracenicæ libri III*, depuis l'origine des Sarrazins jusqu'à l'an 1500, Bâle, Oporin, 1567, in-fol., 1568, in-8°, Francfort, 1596, in-fol ; à la suite de cette histoire, on trouve une description du royaume de Maroc ; une édition des *OEuvres de P. Bembo*, Bâle, 1567, in-8°, 3 tomes.

**CURION** (Angélique), sœur des précédents, née à Lausanne le 15 septembre 1543, morte le 31 juillet 1564, fut aussi recommandable par les agréments de son esprit que par les grâces de sa personne. Les littératures latine, allemande, française, italienne, lui étaient également familières. On trouve 3 lettres d'elle dans le tome XIV des *Aménités littéraires* de Schelhorn.

**ÇURITA**. *Voyez* **ZURITA**.

**CURIUS-DENTATUS** (Manius), Romain célèbre par son courage et sa frugalité, fut trois fois consul, battit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et repoussa Pyrrhus, roi d'Epire, 273 avant J. C. Après ses triomphes, il se retira à la campagne, et y vécut dans la plus grande simplicité. Les ambassadeurs des Samnites étant venus l'y trouver, et lui ayant offert de grandes richesses pour le mettre dans leurs intérêts, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

**CURL** (Edmond), libraire anglais du 18e siècle, avait passé la première partie de sa vie dans l'état de domesticité. Il prit ensuite la profession de libraire qu'il déshonora par son caractère immoral et par de basses manœuvres. Établi dans une boutique près de Covent-Garden, c'est de là qu'il lançait dans le public des brochures obscènes, et d'autres fois des ouvrages estimés qui n'étaient pas de lui, mais auxquels il croyait donner plus d'intérêt en y ajoutant des méchantes notes, de misérables gravures ou des lettres supposées. Parmi les bons ouvrages qu'il a ainsi profanés, on cite l'*Archæologia* du docteur Burnet. Il fut mis au pilori et eut les oreilles coupées pour avoir publié un ouvrage intitulé : *la Nonne en chemise* (*The Nun in her smock*), et un autre livre non moins scandaleux. Il mourut en 1748. Son nom serait condamné à un éternel oubli, si Pope ne l'avait immortalisé en lui donnant une place dans la *Dunciade*.

**CURNE** (la). *Voyez* **SAINTE-PALAYE**.

**CUROPALATE**, historien. *Voyez* **SCYLITZES**.

**CURRAN** (Jean-Philpot), né le 24 juillet 1750, à New-Market, dans le comté de Cork, en Irlande. Son père exerçait l'emploi de sénéchal. Ses premières études le firent tellement remarquer que son instituteur disposa en sa faveur d'une rente ecclésiastique de 10 liv. sterl., pour aider ses parents à le soutenir à l'école de Middleton, dans l'espérance de lui voir embrasser l'état ecclésiastique. Ses progrès assez rapides lui firent un nom dans les classes, et, un événement de collège lui ayant appris qu'il avait reçu de la nature les talents qu'exige surtout le barreau, il renonça dès lors à la carrière à laquelle il s'était cru destiné, selon le vœu de ses parents. Ses amis se joignirent à sa famille pour lui procurer les moyens d'aller apprendre le droit en Angleterre, et, en 1773, il fut au nombre des étudiants de l'école du Temple, à Londres. Dès son début dans la carrière du barreau, Curran se fit remarquer par une indépendance dans le caractère qui lui attira quelques causes importantes. Entre autres il se chargea de la défense d'un curé. Il parvint à faire condamner l'homme puissant contre lequel aucun avocat de Dublin n'avait osé plaider. Il s'en suivit une affaire d'honneur dans laquelle la conduite de l'avocat fut brillante ; la réputation de Curran en augmenta considérablement. Appelé au parlement irlandais, il ne quitta son pays que quand les proscriptions et toutes les conséquences de *l'Acte d'union* l'eurent plongé dans un abattement dont ne pouvaient le retirer quelques succès de tribune. En Angleterre, il se lia bientôt avec Fox et divers chefs du parti de l'opposition. Après la mort de Pitt, on se figura que d'autres maximes allaient prévaloir. Les amis de Curran se servirent de leur influence momentanée pour le faire nommer maître des rôles en Irlande, et membre du conseil privé ; mais le nouveau ministère suivit, à l'égard des insulaires catholiques, une marche trop équivoque. Promptement détrompé, Curran se démit de ses charges, avec le désintéressement qui le caractérisait. Voulant retirer quelque fruit de ses tristes loisirs, Curran fit un voyage en France. Peu de temps après son retour à Londres, il fut frappé de paralysie dans sa 68e année, et il mourut le 14 octobre 1817. Sa *Vie*, écrite avec une simplicité judicieuse et véridique, par son fils William Henry, qui suit la même profession, a paru en 1819 à Londres, en 2 vol. in-8° ; on y trouve des détails fort instructifs sur l'Irlande.

**CURRIE** ou **CURRY** (Jacques), célèbre médecin anglais, naquit à Kirkpatrick-Fleming, dans le comté de Dumfries, en Écosse, le 31 mai 1756. Destiné d'abord au commerce il passa en Virginie ; mais la révolution de l'Amérique lui ayant fait quitter ce pays en 1776, il étudia la médecine, et s'établit en 1781, à Liverpool où il ne tarda pas à acquérir une réputation méritée. Son premier ouvrage fut l'*Éloge funèbre du docteur Bell*, inséré dans les *Transactions de la Société philosophique de Manchester*, dont tous les deux étaient membres. En 1790, il fut nommé membre de la Société médicale de Londres, et en 1792 membre de la Société royale dont il enrichit les *Transactions* de plusieurs mémoires. Cette même année, il publia, sous le nom de Jasper Wilson, une *Lettre commerciale et politique adressée à M. Pitt*, et dont le but était de prouver que la guerre contre la France était injuste et impolitique. Elle produisit une grande sensation, et le

ministère en fit faire une réfutation très-élaborée. En 1797, il fit paraître la première édition de son excellent ouvrage sur l'emploi de l'eau chaude et froide dans le traitement des fièvres (*Medical reports on the effects of water, etc.*), dont la troisième et dernière édition, en 2 vol. in-8°, parut en 1804. C'est à cet écrit que le docteur Currie doit sa renommée ; il a été traduit en plusieurs langues. Currie est encore auteur de quelques opuscules, et entre autres d'une *Instruction sur les morts apparentes*. En 1800, il publia, au profit de la veuve de Robert Burns, les œuvres de ce grand poëte écossais, auxquels il ajouta un précis de sa Vie. Il mourut le 31 août 1805.

**CURSAY** (Jean-Marie-Joseph THOMASSIEU de), sous-diacre, chanoine honoraire d'Appoigny, né à Paris le 24 novembre 1705, y est mort en 1781. Il a publié : l'*Homonymie dans les pièces de théâtre*, 1766, in-8° ; *Mémoires sur les savants de la famille de Terrasson*, Trévoux (Paris), 1761, in-12 ; le *Sable et l'Émanché, mémorial raisonné pour les traités du blason*, 1770, in-8°, etc.

**CURTENBOSCH** (Jean de), né à Gand vers le commencement du 16e siècle, mort à Rome en 1550, avait assisté aux premières sessions du concile de Trente, et en écrivit une *Relation* qui se trouve dans l'*Amplissima collectio* de D. Martenne et Durand.

**CURTI** (Jérôme), dit *il Dentone*, peintre né à Bologne en 1576, élève de Spada et Baglioni, fut le plus grand peintre de perspective de son temps. Lanzi le nomme le restaurateur de cet art en Italie. Il a peint d'admirables fresques à Ravenne, dans le palais du légat, à Parme, à Modène, à Rome, dans le palais Ludonisi, où il décora une salle regardée comme son chef-d'œuvre. Il mourut à Bologne en 1632.

**CURTI** (François), peintre et graveur, né à Bologne en 1603, grava au burin à la manière de Chérubin Albert, dont il a souvent la netteté. Outre une suite de 16 portraits fort estimés, il a gravé les *Principes du dessin*, d'après le Guerchin, le *Mariage de sainte Catherine*, d'après Denis Calvaert, etc.

**CURTI** (Bernard), parent et contemporain du précédent, a gravé dans le même goût : il est connu par quelques portraits, entre autres par celui de Louis Carrache.

**CURTI** (Pierre), né à Rome en 1711, entra fort jeune dans la société de Jésus, où il s'adonna particulièrement à l'étude de la langue hébraïque, dont il devint professeur dans le collége Romain. Il publia sur divers points de l'Écriture sainte, les plus difficiles à comprendre, de lumineuses dissertations qui supposent la plus parfaite intelligence de l'hébreu. Il alliait à ses talents la plus édifiante piété, et la pratique de toutes les vertus. Il mourut dans le collége où il était professeur, le 4 avril 1762. Ses principales dissertations sont : *Christus sacerdos*, Rome, 1751 ; *Sol stans: dissertatio ad Josuem cap. X*, Rome, 1754 ; *Sol retrogradus : dissertatio ad v. 8, cap. XXXVIII, Isaiæ*, Rome, 1756.

**CURTIS** (Guillaume), pharmacien et botaniste anglais, né à Alston dans le Hampshire en 1746, et mort à Brompton près de Knightsbridge, le 7 juillet 1747. Curtis n'a point fait faire de progrès à la science des végétaux, mais il a le mérite d'en avoir exposé les principes avec clarté et méthode. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, contiennent des faits et des observations utiles pour l'économie rurale et domestique ; les figures qu'il a jointes à la plupart sont exactes et soigneusement enluminées, et d'un prix très-bas, ce qui a beaucoup contribué à répandre le goût de la botanique parmi ses compatriotes. On lui a consacré un genre de plantes sous le nom de *Curtisia*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages estimables, parmi lesquels on distingue : *Flora londinensis*, etc., 1772, 2 vol. in-fol., avec 420 planches ; *Botanical Magazine*, etc., 1787 et années suivantes, 54 vol. in-8°, figures. Cet ouvrage, continué après la mort de l'auteur, par John Sirus, jusqu'en 1526, eut beaucoup de succès. Une seconde série, commencée en 1827 par Sam. Curtis et Jacks. Hooker, se poursuit maintenant à raison de 12 cahiers par an ; *Lectures on botany*, nouvelle édition, 1816, 3 vol. in-8°, précédée de la *Vie* de l'auteur.

**CURTIS** (Guillaume) naquit à Wapping dans le comté de Nottingham, en 1761, et suivit d'abord la carrière commerciale de son père et de son aïeul. La grande fortune que ceux-ci avaient amassée par le débit du biscuit de mer, et que Guillaume augmenta encore, tant dans cette branche de commerce que dans sa participation aux pêcheries de la mer du Sud, et enfin dans la maison de banque connue sous la raison Curtis, Robarts et Curtis, lui donna beaucoup d'influence. Dès 1785, il fut un des aldermen de la Cité de Londres. En 1789 et 90, il remplit les fonctions de shérif, et fut de tous les candidats de la Cité celui qui obtint le plus de suffrages pour la chambre des communes. Ce témoignage d'estime lui fut renouvelé aux élections de 1796, 1802, 1806, 1807, 1812, qui toutes le renvoyèrent au parlement. En 1818 seulement, après avoir 28 ans de suite représenté la Cité de Londres, il eut le désagrément de voir les suffrages se porter sur un compétiteur. Une assemblée de négociants lui en exprima ses regrets par une adresse honorable, qui lui fut présentée dans une tabatière d'or de la valeur de 200 guinées. L'année suivante, il resta dans la chambre comme représentant de Blechingly ; et aux élections générales de 1820, ainsi qu'à celles de 1826, il fut nommé de nouveau par la Cité. Il ne tarda point à se retirer des affaires, et il envoya sa démission de membre de la chambre des communes en 1827. Sir Guillaume Curtis était baronnet depuis 1802, colonel du 9e régiment des volontaires de Londres, alderman-doyen, président de la compagnie d'artillerie et de l'hôpital du Christ. Il mourut le 18 janvier 1829. — Son frère, Charles, mort 10 jours avant lui, avait été successivement recteur de Solyhull et de Saint-Martin.

**CURTIS** (Jean), quaker et médecin, né vers 1766, à Alton, s'occupa spécialement de l'ornithologie, qu'il contribua beaucoup à répandre. Il possédait la connaissance des oiseaux de la Grande-Bretagne à un point tel qu'au chant seul et sans les voir, il disait infailliblement à quelles espèces ils appartenaient. Jean Curtis mourut le 12 mai 1829. C'était le frère du célèbre entomologiste Guillaume Curtis.

**CURTIUS** (Métius), Sabin, se signala dans le combat qu'occasionna l'enlèvement des Sabines, et pénétra dans le camp des Romains. Blessé dangereusement et

poursuivi par Romulus, il se jeta dans un marais que formaient les débordements du Tibre, et parvint à s'en dégager. Cet endroit, quoique desséché, fut appelé depuis *Lacus Curtius*.

**CURTIUS** (MARCUS), Romain, d'une famille patricienne, se dévoua pour sa patrie, l'an 392, en se précipitant dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de la place publique. Le peuple y jeta après lui des fleurs, des fruits (et des décombres, suivant quelques historiens) : l'abime disparut.

**CURTIUS** (LANCINUS), poète latin, né à Milan dans le 15e siècle, mort en 1511, fut disciple de George Merula, et acquit sous cet habile maitre une profonde connaissance des langues grecque et latine. Ses poésies ont été recueillies en 2 vol. *Sylvarum libri X* et *Epigrammatum decades duæ*, Milan, 1521, in-fol., rare.

**CURTIUS** (FRANÇOIS), ou *l'Ancien*, professeur à Pavie, mourut en 1495, laissant des *conseils* et quelques *traités* sur diverses matières de jurisprudence.

**CURTIUS** (FRANÇOIS) dit *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, professa le droit à Pavie et à Mantoue, et fut admis aux conseils de François Ier. Fait prisonnier après la bataille de Pavie, il fut maltraité par les Impériaux, et n'obtint sa liberté qu'avec une forte rançon. On a de lui un traité *de Feudis*, et des *Consilia* très-estimés. Il mourut en 1533.

**CURTIUS** (JACQUES), de Bruges, occupa en Flandre des emplois honorables vers 1550, et traduisit en latin la paraphrase grecque de Théophile sur les *Institutes* de Justinien, Anvers, 1546.

**CURTIUS** (CORNÉLIUS), religieux augustin, né à Bruxelles, fut professeur de théologie dans les Pays-Bas et en Autriche, provincial, puis définiteur général de son ordre, et mourut en 1638. Il a laissé : *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, etc., Anvers, 1636, in-4°, figures ; et une *Dissertation* (ibid., 1634), où il discute si J. C. a été crucifié avec 3 ou bien 4 clous, et se décide pour le dernier nombre.

**CURTIUS** (MICHEL-CONRAD), historien allemand, né le 28 août 1724 dans le duché de Meklembourg, mort le 22 août 1802, professa l'histoire à Marbourg pendant 34 ans, et devint historien du pays de Hesse. Il a fait beaucoup d'ouvrages ; les plus estimés sont : *Commentarium de senatu romano, sub imper.*, etc., Halle, 1768, in-8° ; Genève, 1769, in-4° ; *Poétique d'Aristote*, avec des notes, Hanovre, 1753, in-8° ; *Histoire et statistique de Hesse*, Marbourg, 1793, in-8°, etc.

**CURTIUS.** *Voyez* **CORTE, CORTI, CURSIUS, CURTZ** et **QUINTE-CURCE.**

**CURTZ** (ALBERT), en latin *Curtius*, jésuite, né à Munich en 1600, et mort dans la même ville en 1671, enseigna les mathématiques et la philosophie dans différentes maisons de son ordre, en Bavière. Il traduisit de l'allemand, par ordre de l'empereur Ferdinand II, la *Conjuration d'Albert, duc de Friedland*, qui parut sous son nom à Vienne, 1635. Parmi les autres ouvrages de P. Curtz, les principaux sont : *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4° ; *Problema austriacum*, Munich, 1655 ; *Amussis Ferdinandea, sive problema architecturæ militaris*, Munich, 1651, in-fol. ; *Syllogo Ferdinandea, sive collectanea historiæ cœlestis è commentariis Tychonis Brahe ab anno* 1582-1601, Vienne, 1657, Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol.

**CURTZIN** (GEORGE), l'un des chefs des insurgés serviens. Après avoir donné des preuves éclatantes de courage contre les Turcs, il se renferma, en 1804, dans la forteresse de Schabatz, et y fut vainement attaqué par le vizir Muss Aga. Curtzin l'obligea de lever le siége ; mais ayant négligé de le poursuivre sur Zwornik, où il eût pu le battre, et peut-être lui faire mettre bas les armes, il devint l'objet d'inculpations odieuses, fut livré à une commission militaire, condamné à mort, et exécuté à la tête du camp de Schabatz, en septembre 1804.

**CURWEN** (JEAN CHRISTIAN, plus connu sous le nom de), agronome anglais né en 1756, dut à un mariage le nom de Curwen, qu'il joignit ou plutôt qu'il substitua à celui de Christian en 1790. Déjà il était entré depuis 4 ans dans la carrière politique, comme représentant de la ville de Carlisle à la chambre des communes. Il occupa ce poste jusqu'en 1812, époque à laquelle la faveur populaire sembla l'abandonner ; mais il reparut sur la scène 4 ans après, et fut élu à trois reprises par la même ville en 1816, en 1818, et aux élections générales de 1820, qui suivirent la mort de George III. Il se présenta encore deux fois comme candidat dans le comté de Cumberland, qui l'envoya toujours à la chambre des communes. Il mourut en 1828 ; siégeant encore au parlement pour les mêmes électeurs. Ce fut là, comme on voit, de 1786 à 1828, sauf une courte interruption de 4 années, une bien longue carrière parlementaire ; mais, peu remplie d'actes politiques, elle n'aurait pas suffi pour lui assurer une place dans le souvenir des hommes, s'il ne s'était créé des titres particuliers à leur estime et à leur reconnaissance par l'heureuse et constante application de toutes ses facultés au perfectionnement de l'agriculture. Mais ce qui lui assure une place à part entre les agronomes de tous les pays, c'est qu'il est considéré comme l'inventeur de ce procédé de fumage qui consiste à parquer, à faire séjourner et paître les bestiaux sur les terres que l'on veut engraisser et fertiliser. Aussi l'a-t-on surnommé dans la Grande-Bretagne *le père du fumage* (*the father of the soiling system*), c'est-à-dire tout au moins du fumage des terres par le *parcage*. Ce n'est pas là du reste le seul procédé ingénieux et utile qu'il ait propagé en agriculture. Il rechercha avec soin le moyen de rendre plus nutritives les herbes que l'on donne aux bestiaux, et il s'arrêta avec un grand succès à l'idée de les préparer par la vapeur, au lieu de les faire simplement bouillir : de cette manière, il réussissait à leur conserver tout leur suc et tout leur parfum, qui s'évaporent par l'ébullition ordinaire. Quand on ne serait redevable à Curwen que d'avoir mis en circulation ces deux idées fécondes, qui sont aujourd'hui connues et appliquées partout, sans qu'on sache dans quelle tête elles ont germé d'abord, il faudrait reconnaître qu'elles lui ont mérité une place dans cet ouvrage.

**CUSA** (NICOLAS DE), nommé *Jean Crebs*, fils d'un pêcheur, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, acquit une profonde connaissance de l'hébreu, du grec, de la philosophie, de la théologie et des mathématiques, assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de

Bâle, et s'y montra un des plus ardents défenseurs de l'infaillibilité de l'Église. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Cusa ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, fut emprisonné par ordre de Sigismond III, ne recouvra sa liberté qu'après une longue détention, et se retira à Todi, où il mourut le 11 août 1464. On a de lui plusieurs *Traités théologiques* et des ouvrages de controverse recueillis en 3 vol. in-fol.', Bâle, 1565. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hartzeim, jésuite, Trèves, 1730, in-8°.

**CUSPINIEN** (JEAN), en allemand *Spiesshammer*, médecin, né en 1473 à Schweinfurt en Franconie, fut conseiller intime de l'empereur Maximilien Ier, qui le chargea des diverses négociations, et le nomma garde de la Bibliothèque impériale. Il mourut le 19 avril 1529, laissant, entre autres ouvrages : *De Cæsaribus atque imperat. à Julio Cæsare ad Maximilianum primum comment.*, Strasbourg, 1540, in-fol., *Austria, sive comment. de rebus Austriæ*, etc., Bâle, 1553, in-fol.; *De Turcarum moribus et origine*, Anvers, 1541, in-8°; Leyde, 1654, in-12.

**CUSSAY**, commandant du château d'Angers, mort en 1579, est du nombre des gouverneurs qui refusèrent de verser le sang des calvinistes le jour de la St.-Barthélemi. Il répondit au duc de Guise qu'il ne souillerait pas 50 ans d'une vie sans tache par les plus lâches assassinats.

**CUSSON** (JEAN-BAPTISTE), imprimeur, né à Paris le 27 décembre 1663, était fils d'un avocat de cette ville. On prétend qu'il n'avait commencé à parler qu'à l'âge de 5 ans, et qu'il avait achevé ses études à l'âge de 16 ans. Il alla s'établir en 1706 à Nancy, où il se fit connaître par la publication de plusieurs bons ouvrages qu'il imprima avec une correction et une élégance qu'on n'y connaissait pas avant lui. Il employait ses moments de loisir à revoir et même à retoucher le style des livres dont il voulait donner une nouvelle édition. Plusieurs ouvrages ont été refaits de cette manière par Cusson, entre autres *le Roman bourgeois*, dont il donna une édition en 1712. Son père avait publié à Paris en 1673, une traduction française de *l'Imitation*, copiée en partie de celle de Sacy. Cette traduction, longtemps attribuée au P. Gonnelieu, fut revue et corrigée à Nancy en 1712. par son fils, qui y joignit les réflexions du P. Gonnelieu. Il avait retouché la traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, composée par Corneille, et se disposait à en donner une nouvelle édition, avec des corrections. lorsqu'il mourut à Nancy le 11 août 1732. Cette édition fut donnée après sa mort par Abel-Denis Cusson, son fils, en 1745. C'est un vol. in-4° de plus de 600 pages, enrichi de figures.

**CUSSON** (PIERRE), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1727, professa les belles-lettres et les mathématiques à Toulouse, au Puy, et à Béziers, chez les jésuites, qu'il quitta bientôt pour se faire médecin. Envoyé comme botaniste en Espagne et dans les îles de Majorque et de Minorque, il en rapporta une nombreuse collection de plantes. Ayant contracté un embonpoint extraordinaire dans ses voyages, il ne put herboriser davantage, et s'adonna à la pratique de la médecine à Sauve, et ensuite à Montpellier, où il mourut le 13 novembre 1783. On lui doit des *Thèses médicales*, et un article *sur les maladies de première classe*, inséré dans la *Nosologie* de Sauvages. Un nouveau genre de plantes a été nommé *Cussonia*, par Linné le fils, en l'honneur de Cusson.

**CUSTINE** (ADAM-PHILIPPE, comte DE), né à Metz le 4 février 1740, fut destiné en naissant à la carrière des armes. Dès l'âge de 7 ans, il était sous-lieutenant, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne des Pays-Bas, sous le maréchal de Saxe, en 1748. Réformé à la paix, il vint continuer ses études à Paris, et dès qu'il les eut achevées, il entra dans le régiment du roi, puis dans les dragons de Schomberg, où il fut capitaine. Il commandait une avant-garde en Westphalie, sous le prince de Soubise en 1758, et Frédéric le cite dans ses Mémoires. Le ministre Choiseul qui le protégeait, fit créer pour lui, en 1762, un régiment de dragons du nom de *Custine*. Lors de la guerre d'Amérique, la passion de la gloire lui fit changer le commandement de ce régiment contre celui de Saintonge infanterie, qui allait être embarqué pour le nouveau monde. Le comte de Custine se distingua dans plusieurs occasions à la tête de son corps, principalement à la prise de York-Town, ce qui lui valut à son retour le grade de maréchal de camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, la noblesse de Lorraine le nomma député aux états généraux, où il se réunit, dès les premières séances, à la minorité de son ordre, et appuya tous les projets de réforme et de liberté. Les opinions les plus remarquables qu'il manifesta à l'assemblée nationale furent pour l'établissement des gardes nationales, pour la déclaration des droits de l'homme, et surtout contre l'indiscipline militaire, qu'il avait toujours tendu à réprimer de tout son pouvoir. Sa sévérité, quelquefois despotique et brutale, l'avait toujours fait détester de ses subalternes. Dans une séance de l'assemblée nationale où il s'agissait de l'insurrection des soldats de quelques régiments, fomentées par le parti dominant pour obliger les officiers à se retirer, il accusa la faiblesse de ces officiers, et leur donna pour exemple la fermeté du général Laudon qui, dans une pareille occasion, avait tué deux soldats de sa propre main. C'était bien peu connaître l'esprit du temps et les causes de ces désordres, que de leur chercher des comparaisons dans l'armée autrichienne. Cette ignorance des hommes et des circonstances au milieu desquels il se trouvait, Custine la porta dans tout le reste de sa conduite; et lorsque, en 1792, il commandait l'armée du Rhin, il lui arriva plusieurs fois de faire fusiller de sa propre autorité, et sans y être autorisé par aucune loi, des soldats qui s'étaient livrés au pillage. Une aussi intempestive sévérité lui fut amèrement reprochée dans la suite, et elle devint le texte des principales accusations dirigées contre lui. Ce fut un peu avant que Dumouriez envahît la Belgique, et dans le temps où le général Kellermann poursuivait les Prussiens dans leur retraite de la Champagne, que Custine, profitant du moment où les Autrichiens avaient dégarni les frontières du Rhin, s'avança vers Spire et Worms, où il obtint quelques avantages et s'empara de magasins considérables. Il fit, aussitôt après, une conquête bien plus importante, ce fut celle de Mayence qui, sur une simple sommation, lui fut

livrée par la trahison du chef du génie et la lâcheté du gouverneur. Ne tenant ensuite aucun compte des ordres du ministre de la guerre et des avis des autres généraux, qui voulaient qu'il s'avançât sur Coblentz, par la rive gauche, Custine se dirigea vers la Franconie, et il s'empara de Kœnigstein et de Francfort qui fut mis à contribution. Mais bientôt les Prussiens, qui étaient venus prendre leurs quartiers d'hiver dans les mêmes contrées, s'emparèrent à leur tour de cette ville, dont la faible garnison, laissée sans appui, fut enlevée dès la première attaque. Après d'autres échecs, Custine fut obligé de rentrer dans Mayence, et, craignant d'être tourné par la rive gauche du Rhin, il se porta sur les bords de la Nahe, où il fut attaqué par l'armée prussienne. Après avoir soutenu avec courage plusieurs combats sanglants, il se retira jusque derrière les lignes de Weissembourg, en abandonnant à ses propres forces la place de Mayence. Quelque rapide et quelque imprévue que dût paraître cette retraite, Custine réussit à l'excuser auprès de la Convention nationale. Il accusa le commandant de l'armée de la Moselle qui, selon lui, n'avait pas pressé assez vivement les Prussiens, et s'était tenu très-éloigné de sa gauche qu'il devait appuyer; il accusa aussi le ministre de la guerre, et même les représentants que la Convention avait envoyés pour le surveiller. Comme la révolution du 31 mai n'avait pas encore éloigné de cette assemblée toute idée de modération, elle approuva sa conduite, et l'armée de la Moselle fut même réunie à son commandement; mais dès lors les journaux de Marat et autres démagogues le signalèrent comme un traître et un contre-révolutionnaire. Soit que son courage naturel le portât à braver un orage si redoutable, soit qu'il ne connût pas tous les dangers de sa position, il continua à faire avec calme tous ses efforts pour réparer les pertes de son armée, et il accepta même le commandement de celle du Nord. Mais avant de s'éloigner du Rhin, il voulut mettre à profit des préparatifs qui lui avaient coûté tant de soins, et le 17 mai il fit un dernier effort pour délivrer Mayence. Une affaire générale fut engagée sur tous les points à la fois, comme c'était alors la méthode. Le corps que Custine commandait étant arrivé le premier, fut écrasé; d'autres furent repoussés ou ne combattirent pas, et les ennemis du général ne manquèrent pas, en l'accusant des malheurs de cette journée, d'ajouter à ses torts celui d'avoir conservé un commandement qui ne lui appartenait plus. Dès lors la fureur et le nombre de ses accusateurs ne firent que s'accroître, et la révolution du 31 mai, où le parti vaincu avait semblé fonder sur lui quelques espérances, vint ajouter aux dangers qui le menaçaient. Attaqué avec un nouvel acharnement par les journaux, que jusqu'alors il avait paru mépriser, il s'en plaignit à la Convention, et affectant un grand dévouement pour le parti de la Montagne qui venait de triompher, il lui envoya les lettres que lui avaient adressées Wimpfen et les députés de la Gironde. Plein de confiance dans ces marques de soumission, il ne craignit pas de quitter l'armée du Nord, où il n'avait fait que paraître un instant, et où il avait encore ajouté à ses torts envers la Convention celui d'avouer l'impuissance où était cette armée d'exécuter les ordres de combattre qu'il avait reçus. Sur une invitation du conseil exécutif, il se rendit à Paris, où il affecta de se montrer avec sécurité dans tous les lieux publics, tandis que les journaux, les tribunes de tous les clubs et celle de la Convention elle-même, retentissaient des injures et des accusations dirigées contre lui. Enfin, le 29 juillet, le comité de salut public présenta un rapport contre le trop confiant général, et le fit décréter d'accusation. Il fut arrêté le même jour et traduit au tribunal révolutionnaire, où il se défendit avec assez de calme et de présence d'esprit. Quelques-uns de ses officiers vinrent témoigner en sa faveur, et parmi ces hommes courageux, on doit remarquer le général Baraguey-d'Hilliers, qui avait été son aide de camp; mais il fut accusé par un plus grand nombre de vils et obscurs délateurs qui, dépourvus des plus simples notions de la guerre, dirent qu'il avait livré sans défense la place de Mayence avec l'artillerie de Landau et celle de Strasbourg; qu'il avait ménagé les prisonniers prussiens; qu'il s'était refusé à entrer dans Manheim, dont un espion offrait de lui ouvrir les portes; enfin qu'il s'était laissé battre en plaçant sa troupe au bas d'une montagne, etc., etc. Cette dernière accusation fut formée par un membre du club mayençais. L'accusateur public, Fouquier-Tainville, ne manqua pas de rapporter tous ces témoignages dans ses conclusions, et sans autres informations, sans qu'un seul homme de l'art eût été consulté, toute la conduite militaire et politique du général Custine fut jugée dans la même séance, et, le lendemain 28 août 1793, il fut conduit au supplice. Il demanda un confesseur, répandit beaucoup de larmes, et montra plus de faiblesse qu'on ne devait en attendre d'un homme qui avait souvent bravé la mort sur le champ de bataille. C'était sans doute un bon officier général; il excellait surtout dans les manœuvres de cavalerie; mais il ne paraît pas que ses vues aient été assez étendues pour embrasser les différentes parties d'un grand commandement. Il se montra fort jaloux de son autorité, et très-envieux des autres généraux, qu'il dénonça plusieurs fois à la Convention, dans des rapports où il louait outre mesure ses moindres opérations. On lui a reproché son intempérance, et il paraît que les excès du vin, auxquels il se livrait, lui ont fait commettre des fautes graves. Il a été publié à Hambourg et Francfort (Paris), 1795, des *Mémoires du général Custine, rédigés par un de ses aides de camp*, 2 vol. in-12; nouvelle édition, Paris, 1824, in-4°. Le général Baraguey d'Hilliers passe pour être l'auteur de ces mémoires.

**CUSTINE** (Renaud-Philippe), fils du précédent, joignait à un extérieur séduisant, un esprit très-cultivé, et il avait débuté avec de grands avantages dans la carrière diplomatique. En 1792, sous le ministère de de Narbonne, quelques personnages influents, séduits par la réputation militaire du duc de Brunswick, conçurent l'idée chimérique de le mettre à la tête de la révolution, et lui firent offrir le commandement général des armées françaises. Custine fils fut chargé de cette mission délicate. Elle ne pouvait avoir aucun succès, mais le jeune diplomate y mit tant de chaleur et d'adresse qu'il fit un instant hésiter le prince. Envoyé ensuite à Berlin avec le titre de ministre plénipotentiaire, il ne put en faire usage, la Prusse s'étant déclarée contre la France. Il se rendit alors à l'armée, et y fut, pendant une partie de la

campagne, l'aide de camp de son père, qui l'envoya à Paris au commencement de 1793 pour y suivre ses réclamations auprès des comités et des ministres. Ses liaisons avec Condorcet et quelques députés de la Gironde, et surtout la chaleur de ses démarches lors du procès de son père, avaient attiré sur ce jeune homme les regards inquiets des dominateurs; Robespierre lui-même le dénonça à la tribune, et le fit traduire au même tribunal qui avait envoyé son père à la mort. Il mit tant de présence d'esprit et de clarté dans sa défense, que l'auditoire étonné et attendri, s'écriait : « Il est sauvé. » Mais ce jeune homme était, sous trop de rapports, du nombre des victimes que les tyrans croyaient devoir immoler à leur sûreté. Il avait eu le courage dans les débats de signaler la fourberie du président qui, en lisant sa correspondance de Brunswick, en altérait le sens de manière à le perdre plus sûrement. L'accusé ne put contenir son indignation, et il traita hautement de mauvaise foi cette infâme supercherie. De pareils juges ne pouvaient pardonner un tel affront. Custine fut condamné à mort le 3 janvier 1794. Il montra dans ses derniers moments une grande fermeté, et il écrivit à sa femme les lettres les plus touchantes.

**CUSTIS** (Charles-François), écuyer, naquit le 28 août 1704 à Bruges, où s'était établi son père, originaire d'Angleterre, mais né en Hollande. Reçu avocat au conseil de Flandre, le 15 avril 1725, il prit rang dans la magistrature 6 ans après, fut élu échevin en 1735, et commis des fortifications en 1751. Il exerça aussi les fonctions de juge des domaines du prince, ainsi que des droits d'entrée et de sortie tant de la ville que du Franc de Bruges. Une maladie lente ayant épuisé ses forces, il mourut le 26 février 1752. Custis était instruit et laborieux. Il a publié : *Annales de la ville de Bruges*, etc., (en flamand), Bruges, 1738, 2 vol. in-12. La dernière édition a paru en 1765, 3 vol. petit in-8°. On a encore de Custis, en manuscrit, dans la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles : *Bibliothèque des histoires belgiques*, etc. Cet ouvrage a été refondu dans le suivant du même auteur, conservé au même lieu : *Bibliograghie des Pays-Bas*, etc., 3 vol. in-4°. Dans la bibliothèque de Gand, on garde aussi un manuscrit de Custis, intitulé : *Connaissance du théâtre français et italien*, etc., 8 vol. in-4°. On trouve pareillement dans cette bibliothèque : *Archives de Bruges*, ou *Recueil de fondations, donations*, etc., 11 vol. in-4° ; *Atlas curieux, céleste, terrestre et marin*, ou *Recueil choisi des meilleures cartes géographiques des plus excellents maîtres*, 3 vol. in-4°; c'est un catalogue détaillé et non un atlas ; *Fama Brugensis resonnans vitas et scripta Brugensium nobilitate, virtutibus, conditione aliave nota clarorum*, 3 vol. in-4°.

**CUSTOS** (Dominique), graveur, né à Anvers en 1560, mort à Augsbourg en 1612, a laissé un œuvre considérable. Indépendamment de quatre recueils de portraits, dont le plus important a pour titre : *Atrium heroicum Cæsarum, regum, aliorumque summatum ac principum... imaginib. 72 illust.*, Vienne, 1600, in-fol., en 4 parties, on lui doit un grand nombre d'estampes d'après les principaux maîtres d'Italie. Custos, ayant épousé la veuve de Kilian le vieux, se chargea de l'éducation de ses beaux-fils, Lucas et Wolfgang Kilian, qui tiennent un rang distingué parmi les artistes allemands. Le père de D. Custos, surnommé *Battens*, était peintre et poëte ; mais ses compositions en ces deux genres sont oubliées.

**CUTBERT** (St.), né dans le nord de l'Écosse, baptisa Egbert, roi de Northumberland, fut le 1er évêque de ce royaume ; de retour en Écosse, y fonda le monastère de l'Indisfarn ou l'île Sainte, près de Berwick, et mourut en 686.

**CUTHENUS** (Martin), syndic de la ville de Prague, mort le 29 mars 1564, a publié : *Histoire de Bohême*, par Æneas Sylvius, avec des notes latines, Prague, 1585 ; en bohémien, la *Chronique de Bohême*, depuis l'origine de la nation jusqu'à l'an 1539, avec les portraits des ducs, des rois, ainsi que ceux de Ziska, de Jean Huss et de Jérôme de Prague, sans date ni lieu d'impression ; *Catalogus ducum, regumque Poloniæ, cum iconibus*, Prague, 1540, in-4° ; l'*Histoire d'Appien*, traduite du grec en bohémien.

**CUVELIER DE CUVERVILLE**, contre-amiral français, né vers 1739, mort à Quintin, Côtes-du-Nord, à 80 ans, se distingua dans les Indes sous les ordres du bailli de Suffren, qui l'appelait *son Fidèle*.

**CUVELIER DE TRYE** (Jean-Guillaume-Auguste), auteur dramatique, né le 15 janvier 1766 à Boulogne-sur-Mer, y exerça la profession d'avocat. Député par la garde nationale de cette ville à la fédération de 1790, il s'établit à Paris, fut chargé de différentes missions, puis nommé sous-chef dans les bureaux de l'instruction publique. Il reprit l'uniforme après le 18 brumaire, fut nommé capitaine dans les guides-interprètes, et fit les premières campagnes de Prusse et de Pologne. Sa santé l'ayant forcé de renoncer aux armes, il se fit homme de lettres, et devint le créateur du mélodrame. Le genre de son talent, non moins que sa prodigieuse fécondité, lui fit donner la qualification ironique, mais fort expressive, de *Crébillon du Mélodrame* ou *du Boulevard*. Cuvelier mourut le 27 mai 1824. Outre une foule de comédies, drames, prologues, pantomimes, mimodrames, ballets, etc., représentés pour la plupart au Cirque Olympique, à Paris et qui obtinrent beaucoup de succès, il a composé plusieurs romans. On trouve la liste détaillée de ses productions dans la *France littéraire* de Querard.

**CUVIER** (George-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert, baron), l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au muséum de Paris, naquit à Montbéliard, le 23 août 1769, de parents protestants. Doué de cette intelligence hâtive, qui ne prouve rien lorsqu'elle n'est qu'un développement précoce, Cuvier savait lire avant d'avoir accompli sa troisième année. Cette facilité à apprendre pouvait ne révéler qu'un sujet ordinaire ; mais, dès ses premiers pas dans le monde, George Cuvier sut non-seulement retenir, mais encore comprendre, réfléchir et méditer. Dans un âge où l'on s'occupe rarement des faits pour en tirer des conséquences, son esprit aimait à saisir des rapports et à former des combinaisons. Le jeune Cuvier venait d'atteindre sa 14e année, et de terminer ses humanités dans le collège de sa ville natale, lorsqu'il concourut pour une des bourses fondées par le duc de Wurtemberg, en faveur

des étudiants qui se destinaient à la carrière évangélique. En se présentant à l'examen, il n'avait d'autre but que de se faire admettre dans l'université de Tubingue, où se trouvaient alors plusieurs professeurs renommés ; mais une injustice le fit écarter, et bien qu'il ne se sentît aucun goût pour la profession des armes à laquelle son père, officier au régiment suisse de Waldner, l'avait d'abord destiné, il se vit obligé d'entrer à l'école militaire de Stuttgard, formée depuis peu de temps, et déjà célèbre par l'excellence et l'étendue des études qu'on y faisait. Là il fit de rapides progrès dans le dessin, la littérature, le droit et les sciences naturelles. Celles-ci étaient surtout l'objet de sa prédilection ; il s'adonna d'abord avec passion à la botanique, et parvint en peu de temps à se composer un herbier pour lequel il s'était fait une classification, qui n'était ni celle de Tournefort, ni celle de Linné. Vers la même époque il peignit aussi un grand nombre d'insectes. Après un séjour de quatre ans à Stuttgard, où il s'était lié avec l'élite de la jeunesse allemande, il revint dans sa patrie, pourvu d'un brevet de lieutenant, auquel il devait bientôt renoncer. Cuvier ne songeait plus qu'à se vouer tout entier à la science ; mais comme il était sans fortune, il se vit réduit à chercher une occupation qui le fît subsister, et il entra avec de modiques appointements chez un riche seigneur de Normandie, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Le préceptorat n'est souvent qu'un état de transition pour le jeune savant qui désire se procurer une honnête subvention et des loisirs. Cuvier ne s'était pas résigné à n'être toute sa vie qu'un précepteur ; il nourrissait une ambition plus noble, et le sentiment d'émulation qu'avaient allumé dans son cœur les succès de quelques-uns de ses condisciples ne lui laissait point de repos. La gloire de Schiller, son ami, qui s'annonçait déjà à l'Allemagne comme un grand poëte, ne fut pas pour son amour-propre un des moindres stimulants. Il n'avait jamais cessé de correspondre avec lui et avec Sœmmering, et dans ces relations ils se fortifièrent mutuellement dans leurs projets d'ajouter quelques rayons au faisceau des lumières de l'humanité : c'étaient trois hommes de génie qui s'étaient devinés. Armé de patience, d'attention et de la plus infatigable curiosité, Cuvier résolut de sonder les entrailles de la nature, afin d'arriver à la connaître. Le scalpel à la main, il étudia les divers modes d'organisation, et ne tarda pas à se convaincre qu'il ne faut pas s'arrêter aux surfaces, quand on se propose de pénétrer les mystères de la nature. Dès ce moment sa marche fut tracée, et en même temps celle de la science qu'il devait créer ; il allait en bannir l'arbitraire de ces formes sans caractère, dont les similitudes, dénuées de vérité et de profondeur, ne se prêtent qu'à un arrangement fictif : il venait répudier ce système irrationnel des apparences, dans lequel Pline, et après lui Buffon, avaient trouvé tant de poésie et tant d'erreurs. Cuvier, avec une grande rectitude de jugement, et cette longue portée, qui n'est que la puissance de pressentir dans l'inconnu, imagina une chaîne des êtres, dans laquelle les anneaux, à mesure qu'on la remonterait, deviendraient de plus en plus composés. Il partit des organisations les plus basses et les plus simples, scrutant et circonscrivant toutes les parties qui en constituent les ressorts depuis l'individualité la moins significative, jusqu'à l'individualité la plus noble et la plus parfaite. C'est ainsi qu'il jetait les bases d'une classification véritable, dans laquelle rien n'était attribué au hasard. Pendant son séjour dans la Normandie, Cuvier profita de la proximité du rivage de la mer, pour en étudier les productions ; ses premières expériences le confirmèrent dans l'idée qu'il était entré dans la bonne voie. Il n'en sortit plus, et suivit dès lors avec persévérance une règle d'observation qui ne l'a jamais égaré. Son but attira l'attention de tous les naturalistes penseurs. Une classification naturelle des animaux sans vertèbres, confondus jusqu'alors sous le nom de *vermes*, fut le premier travail par lequel il se fit connaître. Il ne fut pas difficile de prévoir qu'il aspirait à changer la face de la science, et que, dans sa recherche des faits, il était poussé par l'instinct d'une haute spéculation. Ainsi que ses devanciers, il ne restait pas en contemplation devant le spectacle de la nature, admirant sans cesse, et broyant des couleurs propres à fixer avec plus ou moins d'éclat de décevantes apparitions ; c'étaient les secrets de la vie qu'il lui fallait, il voulait les surprendre, et il était plein d'espoir et de courage, car il avait saisi le fil qui devait le guider à travers un labyrinthe où tant d'autres n'avaient pas trouvé d'issue. Cuvier ne pouvait suivre ses grands projets, sans se fixer au sein de cette cité immense où tant de trésors sont ouverts à l'investigation du savant laborieux. Il s'arrêta à Paris, et bientôt il eut l'avantage d'y rencontrer l'homme dont les vues devaient le plus s'harmoniser avec les siennes. Une grande intimité s'établit entre lui et Geoffroy-Saint-Hilaire qui, s'étant également jeté hors des routes battues, venait de prendre un essor des plus distingués. Les deux amis travaillèrent ensemble, et bientôt ils publièrent en commun plusieurs mémoires qui furent généralement très-bien accueillis. Peu de temps après, sur la présentation du botaniste l'Héritier, alors membre de la commission d'instruction publique, Cuvier fut nommé professeur aux écoles centrales. A cette époque où l'instruction secouant le joug de toutes les habitudes et de tous les préjugés scolastiques, prenait une allure franche et plus excursive, le professorat était une véritable magistrature environnée de toute la considération qui s'attache à l'utilité. Cuvier n'eut pas de peine à rendre ses leçons aussi neuves qu'intéressantes ; les idées qu'il déposait dans le sein d'une jeunesse ardente, et qui était avide de tout connaître, se propagèrent avec cette sanction d'enthousiasme que, dans l'heureuse période des innovations, on ne refusait en France à rien de ce qui était hardi. Il y eut affluence à ses cours, et sans se détourner du positif, il eut le grand art de charmer un auditoire que les pages de Buffon avaient accoutumé à la magie du style. Ce n'étaient plus ces brillantes métaphores dont le luxe et la profusion, pour embellir la réalité, en exagéraient les saillies dans des contours hyperboliques ; c'étaient des rapprochements, des rapports qui se faisaient valoir par eux-mêmes ; c'étaient des aperçus dont la sagacité déjà surprenante ressortait encore plus sous une expression tellement bien appropriée, que sa justesse et sa force faisaient souvent toute son élégance. Le *Tableau élémentaire de l'Histoire naturelle des animaux*, que Cuvier fit paraître en l'an III de la république, fut le premier ouvrage dans lequel il exposa les principes de

la révolution qu'il allait opérer dans les sciences naturelles. Ce fut ce livre, qu'il destinait à ses élèves, qui motiva son admission dans la première classe de l'Institut national. En peu d'années tous les honneurs scientifiques vinrent le trouver ; Mertrud, le premier qui eut occupé en France une chaire d'anatomie comparée, étant déjà très-avancé en âge, eut besoin d'un suppléant, il désigna Cuvier comme l'homme le plus capable de remplir cette tâche, et quelque temps après, Cuvier lui dédia ses *Leçons* recueillies par MM. Duméril et Duvernoy. Jamais traité n'avait été si riche en faits jusqu'alors ignorés, ni si méthodique ; jamais tant de prémisses matérielles n'avaient été rassemblées pour préparer de si importantes conséquences. On concevait à peine que la vie de plusieurs hommes eût pu suffire à tant de dissections minutieuses, à tant de recherches qui demandaient la plus scrupuleuse attention ; et pourtant Cuvier n'avait pas encore 30 ans. Habile à saisir les moindres analogies, il établissait dans la vaste catégorie des êtres animés une graduation, dont chaque degré était, en quelque sorte, une découverte qui comblait un déficit sur la vaste échelle de l'animalité. Déjà Daubenton, Camper et Sœmmering avaient dirigé leurs observations vers le même but, mais aucun d'eux n'avait osé s'approprier la pensée du Créateur ; Cuvier placé assez haut pour dominer l'ensemble, parvint à y coordonner tous les détails, et à les forcer dans un contact de succession et pour ainsi dire originel, à s'expliquer et à s'éclairer les uns par les autres. Dès ce moment l'anatomie comparée se trouva pourvue de toute la dignité, et de toute l'utilité d'une science dont le système est des plus féconds. Elle fut le flambeau de l'histoire naturelle, et offrit au philosophe d'innombrables sujets de méditation. Elle s'allia à toutes les études sur la vie, et donna la clef de plusieurs phénomènes qui depuis des siècles n'avaient cessé de provoquer dans tous les genres les aberrations des métaphysiciens. En l'an VIII, Cuvier succéda au célèbre Daubenton, professeur au collége de France ; bientôt après il parut au Lycée, où il fut applaudi par les mêmes personnes qui y avaient entendu les Laharpe, les Chénier, les Fourcroy ; toutes s'émerveillaient de sa lucidité, et dans un sujet que l'on s'attendait à trouver aride, on était séduit par l'attrait d'une élocution non moins facile que brillante. Sa réputation n'avait encore grandi que dans les sanctuaires réservés aux jeunes adeptes de la science, elle devint immense parmi les gens du monde. Dès 1799, Cuvier avait publié un extrait de son ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont les ossements ont été trouvés dans l'intérieur de la terre. Il entreprit de faire l'histoire de ces exhumations devant son auditoire ; les séances qu'il consacra à exposer ses opinions sur les fossiles furent des plus remarquables, ce fut vraiment alors qu'il déploya tous les prestiges de l'éloquence unie à un savoir si vaste, que dans sa sphère, il semblait embrasser tout ce qui se saurait un jour. Nouvel Atlas, il supportait un monde tout entier ; il le faisait surgir des entrailles du globe, le ranimait, le faisait mouvoir et respirer. Il évoquait successivement des générations entières pour qu'elles vinssent attester et décrire les grandes catastrophes dont elles avaient été les témoins ou les victimes. Tel que le Dieu qui à la fin des temps doit juger la terre, il rassemblait pour la résurrection les débris de la vie éteinte, et en recomposait des êtres complets qu'il forçait à marcher devant lui : le néant même n'avait plus la puissance de dérober une conquête à son entendement ; ce qui s'était détruit, il le retrouvait, comme l'inconnu de l'équation ; et sa connaissance approfondie du mécanisme de l'organisation et de l'enchainement de toutes les parties qui le constituent et de l'agencement articulaire, était pour lui un guide tellement infaillible que de toutes ces palingénésies, il n'en est pas une qui ait été démentie. A l'aspect d'un organe, il se retraçait dans l'imagination la forme des autres, et il les reproduisait avec une exactitude telle, qu'elle se confirmait par elle-même. Ainsi se manifestaient les preuves de la rationalité de ces divisions, et de ces séries qu'il a introduites dans la zoologie, non plus d'après des signes étrangers à l'organisme des animaux, mais d'après ce qu'il y a de plus constant et de plus fixe dans leur structure. Mais des résultats plus prodigieux ressortent de ces travaux et de ces découvertes ; Cuvier a déroulé les pages du grand livre dans lequel sont écrites en impérissables hiéroglyphes les vicissitudes de notre planète, et les lois de sa théorie. Peut-être y lit-on aussi la date de son existence et de celle de ses habitants : il fut un temps où Cuvier crut la trouver dans le mot *éternité;* mais le besoin de concilier la vérité avec les récits de la Genèse, devait plus tard le déterminer à jeter un voile sur cette découverte. La version qu'il a imaginée est des plus ingénieuses ; elle admet tous les faits et n'en dissimule aucun ; elle conserve tous les monuments de l'histoire du globe, et les pièces sous les yeux chacun peut juger, si l'hypothèse est ou non fondée. Chacun peut interpréter à sa manière le double cataclysme qui a deux fois submergé notre continent, la circonstance de nombreux dépôts d'ossements enfouis entre deux couches marines, et les temps qui ont dû s'écouler entre la première catastrophe et la seconde. Il ne nous appartient pas d'apprécier la conclusion à laquelle Cuvier devait arriver. Il nous suffira de dire qu'abstraction faite de l'opinion qu'il émet, ses recherches l'ont conduit aux plus étonnantes découvertes, et qu'en comparant les squelettes des quadrupèdes fossiles, avec les espèces vivantes, il est parvenu à en déterminer 70 inconnues jusqu'à lui, entre lesquelles plus de 40 ne peuvent se rattacher à aucun des genres existants. Il serait difficile de citer un savant dont la vie ait été plus pleine que celle de Cuvier, ou dont les travaux aient été plus variés : littérature, poésie, physiologie, mathématiques, chimie, physique, agronomie, études des langues et de la philosophie, il a tout embrassé. Les étrangers le regardent comme la plus vaste capacité du siècle ; son organisation intellectuelle en fait un véritable Protée, qui change à volonté de formes, de couleurs, de physionomie, d'habitudes, et qui garde partout une notable supériorité. Les éloges historiques, qui lui ont fait ouvrir les portes de l'Académie française passent pour des modèles de ce genre, dans lequel il s'est tout à fait affranchi des vieux us de l'apologie. Pendant plus de 40 ans Cuvier n'a pas cessé de rassembler des matériaux pour la science à laquelle il a fait faire tant de progrès. Dans plusieurs voyages, il a parcouru l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, afin d'y voir les fossiles conservés, et d'observer leurs gites : c'est

lui qui a dirigé, aux portes de Paris, les fouilles qui ont été faites dans les carrières à plâtre de Montmartre, d'où l'on a tiré les ossements les plus curieux ; c'est encore lui qui a formé le riche cabinet d'anatomie comparée du Jardin des plantes de Paris. Napoléon voulant fonder l'université impériale, le nomma commissaire pour l'établissement des lycées, inspecteur général des études, conseiller titulaire de l'université. Des fonctions de cette nature étaient encore dans les attributions du savant ; mais Cuvier n'y vit qu'un acheminement aux plus hauts emplois. Les Berthollet, les Chaptal, les Monge, les Lagrange siégeaient au sénat ; Cuvier se flatta de devenir leur collègue, il sollicita et obtint la place de maître des requêtes au conseil d'État. Napoléon destinait Cuvier à diriger l'éducation du roi de Rome , et peut-être ce dessein prémédité influa-t-il sur le choix qu'il fit de lui, à plusieurs reprises, pour des missions en Italie. Déjà l'empereur l'avait chargé de dresser la liste des ouvrages qui devaient servir à l'instruction du jeune prince ; mais à cette époque d'affreux désastres succédèrent aux conquêtes ; ce fut alors que l'empereur, en même temps qu'il nommait Cuvier conseiller d'État, lui donna mission d'organiser la défense des frontières du Rhin, et l'envoya à Mayence en qualité de commissaire extraordinaire. Vinrent bientôt l'abdication de Fontainebleau et le retour des Bourbons. Louis XVIII adopta la gloire de l'Institut et nomma Cuvier conseiller d'État et de l'université, grand maître des cultes dissidents, commissaire du roi près des chambres, et enfin grand officier de la Légion d'honneur et baron. Quand arriva la défection des cent jours, Cuvier quitta silencieusement le conseil d'État, attendant, pour y rentrer, qu'une grande victoire eût tracé un code de droits et de devoirs. Louis XVIII, à son retour, rendit à Cuvier tous ses emplois, avec une confiance plus entière, et à partir de ce jour, Cuvier n'a pas cessé de servir les Bourbons avec dévouement et fidélité. On l'a vu tour à tour modérer les lois exceptionnelles de 1815, et rendre les cours prévôtales moins sanguinaires ; on l'a vu défendre le conseil d'État, les droits et priviléges universitaires, et résister avec caractère et courage au rétablissement d'une société fameuse, alors plus puissante que le ministère. Le 8 mai 1832, Cuvier rouvrit au collége de France, pour la troisième fois depuis la révolution, et après une interruption de 15 années, ce cours sur l'histoire des sciences naturelles où se résumaient toutes ses connaissances, et qui cimenta si solidement sa gloire. Ce jour-là il peignit avec calme et grandeur l'état présent de la terre, il en retraça les révolutions probables, les déluges, fit le dénombrement de ses habitants ; et ce beau résumé de la création attira ses regards vers le Créateur. Mais de cette cause suprême, mais de cette puissance infinie, de cette *durée sans bornes*, quand il vint à envisager sa propre faiblesse et sa fragilité, il parut comme saisi de la soudaine révélation du terme prochain de sa course. Sa voix, alors, prenant tout à coup une expression de tristesse et d'incertitude, fit entendre le souhait qu'assez de force, de temps et de santé lui permissent d'achever cette histoire imposante, dont plus de 1,000 auditeurs enthousiasmés applaudissaient le sublime commencement. A peine sorti de cette séance, il éprouva de l'engourdissement dans ses membres, et le lendemain, à son réveil, Cuvier s'aperçut que ses bras étaient paralysés. Sa maladie ne dura que cinq jours, il mourut le dimanche 13 mai 1832, à 9 heures du soir. En 1803 il avait épousé M^me^ Duvamel, veuve d'un fermier général qui apporta en dot à Cuvier 4 enfants en bas âge, de son premier mari. Cette famille, à laquelle il voua sa protection et sa tendresse, s'appliqua constamment à le rendre heureux. Son attachement pour le grand homme semblait un culte. Cuvier perdit en 1827 sa fille Clémentine âgée de 22 ans, au moment où elle allait se marier. Il ne put jamais s'en consoler. Les diverses places qu'il occupait si dignement avaient été l'objet de nombreuses attaques ; mais on sait que les traitements qu'il réunissait restaient encore bien au-dessous de ses sacrifices pour l'avancement des sciences. Sa veuve a reçu une pension de 6,000 fr. du gouvernement, et la ville de Montbéliard lui a fait élever en 1835 un monument en face de la maison où il reçut le jour. Cuvier laissa une bibliothèque la plus complète peut-être qui fût au monde dans les mains d'un particulier ; aussi le gouvernement s'est-il empressé d'en faire l'acquisition. Les ouvrages que Cuvier a publiés sont : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798-1799, in-8°, ouvrage rare ; *Discours sur les révolutions de la surface du globe, et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*, souvent réimprimé ; la 5^e^ édition est de 1818 ; il sert d'introduction aux *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-8° ; *Leçons d'anatomie comparée*, recueillis par MM. Duméril (les 2 premiers vol.) et Duvernoy (les 3 derniers), 1800-1805 ; M. Duvernoy en prépare une 2^e^ édition ; *Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossements dans l'intérieur de la terre*, an IX (1801), in-4° ; *le Règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 4 vol. in-4°, 1816 ; *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4° ; *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des mollusques*, 1816, in-4° ; *Histoire naturelle des poissons*, 1828, 8 vol. in-4° ; l'ouvrage n'est pas encore terminé ; *Description géologique des environs de Paris* (avec M. Brongniart), 1832, in-4° ; elle a paru en 1808, dans le XI^e^ vol. des *Annales du muséum d'histoire naturelle ;* 2 ans après, dans le tome XV des *Mémoires de l'Institut*, et en 1812, séparément ; *Analyse des travaux de l'Académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut :* partie physique, 1805-1826 ; chaque partie imprimée à part, 1811-1826 ; *Rapport historique sur les sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernement le 6 février* 1808, 1810, in-4°, et in-8°, réimprimé en 1821 ; *Éloges historiques des membres de l'Académie des sciences*, depuis 1800 à 1827, précédées de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-1827, 3 vol. in-8° ; *Discours de réception de Cuvier à l'Académie française*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de journaux et de recueils scientifiques ; il a donné des notes sur Pline, dans la collection de Lemaire et dans celle de Panckoucke.

**CUYCK** (Jean van), en latin *Cuyckius* et *Cauchius*, né à Utrecht, fut échevin et bourgmestre de cette ville.

On connaît de lui des *Remarques sur les Offices de Cicéron*, Anvers, 1568, et une édition de *Cornélius Népos*, Utrecht, 1542, in-8°; elle est rare, et estimée pour la correction du texte. Cuyck mourut le 18 novembre 1566. Il laissa sur Ausone, sur Charisius, sur Prudence, sur Varron et d'autres auteurs des notes qui n'ont point vu le jour. Il avait aussi songé à donner une édition de *Censorin*, et un Commentaire *De re nummariâ*.

**CUYCK** (Antoine van), fils du précédent, se consacra à l'éducation de la jeunesse. On l'a confondu souvent avec son père. Le seul ouvrage qui paraisse lui appartenir véritablement est une *Grammaire latine et française*, Anvers, 1566, in-8°.

**CUYCK** (Timmannus van), fils du précédent, se fit une grande réputation comme jurisconsulte. On a de lui des remarques sur les *Responsa juris* d'Aymon Cravetta. Il mourut le 14 juin 1626.

**CUYCK** (Henri van), évêque, né en 1546, à Culembourg, professa 14 ans la philosophie à Louvain, fut ensuite créé docteur en théologie, et chargé de diverses fonctions. Placé sur le siége de Ruremonde en 1596, il mourut le 7 octobre 1609, laissant la réputation d'un prélat pieux et instruit. On lui doit entre autres ouvrages : *Orationes panegyricæ VII*, Anvers, 1575, in-8°; *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum*, Cologne, 1599, in-4°, et Louvain, 1601, in-8°, etc.

**CUYP** ou **KUYP** (Albert), peintre hollandais, né à Dordrecht en 1606, élève de Jacques-Gerritz Cuyp, son père, s'adonna au paysage, et acquit un talent très-distingué dans ce genre. Il vivait encore en 1672. Le Musée royal de Paris possède 6 tableaux de ce maître : un *Pâturage* sur le bord d'un fleuve, *le Départ* et *le Retour* de la promenade, une *Jeune fille* donnant à manger à une chèvre, un *Chasseur* tenant une perdrix, et une *Marine*. Le Musée royal de la Haye possède de ce peintre une *Vue des environs de Dordrecht*.

**CUZEY** (Marie-Catherine-Abel de BEFFROY, baronne de), née en 1761, à Laon, sœur de Beffroy, connu sous le nom de *Cousin-Jacques*, l'aida dans la rédaction de ses *Lunes*, et trouva dans la culture des lettres un agréable délassement. Aussi modeste que spirituelle, jamais elle ne voulut signer aucune de ses productions. Elle mourut en 1818, à Bourguignon-sous-Montbavin, laissant inédits deux romans : *Damarisse*, ou le *Bienfaiteur inconnu*, 1819, 4 vol. in-12, et *Melina*, ou la *Femme sacrifiée*, 1820, 3 vol. in-12. L'*Annuaire du département de l'Aisne* pour 1819 contient une *Notice* sur cette dame.

**CYAXARE**, roi des Mèdes et des Perses, monta sur le trône en 634 avant J. C. Après avoir combattu les Scythes, qui avaient fait une irruption dans ses États, il fit la guerre à Alyatte, roi de Lydie, dont il conquit en partie le royaume, jusqu'au fleuve Halys. Il régna 40 ans, et mourut l'an 594 avant J. C. — Xénophon parle d'un autre Cyaxare, fils d'Astyage et petit-fils de celui dont nous venons de parler, qui aurait régné depuis 559 jusqu'à 536 avant J. C.; mais les autres historiens ne font point mention de ce prince.

**CYBO** (Arano, Arrone ou Aaron), originaire de Grèce, né en 1377, à l'île de Rhodes, descendait de ce Lambert Cybo, qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capria et de Gorgone; il gouverna la république de Gênes, et conduisit un convoi important à René d'Anjou, qui le nomma vice-roi de Naples. Cette ville ayant été surprise en 1442 par Alphonse d'Aragon, Arano fit des prodiges de valeur et fut fait prisonnier par Alphonse, qui lui rendit la liberté sans rançon. Gênes ayant changé de parti, Cybo obtint d'abord une trêve, puis la paix en 1443, et fut mis à la tête des affaires du pape Calixte III, qui le créa patrice et préfet de Rome. Il mourut à Capoue en 1457, laissant un fils depuis pape sous le nom d'Innocent VIII.

**CYBO** (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, et fils de François, comte de Ferentillo, capitaine général de l'Église, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent I^er le Magnifique, fut comblé des faveurs de Léon X. Il rendit à l'Église des services importants pendant la captivité de Clément VII, contribua par son courage, et surtout par sa constance, à rendre le souverain pontife à la liberté, apaisa l'insurrection du peuple après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, et refusa la souveraineté qu'on lui offrait au préjudice de la famille de Médicis. Il mourut en 1550.

**CYBO** (Catherine), duchesse de Camerino, sœur du précédent, morte en 1557, avait étudié l'hébreu, le grec, le latin, la philosophie et la théologie, fut mariée par Léon X, son oncle, à Vareno, duc de Camerino, dont elle n'eut qu'une fille, qu'elle maria à Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin.

**CYBO-MALASPINA** (Albéric I^er), né à Gênes en 1527, fils de Laurent Cybo, de la famille des précédents, s'attacha à la maison d'Autriche, pour laquelle il se dévoua à la bataille de St.-Quentin, en 1557. Lieutenant général du saint-siége dans la guerre de Sienne, chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, il fut créé en 1568, prince de l'Empire et de Massa. Après avoir acquis, en 1569, le duché d'Aiello, dans l'Abruzze ultérieure, et, en 1609, la baronnie de Padula, diocèse de Bénévent, il mourut à Massa en 1623, à 96 ans, laissant deux fils, Alderan Cybo, marquis de Massa, mort en 1606, et Ferdinand Cybo, marquis d'Aiello, mort en 1595.

**CYBO-MALASPINA** (Albéric II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola, et petit-fils du précédent, succéda aux États de son père en 1662. L'empereur Léopold érigea en sa faveur la principauté de Massa en duché de l'Empire (1660), et le marquisat de Carrara en principauté. Albéric II laissa une nombreuse postérité. Il avait un frère nommé Alderan, né en 1613, cardinal, majordome du sacré palais, et ministre secrétaire d'État sous Innocent XI, qui mourut en 1700, doyen des cardinaux.

**CYBO-MALASPINA** (Marie-Thérèse), duchesse de Massa-Carrara et de Modène, née en 1725, fille d'Alderan Cybo-Malaspina, prince et 4^e duc de Massa-Carrara, fut mariée en 1741 à Hercule-Renand d'Este, prince héréditaire de Modène. Elle se sépara de son époux en 1770, se retira à Reggio, où elle mourut en 1790, après s'y être fait chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Elle n'a laissé qu'une fille, Marie-Richarde-Béatrix, née en 1750, et mariée en 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie autrichienne. — On connaît encore de cette famille, Cybo

dit *le Moine,* mort à Gênes en 1408, qui a laissé plusieurs manuscrits ornés de miniatures de sa main.

**CYDIAS**, peintre grec, naquit à Cythnos, une des Cyclades, et florissait dans la 104e olympiade (environ 364 ans avant J. C.). Ses ouvrages avaient une si haute réputation, que, dans la suite, l'orateur Hortensius en acheta un 144 mille sesterces, et fit construire dans sa maison de Tusculum une pièce pour le recevoir. Ce tableau, qui représentait le *départ des Argonautes pour la Colchide,* fut transporté depuis par M. Agrippa dans un portique dédié à Neptune. On attribue à Cydias l'invention d'une couleur rouge produite par l'ocre brûlé; ce fut dans un incendie qu'il en fit la découverte, en remarquant que cette matière rougissait par l'effet du feu.

**CYGNE** (Martin du), né à Saint-Omer en 1619, entra à 19 ans dans la société des jésuites, et après avoir enseigné les basses classes pendant 5 ans, professa la rhétorique pendant 15 ans. Il fut ensuite préfet du collége de Saint-Omer. Il passait pour le meilleur rhéteur de son temps, mourut le 29 mars 1669. Gibert en fait l'éloge dans ses *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique.* On a de Martin du Cygne : *Explanatio rhetoricæ, studiosæ juventuti accommodata,* Liége, 1659, in-12; *Analysis omnium M. T. Ciceronis orationum,* Douai, 1661, in-12; Paris, 1704, in-12; *Ars metrica, sive ars condendorum eleganter versuum,* Liége, 1664, in-12, etc.

**CYLON**, Athénien d'une famille illustre, était le plus bel homme de son temps, et remporta le prix du diaulus ou de la double course en la 35e olympiade, 640 ans avant J. C. Théagènes, tyran de Mégare, lui ayant donné sa fille en mariage, il conçut le projet de se rendre lui-même tyran d'Athènes. Il obtint, à cet effet, quelques troupes de son beau-père, et s'empara de la citadelle pendant les fêtes de Jupiter Olympien, l'an 612 avant J. C.; mais les Athéniens étant accourus sur-le-champ de toutes parts, le bloquèrent si étroitement, qu'au bout de quelques jours, manquant d'eau et de vivres, il fut obligé de prendre la fuite. Il parvint à s'échapper avec son frère, et abandonna ses complices, qui furent bientôt obligés de capituler. On ne sait pas ce que devint Cylon. Les Athéniens lui érigèrent dans la suite, dans la citadelle, une statue qu'on voyait encore du temps de Pausanias.

**CYNANE** ou **CYNA** était fille de Philippe, roi de Macédoine, et d'Audata, autrement nommée Eurydice, reine d'Illyrie. Philippe lui fit épouser Amyntas, son neveu, dont elle eut une fille, nommée Eurydice. Alexandre ayant fait mourir Amyntas, voulut marier Cynane avec Langarus, roi des Agrianes; mais ce prince étant mort dans ces entrefaites, elle resta veuve. Elle était, sans doute, reine d'une portion de l'Illyrie; car Polyen nous apprend qu'elle défit des Illyriens, et tua de sa propre main leur reine qui les commandait. Lorsqu'elle eut appris la mort d'Alexandre, elle traversa la Macédoine et la Thrace avec une armée, malgré Antipater, et conduisit en Asie Eurydice sa fille, qu'elle avait exercée au métier des armes, pour la faire épouser à Archidée qu'on avait nommé roi. Alcétas, étant venu à sa rencontre avec l'armée macédonienne, se saisit d'elle, et la fit mourir par les conseils de Perdiccas son frère, vers l'an 322 avant J. C.

**CYNÉGIRE**, fils d'Euphorion, et frère d'Eschyle le poëte tragique, se signala par sa valeur à la bataille de Marathon. Les Perses ayant pris la fuite, il les poursuivit jusqu'à la mer, et saisit un de leurs vaisseaux de la main droite, probablement pour y monter; cette main ayant été coupée, il y porta la gauche qui le fut aussi, et il chercha alors à saisir le vaisseau avec les dents. Hérodote dit tout simplement qu'il eut la main coupée en saisissant la poupe d'un vaisseau, et qu'il tomba mort. Toutes les autres circonstances sont, sans doute, de l'invention des rhéteurs.

**CYNÉTHUS**, né dans l'île de Chio, prétendait descendre d'Homère. Eustathe, sur *l'Iliade,* prétend qu'il est le premier qui ait recueilli et mis en ordre les poésies d'Homère. Selon Hippostrate, cité par le scoliaste de Pindare, Cynéthus serait le premier rapsode, et il aurait, dans l'olympiade 69, récité, à Syracuse, les poëmes d'Homère; mais il est constant qu'ils avaient été recueillis par Lycurgue, par Pisistrate, dont l'époque est antérieure à celle de Cynéthus : il n'est pas moins avéré qu'il y avait eu des rapsodes avant lui. Cynéthus mêla beaucoup de vers de sa composition parmi ceux d'Homère; Eustathe et le scoliaste de Pindare l'en accusent. Ce dernier nous apprend que Cynéthus passait pour l'auteur de l'*Hymne à Apollon*, qui porte le nom du prince des poëtes.

**CYNISCA**, fille d'Archidamus et nièce du célèbre Agésilas, eut l'ambition de se faire couronner aux jeux Olympiques, ce qui n'était encore arrivé à aucune femme; elle y remporta le prix de la course des chars, et, pour consacrer le souvenir de sa victoire, elle plaça à Olympie, dans le vestibule du temple de Jupiter, les statues en bronze de ses quatre chevaux, de grandeur naturelle. On fit aussi placer, dans l'*Altis* d'Olympie, un tableau représentant son char attelé, le conducteur de ce char, et Cynisca elle-même, le tout de la main d'Apelles. Les Lacédémoniens attachèrent beaucoup de prix à cette victoire; car ils érigèrent à Cynisca un monument héroïque, qu'on voyait encore du temps de Pausanias.

**CYPRÆUS** (Paul), en danois *Kupferschmid*, jurisconsulte, né à Sleswic, dans le Holstein, au 16e siècle, commença à en écrire l'histoire; il ne put achever cet ouvrage, et mourut en 1609.

**CYPRÆUS** (Jean-Adolphe), fils du précédent, ministre de l'église de Saint-Michel à Sleswig, hérita des goûts de son père pour l'étude. Étant tombé malade en 1633, les médecins lui conseillèrent de faire un voyage en Hollande pour se rétablir. Après sa guérison, il revenait dans sa famille, lorsque, passant à Cologne, il eut l'occasion d'entrer en discussion avec quelques prêtres catholiques sur des matières de foi. Le résultat de leurs conférences fut son abjuration. Il s'établit alors à Cologne, et y publia l'ouvrage commencé par son père, sous le titre suivant : *Annales episcoporum Sleswicensium Ecclesiæ statum, propagationem, mutationem in regno Daniæ breviter ac dilucidè complectentes,* 1634, in-8°.

**CYPRÆUS** (Jérôme), autre fils de Paul, jurisconsulte, a publié : *De jure connubiorum,* Francfort, 1605, et Leipzig, 1622, in-4°; *De origine, nomine et migrationibus Saxonum, Cimbrorum, Vitarum et Anglorum*, Copenhague, 1622 et 1632, in 4°. Il a seulement ajouté une

préface et quelques remarques à ce dernier ouvrage que son père avait laissé imparfait.

**CYPRÆUS** (Jérôme), frère de Paul, et oncle des deux précédents, a écrit une chronique des évêques de Sleswig. Westphalen l'a insérée dans ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, Leipzig, 1743, in-fol. (tome III, de 185 à 254).

**CYPRIANUS** (Abraham), fils d'Allart Cyprianus, chirurgien d'Amsterdam, étudia comme son père l'art de guérir, et fut reçu docteur en médecine à l'université d'Utrecht en 1680, après avoir soutenu une thèse sur la carie des os. Il exerça ensuite son art à Amsterdam pendant 12 années. En 1693, il fut appelé en qualité de professeur de chirurgie et d'accouchements à l'université de Francker. En prenant possession de cette chaire, il fit un éloge pompeux de la chirurgie. En 1695, il passa en Angleterre, où ses projets de fortune et de gloire ne se réalisèrent point. Trompé dans ses espérances, il revint exercer la chirurgie à Amsterdam. Il se livra surtout à la lithotomie, et fut assez heureux pour pratiquer avec succès cette opération délicate et périlleuse sur 1,400 individus. Dans l'opuscule qu'il publia en 1724, à Londres, sous le titre de *Cystitomia hypogastrica*, il s'agit de la taille ou lithotomie au haut appareil. Il eut encore le rare avantage de sauver, au moyen de l'opération césarienne, une femme qui portait depuis 21 mois, dans la trompe de Fallope, un fœtus mort au terme ordinaire de l'accouchement, c'est-à-dire, depuis une année. Cette observation intéressante forme le sujet de la lettre de l'auteur à Thomas Millington, intitulée : *Epistola historiam exhibens fœtûs humani*, etc., Leyde, 1720, in-8°, fig.

**CYPRIEN** (St.), l'un des plus illustres Pères de l'Église latine, né à Carthage au commencement du 3ᵉ siècle, d'une famille sénatoriale, y professa quelque temps la rhétorique avec une grande distinction. Converti vers l'an 246 à la foi chrétienne par un prêtre nommé Cécilius, il prit dès lors ce nom à la tête de ses écrits. Deux ans après, il fut élu pour succéder à Donat sur le siége épiscopal de Carthage. Pendant la persécution de Décius, il trouva prudent d'abandonner momentanément son siége; mais, du lieu de sa retraite, il ne cessa de consoler et d'encourager les fidèles. Dès que la persécution fut apaisée, il se hâta de revenir à Carthage, où il assembla, l'an 251, un concile dans lequel furent prises les mesures propres à étouffer promptement les hérésies qu'avaient répandues en son absence Félicissime et Privat. St. Cyprien eut quelques contestations avec les papes Corneille et Étienne, touchant le validité du baptême conféré par les hérétiques. Cependant la persécution avait recommencé en 257 sous l'empereur Valérien. Le 30 août St. Cyprien fut mandé devant le proconsul Aspasius Paternus, et interrogé sur sa croyance. Il confessa généreusement sa foi, fut envoyé en exil à Currube, ville distante de Carthage d'environ 12 lieues, et y demeura onze mois. Ayant ensuite été rappelé par Galère Maxime, qui avait succédé à Paternus, il eut ordre de se tenir dans des jardins qui étaient à lui près de Carthage. Peu de temps après, il sut que ce magistrat, qui était à Utique, avait ordonné de l'y faire conduire; mais désirant souffrir le martyre à la vue de son Église et en présence de son peuple, il se cacha. Le ciel exauça ce vœu. Le proconsul revint à Carthage, et St. Cyprien retourna dans ses jardins. Les personnes les plus qualifiées de la ville vinrent l'y trouver pour l'engager à se retirer jusqu'à ce que le feu de la persécution fût apaisé, mais il ne voulut point y consentir. Le 13 septembre 258, un officier public suivi de gardes vint l'arrêter, et le conduisit au proconsul qui était alors pour sa santé à Sexti, lieu très-voisin de la ville. Ce ne fut que le lendemain 14 que St. Cyprien comparut devant Maxime. Ce magistrat lui intima, de la part de l'empereur, l'ordre de sacrifier. St. Cyprien s'y étant refusé, Maxime lui lut sa sentence ainsi conçue : « Nous ordonnons que Thascius Cyprianus ait la tête tranchée. » Le saint répondit : « Que Dieu soit loué. » Conduit au lieu du supplice, il ôta lui-même ses vêtements, fit donner 25 écus d'or à celui qui devait le décapiter, et consomma courageusement son sacrifice. Les fidèles recueillirent son sang sur des linges, et son corps demeura quelque temps exposé. Le soir, il fut enterré honorablement près du chemin de Mappalia; dans la suite une église fut élevée sur ce lieu. Vers l'an 806, des ambassadeurs de Charlemagne revenant de Perse et passant à Mappalia, obtinrent d'un prince mahométan la permission d'ouvrir le tombeau de St. Cyprien et d'en enlever les reliques. Ils les déposèrent d'abord à Arles, d'où elles furent transportées à Lyon. Charles le Chauve les fit venir et placer dans l'église de l'abbaye de Saint-Corneille, qu'il venait de faire bâtir à Compiègne. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées pour la première fois à Rome et à Venise en 1491, in-fol. L'édition la plus estimée est celle qu'avait entreprise Baluze, et qui fut terminée par dom Maran (imprimerie du Louvre), 1726, in-fol. Elles ont été traduites en français par J. Tigeon, Paris, 1574, in-fol., et par Lambert, 1672, in-4°. Cette traduction, précédée de la *Vie* de St. Cyprien, est estimée. L'abbé de la Hogue a publié : *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores ad usum confessorum Ecclesiæ gallicanæ*, Londres, 1794, in-12 de 120 pages, dont il donna une traduction sous le titre de *St. Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'Église de France*, in-12, réimprimée en 1797 avec des augmentations. Il avait déjà publié séparément la traduction du *Traité de St. Cyprien, De ceux qui sont tombés pendant la persécution*, Paris, 1794, in-8° de 40 pages. La *Vie* de St. Cyprien a été écrite par D. Gervaise, Paris, 1747, in-4°.

**CYPRIEN** (St.), évêque de Toulon en 516, contemporain de St. Césaire, dont il a écrit la Vie, assista au concile d'Agde en 506, et fit tous ses efforts pour assurer aux Français la possession de la Provence, en expulsant les Ostrogoths.

**CYPSÉLUS**, fils d'Étion et de Labda, fut destiné à la mort dès sa naissance par les Bacchiades, à qui l'oracle avait prédit que cet enfant renverserait un jour leur domination; mais Labda, sa mère, instruite de leurs projets, le cacha dans un coffre nommé *cypséla* en grec, ce qui lui fit donner le nom de *Cypsélus*. Corinthe était alors gouvernée par les Bacchiades, qui, au nombre de plus de 200, se rendaient insupportables par leur orgueil. Cypsélus, parvenu à l'âge viril, se mit à la tête du parti populaire, chassa les Bacchiades et se fit décerner l'autorité souveraine. Il en usa avec beaucoup de modération,

quoi qu'en dise Hérodote, et la preuve en est dans le refus qu'il fit de prendre des gardes pour sa sûreté personnelle. Il consacra dans le temple de Junon, à Olympie, le coffre où on l'avait caché, et on le voyait encore du temps de Pausanias qui en a donné la description. Il y fit beaucoup d'autres offrandes magnifiques, dont la plus célèbre était une statue colossale de Jupiter en or battu, qu'il fit faire de la dime du revenu des Corinthiens. Il monta sur le trône vers l'an 628 avant J. C., et régna 50 ans. Il eut deux fils, Périandre qui lui succéda, et Gorgus ou Gordius qu'il avait envoyé à la tête d'une colonie fonder Ambracie. Le fils aîné de Périandre se nommait *Cypsélus* comme son grand-père; il avait l'esprit un peu aliéné et ne fut pas en état de régner. Le père de Miltiade Ier se nommait aussi *Cypsélus*.

**CYRANO DE BERGERAC.** *Voyez* **BERGERAC.**

**CYRESTÈNES**, de Sicyone, attela, le premier, deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de *biga*. Cette sorte de char parut pour la première fois aux jeux Olympiques, et dans ceux du cirque à Rome.

**CYRIADES**, tyran sous le règne de Valérien, se fit remarquer dans sa jeunesse par la dissolution de ses mœurs. Il quitta la maison paternelle après avoir volé une somme considérable à son père qu'il irritait sans cesse par ses débauches. Cyriades s'enfuit avec ses richesses en Perse, où il fut accueilli par Sapor (ou Chapour) qu'il détermina à faire la guerre aux Romains. Placé par ce roi à la tête d'une armée, il obtint quelques succès, s'empara d'Antioche, capitale de la Syrie, et répandit même, pendant quelques instants, la terreur dans tout l'Orient. Ce fut alors (257) qu'il prit les titres de César et d'Auguste et qu'il se revêtit de la pourpre; mais lorsque Valérien se disposa à marcher contre les Perses, bientôt sacrifié par ses propres soldats au légitime empereur, Cyriades fut massacré par eux.

**CYRIAQUE**, patriarche de Constantinople, nommé par l'empereur Maurice, l'an 596, avait été longtemps économe de cette Église. Il succéda à Jean le Jeûneur, et prit, à son exemple, le titre d'évêque œcuménique ou universel dans sa lettre synodale à St. Grégoire, en lui envoyant, suivant la coutume, sa profession de foi. Le pontife romain avait connu Cyriaque pendant son séjour à Constantinople; il lui donna, dans sa réponse, des témoignages d'estime, mais il l'exhorta à renoncer au titre profane et superbe qu'il avait pris. Mais le patriarche se fit confirmer le titre d'œcuménique dans un concile tenu à Constantinople en 599. Deux ans après il couronna l'usurpateur Phocas. Maurice avait toujours soutenu les prétentions de Cyriaque contre les instances de St. Grégoire; Phocas ne lui fut point aussi favorable. Il lui défendit de prendre le titre de patriarche œcuménique. Cyriaque mourut de chagrin le 29 octobre 1606, et fut enterré dans l'église des SS. Apôtres.

**CYRIAQUE-PIZZICOLLI**, antiquaire, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancône*, né dans cette ville en 1391, voyagea en Sicile, en Dalmatie, à Constantinople et en Égypte, d'où il rapporta une ample collection de monnaies, de médailles, de pierres précieuses et d'inscriptions. Il mourut à Crémone en 1450. On a de lui : *Kyriaci Anconitati itinerarium*, etc., publié à Florence, 1742, in-8°, par Laurent Mehus; *Inscriptiones et epigrammata, reperta per Illyricum*, Rome, 1747, in-fol.; *Fragmenta cum notis Pomp. Compagnonii*, Pesaro, 1763, in-folio.

**CYRILLE** (St.), Père de l'Église grecque, né à Jérusalem en 315, fut élu patriarche de cette ville en 350. Exilé par les intrigues d'Acacius et des ariens, il fut rappelé sur son siége au commencement du règne de Julien; chassé de nouveau sous Valens, il ne revint à Jérusalem qu'après la mort de ce prince, en 378, et termina paisiblement ses jours en 386. Il reste de lui 23 *Catéchèses* ou *Instructions*, que l'on regarde comme le plus ancien et le meilleur abrégé de la doctrine chrétienne. Ses *OEuvres* ont été publiées (en grec et en latin) par D. Aug. Toutée, à Paris, 1720, in-fol.; cette édition est la plus estimée. Il en existe une bonne traduction française, avec des notes et des dissertations par Grandcolas, Paris, 1715, in-4°.

**CYRILLE** (St.), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible et un esprit remuant, chassa d'Alexandrie les novatiens et les juifs, les dépouilla de leurs biens et de leur synagogue, et excita dans cette ville des troubles violents au milieu desquels périt la célèbre Hypatia. Il combattit longtemps St. Jean Chrysostôme, écrivit contre Nestorius, qu'il fit condamner en 430, contre Théodore de Mapsuette, Diodore de Tarse, et Julien l'Apostat. Il mourut le 28 juin 444, laissant un grand nombre d'ouvrages qui consistent en *Homélies*, *Commentaires* sur l'Écriture, et *Traités* contre les novatiens. Son style est diffus, et manque d'élégance et de clarté. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 1638, 7 vol. in-fol.

**CYRILLE** (St.), apôtre des Slaves au 9e siècle, appelé d'abord Constantin, et surnommé *le Philosophe*, naquit à Thessalonique d'une famille sénatoriale. Envoyé vers les Chazares ou Jazares, tribu populeuse des Turcs, il convertit le kan, et baptisa ensuite toute la nation. L'an 860 il alla avec son frère prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et dans la Bohême, il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, qui, de son nom, fut appelé *cyrulique*. De retour à Rome, il y mourut en 882. Sa fête se célèbre le 14 février chez les Grecs et les Russes. On lui attribue plusieurs ouvrages sur la langue slavonne, et des *Apologi morales*, publiés plusieurs fois en Allemagne, de 1475 à 1480, in-fol. Ces anciennes éditions sont si rares, qu'elles n'étaient point connues du P. Balth. Corder, qui crut donner la première édition des *Apologues* de St. Cyrille, Vienne, 1630, in-8°. Il en existe une traduction en vers allemands par Daniel Kolkman, Augsbourg, 1571, in-4°, figures. Adry a donné dans le *Magasin encyclopédique*, 1806, t. II, 17, une *Dissertation* sur St. Cyrille, avec la traduction française de quelques-unes de ses fables.

**CYRILLE-CONTARI**, patriarche de Constantinople, né à Bérée, aujourd'hui Véria, dans la Macédoine, usurpa l'archiépiscopat de Thessalonique en 1635, ne jouit de son usurpation que pendant une année, parvint à la renouveler quelque temps encore, mais enfin ayant été accusé de plusieurs crimes, fut relégué à Tunis, et périt étranglé.

**CYRILLE-LUCAR**, patriarche, né dans l'île de Candie, en 1572, étudia à Venise et à Padoue, voyagea ensuite en Allemagne, et s'y lia avec des protestants dont

il embrassa les erreurs. Il voulut introduire ses opinions dans la Grèce, mais ne put y réussir, et fut forcé de les désavouer dans une confession de foi. Il fut alors élevé au patriarcat d'Alexandrie, puis à celui de Constantinople en 1621 ; mais il fut peu après déposé et relégué dans l'île de Rhodes, parce qu'il continuait d'avoir des relations avec les protestants. Il fut ensuite rappelé, exilé de nouveau, puis rappelé encore une fois, et mourut en 1638, étranglé par l'ordre du Grand Seigneur. J. Aimon a publié quelques *Lettres* de lui, Amsterdam, 1718.

**CYRILLO.** *Voyez* **CIRILLO.**

**CYRNÆUS** (Pierre), prêtre d'Aléria en Corse, dans le 15e siècle. Son nom de famille était *Filice*, mais il se donna celui de *Cyrnæus*, de *Cyrnus*, nom grec de l'île de Corse, sa patrie. N'étant pas favorisé des dons de la fortune, il fut obligé de tirer parti de ses talents en s'adonnant à l'éducation des enfants dans divers endroits de l'Italie ; il demeura longtemps à Venise, et y fut correcteur d'imprimerie. Patriote zélé jusqu'à l'enthousiasme, l'amour de son pays l'y ramena. Indigné de voir le portrait que Strabon avait fait de sa patrie et de ses habitants en opposition directe avec le tableau avantageux qu'en avait donné Diodore de Sicile, il prit la plume, et composa une histoire intitulée : *De rebus corsicis libri IV, usque ad annum* 1506, qui a été imprimée pour la première fois en 1738, dans le 24e volume de la collection de Muratori.

**CYRUS**, célèbre conquérant, était fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyage. Ce prince, averti par un songe que le fils de sa fille serait roi, le fit enlever aussitôt après sa naissance, et le remit, pour le faire périr, à Harpalus, l'un de ses confidents. Celui-ci, ne voulant pas tremper les mains dans le sang de ses souverains, ordonna à un des bergers du roi d'exposer cet enfant dans un lieu désert, pour qu'il y fût dévoré par les bêtes féroces ; ce berger, au lieu de lui obéir, éleva cet enfant comme le sien propre, et lui donna le nom de *Cyrus*. Parvenu à l'âge de 10 ans, Cyrus fut reconnu par son grand-père, qui, croyant n'avoir plus rien à en craindre, parce qu'il avait exercé une espèce de royauté parmi les enfants de son âge, le laissa vivre, et l'envoya à ses parents. Les Perses étaient alors soumis à l'empire des Mèdes, et leur nom était presque inconnu ; Cyrus entreprit de les faire sortir de l'obscurité, et, les ayant excités à la révolte, il alla attaquer Astyage, le vainquit et le fit prisonnier, ce qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses. Telle est la tradition qu'Hérodote a adoptée ; mais, sans entrer dans une discussion qui serait déplacée ici, il est évident qu'Astyage n'ayant pas d'autre enfant que Mandane, devait prendre des précautions pour assurer le royaume à son petit-fils, plutôt que pour l'empêcher d'y parvenir. Hérodote convient qu'on racontait l'histoire de Cyrus de trois manières différentes, et il a sans doute choisi la moins honorable, pour faire sa cour aux Athéniens, qui se plaisaient à entendre déprimer les souverains. Ctésias, de son côté, prétendait que Cyrus ne tenait point à Astyage par les liens du sang ; mais nous croyons qu'il est plus sûr d'adopter le récit de Xénophon, qui, tout en faisant de la vie de Cyrus un roman politique, a dû respecter la vérité dans les événements principaux, et nous a sans doute conservé une des trois traditions dont parle Hérodote. Astyage, suivant Xénophon, avait deux enfants : Cyaxare, qui lui succéda, et Mandane, qu'il donna en mariage à Cambyse, roi de Perse. Cyaxare ayant appelé son neveu auprès de lui, lui donna le commandement de son armée, et comme il n'avait point de fils, il lui laissa son trône en mourant. Il n'y avait guère plus de 100 ans que le royaume des Mèdes avait été démembré de celui d'Assyrie, et il était peu puissant ; les rois d'Assyrie, dont le siége était à Babylone depuis la destruction de Ninive, avaient la plus grande partie de la haute Asie, et l'Asie Mineure était presque entièrement soumise à Crésus, roi de Lydie. Les États de Cyrus se bornaient donc à la Médie et à la Perse proprement dite ; mais comme il s'était exercé au métier des armes, sous le règne de Cyaxare, il ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il entreprit de s'agrandir par des conquêtes ; Crésus, qui redoutait son ambition, lui ayant déclaré la guerre, Cyrus le défit dans la Cappadoce, et, sans perdre de temps, alla l'assiéger dans Sardes, sa capitale, qu'il prit, après un siége très-court, l'an 548 avant J. C., et il le fit lui-même prisonnier. Laissant alors à ses généraux le soin de subjuguer le reste de l'Asie Mineure, qui fit peu de résistance, il marcha contre Labynétus, roi d'Assyrie. Le sort de cet empire fut également décidé par le gain d'une bataille, et par la prise de Babylone, sa capitale ; mais il fallut beaucoup de temps à Cyrus pour ranger à son obéissance toutes les parties de ce vaste empire. Nous n'avons que de l'incertitude sur le reste de son histoire. Hérodote dit qu'il entreprit de soumettre les Massagètes, peuple scythe qui habitait les pays situés au delà de l'Araxe, fleuve que l'on croit le même que l'Iaxarte (ou le *Sirr*) qui se jette dans la mer d'Aral, à l'est de la mer Caspienne. Il remporta plusieurs avantages sur eux, puis il tomba dans une embuscade où il périt avec toute son armée. Tomyris, reine des Massagètes, qui avait perdu son fils dans une des batailles précédentes, fit chercher le corps de Cyrus ; l'ayant trouvé, elle lui coupa la tête, et la mit dans une outre remplie de sang, en disant : « Rassasie-toi de ce sang que tu as tant aimé. » Xénophon dit au contraire qu'il mourut à Pasargade, fort regretté de ses sujets, et cette opinion paraît la mieux fondée ; car on voyait encore son tombeau dans cette ville, lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse. Ce tombeau ayant été ouvert par des pillards qui en avaient enlevé toutes les richesses, et en avaient tiré le corps de Cyrus, Alexandre chargea du soin de le réparer Aristobule, dont Arrien nous a conservé le récit. Cyrus mourut à la fin de l'an 530 avant J. C., après un règne de 30 ans. Il laissa deux fils, Cambyse qui lui succéda, et Smerdis. Sa mémoire fut toujours en vénération chez les Perses, qui le regardaient comme le plus grand de leurs souverains. Son règne est la première époque fixe que nous ayons pour l'histoire des anciens empires de l'Asie, et l'incertitude qui régnait sur les principaux événements de sa vie, dès le temps d'Hérodote qui florissait environ 100 ans après, prouve que l'art d'écrire l'histoire était inconnu chez les Perses et les autres peuples de l'Asie, ce qui doit nous mettre en garde contre la plupart des traditions qu'on trouve dans les historiens profanes pour les temps antérieurs. Cyrus est le héros de la *Cyropédie*, où Xéno-

phon s'est plu à exposer toutes ses idées sur l'éducation, la discipline militaire et la politique, ce qui en fait un roman historique très-instructif, mais qu'on ne doit pas regarder comme une histoire.

**CYRUS** le jeune était second fils de Darius Nothus et de Parysatis. Sa mère, qui l'aimait beaucoup, aurait voulu le faire monter sur le trône, mais comme l'ordre de succession établi dans la Perse s'y opposait, elle ne put y réussir. Cyrus fut nommé satrape de la Lydie et de l'Asie Mineure, ce qui le mit en relation avec les Grecs, et surtout avec les Lacédémoniens, qui disputaient alors aux Athéniens l'empire de la mer. Il contracta les liaisons les plus étroites avec Lysandre, général des Lacédémoniens, lui fournit de l'argent pour payer les équipages de ses vaisseaux, et contribua ainsi aux succès qui amenèrent la fin de la guerre du Péloponèse. Darius étant mort l'an 403 avant Jésus-Christ, Cyrus fut accusé d'avoir conspiré contre Artaxercès Mnemon, son frère, et il ne dut la vie qu'aux prières et aux larmes de Parysatis. Cette indulgence ne le fit pas renoncer à son projet, et étant retourné dans son gouvernement, il ne songea qu'à rassembler secrètement des forces suffisantes pour disputer le trône à son frère. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables. La guerre du Péloponèse, qui venait de se terminer, avait laissé sans ressources une infinité de Grecs dont la patrie était ruinée ou qui en avaient été exilés. Cyrus, sous prétexte de la guerre qu'il faisait à Tissaphernes, en prit un grand nombre à sa solde. Il chargea en même temps Cléarque de lui former une armée dans la Chersonèse de la Thrace, et Aristippe de lui lever 4,000 hommes dans la Thessalie. Il s'attacha également d'autres capitaines grecs qui lui amenèrent aussi des troupes. Lorsque tout fut disposé, il se mit en marche avec son armée dont la force principale consistait en 13,000 Grecs qu'il avait à sa solde, parmi lesquels était le célèbre Xénophon, il parvint, en les trompant, à les conduire jusqu'à l'Euphrate. Arrivé là, il leur fit part de son projet, et comme il leur était difficile de retourner dans leur patrie, ils furent obligés de le suivre. Artaxercès étant venu à sa rencontre, les deux armées se trouvèrent en présence vers Cunaxa dans la Babylonie. Cyrus, au lieu de se mettre au milieu des troupes grecques, qui étaient celles sur lesquelles il pouvait le plus compter, voulut combattre à la tête des Perses attachés à sa cause. Il renversa tout ce qui était devant lui, mais ayant aperçu le roi, il alla l'attaquer sans réfléchir que ceux qui l'accompagnaient s'étaient presque tous dispersés, et il fut tué par ceux qui entouraient Artaxercès. Il fut extrêmement regretté par les Grecs, qui se virent privés par sa mort du fruit de leur victoire, et qui lui étaient d'ailleurs fort attachés. Ce prince avait aussi des qualités très-propres à le faire aimer, surtout des Grecs, dont il avait en grande partie adopté les manières. L'abbé Pagi a écrit son histoire. Amsterdam, 1736, in-12.

**CYRUS** (Flavius), de Panopolis en Égypte, préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient sous Théodose II, s'était élevé successivement à ces hautes fonctions par la faveur de l'impératrice Eudoxie, dont il avait gagné l'entière confiance par la noblesse de son caractère et l'élégance de son esprit. Dépouillé de ses charges par l'empereur, jaloux des éloges qui lui avaient été prodigués en sa présence par la multitude, Cyrus se fit prêtre, et fut en peu de temps élevé au siége épiscopal de Cothyée, en Phrygie, ou, suivant d'autres, à Smyrne. Il termina ses jours dans la retraite, où il vivait encore en l'an 460, sous le règne de Léon. Les historiens vantent les poésies de Cyrus, dont il ne nous reste que 7 *Épigrammes* d'un style pur et élégant, dans le tome II, page 454 des *Analecta* de Brunck.

**CYRUS**, patriarche d'Alexandrie dans le 17ᵉ siècle, avait écrit en faveur des monothélites divers ouvrages qui furent condamnés en 680 par le 6ᵉ concile.

**CYSAT** (Rennward) naquit à Lucerne en 1545, et y mourut en 1614. Il se voua d'abord à la médecine ; mais il la quitta bientôt pour s'appliquer aux belles-lettres, et surtout à l'histoire de la Suisse : il savait 7 langues différentes. Il fut nommé chancelier à Lucerne en 1570. Pendant pres de 45 ans qu'il occupa cette charge, il s'attacha à enrichir les archives, d'un grand nombre de manuscrits dispersés, et à les mettre en ordre. Il traduisit aussi de l'italien en allemand une description curieuse du Japon, tirée des lettres annuelles des missionnaires jésuites ; il la fit imprimer à Fribourg, 1586, in-8°.

**CYSAT** (Jean-Baptiste), fils du précédent, né à Lucerne en 1588, se fit jésuite en 1604, s'appliqua surtout à la philosophie et aux mathématiques et devint professeur à Ingolstadt. Après avoir été recteur des colléges de Lucerne, d'Inspruck et d'Aichstædt, il revint dans sa patrie, où il mourut le 3 mars 1657. On a de lui, entre autres, *Mathematica astronomica de loco, motûs magnitudine et causis cometæ annorum* 1618 et 1619, Ingolstadt, 1619, in-4°. Il est le premier qui observa avec un télescope la comète de ces années, et il crut y avoir remarqué des inégalités. Cysat avait aussi composé, sous le titre de *Tabula cosmographica versatilis*, un planisphère où l'on voyait les maisons de son ordre répandues sur toute la terre, afin de faire voir qu'à chaque moment le sacrifice de la messe y était célébré quelque part.

**CYSAT** (Jean-Léopold), frère du précédent, né à Lucerne au commencement du 17ᵉ siècle, fut pendant 14 ans secrétaire de Michel Thuriani, gouverneur d'Alexandrie. De retour dans sa patrie, il obtint successivement des charges et des honneurs, fut membre du conseil d'État, et mourut en 1663. Il a laissé quelques écrits sur l'histoire de la Suisse en manuscrit, et il est l'auteur d'une *Description* assez estimée *du lac de Lucerne et de ses environs*, Lucerne, 1661, in-4°, figures (en allemand), et d'une carte topographique de ce lac, appelé aussi *des quatre Cantons*, ou *Waldstædtersée*, gravée par Beutler en 1645.

**CYTHERIUS.** *Voyez* **CITARIUS.**

**CYZ** (Marie de). *Voyez* **COMBÉ.**

**CZACKI** (Thaddée), staroste de Nowogrodek, issu d'une ancienne et illustre famille de la Volhynie, né à Poryck, le 28 août 1765. La Pologne range cet homme respectable au nombre de ceux qui ont mérité, à juste titre, la reconnaissance et l'admiration de la postérité. Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski le nomma membre de la commission du trésor ; et lui donna ensuite la starostie de Nowogrodek, le créa chevalier des premiers ordres du pays. Les grands travaux de la diète constitutionnelle de 1791 attestent les vastes connaissances

et les qualités immenses qu'il développa durant le cours de ces quatre années, 1788-1791. Après le partage de la Pologne, à laquelle il avait consacré sa vie et sa fortune, tous les biens qui lui restaient furent confisqués. Réduit alors à une extrême misère, il sollicita une place de professeur à l'université de Cracovie; mais la mort ayant atteint Catherine II, l'empereur Paul qui commença son règne en brisant les fers de Kosciusko et de 12,000 Polonais, restitua à Czacki toutes ses possessions, et lui offrit même une place de sénateur à Pétersbourg; le courageux patriote refusa. Calomnié dans la suite auprès de Paul I$^{er}$, Czacki ne se laissa point intimider, et lorsque Alexandre monta sur le trône, il lui présenta un exposé énergique de sa conduite; le jeune prince, touché de sa franchise, et convaincu de son innocence, lui accorda grâce entière, et le nomma conseiller privé. En 1803, lorsque l'académie de Wilna fut érigée en université, Czacki représenta la grande distance qui séparait la Volhynie, la Podolie et le gouvernement de Kiow, de l'université de Wilna, et proposa de fonder une nouvelle école dans la petite ville de Krzémiéniéc; il accepta la place d'inspecteur de ces trois provinces. Le manque de petites écoles de paroisse se faisait généralement sentir; Czacki en établit 126, qui influèrent le plus puissamment sur la classe agricole; il porta le même soin à toutes les écoles des districts qu'il pourvut d'instituteurs et de fonds; mais le monument le plus durable de la gloire de Czacki, est la fondation de l'école de Krzémiéniéc, connue sous le nom de *Gymnase de Volhynie*. Il y réunit des professeurs distingués, tels que Joseph Czech, Joachim Lelewel, Szostakowski, Slowacki, Sciborski, Osinski, Besser, etc. L'infatigable Czacki fonda, dans la même ville, l'école de mécanique, de géométrie, l'école des organistes, celle des jardiniers, celle des instituteurs de villages, l'observatoire astronomique, l'imprimerie, le jardin botanique, le cabinet de physique. A la mort du roi Stanislas Poniatowski, il acheta la bibliothèque du prince et son cabinet de médailles et d'antiquités. Sa sollicitude alla jusqu'à faire bâtir des maisons dans lesquelles les enfants de la pauvre noblesse et des fermiers pouvaient loger à un prix modique, pour suivre leurs études. Il institua également plusieurs pensions de demoiselles; et, quand la mort le surprit, il méditait l'établissement d'un institut particulier, destiné à former des gouvernantes pour le sexe. Ce grand citoyen mourut le 8 février 1813, à Dubno. Les principaux ouvrages de Czacki sont: *Des dîmes en général, et particulièrement en Pologne; Du droit sur la ferme de boissons en Pologne et en Lithuanie*, 1806; *Des Juifs, notice historique sur ce peuple et particulièrement en Pologne*, Wilna, 1807; *Des droits du duché de Mazovie*, 1801; *Sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie, sur leur esprit, leur origine et leurs rapports, et sur les lois en particulier qui se trouvent dans le premier statut*, ou *Code du grand-duché de Lithuanie, publié en* 1529, Varsovie, 1801. Il avait composé une *Défense de Sigismond Auguste*, qui n'a pas été imprimée.

**CZARNIECKI** (Étienne), général polonais, né en 1599, fit ses premières armes en Lithuanie contre les Russes, et en Ukraine contre les Cosaques; par sa valeur et par ses talents, il s'éleva des derniers rangs jusqu'aux premiers grades dans l'armée. En 1655, après avoir été nommé castellan de Kiow, il fut rappelé en Pologne, pour servir contre Charles-Gustave, roi de Suède, qui venait de déclarer la guerre au roi Jean Casimir. La noblesse de la Grande Pologne, par la lâcheté de sa conduite, avait elle-même facilité les progrès de Gustave, qui s'était emparé de cette province, de la Cujavie et de la Mazovie; il était entré triomphant dans Varsovie; Casimir s'était retiré en Silésie avec la reine son épouse. Czarniecki, avec une poignée de braves, se jeta dans Cracovie, en promettant au roi de tenir jusqu'à la dernière extrémité, afin de donner aux généraux qui se trouvaient de l'autre côté de la Vistule le temps de prendre leurs mesures. Gustave arrive devant Cracovie; indigné qu'une place si faible osât l'arrêter, il mit tout en œuvre pour corrompre ou intimider Czarniecki, qui ne se rendit qu'après un siége de deux mois, lorsqu'il se vit hors d'état de repousser l'assaut, et après avoir obtenu une capitulation honorable. De là il passa en Silésie, auprès du roi Casimir, qui, à la sollicitation de Czarniecki, se rendit à Lemberg, où les troupes polonaises se rassemblaient. On confia à celui qui avait défendu Cracovie avec tant de gloire le commandement de la petite armée qui faisait tout l'espoir de la monarchie; Czarniecki voulut arrêter Charles-Gustave à Golemba, mais il était trop faible; il se retira avec perte. Le 20 mars 1656, il surprit et cerna l'avant-garde suédoise qu'il avait attirée au delà de la San; Gustave, qui était sur la rive gauche, vit enlever 2,000 hommes de ses meilleures troupes, sans pouvoir les secourir. Surpris lui-même à Rudnik, il ne se sauva qu'avec peine, par la vitesse de son cheval: c'est dans cette occasion que sa vaisselle et ses effets de campagne tombèrent entre les mains des Polonais. Czarniecki entra dans Sandomir, pêle-mêle avec l'ennemi, qu'il surprit à Keziennice, à Warka et à Lowicz, d'où il se jeta dans la grande Pologne. Les grands du royaume avaient repris courage en voyant qu'un seul homme osait s'opposer aux Suédois, qu'ils avaient crus invincibles. Casimir était rentré dans sa capitale; mais au lieu de partager son armée, pour suivre ce système de petite guerre auquel Czarniecki devait ses succès, ce prince livra une grande bataille qu'il perdit: il se sauva à Dantzig, et ses affaires paraissaient plus désespérées que jamais. Czarniecki ne perdit point courage; il parcourut à la tête de son corps les bords de la Vistule, et revint sur la Grande Pologne, toujours inquiétant et harcelant l'ennemi. La reine Louise était restée à Czenstochow; elle prit la résolution d'aller à Dantzig, pour y partager le sort de son époux. Czarniecki lui dit qu'il ne parviendrait que très-difficilement à la faire entrer à Dantzig; qu'il agirait plus utilement, s'il allait seul avec sa troupe, et s'il pénétrait dans la place, pour en sortir avec le roi, afin que le prince se montrât dans le royaume, pour réveiller par sa présence, l'esprit de ses partisans. La reine ayant adopté cet avis, il la reconduit à Czenstochow, et parait devant Dantzig. Se voyant trop faible pour tenter le passage de force, il prend subitement la fuite; il attire jusqu'à Plock, sur la rive droite de la Vistule, trois corps, que le général commandant le siége avait détachés contre lui; au moment où on le croyait cerné, on apprend qu'il est sur la rive gauche, et qu'il vient d'entrer à Dantzig, après un mouvement

dont on ne concevait pas la rapidité. Il fut reçu dans la place avec des démonstrations extraordinaires de joie; le roi l'embrassa en présence de la garnison et des habitants, l'appelant le libérateur de la Pologne. Ayant trompé l'ennemi par une fausse attaque, Czarniecki sortit de la place, à la tête de 3,000 chevaux, emmenant Casimir avec lui; il escorta ce prince jusqu'à Czenstochow, qui était alors, comme l'observent les historiens polonais, ce qu'avait été autrefois Orléans pour Charles VII. Le roi donna à Czarniecki le palatinat de la Russie Rouge, avec deux starosties. Profitant de l'épuisement où se trouvait la Pologne, le prince de Transylvanie venait de lui déclarer la guerre; Czarniecki marche contre lui, le rejette dans ses États, et le force d'accepter les conditions de paix qu'on lui prescrit : le traité fut signé le 23 juillet 1657. Charles-Gustave avait quitté la Pologne pour faire la guerre aux Danois; Czarniecki entre dans la Poméranie, pénètre jusqu'à Stettin; il va au secours des Danois et chasse les Suédois de l'île d'Alsen. Les Russes ayant déclaré la guerre à la Pologne, il revient en Lithuanie, et contribue à la victoire sanglante que l'on remporte sur eux le 27 juin 1660, à Polonka. Ayant été détaché contre les Cosaques, il se jeta de Polock sur Kiow, passa le Dniéper, et s'empara de plusieurs places que les Cosaques avaient sur ce fleuve. Le roi avait indiqué une diète extraordinaire; Czarniecki s'y rendit. Imitant les anciens Romains, il fit le 7 juin 1661 son entrée triomphante à Varsovie, au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple immense, qui s'était rassemblé pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Étant entré dans la salle de la diète, il présenta au roi, assis sur son trône, 150 drapeaux pris à l'ennemi, et 26 prisonniers de distinction. Par ordre du roi, le chancelier de la couronne remercia Czarniecki. Le roi proposa à la diète de lui donner à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances. On montre encore à Bialistock le diplôme de donation conçu dans les termes les plus honorables. Après la diète, Czarniecki retourna à l'armée, et il mourut dans son camp en 1664. Les historiens polonais le nomment le Duguesclin de leur nation. On trouvera des détails plus étendus sur sa vie dans le t. II de la *Biographie* que M. Thaddée Molowski a publiée en polonais, Varsovie, 1805.

**CZARTORYSKA** (la princesse Isabelle-Fortunée), née en 1743, était fille du comte de Flemming, de l'une des familles les plus illustres de la Saxe polonaise; elle épousa, fort jeune encore, le prince Adam Czartoryski. Douée de tous les avantages de la nature et aussi coquette qu'aimable, elle inspira une telle passion au prince de Repnin, ambassadeur de Russie, qu'il sacrifia les honneurs, son rang et sa fortune au plaisir de voyager avec la princesse Czartoryska qui abandonna son mari. Ils allèrent à Londres, où le duc de Lauzun, qui était dans cette ville, se passionna pour la belle fugitive, et tous les trois, en apparence bien d'accord, allèrent à Bruxelles, puis en Hollande et à Paris, où Repnin conçut enfin de la jalousie. Un duel fut près d'en être la suite, mais tout s'arrangea sans bruit. Repnin retourna en Russie et Lauzun resta avec la princesse. Il la suivit plus tard en Pologne. Partout où la princesse Czartoryska séjourna dans ses voyages, elle connut les gens de lettres et les hommes les plus spirituels et les plus aimables. En France elle avait beaucoup vu l'abbé Delille, et elle entretint longtemps une correspondance avec ce poëte qui chanta les beaux jardins de Pulawy d'après les descriptions que la princesse lui en fit; et ces descriptions, avec une partie de la correspondance, se trouvent rapportées dans les notes du poëme des Jardins. C'est dans cette belle terre de Pulawy que la princesse Czartoryska passa les dernières années de sa vie. Elle s'y trouvait, lorsqu'une lutte éclata pour l'indépendance de la Pologne, en 1830. A l'âge de 86 ans elle donna encore des preuves d'une grande énergie. Son château devint l'hôpital des militaires blessés et le refuge de toutes les infortunes alors si nombreuses dans ce pays. La princesse ne s'éloigna que quand les balles russes eurent percé les croisées de son appartement où elle préparait de la charpie... Alors elle alla s'établir en Gallicie dans la terre de Wysock qu'habitait sa fille la princesse de Wurtemberg. C'est là qu'elle est morte le 17 juin 1835, dans sa 91e année. On a publié d'elle en langue polonaise : *Diverses idées sur la manière de construire les jardins*, Breslau, 1807, in-4°; *le Pèlerinage à Dobromil,* Varsovie, 1818, in-8°, *où l'on trouve les faits de l'histoire de Pologne propres à éclairer la classe agricole.*

**CZARTORYSKI** (Michel-Frédéric), grand chancelier de Lithuanie, naquit vers l'an 1695, de l'antique maison Czartoryski, laquelle tire son origine de l'un des fils d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, mais qui, possédant peu de biens, resta longtemps dans une médiocrité au-dessous de son rang, et ne put réaliser aucun de ses plans ambitieux. Le mariage d'un Czartoryski avec la riche Morsztyn releva leur fortune. De ce mariage naquirent deux fils et une fille, Michel, Auguste et Constance. Celle-ci épousa Stanislas Poniatowski, compagnon d'armes de Charles XII; et de ce mariage naquirent les Poniatowski, dont un fut roi de Pologne. Auguste épousa la riche Sieniawska, et depuis les intrigues des Czartoryski n'eurent plus de bornes. On peut même dire qu'elles contribuèrent beaucoup à la chute du royaume de Pologne. Sans doute ils désiraient en réformer le gouvernement, mais c'était en s'appuyant sur le machiavélisme des cours étrangères et sur les forces militaires de la Russie. Michel-Frédéric fut un génie ardent et opiniâtre, propre à tous les manéges des diétines et des diètes. Il démêlait d'un coup d'œil dans chaque homme l'intérêt capable de le faire agir. Prenant plaisir à soutenir les factions contraires, souvent il se montra fort indifférent à la haine publique; et quand cette haine voulut l'atteindre, il sut la repousser avec une dureté méprisante et une malignité ironique. En 1752, à l'époque où l'Angleterre cherchait à entraîner la Pologne dans une alliance intime avec la Russie et l'Autriche, l'ambassadeur Williams se lia avec les Czartoryski. Il flatta leur ambition et encouragea leur audace. Le véritable parti national de la Pologne penchait pour la France, et cherchait surtout ses forces dans la nation; ce qui était tout à fait contraire aux vues des Czartoryski; mais ils s'adressèrent à la Russie, et sous les auspices de cette puissance ils formèrent, non loin de Varsovie, un camp de toutes les troupes de leur maison qui se montait à plus de 4,000 hommes; et ils publièrent un manifeste où ils dirent

ouvertement : « Enfin le temps est venu de remédier à tous les désordres des deux derniers règnes ; il faut profiter des *heureuses dispositions* de la *magnanime* impératrice Catherine II, et se confédérer sous la *protection nouvelle et inattendue* que la *fortune* donne enfin à la république.. » Dès lors les Czartoryski présentèrent des mémoires secrets et publics à la cour de St.-Pétersbourg, et chaque décision fut débattue dans le cabinet de l'ambassadeur moscovite à Varsovie. C'est sous de pareils auspices que fut consommé le premier partage de la Pologne. Michel-Frédéric Czartoryski mourut le 13 août 1775.

**CZARTORYSKI** (Auguste-Alexandre) était frère cadet du précédent, et fut son coopérateur. Jamais la nature ne donna à deux frères des talents plus opposés et en même temps plus propres à les conduire au même but. Auguste-Alexandre, après avoir épousé la riche Sieniawska, veillait lui-même sur tous les administrateurs de ses biens ; par de perpétuels emprunts il liait toutes les fortunes de la Pologne à la sienne, et mettait entre ses mains des sommes considérables et nécessaires à l'exécution de ses projets. Il se forma ainsi un grand parti qui le destinait au trône ; mais son âge, étant aussi avancé que celui du roi Auguste III, ne lui laissait qu'une bien faible espérance de succéder à ce prince. Les mœurs générales, devenant chaque jour plus relâchées, lui permirent de s'abandonner sans honte à cette espèce de mollesse qui succède communément à l'activité d'une grande ambition longtemps déçue. On commençait même à lui reprocher, dans la manière de proposer les plus sages conseils, une indifférence et un dédain qui l'empêchaient de les soutenir avec force ; et, toujours appelé à la couronne par les vœux de ce grand nombre de partisans, il semblait croire que son élévation devait être leur ouvrage plus que le sien. Il mourut à Varsovie le 4 avril 1782.

**CZARTORYSKI** (le prince Adam-Casimir), fils du précédent, né à Dantzig le 1er décembre 1734, reçut dans la maison paternelle sa première éducation, et, selon l'usage de la noblesse polonaise, voyagea dans diverses contrées de l'Europe. A son retour il épousa sa nièce Isabelle de Flemming. Peu de temps après ce mariage, son père lui ouvrit la carrière des honneurs en lui cédant le généralat de Podolie. Sa haute naissance, son immense fortune, un esprit distingué, tout l'appelait à exercer une grande influence sur les événements de son orageuse patrie ; mais le sort, qui se joue si souvent des dons de la nature et de la fortune, le retint toujours dans des situations secondaires. On pense que le voyage qu'il fit à St.-Pétersbourg, vers la fin du règne d'Auguste III, eut pour objet de préparer son élévation au trône de Pologne. Pendant son séjour dans cette capitale, le grand-duc, qui devint plus tard empereur sous le nom de Pierre III, le prit dans une telle affection qu'il promit de le soutenir de toute sa puissance ; et il est probable que si ce prince eût régné plus longtemps, Czartoryski serait monté sur le trône. Mais tout dut ployer sous la volonté de Catherine II ; et, lorsque Czartoryski vit que son opposition pourrait être funeste à la Pologne, il céda sans peine à son cousin Stanislas Poniatowski, avec lequel il était lié, dès l'enfance, d'une étroite amitié. Il concourut même à son élection ; et c'est à tort qu'on a dit que la nomination de Poniatowski fit naître entre ce jeune souverain et la famille Czartoryski une division qui contribua beaucoup aux malheurs de la Pologne. Le prince Adam seconda, au contraire, de tout son pouvoir les bonnes intentions de Stanislas ; et ce fut d'après ses avis que ce monarque fonda l'école des cadets, qui a produit tant d'hommes illustres, et qui, par reconnaissance, lui éleva un monument après sa mort et fit frapper une médaille en son honneur. C'est de cette école qu'est partie la première étincelle qui opéra la révolution de 1830. En 1781 il fut élu maréchal du tribunal suprême de Lithuanie, et sur ce siége éminent il se distingua par sa droiture et par son inflexible sévérité. Après la diète de 1782, le roi Stanislas étant retombé dans ses premières hésitations et ne paraissant plus apprécier les conseils de son cousin, il s'ensuivit une froideur qui obligea le prince Adam à quitter la cour de Varsovie. Alors il accepta le commandement d'une garde gallicienne composée de Polonais que l'empereur Léopold venait de former ; et plus tard il fut créé maréchal dans l'armée autrichienne. Cependant il assista encore en 1788 à la *Diète constituante* qui s'ouvrit à Varsovie, et il y fut élu nonce du palatinat de Lublin. Il concourut avec beaucoup d'énergie aux efforts que fit la noblesse polonaise pour recouvrer son indépendance. En 1791 il fut nommé, par le suffrage de ses compatriotes, envoyé extraordinaire à Dresde, afin d'engager l'électeur de Saxe à accepter l'hérédité de la couronne de Pologne. Il se rendit ensuite à Vienne à l'effet d'obtenir la médiation de l'Empereur et sa protection contre les desseins de la Russie. N'ayant pu réussir, et le roi Stanislas Poniatowski ayant accédé au complot de Targowiça, Czartoryski cessa de se mêler des affaires ; il vécut tantôt dans ses terres, tantôt à la cour de Vienne, où il a toujours joui d'une grande considération. Il était dans cette capitale pendant l'insurrection de 1794, à laquelle il ne prit aucune part. Cependant il en souffrit beaucoup ; ses châteaux furent saccagés, tous ses biens mis en séquestre et ses enfants conduits en otages à Saint-Pétersbourg. Mais à l'avénement de Paul Ier, toutes ces persécutions cessèrent. Le règne d'Alexandre lui fut encore plus favorable. Ce prince s'était lié d'une étroite amitié avec le fils de Czartoryski ; il le nomma son premier ministre, et bientôt tous les avantages et tous les genres de concessions furent accordés à la Pologne. Le vieux prince Czartoryski seconda merveilleusement d'aussi heureuses dispositions, et dans l'année 1805 il eut le bonheur de recevoir à Pulawy l'empereur Alexandre lui-même, et de s'entretenir familièrement avec ce monarque de tous les plans de prospérité et de bonheur qu'il lui fit adopter pour sa patrie. Mais les événements politiques de l'Occident, et surtout les invasions de la France, vinrent changer tous ces projets fondés sur la paix. Alexandre n'eut plus qu'à s'occuper des moyens de résistance contre ce redoutable torrent ; et la Pologne, placée entre les deux colosses, ne sut plus de quel côté elle devait craindre ou espérer. L'éphémère confédération de 1812, protégée par Napoléon, qui voulut relever le royaume de Pologne pour l'opposer comme une barrière entre l'Allemagne et la Russie, vint arracher Czartoryski aux douceurs du repos et de la vie privée. Il fut nommé maréchal de la diète qui s'assembla au mois de juin

1812, pour établir cette confédération. Partageant les illusions de ses compatriotes sur la puissance et sur les vues de Napoléon, il accepta cette dignité, que ses concitoyens lui décernèrent. Il serait difficile de dépeindre l'enthousiasme avec lequel les Polonais virent, à la tête de leur confédération, cet illustre et vénérable doyen de leurs seigneurs. Mais ces transports se refroidirent singulièrement, lorsqu'on entendit Napoléon répondre vaguement aux adresses de la confédération, et qu'on vit un conseil des ministres délégués par le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, agir selon les vues du conquérant, et former avec le conseil de la confédération un conflit de pouvoirs qui contrariait toutes les opérations de la diète. Le prince Czartoryski, réduit à un rôle nul, ne trouva que dégoûts dans une dignité qui l'assujettissait à une représentation ruineuse, tandis que les armées ravageaient ses domaines. Mais ce fut en vain qu'il se plaignit à l'ambassadeur français, M. de Pradt. Bientôt les revers qui suivirent l'incendie de Moscou firent retomber la Pologne au pouvoir des armées russes. Le sort de ce pays demeura incertain jusque vers l'année 1815, époque à laquelle le congrès de Vienne reconnut pour souverain de la Pologne l'empereur Alexandre. Après le congrès d'Aix-la-Chapelle, ce monarque visita encore une fois Czartoryski dans son château de Sieniawa ; et ce vieillard fit auprès du czar un dernier effort pour obtenir des améliorations au sort de sa patrie. Il mourut le 20 mars 1823. Il avait publié en 1782, sous le titre modeste de *Lettres de Doswiadryski*, un recueil de maximes.

**CZECHOWIZ** (Martin), ministre socinien de Wilna, ensuite pasteur à Cujavie, puis à Lublin, né en Pologne, d'autres disent en Lithuanie, mort en 1608. C'était un homme fort savant, mais peu constant dans sa doctrine, puisque après avoir combattu Fauste Socin qui voulait supprimer totalement le baptême, et avoir soutenu contre lui la nécessité de ce sacrement, mais seulement pour les adultes, il embrassa en 1570 les sentiments des docteurs de Racovie et de Socin lui-même. Son traité contre Socin est conservé dans le 2e vol. de la *Bibliotheca fratrum polonorum*.

**CZERNI-GEORGE** ou **HENRI-GEORGE**, hospodar de Servie, a longtemps passé dans l'Europe pour un Esclavon de noble famille, né dans un village des environs de Belgrade, et qui dès sa jeunesse aurait partagé la haine héréditaire vouée aux Ottomans par toutes les races conquises qui vivent encore dans leur empire. Le fait est cependant que ce chef servien était Français, de Nancy où il naquit sur la paroisse de Saint-Sébastien. Les registres ne portent que le nom de sa mère, née au village de Voissy dans l'arrondissement de Langres. Le nom de Czerni veut dire *noir*, et il ne l'avait pris ou ne s'était laissé donner qu'à cause de la nuance très-basanée de son teint. Probablement le pauvre Henri-George s'engagea dans les troupes françaises vers 1791 ou 1792, à l'âge de 15 ou 16 ans, fit un peu de guerre contre la Prusse et l'Autriche, passa, pour quelque peccadille rudement punie, des rangs français à ceux de l'ennemi, s'y comporta un peu mieux d'abord, parce qu'il n'avait plus désormais la ressource de déserter ; et, quand après la paix de Campo-Formio l'Autriche fit rentrer chez elle beaucoup de troupes, il se trouva en Transylvanie où puni par son capitaine, il l'insulta et le provoqua. Il dut alors quitter le service autrichien, mais vraisemblablement il déserta en compagnie d'un de ses témoins, Servien, qui lui fit un délicieux tableau de la vie de klefte où l'on ne connaît point les arrêts et la salle de police, et qui, rendu en Servie, le présenta partout comme son frère. Quoi qu'il en soit, il est certain que vers la fin du 18e siècle (1799, 1800), George était non pas un simple klefte, mais le capitaine d'une bande. Il serait fastidieux de suivre en détail les opérations d'un chef de brigands, qui commença par n'avoir qu'une quarantaine d'hommes à ses ordres, mais qui vit bientôt se rassembler autour de lui tous les aventuriers de la contrée et tous les hommes hardis à qui pesait le joug des Turcs. On envoya pour le réduire une forte armée ; l'adroit rebelle l'épuisa, la harcela, la battit en détail. La Porte alors entra en accommodement avec lui, mais seulement pour gagner du temps, et afin de saisir un instant favorable pour s'en débarrasser à tout jamais. George n'était pas non plus un scrupuleux observateur des traités. Après divers accords conclus et rompus, il finit par obtenir du divan en 1803 sa nomination ou sa reconnaissance comme hospodar de Servie. Malgré ces éléments de discorde et malgré la haine mutuelle que l'on se portait, la paix dura jusqu'en 1806. Mais à cette époque les manœuvres que les Turcs avaient employées pendant une maladie de George, en novembre et décembre 1805, pour soulever des animosités et des haines contre un gouvernement en effet assez tyrannique, lui firent reprendre les armes. Les Russes aussi le provoquaient à une diversion qui devait leur être utile. Il commença par s'emparer de Chobatz, où il pénétra en faisant un horrible massacre des Turcs. Ceux-ci pourtant y rentrèrent, mais George redoubla de vigueur et réoccupa la place dans la nuit du 26 au 27 juin. Il attaqua ensuite les Turcs en rase campagne dans leurs marches, dans leurs campements, remporta sur eux divers avantages, et conclut le 14 octobre une suspension d'armes pour six semaines, pendant laquelle il fut derechef reconnu prince de Servie. En dépit de cet accord, le pacha turc Kounsaulz-Ali, sans doute d'après des ordres secrets, refusa de le laisser entrer dans Belgrade ; la guerre se ralluma, et George mit alors le siége devant cette ville, qui finit par ouvrir ses portes le 30 décembre. Chabatz, qu'encore une fois les Ottomans avaient reprise, lui fut aussi remise par capitulation le 5 février 1807. Ces succès furent contre-balancés par l'échec qu'il essuya près de Viddin, où une blessure qu'il reçut à la jambe, en combattant avec la plus grande valeur, décida sa défaite. La Russie vint alors à son secours (septembre 1807), et lui donna en argent, en munitions, juste ce qu'il fallait pour l'empêcher d'être écrasé. Effectivement, le 18 août 1808, il conclut avec les Turcs un armistice en vertu duquel ses troupes repassèrent la Morava et prirent leurs cantonnements sur la rive gauche de cette rivière. L'année suivante, il rouvrit la campagne à la suggestion des Russes ; mais cette dernière guerre n'eut point de résultats. Bientôt survint la paix entre la Porte et le cabinet de Saint-Pétersbourg, et la paix régna aussi entre la Porte et la Servie ; à tel point qu'en 1813, George licencia la plus grande partie de ses troupes et n'en garda que le nom-

bre strictement nécessaire pour repousser une invasion. Les hostilités recommencèrent pourtant en juillet 1814. Appelés par des chefs mécontents, les Turcs s'avancèrent jusqu'au cœur de la Servie, et passèrent la Drina : George les battit complétement le 24 juillet sur les bords de cet affluent du Danube. Mais ce n'est pas dans l'armée turque que se trouvaient ses ennemis les plus redoutables, c'était parmi les grands de la Servie qu'il avait souvent froissés par ses dédains et son despotisme. En 1807, son frère ayant paru pencher pour un autre parti que celui de sa puissance, il le fit pendre. Dans les commencements de sa carrière, il tua son père ou celui qui passait pour tel. Ce vieillard, s'il faut en croire le récit des gazettes, avait menacé George de livrer aux Turcs sa bande entière, s'il ne cessait une lutte inutile, insensée, et même prenait la route de Belgrade pour accomplir ce projet ; George armé le suivit jusqu'au dernier de ses avant-postes, le suppliant de renoncer à son projet, se jetant à ses genoux : enfin, le trouvant inexorable, il le tua. George eut le bon esprit de sentir qu'il ne pouvait tenir contre ses sujets et contre les Turcs, et en conséquence il se hâta de faire son arrangement avec la Russie. Alexandre le nomma prince et général russe. Alors il se rendit à Saint-Pétersbourg, puis revint s'établir à Khotchim, d'où il vint se fixer à Semlin, pour y mettre ses trésors en sûreté. S'étant rendu de rechef à Saint-Pétersbourg en 1816, il fut présenté à l'empereur. Mais, l'année suivante, il eut le tort de vouloir s'aventurer en Turquie pour y retrouver un trésor de 50,000 ducats qu'il avait enterré aux environs de Semendrie. Il fut reconnu par un gentilhomme servien, son hôte, qui le dénonça sur-le-champ aux autorités turques. Le pacha de Belgrade alla lui-même l'arrêter à Roumlié près de Semendrie. L'empereur Alexandre refusa de s'interposer pour lui, disant que, puisqu'il avait quitté la Russie, où il avait promis de se tenir, il devait s'attendre à tout. George fut décapité en juillet 1817. C'est à cette époque qu'il se déclara originaire de la Champagne, et natif de Nancy.

**CZERWIAKOWSKI** (Joseph-Raphael), anatomiste polonais, né dans le palatinat de Brzesc-Litewski, fit ses études à Pinsk, et entra dans l'ordre des piaristes. En 1771 il alla à Rome, où il pratiqua dans l'hôpital du Saint-Esprit de Saxia. Plus tard il se rendit à Paris, où il se perfectionna dans la fameuse école de Saint-Côme, et en 1779 il obtint la chaire de médecine pratique à l'université de Cracovie. Il fut le premier qui osa introduire dans cette ville, en 1780, les leçons d'anatomie; car les habitants, et surtout la corporation des bouchers, s'y opposaient, au point que les jours du docteur coururent de grands dangers. Mais la police intervint, et les préjugés cédèrent enfin aux conseils de la raison. Czerwiakowski rendit de grands services dans les hôpitaux militaires en 1794, lors de la guerre de l'indépendance, sous Kosciuzko. Ce savant a laissé plusieurs dissertations importantes et 12 volumes de *Chirurgie septimatique*, dont 4 ont paru, et les autres sont restés manuscrits. Il légua une belle bibliothèque médicale qui fut jointe à la grande bibliothèque de l'université. Czerwiakowski mourut le 5 juillet 1816.

**CZETWERTYNSKI** (Antoine, prince CASTELLAN de PRZEMYSL). La famille de ce nom tire son origine des grands-ducs de Russie, dont la capitale était autrefois Kiow. Un de ces individus ayant passé en Podolie, où il fit l'acquisition des grands biens appelés *Czetwertynska*, obtint l'indigénat de noblesse de Pologne, et devint ainsi la souche de la famille des Czetwertynski. Le prince Antoine, cité d'abord pour son patriotisme, et longtemps opposé à l'influence de la Russie, qui s'immisçait dans les affaires de la république polonaise, se rallia en 1791, à la suite de Branecki, grand général de la couronne, qui se déclara l'ennemi de la constitution du 3 mai, et qui, en 1792, signa un des premiers l'acte de confédération de Targowitza, dont le premier effet fut le renversement de la constitution, et par conséquent des espérances des Polonais. Lorsque l'exaspération et le désespoir de la classe éclairée de la nation, hâtèrent l'insurrection qui eut lieu à Varsovie, le 18 avril 1794, contre les Russes et leurs partisans, le prince Czetwertynski fut arrêté, conduit en prison, et bientôt après traduit devant un tribunal révolutionnaire créé par les circonstances ; mais avant que les juges eussent prononcé contre lui, le peuple furieux l'arracha des prisons le 27 juin, et le pendit. Cette tragédie s'accomplit avec une telle précipitation, que ni la potence, ni les apprêts nécessaires à une pareille exécution ne furent préparés, de sorte qu'on se servit du fouet d'un paysan pour lui serrer le cou, et comme le gibet élevé à la hâte chancelait lors de l'exécution, les assistants employèrent des sabres, des bâtons, et tout ce qu'ils avaient sous la main pour le consolider.

**CZVITTINGER** (David), savant précoce, né à Scheumitz vers la fin du 17e siècle, est connu comme auteur d'une *Histoire littéraire de la Hongrie*, en latin, 1711, in-4°. Cet ouvrage n'était qu'un essai que l'auteur aurait pu compléter et améliorer, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée ; mais son livre est devenu tout à fait inutile depuis la publication par Paul Wallaski du *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, Bude, 1808.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

